MES ABONNÉS ÉCONOMISENT 1f par AN sur mes ACHETEURS

6e Année — LXVI Abonnt : 12 Fr. Etr. : 18 Fr. 15 Juillet 1910

DEMANDEZ LA LISTE DE MES PRIMES

Je sais tout

PIERRE LAFITTE & Cie
90, Avenue des Champs-Elysées, Paris
Téléph. : 528-64, 528-66, 528-68
Salle d'Exposition : 9, Avenue de l'Opéra — Service des Messageries : 56, Avenue du Maine
Publicité : *Huguet, Minart & Cie, 11, Boulevard des Italiens*

« ... *Je la connais bien, votre revue ; elle est d'ailleurs mondiale. Comment faites-vous pour enfermer tant de choses en un seul numéro?...* »
Paroles du Roi d'Italie au représentant de *Je sais tout*, 15 août 1908.

L'HÉRITIER D'ESPAGNE

Le Prince des Asturies, avec une gaucherie et une grâce enfantine, a fait, devant l'objectif du photographe de la Cour, un geste intermédiaire entre le salut militaire et le geste symbolique du Père *Je sais tout*. On ne peut s'empêcher de songer combien l'omniscience serait précieuse à ce futur roi de toutes les Espagnes.

(Cl. Kaulak, Madrid)

SOMMAIRE

Vol. 66. 6e année : 15 Juillet 1910

NOTE DES ÉDITEURS

CONTINUONS le « dépouillement » de notre dernier referendum; les remarques utiles y abondent.

Nos nouvelles en une fois ont beaucoup plu et nous ne recueillons à ce sujet que des éloges.

La caractéristique de la campagne littéraire qui s'achève a été la nouvelle en deux fois. Il n'apparaît pas, dans le dossier des réponses, que le maintien de ce genre intermédiaire soit désiré. « Donnez-nous de vrais romans », lisons-nous dans quantité de lettres. Et l'on nous rappelle la *Guerre du feu*, « l'œuvre la plus remarquable peut-être qu'ait jamais publiée un magazine », déclare un lecteur enthousiaste. L'on nous rappelle aussi les passionnants récits de Maurice Leblanc, le père d'*Arsène Lupin*...

Ce sont donc des romans de plus d'ampleur que notre public voudrait lire dans son cher magazine.

Il y a là un courant d'opinion dont notre nouvelle campagne littéraire devra, assurément, se ressentir.

Nous dirons dans un prochain numéro par quelles innovations *Je sais tout* entend y donner satisfaction.

***

Je sais tout accepte pendant la belle saison des abonnements à tarif spécial, au prix de 1 franc le volume (étranger 1 fr. 50); ajouter 0 fr. 50 par changement d'adresse. Notre magazine est en vente dans toutes les gares.

PIERRE LAFITTE ET Cie

"Je sais tout" interviewe le Président du Conseil

Malgré les occupations aussi nombreuses qu'importantes que lui valent ses hautes fonctions, M. Briand, président du Conseil des ministres, a fourni lui-même à *Je sais tout* des détails peu connus sur le formidable emploi du temps qui lui incombe chaque jour

EN DÉPLACEMENT

Quand il arrive au premier de quitter Paris, c'est presque toujours pour accomplir un des actes inhérents à ses fonctions.

Je sais tout me demande d'interviewer le président du Conseil au début de la nouvelle législature. *Je sais tout* ne doute de rien! Même en temps normal, les occupations d'un « Premier » sont déjà absorbantes, à plus forte raison lorsqu'il va avoir à faire face aux difficultés des premières séances parlementaires. A quelle heure saisir le ministre de l'Intérieur, à travers ces journées dont le temps est happé, déchiqueté, dévoré, seconde à seconde, par la mâchoire féroce de l'engrenage parlementaire! Comme ami, je sais bien qu'il n'y a pas d'heure où l'on ne puisse joindre Briand. Comme chef du gouvernement, comme homme politique, quand peut-il devenir accessible? C'est le problème!

Il y a un « emploi du temps », qui consomme

SOMMAIRE

Vol. 66. 6e année : 15 Juillet 1910

NOTE DES ÉDITEURS

CONTINUONS le « dépouillement » de notre dernier referendum; les remarques utiles y abondent.

Nos nouvelles en une fois ont beaucoup plu et nous ne recueillons à ce sujet que des éloges.

La caractéristique de la campagne littéraire qui s'achève a été la nouvelle en deux fois. Il n'apparaît pas, dans le dossier des réponses, que le maintien de ce genre intermédiaire soit désiré. « Donnez-nous de vrais romans », lisons-nous dans quantité de lettres. Et l'on nous rappelle la *Guerre du feu*, « l'œuvre la plus remarquable peut-être qu'ait jamais publiée un magazine », déclare un lecteur enthousiaste. L'on nous rappelle aussi les passionnants récits de Maurice Leblanc, le père d'*Arsène Lupin*...

Ce sont donc des romans de plus d'ampleur que notre public voudrait lire dans son cher magazine.

Il y a là un courant d'opinion dont notre nouvelle campagne littéraire devra, assurément, se ressentir.

Nous dirons dans un prochain numéro par quelles innovations *Je sais tout* entend y donner satisfaction.

***

Je sais tout accepte pendant la belle saison des abonnements à tarif spécial, au prix de 1 franc le volume (étranger 1 fr. 50); ajouter 0 fr. 50 par changement d'adresse. Notre magazine est en vente dans toutes les gares.

PIERRE LAFITTE ET Cie

"Je sais tout" interviewe le Président du Conseil

Malgré les occupations aussi nombreuses qu'importantes que lui valent ses hautes fonctions, M. Briand, président du Conseil des ministres, a fourni lui-même à *Je sais tout* des détails peu connus sur le formidable emploi du temps qui lui incombe chaque jour

EN DÉPLACEMENT
Quand il arrive au premier de quitter Paris, c'est presque toujours pour accomplir un des actes inhérents à ses fonctions.

Je sais tout me demande d'interviewer le président du Conseil au début de la nouvelle législature. *Je sais tout* ne doute de rien! Même en temps normal, les occupations d'un « Premier » sont déjà absorbantes, à plus forte raison lorsqu'il va avoir à faire face aux difficultés des premières séances parlementaires. A quelle heure saisir le ministre de l'Intérieur, à travers ces journées dont le temps est happé, déchiqueté, dévoré, seconde à seconde, par la mâchoire féroce de l'engrenage parlementaire! Comme ami, je sais bien qu'il n'y a pas d'heure où l'on ne puisse joindre Briand. Comme chef du gouvernement, comme homme politique, quand peut-il devenir accessible? C'est le problème!

Il y a un « emploi du temps », qui consomme

déjà toutes les heures, sans guère de réserve pour l'imprévu. Lisez seulement ce menu de l'ordinaire :

LUNDI . . { *Matinée :* Réception des préfets. / *Après-midi :* Chambre.

MARDI . . { *Matinée :* Conseil des ministres. / *Après-midi :* Chambre.

MERCREDI { *Matinée :* Réception des parlementaires. / *Après-midi :* Commissions, Chambre et Sénat. Audiences particulières.

JEUDI. . . { *Matinée :* Conseil de cabinet. / *Après-midi :* Chambre.

VENDREDI { *Matinée :* Réception des parlementaires. / *Après-midi :* Chambre (Interpellations).

SAMEDI. . { *Matinée :* Conseil des ministres. / *Après-midi :* . . . .

DIMANCHE. . . . .

Sur cette journée, ainsi hypothéquée du lever au déjeuner, et du déjeuner au dîner, — quand ceux-ci ne sont pas grevés, une fois sur trois, d'invitations officielles, inéluctables, à l'Élysée, dans les ministères, les ambassades, — viendra se greffer l'imprévu quotidien des banquets, des inaugurations, des fêtes, des conflits, des grèves, des catastrophes.

LA JOURNÉE DE MONSIEUR LE PREMIER

En réalité, il faut que la journée de monsieur le Premier soit assurée, avant que l'huissier ouvre la porte de l'antichambre ministérielle. Pour Briand, dès le réveil, il s'est fait apporter les journaux, ne s'en remettant à personne du soin de parcourir les feuilles, d'un œil auquel rien n'échappe, surtout en fait de politique étrangère, dont les complications ont toujours sollicité son attention profonde et déliée. Et tout à l'heure, c'est lui qui interrogera ses collaborateurs sur les incidents qui relèvent de ses services; ancien journaliste, secrétaire de rédaction, directeur de journal, c'est en professionnel habitué à démêler le vrai du faux, les mouvements sincères des campagnes tendancieuses, qu'il fait la moyenne exacte de l'opinion imprimée. Cependant, le président du Conseil s'est habillé pour la journée, en veston, s'il est maître de ses sorties; en redingote, si quelque obligation le commande, d'une correction qui n'a rien d'inédit pour ses compatriotes, se souvenant de son élégance juvénile, à travers la cité natale, de sa mise soignée, de son haut de forme, de son chien Sylphe!

La correspondance a devancé les visiteurs; dans les bureaux du secrétaire particulier et du chef de cabinet, on a dépouillé l'innombrable courrier, personnel ou général, et il est des réponses urgentes à indiquer.

Ah! ce courrier infernal, où se glissent les plus folles élucubrations, menaces, suppliques, dénonciations, propositions d'inventeur à qui il ne faudrait qu'un million, requête plus humble d'un citoyen qui souhaite « seulement une bicyclette »!

Cependant, avant les audiences, le président du Conseil doit s'entretenir avec son secrétaire général, pour la partie politique, avec le directeur du cabinet, pour la partie administrative et les travaux législatifs, avec son collaborateur des Cultes, rattachés à l'Intérieur. Il y a des décisions à prendre, ce matin, comme il y aura, ce soir, des signatures à donner : *tout le travail effectif*, — avant, après, à travers l'horaire, pourtant si peu élastique... Les soirs de « Chambre » *prêtent* un peu, ne tiennent pas toujours tout l'après-midi. Mais les époques de budget, les fins de législature, exigent des séances du matin. Et les commissions qui se multiplient! Il resterait le samedi soir, le dimanche, — trop souvent transformés en veillées des armes : le repos ministériel est à la merci de manifestations dominicales, et il n'est guère de dimanches sans manifestation.

Et, à toute heure, les dépêches importantes des autres ministères, envoyées en double à l'Intérieur!

J'oubliais de dire que, deux fois par jour, ont lieu les « communications aux journalistes » que l'ancien confrère, le plus fréquemment, reçoit lui-même...

Et l'on devine si le téléphone fait sa partie, plus souvent qu'à son tour, sans s'être fait inscrire, et si la matinée empiète sur le déjeuner et l'après-midi...

Le déjeuner! Ministre de l'Instruction publique ou ministre de la Justice, le grand maître de l'Université ou le garde des Sceaux pouvait s'attabler dans la salle commune d'un café de la rue Royale; les professeurs ou les magistrats ne l'y poursuivaient point. Les parlementaires seraient-ils moins discrets? Non, le député de la Loire ne fuit pas ses collègues, depuis

qu'il est président du Conseil. S'il s'enferme, désormais, dans un salon particulier d'un restaurant voisin de la Madeleine, pour y prendre son léger repas, c'est pour y travailler encore, avec tel ou tel qu'il invite...

. . . .

— Demain, vers six heures, m'avait dit le président du Conseil...

J'attends dans le jardin d'hiver, le hall vitré qui prolonge la salle du secrétariat particulier, isolé un peu du va-et-vient et des conversations, et je me remémore les étapes de la claire et rapide montée au pouvoir d'Aristide Briand, inconnu de la foule, il y a dix ans, mais dont les masses socialistes savaient le génie d'organisation et la parole de lumière et de flamme. Oh! dans le groupe même où, écrivains et artistes, nous goûtions sûrement le charme liant de sa camaraderie, ses qualités hautes et saines d'intelligence et de caractère, nous ne nous préoccupions guère de préciser la destinée politique de l'avocat ou du journaliste. D'ailleurs, nulle ambition lointaine n'apparaissait, n'apparaît jamais chez Briand, préoccupé d'abord des solutions contingentes, des réalisations immédiates, qui dégagent l'avenir.

Ignorants, comme des gens de lettres, de ce qui dépasse le décor du théâtre, la couverture du livre, nous admirions comme les questions économiques, sociales, les plus arides, nous devenaient

LE PLUS RÉCENT PORTRAIT

Il a été fait, il y a quinze jours, au ministère de l'Intérieur par les soins de la Photographie Femina.

DANS LES FOULES ET

L'imprévu quotidien des banquets, des inaugurations, des fêtes, des réceptions, des catastrophes, vient se greffer, dans l'existence d'un premier ministre, sur un emploi du temps déjà bien chargé. Il faut aussi considérer qu'un président du Conseil est membre du Parlement et qu'il a envers ses électeurs des devoirs qui exigent parfois de nombreux déplacements. Ces quelques instantanés de

LES CÉRÉMONIES DIVERSES

M. Aristide Briand, pris dans des phases bien dissemblables de sa vie officielle, le montrent prenant part soit à des chasses présidentielles et royales (en haut, aux côtés du président Fallières et du roi Manuel de Portugal), soit à des campagnes électorales (à droite et à gauche, en bas), ou à une cérémonie officielle (en bas, au milieu).

limpides et faciles, à l'exposé de notre compagnon de vacances. C'est à la réflexion, à mille petits souvenirs de faits qui ne nous avaient point frappé, jadis, que nous comprenons le trajet considérable accompli sans heurt par Aristide Briand.

Tout un été, tout un printemps, Briand était venu me rejoindre sur la lande bretonne où je vivais loin de Paris, il y a douze ans. Breton de Saint-Nazaire, Briand adore l'océan, le bateau, la pêche, la chasse; il n'a point attendu les tirés officiels, pour manier un fusil! De Paimpol à Lannion, à Morlaix, à Roscoff, nous connaissions tous les cailloux de la côte, — quelquefois, sous un double aspect. Un jour que la tempête nous obligeait à relâcher à Paimpol, et menaçait de nous y retenir, n'avons-nous pas abattu d'une traite les 45 kilomètres de route jusqu'à Saint-Brieuc! Mais si, par son endurance, par son goût passionné, originel et non sportif, de leur rude métier, Briand se faisait aimer de nos braves populations terrienne et marine, c'est par la connaissance pénétrante de leurs besoins et de leurs aspirations qu'il gagnait leur confiance. Grâce à lui, elles voyaient clair en elles-mêmes, après s'être tant défiées de ces messieurs étrangers au pays. Même le vieux recteur de la paroisse, d'abord effarouché, était devenu notre commensal habituel, n'arrêtant point d'interroger Briand sur tant de choses nouvelles, qui l'inquiétaient.

La parole de Briand, c'est de l'action incessante, durable et féconde. Tout l'hiver, on me parla de Monsieur Briand. Et quand, un matin de printemps, je partais pour l'aller chercher à la gare, un homme accourut me demander, de la part de Monsieur le curé, si c'était bien aujourd'hui que revenait M. Briand? A l'arrivée, notre desservant était là, et nous montrait, sur la hauteur, la chapelle du port pavoisée : les pêcheurs lui avaient demandé de hisser le drapeau au clocher pour le retour de M. Briand! Ce jour-là, je compris et, plus tard, je n'eus pas d'étonnement quand je vis que l'ascendant de notre ami avait rallié les suffrages des électeurs de Saint-Etienne, où il n'avait pas d'attaches, — conquis à l'attraction irrésistible de sa parole et de sa pensée...

— Briand, m'a souvent raconté un compagnon de sa jeunesse, mais il était célèbre à vingt ans, d'une énergie que rien ne rebutait, d'un charme sans pareil. Il fondait la *Démocratie de l'Ouest*, journal socialiste qui le combat aujourd'hui. Il allait à Paris, achetait une presse d'occasion, l'emportait, la remontait lui-même, vous entendez, de ses propres mains, et menait une bataille ardente. Ce qui ne l'empêchait pas de jouer du violon, de chanter admirablement et d'être de première force au billard... D'ailleurs, il n'a pas oublié le pays ni les amis : Briand a envoyé la rosette de l'Instruction publique à son vieux maître de musique, retiré à Belle-Isle. Et dans les Basses-Pyrénées où il avait pris sa retraite, la croix de la Légion d'honneur a retrouvé, non sans peine, le principal du collège de Saint-Nazaire, d'il y a trente ans...

UNE MÉTHODE DE TRAVAIL QUI N'EN EST PAS UNE

Mais cela c'est du passé, et *Je sais tout* est curieux du présent. Quand Briand travaille-t-il, quand prépare-t-il ses discours? Car, dans la dernière législature, avec la *Séparation*, il a détenu le record de la présence à la tribune. Or, on ne le voit jamais ouvrir un livre, prendre une note. D'autres orateurs ont besoin de s'exciter, de soutenir leurs forces par quelque cordial. L'actuel président du Conseil n'est jamais plus sobre que lorsqu'il aura à prendre la parole. Chez d'autres hommes publics, il y a changement d'être, transformation de l'individu, à la minute de parler. C'est un rôle à jouer, qui implique la préparation. Chez Briand, l'effort demeure invisible. Il n'y a pas travail, — parce que Briand, sans doute, travaille tout le temps. A la Chambre, il est peu souvent à son banc, toujours en conversation dans les couloirs. Il n'y a pas d'interlocuteur qu'il dédaigne. Et ce magnifique parleur est d'abord un merveilleux écouteur. Et voilà le don le plus rare. Où tant et tant de maîtres de la parole portent leurs discours comme un vase fragile qui va se fêler au moindre choc du passant et se roidissent ombrageux, Briand, si l'on peut dire, garde le sourire. Allègre, et sûr de soi, il ne redoute rien de la bousculade, pour sa parole solide, trempée à toutes les épreuves du barreau, de la réunion publique, du tumulte de la rue. Il n'y a jamais d'argument qu'il ne soit en mesure de rétorquer, parce qu'il n'en est point dont il n'ait évalué l'intérêt. De là, cette franchise inlassable d'un raisonnement qui n'est jamais déconcerté par l'imprévu. De là, cette humeur égale que ne parviennent pas à altérer l'incompréhension ni même la mauvaise foi de l'adversaire. De là, cette

(Composition de A. de Parys)

A LA CHASSE

M. Briand a toujours été un chasseur émérite, et cette composition, faite d'après une photographie, nous le montre se livrant, dans la campagne bretonne, à son sport favori.

sagesse précoce, harmonieuse et ferme, gonflée d'espoir, qui ne s'irrite pas des obstacles, et qui prétend à ramener l'ennemi, non à l'abattre.

Jamais bataille comme celle de la Séparation n'a été menée avec une plus opiniâtre courtoisie, sans inutile violence. A chaque séance, s'affirmait l'homme d'État. Quand Briand travaille-t-il à ses discours? Mais quand il

UN CONTRASTE

En haut, M. Briand serrant la main d'un de ses électeurs; en bas, le président du Conseil offrant du feu au roi Manuel de Portugal.

IL Y A QUELQUES ANNÉES...

Cette photographie montre M. Briand, assis sur le bord de la barque de pêche de notre collaborateur Jean Ajalbert qui lui a pris l'interview que nous publions. A ce moment — il y a de cela douze ans, M. Aristide Briand était venu rejoindre Jean Ajalbert sur la lande bretonne où il passa en sa compagnie tout un printemps et tout un été — le président actuel du Conseil des ministres ne se doutait certainement pas de la part effective qu'il prendrait un jour dans le gouvernement de son pays.

les prononce, dépouillés de tout ce qui ne convient pas à la question, aux circonstances, au milieu. Aussi, jamais éloquence, peut-être, portée par une voix enchanteresse, ne s'est-elle avancée plus pure, plus simple et plus *directe*...

Je suis tiré de ma rêverie :

— Le patron va sortir. Il ne reçoit plus. C'est le moment...

Je me précipite.

— Mon cher ami, il faut que je rende sa visite au Président de la République du Brésil. Attendez-moi... Ou bien, venez, c'est encore plus sûr, nous parlerons en voiture...

A peine dans l'auto, le président du Conseil, de sa voix grave et pleine, me dit :

— Vous voulez que je vous résume mon programme, voici. Appelé au gouvernement, j'ai voulu gouverner. Il fallait restaurer l'autorité gouvernementale, qui, peu à peu, s'était éparpillée dans le Parlement, dispersée dans les groupes, émiettée dans les comités et les sous comités locaux, arrivés à commander aux députés. Il fallait restituer l'autorité à qui a la responsabilité. Une nation ne peut vivre normalement dans un tel état de malaise, d'exaspération qui dressait les citoyens les uns contre les autres. Une consultation loyale du suffrage universel était nécessaire pour connaître le sentiment vrai du pays : les élections l'ont révélé, dans le calme le plus absolu, et les cahiers de professions de foi nous indiquent nettement les points sur lesquels on peut tomber d'accord. Maintenant, de sang-froid, nous chercherons la réforme qui doit libérer les élus de la sujétion électorale. Avec le régime de la *Séparation*, la grosse source des querelles religieuses est tarie. Aussi, tranquillement, sans plus de vexations ni d'oppression, nous maintiendrons les prérogatives républicaines, en réglant la liberté de l'enseignement primaire sous un certain contrôle de la famille. C'est donc dans le plein apaisement des esprits que la nouvelle Chambre pourra réaliser la réorganisation administrative, voter le statut des fonctionnaires, presser la réforme fiscale qui doit s'accomplir aussi sans allure de basse inquisition, enfin, hâter les lois sociales concernant le contrat collectif, le crédit aux ouvriers, la participation aux bénéfices...

La voiture s'était arrêtée. Le président du Conseil descendit remettre sa carte. Nous repartîmes vers la place Beauvau.

— Quelles journées !

— Si vous croyez que c'est fini ! Il n'est que six heures et demie ! Tout de même, je pense pouvoir me coucher à dix heures !

A dix heures ! Cela nous change des sorties de meetings ou de journaux de naguère, à deux heures du matin. Je comprends que le ministre debout depuis sept heures n'ait pas l'envie de prolonger la veillée ! Moi qui suis las d'avance d'avoir seulement à recopier cet emploi du temps d'un de nos Premiers !

JEAN AJALBERT.

UN BANQUET ÉLECTORAL

M. Briand, candidat, prononçant à Saint-Chamond, à la veille du scrutin (avril 1910), ce qu'en langage politique on appelle un discours-programme.

LES FUNÉRAILLES D'EDOUARD VII.

A WINDSOR : LES SOUVERAINS SUIVANT A PIED LE CERCUEIL ROYAL, DE LA GARE A LA CHAPELLE SAINT-GEORGE. — On a fait au roi Edouard VII de somptueuses funérailles, le 20 mai, à Londres, puis à Windsor. A Windsor, les souverains suivaient à pied : George V, l'empereur Guillaume, le duc de Connaught, les rois de Norvège, de Grèce, d'Espagne, le tsar des Bulgares, les rois de Danemark, de Portugal, des Belges, le prince-héritier de Turquie, l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche, le grand-duc Michel, le prince Fushimi, le duc d'Aoste, le duc de Sparte, M. Roosevelt. La France était représentée par M. Pichon, le général Dalstein et l'amiral Marquis.

A WINDSOR, LE CHAR FUNÈBRE, ENTOURÉ DE MARINS, DÉFILANT DEVANT LA STATUE DE LA REINE VICTORIA.

Concours d'actualité : XI. — N° 167.

L'ATMOSPHÈRE VAINCUE

Tout le monde suit avec intérêt les prouesses des aviateurs. Avec le beau temps, les meetings d'aviation devenant de plus en plus nombreux, nous posons à nos lecteurs les questions suivantes :

1° Quel sera, du 6 août au 10 septembre, l'aviateur qui aura tenu l'atmosphère pendant le plus long laps de temps sans escale ?

2° Quelle distance aura-t-il couverte ?

A titre d'indication, disons qu'au 15 juin 1910, c'était Henry Farman qui détenait ces deux records, avec 4 h. 17 m. 5 s., pour une distance de 232 kilom. 212.

1er Prix : 100 francs en espèces, ou, si le lauréat est un abonné de *Je sais tout*, **200 francs. — 2e Prix : Un objet d'art, valeur 100 francs. — 3e Prix : Un original de *Je sais tout*, valeur 100 francs. — 4e, 5e et 6e Prix : Un objet, valeur 50 francs.**

La date extrême pour la réception des solutions est fixée au 5 août. Coller sur l'envoi le bon n° 167, qu'on trouvera à la page VIII.

LE CHEVAL ET LE CHIEN FAVORIS D'ÉDOUARD VII suivant le char funèbre à travers les rues de Londres, devant les monarques, la famille et les plus augustes invités.

ASPECT DU CHATEAU ET DU PARC DE WINDSOR pendant le défilé du cortège funèbre. — C'est à la chapelle Saint-George que se déroula ce dernier acte de cette inoubliable cérémonie. Après un bref office, le roi George déposa l'étendard royal sur le cercueil, puis le catafalque s'enfonça dans la crypte et, après la dernière bénédiction, le hérault d'armes de la Jarretière clama d'une voix retentissante un suprême adieu; puis, se tournant vers le roi George, cria : *God save the King.*

L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH visita à la fin de mai la Bosnie et l'Herzégovine, annexées en octobre 1908 à l'empire austro-hongrois. Les populations firent l'accueil le plus chaleureux au vénérable souverain.

QUELQUES NOUVEAUX DÉPUTÉS (*Suite*, voir numero de juin, page 560.)

DELACHENAL (*Savoie.*) — THIERRY (*Aisne.*) — LAVAULT et LAUCHE (*Paris.*) — DUMAS (*Allier.*) — OCT. MARQUET (*Haute-Vienne.*) — PATUREAU-MIRAND (*Indre.*)

PAUL DUPUY (*Htes-Pyrénées.*) — FRANKLIN-BOUILLON (*Seine-et-Marne.*) — MAURICE PAIN (*Vienne.*) — BORDERIE (*Gironde.*) — MAUNOURY (*Eure-et-Loir.*) — LEBLOND (*Seine-Inférieure.*)

LOUIS DUBOIS (*Seine.*) — J. GARAT (*Basses-Pyrénées.*) — C. VERLOT (*Vosges.*) — LOUIS BRUNET (*Paris.*) — Cte D'ARGENSON (*Haute-Vienne.*) — DE LA PORTE (*Deux-Sèvres.*)

ANDRÉ HESSE (*Char.-Infre*) — PAINLEVÉ (*Paris.*) — PATÉ (*Paris.*) — AUBRIOT (*Paris.*) — PYTHON (*Puy-de-Dôme.*) — R. POITOU-DUPLESSY (*Charente.*)

(Phot. Contenceau, Waléry, H. Manuel, Faissat, Grimal, Femina, Anthony.)

UNE GALERIE A LA FOIRE DE PARIS. — Comme chaque année, la Foire de Paris a eu, en mai, un joli succès dû à nos petits fabricants.

P. MARTIN, l'inventeur de l'acier qui porte son nom, est fêté (10 juin.)

La Catastrophe du « Pluviôse »

À la recherche des cadavres. — Nous avons noté (*page 791*) les péripéties de la catastrophe. Donnons ici la suite de ce tragique événement. Les plus grandes difficultés furent vaincues pour ramener à Calais la lourde épave et les corps des malheureux qui y étaient enfermés, — victimes du devoir militaire.

Le ministre de la marine sur le quai de Calais. *Les scaphandriers Allix, Huet, Dorange et Giscoletto.*

Sauvetage. — Grâce aux quatre braves scaphandriers dont nous donnons ici la photographie, et qui ont été justement récompensés de leur lourd labeur, l'épave a pu regagner son port d'attache.

Le médecin-major Savidan qui s'est fait remarquer par son courage et son sang-froid.

La garde des morts. — L'entrepôt des sucres de Calais est transformé en chapelle mortuaire, et c'est là que viennent se ranger les cercueils, au fur et à mesure du sauvetage des cadavres.

LES MARTYRS DE LA PAIX ARMÉE

UN HOMME QUI VIT SON AGONIE

Il y a quelques semaines, le commandant d'un sous-marin japonais, en perdition, eut l'héroïsme de consigner sur son livre de bord, les phases du drame rapide dans lequel tout un équipage trouva la mort.

La récente catastrophe du *Pluviôse* remet en mémoire les magnifiques annales de l'héroïsme de nos marins. Cet héroïsme ne s'exerce pas seulement sur les champs de bataille de l'Océan. La paix a ses braves et ses martyrs.

Le 16 avril de cette année, le sous-marin japonais nº 6, coulait en rade de Hiroshima. Le 22, lorsqu'on ouvrit le cercueil de fer on trouva dans la tourelle un message ainsi conçu :

« C'est avec le plus profond regret que j'écris ce message pour raconter la perte, par ma propre faute, de ce navire, de mes camarades officiers et des hommes qui sont à son bord.

« Je désire d'abord faire ressortir d'une manière tout à fait spéciale que toutes les mesures ont été prises pour ramener le navire à la surface, mes camarades et les hommes de l'équipage ayant, dans ce but, travaillé jusqu'à la fin sérieusement et avec calme.

« J'avais donné l'ordre d'effectuer une plongée avec les machines en marche. Ayant alors

constaté que le bâtiment s'enfonçait trop rapidement, j'essayai de fermer les valves par lesquelles l'eau pénètre dans les réservoirs de plongée.

« Malheureusement la chaîne qui commande le fonctionnement de ces valves s'est brisée soudainement, et il m'a été impossible de contrôler la marche du navire.

« Pendant ce temps, les réservoirs s'étaient complètement remplis d'eau, et le navire s'enfonça sous un angle d'environ vingt-cinq degrés. Quand nous eûmes touché le fond, l'eau commença de nous envahir.

« Le tableau des commutateurs fut noyé, l'électricité s'éteignit, les fusées brûlèrent et des gaz délétères se répandirent; il devint extrêmement difficile de respirer.

« Malgré ces conditions déplorables, nous avons travaillé de notre mieux à vider le plus grand réservoir. Je pense que nous y avons réussi, bien qu'on ne puisse plus lire les niveaux.

« En l'absence de tout courant électrique, notre seul et dernier espoir de remonter à la surface est d'arriver à vider tous les réservoirs.

« J'écris dans la demi-obscurité, la lumière venant de la tourelle.

« *11 heures 45 du matin.* — Je prie instamment Sa Majesté de m'accorder son pardon et de secourir les familles de mes camarades et de mes hommes qui périssent dans ce navire qui coule. Ceci est mon seul vœu.

« *Midi 30.* — C'est avec la plus extrême difficulté que je peux respirer, bien que je sois sûr que nous avons chassé toute la gazoline des réservoirs... Je ne peux plus continuer... *Midi 40...* »

Il est impossible en lisant ces lignes écrites simplement par un homme qui vivait son agonie, de ne pas éprouver un sentiment d'admiration et de respect. L'antiquité ne nous a pas laissé d'exemple plus haut de courage, mais il serait injuste de penser, comme l'ont fait certains, que seul, un Japonais élevé, instruit dans le mépris de la mort en était capable. Toutes les marines du monde ont leurs héros, leurs martyrs. La mer est la terrible école où se trempent les cœurs, où le devoir et le danger se mêlent si étroitement, que l'héroïsme y devient une habitude et le sacrifice une loi.

Pour le marin, la paix n'existe pas. Pour la barque de pêche comme pour le cuirassé de 23.000 tonnes, dès que les amarres ont été larguées, c'est la guerre contre le plus sauvage et le plus sournois des ennemis. Philippe II, lorsqu'il apprit la destruction de l'*Invincible-Armada* eut cette parole :

— J'avais envoyé une flotte contre les hommes; non contre le vent et la mer!

Parole redoutable mais qui n'empêcha pas d'autres hommes de s'embarquer et de courir, le cœur léger, au devant du péril.

A la mer, le danger est de tous les instants; la mort est sans cesse présente; on s'habitue à elle comme à un compagnon silencieux et terrible, on sait la regarder en face et la saluer avec élégance; et les actes d'héroïsme y sont si fréquents que nul n'a songé à en tenir un Livre d'Or. Sans vouloir en ouvrir un ici, nous citerons seulement quelques-unes de ces aventures qu'un romancier n'oserait inventer parce qu'elles semblent exagérées dans leur grandeur.

Et c'est l'honneur de toutes les marines du monde de voir, aux heures suprêmes, les simples matelots et les humbles pêcheurs devenir les égaux des plus grands chefs.

COURAGE, MES HOMMES!... ADIEU!...

Il y a dix ans, le contre-torpilleur la *Framée* revenait des manœuvres du Nord, et évoluait avec l'escadre en face de Pontaillac.

Le temps était calme, rien ne pouvait faire prévoir le plus léger accident, quand, par suite d'une fausse manœuvre ou d'un ordre mal transmis, le petit bâtiment se rapprocha trop du cuirassé *Brennus* en pleine vitesse.

Le *Brennus* voyant le danger essaya bien de l'éviter en mettant toute la barre à droite, mais trop tard! La collision se produisit et la *Framée*, coupée en deux, coula immédiatement. Alors, toute l'escadre put suivre ce spectacle affreux et sublime : le lieutenant Mauduit-Duplessix cramponné à la muraille de son bâtiment, réglant le sauvetage de ses hommes, les faisant embarquer dans la baleinière répondant aux matelots qui le supplient de monter avec eux :

— Tout à l'heure... Tout à l'heure...

Puis, à bout de forces, levant sa casquette et criant au moment de disparaître.

— Courage, mes hommes!... Adieu!...

N'étaient-ce pas aussi des héros, ces morutiers qui, il y a cinq ans, revenant d'Islande, désemparés par la tempête, et signalés perdus depuis des semaines, rentraient au port avec leur bateau défoncé, démâté, par leurs seuls moyens, ayant refusé toute remorque pour rapporter intact dans leurs foyers le prix de leur dure campagne?

A l'heure du péril, ces hommes rudes

LES TRAVAUX DE RENFLOUEMENT DU "PLUVIÔSE"

trouvent des phrases sublimes et ne méritait-il pas de passer à la postérité ce capitaine anglais qui, le 19 février 1825, lors de l'incendie du *Kent*, répondait à un homme qui lui demandait dans quel ordre matelots et passagers devaient quitter l'épave en feu :

« Dans l'ordre des funérailles : les plus âgés et les plus importants les derniers. »

Le navire perdu, chacun luttant contre le flot pour « défendre sa peau » à la minute où la bête en péril devrait logiquement reprendre tous ses droits, voici encore des gestes admirables.

En 1869, lors du naufrage du *Parangon*, le timonnier Duncan, nageur émérite, parvient à se maintenir sur l'eau. Un camarade se cramponne à lui. Il nage de toute son énergie, bientôt les forces l'abandonnent. Sous le poids de l'homme à demi-asphyxié, il s'enfonce; haletant, il balbutie :

— Mon pauvre vieux, si tu restes sur moi nous périssons tous deux. Si tu me lâches,

Ruck

(Composition de René Lelong)

LE PRIX D'UNE FAUTE

Il y a dix ans, le contre-torpilleur la Framée revenait des manœuvres du Nord, quand, par suite d'une fausse manœuvre ou d'un ordre mal transmis, le Brennus le coupa en deux. Alors, on put suivre ce spectacle affreux et sublime : le lieutenant Mauduit-Duplessix cramponné à la muraille de son bâtiment, réglant le sauvetage de ses hommes, les faisant embarquer dans la baleinière, répondant aux matelots qui le supplient de monter avec eux :

— Tout à l'heure... Tout à l'heure...

Puis à bout de forces, levant sa casquette et criant au moment de disparaître :

— Courage, mes hommes !... Adieu !...

je peux encore essayer de me sauver...

— Tu as raison, fait l'autre sans colère...

Et il ouvre les bras!

Voici maintenant les grandes catastrophes.

NOYÉ PETIT A PETIT POUR SAUVER LES AUTRES

Chacun se souvient du naufrage de la *Bourgogne*, perdue corps et biens le 4 juillet 1898, en revenant de New-York au Havre avec 600 hommes à son bord. Ce que l'on sait moins, et ce qu'il faut qu'on sache, — car le courage des capitaines fait la confiance des passagers, — c'est l'admirable mort du commandant Deloncle. A peine dans le brouillard, le *Cromartyshire* a-t-il abordé son navire, le commandant Deloncle qui, depuis la veille, n'avait pas quitté la dunette, rassure les passagers en proie à la panique. La *Bourgogne*, éventrée, penche terriblement, il ne faut pas songer à sauver ses passagers avec les baleinières du bord : le commandant, envisageant l'horreur de la situation, prend une décision désespérée : il va tenter de s'échouer aux « Iles de sable », à 70 milles du point où il se trouve, et dans ce navire qui fait eau par une brèche énorme, le travail reprend, acharné, calme, précis.

On hisse les signaux de détresse, on hèle le navire abordeur, il répond par son canon d'alarme : lui-même est en péril et ne peut porter secours.

Tout à coup, les machines s'arrêtent, noyées, et la *Bourgogne* s'enfonce.

Le commandant réunit ses officiers, leur donne les ordres suprêmes, leur dit adieu et le sauvetage commence. Le lieutenant Delinge règle l'embarquement dans les canots. Il n'y monte pas et ordonne : « Débordez! » Les matelots le supplient de venir avec eux.

Impatient, il ordonne encore :

— Ce n'est pas la question. Débordez!

Et il reste sur l'épave. La grande sirène ne fonctionne plus. Le brouillard est intense. Il y a quarante minutes qu'on sombre. Les passagers hurlent d'épouvante et cependant, immobile à son banc, le commandant Deloncle commande toujours. L'eau baigne ses chevilles, monte à ses genoux. Il tire sans arrêt la corde de la petite sirène qui fonctionne encore. L'eau monte; elle atteint ses épaules, sa gorge, la tête disparaît, et tandis que le bateau s'engloutit, les rares survivants peuvent voir, durant quelques secondes, un bras dressé hors du flot... Puis plus rien.

Encore, dira-t-on, on comprend que des hommes pris dans la tempête et se sachant perdus, veuillent finir en beauté : la mort étant inévitable, il est plus naturel de la regarder fixement. Mais que penser de ceux qui, tranquilles sur la terre ferme, pouvant, devant le péril d'autrui, songer par un retour égoïste et humain, à leur propre sécurité, n'hésitent pas à se jeter dans le danger, délibérément, de sang-froid? C'est le cas des scaphandriers qui plongent pour chercher une épave. C'est aussi, c'est surtout le cas de ces sauveteurs dont, en 1901, le *Daily Telegraph* écrivait à leur propos :

« *On ne sait ce qu'il faut admirer le plus de la force d'âme des passagers et de l'équipage de la* Russie, *ou des efforts de leurs sauveteurs que rien n'a pu décourager* ».

Partie d'Oran par gros temps, la *Russie* avait pris le phare du Faraman pour le phare du Planier et s'échouait en pleine tempête sur un fond de vase. Les vagues étaient si fortes qu'on ne pouvait songer à mettre un canot à la mer. Alors, sur toute la côte d'où on assistait à l'agonie du navire, ce fut un concours d'héroïsme unique peut-être dans l'histoire des sauvetages. On essaye d'abord de placer un filin : le filin casse. Deux jours se passent en efforts désespérés. Le troisième jour, la mer est si démontée que le commandant de la *Russie* (capitaine Jouve) doit se faire attacher sur la passerelle. De la rive on suit avec angoisse les efforts des sauveteurs qui parviennent à placer une amarre. On crie, on trépigne d'enthousiasme et d'espoir... L'amarre se rompt et la quatrième nuit commence. Enfin, le cinquième jour, la tempête s'apaise et tout le monde est sauvé, *jusqu'au chat du navire!* Les dangers et le courage des sauveteurs furent tels que trois d'entre eux reçurent la Légion d'honneur!

Mais, en navigation, d'autres dangers que ceux de la mer elle-même menacent les marins, aguerrissent leurs âmes et voici, pour finir, l'extraordinaire odyssée qu'on dirait enfantée par l'imagination d'un Edgard Poë.

Parti de Valparaiso, en août 1902, le *Santa-Rosa*, bon voilier portant 18 hommes d'équipage, 2 mousses et le capitaine Renteira est pris par la tempête. Par prudence, le capitaine prend la barre. Survient une saute de vent, une voile se déchire, il appelle ses hommes pour réparer l'accident. Il crie,

UN CUIRASSÉ ÉVENTRÉ

Lors de la catastrophe de l'Iéna, on vit d'innombrables actes d'héroïsme se produire, et l'on peut penser quel courage il fallut aux sauveteurs pour s'aventurer, quelques secondes après l'explosion, à bord du cuirassé que l'on voit ici, en haut, tel qu'il était avant l'accident dont il fut victime, et, dans les photographies du bas, avec ses flancs déchirés et ses soutes défoncées.

siffle, ordonne, menace... personne ne répond. Etonné, il lâche la barre et court vers l'entrepont. Au pied de l'escalier, il trébuche contre un corps, puis contre deux, trois, quatre corps étendus. Il se penche, croyant que ces hommes sont ivres, mais se relève épouvanté : ces hommes ne sont pas ivres, ils sont morts... Il avance... D'autres corps se tordent puis s'immobilisent. Il compte : tout son équipage est là, sans vie. Il frémit et comprend : une épidémie foudroyante de *béribéri* les a *tous* tués. Il ne reste de vivants à son bord que lui et les deux mousses. Il n'hésite pas un instant; les mousses sont indemnes, ils les attache au grand mât et reprend la barre. Un coup de mer coupe le beaupré et la corne d'artimon. Le bateau n'est plus

qu'une épave d'où monte l'odeur horrible des cadavres en décomposition. Le danger de mort est effroyable et double.

La mort par le naufrage ou par la contagion. Il faut lutter d'abord contre la seconde, et il se glisse dans l'entrepont, remonte les cadavres, et les jette à la mer. Cet horrible travail dure deux jours. Quand le dernier corps a disparu, il prend les deux mousses dans ses bras et leur parle :

— Maintenant, petits, nous sommes seuls. Si le mal m'emporte à mon tour, donnez de la toile quand le vent d'ouest soufflera; c'est le bon.

La tempête ne cède pas. Le bateau penche. L'eau a envahi les soutes et transforme le salpêtre qu'elles contenaient en une boue instable. Il travaille tout le jour à aveugler les voies d'eau, à maintenir cette cargaison redoutable, puis remonte sur le pont et rassure en souriant les mousses terrifiés :

— Ce n'est rien. Le chargement décalé se promène. Eh bien, nous nous promènerons aussi.

La situation devient désespérée. Il sent que c'est la fin, fait un double de son journal de bord, l'enferme dans une bouteille et la jette à la mer. C'est l'adieu suprême des naufragés, c'est leur justification devant les hommes. Mais la mort ne veut pas de ce brave, et le 16 septembre, un bateau prend les deux mousses et leur capitaine à son bord.

Lorsqu'on lit, parmi tant d'autres, le récit de telles actions, on est partagé entre l'admiration de ceux qui les accomplirent et la surprise de voir que tant de dangers ne peuvent faire hésiter les marins à affronter la haute mer par tous les temps et sur les barques les plus frêles. Au lendemain de la catastrophe du *Pluviôse*, suivant celles du *Lutin* et du *Farfadet*, nombreux furent ceux qui pensèrent :

— Trouvera-t-on encore des hommes pour s'enfermer dans les sous-marins?

Une ardeur qu'on n'arrête pas

C'était mal connaître les gens de mer et leur faire injure et voici qui vaut mieux que toutes les réponses. Le *Pluviôse* sombrait le 26 mai. Une dépêche ministérielle du 28 mai prescrivait au commandant supérieur des flottiles de torpilleurs et de sous-marins de ne faire participer aux manœuvres navales de Toulon que les sous-marins déjà pourvus de boucles de relevage. Aussitôt, il y eut une protestation des officiers et matelots si violente que le ministre dut répondre à un journaliste qui la lui soumettait.

« Parbleu! Je le sais bien, ils ne sont pas contents! Ils ne demandent qu'à continuer leurs prouesses, mais je ne puis, ni ne veux les lâcher au milieu de cette marmelade de navires qui manœuvrent à l'heure actuelle devant Toulon. »

La réponse du chef prudent est le plus bel hommage au courage des hommes. Devant de tels courages en temps de paix, que ne peut-on attendre en temps de guerre?

Maurice Level.

L'EXAMEN DE L'ENTONNOIR

— *Pouvez-vous dire « couper »? C'est déchiré et lacéré. Quelque instrument dont on se soit servi, il a fallu de la vigueur pour imprimer de telles marques sur une matière aussi résistante.*

(Page 708, col. 2.)

L'ENTONNOIR DE CUIR (1)

Nouvelle inédite de CONAN DOYLE

Traduite de l'anglais par LOUIS LABAT (Illustrations de M. ORAZI)

Mon ami Lionel Dacre habitait, avenue de Wagram, à Paris, une belle maison, précédée d'une pelouse et d'une grille, qu'on apercevait sur la gauche en descendant de l'Arc de Triomphe, et qui devait exister dès avant la percée de l'avenue, car le lichen en dévorait les tuiles grises et l'âge en marbrait de rouille les murs décolorés. Grande d'apparence, avec ses cinq fenêtres de façade, elle s'approfondissait à l'arrière en une chambre unique. C'était là que Dacre avait installé, en même temps que son étrange bibliothèque, tous ces objets fantastiques où sa manie et la gaîté de ses amis trouvaient à se satisfaire. Riche et d'humeur excentrique, il avait consacré une notable partie de sa vie et de sa fortune à former une collection réputée unique d'ouvrages sur le Talmud, la cabale et la magie. Il inclinait par nature vers le merveilleux et le monstrueux; et je m'étais laissé dire que ses recherches dans la voie de l'inconnu avaient franchi les limites du permis et de l'honnête. Vis-à-vis de ses compatriotes, il se donnait le ton d'un savant et d'un dilettante; mais

un Français de goûts analogues m'a certifié que les pires excès de la messe noire s'étaient perpétrés dans ce spacieux et haut réduit où s'étageaient ses livres et ses vitrines.

On devinait au seul aspect de Dacre que l'intérêt qu'il portait aux questions psychologiques était d'ordre intellectuel plus que moral. Sur ses traits lourds, nulle trace d'ascétisme; mais beaucoup de force mentale dans l'ampleur de sa coupole crânienne, qui s'incurvait par-dessus les minces touffes de ses cheveux comme une cime neigeuse par-dessus un liséré de sapins. Ses grands yeux, enfoncés dans sa figure charnue, pétillaient d'intelligence et trahissaient une infatigable curiosité de la vie; mais c'étaient les yeux d'un sensualiste et d'un égoïste. Passons. Il est mort, le pauvre diable, et ce n'est pas la complexité de son caractère qui m'occupe, mais l'incident très étrange et tout à fait inexplicable qui marqua ma visite chez lui aux premiers jours du printemps de 1882.

J'avais connu Dacre en Angleterre lors de mes recherches dans la section assyrienne du British Museum. Lui-même, en ce temps-là, s'efforçait de trouver un sens ésotérique aux tablettes babyloniennes. Quelques remarques de hasard nous conduisirent à des propos journaliers, puis à des relations presque amicales. Je dus lui promettre de ne pas faire un séjour à Paris sans l'y voir. Le jour où je pus tenir ma promesse, j'habitais un chalet à Fontainebleau. Les trains du soir étaient peu commodes. Il me demanda de passer la nuit dans sa maison.

— Je n'ai, en fait de lit, que ceci de disponible, dit-il, en me désignant un vaste sofa dans son salon. J'espère que vous vous en arrangerez le mieux possible.

Singulière chambre à coucher que cette pièce aux murs très élevés, et toute garnie de volumes! Au demeurant, il n'en pouvait y avoir de plus agréable pour un bouquineur de mon espèce; car aucun parfum ne flatte mes narines autant que la fade et subtile odeur des vieux livres. J'assurai Dacre qu'il m'offrait la chambre de mes rêves, le cadre selon mes vœux.

— Si l'installation que voici n'a tenu compte ni des conventions ni des convenances, elle a coûté fort cher, dit-il, en inspectant d'un coup d'œil les rayons. J'ai dépensé près d'un quart de million pour les objets qui vous entourent. Bouquins, armes, joyaux, sculptures, tapisseries, estampes, il n'y a rien là qui n'ait son histoire, et une histoire digne d'être contée.

Il s'était assis à l'un des coins de la cheminée, et j'avais pris place à l'autre. Sur une table de lecture, la lumière d'une forte lampe inscrivait un rond doré. Un palimpseste à demi roulé était posé au centre. Tout un bric-à-brac fantasque s'éparpillait à l'entour. Là se trouvait notamment un large entonnoir, du genre de ceux qu'on emploie pour remplir les futailles; il semblait fait de bois noir, et garni, au bord, d'un cercle de cuivre terni.

— Voilà, remarquai-je, un objet curieux. Quelle en est l'histoire?

— Je me le suis demandé, et je donnerais beaucoup pour le savoir, dit Dacre. Prenez l'entonnoir, examinez-le.

Je fis comme il disait, et constatai que ce que je croyais du bois était du cuir, mais terriblement racorni par l'âge. L'entonnoir pouvait tenir un litre. De même qu'à sa circonférence, il était bordé de métal à son ouverture inférieure.

— Qu'en pensez-vous? me dit mon ami.

— J'en pense, répondis-je, qu'il dut appartenir à quelque cabaretier ou malteur de l'ancien temps. J'ai vu en Angleterre des brocs en cuir du XVII^e siècle, des *black-jacks*, comme on les appelait. Ils étaient de couleur identique, et aussi durs.

— Mon entonnoir date vraisemblablement de la même époque. Mais si mes soupçons ne me trompent, c'est un cabaretier peu banal que celui qui en faisait usage... et quel usage! N'observez-vous rien de bizarre à l'extrémité du tuyau?

Je portai l'objet à la lumière et constatai qu'à cinq ou six centimètres du bout de cuivre le col étroit de l'entonnoir était sillonné d'écorchures et d'entailles, comme si quelqu'un y eût tracé des encoches avec une lame ébréchée. On sentait à cet endroit un léger amollissement de la surface durcie et noire.

— Quelqu'un a essayé de couper le tuyau.

— Pouvez-vous dire « couper »? C'est déchiré et lacéré. Quelque instrument dont on se soit servi, il a fallu de la vigueur pour imprimer de telles marques sur une matière aussi résistante. N'est-ce pas votre avis? Vous en savez là-dessus plus que vous ne dites.

Dacre eut un sourire, et je vis dans ses yeux le regard de l'homme qui sait.

— Avez-vous, demanda-t-il, compris dans vos études la psychologie des songes?

— J'ignorais qu'il y en eût une.

— Mon cher Monsieur, ce rayon, là, par-dessus la vitrine aux pierres précieuses, est garni d'ouvrages, à commencer par ceux d'Albert-le-Grand, qui ne traitent pas d'autre chose. C'est une science.

— Une science de charlatan.

— Le charlatan est toujours le précurseur. De l'astrologue procède l'astronome, de l'alchimiste le chimiste, du magnétiseur le psychologue expérimental. Des phénomènes illusoires comme les songes s'ordonneront d'eux-mêmes un jour et se réduiront en système. Les recherches des amis dont les livres s'alignent sur cette planche de bibliothèque auront cessé alors d'amuser les mystiques pour devenir les fondements d'une science.

— Soit! Mais qu'est-ce que la science des songes peut avoir à faire avec un entonnoir large et noir et cerclé de cuivre?

— Je vais vous le dire. Vous savez que j'ai un agent toujours en quête de pièces rares pour ma collection. Il apprit ces jours derniers qu'un brocanteur des quais s'était rendu acquéreur de quelques antiquailles, d'un fond de placard provenant d'une vieille maison du Quartier Latin. La salle à manger de cette archaïque demeure est décorée d'armoiries qui, vérification faite, sont celles d'un haut fonctionnaire de Louis XIV, Nicolas de La Reynie. Incontestablement, les objets du placard datent des premiers temps du règne de Louis XIV. D'où s'ensuit qu'ils appartinrent à ce Nicolas de La Reynie, dont la charge, autant que je sache, consistait à maintenir et appliquer les lois draconiennes de l'époque.

— Mais ensuite?

— Reprenez l'entonnoir, examinez-en de nouveau le cercle, voyez si vous y discernez quelque chose comme des lettres.

Assurément, le métal portait des marques, mais presque effacées. Dans l'ensemble, cela faisait l'effet de caractères alphabétiques, dont le dernier offrait quelque ressemblance avec un B.

— Vous croyez à un B?

— J'y crois.

— Moi, je n'en doute pas le moins du monde.

— Mais le gentilhomme dont vous parlez avait une R pour initiale?

— Parfaitement. Et c'est la beauté du problème. Il possédait cet objet, mais marqué à des initiales étrangères. Pourquoi?

— Je n'en ai pas idée. Et vous?

— Moi, peut-être. Remarquez-vous une espèce de dessin le long du cercle?

— On dirait une couronne.

— C'en est une. En l'examinant à une bonne lumière, vous vous convaincrez que ce n'est pas une couronne quelconque, mais une couronne héraldique, insigne du rang : quatre perles alternant avec des feuilles d'ache, l'emblème du marquisat. Nous en déduirons que la personne dont les initiales finissaient par un B avait qualité pour porter cette couronne.

— Alors, ce vulgaire entonnoir appartint à un marquis?

Un sourire ambigu flotta sur les lèvres de Dacre.

— Ou à quelque personne de la famille d'un marquis, dit-il. C'est ce que démontrent clairement les marques de ce cercle.

— Et quel rapport ceci a-t-il avec les songes?

JE METS L'ENTONNOIR A CÔTÉ DE MON OREILLER

Si ce fut le visage de Dacre qui m'impressionna, ou bien une indéfinissable suggestion de son attitude, je l'ignore : mais un sentiment de répulsion, d'instinctive horreur, me saisit, tandis que je considérais ce bloc de vieux cuir noueux.

— J'ai dû aux songes plus d'une information importante, me déclara mon ami, sur ce ton didactique qu'il affectait volontiers. Aujourd'hui, chaque fois que j'ai un doute sur un point de fait à propos d'un objet, je place cet objet près de moi quand je me couche, et j'en attends un éclaircissement. Ce qui se passe ne me paraît pas très obscur, bien que n'ayant pas encore reçu la consécration de la science orthodoxe. D'après ma théorie, tout objet qui s'est trouvé associé à une émotion humaine de joie ou de douleur, portée à son paroxysme, en garde une certaine atmosphère, une certaine faculté d'association, susceptible de se communiquer à un esprit sensible. Par esprit sensible, je n'entends pas un esprit anormal, mais un esprit façonné par l'éducation, comme le nôtre.

— Vous voulez dire que si j'avais près de moi, en dormant, la vieille épée fixée à votre mur, je rêverais de quelque sanglante affaire où elle joua son rôle?

— Excellent exemple. Car le fait est qu'en en ayant usé de la sorte avec cette épée, j'ai vu dans mon sommeil la mort de son maître, tué dans une échauffourée durant la Fronde. Songez-y donc, certaines de nos coutumes populaires montrent que le phénomène était connu de nos ancêtres, qui

LE VOISINAGE DE L'ENTONNOIR

Trois hommes en noir, vêtus de toques en velours évasées dans le haut, siégeaient sur une estrade tendue de rouge... Une femme petite et blonde, avec des yeux d'azur limpide, des yeux d'enfant, attachait obstinément ses regards sur les trois hommes que je compris être ses juges. Elle avait passé la première jeunesse, sans qu'on pût dire qu'elle avait atteint l'âge mûr. Solide-

ME FAIT RÊVER...

ment bâtie, elle respirait l'orgueil et la confiance. La pâleur n'altérait pas la sérénité de son visage. Le curieux visage! Avenant et félin tout ensemble, avec une pointe de cruauté dans la bouche droite et forte et dans les mâchoires grasses! Elle avait une robe blanche très flottante. (Page 712, col. 1.)

l'avaient, dans leur sagesse, classé au nombre des superstitions : ainsi notamment l'usage de placer derrière l'oreiller le gâteau de la mariée, afin que le sommeil lui procure de bons rêves. Pour en revenir à notre entonnoir, je le pris une nuit à mon côté pour dormir, et j'eus un rêve qui, certainement, jette un jour singulier sur sa fonction et son origine.

— Qu'avez-vous donc rêvé?

— J'ai rêvé...

Une soudaine inspiration anima sa figure massive.

— Bonne idée, *by Jove!* dit-il. Voilà une jolie expérience à faire. Vous devez être un excellent sujet psychique.

— Je ne me suis jamais mis à l'épreuve.

— Nous allons vous y mettre. Puis-je vous demander de vouloir bien, quand vous serez couché là cette nuit, avoir ce vieil entonnoir auprès de votre oreiller?

La requête me sembla grotesque. Mais j'ai, moi aussi, dans ma complexe nature, la soif du bizarre et du fantastique. Je n'accordais aucun crédit à la théorie de Dacre; et cela m'amusait pourtant de tenter l'expérience. Dacre, le plus gravement du monde, disposa à la tête du sofa une petite place où il mit l'entonnoir; puis, après un bout de causette, il me souhaita une bonne nuit et me laissa seul.

Devant le feu qui brûlait sans flamme, je restai quelque temps à fumer, tout en retournant dans mon esprit le curieux incident survenu et l'étrange expérience en perspective. Nonobstant mon scepticisme, je ne laissais pas d'être un peu troublé par l'assurance de Dacre; et ce décor insolite, cette énorme chambre peuplée d'objets extravagants, souvent sinistres, me disposait aux graves pensées. Je me dévêtis enfin, soufflai ma lampe et m'allongeai. Et voici, fidèlement décrite, la scène que je vis en rêve. Elle s'évoque dans mon souvenir plus nette qu'aucune autre dont je fus le témoin éveillé.

J'étais devant une espèce de salle basse, d'architecture rude, mais puissante, et qui faisait évidemment partie d'un grand édifice.

Trois hommes en noir, vêtus de toques en velours évasées dans le haut, siégeaient sur une estrade tendue de rouge. A leur gauche se tenaient, debout, deux hommes en longues robes, portant des serviettes qui semblaient bourrées de volumineux dossiers; à leur droite, et me faisant face, une femme petite et blonde, avec des yeux d'azur limpide, des yeux d'enfant. Elle avait passé la première jeunesse, sans qu'on pût dire qu'elle avait atteint l'âge mûr. Solidement bâtie, elle respirait l'orgueil et la confiance. La pâleur n'altérait pas la sérénité de son visage. Le curieux visage! Avenant et félin tout ensemble, avec une pointe de cruauté dans la bouche droite et forte et dans les mâchoires grasses! Elle avait une sorte de robe blanche très flottante. Un prêtre l'assistait : maigre et fervent, il ne cessait pas de lui murmurer des mots à l'oreille, ni de brandir devant elle un crucifix. Elle, cependant, détournait la tête, et, par-dessus le crucifix, attachait obstinément ses regards sur les trois hommes en noir, que je compris être ses juges.

Comme je considérais ce spectacle, les trois hommes se levèrent. Il y eut quelques paroles dites; mais je n'en pus distinguer aucune, bien que j'eusse conscience que c'était l'homme du milieu qui parlait. Puis, tous les trois quittèrent la salle, suivis des deux porteurs de dossiers. Au même instant, plusieurs gaillards de mine sévère, découplés dans de solides justaucorps, entrèrent fort affairés. Ils enlevèrent d'abord les tentures rouges, puis les charpentes de l'estrade, de façon à débarrasser complètement la salle. Cet écran ôté, des meubles surprenants apparurent. L'un d'eux semblait un lit, avec des roulettes de bois à chacune de ses extrémités, et une manivelle pour en régler la longueur. Un deuxième avait l'air d'un cheval de bois. J'en remarquai un certain nombre d'autres tout aussi spéciaux, et des quantités de cordes suspendues à des poulies. Cela faisait assez l'effet d'un gymnase moderne.

Un nouveau personnage fit alors son entrée en scène. Tout en noir, il était grand, mince, avec des traits tirés et austères. Sa seule vue me donna le frisson. Des taches constellaient ses vêtements, tout lustrés de graisse. Il manifestait une dignité lente qui me frappa, comme s'il eût pris un commandement dès son entrée. En dépit de son physique grossier et de sa tenue sordide, c'était ici *son* affaire, *sa* place, *son* service. Il portait à son bras gauche un rouleau de cordes légères. La dame le toisa d'un regard interrogateur, mais sans que rien s'émût sur son visage. Au contraire, le visage du prêtre se couvrit d'une pâleur mortelle, et sur son front qui s'inclinait je vis perler la sueur. Il élevait les mains dans un geste de prière, et, penché, marmottait sans trêve des mots éperdus à l'oreille de la dame.

S'avançant vers elle, l'homme en noir prit à son bras gauche une des cordes, dont il lui ligota les mains. Elle les lui tendait avec douceur. Alors, d'une poigne brutale, il la saisit par un bras et la conduisit vers le cheval de bois, qui lui allait un peu plus haut que la ceinture. On la hissa sur le cheval, on l'y coucha sur le dos, tandis que le prêtre, frémissant d'horreur, prenait la fuite. Un mouvement rapide animait les lèvres de la femme : sans rien entendre, je savais qu'elle priait. Elle avait les jambes ballantes des deux côtés du cheval. Je m'aperçus que les aides lui avaient noué aux poignets des cordes dont ils avaient assujetti les bouts à des anneaux de fer fixés aux dalles.

JE REVIENS DE L'ENFER

Le cœur me battait à rompre tandis que je suivais ces lugubres préparatifs; mais, fasciné par l'atrocité du spectacle, je n'en pouvais détacher les yeux. Un homme survint, portant de chaque main un baquet d'eau; puis un autre, portant un seul baquet. Ils se rangèrent de compagnie à côté du cheval de bois. Le second des deux hommes, dans la main qui ne portait pas le baquet, avait une sorte de grande cuiller en bois à long manche. Il la fit passer à l'homme en noir. Immédiatement, l'un des aides s'approcha, tenant un objet de couleur brune, que, même dans mon rêve, je crus vaguement reconnaître : c'était un entonnoir de cuir. Avec une affreuse énergie, il en mit le tuyau... Mais je n'en pus supporter davantage! Mes cheveux se hérissaient sur ma tête! Je me mis à me tordre et à me débattre; tellement que, brisant les liens du sommeil, je réintégrai dans un cri aigu ma vie réelle, et me retrouvai, convulsé d'épouvante, dans l'immense bibliothèque, où, sur le mur opposé à la fenêtre, le clair de lune tendait un capricieux réseau de taches claires et sombres. Ah! le soulagement que j'éprouvai à me sentir revenu en plein dix-neuvième siècle, évadé d'entre ces voûtes contemporaines du moyen-âge! Je me dressai sur ma couche, frissonnant de tous mes membres. Penser que de telles choses se fussent jamais accomplies! La fantaisie d'un songe m'abusait-elle, ou si vraiment quelque chose de pareil était arrivé aux jours noirs et cruels de l'Histoire? Je plongeai dans mes mains qui tremblaient mes tempes palpitantes. Et soudain, je crus que mon cœur s'arrêtait. Le saisissement ne me laissait plus la force d'émettre un son. Une ombre venait vers moi le long de la chambre obscure. Incapable de raisonner et de prier, je demeurais là comme pétrifié, regardant l'ombre s'approcher à travers la vaste chambre. Elle coupa le chemin blanc frayé par le clair de lune; et alors je repris haleine : j'avais reconnu Dacre. Son visage me le montrait aussi effrayé que moi.

— Est-ce vous?... Pour l'amour de Dieu, qu'avez-vous? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Ah! Dacre, je suis heureux de vous voir! Je reviens de l'enfer! L'horrible chose!

— C'est donc bien vous qui avez poussé ce cri?

— Sans doute.

— Il a secoué la maison et terrifié les domestiques.

Frottant une allumette, il ralluma la lampe.

— Nous pourrions ranimer le feu, ajouta-t-il en jetant des bûches sur les braises. Bon Dieu! mais vous êtes tout pâle. Viendriez-vous de voir un revenant?

— Ce n'est pas un revenant que je viens de voir, mais plusieurs!

— L'entonnoir de cuir a donc opéré?

— Je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, revivre cette nuit infernale.

Dacre ricana.

— Je pensais bien, dit-il, que vous lui devriez une nuit mouvementée. Vous m'avez d'ailleurs revalu cela : un cri comme le vôtre, à deux heures du matin, n'a rien de drôle. J'imagine, d'après vos propos, que vous avez vu toute l'effroyable affaire.

— Quelle effroyable affaire?

— La torture de l'eau, la « question extraordinaire », comme on disait au bon temps du Roi-Soleil. En avez-vous eu le spectacle jusqu'au bout?

— Non, Dieu merci! Je me suis réveillé avant que rien eût effectivement commencé.

— Autant vaut-il pour vous. Moi, pour mon compte, je suis allé jusqu'au troisième baquet. Ah! c'est de l'histoire ancienne! Vous n'avez, je suppose, aucune idée de ce que vous avez vu?

— La torture infligée à une femme criminelle. Et terriblement criminelle si ses crimes furent proportionnés à sa peine.

— Nous avons cette petite consolation, fit Dacre, ramenant autour de lui les plis de sa robe de chambre et se blottissant

contre le feu : ses crimes furent proportionnés à sa peine. En admettant du moins que je ne fasse pas erreur sur la personne.

— Comment la connaîtriez-vous?

Dacre prit dans la bibliothèque un vieux volume à couverture de vélin.

— Ecoutez ceci, dit-il. C'est du français du dix-septième siècle. Je vous le traduis tant bien que mal. Vous jugerez si j'ai ou non résolu l'énigme.

La prisonnière fut conduite par devant les Grand'Chambre et Tournelles du Parlement siégeant comme cour de justice, à l'effet d'y être interrogée sur le meurtre de M. Dreux d'Aubray son père, et de MM. d'Aubray ses frères, l'un conseiller au Parlement, l'autre lieutenant civil. Il semblait malaisé de croire qu'elle eût commis de tels forfaits, à voir sa petite taille, sa peau blanche et ses yeux bleus. Cependant, la Cour, l'ayant reconnue coupable, la condamna à la question ordinaire et extraordinaire, afin qu'elle désignât de force ses complices; ensuite de quoi elle serait portée en place de Grève, pour y être sa tête tranchée, son corps brûlé et ses cendres jetées au vent.

Ceci est daté du 16 juillet 1676.

— Intéressant, dis-je, mais non pas concluant. Où trouvez-vous la preuve que la femme du livre et la mienne n'en font qu'une?

— J'y arrive.

Lorsque l'exécuteur s'approcha, elle le reconnut aux cordes qu'il portait et lui tendit aussitôt les mains, en le toisant du regard, sans prononcer une parole.

Que vous semble de ce détail?

— Tout à fait conforme.

Elle considéra sans sourciller le chevalet et les anneaux. Quand ses yeux tombèrent sur les trois seaux d'eau qu'on avait apportés pour elle : « Ah! Monsieur, dit-elle en souriant, il faut qu'on apporte cette eau dans le dessein de me noyer. Vous ne comptez pas en faire avaler autant à une personne de ma taille? »

Dois-je vous lire les détails de la torture?

— Non, par le ciel! faites-m'en grâce!

— Voici qui vous prouvera que la scène rapportée dans ce livre est la même à laquelle vous assistiez tout à l'heure :

Le bon abbé Pirot, incapable de supporter la vue des angoisses subies par sa pénitente, s'était enfui de la salle.

Cela vous convainc-t-il?

— Tout à fait. L'événement du récit est certainement celui de mon rêve. Mais qui donc était-elle, cette femme ornée de tant d'attraits, et qui eut une fin aussi tragique?

Dacre, sans répondre, plaça la petite lampe sur la table, à côté de mon lit, et, soulevant l'entonnoir fatal, en présenta le bord de cuivre à la lumière. Vues de la sorte, les marques s'y détachaient plus nettes que la veille au soir.

— Nous avons déjà reconnu, dit-il, le chiffre d'un marquis ou d'une marquise. Nous avons établi en outre que la dernière lettre est un B.

— Incontestablement.

— A mon avis, les autres lettres, de gauche à droite, sont deux MM majuscules, un petit d, un A majuscule, un petit d, et la dernière un grand B.

— Vous avez sûrement raison. Je discerne très exactement les deux petits d.

— Ce que je viens de vous lire est le procès-verbal officiel du procès de Marie-Magdeleine d'Aubray, marquise de Brinvilliers, l'une des plus célèbres criminelles de l'histoire.

Je gardai le silence, bouleversé que j'étais par l'extraordinaire incident dont le sens venait de m'être si complètement démontré par Dacre. Je me rappelais confusément certaines particularités de la vie de cette femme, son goût effréné de la débauche, les longues tortures qu'elle avait infligées de sang-froid à son père malade, le meurtre de ses frères pour de mesquines raisons d'intérêt. Je me souvenais aussi de sa fin courageuse, qui avait racheté dans quelque mesure l'abomination de sa vie, et que tout Paris, pris de compassion pour elle à ses dernières heures, l'avait bénie comme martyre après l'avoir maudite comme empoisonneuse. Une objection, mais une seule, me venait à l'esprit : comment ses initiales et sa couronne marquaient-elles l'entonnoir? Le respect pour la noblesse n'allait pas si loin qu'on décorât de ses titres les instruments de torture!

— C'est un fait qui m'a intrigué, répondit Dacre. Il admet une explication, bien simple. Le procès suscita une émotion exceptionnelle; et rien que de naturel si La Reynie, chef de la police, tint à garder en souvenir le sinistre entonnoir. Il n'arrivait pas tous les jours qu'une marquise de France subît la question extraordinaire : on s'explique que pour l'édification des autres il ait gravé sur cet objet les initiales de la Brinvilliers.

— Et ceci? demandai-je, montrant les égratignures sur le col de l'entonnoir.

— Ce fut une tigresse, dit mon ami, en se retirant; je crois bien que, comme toutes les tigresses, elle avait les dents aiguës et fortes.

A. Conan Doyle.

Traduit de l'anglais par Louis Labat.

Inauguration de la section française a l'Exposition de Bruxelles. — Trois de nos ministres : MM. Jean Dupuy, ministre du Commerce; Trouillot, ministre des Colonies; Ruau, ministre de l'Agriculture, accompagnés de M. Chapsal, commissaire général, ont inauguré notre section le 1er juin.

Le jeune Imbert, médaillé par la Société des Sauveteurs de la Seine pour son sang-froid dans la tuerie de Jully. Les deux assassins ont été condamnés : l'un, à mort et l'autre à la détention.

A la sortie de la messe de « Requiem » dite à Notre-Dame par Mgr Amette, pour le repos des âmes des militaires et des marins morts au service de la France, le père du capitaine Fiegenschuh (tué dans l'Ouadaï) et sa fille, en religieuse.

A la Maison des étudiants : Les étudiants ont eu l'heureuse idée d'inviter chez eux Anatole France (28 mai). Le grand écrivain a prononcé un exquis discours qui peut se résumer par ces deux mots : « Rêvez et agissez. » (Phot. Je sais tout.)

Anna Held et sa sœur.

Mme Chiquita.

La Fête des Fleurs de 1910. — Grâce au soleil, la Fête des Fleurs de juin a été tout à fait réussie. Le jury présidé par M. Rouy a décerné de hautes récompenses à Mmes Doyen, Anna Held, Chiquita.

La femme de Jacques Cœur. *Aux fêtes de Jacques Cœur, les cornemusiers dirigés par Jean Baffier.* *Jacques Cœur.*

LES FÊTES DE JACQUES CŒUR. — Bourges a dignement fêté, les 11 et 12 juin, l'argentier du roi, le fameux Jacques Cœur, dont la maison reste un des joyaux de l'architecture française. Il fut un bienfaiteur de la patrie.

Macée de Léodepart et ses suivantes. (Phot. Girardot)

Le char de Saint-Eloi. (Phot. Trompette.)

ROOSEVELT EN ALLEMAGNE. — L'ex-président et le kaiser s'entretiennent pendant une manœuvre.

ROOSEVELT EN ANGLETERRE. — Les étudiants de Cambridge présentent à l'ex-président un *Teddy-bear*.

OSSIP LOURIÉ, l'auteur d'une étude très fouillée sur *La Philosophie sociale dans le théâtre d'Ibsen.* (Phot. Femina.)

JEAN GUÉTARY-MANTENAY, l'auteur documenté et savoureux d'*Au jour le jour*, figures d'hier et d'aujourd'hui.

PAUL MARGUERITTE publie un nouveau roman: *La Faiblesse humaine*, acerbe critique de mœurs parlementaires d'aujourd'hui.

FRANCIS CAILLARD, auteur d'un recueil de jolis poèmes intimes et personnels : *les Sagesses.* (Phot. Femina.)

A. LE MOY obtient le Prix Thérouanne pour son beau travail sur le *Parlement de Bretagne et le pouvoir royal au XVIII^e^.*

Déroulède — Jean Aicard — J. Lemaître — R. Doumic — *Inauguration de la statue de François Coppée* — Jean Richepin

LA STATUE DE FRANÇOIS COPPÉE. — Le 5 juin a été inauguré, à Paris, sur un terre-plein, en face de l'église Saint-François-Xavier, qui fut sa paroisse, la statue du bon poète François Coppée, notre regretté collaborateur. La statue est l'œuvre de A. de Chastenet. Plusieurs beaux discours ont été dits par M. Paul Déroulède, qui présidait, par MM. Jean Richepin, Jean Aicard, Jules Lemaître, René Doumic.

MME DE MONTGOMERY, auteur du *Jardin de l'Amour*, jolis poèmes illustrés d'œuvres de Watts.

PIERRE DE VAISSIÈRE, publie la *Mort du roi*, tragique récit de la dernière journée de Louis XVI.

LE LIEUTENANT-COLONEL LAVISSE, de qui l'Académie vient de couronner les excellentes conférences : *Devoirs d'officier.*

HENRI MÉNABRÉA, l'auteur de *Le Muletier et son mulet*, très curieux et dramatiques récits.

HENRI ALLORGE, l'excellent poète de l'*Essor éternel*, lauréat de l'Académie. (Phot. Femina.)

AUTRES OUVRAGES NOUVEAUX. — *Au pays du grand électeur*, spirituel roman de mœurs de province, par Gaston Cronier. — *La Chambre au judas*, suite de contes « à faire peur » dont le principal a été publié ici même, par Ch. Foley, un maître du genre. — *Esclave ou reine*, émouvant roman de M. Delly. — *Susan*, par E. Oldmeadow, curieux récit adapté de l'anglais, par Marc Logé. — *Un Monsieur très bien*, par Gustave Guiches, observateur aigu. — *Trois amies de Chateaubriand*, par André Beaunier, historien et romancier. — *Dogues et félins*, piquantes aventures d'un baron prussien au Japon, par Ch. Pettit.

JULES RENARD, né en 1864, le très original auteur de *Sourires pincés*, de *Poil de carotte*, de *Ragotte*, etc., membre de l'Académie Goncourt, est mort à Paris le 22 mai. (Phot. P. Petit.)

ANDRÉ LIESSE, professeur aux Arts et Métiers, auteur de *Portraits de financiers*, curieuses et fortes études.

CHARLES DE POMAIROLS, le poète de *Pour l'Enfant*, publie un très émouvant roman : *Ascension*. (Phot. Femina.)

EMILE CLERMONT, pour son début, donne un roman remarqué : *Amour promis*. (Phot. Femina.)

MGR DUCHESNE, directeur de l'Ecole française de Rome, historien éminent, membre de l'Académie des Inscriptions, est élu à l'Académie française le 26 mai. (Dessin de J. Coraboeuf.)

UNE DES ILLUSTRATIONS DE MAHUT pour *La Force*, le beau roman de Paul Adam, qui paraît en édition illustrée.

COUVERTURE DU « FRA ANGELICO » qui paraît dans l'édition des *Peintres Illustres*, avec huit hors-texte dont plusieurs à fond d'or.

UN DES HORS-TEXTE DE GUILLONNET pour l'édition illustrée de l'*Aiglon*, qui succède à *Cyrano de Bergerac* et aux *Romanesques*.

JEAN MORGAN, lauréat de l'Académie (Prix Montyon) pour son intéressant ouvrage : *La Dupe*. (Phot. Femina.)

FRANÇOIS DE WITT GUIZOT, prix Sobrier-Arnould à l'Académie pour son livre : *Les Réflexions de M. Houlette*.

WILLIAM JAMES, l'éminent philosophe et écrivain américain, est élu correspondant de l'Académie des Sciences morales.

GEORGES LE CARDONNEL, l'auteur d'un mordant roman de mœurs politiques : *Les Soutiens de l'ordre*. (Ph. Femina.)

JEAN CANORA, auteur de plusieurs volumes de vers, publie un acerbe roman : *Madame Davenay, bienfaitrice*.

AUTRES LIVRES NOUVEAUX. — *La Philosophie de l'expérience*, par William James. — *La Chaîne éternelle*, suite de fiers poèmes de Fernand Gregh. — *Le Visage penché*, poèmes d'Edmond Gojon. — *La Voix des choses*, poésies de Pierre Courtois. — *Les Voix contradictoires*, poèmes de Stanislas Vignial. — *Armand de Chateaubriand*, par E. Horpin. — *L'Automobile devant la Justice*, par J. Imbrecq. — *Le Choix d'une carrière*, par Demonceaux. — *Les Prédestinés*, intéressant roman d'Auguste Bailly. — *La Rançon du sommeil*, nouvelles dramatiques ou gaies de Georges Price. — *Vivre*, roman par Robert de Traz. — *Ciel de caresse*, joli roman de Henry Buteau.

DÉCORS VIVANTS & PLAFOND D'AZUR

"Je sais tout" interviewe Mounet-Sully

UN ENSEMBLE DE " SALLE "

Ici pas d'habits noirs ni de décolletés, pas de snobisme. Les fervents de l'art, en toute simplicité, suivent sous le ciel bleu et dans le vert décor de la Nature, les péripéties du drame antique.

Le maître incontesté de l'art tragique, Mounet-Sully, l'illustre doyen de la Comédie-Française, a été l'un des précurseurs du théâtre en plein air. En ce moment où foisonnent les théâtres de la Nature, nous avons jugé intéressant de lui demander ses impressions à ce sujet.

Il y a une charmante anecdote qui met en scène un exode de comédiens à la campagne, un jour de congé. Il est entendu que l'on parlera de tout, sauf du théâtre et du métier, — voire de l'art dramatique. On s'empile joyeusement dans des chars à bancs, et l'on improvise un gai déjeuner sur l'herbe. Soudain, au dessert, le grand premier rôle s'écrie :

— Ah ! mes enfants ! Nous nous sommes arrêtés sans nous en rendre compte dans un véritable théâtre de verdure !... Voyez si ce gazon fleuri marque merveilleusement le proscenium, ces arbres sont disposés en décor et l'acoustique doit être étonnante !

Il se lève pour s'en rendre compte et déclame quelques vers... Une camarade, emportée par l'habitude, se lève et lui donne la réplique. Les autres suivent... et cette journée champêtre se passe dans un travail de répétition auquel n'assistent, effarés, que les libres oiseaux du ciel et les mille bestioles mystérieuses qui se cachent dans l'herbe...

Ainsi la Nature, souveraine maîtresse, dispose certains emplacements prédestinés que les anciens, mûs par un instinct semblable à celui de la troupe dont je parlais tout à l'heure, surent trouver, choisir et disposer. Endroits merveilleux où bientôt des gradins s'élevèrent et où des voix élues dispensèrent à la foule la joie littéraire dont elle était privée en ces temps sans imprimerie et où les manuscrits étaient réservés aux classes riches.

En France la mode des théâtres en plein air remonte environ à l'année 1888.

Parmi les artistes qui furent du début de ce mouvement, le plus glorieux est, sans contredit, l'illustre Mounet-Sully.

Nous avons voulu lui demander ses impressions sur le théâtre de la Nature et

" L'ARLÉSIENNE " A CAUTERETS. — LA " SALLE " ET LES " COULISSES "

Le théâtre de Cauterets est l'un des plus charmants parmi les théâtres naturels; la scène a pour fond les Pyrénées et les spectateurs sont assis au large dans un vallon riant; à cette luxuriante splendeur, l'art en ajoute une autre. L'une des premières pièces représentées en ce théâtre fut l'Arlésienne *que jouèrent Mlle Sylviac et M. M. Mayer.*

aussi les enseignements que les jeunes artistes pouvaient tirer de ces représentations en plein air.

Le doyen de la Comédie-Française a bien voulu nous raconter ses souvenirs. Il y a une vingtaine d'années, il joua à Orange *Œdipe roi.*

— C'était, nous dit-il, la première fois de ma vie que je prenais la parole dans un théâtre antique. Celui-ci n'était pas encore aménagé comme maintenant. Nous dûmes nous habiller au théâtre municipal d'Orange et des omnibus nous conduisirent tout costumés au théâtre antique.

Le spectacle, impatiemment attendu, commença avec une demi-heure de retard. Dix à douze mille spectateurs s'empilaient sur les gradins. Le public méridional est facilement houleux et cette demi-heure de retard l'avait fâcheusement prédisposé.

L'orchestre attaque les premières mesures : on n'entend rien !

MOUNET-SULLY CALME LA COLÈRE D'UNE FOULE IMPATIENTE

A ce moment j'entrai en scène avec la perception très nette que si je n'arrivais pas à imposer silence tout de suite, par mon premier geste, par mon premier mot, à ce public terrible, la partie était perdue...

Quand on me vit arriver dans le costume blanc d'Œdipe, il y eut un silence relatif, c'est-à-dire que le tapage devint moins assourdissant. J'étends le bras en donnant à mon geste toute l'ampleur possible et je donne tout ce que j'ai de voix.

La proportion du volume de voix que je donnai à cette minute et celle que je donne à la Comédie-Française va de un à quatre. C'est vous dire l'effort terrible que je m'imposai. Mais j'avais dompté le monstre et surtout j'avais dominé ma peur. On commença à m'applaudir.

— Ce doit être une sensation prodigieuse que d'être applaudi par dix ou quinze mille spectateurs !

— Ce n'est pas ce que vous croyez. Dans un théâtre de Nature, quel que soit l'enthousiasme du public, les applaudissements ne produisent jamais sur l'artiste l'impression qu'ils lui donnent dans un théâtre clos. Ils crépitent, lointains, balayés par le vent, noyés dans les mille bruits de la foule, au lieu d'être multipliés par les vibrations de la salle surchauffée.

Donc le premier acte était terminé. Il fallait passer au second, celui des imprécations. Je ne songeai pas sans angoisse à l'obligation où je me trouvais de monter d'un ton encore... Quelque impossible que cela me parût, j'y arrivai.

Le troisième acte était plus périlleux encore. C'est un récit :

Polybe de Corinthe est mon père...

Un récit, dans un théâtre de Nature, est une chose extrêmement difficile. Comment en faire comprendre les nuances ? Comment ne pas donner une sensation d'immobilité et d'ennui ? Je pris des temps; je trouvai

AVANT LES TROIS COUPS

Non moins animées qu'à la Comédie-Française, les répétitions du Théâtre de la Nature offrent le plus amusant des spectacles : on transporte les coulisses sur la scène, et tandis que l'artiste répète son rôle, ses camarades, ici et là, s'occupent comme ils peuvent et chacun à son gré ; telle fait une petite retouche à son costume, telle autre s'essaie à des gestes harmonieux, d'autres bavardent; au loin, une escouade de guerriers romains tient un conciliabule animé, — et le photographe saisit ces instantanés pittoresques d'une humanité reconstituée pour un jour ou pour une heure.

LES COULISSES EN PLEIN AIR

Combien elles sont plus pittoresques encore que celles de nos grands théâtres parisiens! La toilette des artistes se fait à moitié en plein air et l'accessoiriste a la campagne immense pour atelier... Et l'on voit tour à tour Mme Sylvain se faire coiffer devant sa tente et Coquelin cadet enfourcher une monture rudimentaire sous les yeux de M. Dujardin-Beaumetz.

séance tenante, — car le théâtre est un art d'improvisation et je faisais là une chose nouvelle pour moi; c'était toute une technique à créer! — je trouvai des gestes, des attitudes, des inflexions mélopéennes appropriées à ce cadre formidable. Il y a des grâces d'Etat!

Puis, il y eut le quatrième acte, la rencontre des deux bergers.

Ce fut relativement facile, car c'était de l'*action* et le spectacle parlait aux yeux en même temps qu'aux oreilles.

Mais quand j'arrivai aux lamentations du cinquième acte, pour observer la gradation

DÉCORS NATURELS — DÉCORS ARTIFICIELS

Voici quelques photographies prises des mêmes scènes sur les théâtres de la Nature et nos théâtres parisiens. On voit combien l'espace et le grand ciel donnent d'ampleur au théâtre antique. En haut : Œdipe roi *à Orange et au Théâtre-Français ; au-dessous :* La Samaritaine *à Cauterets et au théâtre Sarah-Bernhardt ; en bas :* Polyphème *à Cauterets et au Théâtre-Français.*

SUR LE PLATEAU... DE CHAMPIGNY-LA-BATAILLE

On répète Les Hommes de proie, *de M. Charles Méré, — un drame africain qui n'a rien d'antique, — et voici l'auteur entouré de quelques-uns de ses interprètes : Krauss, en officier de spahis, Mlle Mancini et d'autres qui joueront des rôles de nègres...*

nécessaire, je dus littéralement hurler!

Comment ai-je pu arriver à la fin, je n'en sais rien; j'étais en proie au vertige sacré. Je ne m'apercevais même pas que je dépassais cette fois la limite de mes forces.

Quoi qu'il en soit, je m'étais mis dans un tel état d'exaspération nerveuse que j'en fus malade pendant quinze jours.

Inutile de vous dire que la leçon m'a profité. J'ai appris à me discipliner sur les théâtres de la Nature; mais l'effort est toujours beaucoup plus grand. Il faut rendre sensible à douze mille spectateurs la vibration de l'âme et celle du corps, leur faire entendre, si je puis dire, les battements de son cœur. C'est une dépense formidable.

Si je devais formuler en deux mots une leçon d'art pour les théâtres de Nature, j'emploierais ces deux termes: simplification et élargissement. Il faut simplifier les caractères et les lignes générales des personnages et aussi élargir l'expression plastique par le geste et par la parole.

Toutes les proportions sont changées: pas de plafond mais la voûte céleste, pas de bruit de coulisses mais celui du vent dans les arbres. Elargir et simplifier, voilà ce qu'une longue expérience me permet de dire à ceux qui veulent affronter ces publics innombrables, dans les nobles ruines ou dans les théâtres reconstitués.

Quels splendides décors! A Cauterets le théâtre est dans un vallon, et sur l'une de

ses pentes la scène a pour fond les Pyrénées. J'ai joué sur le charmant théâtre de verdure du Pré-Catelan, construit sous le Second Empire et ressuscité depuis trois ans...

Enfin, j'ai eu la joie de jouer les *Burgraves* à Carcassonne, dans leur décor naturel. Là, tout ce qui nous entourait aidait à l'illusion. Les entrées se faisaient par des escaliers de 150 marches! Et les personnages ne semblaient pas s'agiter dans une fiction, mais dans la réalité même...

On comprendra qu'il y a entre cet art et l'autre, la même différence qu'entre un tableau de chevalet et une fresque du Panthéon.

Les difficultés que nous avons à surmonter maintenant pour réaliser nos rêves tragiques sont plus grandes qu'elles ne l'étaient pour les anciens. Le caractère n'était pas le même. Chez les Grecs, la représentation était une sorte de cérémonie religieuse qui commençait par un sacrifice. Ensuite avait lieu une véritable séance de vulgarisation littéraire. La diction devait être déclamée, presque chantée sur des tonalités fixes. Les acteurs étudiaient et cultivaient leur voix comme peuvent le faire les chanteurs d'aujourd'hui. Et ils étaient dans le vrai. A une telle distance, la voix devait s'amplifier, comme les corps

« POLYPHÈME » A CAUTERETS

Pour plafond, la voûte céleste; pour horizon, les Pyrénées immenses; pour scène, la vallée; le berger Acis y promène ses chèvres... Et la légende s'anime, la légende vit, — sans aucun artifice de théâtre... C'est le triomphe de la nature et le triomphe de l'art dont la merveilleuse union vous donne les sensations les plus profondes et les plus sincères...

étaient grandis par des cothurnes et des costumes spéciaux, la tête par un masque à haute chevelure.

— Et le public de ce temps-là? Dans quelle disposition d'esprit pensez-vous qu'il se trouvait?

— Ah! cela je n'en sais rien et je vous assure que cela me préoccupe peu.

LE VÉRITABLE ARTISTE DOIT, S'IL VEUT FAIRE DE LA BONNE BESOGNE, OUBLIER QU'IL JOUE EN PUBLIC.

Certains déclarent qu'il est différent dans les théâtres de Nature. Pour moi, il n'y a qu'un public, ou plutôt il n'y a pas de public du tout. Le public ne doit pas exister pour l'artiste digne de ce nom. L'acteur, s'il veut faire de la bonne besogne, doit oublier les spectateurs. Et ceci au contraire de l'orateur qui, lui, doit prendre le public corps à corps, le convaincre, observer les réactions, discuter avec lui.

Il y a, dans l'argot théâtral, une phrase qui m'a toujours semblé bizarre et condamnable : « entrer dans la peau du bonhomme ». On dit d'un acteur qui a réalisé un personnage, qu'il est entré dans la peau de ce personnage! C'est le contraire qui serait vrai; c'est le héros imaginé par le poète qui pénètre en l'artiste, l'habite et dispose de lui. Nulle part cette fièvre sacrée, cette inspiration, — pour employer un terme désuet mais expressif, — ne se peuvent mieux constater que sur les scènes de plein air! Quand on reconstitua la salle du Théâtre-Français, Talma, je crois, fit observer que la salle était trop grande, et que les efforts des artistes devraient être exagérés... Songez à l'effort que nécessite la scène d'Orange...

Ainsi parla Mounet-Sully. Au moment où les théâtres de la Nature battent leur plein, nous nous devions d'exposer ce sujet à nos lecteurs par l'organe autorisé du génial comédien qui a fait si souvent, à Orange, à Arles, à Carcassonne passer sur les foules enthousiastes le grand frisson de l'art antique.

Henri Duvernois.

L'ORCHESTRE MYSTÉRIEUX

Masqué par un bouquet de verdure, l'orchestre du Théâtre de la Nature reste caché aux spectateurs, et l'accompagnement musical se marie harmonieusement au souffle du vent qui bruit dans les feuillages.

CURIOSITÉ IMPATIENTE

Il tourna la tête vers les vitres, cherchant à découvrir les rues par lesquelles l'omnibus passait...

(Page 730, col. 2.)

LE PÈLERIN PASSIONNÉ [1]

GRANDE NOUVELLE INÉDITE de MATILDE SERAO

(Illustrations de MACCHIATI)

La maison me regarde et ne me connaît plus.
(Victor Hugo : Tristesse d'Olympio.)

Le voyageur qui arrivait à Naples par ce soir de mars, était descendu du train de Rome sans trop se hâter, jetant autour de lui un regard vague et incertain : frappé par une bouffée de vent froid, il avait relevé avec un geste de surprise le col du pardessus de voyage qui abritait son grand corps maigre; et, immobile sur le quai, un peu à l'écart, il laissait la foule des pèlerins catholiques, partie avec lui de Rome, se déverser en flots noirs des voitures de première et de seconde classe, former des groupes et des longues files serrées, s'éloigner vers la sortie, pour se perdre et disparaître peu à peu. C'était un pèlerinage belge, venu de Louvain, de Bruges et de Gand, composé d'un grand nombre de prêtres et de béguines, mêlés à des hommes et à des femmes, eux aussi vêtus de noir, comme d'un uniforme religieux : une foule aux visages singuliers, tantôt pâles avec des yeux lointains, tantôt enflammés avec des regards exaltés, et les femmes surtout étaient sans grâce, sans élégance, muettes, suivant les autres comme un troupeau obéissant; ceux-ci, après avoir visité Rome, ses basiliques, ses catacombes, son Vatican, et s'être prosternés aux pieds du Pape, ceux-ci descendaient à Naples, et, pour excuser le carac-

tère gaiement profane de cette visite, devaient aller, le lendemain, en pèlerinage à la Madone du Rosaire, à Valle de Pompéi. Enfin, le voyageur resté presque seul devant le train, dont toutes les portières ouvertes laissaient voir les compartiments vides, se décida à aller vers la sortie, suivi par un commissionnaire qui portait trois élégants objets de voyage : une valise, un sac et une chapelière. L'homme lui adressa l'habituelle demande :

— A quel hôtel, Excellence?

— A l'*Hôtel de Rome*, répondit brièvement l'étranger.

— Auquel, Excellence? reprit l'autre, en s'arrêtant un instant.

— L'*Hôtel de Rome*, à Santa-Lucia, fit-il avec un geste d'ennui.

— Il n'existe plus, Excellence! répliqua le porteur.

— Tu es fou! s'écria le voyageur, en haussant les épaules.

— Il n'existe plus depuis longtemps. On l'a jeté à bas...

Ils étaient entrés dans la ville; sous le portique de la sortie, la longue rangée des omnibus d'hôtels s'alignait près du trottoir, et beaucoup d'entre eux, — ceux des hôtels les plus simples et les moins chers, — étaient déjà pleins de pèlerins catholiques, et prêts à partir. Le voyageur cligna légèrement des yeux, comme étonné devant tous ces véhicules dont les conducteurs criaient les noms, des noms nouveaux, des noms jamais entendus, qui se croisaient en tous sens, dans un chœur bruyant. Il s'approcha d'un de ces conducteurs, debout devant un grand omnibus blanc, et il lui demanda :

— Cet imbécile de commissionnaire ne veut pas me conduire à l'omnibus de l'*Hôtel de Rome*... le grand Hôtel de Santa-Lucia... il prétend qu'il n'existe plus... Est-ce vrai?

— C'est vrai : l'*Hôtel de Rome* n'existe plus, Monsieur, répondit le conducteur en touchant respectueusement sa casquette galonnée.

— Ah? Il a été démoli?

— Oui... rasé à terre...

— Et depuis quand?

— Depuis une quinzaine d'années, Monsieur.

— Quinze ans... murmura l'étranger. Si longtemps... on y avait une vue merveilleuse...

Il jeta un coup d'œil autour de lui, avec une hésitation mélancolique.

— Le paysage est magnifique chez nous, Monsieur, ajouta vivement l'autre.

— Quel est votre hôtel? Il est neuf?

— *Bertalérie's Palace*, Monsieur; inauguré il y a dix ans; bâti sur la colline, au-dessous du Vomero, donnant sur la mer; une terrasse immense...

— Allons! s'écria le voyageur.

Et d'un bond, il sauta dans l'omnibus, donnant au conducteur le bulletin de ses gros bagages. L'étranger n'eut même pas un regard pour les deux ou trois personnes, hommes et femmes, qui se trouvaient déjà dans la voiture et attendaient, comme lui, d'être conduits au *Bertalérie's Palace*. Il tourna la tête vers les vitres, cherchant à découvrir les rues par où l'omnibus passait, bondissant sur le pavé, au trot vif de ses chevaux : il clignait des yeux pour mieux voir, pour mieux distinguer la ligne des rues, des palais, des monuments, des fontaines; il fronçait le sourcil pour lire le nom des rues écrit en noir sur les plaques de marbre blanc fixées aux angles reculés des maisons. Mais, de temps en temps, il se rejetait en arrière, comme lassé, comme découragé; il ne reconnaissait rien des maisons, des églises, des statues, des rues dont le nom, placé très loin, était illisible; les grandes lampes électriques, qui jetaient des lueurs blanchâtres, l'éblouissaient presque; les gens qui allaient et venaient sur les trottoirs, dans les places, le long des boutiques, au milieu des voitures et des tramways, paraissant et disparaissant, tout ce monde était nouveau pour lui, non seulement dans les individus, mais encore dans l'ensemble, dont il ne distinguait plus les caractères. L'omnibus avançait, tandis que les étrangers, dans la voiture, causaient entre eux à mi-voix, en anglais; il se remit à regarder dehors, croyant retrouver une rue déjà vue, — la via di Chéaia; puis, de nouveau, il crut être arrivé dans un pays inconnu, jamais visité, jamais rêvé, traversant un dédale de ruelles, de villas et de jardins, avec des passants de plus en plus rares, montant sans cesse, toujours, vers une colline, au milieu de la verdure, jusqu'à un grand arc violemment éclairé, sur le corso Victor-Emmanuel. Le voyageur descendit de voiture, le visage pâle et contracté; il semblait oppressé par une lassitude mystérieuse et infinie, si bien qu'il ne s'aperçut pas de la longue galerie taillée dans la masse rocheuse de la montagne, dont elle conservait l'odeur humide, ni de la courte montée dans l'ascenseur, ni de l'aimable accueil qu'on lui fit.

LES NUITS DE NAPLES

Attilio Franco vint s'appuyer contre la balustrade en fer, il resta immobile, regardant devant lui le spectacle de Naples... (Page 733, col. 1.)

— Une grande chambre sur le devant, fit-il sèchement.

Quand il se trouva seul, avec la lumière électrique qui éclairait durement la vaste pièce, il se laissa aller sur un siège et y resta quelques instants, la tête baissée, comme s'il était épuisé. Les petits bagages furent disposés sans bruit autour de lui, et la femme de chambre apporta silencieusement de l'eau chaude : il demeurait là, immobile et muet. Enfin, le domestique entra pour prendre le nom du voyageur. Celui-ci tressaillit, se leva, et sur un coin de table, traça d'une écriture ferme et droite :

— *Attilio Franco, ingénieur : New-York.*

Maintenant qu'il était sorti de cette torpeur et tournait dans la chambre, occupé à ouvrir sa valise, à en tirer des vêtements, du linge et des objets de toilette pour se changer, on voyait que l'ingénieur Attilio Franco était un homme ayant dépassé la quarantaine, grand, maigre, de taille élancée et cependant robuste. Il avait un teint très brun, avec des cheveux noirs touffus grisonnants aux tempes, des moustaches noires où se mêlaient déjà des fils blancs, des yeux vifs sous des sourcils bien tracés.

Tout, dans sa personne, dans son visage, indiquait une force cachée et ardente, une énergie active et constante, tandis que de temps en temps, une ombre semblait passer sur son front bien dessiné par les cheveux sombres, et un voile paraissait éteindre le feu de ses yeux bruns. Ses pieds et ses mains, fins et élégants, ainsi qu'un soin minutieux dans la manière de s'habiller et dans le détail de sa toilette, indiquaient une origine distinguée, des goûts élevés, un besoin naturel d'élégance ; et chacun de ses mouvements avait tout ensemble ce mélange de virilité et de grâce, qui se rencontre dans le type perfectionné de l'Homme méridional. Peu à peu la vague anxiété, le doute pénible, le flot de mélancolie et de découragement, tous les sentiments divers par lesquels il était passé tour à tour, depuis son arrivée à la gare de Naples, s'apaisaient au fond de son âme, et une expression de calme s'étendait sur son visage, noyé dans une ardente pâleur brune. Il s'habilla avec lenteur, avec attention, comme il le faisait chaque soir depuis de longues années, à New-York, à Londres ou à Paris, et il regretta presque de n'avoir pas de fleur fraîche à se mettre à la boutonnière, — la fleur qui complète la silhouette du gentilhomme cosmopolite, quand il descend dîner dans un hôtel, dans un paquebot, dans un salon aristocratique. Puis, tout à coup, en s'examinant un instant dans le miroir, il eut un sourire d'ironie, un sourire fugitif, empreint d'amertume, comme si le gentilhomme raillait le voyageur qui, une heure auparavant, le visage ardemment collé contre les vitres de l'omnibus, le cœur battant, avait traversé Naples, cette ville où il était né et qu'il ne reconnaissait plus. Il sourit de lui-même et alla dîner.

Mais, dans la salle blanche du *Bertalérie's Palace*, décorée d'arabesques claires et délicates, où les petites tables étaient ornées de sveltes vases de fleurs et de minuscules lampes couvertes de lumineux abat-jour de soie, où une société cosmopolite dînait, tout en parlant français, anglais, allemand ; où, au milieu de tous ces visages au caractère nettement exotique, le visage d'Attilio Franco montrait seul sa véritable patrie, l'ironique amertume de celui-ci s'accrut démesurément. Peu à peu, il oubliait le long voyage qu'il venait de faire, de cette Amérique lointaine, pour revenir dans son pays d'enfance et de jeunesse, à Naples ; et il lui semblait être ailleurs, dans quelque grande ville d'Europe ou d'Amérique, dans quelque grand hôtel moderne, l'*Elysée-Palace* de Paris, l'*Astoria* de New-York ou le *Savoy* de Londres, ayant plus ou moins les mêmes lignes, les mêmes teintes, la même organisation de petites tables fleuries, les mêmes gens de tous les pays et qui se rencontrent dans tous les pays, gens inconnus et cependant connus, qui naviguent partout, qui débarquent partout, qui habitent partout, qui s'en vont de partout. Et lui-même, Italien et Napolitain, mais ayant vécu vingt ans loin de la terre natale, était un atome de ce monde singulier d'éternels voyageurs, toujours semblables, toujours pareils, sans patrie ; et lui-même, Attilio Franco, ingénieur, venant de New-York, habitant pendant un jour, une semaine ou un mois, la chambre d'un *Palace*, la cabine d'un transatlantique ou le coupé d'un sleeping-car, était lui aussi sans patrie — comme les autres.

Dans son amertume infinie, il se leva de table très vite, alluma un cigare et passa dans le salon de lecture, où ne se trouvaient pas encore les jeunes Anglaises feuilletant *The Queen* ou les vieilles Allemandes lisant le *Frankfeerter Zeitung ;* il entr'ouvrit une porte vitrée et sortit sur l'immense terrasse. Un vent presque froid traversait par bouffées l'air lourd, chargé *scirocco* : la terrasse était presque obscure, éclairée faiblement par la lumière des chambres et des salons qui s'ouvraient de ce côté, et par deux globes électriques placés à chaque extrémité. Au delà, l'ombre était profonde, et dans le grand ciel noir d'une nuit sans lune, le vif scintillement des étoiles semblait faire palpiter là-haut, très haut, le vaste firmament.

Attilio Franco vint s'appuyer contre la balustrade de fer, il resta immobile, regardant devant lui, le spectacle de Naples, dans toute sa puissance ténébreuse, dans toute sa beauté pénétrée et comme imprégnée d'obscurité. Les maisons, plus ou moins brunes, descendaient en masses énormes de la colline à la mer, pareilles aux flots pétrifiés d'une lave gigantesque ; et ces masses colossales étaient piquetées de milliers de lueurs, faibles ou vives, tantôt vacillantes comme si elles allaient s'éteindre, tantôt fixes et brillantes comme si elles devaient durer jusqu'à l'aube. Çà et là, une clarté très blanche, éparse dans l'air et sur la terre, marquait, sans doute, les vastes places où l'électricité était doublée, triplée ; à droite, à gauche, par devant couraient des lignes de lumières indiquant des rues très droites, des rues sinueuses, des rues montueuses, au milieu des lourdes ténèbres, à peine éclairées. Parfois un bruit sourd, comme souterrain, s'élevait, très atténué ; plus souvent un grand silence enveloppait la terrasse, d'où le voyageur contemplait l'admirable tableau de la patrie, — tableau qu'il n'avait pas vu depuis vingt ans et qui, depuis vingt ans, vivait au milieu des images de son cerveau, des rêves de son imagination, dans le secret de son âme, — image des images, rêve des rêves !

Attilio Franco, dans le silence et dans l'ombre, se penchait en avant, avec un frémissement de joie presque puéril et essayait, en s'aidant de ses souvenirs personnels, de reconnaître parmi les profils obscurs et les raies lumineuses, les quartiers et les rues napolitaines. Voici, là-bas, à droite, pas très loin, sur la hauteur, quelques points brillants, au milieu de la campagne, qui montrent où commence la colline de Pansélippe, près des noirs cyprès de la villa Patrizi ; et cette sinueuse et courte ligne de feux, au delà, c'est le village de Sant'Antonio, où se forme chaque année la grande procession qui descend dans la ville ; et là-bas, enfin, — ombre dominant l'ombre, — c'est le cap de Pansélippe qui s'incurve sur la mer. Ah ! voici, là, au-dessous, la file droite des lumières qui indique la via Caracciolo ; puis ces lumières se séparent et suivent deux grandes courbes à droite et à gauche, comme si elles voulaient entourer toute la ville, jusqu'au cap, jusqu'au château de l'Œuf ; voici les rues qui bordent la mer, les rues des fraîches promenades printanières avec l'aimée, les rues des lentes promenades estivales, les rues des dernières promenades automnales, les rues de l'amour, Pansélippe et Nerglléria, la via Caracciolo et la via Parthenope... Attilio Franco regarde : l'amertume a disparu de son âme et une palpitation d'allégresse l'agite, car il retrouve tout, il reconnaît tout et sent renaître en lui l'ivresse de la joie, l'ivresse des larmes...

LA TORTURE DE CHERCHER...

Anxieux, Attilio Franco se penche, cherchant intensément le long de la mer, la rue chère à tous les amoureux, à tous les poètes, même s'ils n'ont passé qu'un seul jour à Naples ; il cherche et ne trouve pas, il cherche encore, il veut s'orienter, il s'impatiente, il s'en prend à ses yeux, il s'en prend à sa mémoire, il se moque de lui-même et se remet à regarder l'endroit où était, — où était *certainement* Santa-Lucia... Santa-Lucia, soupir d'amour, rêve de joie, rêve de volupté ; Santa-Lucia avec son croissant de mer ; Santa-Lucia avec sa descente faite de larges degrés ; Santa-Lucia demeure des pêcheurs et des bateliers, des mariniers et des baigneurs ; Santa-Lucia et ses tables rustiques, Santa-Lucia et ses établissements populaires de bains, Santa-Lucia où l'on riait, où l'on chantait, où l'on soupait... Santa-Lucia ! où donc est-elle qu'il ne peut plus la découvrir au milieu de ces nouvelles lignes de lumières qui éclairaient des masses de bâtisses jamais vues ? Oui, où donc est Santa-Lucia, disparue, évanouie, morte peut-être ?

Et dans la vaine recherche, dans la décevante recherche, dans la torturante et inutile recherche de cette rue qu'il ne retrouve plus, et qui peut-être n'existe plus au milieu de l'antique paysage de beauté, de fraîcheur et de joie, Attilio Franco voit se dessiner dans le grand silence et dans l'ombre profonde, une figure de femme, avec de doux cheveux châtains, de tendres yeux bruns et une bouche en fleur ; il voit un fin visage plein d'un charme juvénile ;

il voit une robe blanche, un bouquet de géraniums, un ruban de velours noir et une petite main, dont le doigt annelé d'or dit la promesse secrète, tant désirée...

L'image charmante flotte, ondoie, s'évanouit. Et tout d'un coup, le pèlerin passionné sent son cœur se briser; il tend les bras vers le fantôme qui disparaît, vers le paysage qui a disparu :

— Rosina ! Rosina !

Plus tard, quand il fut seul dans sa chambre, l'ingénieur Attilio Franco se pencha sur sa grande malle pour fouiller au fond : deux fois, il se rejeta en arrière, avec un visage dédaigneux, riant de lui-même. Pourquoi cherchait-il, au milieu de son riche trousseau d'homme arrivé à la fortune, au milieu de tous ces objets que l'Amérique a créés, et crée sans cesse pour la commodité et le luxe du voyageur, pourquoi cherchait-il ce pauvre petit paquet de choses vieillies et oubliées depuis tant d'années, ce paquet noué d'un ruban de velours noir, croisé sur le papier et rougi par le temps? Il avait vingt ans, ce paquet, l'âge d'un homme : deux ans après être arrivé à New-York, Attilio, tranquillement, après avoir rassemblé ces papiers, l'avait fait, attaché et jeté dans le coin d'un tiroir; jamais, durant ces vingt années, il ne l'avait retiré de cet endroit obscur et oublié, jamais il n'avait pensé à l'ouvrir; et, toujours intact, sans presque le regarder, il l'avait déposé dans sa malle en partant pour Naples, en y revenant au bout de vingt ans d'absence. Pourquoi maintenant ses mains tremblaient-elles en le touchant? Oui, pourquoi tremblaient-elles comme si elles avaient la fièvre, tandis qu'il le tournait et retournait sous la grande lampe de la table ? C'était vraiment ridicule ! N'était-il pas un homme sérieux, sorti triomphant des luttes de la vie, grâce à sa force, à sa ténacité, à son énergie? N'était-il donc pas un homme mûr et grave, à quarante-cinq ans?... Vingt ans d'oubli absolu, et voilà qu'il tremblait comme un enfant ! Maintenant, comme toujours, les deux grands courants de son esprit, — le courant positif, énergique et pratique, et le courant sentimental, tendre et mélancolique, — qui avaient toujours séparé sa vie, non en deux parties égales, car le premier avait dominé et vaincu, ces deux courants contraires se heurtaient, s'entrechoquaient, agitant le fond de son âme. Il riait de lui : cependant la grande vague des souvenirs montait et le submergeait.

Il défit le paquet, et la première chose qui lui tomba sous les yeux, fut une enveloppe ouverte. Il en tira un portrait, un petit portrait, antique, passé, dont le carton s'était jauni, tandis que les traits de ce délicat visage de jeune fille semblaient pâlis, comme effacés. Rosina Mattala lui apparut, non plus dans son imagination, non plus dans son rêve, mais dans cette photographie décolorée qu'elle lui avait donnée par une belle nuit d'été, au plus fort de leur amour, et qu'en rentrant chez lui, ne pouvant dormir, il avait couverte de baisers et de larmes. Et cependant, dans ce petit portrait, fait par un photographe médiocre et inexpérimenté, dans ces traits couverts d'une mortelle pâleur, on découvrait un beau visage expressif, des yeux chargés de langueur, une masse de fins cheveux souples, une petite bouche, fermée comme un bouton de rose non éclos; on découvrait un peu du buste, modestement vêtu d'une chemisette blanche avec, au cou, une modeste croix d'or qui pendait, attachée à un ruban de velours.

— Elle avait dix-huit ans, pensa-t-il, les yeux fixés sur cette image, mais ne la voyant déjà plus.

Et aussitôt, avec un éclat de rire, il s'écria tout haut :

— Maintenant, elle en a quarante... Une vieille femme !

Sous le portrait, il y avait deux lignes tracées avec une encre qui avait dû être d'un rouge ardent, comme le rubis ou le sang, mais qui était devenue d'un rose passé. Cette écriture féminine, pas élégante, mais fine, disait : *A mon Attilio, sa Rosina, dans la vie et dans la mort.*

— Elle est peut-être morte... pensa-t-il, tandis que les lignes rosées disparaissaient devant ses yeux.

Les souvenirs d'amour, simples, humbles et modestes, s'étalaient devant Attilio Franco : une boucle de cheveux châtains, serrés par un fil de soie pourpre; un brin de citronnelle presque en poussière, dans une autre enveloppe; une médaille d'argent de la Vierge de Lourdes; et enfin, une dizaine de lettres écrites avec cette encre rouge, qui était peut-être pour la jeune fille un symbole de passion. Chacune de ces lettres était formée de cinq ou six feuilles de papier plutôt commun; chaque page était couverte des lignes serrées de cette gentille écriture. Le papier s'était terni, fané çà et là : aux endroits où il avait été plié, l'usure avait presque effacé ce qui était écrit. Attilio Franco avait épar-

LA JOIE DISPARUE

...Santa-Lucia où l'on riait, où l'on chantait, où l'on soupait... Santa-Lucia ! où donc est-elle?...

(Page 733, col. 2.)

pillé les lettres devant lui, mais il ne les lisait pas, les prenant une à une, de temps en temps, puis les posant de nouveau sur la table, tandis qu'un mot, une phrase, une ligne lui sautaient aux yeux, même sans qu'il voulût les voir.

« ... M'aimes-tu? M'aimes-tu? M'aimes-tu?... »

Il se souvenait. Jamais, dans leur profonde et tendre idylle, Rosina ne se lassait de lui poser cette question et jamais elle ne se lassait d'entendre sa réponse, tantôt tendre, tantôt amoureuse, tantôt passionnée; elle lui demandait s'il l'aimait, avec des intonations variées pleines d'une séduction intime, avec une voix dont les expressions diverses étaient toujours pénétrantes et touchantes, et on sentait que cette interrogation contenait tout son cœur, comme si elle était trop amoureuse pour pouvoir se passer de cet amour : et cette demande faisait alors vibrer toute l'âme d'Attilio. Quelquefois, devant le monde, les yeux seuls de Rosina Mattala lui adressaient leur ardente requête et Attilio lui répondait d'un battement de paupières : la jeune fille pâlissait d'abord, puis rougissait violemment

« ... Te souviens-tu, hier soir, à Santa-Lucia?... »

Il se souvenait. Dans les soirs d'été, on étouffait dans la petite maison de la via Mercanti, où Rosina Mattala habitait avec sa famille et son frère marié, et tous, même les parents, aimaient à aller se promener au grand air, d'abord à la place Fontana-Medina, puis plus loin, place Saint-Ferdinand, et enfin, à Santa-Lucia.

Ils étaient huit ou dix, toujours accompagnés par Gaetano Falanga, un ami de son âge qui venait d'être reçu docteur en droit, mais qui était pauvre, maladif, boiteux, avec un visage pâle où croissait une barbe rare; il n'arrivait pas à gagner sa vie, ne trouvait pas d'affaires et passait ses journées à copier des actes chez un avoué, tandis qu'Attilio Franco rêvait déjà de grandes entreprises, de grandes constructions, auxquelles il apporterait son talent d'ingénieur mécanicien, premier de sa promotion. Oui, ils étaient huit, dix, jeunes gens, jeunes filles, vieilles tantes, frères ou cousins, et devant eux marchaient Attilio et Rosina, dont l'idylle trouvait indulgence et protection.

« ... Te souviens-tu, hier soir, à Santa-Lucia?... »

Il se souvenait. Santa-Lucia, — l'ardente, la joyeuse, la vibrante Santa-Lucia, rendez-vous des amoureux, rendez-vous des amants pendant les soirs d'été! De l'église de la Vierge-des-Neiges jusqu'à la fontaine du Géant, Santa-Lucia était en fête, avec, à droite, ses centaines de petites fenêtres percées dans les vieilles maisons de pêcheurs, de mariniers et de poissonniers, et ses ruelles étroites et montueuses, traversées par des minuscules ponts de bois et par des cordes où pendait la lessive; et devant les maisons décrépites, les fières *Luciane* (1) aux basquines blanches et aux sabots sonores, les *Luciane* aux oreilles fendues par le lourd poids des boucles d'oreilles de perles, aux doigts chargés d'anneaux d'or. Il se souvenait. A gauche, s'allongeait la file serrée des éventaires sur lesquels se débitaient les fruits de mer, les huîtres petites ou grandes, les oursins, les truffes de mer, les moules, et, derrière le parapet, les deux larges escaliers descendaient sur le quai de pierre, où grouillait une foule joyeuse et frémissante, au milieu des tables dressées des *trattorie* populaires, près de la source d'eau soufrée que les *Luciane* débitaient, en la prenant dans une bonbonne de terre poreuse, à côté des bancs sur lesquels étaient disposées des gimblettes que l'on pouvait croquer, assis sur des chaises rustiques, en les arrosant d'eau soufrée on ferrée; autour, les vendeurs ambulants et les chanteurs de belles chansons passaient et repassaient, tandis que les gens allaient et venaient sur les longues passerelles qui reliaient entre eux les établissements de bains populaires, tandis que des bateliers d'en bas les invitaient à une promenade sur mer, tandis que les bateaux pour Capri et pour Ischia, amarrés tout près, qui devaient partir le lendemain, avaient allumé leurs trois feux. Et la mer, la mer de Santa-Lucia, brunâtre dans les nuits obscures, frémissante dans les nuits de lune, la mer divine dont les flots battaient contre le quai de pierre et effleuraient presque les jupes des jeunes filles et des femmes assises là, qui riaient, plaisantaient, caquetaient, fleuretaient, au rythme des chansons, jouées sur les guitares ou sur les mandolines, chantées par des voix troublantes.

« ... Te souviens-tu de la chanson, *Santa-Lucia?...* »

Il se souvenait. L'antique mélodie avait accompagné sa belle idylle d'été, — la vieille mélodie qui exaltait Naples, la mer, la lune, avec ses notes claires et vibrantes, et son refrain harmonieux : *Santa-Lucia! Santa-Lucia!* D'autres chansons mélancoliques ou voluptueuses, gaies ou tristes avaient bercé leur amour; d'autres paroles de passion ou de douleur avaient bouleversé leur âme en de certains soirs d'été, mais la musique limpide, la musique cristalline de *Santa-Lucia* l'avait toujours emporté. Et plus tard, plusieurs années après, à Berlin, à New-York, à Londres ou à Paris, partout où Attilio Franco avait porté son travail acharné, son impérieuse volonté et son activité énergique, quand, tout à coup, la musique populaire de la chanson napolitaine résonnait dans le hall d'un hôtel, dans le jardin d'un restaurant, sur la scène d'un café-concert ou dans un salon mondain, son cœur avait toujours une étreinte et pendant un instant — seulement un instant — son pays enchanté, sa mer voluptueuse et son ciel divin lui apparaissaient, et souvent, il était obligé de se lever et de sortir, car son émotion était aussi courte que violente!

(1) On nommait ainsi les habitants de Santa-Lucia.

« Tu m'oublieras... »

AVEZ-VOUS TROUVÉ, EXCELLENCE?

Il se souvenait. Rosina Mattala, la fille du petit avocat d'affaires, don Ciccio Mattala, la fille sans dot, vivant dans une pauvreté joyeuse et décente avec la jolie résignation napolitaine, Rosina Mattala se sentait trop modeste et trop obscure pour lui, pour le bel Attilio Franco dont toutes les femmes étaient amoureuses, le bel Attilio qui avait une grande intelligence et une imagination flamboyante, et dont les rêves étaient trop vastes pour ne pas épouvanter la jolie Rosina. Il cherchait en vain, par amour pour la douce enfant, à cacher ses désirs audacieux et ses audacieux projets; il jetait en vain de la cendre sur le feu, par tendresse pour la timide et délicate créature. Elle savait n'être pour lui qu'un délicieux petit oiseau dont le gazouillement le ravissait, tandis que lui était un aigle, — un aigle fier et puissant, qui avait besoin du ciel immense pour se mouvoir, pour conquérir, pour vaincre. Aussi, quand il avait déclaré qu'il lui était nécessaire d'aller passer deux années en Amérique pour y étudier, elle avait baissé ses paupières sur ses larmes et sa tête sur sa poitrine, sans parler, sans rien ajouter.

Il avait promis de revenir; il avait solennellement juré de revenir.

« ... Tu m'as oublié... »

C'est ce que disait la dernière lettre de Rosina Mattala, un an après qu'Attilio Franco avait laissé Naples pour New-York. C'était vrai : il l'avait parfaitement oubliée, au bout de ce temps-là.

Et vingt ans après, il se souvenait de l'avoir oubliée.

Attilio Franco discutait avec le cocher de l'unique fiacre qui se trouvait devant l'entrée de l'hôtel.

Quoiqu'il fût à peine dix heures du matin, tous les autres voyageurs du *Bertolini's Palace* étaient déjà partis dans diverses directions, et maintenant, il ne restait qu'une seule voiture, avec un cocher d'environ quarante ans, trapu, blondâtre, assez proprement tenu, comme, du reste, l'était sa *carrozzella*.

— Alors, tu ne veux pas me conduire à l'heure? insistait un peu nerveusement Attilio Franco.

L'autre secoua la tête, avec un geste d'énergique refus.

— Mais pourquoi?

— Eh!... fit le cocher, d'un ton énigmatique.

Attilio réprima un mouvement d'irritation.

— Tu sais que je pourrais t'y obliger? s'écria-t-il, avec un accent de menace.

Le cocher eut un sourire fugitif, un peu ironique, un peu bonasse.

— Vous me feriez du tort, Monsieur...

— Du tort, pourquoi?

— Parce que si vous étiez étranger, je vous conduirais à l'heure et j'y gagnerais ma journée : mais vous êtes d'ici... et je dois vous prendre le prix du tarif, à vous... expliqua l'homme brutalement et ingénument.

— En somme, tu veux voler l'étranger? répondit Attilio Franco, en se déridant. Et comme tu ne peux le faire avec moi, tu refuses de me conduire?

— Excellence, ne parlez pas de voler! Ne dites pas ce mot-là... Ici, nous mourons de faim! s'écria le cocher, scandalisé.

— Allons! imagines-toi que je suis un étranger et je te paierai comme lui... ajouta Attilio Franco, très amusé.

— Trois francs l'heure, Excellence? Cela va?

Et il le regarda d'un œil à la fois confiant et inquiet, sachant bien avoir demandé le double du tarif.

— Trois francs, entendu, coquin!

— Non, Excellence, seulement un pauvre diable qui meurt de faim! s'écria

joyeusement le cocher en faisant claquer son fouet, tandis qu'il descendait à toute vitesse l'avenue du Parc Marguerite.

Attilio regardait autour de lui, avec une curiosité de plus en plus ardente : le nouvel aspect des choses et le nouvel aspect des gens, l'étonnait; les grandes maisons et les petits hôtels qui se dressaient entre les espaces de terrains incultes, sur lesquels était affichée la phrase fatidique : *terrains à vendre*, la partie toute fleurie du Rione Amedeo, et la singulière rue dei Mille qu'il ne connaissait pas, tout cela lui semblait appartenir à un autre pays, mais pas à Naples. Dans ces quartiers qu'il avait si peu fréquentés étant étudiant, il rencontrait maintenant des dames élégamment vêtues, marchant d'un pas harmonieux, et il lui semblait les avoir vues à Vienne ou à Londres; des nourrices triomphantes portaient des enfants florissants, aux longues boucles blondes tombant sur les épaules; deux automobiles passèrent en sifflant.

— Ceux-là aussi se mettent entre nous ! grogna le cocher.

Du reste, tout en conduisant son généreux client, le cocher n'avait cessé de grogner : cette accusation de « coquin », même jetée gaiement, l'indignait. Et, repris par son ancienne habitude de familiarité naturelle, Attilio Franco lui demanda :

— Que veux-tu dire ?

— Excellence, ici on fait tout pour vous faire mourir de faim. D'abord les tramways à chevaux... puis, ceux électriques... et maintenant voilà les automobiles. Et qui est-ce qui donnera à manger à ma femme et à mes enfants ?

— Tu en as beaucoup, naturellement ?

— Sept, Monsieur, sept !

— Tu es un vrai Napolitain ! Tu n'as pas honte d'avoir tant d'enfants ?

— Honte, Excellence? Mais c'est le bon Dieu qui nous les envoie !... Ah ! s'il n'y avait pas ces maudits tramways ! Si on pouvait les brûler, les briser, les détruire tous ! Imaginez-vous, Monsieur, que j'étais garçon d'écurie chez mon père; je lavais la *carrozzella*, j'étrillais le cheval, je nettoyais les harnais, quand, un jour, il me dit en me montrant le pavé : « Peppino, tu vois ces rails ? personne ne pourra plus les enlever de là ! Et ce sera notre mort ! » Il avait raison, Excellence... Ah ! maudit sort !

Et il fouetta son cheval.

— Pourquoi ne cherches-tu pas à devenir conducteur, toi aussi ?

— Certes ! Mais j'ai vieilli avant le temps, et il faut étudier, travailler... Et puis, il en faut aussi avoir des protections, pour entrer là-dedans !... Savez-vous combien les tramways encaissent par jour, Excellence ?

— Combien ?

— Un million, déclara tranquillement le cocher.

— Boum ! fit Attilio Franco, en riant.

— On devrait acheter de la strychnine pour les empoisonner tous, dans cette maudite société, cria le cocher, dans sa haine invétérée contre l'Ennemie.

Maintenant, ils se trouvaient via Chiaia.

— Où allons-nous, Excellence ?

— Conduis-moi... Je dois aller à différents endroits... Mène-moi d'abord aux Mercanti...

— Où cela, Monsieur ?

— Aux Mercanti, que diable ! Descends par San Giuseppe et Rua Catalana, jusqu'aux Mercanti... C'est près du Cerriglio, enfin !

— Mais, Monsieur, je ne puis vous y conduire.

— Pourquoi ?

— Mais où sont ces rues, Excellence ? Il n'en existe plus une seule.

— Plus une seule ? murmura Attilio Franco avec un geste de stupeur.

— Non, Monsieur, plus une seule : à présent, c'est le Rectifile.

— Vraiment ? insista l'ingénieur.

— Je vais vous y conduire, et vous le verrez de vos yeux, Excellence.

Et le pèlerin passionné, qui était venu d'Amérique pour se retremper dans les souvenirs de sa fugitive jeunesse, croyant ingénument à l'immobilité des choses et des hommes, le pèlerin douloureux se mit à la recherche de l'ancienne rue de ses amours passées et de ses espérances d'autrefois. Elle était vraiment bien vieillie, cette rue, étroite, tortueuse, noirâtre, serpentant comme un boyau entre de hautes maisons obscures, avec de minuscules boutiques, pareilles à des antres, où les gens avaient l'air d'ombres vagues et incertaines; elle était coupée par d'autres ruelles encore plus étranglées et plus louches, qui portaient des noms de différents métiers ou corporations : Taffetanari, Armieri, Lanzieri, Orefici; elle était habitée par des petites gens modestes, pauvres, très pauvres, par de petits employés, par d'humbles marchands, ou plutôt par des commis de magasins et, çà et là, se cachaient les tristes maisons du vice et de la honte; au milieu de la rue, coulait une eau fétide et puante. Et un sentiment de

UNE SURPRISE

— Il n'existe plus, Excellence! répliqua le porteur.
— Tu es fou! s'écria le voyageur en haussant les épaules. (Page 730, col. 1.)

crainte et d'effroi de l'existence semblait envelopper ces maisons, ces boutiques, cet air lourd, cette lumière grise. C'était dans la via Mercanti 35, un peu après le grand crucifix que demeurait Rosina Mattala...

— Là se trouvait la via Mercanti, indiqua le cocher avec un geste vague.

— Où? où? demanda l'autre en se levant.

Il voyait autour de lui une vaste place, ornée au milieu d'une fontaine grandiose, où aboutissaient deux larges voies, convergeant comme les deux branches d'un Y, tandis qu'une autre voie encore plus large, droite, longue, interminable, allait se perdre à l'horizon dans une vague brume. Et le long de ces deux voies et du Rectifile et autour de cette place se dressaient des palais colossaux aux mille fenêtres et une foule de passants pressée, mouvante, ondoyante comme les flots de la mer, venait frapper, en tous sens, les murs, les portes des magasins, les tramways, les omnibus, les voitures, les chars et les charrettes, — un mouvement précipité et fantastique qui paraissait faire battre comme de gigantesques artères les deux voies et le Rectifile.

— Là, derrière, commençait la via Mercanti, explique le cocher. Là, derrière, le Palais de la Bourse.

Attilio Franco sauta à terre, traversa rapidement la place, et s'enfonça derrière le palais de la Bourse, il alla, revint, chercha : rien. Il ne restait pas même un vestige de la vieille rue : impossible de s'orienter. En vain, il essayait de refaire l'ancien plan, de le reconstituer là où tout avait été bouleversé et brouillé : le souvenir des lignes et des couleurs ne servait plus à rien. Son angoissante recherche le fatigua, l'abattit; il revint lentement à sa voiture et s'y assit, pensif et muet.

— Avez-vous trouvé, Excellence?

— Non, ce n'était pas ici... fit-il, très bas.

— Où, alors?

— Je ne sais... mais ce n'était pas ici, murmure-t-il en baissant la tête.

— Où allons-nous, maintenant?

— Conduis-moi à la Corsea... je suppose qu'elle existe encore la Corsea...

— Oui, oui, Monsieur.

Quelques instants plus tard, Attilio Franco retrouve l'étrange via Corsea, aussi intacte que vingt ans auparavant, quand il était parti pour l'Amérique; on n'avait pas touché à la maison où il avait habité pendant dix ans, avec son pauvre grand homme de père, un illustre mathématicien, un savant d'immense valeur qui avait été obligé de donner des leçons pour laisser son fils au collège et à l'Université; ce pauvre père, que sa femme, dégoûtée de cette existence triste et mesquine, avait abandonné un beau jour, le laissant seul, avec l'enfant alors âgé de cinq ans : elle n'avait plus jamais donné de ses nouvelles. D'en bas, Attilio Franco, pâli par l'émotion, regardait ces deux fenêtres, au troisième étage, où ce héros qu'était Paul Franco, avait mené une ardente vie d'études et de privations, et aussi de folles espérances et de désirs fous; il regardait d'en bas, de cette singulière rue, toute tortueuse, toute lépreuse, mais cependant gaie et animée à cause du voisinage de Tolède, il regardait ces deux croisées solitaires, où quelquefois la lampe nocturne était restée allumée jusqu'à l'aube et où, dans une nuit tragique, les cierges avaient été allumés près du cadavre de Paul Franco, mort d'épuisement, d'efforts et de fatigue, mais rassuré sur l'avenir de son fils.

— Pauvre père! balbutièrent les lèvres tremblantes d'Attilio.

Sous la porte d'entrée de la maison, une jeune femme, assise, berçait un nourrisson, faisant aller sa chaise en avant et en arrière, fredonnant une chanson. Elle était très brune, plutôt maigre, avec une chevelure noire; le bébé était brun, lui aussi, avec une petite mèche frisée sur le front. La jeune mère leva ses yeux sombres et pensifs sur Attilio qui lui demandait :

— Tu es la portière?

— Oui, Monsieur...

— Dis-moi, fit-il tout bas en lui glissant deux francs dans la main, qui habite au troisième étage? Elle eut l'air étonné; puis faisant glisser la pièce d'argent dans la poche de son tablier, elle répondit :

— Un pauvre ménage, le mari et la femme.

— Ils sont là depuis longtemps?

— Huit ou dix ans, dit-elle en berçant toujours l'enfant au rythme saccadé de sa chaise.

— Crois-tu, reprit-il, après avoir hésité un moment, crois-tu qu'ils me permettraient de visiter leur appartement?

De plus en plus étonnée, la jeune portière s'écria :

— Pourquoi? La maison n'est pas à louer...

— C'est une idée à moi... balbutia le pèlerin passionné. J'ai habité cette maison il y a longtemps... J'y ai perdu quelqu'un...

Et avec ce grand sentiment de familiarité sentimentale qui existe, à Naples, entre

LES CAMARADES D'ENFANCE

— *Tu n'es pas changé, cependant... ajouta Attilio, en le regardant avec une expression attendrie dans les yeux.* (Page 744, col. 1.)

personnes de rang et de classe différents et qui forme comme un lien mystérieux entre tous les cœurs napolitains, Attilio n'eut pas honte d'avoir confié à cette humble femme du peuple, sa peine secrète et son ardent désir. La portière qui le regardait fixement depuis un instant, comme pour remettre ses traits, dit, après un court silence :

— Vous êtes le « jeune monsieur » don Attilio...

Une vive émotion empourpra le visage pâle de l'ingénieur : cette brave fille était la seule qui le reconnaissait, qui prononçait son nom, dans son pays...

— Et toi, qui es-tu ? fit-il, d'une voix troublée.

— Je suis Carminella, Excellence, répliqua-t-elle en souriant, Carminella, la fille de Raffaellina, l'ancienne portière... Vous vous rappelez ?

— Mais quel âge avais-tu... alors ?

— Cinq ans, j'étais une toute petite fille. Vous ne vous rappelez pas ?

— Tu as raison... tu étais une fillette toute noire.

— Je le suis restée, répondit-elle en riant, et mon petit est noir comme moi.

— Et ta mère ?

— Elle est morte, Excellence, morte comme votre pauvre papa, fit-elle avec un voile de mélancolie sur sa voix chantante.

— Tu te souviens de mon père ? demanda-t-il, anxieux.

— Oui, Excellence. Celui-là était vraiment un brave monsieur !

— Oui, si bon !

— Voyez-vous, Dieu rappelle à lui tous les bons, ajouta Carminella avec une philosophie toute chrétienne et un petit soupir. C'est vrai que vous êtes resté tout ce temps-là à l'étranger ? Et en avez-vous ramené une belle *sposa* ?

— Je suis resté loin d'ici, mais je n'ai pas ramené de belle *sposa*, répondit Attilio, en essayant de sourire.

— Maintenant vous en choisirez une dans votre pays, Excellence. Voyez, je me suis mariée et j'ai déjà trois enfants ; mon mari est employé à l'Arsenal. Je suis restée ici comme portière, après la mort de maman, mais on va nous renvoyer.

— Pourquoi ?

— Toute cette rue va être démolie, avec toutes ces maisons : on va en faire une autre très large, avec des beaux palais.

— Toute cette rue ? Toutes ces maisons ? s'écria Attilio.

— Oui, Monsieur. Celle-là aussi, où je suis née et où est morte ma pauvre maman. Qu'est-ce que je puis y faire ?

— Et où vas-tu aller ?

— Je ne sais...

Ils se turent pendant un instant, comme s'ils n'avaient plus rien à se dire ; puis, elle reprit :

— Voulez-vous que je demande si on veut vous laisser visiter l'appartement, Excellence ?

— Non, déclara-t-il brièvement. Je ne veux pas. Au revoir, Carminella, achète quelque chose à ton bébé...

Il lui donna dix francs, en la quittant.

— Vous êtes toujours généreux, aujourd'hui comme il y a vingt ans ! s'écria-t-elle.

Sans jeter un dernier coup d'œil derrière lui, sans se retourner, Attilio s'éloigna et rejoignit sa voiture. Un immense désir l'avait tenaillé, devant les croisées étroites de la demeure de sa jeunesse, via Corsea, de monter là-haut, de revoir les trois chambrettes et de baiser le mur contre lequel s'était appuyé le lit de mort de son père, Paul Franco ; mais aussitôt la pensée que des étrangers, que des inconnus, auraient assisté, muets et surpris, à cet acte de son pieux pèlerinage, l'en avait empêché. Pourquoi aller là-haut, où peut-être toute trace du passé avait disparu ? Il n'aurait pas reconnu la maison, — et la maison ne l'aurait pas reconnu. Puis, ne devait-elle pas être jetée à bas, six mois plus tard ?

L'unique endroit où le passé vit, brille et resplendit, c'est peut-être seulement dans notre âme, car les choses changent, se transforment et périssent.

— Conduis-moi à Santa-Lucia ! dit-il résolument au cocher.

— A la nouvelle ou à la vieille ?

— A la nouvelle et à la vieille ! s'écria avec une sourde irritation le pèlerin d'amour. Dans la claire lumière de cette matinée de mars, la voiture parcourut la nouvelle Santa-Lucia qui borde la mer, le long d'un quai nouvellement construit, et la vieille Santa-Lucia qui est repoussée en arrière, dont la vue sur le Vésuve et sur la mer se trouve bouchée par les constructions récentes et qui n'est plus qu'une rue quelconque serrée entre deux rangées d'édifices trop élevés : les anciens sont à droite, tandis que les grandes casernes modernes, trouées de centaines de fenêtres, sont à gauche. Ces dernières étaient déjà habitées, avec des boutiques qui avaient ouvert leur commerce, bien que les derniers étages ne fussent pas encore terminés. Muet et sombre, Attilio Franco regardait les deux rues, l'ancienne et la nouvelle Santa-Lucia ; il regardait la mer, — la jeune mer de Santa-Lucia, si différente de l'autre, de celle d'autrefois ; il regardait les ruelles qui, vingt ans auparavant, montaient vers la colline de Pizzofalcone, étroites, obscures, rayées de cordes où pendait le linge rouge, bleu et brun des marins ou du bas peuple, et maintenant ces ruelles avaient été éventrées et élargies, et les plus sales avaient disparu ; il regardait les vieilles demeures de la vieille Santa-Lucia, les unes avaient été remplacées par des bâtisses à peine achevées, les autres avaient été refaites et recrépites pour essayer de s'harmoniser sur les habitations modernes ; il regardait et ne retrouvait plus rien de la rue populaire, populeuse, frémissante de vie et de mouvement ! Il n'y avait plus la longue file des bancs de bois, pareils à des pupitres, qui montraient au passant affriandé les fruits de mer dans leurs coquilles ouvertes ou fermées, les grandes et les petites huîtres, les moules vivantes encore palpitantes, les truffes de mer à la pulpe rosée, les longs *cannolicchi* dont la chair ivoirine sortait d'un étroit tuyau et, enfin, au-dessus de l'éventaire, le petit écriteau portant l'inscription suivante : *Raffaelo Pipolo, écailler physicien ;* et chaque banc avait un nom propre, spécial, quelquefois même avec un surnom ou un sobriquet ; il n'y avait plus, sur le trottoir, les marins qui réparaient avec une longue navette les trous de leurs filets d'un rouge brun ; il n'y avait plus ceux qui tressaient des nattes et dont les mains actives pliaient les joncs souples ; il n'y avait plus les vendeuses d'eau soufrée et d'eau ferrée, avec leurs grandes bonbonnes de terre, les verres allongés et les citrons coupés par moitié ; il n'y avait plus les marchands de poulpes cuits dans une marmite de terre ; il n'y avait plus les milliers d'enfants nus, presque nus, tout à fait nus, qui grouillaient partout, bruns ou du moins brûlés par le soleil, avec les dents rayées de noir, — les « dents marquées » ; il n'y avait plus les gamins, déjà plus grandelets, toujours prêts à piquer une tête au fond de l'eau, pour y attraper, avec les dents, le sou jeté par un voyageur. Ecaillers, mariniers, pêcheurs, poissonniers, marchandes d'eau, marmaille, tous ces gens qui venaient de la mer, qui vivaient de la mer et sur la mer, tout ce menu peuple avait disparu. Du reste, la mer aussi avait disparu : on l'avait repoussée peu à peu, pas à pas, en arrière, toujours plus en arrière, de cent mètres, de deux cents mètres, de quatre cents mètres ; le vieux port naturel avait été comblé, et, au delà du terre-plein, on avait tracé une autre rue, la nouvelle Santa-Lucia ; maintenant, la mer était loin de la vieille Santa-Lucia, dont il ne restait plus rien. Les deux églises si curieuses, la Madone-de-la-Chaîne et la paroisse de Santa-Lucia, avaient perdu leur type caractéristique, car tout s'était transformé autour d'elles et ce n'était plus que deux églises quelconques, assez communes : cependant, dans l'intérieur de la Madone-de-la-Chaîne, étaient encore suspendues, comme *ex-voto*, les hardes des marins qui avaient couru quelque danger sur mer et avaient été sauvés par l'intercession de la Vierge ; et dans la sacristie de Santa-Lucia se trouvait l'huile merveilleuse, dont une goutte sur le front guérit du mal de tête et protège la vue. Les deux églises étaient maintenant enveloppées d'une forêt de hautes bâtisses, dont quelques-unes étaient des hôtels de grand luxe, tandis que les autres étaient faites pour recevoir des gens riches, dans de vastes appartements solennels ou dans de petits logements luxueux.

LE PASSÉ A DISPARU

Attilio Franco examinait silencieusement les moindres coins, mais rien ne le faisait souvenir du passé, personne dans la rue ne lui rappelait un seul visage caractéristique, un seul ajustement pittoresque. Mais voulant aller jusqu'au bout de son immense désillusion, il laissa sa voiture près d'un des grands hôtels, et se mit à flâner de droite et de gauche, patiemment, essayant de retrouver une nuance, une couleur, un éclair du passé. Ses pas le portèrent du côté du Château de l'Œuf, vers cette petite presqu'île, qui s'étend sur la mer, enfermant une belle nappe d'eau. Il trouva des maisons basses, à un étage, séparées par des ruelles presque désertes, avec, au rez-de-chaussée, deux ou trois *trattorie* vides et tristes ; il vit, près d'un petit quai, les embarcations fines et blanches de deux clubs de canotiers et, plus loin, un établissement de bains, construit en maçonnerie, dans la mer, comme une grande maison. Il lut sur un écriteau : *Quartier des Marins.* Mais il ne découvrit pas, en une demi-heure de tours et de recherches, un seul marin, un seul pêcheur, un seul poissonnier. Et en s'en

retournant lentement vers sa voiture, il se demandait si avec la disparition de l'inoubliable et traditionnelle Santa-Lucia, de son étrange paysage d'art et de poésie, de sa vie de rires, de chants et de cris, de sa vie sur la mer et pour la mer, si avec la vieille Santa-Lucia tous les *Luciani* (1) et toutes les *Luciane* n'étaient pas morts aussi, ces hommes secs et forts, à la barbiche grisonnante et à la poitrine velue, ces femmes au profil fier, aux cheveux brillants, aux fortes mains, aux sabots sonores, à la voix rude et aux oreilles fendues par le poids de leurs boucles d'oreilles de perles.

. . . .

— Quel âge as-tu, maintenant, Gaetano? demanda Attilio Franco, en allumant sa cigarette.

— Cinquante ans, déclara l'autre, avec un froncement de ses sourcils clairs et touffus.

— Tu n'es pas très changé, cependant... ajouta Attilio, en le regardant avec une expression de sympathie attendrie dans les yeux.

— Comment, je ne suis pas changé? Mais je suis devenu plus vieux et plus laid!

— Tu n'as jamais eu la prétention de concourir pour un prix de beauté, n'est-ce pas, mon vieux Gaetano?

— Jamais! mais franchement j'aurais pu naître et grandir un peu moins laid, s'écria celui-ci, en mettant dans cette exclamation le regret de toute sa vie.

— Bah! à quoi sert d'être un bel homme?

— A beaucoup de choses... D'abord d'être aimé... N'as-tu pas été aimé peut-être? N'es-tu pas aimé, encore?

Et la voix de Gaetano frémissait d'anxiété et de tristesse.

— Si, j'ai été aimé, un peu... murmura lentement Attilio, pensif.

— Un peu? Beaucoup sans doute... et par nombre de femmes! s'écria Gaetano, sans colère ou envie dans la voix.

— Oui, peut-être... tu as raison, avoua Attilio. Cependant, personne ne m'aime plus à présent. Et toi, tu es marié?

— Oui, je me suis marié, fit Gaetano, très bas.

— Comment est ta femme? demanda l'ingénieur, avec une curiosité aimable mais froide.

— Très jolie...

— Et elle t'aime?

— Non, elle ne m'aime pas. Elle me veut du bien.

— Mais n'est-ce pas la même chose, à Naples, comme ailleurs?

— Non, Attilio, ce n'est pas la même chose. Vouloir du bien... ce n'est rien pour l'autre, qui aime d'amour...

— Alors pourquoi l'as-tu épousée?

— Je ne sais... répondit vaguement Gaetano en haussant les épaules, comme s'il voulait laisser tomber le discours.

— Tu n'as pas d'enfants? demanda affectueusement Attilio.

— Non, grâce à Dieu!

— Grâce à Dieu? et pourquoi?...

— Certainement. Si nous avions eu des enfants, ils seraient peut-être nés, non pas beaux comme elle, mais laids comme moi. Or, mieux vaut que la lignée des Falanga se perde. D'autres penseront à perpétuer la race des monstres.

— Oh! protesta Attilio du geste et de la voix.

MATILDE SERAO.

(Traduction de Mme Jean Carrère.)

(La fin au prochain numéro).

(1) Habitants et habitantes de Santa-Lucia.

TOUT A LA JOIE

Certes, lanternes et drapeaux
Flottent au vent fort à propos;
Mais la fête est de tout repos.

(Page 745.)

Le soleil de juillet chasse les Parisiens de Paris jusqu'aux rivages de la mer... Le poème souriant et alerte d'Hugues Delorme se trouve donc à sa place ici, au moment de la canicule et de la Fête Nationale

Tandis que la foule bourrue
A Paris s'enroue, et se rue,
Vacarmeuse, dans chaque rue;

Tandis que le peuple fêtard
Vers le ciel, dès qu'il se fait tard,
Lance serpentin ou pétard,

Qu'il est doux, narguant la grand'ville
Et sa mascarade incivile,
D'être à Cabourg, Dieppe ou Trouville!...

Certes, lanternes et drapeaux
Flottent au vent fort à propos;
Mais la fête est de tout repos.

C'est ce jour-là qu'on apprécie,
Limpide, ou de brume obscurcie,
Mer sereine, ta poésie!

Les Parisiennes d'Helleu,
Contemplant le flot vert ou bleu,
Se moquent de Paris, parbleu.

LOIN DES BALS...
Qu'il est doux, narguant la grand'ville
Et sa mascarade incivile,
D'être à Cabourg, Dieppe ou Trouville!...
(Page 745.)

Loin des parlottes où l'on blague,
Parfois (à l'âme ayant du vague)
Elles vont au chant de la vague

Dorloter leur rêve; pendant
Que d'autres ont, en regardant
L'eau bondir, un plaisir ardent:

Leurs cervelets de jeunes merles
Pensent — ô flôt — quand tu déferles,
Que tu dois cacher bien des perles.

En faut-il donc à cette enfant,
Puisque (en vain elle s'en défend),
Son rire prouve, triomphant,

Qu'elle a des perles plein la bouche!...
— Brusquement, le soleil farouche,
Aux courbes horizons se couche

Comme dans sa pourpre un César...
— Si le sous-préfet (par hasard)
D'Ornans... ou de Château-Buzard

SI LE SOUS-PRÉFET...
Se trouve là, grande est sa joie
De voir sous le ciel qui rougeoie
(Page 747.)

PARLEMENT-PLAGE
Les députés trouvent séant,
Faisant taire leurs éloquences
Devant la voix de l'Océan,
De prendre à la mer leurs vacances.
(Page 747.)

Se trouve là, grande est sa joie
De voir sous le ciel qui rougeoie
L'écume, blanc ruban de soie,

Unir noblement, tout de go,
Soleil sanglant, mer indigo:
Bleu! Blanc! Rouge!... Quel plat nigaud

Pourrait souhaiter mieux encore,
Quand la nature se décore
D'un paysage tricolore!...

* * *

Les députés trouvent séant,
Faisant taire leurs éloquences
Devant la voix de l'Océan,
De prendre à la mer leurs vacances.

La musique des flots berceurs
Vaut bien la musique de Chambre
Dont les plus fervents connaisseurs
Sont déjà las quand vient décembre.

Du discours le plus émouvant
Chaque période se brise,
Ephémère et creuse, devant
L'éternel refrain de la brise.

Loin des jaloux et des méchants
Le député fuit la tempête;
Et, tel le sous-préfet aux champs,
Il se sent devenir poète...

Une barque, la quille en l'air,
Fend gaîment la lame qui mousse;
Et l'on entend vers le ciel clair
Monter la romance d'un mousse.

Il est peut-être fait, ce chant
Naïf, de paroles niaises...
L'élu le trouve plus touchant
Que les plus mâles *Marseillaises*.

AUX CHAMPS !

Noble victime du devoir
Il lui faut, vieillard énergique,
Tout en souriant faire voir
Nos soldats au Roi de Belgique...

(Page 748.)

Il éprouve un léger frisson
Quand dans le port tinte la cloche;
Et la sonnette de Brisson
Lui paraît morne, sans reproche !...

Puis il est heureux en songeant
(Basse pensée, et bien humaine)
Que peinant, suant, s'épongeant,
Notre Président se surmène.

Tandis que lui, dispos, quiet,
Prend des allures cavalières,
Au nom du Quatorze Juillet
Trime le bon papa Fallières.

Noble victime du devoir
Il lui faut, vieillard énergique,
Tout en souriant faire voir
Nos soldats au Roi de Belgique...

Lors, prenant les cieux pour témoins
Que l'excès d'honneurs est sinistre,
Le député regrette moins
De n'être pas encor ministre.

***

Nos chers humoristes aussi
S'occupent de leur mise-en-plages :
Comme Tout Paris est ici
En grands ou petits équipages,
Leurs mots l'éreintent sans souci,
Non moins effrontés que... leurs pages.

LES HUMORISTES SONT LA...

S'ils s'avancent au bord de l'eau
Un sourire au coin de la lèvre,
On voit parfois un vieux « tableau »
S'enfuir, rapide comme un lièvre.

(Page. 749)

Voici De Losques, Cappiello,
Sem, Forain avec Abel Faivre...
S'ils s'avancent au bord de l'eau,
Un sourire au coin de la lèvre,
On voit parfois un vieux « tableau »
S'enfuir, rapide comme un lièvre.

Ces doux railleurs impénitents
Ont alors un rire plus large;
Car ils constatent que le Temps
Leur donne raison; et se charge
De rendre, après sept ou huit ans,
Exacte telle ancienne charge.

Puis, bien qu'ayant d'autres cerveaux
Que ceux dont ils s'offrent la tête,
Ils vont, plaisirs toujours nouveaux,

LA PANACÉE
Parmi ceux qu'un mal taquina
Quel est l'infortuné qui n'a
Pris kola, coca, quinquina
Et biphosphates!...
(Page 750.)

Soit au bac, soit à la roulette,
Si ce n'est aux petits chevaux,
Perdre une somme rondelette.

***

Juillet!... Mois superbe et charmant!
L'Océan s'éclaire vraiment
D'un plus magique enchantement,
Lorsque tu flambes!...
Pour respirer à pleins poumons
L'âpre senteur que nous aimons,
Quittons alors plaines et monts
A toutes jambes!...

Oui, vous tous qu'absorbe Paris,
Vieux époux et futurs maris,
Vous pourrez, d'un long spleen guéris,
Faire la nique
A cent remèdes superflus:
Bercé de flux et de reflux,
Aucun de vous ne sera plus
Neurasthénique.

Parmi ceux qu'un mal taquina,
Quel est l'infortuné qui n'a
Pris kola, coca, quinquina,
Et biphosphates?...

GAIS ET CONTENTS...
Jeune fille et jeune garçon
Riant et flânant sans façon;
Ayant, comme dit la chanson,
« Le cœur à l'aise »
(Page 751.)

Cachets; globules irritants,
De la santé des habitants
De Lutèce un peu trop longtemps
Vous triomphâtes!...

A ceux dont la gorge est tendre, on
Peut, à la mer, tant qu'ils voudront,
Offrir la cure de goudron;
C'est très facile:
Ils en aspirent par monceau,
Dès que l'on calfate un vaisseau;
Adorant ce qu'ils trouvaient sot
A domicile.

Et vous, Madame, l'air souffrant,
Œil languide et teint de safran,
N'étiez-vous pas (pour parler franc)
Ethéromane?...
Eh bien! Par défunt Jupiter,
Aucun éther ne vaut l'éther
Qui tombe, en juillet, du grand air,
Comme une manne!

Juillet! tu fais, selon tes vœux,
Courir, du vent plein les cheveux,
Lèvres fraîches, jarrets nerveux,
Sur la falaise
Jeune fille et jeune garçon
Riant et flânant sans façon;
Ayant, comme dit la chanson,
« Le cœur à l'aise. »

Roi des mois de l'année;
Où fleurit l'hyménée
De la Mer en gaîté
Et de l'Été;

BON POUR LE RHUME...
Ils en aspirent par monceau
Dès que l'on calfate un vaisseau;
(Page 751.)

Où les voilures grises
Glissent au gré des brises
Sans redouter des flots
Les noirs complots;

Où partout se devine
L'indulgence divine,
En leurs gestes cléments,
Des éléments;

Où nos petites reines
Deviennent plus sereines
En fixant les yeux sur
L'immense azur;

Ta puissance, trop brève,
Mêle la Joie au Rêve,
Sans lesquels l'homme n'est
Qu'un vil benêt!...

Tendre, joyeux, prospère,
Grâce à toi l'on espère
Mille plaisirs charmants...
Certes, tu mens;

On le sait; mais on t'aime,
Sans jeter l'anathème
Sur ton éclat trompeur;
Sans avoir peur

Des lendemains moins calmes...
A toi toutes les palmes,
Triomphant Messidor
Qui parles d'or!...

HUGUES DELORME.

C'EST LE MOIS DE JUILLET...
Où les voilures grises
Glissent au gré des brises
Sans redouter des flots
Les noirs complots.
(Page 752.)

Delmas, Paray, Noë Gallon, Flament, Mignan, Devincourt. MM. Roujon, Saint-Saëns, A. Alexandre.

LES CONCURRENTS DE ROME A COMPIÈGNE. — Sur 17 concurrents, 6 candidats sont admis en loge (14 mai) pour le concours de Rome (musique). Tous élèves de Lenepveu, sauf Delvincourt, élève de Widor. (Phot. Hut n.

PAUL JONIÈS (l'avocat général P. Peysonnié) l'auteur de la curieuse adaptation de *Coriolan*, jouée à l'Odéon avec succès. (Phot. H. Manuel.)

GABRIEL PIERNÉ, le nouveau directeur des Concerts Colonne, et l'auteur applaudi de la partition d'*On ne badine pas avec l'amour*, livret de Leloir et Gabriel Nigond, d'après Musset (Op.-Comique, 30 mai). (Phot. Musica.)

Mme PAULINE VIARDOT, sœur de la Malibran, fameuse cantatrice, née en 1821, créatrice du *Prophète* et de beaucoup d'œuvres, est morte (17 mai).

A. Mégard, Y. Mirval, J. Fuzier, Ch. Lysès, Suzanne Desprès, Lambell. Gémier, Sacha Guitry, Jean Ajalbert.

LE THÉATRE ANTOINE A LA MALMAISON. — On a repris au Théâtre Antoine, *La fille Elisa*, que Jean Ajalbert tira jadis du roman d'Edmond de Goncourt. Gros succès pour Suzanne Desprès; autres excellents interprètes: MM. Gémier, Saillard, Clovis, Royer, Colas, Mmes Even, Massart, Mirval, Fuzier, Lambell; reprise le même soir de *Nono*, de Sacha Guitry, avec Mlles Lysès, Massart, Lambell, MM. Deguingamp, Marchal et l'auteur. (Photo prise à la Malmaison dont M. Jean Ajalbert est, on le sait, le conservateur).

UNE SCÈNE DE LA « FLEUR MERVEILLEUSE », très jolie pièce en quatre actes et en vers de Miguel Zamacoïs, jouée par Mmes Leconte, Géniat, L. Silvain, Fr. Clary, Bergé, Bovy, Lifraud, Provost, Faylis; MM. Silvain, Georges Berr, R. Duflos, Siblot, Dessonnes, Joliet, etc. (Phot. Bert.)

M. Fonson (Phot. Femina.)

UNE SCÈNE DU « MARIAGE DE MADEMOISELLE BEULEMANS », comédie en trois actes de MM. Fonson et Fernand Wicheler, gros succès inaugurant, à la Renaissance, la saison belge (juin). Interprètes : Mmes Luc. Roger, Brenda, Vitry, Adriana; MM. J. Berry, A. Jacque, Merin, Ambreville, Mylo, Marmont, etc. (Phot. Bert.)

CARUSO DANS « AÏDA », d'après Sem, grand succès dans la saison italienne du Châtelet, inaugurée le 21 mai et où furent donnés : *Falstaff, Otello, Manon Lescaut.*

Mlle SPINELLI, une des plus fêtées interprètes de *Bigre*, la revue de Rip, jouée avec succès le 2 juin au Théâtre Femina.

NIJINSKI, le fameux danseur russe, très applaudi dans *Cléopâtre* et dans *l'Oiseau de feu* à l'Opéra (Phot. Femina.)

Mlle KARSAVINA, par Gir. dans *Carnaval*, ballet de Robert Schumann (saison des ballets russes à l'Opéra, 1er juin). Très remarquée aussi dans *Cléopâtre*.

AUTRES PIÈCES NOUVELLES. — *Le Crampon*, 2 actes très gais de Robert Dieudonné, aux Nouveautés (1er juin). — *Bagnes d'enfants*, drame en 4 actes d'André de Lorde et P. Chaine, d'après le roman d'Edouard Quet *En correction*, (Ambigu, 2 juin). Succès de larmes. — *Hans, le joueur de flûte*, opéra-comique de Maurice Vaucaire et Robert Mitchell, musique de Louis Ganne (Apollo, 31 mai).

EQUILIBRE. — Ceci n'est pas un champignon, mais bien un énorme rocher, jadis rongé par les eaux et resté en équilibre.

LE SPHINX DE LA POMME DE TERRE. — Curieuse pomme de terre récoltée à Blanc-Mesnil (S.-et-O.) par Mme Juvin.

— Dire que nous v'là Parisiens...! DEUX DAUMIER. *Cette montre va plus vite que le cheval.*

PARIS QUI SE TRANSFORME. — On a inauguré, en mai, à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, une collection de documents relatifs à la transformation de Paris sous le Second Empire. Voici deux amusants Daumier qui valent mieux que de longs discours sur ce sujet.

LE BUTIN D'UN TRAPPEUR. — Ces trophées d'un trappeur canadien, qui se composent de centaines de peaux d'hermines, de castors, de rats musqués, arrangées sur la planchette qui facilite le séchage, représentent les résultats d'une campagne de quatre mois d'hiver.

MIROIR D'EAU (LA SEINE ET SES AFFLUENTS), œuvre de F. R. Larche, élève de Jouffroy et de Falguière, médaille d'honneur de 1910. — La médaille d'honneur de peinture, disputée (1er juin) par Paul Chabas, Emile Renard (*Prise de voile*) et Guillemet, n'a pas été finalement attribuée.

LES FORGERONS, *par Emilio Rizzi* (Artistes français).

J. CORABŒUF : *Jeune femme*.

POIGNÉE DE L'ÉPÉE offerte à M. de Selves, préfet de la Seine, par les Tarn-et-Garonnais et ciselée par M. Louis Oury, sans collaborateur.

MACCHIATI, notre éminent collaborateur, un des illustrateurs de *Cyrano de Bergerac*, est fait chevalier de la couronne d'Italie, la Légion d'honneur de son pays natal.

(Phot. Je sais tout.)

LA COURONNE D'ARGENT ET D'OR offerte par le Président Fallières, à l'occasion de la mort d'Edouard VII, œuvre de Falize.

LES CROIX DE L'EXPOSITION DE LONDRES. — MM. Edouard Detaille et Auguste Rodin sont faits grands officiers de la Légion d'honneur ; Aimé Morot, Lhermitte, Guillonet, Injalbert, commandeurs ; Agache, Joseph Bail, Marcel Baschet, René Ménard, Rolez, Rochegrosse, P. Aubé, J. Carlier, Escoula, Larche, Sicard, Mauron, officiers ; et parmi les chevaliers citons : Caro-Delvaille, Guirand de Scévola, Le Goût-Gérard, P.-A. Laurens

Ames de printemps, figures de lumière

par

Lucie Delarue-Mardrus

LE COMTE ANNE-JULES DE NOAILLES, PAR LA GANDARA

NATURE, PAR LAWRENCE

CLAUDE-MARIE DUBUFE, PAR ÉDOUARD DUBUFE

A Bagatelle, vient d'avoir lieu une exposition charmante entre toutes : celle de portraits et de jouets d'enfants. Mme Lucie Delarue-Mardrus fixe en ces quelques impressions le souvenir de cette manifestation d'art et de grâce printannière

L'ENFANCE et le printemps semblent si bien faits pour s'entendre qu'on trouve toute naturelle cette exposition de Bagatelle qui réunit des portraits d'enfants et des jouets dans l'endroit le plus fleuri du monde.

Le parc, avec ses brumes lointaines et ses roses proches, semble, depuis le XVIIIe siècle, avoir été dessiné, planté, agencé pour s'encadrer dans les vitres des salles, et mêler les changeants et doux aspects du mois de juin aux tableaux et joujoux exposés.

Je ne crois pas qu'on puisse, sans attendrissement, visiter ces quelques salles où la *Société Nationale des Beaux-Arts* a réuni près de trois

cents toiles, dessins, pastels, miniatures, gravures et lithographies qui représentent exclusivement des gosses, et furent peints de 1789 à 1900. Les vitrines où s'entassent tant de poupées, de pantins, de jeux, de meubles minuscules, ajoutent encore à l'ensemble un intérêt et une émotion; et tel admirable et charmant groupe sculptural comme celui que Mme Charlotte Besnard y montre, achève de compléter cette exposition entre toutes réussie, attachante.

Ce n'est pas sans

LES FRÈRES CAZENOVE
PAR PERRONNEAU

LA FAMILLE LEROY
PAR LEPICIÉ

LA VOITURE D'ENFANTS, PAR BOILLY

mélancolie que nous regardons tous ces petits visages fixés, dont certains appartinrent à des enfants d'un autre siècle, depuis longtemps devenus poussière, après avoir été des grandes personnes, puis des vieilles personnes, puis des morts. Et même, s'il s'agit de garçonnets et de fillettes

qui furent nos contemporains à l'âge des pantalons et jupes courtes, il nous vient un regret poignant de ce temps où nous avions trois ans, sept ans, douze ans...

Ne sommes-nous pas tous, nous, les jeunes d'aujourd'hui, des petits garçons et des petites filles à jamais disparus? Notre enfance est morte. Déjà, les temps ne sont plus du tout les mêmes, nous sentons bien que ces nouveaux venus ne ressemblent point aux créatures hautes comme des bottes que nous fûmes.

Nous autres, nous n'avons connu ni automobiles, ni aéroplanes, quand nous étions des écoliers et des écolières; et, rien qu'à cause de cela, nous vivons cet au-delà : la jeunesse. D'autres cortèges enfantins se sont dressés derrière nous; et, parce que le progrès va vite et que nous sommes déjà d'une génération démodée. Certes, malgré la distance, nous nous entendrions bien mieux avec cette frimousse, œuvre de

DES ENFANTS JOUANT DANS UN JARDIN, PAR CLAROT

DE HAUT EN BAS, A GAUCHE, TÊTES D'ENFANTS PAR MORIN, DROLLING, GREUZE; AU MILIEU, PAR ROMNEY, DROUAIS, FRAGONARD; A DROITE, PAR MORLAND, GUÉRIN ET LAWRENCE

LES ENFANTS PAILLERON, PAR JOHN SARGENT

Lawrence, avec ce bambin qui joue du tambour et sa bambine, peints par Clarot, qu'avec le petit comte moderne sorti des pinceaux élégants de La Gandara, ou la toute petite demoiselle contemporaine du maître très exquis Aman Jean.

Je sais, pour ma consolation, que je ne suis pas la seule à sentir la différence toujours plus accentuée qui sépare mon enfance à moi de celle des mioches d'aujourd'hui. C'est ainsi que Lucien A. Daudet, qui est « de mon bateau », s'écrie dans son nouveau livre, cet émouvant *Prince des Cravates* : « J'admire les enfants d'aujourd'hui qui savent jouer avec de *vrais* joujoux, ces affreux nabots entichés d'aéroplanes et d'autos avant même de savoir parler! »

Pour moi, je ne consens pas à les traiter si durement, les petits du XXe siècle. Il y en a de très gentils tout de même. Après tout, c'est peut-être nous qui rabâchons déjà. Étant d'anciens amoureux de Mme de Ségur, nous ne comprenons pas très bien qu'un petit bonhomme ou une petite bonne femme préfère *Nick Carter* aux *Malheurs de Sophie*. Nous sommes un peu scandalisés de voir qu'on fait de nos « bergeries » trouvées avec tant de transports, à Noël, dans notre bottine exiguë de jadis, qu'on fait de nos chères « poupées de peau », des objets de vitrine.

Ah! ces poupées de peau et ces « poupées à ressorts », avec quelle

fraternité nous les regardons derrière la vitre qui, maintenant les sépare si tristement de nous! Nous les reconnaissons, nous voudrions les prendre dans nos bras. Elles sont sans doute nées vers 1884, quand nos mains étaient toutes menues, nos bouches balbutiantes et nos âmes encore dans l'œuf.

Maintenant, le jouet mécanique qui représente quelque Blériot au vol nous semble aussi étranger que cette guillotine minuscule, amusement des mioches du Directoire...

Qu'importe! En dépit de nos légers regrets, l'enfance est toujours l'enfance, que le siècle marche en diligence, en chemin de fer ou en automobile. En 1900, comme en 1800, comme en 1700, il y a en elle

EN HAUT, ROSE W, PAR BOUTET DE MONVEL ; A GAUCHE, Mlle A. J., PAR AMAN JEAN, ET A DROITE, Mlle M. ADAM, PAR RENOIR

cette fraîcheur indubitable, cette candeur qui nous met les larmes aux yeux, cette nouveauté comparable au bourgeon qui deviendra feuille ; ou plutôt, comme le dit Gérard d'Houville avec une grâce qui n'appartient qu'à Marie de Régnier : « Il y a chez l'enfant tous les sentiments de l'humanité, les uns en germe et qui se développeront plus tard, les autres en pleine floraison et qui se dessècheront au contraire ensuite. Mais, au point de vue sentimental, vraiment et purement sentimental, je crois bien que l'enfance l'emporte sur les époques futures par la fraîche profondeur des sensations, l'infini de sa plus brève douleur, la brusquerie délicieuse de ses tendresses et sa délicatesse infinie. »

Oui, les deux frêles messieurs du XVIII[e] siècle que vous voyez là, à la seconde page de cet article, se sont dit sans doute les mêmes choses fraîches, impayables, les mêmes « mots d'enfants » qu'à la sixième page ont répété sans le savoir ce jeune homme de douze ans et cette jeune fille de huit ans, assis par Sargent l'un à côté de l'autre, si gentiment, mots d'enfants que répèteront, malgré tout, les arrières-neveux de nos neveux...

Mots d'enfants, figures d'enfants... D'hier, d'aujourd'hui, de toujours, est cette exposition de Bagatelle, parce qu'en somme l'humanité ne change guère et que l'enfance est, comme le printemps, passagère mais éternelle, et parée de fleurs qui nous semblent toujours nouvelles, encore qu'elles soient les mêmes depuis le commencement des siècles.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

(Photos Moreau frères)

TÊTE D'ENFANT PAR HENNER

L'ANNIVERSAIRE DE LA PETITE PRINCESSE JULIANA. — A l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la petite princesse Juliana, la reine de Hollande la présente à la foule à l'une des fenêtres du Palais, puis, accompagné du prince consort, la reine et la petite princesse parcourent les rues d'Amsterdam.

RÉJOUISSANCES POPULAIRES. — Huit mille garçonnets et fillettes, réunis sous les fenêtres du Palais chantent la bienvenue à la princesse Juliana puis agitent en son honneur hochets et drapeaux enrubannés.

Orchestre en costume national.

Deux charmantes silhouettes.

De l'entrain général qui régna pendant la journée, on peut conclure que ce fut vraiment une fête de la nation.

LE RETOUR DE L'EXPÉDITION CHARCOT

L'équipage du « Pourquoi-Pas? »

L'état-major de l'expédition.

LE RETOUR DE L'EXPÉDITION CHARCOT. — Le 5 juin est rentré, dans le port de Rouen, *le Pourquoi-Pas*, portant les membres de l'expédition française du Pôle sud, après quinze mois de lutte contre la glace. Les collaborateurs de Charcot étaient :MM. Bongrain, Godfroy, Rouch, Gain, Gourdon, Lionville, Senouque.

Le Dr Charcot en ski.

Mme et M. Jean Charcot.

RÉSULTAT. — De nombreuses observations scientifiques ont été faites pendant l'hivernage, au point de vue géographique, les contours du continent antarctique sont désormais fixés sur les bords du Pacifique.

UN RICHE CHINOIS EN VOYAGE. — De gauche à droite, ce groupe nous montre Mme Wu, femme du Ministre de Chine à Washington; leur bru, Mme Wu Tchao Tchu; le fils de celle-ci Yim Tchoug; et le Ministre, rappelé de Washington, où il laisse la réputation d'un homme de haute intelligence et d'un humoriste.

En route vers le camp.

Un beau type de sénégalaise.

LES TROUPES NOIRES EN ALGÉRIE. — A la fin de mai est arrivé à Oran un bataillon de 800 hommes, sous le commandement du chef de bataillon Mouveaux. Ils vont tenir garnison à Colomb-Béchar, dans l'extrême sud et c'est une expérience dont on attend les meilleurs résultats. Selon la coutume, les troupes noires sont arrivées avec femmes et enfants; les femmes portant sur la tête leur petite fortune.

Le camp des Sénégalais.

VUE GÉNÉRALE DU CAMP DES SÉNÉGALAIS et première revue des troupes dans leur nouvelle garnison algérienne, dans l'extrême sud.

LA TERRE TREMBLE EN ITALIE. — Une nouvelle secousse de tremblement de terre a eu lieu en Italie le 7 juin, traversant d'ouest à l'est la péninsule avec le Vésuve comme point de départ. A Naples, la secousse n'a duré que deux secondes. Beaucoup de victimes, mais moins nombreuses que pendant le désastre de Messine.

M. Lavisse lisant son discours. Le monument à Pasteur.

MONUMENT A PASTEUR. — Le monument élevé à Pasteur à l'École Normale a été inauguré le 5 juin.

LES LOULOUS DE POMÉRANIE sont les petits chiens actuellement à la mode à Londres. Ils atteignent jusqu'à des prix fous. Ils sont très intelligents et se prêtent à toutes les petites comédies de leurs maîtresses.

UN REMARQUABLE ATTELAGE D'AUTRUCHES, comme on en rencontre assez couramment en Californie.

Comment j'ai découvert le Pôle Nord

par R. Peary

(5ème Article)

PEARY DIRIGE SA LONGUE VUE VERS LE PÔLE

Les immensités glacées se sont succédé. L'explorateur approche du but de tant d'efforts. Les péripéties de son dur voyage ont quelque chose de plus émouvant et de plus dramatique aux abords des mystérieux espaces inconnus (1 et 2)

Le précédent article se terminait sur cette affirmation catégorique que, sans l'emploi du système des divisions de relais, il est matériellement impossible au meilleur homme de parvenir jusqu'au Pôle et d'en revenir.

D'abord parce que une seule troupe ne saurait emporter jusqu'au Pôle assez de provisions pour la conduire jusque-là et l'en ramener. Ensuite, parce qu'il est indispensable qu'une troupe auxiliaire fraie la route, de façon à ménager les forces du groupe principal. Troisièmement, parce que, lorsque la charge d'un traîneau a été entièrement consommée, les conducteurs de ce traîneau et leur attelage

(1) Voir *Je sais tout* nos 62, 63, 64 et 65.

deviennent autant de bouches inutiles, de bouches parasites, qui ne vivraient plus qu'aux dépens des autres traîneaux. Quatrièmement, chaque division étant une unité indépendante, elle peut se séparer du gros de la troupe sans en diminuer la force. Cinquièmement, quand les groupes auxiliaires ont accompli leur œuvre si importante d'ouvrir la route et de transporter les provisions, le groupe auquel est réservé le couronnement de l'œuvre doit être peu nombreux et soigneusement composé, parce qu'une petite troupe voyage plus vite qu'une grande.

L'avant-garde, choisie parmi les membres les plus actifs et les plus expérimentés de l'expédition, assurée des chiens les plus vigoureux, devait accomplir une marche par vingt-quatre heures, à moins d'obstacles absolument infranchissables, contre vents et tempêtes, et prendre de l'avance. L'expérience avait prouvé en effet que, quelque distance qu'ait pu parcourir une avant-garde, le groupe qui vient après elle parcourt la même distance en un temps moins long, n'ayant pas la peine de chercher son passage marqué par la piste de ses prédécesseurs.

Le chef de l'avant-garde, Bartlett, devait marcher devant sa troupe, en raquettes à neige, précédant ainsi toute l'expédition.

Quant aux groupes auxiliaires destinés à revenir en arrière à mesure que les charges de leurs traîneaux auraient été consommées, une partie très importante de leur travail devait consister à entretenir la route frayée, de façon à assurer au groupe principal un prompt et facile retour.

Le dernier jour de février, aussitôt qu'il fit assez clair pour marcher, Bartlett et Borup se mirent en route vers le Nord par un temps clair, calme et froid. Alors, je passai en revue mes traîneaux pour en vérifier les charges. Il ne restait assez de chiens que pour dix-neuf attelages.

Un à un, nos groupes se détachèrent du gros de l'armée, et s'engagèrent sur la piste du capitaine, silencieusement, car le vent d'Est emportait au loin tous les bruits. La cavalcade disparut en peu de temps, absorbée dans la brume et les tourbillons de neige. Enfin, je partis en arrière-garde avec ma propre troupe.

Une heure plus tard, nous avions franchi la frange glaciaire. Le dernier homme, le dernier chien, le dernier traîneau de l'expédition polaire étaient enfin engagés sur la glace de l'Océan arctique par une latitude de 83 degrés 10' environ.

Malgré le travail de nos haches et celui qu'avaient fait nos devanciers, la route était dure, surtout pour les traîneaux esquimaux. Plus long et mieux conformé, le traîneau Peary se conduisait mieux. Nous franchîmes l'arête de pression formée sur l'extrême bord de la frange glaciaire, puis le canal formé par les marées et nous fûmes tout heureux d'en avoir fini avec cette méchante zône raboteuse.

La surface de la vieille banquise était beaucoup meilleure. La neige ne semblait pas profonde et le vent d'hiver l'avait agréablement durcie. Pourtant, ce n'était pas l'idéal du parquet ciré et nos traîneaux, dont le froid avait rendu le bois cassant, commencèrent à souffrir beaucoup.

Enfin, j'atteignis le premier campement du capitaine. Il y avait deux igloos; j'en pris un et Marvin prit l'autre. Les groupes de Goodsell, de Mac Millan et d'Henson durent bâtir leurs *igloos* pour cette nuit, car l'ordre dans lequel nous utiliserions les igloos de Bartlett et de Borup avait été tiré au sort au cap Columbia.

Le jour suivant, la violence du vent n'avait pas diminué, mais je n'en fis pas moins marcher mes hommes afin de bien m'assurer que notre organisation fonctionnait convenablement. L'étape ressembla fort à la précédente. Nous en avions accompli les trois quarts quand j'aperçus un nuage noir et menaçant à l'horizon du Nord-Ouest.

Et bientôt, je vis devant nous, sur la neige, des taches noires qui n'étaient autres que mes divers groupes arrêtés par une brisure. C'était un canal d'environ un quart de mille de large formé après le passage du capitaine. Le vent avait fait son œuvre!

J'ordonnai de camper. Marvin et Mac Millan en profitèrent pour pratiquer un sondage qui donna 175 mètres de fond. Cette étape nous avait fait dépasser le record britannique de 83° 20', établi par le capitaine Markham au Nord du cap Joseph-Henry, le 12 mai 1876.

LA CREVASSE SE REFERME

Le lendemain matin, avant le jour, le grincement de la glace m'annonça que les deux lèvres de la blessure s'étaient rejointes. Frappant à coups de hachette sur le sol glacé de mon igloo, je donnai aux trois autres maisons de neige le signal de se hâter de déjeuner. Le temps était redevenu clair en dépit de la vapeur produite

(Copyright R. Peary)

COMMENT ON TAILLE SA ROUTE AU TRAVERS D'UNE ARÊTE DE PRESSION

Cette photographie donne une idée très nette des difficultés qu'ont à vaincre les audacieux voyageurs qui se risquent à cheminer sur les glaces de l'Océan Polaire et à y faire passer leurs lourds traîneaux.

par le vent, qui continuait à souffler avec la même violence.

Avec les premières lueurs du jour, nous nous hâtâmes de passer la brisure sur la jeune glace qui faisait radeau, se mouvait, s'écrasait sous l'action des deux rives se resserrant. Cette façon de franchir les canaux est très dangereuse. De l'autre côté, pas de trace du capitaine : le mouvement latéral de la banquise avait entraîné la piste avec elle.

Après une ou deux heures de marche, nous nous trouvâmes dans la fourche formée par deux autres crevasses, sans pouvoir bouger d'aucun côté. Trop faible pour porter un traîneau, la jeune glace pouvait cependant soutenir un Esquimau, et j'envoyai Ky-u-tah explorer la banquise

à l'Ouest, à la recherche de la piste du capitaine pendant que les autres Esquimaux nous construisaient un abri de glace contre le vent. Notre batteur d'estrade revint au bout d'une demi-heure. Il avait retrouvé la piste. Peu après, un mouvement des bords de la crevasse se produisit et nous pûmes passer.

En retrouvant la piste, je reconnus que Borup était déjà revenu vers le cap Columbia, selon le programme arrêté. Sans doute était-il à la recherche de notre trace sur la rive méridionale de la fissure.

Aussitôt que Marvin, qui nous suivait, nous eut rattrapés, je l'expédiai en arrière vers notre campement de « Crane City », au cap Columbia, pensant que Borup, un peu nouveau dans le métier, pouvait avoir besoin d'une plus vieille expérience.

Avant la nuit, nous arrivâmes au troisième camp du capitaine. Encore un jour ou deux et le soleil serait sur nous. Ce que nous ressentions à cette idée est intraduisible.

Pendant l'étape suivante, le 4 mars, le temps changea. Le vent avait tourné à l'Ouest; le ciel était nuageux et il y eut de petites chutes de neige. Mais la température avait remonté jusqu'à 9° au-dessous de zéro, et, après celle que nous venions d'endurer, elle nous semblait presque trop chaude. Les crevasses se multipliaient. Un grand nuage à l'Est m'inquiétait fort, car cette haute température et cette neige par vent d'Ouest prouvaient qu'il y avait de ce côté beaucoup d'eau libre.

La perspective n'avait rien de plaisant, mais la route se faisait beaucoup moins dure. En avançant, je reconnus qu'aucune fissure ne coupait la piste du capitaine et, de bonne

LES TRAINEAUX

Tout en haut, à gauche, on voit les explorateurs fatigués poussant les traîneaux que les chiens fourbus se refusent à traîner. A droite, la caravane parcourt la glace relativement lisse d'une crevasse gelée. Au-dessous, on voit les traîneaux faire halte en cours de route. En bas, c'est un traîneau qui alla jusqu'au Pôle.

heure, nous atteignîmes le quatrième igloo de Bartlett.

J'y trouvai un mot du capitaine m'annonçant qu'il était arrêté un mille au Nord par l'eau libre. C'était sans doute un Esquimau qui avait apporté ce billet. Cela expliquait ce nuage menaçant que je n'avais cessé de guetter à l'horizon du Nord-Ouest.

Nous fûmes bientôt auprès de Bartlett. La glace s'était ouverte dans toutes les directions, une glace peut-être épaisse de trente mètres. Imaginez quelle force il faut pour y déterminer ces brisures. Cela reste inconcevable pour nos esprits.

Le jour suivant, 5 mars, fut un beau jour clair. Le vent soufflait de l'Est et la température était de 20° au-dessous. Nous vîmes un instant le soleil à midi, une grande boule jaune qui s'éleva sur l'horizon méridional.

Pendant la nuit, la crevasse s'était un peu rétrécie, puis, sous la force de la marée, elle se fit plus large que jamais, et nous nous occupâmes de réparer nos traîneaux.

Tout le jour suivant nous restâmes sur le bord de la crevasse, puis un autre jour encore. Trois, quatre jours se passèrent dans cette intolérable inaction.

Jusqu'au 9 mars, la crevasse s'élargit devant nous. Chaque jour, je considérais anxieusement la piste vers le Sud. Mais Marin ni Borup ne revenaient. Oh! ces promenades impatientées devant nos igloos! ces ascensions répétées des éminences voisines d'où fouiller l'horizon! ce sommeil de quelques heures, l'oreille sans cesse tendue vers le moindre bruit! On se lève, d'instant en instant, croyant toujours entendre le bruit d'un attelage de chiens. Et ces sombres souvenirs de notre précédente expédition; ces tristes prévisions du résultat de celle-ci! Ce fut le moment le plus rude de ces quinze mois passés loin du monde civilisé.

Cette provision supplémentaire d'alcool et de pétrole que Marvin et Borup devaient me rapporter, je sentais qu'elle représentait une question *vitale* de notre succès. Tout en faisant les cent pas, je ruminais la façon d'employer au besoin le bois de nos traîneaux à chauffer les fourneaux pour nous faire du thé, une fois notre provision d'alcool et de pétrole épuisée.

Le soir du 10 mars, la brisure était presque fermée. Je donnai l'ordre de reprendre la route le lendemain matin. Je ne pouvais attendre plus longtemps et je résolus de ne plus compter que sur les chances que pouvait avoir Marvin de nous rattraper avec l'alcool et le pétrole.

Le matin du 11 mars fut clair et calme avec une température de 40° sous zéro qui nous annonçait que tous les canaux d'eau libre devaient être gelés. Je me mis en route de bonne heure.

Nous traversâmes la brisure sans difficulté et fîmes une bonne marche d'au moins douze milles. Au cours de cette journée, nous passâmes sept fissures variant en largeur d'un quart de mille à un mille. Toutes étaient recouvertes d'une croûte de jeune glace juste praticable. La totalité de nos groupes cheminait de conserve, celui de Bartlett y compris. C'est en cette marche que nous franchîmes le 84e parallèle.

Borup et Marvin rejoignent enfin le gros de l'expédition

Le lendemain matin, le temps était clair et la température était tombée à — 45°. Nous fîmes encore une belle marche d'au moins douze milles marins, pendant la première moitié de laquelle nous passâmes beaucoup de brisures et de fissures étroites. La seconde moitié s'en accomplit sur une série de larges et vieux glaçons bien cimentés.

L'étape suivante, le 13, fut particulièrement rude. Nous partîmes par une température de — 53°, le minimum atteint pendant la nuit ayant été de — 55°, à l'aube, le thermomètre avait marqué — 59°. Cette fois, je marchais en avant de ma division et, nous couvrîmes encore au moins douze milles.

Comme nous venions d'achever nos igloos, un Esquimau qui se trouvait sur le haut d'un hummock s'écria frénétiquement:

— *Kling-mik-sue!* (Voici les chiens!)

Un peu plus tard, Sigloo, qui était de la troupe de Borup, nous apportait un mot de Marvin, nous disant que lui, Borup et leurs hommes avaient couché la nuit précédente à notre second campement, qu'ils passeraient la nuit à notre dernier camp et nous rattraperaient le jour suivant. Notre arrière-garde, avec ses précieux chargements d'alcool et de pétrole avait passé la Grande Brisure!

J'ordonnai à Henson de se mettre en route le lendemain matin de bonne heure, avec son groupe d'Esquimaux et ses traîneaux, pour faire le service d'avant-garde pendant les cinq prochaines étapes.

Cette nuit-là, je dormis comme un enfant, sans me préoccuper de rien. Au

PAYSAGES GLACIAIRES

En haut, c'est un curieux aspect de formations de glace, auprès du cap Columbia. En bas, Marvin est en train de prendre des observations astronomiques à l'abri d'un mur fait de neige.

matin, Henson partit au Nord avec son groupe de pionniers esquimaux, Oo-tah, Ah-wah-ting-wah, Koo-loo-ting-wah, ses traîneaux et leurs attelages. Un peu plus tard, le docteur Goodsell, retourna en arrière avec deux Esquimaux, Wesh-ar-koop-si et Ar-co, un traîneau et douze chiens.

Dans la seconde moitié de l'après-midi, ce 14 mars, nous vîmes un autre nuage d'argent s'avancer le long de notre piste et, bientôt, Marvin nous rejoignait à la tête de l'arrière-garde, les hommes et les chiens fumant comme une escadre de vaisseaux de guerre. Il nous apportait une ample provision de combustible.

Marvin fit un sondage à environ un demi-mille au Nord du camp. Il trouva une profondeur de 1.510 mètres. Et ceci vint à l'appui de mon opinion que nous avions véritablement passé la Grande Brisure. Celle-ci, fort probablement, suit le haut fond qui prolonge le continent.

Le lundi 15 mars fut aussi clair et froid, avec une température entre 45° et 50° sous zéro. Le vent revenu à l'Est était fort pénétrant. Bartlett et Marvin se mirent en route avec leurs haches-pics, aussitôt avalés le thé et le pemmican du matin, en compagnie de leurs divisions. De même, Borup et son groupe, les suivirent dès que leurs traîneaux furent arrimés.

Mac Millan reprit la route du cap Columbia avec deux Esquimaux, deux traîneaux et quatorze chiens. Il avait un talon gelé qui le faisait beaucoup souffrir. Il m'était pénible de m'en séparer plus tôt que je ne l'aurais voulu, car ses services avaient été inestimables. Mais, grâce à l'entraînement que je leur avais donné, mes hommes étaient « interchangeables. »

Lui ayant fait mes adieux, je suivis les trois autres groupes vers le Nord conduisant l'arrière-garde comme précédemment.

Tard dans l'après-midi, nous commençâmes à entendre des bruits sourds et des grondements dans diverses directions. Cela nous promettait encore plus d'eau libre en avant de nous. Bientôt, une brisure en formation nous coupa la route, tandis qu'au Nord, nous pouvions voir des mouvements de glace. La brisure se rétrécissait vers l'Est et nous la côtoyâmes jusqu'à ce que nous fussions parvenus en un point où se voyaient nombre de glaces flottantes. Nous fîmes passer les chiens et les traîneaux de glaçon en glaçon, employant ceux-ci comme des bacs de passeurs.

Comme il faisait filer son attelage d'un glaçon à un autre, par-dessus la fissure ouverte, Borup vit ses chiens glisser à l'eau. D'un seul bond, le jeune et vigoureux athlète arriva à temps pour empêcher le traîneau de suivre les chiens et, saisissant les traits, il tira ses bêtes de l'eau. Un homme moins vite et moins musculeux que Borup y eut très bien pu perdre tout l'attelage aussi bien que le traîneau.

HENSON A DU RETARD. MARVIN PART EN AVANT-GARDE

Cette nuit-là, la température fut de 50° sous zéro; une brise glacée soufflait du Sud-Ouest et il y avait suffisamment d'humidité dans l'air qui nous environnait pour donner au vent un tranchant qui rendit fort désagréable le temps employé à la construction des igloos.

En atteignant la glace solide de l'autre côté de notre passage, nous piquâmes au Nord, mais nous n'avions parcouru qu'une courte distance quand, avec un bruit sourd la glace se sépara droit devant nous, formant une autre brisure. Nous fûmes obligés de camper.

Le matin, nous trouvâmes un passage à travers la brisure, à peu de distance à

AUTOUR DU PÔLE

Le Commandant Peary, avec ses meilleurs chiens, fit, tout autour du Pôle, un certain nombre de courtes excursions dans le but de reconnaître de son mieux la région.

CONSTRUCTEURS D'IGLOOS A L'ŒUVRE

Nos lecteurs pourront voir ici comment se taillent les blocs de neige destinés à la construction des igloos. On se croirait plutôt sur un chantier de carriers qu'au milieu de glaces polaires. (Cette photographie a été prise le 3 avril 1909.)

l'Est de notre camp, au moyen de quelques glaçons qui s'étaient trouvés cimentés les uns aux autres pendant la froide nuit. Nous avions à peine fait quelques mètres que nous tombâmes sur l'igloo qu'avait occupé Henson. Six heures plus tard, nous rencontrions un autre de ses igloos; l'étape suivante se trouvait encore plus courte, si bien qu'au bout de quelque quatre heures, nous trouvâmes le nègre et sa division campant et occupés à faire un traîneau des débris de deux autres. C'est aux avaries survenues à ses traîneaux qu'il attribua la brièveté de ses dernières marches et la nécessité où il s'était trouvé de camper.

Après un court sommeil, j'envoyai Marvin en avant-garde pour nous faire la route. Je lui demandai de s'efforcer d'accomplir deux longues marches qui rattrapassent le retard apporté par ces courtes étapes. Marvin se mit en route de très bonne heure, bientôt suivi par Bartlett, Borup, Henson, armés de haches-pics pour améliorer la piste que tracerait Marvin.

Le 19 mars fut un beau jour brillant, tout ensoleillé de lumière jaune. La saison était maintenant assez avancée pour que le soleil, tournant sans cesse dans le ciel, comme il le fait sous cette latitude, fût au-dessus de l'horizon la moitié de la journée, sans que, pendant l'autre moitié, il y eut presque de véritable obscurité. C'était seulement un demi-jour grisâtre.

Ce jour-là, la température fut d'environ 50° à en juger par le gel du cognac et la fumée qui obnubilait nos chiens, car il y avait dans tous mes thermomètres à alcool des bulles qui empêchaient toute lecture précise.

BORUP REGAGNE LA TERRE. MODIFICATION DANS LA COMPOSITION DES GROUPES

De nouveau, Marvin, qui menait l'avant-garde, nous procura une belle étape de quinze milles au moins, au bout de laquelle nous nous trouvâmes entre 85° 7' et 85° 30'; c'était à peu près la latitude de notre « Camp de la Tempête », trois années auparavant. Mais nous avions vingt-trois jours d'avance sur cette année-là et, au point de vue des provisions de l'équipement, de la condition générale des hommes et des chiens, il n'y avait pas de comparaison possible.

Bartlett estima notre latitude de ce jour à 85° 30', Marvin à 85° 25' et moi à 85° 20'.

Le lendemain matin, Bartlett reprit le commandement de l'avant-garde et se remit en route de fort bonne heure avec deux Esquimaux, seize chiens et deux traîneaux. Un peu plus tard, Borup nous quittait et s'en retournait vers la terre avec trois Esquimaux, seize chiens et un traîneau.

J'étais vraiment fâché de l'obligation où je me trouvais de renvoyer Borup à la tête du second groupe de relai. Le jeune athlète de Yale était un des membres de valeur de mon expédition. Il mettait tout son cœur à son travail; il avait bousculé ses lourds traîneaux et conduit ses chiens avec l'habileté presque d'un Esquimau, dans un style qui avait commandé l'admiration de toute notre troupe. Comme Mac Millan, il avait un talon gelé.

Quelques minutes après le départ de Borup, j'envoyai Henson avec deux Esquimaux, trois traîneaux et vingt-quatre chiens sur la piste de Bartlett, vers le Nord. Marvin et moi, avec quatre Esquimaux, cinq traîneaux et quarante chiens, nous devions rester douze heures de plus à ce campement, pour donner à Bartlett une étape d'avance sur nous.

A partir de ce camp, chaque division ne compta plus que trois hommes au lieu de quatre, mais je ne réduisis pas la quantité de thé, de lait et d'alcool, allouée pour chaque jour à chaque groupe, le travail étant fort dur.

Désormais, il régnait un jour continu. Cela nous permit de modifier notre méthode de travail afin de ramener les deux troupes en contact toutes les vingt-quatre heures. La troupe principale restait au camp environ douze heures après le départ de l'avant-garde. Celle-ci faisait son étape, campait et se couchait. Quand le groupe principal avait couvert la distance couverte par l'avant-garde et arrivait aux igloos, l'avant-garde levait le camp et se mettait en route, tandis que le groupe principal prenait possession des igloos et se couchait à son tour.

NOUS FAISONS QUELQUES SONDAGES

A ce moment, Henson voyageait de conserve avec Bartlett, tandis que Marvin et ses hommes faisaient route avec moi.

Au camp suivant, Marvin fit un sondage et, à notre grande surprise, atteignit le fond à 570 mètres. Comme il rembobinait le fil, celui-ci se rompit et une partie en fut perdue avec le plomb. Nous nous remîmes en route peu après minuit. Marvin prit un traîneau et après une marche comparativement courte, nous atteignîmes le camp de Bartlett. Il avait été retardé par le bris d'un de ses traîneaux et je trouvai l'un de ses hommes et le groupe de Henson occupés à réparer l'avarie. Quant à Bartlett, il était parti et les autres se remirent en route peu après notre arrivée.

Marvin fit un autre sondage et atteignit 1.280 mètres sans toucher le fond, perdant par malheur deux haches-pics dont il s'était servi au lieu de plomb et une certaine quantité de fil. Nous nous couchâmes. C'était un beau jour ensoleillé et brillant. Une fraîche brise soufflait du Nord et la température avoisinait 40° sous zéro.

Le 22, nous fîmes une belle marche d'au moins quinze milles à la fin de laquelle je fis construire par les Esquimaux un mur de neige destiné à abriter du vent Marvin pendant qu'il prendrait une observation méridienne pour nous fixer sur notre latitude. Jusqu'à ce moment, nous n'avions pas tenté d'observations précises. L'altitude du soleil ayant été trop faible pour pouvoir nous donner rien qui méritât confiance. Par ce jour clair et calme, avec cette température qui ne descendait pas au-dessous

INSTANTANÉS HYPERBORÉAUX

En haut, près de leur igloo, quatre Esquimaux de l'expédition polaire. En bas, devant un igloo du camp Jesup (6 avril 1909), on voit le vaillant attelage de chiens qui conduisit Peary jusqu'au Pôle. Déjà, on entrevoit la fin de l'infini désert de glace... Encore quelques semaines d'efforts, et l'héroïque expédition atteindra le sol magique que nul homme n'a jamais foulé, le Pôle Nord, qui ne fut jusqu'ici, pour tant de martyrs, qu'un décevant mirage!

de 40°, il nous parut désirable de contrôler notre estime.

Le résultat des observations de Marvin nous plaçait approximativement par 85°48' de latitude Nord, mais la correction de réfraction n'était comptée que pour — 10° Fahrenheit, la plus basse température qui fût portée sur nos tables.

C'est en ce point, qu'évaluant nos deux dernières étapes a un total de vingt-cinq milles, nous calculâmes que le camp d'où Borup était retourné en arrière se trouvait par 85°23', alors que nos estimations respectives l'avaient situé, — on l'a vu, — par 85°20', 85°25', 85°30'. Cela nous montra que nous avions positivement gagné en moyenne 11 milles 1/2 de latitude par étape. De ces étapes, quatre avaient été très courtes pour des causes que je pensais pouvoir prévenir désormais. Je me sentais assuré, si nous ne nous trouvions pas arrêtés par l'eau libre, accident qu'aucun calcul, qu'aucun pouvoir humain ne pouvaient prévoir, que nous arriverions certainement à élargir cette moyenne. Mais je savais aussi qu'on ne doit se bercer d'aucun fol espoir quand on est livré aux caprices de la glace.

L'étape suivante se fit par une température de — 30° et une atmosphère embrumée, produit certain de quelque eau libre aux environs. En effet, à environ cinq milles de notre camp, nous réussîmes, grâce à un travail fort actif, à faire passer quatre de nos cinq traîneaux par-dessus une brisure en formation. Mais le passage du cinquième traîneau nous occasionna un retard de quelques heures, car nous eûmes à tailler de nos haches un radeau de glace pour lui servir de bac ainsi qu'à ses chiens et à son conducteur esquimau.

A la fin de la marche suivante, qui, d'environ quinze milles, nous amenait au delà au 86° parallèle, nous atteignîmes le dernier camp de Bartlett, où nous trouvâmes Henson et ses hommes dans leur igloo. Je les remis en route immédiatement, et leur donnai, pour Bartlett, un mot bref d'encouragement. Je lui disais que son dernier camp l'avait amené par plus de 86°, que, cette nuit-là, il dormirait sans doute au-delà du record norvégien et je lui demandais de hâter notre vitesse de toutes ses forces.

Cette étape fut assez rude, le jour était brumeux et l'air plein de givre qui, s'attachant à nos cils, les collait presque les uns aux autres. Parfois, comme j'ouvrais la bouche pour crier un ordre à mes Esquimaux, une douleur subite me coupait ma parole : la gelée avait fait prendre ma moustache avec ma barbe.

La marche fut de quinze milles. Elle nous porta au delà du record norvégien (Nansen, 86°13'6") et nous étions en avance de quinze jours sur la date de ce record. Mon traîneau de tête trouva Bartlett et Henson ensemble au camp, mais il s'étaient déjà remis à leur besogne de pionniers avant que je n'y arrivasse moi-même.

L'étape suivante fut bonne. Bartlett avait obéi d'enthousiasme au désir que je lui avais exprimé de hâter notre marche. Favorisé par un sol commode, il avait gagné vingt bons milles en dépit d'une tempête de neige qui, pendant la majeure partie de sa marche, l'avait fortement gêné pour trouver sa route.

Bartlett se propose de dépasser le 88° parallèle en cinq étapes

A dix heures et demie, le matin du 25, je rencontrai Bartlett, Henson et leurs hommes au camp, suivant les instructions que je leur avais données de m'attendre à la fin de leur cinquième étape. Je fis sortir tout le monde et chacun s'employa activement à réparer les traîneaux, à refaire le partage des charges, à déterminer les moins bons chiens et à répartir les Esquimaux dans les groupes restants.

Cependant, favorisé par un temps clair, Marvin prit une autre observation méridienne et releva 86°38'. Cela nous reportait, ainsi que je l'avais espéré, au-delà du record italien et nous apprenait qu'en nos trois dernières étapes, nous avions couvert une distance précisément mesurée de cinquante minutes de latitude, soit, en moyenne, seize milles deux tiers par étape. Nous avions trente-deux jours d'avance sur le record italien.

A environ quatre heures de l'après-midi, Bartlett, avec Co-que-ah et Karko, deux traîneaux et dix-huit chiens, repartit en avant-garde, dans l'intention bien arrêtée d'emballer le 88° parallèle en cinq étapes, après quoi, il devrait retourner en arrière. J'espérais sincèrement qu'il y réussirait.

Le matin qui suivit, mercredi 26 mars, je mis sur pied toute la troupe à cinq heures, après un bon temps de sommeil. Aussitôt pris notre habituel déjeuner de pemmican, de biscuit et de thé, Henson, Oo-tah et Kesh-ing-wah, avec trois traîneaux et vingt-cinq chiens se mirent à la piste de Bartlett. Marvin, avec Kud-look-too et «Harrigan», un traîneau et dix-sept chiens, partit au sud, à neuf heures du matin.

Aucune appréhension pour l'avenir n'assombrit ce départ. C'était un matin clair et glacé, le soleil faisait étinceler la glace et la neige; la brise soufflait très froide du désert polaire et Marvin lui-même, quoique ennuyé de retourner en arrière, exultait à cette idée qu'à l'exception de Bartlett et de moi-même, il était le seul homme blanc qui eut pénétré en cette inhospitalière région qui s'étend entre la latitude de 86°34' et le Pôle. Les derniers mots que je lui aie dits furent :

— Gare aux brisures, garçon!

Par une singulière coïncidence, aussitôt que Marvin eut entamé son fatal voyage de retour, le soleil s'obscurcit et une triste brume couleur de plomb s'étendit sur tout le ciel. Ce voile gris, contrastant avec la blanche et morne surface de glace et de neige et la qualité singulièrement diffuse de la lumière, produisait un effet indescriptible. C'était une nuit sans ombre à travers laquelle il était impossible de voir à quelque distance.

Près du terme de la première marche, après le départ de Marvin, nous fûmes encore détournés à l'Ouest de notre route par une brisure. Comme nous allions atteindre le camp de l'avant-garde de Bartlett, le brouillard gris au travers duquel nous avions fait route se leva et le soleil apparut, clair et brillant. La température était de — 20°. Bartlett se mettait précisément en route au moment où j'arrivais et j'appris avec plaisir que nous venions de parcourir quinze bons milles.

Le jour suivant, 27 mars, fut un de ces jours brillants, éblouissants de soleil arctique; sous le ciel d'un bleu luisant, la blanche glace luit aussi et, si chacun de nous n'avait porté des lunettes fumées, il y eut eu certainement quelques cas de cécité passagère à déplorer. Mais nous avions arboré ces lunettes dès que le soleil avait réapparu sur l'horizon au printemps.

Cette étape fut de beaucoup la plus dure

"THE TRAIL" (LA PISTE)

Tel était, dans les passages favorables et plans, l'aspect de la piste tracée par l'avant-garde et que suivaient toujours exactement les groupes suivants de la grande expédition polaire.

de ces quelques jours. Le sol fut d'abord de jeune glace broyée, déchiquetée et tranchante qui, par moments, semblait presque fendre nos bottes en peau de phoque et nos bas en fourrure de lièvre, jusqu'à nous percer les pieds. Puis nous rencontrâmes une glace en moellons, couverte d'une neige friable et profonde, à travers laquelle il nous fallait littéralement labourer notre route, soulevant et maintenant nos traîneaux jusqu'à ce que nos muscles en devinssent douloureux. Nous vîmes les traces de deux renards dans cette lointaine solitude glacée, à environ deux cent quarante milles marins de la Terre de Grant! A ma connaissance, c'est le point le plus septentrional où des traces d'animaux terriens aient été relevées.

UNE RUDE ALERTE. BARTLETT EN DANGER

Finalement, j'atteignis le camp de Bartlett dans un dédale de petits icebergs de lourde et vieille glace, enchevêtrés dans toutes les directions. Il n'était que depuis peu de temps dans cet igloo et ses hommes, comme ses chiens, étaient éreintés et momentanément découragés par le travail écœurant de frayer la voie. Je lui dis de prendre un bon temps de sommeil avant de repartir et, pendant que mes hommes construisaient les igloos, j'allégeai les traîneaux de Bartlett jusqu'à cent livres, pour les rendre mieux adaptés à ce travail d'avant-garde sur un sol particulièrement rude. Nous avions fait douze bons milles en cette étape. Nous avions franchi le 87e parallèle et nous étions dans la région du jour de six mois. A cette pensée que nous avions dépassé cette latitude avec des hommes et des chiens en bonne condition, bien approvisionnés, je me couchai le cœur léger. Ce n'était que six milles plus loin, par 87° 6" que j'avais été obligé de revenir sur mes pas trois années plus tôt.

Je m'éveillai le jour suivant, 28 mars, par un ciel brillant et clair; mais, devant nous, menaçant, se traînait, bas sur la glace, un épais brouillard couleur de fumée, avec un amer vent du Nord-Est qui, suivant l'alphabet arctique, écrivait nettement ces mots: eau libre! Bartlett avait levé le camp et s'était remis en route longtemps avant que moi et les hommes de mon groupe nous fussions éveillés.

Après avoir marché à bonne allure pendant six heures sur la piste de Bartlett, nous arrivâmes à son camp, sur le bord d'une large brisure. Au Nord-Ouest, au Nord et au Nord-Est, le ciel était noir, épais, humide; au-dessous s'étendait ce brouillard fumeux que nous avions contemplé pendant toute la journée. Pour ne pas troubler le repos de Bartlett, nous campâmes à une centaine de mètres de lui, bâtissant nos igloos aussi silencieusement que possible et, après avoir pris notre repas réglementaire de pemmican, de biscuit et de thé, nous nous couchâmes. Nous avions parcouru quelque douze milles sur un sol beaucoup meilleur que celui que nous avions eu pour nos dernières marches, presqu'en droite ligne, sur de larges glaçons et de jeune glace.

J'allais juste m'endormir quand j'entendis la glace gronder et craquer non loin de mon igloo, mais la secousse n'ayant pas été forte ni bien longue, je l'attribuai à une pression exercée par la fermeture de la crevasse qui nous barrait le chemin. M'étant assuré que mes moufles étaient bien à portée de mes mains en cas d'accident, je m'enveloppai dans mes couvertures et me préparai à dormir. Le sommeil s'emparait à nouveau de moi quand j'entendis au dehors des appels frénétiques.

Je sautai sur mes pieds et, regardant par la lucarne de notre igloo, je vis, non sans émotion, qu'une large brisure d'eau noire s'étendait entre notre igloo et les deux igloos de Bartlett. Le rebord s'en trouvait juste à notre porte et, sur l'autre rive, se trouvait un des hommes du capitaine qui hélait et gesticulait avec toute la spontanéité d'un Esquimau surexcité et fou de terreur.

Eveillant mes hommes, je démolis notre porte de neige et, en un moment, je fus dehors. La solution de continuité s'était produite à un pied du piquet où était attaché l'un de mes attelages et les pauvres chiens n'avaient échappé que de quelques pouces à la chute dans l'eau. Un autre attelage avait failli se trouver enseveli sous une arête de pression, mais le mouvement de la glace s'était providentiellement arrêté après avoir absorbé le piquet auquel les traits étaient attachés. L'igloo de Bartlett s'en allait à l'Est sur un radeau de glace détaché de la banquise et, derrière lui, aussi loin que les bouffées de fumée de la brisure nous permettaient de voir, il n'y avait rien qu'eau noire.

CONTRE-AMIRAL R.-E. PEARY.

(La fin au prochain numéro).

QUE NOUS SOMMES PETITS!

Dans les salles des antiques du Louvre, ces pieds et cette tête, débris d'un Ramsès, peuvent faire rêver le visiteur. Leur formidable proportion porte en effet son esprit vers les comparaisons de l'art antique avec nos modernes conceptions.

Monuments de jadis, de naguère et d'aujourd'hui

Par Marcel DIEULAFOY, Membre de l'Institut

(Illustrations de H. LANOS)

Nous nous extasions facilement devant les constructions modernes et leurs proportions extraordinaires nous paraissent avoir des dimensions jusqu'ici inconnues. Et pourtant, le parallèle qu'établit ici l'érudit collaborateur de *Je sais tout*, entre les monuments anciens et ceux d'aujourd'hui, montre combien la grandeur de ces derniers n'est parfois qu'une relative petitesse

Nos premiers parents n'avaient pas le sens de l'administration. Autrement, quand, après le déluge, ils songèrent à narguer un nouveau cataclysme, ils auraient nommé une commission au lieu d'entreprendre d'emblée la tour de Babel. La commission, à son tour, eût choisi des présidents d'honneur, un président effectif, des vice-présidents, un secrétaire général, des secrétaires ordinaires, des secrétaires-adjoints, des trésoriers; elle se fût divisée en multiples sous-commissions, avec chacune un état-major complet, et, ce labeur accompli, eût préludé à ses travaux en s'offrant quelques banquets. Plus tard, l'ère des enquêtes se fût ouverte; on eût déli-

béré, produit des rapports, voté leur inscription sur des briques de format officiel qui eussent été enfermées sans délai dans des casiers non moins officiels. Puis, les années auraient succédé aux années, la commission aurait été renouvelée de la base au sommet ou du sommet à la base tout en gardant son unité. Seulement, à force de discuter, elle eût oublié par degrés le but et la raison de sa réunion et ses membres se fussent enfin entendus pour mettre au concours la question de savoir si le déluge avait couvert la terre ou si l'on était en présence d'une légende, d'un mythe ou d'un symbole.

En définitive, et c'est l'essentiel, Jéhovah n'aurait pas été contraint de réprimer l'orgueil et de punir la désobéissance des hommes. Il en résulterait que les langues n'étant pas confondues, nous parlerions tous volapuk ou esperanto...

Ne naviguons pas plus longtemps sur la mer des conjectures. Le fait est acquis. La commission, cette forme suprême du progrès, cette oubliette propice aux longs sommeils n'était pas inventée au lendemain du déluge. Aussi bien, la métropole de l'antique Chaldée, la reine de l'Euphrate, la ville chère au dieu Ilou enfanta-t-elle des prodiges.

Babylone couvrait une superficie plus grande qu'aucune capitale moderne. Les caravanes employaient plus d'un jour pour se rendre de la porte du Nord à la porte du Sud. C'était une province vaste comme le département de la Seine, enveloppée par des remparts : la ville des hommes avec ses jardins irrigués par le fleuve, l'Acropole royale, Bosippa, la cité des dieux. L'ennemi mettait-il le siège devant Babylone, les généraux chaldéens chassaient les bouches inutiles, — l'antiquité était barbare aux heures de péril, — et l'armée restée seule avec la population valide trouvait dans la culture des jardins et dans les provisions arrachées aux expulsés des ressources assez abondantes pour narguer la famine, quelle que fût la durée du blocus.

Les rois de Chaldée avaient compté sans la ruse, sans la trahison, ils n'avaient pas fait état de la négligence de chefs et de soldats trop confiants dans la force des murailles, trop peu nombreux pour occuper l'immensité des ouvrages à défendre. Cyrus, Darius, Xerxès s'emparèrent de Babylone et montrèrent la vanité des espérances fondées sur la force des remparts.

Il ne reste presque rien « *d'Imgur-Bel, que Bel protège, le mur indestructible de Babylone* ». Les rois de Perse démantelèrent la place pour n'avoir pas à en faire le siège ; les siècles et les Arabes ont achevé le travail de destruction entrepris par les Achéménides. Hérodote et à plus forte raison les généraux d'Alexandre ne virent pas l'enceinte de Babylone dans son intégrité. Ils mesurèrent peut-être la largeur de la muraille, son développement, mais s'en rapportèrent au dire des habitants quand ils voulurent parler de la hauteur. Les textes cunéiformes et les fouilles de Suse ont heureusement confirmé ou rectifié et complété les renseignements fournis par les auteurs classiques.

Une ville gigantesque

Imgur-Bel, pour lui laisser son nom chaldéen, était carré et mesurait 120 toises ou 22 kilomètres de côté, soit 88 kilomètres de développement. Il se composait d'une muraille comprise entre deux avant-murs et deux fossés. La muraille avait 50 coudées royales de hauteur (26 m. 25) et les trois murs mesuraient 200 coudées (105 mètres) de large, soit la hauteur totale d'une grande maison de Paris et la largeur de l'avenue des Champs-Élysées.

La fortification était construite en briques grises dont la terre avait été extraite des fossés, mais les portes et les tours qui les comprenaient étaient ornées de frises de faïence polychromes où se déroulaient d'interminables processions de dieux et de monstres. Que l'on détache ces montagnes d'émail sur le bleu profond du ciel, qu'on les noie dans les teintes nacrées de l'aurore ou dans les poussières d'or des crépuscules chaldéens et l'on reconstituera peut-être en imagination cette œuvre gigantesque dont aucun monument moderne ne peut approcher.

Les pyramides à étages, ces immenses *zigourats* dont quelques-uns reposaient sur des bases de 3.000 mètres de superficie et que couronnaient des édicules sacrés, les jardins suspendus, les palais, les quais, étaient à l'échelle grandiose de la fortification et concouraient à la splendeur de Babylone.

La Chaldée n'eut pas seule la folie du gigantesque. L'Egypte antique en fut également atteinte avec cette différence caractéristique que la Chaldée y glorifie la vie et que l'Egypte y rend un culte à la mort. Les Pharaons ne réclamaient pas pour

TAUREAUX CONTRE LIONS !

A l'ombre des gigantesques taureaux ailés des propylées de Darius à Persépolis qui mesuraient plus de six mètres de haut, combien sont minuscules les lions qui flanquent de chaque côté les portes de l'Hôtel de Ville parisien et dont la taille, pourtant, nous semble imposante !

RÊVE ET

On s'exagère pourtant quelquefois la grandeur des monuments anciens; ainsi, on serait porté à croire que l'Eglise de la Madeleine jouerait à l'aise dans une des cours comme celle de Karnac à Louqsor. Il n'en est rien, car la surface de cette place était de 102 mètres sur 51, soit 5.202 mètres

la demeure où s'écoule une existence éphémère, les cités de pierre et de briques que bâtirent les monarques chaldéens et assyriens; ils ne recherchaient pas ces salles voûtées où scintillaient les émaux, les métaux précieux et où l'on retrouvait illus-

RÉALITÉ

carrés, le tiers en étendue, de la cour du Louvre (celle ci mesure 118 mètres de côté). 134 colonnes entouraient la cour de Karnac. Celles de l'allée centrale étaient de la grosseur de la colonne Vendôme, et soutenaient un plafond et une terrasse de pierre à 23 mètres de hauteur.

tré sur l'albâtre le récit des campagnes triomphales, mais aucun sacrifice ne leur coûtait ou plutôt il n'était pas de sacrifices qu'ils ne fussent prêts à réclamer de leur peuple quand il s'agissait de préparer l'asile du sommeil éternel ou

d'attirer sur eux les bénédictions célestes.

Je ne rappellerai pas que la pyramide de Chéops avait 233 mètres de côté, 145 mètres de hauteur, que 2.600.000 mètres cubes de pierre entraient dans la maçonnerie et qu'elle dépassait encore en hauteur la tour de Strasbourg, le célèbre Munster (142 mètres), Saint-Pierre-de-Rome (132 mètres), Saint-Paul-de-Londres (110 mètres), la Coupole des Invalides (105 mètres). Il suffit de consulter un Larousse si ces chiffres ont fui de la mémoire. Mais l'on ne saurait oublier les échos des malédictions que la misère consécutive à la construction des sépultures royales arrachaient à la nation accablée, anéantie par la corvée. L'exode des Israélites fut provoqué par un mouvement de révolte et, d'autre part, si l'on en croit les prêtres dont Hérodote recueillit les confidences, cent mille hommes que l'on relevait tous les trois mois furent employés pendant cent six ans dans les carrières ou sur les chantiers des pyramides. Et que recevaient-ils comme unique salaire? Les aulx, les oignons et le persil nécessaires à leur nourriture. Le régal était maigre même assaisonné de coups de bâton distribués par surcroît et sans compter.

Réduit aux dernières extrémités de la souffrance, le peuple, dans sa rancune contre les rois couchés sous les pyramides, évitait de les nommer. Il ne les désignait que par une allusion à leurs vices. Il citait des exemples odieux de dépravation et notamment l'histoire d'une jeune et belle princesse vendue par son père auprès de laquelle les aventures de Joseph vendu par ses frères émanent un parfum de moralité!

La période où furent construits les grands temples, les pylones, les obélisques, où l'on sculpta les avenues de sphinx ne semble pas avoir laissé d'aussi mauvais souvenirs que celle des pyramides! Elle fut pourtant fertile en grands édifices! La salle hypostile de Karnac disposée devant le sanctuaire, dépasse en étendue le tiers de la cour du Louvre (102 m. sur 51 contre un carré de 118 m. de côté, soit 5.202 m. contre 14.000 m.) et compte 134 colonnes. Celles de l'allée centrale, de la grosseur de la colonne Vendôme, soutiennent une terrasse de pierre à 23 mètres de hauteur.

C'est là un édifice respectable, et pourtant l'effet de grandeur qu'il produit s'impose autant par la lourdeur des éléments constitutifs, par les cours, les portiques, les pylones qui l'encadrent ou le précèdent que par ses dimensions réelles. Ainsi la salle du trône de Suse, l'*Apâdana*, ce tabernacle de la royauté achéménide atteignait à la hauteur de la galerie centrale du temple de Karnac et couvrirait à elle seule non plus le tiers mais la totalité de la cour du Louvre! Il est vrai que l'ensemble des constructions palatines régnait sur une terrasse artificielle haute de 20 mètres, d'une superficie de 123 hectares, équivalente au septième du Bois de Boulogne et avait nécessité pour être établie, un mouvement de terre de 24.600.000 mètres cubes transportés panier par panier depuis la plaine du Chaour!

Si les murs pouvaient parler...

C'est dans cet *Apâdana*, sous les yeux des taureaux géants qui portent sur leurs reins la charpente de cèdre rose, jetée entre le ciel où dominait le dieu Aouramazda et la terre où commandait son émanation humaine, le roi grand, le roi des rois, le roi de Perse, que défilèrent les ambassadeurs d'Athènes et de Lacédémone, que s'agenouillèrent les représentants de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Là coulèrent les larmes de Vachthi la favorite répudiée, là fleurit Hadassa (myrte), l'humble fille d'Israël, suscitée par Jéhova pour le salut de son peuple et à qui l'amour d'Ahachvéroch (Assuérus) donna le titre d'Esther, d'*Étoile de la Royauté*, là triompha Mordekai (Mardochée) et fut supplicié Haman pour avoir voulu, avant l'heure, liquider les biens d'une congrégation religieuse.

Que de tragédies, que de douleurs, que de désespoirs, peut-être aussi que de joies nous conteraient les Immortels figés dans leur gaîne d'émail et les lions blancs aux crinières vertes et jaunes qui, du haut des frises de la salle du trône, assistaient impassibles aux révolutions et aux drames que cachait à tous les yeux la triple enceinte de l'Acropole royale!

Les Grecs qui, durant les belles périodes, recherchaient la beauté dans la pureté et l'élégance des formes et ne visèrent jamais au gigantesque, donnèrent au Parthénon 72 mètres de long sur 32m32 de largeur, soit 2.500 mètres carrés. Aussi bien, ne saurait-on songer à comparer les temples helléniques avec les temples égyptiens ou avec l'*Apâdana* de Suse.

La grandeur des figures sculptées s'alliait en Chaldée, en Egypte et en Perse avec la grandeur des édifices. Certes, l'échelle humaine était conservée dans certaines d'entre elles pour laisser au monument

L'ANTIQUITÉ ET L'AMÉRIQUE

La plupart des modernes « gratte-ciel » de l'Amérique devraient encore être surélevés de quelques étages pour arriver à parvenir aux 200 mètres dont pouvaient s'enorgueillir les tombeaux que les rois de la Chaldée, tels Nabopolassar et Nabuchodonosor érigeaient aux portes des villes comme des impérissables souvenirs de leur règne.

ses véritables proportions; seuls les dieux, les génies et parfois les rois, ces émanations des dieux, s'imposaient au respect par leurs dimensions. En ce cas, l'Assyrie et la Chaldée jugèrent qu'il suffisait de doubler la taille des êtres vivants. Les taureaux androcéphales du portique de Persépolis l'emportent déjà sur les lions de Khorsabad et de Nimroud; tous s'annihilent devant cette montagne sculptée qui à Gizeh, représente l'image d'Harmachis ou du Soleil Levant, gardien éternel de la nécropole royale, symbole de la résurrection et du jour victorieux chaque matin des ombres de la nuit; tous abdiquent devant les deux images d'Aménophis III que les Grecs appelaient les Colosses de Memnon et qu'ils croyaient doués d'une voix harmonieuse pour célébrer chaque matin le retour de la lumière; tous s'anéantissent devant les formidables statues de Ramsès et de sa femme, la reine Neferttri, qui décorent la façade rupestre du temple d'Ipsamboul.

Que ces temps sont éloignés quand on compte les siècles, qu'ils sont rapprochés quand on enchaîne les idées!

LES « ZIGOURATS » MODERNES

Nous proportionnons mieux que nos ancêtres l'effort humain au résultat que nous en espérons parce qu'au lieu de payer les corvées en gousses d'ail, en feuilles de persil et en coups de rotins, nous soldons les entrepreneurs en argent et avons une base plus sûre d'évaluation. A ce détail près, nous sommes leurs légitimes héritiers. Après eux, nous sommes hantés par le même désir de relier entre elles la grandeur morale et la grandeur matérielle!

Les voûtes vertigineuses de nos basiliques, les flèches aiguës de nos clochers matérialisent sous une forme plus savante et plus hardie les mêmes pensées pieuses que les *zigourats* chaldéens et les temples pharaoniques; et le jour où Rome scella la croix du Christ sur le dôme de Saint-Pierre, la Ville éternelle éprouva les émotions que Babylone ressentit quand ses prêtres consacrèrent le Birs Nimroud et y intronisèrent le culte des dieux.

Ne cherchons-nous pas nous aussi à étonner l'univers par la réalisation de tours de force réputés irréalisables? Si les ponts de Porto, de Garabit (longueur 448 m., hauteur 122 m. 50, ouverture de l'arc 160 m.), du Viaur (longueur 460 m., hauteur 111 m. 80, ouverture de l'arc 220 m.), qui donnent, quand on les traverse, une vue de la terre comparable à celle dont on jouit en aéroplane, remplissent dans une certaine mesure un but utile, qu'était la tour Eiffel, sinon l'édifice le plus haut du globe, avant que la télégraphie sans fil ne l'eût utilisée comme antenne? A quel sentiment a obéi l'Amérique en construisant le monument commémoratif de son indépendance, en renouvelant le colosse de Rhodes, en érigeant à l'entrée du port de New-York la Liberté éclairant le monde, ou bien en dirigeant vers l'azur ces gratte-ciel qui plongent la terre dans l'obscurité?

En vérité, je vous le dis, comme l'homme se distingue de ses frères inférieurs parce qu'il mange sans faim et boit sans soif, nous l'emportons sur nos pères parce que nous avons imaginé les enquêtes sans issue pour répondre aux questions indiscrètes et les commissions sans sanction pour conduire solennellement le convoi des projets importuns.

MARCEL DIEULAFOY,
Membre de l'Institut.

Le lieutenant de vaisseau Callot. *Le " Pluviôse ".* *L'enseigne Engel, second du " Pluviôse ".*

LA CATASTROPHE DU " PLUVIÔSE ". — Le 26 mai, en vue de Calais, le paquebot *Pas-de-Calais* en route pour Douvres aborde le " *Pluviôse* " en manœuvre, au moment où ce submersible revient à fleur d'eau. Le *Pluviôse* allait couler 500 mètres plus loin, en quelques minutes. (Phot. Boissonnas et Taponier.)

Dernière vision : le canot du " Pas-de-Calais " et l'extrême pointe du " Pluviôse ".

L'ÉQUIPAGE. — Outre le commandant du *Pluviôse* le lieutenant de vaisseau Maurice Callot, et le second l'enseigne Pierre Engel, il y avait à bord le commandant de la flottille sous-marine de Calais, le capitaine de frégate Prat : c'étaient trois marins de grande valeur. L'equipage se composait de 24 hommes, dont J. Fontaine, premier maître-torpilleur.

La tombe

Nos ministres au-dessus de l'épave.

LE SAUVETAGE. — On a vite perdu l'espoir de sauver la vie des malheureux naufragés. L'épave elle-même, à 20 mètres de fond, ne put être déséchouée qu'à grand'peine. Amenée le 6 juin près de la côte, la chute d'un des chalands, employés au sauvetage, retarda encore la manœuvre, qui ne put s'achever que le 10 juin.

IDOLE MEXICAINE ou le port des lunettes automobiles du temps des anciens Aztèques.

FÉLIN AU VOLANT. — Les félins ne sont pas toujours les obstinés mauvais coucheurs que l'on croit. Voici une jeune lionne qui se livre, d'assez bonne grâce, au plaisir civilisé de l'auto.

EN FAMILLE. — Sans égards pour les règles modernes de l'hygiène, des paysans landais habitent encore des chaumières donnant de plain-pied sur l'étable. Les bœufs font vraiment partie de la famille.

MAUSOLÉE CHINOIS. — La plaine qui environne les tombes de la dynastie des Ming est parsemée de statues monolytes que les Chinois recouvrent d'inscriptions hostiles à la dynastie mandchoue.

La planche. *L'enlèvement.* *Au revoir et merci!*

SUR LE TIBRE. — Un des sports favoris des Sociétés d'amateurs, en Italie, consiste en sauts périlleux sur le Tibre; les prix sont remportés par ceux qui « tiennent » la pose le plus longtemps.

C. S. Rolls. *Le départ de Rolls.* *Jacques de Lesseps.*

TRAVERSÉES DE LA MANCHE. — Le 22 mai, Jacques de Lesseps, renouvelle l'exploit de Blériot en traversant la Manche de Calais à Douvres (42 minutes) et gagne le Prix Ruinart. — Le 2 juin, l'Honorable C. S. Rolls, député au Parlement anglais, fait la traversée Douvres-Calais et retour, sans atterrir, 85 kilomètres en 1 h. 35.

La réception à l'Aéro-Club de France. *Les deux officiers à leur bord.*

UN BEAU RAID MILITAIRE. — Deux officiers aviateurs, élèves de l'école d'Henri Farman, le capitaine Marconnet et le lieutenant Féquant, partis de Châlons en aéroplane (9 juin) descendent au Polygone de Vincennes, couvrant 160 kilomètres sans escale, en 2 h. 20. — Reçus à l'Aéro-Club de France, les deux officiers ont été publiquement félicités par le général Brun, ministre de la guerre.

LE GRAND PRIX PÉDESTRE DE PARIS. — Disputé sur une heure, le Grand Prix pédestre de Paris (5 juin) a été remporté par Thonnon (17 kil. 331).

MARTINET, gagnant de la première course d'aéroplane, au meeting d'Angers (3 juin) et du Prix de la plus grande distance.

MARSA, montée par Georges Stern, gagnante du Prix de Diane, le 5 juin à Chantilly, battant Magali, Vellica et d'autres pouliches. C'est la 5e fois que M. Edmond Blanc, propriétaire de Marsa, gagne cette course.

OR DU RHIN II, montée par Woodland vainqueur du Prix du Jockey-Club à Chantilly (12 juin). Propriétaire M. Gaston Dreyfus, à qui revient 180.050 fr. comme gagnant et éleveur.

L'ÉQUIPE DE FRANCE (armes de combat), vainqueur de la Coupe Internationale, battant l'équipe belge, par 17 touches sur 24. De gauche à droite: Massard, Lippmann, Gaudin, Gravier, Allbert, Poupar (10-11 juin).

LA MISSION CHINOISE AU CAMP DE CHALONS. — Cette mission, dirigée par le prince Taï-Tsao, oncle de l'Empereur, a tenu à assister au camp de Châlons à des évolutions d'aéroplanes qui eurent lieu malgré le vent violent.

VERS LE SUD. — Phot. du Dr Charcot pendant sa croisière scientifique vers le Pôle sud (voir page 767.)

UNE FAÇON D'ENSEIGNER LA GÉOGRAPHIE

Nous avions un professeur déplorable et excellent. Il ne savait rien. Au lieu de nous attrister avec la longitude, la latitude et tout le charabia scientifique, il nous lisait des récits de voyages.

(Page 796, col. 1.)

Mon filleul (1)

par Henri Lavedan de l'Académie Française (2)

(Illustrations de Jacques WÉLY)

Chez Louis Dumoncey.

— Et quels sont tes projets pour cet été?

— Ma foi, mon parrain, je ne les ai pas encore « nourris ».

— Voyage.

— Voyager?... Oui... évidemment c'est faisable.

— Tu n'as pas l'air très chaud?

— Ni chaud ni froid.

(1) Voir *Je sais tout* nos 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64 et 65.

— Température moyenne?

— C'est cela.

— Comment! Ce mot de voyage, à lui seul, ne te donne pas la commotion électrique, ne te galvanise pas? Quand tu le prononces ou que tu l'entends, tu n'as pas aussitôt des fourmis de wagon dans les jambes? et tu ne te sens pas une envie folle de partir?

— Il faudrait d'abord savoir pour où.

— Peu importe. On ne s'occupe de cela qu'après. On part d'abord. Une fois ébranlé et en route il est temps de se demander où l'on va. Ah! moi! ce mot de voyage me jette dans des états inexprimables...

— Ce qui veut dire que vous allez tout de suite me les exprimer.

— Pourquoi donc pas? Quand ça ne serait que dans l'espoir de te convertir. Eh bien, ce mot de voyage est le plus abondant que je connaisse. Il sonne la cloche, siffle, claque du fouet, secoue des grelots, agite des mouchoirs; il fait un bruit gai de vapeur, un joyeux tapage, et laisse après lui de la fumée. Tu m'écoutes?

— Je crois bien. Je suis là, dans la salle d'attente.

— Cet amour du voyage m'a pris tout petit, au collège, où j'ai commencé à faire du chemin.

— De quelle manière? Puisque vous étiez interne?

— A la classe de géographie. Nous avions un professeur déplorable et excellent. Il ne savait rien. Au lieu de nous attrister avec la longitude, la latitude et tout le charabia scientifique, il nous lisait des récits de voyages. La Russie, c'était un pays où il y avait des églises aux toits en forme de toupies dorées, des traîneaux doux, des chevaux noirs en robe à queue qu'on appelait : petit pigeon, de la neige presque toute l'année, des ours blancs que l'on tuait toujours d'un seul coup de couteau au moment où ils se mettaient debout, des forêts d'arbres de Noël, des convois de prisonniers partant pour la Sibérie, des révoltés polonais, des princes en fourrure, des nez gelés, des icônes, des poux, des bohémiennes et Tolstoï. L'Espagne, c'était des courses de taureaux peintes au sang par Gautier; le Pôle Nord, c'était Jules Verne; l'Italie, c'était Taine et de Amicis; l'Orient, le prestigieux et millénaire Loti... Tu juges des sains et profonds ravages exercés par cette méthode nouvelle? J'ignorais absolument tout des pays, mais je les connaissais mieux, j'en avais une idée plus juste et plus durable que si j'avais pu énumérer tous leurs fleuves et « moindres affluents ». Ce pauvre homme de génie qui nous faisait la classe avait compris qu'il fallait nous donner la soif de parcourir l'univers, et non pas nous rebuter par un aride enseignement. Il nous apprenait ainsi mieux que la géographie, il nous suggérait le goût et le désir de l'apprendre nous-mêmes, sur place, en y allant voir, en faisant acte de voyageurs. Et, ma foi, je ne tardai pas à me déplacer. Avant d'avoir huit ans, j'avais fait *mon* tour du monde et en moins de 80 jours!

— Par la pensée?

— Pour de bon : sur la carte. Oh l'atlas! Ses joies et ses délices! Qu'il est enivrant, penché sur une de ses feuilles, la tête tout près de la terre, au ras des flots, contre les montagnes, de visiter successivement les régions roses, lilas, tourterelle, chamois, où chaque ligne, chaque trait, chaque inscription, étrange et mystérieuse, vous retient, ouvre des horizons et déroule des panoramas! Le long des continents déchiquetés se creusent les anses, les ports, et le reste est l'immensité de l'eau couleur de timbre-poste. L'œil suit la route des bateaux et le lacet des chemins de fer. On s'arrête aux îles inouïes, dont on ne soupçonnait même pas l'existence et qui sont si petites avec leur forme bizarre et tourmentée de minuscules osselets, ou d'infusoires vues au microscope dans une goutte. On y stationne, on pense aux gens qui vivent là, si loin, dont on essaie de se représenter le costume et les visages... Que font-ils en ce moment? Dire qu'il y en a dans tous ces étroits espaces qui sont des milliers et des milliers de lieues? L'imagination éperdue se fatigue, et c'est un rêve sans fin, puissant et riche. On a l'impression de planer à vol d'oiseau, de dominer du haut des cieux ces étendues de terre, ces mers dont les noms ont une houle et font naviguer la pensée. Ah! je ne me lassais pas de ces beaux voyages sous la lampe, le soir, à la table de famille, quand mon index de petit enfant supprimait en se posant dessus tout l'isthme de Panama ou couvrait la moitié de la mer Rouge. Et j'en rêvais aussi la nuit dans un sommeil encombré de déserts et de capitales, d'Arabies et d'Himalayas. Cela ne t'est pas arrivé? Voyons? Rappelle-toi?

— Non, mon parrain.

— Quel dommage! Ainsi, quand tu dessinais des cartes, tu ne te figurais pas en traçant les contours d'une presqu'île, ou en dardant un cap, arpenter ces lieux

VISION RUSSE

— La Russie, c'était un pays où il y avait des églises aux toits en forme de toupies dorées, des traîneaux doux, des chevaux noirs en robe à queue de pie qu'on appelait : petit pigeon, de la neige presque toute l'année,..... des princes en fourrure, des nez gelés. (Page 796, col. 1.)

mêmes que faisait, de l'océan de papier blanc, émerger ta main?

— Non.

— Tu n'éprouvais pas un frisson de bonheur à prodiguer le bleu sur les côtes, à colorer de violet et d'orange des Mossoul ou des royaumes de Kachmir? La langue tirée au coin de la bouche, tu ne déroulais pas avec application, en faisant tourner de côté ton crayon taillé fin, des Andes et des Cordillères qui ressemblaient à des chenilles?

— Non. Je l'ai vu faire par d'autres. Mais moi ça ne me tentait pas.

— Et depuis?

— Pas davantage.

— Allons! Tu n'es pas curieux?

— C'est une qualité.

— Un défaut! Un défaut majuscule. On doit être curieux. La curiosité est le chemin de l'admiration et le début de l'enthousiasme. Les gens qui ne sont pas curieux sont les indécis de l'esprit et souvent les tièdes du cœur.

— Peut-être. Mais vous vous écartez du voyage.

— J'y reviens. Alors tu n'as pas d'atlas?

— Je n'ai pas.

— Ni de mappemonde?

— Non plus. C'est laid et si encombrant!

— Veux-tu bien te taire. Moi, la mappemonde m'exalte, me fait perdre...

— La boule?

— Oui. Jamais, en la voyant, en la sentant tourner sous la pression de mes doigts, je ne regrette avec plus de soupirs les voyages auxquels j'ai dû renoncer.

— Lesquels?

— Ah! je serais bien en peine de les préciser! Tous. Les plus lointains et les plus rapprochés. Je n'ai jamais pu en réaliser aucun.

— Pourquoi?

— Le sais-je? Parce que ça ne s'est pas arrangé.

— Les vents? Comme dans les tragédies.

— Non... Mais il y a eu toujours, à point nommé, un empêchement, un cas de retenue majeure... et puis la vie est trop courte... trop difficile! Il est vrai que, par un naturel penchant de l'homme, ce que j'ai toujours souhaité le plus violemment, c'était le presque impossible, le voyage du merle blanc... Enfant, à mon premier pantalon, je m'étais juré d'aller, quand je serais grand, aux Indes, et en Océanie, et je m'étais promis aussi la Chine et j'aurais voulu, comme Marco Polo, partir à quinze ans pour Constantinople... Ou bien alors je projetais de jolies et molles promenades dans la blonde Grèce, à la manière du jeune Anacharsis... et déjà, par la pensée, je m'étirais sur le sol ocreux, dans l'ombre chaude d'une colonne.

— Et vous n'avez rien vu de tout cela?

— Rien. Mes plus magnifiques voyages ont fini par être ceux que je n'ai pas faits et que je ne ferai jamais...

— Qu'en savez-vous?

— Si. La vie a beau être une source d'étonnements et nous renverser à toute minute par l'inattendu de ses surprises... il n'en est pas moins vrai qu'il y a des choses folles, dont son pouvoir, si grand soit-il, ne saurait avoir raison. Quand je me regarde dans la glace, avec ma bonne tête poivre et sel, je sais pertinemment que — quoi qu'il arrive — jamais, jamais je n'irai en Tasmanie, pas plus qu'au Groënland ou à Porto-Rico.

— Et ça vous ennuie?

— Plus. Ça me peine.

— En ce cas, allez-y?

— Ne dis pas de bêtises.

— Alors?

— Oui, j'ai une vraie mélancolie quand je me dis que je mourrai, que je disparaîtrai de ce monde sans que mon œil, si avide de terres et d'océans, ait vu quelques-uns des points d'ici-bas dont le nom

EN CONTEMPLANT LA... MAPPEMONDE

— *Oui. Jamais, en la voyant, je ne regrette avec plus de soupirs les voyages auxquels j'ai dû renoncer.* (Page 797, col. 2.)

UNE CERTITUDE

Quand je me regarde dans la glace, avec ma bonne tête poivre et sel, je sais pertinemment que — quoi qu'il arrive — jamais, jamais je n'irai en Tasmanie, pas plus qu'au Groënland ou à Porto-Rico. (Page 798, col. 2.)

m'attirait comme une lumière, un de ces lieux qui me faisaient croire à la longue qu'ils étaient les ports d'attache d'un moi-même antérieur à celui-ci. Seulement voilà! En vertu d'un contraste dont le symbole est d'une ironie éternelle, l'âme et le corps de ton parrain ont toujours fait le plus détestable ménage, et la première, ornée d'une humeur indépendante, poétique et nomade, a dû rester la prisonnière de l'enveloppe bourgeoise et casanière dans laquelle le destin (capricieux ou sage) l'avait brutalement logée. Avec mon âme de Romanichel je n'ai pas encore trouvé le temps ni l'occasion d'aller à Fontainebleau. Moi, l'adorateur extasié du soleil, je m'éteindrai sans avoir eu l'ivresse de saluer son aurore sur le Mont-Blanc et son couchant dans le Sahara. Tout me hélait, trop de beautés me faisaient signe, ainsi s'explique-t-il que je n'aie pu, tiraillé en tous sens, me rendre à l'appel d'aucune, et j'ai dû me contenter de suivre ici les caravanes de mon imagination et de recommencer sans cesse, dans la nostalgie, la Mecque de mes regrets.

Et toi, petit malheureux! toi qui n'as pas mes goûts, mes fièvres, mes impatiences « d'autre chose et d'ailleurs », mais qui as reçu en partage un corps vif et aventureux de jeune hercule, je te prédis que contre ton désir, la vie te secouera, t'arrachera de tes canapés, ne te laissera jamais en repos, à la même place, t'empoignera par les cheveux, souvent, et t'emportera malgré toi, à de grandes distances, pour te faire, bon gré mal gré, voir du pays! du pays que tu parcourras en rechignant, en mau-

gréant, sans y rien comprendre, sans jouir de ses sortilèges, mais avec des membres jamais las et toujours retrempés par les épreuves... ce même pays où j'aurais savouré toutes les délectations, épuisé tous les enchantements de l'esprit, mais connu la fatigue, la tristesse, la maladie, et presque à coup sûr laissé mes os et ma peau de notaire Louis-Philippe. Avoue que c'est drôle?

— Je ne trouve pas. Au fond, mon parrain, en vous écoutant depuis un quart d'heure, je me disais à la réflexion que je n'étais pas si ennemi des voyages que vous pouviez le croire et que je le supposais moi-même. Vous avez éveillé ou réveillé en moi je ne sais quels instincts de déplacement. Je commence à comprendre, comme vous, tout ce que le voyage a de fondamental et de nécessaire. Evidemment ce n'est pas pour rien que nous sommes les fils des tribus errantes des premiers temps du monde. Nous avons reçu là un élan et une impulsion qui ne se sont pas ralentis, et d'ailleurs tout remue, tout voyage: la terre et le sang, les idées, les oiseaux, le vent, les fleuves et les étoiles... La vie enfin n'est pas autre chose qu'un voyage... et qui n'est pas toujours... d'agrément...

— Où veux-tu en venir?

— A ceci: qu'il me paraît d'une terrible difficulté de savoir voyager, de prendre son parti, de se déterminer pour telle conquête plutôt que pour telle autre, de choisir entre les découvertes!... et puis, une fois que l'on s'est arrêté à une bonne résolution, comment exécuter le voyage pour qu'il soit ce qu'il doit être, pour qu'il donne tout son jus, son exemple et sa leçon?... Car je ne vous apprendrai pas que les neuf dixièmes des voyageurs ne sont que des colis. On les charge, on les décharge, on les transporte, on les véhicule à travers maints pays dont ils ne gardent même pas un souvenir équivalent aux étiquettes du chemin de fer et de l'hôtel que retient la malle sur laquelle on les a collées.

Ce que je voudrais... — c'est bien long et délicat à exprimer, — je voudrais qu'il y eût un code du voyage, de l'art et de la science de voyager. Voilà un livre qui n'existe pas et qui serait admirable à composer! J'en donne l'idée pour rien. Dans ce livre on dirait quels sont les plus profitables voyages pour la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse — il va de soi que ce ne sont pas les mêmes! — les bénéfices respectifs du voyage dans les pays d'art et dans ceux de nature, s'il faut les séparer ou les combiner, ou les alterner; leurs effets sur le physique et le moral, leur application par rapport au caractère, au tempérament, à l'esprit et à l'âme de l'individu; on dirait les voyages pour les gais et ceux pour les tristes; pour les heureux et les inquiets; pour les poètes et les industriels, les maigres et les gras, les blonds et les bruns, pour les fiancés, les époux, les grands-parents, pour ceux qui sont en deuil; on indiquerait les voyages recommandés à ceux qui ne se mettent en route que pour *chercher*, *trouver*, attirés par quelque chose dont ils ne savent rien sinon qu'ils sont *attirés*... et les autres voyages, spéciaux à ceux qui ne partent au contraire que pour *éviter*, *quitter*, jeter un souci, perdre une douleur... ceux qui se sauvent et *fuient* à l'étranger, n'importe où, pourvu qu'ils *fuient*. Mon bouquin mentionnerait également les voyages sentimentaux, littéraires, philosophiques, ceux que l'on accomplit avec son esprit et ceux qui ne s'abattent qu'avec les jambes, ceux que l'on fait pour le départ et ceux que l'on entreprend pour l'arrivée, et ceux qui n'ont pour principal objet que le plaisir du retour. Il dirait les musées inconnus et les sites ignorés, les paysages de rêve, les solitudes rares, tout ce qui n'est pas jusqu'ici dans les guides, et encore ne faudrait-il pas qu'il en donnât une désignation trop précise... il se contenterait de mettre sur la voie, d'une façon vague, de telle sorte qu'on soit forcé de se donner soi-même un peu de mal pour atteindre à la possession de ces oasis de beauté. Il dirait où il convient d'aller à pied, et où en voiture, et où en auto, et en aéro; il dirait les idées qu'il est utile d'apporter ou de bannir dans tel endroit, le cœur qu'il est prudent de se confectionner, l'esprit divers qu'ici et là réclame le ciel.

A ceux qui ne peuvent pas *s'absenter*, il procurerait tout de même, en dédommagement, d'autres voyages aussi copieux, aussi lointains: ceux que l'on fait à domicile, autour de sa chambre, autour de sa maison, de sa rue, de son quartier, autour de ses amis et connaissances... et il traiterait, en dernier chapitre, des voyages à faire en soi-même, pays où les horizons sont souvent chargés, il relaterait les excursions de conscience, villégiatures de raison, cures d'âme, croisières intérieures en tous sens, affreuses Amériques, descente aux enfers, cataractes, gouffres et grottes, et aussi, mais moins fréquentes, quelques belles ascensions.

UN SOUVENIR AU PARRAIN

— Quand tu seras, un de ces mois prochains, dans le Béloutchistan ou sur un plateau du Sinde tu penseras à moi? (Page 801, col. 1.)

— Bravo! Ton idée est charmante. Je ne sais pas si le livre que tu réclames sera jamais écrit... en tout cas tu viens d'en esquisser la préface, et j'ai la joie de sentir que tu voyageras. Ces expéditions et ces chevauchées que je n'ai pu entreprendre qu'en rêve, c'est toi qui auras le privilège de les réaliser. Quand tu seras, un de ces mois prochains, dans le Béloutchistan ou sur un plateau du Sinde tu penseras à moi?

— Je vous le promets!

— Ça sera une façon de m'emmener.

— Et vous, pauvre parrain? Pendant ce temps-là?

— Moi? Profond et piquant comme Swift, et tendre comme Sterne, aimable comme Chapelle et Bachaumont, bonhomme comme Topffer, curieux comme la Condamine, illuminé comme Cyrano et rassis comme Perrichon, je relirai pour la centième fois l'adorable *Robinson Suisse*.

(A suivre) HENRI LAVEDAN,
de l'Académie Française.

Le Conte du Cigare au feu vert

par VALENTIN MANDELSTAMM

DU SECOURS ! (Composition de RENÉ LELONG)

— Un paquebot, m'écriai-je. Il vient sur nous. Nous sommes sauvés. (Page 808, col. 2.)

IMMOBILE, et toujours étendu, les yeux vagues au ciel, il a débuté par cet exorde, sorte de monologue dont je ne saisis qu'ensuite l'appropriation, mais que j'ai presque entièrement retenu dans ses termes :

« — Le mensonge, a-t-il dit, porte en soi sa peine, et la propage alentour. Pour les plus endurcis, voire pour ceux qui en font profession, mentir implique un dose certaine de souffrance : car on trouve pénible de déformer la vérité, laquelle est une partie de nous.

« Et ceux mêmes qui mentent impunément, parfois en y trouvant une joie sardonique ou perverse, qui se réjouissent de dissimuler, de donner le change, de bafouer les autres, de les nouer dans l'intrigue, ceux-là soldent le mensonge par le mépris où ils sont d'eux-mêmes et le rabaissement fatal de leur âme.

« Nous avons tous menti, nous mentons tous à certaines occasions inévitables, du

RÉSUMÉ DU PRÉCÉDENT NUMÉRO (*Je sais tout n° 65*)

Le héros de ce récit, se promenant, de fortune, au Bois, un soir d'été, voit briller dans l'ombre un feu vert. S'étant approché, il constate que ce point lumineux est produit par un cigare, — d'espèce inconnue, — que fume un personnage assis, immobile, sur un banc; il reconnaît, également, dans ce personnage, lord Archibald, à l'épouse duquel, en sa qualité de médecin, il a donné autrefois des soins. Intrigué, il suit lord Archibald, perd, par suite de diverses circonstances, ses traces, les retrouve, rejoint l'énigmatique fumeur à Marseille, où ce dernier s'embarque, pour l'Egypte, sur le paquebot Malabar. *Négligeant toutes autres obligations, et poussé par une sorte d'attrait invincible, notre héros s'embarque avec lord Archibald. Le* Malabar *fait naufrage. Les deux hommes se retrouvent sur une épave. Lord Archibald, près de mourir, en une sorte de confession, va découvrir au médecin le mystère du Cigare au feu vert !*

UN DÉRIVATIF (Composition de RENÉ LELONG)

Et, s'exaltant sa passion d'antiquité, il s'est enfoui dans l'étude des vieux peuples. (Page 806, col. 2.)

moins (et il tendit vers moi un index décharné, dont l'épiderme était bandé sur les cartilages comme une membrane de tambour) lorsque nous appartenons encore à une catégorie d'êtres dont la fumée verte m'a permis de m'évader...

« Mais nous qui mentons, nous le payons tous.

« Et croyez-m'en sur ma parole, il n'est point à proprement parler de *bons* mensonges. Donner à un agonisant l'espoir qu'il vivra encore (ses yeux me transperçaient et il avait un air magistral qui glaçait toute velléité de dénégation), cela n'est pas louable, car nul ne vous dit qu'à la minute suprême, devenu tout d'un coup clairvoyant, il n'en sera pas plus totalement contristé.

« Et, de même, celle qui, par entraînement, sensualité ou fantaisie, trahit celui qu'elle aime, et le lui cèle, avec le but, qu'elle croit généreux, de ne le point accabler — peut-être aussi, dans le fond, afin de se garder libre la voie de recommencements éventuels — celle-là enveloppe leur amour dans la brume du mensonge, dont les effluves délétères pénètrent comme une subtile malaria, tous les méandres de leur vie.

« Mais l'horreur du mensonge, que j'ai apporté avec moi en venant au monde, peut devenir une chose morbide, et elle engendre alors le doute, autre malédiction. Plaignez-moi, je fus sidéré par ce fluide nocif qui possède une étonnante puissance de transsudation. On le croit étouffé, endormi, chassé! Ses bacilles, à ce mal, demeurent indestructibles, il renaît de son sommeil et de son essence. Nul remède qui puisse prévaloir contre son heurt sourd. Il est comme un air dense se dégageant d'un foyer inaccessible: qu'une brise balaye la colonne de fumée, le feu pour cela n'est pas éteint, et bientôt il recommence à exhaler ses vapeurs.

« Pour tenir tête au fléau, une volonté tendue, une philosophie permanente sont nécessaires. Il faut le comprimer à son origine, enclavée dans l'esprit de possession, c'est-à-dire l'orgueil: en somme, tout tient à cette misère que deux êtres qui se sont cherchés, et trouvés, ne déchiffrent pourtant jamais le mystère qui habite derrière leurs deux fronts. Oui, un opaque linceul s'étend devant l'être intime où notre être tend. Les yeux dans les yeux, le regard s'émousse à la glace des prunelles, des iris diversement teintés...

« Et qui est le bourreau? Et qui est la victime? La parole constitue l'éternel piège et tout apparaît en somme pantomime...

« J'ai su comprendre ces choses; mais je n'ai pas été le plus fort... »

Tout cela, il me l'a débité trait par trait, d'une voix monocorde, comme des laisses de ménétrier; et c'était un préambule nécessaire à ce qui allait suivre.

Sir Archibald à présent, s'était mis sur son séant et semblait tout à fait ranimé; alors je n'eus plus de courage pour l'exhorter, au nom de la médecine, à surseoir (c'eût été du reste tout gratuit), et il continua de m'instruire dans ce que je venais apprendre.

Il vécut, me dit-il, une jeunesse fort enviable, élevé dans le respect du bien par d'impeccables parents.

Dès l'éveil de son intelligence, il manifestait un penchant à l'étude de la Terre, de ses méandres, de ses hôtes; il voulut connaître la configuration des espaces, l'histoire des temps... Encore jouvenceau, il accompagnait l'illustre archéologue Barker qui restitua si génialement les temples d'Astarté phénicienne.

Un peu plus tard, aux Indes, où il voyageait, il a rencontré une jeune fille dont il s'est épris. Elle était Anglaise par sa mère, et Hindoue par son père (un rajah très européanisé d'ailleurs), belle, candide et pleine d'une sécurité naïve dans la bonté de la vie.

Il a donc aimé cette jeune fille, il s'est cru payé de retour.

Ayant demandé sa main et l'ayant obtenue, il a épousé la princesse Adah-Dagger-Sing.

Comme il me disait cela, je me suis rappelé l'Orient subtil qui se dégageait de lady Archibald, et mon souvenir s'élançait violemment vers elle.

Ils étaient venus habiter Londres. Quelques mois coulèrent heureux. Mais dès les premiers temps, il a senti sourdre et s'amplifier en lui, rongeant l'amour comme un cancer la chair saine, une jalousie irraisonnée, tatillonne et féroce, dont il a, dès lors, envenimé toutes les minutes de leur union; cette passion a fini par le dominer, a fait de lui un odieux et ridicule Othello moderne, contre la plus innocente et la plus douce Desdémone.

Car (voilà le mal, voilà l'horrible) il *savait* et il se refusait à *entendre*, qu'elle était sans reproche, créature toute de tendresse et de loyauté.

Et, de jour en jour, il se laissait glisser à l'abîme du Doute funeste.

Ils vinrent à Paris.

UNE VISION (Composition de René Lelong)

Et, montée sur un poney blanc, tenu en bride par un hindou enturbanné, elle s'est promenée avec moi dans les immenses jardins, pareils à des jungles policées, du maharadjah, son père.

(Page 808, col. 2.)

Jeune et souhaitant vivre, elle se plaisait, — tout en ayant le sens grave de l'Art — aux joies du monde, aux bals, aux distractions. Lui, souffrait à la voir parmi d'autres hommes, aurait plutôt voulu la séquestrer, et il devenait pour elle un compagnon rébarbatif et sombre. Elle finissait, de guerre lasse, par renoncer à toute sortie, et il insistait alors, avec une bonhomie sardonique pour qu'elle consentît à se divertir. Il prit ombrage d'un jeune portraitiste anglais habitant la France, qu'on leur avait présenté dans une soirée de l'Ambassade britannique, et à qui Lady Archibald demanda de la peindre.

Sir Archibald accompagnait d'abord sa femme à l'atelier; puis il affecta de l'y laisser aller seule... Mais un après-midi il survint à l'improviste et il voulut s'imaginer l'avoir surprise: elle se tenait près de l'artiste qui, à la faveur d'une pause, lui lisait une page de Ruskin!

Alors il a vu se dresser le Mensonge et une ombre: la Trahison, lui parut s'étendre sur tout l'Univers. Il est entré en démence; et malgré qu'affolée, pleurante, elle eût abaissé son orgueil jusqu'à des serments, il a insulté l'homme et, de paroles en gestes, rendu un duel inévitable.

Toute une nuit, ensuite, il est resté insensible comme un cadavre, devant une créature éperdue, sourd à d'ardentes dénégations.

Il se sont battus. Il a blessé grièvement celui qu'il n'avait pas l'excuse de croire, en conscience son rival. Mais il était hanté par le démon et il poussa néanmoins la férocité jusqu'aux limites.

« Je l'ai tué », vint-il annoncer, avec, aux yeux, un détestable éclair de triomphe, à celle qui était son épouse fidèle devant les hommes et Dieu.

Elle dit seulement: « Je suis pure » et alors, Sir Archibald, deux fois criminel, lut, trop tard, sur son visage, le meurtre réel qu'il venait de perpétrer là.

Elle est montée dans sa chambre, s'y est enfermée. Il a entendu une détonation, il s'est précipité vers la porte qu'il a brisée. Lady Archibald avait voulu se suicider, s'était manquée, et, trop affaiblie pour s'achever mais n'aspirant qu'au grand repos, elle escomptait la mort quand même, elle refusait des soins. Il la conjurait de tout son cœur repentant et trouble. Elle s'est laissé attendrir, elle a eu pitié de l'être lamentable que, lui aussi, incarnait à cette heure, elle a consenti l'existence...

Après son rétablissement, pour chasser l'obsession et les navrants ressouvenirs, il voulut, avec elle, voyager. Mais elle allait s'enfonçant dans une mélancolie grandissante, le dégoût du monde et des individus; et il sentit que, seule, une miséricorde suprême faisait supporter patiemment à cette femme l'horreur de son contact.

Et voici encore que le spectre du Mensonge, le Doute, la Jalousie, le ravissaient en leurs serres, et, que, possédé derechef, il se faisait méchant et sournois, la torturait, et (puisqu'elle voulut mourir, elle aimait donc!) tentait de lui arracher une vérité inexistante, l'aveu qu'elle avait été à l'autre!

Ce fut la fin :

« — Sérieuse et calme, sans haine, l'indignation dissoute et se muant en décision irrévocable, elle m'a dit qu'elle voulait ne plus me voir, jamais, ne plus entendre parler de moi. Et que si je ne souscrivais pas à son vœu, elle saurait, cette fois, trouver les routes de la mort.

« Je compris que je devais accepter ces conditions sous peine de charger ma conscience d'un nouveau forfait. D'ailleurs, j'avais moi-même tellement souffert, que je ne savais plus si je l'aimais encore et si toutes ces vicissitudes n'avaient pas lentement miné ma tendresse. Je la quittai et la laissai donc suivre sa voie. Oui, je pris ce parti d'un coup, je résolus de tout ignorer d'elle... Ainsi, nous avons été deux malheureux sur cette terre... »

Il est parvenu à s'abstraire; d'une volonté sauvage, il a immolé en lui l'ancien homme avec le souvenir, essayé de se reconstruire une vie, de tromper le remords et la chagrine solitude.

Et, s'exaltant sa passion d'antiquité, il s'est enfoui dans l'étude des vieux peuples. L'Egypte spécialement l'attirait, avec ses palais endormis sous les sables, ses dieux, ses mystères et les débris de ce qu'avaient inventé les mages défunts.

Deux ans plus tard, comme il parcourait, en compagnie d'un guide indigène, les palais guerriers de Semneh, il mit au jour l'entrée secrète d'une crypte. Douze fois douze coffres de plomb y dormaient portant tous une même inscription, en caractères cunéiformes qu'il déchiffra : *Un prêtre d'Anubis a su se constituer ces brûlots : celui qui, les ayant découverts, placera l'un d'eux entre ses lèvres, et lui communiquera le feu, sera conduit à son gré, dans le présent et dans le passé des temps et des espaces.*

« Alors, continuait sir Archibald, dont la voix, à présent, se faisait solennelle, j'ai connu la vertu de la fumée verte, et m'étant fait bâtir, sur place, une cabane par mon serviteur, j'ai vécu là.

La fumée verte

« Bien que sa puissance s'affaiblisse en remontant le cours des époques au delà de celle où le thaumaturge l'assembla, j'ai pu me répandre prodigieusement, immémorialement à travers les siècles... jusqu'au principe, où la terre en fusion forge, par le resserrement impérieux de ses entrailles, le diamant, le platine, et le radium source de vie. Epaisses vapeurs du refroidissement, mers submergeant le sol, chaos... protoplasma se mêlant au limon qu'il assimile et produit les êtres : mollusques d'abord, reptiles, poissons sans vertèbres...

« J'ai vu ensuite, dans sa caverne, le pithécanthropus, grand gorille sans parole, l'homme à face bestiale en l'âge du silex, les Magdaléens qui dessinaient sur les défenses du mammouth, et (comme aujourd'hui encore les Kourgans de Podolie), teignaient en rouge les os des squelettes; ceux des dolmens et des habitations lacustres. Et j'ai assisté à l'exode des hommes vers l'Egypte, maîtresse de la civilisation...

« Les Pyramides et le Sphynx au sourire ambigu et le Cartouche et le Triangle, et les colonnes des Temples (dont les chapiteaux sont des gîtes à chauve-souris, à frelons, dormant parmi la poussière rousse qui flotte aux ruines) je les ai interrogés et ils m'ont révélé la légende. Dans les hypogées où ceux-là qui veulent être prêts pour le Réveil ont pensé qu'il est prudent de se faire enfouir, j'ai connu les mots de passe inscrits sur les cercueils, afin qu'on traversât sans encombre les Pays où va tomber la lune et qui fuient devant les vivants. Et au long des galeries subreptices et pleines de puits ténébreux qui ensevelirent à jamais tels profanes importuns, j'ai considéré les tombeaux des Apis, qu'entourent des momies aux yeux d'émail grands-ouverts, masquées d'or, emmaillotées comme des poupons, en des bandelettes où le *natrum* se cristallise.

« Le faucon dit : « Je suis Horus qui « modela son père Osiris ; je façonne celui « qui m'a façonné, je fais renaître celui « qui m'a fait naître. » Osiris, le seigneur barbu de l'Autre Monde, drapé d'un linceul avec la haute mitre, le fouet et la houlette, se tient près de sa sœur-épouse, la belle Isis, casquée d'un oiseau, laquelle inventa l'art des funérailles. Voici Hâpi, personnifiant le Nil, le dieu Thot avec le long bec de l'Ibis; Bast à la tête de chatte, et le Vautour et l'Aspic qui sont les déesses du Sud et du Nord...

« J'ai considéré les peuples et les âges; j'ai vu se dérouler les événements, guerres, révolutions, exodes, amours, mystère qui s'éclaircit, inconnu que je révèle.

« Des ouvriers phéniciens, apportant des matériaux du pays d'Ophir, ont bâti devant moi le Temple de Salomon (je m'en suis approché, aussi, de ce Mur des Lamentations, pareil à une voûte verticale pleine de gravats et d'ornières et qui en est le dernier vestige; car, de même que voyager à travers les époques, je puis investir le temps actuel et selon mon gré, j'ai parcouru la jungle torpide, et la steppe aux loups, et la sierra, et l'oasis, et les capitales, et la Corne d'Or, forêt de vergues et de mâts, où les mariniers barbaresques font voler leurs esquifs; j'ai vu la maison du fils d'Abd-el-Kader, à Brousse, au bord du Canal; et, sur les places musulmanes, j'ai communié avec les croyants, dans la prière de midi).

« Moïse s'adresse à ses lévites : « Prenez ce livre et le déposez près de l'arche d'alliance de votre Dieu... afin qu'il soit un témoignage contre toi, Israël, car je sais combien ton esprit est rebelle et ta tête dure. »

« Cambyse, devenu fou, frappe d'un poignard le Bœuf sacré et fait battre de verges ses prêtres.

« Le robuste Hector, Maître de la Fuite, lance le javelot contre les Troyens affolés. Eschyle conduit des chœurs. Socrate boit la ciguë. Alexandre de Macédoine, de marche en marche fait la conquête de la terre.

« Des histrions, au triomphe de Marcellus, insultent les Gaulois captifs. César Imperator regarde mourir à l'horizon les galères de Pompée. Voici le Golgotha et le Calvaire. « *Animula blandula, vagula* », murmure l'empereur philosophe. Byzance, ses cirques. Des soldats détournent un fleuve pour ensevelir sous son cours la dépouille d'Alaric, leur chef. Mahomet pérégrine voilé de vert. Jehanne exhale son âme souveraine. Pétrarque et Laure, Dante et Béatrice. Louis XIV se dresse sur ses hauts talons. A Sans-souci Voltaire rit finement dans la chambre des Singes. La Carmagnole hurle. Quelqu'un, en tricorne, s'efface, solitaire

dans la nuit pluvieuse, derrière le plateau du Mont-Saint-Jean. Beethoven et Gœthe causent en promenade. Votre grand Flaubert écrit une page... »

Sir Archibald parlait maintenant presque à voix basse, et enfin il se tut, épuisé par tant de paroles proférées sans halte, bien qu'à plusieurs reprises je l'eusse, tout de même, prié de prendre du repos.

Un grand jour radieux étincelait audessus des vagues; mais, visiblement, en lui pâlissait l'étincelle de l'Etre.

Il respira bruyamment, comme un animal hors d'haleine, et il parla encore :

— Vous vous demandez sans doute par suite de quel avatar vous avez pu me revoir à Paris. Je vais vous l'apprendre, non sans une confusion réelle, car ma conduite, ici, fut tout à fait indigne du caractère final de ma vie. J'ai pu, en effet, me dire un homme courageux : celui qui, comme moi, d'une heure à l'autre, ayant pesé les choses, prend une détermination aussi brutale que je fis, moi, en me séparant de lady Archibald et en évacuant son existence; celui qui ensuite, comme moi, encore que possédant à portée de sa main le clavier des visions rétrospectives, parcourt néanmoins les années sans tolérer, en soi, la moindre infiltration de mémoire, parce qu'il lui est né un orgueil de lui-même aussi fervent que fut acerbe sa jalousie; celui-là est impardonnable s'il défaille, d'un coup tout à la fin. Oui, une fois, en fumant la fumée verte, ma volonté qui me gardait tranquille, en somme, éprouva comme un fléchissement : j'ai songé à *elle*. Est-ce son âme délivrée qui est venue me donner l'éveil? Je ne sais, mais je l'ai aperçue morte, et, toujours belle sous ses cheveux blanchis, reposant sur une couche jonchée de fleurs : c'était dans un château voisin de Mantes; et je connus que, depuis notre séparation, elle avait vécu là. Je n'ai pas maté mon désir poignant de partir, d'aller lui rendre ce que, parmi les hommes, on intitule « les derniers devoirs ». Mais c'était vain, et même néfaste, car mes remords se sont âprement réveillés, à mon incursion parmi le siècle. Vous avouerais-je que présentement j'en suis à déplorer de n'avoir point résidé dans ses entours, du moins en effigie, par la vertu des cigares. Regret tout platonique, au surplus : ma provision de voyage est noyée et puis... je m'éteins moi aussi. »

A l'horizon, j'avais depuis quelques instants remarqué un fil oblique de fumée qui s'épaississait rapidement; bientôt il n'y eut plus de doute possible :

— Un paquebot! m'écriai-je. Il vient sur nous. Nous sommes sauvés.

— Vous êtes sauvé! corrigea-t-il. Pour moi, l'instant final approche. Cependant, écoutez, vous serez si vous voulez, mon successeur spirituel. Prenez ma chevalière. Mon fellah Ahmed habite une péniche amarrée sous la Tour qui regarde le Levant; quand vous lui montrerez cette bague il vous saluera comme son seigneur. Il vous initiera au secret des cryptes et vous fumerez à votre tour les cigares au feu vert... »

Recueilli par un bateau grec et débarqué à Alexandrie, sans délai j'ai pris la route des Cataractes, je suis parvenu au lieu-dit, j'ai reconnu le fellah Ahmed : en une espèce de crique, il reposait au fond d'un chaland doucement balancé par le remous.

A la vue de l'anneau qui fut à son maître, il s'est levé, il a pris le bord de mon manteau, il a scruté les désirs secrets de mon cœur; et avec une passive dévotion, il m'enseigna les issues, les passages et la cave des fumerolles... Il est mon serviteur, comme il était celui de Sir Archibald, et il prépare le peu d'aliments nécessaires à mon corps, qui se sublime de jour en jour.

J'ai connu la fumée verte. Elle est l'arc et la flèche et le carquois. Mais à peine en possession de la Clef, désertant les Histoires, j'ai voué mes heures à vivre, à revivre les heures de ma bien-aimée, et, dans un enchantement indicible, j'ai assisté à toute la pureté de son âme.

Depuis la prime enfance...

Dans le berceau d'or massif dont quatre idoles bouddiques soutiennent le féerique dais, elle a rêvé à mon oreille ses rêves nuageux de bébé rose. Avec moi, elle a feuilleté le livre d'images anglaises, et les keepsakes de Kate Greenaway. Et, montée sur un poney blanc, tenu en bride par un hindou enturbanné, elle s'est promenée avec moi dans les immenses jardins, pareils à des jungles policées, du maharadjah, son père.

J'ai écouté le déroulement candide de tes pensées, jeune fille si belle et si chaste; jusqu'au jour maudit de la rencontre avec Sir Archibald... Il croit t'aimer, tu l'aimes sans doute, et c'est un beau cavalier, un esprit noble, celui de tes songes, t'imagines-tu!

Ah! comme j'ai pu navrer mon cœur, en

L'INITIATION (Composition de René Lelong)

A la vue de l'anneau qui fut à son maître, il s'est levé, et, avec une passive dévotion, il m'enseigna les issues, les passages et la cave des fumerolles... (Page 808, col. 2.)

me donnant mille et mille fois, le théâtre de ton amour, pour un autre, bien-aimée qui m'ignoras.

Te voici épouse, fidèle et douce, dévouée et gaie, mais bientôt effarée par tant d'incompréhension cruelle. Et voici que l'iniquité dresse à tes yeux tout le mal du monde. Bouleversement total de l'âme exquise, chute d'espérance, effroi de l'être frêle au déchaînement des basses férocités. Fuite éperdue de toute beauté, de toute bonté...

J'ai vécu auprès de ma bien-aimée, à travers ses heures silencieuses, dans la paix des campagnes où elle avait décidé de passer désormais la vie, en châtelaine éternelle des arbres, et des bêtes et des plantes. Elle lit, elle peint, elle cultive la musique et elle songe infiniment et son âme intacte s'épanouit dans ce qui aurait pu être et qu'elle ignora.

(Même, au grand tréfonds, au delà de la Fumée verte dont je suis le Maître, n'est-ce pas vrai que tu m'aimas comme je t'aimais?)

Oui, vraiment, tout ce qui ne fut pas et

qui aurait pu être, ne puis-je l'imaginer?

Puisque la Vie galopante, un jour déjà lointain, se plut à faire jaillir sous son sabot, comme une étincelle de hasard, la lueur qui maintenant se développe en astre, est-il, en réalité, si insensé, mon rêve, et pas moins réel, que cette rencontre tiède et pourtant pénétrante, qui s'abolit en l'Ombre du Passé?

Et, depuis sa séparation d'avec Sir Archibald, j'aurais pu, si j'avais su, alors, la rejoindre en ce château normand, gai de son style vieillot et simple au milieu des prairies vertes à barrières blanches. Dans le grand salon aux trumeaux rehaussés d'attributs et de scènes champêtres, toute claire dans les fanfreluches puériles de sa robe naïvement londonienne, je l'aurais vue me sourire à mon retour de promenades à cheval dans la forêt et sur maintes routes accidentées comme un paysage jerseyais, et sa tête exquise et délicate, elle l'eût appuyée sur mon épaule avec une grâce telle que Sir Archibald n'en pénétra jamais la sincérité, lui, roide gentilhomme britannique qui mettait de la correction jusque dans les abandons de son cœur, et n'oubliait le *cant* qu'à l'heure de ses maladifs emportements. Mais voilà que je souffre de désir. Et la Fumée verte ne guérirait-elle pas les maux cuisants qu'elle fit naître? Et en évoquant un bonheur qui fut possible, dois-je rendre à jamais impossible ma grande et belle quiétude?

Non. Je suis heureux. Je la rejoins, son Image, et je me complais à l'éclairer, comme une lampe allumée veille à la base d'un vitrail. Elle était nonchalante et venue d'Orient. Et pour que tout soit accompli, c'est en l'Orient fatal et magnifique et seul que je suis venu mourir. Car je mourrai ici, à moins, — qui sait? — que je ne me rêve éternel? Opium inconnu, et sans avilissante nausée, la fumée verte est un illimité refuge.

C'est non loin de la neuvième cataracte, à Semneh, ville de forteresses. Leurs murailles démantelées, aux frises de brique historiée comme des étoffes, commandent durement le passage du fleuve. Sur leur soubassement une sentence est gravée, interdisant aux nègres venus des grands lacs de franchir, si ce n'est pour amener du bétail, ce degré vers le nord; car le troisième Rhamsès, fils du grand Sesostris dont toutes les pierres d'Égypte parlent encore, a dit: « Ceux qui ont violé mes frontières ne moissonneront plus dans ce monde. »

De ma résidence, je découvre toute cette étroite terre encaissée par des monts granitiques et calcaires, qui la protègent contre les sables du désert souverain, roses ou bleus sous le soleil ou la lune.

Ceci est un coffret qui contint des onguents d'héliotrope (de même que temps et palais, je puis réédifier les arômes des boîtes désertes...)

Cependant, une barque descend le fil du fleuve éternel dont les rives sont bordées de phénix et de palmes. Un souffle tempéré flatte les touffes des bosquets. Les voiles s'incurvent.

D'un bout à l'autre de la contrée fluviale retentit le chant des rameurs, la mélopée des arroseurs dont les torses bruns ruissellent, et qui font manœuvrer les seaux au bout des gaules.

Drapées de robes noires, des jeunes filles coptes, au pur profil, vont, portant sur leur tête des jarres d'argile qui contiennent l'eau nourricière. Et, semblablement à ce qui est figuré sur la pierre durable, un fellah ramène des champs, vers les villages aux cabanes de boue desséchée, le petit âne chargé de gerbes, qui trottine doucement sous le fouet chanteur.

Depuis combien de temps suis-je ici? Je ne fais point ce compte. Seulement, quand je me mire au fond des mares, je me découvre maintenant avec une face ridulée, pareil à feu Sir Archibald.

Je ris doucement d'un rire silencieux, à constater l'indifférence où je suis de tout ce qui me fut considérable.

Je le nie ce temps stupide qui me voulut « homme de science » patient et curieux de mes petits travaux de laboratoire, et penché sur des vies inutiles que j'arrachais à leur néant mérité, et courbé sur mon gros travail qui parut chez Casson en livraisons avec planches et que les abonnés « bibliophiles » ne pourront jamais relier à moins que mon éditeur soigneux ne fasse continuer mon œuvre par mes élèves.

J'ai tout quitté, une épouse raisonnable et mon baldaquin d'Europe, et mes enfants qui me maudiront sans me comprendre.

Par pure humanité, je donne parfois de mes nouvelles, très vagues, à ces miens, que de longs délais durant, je néglige même de *regarder* vivre.

Et immobile, oublieux de mes destins échus, j'habite seul avec les jours de ma bien-aimée.

VALENTIN MANDELSTAMM.

FIN

Chronique des six derniers mois d'Empire

par Paul Ginisty

LA VIE MONDAINE & SPORTIVE

LE PRINCE IMPÉRIAL ACTEUR (*Communiqué par le Monde Illustré*)

Au cours d'une représentation intime donnée dans son appartement privé, aux Tuileries, le Prince Impérial interprète le rôle de Poitrinas dans la Grammaire, *de Labiche.*

Cette fois, c'est dans le décor des salons officiels des réceptions privées et des grandes fêtes, que notre collaborateur nous montre les dernières visions de la société impériale (1)

C'EST un petit carnet, recouvert de moire vert d'eau, aux feuillets dorés. Des notes, d'une écriture élégante, mais hâtive, y sont griffonnées, avec beaucoup d'abréviations : « Bal du M.-G.,. Invit.Messe T.. Se rappeler coiff. maréchale C... »

Un examen attentif de ces aimables et frivoles hiéroglyphes fait reconnaître le memorandum d'une femme du monde, appartenant, par son mariage avec un haut fonctionnaire, à la société qui gravite autour de la Cour, et dont la vie paraît singulièrement occupée, pour ne manquer aucune solennité, aucune fête, aucune réception... Et, pour qui s'est fait le Champollion de ces notes, de ces indications, avec de rapides commentaires, ce qui se découvre là, c'est comme le résumé de la saison mondaine, hiver et printemps 1870.

Quarante ans ont passé, et ce petit carnet évocateur est devenu presque un document historique. Il offre le reflet d'une époque, vue et vécue du côté féminin...

Traduisons quelques-unes de ces pages,

(1) Voir *Je sais tout* n° 64.

(Communiqué par le Monde Illustré)

LE RÉSULTAT DU PLÉBISCITE

Entouré par les grands dignitaires de sa cour, l'Empereur reçut solennellement la déclaration officielle du résultat du Plébiscite.

dans leur amusant désordre où les réflexions personnelles se mêlent à la mention des événements.

31 janvier. Mon mari est charmant! J'ai pu assister à la soirée des Tuileries où Lemercier de Neuville a montré ses *Pupazzi*. Quatre cents personnes seulement! La famille impériale, les princesses Mathilde et Clotilde, prince et princesse Murat, duc et duchesse de Mouchy, vicomte et vicomtesse Clary, prince et princesse de Metternich, baronne de Poilly, maréchal et maréchale Bazaine, maréchal et maréchale Canrobert. Se rappeler la coiffure de la maréchale Canrobert, très haute sur le front. Mme Emile Ollivier, toilette très simple.

Février (sans date). A l'Opéra. Un peu effrayée de cette mode qui reprend des guirlandes. Que va-t-on se mettre sur la tête? J'ai un peu ri de Mme de V. avec son buisson de feuillage. Va-t-il falloir l'imiter?

15 février. Bal de l'Hôtel de Ville. M. et Mme Chevreau reçoivent pour la première fois. Trop de monde, trop d'habits noirs. Une cohue. On assure que le bal du 27 aura plus d'élégance.

17 février. Et moi qui m'étais préparée au gala des Tuileries! Il est remis. Je n'inaugurerai pas ma robe amphitrite, vert de mer, avec coquettes en crêpe tuyauté s'étalant en écume mousseuse!... Dommage! Je me trouvais dans un de mes bons jours...

19 février. Fête de patinage. Mme Moulton, la princesse de Sagan, Mme Alph. de Rothschild sont très brillantes. C'est charmant, cette innovation des toutes petites lanternes que les patineurs accrochent à leur boutonnière. Demain, bal à l'ambassade de Russie, avec un ballet dont l'Opéra donnera la primeur... Quelle semaine! Réception au ministère des Finances, concert chez la marquise Roccagiovine, bal chez Mme Macowley, avec l'élite de la colonie américaine... Sans ces colonies étrangères, qui se prodiguent, l'hiver serait un peu morose...

UNE GRANDE FÊTE OFFICIELLE (Communiqué par le Monde Illustré)

En haut, bal donné à l'Hôtel de Ville, le 27 février 1870 : le préfet et Mme Chevreau reçoivent les invités à l'entrée de la Galerie des fêtes ; en bas, présentation des dames à l'archiduc Albert d'Autriche.

Ah! on ne danse plus comme autrefois! Est-ce la faute à la politique?

Février (sans date). Au concert du Conservatoire. Le vicomte de Laferrière accompagne la maréchale Canrobert. Aperçu Mme de Mercy-Orgenteau, Joubert, Desvallières, baronne de Poilly, princesse d'Hénin... Mais, vraiment, cette marche du *Tannhauser*, cela fait presque de l'effet, à présent!

27 février. Second bal de l'Hôtel de Ville. Migraine terrible, mais elle s'est dissipée

dans la soirée. Curiosité autour de l'archiduc Albert d'Autriche, en simple frac. Les cheveux en brosse, des lunettes. L'Impératrice en toilette de tulle blanc sur fond paille. Guirlandes de pensées au corsage. Rivière splendide au cou.

2 mars. Bal aux Affaires étrangères.

4 mars. Réception chez la princesse Mathilde. Chose rare, on a dansé rue de Courcelles! Il est délicieux de venir se reposer dans la serre. C'est un décor exquis. Quels bruits fait-on courir sur la santé de l'Empereur? Il a l'air fort bien portant. Le Prince impérial a pris grande part au cotillon. C'est après-demain qu'il joue la *Grammaire*, en une soirée intime.

10 mars. J'ai eu la curiosité d'aller voir au Châtelet cette chanteuse, la Bordas, dont on parle tant. C'est une grande femme blonde, dans un singulier costume, un peplum, très décolleté, avec une cordelière d'or à la ceinture. On applaudit follement ses couplets: *C'est la canaille... et bien, j'en suis...* Quel accent du Midi! Et que nous a-t-elle chanté encore? Des imprécations contre la guerre!... Eh, mon Dieu, la guerre, qui y pense?

12 mars. Je note cette toilette de ville de la princesse de Metternich : robe de velours épinglé gris de fer bordée de chinchilla, retroussée sur un jupon de même ton, tout en bouillons superposés. Le paletot pareil, très court, fendu jusqu'au milieu du dos, et garni de chinchilla. Mais son turban en velour épinglé est singulièrement surmonté d'une plume de coq.

19-31 mars. J'ai pris froid en sortant du bal de M. Vitry d'Avancourt, place Vendôme. Et voici précisément, par une ironie, que le soleil brille! Je souhaitais étrenner mon ombrelle en petites plumes de cygne, au manche d'écaille blonde. J'ai feuilleté pour me distraire l'*Album de l'Impératrice à Suez*, qui relate son voyage de l'an dernier. — Vu, de ma fenêtre, passer quelques coupés tendus à l'intérieur de soie cerise : c'est bien discutable. Forcée de m'abstenir du bal de la Guerre et de celui des Beaux-Arts. Quel ennui! Mon mari et un de ses amis parlent de leurs émotions aux arènes athlétiques de la rue Le Peletier, où l'on acclame le lutteur masqué qui, paraît-il, serait un véritable homme du monde... Quel dommage que les femmes ne puissent se risquer aux arènes de la rue Le Peletier!... Mes amies m'apportent des nouvelles: Capoul qui avait coupé ses moustaches pour jouer *Vert-Vert*, les conserve pour jouer *Rêve d'amour*... Je lis distraitement les *Lettres de mon moulin*, de l'ancien secrétaire de M. de Morny, Alphonse Daudet... Quand cesserai-je d'être clouée à la chambre?... J'ai hâte de revivre.

1er avril. Ma première sortie! Elle est pour le Concours hippique : le marquis de Morny s'est largement dépensé pour son organisation.

2 avril. Soirée sérieuse, chez la comtesse d'Agoult. Coquelin y a dit des vers.

Pâques. Messe solennelle aux Tuileries. Avant son départ, on a entendu encore Mlle Nilsson, avec Faure et Mme Gueymard. On dit que le Pape a envoyé à l'Impératrice un rameau en filigrane d'argent, béni par lui.

16 avril. Autre visite aventureuse! On m'a conduite au nouvel Opéra, où les travaux sont en pleine activité. On me dit qu'il sera achevé dans deux ans. La façade extérieure ferait croire qu'on est plus avancé.

19 avril. Un nouveau sport! J'ai eu la curiosité de me risquer à ce manège de la rue Jean-Goujon, où les Américains ont introduit le patinage, avec des patins à roulettes.

5 mai. Aperçu des grognards se rendant en pèlerinage à la Colonne. C'est aussi l'anniversaire de la naissance de l'Impératrice. On ne parle que du Plébiscite.

6 mai. Promenade à cheval. Hélas, à côté de vraies élégances, que de caprices de mauvais goût!

Des amazones dont le corsage n'a pas deux rangs de boutons, qui portent des bottes, et au lieu du chapeau à haute forme, avec voilette enroulée au-dessus des rebords, se coiffent de toquets!...

L'EMPIRE EST MAÎTRE DE L'AVENIR

Samedi, 21 mai. Ah! l'admirable cérémonie!... Quand je pense que sans un bienveillant petit-passe-droit du duc de Cambacérès, bien affairé, pourtant, j'aurais pu rester à la porte!... C'est le baron Feuillet de Couches, l'introducteur des ambassadeurs, qui l'a décidé en ma faveur... Quel coup d'œil merveilleux présentait la salle des Etats, pour la remise officielle à l'Empereur du résultat du Plébiscite!... Bien m'en a pris de me faire conduire, avant onze heures, à la porte du pavillon Denon... Mais la carte d'invitation, aux armes impériales, n'a pas été pour tout le monde un talisman... Les cardinaux en robe rouge, les amiraux et les maréchaux en grand uniforme, les dignitaires, les dames de la

LA MODE A LA FIN DE L'EMPIRE (Communiqué par le Monde Illustré)

Ces trois gravures anciennes renseignent exactement sur les modes portées un peu avant la chute de l'Empire.

cour en toilette de gala... c'était éblouissant... Dans la tribune diplomatique, le prince de Metternich, lord Lyons, M. de Verther, M. Nigra, don Sallusiano Olozaga, M. de Beyens, M. Casal de Ribeiro... La cérémonie était pour une heure... Mais, bien avant ce moment, les huissiers, vêtus de soie noire, n'avaient plus personne à introduire... Quelle chaleur accablante, par exemple!...

Un moment solennel, quand les souverains sont entrés et que, aux pieds du trône se sont groupés les grands officiers de la couronne. L'Empereur avait l'uniforme de général de division, le Prince impérial, celui de lieutenant de la ligne. On s'attendait à ce que l'Impératrice parut la couronne au front... Mais non, elle était en chapeau, un chapeau sur lequel étincelait seulement une aigrette de diamants, et elle avait revêtu une toilette de soie écrue jaune-thé, relevée sur une robe de soie blanche.

La princesse Mathilde, récemment veuve, mais veuve, en fait, depuis une longue séparation, portait son deuil tout en blanc; la princesse Clotilde était en vert changeant... Je donnerais la palme à la toilette de la duchesse de Mouchy : flots de soie et de dentelles blanches.

On a écouté debout les discours. On a remarqué la fermeté de la voix de l'Empereur... Le cortège impérial, après la cérémonie, est rentré dans ses appartements des Tuileries en traversant la haie des Cent-Gardes. Ce soir, Paris a illuminé. Combien toutes les craintes étaient vaines! L'Empire est maître de l'avenir!

28 mai. Le bal d'été au ministère de la Guerre, pour fêter la promotion du ministre Le Bœuf au maréchalat, a été tout à fait réussi; ces tentes, dans le jardin, cela avait un joli côté militaire. Parmi les attachés étrangers, deux superbes officiers prussiens ont eu leur succès pour leur prestance et leur uniforme. Ces beaux cavaliers étaient, d'ailleurs des hommes charmants : l'un d'eux, qui m'a été présenté, m'a paru du meilleur ton...

3 juin. Je commence à être lasse. Je m'occupe de ma toilette du Grand Prix, qui sera, — car je suis de celles qui protestent contre le règne du bleu, — en foulard croisé à petites rayures cerise et blanc, basques bouffantes garnies d'un long effilé blanc, tablier aux nœuds blanc et cerise, manches assez larges; sur la tête une vraie corbeille de cerises. Après le Grand Prix, quelques semaines passées en Normandie, puis départ pour Ems... Je m'arrêterai un peu à Bade, auparavant... »

Les beaux officiers prussiens, le départ pour l'Allemagne!... C'est le mot de la fin de ces notes, un mot de la fin auquel les événements vont donner une tragique ironie!...

VOILA POUR LONGCHAMP!

Le Grand Prix!... C'est alors l'événement vraiment solennel de la saison, le triomphe de toutes les élégances, où sont observées des règles sévères de grand ton...

La foule qui envahit la pelouse est immense, sans doute, venue par le chemin de fer, les bateaux-mouches, qui existent depuis l'Exposition de 1867, des tapissières qui paraîtraient aujourd'hui singulières; mais il y a des lignes de démarcation infranchissables. En cette fête essentiellement aristocratique, l'enceinte du pesage n'est pas accessible à tous, ni à toutes. Longchamp, le jour du Grand Prix, c'est le seul endroit de Paris où le demi-monde ne se mêle pas au monde.

C'est depuis 1856, à la suite des négociations entamées par M. de Morny avec la Ville pour louer Longchamp à la Société d'encouragement, — douze mille francs, à charge pour la Société d'établir à ses frais l'aménagement du champ de courses, — que le Grand Prix ne se court plus au Champ-de-Mars. C'est depuis 1863 que son montant a été porté à cent mille francs, et c'est encore M. de Morny qui a obtenu des compagnies de chemins de fer leur concours pour cette augmentation. En 1870, la somme atteint 141.700 francs. Au gagnant est aussi réservé un objet d'art offert par l'Empereur : c'est une grande coupe en argent ciselé, dont les attributs figurent la peinture et la sculpture.

Ce 12 juin, tout Paris est vraiment à Longchamp, et le spectacle est merveilleux. Ce ne sont, sur la route, qu'équipages de tout style, calèches attelées à la Daumont, massives voitures à housses, plus nombreuses, avec cocher poudré et valets de pied, en culotte et bas de soie blancs, se tenant debout derrière la voiture, landaus scintillants, attelages aux harnais éblouissants, four-in-hand. Et des cavaliers aussi, parmi de légères voitures à deux roues... Les tribunes sont garnies de toilettes que la mode fait trouver délicieuses, flots de guipures et de dentelles sur une note bleue qui semble dominer. Des amours de petits

chapeaux tyroliens, en paille. On est habitué à bien des hardiesses : cependant, une jupe de taffetas peau de tigre fait sensation.

Sauf M. Emile Ollivier, les ministres sont tous là, MM. de Gramont, de Parieu, Mège, Louvet, Segris, Maurice Richard, Chevandier de Valdrôme... Les préoccupations hippiques sont telles que, en le désignant, un chroniqueur sportif appelle ce dernier : « M. de Cheval-drôme... »

Le Prince impérial, accompagné de son écuyer, M. Bachon, arrive d'abord, un peu avant trois heures, puis il vient offrir la main à l'Impératrice, en toilette de foulard écru, chapeau de même couleur, garni d'une plume noire. M^me^ de la Poëze, qui l'accompagne, porte une robe bleu de ciel, la nuance en vogue. La princesse Clotilde a aussi une robe de taffetas bleu, mais recouverte de dentelle blanche.

Voici la princesse de Metternich, la marquise de Galliffet, la comtesse de Pourtalès, la comtesse de Montgomery, la duchesse de Doudeauville, la comtesse Walewska, la duchesse d'Uzès, la duchesse de la Trémoïlle; voici, plus loin, toujours remarquée pour ce que son élégance a de personnel, une Russe, M^me^ Rimski-Korsakof.

La Société d'Encouragement est uniquement administrée, en 1870, par un comité pris par les membres du Jockey-Club, le vicomte Paul Daru, président (le président du Jockey-Club est alors le marquis de Biron). Les commissaires des courses sont le baron de la Rochette, le comte Henri de Greffuhle, le comte Alfred de Noailles.

(Communiqué par le Monde Illustré et l'Illustration)

PHYSIONOMIES DU MONDE POLITIQUE IMPÉRIAL

En haut, de gauche à droite, MM. Chevreau, préfet de la Seine, Maurice Richard, ministre des Beaux-Arts, duc de Grammont, ministre des Affaires étrangères; au milieu, de gauche à droite, le Prince Demidoff, MM. Émile Ollivier, Daru; en bas, de gauche à droite, MM. de Talhouët, Buffet, Chevandier, de Valdrôme et Louvet.

Les grands sportsmen vont et viennent, affairés, souriants ou graves : voici le comte Henri Delamare, le comte Frédéric de Lagrange, propriétaire du haras de Dangu, qui est né le jour de la bataille de Waterloo; le comte d'Osmond, dont un accident de chasse a emporté la main gauche : il n'en excelle pas moins à conduire un mail à quatre chevaux, un crochet en métal étant fixé à son poignet; ses réceptions en son bel hôtel du boulevard Maillot sont recherchées; il est spirituel et philosophe, et se piquant d'être compositeur, à ses heures (il a, alors, en portefeuille, un opéra, le *Partisan*), il a composé une valse qu'il a intitulée : *Adieux à ma main gauche*... C'est M. Mackensie-Grieves, un Écossais d'origine, entré au Jockey en 1839, montant alors en courses plates ou steeple-chase avec ses jeunes collègues du cercle, cavalier impeccable, toujours vêtu d'une longue redingote boutonnée dessinant sa taille, et d'un étroit pantalon de nuance claire, le monocle à l'œil. Il est resté longtemps le dernier fidèle à la tenue naguère adoptée par les membres du Jockey pour les réunions sportives de Chantilly : l'habit à la française olive à boutons d'or. C'est le comte de Montguyon, un des anciens titulaires de la fameuse Loge infernale de l'Opéra, grand ami de Morny, dont Daudet se souviendra dans le *Nabab* en le dessinant, avec quelque exagération de ses travers, sous le nom de Montpavon...

On rencontre les habitués de toutes ces solennités, le marquis de Juigné, propriétaire d'une écurie de courses, le prince d'Arenberg, MM. Léonce Delattre, Poë

Nanquette, beau-père du ministre Baroche, Edgard de la Charme, le duc de Fézensac, qui sera président du Jockey, plus tard, le duc de Fitz-James, les barons Alphonse et Gustave de Rothschild.

Les paris, en 1870, ne s'opèrent pas tout à fait comme aujourd'hui. Le pari mutuel de nos jours a été inventé par le Parlement qui, trouvant le jeu immoral, a voulu que l'Etat bénéficiat au moins de cette immoralité.

On parie au livre. Les list-men ou bookmakers sont placés en rang d'oignons sur la pelouse et ils ont des cartes indiquant la cote des divers chevaux. Le monde connu des courses, les clubmen, jouent avec eux sur parole, donnent leurs ordres que le bookmaker inscrit simplement sur son livre : le minimum de l'enjeu est vingt francs ou cent francs, selon la qualité de ces offices.

De même, entre eux, les gens de sport parient au livre, c'est-à-dire que l'un d'eux inscrit l'enjeu fait avec son partenaire. Lorsque les bookmakers se trouvent en présence de personnes inconnues d'eux, ils encaissent le montant de l'enjeu et remettent au parieur une fiche indiquant l'opération. Ils ont des bureaux en ville, où l'on peut parier dans la semaine précédant la course. La rue de Choiseul en est le centre. Les bookmakers sont tous Anglais : Gideon, Saffri, Robinson, MacEvoy, Wright, Mathyssens.

UNE VICTOIRE FRANÇAISE

Les chevaux, pour le Grand Prix, payent mille francs pour l'entrée; le forfait est de 600 francs. Le deuxième arrivant gagne dix mille francs, le troisième, cinq mille. La course est de trois mille mètres!

Douze chevaux vont courir, représentant les écuries major Fridolin, Ed. Fould, Schickler, André, Morris, Braylay, Dawson, Bowes, Delâtre, Cartier.

Dans l'attente du grand moment, le journaliste sportif Robert Milton s'amuse à faire des jeux de mots sur le nom des propriétaires et des sportsmen :

— Il serait plus sage d'être tout près de *Lagrange* et pas loin *Delâtre*, au lieu d'être assez *Fould* pour chercher dans le sport à être un fier *Lupin*.

A qui va être la victoire? Depuis la réorganisation de 1863, les chevaux français ont gagné une fois de plus que les chevaux anglais. Cet avantage des couleurs françaises va-t-il se continuer? Les écuries françaises sont anxieuses. Aura-t-on, comme l'année précédente, où *Glaneur* fut vainqueur, à enregistrer un succès?...

Huit jours auparavant, *Bigarreau* a triomphé au Derby français, *Sornette* a gagné le prix de Diane, à la grande Poule des Produits. On discute les chances des autres chevaux français : *Ambor*, *Minotaure*, *Don Carlos*, *Valois* et ceux des chevaux anglais : *Coutt's*, *Rearder*, *Nobleman*, *Prince of Wales*, *Pandore*.

(Communiqué par le Monde Illustré et photo Delton)

LE GRAND PRIX EN 1870

Ce dessin de Crafty, qui excellait dans ces sortes de compositions, fait revivre à nos yeux la physionomie que présenta le Grand Prix de Paris en 1870. La variété des scènes représentées sur ce dessin font de celui-ci un document non seulement fort amusant mais aussi présentant un intérêt quasi-historique. En haut, à gauche, Sornette *appartenant au major Fridolin et qui gagna le Grand Prix de 1870, montée par Ch. Vatt.*

Un immense frémissement dans la foule anxieuse : l'oriflamme s'élève au bout du mât. Minutes d'une indescriptible agitation, de ce tumulte qui précède un grand événement... puis, soudain, parmi ces milliers et ces milliers de spectateurs, un silence impressionnant, et l'on entend le sol ébranlé par la galopade effrénée des chevaux... C'est le baron de la Rochette qui a donné les départs. L'arrivée sera jugée par le comte de Greffuhle.

Toutes les émotions coutumières... Puis une formidable clameur. Et un nom aussitôt répété, avec des acclamations prodigieuses :

— *Sornette*... *Sornette!*... le cheval français!

Victoire française complète! *Minotaure* est second, *Valois* troisième, quatrième, *Don Carlos*...

Sornette, la triomphatrice, née en 1867 au haras de Villebon, par Light et Surprise, a été entraînée et montée par le jockey Charles Vatt, à qui cette journée heureuse

a rapporté, pour sa part, quarante mille francs. *Sornette* appartient au « major Fridolin. »

Quel est ce « major », qui ne figure sur les cadres d'aucune armée? C'est un pseudonyme. Les pseudonymes, aujourd'hui interdits, sont alors volontiers usités. Ainsi le baron Schickler prend-il le nom de son haras de Martinvast. Le « major Fridolin » est, en réalité, non seulement le principal propriétaire, M. Charles Laffitte, mais aussi ses associés, le baron Nivière et Khalil-Bey.

M. Charles Laffitte, fils du célèbre banquier Jacques Laffitte, associé et successeur de Perrégaux, est grand, svelte, très boutonné, une grande cravate autour du cou, visage rasé, d'épais sourcils noirs sous une forêt de cheveux blancs. Il a adopté les manières anglaises; c'est un homme d'esprit, mais il a aussi l'esprit de la contradiction : cavalier accompli, il s'est plu naguère, à mille promesses, et, un jour, il a gagné une partie de billard au comte de Chateauvillard, les deux joueurs étaient à cheval.

Bonjour, Turc!

Khalil-Bey, avec ses petits yeux luisant au-dessus de ses joues bouffies, c'est alors l'Oriental autour duquel se fait une légende. Il est en train de dépenser largement ses millions, qu'il aura la surprise de voir fondre bien vite. Il joue un jeu d'enfer; son appartement de l'angle du boulevard des Italiens et de la rue Taitbout, où de vraies splendeurs voisinent avec du luxe de pacotille, où il a fait décorer par Courbet, en lui permettant toutes les libertés, un boudoir fameux, et plein de parasites, s'entendant à aider à la ruine, qu'il supportera mal. Il reviendra à Paris comme ambassadeur de Turquie, mais l'impossibilité de continuer son train l'accablera et il finira piteusement. Mais alors, il est dans sa période de splendeur. Malgré ses millions, certains tolèrent mal les familiarités qu'il se permet.

— Bonjour, père Delamarre, dit-il, un jour, en abordant le comte Achille Delamarre.

L'ancien colonel le toise avec hauteur, et lui répond froidement :

— Bonjour, Turc.

L'enthousiasme monte, déborde. Des clameurs s'élèvent. Sur la pelouse, on entend des détonations : ce sont des bouchons de champagne qui sautent, fêtant la victoire de *Sornette*. Parmi les parieurs particulièrement heureux, on cite M. Steenackers, le député de la Haute-Marne, et le baron Jérôme David.

L'Empereur fait appeler les propriétaires victorieux, et les félicite.

Le soir, c'est le traditionnel envahissement du bal Mabille, où l'on voit bien que les têtes sont encore montées, à toutes les folies auxquelles on s'abandonne. La suprême élégance, pour les jeunes gens, en 1870, c'est d'aller à Mabille, avec, par dessus l'habit, un paletot léger, forme redingote, de couleur gris clair, avec fleurs à la boutonnière. Les Anglais se consolent assez gaiement de leur défaite. Il y a de la joie dans l'air...

... Qui dirait que l'année suivante, à la même époque, une âcre odeur d'incendie et de sang prendra à la gorge, et qu'on ne s'avancera, à travers Paris, qu'en franchissant des restes de barricades, cependant que les ruines fument encore?...

PAUL GINISTY.

Le Gérant : CAMILLE LECESTRE. G. DE MALHERBE, IMPRIMEUR, 12, PASSAGE DES FAVORITES, PARIS (XVe).

Je sais tout

DANS CE NUMÉRO :

L'Aviation Militaire et huit Articles inédits

Deux grandes nouvelles inédites

DANS CE NUMÉRO :

Une pièce de théâtre

Un hors-texte en couleurs

Un supplément d'art en couleur

ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & Cie, 90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS

MES ABONNÉS ÉCONOMISENT 1f par AN sur mes ACHETEURS

DEMANDEZ LA LISTE DE MES PRIMES

6e Année — LXVII Abonnts : 12 Fr. Etr. : 18 Fr. 15 Août 1910

Je sais tout

PIERRE LAFITTE & Cie

90, Avenue des Champs-Elysées, Paris

Téléph. : 528-64, 528-66, 528-68

Salle d'Exposition : 9, Avenue de l'Opéra — Service des Messageries : 56, Avenue du Maine

Publicité : *Huguet, Minart & Cie, 11, Boulevard des Italiens*

« ... Je la connais bien, votre revue; elle est d'ailleurs mondiale. Comment faites-vous pour enfermer tant de choses en un seul numéro?... »

Paroles du Roi d'Italie au représentant de *Je sais tout*, 15 août 1908.

Copyright by Peary

LE DRAPEAU AMÉRICAIN ACCLAMÉ AU POLE NORD

L'objectif photographique n'a jamais eu à enregistrer un spectacle aussi émouvant et sensationnel que celui de ce coin désolé du monde, vers lequel depuis des milliers d'années ont tendu les efforts de tant de hardis et héroïques explorateurs. Dans ce numéro de *Je sais tout*, le contre-amiral Peary termine le récit de son admirable voyage par la relation circonstanciée de son arrivée au Pôle Nord.

SOMMAIRE

Vol. 67. 6e année : 15 Août 1910

NOTE DES ÉDITEURS

NOTRE concours des originaux a obtenu le plus grand succès et, d'une façon générale, les lauréats ont été enthousiasmés des dessins que nous leur avons adressés. Toutefois, parmi le lot des dessins encadrés, certains sont arrivés à destination avec leur verre brisé et ces colis ont été, — à juste raison d'ailleurs, — refusés par leurs destinataires. Nous allons faire auprès des Compagnies responsables les démarches nécessaires, et nous prenons d'autre part toutes mesures pour modifier le mode d'emballage et éviter le retour de ces accidents. Que les lauréats qui ont eu la malchance de voir ainsi arriver le prix qui leur était dévolu, veulent bien se rassurer.

D'autre part, quelques-uns des lauréats ont regretté que les sujets ne répondissent pas à leurs préférences. On conçoit aisément qu'il nous eut été difficile de contenter tout le monde d'une façon absolue au point de vue des sujets des originaux. Ce dont nous sommes certains, c'est de la grande qualité artistique de ces dessins commandés aux premiers illustrateurs d'aujourd'hui.

***

Je sais tout accepte pendant la belle saison des abonnements à tarif spécial, au prix de 1 franc le volume (étranger 1 fr. 50); ajouter 0 fr. 50 par changement d'adresse. Notre magazine est en vente dans toutes les gares.

PIERRE LAFITTE ET Cie

L'ARMÉE DES AIGLES

LE TANDEM DE L'AVENIR

L'aéroplane va quitter le sol emportant avec lui ses deux voyageurs. Militairement, pourrait-on dire, les deux officiers (lieutenant Jost à gauche, lieutenant Clavenad à droite) tournent la tête dans la direction de notre opérateur qui a pris d'eux ce cliché.

L'aviation, après l'aérostation, devient une science militaire, et il est maintenant bien certain que les flottes aériennes joueraient, en cas de guerre, un rôle prépondérant. Le moment est donc venu de jeter un coup d'oeil sur le caractère que vont prendre les luttes futures après l'apparition de l'armée des airs. Voulant présenter à nos lecteurs un tableau très véridique, exempt de toute exagération, nous nous sommes adressés à un écrivain, M. L. de Saint-Fégor, bien connu d'ailleurs, des lecteurs de *Je sais tout* et qui, sous ce pseudonyme, cache un de nos officiers dont la compétence vient de se manifester d'une façon sensationnelle

DÉJA le dirigeable avait, en 1905, paru assez au point pour devenir en goût de défense nationale, tandis que le « plus lourd que l'air » commençait à se soulever du sol.

Si les aéroplanes actuels sont encore loin d'être bien au point, et de présenter la sécurité désirable, ils ne nous en émerveillent pas moins par des progrès quotidiens et vertigineux.

Sans plus tarder, on s'est donc préoccupé de les enrégimenter eux aussi, de diriger les progrès dans le sens désirable pour l'utilisation militaire.

Au lendemain du féerique meeting de Bétheny, en août 1909, le ministre de la Guerre achetait un certain nombre d'aéroplanes des divers types existants et aujourd'hui une pléiade d'officiers désintéressés s'exercent à leur conduite en dépit du danger : ce sont Féquant, qui se rendit si brillamment du camp de Châlons à Vincennes avec, à bord, le capitaine observateur Marconnet; Etévé, inventeur d'un procédé de stabilisation automatique qui promet beaucoup; Camermann, Aquaviva, Bellanger, Lucas-Girardville, Dorand et bien d'autres, qui, chaque jour, deviennent plus maîtres de leurs appareils, chaque

jour, asservissent davantage le forces de la nature en perfectionnant le fruit du génie humain.

Et derrière la France qui, pour la conquête de l'air, comme en presque tous les progrès, a ouvert la voie et continue à tenir la tête, les autres nations suivent avec ardeur, organisant au plus vite, elles aussi, l'aviation militaire.

En sorte que si demain la fatalité nous entraînait dans un grand duel européen le ciel se verrait sillonné d'engins aériens de diverses catégories appelés à jouer sur le champ de bataille un rôle fort important; et il est absolument certain que dans peu de temps ce rôle deviendra tout à fait primordial, que le sort des armées, et par suite celui des nations, dépendra en grande partie de la nouvelle arme.

La mobilisation des forces nationales mettrait, dès l'automne prochain, à la disposition du généralissime français, 10 dirigeables dont 3 militaires prêts aujourd'hui (1), 3 civils éprouvés qui seraient requis personnel et matériel, 4, enfin, dont la construction est presque achevée. Dans quelques mois plus tard apparaîtront 8 aéronats nouveaux, tous de grande puissance.

En Allemagne, on pourrait réunir une douzaine d'aéronats plus ou moins au point, auxquels s'ajouteront, au printemps prochain, 8 ou 10 nouveaux croiseurs, la plupart de types nouveaux non encore éprouvés.

La situation est donc et restera à peu près la même des deux côtés de la frontière, avec cette différence que notre ministre de la Guerre actuel, le général Brun, travaille avec moins d'emballement et plus de sage méthode que nos voisins.

Quant à l'aviation, elle fait pencher la balance très nettement de notre côté: nous comptons en France à l'heure actuelle, plus de 260 appareils ayant volé, plus de 180 aviateurs éprouvés dont 42 ont parcouru les airs plus d'une heure de suite.

Semblable prouesse n'a encore été enregistrée en Allemagne que pour 4 aviateurs, en Angleterre 5, en Amérique 6, et quelques-uns dans le reste du monde.

Ces seuls chiffres suffisent à montrer quelle avance nous possédons en ce moment non seulement dans le nombre et la perfection du matériel (1), dans la pléiade d'hommes volants émérites que nous possédons, mais aussi dans leur valeur, puisque la France a établi et détient aujourd'hui presque tous les records.

(1) Sans compter les deux dirigeables *Lebaudy* et *Ville-de-Paris* un peu fatigués.

(1) Nos constructeurs ont déjà achevé et vendu un millier d'aéroplanes en chiffres ronds et sous toutes réserves, car plusieurs maisons font mystère de leurs opérations. Tous les autres pays réunis n'en ont pas fabriqué 300.

LE TSAR DES BULGARES VOIT VOLER NOS OFFICIERS

Lors de son récent séjour en France, le Tsar des Bulgares se rendit, invité par M. Fallières, au camp de Châlons où plusieurs de nos officiers aviateurs exécutèrent devant lui une série de vols si réussis que toutes les personnes présentes, le Tsar et le Président les premiers, applaudirent vigoureusement à leurs prouesses. Aux côtés du Tsar et du Président se tenait le Général Brun, ministre de la Guerre, qui s'occupe avec une sage méthode de l'emploi pratique des aéroplanes au point de vue de leur emploi dans la défense nationale.

Général Brun — M. Fallières — Le Tsar des Bulgares

Pour bien préciser le rôle que, sans plus attendre, les engins aériens joueraient dans une grande guerre, rappelons bien nettement ce qu'ils pourraient faire, aéronautiquement.

Un grand dirigeable souple de 7 à 8.000 mètres cubes comme on les fait actuellement, peut enlever — avec un équipage composé, en principe, de 2 pilotes et 2 mécaniciens, — 2 officiers d'état-major observateurs, de l'essence pour douze heures de marche, à 50 kilomètres à l'heure, 600 kilos de projectiles ou engins divers, en plus du lest nécessaire pour monter à 1.500 mètres et assurer la manœuvre. Leur vitesse, malheureusement, ne leur permet d'évoluer en toute sécurité que un jour sur deux, en moyenne.

Quant aux aéroplanes, la plupart ont une vitesse de 70 kilomètres à l'heure, plusieurs atteignent 80 ou dépassent même 100; les premiers peuvent soulever, avec un pilote et un officier observateur légers, de l'essence pour trois heures ou 200 kilomètres et 25 kilos de projectiles, montant facilement ainsi à 500 mètres. Avec un seul aviateur, ils peuvent couvrir 3 à 400 kilomètres, montant à 1.500 mètres, avec 50 kilos de munitions. La violence du vent ne les empêcheraient de partir pour l'accomplissement d'une mission que environ une fois sur dix, mais le risque couru par suite du défaut de sécurité actuel de ces engins, encore très instables et à la merci du moindre incident, reste encore très considérable; on peut admettre qu'il n'en reviendrait aujourd'hui guère plus d'un sur deux qui, bravant les circonstances atmosphériques, partiraient par ordre, à moment fixé, pour évoluer au-dessus des rangs ennemis.

LES YEUX DE L'ARMÉE

C'est la première raison pour laquelle, bien que l'aviation soit destinée, de toute évidence, à détrôner un jour complètement le dirigeable, si encombrant, si coû-

teux d'achat (400.000 francs environ pour une existence de quatre à cinq ans seulement) et d'entretien (50 à 100.000 francs par an), sans parler de la nécessité d'une installation bien dispendieuse aussi (200 à 300.000 francs), et d'un nombreux personnel de manœuvre, le grand navire aérien reste et restera encore probablement assez longtemps, nécessaire aux armées.

L'aéroplane, lui, ne coûte que 15 à 20.000 francs d'achat; il est vrai qu'à l'heure actuelle il engloutit, comme frais d'entretien, si on le fait travailler un peu sérieusement, presque autant qu'un dirigeable, à cause de la casse, si fréquente, hélas, mais qui diminuera bientôt dans d'importantes proportions, espérons-le.

L'aéroplane, en outre, est facile à loger, exige peu de personnel accessoire et file très vite.

C'est cette qualité qui, dès aujourd'hui, en ferait, en campagne, un précieux engin de communication entre les états-majors. Les routes, en effet, seront archi-encombrées de troupes et d'obstacles; elles seront défoncées au bout de peu de temps; on estime que l'automobile ne les parcourerait souvent pas à plus de 20 à l'heure. Quel gain de temps pour la transmission des comptes rendus et des ordres lorsqu'on pourra expédier un aéro qui franchira en ligne droite quatre fois plus d'espace dans le même temps par une voie toujours libre de tout obstacle!

Mais les engins aériens sont, avant tout, destinés à jouer le rôle d'yeux de l'armée.

Nul n'ignore que jusqu'ici, à la guerre, on s'est trouvé dans une situation terrible d'incertitude, entraînant, suivant le caractère du chef, ou bien la marche inconsidérée, au hasard des inspirations, ou bien la lenteur énervante dans l'attente des renseignements, voisine parfois de la pusillanimité.

Le sort des nations, dans les grandes guerres vitales comme le seront certainement celles de l'avenir, sera attaché très vraisemblablement à celui d'une unique grande bataille. Et dans cette bataille le sort des armées sera réglé par ce que Napoléon appelait « l'événement », ce que nous nommons « attaque décisive ». Ce n'est autre que le coup de massue final donné, après une longue lutte d'usure, au moment voulu, et à l'endroit voulu, avec une force soigneusement réservée, soigneusement concentrée et préparée, et qui doit, comme à Austerlitz, désorganiser complètement l'armée adverse fatiguée, énervée, et la réduire en quelques instants à l'état de troupeau affolé.

Mais pour réussir ce grand coup qui coûtera au vaincu son indépendance, peut-être cent mille vies humaines et une dizaine de milliards, que de conditions délicates il faut réunir! Evidemment, la valeur du chef, celle des troupes, l'armement, le nombre sont, en l'espèce, des éléments de premier ordre; mais il est clair qu'il faut aussi, qu'il faut surtout frapper juste, frapper à un endroit où l'adversaire n'aura pas les moyens de répondre, d'amortir le coup par des réserves conservées intactes, frapper lorsque cet adversaire est « mûr » et cependant avant que lui-même n'ait pris l'initiative d'une offensive analogue.

L'AÉROPLANE MILITAIRE DE L'AVENIR

On voit combien il importe de *savoir* où en est cet adversaire, où sont ses masses, ses réserves, ce qu'elles font. L'emplacement exact des flancs, l'arrivée des colonnes de renforts, sont autant de points dont la connaissance est essentielle pour permettre à l'homme qui aura entre ses mains la colossale responsabilité du sort de son pays d'agir dans des conditions susceptibles d'assurer le succès.

Jusqu'ici les moyens de *savoir* sont restés bien imparfaits: ce sont, la cavalerie qui ne révèle guère que les contours, car elle ne peut pénétrer dans les troupes ennemies, la moindre infanterie l'arrêtant net; le ballon captif, obligé de se tenir, à cause de sa vulnérabilité, à plus de 5 kilomètres des premiers canons, voit fort mal; il est impossible de compter réellement sur les révélations des espions. Le seul moyen d'investigation sérieux réside dans le combat de reconnaissance, qui, affreusement coûteux en vies humaines est loin, cependant, de fournir toujours les éclaircissements désirés.

En somme, on opère presque toujours dans l'incertitude la plus atroce, dans le doute mortel, au milieu de renseignements généralement contradictoires, tardifs et incomplets.

Demain, il en sera tout autrement: du haut des airs l'homme, devenu oiseau, planera, verra avec une netteté absolue, à peu près tout ce qui se passe, précisera en une simple inspection l'étendue des flancs, l'emplacement des états-majors, la direction et l'importance des colonnes (qui révèlent très clairement à un bon

LE LIEUTENANT BLÉRIOT

Blériot, qui a accompli dernièrement une période d'instruction en qualité de lieutenant de réserve, a missa coquetterie à livrer, par la voie des airs, à l'autorité militaire, — en service commandé! — un aéroplane que celle-ci avait commandé à Blériot, industriel. Le héros de la traversée de la Manche a été promu lieutenant d'état-major à la fin de cette période d'instruction.

officier d'état-major, leur longueur et leur composition en artillerie), l'endroit où se cachent les réserves, le moment où on les ébranle, les concentrations qui se préparent.

Toutefois, il faut avouer que, si la constatation d'un point déterminé, la reconnaissance d'une route, l'occupation ou l'évacuation d'une localité, constituent des missions que l'aéroplane pourrait d'ores et déjà remplir, il n'en sera plus de même des reconnaissances d'ensemble, ni de l'étude des formations déployées à travers champs; elles exigeront une attention, une observation minutieuse qui demandera un peu de temps et pour lesquelles il faut un engin susceptible de ralentir et même de stationner quand besoin sera. L'impossi-

LA GUERRE DE DEMAIN

Notre dessinateur a tenu scrupuleusement compte des indications qui lui furent données par un tacticien militaire. Les grandes batailles de demain devront laisser le plus possible de terrain découvert : l'artillerie (en haut à gauche) y jouera le rôle le plus important ; en bas (à gauche de ce dessin), la cavalerie, cachée dans un village, n'interviendra que pour « soutenir » l'artillerie. Des tranchées à crochets offensifs, abritent des fantassins. Pendant ce temps, les aéroplanes laissent tomber sur les belligérants des projectiles formidables.

bilité de le faire où se trouve l'aéroplane, de par son principe même, est son plus gros défaut et constitue la seconde des raisons majeures pour lesquelles le dirigeable, qui, seul, peut s'immobiliser dans l'espace pour observer à loisir, reste, malgré ses imperfections graves, indispensable aux armées, tant qu'on aura pas trouvé un appareil plus lourd que l'air répondant à cette nécessité.

Est-ce impossible? Certes non! L'aéroplane n'est encore qu'un engin de début, d'expérience, déjà l'hélicoptère, appareil qui s'enlève par la traction de bas en haut d'hélices à axe vertical, a donné des résultats encourageants; un jour viendra certainement où il fournira une bonne solution du problème de la locomotion aérienne. Le capitaine Sazerac de Forge dont la compétence est reconnue, estime que l'instrument de l'avenir sera, au moins au point de vue militaire, ce qu'il dénomme « hélicoplane », appareil qui réunira les qualités de l'aéroplane actuel et de l'hélicoptère naissant, c'est-à-dire, qui pourra s'élever d'une place restreinte et atterrir de même, modifiant à volonté sa vitesse dans les airs; il s'y arrêtera même complètement sur place, pour inspecter, noter, photographier, et bombarder; puis ensuite, glissant sur l'air à l'aide de plans obliques comme nos aéroplanes d'aujourd'hui, il filera avec une vitesse vertigineuse pour aller rendre compte de ce qu'il a découvert.

Au point de vue technique, cette conception n'a rien d'irréalisable, et le jour où on en arrivera là, le dirigeable sera mort, mais ce jour est peut-être encore lointain.

En tous cas il est certain que l'apparition des engins aériens dans les armées va modifier considérablement la tactique et la stratégie.

En effet, chacun des deux adversaires pourra voir clair dans les dispositions de l'autre, la ruse, la surprise, qui tiennent une si grande place dans les combinaisons militaires seront presque éliminées.

UNE PARTIE D'ÉCHECS FORMIDABLE

Du temps de nos pères les troupes voyaient à qui elles avaient à faire, on se battait nez à nez et d'une petite hauteur, le chef embrassait du regard tout son champ de bataille. Avec les armes à longue portée et à effets foudroyants en usage de nos jours, on se cache.

Tout cela va être changé: hors des bois, du brouillard et de la nuit, on ne pourra plus rien cacher. Aussi verra-t-on de plus en plus les généraux rechercher l'ombre et le mystère : c'est à la faveur de l'obscurité que se feront tous les déplacements importants, et les bois seront de plus en plus utilisés pour les rassemblements.

Le génie du chef en aura tout autant qu'autrefois matière à s'exercer : aujourd'hui, les deux adversaires sont deux joueurs de cartes qui ne peuvent deviner les moyens de l'adversaire que par son jeu même; demain, ce seront deux joueurs d'échec opérant à découvert.

Que si d'aventure, l'un des deux partis, atteint dans son organe visuel, sa flotte aérienne, devenait aveugle, oh alors, ce serait épouvantable pour lui! Incapable de riposte, condamné à agir presque au hasard, en face d'un ennemi qui voit tout, qui sait tout, il serait immanquablement voué à l'impuissance. Fût-il quatre fois plus fort numériquement, il n'aurait qu'à déposer les armes et demander grâce pour éviter un inutile égorgement.

Aussi importe-t-il au premier chef de prévoir et de préparer le plus tôt possible des moyens de crever les yeux à l'ennemi en le privant de ses vedettes aériennes.

Peut-on les atteindre du sol? Théoriquement oui, pratiquement non. Le dirigeable est volumineux mais très mobile en tous sens et il évolue au-dessus de la hauteur maximum que peut atteindre l'artillerie de campagne à tir rapide. Pour exécuter le tir sous de grands angles nécessaires, avec la vitesse voulue, il faut des canons entièrement nouveaux remplissant des conditions extrêmement difficiles à concilier; en Allemagne, en France, en Autriche, en Angleterre on a fait déjà de nombreuses recherches; elles n'ont jusqu'ici abouti à rien.

Les pièces de siège, les canons lourds, s'ils peuvent atteindre à toutes les hauteurs, sont si lents qu'ils ne pourraient toucher le but que tout à fait par hasard.

Quant aux fusils, ils sont encore moins organisés pour attaquer les engins aériens (1): les expériences faites montrent qu'il faudrait consommer 4.000 balles pour obtenir une atteinte, et cette atteinte ne produirait

(1) La perte de gaz pour un dirigeable traversé par une balle serait de seulement 3 kilos à l'heure. Comme un grand dirigeable emportera toujours au moins 300 kilos de lest de réserve, même traversé par 50 balles il aurait encore 2 heures devant lui pour rentrer au bercail.

AVANT LE DÉPART

Les aigles de l'armée vont s'envoler: l'opérateur de Je sais tout *les photographie avant qu'ils quittent le sol. A gauche, de haut en bas, capitaine d'état-major Marconnet, lieutenant Sido, lieutenant Féquant avec, derrière lui, le capitaine Marconnet; à droite, de haut en bas, le lieutenant Féquant, le capitaine Moreau et le lieutenant Cammermann.*

aucun effet appréciable si elle ne frappe pas plus sur les ailes d'un aéroplane que sur le ventre d'un ballon.

Et l'aéroplane surtout sera plus impossible à atteindre à cause de ses faibles dimensions et de la rapidité très grande de son vol.

Les Allemands ont annoncé à son de trompe, il y a quelques mois, qu'ils avaient acheté un certain procédé de torpille aérienne, dû au colonel norvégien Unge, procédé, d'ailleurs fort délicat et compliqué, dont l'expérimentation a paru révéler des difficultés d'emploi extrême.

Les terriens ne peuvent donc rien, ou presque rien contre l'armée de l'air.

Les véritables ennemis des navires aériens, seront les navires aériens de l'adversaire. La cavalerie, l'artillerie, ne peuvent remplir leur office qu'après avoir pris la supériorité sur celles du camp opposé. De même, les engins aériens seront par la force des choses, obligés de débarrasser les airs des oiseaux dangereux, avant d'accomplir leur véritable tâche. Il y aura donc une lutte acharnée dans l'élément aérien, dans laquelle tout engin atteint sera anéanti ainsi que son équipage.

Pour cela quels sont les procédés matériels de lutte?

Le canon?

Il n'y faut pas songer : ni son poids, ni le recul du départ du coup ne permettent son emploi; le fusil, certes, sera utilisé, mais ne donnera de résultats que, à condition que la balle frappe, soit un organe essentiel et fragile du moteur, soit l'aviateur.

Il faut évidemment autre chose. Il semble que la France le possède dans une flèche-torpille inventée par le capitaine Sazerac de Forge et dont les essais ont été fort satisfaisants. Cet engin, qu'on nous excusera de ne pas décrire à cause de son caractère secret est, très petit, très léger, et en aucune façon dangereux pour celui qui l'emploie à bord d'un dirigeable ou d'un aéroplane; et un seul coup au but anéantira aussi bien le plus puissant dirigeable, que le plus rapide des aéroplanes. Ce sera vraisemblablement une arme de guerre effroyable.

On a souvent parlé de bombardement des troupes et des localités par la voie des airs. A en croire certains auteurs à puissante imagination, on verrait un jour prochain les vaisseaux aériens foudroyer les états-majors, disperser les armées, incendier les villes, faire sauter les forts!

Certes, ces images sont fort pittoresques, mais, pour parler sérieusement, nous ne croyons pas du tout à leur réalisation : quels qu'ils soient, les croiseurs ou vedettes de l'air n'auront jamais à leur disposition qu'une capacité de transport très limitée, et il faudrait beaucoup de bombes pour produire un effet appréciable! Tout au plus pourra-t-on mettre le feu à quelque bâtiment en bois non protégé, inquiéter un peu un bivouac ou quelqu'autre rassemblement bien dense.

En somme, les conquérants de l'espace ne seront dangereux que pour leurs concurrents. Il n'y a donc nullement lieu de les maudire comme le font certains orateurs.

L'an passé, M. Jaurès se plaignait de voir en eux « de noirs vautours prêts à se battre dans l'azur, nouvel outil de violence et de meurtre pour l'universelle barbarie. »

Ce tableau, nous venons de le voir est fort inexact.

La conquête de l'air est un progrès humanitaire, car si les courageux aviateurs et aéronautes courent eux-mêmes des risques sérieux, leur sacrifice économisera bien du sang : aujourd'hui, nous l'avons vu, le seul moyen réellement efficace sur le champ de bataille pour reconnaître l'adversaire, a consisté jusqu'ici dans le combat lui-même, dans des attaques partielles souvent appelées reconnaissances offensives demandant plusieurs heures et toujours très meurtrières : un renseignement important coûtait généralement plusieurs milliers de vies humaines.

Désormais ce même renseignement sera obtenu en une heure par l'envoi d'une simple flottille de deux ou trois aéroplanes montés chacun par deux aviateurs.

Il économisera donc bien du temps et surtout bien du sang.

L. DE SAINT-FÉGOR.

M. DE SCHŒN, né à Worms en 1851, ancien ministre des Affaires étrangères d'Allemagne, devient ambassadeur à Paris en remplacement de M. de Radolin.

M. DE KIDERLEN-WAECHTER, ministre d'Allemagne à Bucarest, est nommé ministre des Affaires étrangères de l'Empire allemand.

LORD GLADSTONE, qui vient d'être nommé gouverneur de la Fédération sud-africaine, poste nouveau.

(Illustration Bureau.)

M. PICQUIÉ, homme de la carrière, souvent envoyé en mission d'inspection est nommé gouverneur général de Madagascar et dépendances.

Le premier salut du tsar des Bulgares à Paris.

Le premier sourire de la tsarine Eléonore.

LE TSAR DES BULGARES EN FRANCE. — Le 24 juin, arrivée à Paris du tsar Ferdinand de Bulgarie et de la tsarine Eléonore, par la gare du Bois de Boulogne où le Président de la République et les ministres étaient venus à leur rencontre. Très cordial accueil de la population parisienne. Le soir, grand dîner à l'Elysée.

Concours d'actualité : XII — N° 169

QUELLES PLAGES PRÉFÉREZ-VOUS?

Le séjour à la mer est la villégiature estivale par excellence, et, d'année en année, le nombre va croissant des points du littoral — Manche, Océan, Méditerranée — qui se disputent la faveur de millions de baigneurs.

Demander aux lecteurs de *Je sais tout* une sélection parmi la multitude des stations balnéaires où se déverse ce flot humain, n'est-ce pas instituer le plus compétent des jurys?

Quelles sont, à votre avis, les dix plus belles plages françaises? Les citer dans l'ordre de vos préférences.

Selon l'usage, les dix noms le plus souvent cités formeront la liste-type qui servira au classement des listes envoyées par les compétiteurs.

1er Prix : 100 francs en espèces, ou, si le lauréat est un abonné de ***Je sais tout*, 200 francs. — 2e Prix : Un objet d'art, valeur 100 francs. — 3e Prix : Un original de *Je sais tout*, valeur 100 francs. — 4e, 5e et 6e Prix : Un objet, valeur 50 francs.**

La date extrême pour la réception des solutions est fixée au 15 septembre. Coller sur l'envoi le bon n° 169, qu'on trouvera à la page VIII.

La sortie de l'Hôtel de Ville. *Les souverains bulgares à Bagatelle.*

SECONDE JOURNÉE (23 juin). — Les souverains bulgares ont été reçus, à l'Hôtel de Ville, par M. Bellan, le nouveau président du Conseil municipal. Le matin, visite de la roseraie de Bagatelle où M. Forestier offrit à la tsarine une gerbe où se mariait « l'étoile de France » et le « prince de Bulgarie ».

AU CAMP DE CHALONS. — Le tsar Ferdinand et le président Fallières se sont rendus, le samedi 24, au camp de Châlons pour assister à des expériences de tir effectuées par les nouvelles mitrailleuses et le canon Rimailho, ainsi qu'à des expériences d'aviation militaire. Le président et le tsar félicitent le général, directeur des manœuvres.

LE GOUVERNEMENT AUX OBSÈQUES DES VICTIMES DU « PLUVIÔSE ». — La France a fait le 22 juin de belles funérailles aux malheureuses victimes du *Pluviôse*. Le Président de la République, accompagné des vice-présidents du Sénat et de la Chambre, du président du Conseil, de plusieurs ministres et de délégués des Chambres, suivaient les vingt-sept cercueils.

LES VINGT-SEPT CERCUEILS DES MARINS DU « PLUVIÔSE » SORTANT DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME-DE-CALAIS. — Encadrés de marins l'arme au bras, les vingt-sept cercueils, après un service solennel à l'église Notre-Dame, furent reconduits à la chapelle ardente qui avait été installée sur le port. On évalue à plus de cent mille le nombre des personnes respectueusement accourues de tous les coins de France à ce funèbre spectacle.

ENTRE CAMARADES. — Ce sont des soldats aussi, des camarades, qui assurèrent tout le service du transport des cercueils à l'Hôtel de Ville, à l'église Notre-Dame et à la chapelle ardente. Toutes les grandes puissances s'étaient fait représenter à ces obsèques et le deuil fut pour ainsi dire universel.

LA CATASTROPHE DE VILLEPREUX. — Le 18 juin, en gare de Villepreux-les-Clayes, à 29 kilomètres de Paris, sur la ligne de Granville, par Dreux, s'est produit une effroyable catastrophe : l'express de Granville se jette sur un train en panne. Seize morts, vingt-six blessés. Le mécanicien de l'express dit n'avoir pas vu les signaux réglementaires qui, tous, fermaient la voie.

AFFABILITÉ COMMERCIALE

MONSIEUR SCHLAMP. — *Une petite consultation... Voyons, tirez la langue...* (Page 17, col. 1.)

LE PHARMACIEN

PIÈCE INÉDITE EN UN ACTE de MAX MAUREY (1)

(Illustrations de POULBOT)

PERSONNAGES

SCHLAMP, pharmacien. . . .	BUSSY	LE COMMISSAIRE.	BELIÈRE
M. ROND, élève en pharmacie.	ARNOLD		
L'AVOCAT.	DAYLE	LA PETITE FILLE	M^lle REUVER

Intérieur de pharmacie. Au fond, porte donnant sur la rue. Cette porte est munie d'un timbre, — ce timbre retentit toutes les fois qu'on ouvre la porte. — A gauche et à droite, vitrines. A droite, 2e plan de biais, petit comptoir. A droite, 1er plan, une porte; à gauche, 2e plan, une porte. A gauche, 1er plan, cheminée ou meuble portant des annuaires, des fioles et des petites boîtes.

SCÈNE I

MONSIEUR SCHLAMP, LA PETITE FILLE

La petite est vêtue comme une écolière de 12 à 14 ans, sans aucune coquetterie, les cheveux tirés, petite natte dans le dos, robe très simple, au besoin un tablier ou sarreau.

Au lever du rideau, M. Schlamp est plongé dans la lecture d'un journal. La porte du fond s'entr'ouvre, paraît la petite.

MONSIEUR SCHLAMP (*très aimable*). — Entrez donc, Mademoiselle, entrez donc... vous désirez?...

LA PETITE FILLE (*l'air très gêné*). — Voilà, Monsieur le pharmacien... je vais vous expliquer...

MONSIEUR SCHLAMP. — Inutile!... Vous avez une ordonnance?

LA PETITE FILLE. — Non, Monsieur... c'est tout simplement...

MONSIEUR SCHLAMP. — Pour acheter quelque chose...

LA PETITE FILLE. — Ce n'est pas pour acheter.

MONSIEUR SCHLAMP. — Non?

(1) Copyright 1910 by Max Maurey.

LA PETITE FILLE. — Non!... C'est pour vous demander...

MONSIEUR SCHLAMP. — Une petite consultation... Voyons! tirez la langue. (*La petite tire la langue, M. Schlamp met son lorgnon, se baisse sur les jambes pour mieux voir cette langue, puis se redresse et regarde la petite.*) Qu'est-ce que vous ressentez?

LA PETITE FILLE. — Rien.

MONSIEUR SCHLAMP. — Où souffrez-vous?

LA PETITE FILLE. — Nulle part!

MONSIEUR SCHLAMP. — Enfin, qu'est-ce que vous avez?

LA PETITE FILLE. — Rien.

MONSIEUR SCHLAMP. — Rien! Qu'est-ce que vous voulez?

LA PETITE FILLE. — Vous parler.

MONSIEUR SCHLAMP. — A quel propos?

LA PETITE FILLE. — A propos d'un service.

MONSIEUR SCHLAMP. — Quel service?

LA PETITE FILLE. — Un service que je voudrais vous demander.

MONSIEUR SCHLAMP. — A moi?

LA PETITE FILLE. — Oui.

MONSIEUR SCHLAMP (*avec une colère contenue*). — Et c'est pour ça que vous venez? hein! Vous venez me demander un service?

LA PETITE FILLE. — Précisément, voilà...

MONSIEUR SCHLAMP. — Tournez-vous.

LA PETITE FILLE. — Que je me tourne?

MONSIEUR SCHLAMP. — Oui! Et regardez!

LA PETITE FILLE. — Quoi?

MONSIEUR SCHLAMP (*éclatant*). — La porte!... et dépêchez-vous de la passer...

LA PETITE FILLE. — Pourtant, Monsieur le pharmacien...

MONSIEUR SCHLAMP. — Suffit!... Je vous apprendrai à venir me déranger... à me faire perdre mon temps... un service!... je vous en donnerai... moi!... allons! ouste!

LA PETITE FILLE. — C'est vraiment pas des façons.

MONSIEUR SCHLAMP. — Comment! Voulez-vous me ficher le camp!

LA PETITE FILLE. — C'est malheureux tout de même.

MONSIEUR SCHLAMP. — Vous verrez ce qu'il en coûte de se moquer du monde.

LA PETITE FILLE. — Je ne me moque de personne.

MONSIEUR SCHLAMP. — Dix sous que si vous ne déguerpissez pas j'appelle un agent.

SCÈNE II

LES MÊMES, MONSIEUR ROND

MONSIEUR ROND (*entrant par la porte de gauche*). — Bonjour, patron!

MONSIEUR SCHLAMP. — Bonjour.

MONSIEUR ROND (*saluant la petite*). — Mademoiselle!

LA PETITE FILLE (*avec une révérence*). — Monsieur.

MONSIEUR SCHLAMP (*à M. Rond*). — C'est pas une demoiselle! (*A la petite.*) Allons! dehors.

LA PETITE FILLE. — Si vous vouliez seulement m'écouter.

MONSIEUR SCHLAMP. — Je n'écoute que les clients... Assez causé...

LA PETITE FILLE (*sortant par la porte du fond*). — C'est bon!... Mais vrai, on n'est pas aimable dans la pharmacie.

MONSIEUR SCHLAMP (*à la petite*). — Et je vous préviens... ne stationnez pas devant la porte...

Il referme la porte.

SCÈNE III

MONSIEUR SCHLAMP, MONSIEUR ROND

MONSIEUR SCHLAMP. — A-t-on jamais vu... quelle petite drôlesse... maintenant ça entre chez vous tranquillement.

ESPOIR DÉÇU

MONSIEUR SCHLAMP. — *Comment! Voulez-vous me ficher le camp!* (Page 17, col. 1.)

MONSIEUR ROND. — Ce n'est pas le toupet qui leur manque.

MONSIEUR SCHLAMP (*sévère*). — Le toupet ne manque à personne, aujourd'hui et plus particulièrement ce matin... vous me comprenez?

MONSIEUR ROND. — Pas très bien, Monsieur Schlamp.

MONSIEUR SCHLAMP. — Vraiment! Quelle heure est-il?

MONSIEUR ROND. — Je suis, en effet, un peu en retard, mais c'est la première fois que cela m'arrive depuis que je suis votre élève.

MONSIEUR SCHLAMP. — Il est onze heures et vous devez être ici à dix heures.

MONSIEUR ROND. — Je resterai, ce soir, une heure de plus, voilà tout.

MONSIEUR SCHLAMP. — C'est ça, pour me brûler mon gaz... Vous trouvez que je n'ai pas assez de frais généraux!

MONSIEUR ROND. — Eh bien... Je viendrai une heure plus tôt demain matin.

MONSIEUR SCHLAMP. — Et la clientèle? Viendra-t-elle une heure plus tôt... Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse... que vous soyez là quand il n'y a personne... en attendant, c'est moi qui ai dû assurer votre service, tout à l'heure.

MONSIEUR ROND. — Je suis désolé!

MONSIEUR SCHLAMP. — Et cela a été comme une fatalité... ça n'a pas arrêté...

MONSIEUR ROND. — Il est venu beaucoup de monde?

MONSIEUR SCHLAMP. — Deux personnes... tenez! (*Il lui indique le comptoir-caisse à droite.*) Vous trouverez les copies des ordonnances...

MONSIEUR ROND (*au comptoir*). — Bon!... Je vais les transcrire à la caisse... voyons! Celle-là n'est pas payée, pilules laxatives.

MONSIEUR SCHLAMP. — Non! C'est pour le commandant de gendarmerie, vous l'inscrirez à son compte.

MONSIEUR ROND. — Et l'autre, fleur d'oranger et bismuth! Payée?

MONSIEUR SCHLAMP (*il est allé à droite chercher au-dessus du comptoir un récipient quelconque, un creuset par exemple, qu'il porte sur la table à gauche, puis tire de ce récipient un paquet de tabac dont il commence à bourrer une pipe*). — Oui! Pour un rasoir de bonne femme, qui m'a bassiné avec ses histoires... que c'était pour son fils... qui avait cinq ans, qui avait des coliques et que c'était la faute du père... parce que c'était héréditaire... Ces gens sont étonnants... ils s'imaginent que pour leur quarante sous on est d'humeur à s'intéresser à leurs parents, à leur progéniture.

MONSIEUR ROND. — Patron!

MONSIEUR SCHLAMP. — Quoi?

MONSIEUR ROND. — Il manque une ordonnance.

MONSIEUR SCHLAMP. — Mais non, mon ami, mais non... faites donc attention, vous voyez bien qu'elles sont là toutes les deux... vous n'êtes pas encore bien éveillé?

MONSIEUR ROND. — Je vous demande pardon... mais... il est impossible qu'il n'y en ait que deux.

MONSIEUR SCHLAMP. — Pourquoi?

MONSIEUR ROND. — Parce que le flacon de chlorydrate de morphine que j'ai enfermé, moi-même, hier soir, avant de m'en aller, est sorti.

MONSIEUR SCHLAMP. — Où ça?

MONSIEUR ROND (*tapotant un flacon sur le comptoir caisse*). — Là!

MONSIEUR SCHLAMP (*reposant pipe et tabac sur la table à gauche*). — Qu'est-ce que vous me chantez, c'est le flacon de bismuth, celui dont je me suis servi à l'instant.

MONSIEUR ROND. — Du tout! Voyez! Chlorydrate de morphine.

MONSIEUR SCHLAMP. — Ah! bon Dieu! et le bismuth?

MONSIEUR ROND (*indiquant du doigt un flacon derrière lui*). — Là, à sa place.

MONSIEUR SCHLAMP. — Ah! nom de nom, mais alors, je me suis trompé!

MONSIEUR ROND. — Tenez! Voilà encore des traces du sel répandu sur la table.

MONSIEUR SCHLAMP (*atterré*). — C'est épouvantable! Alors j'ai donné ce poison à cette malheureuse!...

MONSIEUR ROND. — Pour l'enfant qui avait des coliques?

MONSIEUR SCHLAMP. — Oui! Et vingt grammes! Pensez donc vingt grammes!... (*Avec désespoir.*) Mais alors, je... je suis fichu.

MONSIEUR ROND. — Elle aussi... un poison pareil!

MONSIEUR SCHLAMP. — Quel malheur!... quel malheur!... mais comment ai-je fait cela?

MONSIEUR ROND. — Les deux sels se ressemblent... C'est leur même couleur blanche qui vous a trompé.

MONSIEUR SCHLAMP. — Vous voyez! Vous voyez, Monsieur, ce que c'est que d'arriver en retard... si vous aviez été là tout à l'heure...

MONSIEUR ROND. — Cela aurait pu m'arriver.

MONSIEUR SCHLAMP. — Bien sûr! Mais cela n'aurait pas été la même chose... pour moi....qu'est-ce que je vais faire?

MONSIEUR ROND. — C'est terrible, mais rien ne sert de s'affoler... il faut courir chez cette femme... administrer un contrepoison à l'enfant.

MONSIEUR SCHLAMP. — C'est cela courez... courez vite... moi je n'ai plus de jambes.

MONSIEUR ROND. — Mais où?

MONSIEUR SCHLAMP. — Où?

MONSIEUR ROND. — Son adresse? C'est une cliente? Vous la connaissez?

MONSIEUR SCHLAMP. — Non! C'est la première fois qu'elle venait ici... alors?

MONSIEUR ROND. — Ah!

MONSIEUR SCHLAMP. — Quoi?

MONSIEUR ROND. — Le médecin!

MONSIEUR SCHLAMP. — Eh bien!

MONSIEUR ROND. — Vous avez pris son nom?

MONSIEUR SCHLAMP. — Mais pas son adresse.

MONSIEUR ROND (*courant au comptoir et cherchant l'ordonnance*). — Cela ne fait rien... avec le nom... on trouvera... une fois chez lui... on saura où demeure la femme... voyons! Ah! flûte!

MONSIEUR SCHLAMP. — Quoi encore?

MONSIEUR ROND. — Il s'appelle Durand.

MONSIEUR SCHLAMP. — Durand... allez chercher un homme qui s'appelle Durand... Oh! c'est fini... c'est fini...

MONSIEUR ROND. — Ecoutez! Ce poison n'est peut-être pas aussi dangereux.

L'EXCUSE DE L'ÉLÈVE

MONSIEUR ROND. — *Je suis en effet un peu en retard, mais c'est la première fois que cela m'arrive depuis que je suis votre élève.* (Page 18, col. 1.)

MONSIEUR SCHLAMP. — Du chlorydrate de morphine, vingt grammes!

MONSIEUR ROND. — N'est-il pas, comme cela arrive dans les meilleures pharmacies... un peu éventé?

MONSIEUR SCHLAMP. — Hélas non, c'est un flacon tout neuf.

MONSIEUR ROND. — Pas même additionné de ces matières qui augmentent la densité du corps et diminuent ses propriétés.

MONSIEUR SCHLAMP. — Non... Je n'ai pas eu le loisir de m'en occuper.

MONSIEUR ROND. — Quelle malchance!

MONSIEUR SCHLAMP. — Voilà ce que c'est que d'être trop consciencieux... qu'est-ce que je vais faire?... C'est ma ruine!...

MONSIEUR ROND. — Et sûrement sa mort.

MONSIEUR SCHLAMP. — Ecoutez! Il me vient une idée.

MONSIEUR ROND. — Tant mieux! patron! tant mieux!

MONSIEUR SCHLAMP. — J'ai pour vous beaucoup de sympathie. Vous êtes travailleur, intelligent et je vous sais un garçon de cœur. Eh! bien, c'est au garçon de cœur que je m'adresse... vous me comprenez!

MONSIEUR ROND. — Pas encore!

MONSIEUR SCHLAMP. — Sauvez-moi!

MONSIEUR ROND. — De grand cœur... mais comment!

MONSIEUR SCHLAMP. — Dites... dites que c'est vous...

MONSIEUR ROND. — Qui me suis trompé?

MONSIEUR SCHLAMP. — Oui!

MONSIEUR ROND. — Jamais de la vie.

MONSIEUR SCHLAMP. — Pourquoi?

MONSIEUR ROND. — Mais... parce que.

MONSIEUR SCHLAMP. — Voyons! Vous êtes jeune, inexpérimenté... on sera plus indulgent...

MONSIEUR ROND. — C'est toujours vous qui êtes responsable de ce qui se passe dans votre pharmacie...

Monsieur Schlamp. — Je le sais, mon cher ami, mais, vous comprenez, ma responsabilité serait très atténuée.

Monsieur Rond. — Pas la mienne.

Monsieur Schlamp. — Je vous en supplie! J'ai, derrière moi, tout un passé!

Monsieur Rond. — J'ai, devant moi, tout un avenir!

Monsieur Schlamp. — Vous refusez?

Monsieur Rond. — De toutes mes forces; que voulez-vous, cher Monsieur Schlamp, je ne demande qu'à vous être agréable.

Monsieur Schlamp. — Alors, faites cela.

Monsieur Rond. — Cela, non...

Monsieur Schlamp. — Alors quoi?...

Monsieur Rond. — Je vous promets, quand le procès viendra de témoigner en votre faveur.

Monsieur Schlamp. — Le procès! Mais vous êtes fou!... mais je ne veux pas... Je serais perdu, entendez-vous perdu!... pourquoi me parlez-vous de procès!...

Monsieur Rond. — Il faut tout prévoir.

Monsieur Schlamp. — Mais à tout prix, je veux l'éviter. (*Apercevant la petite qui vient d'entr'ouvrir la porte du fond.*) Ah! nom de nom, c'est encore vous?

MAÎTRE LEGRIN, AVOCAT

Maître Legrin. — *Bonjour, Schlamp!*

(Page 20, col. 2)

SCÈNE IV

Les Mêmes, La Petite Fille.

La Petite Fille. — Ecoutez, Monsieur le pharmacien, je viens savoir si vous êtes mieux disposé.

Monsieur Schlamp. — Mieux disposé... Ah! non! Je ne suis pas mieux disposé et c'est pas le moment...

La Petite Fille. — Bon... Voulez-vous que j'attende?

Monsieur Schlamp. — Monsieur Rond, allez me chercher un agent.

Monsieur Rond (*se dirigeant vers la porte*). — Bon!

Monsieur Schlamp (*l'arrêtant*). — Non! Pas de police... en ce moment... c'est pas la peine... (*A la petite*) Voulez-vous déguerpir...

Il la prend par le bras et la pousse dehors.

SCÈNE V

Monsieur Schlamp, Monsieur Rond.

Monsieur Rond. — Dites donc, Monsieur Schlamp.

Monsieur Schlamp. — Quoi?

Monsieur Rond. — J'aperçois votre ami, Monsieur Legrin.

Monsieur Schlamp. — L'avocat?

Monsieur Rond. — Oui! Vous devriez lui demander un conseil.

Monsieur Schlamp. — Il vient ici.

Monsieur Rond. — Le voilà.

SCÈNE VI

Les Mêmes, Maître Legrin.

Il entre par la porte du fond.

Maître Legrin. — Bonjour, Schlamp.

Monsieur Schlamp. — Ah! mon cher maître, mon cher maître, vous tombez à pic, je suis content de vous voir.

Maître Legrin. — Moi aussi... vous avez un procès à faire plaider?

Monsieur Schlamp. — Non! Non!

Maître Legrin. — Tant pis! Tant pis!

Monsieur Schlamp. — Une question à vous poser... mais il y a longtemps que je ne vous ai vu... (*A M. Rond.*) Laissez-nous, Rond. Voulez-vous?

Monsieur Rond (*sortant*). — Oui, patron...

SCÈNE VII

Monsieur Schlamp, Maître Legrin.

Maître Legrin. — Les affaires marchent... beaucoup de malades?

Monsieur Schlamp. — Assez! Assez!

Maître Legrin. — Ah! veinard, vous ne connaissez pas la morte saison... ce n'est pas comme nous autres: en ce moment, au palais... c'est d'un calme.

Monsieur Schlamp. — Ah! vraiment...

Maître Legrin. — Oui. Il est temps de filer à la campagne... d'autant plus que Paris en ce moment ne me réussit pas... non! depuis quelques temps... j'ai comme des douleurs... qu'est-ce que vous croyez que ça puisse être?

Monsieur Schlamp. — Un peu de fatigue.

Maître Legrin. — Oh! Je travaille très peu.

Monsieur Schlamp. — Un peu de rhumatisme.

Maître Legrin. — Vous croyez.

Monsieur Schlamp. — C'est très probable.

Maître Legrin. — J'avais envie d'aller consulter mon médecin... mais il demeure loin, il vous fait toujours attendre; alors, ma foi! je me suis dit, en me promenant: j'entrerai chez l'ami Schlamp.

Monsieur Schlamp. — Vous avez très bien fait, d'autant plus, je vous le répète, que j'ai moi-même une petite question à vous poser.

Maître Legrin. — Allez! Allez! qu'est-ce que c'est?

Monsieur Schlamp. — Voilà! Mon élève tout à l'heure, me citait le cas d'un pharmacien qui s'était trompé et qui, au lieu d'un médicament inoffensif, avait vendu un poison violent.

Maître Legrin. — Eh bien?

Monsieur Schlamp. — C'est grave?

Maître Legrin. — C'est très grave pour la personne qui a pris le poison.

Monsieur Schlamp. — J'entends bien... mais pour le pharmacien?...

Maître Legrin. — Le cas est simple et archi-prévu: six mois de prison.

Monsieur Schlamp. — Six mois de prison?

Maître Legrin. — Pas un jour de moins; sans compter l'amende et bien entendu les dommages-intérêts toujours accordés à la partie civile. D'ailleurs, vous savez tout cela, mais dites-moi, Schlamp?

Monsieur Schlamp. — Cher ami?

Maître Legrin. — Vous ne m'avez pas demandé où était le siège de mes douleurs.

Monsieur Schlamp (*distrait*). — Eh bien, où est-il?

ÉTONNEMENT ENFANTIN

La Petite Fille. — *Alors, c'est pas passé!*

(Page 22, col. 2.)

Maître Legrin (*avec intérêt*). — Dans la main... tenez! Vous voyez, comme cela, quand je ferme ma main... je ne souffre pas... mais quand je la rouvre comme ceci, c'est-à-dire lentement, je ne souffre pas davantage, mais s'il me prend fantaisie de la rouvrir brusquement, pan! ça y est, j'ai une douleur?

Il tend la main, l'ouvre, la ferme et l'ouvre à nouveau tout en parlant.

Monsieur Schlamp (*distrait*). — Oui, c'est du rhumatisme et dites-moi (*avec intérêt*) si l'erreur était due à l'élève?...

Maître Legrin. — L'élève en pharmacie?

Monsieur Schlamp. — Oui.

Maître Legrin. — Eh bien, la peine est la même.

Monsieur Schlamp. — Pour l'élève, mais pour le patron?

Maître Legrin. — Aussi... mais la res-

ponsabilité est atténuée... on peut ne pas lui appliquer le maximum.

MONSIEUR SCHLAMP. — Dans tous les cas... il y a la loi de sursis...

MAÎTRE LEGRIN. — Non! Jamais pour ça...

MONSIEUR SCHLAMP. — Ah!

MAÎTRE LEGRIN. — Non! Jamais!... (*Changeant de ton et avec intérêt.*) Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la douleur que je ressens tient beaucoup plus de la brûlure que de la piqûre.

MONSIEUR SCHLAMP (*distrait*). — Oui, c'est ce qui a eu lieu toujours... (*Changeant de ton, avec intérêt.*) Mais, cher ami, est-ce qu'il n'existe pas de moyen pour sauver un pharmacien qui se serait mis dans un cas aussi fâcheux?

MAÎTRE LEGRIN (*même jeu*). — Aucun... La loi est formelle et les juges sont inflexibles. Ainsi vous croyez que cette sensation de brûlure n'est pas un mauvais symptôme?

MONSIEUR SCHLAMP (*même jeu*). — Mais non... mais non...

MAÎTRE LEGRIN (*même jeu*). — Selon vous, c'est arthritique?

MONSIEUR SCHLAMP (*même jeu*). — Mais oui... mais oui... et les juges n'accordent jamais de circonstances atténuantes?

MAÎTRE LEGRIN. — Jamais!

MONSIEUR SCHLAMP (*ému*). — Pourtant si le passé du malheureux est irréprochable.

MAÎTRE LEGRIN. — Tant pis!... D'ailleurs, c'est sans intérêt... il n'avait qu'à ne pas se tromper... En somme, il n'y a pas de symptôme certain que ce soit dû à de l'arthritisme.

MONSIEUR SCHLAMP. — Non!

MAÎTRE LEGRIN. — Alors?

MONSIEUR SCHLAMP. — Alors?

MAÎTRE LEGRIN. — Qu'est-ce que vous me conseillez?

MONSIEUR SCHLAMP. — De la chaleur...

MAÎTRE LEGRIN. — Vous ne voulez pas m'examiner?

MONSIEUR SCHLAMP. — Non! C'est inutile... c'est de la chaleur qu'il vous faut.

MAÎTRE LEGRIN. — Aux mains, ce n'est pas commode.

MONSIEUR SCHLAMP. — Mettez des gants fourrés.

MAÎTRE LEGRIN. — Nous sommes en été.

MONSIEUR SCHLAMP. — Mettez vos mains dans vos poches.

MAÎTRE LEGRIN. — Dans mes poches!

MONSIEUR SCHLAMP. — ... Et si le pharmacien s'entendait avec la famille?...

MAÎTRE LEGRIN. — Cela vaudrait mieux.

MONSIEUR SCHLAMP. — Oui, mais s'il fait, lui, les premières démarches, cela peut lui coûter cher?

MAÎTRE LEGRIN. — Très cher!... (*Même jeu.*) Pourquoi ne m'ordonnez-vous pas quelque chose?

MONSIEUR SCHLAMP. — Les drogues... vous savez?...

MAÎTRE LEGRIN. — Ben! oui... mais enfin, les remèdes, c'est quelquefois bon à prendre.

MONSIEUR SCHLAMP. — Si vous y tenez! Je vous donnerai un peu de teinture d'iode...

MAÎTRE LEGRIN. — Bien sûr que j'y tiens! Et pas autre chose?

MONSIEUR SCHLAMP. — Non! Non!

MAÎTRE LEGRIN. — Je frictionnerai!... Fort?

MONSIEUR SCHLAMP. — Si vous voulez.

MAÎTRE LEGRIN. — Comment, si je veux.

MONSIEUR SCHLAMP. — Je veux dire, tant que vous pourrez. Voilà!

Il lui remet un petit flacon.

MAÎTRE LEGRIN. — Merci.

MONSIEUR SCHLAMP. — Dans le cas d'entente avec la famille, on ferait mieux d'envoyer quelqu'un?...

MAÎTRE LEGRIN. — Mais oui! Mais oui! (*allant prendre son chapeau.*) Au revoir, Schlamp.

MONSIEUR SCHLAMP. — Au revoir, cher ami.

MAÎTRE LEGRIN. — Dites donc, vous ne vous êtes pas trompé, au moins, vous?

MONSIEUR SCHLAMP. — Mais non! mais non!

Une fois Legrin parti, pendant que Schlamp redescend en scène, paraît à la porte la petite. Schlamp se retourne et l'aperçoit.

SCÈNE VIII

MONSIEUR SCHLAMP, LA PETITE FILLE.

MONSIEUR SCHLAMP. — C'est encore vous?

LA PETITE FILLE (*avec un bon sourire*). — Vous le voyez.

MONSIEUR SCHLAMP. — Voulez-vous me débarrasser le plancher.

LA PETITE FILLE. — Alors, c'est pas passé?

MONSIEUR SCHLAMP. — Quoi?

LA PETITE FILLE. — Votre mauvaise humeur.

VIE DE FAMILLE

LA PETITE FILLE. — *Quand je dis tous les deux, c'est-à-dire tous les trois, puisqu'il y a un fils.* Page 25, col. 2.)

MONSIEUR SCHLAMP. — Oui ou non, voulez-vous filer?

LA PETITE FILLE. — Alors, décidément, on ne peut pas.

MONSIEUR SCHLAMP. — Quoi?

LA PETITE FILLE. — Causer.

MONSIEUR SCHLAMP. — Fichez-moi le camp!

LA PETITE FILLE (*disparaissant*). — Bon!

SCÈNE IX

MONSIEUR SCHLAMP, MONSIEUR ROND.

MONSIEUR ROND. — Maître Legrin vous a-t-il donné un conseil?

MONSIEUR SCHLAMP. — Ah ouitche... encore un qui ne pense qu'à lui. Il m'a parlé de sa main, de ses douleurs, et il m'a pris des médicaments.

MONSIEUR ROND. — Je vais les transcrire.

MONSIEUR SCHLAMP. — Inutile de les marquer... il ne les paie jamais. Je lui ai d'ailleurs collé un vieux restant de bouteille... ça ou de l'eau de Seltz, c'est pas ça qui l'empoisonnera. Ah! mon ami, que je suis malheureux!

MONSIEUR ROND. — Vous ne lui avez donc pas raconté?...

MONSIEUR SCHLAMP. — Si... mais pas comme si cela m'était arrivé.

MONSIEUR ROND. — Pourquoi?

MONSIEUR SCHLAMP. — Il est bavard, c'est dangereux si l'affaire s'arrange...

MONSIEUR ROND. — C'est peu probable.

MONSIEUR SCHLAMP. — Qu'est-ce que vous en savez?

MONSIEUR ROND. — Le commissaire est là.

MONSIEUR SCHLAMP. — Le commissaire?

MONSIEUR ROND. — Oui.

MONSIEUR SCHLAMP. — De police?

MONSIEUR ROND. — Oui.

Monsieur Schlamp (*défaillant presque*). — Ah!

Monsieur Rond. — Remettez-vous.

Monsieur Schlamp. — Qu'est-ce qu'il a dit?

Monsieur Rond. — Il a dit qu'il voulait vous parler en particulier. Il est entré par le laboratoire.

Monsieur Schlamp. — Oh! là là, ça y est...

Monsieur Rond. — Je lui dis d'entrer?

Monsieur Schlamp. — Attendez! Vous êtes bien pressé... Allons! une dernière fois, vous ne voulez pas?

Monsieur Rond. — Quoi?

Monsieur Schlamp. — Dire que c'est vous!

Monsieur Rond (*simplement*). — Non!

Monsieur Schlamp. — Je vous en supplie!

Monsieur Rond. — Non! vraiment!

Monsieur Schlamp. — Qu'est-ce que je vais lui dire?

Monsieur Rond. — La vérité!

Monsieur Schlamp. — Elle est jolie.

Monsieur Rond. — Voulez-vous que je ramène Legrin?

Monsieur Schlamp. — Pourquoi faire?

Monsieur Rond. — Un avocat... ça peut être utile.

Monsieur Schlamp. — Oui, allez.

Monsieur Rond. — Je fais entrer?

Monsieur Schlamp. — Oui.

Monsieur Rond (*ouvrant la porte de gauche*). — Entrez, Monsieur le commissaire.

Monsieur Schlamp. — Oh! Pourquoi me suis-je fait pharmacien?

Le commissaire entre, il salue M. Schlamp qui s'incline, puis il regarde M. Rond comme pour l'inviter à s'en aller. M. Rond sort.

SCÈNE X

Monsieur Schlamp, Le Commissaire.

Le Commissaire. — Vous devez vous douter un peu de ce qui m'amène.

Monsieur Schlamp (*accablé*). — Oui, Monsieur le commissaire!

Le Commissaire. — J'ai voulu être seul parce qu'il est inutile, n'est-ce pas, d'ébruiter ce genre d'affaire.

Monsieur Schlamp. — En effet! C'est assez malheureux.

Le Commissaire. — Il ne faut pas exagérer, cela arrive encore souvent.

Monsieur Schlamp. — N'est-ce pas, Monsieur le commissaire, n'est-ce pas que cela arrive encore souvent?

Le Commissaire. — Vous devez le savoir mieux que personne.

Monsieur Schlamp. — Moi, mais pas plus qu'un autre.

Le Commissaire. — Pas plus qu'un autre, soit! Mais autant qu'un autre.

Monsieur Schlamp. — Je vous assure que c'est la première fois...

Le Commissaire. — Que vous vendez des spécialités.

Monsieur Schlamp. — Hein?

Le Commissaire. — C'est très simple... J'ai dû aller en province pour affaires de famille, j'étais seul... j'ai laissé ma femme à Paris... j'ai donc mené un peu la vie de garçon.

Monsieur Schlamp. — Ah!

Le Commissaire. — Oui... et depuis, est-ce le voyage, la nourriture des hôtels, la fatigue, le changement de régime, ou l'effet des premières chaleurs... mais j'ai là, voyez-vous, comme des petites rougeurs.

Monsieur Schlamp. — Pardon, c'est pour ça que vous venez?

Le Commissaire. — Oui.

Monsieur Schlamp. — Pour ça seulement, pas pour autre chose?

Le Commissaire. — Vous ne trouvez pas ça suffisant, vous?

Monsieur Schlamp. — Si.

Le Commissaire. — Je vous assure qu'avec le frottement du faux col ça fait très mal... qu'est-ce que c'est?

Monsieur Schlamp. — Eh bien, c'est un clou tout bonnement.

Le Commissaire. — Ah! alors j'ai bien fait de ne pas déranger mon médecin.

Monsieur Schlamp. — En effet!

Le Commissaire. — Qu'est-ce que vous me conseillez?

Monsieur Schlamp. — Un petit mélange à la fois dépuratif et laxatif. Je vous préparerai cela.

Le Commissaire. — Parfait! Et envoyez-le moi au commissariat, parce que chez moi, si ma femme s'en aperçoit, elle profitera de ce que j'ai eu des boutons en mangeant dehors pour m'empêcher désormais de sortir... vous savez, les femmes...

Monsieur Schlamp. — Entendu! Je vous le ferai porter cet après-midi.

Le Commissaire. — Quant au prix...

Monsieur Schlamp. — Je vous en prie, n'en parlons pas. C'est si peu de chose.

Le Commissaire. — Vous êtes trop aimable.

Monsieur Schlamp (*avec gravité*). — J'ai toujours beaucoup aimé les magistrats.

Le Commissaire. — Eh bien, pas moi! Je leur ai toujours préféré les danseuses.

Monsieur Schlamp. — C'est une opinion (*le faisant sortir par la porte de droite*)... tenez, passez par là, ça donne sous la porte cochère.

Le Commissaire. — Merci!

SCÈNE XI

Monsieur Schlamp, La Petite Fille

Schlamp en se retournant aperçoit la petite fille qui vient de pénétrer dans la boutique par la porte du fond

Monsieur Schlamp (*très menaçant*). — Ah! cette fois, vous...

La Petite Fille (*sans calme*). — Cette fois, vous, vous allez m'écouter.

Monsieur Schlamp. — Parce que?

La Petite Fille. — Parce que... donnez-moi deux sous de vaseline.

Monsieur Schlamp. — Hein?

La Petite Fille. — Donnez-moi deux sous de vaseline... de cette façon, je vous achète quelque chose... je suis une cliente. Pendant que j'achète, j'ai bien le droit de parler.

Monsieur Schlamp (*exaspéré*). — Mais qu'est-ce que vous voulez?

La Petite Fille. — Deux sous de vaseline.

Monsieur Schlamp (*derrière le comptoir et mettant de la vaseline dans une petite boite*). — C'est entendu! Je vais vous les donner... mais je vous demande, maintenant, ce que vous voulez me dire.

La Petite Fille. — Je veux vous dire d'abord que c'est pas une raison, parce que l'on est embêté, pour être malhonnête.

Monsieur Schlamp. — Des embêtements, vous ne pouvez pas en avoir plus que moi.

La Petite Fille. — C'est pas dit... et puis, plus qu'on a des ennuis, plus il faut écouter ceux des autres, parce que ça soulage.

Monsieur Schlamp. — Oui, alors?...

La Petite Fille. — Alors... faut vous expliquer... que mon frère, le fils de ma mère, est ouvrier électricien et qu'il est parti en province faire une installation dans un hôtel.

Monsieur Schlamp. — Et puis?

DÉCEPTION

Monsieur Schlamp — *Autrement dit, je peux compter sur vous comme sur une planche pourrie.* (Page 27, col. 2.)

La Petite Fille. — Et puis, qu'en partant, il m'a dit ou plutôt, il m'a demandé de demeurer avec sa femme, c'est-à-dire ma belle-sœur, de façon à ne pas la laisser seule; nous vivons donc tous les deux, et quand je dis tous les deux, c'est-à-dire tous les trois, puisqu'il a un fils, un gosse de cinq ans. Or, hier, voilà que ce lardon tombe malade. La mère fait venir un médecin, moi, je dis tout de suite : c'est des coliques.

Monsieur Schlamp (*avec émotion*). — Des coliques?

La Petite Fille. — Oui! Attendez, là-dessus, la mère m'attrape en me disant que si son fils a des coliques, c'est la faute de son père, c'est-à-dire mon frère, qui n'a pas toujours su tenir son rang, enfin! bref, que c'est héréditaire.

Monsieur Schlamp (*même jeu*). — Oui... Et puis.

La Petite Fille. — Et puis elle fait appeler un médecin; naturellement il donne ce qu'on appelle une ordonnance pour les médicaments, une potion que ma belle-sœur est venue chercher...

Monsieur Schlamp. — Ici?

La Petite Fille. — Oui.

Monsieur Schlamp. — Ce matin?

La Petite Fille. — Précisément.

Monsieur Schlamp. — Alors?

La Petite Fille. — Alors, vous allez voir notre malchance! Moi, j'étais partie comme je le fais tous les matins, parce que je ne vous ai pas dit que je travaille dans les boutons mécaniques.

Monsieur Schlamp. — Oui! oui... alors parlez, mon enfant.

La Petite Fille. — Eh bien alors, en rentrant tout à l'heure à la maison, voilà Alexandrine, autrement dit ma sœur, qui me dit que c'est fini.

Monsieur Schlamp (*tremblant d'émotion*). — L'enfant!

La Petite Fille. — Oui.

Monsieur Schlamp (*même jeu*). — Mort!

La Petite Fille. — Comment, mort?

Monsieur Schlamp. — Vous dites que c'est fini.

La Petite Fille. — Les coliques... c'est les coliques qui étaient finies.

Monsieur Schlamp. — Et... et l'enfant?

La Petite Fille. — L'enfant?

Monsieur Schlamp. — Oui, l'enfant?

La Petite Fille. — Comme vous.

Monsieur Schlamp. — Hein! comme moi!

La Petite Fille. — Il va bien.

Monsieur Schlamp. — Vous en êtes sûr.

La Petite Fille. — Un peu.

Monsieur Schlamp. — Vous l'avez vu quand?

La Petite Fille. — A l'instant.

Monsieur Schlamp. — Et... le médicament!

La Petite Fille. — La mère a trouvé, puisque c'était passé, inutile de le lui donner.

Monsieur Schlamp. — Ah! quelle femme intelligente!... Quelle femme intelligente!...

La Petite Fille. — C'est bien vrai ce que vous dites-là, Monsieur le pharmacien? Cela ne vous vexe pas au moins qu'elle ne l'ait pas pris?

Monsieur Schlamp. — Ah! pas du tout.

La Petite Fille. — Parce que, comme dit la femme de mon frère, un médicament, même quand il sort d'une maison comme la vôtre, c'est toujours une drogue.

Monsieur Schlamp. — Parbleu!

La Petite Fille. — Et il vaut toujours mieux ne pas droguer un môme.

Monsieur Schlamp. — Comme vous avez raison! Et dites moi, mon enfant, qu'est-ce que vous en avez fait?

La Petite Fille. — De quoi?

Monsieur Schlamp. — Du médicament.

La Petite Fille. — Eh bien... voilà... et c'est pourquoi je suis venue... si c'était un effet de votre bonté de vouloir bien le reprendre, puisqu'il n'a pas servi.

Monsieur Schlamp. — Vous l'avez là?

La Petite Fille (*tirant un flacon de sa poche*). — Le voici.

Monsieur Schlamp. — Donnez...

La Petite Fille. — Vous voulez bien.

Monsieur Schlamp. — Mon Dieu, oui. Et tenez, ça vous a coûté quarante sous?

La Petite Fille. — Et deux sous pour le verre.

Monsieur Schlamp. — Voici trois francs, gardez le reste, ce sera pour vous acheter des marrons cet hiver.

La Petite Fille. — Ah! Monsieur le pharmacien, vous me croirez si vous voulez, mais je n'oublierai jamais ça.

Monsieur Schlamp. — Moi non plus.

La Petite Fille (*désignant le flacon*). — Si je vous redemandais le truc?

Monsieur Schlamp. — Pourquoi faire?

La Petite Fille. — Si le petit avait encore mal au ventre, on pourrait le lui donner.

Monsieur Schlamp (*mettant le flacon dans sa poche*). — Non, non! Si cela arrivait, venez donc me trouver, je vous donnerai quelque chose de plus frais.

La Petite Fille (*fouillant dans sa poche*). — Vous êtes la bonté même. Et mes deux sous que j'oubliais!

Monsieur Schlamp. — Pourquoi?

La Petite Fille. — Pour la vaseline.

Monsieur Schlamp. — Gardez votre argent, voici la vaseline.

La Petite Fille. — Ah! Je n'en ai pas besoin, c'était pour vous parler.

Monsieur Schlamp. — Prenez-la toujours, vous la donnerez à un pauvre... au revoir.

La Petite Fille. — Au revoir, Monsieur le pharmacien.

SCÈNE XII

Les Mêmes, Monsieur Rond.

Monsieur Rond (*à la petite*). — Comment! c'est encore vous...

La Petite Fille. — Mais dites donc.

Monsieur Schlamp. — Permettez, Monsieur Rond.

Monsieur Rond. — A-t-on jamais vu une effrontée pareille. Veux-tu filer... petite drôlesse... à la fin des fins.

Monsieur Schlamp. — Monsieur Rond... je vous prie de parler sur un autre ton à Mademoiselle.

Monsieur Rond (*stupéfait*). — Mademoiselle!

La Petite Fille. — Parfaitement! Mademoiselle... oui, mon vieux.

Monsieur Rond. — Ah! ça... mais...

Monsieur Schlamp. — Taisez-vous, Rond, et soyez poli... Vous êtes d'une grossièreté...

La Petite Fille. — Ah! pour sûr.

Monsieur Schlamp (*à la petite*). — Toutes mes excuses...

La Petite Fille (*sortant*). — Oh! ces employés.

Monsieur Schlamp (*l'accompagnant*). — Allons, au revoir, mon enfant... Au revoir...

SCÈNE XIII

Monsieur Rond, Monsieur Schlamp.

Monsieur Rond. — Ah! ça, patron, m'expliquerez-vous?

Monsieur Schlamp. — Rien du tout et puis où étiez-vous donc?

Monsieur Rond. — A la recherche de Me Legrin.

Monsieur Schlamp. — Pourquoi faire?

Monsieur Rond. — Vous le savez bien.

Monsieur Schlamp. — Non, je ne sais pas.

Monsieur Rond. — Comment?

Monsieur Schlamp. — Je ne sais qu'une chose, c'est que vous n'êtes jamais là.

Monsieur Rond. — Ce n'est pourtant pas de ma faute si vous vous êtes trompé.

Monsieur Schlamp. — Trompé! Qu'est-ce qui s'est trompé?

Monsieur Rond. — Mais vous.

Monsieur Schlamp. — Moi? Et quand cela, s'il vous plaît?

Monsieur Rond. — Comment, et le chlorydrate?

Monsieur Schlamp. — Chlorydrate vous même.

Monsieur Rond. — Elle est forte. Vous n'avez pas donné, au lieu de bismuth, un sel de morphine?

Monsieur Schlamp. — Non, Monsieur.

Monsieur Rond. — Vingt grammes?

Monsieur Schlamp. — Non, Monsieur.

Monsieur Rond. — A une femme qui était venue pour un enfant?

Monsieur Schlamp. — Non, Monsieur.

Monsieur Rond. — Vous ne m'avez pas dit à moi-même...

Monsieur Schlamp. — Non, Monsieur.

Monsieur Rond. — Ah! ça, mais qu'est-ce que cela signifie?

Monsieur Schlamp. — Cela signifie qu'en chimie, quand on veut connaître un corps, on l'analyse.

Monsieur Rond. — Eh bien?

Monsieur Schlamp. — Eh bien, dans la vie, quand on veut connaître un homme on l'éprouve... je vous ai éprouvé. Vos qualités d'attachement et de dévouement sont infinitésimales... autrement dit, je peux compter sur vous comme sur une planche pourrie.

Monsieur Rond. — Comment! C'était une blague!

Monsieur Schlamp. — Non, Monsieur, une expérience scientifique.

Monsieur Rond (*entre ses dents*). — Oh! le chameau!

Monsieur Schlamp. — Vous dites!

Monsieur Rond. — Je dis qu'on prévient.

Monsieur Schlamp. — Eh bien, je vous préviens que désormais, nos rapports seront de patron à employé; et je vous préviens que si vous arrivez jamais en retard, quelque chose s'ouvrira devant vous, plus grand que votre avenir; ce sera la porte... vous entendez : la porte!!

Monsieur Rond. — Oh! le chameau! le chameau le chameau!

RIDEAU

SATISFACTION

La Petite Fille. — *Parfaitement! Mademoiselle... Oui, mon vieux.* (Page 26, col. 2.)

LE POINT DE DÉPART
Le génie épidémique, squelettique et diaphane, circule sournoisement dans l'entrepont d'un bateau d'émigrants, et de ses horribles doigts crochus, il marque ses victimes.

Les Epidémies, monstres qu'on ne voit pas...

Par le docteur Jacques Bertillon

Les grandes épidémies ont cessé d'être une menace directe pour l'Europe. Notre vingtième siècle les voit devenir plus rares; il les verra peut-être disparaître. Raison de plus pour connaître le génie épidémique. On sait qu'il est constitué par des microbes propagés et répandus le plus souvent par de petits animaux : rats, puces, moustiques.

Nous n'aurons plus jamais le choléra indien. Il a été pour l'Europe, une maladie spéciale au XIXe siècle; il ne sera pas une maladie du XXe siècle. Indien il était naguère; indien il restera désormais, jusqu'à l'époque où il disparaîtra tout à fait de la terre.

« Voilà des prophéties bien hardies », dira quelqu'un. Elles ne sont pourtant que logiques. Autrefois on ne voyageait pas, et voilà pourquoi le choléra indien, pendant des siècles, est resté indien.

Au XIXe siècle, on s'est mis à voyager, mais on était sale; et voilà pourquoi le choléra s'est mis à circuler en bateau, en diligence, en chemin de fer; s'accrochant à tout ce qu'il trouvait de malpropre.

Au XXe siècle, nous voyageons plus que

L'INVISIBLE VOYAGEUR DEBARQUE
Les puissantes machines soufflent et grincent. Comme en se jouant, elles jettent sur le quai d'énormes fardeaux. Mais elles y jettent aussi l'impondérable ennemi. De quel poids formidable cet impalpable fléau écrasera le pays qu'il aborde.

jamais, mais nous sommes propres; nous le sommes sur nous, nous le sommes dans nos rues, nous le sommes dans nos maisons; et c'est pourquoi le choléra ne peut plus pénétrer dans nos pays; il tend à redevenir indien, ou tout au moins musulman.

Voici la preuve qu'il en est bien ainsi. Il ne semble pas que le choléra soit jamais venu en Europe avant 1830. Les relations entre l'Inde et l'Europe étaient, dans les siècles passés, trop rares et surtout trop lentes pour transporter ce féroce et invisible voyageur. La conquête de l'Inde par les Anglais devait multiplier ces relations. La célèbre et désastreuse expédition militaire du marquis de Hartington fut le point de départ du fléau. Il arrive à Paris, le 26 mars 1832 et y tue en six mois 18.402 personnes. En 1849, il revient et fait 19.615 victimes. Les six épidémies suivantes (elles se suivent assez régulièrement tous les dix ans) sont de moins en moins meurtrières. La dernière, celle de 1892, — oui, la dernière espérons-le, — cause 713 morts seulement. Le choléra, désormais, n'est plus une maladie d'Europe.

C'est donc avec raison que notre spirituel dessinateur a donné au « génie épidémique » des vêtements orientaux. Quoique dépaysé chez nous, il se sert trop souvent de notre civilisation pour circuler dans le monde arabe, partout où il trouve la malpropreté, sa condition première d'existence. Le voyez-vous couché sur un express, et guettant sa proie. Sa proie, elle grouille sous ses yeux : ce sont ces pèlerins musulmans en partance pour le tombeau du prophète; c'est dans leurs turbans graisseux, c'est dans leurs burnous loqueteux qu'il trouvera asile; en vain, ces pèlerins modernes renoncent aux longues et lentes caravanes pour leur pieux voyage, et leur préfèrent autant que possible, nos rapides railways; la peste « monte en croupe et galope avec eux ». Elle se trouve à l'aise dans tous les vêtements sales, et nous voyons qu'ils ne manquent pas.

Voilà encore le « génie épidémique » hissé par une grue à vapeur avec de magnifiques « bags » américains, c'est qu'ils contiennent du linge sale, demeure favorite de l'horrible démon.

Il aurait été plus scientifique, — mais notablement moins artistique, — de lui donner la forme d'une puce, ou d'un rat ou de quelque autre animal immonde. Car de plus en plus on attribue à ces dégoûtants parasites la propagation de la peste, de la fièvre jaune, de la fièvre paludéenne, de la maladie du sommeil et de plusieurs autres épidémies exotiques.

En réalité, la peste ne sort pas d'un navire aussi majestueusement que le représente notre gravure. Sa sortie est plus sournoise et plus ignoble. Si l'on veut s'en rendre compte, il faut se placer pendant toute une nuit près d'un navire qui vient d'accoster après un long voyage, et regarder les cordes et les chaînes qui le rattachent au quai.

COMMIS VOYAGEURS A QUATRE PATTES

Lorsque les bruits de la ville se seront amortis, on verra aux deux extrémités de ces amarres s'avancer curieusement quelques museaux pointus de rats. Il y en aura du côté du quai et aussi du côté du bateau. Ils seront d'abord très timides, car ils sont très prudents, peu à peu, ils s'avanceront les uns vers les autres. Puis les deux mouvements seront plus actifs; ceux du bord allant en ville pour voir de nouveaux pays, ceux de la ville allant à bord pour avoir des nouvelles d'outre-mer.

Le voilà, le « génie épidémique ». Le voilà en chair et en os. Oui, ce n'est pas le vieillard translucide vêtu d'un burnous qu'a imaginé notre artiste, mais ce sont ces rats, ces sales bêtes qui colportent la peste bubonique, et d'autres fléaux encore. Ce ne sont même pas tant les rats eux-mêmes, que les puces qu'ils transportent avec eux. Les rats, en effet, sont très sujets à la peste, mais ils ne la transmettent guère directement. Il résulte des savantes recherches du Dr Simond, médecin colonial français, que ce sont les puces dont ils sont porteurs qui sont les agents de cette funeste propagation. Dès que le rat est mort, ses puces le quittent pour aller chercher un nouvel hôte, un rat de préférence; à son défaut, un autre animal, un homme par exemple. En le mordant, elles lui inoculent le germe de la maladie qu'elles ont emprunté à leur précédente victime.

Voilà ce que nous dit la science moderne. Il lui a fallu de très laborieuses et très ingénieuses recherches pour nous apprendre ce qui se trouve, tout au moins à l'état d'indication, dans l'ancien Testament.

On y trouve en effet (I Samuel, chap. V, VI) une histoire très singulière qui, même, est restée incompréhensible jusqu'aux recherches du Dr Simond.

A TOUTE VAPEUR!

En voiture pour la Mecque! Mahomet y accordera à ses fidèles la bénédiction d'Allah. Mais l'horrible spectre n'attendra pas la fin du voyage pour dévorer ses victimes.

« Les Philistins s'étaient emparés de l'arche sainte et l'avaient placée dans le temple de leur dieu Dagon, à Asçod. La main de l'Eternel s'appesantit sur les habitants de la ville et les frappa de tumeurs variqueuses. Les Philistins portèrent l'arche dans plusieurs autres villes, mais chaque fois une épidémie de tumeurs variqueuses internes se répandait parmi les habitants, les faisait périr depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Effrayés par ces épidémies (qui me paraissaient être des épidémies de peste à bubons), les Philistins se décidèrent à rendre l'arche aux Israélites. Mais les sacrificateurs consultés déclarèrent qu'il fallait en outre leur payer en guise d'oblation « cinq figures de tumeurs variqueuses en or, et *cinq souris* d'or ». Ainsi fut fait; les Philistins mirent l'arche de l'Éternel sur un chariot avec un coffret contenant les souris d'or et les figures en or de leurs tumeurs, et envoyèrent le tout aux Israélites. »

Pourquoi cinq figurines de chaque sorte? Parce qu'il y avait cinq gouvernements chez les Philistins. Pourquoi des figurines représentant des tumeurs variqueuses (c'est-à-dire des bubons)? Parce que la maladie dont ils étaient frappés était la peste à bubons. Pourquoi des figurines représentant des souris? On ne le savait pas, mais le Dr Simond nous l'a fait comprendre; c'est parce que cette maladie épouvantable a pour agents principaux de propagation les souris et les rats. Le livre de Samuel n'a oublié que les puces. La vie est un éternel recommencement!

Ce sont des puces aussi qu'échangent entre eux les pèlerins empressés et bavards qui s'empilent dans l'express qui les rapprochera de la Mecque. Voilà le génie épidémique ramené à des proportions bien petites, bien vulgaires et bien sales.

Il prend d'autres formes moins laides mais non pas moins perfides. C'est par d'élégants petits moustiques que se propagent la fièvre paludéenne et aussi la fièvre jaune. Le squelettique et subtil fantôme aux doigts crochus qui transporte la mort de couchette en couchette dans l'entrepont d'un steamer, n'est qu'une allégorie poétique : en réalité, il est remplacé par un minuscule *Anaphète*, dans son œuvre de désolation, de souffrance et de mort.

Pour se garer des puces (et de pis encore), il suffit d'être propre; mais combien il est plus difficile de se garer des moustiques, ou de la mouche *tsé-tsé* qui dépeuple certaines régions de l'Afrique. On y arrive pourtant, à force de soins; il faut dessécher les moindres flaques d'eau, écouler et assainir les eaux stagnantes, purifier les logements. Les Américains se vantent d'avoir ainsi débarrassé Cuba de la fièvre jaune; les Brésiliens pensent obtenir le même succès. On entrevoit le moment où ces calamités sembleront aussi lointaines que les pestes du moyen âge.

Statistiques rassurantes

Il en est presque de même des maladies épidémiques d'Europe. Elles disparaissent lentement, mais progressivement à mesure qu'avance la civilisation, ou plus simplement à mesure que se développe ce besoin essentiellement moderne : la propreté. La propreté sous toutes ses formes : propreté de l'eau, du lait, des autres aliments; propreté de la bouche, des mains, du corps; propreté du vêtement, du logement, de la rue.

Quelques chiffres montreront la grandeur des progrès réalisés à Paris depuis 1881-85; j'y joindrai l'indication des grandes capitales où le progrès a été plus complet encore. Sur 100.000 habitants, en un an :

Il y avait, en 1881-85, à Paris, 88 décès par fièvre typhoïde; il n'y en a plus que 9 en 1909 (à Vienne, 6 seulement).

Il y avait 21 décès par variole; il n'y en a pour ainsi dire plus.

Il y avait 54 décès par rougeole; il n'y en a plus que 18.

Il y avait 88 décès par diphtérie: il n'y en a plus que 10.

Toutes ces maladies reculent devant l'hygiène moderne. Le vingtième siècle les verra peut-être disparaître.

Et quelle sera donc sa maladie caractéristique? Hélas! si les choses continuent, ce sera la plus honteuse de toutes: ce sera l'alcool!

Dr Jacques Bertillon.

La reine et Mme Fallières. *Le roi Albert et sa femme.* *Le roi Albert et le Président.*

Le voyage du nouveau roi des Belges a Paris. — Arrivé à Paris, le 12 juillet, le jeune roi Albert et sa charmante épouse ont été brillamment fêtés par la population et par le soleil qui a bien voulu enfin se montrer. Le 13, visite des Trianons et, au palais de Versailles, des appartements nouvellement réorganisés par M. de Nolhac et qui ont vivement intéressé le roi Albert, petit-neveu de Louis-Philippe.

La reine des Belges et le Président. *M. Fallières décore deux drapeaux.*

La revue du 14 juillet. — La présence du roi et de la reine des Belges doublait l'attraction traditionnelle de la revue de Longchamp. On estime à quatre cent mille le nombre des personnes présentes. La revue a été parfaite. En présence des souverains belges, M. Fallières a, de ses mains, décoré le drapeau du 1er régiment d'infanterie et l'étendard du 1er régiment d'artillerie coloniales. (Phot. Chusseau-Flaviens.)

Le duc d'Alençon, fils du duc de Nemours, petit-fils de Louis-Philippe, né à Neuilly en 1844, est mort en son château de Belmont, en Angleterre, le 29 juin.

Jeunes Auvergnates qui dansèrent la bourrée devant le Président. — Le 3 juillet, M. Fallières a inauguré officiellement l'Exposition de l'Auvergne, à Clermont-Ferrand. Il y eut, à Clermont et à Royat, de pittoresques défilés.

Le général Jungbluth, chef de la maison militaire du roi des Belges et qui accompagnait son souverain dans son voyage officiel en France. (Phot. Gunther.)

Le duc de Norfolk, le chef des catholiques anglais; instantané pris à l'issue de la cérémonie à Westminster.

La consécration de la cathédrale de Westminster. — Le mouvement catholique augmentant chaque jour dans l'Angleterre libérale et, en particulier, à Londres, un nouvel édifice a été consacré en juin, la cathédrale de Westminster. Le lord maire de Londres, sir John Stuart Knill, assistait, en grand costume, à la cérémonie qui fut des plus imposantes.

Le lord maire de Londres, catholique notoire, sortant de la cérémonie d'inauguration de la cathéd. de Westminster.

Manifestations anticléricales a Madrid et a Barcelone. — M. Canaléjas, premier ministre espagnol, ayant fait signé le 10 juin, par le roi Alphonse XIII, un décret autorisant les manifestations et cérémonies des religions autres que celle de l'Etat, des manifestations dans les deux sens d'opinion se sont produites. Tout le haut clergé et les familles catholiques protestent contre ce qu'ils pensent être un commencement de déchristianisation de l'Espagne et des manifestations anticléricales se produisent à Madrid et à Barcelone.

Congrès de la Fédération des sociétés amicales de la Police de France et des colonies. — Groupe des délégués pris sur le perron du Conservatoire des Arts et Métiers.

M. ARMAND FALLIÈRES, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Cette photographie faite directement en couleurs reproduit, avec un réalisme et un relief qu'on peut qualifier de définitifs, les traits populaires du Président Fallières.

Les premiers prix du Conservatoire national de musique et de déclamation

Mlle Ducos tragédie. — M. Gerbault comédie. — Mlle Revonne comédie — Mlle Wiltz-Galland opéra — M. Tirmont chant et opéra-com.

M. Carrié chant et opéra. — Mlle Vuillaume-Lambert chant, op., opéra-com. — M. Pasquier opéra-comique. — Mlle Guillemot opéra-comique. — Mlle Pradié chant.

Mlle Bonnard chant. — Chah Mouradian opéra. — Mlle Fourgeaud piano. — Mlle Bompard piano. — Mlle Duchesne piano. — Mlle Haskil piano.

Mlle Simone Filon violon. — M. Poulet violon. — M. Barozzi violon. — M. Poirrier violon. — M. Hemery violon. — Mlle Grandpierre harpe.

Mlle Anchier harpe. — M. Benenbaum violon. — M. Olmazu violon. — M. Schmitz piano. — Mlle Menarguez harpe. — M. Boulze flûte.

(Phot. Henri-Manuel et Femina.)

LES PREMIERS PRIX DU CONSERVATOIRE FEMINA-MUSICA

Mlle LIVETTINI comédie. — M. LHOTEL déclam. lyrique. — Mme LESCARTS chant. — Mlle BELLONI chant. — Mlle LEFÉBURE harpe. — Mlle P. DE LABRIÈRE harpe.

Mlle SUZ. RIBOT piano (Rappel). — M. EGON PUTZ piano. — Mlle HERBELLEAU piano. — Mlle DURAND piano. — Mlle SIMONE PETIT violon. — Mlle LADURÉE violon.

Mlle HUILLARD violon. — Mlle WEINSTEIN violon. — Mlle LYON harpe (2e div.) — Mlle MORSELLI violon (2e div.) — Mlle G. POUANT violon (2e div.) — M. GASSELIN violon (2e div.)

AFFICHE DE Mlle B. VISCONTI pour la belle fête donnée le 8 juillet dernier, à Marigny, au bénéfice de l'Aiguille Française que dirige, avec une si délicate autorité, la baronne Maurice Fauqueux.

AFFICHE DE GIR ET BERGER, pour *Bagne d'enfants*, le poignant drame d'André de Lorde et Pierre Chaine, d'après Edouard Quet, interprété à l'Ambigu, par MM. Colas, Andreyor, Gouget et Mmes L. Massart, etc.

À LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — Reprise des *Erynnies*, la célèbre tragédie de Leconte de Lisle (2 juillet), avec cette belle interprétation : Mounet-Sully, Paul Mounet, L. Delaunay, H. Mayer, Alexandre; Mmes Lara, Segond-Weber, Delvair, L. Silvain et Robinne, et première d'*Un Cas de Conscience*, pièce en deux actes de Paul Bourget et S. Basset, d'après la nouvelle du maître. Vif succès d'émotion; jouée par Paul Mounet, Siblot et Mlle du Ménil.

CELLES QUI DOMINÈRENT LA VILLE ÉTERNELLE

Armand Dayot

UNE FEMME DÉVOUÉE

Les compagnes des empereurs romains, dont la vie appartient à l'histoire, eurent des qualités ou des défauts, celles-ci très grandes, ceux-là violents. Plotine, femme de Trajan, figura parmi celles qui firent preuve du plus grand dévouement conjugal, allant jusqu'à accompagner partout, même à la guerre, son impérial époux.

C'est une admirable École de sculpture que celle qui peut offrir à nos regards un ensemble d'images aussi impressionnant, que cette suite de figures d'impératrices romaines dispersées dans toutes les galeries du monde... toutes aussi vivantes dans l'éternelle et froide immobilité du marbre que dans les strophes ardentes de Juvénal.

LES statuaires romains des deux premiers siècles de l'Empire furent de très grands portraitistes.

Les sculpteurs indigènes qui se formèrent aux leçons des artistes venus de Grèce ne surent d'abord que copier les statues enlevées aux temples de l'Attique par les vainqueurs (1), mais ils ne tardèrent pas à abandonner leur rôle d'imitateurs et à acquérir une véritable originalité. Cette originalité, surtout visible dans le buste historique, est faite de force et de sincérité. Peu préoccupé par un idéal de beauté, le statuaire romain cherchait avant tout à exprimer la vie.

A l'encontre du sculpteur grec toujours enivré d'idéal divin, toujours troublé par son rêve olympien, le sculpteur romain fut un réaliste. Quand il découvre dans son modèle un type de beauté classique il le fixe, sans hésitation, dans toute sa pureté, en lui gardant toujours sa vivante personnalité. Mais aussi quel maigre souci chez le statuaire de l'ancienne Rome, d'idéaliser les visages des plus puissants. Ce qu'il s'efforce de découvrir avec une admirable et vaillante conscience d'artiste, c'est le caractère individuel du personnage. Ce qu'il veut, c'est pénétrer au fond de son âme, en saisir les frissons mystérieux, puis les écrire avec force dans les traits du visage. Et la pénétration psychologique de son ciseau atteint une intensité qui ne fut jamais dépassée dans l'art de la sculpture, même à la plus belle époque de la Renaissance italienne, et pendant le XVIIIe siècle français, la glorieuse époque des Coustou, des Pajou, des Houdon. Pour chacun de ces maîtres, aussi bien d'ailleurs que pour les Donatello, les Michel-Ange et les Verocchio, « l'*Auguste* du Vatican a la valeur d'un portrait et celle plus grande encore d'une œuvre d'art accomplie ». Il en est de même de l'Agrippine du musée de Naples : « Assise sur une chaise, les pieds allongés sur un tabouret, les mains croisées

(1) Un seul général, Fulvius nobilior, exhiba plus de cinq cents statues grecques à son triomphe.

sur les genoux, la tête légèrement inclinée avec une expression dure et méchante du visage, la mère de Néron nous apparaît telle que nous la montre l'histoire, impérieusement belle, absorbée dans une machination de crimes. »

Un type unique, type conventionnel assurément, domine toute la représentation de la figure de la femme dans la Grèce antique. Il règne en souverain dans les Écoles des îles aussi bien que dans l'École d'Egine, sous le règne de Périclès et dans toutes les Écoles de l'Attique.

Sans doute l'expression du visage varie et l'éternelle ironie dont sont empreintes les figures provenant des fouilles de Délos et du littoral ionien diffère profondément de la gravité, parfois un peu triste, parfois douloureuse, presque toujours dédaigneuse, des divins visages d'Olympie et d'Eleusis. Mais sous le sourire asiatique des masques archaïques comme sous la mélancolie hautaine des déesses de Phidias et de Polyclète, c'est toujours le même ensemble harmonieux, presque géométrique des traits, qu'enveloppe la ligne flexible douce de l'ovale le plus pur : Front bas et étroit, encadré de lourds bandeaux crespelés, nez droit et long, un peu fort mais d'un admirable dessin, bouche aux lèvres richement ourlées et presque toujours entr'ouvertes, menton légèrement arrondi, et assez enfoncés sous de larges arcades sourcilières, de vastes yeux dont la froide lumière éclaire la divine impassibilité des traits.

On retrouve partout la majesté abondante de ce type superbe, non seulement dans la suite olympienne des Artémis, des Vénus, des Minerve, des Junon, dans les stèles d'Eleusis, dans les Cariatides de l'Erechthéion, et dans les médailles de Syracuse et de Thurium, mais encore dans ces figures anonymes encadrées de voiles, dans ces Aspasie, dans ces Philistis, dans ces Arsinoé, dans ces Bérénice... vaguement authentiques, et jusque dans les charmantes statuettes de Béotie et d'Asie Mineure où l'art des Coroplastes, si habiles à représenter l'aspect familier de la vie, s'est manifesté sous une forme éternelle, dans son exquise fragilité.

LA FEMME DÉNATURÉE
Femme de Claude qui fut son troisième mari, Agrippine obtint de l'empereur l'adoption de son fils Néron. Elle fit ensuite empoisonner Claude pour lui substituer Néron sur le trône. Le nouvel empereur devait plus tard témoigner sa reconnaissance à sa mère en la faisant assassiner par un centurion.

Chez les Grecs l'image de la femme est comme le divin reflet de la divinité elle-même. C'est aussi comme la constante affirmation de la quasi divine origine, d'après la légende, de la race hellénique.

A Rome, la vision de l'artiste change. Il ne cherche plus son modèle dans les profondeurs bleues de l'Olympe, mais dans la réalité de la vie. Il est juste de dire que le Romain barbare vaincu par la beauté des blanches légions des dieux et des déesses de marbre qu'il a conquises, subira tout d'abord d'une manière absolue l'influence des artistes grecs appelés à Rome pour lui apprendre la technique de l'art dont l'irrésistible splendeur l'a charmé. Mais l'artiste indigène formé aux leçons des Grecs ne se bornera bientôt plus à copier les statues enlevées aux temples de l'Attique et s'écartant d'un type de beauté conventionnel, il cherchera avant tout, dans un bel élan de conscience artistique, à exprimer la vie, et, comme nous l'avons dit plus haut, sans nul souci d'idéaliser les visages les plus puissants.

C'est en parcourant les salles de sculpture des grands musées d'Europe, du musée des Thermes, du musée du Capitole,

MESSALINA

IMPÉRATRICE DES FAUBOURGS
Messaline (Valeria Messalina) fut la cinquième femme de Claude. Par son libertinage outré, elle acquit une funeste célébrité.

IMPÉRATRICE DES CAMPS

Femme vertueuse et dévouée, Faustine, comme Plotine, accompagnait son mari partout, jusque sur les champs de bataille. Vénérée des soldats, elle reçut le surnom de « mère des camps ».

UNE FEMME DE TÊTE

Epouse de Néron, Poppée eut sur son mari un incroyable ascendant; aussi, à la mort de sa femme, Néron prodigua-t-il à cette dernière de publics regrets et de grands éloges.

du musée du Vatican, du British-Museum, des Offices, du Louvre... qu'on peut facilement s'en convaincre. C'est, en effet, dans ces sanctuaires peuplés de tant de chefs-d'œuvre, que rayonnent avec une intensité toute particulière tous ces bustes d'impératrices romaines dont nous donnons ici quelques reproductions, et dont la puissance d'expression contraste si vivement avec la froide et noble impassibilité des figures de l'époque hellénique.

Voyez cette Messaline, de la galerie des Offices, si hautaine sous la lourde draperie de son vêtement polychrome. Certes, l'artiste qui sculpta ce terrible visage aux lèvres dures, aux larges yeux fixes, au front bas, aux maxillaires de fauve, couronnant un col souple et nerveux, ne chercha pas, comme son ancêtre grec, à faire passer sur ce masque de femme toute-puissante un reflet de la divinité. Sous la bestialité farouche de ces traits, on devine toute l'âme de Valeria Messalina, de la sanguinaire rôdeuse de Suburre.

FEMME FIDÈLE, FEMME COQUETTE

Puis voici l'effigie de Plotina, femme de Trajan. Elle fut la compagne fidèle du grand Empereur, en Dacie, en Orient. Elle fut sa collaboratrice de toutes les heures dans son œuvre gigantesque, « le charmant par sa grâce souriante

PIEUSE

La dévotion de Julie, femme de César, lui valut le surnom de « pieuse ».

DÉESSE

Faustine, qu'épousa Antonin le Pieux, fut, à sa mort, mise par son mari au rang des déesses.

HUMAINE

Livie, épouse d'Auguste, belle, gracieuse, pleine de bon sens, poussa son mari dans la voie de l'humanité.

et le soutenant par l'énergie toute virile de son esprit. » Dans ce buste que nous reproduisons de cette grande impératrice, le sculpteur paraît avoir fixé pour l'éternité, l'image de Plotina dans ce qu'elle avait de plus souriant et de plus gracieux, puis dans la suprême expression de sa volonté toute-puissante. Nous avons ainsi l'image de Plotina femme fidèle et dévouée de Trajan, rapportant de Sélinonte les cendres de ce dernier dans une urne d'or, et de la protectrice triomphante d'Adrien, qui, plus tard, composa des vers à sa louange et l'élèvera au rang des déesses.

Poppea Augusta, dont on peut voir ici la curieuse image, sorte de Junon naïvement étonnée, fut une des plus célèbres coquettes de son temps. Elle poussait, paraît-il, si loin le culte de sa beauté, qu'elle se faisait toujours accompagner d'un troupeau de cinq cents ânesses dans le lait desquelles elle se baignait. On prétend aussi, mais nous n'osons garantir l'authenticité de cette version, que les soins qu'elle prodiguait à sa parure firent, par plaisanterie, donner le nom de *poppea* au jouet d'enfant que nous appelons *poupée*.

Cette impératrice à mine béate et d'un esprit essentiellement frivole, si différente et si moralement inférieure à la Plotina de Trajan, plus préoccupée des menus soins de sa toilette que des affaires de l'Etat, sut cependant prendre un grand ascendant

sur Néron, son farouche époux. Ce qui n'empêcha pas ce dernier, dans un de ses moments d'humeur maussade, de la tuer d'un grand coup de pied dans le ventre.

Geste peu digne d'un maître du monde; fin déplorable pour l'impériale arbitre des élégances de son temps.

De toutes ces figures d'impératrices que nous passons rapidement en revue dans ces quelques lignes et dont la plupart mériteraient une étude particulière, l'une des plus curieuses est celle de *Domitia Longina*, curieuse autant par l'énigmatique expression de son charmant visage à la moue enfantine, que par l'arrangement de de sa coiffure compliquée.

Cette charmante personne, au masque trompeur, fut un des personnages les plus corrompus de la lignée si perverse en général, des impératrices romaines, où les Plotina, les Annia Faustina, les Julia Sabina, sont de très rares exceptions.

Les biographes les plus indulgents de Domitia Longina, fille de Corbulon, préfet de la Germanie sous Néron et femme de Domitien, affirment que l'impératrice affichait scandaleusement sa liaison avec le comédien Pâris que l'Empereur fit périr. Puis vaincu par les séductions de Domitia, il la rappela après l'avoir bannie. Acte d'imprudente générosité auquel elle répondit en faisant assassiner l'empereur, qui tomba frappé de sept coups de poignard par un gladiateur.

Et l'on ne peut vraiment que s'étonner de l'air de candeur trompeuse que la sincérité du statuaire a répandu sur ce masque hypocrite.

Avec Julia Sabina dont on peut voir dans ce chapitre la belle figure mélancolique, et quasi douloureuse sous son haut diadème aux feuilles d'acanthe, nous rentrons dans le cadre très restreint des impératrices vertueuses. L'artiste a fort bien exprimé dans ce visage fièrement résigné, toute la vie de souffrance de cette admirable femme qu'Adrien, tyrannique et jaloux, traita toujours en esclave « bien qu'elle eût en partage la beauté, l'esprit et la vertu », et qu'il contraignit à se poignarder lorsqu'il se sentit mourir « pour qu'elle n'eût pas le plaisir de lui survivre ».

Le masque d'Annia Faustina, femme de Marc Aurèle, respire, au contraire, la joie de vivre. C'est bien l'image de celle qui, comme Plotina, accompagnait l'empereur sur les champs de bataille, que les légionnaires de Germanie appelèrent la *mère des camps*, et dont les monnaies reproduisaient les traits magnifiques, le fier profil d'amazone.

La femme du grand César

Le sculpteur romain dut aussi éprouver une grande joie lorsqu'il vit poser devant lui cette admirable Livia Drusilla, femme de l'empereur Auguste, d'une énergie d'expression comparable à celle de la divine Faustina, « belle, gracieuse, pleine de bon sens, n'intervenant auprès de son époux que pour le pousser dans la voie de l'humanité », puis après avoir concentré tous ses efforts pour élever au trône son fils Tibère, luttant jusqu'à la mort pour combattre, mais bien vainement, ses instincts de débauche et de cruauté.

Toutefois Livia a été diversement jugée. Les opinions des historiens varient parfois sur la nature de son caractère ou plutôt sur les mobiles de ses actes. Il y aurait eu en elle deux femmes bien distinctes, l'une « belle, gracieuse, aimable, spirituelle, complaisante, feignait, malgré son immense influence sur son époux tout-puissant, « le grand César », de ne prendre aucune part directe aux affaires de l'Etat », l'autre au contraire (mais il s'agit ici de la mère et non de l'épouse) avide de pouvoir et tyranniquement obsédée par un rêve, pour la réalisation duquel tous les moyens lui semblaient permis : substituer ses propres enfants à ceux de son mari dans l'héritage paternel et conduire Tibère au trône, même à travers la route du crime... Qui nous fera connaître les causes mystérieuses des morts rapides et successives d'Agrippa, de Marcellus et des trois fils de Julie? Auguste lui-même ne devait-il pas mourir dans une petite ville de Campanie au lendemain du jour où il adoptait Tibère... On hésite à voir un crime dans chacune de ces disparitions *opportunes*, et cependant on est contraint de constater la coïncidence de ces trépas tragiques avec les projets ambitieux de la mère de Tibère. Elle combattra d'ailleurs avec une courageuse énergie les débauches et les cruautés de son fils, jusqu'au jour où ce dernier, lassé de ses remontrances, mais trop impopulaire pour la faire mourir ou pour la chasser de Rome, s'exilera lui-même avec sa cour infâme dans les rochers fleuris de Caprée.

Ces trois figures, d'une grande noblesse

LA SACRIFIÉE

Malgré qu'elle fût belle, intelligente et d'une conduite paraissant irréprochable, Sabine, épouse d'Adrien, fut traitée par celui-ci en esclave.

de caractère, se détachent avec un relief tout particulier dans la foule d'une moralité peu exemplaire des impératrices romaines.

ORGUEIL DE MÈRE, CRUAUTÉ DE FILS

Pour clore cette rapide revue, qui généralisée avec les développements nécessaires et l'illustration indispensable à la compréhension du texte, pourrait constituer une rare publication d'un triple intérêt historique, artistique et psychologique, voici une des plus hautes et aussi des plus terribles figures de cette impériale légion de femmes souveraines, celle d'Agrippine, fille de Germanicus, mère de Néron, qui encore les mains teintes du sang de son second mari, épouse son oncle Claude qu'elle empoisonnera pour barrer la route du trône à Britannicus, fils du « César imbécile » et pour y conduire elle-même son fils Néron, qui bientôt décidera de sa mort afin de se libérer de sa tyrannique domination.

Plusieurs admirables images nous restent de cette impératrice dont la figure tragique paraît dominer le sanglant cortège des épouses des Césars. Presque toutes la représentent hautaine et calme, dissimulant sous l'impassibilité voulue de ses traits augustes, les fièvres de son âme ambitieuse, tourmentée et cruelle.

ARMAND DAYOT.

RÉPUDIÉE
Répudiée par son mari, Domitien, qui n'ignorait pas sa mauvaise conduite,

ET RAPPELÉE
Domitia, rappelée par celui-ci toujours épris d'elle, se mit à son retour à la tête de la conspiration dans laquelle périt Domitien.

NICOLAS BERGASSE (1750-1832), curieuse histoire d'un défenseur des principes traditionnels sous la Révolution; introduction par M. Etienne Lamy.

M. HENRY WELSCHINGER, l'auteur d'un important et définitif ouvrage sur la *Guerre de 1870* (Causes et responsabilités, 2 vol. avec cartes et pièces inédites).

M. CHARLES DROUHET, lauréat du prix Bordin à l'Académie française pour son beau travail sur *le poète François Meinard.* (Phot. Liebert.)

LE PAPE LÉON XIII PAR LASZLO M. Boyer d'Agen publie un *Monsignor Joachim Pecci*, d'après les lettres de famille d'une très intéressante lecture.

MONUMENT AU PROFESSEUR TARNIER « au maître qui consacra sa vie aux mères et aux enfants », élevé sur les murs mêmes de la Maternité dont il fut longtemps le chirurgien en chef.

STATUE DE MONTESQUIEU, marbre de Dumilâtre, l'auteur du charmant *La Fontaine* du Ranelagh et des *Girondins* de Bordeaux. Ce monument est destiné au Palais-Bourbon où il sera prochainement inauguré.

LE MONUMENT A WALDECK-ROUSSEAU, inauguré, le 6 juillet, dans le Jardin des Tuileries. Œuvre de MM. Marqueste et Rives. Présidence de M. Fallières, disc. de MM. Briand, A. Carnot, Millerand, etc.

JEAN-MARIE MESTRALLET, l'auteur de fort beaux poèmes : *Dans l'espace*, préface de J.-H. Rosny jeune. (Phot. Femina.)

GEORGES MAUREVERT, conteur adroit, auteur de *Line*, fait paraître, *Légendes et nouvelles tragiques ou folâtres*. (Phot. Femina.)

FERNAND GREGH, le poète renommé de la *Beauté de vivre*, donne un nouveau et superbe recueil: la *Chaîne éternelle.*

ROBERTO BRACCO, le dramaturge napolitain dont un volume *Grimaces humaines*, paraît traduit par Mme Demarés de Hill.

JACQUES CHENEVIÈRE qui partage, avec Mlle Hélène Séguin, le prix Archon-Despérouse pour ses poèmes.

AUTRES LIVRES NOUVEAUX. — *Féminités*, recueil de spirituelles observations, par M. Marcel Prévost; — *Portraits tendres et pathétiques*, par M. Edmond Pilon, délicat historien des négligés de jadis; — *Le Triomphe d'Armide*, poignant roman du poète André Doderet; — *La jeunesse de Chateaubriand racontée par lui-même*, premier volume d'une collection pour la jeunesse, dirigée par la comtesse d'Arjuzon.

Willette Rodin Silvain J. Aicard

LE SCULPTEUR FRANÇOIS SICARD, l'auteur de la *George Sand*, du Luxembourg, du *Bon Samaritain*, des Tuileries, du *Vigny*, de Chinon et de tant d'autres belles œuvres, est fait officier de la Légion d'honneur.

RODIN, GRAND OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR. — Le maître sculpteur, Auguste Rodin, à qui *Je sais tout* a consacré, en avril, une étude complète, ornée de ses œuvres principales, toutes célèbres, est fait grand officier de la Légion d'honneur en même temps que le grand peintre militaire, Edouard Detaille. Photographie prise à l'issue du banquet qui a été offert à Rodin, et où l'on aperçoit le peintre Willette, toujours jeune et fantaisiste.

M. ADOLPHE BOCAGE, le très ingénieux architecte de la nouvelle Maison des étudiants.

MAURICE DE WALEFFE, auteur d'un curieux et charmant ouvrage sur *Héloïse*. (Phot. Femina).

H. CARO-DELVAILLE, le peintre bien connu, et au talent si original, est fait chevalier de la Légion d'honneur.

CAMILLE AUDIGIER, le robuste romancier de *Pour la terre*, roman ému de mœurs villageoises.

M. GUIRAND DE SCÉVOLA, le portraitiste si goûté, est fait chevalier de la Légion d'honneur.

LE MONUMENT A MUSSET, AVENUE D'ANTIN. — Œuvre du sculpteur Moncel, le *Rêve du poète*, haut-relief de marbre qui glorifie l'œuvre du poète des *Nuits*, a été inauguré, à Paris, le 8 juillet, à l'occasion du centenaire d'Alfred de Musset. Présidée par le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, la cérémonie a été agrémentée par de belles récitations d'œuvres de Musset par Mme Bartet et Mounet-Sully (que représente notre photographie de gauche). Discours de MM. Dujardin-Beaumetz, Camille Le Senne.

AUTRES LIVRES NOUVEAUX. — *Le Petit Roi*, gracieux et pathétique roman d'André Lichtenberger; — *L'Art de reconnaître les styles*, avec 280 figures, par Emile Bayard, aimable vulgarisateur; — *La loi de l'amour, la loi de la violence*, par Léon Tolstoï, traduction d'Halperine Kaminski.

NOTRE COLLABORATEUR, HENRI DUVERNOIS, l'auteur de *Crapotte* et de *Popote*, fait paraître un roman des plus amusants dans sa forme exquise, *la Bonne infortune* (aventures sentimentales d'un jeune homme pauvre).

BUSTE DE LA COMTESSE DE SÉGUR, le célèbre auteur du *Général Dourakine*, par Jean Boucher, inauguré au Luxembourg le 19 juin.

NOTRE COLLABORATEUR JACQUES WÉLY, un des plus charmants illustrateurs d'aujourd'hui, et dont la dernière œuvre sera *les Extraordinaires aventures de M. Hoopdriver*, de Wells, qui paraît ce mois-ci, est mort en mai, à Bellevue.

RAOUL LARCHE, élève de Falguière, médaille d'honneur de sculpteur pour son *Miroir d'eau*. (Phot. Femina)

L'EMBARQUEMENT A CYTHÈRE, PAR WATTEAU. — La collection des *Peintres Illustres* publie son dix-huitième volume, consacré à Watteau et agrémenté de huit hors-texte en couleurs.

FRÉDÉRIC DE FRANCE publie un recueil de beaux poèmes : *De l'ombre sur ma porte*. (Phot. Femina.)

ARTHÈME FAYARD, l'éditeur parisien bien connu, créateur du volume illustré à 95 centimes, chevalier de la Légion d'honneur.

M. E. PINAT, l'éditeur scientifique connu, associé de M. Dunod, est nommé chevalier de la Légion d'honneur (1er juillet).

Mme ADOLPHE BRISSON (Yvonne Sarcey), directrice très aimée de l'*Université des « Annales »*, faite chevalier de la Légion d'honneur. (Phot. Boissonas et Taponnier.)

M. PAUL ROUSSEAU, l'écrivain sportif bien connu, collaborateur au *Temps*, est fait chevalier de la Légion d'honneur.

LOUIS MINART, fondateur du *Paris-Vélo* associé de M. William Huguet dans la grande maison de publicité, est mort en juillet.

AUTRES LIVRES NOUVEAUX. — *La campagne de Russie*, extraits des Mémoires du général de Ségur, introduction du vicomte de Vogüé, reproduction de tableaux de Vérestchaguine; — *Introduction à la vie dévote*, de saint François de Sales, avec une étude d'Henry Bordeaux; — *les Lettres de mon moulin*, d'Alphonse Daudet, avec introduction de Ch. Sarolea; — *Forse che si, forse che no*, le nouveau roman de Gabriele d'Annunzio.

NAUFRAGE DU PREMIER PAQUEBOT AÉRIEN

Un amateur à sa fenêtre. — *Une des hélices.*

UN PAQUEBOT AÉRIEN. — Le *Zeppelin VII* ou *Deutschland*, cubant 19.000 m. et mesurant 148 m. avec dix-sept journalistes à son bord, et piloté par l'ingénieur Durr, est tombé sur la forêt de Teutobourg (29 juin).

A BORD. — Le précédent voyage s'était bien passé (24 juin) les vingt passagers étaient ravis du voyage. Le départ avait eu lieu à Dusseldorff et le voyage avait duré trois heures.

La carcasse du paquebot après sa chute.

BUDGET. — Le comte de Zeppelin, quelques jours avant l'accident, avait établi le budget de ses paquebots aériens. Chacun devait coûter 750.000 francs. Les comptes s'établissaient ainsi : hydrogène, 45.000 francs; essence, huile, 45.000 fr.; personnel, 37.000 fr.; droit de port, 25.000 fr.; amortissement, 375.000 fr.; imprévu, 50.000 fr. A raison de 120 voyages de 20 personnes, il rapportait 600.000 fr.

UNE FERME VOUÉE AU BLANC

DANS LES PRAIRIES DE CRICHEL

Dans la ferme de Crichel, si les animaux sont variés du moins sont-ils invariablement blancs, depuis le zébu jusqu'aux chèvres et aux boucs.

On peut verser dans l'excentricité sans tomber dans le ridicule. Un riche Anglais s'est chargé de prouver qu'une « manie » n'est pas nécessairement ou puérile ou grotesque

C'EST surtout à leurs grands seigneurs que nos voisins d'Outre-Manche doivent leur réputation d'excentricité : individuellement, les Anglais ne sont-ils pas de sincères partisans du « juste milieu », et le génie propre de la race ne la porte-t-il pas à se méfier de la nouveauté, à rester fidèle à ses antiques coutumes?

Mais il suffit d'un marquis d'Anglesey par génération, voire par siècle, pour consolider cette réputation imméritée, et, en apparence tout au moins, la justifier. Au prix d'une fortune énorme et d'une mort prématurée, le fameux marquis avait réussi à retenir pendant plusieurs années l'attention du monde, à occuper, du récit de ses coûteuses fantaisies, la presse des deux hémisphères. Une vente à l'encan devait terminer cette carrière aussi courte que brillante. Souhaitons une autre fin à son émule et continuateur.

Au fait, lord Alington a-t-il eu pour dessein d'étonner la galerie en établissant sur ses vastes domaines du Dorsetshire cette *White Farm* qui est bien le plus étrange jardin zoologique qui soit au monde? Ce grand seigneur n'a jamais prouvé, jusqu'ici, un amour effréné de la réclame, et je dois reconnaître que les portes de la « Ferme Blanche » ne se fussent pas entr'ouvertes pour moi, si je ne m'étais pas réclamé de l'autorité de *Je sais tout*.

Nombreux sont mes confrères anglais qui, bien que délégués par de puissants magazines de Londres, se sont heurtés à une consigne inflexible!

La personnalité de lord Alington ne requiert pas une longue présentation auprès du lecteur français. Tous ceux de nos compatriotes qui s'intéressent aux courses de chevaux savent que l'un des plus fameux gagnants du Derby d'Epsom sortait de ses écuries. *Common* fut vendu 375.000 francs aussitôt après sa victoire. La semaine ne s'était pas écoulée que deux étalons de la même écurie changeaient de maître. La vente de ces trois chevaux rapportait à lord Alington plus d'un million

de francs, sans parler des prix et des enjeux. Ces chiffres ont leur éloquence : ils prouvent que le créateur de la *Ferme Blanche*, sans avoir à sa disposition les milliards des Carnegie et des Rockefeller, peut se permettre quelques fantaisies.

Et quelle fantaisie plus charmante que celle qui nous occupe ici ! Sans la verdure des pelouses et des bouquets d'arbres, tout serait d'une blancheur immaculée dans ce vaste domaine. Les murs des bâtiments peints à la chaux, les clôtures, les toits, les cheminées, passés au blanc de zinc, et jusqu'aux planchers des étables, tout est blanc comme le nom même de la ferme, blanc comme le plumage ou la robe de ses innombrables habitants.

Et le fermier lui-même s'est mis à l'unisson : la direction de la *White Farm* a été confiée récemment à l'entraîneur de lord Alington, le célèbre M. Bartlett, dont les 75 hivers ont blanchi la chevelure et la barbe.

La route est longue entre la capitale anglaise et Crichel, le modeste bourg que les victoires sportives de lord Alington ont rendu illustre, et qui verra sa réputation grandir encore, grâce à la Ferme Blanche. La monotonie des campagnes aperçues de chaque côté de la voie, par les portières du wagon, est vite oubliée, car des mâts très élevés, d'une blancheur éblouissante, et au sommet desquels flottent de blancs étendards, attirent les regards du visiteur bien avant qu'il soit arrivé au but de son voyage. Et le voilà prêt à marcher de surprise en surprise ; la couleur insolite des mâts et des oriflammes est un indice qui le charme déjà.

Mais il lui faut traverser d'abord la Racing Stud Farm, et le guide mettra sa patience à l'épreuve en l'arrêtant devant l'écurie qu'habita le fameux *Common*, en indiquant à sa respectueuse attention le terrain d'entraînement où le vainqueur du Derby reçut son éducation ; il ne lui épargnera pas non plus la station devant le kiosque où sont gardés, — précieuses reliques, — les derniers harnais que porta le cheval le jour de sa victoire.

Patiemment, de peur d'offusquer le brave homme, il devra prêter l'oreille à son naïf panégyrique et ne point trop presser le

BLANC PARTOUT

Il est assez rare de rencontrer des individus complètement blancs dans les animaux. C'est cependant ce que réalise la splendide collection de lord Alington.

pas vers la blanche muraille qui cache encore à ses yeux le pays du rêve. Mais voici qu'il achève de longer le vaste bâtiment qui, par son nom de *Common's Stabb*, matérialise une fois de plus le glorieux souvenir, et un cri d'admiration entr'ouvre ses lèvres. Il va pouvoir s'emplir les yeux de blancheur !

Sans le bleu du ciel, sans les verdures des pelouses, sans la masse sombre de la New-Forest qui, de ses arbres séculaires, forme un arrière-plan majestueux, l'œil n'aurait à se reposer que sur une seule et unique couleur. Le grillage des enclos, les gracieux kiosques où se réfugient pour dormir les mille habitants de la ferme, les pigeonniers, les bancs disposés çà et là dans les allées, tout est d'une blancheur éclatante, — tout, jusqu'aux vareuses et aux chapeaux des gardiens !

ON N'Y VOIT QUE DU BLANC

Pénétrons avec notre guide dans la *hot-house*, enfilade de serres où des centaines d'oiseaux des régions tropicales retrouvent la température de leurs forêts et de leurs plaines. C'est en vain que vous y chercheriez une plume qui ne soit pas couleur de neige. A la vérité, les grands kakatoès d'Australie et de Papouasie ont lavé de jaune ou de rose les blancheurs de leurs crêtes; mais ceux des Moluques (*cacatua albus*, le bien nommé) sont d'une blancheur parfaite. Et, dans les cages voisines, peintes en blanc, pullulent de blancs moineaux des Indes. Et voici de mignons passereaux, gros comme le pouce, qui pressent frileusement sur la perche, en un échange de calorique, leurs formes blanches.

Mais nombre de cages sont vides, et notre cicérone nous en donne tristement la raison.

L'an dernier, une mystérieuse épidémie clairsema les rangs des oiseaux des îles. Les oiseleurs de tous pays, connaissant le faible de lord Alington, offrirent de combler les vides. La spéculation s'en mêla; certains marchands râflèrent sur les marchés d'Europe tous les volatiles qui pouvaient montrer plume blanche, avec l'espoir que le maître de la *White Farm* n'hésiterait pas à les payer leur poids d'or. Mais la bonne volonté d'un collectionneur n'est pas toujours inépuisable; sa bourse non plus.

Et, las de repeupler ses cages à grand renfort de banknotes, lord Alington se décida finalement à laisser pour compte aux spéculateurs leurs « merles blancs ».

Aussi bien, la *White Farm* n'est pas près de souffrir d'une disette de plumages blancs, car voici la majestueuse bande des paons blancs, amenés du fond de la Chine. Un compliment flatteur, et les vaniteux gallinacés s'empressent d'étaler devant notre objectif la soie et le satin de leur parure, tandis que des dindons mexicains, dont l'albinisme leur valut l'hospitalité des enclos de Crichel, font la roue un peu plus loin et semblent s'efforcer d'attirer notre attention.

Mais un rival l'a déjà accaparée. C'est un zébu nain originaire des Indes, et dont la robe n'offre pas un poil noir : les sabots eux-mêmes sont d'un gris qui pourrait au besoin passer pour un blanc cendré. Il paraît cependant que l'âme du joli bovidé n'est pas aussi blanche que son poil. Notre entrée dans son paddock a-t-elle eu le don de lui déplaire ? En bon Asiatique qu'il est, s'est-il donné pour mission de protester contre notre civilisation et ses produits ? La vue de l'appareil photographique provoque en lui une crise de fureur, et c'est d'un pas fort léger que nous regagnons la porte de

LA SÉRIE BLANCHE CONTINUE... *Dindons, oies, cygnes, canards, souris, tout est parfaitement immaculé.*

PLUMES BLANCHES, FOURRURES BLANCHES ET SOIES BLANCHES *Dans la basse-cour, le pigeonnier, l'étable et le clapier, on n'est admis que sur la présentation d'une livrée sans tache. « Montrer patte blanche » ne suffirait pas !*

l'enclos, devant la menace de ses cornes.

Moins agressive, mais tout aussi rebelle à la photographie, est Miss Fanny, la biche blanche. Pendant plusieurs minutes, elle tournoie et cabriole sous le regard mal assuré de l'objectif, jusqu'à ce que nous réussissions à l'acculer dans un coin de l'enclos, où elle se prête à l'opération avec une mauvaise grâce désespérante. Plus docile se montre la mule blanche, dont le guide nous raconte complaisamment l'histoire.

Elle eut ses jours de grandeur avant de venir prendre ses invalides sur le domaine de Crichel. Pendant des années, elle appartint au Prince des Croyants, à l'Ombre-de-Dieu-sur-la-Terre, à S. M. Abd-ul-Hamid, qu'elle véhicula dans les jardins de Yildiz-Kiosk, en compagnie d'un camarade de brancard, de même robe qu'elle. Lord Alington, durant un séjour à Constantinople, fut présenté au Sultan, qui savait déjà par la rumeur publique combien le noble lord s'intéressait aux animaux blancs. Et il eut cette attention délicate de lui offrir en souvenir la mule blanche.

Dans le paradis de la blancheur

On doit croire que cette couleur est plus rare chez les mulets que chez les chevaux, puisque lord Alington fit vainement chercher en Europe l'animal qui, par sa robe et par sa taille, aurait pu compléter l'attelage. Mais j'oubliais un détail qui a son importance : la mule de la *White Farm* est moins remarquable par sa couleur que par sa stature, et, si j'en crois le brave homme qui me servit de guide, elle serait, ni plus ni moins, la plus grande mule qui soit au monde : une mule record!

Là s'arrête l'histoire anecdotique de la *White Farm*. Sur le compte des autres pensionnaires, je ne saurais dire qu'une chose : c'est qu'ils sont blancs, blancs, uniformément blancs, ce qui ne veut pas dire ici que l'uniformité soit l'équivalent de l'ennui. Rien de plus amusant que ce fourmillement de lapins et de cochons d'Inde blancs sur les vastes pelouses. Le guide me confia que personne, à Crichel, n'avait pu mener à bonne fin le recensement de cette population de rongeurs; mais il émit l'opinion qu'ils avaient depuis longtemps dépassé le millier.

Et rien de plus gracieux que ces envolées de pigeons blancs et de colombes qui décrivent bruyamment de grands cercles au-dessus des pelouses avant de s'abattre parmi les bandes de canards blancs dont ils envahissent insolemment les mangeoires pour s'envoler ensuite vers les blanches toitures d'où leurs rangs serrés guettent avec impatience la prochaine distribution de grains.

Avais-je tout vu? Ce Domaine de la Blancheur me réservait-il encore quelque surprise? Les gestes mystérieux et vaguement prometteurs du brave guide me laissaient croire que ma visite ne serait terminée qu'après avoir pénétré avec lui dans une cabane blanche, qu'il me désignait à l'autre bout de la ferme. Et, docilement, je le suivis, sans protester contre la forte odeur de musc qui s'échappait du réduit. Un grognement heureux saluait aussitôt le bruit de nos pas, et le mufle rose d'un cochon blanc se dressait vers nous, en quête de caresses.

Puis, ce fut le tour de la pullulante tribu des rats blancs et des souris blanches, qui, familièrement, réclamaient de leurs museaux pointus quelques friandises...

Au seuil du domaine, une remarque s'échappa de mes lèvres amusées :

— C'est dommage! Il ne manque qu'un éléphant blanc!

Le bonhomme prit-il l'observation pour un reproche? Sa face joviale se rembrunit soudain, et cette ombre jetée sur sa joie cadrait si mal avec la *White Farm* que je m'empressai de la dissiper en laissant tomber, de mon gousset dans sa main, une pièce blanche...

VICTOR FORBIN.

LE ROI DU ROYAUME BLANC

Habitué aux blancheurs des Pôles, il ne se trouve pas dépaysé au milieu de cette multitude éclatante.

UN TRÈS GRAND TOUT PETIT. — Les « girafons » s'élèvent difficilement en Europe. En voici un, cependant, qui prend son biberon avec un certain plaisir et avec une dignité tout à fait charmante.

BOUQUINS ENCHAÎNÉS. — Jadis, dans toutes les bibliothèques publiques, les livres étaient solidement attachés à leur rayon. Il existe encore un établissement de ce genre à Hereford (Angleterre).

TOITS-PROMENADE. — L'abondance des neiges fut telle dans les Alpes grisonnes que les toits des maisons étaient parfois de plain-pied avec le sol, ce qui permettait des excursions inédites et pittoresques.

LES NOUVELLES CASERNES DE PARIS. — Au Nord de Paris, près de la porte de Clignancourt, on vient d'achever la construction d'une série de casernes où nos troupiers trouveront tout le confort moderne. Les toits en terrasse prévoient les progrès de l'aviation. (Phot. Je sais tout.)

LE FAMEUX VULHAN, de la marine allemande, construit en vue du prompt sauvetage des bateaux et sous-marins coulés. Avec un pareil auxiliaire, notre malheureux *Pluviôse* eût été soulevé rapidement. Seule la marine allemande possède un tel modèle. Cette vue d'arrière du navire sauveteur au fond cintré est plus claire qu'une longue description. Il est à noter que la marine allemande a moins de sous-marins que nous et possède déjà un moyen de les sauver en cas d'accident.

LES SABLAISES TELLES QU'ELLES SONT. — Ces deux instantanés, pris à quelques pas de distance, montrent de bonnes vieilles Sablaises très nature, et à côté, deux jolies silhouettes qui semblent revues et corrigées par les amateurs des rénovations pittoresques. (Phot. Royer.)

UN NOUVEAU SUBMERSIBLE. — Le 15 juin, au Petit-Creusot, près de Châlon-sur-Saône, lancement d'un nouveau submersible, *le Laubeuf*, long de 46 mètres. Les submersibles du type *Pluviôse, Ventôse, Calypso, Circé, Papin*, sont également de l'ingénieur Laubeuf.

VISION DE LA-BAS

Quand, au milieu de la foule américaine, un visage m'apparaissait ayant les traits de ma race, je tressaillais; si un mot de ma langue natale frappait mon oreille, j'avais un soubresaut; si une chanson, une de nos chansons, une des chansons de notre jeunesse, Gaetano, arrivait jusqu'à moi, je sentais mon cœur se briser, comme un enfant ou une femme. (Page 62, col. 2.)

LE PÈLERIN PASSIONNÉ (FIN)[1]

GRANDE NOUVELLE INÉDITE de Matilde Serao

(Illustrations de MACCHIATI)

CETTE conversation entre les deux amis avait lieu à neuf heures du soir, après dîner, devant une table non encore desservie, au *Scoglio di Frisio*, la fameuse *trattoria* napolitaine. Deux heures auparavant, tandis qu'Attilio Franco traversait, à pied, la foule ondulante sous les lampes électriques de via Roma qui s'allumaient, il s'était heurté contre Gaetano Falanga, au milieu de tous ces gens. Aussitôt, sans un doute, sans une hésitation, sans une incertitude, les deux hommes s'étaient reconnus. Gaetano Falanga, vieilli et enlaidi comme il le disait amèrement lui-même, avait toujours son visage incolore, devenu d'une pâleur bilieuse et maladive; ses cheveux d'un châtain opaque, comme poussiéreux, mêlés à présent de fils blancs;

(1) RÉSUMÉ DU PRÉCÉDENT NUMÉRO (*Je sais tout n° 66*)

Le Napolitain Attilio Franco revenant dans sa ville natale, après une absence de vingt ans, est surpris par les transformations que Naples a subies. Son cœur se serre à la pensée qu'il lui sera difficile de retrouver dans cette ville bouleversée celle qu'il y a abandonnée avant son départ et dont le souvenir ne l'a jamais quitté. Au cours de ses recherches et de ses pérégrinations, Attilio rencontre toutefois un ami d'enfance avec lequel, après dîner, devant une table non encore desservie, au Scoglio di Frisio, *la fameuse* trattoria *napolitaine, il parle du passé.*

ses yeux d'une couleur indécise, flottant entre le marron et le verdâtre; ses tempes un peu creusées, sa barbe rare qui couvrait à peine ses joues pâles et formait deux moustaches chétives, laissant voir des lèvres violettes et de grosses dents jaunâtres, Gaetano Falanga avait toujours son grand corps maigre, disproportionné, avec des jambes trop longues, un torse trop étroit, des épaules voûtées et une tendance à se jeter de côté, à marcher de travers, en se balançant comme un paon qui fait la roue. Et Attilio Franco, lui aussi, n'avait-il pas toujours sa taille mince et élevée, ses formes parfaites, son pas rapide et ferme, — le pas d'un homme qui va où il veut, comme il veut, sûr de son énergie morale et physique! N'avait-il pas toujours son harmonieux visage brun, où la virilité se mêlait à une mâle beauté, où les fils argentés des moustaches et des tempes grisonnantes mettaient comme une poésie de maturité, où les yeux à la fois vifs et pensifs révélaient une âme riche et profonde, où la bouche, encore bien ornée, se pliait élégamment au sourire? Aussitôt, ils s'étaient reconnus. Attilio Franco, avec un cri de joie, avait pris et serré dans ses bras Gaetano Falanga, au milieu de la foule : il avait senti trembler ce grand corps dégingandé et vu pâlir davantage ce visage blême, sous l'émotion de cette rencontre inattendue. Et aussitôt, Attilio Franco avait fait de Gaetano Falanga tout ce qu'il avait voulu, avec cette autorité manifeste et mystérieuse qu'il avait exercée, vingt ans auparavant, sur son ami; il l'avait emmené avec lui en voiture dîner à Pausilippe, sans que Gaetano osât protester, dominé, vaincu, dompté par cette séduction personnelle qu'il ne discutait pas et à laquelle, peut-être, il s'abandonnait avec délice, après avoir très peu hésité au fond de son âme. Gaetano Falanga n'avait pas eu le courage de rien dire de ses affaires, de sa maison où peut-être sa femme l'attendait : subjugué par Attilio, il s'était laissé conduire comme autrefois, comme toujours. Et ils avaient dîné ensemble, par ce beau soir de mars, au restaurant napolitain, à ce célèbre *Scoglio di Frisio*, où la tradition veut qu'on aille manger du macaroni aux coquillages et de la friture de poisson, où le public est composé de tous les étrangers attirés par la renommée et l'originalité de cette *trattoria*, des Napolitains qui désirent prendre une distraction, des provinciaux qui veulent connaître les joies caractéristiques de cette cuisine dont ils ont entendu parler au fond de leur province, et enfin des Napolitains qui ont été longtemps absents de leur pays natal et veulent se refaire les yeux et l'estomac, avec ce spectacle et ces mets pittoresques. La vaste salle qui, d'un côté forme une longue galerie vitrée sur la mer, était à moitié pleine : çà et là quelques tables étaient occupées; et les deux anciens amis s'étaient placés dans un coin, près de la mer, dont on voyait, à travers les vitres, la masse obscure dans le soir encore clair, dont on entendait les vagues tranquilles venir se briser avec un rythme régulier, en dessous, à pic, sur une étroite plage de sable que dominait la galerie. Tout d'abord, leur conversation, reprise après vingt ans d'absence, avait été confuse, désordonnée, parfois gaie, parfois mélancolique; enfin, à présent que le dîner était terminé, le café bu, les cigarettes allumées, tout en se regardant de temps en temps au fond des yeux comme pour mieux se reprendre, ils causaient plus tranquillement, avec un sentiment plus profond. Il n'y avait personne autour d'eux et leurs propos ne pouvaient être entendus. Le maître d'hôtel avait desservi la table, laissant seulement la nappe, après qu'Attilio avait payé une addition très salée et donné un généreux pourboire; le domestique était habitué aux séjours prolongés des clients dans ces *trattorie*, où l'on va aussi contempler le paysage, où l'on va souvent avec une maîtresse ou une femme aimée.

— Et toi, Attilio, tu as fait fortune en Amérique?

— J'ai fait fortune, dit l'autre brièvement.

— Et tu en es content?

— Oui : je voulais être riche.

— Et... tu aimes l'Amérique?

Attilio Franco réfléchit un instant :

— Je ne l'aime pas, mais je lui suis reconnaissant.

Il y eut un silence assez long. Gaetano Falango se tirait nerveusement les poils rares et pâles de sa courte barbe. Puis, d'une voix brisée, il formula la demande qui frémissait dans son âme :

— Tu retourneras... tu retourneras... là-bas?

L'ingénieur ne répondit pas tout de suite :

— Je ne sais... peut-être..., fit-il en regardant d'un œil vague la fumée de sa cigarette.

— En dehors de ta fortune... tu n'as pas trouvé... tu n'as pas laissé, là-bas... un inté-

APPRÉHENSION

Il était tout absorbé dans ses pensées, quand il arriva à la moitié de la via Monte di Dio. (Page 66, col. 2.)

rêt puissant? balbutia Gaetano que les paroles semblaient étouffer.

— Tu veux dire un amour? dit nettement Attilio, sans faire attention au trouble de son ami.

— Justement : un amour...

— Non, déclara Attilio, sèchement.

Le visage de Gaetano parut se décomposer.

— ... Alors, rien ne te rappelle en Amérique? prononça-t-il avec effort.

— Rien.

De nouveau, il y eut un silence, dans lequel chacun d'eux était pris et dominé par ses propres sentiments, et incapable de comprendre et d'observer les sentiments de l'autre. Gaetano le rompit le premier, son étrange agitation semblait un peu calmée, mais une grande amertume perçait dans sa voix et dans ses paroles.

— Tandis que... tandis que... tout te rappelait ici... n'est-ce pas?

— Oui, tout me rappelait ici..., répéta pensivement l'ingénieur.

L'autre l'interrogea, non avec la voix, mais avec un regard de ses yeux troubles, d'une couleur incertaine.

— ... Oui, dans mon cœur et dans mon âme, les choses et les êtres m'appelaient... expliqua Attilio, plus maître de lui que son ami, et en proie à une vraie tristesse.

L'autre l'interrogeait toujours, anxieusement, des yeux.

— Mais pas dans la réalité, conclut Attilio, très mélancolique.

Ils se turent.

— Cette ville est si changée! s'écria-t-il, au bout d'un instant.

— En bien, n'est-ce pas, en bien?

— Je n'en sais rien, Gaetano. Peut-être... Vous y vivez mieux, n'est-ce pas? Vous vous y sentez plus civilisés, plus avancés, plus Italiens enfin, vous autres Napolitains? Vous y respirez plus à l'aise, vous avez des rues plus grandes et plus propres, des maisons plus hygiéniques et plus commodes?... Tout cela est vrai, très vrai, je le vois, je le constate... Mais cela ne me console pas!

— Et pourquoi? Cela devrait te faire plaisir, au contraire, toi qui viens de là-bas, du pays de la civilisation, du confortable et du bien-être physique?

— Cela me déplaît, déclara-t-il d'un ton sombre.

— Tu préférais Naples comme elle était auparavant?

— Oui, certes, je la préférais comme elle était auparavant. Parlons mathématiquement, Gaetano. Pour avoir un minimum de civilisation, vous avez perdu un maximum de beauté, de caractère, de poésie : si Naples devait ressembler à une ville quelconque, pas à New-York, car c'est impossible, grâce à Dieu! mais à Milan ou à Turin, il serait inutile qu'elle continuât à exister! Dans un pays, un Milan ou un Turin suffisent et deux ne sont pas nécessaires.

— Mais Naples était sale auparavant... essaya de dire Gaetano Falanga.

— Certainement, elle était sale, mal tenue, puante, barbare même!... Mais elle était rayonnante, éblouissante, imprévue; mais elle avait un caractère extraordinaire; mais elle avait tout ensemble une séduction de langueur et de vivacité; mais elle avait une beauté personnelle, absolue, incomparable, faite pour attirer, pour retenir, pour rester dans l'âme de celui qui y avait vécu un jour, un mois, un an, vingt ans... pour y demeurer frémissante et vibrante... pour y laisser une éternelle nostalgie, un regret éternel...

— C'est pour cela que tu es revenu? fit Gaetano, tremblant.

— Te souviens-tu? s'écria Attilio, sans s'apercevoir de l'interrogation. Te souviens-tu? Je me suis enfui de Naples, parce que j'y vivais à l'étroit, étouffé par la pauvreté, parce que je voulais m'imposer par mon talent et par mon travail; j'ai fermé les yeux et j'ai contraint mon cœur au silence, afin de m'en aller loin, pendant un an ou deux, dans un pays moderne, ardent, fébrile... Ah! Gaetano, vingt ans de volonté tenace, d'énergie indomptable, de luttes toujours plus violentes, mais toujours plus heureuses... Vingt ans, et le jeune homme victorieux est devenu un homme mûr... Vingt ans pendant lesquels j'ai cru devoir oublier mon pays, pendant lesquels j'ai cru avoir détruit en moi cette image de beauté et de poésie...

— Mais cela n'était pas... murmura Gaetano.

— Cela n'était pas. De temps en temps, quand, au milieu de la foule américaine, un visage m'apparaissait ayant les traits de ma race, je tressaillais; si un mot de ma langue natale frappait mon oreille, j'avais un soubresaut; si une chanson, une de nos chansons, une des chansons de notre jeunesse, Gaetano, arrivait jusqu'à moi, je sentais mon cœur se briser, comme un enfant ou une femme...

— C'est pour cela que tu es revenu?

— Je poursuivais ma route et multipliais mes efforts, fit Attilio Franco toujours

L'ACCUEIL

Elle gardait une attitude froide et correcte, assise un peu loin de lui, dans un petit fauteuil...
(Page 68, col. 1.)

sans l'écouter. Je me jetais à corps perdu dans toutes les entreprises et dans toutes les grandes affaires, et les années passaient, tandis que la nostalgie s'affaiblissait, disparaissait presque : je me croyais guéri pour toujours... je me croyais devenu Américain, complètement Américain pour toujours... Mais, brusquement, je n'ai plus pu y résister, comme si tout et tous m'appelaient dans mon pays, les personnes que j'aimais, les personnes qui m'ont aimé...

— C'est pour cela que tu es revenu?

— Oui, c'est pour cela... Mais la ville ne m'appelait pas : depuis que je suis revenu, je la regarde et ne la retrouve plus; depuis que je suis revenu, je ne la reconnais pas. La ville de ma jeunesse, ma belle Naples, séduisante, adorée, n'existe plus... Vingt ans se sont écoulés, qui me l'ont changée, abîmée, détruite...

Le cœur n'est pas guéri...

Inquiet, nerveux, en proie à une indicible émotion, Attilio Franco se leva et alla coller son visage en feu contre les vitres, regardant la grande mer obscure, dans la nuit sans lune. Gaetano Falanga resta à sa place, muet, les yeux baissés : sa main maigre, aux longs doigts noueux, posée sur la table, semblait presque trembler. Quelques minutes se passèrent, puis l'ingénieur revint à sa place. La soirée s'avançait. Quelques clients finissaient de dîner, dans cette vaste salle du *Scoglio di Frisio*, et les deux amis pouvaient se croire seuls.

— Gaetano, fit résolument Attilio Franco, il faut que tu m'aides à retrouver Rosina Mattala.

— Moi! moi! s'écria l'autre, effaré, bouleversé.

— Oui, toi... Tu te souviens d'elle, n'est-ce pas, si jolie, si gracieuse, si amoureuse?

— ...Oui, amoureuse de toi... oui, je me souviens d'elle... murmura Gaetano, très pâle.

— Et sais-tu ce qu'elle est devenue, après mon départ?

— ...Je sais... je sais seulement que tu l'as abandonnée...

— L'as-tu revue? L'as-tu rencontrée? Connais-tu son histoire? Connais-tu son adresse?

— Non... non... non... continua à dire Gaetano Falanga, plus de la tête que de sa faible voix.

— Tu l'as perdue de vue?

— Oui... perdue... perdue de vue...

— Depuis longtemps?

— Depuis peu de temps... après ton départ... Je ne l'ai plus revue... plus rencontrée...

— Elle est peut-être morte, dit Attilio d'un ton grave et triste.

— Oui... elle est peut-être morte, s'écria Gaetano en relevant la tête.

— Tu le sais? s'écria Attilio en tressaillant. Tu le sais et tu ne veux pas me le dire?

— Je ne sais pas... je ne sais rien... j'ignore... je suppose, balbutia Gaetano, de nouveau très ému.

Un grand silence tomba sur les deux hommes. Enfin, Gaetano Falanga, paraissant faire un grand effort intérieur, demanda à son ami :

— Tu es revenu d'Amérique pour retrouver Rosina Mattala?

— Je suis aussi revenu pour cela, déclara résolument l'ingénieur.

— Mais en quoi Rosina Mattala peut-elle t'intéresser?

— Elle m'a beaucoup aimé.

— ...C'est vrai. Mais tu l'as abandonnée.

— Je l'aimais encore et, en partant, j'ai brisé mon propre cœur...

— Tu l'as oubliée vite... il me semble.

— Oui, je l'ai oubliée vite, très vite.

— Pendant vingt ans... il me semble... que tu ne t'es plus occupé d'elle?

— C'est vrai, pendant vingt ans.

— Et alors... alors! s'écria Gaetano Falanga, comme pris d'un mouvement de colère.

— Alors, mon cœur est revenu vers elle tout comme il est revenu vers mon pays... Je croyais avoir oublié pour toujours la pure et jolie enfant... Je le croyais, mais cela n'était pas...

— Tu l'aimes encore de nouveau? demanda l'autre avec un accent désespéré.

— J'éprouve pour elle une tendresse profonde et une immense gratitude, fit sèchement Attilio, sans faire attention à son ami. Elle a été la poésie amoureuse de ma jeunesse. Je vieillis, Gaetano, et je ne puis plus brûler d'amour... Mais je sens que près de Rosina, mes jours seraient pleins de douceur. Il faut que je la retrouve...

— Il faut...

— Si elle vit, Gaetano, où qu'elle se trouve, quelle que soit son existence, Rosina m'aime encore, prononça Attilio Franco d'un ton ferme.

L'autre le regarda, les yeux pleins d'épouvante.

— J'ai été le grand amour de la vie de Rosina, son unique amour.

— C'est vrai, affirma Gaetano d'une voix étrange. Tu as été son grand et unique amour, et si elle vit, où qu'elle se trouve, quelle que soit son existence, elle t'aime encore : tu as raison.

— Je l'ai cherchée à son ancienne demeure, ajouta lentement Attilio, mais la via Mercanti n'existe plus et tout ce quartier est démoli... Alors, j'ai cherché partout son souvenir : à Santa-Lucia, où nous avons passé les plus belles soirées de notre amour, mais Santa-Lucia, aussi, n'existe plus... Et toi-même, Gaetano, tu ne sais plus rien d'elle...

Celui-ci respira avec effort, comme s'il étouffait, et répondit, après un silence :

— Peut-être... peut-être est-elle mariée.

— Peut-être... mais, en ce cas, elle n'aime pas son mari, trancha nettement l'ingénieur.

— Tu as raison, affirma l'autre en détournant la tête. Tu as raison : Si Rosina Mattala vit encore, si elle est mariée, elle n'aime pas celui qu'elle a épousé. Attilio, je t'aiderai à la retrouver et, demain, je me mettrai à sa recherche.

Gaetano Falanga disparut pendant cinq ou six jours, comme si le tourbillon de la foule napolitaine l'eût englouti, et Attilio Franco resta seul, sans la compagnie de son humble et vieil ami d'enfance. Celui-ci n'avait pas osé donner son adresse à l'ingénieur, qui n'avait pas pensé à la lui demander, absorbé comme il l'était dans l'égoïsme de ses souvenirs, de ses rêves, de ses désirs. Gaetano Falanga savait qu'Attilio était descendu au *Bertolini's Palace* et s'il voulait le voir, lui dire quelque chose, passer une heure en sa compagnie, il n'avait donc qu'à aller le chercher là. Mais, après l'avoir impatiemment attendu pendant deux jours, l'ingénieur se lassa de cette absence et il se mit à tourner dans la ville, à la recherche d'amis, de connaissances et de tout ce qui pouvait lui rappeler ses belles années de jeunesse. Le temps avait aussi passé sur ces personnes et sur ces choses : l'un était mort, l'autre avait quitté Naples; celui-ci avait tellement changé, qu'il en était méconnaissable; celui-là avait montré une si grande indifférence en retrouvant Attilio, que l'orgueil de ce dernier en avait souffert. Deux ou trois seulement avaient été affectueux avec lui, et même avec quelque exagération : aussi la méfiance qui dormait toujours au fond de l'âme d'Attilio lui disait que ces effusions s'adressaient surtout à l'homme qui avait fait fortune en Amérique, à l'homme qui était parti pauvre et revenait riche. Un flot d'amertume grossissait dans le cœur d'Attilio, dans ce cœur qui, oublieux du passé, oublieux de ses propres erreurs, était venu ingénûment retrouver ses impressions et les sentiments de sa jeunesse, comme s'ils pouvaient se renouveler dans l'âge mûr, comme si la ville et ses habitants, par un coup de baguette magique, étaient restés inanimés et immobiles, pendant plus de vingt ans.

Il avait parcouru la ville en tous sens, pendant ces cinq ou six jours, se mêlant constamment à la vie napolitaine dans toutes ses formes, mais non plus avec cette tendre curiosité sentimentale des premiers moments, non plus avec cette recherche mélancolique, presque sûre d'une désillusion. Maintenant, l'homme qui avait beaucoup vu et beaucoup lutté à l'étranger, au milieu de races hostiles et presque ennemies; l'homme qui avait endurci son âme au feu de toutes les petites et grandes batailles; l'homme enfin qui avait en lui un fond de pessimisme, d'ironie et de froid sarcasme, cet homme ne faisait que noter tout ce qui lui paraissait être l'invincible décadence de la poésie napolitaine, tout ce qui lui semblait montrer la fin de la légende de la Naples belle, de la Naples pittoresque, de la Naples caractéristique. Les vastes salles de l'ancienne Université qu'il était allé visiter, en souvenir de ses études et de cette époque frémissante de joie passée au milieu de camarades gais et joyeux, ces vastes salles désormais désertes et muettes, claires mais poussiéreuses, sales et abandonnées, lui serrèrent le cœur un instant; ensuite, la nouvelle Université lui déplut profondément, avec sa fausse grandeur et sa fausse solennité, et les quatre maigres arbustes devant la façade : tout cela le fit rire ironiquement. Le soir, en flânant dans les principales rues, il trouvait les anciens cafés transformés en brasseries, où personne n'absorbait les fameuses, les traditionnelles glaces napolitaines, les *spumone* crémeux et les froides *crémolate* : tous les consommateurs avaient devant eux une *schop* de bière, à l'allemande. Il riait, il riait, Attilio Franco en voyant qu'un *bar* était ouvert à chaque pas, dans le pays le plus sobre de l'Italie; il riait, il riait en constatant que dans les grands comme dans les petits cafés-concerts, on entendait rarement une chanson napolitaine, tandis

qu'on chantait au café des chansons françaises, espagnoles ou allemandes; il était encore plus amèrement, Attilio Franco, en trouvant les femmes du peuple habillées comme des dames et les petites ouvrières, les jolies sartine, coiffées d'un chapeau; et dans ce rire sardonique, tout son amour-propre se noyait, toute sa nostalgie disparaissait...

Le sixième jour, en rentrant déjeuner au *Bertolini's*, on lui remit un billet où il reconnut aussitôt l'écriture ferme et posée de Gaetano Falanga. Le mot *urgent* était tracé sur l'enveloppe. Ce billet disait :

« *Cher Attilio,*

« *Excuse-moi si je ne suis pas venu, si je ne t'ai pas donné de mes nouvelles. Obéissant à tes désirs et à tes ordres, j'ai cherché Rosina Mattala. Je l'ai trouvée. Je lui ai dit que tu voulais la voir et elle t'attend aujourd'hui, à cinq heures, chez elle, via Monte di Dio, 14. Tu peux monter sans rien demander au portier : mais, il faut aller jusqu'au cinquième étage, à droite. On t'ouvrira aussitôt parce que tu es attendu. C'est bien, n'est-ce pas?*

« *Ton*

« GAETANO. »

La finesse naturelle et aiguisée d'Attilio Franco ne s'aperçut pas de la singularité de cette lettre, n'en remarqua pas le ton étrange, ne s'étonna pas qu'une femme, perdue de vue depuis si longtemps, pût se retrouver en six jours. Le désir et l'espérance de revoir son ancienne fiancée étaient, désormais, le seul sentiment fort qui le retenait encore à Naples : et plus les autres désillusions avaient été profondes et douloureuses, plus en avait été avivée cette flamme brusquement surgie de ses propres cendres. Aussitôt la lettre de Gaetano Falanga lui parut toute simple; aussitôt il trouva juste que la vie lui eût conservé la joie amoureuse des jours calmes d'autrefois; aussitôt il pensa que son voyage d'Amérique n'était pas vain, puisqu'il allait voir le visage délicat, les yeux caressants et la longue chevelure châtaine de Rosina, puisqu'il allait serrer cette main fine, dont le doigt devait être encore cerclé d'un mince anneau d'or, d'un anneau de fiançailles, à l'intérieur duquel était inscrit : *For ever!*

Certes, ce n'était pas un homme agité par une passion folle, celui qui voyait s'écouler en une si grande lenteur les heures de cet après-midi, mais c'était un être rongé par une anxiété secrète et aiguë qu'il cherchait en vain à dominer. Son âme ne flamboyait pas d'amour, mais de temps en temps, une tendresse grave voilait ses yeux de larmes, à la pensée que, bientôt, la suave idylle de sa jeunesse hardie allait revivre devant lui, dans le corps frêle et le pâle visage de Rosina Mattala. Quand, à quatre heures et demie, il laissa sa voiture sous les arbres feuillus du square de la place de Santa-Maria-degli-Angeli, son cœur ne battait pas dans sa poitrine, comme dans les grandes fièvres d'amour : il s'aperçut seulement qu'il était d'une demi-heure en avance, tandis que deux cents pas à peine le séparaient du palais Cassano, dans la via Monte di Dio. Il alluma une cigarette, lut deux ou trois fois l'affiche du théâtre Politeama, où on donnait des représentations de café-chantant; il regarda les croisées fleuries du palais Ciccarelli, au premier étage, où habitait autrefois une amie de son père. Et celle-là, était-elle partie, disparue, morte?

Il était tout absorbé dans ses pensées, quand il arriva à la moitié de la via Monte di Dio, sous la majestueuse porte cochère du palais Cassano et il ne s'aperçut pas qu'un peu plus loin, au coin du vico Calascione, deux yeux hagards et désespérés, — ceux de Gaetano Falanga, — le suivaient ardemment, tandis que son long corps, maigre et dégingandé, se dissimulait à demi dans la ruelle. Attilio Franco gravit les trois étages du grand escalier, puis il trouva un escalier plus modeste et enfin un autre plus étroit encore et très raide, qui conduisait au cinquième, à une petite terrasse sur laquelle s'ouvrait une porte exiguë. A peine eut-il touché la sonnette, qu'un faible son retentit, et la porte s'ouvrit comme par enchantement : une petite bonne, silencieuse et muette, lui fit signe de la suivre dans une antichambre resserrée, puis dans un petit salon, et elle disparut. Rosina Mattala était debout au milieu de la pièce, droite, immobile, regardant celui qui s'avançait vers elle.

Pâle et muet, Attilio Franco prit les deux petites mains tremblantes qui se tendaient vers lui, les réunit sous ses lèvres, y appuya son front et les mouilla de deux grosses larmes. Un faible sourire passa sur les lèvres de la femme et elle baissa la tête pour cacher son regard, lui aussi, voilé de pleurs. Et, assis à quelque distance l'un de l'autre, les deux anciens amoureux ne se disaient rien, toute la

DOULEUR DE FEMME

Le cœur d'Attilio se brisa en entendant ce cri déchirant où éclatait tout le mal qu'il avai

(Page 70, col. 1)

qu'on était
espagnoles de leur vie s'étant concentrée au plus amère leurs yeux. Attilio Franco regardait vant lesage de Rosina Mattala qui n'avait pas commeli, mais, chose plus triste encore! les jetait fané : une pâleur calme et égale le et couvrait tout entier, une de ces intenses pâleurs claustrales que jamais une ondede sang ne vient colorer, la pâleur des femmes qui se sont macérées dans les larmes et dans les prières; la douce langueur des yeux s'était éteinte et les pupilles assombries n'avaient plus aucune expression; les lèvres fraîches comme un œillet pourpré, s'étaient ternies, ridées, durcies, par l'habitude du silence; les joues s'étaient creusées et le profil avait pris un dessin plus fin et plus net; les narines rosées qui, autrefois, palpitaient et frémissaient, avaient pris la froide transparence de la cire. Le corps frêle de la jeune fille, délicieuse dans sa sveltesse, harmonieuse dans ses mouvements, était devenu le corps maigre, décharné, presque anguleux d'une femme de quarante ans, dont les lignes roides et tombantes se cachaient sous une modeste robe de laine noire, sans garniture, à laquelle une mousseuse cravate de dentelle donnait seule quelque douceur. Aucun bijou à ses oreilles et seulement à l'annulaire gauche la ligne brillante d'un mince cercle d'or. Les mains étaient les mêmes qu'autrefois : petites et fines, mais elles semblaient exsangues dans leur blancheur et glacées dans leur immobilité. Et la seule chose qui restait encore de l'irrésistible séduction passée, la seule chose riche, exubérante, pleine de vie et de poésie, c'était la masse de cheveux châtains, arrangés de la même manière, avec de larges ondes et relevés sur le sommet de la tête en un gros nœud brillant; et c'est seulement dans ce durable témoignage de beauté, dans ces vagues obscures et douces, qu'Attilio Franco retrouvait le charme de son ancienne amoureuse.

Rosina, sauf le tremblement de ses mains, quand elle les avait tendues à Attilio, Rosina ne donnait aucun signe d'émotion, ne donnait aucun signe d'inquiétude. Recueillie dans son silence, elle gardait une attitude froide et correcte, assise un peu loin de lui, dans un petit fauteuil où l'on devinait qu'elle devait passer beaucoup d'heures de la journée, appuyant sur sa petite main le fin visage qui avait perdu la fleur de la jeunesse et la gaîté du sourire, tandis que l'autre main pendait mollement, les doigts ouverts comme s'ils avaient laissé tomber à terre quelque chose par manque de force; Rosina Mattala, de temps en temps, levait son regard paisible sur Attilio Franco et rencontrait ses yeux bruns et vifs, où se lisaient une émotion sincère, une tendresse profonde, et aussi de la pitié. La disparition de cette jeunesse, le flétrissement précoce de cette femme, son aspect monacal dans sa pâleur uniforme, dans sa rigide robe noire, dans la blancheur de cette cravate de dentelle, sans le moindre ornement féminin sur elle, ce petit logement humble et pauvre, cette solitude qui semblait durer depuis des années, cette attitude non pas résignée, mais indifférente et sereine, tout cela causait à Attilio Franco une peine secrète et profonde, un élan de compassion qu'il avait grand peine à réprimer. Et, dans le trouble de son affection et de la pitié, il ne trouvait pas de mots pour s'exprimer. Ce fut elle qui parla la première, d'une voix basse et lente, une voix qui semblait maintenant avoir des cordes brisées, — une voix polie et glacée.

Je suis une ressuscitée

— Soyez le bienvenu, Attilio, et merci d'être monté jusqu'ici voir une vieille amie.

— Bien heureux de vous retrouver, Rosina, après tant de jours passés sans avoir pu revenir.

— Je suis dans une autre maison, comme vous le voyez... murmura-t-elle, avec un faible sourire.

— Celle d'autrefois n'est plus, dit-il, avec un accent de tristesse.

— Elle n'est plus... répéta-t-elle comme un écho.

— Il y a tant de choses qui ne sont plus, Rosina.

— Tant de choses, Attilio.

Et il y eut un silence entre eux.

— Mais vous et moi sommes toujours là... Qu'importe le reste!

Elle baissa les yeux un instant; puis, elle le regarda:

— C'est vrai! vous voici là, fort et en bonne santé, Êtes-vous aussi heureux, Attilio?

— Pas heureux, mais satisfait. Et vous, Rosina, et vous?

— Pas heureuse, mais calme.

De nouveau, il éprouva le désir de briser par un cri, par un geste, la mer de glace qui les séparait. Et il s'écria tout à coup:

— Rosina, vous êtes la seule personne que j'aie cherchée partout, ici...

— Ah! protesta-t-elle avec un accent de modestie, en détournant les yeux.

— La seule, insista-t-il. Ce voyage d'Amérique à Naples, tant de fois projeté, tant de fois retardé... je l'ai fait pour vous, amie de ma jeunesse, amie unique...

Et aucune fausse ardeur amoureuse ne faisait palpiter ses nerfs surexcités, et il éprouvait seulement un réel et profond sentiment de tendresse.

— Vous avez beaucoup tardé... observa-t-elle, sans le regarder.

— Beaucoup, c'est vrai.

— Plus de vingt ans...

— Plus de vingt ans. Pensiez-vous que je ne retournerais plus?

— Pas au commencement... Pendant un an ou deux, j'ai cru que vous reviendriez. Puis...

— Puis?

— Puis, plus tard, j'ai cru que vous resteriez là-bas... toujours...

Et la voix de Rosina jusqu'alors inexpressive, exhala la mortelle tristesse de cette longue suite d'années, vécues sans espoir.

Il se sentit enveloppé, entraîné par le flot de cette désespérance et, loyalement, s'écria:

— J'ai été bien coupable, Rosina!

— Non, répondit-elle en secouant la tête.

— Bien, bien coupable, reprit-il, de plus en plus contrit.

— Vous n'avez fait que ce que font des milliers et des milliers d'hommes, Attilio, déclara-t-elle d'une voix claire.

Attilio l'interrogea du regard.

— Et ma destinée n'a pas été différente de celles de milliers et de milliers de femmes, continua-t-elle tranquillement.

Il la regardait toujours, très anxieux.

— C'est le rôle de tous les hommes que d'aimer et d'oublier vite, et de toutes les femmes que de n'être plus aimées, conclut-elle avec une profonde humilité.

Une sourde irritation frémissait déjà dans l'âme d'Attilio, dominant la tendresse et la pitié. Ce qu'elle disait et ce qu'elle pensait était si différent de tout ce qu'il avait supposé et espéré! Cette douce et froide philosophie était si loin des reproches amoureux qu'il attendait! Aussi ce fut avec une certaine colère qu'il s'écria:

— Je vous ai beaucoup aimée, Rosina!

— Vous m'avez aimée, c'est vrai! corrigea-t-elle avec une ferme simplicité.

— J'ai beaucoup souffert en vous quittant, vous le savez bien!

— Je le sais. Vous avez souffert: mais pas beaucoup et pas longtemps.

— Je voulais vaincre et revenir.

— Vous avez vaincu, mais vous n'êtes pas revenu.

— Vous ne me pardonnerez jamais mon abandon, Rosina? Jusqu'à la mort vous conserverez donc la rancune de la femme qui a été abandonnée? Serez-vous donc implacable, vous qui êtes si bonne? Ne trouverai-je pas grâce devant vous?

Elle le regarda et une ombre légère passa sur son front.

— Je vous ai pardonné depuis longtemps, Attilio.

— Quand? Quand?

— Peu importe: je vous ai pardonné.

De nouveau, il se leva en proie à une grande agitation, s'approcha d'elle, plongea ses yeux dans les siens, comme s'il voulait lui arracher le secret du passé.

— Dites-moi tout, Rosina!

— Quoi donc?

— Toute votre histoire!

— Je n'ai pas d'histoire... balbutia-t-elle, humblement.

— Rosina, Rosina, le passé a existé, le passé seul existe, le passé seul est à nous, et si vous m'avez aimé, et si vous avez souffert et pleuré pour moi, je veux le savoir, je veux l'entendre de votre bouche...

Elle lui jeta un regard plein de fermeté.

— Je vous ai beaucoup aimé, Attilio.

— C'est vrai, Rosina.

— Beaucoup plus que vous ne m'avez aimé.

— C'est vrai, c'est vrai...

— J'ai profondément souffert de votre absence, Attilio, puis de votre abandon.

— Un cruel abandon!

— Oui, bien cruel... fit-elle en baissant la tête, comme si elle ne voulait plus parler.

Il prit les mains froides et menues de Rosina dans les siennes, et les secoua:

— Et après? après? Dites-moi votre histoire. J'ai le droit de la savoir. J'étais votre amoureux, votre fiancé. Racontez-moi tout.

Elle leva ses yeux bruns qui, enfin, eurent une effrayante expression de désespoir, et ses lèvres, d'un rose éteint, laissèrent tomber les paroles suprêmes:

— J'ai voulu mourir, Attilio.

— Mourir? mourir?

— J'ai vu la mort, Attilio.

— La mort? la mort?

— Je suis une ressuscitée, conclut-elle, épuisée.

Mais le cœur de cet homme qui avait eu le triste courage de l'abandon; le cœur de cet homme qui avait pu oublier pendant vingt ans; le cœur de cet homme qui était resté fermé et muet tant que Rosina s'était montrée tranquille et froide; le cœur d'Attilio Franco se brisa en entendant ces grandes et suprêmes paroles qui disaient si simplement la tragédie de cette âme douloureuse, en entendant ce cri déchirant où éclatait tout le mal qu'il avait fait, toute la souffrance qu'il avait causée. Et, avec un mouvement impétueux, il se jeta aux pieds de Rosina Mattala, et, posant sa tête sur les genoux de son ancienne fiancée, il s'écria :

— Cruel, oui, j'ai été bien cruel contre toi, contre moi-même, Rosina, car je t'aimais, je te jure que je t'aimais, mais mon orgueil et mon ambition ont été plus forts que mon sentiment!... Ah! quelle infamie j'ai commise : déchirer un cœur tendre, le piétiner tout sanglant encore, blesser à mort une pauvre créature qui m'avait donné le plus précieux bien de la terre — son amour... et fuir pour un vain rêve de fortune, pour un vain rêve de gloire, pour vouloir être riche, puissant, célèbre!... Ah! j'ai été bien égoïste et bien lâche, car j'aurais dû t'emmener avec moi, Rosina, ma chérie, même au risque d'être pauvre, même au risque de mourir de faim, mais tous deux ensemble, toujours près l'un de l'autre, et ma vie aurait été plus digne et plus noble! Tandis que je ne t'ai pas prise et tu n'es pas venue, je t'ai laissée, je t'ai abandonnée, pauvre petite fleur de mon pays natal, je n'ai pas répondu à tes lettres, et plus encore, je t'ai oubliée, j'ai mis dans ta vie une indicible douleur, par égoïsme, par lâcheté, par ambition effrénée et par effréné orgueil...

Attilio Franco aux pieds de Rosina Mattala lui confessait toute sa faute sentimentale avec des sanglots convulsifs et des larmes brûlantes; et, dans le désordre de son esprit, il ne s'apercevait pas que les yeux de la triste femme n'avaient pas un pleur, que ses joues gardaient leur immuable pâleur et que sa bouche restait close, comme scellée.

— Toute ma vie, s'écria-t-il en se remettant un peu, toute ma vie doit être vouée à expier ma faute et à te la faire oublier. Toute ma vie, Rosina, te dira mon repentir et ma tendresse, l'immense tendresse que tu m'inspires.

Et se levant, il voulut approcher son visage de celui de Rosina, pour lui donner un baiser sur le front. Elle se dégagea simplement et détourna la tête, d'un mouvement froid et naturel. Il eut un sursaut d'étonnement et l'interrogea d'un regard ardent :

— Je ne puis passer avec vous tout le reste de ma vie, Attilio.

— Non? Et pourquoi?

— Je suis mariée, ajouta-t-elle, en montrant l'anneau conjugal à sa petite main gauche.

— Mariée? Mariée?... Et avec qui? cria-t-il, avec un cri de colère et de douleur.

— Avec Gaetano Falanga, déclara-t-elle, nettement.

— Avec ce monstre?

— Oui, répondit-elle d'un signe de tête.

— Quelle horreur! fit-il avec un geste de dégoût. Mais comment avez-vous pu consentir à une chose si abominable?

— Gaetano Falanga m'a arrachée à la mort, expliqua Rosina sans emphase, avec des yeux qui regardaient très loin, dans le passé. Quand je fus certaine de votre abandon, je voulus mourir. Un seul homme s'aperçut de mon dessein; un seul homme accourut pour m'aider et me faire transporter à l'hôpital, après que j'eus tenté de m'empoisonner; un seul homme lutta contre mon mal, me soigna, me ramena à la vie...

— Même par gratitude, on n'épouse pas un être comme Gaetano Falanga, s'écria durement Attilio Franco, avec un nouveau mouvement de répugnance.

— Quand je fus guérie, continua-t-elle très bas, j'étais plus pauvre qu'avant. Mon père était mort, tué par la douleur et la fatigue; ma sœur était mariée modestement et ne pouvait me faire vivre. Il me fallait travailler si je voulais avoir un morceau de pain : peut-être même, me mettre en service. Et je n'en avais pas la force, car, depuis vingt ans, le poison que j'ai pris pour me tuer, a détruit ma santé...

— C'est donc pour votre pain que vous avez pris Gaetano Falanga comme mari? Mais il me semble que ce pain acheté si chèrement, vous ne l'avez même pas? dit-il en regardant autour de lui. Gaetano est resté ce qu'il était, un va-nu-pieds, un propre à rien...

En lui, la colère de l'amour-propre offensé, l'orgueil humilié de l'homme habitué à toujours triompher des choses et des êtres, parlaient plus haut que la pitié. Et la mélancolique histoire de Rosina, si émouvante dans sa simplicité, n'arrivait plus à le toucher.

— Nous vivons de peu, c'est vrai; mais Gaetano se sacrifie pour me procurer tout ce dont j'ai besoin.

— Alors, vous vivez sans amour dans la pauvreté, dans la solitude et dans la tristesse? Car vous n'aimez pas Gaetano... vous ne pouvez pas l'aimer, Rosina?... On n'aime pas un homme comme Gaetano Falanga!

— Je ne l'aime pas, affirma-t-elle en regardant Attilio bien en face. Je ne l'aime pas, mais une gratitude infinie me lie à lui.

— La gratitude est un sentiment inutile et ridicule, bon pour les âmes faibles, et qui n'est pas viable par lui-même. Rosina, Rosina, vous avez à peine quarante ans et j'en ai cinq de plus que vous, sortez de cette prison; quittez cet homme bon, peut-être, mais répugnant; éloignez-vous de ce milieu de tristesse et de solitude; venez avec moi, en Amérique, mener une vie large et facile; nous avons encore de longues années devant nous et vous serez heureuse, je vous ferai oublier tout ce que vous avez souffert à cause de moi... Rosina, venez avec moi!

Sa voix était devenue chaude et vibrante, ses yeux flamboyaient.

— Non, répondit-elle doucement.

— Non? Mais pourquoi, mais pour qui? Qu'est-ce que vaut la gratitude devant l'amour? Vous n'aimez pas Gaetano Falanga! Est-ce qu'il ne lui suffit pas à celui-là, qui a fait une belle spéculation sentimentale en vous sauvant et en vous épousant, est-ce qu'il ne lui suffit pas d'avoir eu vingt ans de votre vie? Pourquoi ne devez-vous pas avoir aussi votre part de joie avec moi, Rosina, avec moi que vous avez beaucoup aimé?... J'ai été grandement coupable, c'est vrai, mais rappelez-vous que je suis revenu ici pour vous revoir, pour vous chercher, repris fatalement par tous mes souvenirs du passé, par tous mes anciens rêves... N'ai-je pas été votre grand amour, Rosina?

— Vous l'avez été, c'est vrai, fit-elle d'une voix claire.

— Votre unique amour?

— Mon unique amour, c'est encore vrai, répéta-t-elle sur le même ton.

— Alors, venez avec moi!

— Je ne vous aime plus, conclut-elle, sans dureté, avec un geste d'une grande simplicité.

— Ah! fit-il, très pâle, mortellement frappé au cœur. Et depuis quand ne m'aimez-vous plus?

— Après avoir vu la mort pour vous, Attilio.

Un silence profond tomba sur cette dernière parole. L'homme semblait plus troublé que triste. Enfin, il releva la tête et demanda :

— Puisque vous étiez guérie de votre amour et de votre douleur, à quoi bon nous rencontrer ici?

— C'est vous qui avez voulu me voir, Attilio.

— C'est juste. Mais pourquoi Gaetano m'a-t-il écrit de venir ici? C'est un singulier mari, en vérité : il a l'âme aussi faible que le corps! Et si vous m'aviez encore aimé?

— Et si je vous avais encore aimé, Gaetano m'aurait laissée partir librement, dit-elle lentement.

— C'est une belle âme, alors? ricana Attilio avec amertume.

— Oui, c'est une belle âme, fit-elle songeuse. Pendant vingt ans, il a été torturé par la pensée que mon cœur brûlait toujours d'amour pour vous; pendant vingt ans, il n'a jamais voulu me croire quand je lui disais le contraire. Maintenant...

— Il en a eu la preuve, n'est-ce pas?

— Oui, il en a eu la preuve, conclut-elle.

Il y eut encore un silence. Il se leva : par un grand effort de volonté, l'agitation de son esprit s'était cachée au fond de son âme.

— Je vous laisse, Rosina. Vous pouvez dire que vous m'avez fièrement puni, murmura-t-il, non sans dignité.

— Pas moi, Attilio. C'est la vie elle-même qui nous exalte et nous abat.

— J'ai beaucoup souffert, pendant cette heure...

— Dans votre orgueil, et demain votre orgueil vous sauvera, dit-elle avec douceur.

— Adieu, Rosina.

— Adieu, Attilio, dit-elle très doucement.

MATILDE SERAO.

(Traduction de Mme Jean Carrère).

Naples, juillet 1909.

FIN

JACQUES CÉSANNE (1)

(Photo *Femina*)

MADRIGAL

Puisque le Temps, chaque jour davantage
Creuse notre front et meurtrit nos yeux
Et que l'homme paie, éternel otage,
Sa dette qui croît, plus lourde avec l'âge,
— Triste rançon des rares jours heureux —

Comment se fait-il que la loi fatale
Qui nous régit tous ait fléchi pour vous?
La Vie, avec ses remous, ses rafales,
Ne t'a-t-elle pas, la Vie infernale,
Comme les plus fiers, jetée à genoux?

Le Temps en passant t'a-t-il oubliée?
Ou bien gardes-tu pour l'ami discret
Dont les pauvres vers t'ont glorifiée,
Dont l'humble ferveur t'a tant suppliée,
Gardes-tu pour lui ton charme secret?

Mais quand je t'ai vue, ainsi que naguère,
Venir à moi de ton pas cadencé,
Souriante, gracieuse et légère,
Ah! j'ai cru voir ma jeunesse éphémère
Surgir soudain des brumes du passé!

JACQUES CÉSANNE.

(1) Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs ces charmants vers d'un poète dont les œuvres — trop rares — sont empreintes d'une harmonie si originalement délicate.

Mon filleul (1)

par Henri Lavedan, de l'Académie Française (2)

Il y a une chose, mon parrain, que je veux vous demander depuis un certain temps.

— Laquelle donc?

— C'est ce que vous pensez du monde.

— Entends-tu par là le globe terrestre? Le système planétaire? En ce cas je dois t'avouer...

— Non... Le monde tout court. Les gens.

— Ah oui! Les gens! Diable! Voilà une question sérieuse et à laquelle il est malaisé de répondre par un monosyllabe.

— Prenez-en autant qu'il vous en faudra. Avez-vous été beaucoup ou peu dans le monde? Y allez-vous encore? Doit-on y aller? Faut-il que je m'y précipite? ou que je m'en écarte?

— Arrête-toi. Pas si vite. Que puis-je bien te dire? Un Bottin ne serait pas suffisant pour éclaircir tout ce que tu souhaites. Je ne sais par où commencer.

— Je vais vous faciliter la besogne. D'abord, le monde est-il bon? Est-il méchant?

— Ni l'un ni l'autre, et les deux à la fois.

— Enfin, est-il plutôt bon?

— Non! Plutôt méchant. Je m'explique. Imagine le public d'une salle de théâtre, composé uniquement de fripons, de voleurs et de criminels, il réalisera dans son ensemble, au cours de la pièce, une seule et même personne sensible, honnête, vertueuse et douce. Eh! bien, observe le monde; chacun de ceux qui en font partie est le plus souvent, charitable, tendre, bienveillant et cependant la réunion de plusieurs de ces excellents individus, forme par la même opération qu'au théâtre, — la même en sens inverse si j'ose dire, — un redoutable foyer de malice, de dureté, de médisance et de perfidie. Pourquoi? Je n'en sais rien. Mais c'est un fait. Interrogez séparément à la sortie d'une maison trois personnes et vous leur ferez tout de suite rétracter à chacune, l'une après l'autre, les horreurs et les calomnies qu'elles appuyaient et soulignaient en groupe. Voilà le monde. Et ne me force pas à t'en dire davantage.

— Au contraire, allez donc. Je sens que cela vous soulagera.

— Oh! tu te trompes si tu crois que c'est la bile qui me travaille? Non, c'est la peur de paraître injuste, vindicatif.

— Ou ingrat?

— Peut-être aussi. Connaît-on jamais exactement le mal et même le bien que vous a fait le monde sans que l'on s'en doute... et qu'il s'en doute lui-même? Tout y est incertitude, étrangeté, contradiction.

Les moindres règles, dès qu'on essaie de les établir, reçoivent dans le quart-d'heure un démenti. Les partis les plus opposés se valent et, là, plus que partout ailleurs, les extrêmes vraiment se touchent.

— Quelle est, à votre avis, la meilleure façon d'y réussir ?

— Il n'y en a pas une. Il y en a cent! C'est une science, un art, fait de mille petites supériorités et d'autant d'infériorités.

— Par exemple?

(1) Voir *Je sais tout* n[os] 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65 et 66.

— Tu es insupportable. Comment veux-tu que je te trace une ligne de conduite aussi flexible et aussi ténue?... Je ne pourrais que te jeter çà et là des conseils épars...

— Jetez-les, mon parrain, je vous en prie. J'en ramasserai quelques-uns.

— A quoi bon? Enfin tu le veux? Soit. Mais je te répète que tout ce que je vais te dire sortira de ma tête sans ordre et au petit bonheur, comme du sac aux jetons de loto.

— Allez-y? Le 26, le 33... le...

— Pour faire sa figure dans le monde, il faut d'abord ne s'étonner de rien, s'obtenir une force de visage telle que si on vous annonce brusquement la chute de l'obélisque, ou la frontière envahie par un corps d'armée, vous ne fassiez pas : ah! et que vous ayez même à fleur de peau un petit air renseigné comme si on ne vous apprenait rien, ce qui ne vous empêchera pas de témoigner, la première indifférence franchie, une surprise restreinte et de pure convenance, mais réduite à son minimum d'expression. Un mot ou deux. Tiens? Allons donc?... Un jeu de sourcil. Pas plus. Car la chaleur, l'éloquence et l'enthousiasme ne sont pas de bonnes manières... pas plus que les grands gestes. On veut du demi-sourire, de la lèvre fine et pincée, du regard froid, vague et doux, un peu mort et hautain, qui glisse avec une belle indifférence, toise, habille, déshabille et passe.

L'air détaché, maussade et difficile est indispensable dans la carrière du monde. Paraître ne pas tenir à ce que l'on préfère par-dessus tout, savoir dire avec sincérité ce qu'on ne pense pas, et avec scepticisme ce que l'on pense, faire quelque chose de rien et rien de quelque chose sont les exercices courants du tapis. Entre une foule d'emplois, il y en a deux, les principaux, pour lesquels il sera sage dès le début, de se déterminer, que ce soit l'un ou l'autre : Agir, ou ne rien faire. Dans le premier cas, on s'engage à parler, danser, remuer, s'agiter, conduire les parties de plaisir, jouer les comédies, disposer les mises en scène de tout; dans le second, l'on n'a qu'à se tenir coi, être la souche bien élevée, et le mannequin bien vêtu, le suiveur, le comparse et le meuble. Il y faut plus de grâce que ne le laisse supposer la sécheresse du programme.

De quelque façon que ce soit, la consigne est de chercher à plaire et à briller, fût-ce à force d'être terne. On s'appliquera donc à faire l'agréable et le charmant, mais sans excès, pour ne pas ressembler au petit chien qui halète afin de gagner une caresse. On s'entraînera dans l'art d'inventer des fausses nouvelles, d'en entendre et d'en colporter, de déraisonner du temps, des voyages, des maladies, des mœurs, des spectacles, de la table, des domestiques, des femmes, du fleuve Amour et de ses affluents, sans préjudice d'une maîtrise obligatoire dans la science d'écouter et de se taire, mais de se taire avec esprit, et même avec pittoresque, en y introduisant de la personnalité. On préparera la nuit des histoires courtes et parfaites pour ne les lancer qu'après les avoir répétées devant la glace, et qu'on les aura bien dans la bouche, les yeux et la manchette. Et on ne se privera pas, bien entendu, de pétiller d'intérêt à ce qui vous assomme, l'artiste à une discussion sur le tarif douanier, et l'industriel à des paraphrases du Parthénon. Quant à boire avec une jouissance mal contenue l'anecdote imbécile avalée et recrachée déjà cent fois, c'est l'a-b-c.

Dis-toi bien d'ailleurs que le monde n'est pas un lieu de gaîté. Il fatigue et il use au moins autant que les plaisirs, mais sans procurer les bons quarts d'heure que l'on doit à ces derniers. Le plus généralement on y pratique l'art d'avoir l'air de s'amuser en s'ennuyant. Tout le monde s'ennuie dans le monde et tout le monde le dissimule, mais pas assez cependant pour que chacun ne s'aperçoive de coin que son voisin souffre autant que lui, ou davantage, et cela le console, suffit à lui faire prendre sa corvée en patience. « On n'est pas tout seul à s'embêter, là ! »

— Que vous êtes sévère pour le monde!

— Moins que lui pour moi hier et pour toi demain!

— N'y rencontre-t-on pas des gens charmants?

— Délicieux, et qu'il faut se dépêcher, ceux-là, de voir en dehors, à part, chez eux, tout seuls, ou chez soi en petit comité. Car tu as dit, sans t'en douter, le mot exact : Dans le monde on ne fait que se *rencontrer*. On ne se fréquente pas, on n'avance ni ne recule dans l'intimité. La sympathie, quand on va jusque-là, ne fait aucun progrès. Elle reste stationnaire. Tu peux sourire et confier les mêmes inutilités aux mêmes personnes dans le monde, pendant trente-deux ans, six fois par semaine aux lumières, et dans le jour à dix mille thés, dix mille vernissages, dix mille visites, dix mille mariages, dix mille enterrements, sans avoir fait un pas de plus dans le cœur qu'ils ont sous l'habit ou au bord du corsage.

— Comment? On ne s'y fait pas des amis?

— Dans le monde? Ah çà! es-tu fou? Jamais... Ou alors, c'est tellement exceptionnel que cela ne peut être compté que comme un accident, un accident heureux. Non, dans le monde on se fait des ennemis et aussi des relations, quelquefois agréables. Pas plus. Pas mieux. Et c'est encore bien joli! Les rapports que l'on a dans le monde sont les mêmes que ceux des voyageurs dans les salons d'hôtel des villes d'eaux et sur les plages. Le monde, c'est le casino de la société. Pas autre chose.

— N'est-ce pas encore là, pourtant, qu'on a le plus de chances de fréquenter des gens d'esprit?

— Par-ci, par-là. Certaines maisons, certains salons tiennent cet article, possèdent, engagés à la saison ou à l'année, un ou deux de ces virtuoses. Mais on peut les entendre ailleurs car ils ne travaillent pas que là... Et puis, tu verras comme ils font peine ces pauvres et brillants acrobates de la conversation, chargés, entre deux bouchées, d'amuser la nappe? Il semble qu'ils n'aient d'esprit qu'à table, au passage des plats, à la vapeur des vins et aux épaules des femmes qui les encadrent; une fois les fusées d'idées parties et les chandelles de mots éteintes, les voilà tout tristes en sortant de la salle à manger; ils sont en quelque sorte *desservis*, et pareils à des verres vides. En as-tu assez?

— Non, mon parrain. Dites-m'en toujours! Je m'instruis. Je m'instruis.

— Il faut, dans le monde, se prodiguer tout en donnant l'impression qu'on est rare, et se faire désirer en se dépensant, se varier dans les nuances en restant le même dans la grande ligne, multiplier les dévouements de quatre sous et les petits services qui n'engagent pas pour les grands et permettent malgré tout de laisser espérer qu'on serait capable de les rendre. Il faut être du même avis, toujours, toujours, approuver d'avance et renchérir, accoutumer sa nuque au oui éternel qui est la politesse et la révérence des conversations... ou bien alors, c'est tout l'un ou tout l'autre, être systématiquement contradictoire, et désagréable avec humour et posséder sur le bout de la langue toutes les pauvres richesses et toutes les souplesses sans dignité du paradoxe.

Il n'est pas indispensable de proférer à jet continu des sottises, mais il ne faudrait pas prétendre non plus n'ouvrir la bouche et ne parler que pour dire quelque chose qui en vaille la peine, car alors ce serait trop ardu et les penseurs les plus remplis n'y suffiraient pas!

Dans le monde, que vous demande-t-on en somme? Ce n'est pas d'inspirer la confiance, ni l'estime, ni l'admiration, ni d'apporter avec soi l'atmosphère chagrine de l'honnêteté et de la vertu, ni d'avoir fait, — en espérance ou en commencement d'exécution, — de grandes choses, ni d'être un héros ou un saint, pas même un don Juan... non. Sans doute si vous êtes cela, on vous prendra tout de même, mais ce que l'on réclame par-dessus tout c'est *vous*, vous totalement, qui que vous soyez, votre personne, votre présence continuelle, vos loisirs si vous en avez et surtout si vous n'en avez pas, toutes les heures de votre journée, d'une partie de vos nuits, votre travail, votre santé, votre liberté, le temps qui vous appartient et celui qui ne vous appartient pas, que vous devez à votre foyer, à votre mari ou à votre femme, à vos enfants, à vos amis, à votre carrière, à vos goûts... C'est cela seulement qu'exige le monde. Tout le reste, il vous le laisse, vous pouvez en faire ce que vous voudrez. Et il va de soi que pour être content, ce maître terrible n'admet pas que rien dans votre visage et vos manières trahisse la plus légère contrariété, la fatigue ou le dégoût. Il faut que le forçat soit gai et que sous la chaîne il ait le sourire. Ceci dit, j'ajoute à la décharge du tyran que la seule présence des corps et des figures lui suffit. Il est plus coulant sur celle des pensées. Du moment que le physique de l'invité est venu, bouche la cheminée, comble le fauteuil ou opprime la petite chaise, le moral peut filer, prendre la clé des champs et l'esprit a le droit d'être à cent lieues du séjour de délices, pourvu que l'habit noir y reste à balancer ses pans. C'est ce qui explique le grand nombre *d'absents* qui se rencontrent dans le monde, agglomérés près des portes et autour des buffets... Leurs loques de chair et d'os y sont, déposées pour une heure au plus, comme au vestiaire, mais eux ne sont jamais là.

Soigne aussi ta voix.

— Vous voulez que je chante?

— Non. Mais une jolie voix, même pour ne pas être amateur, constitue un bon instrument de réussite dans le monde. Elle met de la mélodie dans tout ce qu'elle entreprend. Elle peut tout se permettre. On n'écoute qu'elle, sans prêter

la moindre attention aux mots ordinaires qui sont dessous. C'est comme pour l'opéra, dont on ne sait jamais les paroles. On ne retient que l'air.

Il faut suivre la mode, de tout près, sans essayer de la précéder, être attentif aux chapeaux, aux vêtements, aux robes, savoir tous les termes techniques et passagers du costume masculin et féminin, de la couture, de la toilette, de la parfumerie, du linge, ne pas croire que le pikpa est une fleur et le bigoudi un oiseau. Il faut être allé où l'on va et plus encore où l'on ne va pas, être renseigné sur le livre connu et l'auteur ignoré, avoir toujours sur soi un mot inédit, un mouchoir propre de rechange et des épingles; quoi encore? Oh! J'en ai pour jusqu'à demain! Il faut beaucoup d'aplomb, d'arrogance, d'audace, deux grains de cynisme çà et là, et une force invincible d'humilité. Ne jamais s'apercevoir d'un affront. Etre secret, mystérieux, énigmatique en passant, ne pas trop se raconter, qu'on ne sache pas tout de vous, en laisser à deviner, de manière à intriguer, piquer la curiosité... Dire sérieusement des choses drôles, et drôlement des choses sérieuses, avoir beaucoup d'esprit et de talent, mais avec son corps, avec ses jambes, ses mains. Tu ne peux te faire une idée du succès que l'on obtient dans le monde par le geste? La façon d'entrer, de marcher, de regarder... Ah! savoir regarder! prendre les regards, tous les regards dans la pièce où l'on pénètre, les ramener à soi comme d'un coup de filet, se les attacher l'un après l'autre, les soutenir, les conquérir, les voir prisonniers, et alors les relâcher, leur rendre la liberté, à présent qu'on n'en a plus besoin, qu'ils on fait ce qu'ils ont dû... Et savoir s'asseoir, croiser et décroiser ses jambes, manœuvrer ses pieds, se servir de ces deux objets d'art uniques et incroyables qui sont les mains, jouer des doigts comme d'un violon, tout cela vous vaut des admirations inconscientes et des triomphes discrets, mais certains. Enfin, le monde se subdivise en plusieurs catégories qui se mêlent parfois et avec agrément réciproque, mais se retrouvent toujours ensuite les mêmes; avec leurs penchants, leurs goûts, leurs préjugés, respectifs. Il faut rester de la catégorie dont on est, et ne prétendre se déclasser pas plus en montant qu'en descendant. Sinon l'on s'expose aux mésaventures et aux avanies. Règle générale : ne fréquenter que ceux qui croient, — même en ne vous aimant pas, peu importe, — que vous leur êtes égal, car avec ceux qui vous adorent et vous trouvent exquis, en restant persuadés qu'ils vous sont supérieurs, il n'y a rien à faire, pour personne.

Et maintenant, mon cher garçon, que je t'ai montré de loin, si rapidement et imparfaitement que ce soit, tout le factice, le dangereux et l'inutile du monde, je te ferai voir la prochaine fois ce qu'il a de bon et pourquoi et comment il faut y aller.

— A la bonne heure! J'avais peur que vous me l'interdisiez! Et je vous aurais désobéi d'ailleurs, car j'y vais déjà!

— Oh! Tu veux dire que tu vas danser? Mais danser n'est pas le monde, pas plus que le bal n'est la jeune fille...

— Danser! Pour qui me prenez-vous? Je ne danse pas. Je ne danse jamais! Danser! Ah non!

— Pardon! Je te présente mes excuses. Alors qu'est-ce que tu fais là où tu vas, si tu ne danses pas?

— J'observe, je calcule, j'emmagasine. Et je profite.

— Petit fou!

HENRI LAVEDAN
de l'Académie Française.

(*A suivre*)

LE ROI DES FORÊTS DE BAVIÈRE

LE DOYEN DES CHASSEURS

Le prince régent de Bavière, Luitpold (au premier plan, à droite), malgré ses quatre-vingt-neuf ans, gravit volontiers les pentes rudes des Alpes bavaroises à la poursuite du tétras ou de l'isard.

On dit que la Bavière est lasse de se voir en régence, tandis que la couronne est sur la tête d'un roi fou. Les patriotes bavarois se montrent de plus en plus disposés à proclamer roi le prince Luitpold, actuellement régent. Voici à peu près ce qu'on sait sur ce prince peu bruyant qui partage sa vie entre sa famille et sa passion pour la chasse

QUAND on crut nécessaire de séquestrer le prince Othon de Bavière, dont la folie religieuse prenait des proportions inquiétantes, il fit cette réflexion qui n'était pas déjà si dépourvue de justesse :

— Pourquoi m'enfermez-vous? Je ne suis pas aussi fou que le roi Louis II, mon frère.

Quelques jours après, il s'échappait du château de Nymphenburg, où on ne le surveillait pas suffisamment, pénétrait pendant l'office dans la cathédrale de Munich, montait en chaire et récitait tout haut le *Confiteor*, ce qui lui valut la camisole de force et une captivité rigoureuse.

Cependant son frère continuait d'endetter la liste civile en construisant des châteaux ruineux et d'un luxe insensé, se costumait en Louis XI, se prenait pour Louis XIV, parcourait les campagnes en complet de velours bleu tendre, s'enfuyait au triple galop à la fin d'une revue sous les yeux de son état-major surpris, et s'enfermait pendant des mois au fond de ses châteaux solitaires, sans vouloir consentir à prêter quelque attention aux affaires de l'Etat.

Il disparaissait pendant de très longues périodes et des personnes qui le connaissaient fort bien prétendaient l'avoir vu vivre une vie de grisette dans une petite chambre de Montmartre et l'avoir ren-

LE PLUS VIEUX SOUVERAIN D'EUROPE

Luitpold, qui sera demain roi de la Bavière qu'il gouverne effectivement depuis un quart de siècle, sera le doyen des monarques du Vieux Monde, étant né en 1821, il n'y a pas bien loin d'un siècle.

contré sur l'impériale de l'omnibus Place Pigalle-Halle aux Vins.

Ses excentricités eurent au moins ce bon résultat d'aider à la grandeur de Richard Wagner, le génial rénovateur de la musique — qui n'était, d'ailleurs, pas moins excentrique que son royal protecteur, — mais elles l'amenèrent à une sorte de banqueroute dont la Bavière s'émut.

On avertit un jour Louis II — qu'on surveillait de près depuis quelque temps — que le Conseil d'Etat le déposait momentanément et que la régence du royaume était confiée à son oncle Luitpold. La fureur du roi fou fut immense; il voulut lever une armée parmi les serviteurs, les gardes et les pompiers qui l'entouraient. On le garda à vue.

Son médecin, le docteur Von Cuden, qui s'était chargé de lui annoncer la fâcheuse nouvelle, confiant dans sa grande force physique, avait dit :

— N'ayez pas peur, il ne me fera pas la barbe.

De fait, il ne perdit plus son malade de vue, mais, quatre jours après, on les retrouvait tous deux noyés dans le lac de Starnberg, qui n'a pas quatre-vingt-dix centimètres de profondeur. On n'a jamais su si le roi avait jeté son gardien par-dessus bord du bateau qui les portait et, l'ayant d'abord noyé, s'était lui-même maintenu sous la mince couche d'eau, avec une énergie de fou, jusqu'à ce que vînt la mort, ou si, le roi s'étant jeté à l'eau et noyé, le docteur, épouvanté de la responsabilité encourue et n'ayant pu sauver son roi, s'était donné la mort

Le plus probable est que le docteur voulut sauver le roi. Celui-ci était également très vigoureux. Il dut y avoir là une lutte atroce entre ces deux hommes. Quoi qu'il en fût, le secret périt avec eux.

UN ROI QUI RAMPE ET QUI ABOIE

Nous avons dit que la régence avait été confiée au prince Luitpold, oncle de Louis II. En effet, le successeur naturel du roi, le prince Othon qui devenait ainsi Othon I^er de Bavière, n'avait pas vu son état mental s'améliorer. Le malheureux avait perdu tout caractère humain et offrait un spectacle navrant, misérable visage ravagé et creusé de rides profondes, aux yeux caves et hagards, à la barbe embroussaillée : un lamentable idiot. Il ne marche pas, il rampe; il ne parle pas, il aboie!

Le prince Luitpold, né en 1821, deuxième fils du roi Louis I^er et frère du roi Maximilien II, avait à ce moment soixante-cinq ans.

LE TUEUR DE CHAMOIS

Elle est pittoresque et originale, la physionomie de ce potentat allemand qui a gardé l'amour ancestral des chasses ardues et sauvages.

Il avait eu de sa femme Augustine d'Autriche, morte en 1864, quatre enfants : le prince Louis, marié à Marie-Thérèse d'Autriche-Este (qui lui a déjà donné dix enfants); le prince Léopold, marié à Gisèle d'Autriche (quatre enfants); la princesse Thérèse; le prince Arnulf, marié à Thérèse de Liechstenstein (un enfant). Cela fait une belle famille.

UN PRINCE CHASSEUR ET COLLECTIONNEUR

Le prince Luitpold offre à l'observateur une curieuse figure, avec ses petits yeux bridés et luisants, son nez pincé aux narines mobiles, sa bouche serrée, énergique, sa grande barbe touffue.

C'est un homme économe, presque avare, qui use ses uniformes jusqu'à la corde, très épris de sa nombreuse famille et qui ne semblait nourrir que deux passions : celle de la chasse et celle des tableaux.

De ceux-ci, il possède une fort intéressante galerie dont chaque article fut acheté au plus bas prix possible, après de longs et astucieux marchandages. Ses principaux amis, lorsqu'il fut nommé régent, étaient des peintres : Defregger, un Autrichien, qui l'a fort bien peint en costume de chasse; Brandt, un Polonais; Lang, qui s'était fait une spécialité des chevaux de cirque. Depuis, Franz Stuck a fait du prince Luitpold un portrait très réussi qui le représente déjà vieux, en grand uniforme, tout constellé de décorations. Le peintre Jaumann, qui s'est spécialisé dans les compositions de chasse, le suit dans la plupart de ses expéditions et en croque des scènes fort pittoresques.

En réalité, c'est un ambitieux réfléchi, tenace, énergique. Aux débuts de sa régence, les connaisseurs en politique étrangère annonçaient qu'apathique, il n'aurait aucune influence sur les destinées de la Bavière. Il n'en fut rien. Luitpold la gouverna et la gouverna bien, au regard de ses opinions personnelles tout au moins.

On dit qu'il avait prévu dès longtemps le rôle qu'il aurait à jouer dans l'histoire. Il s'appliquait à ne se pas laisser oublier, inscrivant son nom avant celui de son neveu sur toutes les listes de souscriptions. Il avait fait partie du Reischrate (Chambre des Pairs) et, depuis plusieurs années, Louis II lui avait abandonné la présidence du Conseil d'Etat qui, aupara-

LES RÉSERVES DE GIBIER ET LES CHASSEURS

Dans les réserves immenses des châteaux royaux de Bavière, des populations entières de sangliers et de cerfs sont parquées à destination des balles du vieux prince, qu'on voit, au milieu, entouré de quelques compagnons de chasse, de guides et de gardes.

LE LAC TRAGIQUE

Le prince régent donne à manger aux cygnes, au bord du beau lac fatal où Louis II de Bavière, le roi fou, a trouvé mystérieusement la mort.

vant, n'avait jamais été présidé que par des rois de Bavière.

Il était avant tout soldat. Ayant fait ses débuts dans l'artillerie, — en Bavière, l'arme favorite de la noblesse, — il avait commandé l'une des quatre divisions bavaroises lors de la guerre de 1866 contre la Prusse. En 1870, il avait été attaché à l'état-major du roi de Prusse ; il avait combattu à Gravelotte et à Sedan et cette campagne avait fait taire ses rancunes, le gagnant à la cause impérialiste prussienne.

C'est alors qu'il prononça ces paroles qui le montrent bien plutôt comme un politique de l'école « mazarine » qu'un partisan de la méthode « bismarckienne », encore qu'il se rangeât alors aux idées du chancelier de fer.

— Tout, dans mon éducation et dans les traditions de ma famille, se révoltait contre les projets de la Prusse; c'est ma raison qui m'a fait admettre le nouvel état de choses.

Il est fort difficile de se faire une idée nette des sentiments intimes de ce prince peu communicatif. Les uns l'aiment parce qu'il est « Bavarois et non Prussien », — on sait que la Prusse n'est pas adorée en Bavière, où « plutôt Français que Prussien! » est un dicton courant. — On dit qu'il aime les idées françaises. D'autre part, c'est un impérialiste déclaré, ennemi de toute tendance particulariste en Bavière. Quelques jours après que le prince Luitpold eut été proclamé régent, le kronprinz vint à Munich et eut une entrevue avec lui. Cette visite fut bientôt rendue à Berlin.

On parla dès lors de déposséder Othon et de donner à Luitpold le titre de roi de Bavière. Mais il est, d'abord, une loi organique du royaume, qui dispose qu'un roi ne peut être déposé qu'après qu'il est resté éloigné des affaires pendant un an au moins, et les docteurs en droit constitutionnel les plus compétents et les plus écoutés déclarèrent la nomination absolument impossible comme contraire à tout l'esprit de la constitution bavaroise.

Il n'en est pas moins vrai que les Bavarois souffrent d'être nominalement gouvernés par un fou. Cette situation fausse, en se prolongeant, cause un vif mécontentement et très nombreux sont les partisans de la déposition du pauvre insensé de soixante-deux ans au bénéfice du madré politique de quatre-vingt-neuf ans.

Le chamois, c'est presque de la plume!

Quoique fort âgé, le régent à la longue barbe blanche est encore vigoureux et sa tête est restée fort claire. Si l'on ne voit plus aussi souvent son phaéton attelé de deux chevaux bais passer par les rues de Munich, il donne encore tout le meilleur de ses loisirs à la chasse, à la chasse en montagne particulièrement. D'un jarret infatigable, il parcourt les pentes rudes des Alpes bavaroises et malheur à l'imprudent chamois qui passe à portée de ses fusils infaillibles!

Les Alpes de Bavière sont fort giboyeu-

L'ATTERRISSAGE

Dans ce décor d'une profondeur et d'une étendue invraisemblables, on croirait voir se dérouler une scène de quelque vieille pièce alpestre, à grand spectacle.

ses. Vêtu d'un costume approximativement tyrolien, avec le petit chapeau vert orné d'une plume interrogative, Luitpold marche, suivi de plusieurs gardes qui portent ses fusils et les chargent.

La chasse au chamois et au coq de bruyère est, on le sait, fort dure, tant en ce que le terrain où elle se pratique est des plus accidentés, qu'en ce que ces gibiers sont extrêmement méfiants et difficiles à tirer.

— Le chamois, dit le prince, ce n'est plus du poil; c'est presque de la plume; cela se tire comme un oiseau.

On prétend même, qu'en dépit de son grand âge, le prince Luitpold ne recule pas devant les péripéties passionnantes de la chasse à l'ours.

Et il est très aimé des montagnards que sa simplicité, plus apparente que réelle, et sa bonhomie assez narquoise semblent toucher. On raconte sur lui une histoire de chasse qui n'est peut-être pas plus vraie que la majeure partie des histoires de chasse, mais qui pourrait bien l'être, car elle s'accorde assez avec le caractère du prince.

Il tirait un coq de bruyère. Un coup de fusil éclata en même temps que le sien et un paysan se précipita pour ramasser l'oiseau tombé. Le prince, qui chassait seul ou s'était écarté de ses suivants, s'avança de son côté, si bien que la main de l'Altesse royale se rencontra avec celle du rustre sur une proie disputée.

— Laissez donc ça, fit le paysan, ignorant de la qualité de son concurrent; ce n'est pas à vous.

— Comment? protesta le prince, aussi amusé que surpris; je viens de l'abattre.

— Allons, allons, ne vous vantez pas, mon pauvre homme; vous n'êtes pas de taille à tirer comme ça. Il n'y a que moi qui tire comme ça dans le pays, moi...

— Mais, si je n'admets pas?...

— Si tu n'admets pas, je te colle un coup de fusil, voilà. Tu feras mieux de me laisser ma pièce et de venir prendre un verre. Le prince accepta. Il but avec le sauvage, dans une auberge.

Le prince Luitpold, nous l'avons dit, est homme de famille. Il aime fort se trouver au milieu de ses enfants et de ses nombreux petits-enfants. On dit qu'il a une grande prédilection pour la princesse Thérèse qui ne voulut pas se marier et consacre tout son temps à la peinture, elle possède même un joli talent.

S'il devenait roi, le prince héritier serait le prince Louis, son fils aîné. Les princes Léopold et Arnulf auront, pour se consoler, leurs immenses fortunes et leurs châteaux magnifiques. Comme, dans la famille des Wittelsbach, d'où était aussi sortie l'infortunée impératrice Elisabeth d'Autriche, on a toujours quelque penchant à l'originalité, le prince Arnulf aime à se faire servir par des laquais en costume de 1750. C'est là, après tout, une fantaisie assez innocente. Luitpold, son père, compense le faste des laquais de son fils par l'usure vénérable de ses uniformes.

CHARLES TORQUET.

UN TABLEAU DE SANGLIERS

Après quelques heures de battue, les princes, postés dans l'abri de bois brut, ont étendu à terre un nombre respectable de victimes.

LES SOUPIRANTS

Mme de Kerhoël imagina sa fille, marchant d'un pas alerte entre les deux jeunes hommes empressés à lui plaire... (Page 86, col. 1.)

LA PIERRE DES NAINS

GRANDE NOUVELLE INÉDITE DE **VICTOR MARGUERITTE** (1)

(Illustrations de SIMONT)

— Hélène! Hélène!

La voix s'élevait, maussade et pourtant douce, comme si une tendresse, rien qu'à prononcer le nom cher, en amollissait l'habituelle autorité.

Debout sur le seuil d'une des hautes portes-fenêtres ouvrant sur la terrasse, la baronne de Kerhoël appelait sa fille.

Mais rien ne répondit, que l'aigre sifflement du vent de mer. La vieille femme descendit le degré, fit quelques pas, et se tournant du côté où l'escalier plongeait, vers le parc en pente, elle répéta, impatiemment, et plus haut :

— Hélène! Hélène! Voyons... Le second coup est sonné...

L'appel irrité s'évanouit dans l'air vaste, fouetté par les lanières de la bise. Elle apportait, avec l'odeur iodée des goémons, l'humidité des embruns. Des nuages bas galopaient dans le ciel, comme une horde en déroute. Une lumière grise, par mo-

ments, filtrait, jetait sur l'étendue des flots un reflet d'étain, qui assombrissait, tout autour, la nappe glauque.

Mme de Kerhoël laissa tomber sur la morne splendeur du paysage un de ces regards qui ne voient plus, à force d'avoir contemplé. La mer, dont lui parvenaient le grondement rythmique et le souffle frais, la mer immense et toute proche, pas plus que les sombres masses du parc automnal dévalant jusqu'au bas de la falaise en cascades d'émeraude noir et d'or fané, avec les pins toujours verts et les chênes déjà roux, n'attirèrent l'attention de la baronne.

Ventre affamé n'a pas plus d'yeux que d'oreilles. Il était près d'une heure, et Mme de Kerhoël avait faim. Elle maudit l'humeur vagabonde et le caractère indépendant de sa fille.

— Où peuvent-ils être? soupira-t-elle.

Le parfum du plat, qui dans la salle à manger vide fumait sur la desserte, acheva de la mettre de mauvaise humeur. Les œufs brouillés aux truffes seraient froids. Mais, en même temps, une autre idée la caressa. Le sourire, du coup, lui revint.

CE QU'ON VOIT DANS LE FOND D'UN RÊVE

La vision d'Hélène avait surgi, la silhouette élégante et longue, avec son allure décidée. Mme de Kerhoël imagina sa fille, marchant d'un pas alerte entre les deux jeunes hommes empressés à lui plaire, ses cousins de Trégal, le marquis Armand et le comte Guy.

La promenade avait dû les entraîner tous trois loin du château. Ils avaient, chemin faisant, oublié l'heure. Et maintenant ils se hâtaient, à l'appel de la cloche. Pour la troisième fois, Bertrand, le vieux maître d'hôtel, donnait le branle. Il avait, avec son habit noir et ses favoris poivre et sel, la solennité sévère d'un bedeau, une componction si majestueuse qu'il semblait annoncer la célébration de l'office.

Cette comparaison sembla d'une si amusante prophétie à Mme de Kerhoël qu'elle éclata de rire. Ses sautes d'esprit étaient aussi complètes que fréquentes.

La messe! La messe des fiançailles et des noces!... La grande porte de la petite église de Kerhoël s'ouvrit. La bande rouge du tapis courait, entre les humbles bancs de bois, vers le chœur fleuri de buissons blancs et tout resplendissant de cierges... Emportée par son rêve habituel, sur les ailes rapides de l'espérance, Mme de Kerhoël se vit soudain cuirassée de satin héliotrope et de jais. Avec noblesse elle suivait le remous de dentelles neigeuses, que devant elle agitait Hélène, dans sa robe de mariée. Le suisse balançait, au delà, son chapeau empanaché, et sous la hallebarde frangée d'or, les dalles résonnaient à chaque pas, d'un coup sourd.

Par exemple, qui diable était l'épouseur? Armand, Guy? Lequel des Trégal l'avait emporté dans cette dispute d'un cœur, dans cette âpre et nouvelle lutte qui, après un an de répit, et l'apparence d'une réconciliation, avait remis face à face les deux frères, affronté ces destinées ennemies?

Mme de Kerhoël soupira.

Ce soupir en disait long. Il disait, dans sa résignation mélancolique, toute la tendresse maternelle aux prises avec les sentiments qui la tourmentaient depuis que veuve, presque au lendemain de la naissance d'Hélène, elle avait vu grandir, et se former, si différente d'elle, sa fille, la fille de sa chair, cette étrangère qu'elle détestait, tout en l'adorant... oui, une étrangère, cette belliqueuse Hélène toujours en révolte et qui ne partageait aucune de ses croyances, cette émancipée qui, dès avant l'école avait secoué la tutelle de l'ancienne éducation, si prudente et si sage, pour se jeter en pleine anarchie!...

Du moins c'était ainsi que Mme de Kerhoël, fervente de tous les cultes du passé et rebelle à toutes les innovations démoniaques de « l'esprit moderne », qualifiait les tendances, les façons d'être et de penser qu'affichait Hélène, avec cette calme grâce, et cette douceur ferme contre lesquelles se brisaient toutes les attaques.

Car Hélène de Kerhoël était aussi pondérée que sa mère était agitée, d'un perpétuel déséquilibre. Et c'était bien cette lumineuse raison, toujours maîtresse d'elle-même, c'était ce charme de spontanéité et de réflexion, dans la conduite à la fois si libre et si mesurée de la vie, qui irritaient la baronne, sans cesse agressive et sans cesse battue. Elle regardait sa fille avec la stupeur mêlée d'une espèce d'orgueil inavoué qu'aurait eue, devant l'aigle à son insu couvé, une bonne vieille poule à l'âme guerrière.

Malgré ses ridicules et le tracassier de ses manies autoritaires, Mme de Kerhoël en effet était bonne; et tout en la pignochant sans arrêt, elle chérissait sa fille. Un lien solide unissait ces deux êtres.

— Hého!

PRÉVENANCE...

A courtes bouffées, le comte allumait, à la brindille en feu, un gros cigare, dont la fumée bleue embauma. (Page 89, col. 1.)

Une voix jeune, là-bas, sous la dernière terrasse, jetait les chantantes notes, un cri léger, vibrant de joie et de santé.

— La voilà! dit la baronne... Ils en ont encore pour un quart d'heure.

Cette pensée, jointe à la petite rancune de sentir Hélène insouciante et gaie, alors qu'elle-même se morfondait, la rembrunit.

Elle fit demi-tour, pénétra d'un air outragé dans la salle à manger, et com-

manda sourdement comme devant une catastrophe :

— Bertrand, remportez les œufs à la cuisine !

Le vieux serviteur compatit, d'un silence d'entente. Et tout en enlevant, du réchaud d'argent, la fondue un peu figée, il ajouta, paternel, avec une nuance de vénération :

— J'ai mis du cidre mousseux pour M. le marquis.

Puis, sèchement :

— ... Et le chambertin près de M. le comte.

— C'est très bien, Bertrand.

Elle acquiesça, en hochant la tête, non sans donner au dos du maître d'hôtel, qui sortait voûté, un regard satisfait.

Celui-là la comprenait ! C'était un serviteur de l'ancien temps ! Respectueux des vieux usages... quasi de la famille...

— « Bertrand a bien raison, monologuait-elle, mentalement, tout en regagnant les balustres de la terrasse, d'où l'on découvrait les sinuosités du chemin montant, entre les chênes noueux et les pins... Mon cœur ne m'a jamais trompé. Le marquis est un homme charmant. A la place d'Hélène c'est lui que je choisirais. Elle ne trouvera jamais de meilleur mari qu'Armand. Un grand seigneur, galant, spirituel, et si délicat !... Tandis que l'autre... »

Une moue significative acheva sa pensée.

Entre les deux frères, au nom fameux dont l'antagonisme séparait, en camps opposés, non seulement leur parenté, proche ou lointaine, mais tout ce qui, en Bretagne, portait un nom ou pensait, la baronne avait depuis beau temps choisi. Avant, bien avant qu'une trêve fût survenue, et qu'Armand et Guy, réconciliés par la diplomatique amitié d'Hélène, se fussent l'un et l'autre épris de leur cousine, un irrésistible penchant avait poussé Mme de Kerhoël à prendre parti.

Un seul Trégal existait, celui qui, dans cette époque corrompue, en proie à la « folie démocratique », représentait les traditions, la noble France d'antan, celle du Roy Très-Chrétien. Armand portait fièrement le nom de sa race, il était digne de ses illustres aïeux : Louis-Joseph, premier gentilhomme de chambre de Louis XIV, Armand-Louis, compagnon de Henri IV et grand-maître de l'artillerie...

Enseigne, puis lieutenant de vaisseau, et presque aussitôt démissionnaire afin de recueillir la succession politique de la famille, Armand de Trégal vivait aujourd'hui dans son manoir et sur ses terres. Il était resté, pour toute une contrée, « M. le marquis », maître par droit de naissance tant que par supériorité naturelle. Sa bonté aidait à vivre de nombreuses familles. Esprit fin, lettré charmant, il étonnait, dans un temps de conquêtes scientifiques et de concurrences industrielles, par son goût du rêve et son désintéressement de la vie contemporaine. Il ne se plaisait qu'au rappel d'autrefois, aux anciennes coutumes de sa petite patrie, à la poésie de la terre celtique. Il en possédait à merveille histoire et légendes. Il en incarnait la rude et fidèle tendresse, l'ingénuité un peu farouche, la foi bornée.

Mme de Kerhoël ne démêlait pas très bien tout cela, qu'avait analysé l'âme intuitive d'Hélène. La baronne préférait, d'instinct, Armand de Trégal, comme, d'instinct, malgré toute la galanterie et les attentions qu'avait pour elle le cadet, le comte Guy, elle tenait celui-ci en méfiante inimitié. Inimitié d'autant plus grande qu'elle sentait croître chaque jour l'amitié, pis, la tendresse, l'amour même peut-être d'Hélène, pour cet hurluberlu, ce mécréant, ce renégat !

Tels étaient les noms dont elle baptisait le comte Guy, député du Finistère.

Elle ne lui pardonnait pas d'avoir pris le contrepied des idées de l'aîné, tourné violemment à gauche, en supplantant son frère, qui à vingt-cinq ans avait hérité du vieux marquis, leur père, le mandat législatif. Traîtreusement, Guy, au bout d'une législature, s'était présenté, avec un programme, mais un programme !...

Mme de Kerhoël, lorsqu'elle y pensait, en sentait le rouge lui monter à la face, dans un brusque flot de colère indignée... Et il avait été élu, l'animal !... Triste époque ! Et il allait être réélu, sans nul doute... Et sans nul doute encore, il allait achever son triomphe en évinçant, auprès d'Hélène, ce pauvre Armand, un mari parfait !

Une crispation légère tirailla les traits de la baronne. Etait-ce la peine qu'elle ressentait à cette idée, ou, simplement, la faim ?

Toujours est-il que lorsqu'au tournant du chemin elle vit apparaître le groupe qui pressait le pas, elle s'écria, tragique :

— Hélène, mon enfant ! Tu es folle !... Voilà une demi-heure que j'attends !... Le déjeuner sera immangeable... A quoi penses-tu, vraiment ?

Et soulagée, du haut de l'escalier, elle

sourit, à l'adresse du marquis, sans paraître même apercevoir le comte Guy qui surgissait, derrière son frère.

— Chartreuse, anisette, kirsch, cognac ?... Rien ? Pardon, c'est vrai !... Toutes les vertus !

Debout près du guéridon où la cave à liqueurs dressait l'étincellement de ses flacons carrés, Hélène remplissait les devoirs de maîtresse de maison. Mme de Kerhoël, enfoncée dans un profond fauteuil d'osier, la regardait faire, béatement. Courte et grasse, elle goûtait cette minute heureuse de la digestion, où l'assoupissement est proche.

En vain rengorgeait-elle, au-dessus d'un buste replet, un double menton plissé. Sa tête aux bandeaux blancs dodelinait, et par moment se fermaient, malgré elle, ses paupières lourdes.

— Jamais d'alcool ! reprit Hélène, avec un regard taquin, à l'adresse du marquis.

Elle répétait ses paroles familières, en les solennisant, d'un ton un peu moqueur. Non qu'elle en blâmât la sagesse, car la première elle cherchait à combattre, autour d'elle, ce fléau dont tant de villages bretons sont infectés.

Mais, par sa raillerie amicale, elle plaisantait le rigorisme d'Armand, sous-entendait son excessive prudence, sa méfiante réserve contre tous les entraînements et les plaisirs. Et, se tournant vers Guy, elle salua :

— Vous, je connais vos vices !

D'autorité, elle lui servait un petit verre de kirsch. Et gaiement elle ajouta, en faisant craquer un tison :

— Là !... Pour que la fête soit complète !

A courtes bouffées, le comte allumait, à la brindille en feu, un gros cigare, dont la fumée bleue embauma.

— Merci, dit-il, avec un regard affectueux.

Il dispersa une longue bouffée, et simplement :

— Oh ! moi, je ne m'en cache pas. J'aime un tas de bonnes choses !

Le marquis, agacé, haussa les épaules. Chaque mot, entre eux, s'élevait comme une arme. Attaque et défense perpétuelle, où sous la feinte banalité des phrases, s'ouvraient et s'envenimaient d'incessantes blessures. Armand, à cette seconde, percevait l'obscure préférence d'Hélène pour le cordial sans-façon de Guy. Il se jugea méconnu, vaguement ridicule, avec toutes ses vertus. Et souffrant au plus profond de son amour-propre ulcéré, il se plongea dans un silence amer, non sans avoir jeté à sa jolie cousine un timide regard de reproche, en même temps qu'à son frère, un meurtrier coup d'œil.

Mais ni Hélène ni Guy ne le remarquèrent. Par la baie ouverte du fumoir, ils contemplaient un vapeur qui passait au large. Guy, avec sa vue perçante, venait de le découvrir, imperceptible point noir, à l'horizon gris.

— Un contre-torpilleur de Brest, dit Hélène. Vous le voyez, Armand ?

Il eut un fugitif rictus :

— Vous savez bien que je suis myope !

Guy désignait la petite vie mouvante, sur la nappe glauque, cette tache visible à peine, et qui était de la pensée, de la science, de l'humanité en marche.

— Non, c'est un grand paquebot. Le courrier d'Amérique, peut-être...

Ils se turent. Ils évoquaient le continent lointain, les formidables villes grouillant d'existences fiévreuses, la mer perfide.

Bref silence, qui suffit à réveiller Mme de Kerhoël, engourdie au bercement des voix. Elle toussa, et suivant la direction des yeux, prononça vite, afin de donner le change :

— Je vois trois cheminées.

— Vous êtes comme Guy, vous avez de bons yeux, Madame ! murmura le marquis, narquois.

Vexée d'une ironie dont elle ne devinait pas la cause, Mme de Kerhoël considéra Armand avec étonnement :

— Mais certainement, mon cher Armand, de bons yeux ! Meilleurs que beaucoup d'autres.

Elle hocha la tête, d'un air de bravade si manifeste que sa fille et Guy de Trégal ne s'y purent méprendre : la flèche était à leur intention.

EXAMEN DE CONSCIENCE

Guy, discrètement, secoua son cigare au-dessus d'un cendrier. Une fois de plus, il fit mine de ne s'apercevoir de rien. Tout le déjeuner n'avait été qu'une sournoise et longue prise à partie, entre ces quatre êtres aux sentiments divers : les frères continuant sous le masque leur ancienne bataille, plus furieuse du nouvel enjeu : cet amour qui les ravageait tous deux ; Mme de Kerhoël guerroyant pour Armand contre Guy ; Hélène, enfin, partagée entre les deux Trégal, Hélène en butte aux coups détournés de sa mère, et démêlant tout, hors une seule chose : sa propre pensée, l'inclination secrète de son cœur...

Elle profita de ce que Mme de Kerhoël pérorait, avec une loquacité trop brusque pour ne pas s'éteindre vite, et d'un lent, perspicace regard elle enveloppa Armand et Guy, ces ennemis qu'elle n'avait rapprochés que pour les séparer définitivement, ces hommes qui se serraient la main et qui, s'ils l'eussent pu, se fussent déchiré le visage, ces rivaux animés de vieilles haines, et qui aujourd'hui de surcroît se haïssaient, de tout leur amour!

Ainsi, ces êtres si prodigieusement opposés et qu'elle chérissait tous deux, pour leurs qualités différentes et pour leur charme égal; cet Armand et ce Guy mêlés à ses jeux d'enfant, puis de jeune fille, non point ainsi que des cousins quelconques, mais comme d'intimes parents; ces amis chers qu'à son retour de Paris et du couvent, après trois ans d'absence, elle avait retrouvés brouillés à mort, voilà donc ce qu'avec la plus parfaite innocence, elle était parvenue à en faire! Deux fous, prêts à toute extrémité... Elle avait voulu les réconcilier, et elle les avait rués au combat le plus sauvage, sous la fausse apparence mondaine. Elle avait cru être, avec sa loyale et simple affection, un trait d'union, elle avait cru jeter sa tendresse entre eux, ainsi qu'un port stable, et elle avait creusé un abîme! Car à quoi bon se leurrer? Elle se rendait compte, à présent, de l'involontaire mal qu'elle avait causé.

Rapidement, elle les dévisagea :

Armand, long et mince, avait une élégance sobre, et, dans la gaucherie un peu triste du maintien, beaucoup de distinction et de grâce. Hélène appréciait cette réserve que les autres appelaient morgue, et où elle voyait plus de timidité que de dédain. Elle savait que le parler un peu brusque du marquis cachait une indécision dont lui-même souffrait, et dont, affectueuse, elle le plaignait. Armand, avec ses traits tourmentés, son teint très pâle et ses cheveux très blonds, avec ses yeux gris que troublait une constante rêverie, était d'une laideur spirituelle, et qui plaisait...

Guy, quel contraste! Petit et sec, le corps nerveux révélait une énergie toujours en action, l'harmonieuse souplesse que donne le plein équilibre physique et moral. Aussi brun qu'Armand était blond, les joues hâlées et la tignasse drue, le cadet n'eût eu avec son frère aucune espèce de ressemblance, sans la forme et la couleur des yeux, où se reflétaient aussi les couleurs celtiques, le gris bleu du ciel et de la mer. Une lumière intense en jaillissait, un rayonnement de franchise et de volonté, qui faisait sympathique le visage un peu lourd, mais régulier.

Instinctivement, tous deux, qui à la voix de Mme de Kerhoël contemplaient la disparition du navire, se détournèrent comme aimantés, du spectacle du large. Leurs yeux froids et clairs cherchèrent la chaleur du regard un instant sur eux posé, ainsi qu'un vivifiant rayon de soleil. Mais Hélène, à présent, regardait en elle-même. Elle ne les voyait plus, et elle ne se distinguait pas. Elle se sentait pleine d'ombre.

Une seule chose était certaine : Armand et Guy l'aimaient.

Mais elle, que pensait-elle? Que voulait-elle? Une foule de sentiments, confus et contradictoires, s'agitait au fond de sa conscience. D'abord nul orgueil, qu'à sa place eût pu avoir peut-être toute jeune fille de vingt ans, en se voyant désirée de ces hommes charmants, notoires, jeunes... Armand avait trente ans, Guy vingt-huit, et tous deux une grande fortune et un beau nom...

Hélène éprouvait un étonnement sincère, mêlé de beaucoup d'angoisse et de douceur. Comment une telle aventure avait-elle pu se produire? Rien ne lui semblait la motiver, ni sa situation, ni sa beauté. Fille unique, d'une famille éteinte et presque pauvre, elle n'avait en elle, — du moins le croyait-elle, d'après son miroir, — aucun attrait particulier. Grande, oui, pas plus mal faite qu'une autre, avec des yeux noirs et d'assez longs cheveux châtains... Ce n'était pas de quoi séduire, au point où elle les voyait pris, des hommes de leur sorte, à qui tant d'autres occasions plus tentantes avaient dû s'offrir.

Modestie profonde, et bien digne de cette âme si pure et si droite, mais qui n'allait point sans une sorte de ravissement attendri. Hélène savourait, avant d'aimer, l'enivrant plaisir d'être aimée, si fort pour toute âme féminine qui naît.

Elle ne différenciait pas les deux frères, dans son loyal attachement. Elle croyait leur vouer une part d'amitié égale. Elle ne se doutait pas du chemin que l'un et l'autre avaient fait dans son cœur, et si elle s'était interrogée, elle n'eût su répondre vers lequel, inconsciemment, elle penchait.

Elle n'avait qu'un désir : qu'ils n'eussent point à souffrir à cause d'elle. S'il lui fallait jamais choisir entre ces êtres si dissemblables, et qui tous deux feraient de délicieux compagnons d'existence, que ce fût plus tard, beaucoup plus tard! Choisir?

LA VENGEANCE DU ROI DES GNOMES

Un soir que les deux amoureux s'étaient égarés au cœur des bois... (Page 94, col. 2.)

6e ANN., 2e SEMESTRE, I. — 8*

Comment même le pourrait-elle, si le destin, quelque tournant du sort ne décidait, pour elle?

Elle releva ses paupières, et sous la double interrogation muette que lui jetèrent ses cousins, elle se sentit rougir, pour la première fois.

Mme de Kerhoël, afin de dompter le sommeil insidieux qui la guettait, avait heureusement commencé une interminable histoire, où s'entremêlaient, sans suite, avec de minutieux détails, des faits totalement dépourvus d'intérêt.

Résignés sous l'averse, Armand et Guy admiraient Hélène à la dérobée. Ils avaient beau convoiter en elle un idéal diamétralement opposé, ils souhaitaient, avec une identique ardeur, l'accomplissement de leur vœu. Ils pâlissaient à l'idée que cette taille ronde, un jour, pourrait plier dans leurs bras, ce doux visage frémir appuyé sur leur cœur. Quelle compagne elle saurait être!

Elle perçut, comme une menace, la brutalité de leur rêve, tenta une diversion :

— Ecoute, petite mère, on ferait, avec ce temps voilé, une admirable promenade! Je vais dire qu'on attelle, et nous pourrions aller, si tu veux, jusqu'aux ruines de Tonquédec? Ni Armand ni Guy ne les connaissent, ce qui est honteux, pour de vrais Bretons!

Mme de Kerhoël, interrompue, s'était tue, avec une dignité froissée.

Elle ratifia :

— Va pour Tonquédec. Et nous passerons par la Pierre des Nains.

Hélène, prête à s'éloigner, pour donner les ordres, s'arrêta court.

— Par la Pierre des Nains?

— Oui, c'est plus court... Va! Quoi? Qu'est-ce que tu as?...

Hélène hésitait, avec un visible malaise. Mme de Kerhoël, heureuse de découvrir en sa fille un point faible, et d'en triompher, se frappa le front, et éclatant de rire :

— Ah! oui, oui... pardon! Je ne me souvenais pas... C'est trop fort! Ecoutez, Messieurs. Une grande fille! Et qui se targue d'être un esprit libéré! Il faut que je lui fasse honte!... Elle a peur. Parfaitement. Peur d'un certain endroit qui s'appelle la Pierre des Nains!... A cause de je ne sais quelle légende...

— Vrai? s'écria le marquis ravi. Et vous aussi, miss Hélène, vous êtes une vraie Bretonne. Superstitieuse, à la bonne heure!

— Contez-nous cela, fit Guy, avec un bon rire.

Elle resta grave, et dit :

— Ne plaisantez pas.

Puis, après une courte réflexion :

— Eh! bien, soit! Passons par la Pierre des Nains. Vous entendrez ma légende chemin faisant.

La jalousie du roi des gnomes

Au trot cadencé du vieil attelage, le landau roulait sur la route grise. Son ruban ondulait à travers un pays mouvementé, dont les collines basses et les plaines s'inclinaient vers la mer. A mesure qu'on remontait la pente, l'étendue des landes, couvertes d'une broussaille épineuse et basse, se parsemait de villages, groupés autour de leur clocher comme des troupeaux d'ouailles. Aux pins noueux et tordus, desséchés par le vent marin, succédaient des bois verts, des champs roses au chaume ras. Une douceur flottait sous le ciel bas, le charme voilé du paysage breton.

— Est-ce joli! murmura Armand de Trégal. Et comme elle est variée, notre Bretagne! Cet horizon paisible, ce coin intime et verdoyant ne ressemblent guère à mon sauvage Plémeur, au désert granitique de Penmarch! Vous m'avez promis d'y venir, Madame, avec Hélène.

— Nous viendrons, assura la baronne, avec empressement.

Le marquis saisit la balle au bond.

— Quand? Plémeur se réjouira de toutes ses vieilles pierres. Profitez du pardon de Rorahat. A la fin du mois.

— On pourrait, dit Hélène, tentée.

Le visage d'Armand s'illumina. En même temps, Hélène donna un regard à Guy, et le vit sombre, soudain renfrogné. Elle s'attrista de sa peine, et que la joie de l'un fût payée de la douleur de l'autre. Elle chercha une compensation.

— Le pardon de Rorahat! On le dit si amusant, avec les costumes des bigoudaines... Mais on vous y verra aussi, Guy?... Penmarch! cela relève de Pont-l'Abbé. C'est dans votre domaine! Ne devez-vous pas, vers cette époque, présider une conférence à Quimper? Vous viendrez au pardon.

— Je viendrai, dit Guy.

Et ce fut au tour du marquis de se sentir mordu, en plein cœur. La jalousie les tenaillait, de ses dents cruelles.

Mme de Kerhoël réprouva sa fille, d'un silence de blâme. Quel besoin d'aller racoler le comte? Pourquoi amener, comme par bravade, le nouveau député sur les terres de l'ancien? Penmarch, dont Plémeur, avec le vieux château héréditaire des Trégal, était voisin, Penmarch, dans le domaine de Guy! C'était tout de même excessif! Le comte de Trégal avait eu beau surprendre la confiance de quelques milliers d'électeurs! Il n'était qu'un maître d'occasion. Le vrai, le seul qui eût des droits, tous les droits, c'était le chef de la lignée, le marquis, Armand!...

— Tiens! s'écria Guy, un monument mégalithique!

Il désigna, au centre d'une prairie pelée où des moutons paissaient, un menhir, érigeant sa masse pointue, au-dessus d'un écroulement de blocs énormes.

Mme de Kerhoël braqua son face à main. Et secouant la large capeline qui encadrait ses bandeaux blancs :

— Eh! mais, c'est la Pierre des Nains!... Hélène, tu vois? Gare à l'accident!

La jeune fille sourit, avec bonne grâce.

— L'accident? demanda Guy.

— Eh! oui, reprit la baronne, tournée vers Armand... La pierre fatale!... Je ne sais quelle histoire sanglante, à dormir debout, où il est question de gnomes, d'un chevalier et d'une certaine Hélène de Kerhoël!... Car notre famille a beau être moins glorieuse que la vôtre, mon cher marquis, elle n'est pas moins ancienne. Il y avait déjà des Kerhoël dans la nuit des temps, à l'époque de Nomenoë...

— Et des gnomes? plaisanta Guy.

La baronne prit un air digne :

— Oui, c'est entendu. Vous êtes un esprit fort. Vous ne croyez à rien!

— Voyons, Madame, qu'est-ce que c'est, au juste, un gnome?

Elle haussa les épaules :

— Un gnome! Un gnome! C'est un symbole, évidemment. Mais il est de tous les temps! C'est le génie du mal, incarné dans un être difforme. C'est une de ces forces obscures qui nous enveloppent et qui nous poussent.

— Vous en avez vu?

Mme de Kerhoël le regarda de travers, sans répondre. Elle avait envie de dire... « J'en vois un! »

Bien que, dans l'espèce, elle jugeât enfantine la crainte instinctive d'Hélène, et qu'au demeurant la poésie des légendes celtiques lui échappât, elle n'en sentait pas moins flotter en elle, à cet instant, tous les mystérieux contes dont son enfance avait été bercée... Non, évidemment, elle n'avait jamais vu de gnome! Mais vaguement, elle admettait l'existence d'énergies supérieures, irrésistibles. Avec la naïveté de la vieille âme bretonne, elle peuplait l'inconnu d'une ombre vivante, où régnaient de bons et de malfaisants génies, où se déroulait, selon d'inévitables rencontres et des lois fatidiques, le cours de la destinée. Elle en appela au témoignage du marquis. Mais celui-ci, pressé de connaître l'histoire de la Pierre des Nains, et d'enrichir son répertoire local d'un chapitre inédit, esquissa un geste d'incertitude, et interpellant Hélène :

— Allons! Mademoiselle, ne nous faites plus languir. Contez.

Elle secoua la petite rêverie où elle s'était enfoncée, durant que sa mère escarmouchait avec Guy. Son habituelle gaîté dissipa l'air grave qui avait assombri, une seconde, son teint de fleur, son regard profond.

— Voilà! Il faut d'abord vous dire que, dans ce temps-là...

— Mais quel temps? s'enquit Guy, précis.

Une fossette malicieuse se creusa, au coin des lèvres charnues, qui appelaient le rire et le baiser.

— Celui que vous voudrez! A un siècle ou deux près!... Par exemple le temps où dans la forêt de Brocéliande la fée Niniane enfermait l'enchanteur Merlin, dans le cercle magique!... En matière de légendes, il ne faut pas être trop exigeant!...

Autrefois donc, les bois de Kerhoël s'étendaient jusqu'ici. La Pierre des Nains se dressait au centre d'une clairière perdue. Personne ne s'aventurait dans ces parages, à cause des lutins qui menaient leur danse autour de la pierre sauvage, dans les nuits de lune. Ils obéissaient à l'influence maligne du plus méchant d'entre eux... Ce gnome...

— J'admire, interrompit Guy, le sérieux avec lequel vous en parlez! On dirait que vous étiez là...

— Oh! fit Hélène, je vous répète tout simplement ce que j'ai entendu conter une nuit, quand j'étais petite, à la veillée. Je sais très bien que tout cela est imagination pure, et pourtant je ne peux me défendre d'un malaise, quand je revois la vieille qui de sa voix cassée psalmodiait sa litanie étrange! J'avais voulu, malgré maman, que Bertrand me menât, un soir de Noël, à la ferme. Ah! si vous aviez vu la salle basse, avec le feu de mottes dans l'âtre enfumé, et autour, tous les visages en parchemin ridé, suspendus au récit de la vieille. En attendant la messe, elle chevrotait, courbée sur

son bâton, le gwerz (1) que nous écoutions tous, sans bouger. Elle avait le menton branlant, hérissé de poils blancs, et des yeux clairs comme une fontaine dont on ne distinge pas le fond. On la redoutait beaucoup, parce qu'elle jetait des sorts, et qu'on la croyait savante dans l'art de la sorcellerie...

Le député hocha la tête. Comment extirper, du vieux sol celtique, de tant de rudes cerveaux en jachère, la mauvaise herbe des superstitions? Tenace, elle se perpétuait, glissait ses racines, jusqu'au fonds souterrain! Il fallait qu'elle fût indestructible pour qu'un esprit comme celui d'Hélène en eût été, malgré lui, gagné...

Elle continua :

— Ce gnome était la terreur du pays. Il rançonnait les voyageurs et malmenait les filles. Chaque jour il soufflait dans son cor et la tempête se déchaînait, sur la forêt et sur la mer. Au même temps vivait, dans le manoir sur l'emplacement duquel le château d'aujourd'hui est rebâti, la belle Hélène de Kerhoël. Elle ne me ressemblait pas du tout! Elle avait, paraît-il, des yeux couleur d'algue et de longs cheveux d'or...

— Je crois bien! s'écria Armand de Trégal. Ils ont été chantés dans les romans de la Table-Ronde.

— Vous voyez, mon cher Guy, fit Hélène, en souriant, c'est de l'histoire, ma légende! Or, la noble damoiselle de Kerhoël s'était éprise de l'un des compagnons d'Arthur... un chevalier errant... La vieille n'en savait pas le nom, mais elle en contait les exploits...

— Gauvain, dit le marquis émerveillé de voir revivre à travers la tradition des lois populaires, un épisode inconnu de l'immense cycle.

Il cita deux vers en ancien dialecte, de *Lancelot et le Cerf au pied blanc*. Il était tout réjoui de ce rapprochement imprévu. Le soir même, il en prendrait note!

— Hélène et Gauvain, reprit-elle, puisque Gauvain il y a, s'aimaient d'un amour pur et passionné...

— Cela ne va guère ensemble, objecta Guy.

Hélène le menaça du doigt.

— Vous êtes insupportable! Laissez-moi finir. D'autant que cela va devenir très intéressant. Le roi des gnomes, de son côté, nourrissait pour ma jolie aïeule un sentiment des plus vifs... Il la guettait à son insu, et furieux d'être dédaigné, il résolut une terrible vengeance. Un soir que les deux amoureux s'étaient égarés au cœur des bois, et las de leur course s'étaient assis sous les roches que domine le menhir, les nains les entourèrent d'une ronde infranchissable. Un son de cor retentit, et la tempête se leva, en fracassant les arbres. Le gnome jaloux souffla sur les roches qui subitement vacillèrent. La plus grosse tomba en écrasant Gauvain. Folle de douleur et d'épouvante, Hélène de Kerhoël s'enfuit dans la nuit, jusqu'au bord de la mer. Le matin, on la retrouva morte, des vagues avaient rejeté le corps sur la plage... Voilà.

— Brr! fit Guy. Terrible! Et alors, cousine, c'est ça que vous impressionne?

Elle secoua la tête gentiment.

— Non, bien sûr! Ce n'est pas ça. C'est ce qu'a ajouté la vieille, en me mettant la main sur le front. Quand j'y pense, j'ai envie de rire, et puis une gêne involontaire me saisit. J'entends encore la voix cassée, je revois ce regard sans couleur, étrange, où semblait tenir tout le passé et tout l'avenir.

— Eh! bien, railla Guy, qu'a-t-elle ajouté en fin de conte?

— Vous allez vous moquer de moi! Elle a dit simplement : « Hélène de Kerhoël, prends garde à la Pierre des Nains! ». J'ai eu si peur que j'ai poussé des cris en pleurant, et que je me suis évanouie. Du moins, c'est Bertrand qui le prétend, car je ne m'en souviens plus... J'étais si petite... Quel âge avais-je? Dix ans peut-être... Vous riez? Toujours est-il que je n'aime guère passer par ici! C'est idiot, évidemment. Mais c'est plus fort que moi!... Taisez-vous donc, Guy, votre rire m'agace!

Elle fit mine de le battre, par jeu. Et désignant Armand songeur :

— Regardez votre frère. Il comprend, lui. C'est un poète.

LE PARDON DE RORAHAT

Une foule en habits de fête grouillait, joyeuse, dans les rues de Rorahat. Le village étalait, au bord de la plage rocheuse, ses maisons basses, aux portes d'étables, ses toits de chaume et de lichen. Nids de pêcheurs, accrochés là depuis des siècles, et dont l'amoncellement, dans cette anfractuosité de granit, témoignait de la rude ténacité armoricaine. Pour arracher à la mer de quoi ne pas mourir, une centaine de familles se perpétuait sur cette côte

(1) Chant d'aventures.

sauvage, contre les furieuses lames, le vent déchaîné, la brume toujours dense.

A l'écart du tumulte, un groupe de trois personnes, debout sur les roches plates où quelques années plus tôt une vague de fond avait emporté des enfants et des femmes, contemplait le large. Le ciel clair du matin avait fait place à une sombre assemblée de nuages, qui couraient sur l'horizon gris. Des traînées de pluie au loin fouettaient les flots couleur d'étain, où la houle creusait de violents sillons, crêtés d'écume. Toutes les voix de la mer se fondaient dans un immense et incessant grondement, que secondait, sur les dents du roc, le va-et-vient rythmique.

Mais un perçant et mélancolique chant s'éleva, repris en chœur, par quelques femmes de Rorahat. Il arrivait par bouffées avec l'accompagnement du biniou, quand s'apaisait le vent. Hélène tourna la tête vers le village où se déroulait, en titubant, le pittoresque pardon.

— C'est plus beau à distance! dit-elle.

Elle connaissait ces fêtes bretonnes, commencées à l'église en processions et en actes de foi, et qui, sous la triple folie de l'alcool, des cris et de la danse, dégénèrent si vite en grossières kermesses. En ce jour de soulagement et d'oubli, l'instinct débridé se lâche. La bête humaine, asservie toute l'année à son esclavage, à son âpre lutte contre la misère et les éléments, exulte. Sous les masques du rude labeur aux traits hâlés, aux yeux candides, apparaissent les visages brutaux de l'ivresse et de la luxure, la vraie âme.

— Moi, déclara Mme de Kerhoël, je ne trouve cela beau, ni de près, ni de loin. Et si vous m'en croyez, mes enfants, nous allons rentrer à l'auberge, où une bonne tasse de thé chaud, avec des rôties, nous lestera confortablement, avant le retour à Plémeur.

A peine arrivée depuis une demi-heure, la baronne était déjà rassasiée du spectacle. Le beau plaisir de voir parader, au seuil des portes, ces femmes en atours singuliers, et qui avaient l'air, dans leurs jupes amples et leurs corsages brodés, or vif, bleu clair, ou rubis, de très anciennes poupées. Vivaient-elles? Sous l'envol des bonnets de dentelles et les cheveux tirés, les traits anguleux et ridés des vieilles, les joues lisses, bien lavées, des jeunes, semblaient, immobiles, être sculptés dans de la terre grise ou dans de la porcelaine rose. Mme de Kerhoël se sentait d'une autre espèce, elle s'étonnait qu'on pût s'amuser de leur déguisement baroque, comme de leur divertissement misérable. Elle avait hâte de regagner le confortable château de Plémeur. Faire deux heures de voiture pour voir cette exhibition plutôt morne, et pour croiser, dans les rues étroites, des bandes d'ivrognes, c'était bien la peine!

— A vos ordres, Madame, dit le marquis, en reprenant la direction du village. Ne voulez-vous pas aller, pourtant, jusqu'à la Tour Branlante? C'est là que le pardon bat son plein. Les hommes luttent, à coups de bâton, avec les gas des paroisses voisines, pendant que les filles dansent...

— Des sauvages, merci!

Ils durent s'arrêter pour laisser le passage à une douzaine de pêcheurs alignés, qui, engoncés dans leurs habits noirs, aux braies flottantes, aux cols de velours, avançaient bras dessus, bras dessous, en chantant et en dodelinant, sous le chapeau à rubans, leurs têtes semblables à des pommes de reinette jaunies. La plupart connaissaient le marquis, avaient reçu de lui un secours, un appui. Ils soulevèrent leurs coiffes. Le chant, une seconde tombé, reprit de plus belle.

— Tout ce monde vous aime, remarqua Hélène. Vous leur faites du bien.

— Si peu! dit Armand. On est tellement impuissant. Pour une misère qu'on oblige, combien d'autres à secourir... Je fais ce que je puis... Si l'on a quelque sympathie pour moi, dans tous ces coins-ci, c'est en faveur de l'ex-marin que j'ai été, et du Trégal que je suis demeuré...

Il se tut, rougit. Malgré lui, chaque mot le ramenait au perpétuel combat. Pas un détour de sa pensée, ni de ces lieux, où ne surgît l'odieux rival... Guy!... Armand de Trégal serra les poings. Ce n'était pas assez que son frère lui eût enlevé, dans ce pays où seuls lui restaient fidèles quelques bourgs, comme celui-ci, la suprématie due à l'aîné. Il fallait encore que ce misérable, en y venant achever sa conquête, poursuivît celle d'Hélène! Car à quoi bon essayer de se le dissimuler? Guy, chaque jour, gagnait du terrain... bientôt, il règnerait seul, dans le cœur de leur cousine!

Une douloureuse amertume envahissait Armand. Maintenant, comment s'abuser davantage. Longtemps il avait pris pour une sûre espérance, la confiante douceur que lui témoignait Hélène. Sur certains points, leurs esprits sympathisaient, aussi bien que leurs cœurs. L'âme délicate de la jeune fille vibrait à l'unisson de la sienne, communiait en vives émotions de nature et

d'art. Instants fugaces. Aussitôt reprise à son goût de l'action, tournée toute vers le présent, et vers un avenir si différent de celui que lui-même rêvait, elle se mettait à sentir, à penser comme Guy. Elle échappait, se jetait à l'ennemi!

Il croyait alors la détester. Mais laissait-elle seulement tomber sur lui la sereine lumière de ses yeux noirs, son grave et pur sourire, il sentait bien qu'il l'adorait, de toutes les forces de son être. La fureur, un besoin d'héroïsme et de sacrifice bouillonnaient en lui. Il eût fait n'importe quoi pour la conquérir, donné tout, jusqu'à sa vie.

JE NE PEUX PLUS VIVRE AINSI!

Sa haine à l'égard de Guy croissait d'autant. Il éprouva, à cette seconde, une souffrance physique, un élancement au cœur, aigu à crier. Dans quelques instants, l'autre serait là, viendrait lui voler son bien, son soleil, sa joie... Comment même se faisait-il qu'il ne fût pas encore là?

Dans la petite salle à manger de l'auberge où le thé était servi sur une lourde table de bois, Armand marchait de long en large, silencieusement, tandis que Mme de Kerhoël, avec une majesté tranquille, absorbait la montagne de tartines qu'avait échafaudée Hélène, sur une assiette à fleurs.

— Vous n'en voulez pas, Armand? demanda la jeune fille, en étalant, sur le large pain bis, une fine couche de beurre frais, où perlait la crème.

Il jeta sèchement:

— Merci.

La baronne supplia:

— Asseyez-vous, je vous en prie. Vous me faites l'effet d'un ours en cage.

Armand de Trégal s'arrêta:

— Cela sent le renfermé, ici. On étouffe!

Il leva vers Hélène des yeux implorants. Il n'y pouvait plus tenir. Il fallait qu'il lui parlât! Elle comprit.

Aussi bien, depuis la promenade à Tonquédec, avait-elle réfléchi, après le départ des deux frères. Livrée à sa rêverie, dans la solitude de Kerhoël, elle avait comparé Armand et Guy, tenté d'envisager de sang-froid les chances de bonheur que l'une ou l'autre union lui apporterait.

Armand, c'était la vie calme au foyer familial, où ménagère maternelle elle vieillirait, dans la paix du devoir doucement accompli. Heureuse, certes elle pourrait l'être, elle le serait, avec ce galant et fin compagnon, dans sa molle existence végétative... Avec Guy, au contraire...

Une vie ardente se levait devant elle. Partage de toutes les pensées, dans toutes les minutes. Guy, c'était avec la même intimité, avec la même familiale joie, un constant renouvellement, la fièvre féconde de l'action. Elle travaillerait avec lui, au service des idées dans lesquelles ensemble ils avaient foi. Peut-être serait-elle moins exclusivement adulée, choyée? Armand l'aimerait plus. Guy... elle l'aimerait mieux!

De toute façon, un parti s'imposait. Elle ne pouvait, sans risquer de faire injustement souffrir, continuer ce rôle ambigu, dispenser alternativement l'espoir et le désespoir. Une explication, tôt ou tard, était nécessaire. Sans doute, à en juger par le visage douloureux d'Armand, n'avait-elle que trop tardé...

Elle vida d'un trait, repoussa sa tasse.

— Écoute, petite mère! Si l'on veut aller à la Tour-Branlante, il faut partir...

— C'est loin? demanda Mme de Kerhoël, en humectant sa cinquième tartine.

— Une demi-heure, dit Armand.

— En voiture?

— A pied! Un sentier de chèvres.

— Mon Dieu

Une lutte inégale se jouait entre sa paresse gourmande et le souci des convenances.

Elle soupira enfin:

— Peut-être est-il préférable que vous y alliez seuls, si vous y tenez tant? J'attendrais Guy. Il va sans doute arriver d'un moment à l'autre.

Le marquis murmura, rageur:

— Parbleu!... Vous venez, Hélène.

— Je viens.

Ils marchèrent un long moment sans rien dire. Hors du village, et lorsqu'ils eurent gravi le chemin montueux qui escaladait la falaise, le marquis se décida:

— Hélène...

— Armand?

— Je ne peux plus vivre ainsi! Vous savez que je vous aime... Depuis des semaines, tous mes instants ne sont qu'un tourment... parfois j'espère que je ne vous suis pas indifférent, que vous répondez au sentiment qui tout entier me possède... J'imagine alors l'avenir si beau. Tout resplendit... Et puis, vous redevenez étrangère, vous vous éloignez. Et tout s'éteint. Je me débats dans la nuit. Je souffre...

Elle dit, d'une voix presque basse:

— Oui, il fallait que cela arrivât... Pourtant j'étais si bien, je me laissais aller...

Il s'arrêta, et planté devant elle, il la regarda, droit dans les yeux... Il l'interrogeait, jusqu'au fond de l'âme. Il agissait avec cette décision subite qu'ont parfois les timides, poussés à bout.

— Cela ne peut durer. Il faut choisir!

La colère faisait trembler sa voix. Tout le fiel de la jalousie l'étranglait, d'une angoisse amère.

Hélène, surprise, le contempla. Elle ne le reconnaissait plus. Les traits soudain durcis, les yeux glacés, la lèvre qui tremblait un peu, Armand la guettait, avec l'affreuse peur qu'elle ne prononçât, brusquement, les mots irrémédiables.

— Choisir! répéta-t-elle...

Il ordonna, brutal:

— Parlez... Il faut que vous décidiez, aujourd'hui, entre Guy et moi!... La certitude, fût-elle affreuse, me sera moins intolérable encore que le doute... Nous vous aimons tous deux... Vous nous connaissez tous deux... Il faut choisir... Lequel?

— Armand...

Elle hésitait, déchirée. L'absence de Guy ne l'émouvait pas moins que la présence d'Armand. La question que celui-ci posait, de toute son impatiente douleur, Guy la lui poserait demain... Elle eût voulu attendre jusque-là, suspendre, avec le chagrin de son ami, avec sa propre inquiétude, le cours redoutable de l'heure.

Tendre, elle eut cet élan de tant de femmes qui ne peuvent voir souffrir. Elle prit la main du marquis, la serra affectueusement. Elle cherchait des paroles qui caressassent, un baume de tendresse et d'apaisement.

Mais, au détour du chemin, un hého retentit, le ralliement joyeux des promenades et des jeux d'autrefois... Les traits d'Armand se crispèrent.

Guy surgissait sur la falaise.

. . . .

De son pas décidé, où se révélait toute l'énergie de cette nature maîtresse d'elle-même, Guy de Trégal fonça droit. Armand et Hélène, muets, le regardaient venir.

Pour Armand, c'était l'occasion perdue, son espérance en déroute. Si la pensée eût pu tuer, il eût vu, avec une horrible joie, tomber son frère sous le coup, disparaître l'ennemi qui lui ravissait sa proie, l'heure attendue... Avec la divination de ceux qui aiment vraiment, il lisait, au visage fermé d'Hélène, une joie secrète... Satisfaction d'éluder une réponse difficile?... Plaisir apporté par l'être cher?... L'une ou l'autre probabilité lui causait une égale torture.

Guy était devant eux. Il baisa la main d'Hélène, longuement, après avoir cherché ses yeux, et rassuré, tendit la sienne à son frère.

Armand hésita, avant de se résoudre à une fuyante étreinte. Leurs doigts se touchèrent comme des fers se croisent.

Puis ils se mirent en marche, Hélène entre eux, bouleversée. Un silence pesa, ces lourdes minutes qui précèdent l'orage. Ils se recueillaient.

Guy dit enfin:

— Je vous ai interrompus... Vous causiez de choses graves? Je ne suis pas de trop?

Hélène se demanda quel parti prendre? Détourner la conversation par quelque phrase banale?... Elle en sentit d'avance les mots sonner faux... Rien qui les intéressât, hors une triple, une seule pensée. Le mensonge était indigne d'eux, et puis pourquoi tergiverser? Ne faudrait-il pas, un jour ou l'autre, demain sinon aujourd'hui, s'expliquer nettement?... Guy avait eu beau ne pas lui avoir encore fait l'aveu d'Armand, elle le devinait, frémissant, sur ses yeux, sur ses lèvres... Ils *savaient*, tous trois... Dès lors, mieux valait la franchise qui soulage que la réticence qui envenime.

VICTOR MARGUERITTE.

(La fin au prochain numéro).

(La fin au prochain numéro).

L'ESPRIT A L'ÉTRANGER. — Bêtes artificielles, par W. HEATH ROBINSON

PRENEZ GARDE AUX ESPIONS !

Les journaux anglais signalent une recrudescence, d'autant plus dangereuse qu'elle est plus cachée, de l'espionnage étranger dans le Royaume-Uni.

Comment j'ai découvert le Pôle Nord

par R. Peary

(6ème et dernier article)

LES PRÉCURSEURS

Il était réservé à notre illustre collaborateur d'atteindre, le premier parmi les hommes, l'extrémité glacée du globe, que tant d'admirables et hardis pionniers n'avaient vue que dans leurs rêves, comme Nansen, Amundsen, Franklin, Nordenskjold, le duc des Abruzzes (de gauche à droite).

Enfin, favorisé par le temps et la nature du sol, l'explorateur atteint le Pôle et touche au but de toute sa vie. Il vérifie mathématiquement qu'il a foulé aux pieds le sommet du monde, y fait flotter le drapeau américain et quatre autres étendards ; puis il reprend la route du Sud.

Je pus ainsi établir une surface bien plane sur laquelle faire passer mes traîneaux. Aussitôt qu'ils furent, avec leurs charges, en sûreté sur l'iceberg, nous courûmes tous au bord et nous tînmes prêts à aider les hommes de Bartlett à faire filer leurs traîneaux de son glaçon sur le nôtre, aussitôt qu'ils viendraient toucher notre rive.

Doucement le radeau de glace dériva, s'approchant toujours plus près de nous jusqu'à ce qu'il vînt racler l'iceberg. Les deux bords en présence se trouvaient assez bien de niveau. Le radeau était par rapport à nous dans la position d'un navire à quai et nous n'eûmes aucune peine à amener les hommes et les traîneaux de Bartlett auprès de nous.

En dépit de cette fatigue inattendue, et de la position précaire de notre camp, cette étape m'avait amené bien au delà du record correspondant en notre précédent voyage, sans doute vers 87°12', si l'on ne tient pas compte de la dérive de la glace. Et j'allai me coucher fort satisfait de ce

(1) Voir *Je sais tout* nos 62, 63, 64, 65 et 66.

résultat, sans me préoccuper de ce que pourrait bien me réserver le lendemain.

Le jour suivant, 29 mars, ne fut pas un de ces plus réjouissants. Quoique tous assez fatigués pour aspirer au repos, nous ne nous souciions guère de rester à attendre au bord de cette brisure, qui, au Nord, au Nord-Ouest et au Nord-Est, continuait à évaporer une fumée noire comme celle d'un feu de prairie. Le nuage qu'elle formait était tellement épais et encore assombri par la réflexion qui s'y faisait de l'eau noire qui s'étendait au-dessous de lui que nous ne pouvions apercevoir la rive opposée. Si nous n'en eussions cru que nos sens, nous nous fussions cru campés sur le bord de cette fameuse Mer Libre du Pôle que les fabricants de mythes nous ont représentée comme barrant à l'homme la route vers l'extrémité nord de la Terre.

Il n'y avait rien autre à faire qu'à attendre. Après le déjeuner, nous passâmes la revue de nos traîneaux et y fîmes quelques réparations. Nous séchâmes aussi quelques vêtements sur nos petites lampes à pétrole et Bartlett fit un sondage, déroulant 2.300 mètres de ligne sans trouver le fond.

A huit heures du matin, la température était de —30°, avec une brise mordante du Nord-Ouest. La brisure était fermée!

Et quand, après l'étape, nous pûmes camper sur un vieux et solide iceberg, nous avions parcouru trente milles.

L'étape suivante devait être la dernière avant le retour de Bartlett vers la terre et il s'appliqua à faire de son mieux. Le sol était bon, mais le temps rude.

La marche en avant de Bartlett durant la seconde moitié de cette étape, fut si rapide et énergique que, si peu que je m'arrêtasse un instant, j'étais obligé de sauter sur un traîneau pour quelques cent mètres ou de courir, si je voulais le rattraper. Pendant les derniers milles, je marchais à côté de Bartlett, en avant-garde. Il n'avait qu'une idée : arriver le plus loin possible.

Il est fort difficile de frayer une piste par temps brumeux. Nous ne fîmes guère que vingt milles. Nous savions que, si nous n'étions pas sur le 88e parallèle à la fin de cette journée, ou très près de cette latitude, la faute en serait aux vents du Nord qui auraient drossé les glaces vers le Sud en broyant les jeunes glaces des brisures situées entre nous et la terre.

Le soleil n'apparut que juste au moment où nous étions en train de préparer notre campement. Cela semblait nous promettre du temps clair pour le lendemain, ce qui permettrait à Bartlett de prendre de bonnes observations au point le plus septentrional qu'il eût atteint.

Nos igloos construits, j'avertis les deux Esquimaux Kesh-ing-wah et Kar-ko qu'ils auraient à retourner sur leurs pas avec Bartlett le lendemain. Avec ces deux Esquimaux, Bartlett emmènerait un traîneau et seize chiens. Après un sommeil de quatre heures, je fis lever tout le monde à cinq heures du matin. Le vent avait violemment soufflé du Nord toute la nuit et persistait. Après le déjeuner, Bartlett partit pour faire quelque cinq ou six milles vers le Nord, afin d'être bien certain d'avoir atteint le 88° parallèle. A son retour, il prendrait une observation méridienne pour déterminer nettement notre position. Pendant son absence, je choisis les meilleurs chiens de ses attelages et les remplaçai par les moins bons de ceux de mon groupe. L'ensemble des bêtes était d'ailleurs en beaucoup meilleure condition que lors de mes précédents voyages.

BARTLETT RETOURNE VERS LE SUD

Dès le retour de Bartlett, les Esquimaux construisirent l'habituel abri de neige et Bartlett prit une observation de latitude qui lui donna 87° 46' 49".

On comprend qu'il fut fort désappointé de constater que, même après sa marche de cinq milles au Nord, il n'avait pas touché le 88° parallèle. La faute en était au vent du nord qui n'avait cessé de souffler pendant les derniers deux jours. Nous avions parcouru, au cours des cinq dernières étapes, douze bons milles de plus que cela, mais nous les avions perdus par le mouvement des glaces vers la terre.

Avec quel amer regret je vis disparaître les larges épaules de Bartlett derrière les hummocks de la blanche et étincelante solitude qui s'étendait au Sud! mais je me retournai vers le Nord et je donnai toute mon attention à l'œuvre que j'avais devant moi.

J'avais donné au capitaine le poste d'honneur en lui remettant le commandement de mon dernier groupe de relai. Bartlett avait tous les motifs de se montrer fier, non seulement de son œuvre en général, mais encore de ce qu'il avait passé le record italien d'un degré un quart. Il m'avait rendu des services inestimables, d'autant plus que les circonstances avaient fait peser sur lui tout le poids du travail

(Copyright R. Peary)

AU SOMMET DE LA TERRE

Tel est l'aspect du point précis où est situé le Pôle Nord : un homme y va planter le drapeau américain. N'oublions pas que les glaces de l'Océan étant complètement en mouvement, ce triste paysage pourrait se trouver fort modifié pour l'explorateur qui succèderait à Peary.

LE CAMP JESUP (Copyright R. Peary)

Le dernier camp de l'expédition finale à proximité du Pôle Nord. Courageusement, en dépit du froid qui pince et de l'abri tentant des igloos, chacun accomplit sa besogne.

d'avant-garde, alors que mon intention avait été de le faire peser sur plusieurs membres de l'expédition.

Bartlett parti, le groupe principal ne se composait plus que de ma division et de celle d'Henson. Mes hommes étaient Si-gloo et E-ging-wah; ceux d'Henson : Oo-tah et Oo-que-ah. Nous avions cinq traîneaux et quarante chiens, la crème des cent quarante avec lesquels nous avions quitté le navire. Nous étions prêts pour le voyage final.

Si les chiffres de Bartlett étaient justes, nous étions maintenant à cent trente-trois milles marins du Pôle.

En dépit de mon âge, je me sentais tout prêt à répondre aux exigences de mon programme : « arriver au Pôle en cinq marches forcées », et impatient de passer à l'exécution. Pour ce qui était de ma troupe, de mes équipements et de mes provisions, l'état en était encore meilleur que n'avaient pu me le montrer mes rêves les plus optimistes des années précédentes. Ma troupe pouvait être considérée comme la réalisation d'un idéal, aussi fidèle et docile à mes désirs que les doigts de ma main droite.

Mes quatre Esquimaux avaient l'expérience des chiens, des traîneaux, de la glace, du froid, qui est leur héritage de race. Henson et Oo-Tah m'avaient accompagné jusqu'au point le plus septentrional de mon précédent voyage. E-ging-wah et Si-gloo avaient fait partie de la division Clark qui l'avait échappé si belle, alors que, pour subsister, ils avaient dû dévorer leurs bottes en peau de phoque, toute autre nourriture s'étant trouvée épuisée.

Le cinquième était le jeune Oo-que-ah qui n'avait encore jamais participé à aucune expédition, mais qui était encore, s'il est possible, plus ardent et plus disposé à me suivre où que je voulusse l'emmener.

En prenant Henson avec moi jusqu'au Pôle, je ne faisais que ce que j'avais fait lors de mes précédentes expéditions au cours des cinq dernières années. Il avait toujours atteint avec moi mon point le plus septentrional. Henson était le meilleur de mes hommes pour ce genre de travail, à l'exception des Esquimaux.

Prêts pour la lutte suprême

De plus, je désirais témoigner à Henson ma reconnaissance pour tant d'années de fidèles services et je croyais ne rien avoir à lui donner de plus beau. D'ailleurs, si Henson m'était plus utile qu'aucun autre membre de l'expédition, alors que j'exécutais ma pointe finale vers le Pôle, il n'eût pas offert la compétence des moins expérimentés de mes compagnons blancs alors qu'il se fût agi de regagner la terre et d'y ramener un groupe de relai.

Pour les chiens, la majeure partie d'entre eux se composait de mâles vigoureux, durs comme fer, en bonne condition, mais sans une once de graisse superflue et, grâce aux soins que j'en avais pris jusque-là, ils se trouvaient aussi bien disposés que les hommes.

Les traîneaux que nous réparions ce jour-là étaient aussi en fort bon état. Le mien, que j'avais nommé le *Morris K. Jesup*, était conduit par E-ging-wah. Au centre de la charge, était ma boîte à instruments, soigneusement emballée dans le capiton de mes vêtements de rechange, qui la pro-

SUR LA ROUTE DU RETOUR (Copyright R. Peary)

Non loin du cap Columbia, — de la terre! — après cette immense randonnée sur l'Océan Glacial figé, les hommes braves et leurs braves bêtes, harassés de fatigue, se sont arrêtés une dernière fois. L'œuvre est bien proche de son terme tant désiré, tant attendu.

tégeaient contre les chocs et les avaries de toutes sortes. Cette boîte contenait mon sextant, un horizon artificiel avec son toit de verre, mes clichés photographiques et notre petite provision de médicaments. Dans des sacs de toile suspendus aux mancherons à l'arrière du traîneau c'était ma chambre noire, mes jumelles d'aluminium, mes carnets et mes crayons, et mes thermomètres enregistreurs à minima. Ceux-ci étaient contenus dans un étui de chevreau dont la fourrure, placée en dedans, adoucissait les chocs de notre rude voyage. Mes calepins s'abritaient dans un petit sac en toile caoutchoutée imperméable. Le petit théodolite de voyage, dans sa boîte capitonnée, était contenu dans un très petit sac de toile fermant hermétiquement à coulisse et à l'épreuve des tourbillons de neige. Le tout reposait sur une paire de *kamiks* de rechange, tout à l'arrière du traîneau, juste devant les mancherons, où les possibilités d'avaries par chocs se trouvaient réduites au minimum.

Un peu après minuit, le matin du 2 avril, après quelques heures d'un sommeil profond et réparateur, et un solide déjeuner, je me mis en route pour le Nord, laissant mes compagnons faire les paquets et l'arrimage avant de me suivre.

En franchissant l'arête de pression derrière nos igloos, je resserrai ma ceinture d'un cran, le troisième depuis que j'avais quitté la terre, trente-deux jours plus tôt. Chaque homme, chaque chien était aussi maigre, avait le ventre aussi plat qu'une planche... et aussi dur.

Jusqu'à ce moment, je m'étais intentionnellement tenu à l'arrière pour pouvoir réparer toute anicroche, encourager le traînard resté en panne avec son traîneau brisé, veiller à ce que tout marchât en bon ordre. Mais, désormais, je prenais ma place en tête, sachant qu'où je passerais mes hommes me suivraient. Et je ressentis une joie profonde en franchissant l'arête de pression et en aspirant l'air vif qui balayait cette glace puissante, air pur qui m'arrivait directement du Pôle.

Ces sentiments ne se trouvèrent en rien affaiblis quand je dégringolai de l'arête et me plongeai jusqu'à mi-cuisse dans la flaque d'eau que la pression avait formée sous la neige sur le bord de la banquise au Nord de notre camp. Mes bottes et mon pantalon étaient bien tendus; l'eau n'y put entrer et, à mesure que l'eau gela sur la fourrure, je la raclai avec le fer de l'alpenstock que je portais.

C'était là un beau matin pour la marche, clair, ensoleillé, par une température de — 25°. Le sol était le meilleur que nous eussions encore vu depuis que nous avions laissé la terre. Les glaçons étaient larges et vieux, forts et unis, tachetés d'espaces bleu zaphir par les mares de l'été précédent. Quoique les arêtes de pression qui nous entouraient fussent immenses, elles n'étaient pas particulièrement dures à franchir, soit à travers quelque brèche, soit en gravissant la pente progressive de quelque immense amas de neige.

PEARY MAIGRIT ENCORE

Après quelques heures, les traîneaux me rattrapèrent. Les chiens y allaient si activement, ce matin-là, après un jour de repos, que j'étais fréquemment obligé de m'asseoir sur un traîneau ou de courir pour rester près d'eux. Notre course se poursuivait comme un vol d'oiseau, droit au Nord, nous traversions glaçon après glaçon, arête après arête sans nous écarter de la ligne qui nous menait à quelque hummock, à quelque aiguille de glace que j'avais choisis comme point de direction au moyen de la boussole.

Comme nous faisions halte pour camper près d'une énorme arête de pression, le soleil qui montait graduellement, nous parut avoir presque de la chaleur. Tout en bâtissant nos igloos, nous pûmes voir, aux nuages de vapeur qui s'élevaient à l'Est et au Sud-Est de nous, qu'une grande brisure s'ouvrait dans cette direction. L'approche de la pleine lune faisait évidemment son œuvre.

En nous éveillant de bonne heure le matin du 3 avril, après quelques heures de sommeil, nous retrouvâmes le temps clair et calme. La glace se montra assez raboteuse au début de cette marche et nous eûmes à employer nos haches-pics d'une manière presque continuelle, ce qui nous retarda un peu. Mais, aussitôt que nous eûmes foulé les vieux glaçons unis, nous nous efforçâmes de rattraper le temps perdu. Sous le jour continuel, nous pouvions marcher aussi longtemps qu'il nous plaisait et ne prendre qu'un minimum de sommeil. Nous nous hâtâmes pendant dix heures encore et nous fîmes vingt milles.

Nous n'étions pas à mi-chemin du 89° parallèle et j'avais été obligé de serrer encore ma ceinture d'un cran. Quelques gigantesques chaos de glaces se montrèrent pendant cette étape, mais ils ne se trouvaient pas sur notre route. Toute la journée nous avions entendu la glace gronder et se rompre de tous côtés, mais nous ne vîmes aucun mouvement appréciable. De deux choses l'une : ou bien la glace reprenait son élasticité maintenant que la pression du vent ne se faisait plus sentir; ou bien elle s'agitait sous l'influence des marées printanières de pleine lune.

Nous ne dormîmes que quelques heures et, un peu avant minuit, entre les 3 et 4 avril, nous étions de nouveau debout.

Le temps et le sol se montrèrent encore meilleurs que la veille. Excepté quand elle se trouvait coupée par d'assez rares digues de pression, la surface de la glace était aussi plane que la frange glaciaire entre Hécla et le cap Columbia, et plus dure encore. Je me réjouissais à cette pensée que,

PASSAGE DE BRISURES (Copyright R. Peary)
En haut, on voit comment on s'y prend pour transformer un gâteau de glace en ferry-boat. En bas, les traîneaux passent sur un pont de glace.

LES ENVIRONS DU PÔLE

(Copyright R. Peary)

Quand Peary eut atteint ce point mystérieux de la terre et accompli l'entreprise de toute sa vie, tâche effrayante qui avait brisé avant lui tant d'hommes d'énergie, il jeta un regard autour de lui, et voici les paysages désolés qu'il lui fut donné de contempler. Immensité de glace désertique, la solitude, la mort.

si le temps tenait bon, je pourrais, en mes cinq marches, arriver le 6, avant midi.

De nouveau nous avançâmes pendant dix heures en ligne droite et les chiens ne cessèrent de trotter que pour prendre par moments le galop, si bien que nous fîmes au moins vingt-cinq milles. Mais il m'arriva un petit accident. Comme je trébuchais en courant auprès d'un attelage, un patin du traîneau me passa sur le côté du pied droit. Mais le choc ne fut pas assez fort pour m'empêcher de marcher.

Vers la fin de la journée, nous passâmes une brisure large d'environ cent mètres, sur une croûte de jeune glace tellement mince que, courant en tête pour guider les chiens, j'étais obligé de faire glisser mes pieds et de marcher les jambes écartées, à la façon des ours, afin de mieux répartir mon poids. Ce, pendant que les hommes laissaient les chiens aller à leur fantaisie, et se glissaient à travers la brisure comme ils le pouvaient. Les deux derniers hommes finirent le passage à quatre pattes.

Nous voyageâmes dix heures sans arrêt, couvrant, j'en étais certain, trente milles, mais, par esprit de modération, je n'en accusai que vingt-cinq. Mes Esquimaux disaient que nous avions fait autant de chemin qu'il s'en trouvait entre le *Roosevelt* et Porter's-Bay, ce qui, par nos routes d'hiver, représentait trente-cinq milles sur la carte. Quoi qu'il en fût, nous étions bien au delà du 88e parallèle, dans une région où nul être humain n'avait pénétré avant nous. Quelque distance que nous eussions parcourue, nous pouvions la considérer comme acquise, car le vent ne soufflait plus du Nord. Il était même possible qu'avec l'élasticité rendue à la glace par l'absence de pression, elle nous restituât quelques-uns de ces milles durement gagnés qu'elle nous avait volés pendant les trois jours précédents.

Sur la fin de la marche, je me trouvai en présence d'une brisure en formation; large de dix mètres, elle me barrait la route net. Mais à quelques centaines de mètres à l'Est se montrait un passage évidemment praticable où la crevasse se divisait en plusieurs petites venelles. Je donnai aux traîneaux l'ordre de faire diligence et, courant au passage, je pus y choisir mon chemin à travers les tranches de glaces mouvantes, puis revenir aider au passage des attelages avant que la brisure ne s'élargît jusqu'à devenir impraticable. Ce passage fut illustré par les sauts que j'exécutai d'un glaçon à l'autre. Je donnais la route en m'assurant que les glaçons ne chavireraient pas sous le poids des chiens et des traîneaux, puis je retournais au précédent radeau de glace, où les chiens étaient restés, les encourageant à sauter sur le suivant pendant que le conducteur dirigeait l'enjambement de son véhicule en le maintenant pour l'empêcher de capoter.

Un mille peut-être au delà de cette fissure, au moment où je venais d'en sauter une autre plus petite, la glace céda sous mon poids et je me trouvai dans l'eau jusqu'aux hanches. Heureusement que la fissure n'était pas assez large pour gêner la marche de nos traîneaux.

LE TEMPS VIENT A NOTRE AIDE

A la fin de cette étape, nous étions tous fatigués, mais enchantés du chemin parcouru. Nous étions presque en dedans du 89e parallèle et j'écrivis sur mon journal : « Qu'on me donne encore trois jours de ce temps-là ! » Au début de la marche, la

température avait été de —40°. Je formai un groupe des moins bons chiens et je commençai à les tuer pour nourrir les autres.

Nous ne prîmes qu'un court sommeil et bientôt, le soir du même jour, le 4, nous repartions. La température était de —35° et le sol aussi bon qu'en la marche précédente, mais comme les fardeaux tirent toujours un peu moins quand le froid n'est pas trop intense, les chiens trottèrent pendant la majeure partie du temps.

Jamais je n'aurais osé espérer avancer comme nous le faisions.

L'air était piquant et mordant comme de l'acier gelé et, chaque jour, il nous brûlait le visage, y causant des craquelures dont nous souffrions encore longtemps, une fois au camp, tant qu'il nous était difficile de nous endormir. Les Esquimaux se plaignaient de souffrir du nez, ce que je ne leur avais jamais vu faire auparavant.

Au camp suivant, je tuai un autre chien. Il y avait juste six semaines que j'avais quitté le *Roosevelt* et je sentais le but à ma portée. Je me proposais, pour le jour suivant, si le temps et la glace le permettaient, d'exécuter une longue étape, « de faire bouillir la marmite », — c'est-à-dire de faire du thé et de prendre un lunch, — à mi-chemin, puis de repartir sans sommeil pour tâcher de rattraper les cinq milles perdus le 3 avril.

Beaucoup de profanes se sont étonnés de ce que nous nous soyons trouvés capables de progresser plus vite après le renvoi de chaque groupe de relai et particulièrement après le départ du dernier de tous. Pour tout homme accoutumé à manier des troupes, cela ne demande pas d'explications. Plus la troupe est nombreuse, plus elle comporte de traîneaux, et plus les chances d'avaries augmentent, avec les autres motifs de retard. On ne saurait faire avancer une troupe nombreuse avec la même rapidité qu'une petite.

De même, avec mon groupe réduit aux six meilleurs hommes, où chaque homme, chaque chien, chaque traîneau, agissaient sous mes yeux et que je conduisais moi-même, alors que chacun se montrait convaincu que le moment était venu de donner tout ce qu'il était en nous, il était tout naturel que nous ayons beaucoup amélioré notre vitesse.

Nous avions le temps pour nous et nous n'éprouvions aucun retard. La moyenne des étapes pour tout le voyage de la terre au Pôle était de quinze milles. A partir de l'endroit où le dernier groupe de relais nous avait quitté, cette moyenne était montée à vingt-cinq ou vingt-six milles. L'histoire de la conquête du Pôle est ce qu'elle est et non ce que n'importe qui peut penser qu'elle a été ou qu'elle a dû être.

Jusqu'alors, nous avions eu une chance peu commune dans nos rencontres avec les brisures, mais ma peur en grandissait de nous voir barrer la route à l'approche du but. A chaque étape heureuse, ma crainte d'une brisure infranchissable s'était accrue. A chaque arête de pression, je m'élançais, hors d'haleine, craignant de voir une immense brisure de l'autre côté et ce n'était qu'en arrivant au sommet de l'éminence qu'avec un grand soulagement je reprenais ma respiration... pour recommencer à la prochaine arête.

LE PÔLE! LE PÔLE!

A notre camp du 5, j'accordai à ma troupe un peu plus de sommeil que précédemment, car tous semblaient exténués et en grand besoin de repos. Mais je résolus d'établir mon prochain camp en vue d'une observation méridienne, si le soleil ne se trouvait pas voilé de nuages. En attendant, par peur d'un banc de nuages au Sud, qui nous promettait du temps couvert pour le jour suivant, je pris une observation de latitude qui me situa par 89° 25', soit à trente-cinq milles du Pôle. Cela me mettait en avance de deux milles sur mon estime et prouvait, ou bien que je m'étais montré modéré dans mes évaluations ou que la glace avait joué vers le Nord avec la tombée du vent à mesure qu'il avait tourné au Sud. A ce campement, nous eûmes quelque peine à trouver la neige nécessaire à la construction de nos igloos.

Le 5, avant minuit, nous étions de nouveau en route. Le temps était couvert et du même gris, de la même lumière étrange qu'en la marche que nous avions faite après le départ de Marvin.

Mais le sol était encore meilleur que précédemment. Il n'y avait pour ainsi dire pas de neige sur la surface granuleuse et bien durcie des vieux glaçons, et les lacs bleu saphir se montraient de plus en plus grands. La température s'était élevée à 15°, ce qui, réduisant la friction des traîneaux, donnait à nos chiens l'apparence d'avoir accaparé toute l'allégresse de la troupe.

En dépit de ce jour gris et de l'aspect

(Copyright R. Peary)

DES PREUVES

Au camp Jesup, Peary prend des observations mathématiques destinées à vérifier sa position et à venir à l'appui du saisissant récit de son inoubliable voyage.

fort mélancolique du paysage, par quelque étrange saute de sentiments, ma peur des brisures m'avait complètement quitté. Je sentais désormais le succès certain et, malgré l'épuisement physique où m'avaient amené les marches forcées de ces cinq derniers jours, j'avançais toujours sans peine, les Esquimaux me suivant presque automatiquement, quoique je me rendisse fort bien compte qu'ils éprouvaient, eux, la fatigue que mon excitation cérébrale m'empêchait de ressentir.

Ayant parcouru, à mon évaluation, quinze bons mille, nous fîmes halte. Nous prîmes du thé et un lunch en faisant reposer les chiens, puis nous fîmes quinze

autres milles, si bien qu'en douze heures de marche, nous avions couvert au moins trente milles, sans voir trace de brisure.

Le 6 avril, vers dix heures du matin, j'ordonnai une halte. J'avais exécuté mes cinq étapes et je m'estimais dans le voisinage immédiat du but. Au midi du lieu, d'après le méridien de Columbia, je fis ma première observation au camp polaire, que je nommai le *Camp Morris K. Jesup*. Nous étions par 89° 57'.

Quoique je fusse parvenu à la fin de ma dernière et longue étape, que j'eusse enfin le Pôle en vue, j'étais trop exténué sous la fatigue accumulée de plusieurs jours de marches forcées et de sommeil insuffisant, pour pouvoir réaliser nettement que j'avais enfin achevé l'œuvre de ma vie. Quand nos deux igloos furent terminés et que nous eûmes pris notre dîner, les chiens reçurent double ration. Alors, pendant qu'Henson et les Esquimaux déchargeaient les traîneaux et les préparaient aux réparations nécessaires, je me couchai pour prendre quelques heures d'un sommeil absolument accablé. Bien que trop fatigué pour me rendre un compte exact de ce que signifiait cette heure, ma surexcitation était telle que je ne pus reposer longtemps. Quand je me levai quelques heures plus tard, j'écrivis sur mon journal :

« Le Pôle, enfin ! Le prix de trois siècles d'efforts. Mon rêve, mon but de vingt ans. Il est à moi, enfin ! Je n'arrive pas à m'en rendre nettement compte. Cela me paraît tellement simple et banal. »

Je m'étais couché pour être prêt à prendre une observation à six heures du soir (méridien de Columbia), au cas où le ciel serait clair. Par malheur, il était encore voilé; mais comme les indices nous faisaient prévoir une prochaine éclaircie, je partis avec mes deux hommes E-ging-wah et Si-gloo, et un traîneau léger ne portant que mes instruments, tiré par un double attelage de chiens. Nous parcourûmes une distance d'environ dix milles. Le temps s'était éclairci en cours de route et, à la fin de mon voyage, je pus prendre une série d'observations satisfaisantes à minuit du méridien de Columbia, observations qui me situaient au delà du Pôle. Il me parut étrange, même à ce moment où tout était trop étrange pour pouvoir être nettement conçu, de penser qu'en une marche de quelques heures, j'étais passé de l'hémisphère Ouest à l'hémisphère Est, que j'étais réellement au sommet du monde. Comment m'imaginer que, pendant les quelques premiers milles de cette courte étape, j'avais marché au Nord et qu'en les derniers, quoique j'eusse toujours progressé dans la même direction, je m'en étais allé au Sud? Et puis, pour regagner mon camp, il me faudrait retourner sur mes pas, aller de nouveau au Nord pour revenir en ligne droite au Sud.

En revenant sur ma piste, je tâchais de me figurer ma position : de chaque point de l'horizon, cercle qui passait par les deux hémisphères, les esprits de ceux dont les ossements reposaient aux alentours du Cercle Arctique me regardaient; l'Est, l'Ouest et le Nord avaient disparu pour moi; dans toutes les directions, c'était le Sud. Chaque vent qui soufflerait sur moi, d'où qu'il vînt serait un vent de Sud. En ce lieu, un jour et une nuit faisaient une année; cent jours faisaient un siècle. Deux pas seulement me séparaient du midi astronomique ou du minuit astronomique. Si j'étais resté là durant les six mois de la nuit d'hiver arctique au lieu d'y passer les six mois du jour d'été, j'aurais vu chaque étoile de l'hémisphère méridional céleste, parcourir circulairement le ciel à la même hauteur sur l'horizon, tandis que la Polaire eut figuré pratiquement le zénith au-dessus de ma tête.

CONSTATATIONS SCIENTIFIQUES

Quand j'avais pris mes observations au Camp Jesup dans l'hémisphère Ouest, à midi (méridien de Columbia), le soleil était au Sud. Puis, quand j'avais pris mes observations à minuit, entre les 6 et 7 avril, à la fin de ma marche de dix milles, dans l'hémisphère Est, le soleil était également au Sud de ce point, alors que, pour mes compagnons restés au camp, de l'autre côté du monde, à seulement dix milles de moi, il se trouvait au Nord. Pendant mon retour au camp, le soleil avait tourné sur l'horizon vers l'Est.

A six heures, le matin du 7 avril, je pris une nouvelle série d'observations, à angle droit de la position où j'avais fait les précédentes. Elle me situèrent à quatre ou cinq milles du Pôle dans la direction du détroit de Behring. Alors, avec mon double attelage de chiens, mon traîneau allégé, et accompagné de Oo-tah et d'E-ging-wah, je parcourus dans cette direction une distance que j'estimai à huit milles. Puis je retournai au camp à temps pour pouvoir prendre, le 7, à midi (méridien de Columbia), une série finale et satisfaisante d'observations, observations qui me donnèrent exactement les mêmes résultats que celles que j'avais prises vingt-quatre heures plus tôt. J'avais donc pris treize altitudes simples du soleil, ou six hauteurs doubles et demie, dans trois directions différentes à quatre moments différents. Pour tenir compte des erreurs possibles, qu'elles provinssent des instruments ou des observations, j'avais recoupé en directions variées une aire d'environ huit milles sur dix. A un moment de ces marches et contremarches, j'avais pratiquement passé sur le point où le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest se confondent.

PAYSAGES HYPERBORÉENS (Copyright R. Peary)

En haut, on voit trois membres de l'expédition qui passent une brisure sur un ponton improvisé; en bas, Bartlett charge et arrime ses bagages sur son traineau, peu avant son retour en arrière par 87°48'.

Pendant ces quelques dernières heures, je pris des photographies du lieu, des drapeaux flottant sur un hummock et de mes cinq compagnons Henson, Oo-tah, E-gingwah, Oo-que-ah et Si-gloo. Je fouillais soigneusement l'horizon de mon télescope, à la recherche d'indices d'une terre quelconque. Mais aucune terre n'était en vue. Avec mes hommes nous tâchâmes de trouver un coin de glace récente à travers laquelle faire un sondage, mais nous n'en pûmes trouver. Il n'y avait là que de vieux glaçons épais et quelques arêtes de pression. Alors, dans un interstice entre les blocs d'une arête de pression, je déposai une bouteille de verre contenant mes chiffres et mon rapport, avec une bande coupée diagonalement dans mon drapeau.

Etant au Pôle, je pris des observations en deux lieux différents, en trois directions différentes et à quatre moments différents, comme je l'ai dit plus haut, soit treize altitudes simples ou six doubles altitudes et demie.

En ce qui concerne les difficultés des observations astronomiques dans les régions arctiques, j'ai rencontré, chez les personnes compétentes, mais cependant dépourvues de l'expérience pratique de ces régions elles-mêmes, une tendance à exagérer celles qui sont dues au froid et à y attacher une trop forte importance.

Mon expérience personnelle m'a appris que, pour un observateur éprouvé, vêtu de fourrures et opérant par temps calme, sous des températures n'allant pas plus bas que 40° Fahrenheit sous zéro, les difficultés provenant du froid ne sont pas sérieuses. La valeur et la nature des erreurs dues aux effets du froid sur l'instrument peuvent certes être discutées et donner lieu à des appréciations différentes. Mais, en ce qui me concerne, j'ai été surtout gêné par mes yeux.

Les yeux qui ont été soumis à l'action d'un jour brillant et ininterrompu pendant des jours et des semaines, ainsi qu'à la fatigue de régler continuellement la marche sur le compas et de voyager vers un point fixe sous cette lumière, la prise d'une série

(Copyright R. Peary)

ON EXÉCUTE UN SONDAGE

Près du traîneau, un trou a été creusé à travers la glace, et, au moyen d'un poids fixé à une ligne par une solide et très mince corde de piano qui se déroule d'une bobine fort légère, les explorateurs cherchent la profondeur de l'Océan sur lequel ils sont ainsi suspendus, ne pensant qu'à leur œuvre et sans se soucier du danger qu'ils courent à chaque instant de voir la glace s'entr'ouvrir sous leurs pas et les précipiter dans le gouffre. Le plomb de la ligne est disposé de telle façon qu'ayant frappé le fond, il rapportera un échantillon de sa constitution géologique.

d'observations est ordinairement un vrai cauchemar; la fatigue de veiller au réticule, de saisir le contact précis des images solaires, de lire le vernier par cette lumière aveuglante que seuls peuvent concevoir ceux qui ont opéré par grand soleil ou sur l'étendue ininterrompue de neige de l'Arctique, laisse habituellement les yeux injectés de sang et cuisants pendant des heures.

Tout en étant de quelque secours, les lunettes à neige que nous portions continuellement en marche, ne délivrent pas les yeux de toute fatigue. Durant une série d'observations, ils deviennent extrêmement affaiblis et, à certains moments, fort incertains.

Des autorités variées donneront des estimations différentes de l'erreur probable contenue dans mes observations au Pôle et cela pourra varier de un à dix milles. Je pense, moi, qu'une estimation de cinq milles est raisonnable.

Le nord est vaincu, en route pour le sud!

A part les ignorants en matière, personne n'a pu imaginer un seul moment que je fusse capable de déterminer à l'aide de mes instruments la position précise du Pôle à plus d'un ou deux milles près. Mais, après l'avoir ainsi trouvée approximativement et en m'accordant arbitrairement une marge de dix milles pour les erreurs possibles, qu'elles provinssent de l'instrument ou de l'observateur, en coupant et recoupant cette aire de dix milles en plusieurs sens différents, personne, excepté le plus invraisemblable ignorant, ne doutera qu'à un moment ou à l'autre je n'aie passé à toucher le point précis et que, peut-être, j'aie mis le pied dessus.

Nous fûmes favorisés d'un fort beau temps pendant tout notre séjour au Pôle. A notre arrivée, la température était de 11° sous zéro F., mais, à mesure que le ciel s'éclaircit, l'air se fit plus froid et le 7 à quatre heures, le thermomètre enregistra — 35°. Bien que l'après-midi du 6 ait été nuageux, depuis huit heures du soir jusqu'à ce que nous reprissions le chemin du Sud à quatre heures, le 7, l'air fut clair et brillant avec quelques bouffées de brise légère, juste ce qu'il fallait pour faire flotter largement mes drapeaux de soie.

Quand je parle des heures du jour, au cours de cette période, je me réfère naturellement au méridien de Columbia, car, pour parler avec précision, au Pôle, le temps n'existe plus : où il n'est pas de longitude, il n'est pas d'heure.

L'après-midi du 7, après avoir fait flotter nos drapeaux, pris nos photographies et mis en rapport toutes les observations nécessaires, nous rentrâmes dans nos igloos et tâchâmes de dormir un peu avant de repartir au Sud. Je ne pus dormir et mes deux Esquimaux, Si-gloo et E-ging-wah, qui habitaient l'igloo avec moi, ne parurent pas mieux faire.

A la fin, je me levai, et expliquant à mes hommes et à ceux qui habitaient l'autre igloo, et qui n'avaient pas mieux dormi que nous, que nous allions essayer de camper à quelque trente milles au Sud, je donnai ordre d'atteler les chiens et de partir. Il eût été déraisonnable de laisser perdre un temps si favorable au voyage, à nous agiter sur la plate-forme de couchage de nos igloos.

Henson ni les Esquimaux n'eurent besoin d'aucun encouragement pour se remettre sur la piste. Fort naturellement, ils étaient impatients de regagner la terre le plus tôt possible, maintenant que notre œuvre était accomplie et, à quatre heures de l'après-midi, le 7 avril 1909, nous tournâmes les talons à notre camp et au Pôle Nord.

Quoique je fusse profondément conscient de ce que je laissais là, je ne perdis pas mon temps en adieux attendris à ce point qui avait été le but de ma vie. L'événement était accompli : des êtres humains avaient foulé aux pieds cet inaccessible sommet de la terre. Désormais, mon œuvre était au Sud, où quatre cent trente milles marins de glace, et peut-être de brisures ouvertes, s'étendaient encore entre nous et la côte nord de la Terre de Grant. Je jetai seulement un regard en arrière, puis je ramenai mon visage vers le Sud, vers l'Avenir!

CONTRE-AMIRAL R.-E. PEARY.

FIN

LES RAVAGES DES EAUX. — Les pluies de l'hiver qui ont causé tant d'inondations semblaient terminées. Elles ont malheureusement repris en juin. La Suisse a eu particulièrement à souffrir du brusque gonflement des torrents. Cette photographie a été prise dans la vallée de la Sernf. La ligne du chemin de fer, sur plusieurs points, a été complètement détruite; sur d'autres, elle reste suspendue au-dessus des nouveaux ravins.

LES MÉFAITS DE L'AHR. — Affluent de gauche du Rhin, l'Ahr, grossi par les pluies diluviennes de juin, a causé de grands désastres: ponts coupés (entre autres près de Meyschloss que nous donnons ici), villages emportés, moissons détruites. On compte cent cinquante victimes. Le hameau de Fachshofen a disparu.

UN PALAIS FRANÇAIS ACHETÉ PAR LA PRUSSE. — La villa Bonaparte à Rome vient d'être achetée par le gouvernement prussien pour y établir sa légation près du Vatican. A gauche, un pittoresque lac dans le jardin; à droite, la salle centrale avec la fameuse statue de Napoléon empereur, par Canova.

EN BULGARIE

LA CUEILLETTE DES ROSES EN BULGARIE. — C'est par centaines de mille qu'en mai et juin, dans les plaines bulgares, on cueille les roses, destinées à la vente à Vienne, mais en général à être transformées en parfum. Il nous a paru intéressant de pénétrer dans ce beau pays le mois du passage de son souverain en France.

PORTEUSES DE ROSES. — Les jeunes filles bulgares sont naturellement employées à la cueillette des merveilleuses roses de leur pays et leurs costumes de couleurs ajoutent à l'harmonie du tableau.

UN ENTERREMENT BULGARE. — Il n'est rien de plus pittoresquement solennel que les cortèges funèbres dans la presqu'île des Balkans. Le cercueil est porté découvert par les amis du défunt qui marchent nu-tête et recueillis. Les femmes suivent en priant.

La villa d'Amundsen à Baalerud.

Le « Fram ».

NOUVEAU DÉPART POUR LE PÔLE NORD. — Le célèbre capitaine norvégien Roald Amundsen va partir avec vingt compagnons sur le *Fram* (le navire qui servit au fameux explorateur Nansen) pour le Pôle Nord. Son absence doit durer cinq ans.

LE RETOUR DE M. THÉODORE ROOSEVELT. — Après de longues et fructueuses chasses en Afrique et une triomphale tournée européenne, M. Roosevelt a regagné son pays qui l'a chaleureusement fêté. Le *Kaiserin-Augusta-Victoria* sur lequel il voyageait est entré dans le port de New-York le 18 juin; une salve de 21 coups de canon l'accueillit. A terre, une haie de huit kilomètres de curieux lui fit la bruyante et la plus sincère ovation.

LE TSAR DES BULGARES ET LA TURQUIE. — Quelques jours avant son arrivée en France, le tsar des Bulgares a reçu une visite officielle du prince héritier de Turquie, Youssouff Issendi, qui a assisté à une revue des troupes et à de brillantes fêtes. L'entente règne dans la Péninsule des Balkans.

SUR LA CÔTE-D'IVOIRE

LE CAMP D'AGBOVILLE. — La Côte-d'Ivoire a été encore le théâtre de révoltes et de combats. Nous offrons ici un ensemble de photographies qui donnent une idée de la vie de la garnison française d'Agboville. Voici l'entrée du camp. Au centre, de face, le lieutenant Bourreau et le sergent Merlin.

LA PETITE GARNISON D'AGBOVILLE. — Au premier rang, les hommes sous les armes, fort bien tenus. En arrière, les femmes et les enfants. On remarquera que la mode là-bas n'est pas uniforme. Dans le médaillon, un des meneurs de la révolte pris et exécuté à Agboville.

LE LIEUTENANT BOUDET ET LE SERGENT DORAT avec des tirailleurs et leurs chiens favoris.

M. AUTARD ET M. ARTUR, nos compatriotes, en tournée dans les villages pour l'achat du caoutchouc.

Les lettres voyagent de plus en plus et de mieux en mieux

LES ECRITS VOLENT

Quand les lettres mettaient, en malle-poste, plusieurs jours pour aller d'un bout de la France à l'autre, on ne s'écrivait que dans les grandes occasions; maintenant qu'elles volent du jour au lendemain, c'est un jeu de correspondre à propos de tout et de rien.

Depuis que l'administration des Postes existe, les Français n'ont cessé de s'en plaindre, parfois fort injustement, mais souvent aussi avec raison. Sous l'impulsion vigoureuse de M. Millerand, ministre des Travaux publics, des Postes et des Télégraphes, une réforme méthodique de ses services dont le bon fonctionnement est une condition indispensable de la prospérité du pays, a été entreprise. Nous allons examiner ce qui a été fait jusqu'aujourd'hui

Un mécontent écrivait un jour : « Le service des Postes va horriblement mal... Il faut que le directeur des Postes donne aux fonds une direction mieux raisonnée. Tout le monde se plaint de ce que cette administration des Postes ne prenne jamais aucune mesure appropriée aux circonstances. »

Et ce mécontent n'était pas un moindre personnage que Napoléon le Grand, celui qui faisait trembler l'Europe. Mais c'est à peine s'il parvint à tirer de sa torpeur l'administration dont le mauvais fonctionnement lui causa tant de colère lors de son voyage en Espagne et qu'il signalait aux sévérités de Gaudin, son ministre des Finances. Son auguste plainte fut sans doute « classée »... si bien qu'elle est restée de toute actualité.

Car, depuis Napoléon, les gouvernements, les ministres et les directeurs des Postes ont pu se succéder pendant plus

d'un siècle, les lettres ont continué d'arriver en retard, d'être distribuées en retard, à moins qu'elles ne fussent pas distribuées du tout. Il s'est perdu tant de lettres chez nous que les menteurs ont beau jeu qui s'excusent sur une lettre égarée, et ce n'est pas à l'honneur de nos bureaux. Pour ne citer qu'un cas parmi des milliers d'autres, une lettre mise à la poste il y a trente et un ans, le 18 septembre 1877, vient d'être retrouvée derrière un placard, comme on déménageait le bureau de poste de Tarare, et tout simplement remise à sa destinataire, la supérieure des religieuses de Saint-Charles (montée Saint-Barthélemy!).

Un pareil incident n'aurait eu aucune importance s'il ne s'était produit que par extraordinaire. On peut se tromper. Mais, nous l'avons dit, quantité de personnes se lamentaient sur leur correspondance égarée et si l'on entreprenait d'évaluer les déplacements de fonds qui en résultèrent annuellement dans les familles brouillées pour une lettre non distribuée, le total alignerait des millions!

Mais ce n'était pas là le seul motif de réclamations. On murmure contre les longues attentes devant les guichets, tandis que l'employé vérifie ses additions; on gémit de la durée des écritures; on crie contre les téléphones, vaudevillistes incongrus, infidèles artisans de quiproquos fâcheux et quant à la saleté des bureaux ouverts aux citoyens, ce fut un tel *tollé* qu'un journal entreprit de les nettoyer à ses frais pour faire honte à l'administration. Un peu moins répugnants, ils n'en furent par moins incommodes.

Il faut rendre cette justice à M. Simyan que, s'il n'a pas tout à fait réussi à rétablir le service dont il avait pris la charge dans un moment particulièrement difficile, il fit dans ce but des efforts intelligents et efficaces et prépara certainement la voie à son successeur M. Millerand, qui est un organisateur de tout premier ordre.

M. Simyan se trouvait en présence d'un personnel qui ne parlait plus que de grève. *Le Cri Postal*, organe des sous-agents des Postes, écrivait des choses comme ceci : « Nous ne voulons pas renoncer à ce qu'il y a de plus respectable, de plus inaliénable, de plus sacré : *le droit de se croiser les bras.* » Et l'on en usait. Un sourd mécontentement se répandait dans tout le personnel énervé. Le public non plus ne se montrait pas très satisfait.

Les causes du mal? Depuis 1905, la circulation des cartes postales illustrées avait pris une telle extension que leur mise en route et leur distribution exigeaient de la part des employés des heures de présence supplémentaires, alors que le travail normal se faisait toujours plus lourd.

Ce n'était pas assez. A la fin de l'année 1906, la taxe d'affranchissement des lettres tomba de 15 centimes à 10. On avait bien prévu un accroissement des correspondances à la suite de cette réforme, mais la montée fut telle qu'en dépit des renforts d'employés accordés par l'administration, on ne parvint pas à l'endiguer. Des courriers ne purent être distribués en entier.

DES BUREAUX QUI SONT DES PALAIS

Pour comble de malheur, les trains arrivaient constamment en retard, ajoutant aux causes d'encombrement imputables à l'administration d'autres causes dont elle était entièrement innocente, mais dont le public, toujours simpliste, ne manqua pas de lui faire crime. Nous eûmes l'humiliation de voir la Chambre de Commerce britannique de Paris protester courtoisement contre un état de choses très préjudiciable à la bonne marche des affaires.

Et je n'ai pas dit que, de par la mauvaise disposition des locaux de travail, des cas nombreux de maladie se produisaient parmi les employés, ce qui n'était pas pour hâter l'expédition du travail.

C'est à M. Simyan, il faut le dire, que nous devons les nouveaux bureaux de poste déjà presque partout substitués, à Paris et dans les grandes villes, aux bouges et aux soupentes qui en tenaient précédemment lieu. Aux parquets imprégnés d'une boue infecte et croupie, aux guichets empoussiérés, aux tablettes beurrées d'une crasse sans nom, aux réduits sans air ni lumière où le public s'entassait, circulait mal, se gourmait sans parvenir à se répartir convenablement devant les préposés auxquels il avait affaire, on a substitué des locaux clairs et aérés. Les guichets sont recouverts de verre, de céramique et d'opaline, les couleurs agréables à l'œil. La lumière électrique a remplacé le gaz et les lampes fumeuses, comme le chauffage hydraulique a chassé le poêle. Et les infortunés Parisiens qui avaient tant souffert dans le boyau abominable de la rue de Grammont, se pavanèrent à l'aise, aussi surpris que charmés, à travers le bureau modèle installé sur

HIER ET AUJOURD'HUI

L'automobile a remplacé les chevaux, le costume a été simplifié : le côté pratique a fait disparaître le pittoresque.

l'emplacement célèbre du perron de Tortoni et où des employés d'une inlassable courtoisie leur donnent des renseignements sur un ton fort amène.

Et puis le repos hebdomadaire fut établi. Cela gêne bien un peu le public forcé, chaque dimanche, de faire parfois d'assez longues courses pour atteindre le seul bureau du quartier qui reste ouvert sur quatre. Mais il se faut entr'aider et les travailleurs des postes éprouvent, comme les autres, le besoin de se reposer en famille.

On a aussi mieux réparti les heures de présence du personnel, de façon à n'avoir, aux heures où la clientèle est plus clairsemée, que le minimum d'employés indispensable, et à pouvoir disposer d'un grand nombre d'agents aux heures de « poussée ». C'est ainsi que, pendant les quatre heures lourdes, on parvint à ouvrir au public parisien quatre-vingts guichets supplémentaires.

De meilleures dispositions prises aux arrivées des trains-poste dans les gares et l'usage des automobiles pour le transport des sacs de dépêches permirent aussi d'améliorer et de hâter les opérations de tri, de timbrage et de distribution, qui étaient devenues si défectueuses et tellement embarrassées par les retards continuels des trains que des pluies de réclamations véhémentes s'abattaient chaque jour sur des personnalités responsables ou non. De la sorte, trois distributions sont faites à Paris avant midi.

Une meilleure répartition des effectifs a permis enfin de désencombrer les services de départ encore améliorés par l'obligation imposée aux expéditeurs de circulaires, de prospectus, de catalogues, s'ils veulent en payer l'affranchissement en numéraire sans s'occuper du timbrage, de trier ces plis par départements. Une autre mesure qui a rendu de l'élasticité aux départs, consiste à accorder aux journaux une réduction de moitié sur l'ancien tarif, à condition qu'ils ne remettent leurs feuilles aux Postes que « routées », c'est-à-dire triées et mises en liasses faites et adressées suivant les indications d'un carnet établi dans ce but par l'administration.

Grâce à ces mesures, l'écoulement des courriers s'effectue régulièrement, aussi régulièrement qu'on peut l'espérer, étant donné que l'erreur est humaine et qu'une lettre adressée à Dôle (Jura) a toujours une propension aussi étrange qu'absurde à s'en aller faire un tour du côté de Dol (Ille-et-Vilaine), que Jussey appelle invinciblement Jersey dans l'esprit d'un agent dévoué à ses fonctions, mais peu rassuré sur le sort d'une demande en mariage, que les Chapelle-en-ceci ou en-cela sont regrettablement innombrables, à l'instar des Châteauneuf et que bien des Saint-... se ressemblent d'une manière étonnante.

Ajoutez à ces divers *drawbacks* des relations épistolaires qu'on a vu dernièrement un facteur qui, depuis des années, jetait dans une pièce de débarras tous les courriers qu'on lui confiait à distribuer. Cela faisait une imposante montagne où picoraient des poules. Quoique ce fait monstrueux ne se soit vu que cette fois-là, le malheur peut vouloir qu'on se trouve justiciable d'un admirateur de ce fantaisiste qui, violemment secoué et interrogé d'importance, ne sut que répondre :

— Moi, vous savez, j'aime pas beaucoup la marche pédestre.

Que ne lui votait-on une auto d'honneur? Disons, d'ailleurs, que le personnel des Postes est, en somme, un personnel d'élite et qu'un pareil facteur est une sorte de monstre honni de tous ses collègues.

On rattrapera le temps perdu

Mais, au fond, notre organisation des Postes est surannée; elle n'a tenu qu'un faible compte des progrès de la civilisation et de la science, des besoins toujours plus grands du public, *du prix toujours plus élevé du temps*. Ce premier débrouillage effectué, il restait encore beaucoup à faire. Le nouveau ministre des Travaux publics et des Postes a entrepris de regagner le terrain perdu par notre administration sur ses concurrents étrangers, et chaque jour voit apparaître quelque utile innovation.

C'est ainsi que, malgré toutes les augmentations du nombre des employés en service aux moments d'affluence, c'est-à-dire entre quatre et six heures du soir, l'encombrement du public se pressant aux guichets diminuait à peine. Cela tenait surtout aux méthodes de travail employées. Qu'il s'agît de recommandation ou d'argent à expédier de quelque manière, l'employé devait recopier deux et trois fois les noms et adresses de l'expéditeur et du destinataire, la somme envoyée, etc. Et puis tout un jeu de timbres entrait en danse. On perdait là un temps précieux, le public grognait et manquait souvent de ce fait des affaires importantes. De pareils abus ne se

CE QU'ON NE VERRA PLUS

C'est l'affreux petit bureau de poste parisien installé à l'étroit dans un local mal éclairé et mal aéré et où le public, incommodément entassé, n'entrait qu'avec une appréhension compréhensible.

voyaient pas à l'étranger, je dis : dans les pays étrangers où l'organisation des services est bonne et pratique.

M. Ch. Dumont, le rapporteur du budget des P. T. T. a calculé qu'en France, il fallait en moyenne : 5 minutes pour expédier un mandat télégraphique, 4 pour une lettre chargée, 2 1/2 pour un mandat, 2 pour une lettre recommandée, 1 1/2 pour un échantillon recommandé. Or, à Berlin et à Genève, il est loin d'en être ainsi. M. Dumont nous apprend que, même aux heures des plus importants courriers, les bureaux de poste y semblent déserts, si on les compare à ce que sont les nôtres aux mêmes moments de la journée.

Montre en main, le rapporteur des P.T.T. a constaté qu'un agent suisse donna *en 55 secondes à 5 personnes des reçus pour 8 lettres recommandées.* Chez nous, il aurait fallu un quart d'heure ! (suivant les anciens errements). En moyenne, à Genève, il faut 20 secondes pour une lettre chargée, 15 pour une lettre recommandée, 30 pour un mandat postal ou un mandat télégraphique.

UN MINISTRE RÉFORMATEUR

Sans être complètement parvenu à vaincre des habitudes de routine séculaires, M. Millerand a grandement remédié à ces effroyables pertes de temps. Désormais, l'employé chargé de l'enregistrement d'une lettre chargée ou recommandée n'a plus qu'à contrôler l'affranchissement. Sans autre formalité, il délivre à l'expéditeur un récépissé mentionnant la nature de l'envoi, le nom du destinataire et le lieu de destination. Le ministre a attiré l'attention de ses subordonnés sur l'importance qu'il fallait attacher à la bonne mise en œuvre de ces nouveaux procédés et a fait appel à la bonne volonté de tous. Il a fait son devoir de ministre. Faisons notre devoir de journaliste et incitons le public, si souvent grincheux et malveillant, lui aussi, à rendre ces réformes pratiques par un effort correspondant de bonne volonté et *d'intelligence* !

Après cela, on nous a donné les *cinq mots pour un sou.* Depuis quelque temps, on pouvait déjà revêtir une carte postale de cinq mots ne constituant qu'une formule de politesse. Mais cette réforme, pourtant faite, Dieu le sait, dans les meilleures intentions du monde, n'aboutit qu'à un nombre effroyable de contestations, de contraventions, de procès, de surtaxes vexatoires... En effet, comment apprécier, quand on n'est pas très lettré, si telle formule rentre dans la catégorie *politesse* ou dans la catégorie *correspondance-information*?

Un des *Chinois* des Postes — on appelle ainsi familièrement les employés chargés de ces épineuses exégèses — nous a dit qu'avec sa grande expérience de la mentalité du public, il avait prévu et annoncé ces difficultés. Une personne qui avait pu impunément envoyer à découvert, pour cinq centimes, ces cinq mots : « Vous envoyons toutes nos amitiés », ne pouvait comprendre qu'elle ne pût pas écrire dans les mêmes conditions : « Vous attendons à dîner mercredi ». D'où batailles.

Mais le rôle du Chinois est terminé. Désormais, on peut mettre sur toutes les cartes postales à 0 fr. 05 cinq mots quelconques, quelle que soit, d'ailleurs, leur signification : « Echéance reportée à fin mars », « Note prise, exécutons rapidement commande », etc.

Nous avons enfin la lettre de 20 grammes pour la taxe de 0 fr. 10. Ce n'est, d'ailleurs qu'une affaire de mois. Nous l'avons et nous ne verrons plus, par exemple, les habitants d'Armentières, pour éviter les taxes qui grevaient les lettres au-dessus de 15 grammes, franchir le pont de la Lys et s'en aller jeter dans les boîtes belges leurs lettres pour Lille ou Roubaix, économisant avec les timbres belges, au détriment de notre trésor, une économie de 0 fr. 20 par lettre de 100 grammes.

On a enfin supprimé la catégorie des papiers d'affaires et l'on taxe maintenant au même tarif les plis fermés ou ouverts, ce qui supprime une source continuelle de froissements entre le public et l'administration, par suite des interprétations abusives ou arbitraires que les fameux Chinois donnaient des mentions manuscrites contenues dans les plis ouverts.

Les papiers d'affaires sont pratiquement assimilés aux lettres ordinaires qui paient 0.10 jusqu'à 20 grammes, 0.15 de 20 à 50 grammes, 0.20 de 50 à 100 grammes et ainsi de suite en ajoutant 0.05 par 50 grammes ou portion de 50 grammes. Ceci pour la France et les colonies. La lettre de 20 grammes existe également au tarif international à 0.25. Puis c'est 0.30 de 20 à 40 grammes et 0.55 de 40 à 60 grammes. La limite du poids, tant pour la France que pour l'étranger est de 1 kilo. En dimension, on ne peut dépasser 45 centimètres

L'ESCALIER

VUE INTÉRIEURE DU BUREAU

UN GUICHET

A gauche, un guichet du nouveau bureau; au-dessous, le carrelage du plancher.

LA MARQUISE DU BUREAU

LE BUREAU DE POSTE DU BOULEVARD DES ITALIENS

Les bureaux de poste construits récemment sont de véritables palais; un simple coup d'œil jeté dans les différents services de celui du boulevard des Italiens permettra de s'en rendre compte.

de côté. Les rouleaux peuvent avoir jusqu'à 75 centimètres de longueur ou 10 centimètres de diamètre.

Enfin, constatons qu'un des premiers accords convenus entre la France et l'Allemagne, accords qui sont une preuve évidente de détente, consiste en ce qu'au lieu de se faire une absurde concurrence télégraphique, les deux pays se prêteront mutuellement leurs câbles sous-marins. Cela est excellent.

D'autres très importantes réformes nous sont promises, qui feront enfin des Postes françaises un organisme en rapport avec les besoins de l'époque. Aurons-nous, ainsi que le désirent les commerçants français et anglais, la correspondance à 0.10 avec l'Angleterre? Les deux gouvernements assurent que cela creuserait dans leurs budgets respectifs, des trous difficiles à boucher. Attendons. Comme il importe de faciliter avant tout les opérations commerciales et financières, nous aurons bientôt le *chèque postal*. Moyennant un cautionnement fixe de 100 francs, une taxe de 0 fr. 05 0/0 sur les versements, de 0 fr. 10 0/0 sur les paiements (ces deux charges incombant au titulaire du compte), un commerçant pourra payer, se faire payer au moyen de carnets de chèques délivrés par la Poste. D'où grande commodité pour tous ceux qui, rentiers ou commerçants, ont à effectuer des mouvements de fonds, particulièrement les habitants des communes où il n'existe aucun établissement de crédit. Entre deux personnes possédant un compte postal, toutes les opérations se règleront sans déplacement de capitaux par de simples virements.

Grande et incroyable nouvelle : on prétend que les téléphones fonctionneront utilement et économiquement, peut-être automatiquement. Ce serait l'âge d'or pour tous ces pauvres abonnés qui, lorsque l'idée saugrenue leur vient de causer entre eux, n'ont d'autre ressource, pour échapper à la folie qui menace quiconque a l'effronterie de réclamer une communication, que de prendre une voiture et de s'aller voir. Un plan d'action est établi, paraît-il. Si c'était vrai, pourtant!

Mais cela ne suffit pas. Il faut que l'expédition des mandats télégraphiques, généralement si pressants, ne soit plus encombrée par une quantité de formalités inutiles, qu'elle soit aussi rapide que celle des mandats postaux, qu'on trouve moyen d'y appliquer l'innovation excellente du paiement à domicile qui a si bien réussi avec le si commode mandat-carte.

Alors, les commerçants et les industriels, heureux de recevoir le soir, comme cela se pratique maintenant, les lettres recommandées expédiées le matin à Paris, capables de manier aisément leurs fonds, leurs commandes et leurs expéditions, et possédant la précieuse lettre-télégramme, s'aviseront aussi, que peut-être ils pourraient, de leur côté, améliorer leurs procédés surannés et la France retrouvera une prospérité qui menace de diminuer peu à peu jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour qu'on puisse la reconquérir.

Il serait aussi à souhaiter que les employés, comprenant qu'on s'efforce d'améliorer leur sort dans la mesure du possible, fissent preuve de bonne volonté et de complaisance, jusqu'à renoncer à jamais à des grèves aussi ruineuses pour eux que pour leur nation.

En perpétuel perfectionnement

On tire cependant parfois de bons enseignements d'une grève. C'est ainsi que la dernière nous apprit que nos compagnies télégraphistes du génie n'avaient qu'une rudimentaire connaissance des appareils et ne télégraphiaient guère qu'au petit bonheur. C'eût été du beau en cas de guerre! On remédie aussi à cela et on se préoccupe de donner une grande extension à la télégraphie sans fil de jour en jour plus indispensable.

Qu'on veille aussi sur la bonne utilisation des crédits. Une anecdote montrera l'usage trop électoral qu'on en fait parfois, quand *on* a le bras long. Il était dans certain arrondissement, une petite commune. Cette commune possédait un unique facteur qui lui suffisait bien et dont la vie était une félicité sans mélange, car il n'avait pas vingt lettres à distribuer par jour.

Un jour, le facteur vit tomber dans sa boîte une folle dégringolade de numéros d'un journal du département. Il y en avait pour tous les habitants, qu'ils fussent à deux pas de la poste ou à plusieurs kilomètres. Et la douce tournée du facteur-rentier se mua en une course au clocher de 40 kilomètres. Cela dura ainsi des jours et des jours. Le brave facteur, fourbu, se rendit et protesta auprès de son député que la position devenait impossible.

Or, il se trouva que le député avait justement un protégé à caser. Obligeant et bénin, il obtint la nomination d'un facteur sup-

D'UN SIÈCLE A UN AUTRE

La table qui servait au tri des lettres dans le petit bureau parisien au XVII^e siècle ne serait même pas visible au milieu de l'immense salle de l'Hôtel des Postes où l'on procède aujourd'hui à la même opération. Cette proportion ou plutôt cette disproportion donne quelque idée de l'accroissement du travail que le service du courrier nécessite chaque jour à Paris.

pléant. Aussitôt celui-ci installé, le déluge de journaux tarit subitement. L'ancien facteur a un camarade pour lui tenir compagnie quand il fume sa pipe et, à eux deux ils distribuent une demi-douzaine de lettres par jour. Voilà, n'est-il pas vrai, un assez joli tour?

Mais ne nous égarons pas dans la politique. Elle n'a guère que de fâcheux spectacles à nous offrir. Contentons-nous de donner un bon point au ministre qui a su, en peu de temps, apporter tant de bonnes améliorations dans un service profondément gangrené par l'anarchie et la routine. Disons-lui toutefois qu'il ne faudra pas s'arrêter en aussi bon chemin. Un organisme aussi utile et aussi compliqué que les Postes, Télégraphes et Téléphones doit être, comme le monde, en perpétuel devenir, en perpétuel fonctionnement.

Quand on installa, il y a quelques années, les appareils télégraphiques Baudot, qui permettent actuellement d'envoyer plusieurs télégrammes à la fois à l'aide d'une seule ligne, on s'extasia. Or, voici que le Baudot est presque démodé et qu'on parle d'appareils susceptibles d'envoyer, sur une seule ligne, une bien plus grande quantité de télégrammes simultanés. Ces appareils, il va nous les falloir.

Il faut aussi que la télégraphie sans fil, dont l'usage se perfectionne et tend à se répandre de plus en plus, soit pratiquement mise à la disposition du public... Il ne faut pas s'endormir sur ses lauriers, si mérités soient-ils.

Pensez qu'en 1903, l'Amérique expédiait 9.390.010 envois postaux; l'Europe 20.248.210; l'Asie 1.508.430; l'Afrique 139.270; l'Australie 484.230. Ces chiffres sont devenus respectivement: 11.062.778; 22.969.920; 2.203.983; 292.151; 586.770.

Il s'agit de montrer que la vieille réputation de « débrouillardise » des Français n'est pas usurpée.

PAUL VILLERS.

AUJOURD'HUI

Les paniers spéciaux débordant de correspondances vont être transportés dans la salle de tri; au-dessus d'eux, émerge le luxueux modèle adopté au bureau de poste du boulevard des Italiens pour indiquer au public la spécialité de chaque guichet. Dans les médaillons du bas : à gauche, M. Millerand, ministre des Travaux publics, des Postes, Télégraphes et Téléphones; à droite, son « bras droit », M. Raoul Persil, directeur de son cabinet.

James J. Jeffries. — *Jack Johnson.*

NOIR CONTRE BLANC. — Le 4 juillet, le fameux boxeur Jeffries qui fut longtemps champion du monde se mesurait avec le nègre Johnson champion du monde depuis le 26 déc. 1908. Au cours du quinzième round du match, disputé à Reno (Etats-Unis), Jeffries a été battu. Johnson gagne 500.000 fr.; Jeffries 400.000 fr. Le résultat de ce match suscita de vrais troubles dans certaines villes des Etats-Unis.

Un vol de Olieslaegers. — LEBLANC. — *Un vol de Leblanc.*

LE MEETING DE REIMS (3 au 10 juillet), a offert le plus vif intérêt. Tous les records y ont été battus. Leblanc s'est classé 1er le 5 juillet dans l'éliminatoire de la Coupe Gordon-Bennett, en accomplissant les 100 kilom. en 1 h. 19, devant Latham : 1 h. 24 et Labouchère. La Coupe Michel Ephrussi est gagnée par Leblanc.

OLIESLAEGERS, a couvert au meeting de Reims, 1.793 kilom. Recordman de la distance et de la durée avec 392 kilom. 750, en 5 h. 3 m. 50 s.

MORANE s'adjuge le record de la plus grande vitesse que détenait Curtiss. Ce record passe de 88 kilomètres à l'heure, à 106 kilomètres!

LATHAM enlève magistral ment, (7 juillet), le record de la hauteur : 1.388 mètres; Paulhan était allé jusqu'à 1.269 mètres à Los Angeles.

MEETING DE ROUEN (19 juin). — Morane remporte le Prix des Passagers, Dickson le Prix de la plus grande distance et Cattaneo le Prix de la Totalisation des distances (243 kilomètres). — WACHTER, le premier jour du meeting de Reims, tombe de 150 mètres et se tue. Il volait pour la première fois en public.

DELAPLANE, vainqueur de la course de skiffs seniors, devant Hermans et Ripault (Courbevoie, 3 juillet.)

NUAGE, par Simonian et Nephté, à Mme N. G. Cheremeteff (jockey Ch. Childs), vainqueur du Grand Prix de Paris, devant Reinhardt, Bronzino, Charles O'Malley et Lemberg (26 juin).

GEORGES BLANCHET, pour la 3e fois vainqueur du Grand Prix de l'Aéro-Club, (Saint-Cloud-lac de Walchensée).

PRATDESSUS s'adjuge le championnat de France de la Fédération des Patronages en sautant 6 m. 09 (Gentilly, 26 juin).

GRANEY gagne le championnat de saut à la perche, franchissant la barre à 3 m. 10. Au lancement du disque, premier : Tossier (32 m.).

LE PRIX DU GÉNÉRAL O'CONNOR (military d'Auteuil, 19 juin), est gagné par Lowland lad (M. Sagot), devant Yvoire (M. d'Andlau).

LE JOUR DES DRAGS (24 juin), fut brumeux et maussade. — Journaliste gagne le Prix des Drags; à M. E. Fischoff (E. Pigott).

LE GRAND STEEPLE-CHASE DE PARIS (19 juin), est remporté par Jerry M., à M. Assheton Smith, devant Saint-Amour. — MARATHON. — La course de Marathon (26 juin), 40 kilomètres, est gagnée par Prévost en 2 h. 36. — LE PRIX DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE (3 juillet), est gagné par Oversight à M. A. H. Vanderbilt, devant Marsa.

Le Gérant : CAMILLE LECESTRE   G. DE MALHERBE, IMPRIMEUR, 12, PASSAGE DES FAVORITES, PARIS (XVe)

Je sais tout

ALPHONSE XIII, ROI D'ESPAGNE

Photographie directe en couleurs faite par notre envoyé spécial. *(Voir l'article page 133.)*

... & Cie, 90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS

FIGURES ROYALES

Il est curieux de noter une étrange ressemblance entre la physionomie de Ferdinand III, dit le Saint, qui régna en Castille au XIIIe siècle, et dont la toile du Greco nous a conservé les traits, et celle d'Alphonse XIII, son successeur actuel sur le trône d'Espagne.

LES UNIFORMES DU ROI

De gauche à droite : le roi, en uniforme de l'état-major ; de l'Ordre militaire; de général petite tenue; de l'escorte royale.

LES UNIFORMES DU ROI

De droite à gauche: en uniforme de général, tenue de gala avec capote; des hussards de Pavie; de l'Ordre militaire (autre tenue).

mêler aux acclamations les puissants éclats de leur voix. Enfin, ils caracolaient et suivaient avec une suprême élégance tous les luxueux accessoires de leur harnachement qui scintillaient au soleil comme des miroirs...

« On était étourdi, émerveillé d'un tel défilé de richesses. Les diadèmes royaux valent un million; les colliers, les bracelets, un capital énorme; les costumes, — ceux des majordomes comportent à eux seuls pour six mille francs de broderies, — une montagne d'argent; les plumes, les velours, les dentelles, une montagne d'or. »

Voici le roi devant le Congrès.

— Sire, dit le doyen des présidents, le marquis de la Vega de Armijo, les Cortès de la monarchie sont réunies; daignerez-vous prêter devant elles le serment que prescrit l'article 45 de la Constitution.

Le roi pose sa main droite sur le livre de la Constitution que tiennent les deux présidents du Sénat et de la Chambre et, d'une voix ferme et claire, prononce le serment :

— Je jure de respecter et de faire respecter la Constitution et les lois de la monarchie et de m'inspirer dans tous mes actes du bonheur du peuple. Si je suis fidèle à mon serment, que Dieu me récompense; qu'il m'en demande compte si je suis parjure...

Alphonse XIII était roi. Depuis, sa jeune existence a été fleurie d'événements heureux, bouleversée aussi par des épisodes tragiques. Et quand je pensais à la destinée de ce jeune homme sur qui pèsent depuis l'enfance de si graves et de si lourdes responsabilités, j'évoquais le juvénile et charmant Alphonse XIII que les Parisiens acclamèrent et qui leur fut, de suite, si sympathique par sa crânerie dans l'attentat dont il faillit être victime avec M. Loubet, par sa gaîté, par la grâce familière de son salut...

JE CONNAIS BIEN " JE SAIS TOUT "

Et c'est cet Alphonse XIII que je retrouve au moment où je suis introduit auprès de Sa Majesté. Le roi, dont il est inutile de rappeler la physionomie cent fois décrite, est en simple costume gris. Il joue gentiment avec son fils et lui apprend le maniement d'un petit fusil.

— Je connais bien *Je sais tout*, nous dit-il tout de suite, et j'en suis le lecteur assidu et fidèle, comme des autres Publications Pierre Lafitte : *Femina*, *La Vie au Grand Air*, *Musica*, *Fermes et Châteaux*.

Et tout de suite il se soumet à l'épreuve redoutable de l'objectif. Et, tandis que je fais mes préparatifs, il me parle de Paris qu'il aime et qu'il admire non en touriste royal qui ne voit les choses qu'à travers la poussière des cortèges officiels, mais comme un Parisien averti, au courant de tout le mouvement littéraire, théâtral et artistique. Le roi, qui lisait peu jadis, — les sports l'absorbaient, — lit beaucoup maintenant.

Et je dois dire tout de suite que, sans rien perdre de sa grâce, de son affabilité, de cette charmante jeunesse qui séduit par son abord, Alphonse XIII m'a paru plus grave. Les soucis du pouvoir ont mis leur sceau sur cette figure dont le sourire a quelque chose de plus réfléchi. Et le travail qu'assume le souverain y est pour quelque chose. Les gens en place, ceux qui détiennent une autorité quelconque, savent que, de toutes les besognes, la plus ingrate et la plus fatigante aussi est celle qui consiste à recevoir les visiteurs. Il faut écouter, répondre, passer d'un sujet à un autre, beaucoup parler, beaucoup écouter aussi. Or, le roi reçoit tous ceux qui ont un titre quelconque à solliciter une audience. Il est d'avis qu'il y a toujours quelque chose à apprendre; dans certains cas, des injustices à réparer. Et il lui arrive, dans une journée, de recevoir cent cinquante personnes, depuis le premier ministre qui vient l'entretenir des affaires de l'État jusqu'à l'officier subalterne qui, changeant de garnison, vient saluer son roi. Pour ma part, lors de ma première entrevue, quand je quittai le cabinet royal à midi un quart, il avait encore trente personnes à recevoir... ce qui met le déjeuner à une heure fantaisiste. Ceci pour ceux qui croient que le métier de souverain est une aimable sinécure. Et durant que j'étais là, les officiers se succédaient, apportant des rapports qu'Alphonse XIII lisait et annotait avec la vivacité qu'il apporte en toutes choses. Dans ce vieux palais plein de grandioses souvenirs et où l'on pourrait croire que s'écoulent augustement des existences nostalgiques, se déploie une activité, je dirai presque américaine! J'étais avec le roi sur la petite terrasse privée quand un aide de camp, en grand uniforme, vint lui donner lecture du rapport sur l'attentat de Barcelone. Evidemment un voile sombre passa sur le visage du jeune roi, un voile de douleur et de tristesse, mais on sentait qu'il se

LA PLUS RÉCENTE PHOTOGRAPHIE D'ALPHONSE XIII

Elle a été prise à la suite de l'entretien accordé par le souverain à l'envoyé spécial de Je sais tout.

maîtrisait afin de pouvoir juger froidement, et un spectateur non prévenu n'aurait pu discerner son émotion.

J'ai interrogé beaucoup de personnes de son entourage direct en ce qui concerne la terrible menace anarchiste qui pèse toujours sur cette tête d'un jeune roi qui est aussi un jeune mari et un jeune père.

— Le roi, m'a-t-il été répondu, a un fatalisme souriant. Il a échappé, par miracle, tant de fois. Le jour de son mariage, un engin éclate et ne le tue pas grâce à un fil télégraphique, lequel fit dévier l'engin qui éclata obliquement, tuant le cocher, un des chevaux, des postillons et des soldats de l'escorte et respectant la voiture royale, dont le siège et l'une des roues seulement furent endommagés. Un an avant, dans la nuit du 31 mai au 1er juin, le roi revenait de l'Opéra avec M. Loubet, alors Président de la République. La voiture s'avançait au petit trot dans l'avenue de l'Opéra, entre les rangées innombrables de curieux. Au moment où le carrosse allait déboucher au coin de la rue de Rohan pour entrer dans la rue de Rivoli, une détonation retentit et l'on aperçoit une flamme jaune à cinquante centimètres de la roue gauche arrière de la voiture. Une bombe avait été lancée. Un garde de Paris fut désarçonné; le cheval d'un cuirassier s'abattit. Alphonse XIII se leva, agita son casque pour montrer qu'il était sain et sauf et cria à l'escorte : « Ce n'est rien, Messieurs, rassurez-vous, ce n'est rien ! »

De tout cela, il serait impossible de se douter, à voir Alphonse XIII passer sans escorte sur la Puerta del Sol tous les après-midi. Sa voiture va à une allure très modérée; il est aussi facile de l'approcher qu'une victoria traînant un bourgeois quelconque. Quand il se déplace, il va déjeuner ou dîner au wagon-restaurant comme le commun des mortels. A six heures, le soir, il va en promenade du palais royal au Passeo de Castillana. Mêlé à la foule, je le regardais passer. Tout le monde le saluait avec ce respect mêlé d'attendrissement qu'a le peuple espagnol pour ce roi si jeune. Un ouvrier prit son fils dans ses bras.

— Regarde, dit-il, voilà le roi.

Le petit regarda, enleva sa casquette, puis, déçu...

— Oh ! dit-il, le roi a un chapeau comme le tien.

Comme je m'entretenais de Sa Majesté avec un familier de la cour, celui-ci me dit :

— Je crois que l'on a donné une fausse idée d'Alphonse XIII en le montrant toujours en train d'accomplir quelque prouesse sportive. Votre article dans *Je sais tout* doit remettre les choses au point et, si vous voulez placer notre auguste souverain dans son cadre, ne choisissez pas, je vous prie, un « court » de tennis sur une piste hippique, mais venez avec moi...

Et mon interlocuteur me conduisit dans la salle du Conseil des ministres.

— C'est ici, me dit-il, et dans son cabinet de travail qu'Alphonse XIII passe le plus clair de sa vie et si, en homme moderne, il ne dédaigne point les sports, soyez persuadé qu'il sait les reléguer à leur place.

Je regardais la salle où nous nous trouvions et où

HÉRITIER DU TRONE, INFANT ET INFANTE

Cette ribambelle de bébés représente, dans les poses les plus gracieusement enfantines, les deux fils des souverains espagnols : Don Jaime, 2 ans 1/2, et le prince des Asturies, 3 ans 1/2, héritier du trône, qu'on voit aussi, en haut, prenant ses premiers exercices d'équitation, sous la surveillance de deux piqueurs. Sur les bras de la reine sa mère, la petite princesse Béatrix, née l'an dernier.

à l'heure actuelle se débattent les questions si graves dont dépend peut-être le sort de l'Espagne.

Une grande table, en bois de noyer, servant aux Conseils que le souverain tient avec les ministres, occupe le milieu de la pièce. La place du roi est marquée par un siège un peu plus luxueux que les autres.

Aux murs, des beaux portraits de princes de la Maison de Bourbon, puis un magnifique van der Weiden, véritable chef-d'œuvre de l'école flamande. C'est l'effigie de Philippe de Bourgogne, fondateur de la Toison d'Or. C'est devant cette table, qui a été envoyée à Bruges, par le roi, lors de la dernière exposition, qu'Alphonse XIII reçoit le serment des nouveaux chevaliers de la Toison d'Or, devant le Chapitre assemblé.

LE PALAIS ROYAL ÉBLOUISSANTE FÉERIE

Je ne saurais mieux faire pour décrire le palais que de me reporter à la description qu'en fait M. Charriaut, imaginant une fête:

« L'entrée par la place de la Armeria est grandiose. Deux cents domestiques en livrée et poudrés à frimas sont espacés sur chaque marche depuis la porte jusqu'à la salle des fêtes. Les hallebardiers de service frappent un coup de leur hallebarde pour chaque grand d'Espagne et chaque grand cordon qui fait son entrée. Les salons, illuminés à perte de vue, se déroulent en enfilade. La grandiose *saleta* avec ses grands cadres, son plafond peint par Maella, son lustre géant en vieux cristal de roche, précède le *saloncito* (sorte de boudoir) où l'on admire les tableaux de Goya, dispersés, du reste, dans toutes les pièces, comme si l'âme du peintre immortel devait se retrouver partout chez elle. Puis, la salle du trône, immense, imposante, et pourtant égayée par les œuvres d'art, les hautes glaces, les larges fenêtres qui échancrent leurs baies sur la place de la Armeria, son plafond, chef d'œuvre de Tiepolo.

« Voici le salon des armures, tendu de Gobelins; le salon des glaces où se tiennent le président du Conseil et les ministres; le buffet, installé dans la salle à manger ordinaire; le billard du roi; le salon des étoffes brodées où sont installées les volières pleines d'oiseaux des îles; le cabinet royal.

« De merveilleuses tapisseries Renaissance, à sujets de chasse, recouvrent les murs, une haute cheminée de bois fait face aux fenêtres.

« Et partout des bibelots et des objets d'art: un marbre de Pradier émerge d'une étoffe d'azalées. Sa blancheur délicate fait rêver de la Grèce.

« Çà et là, des souvenirs, des émaux, des livres rares, un missel d'Isabelle la Catholique, de précieuses reliures. Une délicieuse miniature représente la reine Marie-Louise, donnant la main à son fils Ferdinand VII, alors enfant. Souriante, elle montre, dans le lointain, quelque chose au petit prince. Est-ce le trône qui l'attend? Mais en même temps, la reine serre le bambin contre elle, dans un geste de maternel effroi. »

Ces descriptions vous donneront une idée approximative de la richesse extraordinaire du palais royal. La jeune reine d'Espagne a mis, dans ces vieux murs, l'éclat de sa beauté blonde, — et aussi son goût tout anglais de confort dans la lumière.

Nous sommes loin ici, malgré tout, de l'Escurial où toute l'Espagne de jadis se réveille, dans sa beauté sombre et tragique, où l'on évoque les vers que soupire douloureusement le duc de Reichstadt dans l'*Aiglon*:.

... Oh! ce serait un crime
Que de faire monter, pays clair et sublime
Sur ton splendide petit trône impérial
Un être de malheur, d'ombre et d'Escurial!
Et si, lorsque plus tard je serai sur ce trône,
Le passé, m'allongeant dans l'âme sa main jaune,
Venait y déterrer de ses ongles hideux
Je ne sais quel Rodolphe ou quel Philippe Deux?
J'ai peur qu'au bruit flatteur et doré des abeilles,
Monstre qui dors peut-être en moi, tu te réveilles!

Mais le mystérieux Escurial n'est plus maintenant qu'un musée et nulle existence royale n'est plus simple que celle d'Alphonse XIII et de la reine Victoria, nulle existence royale ne s'éloigne davantage des rigueurs d'une étiquette discrète.

Depuis longtemps déjà les souverains espagnols peuvent circuler dans le palais royal sans être précédés d'aucun hallebardier.

Quant à la *Camarera mayor*, qui rendait la vie si dure à la pauvre reine de *Ruy Blas*, elle a aujourd'hui des attributions nettement définies par le protocole et qui consistent à accompagner Sa Majesté dans certaines cérémonies. C'est Madame la duchesse de San Carlos qui occupe ces hautes fonctions. Dans les actes officiels et de cour, une dame d'honneur, grande d'Espagne, est aux côtés de la reine, qui a aussi à son service deux demoiselles d'honneur, Mlle C. de Heredia et Mlle G. Loggoro.

LE SOUVERAIN EN CONFÉRENCE AVEC LE PRÉSIDENT DU CONSEIL

Dans le petit salon attenant à la chambre où a lieu la réunion des ministres, Alphonse XIII s'entretient avec M. Canalejas, président du conseil.

ALPHONSE XIII VISITANT UNE IMPRIMERIE

Le jeune roi d'Espagne, qui aime beaucoup les journalistes et les journaux, ne dédaigne pas de se rendre parfois dans les imprimeries madrilènes. Le voici, s'intéressant au tirage d'un grand illustré.

Bien simplifiés aussi les repas, — en ce qui concerne, bien entendu, les formules d'étiquette, — car, pour les menus, Alphonse XIII, en véritable Bourbon qu'il est, jouit d'un très grand appétit. J'ai pris à titre de curiosité deux menus de Sa Majesté, l'un, en date du 4 mars, l'autre en date du 9 mars. Voici le premier, sur un magnifique bristol, timbré aux armes du roi :

Sopa de legumbres con pan tostado
Salmonete à la parrilla
Tallarines con trufas
Lubina al horno salsa mostaza
Croquetas de patatas
Ensalada
Esparragos salsa holandesa
Timbal à la Parisienne
Hielado hojaldre
Savoury

Ce qui veut dire : soupe de légumes avec pain rôti; saumon; terrine truffée; louvines, présentées à la sauce moutarde; croquettes de pommes de terre; salade; asperges sauce hollandaise; timbale à la parisienne; glace feuilletée; desserts.

Autre menu :

Bouillon de poulet
Oeufs à la Chartres
Chateaubriand
Foie gras truffé
Poulet de France rôti
Salade
Asperges sauce hollandaise
Meringues au curaçao
Soufflé glacé au chocolat
Biscuits
Vins : Jerez, Château-Yquem, Château-Latour, Champagne, Malaga.

LE ROI D'ESPAGNE EN VOYAGE

Le premier cliché représente le roi dans un wagon de la Compagnie des wagons-lits (il voyage rarement en souverain), accompagné de deux intimes. En bas, le roi, dans une carriole andalouse, se rend à la chasse.

Nous avons montré, au début de cet article, Alphonse XIII jouant avec son enfant comme Henri IV avec les siens. Il est impossible de consacrer un article à Alphonse XIII sans parler un peu... d'Alphonse XIV. On s'occupa de lui bien avant sa naissance. D'abord, au sujet de son titre. En effet, un décret daté du 3 avril 1907, qui règlemente le cérémonial à la naissance de l'enfant royal, le qualifiait de

prince des Asturies s'il était mâle et seulement d'infante si c'était une fille. Or, le titre de prince des Asturies, qui équivaut à celui de Dauphin de France, est toujours rattaché à la qualité d'héritier de la couronne. Aussi, les journaux d'opposition parlèrent-ils d'un retour déguisé au régime de la loi salique, excluant les femmes du trône, et firent-ils entendre que la monarchie actuelle inclinait vers les doctrines du carlisme. Le gouvernement se hâta d'expliquer qu'il n'avait voulu qu'assurer plus de stabilité au titre de prince des Asturies, en évitant, dans le cas de la naissance d'une fille, suivie de celle d'un garçon, que la première reçût ce titre pour en être bientôt privée. Cette décision aurait pu se fonder sur l'exemple de l'infante Isabelle.

Princesse des Asturies, c'est-à-dire héritière du trône à sa naissance, l'infante Isabelle redevint simplement infante d'Espagne lorsque son frère naquit. Puis le prince des Asturies ayant été proclamé roi, sous le nom d'Alphonse XIII, elle reprit son titre et ses droits. Le roi se maria : il eut une fille. De nouveau, la princesse Isabelle céda le titre de princesse des Asturies et d'héritière directe à l'enfant royal, — cette fois sans espoir de le ressaisir.

On ergotait encore quand le jeune prince des Asturies fit son entrée dans le monde. Alors eut lieu, selon l'us solennel, la cérémonie de la présentation.

M. Maura, président du Conseil, arriva l'un des premiers, bientôt suivi du corps diplomatique et de tous les dignitaires. A côté des robes ecclésiastiques, des uniformes militatres, chamarrés de broderies et de décorations, les représentants des quatre ordres militaires : Alcantara, Santiago, Monteja et Calatrava qui datent du moyen âge, se drapaient dans leur manteau flottant. Les Cortès, dissoutes depuis le mois de mars, n'étaient représentées que par leurs pésidents : MM. Montero Rios et Canalejas.

Après les invités officiels venaient les invités du roi. Parmi ceux-ci on remarquait le duc de Veragna, descendant de Cristophe Colomb, et le marquis des Alcanices qui se vantait d'avoir assisté à la présentation des trois Alphonses de Bourbon en un demi-siècle.

Enfin le roi paraît, vêtu de l'uniforme du 1er régiment de ligne. Il est enchanté! C'est un fils. Il le porte lui-même, enveloppé de flanelle et de dentelles.

— Il est robuste, s'écrie-t-il. Il pèse plus de quatre kilogs.

Et, curieux rapprochement a faire en ce moment de tension entre l'Espagne et le Vatican, le pape Pie X fut prévenu le premier, comme parrain du nouveau-né.

Texte et photographies de notre envoyé spécial, M. Chusseau-Flaviens.

LE ROI D'ESPAGNE AU MILIEU DE SA MAISON MILITAIRE

De gauche à droite : capitaine Ramirez-Suarez ; commandant Martinez ; général del Rio y Cariaga ; comte de Aybar, aide-de-camp secrétaire ; général don Gabino Aranda ; lieutenant-colonel de Casa Davalillo ; général de Serayo, chef de la maison militaire ; comte del Grove, aide-de-camp secrétaire ; colonel Mauricio Elorriaga.

Le roi d'Espagne à Santander, puis à Biarritz. — Sur son yacht *Hispania*, le roi Alphonse XIII, qui ne boude à aucune corvée, vit de l'existence de son équipage. L'*Hispania* remporta plusieurs récompenses à Santander, puis (30 juillet), à Biarritz, le Prix du Président de la République (magnifique objet d'art).

Alphonse XIII reconnaissant le capitaine Schneider.

La reine et M. Fallières.

Alphonse XIII à Rambouillet. — Le 2 août, le roi Alphonse, traversant la France pour gagner l'Angleterre, s'est arrêté à Rambouillet pour saluer notre président et le remercier. La reine Victoria accompagnait son mari. Dans l'escorte, à Rambouillet, Alphonse XIII a reconnu le capitaine de cuirassiers Schneider qui, lors de l'attentat du pavillon de Rohan, eut son cheval tué sous lui. (Phot. Chusseau-Flaviens.)

Les enfants d'Alphonse XIII et de la reine Victoria s'amusent dans le sable, sur la plage de San Sebastian.

Nota. — Nos lecteurs trouveront à la page 213 notre Concours habituel.

Le général de Beylié. *L'entrée du rapide Kong-Luong.* (Phot, Salé.) *Le Dr Rouffandis.*

TRAGIQUE ACCIDENT SUR LE MÉKONG. — Le *Lagrandière*, sur lequel se trouvait le général de Beylié et le Dr Rouffandis a été emporté par un courant du Mékong et, sauf des hommes d'équipage, tout le monde périt. Le général de Beylié était un archéologue bien connu et qui avait l'habitude de ces terribles rapides.

UN CYCLONE DANS LE NORD DE L'ITALIE. — Au milieu de juillet, un cyclone d'une grande violence s'est abattu sur l'Italie du nord, particulièrement dans la région de Milan et dans la Lombardie. On compte cinquante morts et plusieurs centaines de blessés. Les pertes matérielles dépassent vingt millions de francs.

LA CRUE DE L'INDRE. — La crue de l'Indre (11 juin) a présenté cette particularité d'être pour ainsi dire foudroyante. En quatre heures, la nuit, l'eau a monté de cinq mètres emportant sur son passage récoltes, chantiers de bois, passerelles et maisonnettes. Les deux photographies prises à Châteauroux montre la calme rivière envahissant les rues, en torrent. (Phot, Dorsand, Châteauroux.)

VIE SOCIALE — 15 Juillet - 15 Août 1910

LA FRANCE A L'ÉTRANGER. — Richement doté par la colonie française, l'hôpital français de Londres vient d'ajouter une aile à ses bâtiments. L'inauguration fut présidée par M. Paul Cambon, ambassadeur de France.

JEUNES ALLEMANDES AU BAIN. — Nos robustes voisines ont une vive prédilection pour les sports aquatiques. Voici une série de photographies qui prouvent qu'elles ne dédaignent pas les plus élégantes acrobaties. Le cliché du milieu est vraiment typique : premier prix de stature à la belle silhouette de droite.

Un geste autoritaire. *Elle ne dédaigne pas de mettre la main à la pâte.*

VALIDE A CENT SIX ANS. — Mme Clark, fermière à Wood-Green (Angleterre), vient de célébrer son cent-sixième anniversaire de naissance. Elle supporte vaillamment le poids des années, et s'amuse volontiers à donner un coup de main, quand il s'agit de rentrer les foins à l'approche de l'orage.

Amusement de troupiers. — Des soldats anglais du camp d'Aldershot se sont amusés à dresser un bouledogue, « Lundvic », à se tenir en selle et à s'asseoir, sabre au côté et casquette d'uniforme sur la tête.

Victimes résignées. — Les Marocains ont recours à de cruelles ruses de guerre. Ils drapent des burnous sur des chiens qu'ils lancent vers les avant-postes ennemis. Les sentinelles se croient attaquées par des Arabes.

Quel appétit! — Mais non, il ne s'agit pas d'un joyeux festin de société, mais d'un concours de bridge qui a réuni, dans un parc de Londres, cinq cents concurrents. Les épreuves ont duré trois jours.

PETITES & GRANDES RELIGIONS

UNE EXHORTATION DU GÉNÉRAL BOOTH

Sous l'œil indifférent de la police, le chef suprême de l'Armée du Salut, grand organisateur de meetings populaires, adresse la « bonne parole » aux masses qu'il veut convertir.

Nous vivons en un temps où de nombreux prophètes travaillent à faire prévaloir des cultes nouveaux. C'est l'histoire, très curieuse, de leurs efforts que nous relatons dans cette étude documentaire et anecdotique ✠ ✠ ✠

Notre temps est, en vérité, un temps de contradictions. Ici l'esprit d'indépendance en matière religieuse s'affirme et s'accentue comme jamais. Là, tout au contraire, on constate un renouveau des croyances anciennes.

Jamais l'indifférence ne fut balancée par autant de ferveur et, finalement, tout s'équilibre.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le nombre de cultes infimes, qui florissaient jadis presque exclusivement sur le territoire américain, toujours généreux quand il s'agit de singularités, ne cesse de croître à présent des deux côtés de l'Atlantique.

On parle de huit cents religions qui se partageraient le monde. Si la propagande des prophètes nouveaux continue, on en comptera mille... en l'an 2.000. Les dernières qui se fondèrent méritent d'arrêter un instant la méditation des plus sceptiques.

A commencer par l'Armée du Salut. C'est bien là une force étrange, à nos yeux de Latins tout au moins.

Dans les pays du Nord, où l'on est plus simpliste et moins gâté par la musique, elle obtient toujours un prodigieux succès. N'est-il pas curieux de songer que ce succès est fondé en partie sur les trombones, clarinettes et tambours?

N'est-il pas singulier d'entendre les Salutistes chanter leurs cantiques sur un petit air de music-hall?

Ne sont-ils pas extravagants, le petit chapeau des femmes et la casquette marine des hommes?

MEETINGS RELIGIEUX

L'Amérique du Nord est la terre des cultes indépendants; il s'en est constitué presque autant qu'il y a de paroisses, et bien souvent c'est en plein air qu'ont lieu

Que d'autres choses curieuses encore dans cette Armée du Salut!

Le mot *Armée* et les termes guerriers tels que postes, avant-postes, cadets, sous-officiers, officiers, général, maréchal, impliquent des idées belliqueuses. Et pourtant l'œuvre de la congrégation est bonne et charitable.

Le côté un peu théâtral de la *Salvation Army* disparaît vite pour faire place au sentiment grandiose du dévouement.

L'Armée du Salut fait un bien énorme: elle loge et nourrit chaque jour des milliers de personnes dans l'indigence. Son dernier hôtel, à quarante centimes la nuit, fait merveille à Londres.

Elle « travaille » dans 49 pays de la planète et ses 70.000 officiers, sous-officiers, cadets et employés parlent 31 langues.

Fondée sur la musique, elle a 17.170 fanfaristes qui soufflent dans les cornets à pistons et tapent sur la peau d'âne.

Elle publie 63 périodiques imprimés en 24 langues, chaque année. Pendant 1903, un ensemble de 4.318.728 lits ont été fournis, ainsi que 7.891.663 repas!

Non contente de rechercher des adeptes, l'Armée du Salut veut maintenant coloniser. Le général Booth a promis dernièrement l'envoi de 10.000 salutistes aux colonies anglaises, et un chiffre égal au Canada.

Les Doukhobors ou Doukhobortsys forment une secte autrement bizarre. Ils sont tous Russes ou d'origine russe. Ils croient à l'inspiration d'une

TROUPES NOIRES

La Salvation Army *compte des nègres parmi ses fidèles.*

AUX ÉTATS-UNIS

les services religieux. Le cliché de droite représente un office dominical de la « Church Mission », à New-York, celui de gauche, une réunion salutiste tenue à Chicago.

parole intérieure qui conseille chaque homme. Ils nient le péché originel.

Là ne se bornent pas leurs croyances. Les Doukhobors passent leur temps à rechercher le Messie.

Pendant de longues années, leurs investigations se sont poursuivies dans leur pays, en Russie. Vers 1842, le gouvernement, qui les trouve trop gênants, les expulse au Caucase.

Ils estiment sans doute que la contrée est peu propice à leurs recherches, car ils s'embarquent pour l'Amérique.

A LA RECHERCHE DU SAUVEUR

Le Messie reste toujours le but de leur existence, et ils traînent misérablement la plante de leurs pieds — car les chaussures s'usent vite — dans toutes les vallées et montagnes du Canada.

On n'entend plus parler des Doukhobors pendant de longues années quand tout à coup, ils reparaissent, aux prises avec la police canadienne.

Un pèlerinage demeura longtemps célèbre parmi les nombreuses excentricités des Doukhobors: celui qui se termina un jour par l'arrestation à Canora, un petit village canadien situé près de Winnipeg, d'une bande de ces pauvres gens, qui venaient d'accomplir 400 milles à travers les prairies à la recherche du Sauveur.

Les premiers chefs de la troupe étaient partis de Prince-Albert depuis six mois! Peu à peu, le long de la route, ils réussirent à augmenter le nombre des chercheurs de Messie. A Thunder

OFFICIER SALUTISTE

La propagande du général Booth s'étend à tous les pays.

EN MUSIQUE

C'est surtout par des chants pieux que les évangélistes modernes entendent exercer la mission moralisatrice dont ils se disent investis. Et il n'est pas rare de les voir recourir aux nouvelles inventions en vue de multiplier leurs moyens d'action. C'est ainsi que l'Anglo-Saxon Alexander appelle à son aide le gramophone pour répéter ses cantiques devant les fidèles; en bas, Miss Mary Gores et sa sœur, qui coopèrent à cette pieuse campagne.

Mills et à Yorkton, plusieurs femmes et enfants se joignirent à eux. Ils allaient toujours!

L'aspect de ces pauvres gens était affreux. Ils portaient sur la figure et sur le corps la trace des plus dures privations. Les pieds de presque tous n'étaient plus que des morceaux de chair ensanglantée.

La police se trouva fort embarrassée, ne sachant que faire d'une telle colonie. Où la loger? Avec quoi la nourrir?

Le gouvernement russe apprit ces faits. Alors il invita, par une note parue dans la *Gazette de la Bourse*, les Doukhobors émigrés à rentrer en Russie. La liberté et des terres en toute propriété leur étaient promises.

Les terres les attendent toujours. La liberté aussi. Et ils ne reviennent pas. Ils restent en Amérique, avec leur idée fixe.

Cette Amérique est vraiment un curieux pays. Le merveilleux s'y manifeste sous les formes les plus inattendues. Il prit récemment l'aspect d'un prophète et fit couler des torrents d'encre dans les journaux yankees.

Ce prophète avait nom Dowie. Le monde entier en a entendu parler.

Dowie devint vite célèbre, non pas grâce à ses prophéties; le brave homme savait que les prophéties rapportent peu dans une contrée où « Time is money » est la devise quotidienne.

Sa célébrité s'établit sur la facilité avec

LA CROISADE DU « REVIVAL »

Evan Roberts, le réformateur gallois, pense, lui aussi, que la musique purifie les âmes. Un « chœur sacré », parmi lequel figure une superbe négresse, l'accompagne dans toutes ses tournées. La photographie reproduite ci-dessous le représente, à la porte de son magasin, prêchant le « réveil ».

laquelle il draina l'épargne des naïfs et des ignorants.

Dowie demandait de l'argent, beaucoup d'argent et promettait des miracles. Les promesses lui coûtaient peu et les miracles se firent attendre. Il se fit délivrer tout de même plusieurs millions de francs, que les souscripteurs ne revirent jamais.

Les Américains s'aperçurent, mais trop tard, qu'ils avaient été joués. Ils se vengèrent de Dowie par un jeu de mots; ils l'appelèrent *profit* au lieu de *prophet*.

L'homme a passé, mais le mot est resté.

Et, un jour, les journaux américains nous apprenaient que Dowie, complètement à sec, venait d'emprunter une forte somme sur la dernière maison qui lui reste à Chicago.

Si les Doukhobors veulent à toute force retrouver le Messie, les *Holy Rollers* sont persuadés que l'année 1916 reverra le Déluge et la disparition totale de la race humaine.

Les *Holy Rollers* sont les membres d'une secte, d'une colonie plutôt, établie à Benton Harbor, dans l'Etat de Michigan.

La Cité de David, — tel est le nom de la colonie, — comprend environ 300 *Holy Rollers* ou *Saints Rouleaux*. Ces deux mots sont expliqués par le fait que les 300 noms des *Holy Rollers* sont inscrits sur des rouleaux, conservés avec soin dans une petite cabane.

Seul, le chef de la troupe, Benjamin, le prophète, a le droit de pénétrer dans cette cabane qu'il baptise volontiers du nom de tabernacle.

Ce Benjamin, à qui revient l'idée du Déluge pour 1916, explique ainsi sa prophétie :

— L'Eternel me dit, un jour que j'étais en extase: « Je ferai un Déluge d'eau en 1916, mais t'épargnerai toi et les tiens, qui êtes justes. »

De ce jour, Benjamin sut qu'il était le second Noé, et prit ses mesures en conséquence.

Dans un vallon solitaire, loin de la mer, il établit son chantier. Il ne faut pas s'étonner de voir un vaisseau construit loin des rives de l'océan : l'inondation céleste se chargera de mettre à flot l'arche du prophète.

Depuis longtemps déjà, les compagnons de Benjamin travaillent au bâtiment de salut. Leur chef donne des ordres et considère d'un œil satisfait l'activité de ses hommes. Il a du reste encore six bonnes années devant lui.

Benjamin a fait part récemment de ses projets à un reporter américain, et le reporter a manifesté son étonnement à l'égard des idées arriérées de Benjamin.

On ne verra pas, à bord de l'arche, le moindre moteur électrique ou à pétrole. Les mâts n'auront pas de voiles, l'arrière pas de gouvernail. La Providence sera la seule puissance directrice et Dieu l'unique pilote. On flottera... comme au temps de la première arche.

Le bâtiment a 450 pieds de long, 75 de large et 45 de haut. Ces mesures sont les mêmes qu'on trouve au sixième chapitre de la Genèse. Elles ont servi de base au vrai Noé, voilà quelques siècles déjà.

Pour ce qui est de l'appareillage au moment critique, Benjamin a tout prévu. Le néo-Noé se placera sur la passerelle de son vaisseau et lira à haute voix les noms qui seront inscrits sur les saints rouleaux. Heureux les mortels qui porteront ces noms! Ils entreront dans l'arche! Quant aux autres, ils périront, tout simplement.

Benjamin appellera ensuite les animaux.

Le prophète se proposait tout d'abord d'établir des compartiments spéciaux pour chaque couple, mais Dieu lui a fait savoir, par pigeons voyageurs, sans doute, qu'il ne tenait pas beaucoup aux grosses bêtes comme l'éléphant, le rhinocéros et l'ours polaire, ce qui a simplifié les choses. Les animaux sauvages, comme les serpents, « qui ont rempli leur rôle sur la terre », ont été éliminés aussi. L'arche nouvelle n'emmènera que de bonnes bêtes.

Benjamin restera un grand organisateur et un grand homme... jusqu'en 1916. Il aura eu le mérite de prévoir une calamité qu'on peut bien qualifier de publique.

Reste à savoir si, dans six ans, la catastrophe se produira.

Si, à cette époque, la pluie ne tombe pas comme il convient, Benjamin connaîtra la faillite. Il ne lui restera plus qu'à monter quelque ménagerie dans son arche. De prophète, il passera dompteur. Il n'y a pas de sot métier.

UN ÉVANGÉLISTE AU PAYS DE GALLES

L'histoire d'Evan Roberts, le jeune prophète du pays de Galles, mérite d'être contée plus au long.

Vers la fin d'octobre de l'an 1905, au centre du comté de Cardignan, dans un village très pauvre, quelques mineurs des charbonnages voisins s'étaient réunis, un soir, dans une misérable chapelle du culte wesleyen pour y prier en commun.

Un jeune homme survint, de taille haute et élancée, le front large sous d'abondantes boucles brunes, une flamme ardente dans son regard enveloppant, la bouche largement fendue par un sourire d'une douceur ineffable, la main fine et nerveuse sous les souillures de charbon.

De sa place, il prit la parole, récitant à haute voix un verset de la Bible, puis l'interpréta dans sa langue galloise.

UNE FAMILLE DE DOUKHOBORS

D'origine russe, les Doukhobors ont émigré au Canada. Là, des centaines de familles animées de la foi nouvelle vivent, au milieu des plus dures privations, à la recherche du Sauveur.

Quelqu'un cria :

— Celui-ci est l'homme de Dieu!

Alors une fièvre d'enthousiasme souleva tout un peuple de travailleurs. Even Roberts était sacré.

Dès le lendemain soir, trois cents personnes s'entassaient dans l'étroit édifice, avides d'entendre l'évangéliste. Et ce fut une traînée de poudre, une explosion.

Des villages entiers se dépeuplaient aux heures du repos; routes et sentiers s'encombraient de gens venus de fort loin, pour subir la mystérieuse influence de la voix du prêcheur.

Un mois plus tard, le *Revival*, disons le réveil religieux, sévissait dans toute l'étendue du pays des Galles, avec une intensité qui n'a fait qu'augmenter depuis lors, pour s'apaiser tout de même, à la longue...

On peut se demander où résidait la puissance de ce jeune homme qui n'avait alors qu'à prononcer quelques mots, qui n'avait même qu'à se montrer, pour qu'une frénésie de foi religieuse s'emparât de son auditoire?

Il n'a pour émouvoir ou dompter les foules, disait-on, ni la voix tonitruante d'un Mirabeau ni le geste herculéen d'un Danton.

Quand il parle dans sa langue maternelle, son éloquence est pauvre; elle manque de cette envergure imagée qui séduit les Celtes, et dès qu'il entreprend de parler anglais, il cherche péniblement ses mots; il bredouille.

Sa force réside surtout dans sa douceur et sa grande bonté. Il traite avec affabilité les innombrables adeptes qui baisent la trace de ses pas, sur les routes où il chemine.

On sent en lui un croyant fervent et une âme d'apôtre. C'est la foi qui a fait un prophète de ce simple mineur.

Quand il entre dans l'église où se sont entassés des milliers de fidèles, les bouches qui récitaient des cantiques se taisent. Dans un silence absolu, Evan s'agenouille devant le pupitre qui soutient une Bible; il se couvre le visage de ses deux mains et s'isole en une prière mentale.

Des minutes s'écoulent. Soudain une voix aiguë troue ce silence de mort, une voix d'homme, de femme ou d'enfant, la voix du premier qui succombe à la montée d'enthousiasme :

— Je crois en Jésus!

C'est le signal. Chacun clame sa foi avec des gestes d'exaltation.

Puis, une vague gigantesque nivelle ces remous; sans qu'un mot d'ordre soit donné, ces milliers de croyants entonnent en chœur le même cantique, cependant que

le prophète continue sa prière mentale, le front appuyé au pupitre.

Le voici qui lève la tête et redresse sa haute taille. Les chants s'arrêtent instantanément. De ses lèvres que n'abandonne jamais le sourire, coulent des phrases d'une simplicité enfantine :

— Abandonnez-vous à Christ! Abandonnez-vous dès à présent! Abandonnez-vous entièrement! Ne demandez pas à Dieu de pardonner vos péchés si vous n'avez pas vous-mêmes pardonné à vos ennemis! Vous perdriez votre temps. Christ est non seulement votre Sauveur; c'est aussi le roi à qui vous devez obéissance...

Le prophète prêche ensuite l'amour de Dieu et du prochain, sans recourir à ces impressionnantes images de l'enfer qui émeuvent si aisément les foules...

Quelqu'un l'interrompt alors, qui lance d'une voix éplorée l'aveu de ses fautes. Alors c'est à qui clamera ses péchés.

D'incident en incident, la frénésie prend une intensité inouïe. Des hommes fendent la foule pour venir se jeter aux pieds de l'apôtre et confesser à haute voix leurs iniquités. Des gens de tous âges et de toutes catégories font à l'assistance l'aveu de leurs faiblesses.

Il en est qui sortent de leurs poches des paquets de cartes à jouer et qui les déchirent. Un jeune homme jure qu'il ne jouera plus au football le dimanche, et un cabaretier promet, la face ruisselante de larmes, qu'il éventrera ses barriques en rentrant chez lui.

Un mineur qui vient de se confesser tombe, la bouche écumante, les membres raidis par la convulsion. On l'emporte et la séance continue.

Personne ne cède sa place. Des heures entières se passent ainsi, sans qu'aucun assistant (sauf ceux qu'on a emportés, délirants ou évanouis), soit sorti de l'édifice.

Enfin, Evan Roberts se lève en chantant « *Praise God!* » (Dieu soit loué!)

C'est la fin de la séance.

Et cela se passait, il y a peu de temps encore, à quelques heures de notre Paris sceptique!

La parole d'un homme de vingt-six ans, son regard, son sourire, bouleversèrent quelques mois la vie publique d'une grande nation, firent vibrer d'un enthousiasme délirant des millions d'âmes!

Qui eût osé prédire qu'en pleine ère de progrès l'ère des Croisades pût se rouvrir?...

Mais ceci vaut-il une croisade? Déjà les mois ont passé sur les prêches ardents d'Evan Roberts, et le pays de Galles reste toujours calme et plaisant, fidèle à la monarchie britannique.

Feux de paille qu'on voit tout d'un coup briller dans la nuit, et qui bientôt s'éteignent au milieu de l'indifférence universelle!

PIERRE GIFFARD.

MODERNE PROSÉLYTISME

Un cortège qu'on put voir dans les rues de Cardiff, quand le « Revival » y était en faveur.

Mon filleul (1)

par Henri Lavedan (2)
de l'Académie Française

C'EST donc aujourd'hui, mon parrain, que, pareil aux subtils discoureurs de l'école d'Alexandrie, vous allez entreprendre de me prouver tout le contraire de ce que vous m'avez prêché la dernière fois et qu'après m'avoir montré, en me les grossissant, les dangers du *monde!!* vous ne songez plus désormais qu'à mieux en étaler les incommensurables avantages?

— Il est certain que les dangers n'excluent pas les bénéfices; tu n'ignores même pas que, dans toutes choses, les premiers sont l'inévitable rançon des seconds et que, proportionnellement, plus les périls sont grands, plus étendus deviennent les profits. J'ai toujours cru que le parfum des roses se mesurait à la longueur des épines.

— Commencez donc, sans plus tarder, cher parrain, à cueillir vos fleurs, vos fleurs de rhétorique.

— Tu peux dire : des fleurs de vérité. Car, malgré les apparences, je ne vais pas me déjuger en ayant l'air cependant de te tenir un discours différent de celui du mois dernier. Le monde est à deux côtés comme les médailles. Je t'en ai d'abord présenté le revers. Maintenant, c'est le tour de la face.

Une des raisons pour lesquelles il faut aller dans le monde, c'est que le monde entretient, affine, aiguise nos facultés intellectuelles qui, sans cela, se rouilleraient. Entendre nous apprend à écouter. Avaler des sottises nous accoutume à n'en pas lâcher. Endurer le bavardage nous conseille de nous taire. Voulons-nous être bons? l'exercice quotidien, le maniement des méchancetés qui se fait autour de nous dans les réunions sont de nature à déchaîner dans nos âmes l'horreur, l'indignation et le dégoût... de telle sorte que les êtres mauvais nous auront rendu, malgré eux, le service de nous faire meilleurs... par réflexes... et si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous nous efforçons d'atteindre à la médisance, à la calomnie... nulle part nous ne trouverons, pour y passer rapidement virtuoses, plus magnifique école que le monde.

Ainsi, tu vois qu'il sert à tout, un peu pareil en cela à la presse qui fait tant de bien, tout en pouvant causer tant de mal! C'est d'ailleurs une des caractéristiques de notre époque que toutes les armes qu'on y emploie sont à double tranchant. Elles vous protègent en vous blessant et ne vous sauvent qu'à la condition d'être capables de vous tuer. Dans mon vieux jeune temps nous avions encore des outils traditionnels « d'un seul effet » dont on pouvait user les yeux fermés, en pleine confiance. C'était trop beau. On s'encrassait dans une déplorable sécurité. A cette heure, nous avons banni le simple. C'est maintenant le même remède qui guérit et fait mourir, et c'est l'assassin qui est en même temps la victime. Les canons perfectionnés non seulement portent plus loin mais partent

(1) Voir *Je sais tout* nos 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65 et 66.

dans les deux sens, gueule et culasse, à volonté. Je m'arrête, car je m'écarte des salons et nous avons à nous occuper d'une autre artillerie que celle qui protège nos côtes en défonçant celles de nos *servants*.

Le monde est plus qu'utile, il est indispensable, parce qu'il apprend à connaître les hommes, à savoir ce qu'ils valent, le cas qu'on en doit faire, ce que pèsent leurs paroles, leurs silences, leurs sentiments, le partage qu'il convient d'établir entre l'immensité de ce qu'ils promettent et l'exiguité de ce qu'ils tiennent. Par là le monde, vraiment et sans jeu de mots, apprend à vivre, de la seule vie possible, de la vie du monde, puisqu'il ne nous est pas permis de vivre sans lui, et hors de lui et qu'il n'y a plus d'Alcestes depuis qu'il n'y a plus de déserts. Les moindres solitudes à présent sont bondées.

Un point important : c'est que le monde nous entretient dans une hypocrisie nécessaire.

— Comment cela?

— En effet, après la faute commise, il y a celle qui consiste à ne pas cacher sa mauvaise action, à s'en draper avec forfanterie, de telle sorte que l'on aggrave alors sa culpabilité. Si au contraire, après avoir agi de travers, on s'applique à dissimuler son écart, le scandale en est plus restreint et moins communicatif.

Ce mensonge a son excuse. Il est un *fac-simile* de remords, un repentir extérieur qui atténue le péché et a le courage de lui infliger publiquement un sévère blâme, quand il n'est plus temps. Quoi qu'il en soit, l'hypocrisie est bien accueillie du monde et y est choyée partout. Elle est la clé de voûte de la tenue; elle favorise les relations et développe leur caractère agréable. On se sait un gré mutuel infini de s'ingénier à se montrer sous un jour avantageux qui n'est pas le sien, tellement chacun se rend compte qu'il n'y aurait pas de société praticable s'il fallait se connaître tout nu — et s'approcher *tel que l'on est*. Ne serait-on pas forcé de se mépriser les uns les autres et de se fuir? On deviendrait insupportable, orgueilleux, misanthrope, sans que l'on en fût, pour cela, meilleur. Des salons qui seraient des « maisons de franchise » ne resteraient pas ouverts deux soirs. Les hommes ne s'aiment et ne se plaisent qu'en se trompant. Ce goût très distingué du mensonge vertueux et rassurant t'explique pourquoi le monde n'a jamais beaucoup adopté, si étincelants fussent-ils, les cyniques. Le cynique est un ragoût trop fort. Il étonne, blesse et offusque. Il souligne en gaffeur ce qui doit n'être murmuré qu'à demi-mot. Tout gêne de sa part et fait perpétuellement échec en nous à l'Honneur, ce roi détrôné que nous saluons encore, et dont nous restons les mauvais sujets. Et l'hypocrisie est aussi une des meilleures carrières où peut, en prenant tous ses ébats, s'exercer la politesse. Or, la politesse, voilà la plus grande, peut-être l'unique vertu du monde, la seule qu'on soit en droit d'exiger de lui et dont il détienne le prestigieux et caressant privilège.

La famille commence la politesse, en fait épeler l'a-b-c, mais pour la perfectionner et l'achever, il n'y a que le monde. Dans le foyer, paternel ou conjugal, on est toujours poli par tendresse, par amour, par amitié; c'est l'affection qui transmet au regard sa douceur, à la voix son charme, au geste sa prévenance... et pas un ordre, si minime soit-il, n'est exécuté sans que ce soit le cœur qui, tout bas, l'ait donné au corps trop heureux d'obéir... tandis que dans le monde, et c'est là ce qui en fait la transcendante beauté, la politesse se déploie, se propage et se hausse sans que la cordialité, ni la sympathie, ni même l'estime y aient le plus souvent la moindre part.

On est poli pour des raisons de convenance, de coquetterie, de vanité, de parade, d'amour propre social; on pratique les bonnes manières en jongleur, en acrobate, en pianiste, comme certains font de l'art pour l'art. Jamais l'homme du monde, — qui se trouve en même temps être un homme bien élevé, car les deux ne font pas toujours la paire, — ne témoigne une amabilité, une grâce et une fureur exquise d'attentions qu'aux personnes qui lui sont le plus parfaitement étrangères, ou indifférentes. Pour savourer les insipides récits d'une voisine de table il sait imprimer à ses traits l'expression d'ivresse qu'il n'opposerait qu'avec peine aux paroles d'une femme chérie, et c'est avec un empressement de choix qu'il se précipite à ramasser l'éventail de la plus obèse et ridicule personne comme s'il s'agissait de détacher, pour le caprice de la Joconde, une fleur des bords d'un gouffre. Eh bien! cette stratégie d'éducation et cette haute école de bonnes manières exercent sur notre grossièreté naturelle une radicale influence. Le monde nous patine et nous civilise sans cesse, au point qu'à son perpétuel contact nous devenons semblables

à un joli caillou rond roulé par la vague et encore à un objet d'écaille ou d'ivoire continuellement peloté par la main savante d'un artiste. La société lime et use nos angles, ce qui nous empêche ensuite, quand nous nous heurtons les uns contre les autres, dans les chocs de la destinée, de nous blesser. Sans doute il est bien évident qu'à considérer les choses en hauteur, le monde détourne la vie de son vrai sens, mais, par compensation, il nous aide à la supporter, et c'est justement parce qu'il la dénature, l'égalise, la rapetisse et la met à notre taille qu'il nous la rend agréable et nous fait croire que c'est la besogne la plus courante qui soit. Nous arrivons ainsi à nous figurer de bonne foi que vivre c'est « recevoir », que l'existence est un thé prolongé, le parfait bonheur « un dîner d'une suprême élégance » et la patrie un salon où l'insigne faveur est de faire partie des quatre éternelles douzaines de « reconnus dans l'assistance ». Or, pour les trois quarts et demi des gens, n'est-ce pas là l'unique manière de dépenser comme il faut les années qui nous sont prêtées? Et puis le monde est encore une délicieuse et abondante école d'oubli. On y perd sans le moindre effort la mémoire de tout ennui, de tout souci, de toute préoccupation. C'est le pays des dormeurs éveillés, où se respire l'atmosphère de nonchalance des contes arabes. La famille, l'amour, l'amitié, la tendresse humaine mettent en commun leurs tristesses pour les partager, les porter ensemble à plusieurs... les mondains eux, ne se groupent que pour ne pas partager, ne pas prendre la moitié, ni même le petit quart des peines d'autrui... ils ne se réunissent que pour éviter, fuir, éluder par consentement universel et tacite. « On parlera de tout excepté de ce qui importe, de ce qui nous fait souffrir. Rassemblons-nous pour nous étourdir, et oublier tout, nos maris, nos femmes, nos enfants, nos tracas, nos devoirs, notre fin et nous-mêmes. »

En effet cela s'obtient, quand on est jeune, par les sports, les violences et le bal, et ensuite quand on ne tourne plus, par les fêtes et réjouissances d'un autre ordre, et par le plaisir grisant encore de regarder les autres tourbillonner et perdre la tête. Cette puissance d'oubli dégagée par le monde est si forte qu'on l'a vue opérer des transformations singulières et qui atteignaient le scandale. Elle a dévergondé sur la soixantaine des personnes garanties, qui jusque-là avaient à l'écart vécu des jours pleins de continence, et nous observons à chaque instant, avec une affable tristesse et un comique navré, des veufs inconsolables, dont les sanglots étaient sincères, qu'elle dégourdit en moins de six mois.

Ma conclusion, parlant à toi, mon filleul de vingt-deux ans, est donc celle-ci : tout bien pesé, va dans le monde, mais entendons-nous? vas-y pour te distraire et t'y amuser honnêtement (je veux dire le moins malhonnêtement possible, parce que le salon le plus sévère, fût-il une chapelle, n'aura jamais aucun rapport avec une église, et je ne connais pas d'assemblée mondaine, si excellente, où je pourrais t'affirmer que tu te sanctifieras). Considère avant tout le monde comme une récréation passagère, et non comme la besogne principale, car s'il est le plus précieux des accessoires, ce n'est qu'un accessoire. La *carrière* ne se fait pas chez lui ou alors c'est une carrière de snobisme et de néant. Le génie, le talent, n'y respirent pas l'air libre et vif qui leur convient, ils peuvent y faire çà et là quelques apparitions d'autant plus brillantes que, déjà rares, elles seront courtes, mais ils ne doivent pas s'y incruster dans le marbre des cheminées ni s'y aveulir dans les coussins des bergères, car alors ils ne s'appartiendraient plus.

— Oui, mon parrain, mais ce n'est pas à moi que vous songez à cette minute, car je n'ai pas de talent, ni même de génie?

— Non. Mais une nature ordinaire, pour peu qu'elle ait conscience de son orgueil, évitera toujours de se laisser domestiquer, même par les plus séduisantes maîtresses de maison. Ne sois jamais dans le monde, si petite que soit ta place, en reste avec lui, ne profite pas de son luxe, de ses avantages, de la largeur même sincère et charmante de ses libéralités; ne subis que ce qu'il t'est strictement permis d'accepter, n'aie jamais l'air de *bénéficier* même si cela malgré toi t'arrive, et refuse, refuse souvent, sans raison, pour l'honneur de refuser, fais-toi prier, ne vole pas au devant de l'invitation. Ne salue le premier que tes inférieurs et quelquefois tes supérieurs; pour tes égaux, tu te découvriras en même temps qu'eux. Ne te livre pas la nuit à des architectures de combinaisons pour pénétrer chez la duchesse et être des lundis de la marquise, laisse les gens venir à toi, ils y viendront presque toujours quand tu ne le mériteras pas, moins souvent si tu le mérites... et s'ils ne viennent pas... ne

cherche pas à forcer leur porte. Neuf fois sur dix, en pratiquant cette sage conduite, tu joueras à qui-perd-gagne.

N'aie pas de morgue, mais sois franc dans les assemblées, aie la tranquille et douce audace de tes opinions, ne crains pas de marcher quand elles sont trop plates, sur « les idées reçues » et de secouer comme des loques les préjugés; sans faillir à la plus correcte des courtoisies, il est permis d'affronter les irréprochables et les intolérants de boudoirs, les collets montés de sofas, les suffoqués des travers et des fautes du prochain qui auraient si grand besoin, pour leurs propres misères, de toute l'indulgence et de la pitié qui leur manquent. Prends la défense des absents qu'on déchire sans les attaquer; même s'ils n'ont pas eu raison tu n'auras jamais tort. Vénère les jeunes filles et rougis de les faire rougir, adore les grand'mamans, étudie les poseurs, suis le jeu des intrigues, des ambitions, vois la manœuvre des élégants corsaires, comment ils préparent le malheur et organisent les catastrophes... ou plutôt non, je suis coupable moi-même de te tenir cet acide langage... n'écoute rien, n'approfondis rien, ne fais attention à rien, va là-dedans à la bonne franquette, en homme de ton âge, avec les ressources, les qualités et les défauts, la clairvoyance et les illusions de ta jeunesse, sans croire, d'après les spectacles qu'il te donnera, que le monde est un royaume de corruption et sans avoir non plus la candeur d'y chercher des monceaux d'exemples. Tu connaîtras des heures ravissantes et d'autres qui seront pénibles. Tu passeras par les épreuves coutumières. Les humiliations, les mille petites avanies et piqûres ne t'épargneront pas. Tu fuiras le monde, tu y reviendras, tu le bouderas de nouveau et tu y retourneras. Enfin tu feras comme ont fait tes aînés en suivant les leçons d'une expérience personnelle que rien... même les conseils d'un vieux gilet blanc de parrain, ne peut remplacer. Est-ce compris?

— Admirablement.

— Embrasse-moi. As-tu un bon tailleur?

— Parfait. Ça n'est pas le vôtre.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie Française

(A suivre)

Les rues débordent...

LE CHANTIER DE LA PLACE DE L'OPÉRA

C'est le plus ancien de Paris. Chaque année il renaît de sa boue. Une véritable usine y est installée, avec grue et matériel à vapeur. On nous a promis récemment que dans deux ou trois ans il serait supprimé...

Avec ses immenses courants de foules et de véhicules bigarrés, c'est un véritable fleuve qui circule dans les rues de Paris. Les rues se déversent dans les avenues et les boulevards, en flux et reflux continuels que dirigent et contiennent, digues parfois ébranlées, les règlements de police. M. Descaves, l'habile et si compétent officier de paix du service des voitures, a bien voulu exposer la question aux lecteurs de *Je sais tout*

PHILIPPE-THOMAS LIÉVAIN vivait heureux à Tours au milieu de ses livres et de ses travaux sur Ennius et Virgile, lorsqu'il fut piqué du désir de voir la capitale.

Un jour donc il partit pour arriver à Paris par un triste matin de mars 1638. A peine descendu du coche, il voulut, sans perdre un instant, se rendre de l'hôtellerie du Pot d'Etain, où était la poste aux chevaux, rue Saint-Martin, à la place Royale. Il se mit en route, mais si le chemin lui avait paru quoique dur, relativement facile, jusqu'à Paris, le trajet de la rue Saint-Martin à la fameuse place lui sembla impossible. Pour lui, de voitures, point: il s'en fut à pied. Depuis quelques jours, la pluie tombait, fine, sans discontinuer, et notre Tourangeau pataugea dans une boue copieuse.

En route, mille spectacles pittoresques captivent son regard, si bien qu'il entre en contact un peu brusque avec le soliveau que porte un maçon. Thomas ramasse en marmottant son chapeau taché d'une boue redoutable.

Assurément cette ordure indébile descend en droite ligne de ces boues qui faisaient dire à François Ier : « Ce sont des choses à très grand esclandre, vitupère et déshonneur de notre ville et fauxbourgs d'icelle et au grand grief et préjudice des créatures humaines demeurant et fréquentant en notre dite ville et faux bourgs qui, par l'infection et punaisie de boues, fiens et autres ordures, sont encourus au temps passé en griefves malaises, mortalité et infirmités du corps dont il nous déplaît fort... » Il est vrai qu'en ce temps-là, il n'y avait dans tout Paris que trois carrosses : celui de la reine, celui de Diane de Poitiers et celui de l'énorme René de Laval.

Thomas poursuit sa route. Mais soudain, au tournant de la rue, voici que tombent sur le malheureux, de tous côtés, cent carrosses que précèdent des valets armés de bâtons, cent chaises dont les porteurs invectivent le provincial, cent fardiers, cent haquets, énormes et brutaux; il veut se garer, mais, par malheur, cette partie de la rue n'a pas de bornes aux maisons. Il court; enfin il a trouvé une borne qui le préservera du froissement des carrosses. Hélas! il a été trop présomptueux. Un coche s'avance, et Thomas constate qu'il ne prend le galop que dans Paris, quitte à marcher au pas en route pour reposer les chevaux. La lourde voiture approche, faisant jaillir des geysers de boue et d'eau sale à chaque tour de roue. Thomas se croit à l'abri, mais le moyeu de la roue, débordant au-dessus de l'abri, vient prendre le Tourangeau à l'aine et le renverse. En hâte, le pauvre diable se relève, car la chaise de M. le comte de B... ne peut l'attendre...

Bref, empoisonné par les odeurs diversement nauséabondes des teintureries, des corroiries, des tanneries, poursuivi par un marchand de vins furieux de l'avoir vu se raccrocher à l'un de ses tonneaux pour éviter une nouvelle chute, Thomas-Philippe Liévain faisait, une heure après, son entrée place Royale, mais porté par deux bourgeois apitoyés sur ses blessures!

Voici donc ce qu'étaient les rues de la première ville du monde pendant le règne de Louis XIII : un passage malpropre entre des maisons sombres et serrées les unes sur les autres, pavé d'énormes blocs à peine carrés de grès, laissant au milieu de la chaussée quelque chose de plus semblable à une mare stagnante et fétide qu'à un ruisseau, où les ordures demeuraient; et dans cet étroit couloir, des voitures se pressant pour passer l'une avant l'autre, les laquais se battant littéralement, maintenant les chevaux des autres voitures tandis que les maîtres, passant le torse par la portière, les encourageant du geste et de la voix.

Cette effroyable anarchie dura encore trop longtemps, puisque c'est seulement quand Louis XIV eut créé la Lieutenance de police de Paris et l'eut confiée à M. de La Reynie, en 1667, que les rues furent accessibles à la circulation. « Netteté, clarté, sûreté », avait dit Louis XIV. La Reynie, le premier, fit mettre de distance en distance des lanternes; il fit circuler jour et nuit dans les rues des archers à pied et à cheval, car, jusqu'alors le "guet" d'effectif fort insuffisant n'avait rendu que peu de services. Mais, dès qu'il eut quitté, en 1697, la lieutenance, les voies redevinrent incertaines et nauséeuses.

Une estampe, qui date de la seconde moitié du XVIIIe siècle, représente un digne et grave bourgeois, prédécesseur de Joseph Prudhomme, qui, aidé de sa femme, passe son manteau. Il est prêt et dit fièrement :

— Je suis élu par les bourgeois! Donnemoi une chandelle et un balai.

Élu par ses pairs, aux délicates fonctions d'allumeur, il s'en va allumer des lanternes dans la rue et balayer devant sa porte, conformément aux règlements de M. de Sartine, lieutenant de police.

Les ordonnances de 1777 défendaient même aux bourgeois de faire exécuter ce travail par leurs valets. Ils devaient « en personne avoir soin de remonter la lanterne afin que les voitures et les piétons ne soient gênés au passage. »

LES PREMIERS TROTTOIRS, LES PREMIERS OMNIBUS

Descendons avec notre bourgeois. La rue est la même que celle que nous venons de voir, mais elle est plus propre, et des voitures, qui ne sont pas des carrosses particuliers circulent. Ce sont les premières voitures publiques; elles portent des dessins représentant la vie de Frère saint Fiacre que les cochers ont pris pour patron.

LE MOUVEMENT DE LA CIRCULATION DANS PARIS, IL Y A QUELQUES ANNÉES

Ce croquis, établi d'après la dernière grande statistique municipale, montre comment se répartissait alors, par modes de transport, la population voyageuse de la capitale. Le Métro était à sa naissance; aussi s'explique-t-on le peu de place qu'il occupe sur la gravure. Actuellement, il transporte par an trois cent millions de personnes, ce qui renverse la proportion.

Mais, à cette période de circulation et de propreté relatives succède la période révolutionnaire. L'Empire vient à son tour et ne s'occupe guère des embarras de Paris. Enfin, voici la Restauration. Les premiers trottoirs, bien rudimentaires encore, apparaissent et après eux, arrivent bientôt les voitures publiques. Des omnibus sont créés, semblables aux impopulaires « carrosses à cinq sols » de 1662. Leur inventeur, Baudry, homme imprévoyant ou trop confiant se laisse piller par ses agents et se suicide. C'est même ce qui montre à quel point le public a tort de se plaindre des inquisitions, en somme, peu vexatoires, des contrôleurs depuis que le nouveau système de fonctionnement des lignes et de perception des prix de transport est en vigueur, et qu'est morte la vieille correspondance. Il lui faut, pour être bien servi, une Compagnie d'omnibus prospère. Souvenez-vous du pauvre Baudry!

Aussitôt, de nombreuses compagnies se forment.

Laissons parler l'auteur d'une curieuse petite brochure, intitulée : « Les embarras de Paris, quel horrible fracas, quel tumulte, quels cris! », J.-C.-M. Le Flâneur.

« Voici, dit-il, les omnibus qui vous éclaboussent et vous écrasent dans leur course rapide (?), en voiturant pour trente centimes les vieux, les jeunes, les hommes, les femmes, les bonnes d'enfants et leurs poupons enchantés d'aller en carosse comme de grandes personnes. Et puis, ce sont les *Dames Blanches*, les *Ecossaises*, les *Béarnaises*, les *Favorites*, les *Citadines*, les *Carolines*, les *Diligences*, les *Trycicles* (sic), les *Batignoilaises-Gazelles*, les *Sylphides*, de sorte qu'il n'est pas une seule des onze cent trente-six rues, ruelles, places, quais, ponts, boulevards, du midi au nord où vous ne soyez exposés à être foulés, blessés, avoir les bras, les jambes et les reins brisés et même quelque chose de plus... »

Les rues étaient étroites et malsaines; si étroites, qu'un humoriste s'amusa à ce dessin. Un paysan, chargé de paquets encombrants, s'avance dans une rue. La perspective du dessin montre l'autre extrémité si étroite, si étroite! que le malheureux campagnard s'arrête et murmure :

— Leux rues sont si peu larges, à ces Parisiens que j'savions point si j'pourrions passer au bout...

Les gouvernements successifs de 1815 à 1852 se soucièrent peu de se lancer dans les travaux considérables que représente l'aération d'une ville comme Paris.

Ce mot d'aération, je l'emploie à dessein, car c'est le mot d'un homme dont le nom est lié à l'histoire de l'embellissement de Paris. Je veux parler du baron Haussmann. Un jour, à la tribune du Corps législatif, avec cette éloquence spéciale qui lui était particulière, éloquence d'affaires froide, mais nette, Haussmann défendait ses idées d'assainissement et il disait :

— Il faut aérer Paris!

LE BARON HAUSSMANN AÈRE LA GRANDE VILLE

Comme la transformation du Bois de Boulogne formait un chapitre dans les projets du préfet de la Seine, Esnest Picard, que Haussmann appelle dans ses Mémoires: le « loustic du Corps législatif » s'écria :

— Avec votre manie d'aérer, vous voulez aérer le Bois de Boulogne?

Et les élus de rire. Mais Haussmann ne se troubla pas :

— Oui, dit-il, je veux aérer le Bois de Boulogne!

Haussmann était un homme froid, raide, mais bon, d'une intelligence remarquable et d'une érudition rare. Il disait que la tête d'un préfet de la Seine doit être un dictionnaire encyclopédique. Le visage rasé, les yeux profonds, le baron Haussmann savait adoucir ses traits froids par le sourire de l'homme du monde, car, en dépit de ses accablants travaux, il trouvait le temps de remplir les devoirs mondains de sa haute situation. C'était un artiste, et qui voyait large et grand.

Tel était l'ouvrier que Napoléon III reconnut digne d'accomplir l'œuvre immense qu'il avait conçue. Voyons l'ouvrage maintenant.

Parmi les voies qui se croisent dans Paris, il est deux artères qui ont toujours eu et qui ont encore une importance primordiale : ce sont les rues et boulevards constituant la *grande Croisée de Paris*.

Déjà, sous Philippe-Auguste, deux voies apparaissaient comme les plus fréquentées; elles étaient respectivement dirigées dans les sens nord-sud et est-ouest et se coupaient à angle droit auprès du Pont-au-Change, non loin de la place actuelle du Châtelet. C'est la grande Croisée de Paris.

Jadis faite des quais dans un sens et des rues Saint-Jacques, Saint-Martin et Saint-Denis dans l'autre, la grande Croisée fut l'objet des soins particuliers de Haussmann. La rue de Rivoli, prolongée jusqu'au faubourg Saint-Antoine, constitua l'une

QUELQUES ASPECTS DE PARIS-CHANTIERS

En haut, la place de l'Hôtel-de-Ville et le quai. Au-dessous, les alentours de la Madeleine. En bas, les voies éventrées qui avoisinent l'Opéra. Partout c'est la même activité pittoresque et barbare à bouleverser la capitale de la France; la circulation est interrompue : des fondrières s'ouvrent, etc... Et c'est, dit-on, pour embellir Paris! Les étrangers, eux-mêmes, qui goûtaient tant naguère la beauté de notre ville commencent à se lasser : Paris-Chantiers ruinerait le vrai Paris. Si l'on songe que les grands travaux dont l'envahissement entrave à ce point la circulation sont entrepris depuis près de quinze ans, il est facile de concevoir que le public soit unanime à en réclamer l'achèvement le plus prompt.

des plus importantes voies parisiennes. Avec la rue Saint-Honoré et les quais, la circulation était assurée et avantagée dans la direction de la première branche de la Croisée, la direction est-ouest.

Quant à l'autre branche de la croix, Napoléon avait émis le projet de créer le boulevard prolongeant le boulevard de Strasbourg. Haussmann fit exécuter le boulevard Sébastopol. Mais les projets de Napoléon n'envisageaient pas la rive gauche. C'est le préfet qui insista, sut convaincre l'empereur, perça le boulevard Saint-Michel, continué par d'autres larges voies jusqu'à la barrière d'Enfer... devenue la place Denfert-Rochereau et la rue des Ecoles, " aérant " ainsi le Quartier Latin. Au nord, le boulevard Sébastopol, le boulevard de Strasbourg et la patte d'oie des rues de la Chapelle, d'Allemagne et d'Aubervilliers.

Tels furent les merveilleux agrandissements qu'apportèrent Napoléon et le baron Haussmann à la grande Croisée de Paris. Mais là ne s'arrêtaient pas les projets d'embellissement de la capitale; le préfet étudiait d'autres réseaux de voies larges et droites. Considérant qu'après la Croisée, le système de voies qui se dirigent du centre de Paris vers la banlieue ouest en passant par la trouée qu'emprunte le chemin de fer de l'Ouest est le plus important, l porta toute son attention sur ce point. Et des avenues, des boulevards, des rues naquirent. Autour du nouveau monument de Charles Garnier, ce magnifique Opéra, un réseau de rues claires et propres se dessina, puis, joignant la Croisée à ce réseau, les rues Auber et du Havre, l'avenue de l'Opéra apparurent

De jour en jour, sous les ordres clairvoyants de Haussmann, la circulation devint plus agréable, plus facile.

Autour de l'Arc de Triomphe, tout un réseau nouveau fut tracé; et une grande avenue, le boulevard Haussmann, réunit les deux groupes de nouvelles avenues.

Non content de ces travaux grandioses, le préfet de la Seine s'occupa des rues avoisinant le Luxembourg, et conçut le plan de boulevards circulaires, réunissant les grandes artères créées. Et le boulevard Saint-Germain naquit. Aussi miraculeusement se dessinèrent les rues La Fayette, — qui a près de cinq kilomètres en ligne droite! — Caulaincourt, Turbigo...

A ces prodiges, Haussmann ajouta celui d'éclairer Paris. Déjà les réverbères avaient pris une grande importance; de 1.200 qu'ils étaient en 1789, ils étaient arrivés à 6.000 après 1830. Quelques tentatives avaient été faites en vue d'éclairer Paris au gaz. Haussmann accorda la concession du gaz à une Société et bientôt Paris fut moins obscur la nuit. Enfin, le baron Haussmann, songeant que l'on circulait plus souvent à pied qu'en voiture, prit en pitié le sort des piétons et mit des trottoirs dans toutes les rues. Ainsi, en quelques années, par l'intelligence d'un homme, un Paris nouveau naissait, entouré de promenades comme les Bois de Boulogne et de Vincennes, percés de routes, d'avenues, d'allées agréables et claires, un Paris rajeuni, nettoyé, et, suivant le mot cher à Haussmann, aéré.

Mais il semblerait que la destinée de notre vieille ville est, à mesure qu'on élargit ses artères, de voir son sang augmenter de volume et se cailler deci, delà, en embolies qui, pour n'être pas mortelles, n'en sont pas moins gênantes. Plus on multiplie les moyens de locomotion, plus on les fait rapides... et plus la circulation augmente et, avec la circulation, les encombrements. Une sage réglementation est venue alléger ces ennuis — produits aussi des immenses travaux qui se poursuivent — et l'on finira par circuler sans arrêts presque, dans Paris.

COMMENT FONCTIONNE LA BRIGADE DES VOITURES

L'énorme encombrement des carrefours retarde la circulation d'une façon considérable. Et il faut toute l'expérience de la brigade des voitures pour y apporter un peu d'ordre et de clarté.

Composée de deux cent vingt-six gardiens de la paix, vingt-deux sous-brigadiers, trois brigadiers et deux inspecteurs principaux, la brigade des voitures est chargée entre autres fonctions de veiller à l'ordre de toutes les grandes artères, des grands carrefours : comme les places Saint-Michel, du Théâtre-Français, de la Concorde, des Champs-Elysées;

Des grands boulevards, des carrefours depuis la Madeleine jusqu'à la place de la République;

De tous le champs de courses : Longchamp, Auteuil, Vincennes, Saint-Cloud, Le Tremblay, Enghien, Maisons-Laffitte, Saint-Ouen, Chantilly.

Elle fait la police de l'arrivée des souverains, des bals de la Présidence, de la République, de la Chambre et du Sénat, des grands enterrements et des grands

DU PAREIL AU MÊME

Avenue de Lamotte-Picquet, il a fallu sacrifier au minotaure arbres et trottoirs. Au débouché de la rue de la Paix, nous retrouvons, s'étendant comme une lèpre, l'éternel chantier de l'Opéra. C'est partout le même chaos.

mariages, des fêtes de bienfaisance, de tous les théâtres de Paris..

Pour la partie administrative, M. Joltrain, chef de division, et M. de Pietra-Santa, chef du bureau de la circulation, mènent toute cette branche importante de la police parisienne.

Toutes les plaintes de particuliers concernant le service de la circulation, les cochers, trouvent un accueil toujours favorable à la Préfecture. Je tiens à bien insister sur ce point. Aidé de mes collaborateurs, je prête la plus grande attention à toutes les réclamations qui me sont adressées. Il faut qu'on le sache, car, s'il est de coutume dans le public de pester contre les cochers et les wattmen parisiens, il nous est presque impossible de sévir, pour la raison majeure qu'aucune plainte ne nous est adressée. Que l'on n'hésite pas à nous signaler toute infraction des conducteurs de voitures ou d'automobiles aux règlements. Ce sera dans l'intérêt de tous. Puisque j'ai ouvert cette parenthèse, j'ajouterai une réponse aux plaintes nombreuses qui nous ont été adressées concernant les voitures à la sortie des théâtres : Il est presque impossible de contraindre des cochers qui sont restés déjà depuis le matin, vers huit heures, sur leur siège, à venir stationner durant quatre heures à la porte d'un théâtre pour gagner une course et trois sous de pourboire? Cependant, il y a toujours des voitures aux sorties de théâtres. Voici, d'ailleurs, un bref tableau, pour quatre jours de suite, dressé pour

quatre jours consécutifs, et qui montre combien il y eut chaque soir de voitures attendant à la porte de cinq de nos plus grands théâtres :

THEATRES	24 fév.	25 fév.	26 fév.	27 fév.
—	—	—	—	—
Opéra	75	rel.	80	rel.
Th. Français	50	30	40	70
Odéon	90	30	36	70
Opéra-Comique . .	80	120	30	85
Sarah-Bernhardt . .	80	80	53	55

Ces chiffres, établis sur quatre jours pris au hasard, montrent que nos efforts amènent un résultat; il ne faut pas oublier aussi que souvent, s'il fait beau, les cochers auront attendu quatre heures pour rien! Fermons cette longue parenthèse et revenons à nos moutons.

Voici, plus éloquents que les mots, des chiffres. Le tableau suivant montre comparativement les augmentations des voitures, des omnibus, en l'espace de vingt années, de 1890 à 1910.

compte dans nos calculs comme il y entre dans la réalité, c'est plus de 40.000 véhicules qui se pressent, se poussent, s'accrochent, se versent, tandis que les chevaux s'abattent, que les autres « calent » jusqu'au tour de manivelle qui leur rendra la vie, que les conducteurs, cochers, chauffeurs, tracteurs, pousseurs, échangent des propos aussi remplis de pittoresques que dépourvus d'aménité, que les badauds s'amassent et contemplent, voluptueusement oisifs, à moins qu'ils ne s'en mêlent pour augmenter encore la confusion et le bruit. 40.000 voitures et plus de deux millions de piétons! Faire « circuler » tout cela, c'est un problème et qui n'est pas si facile à résoudre qu'il en a l'air, parmi une population frondeuse pour qui l'exercice de l'esprit de contradiction est une fonction aussi naturelle que de respirer.

Chaque cocher, cependant, possède, à la Préfecture, son dossier et les fiches portant les plaintes qui le concernent. En les compulsant, on pourrait voir que, parmi

Statistique comparative des voitures en circulation

DATES	VOITURES PUBLIQUES								TRANSPORT EN COMMUN					
	TRACTION ANIMÉE				TRACTION MÉCANIQUE				TRACTION ANIMÉE		TRACTION MÉCANIQUE			
	Voitures de courses de chemins de fer	Voitures de grande remise	Voitures de 1re classe	Voitures de place	Voitures de courses de chemins de fer	Voitures de grande remise	Voitures de 1re classe	Voitures de place	Omnibus	Tramways	Automotrices	Voitures d'attelage	Autobus	TOTAL
1890 . .	651	3.140	310	9.664	»	»	»	»	640	610	13	31	»	15.039
1895 . .	766	3.435	180	9.943	»	54	28	4	650	849	54	139	»	16.016
1900 . .	1.301	4.274	311	11 097	2	102	11	18	766	336	765	348	»	19.313
1905 . .	1.224	4.273	263	9.995	4	465	38	39	688	162	1.358	661	»	19.134
1910 . .	1.134	3.253	66	8.006	23	1.039	92	3.883	596	102	1.571	735	119	20.619

Et cette statistique, déjà fort incomplète à cette heure, ne comprend ni les voitures ni les autos de maître, ni les immenses tapissières qui promènent dans Paris les noces, les Anglais et les pauvres sots qui vont perdre aux courses leur argent si péniblement gagné, ni les innombrables voitures de livraison, ni les charrettes, ni les tombereaux, ni les fardiers, ni les haquets, ni les gigantesques autos de charge qui font trembler nos maisons. Et puis il y a les baladeuses, les voitures à bras, les tri-porteurs, les bicyclettes... Si l'on fait entrer tout cela — sauf, toutefois les innombrables bicyclettes — en ligne de

les cochers et les wattmen il y a des gens que la misère a amenés à choisir une honorable carrière où leur éducation ne les poussait guère. Sans parler des nobles : un vicomte, un baron, un marquis, authentiques, qui, sur leur siège, ont le je ne sais quoi qui dit la race, — j'en ai entendu un qui, du haut de son siège, répondait avec un dédaigneux haussement d'épaules aux invectives d'un collégien : « Grossier personnage! » — il y a parmi les cochers des étudiants en droit qui, après dix inscriptions, n'ont pas pu continuer, faute d'argent sans doute, leurs études, des médecins... Mais ce ne sont pas toujours

LES BARRICADES DE LA PLACE DE LA CONCORDE

Un luxe splendide de pavés neufs. On en décharge vingt tombereaux par jour et le lendemain d'autres tombereaux viennent les reprendre. Une armée d'ouvriers travaillent à ce jeu renouvelé des Danaïdes. Dans le coin, près des Tuileries, on a installé une ferme modèle avec maison d'habitation joliment ornée de lierres et de plantes sauvages.

les élèves en droit qui tiennent le mieux leur droite.

En général, les cochers sont d'excellentes gens. S'ils ont parfois la parole un peu vive, il n'en faut accuser que la fatigue de leur rude métier, plus rude qu'on ne croit. Ce sont toujours les mêmes qu'on voit aux réunions du conseil de discipline.

UNE INNOVATION A L'AMÉRICAINE

On parle beaucoup depuis quelque temps du fameux système de M. Philipp-William Eno. Cet Américain a organisé déjà la circulation dans nombre de villes d'Angleterre et d'Amérique. Son système consiste principalement en ceci : Utiliser les voies parallèles; laisser dans les grandes voies, au milieu, la place des voitures arrêtées.

M. le préfet a, dans sa dernière ordonnance, prescrit un certain nombre de précautions. Il a, en outre, cherché à utiliser, au grand profit de la circulation parisienne, les idées de M. Eno. Les innovations les plus intéressantes consistent en l'interdiction aux automobiles d'employer la marche arrière, et l'ordre absolu de garder la droite, surtout au tournant des rues.

Enfin, l'application du premier principe de M. Eno, concernant les voies parallèles, aux rues suivantes :

Mogador et Chaussée-d'Antin — du Helder et Taitbout — de Grammont, Sainte-Anne et Richelieu — du Temple et des Archives — de Rome et du Havre — des Capucines et Daunou — et aussi au carrefour de l'Hôtel de Ville.

Ainsi, les voitures qui se rendent de la place de la Trinité aux boulevards suivront la rue Mogador, tandis que les voitures se dirigeant des boulevards vers la Trinité prendront la Chaussée-d'Antin. On comprend que sur les deux rues parallèles l'encombrement est presque annulé, puisqu'il vient en général des voitures qui se trouvent aller en sens contraires.

Pour compléter l'œuvre, il faudrait se résoudre à cette grande décision: interdire la « maraude », et, comme à Londres, obliger les cochers de se garer au milieu des grandes avenues, en laissant cependant, tous les trente ou cinquante mètres un passage.

Tant que la maraude ne sera pas supprimée, les réformes seront incomplètes.

Aussi étrange que cela puisse paraître, les piétons sont plus difficiles à faire circuler à Paris que toutes les voitures. Que de fois, de tranquilles flâneurs traversent les rues les plus encombrées en lisant leur journal! Des codes de piétons, prescrivant toujours les mêmes précautions ont paru dans tous les journaux; déjà, en 1837, la préfecture de police affichait les recommandations les plus paternelles aux piétons. Mais Paris est la ville divine des flâneurs; la rue est si amusante...

On est arrivé à la rendre propre — aux prospectus près; — nous la rendrons pratique et libre aux véhicules. Nos efforts atteindront leur but, d'autant plus que les Parisiens, dotés du tube Berlier et du Métro, circuleront beaucoup sous terre comme des taupes, et, peut-être, dans des aéroplanes publics, par les airs, comme des goélands.

Chi lo sa? Ce temps n'est peut-être pas si éloigné. Un industriel parisien n'a-t-il pas demandé déjà à la ville la concession des « Aérobus »!

Et pourtant tous ces beaux projets s'en vont, avec les réalités, hélas! au fil et au gré d'une humeur de la Seine. On a ainsi pu voir l'hiver dernier, dans les rues, substitués aux voitures élégantes, aux automobiles et aux tramways, aller et revenir disgracieux, incommodes, les indispensables bachots. Le gouvernement a compris l'impérieuse urgence de parer au retour de semblables catastrophes. Et la commission nommée spécialement a travaillé avec tant d'ardeur qu'elle a déjà produit un volume de rapports qui pèse *trois kilos cent!* C'est au mieux. La circulation de Paris est trop importante pour pouvoir être à la merci des fantaisies et des fugues de la Seine.

Déjà, nous sommes loin de l'ancienne Cité, de Lutèce, « la ville de boue! » De jour en jour, Paris deviendra la ville agréable aux promeneurs, pratique aux gens pressés, séduisante aux artistes...

DESCAVES.

FRÉDÉRIC SAISSET (1)

(Phot. *Femina*)

LE VOL

L'Hirondelle dont se déploie
L'aile inscrit sur l'azur son vol
En multiples signes de joie.
Qu'il soit méthodique ou soit fol
Le vol avec un bruit de soie
Au cœur de l'air nargue le sol.

Et l'oiseau que sa course enivre,
Gorgé d'azur et de clarté,
Dans l'espace tournoie et vibre,
Et l'œil qui s'égare à le suivre
Sent au fond de lui reflété
Ce vol empli de volupté.

FRÉDÉRIC SAISSET.

(1) Le talent si délicat de M. Frédéric Saisset s'est affirmé dans plusieurs recueils, qui l'ont classé en bon rang parmi la jeunesse poétique.

L'ESPRIT A L'ÉTRANGER. — Chez le tailleur pour chiens, par STUDDY

— *C'est ce qui se fait de plus chic pour le moment, madame.*
— *C'est très élégant, mais ça lui fait paraître la taille énorme...*

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

Ce tableau de Carpaccio est curieux par le mélange des costumes anciens et modernes, ainsi que des architectures. Son Ange musicien jouant de la mandoline est piquant de fantaisie.

Les Chefs-d'oeuvre qui sont trop de leur temps

Quelle charmante promenade, pittoresque et imprévue, parmi les tableaux célèbres, suscite cette question qu'un récent procès vient de mettre en actualité : l'anachronisme artistique, c'est-à-dire la juxtaposition dans une même oeuvre de détails d'époques disparates ✠ ✠ ✠

L'ANACHRONISME dans la peinture ancienne est un charme de plus.

Cette opinion, de prime abord, semble paradoxale ; elle révolterait nombre de doctes personnages pour qui la reconstitution archéologique, la vérité historique, la couleur locale, *il costume*, comme dit Fénelon dans la « Lettre à l'Académie », est le comble de l'art.

Quelle erreur ! Ce que nous goûtons dans l'œuvre, c'est l'émotion humaine dont elle est imprégnée, la passion, la tristesse ou la joie, la vie, — et la beauté.

Taine a remarqué avec une pénétrante finesse que les maîtres anciens se différenciaient d'abord par ce fait que chacun représente en ses figures le tempérament de son climat, de sa race. Chez les artistes florentins, nous trouvons le type allongé, élancé, élégant. Chez les Vénitiens, des formes arrondies, onduleuses, épanouies, la chair ample et blanche, les cheveux roux ou blonds, le type sensuel, spirituel, heureux. Nous voyons dans Rubens des carnations rosées, des êtres rougeauds, lymphatiques,

L'ÉVANOUISSEMENT D'ESTHER, PAR PAUL VÉRONÈSE

La somptueuse robe dont le bon peintre a revêtu la femme d'Assuérus est en avance sur la mode d'un nombre respectable de siècles, mais quel gracieux anachronisme!

plantureux. Les peintres espagnols mettront sous nos yeux le type de leur race, l'animal sec, nerveux, durci par la bise des *sierras* et la brûlure du soleil ardent, noir, austère, bouillonnant de passions comprimées.

Et ces êtres de Florence, de Venise, de Tolède seront des Christs, des Apôtres, des Lédas, des Danaés, des Jupiters ou des Vénus.

Mais prouvons notre dire par des exemples.

Dans la *Présentation au Temple*, de Gentile de Fabriano, au Louvre, l'architecture est gothique, et les costumes du xv^e^ siècle. Toute l'*Histoire de Jésus*, du même maître, présente les mêmes anachronismes gracieux.

Dans le *Martyre de Saint Côme et Saint Damien*, de Fra Angelico, les forteresses, armures, lances, boucliers, surcots, justaucorps, haut-de-chausses sont italiens; par contre, l'épée-glaive est germanique.

Si nous étudions les *Rois Mages*, de Benozzo Gozzoli, nous y verrons des sites qui rappellent plutôt la route de Bologne au sortir de Florence que les routes rocailleuses de la Terre Sainte. Si nous observons avec soin les harnais des chevaux, nous distinguerons nettement, sur deux des chevaux de la procession, l'écusson aux six *palle*, armes des Médicis.

Dans l'*Ivresse de Noé*, la maison du patriarche biblique nous révèle une colonne carrée à cannelures avec chapiteau corinthien! Et la jolie *loggia* où devisent, plus loin, Esaü, Rebecca et Jacob! Et, sur une autre fresque, la terrasse toscane de la demeure de Putiphar!

Dans la *Naissance de la Vierge*, de Domenico Guirlandajo, un luxe inusité d'ornementation transforme la chambre de sainte Anne en une salle somptueuse de palais, avec ses piliers couverts de fines moulures peintes, ses arabesques, ses frises, son plafond de bois sculpté, ses panneaux de marqueterie, ses bas-reliefs d'enfants musiciens qui semblent sortis de l'atelier de Donatello ou de Luca della Robbia.

La ravissante *Vénus*, de Botticelli, voile sa gorge et sa poitrine d'une transparente

SAINTE CÉCILE, PAR LE DOMINIQUIN

La martyre chrétienne porte ici une belle robe aux manches gigots et joue de la viole de gambe; une seule pièce de son costume n'est pas anachronique : c'est l'auréole.

chemise crespelée et ses hanches d'une tunique, l'une et l'autre fabriquées sans nul doute à Florence.

L'*Histoire de Joseph*, de Pinturrichio, se déroule toute à la Renaissance.

La grande *Sainte Anne*, de Léonard de Vinci, fut posée par une fine paysanne lombarde (dont le portrait fidèle au crayon se trouve parmi les dessins du maître, au Louvre). Les fonds bleuâtres de la *Vierge aux rochers* sont les collines du Cadore.

Un des exemples les plus étonnants, les plus divertissants de l'anachronisme pictural est le vêtement de la *Sainte Cécile*, du Dominiquin, au Louvre : cette jolie personne porte une belle robe aux manches gigots, joue de la viole de gambe... Il n'y a guère qu'une pièce de son costume qui ne soit pas anachronique : c'est l'auréole.

L'anachronisme triomphe, si je puis ainsi parler, dans la peinture vénitienne, depuis les plus anciens maîtres, jusqu'à Tiepolo.

Gentile Bellini ne s'est jamais douté, ne s'est jamais soucié de ce que pouvait être la vérité historique, ni des différences que le temps et la nationalité apportent dans les habits et les mœurs des peuples. C'est ainsi que dans son fameux tableau de la *Prédication de Saint Marc*, dont la scène est à Alexandrie, les spectateurs qui entourent l'apôtre sont habillés les uns à la vénitienne, les autres à la turque, et que, l'église de Sainte-Euphémie, sur la place d'Alexandrie, est tout simplement la basilique de Saint-Marc, à Venise.

MOÏSE SAUVÉ DES EAUX

Sous ce titre, il existe plusieurs tableaux des Véronèse; les uns et les autres se font remarquer par les interprétations les plus fantaisistes de ce sujet biblique. Bonifacio est l'auteur des deux toiles reproduites à gauche et en bas de cette double page; l'une se trouve à la Pinacothèque de Milan, la seconde à la Galerie royale de Dresde. C'est à ce dernier musée qu'on voit aussi la toile de droite, qui est signée Paolo Véronèse. Ces grands artistes italiens faisaient, dans leurs œuvres immortelles, bien peu de cas de la couleur locale.

Vérité, sens critique, qu'importe ici! Il ne s'agit que de style, de composition, de coloris et de beauté.

Une *Présentation de l'Enfant Jésus au Temple*, de Carpaccio, n'est pas moins caractéristique par ses étranges déviations de la vérité historique : le saint vieillard Siméon, en habits pontificaux, y est placé... entre deux cardinaux!

Puisque nous en sommes à l'admirable Carpaccio, son *Ange musicien*, de l'Académie des Beaux-Arts, à Venise, est-ce bien un ange? N'est-ce pas un adolescent jouant de la mandoline, un « page de plaisir », comme dit M. Maurice Barrès?

Giorgione, comme toute l'école vénitienne, affecte un profond dédain pour la couleur locale. En voici un exemple topique : c'est un tableau de la galerie Brera, à Milan; le sujet est *Moïse enfant, découvert par la fille de Pharaon*. A ce titre, vous vous attendez à ce que le paysage et les figures vous transportent en imagination sur les bords du Nil. Rien de semblable: le paysage est un parc en Arcadie, en France ou en Espagne; c'est Chambord ou Buen-Retiro. Les personnages sont des chevaliers et des dames de la cour de Charles-Quint ou de François Ier; ici, des pages tiennent en laisse des lévriers; là, est un groupe de musiciens et de chanteurs, mi-

partie chevaliers, mi-partie troubadours ; le sénéchal s'approche de la princesse assise sous un arbre, un écuyer ou chambellan apporte l'enfant qu'on vient de découvrir. C'est une scène vénitienne, et, sans le livret, les plus habiles ne découvriraient jamais le sujet que le peintre a prétendu traiter.

Ce thème du *Moïse sauvé des eaux*, traité par Giorgione, Paul Véronèse et Boniface Véronèse, a d'ailleurs donné lieu aux plus prodigieuses interprétations.

Les madones, et d'une façon générale tous les personnages des tableaux religieux exécutés par des Vénitiens offrent de beaux spécimens de la beauté vénitienne. Il suffit de considérer leurs *Saintes Familles* ou leurs *Saints Sébastiens.*

Les *Pèlerins d'Emmaüs*, de Titien, contiennent un jouvenceau orné d'un bonnet à aigrettes et un paysan sanglé dans un sarrau.

Examinez la *Vierge avec l'Enfant Jésus et Saint Joseph*, de Titien, au musée de Dresde: vous y trouverez, — ô l'étrange juxtaposition! — saint Joseph à côté d'Alphonse I^er^, duc de Ferrare, et l'énigmatique Lucrèce Borgia, en robe magnifique, s'entretenant avec la suave Mère des douleurs!

Paul Veronèse, enfin, le représentant le plus complet de cette incomparable école, n'a jamais peint, en ses festins bibliques et chrétiens, que des festins du seizième siècle ; Jésus soupant chez un disciple, tel est le sujet qu'il se plaît à retracer. Vous songez à une réunion où président la gra-

vité et la paix, où les physionomies, les costumes, conformes à la tradition, portent spontanément notre pensée vers Jérusalem et notre intérêt sur le Sauveur. Il n'en est rien : sous ces désignations scripturales, Véronèse décrit des orgies fastueuses : un luxe de table inouï, les simarres et les dalmatiques, les robes brochées des seigneurs, des dames, des pages, des musiciens, des courtisanes; une vaisselle mirifique et moderne, des turbans, des instruments de musique, une architecture magnifique qu'aucun palais impérial n'a égalée!

Dans l'*Adoration des Mages*, on croit voir une procession de la cour de François I^er^ ou de Charles-Quint se rendant à un tournoi; ce sont les mêmes costumes, les mêmes armures, les lévriers en laisse, les faucons encapuchonnés, et jusqu'au fou de la cour!

Il en est de même dans les sujets mythologiques traités par Véronèse. Son superbe tableau de l'*Enlèvement d'Europe* qui, après avoir orné le Louvre, comme tant d'autres trophées des victoires de Bona-

LES DISCIPLES D'EMMAÜS, PAR PAUL VÉRONÈSE

On remarquera le groupe des deux adorables petites princesses qui, en robe pailletée de brocatelle, jouent avec un épagneul... sous la table du Christ. Véronèse nous a, d'ailleurs, habitués à ces paradoxes picturaux.

LA SAINTE FAMILLE, PAR LE TITIEN

Tous les personnages de cette scène hébraïque sont habillés à la mode vénitienne, à l'exception, — et pour cause, — de l'Enfant Jésus.

parte, est retourné à Venise, dans le palais des Doges, représente la nymphe Europe dans une tenue qui sent le boudoir d'une coquette du seizième siècle, et n'a rien du simple appareil des divinités d'Ovide.

Rubens, en somme, a commis les mêmes fautes, — si fautes il y a! — et par exemple, dans son *Massacre des Innocents*, il est matériellement impossible de déterminer en quel temps, en quel lieu l'action se passe; les femmes qui appartiennent aux classes supérieures y sont vêtues un peu à la mode du temps de Rubens, un peu en matrones romaines; les femmes du peuple ressemblent aux nourrices de l'antiquité, moitié esclaves, moitié affranchies; les hommes sont à demi-nus ou couverts d'armures; en un mot, c'est le plus hybride pêle-mêle qui se puisse concevoir.

Revenons à notre Véronèse : songez aux deux adorables petites princesses qui, en robe pailletée de brocatelle, jouent, dans les *Disciples d'Emmaüs*, avec un épagneul... sous la table du Christ!

Aussi bien, ne devons-nous pas nous étonner outre mesure des anachronismes chers à la peinture vénitienne : si Paul Véronèse a fait de sa *Famille de Darius aux pieds d'Alexandre* une anecdote de la cité des Doges, Le Brun, traitant le même sujet, a coiffé ses héros grecs de chevelures fort analogues aux perruques Louis XIV.

Et, sans remonter si haut ou si loin, rappelons-nous que Renan, écrivant ce délicieux conte du *Prêtre de Néni*, a fait de l'anachronisme littéraire un usage qui excuse cette irrévérence — et qui la justifie.

LOUIS VAUXCELLES.

(Clichés Braun et Cie).

LA LEÇON DANS UN PARC, PAR HILAIR

Toutes les qualités de grâce, d'harmonie et de coloris de l'art français du XVIIIe siècle se trouvent réunies dans cette toile qui fait partie du Musée du Louvre.

CIVILISATION SACRILÈGE DES RUINES. — Les plus glorieux monuments de Rome ne sont pas encore tous à l'abri des vandales. Le moindre recoin est utilisé. Voici des marchands de vin et une agence de déménagements installés dans les Termes de Dioclétien.

SOUS CE CHARMANT PORTIQUE D'OCTAVIE : Boutiques diverses et odoriférante maison de tanneurs de cuir.

AU FORUM DE NERVA. — Derrière ces magnifiques colonnes, on loue de modestes chambres meublées.

La vie au Mexique. — Cette vue de la rue de Allende, à Temascaltepec, donne bien une idée de la vie des bourgades mexicaines. M. Albert Bordeaux publie sur *le Mexique et ses mines d'argent*, encore mal connus chez nous, un ouvrage aussi documenté que pittoresque, d'où nous avons extrait ces deux photographies. M. Albert Bordeaux a écrit sur la Rhodésie, la Sibérie et la Guyane, des ouvrages très appréciés.

Pittoresque pont jeté sur la rivière La Presa, au Mexique. — Ce pont se trouve aux environs de Temascaltepec, dans le district de Mexico, qui est comme le Tyrol mexicain.

Un coin charmant du village indigène des Iles Samoa, installé en juillet à Hambourg.

Les cerfs blancs des terres polaires. — Nous donnons, d'autre part (p. 220) en post-scriptum de nos beaux articles du contre-amiral Peary, quelques spécimens de la faune polaire. Voici les cerfs blancs.

Plaquette d'argent, œuvre de François Sicard, offerte au grand naturaliste J.-H. Fabre, de Serignan, dont l'œuvre, signalée à l'attention générale par Maurice Mæterlinck reçoit de multiples et justes récompenses académiques et officielles. Sa *Vie des insectes*, un chef-d'œuvre, vient de paraître.

La naissance d'un usurpateur. — Le coucou est bien connu pour son sans-gêne, qui le porte à pondre ses œufs dans le nid d'un oiseau d'une autre espèce, après en avoir expulsé ceux de sa dupe. Comme dans le cas qui nous occupe ici, il arrive fort souvent que le propriétaire du nid soit un passereau de petite taille, et rien n'est plus comique que de le voir dispenser ses soins à un faux rejeton deux fois plus gros que lui, sans soupçonner la cruelle mystification dont il est victime.

L'élevage a tout age. — Ces trois petits apiculteurs, âgés respectivement de huit, quatre et deux ans et demi, se sont familiarisés de bonne heure au contact des abeilles, qu'ils manient habilement sans s'effrayer de leurs aiguillons. Ils visitent régulièrement les ruches installées dans le jardin de leur père, et savent déjà recueillir le miel et les rayons de cire. Ils font l'admiration des voisins, qui n'oseraient guère s'aventurer dans le voisinage immédiat des essaims.

Onze taureaux foudroyés. — Le 15 juillet, au cours d'un orage terrible qui a dévasté la commune de Bannegon (Cher), dans un champ appartenant à M. C. Robert, onze taureaux ont été foudroyés et neuf ont été tués sur le coup. Ils étaient pourtant disséminés et plusieurs furent atteints par le *choc en retour* qui est dû à une rupture d'équilibre entre la charge électrique du sol et celle de l'atmosphère.

DEVANT LA RAFALE

Une dizaine de personnes scrutaient anxieusement l'horizon, indifférentes aux coups de fouet du vent, aux paquets qui les frappaient, traversant les tricots, collant les jupes. (Page 192, col. 1.)

LA PIERRE DES NAINS (FIN) (1)

GRANDE NOUVELLE INÉDITE DE VICTOR MARGUERITTE (2)

(Illustrations de SIMONT)

Elle prit Armand à témoin, et simplement :

— Oui, Armand me disait des choses graves... et très douces...

— Ah ! dit Guy.

Il avait une voix rauque et le cœur serré. Sa souffrance et son inquiétude étaient si visibles qu'Hélène, remuée, lui toucha le bras de ses doigts fins...

— Des choses que je n'ai pas besoin d'entendre pour savoir qu'on les pense, mon cher Guy...

Elle souriait, avec une si délicate pudeur, que Guy, transporté, vit le ciel resplendir.

(1) Résumé du précédent numéro (*Je sais tout n° 67*)

Dans un vieux château breton, vivait, avec sa fille Hélène, Mme de Kerhoel; elle avait deux neveux, le marquis Armand de Trégal et son frère Guy, qui se disputaient le cœur de leur cousine. Celle-ci n'eût pu répondre vers lequel, inconsciemment, elle penchait. Choisir! même le pourrait-elle si le destin ne décidait pour elle? Au début de l'action, les quatre personnages entreprennent au bord de la mer une promenade qui les conduira près de la Pierre des Nains, un gigantesque menhir, contre lequel une sorcière a mis en garde, alors qu'elle était enfant, Mlle Hélène de Kerhoel. Le marquis Armand est aux côtés de la jeune fille et, à voix basse, la supplie de se prononcer. Guy s'approche et se mêle à l'entretien.

Il s'assombrissait en même temps, aux regards mornes d'Armand.

— Et vous avez répondu? demanda Guy.

— J'allais répondre...

Elle hésita.

— Parlez! dit sourdement Armand.

Guy insista.

— Parlez, je vous en prie...

Il enveloppa son aîné d'un regard loyal, et continua, avec une ardeur concentrée :

— Ce que vous a dit Armand, je le devine. C'est ce que je pense moi-même, c'est ce que je vous eusse dit le premier, s'il ne m'eût devancé... Hélène, vous êtes nécessaire à ma vie, sans vous plus rien n'existe! Vous êtes ma raison d'aimer, de me dévouer, d'agir... Voulez-vous être ma femme?

Elle tourna lentement la tête, vers la mer. Elle éprouvait une émotion violente, un trouble si profond qu'elle murmura, soudain lasse, les jambes brisées :

— Asseyons-nous un moment. Je n'en peux plus.

Ils firent halte. Ils étaient côte à côte, adossés à la pente de la falaise. Les deux hommes se taisaient, absorbés en une énervante attente. Leur crainte et leur désir les ravageaient, passaient sur leurs âmes, comme des tourbillons... Une terreur invincible s'était abattue sur Armand. Nature faible, il désespérait, avant que tout espoir fût perdu. Guy lui-même s'abandonna à une peur brusque. L'horizon, chargé de nuages noirs, la mer où le vent creusait de longs remous lui apparurent sinistres.

Hélène vivait une intense minute. Que de fois elle l'avait prévue! Et à présent que cette minute avait sonné, elle eût voulu s'en évader. Impossible. Elle y tâtonnait, en pleines ténèbres. Comment choisir?... Sous la double volonté qui l'enserrait, comme un filet, elle ployait, sans force... Armand? Guy?... Elle n'arrivait pas, bien qu'au fond d'elle-même sa préférence prît forme, à la formuler, dans un verdict définitif. Comment avérer, par des paroles irréparables, une pensée qu'elle commençait seulement à s'avouer, à elle-même? Une gêne l'envahissait, devant celui qu'en secret elle venait d'élire. Et en même temps, tout ce qu'elle avait de pitié féminine et de bonté native tressaillait en elle, à l'idée du supplice qu'elle eût infligé à l'autre, en parlant.

Aussitôt sa résolution fut prise. Rien ne transparaîtrait de la certitude qui désormais lui illuminait l'âme, avant qu'elle eût pesé, mûri son choix. Elle se sentait lâche, devant la nécessité du coup immédiat. A quoi bon une cruauté si brutale? Plus tard... Un peu plus tard.

Armand, le premier, rompit l'intolérable silence :

— Eh bien?

Et, tout en la pressant, il souhaitait maintenant qu'elle se dérobât. Plutôt que d'entendre le mot qui l'eût condamné sans appel, il se rejetait, comme en un tiède abri, dans l'indécision, le rêve toujours réalisable...

— Eh bien? répéta Guy.

Mais Hélène secoua la tête, en se levant d'un air résolu :

— Plus tard, je vous en prie... Je ne vois pas encore clair... Laissez-moi quelques jours à moi-même... Tout ce que je puis vous dire, c'est à quel point votre tendresse me touche, comme j'en suis fière.

Guy, à mesure que croissait, chez son frère, le besoin d'atermoyer, de prolonger le doute, se sentait au contraire piqué d'un furieux aiguillon. Il ne voyait, dans la reculade d'Hélène, que mauvais présage, l'évidence d'une défaite. Sa nette franchise avait soif de clarté.

— Hélène, je veux savoir...

Elle posa sur lui son regard lumineux, où l'avenir transparaissait comme un soleil voilé.

— Vous saurez, dit-elle.

— Quand?

— Une semaine encore, et puis je vous promets....

L'espoir flotta, mirage doré, sur le ciel où grossissait la tempête...

— Allons! fit Guy.

Et, nerveusement, il se remit en route. Armand suivait, cramponné à son amour, comme un noyé à une épave.

— Le temps se gâte, dit Hélène, en montrant le large. Nous devrions retourner.

— Nous y sommes.

Guy désigna, au tournant du chemin, sur le plateau qui s'élargissait, les ruines d'une vieille tour. Une trentaine de gas, en deux camps, s'y livraient bataille. Ils couraient l'un sur l'autre, le bâton levé, assénaient, paraient les coups. Des corps-à-corps mêlaient les torses et les jambes. Et quand l'un des deux combattants, roulés à terre, se relevait vainqueur, les siens poussaient de longues clameurs, en signe de triomphe. Les filles faisaient cercle, causant et riant. Quelques-unes dansaient,

au son d'une flûte et d'un violon. Trois ou quatre, au pied de la tour, entouraient, les mains tendues, une extraordinaire vieille, courbée en deux, qui lisait dans les paumes ouvertes...

— La mère Yverne, dit le marquis. Une diseuse de sorts célèbre.

— Oh! que c'est amusant! s'écria Hélène, consultons-la!

— Souvenez-vous de la Pierre des Nains, plaisanta Guy. Vous n'avez plus peur?

Elle sourit, confiante:

— Je n'ai plus peur.

Ils approchèrent. On s'écartait, respectueusement, pour leur faire place.

La sorcière leva ses yeux sans âge; ils avaient la couleur des roches granitiques, semblaient ne pas voir. Pourtant, aux gestes de respect qu'esquissaient ses bras, tordus comme de vieux ceps, aux vagues saluts que marmonnait sa bouche édentée et terreuse, il était visible qu'elle reconnaissait, honorait, à sa façon, le marquis et le comte de Trégal, les seigneurs héréditaires. Jamais Hélène n'eût cru que pareille décrépitude humaine fût possible. Le visage informe, le corps centenaire semblaient une souche sèche et verdie, quelque racine depuis longtemps arrachée. Çà et là des poils poussaient, sur la chair noire, comme une mousse rare, sur du bois. La mère Yverne exhalait, de tout son être déjeté, une majestueuse et mélancolique horreur.

— Mère Yverne, dit Armand, voilà une belle demoiselle qui voudrait bien connaître son destin.

— Un joli petit destin! recommanda Guy, gouailleur, en glissant, dans la main osseuse, une large pièce de cinq francs.

La sorcière gloussa, d'un rire qui voulait être aimable, et qui donnait froid. Puis elle dit:

— Nul ne peut connaître son destin.

— Heureusement, peut-être! dit Armand...

— Oui, dit la vieille très bas, heureusement...

— Alors, mère Yverne, observa Guy, à quoi servent vos prédictions?

Elle branla son chef, penché si bas qu'il semblait vouloir toucher le sol, rentrer dans la terre natale.

— On écoute les bonnes, on n'entend pas les mauvaises...

Elle tenait la main, un peu tremblante, d'Hélène. Elle la considéra longuement, puis la laissa retomber, sans mot dire. La pluie commençait à tomber, par larges gouttes. Le vent ululait, en grandissantes rafales.

— Quel sort m'attend? s'enquit Hélène.

Guy regarda autour d'eux. Ils étaient seuls; aux premières menaces de l'ondée, les groupes avaient fui, regagnant le village.

— C'est la tempête, murmura le marquis, la vraie!

La vieille montra le ciel en furie, sur la mer démontée.

— Ann Ko rôde, dit-elle.

Tous trois la regardèrent, incrédules, pourtant vaguement surpris... Ann Ko? L'ange de la Mort?... Le funèbre génie, un moment, plana, effleurant leurs fronts de son aile noire.

— Cela devient terrible! fit Hélène, en essayant de rire.

Mais elle se tut, impressionnée malgré elle. Puis, bravement:

— Et mon sort, mère Yverne! Vite, avant qu'on parte...

— Nous allons être trempés, dit Guy, et votre mère sera inquiète.

Elle s'entêta, gamine, en frappant du pied:

— Je veux savoir mon sort!

— Vous le voulez? répéta la vieille.

Elle les enveloppa tous trois d'un regard si bizarre qu'ils éprouvèrent un léger malaise... Mais, déjà, les yeux couleur de granit s'étaient détournés, perdus au large, où, blanche, une voile venait d'apparaître. Elle voletait, secouée sur les hautes vagues, comme une mouette en détresse.

La vieille tendit son doigt spectral, vers un point de l'espace. Les flots, loin, très loin, s'y brisaient, en incessante écume...

Elle grommela:

— *La pierre! La pierre!...*

Elle observa encore une fois Hélène, Armand et Guy, avec une gravité morne, puis, sans ajouter un mot, elle rentra dans le trou de cave où elle habitait sous la tour. Elle agitait ses bras, du côté de la mer, comme pour de mystérieux signes.

Ils la regardaient disparaître, stupéfaits, ne sachant que penser. Une angoisse les avait étreints, devant l'inconnu subitement révélé, flottant autour d'eux, comme une menace. Leurs yeux cherchèrent, dans l'immense tempête éparse, la voile en perdition sur la mer, et le point redoutable où blanchissait l'écume, cependant qu'à leurs oreilles tintaient, avec la résonance d'un glas, les mots fatidiques...

— *Ann Ko rôde... La pierre... La pierre...*

MÈRE YVERNE, LA DISEUSE DE SORTS

Exhalant de tout son être déjeté une majestueuse et mélancolique horreur, la vieille tendit son doigt spectral vers un point de l'espace; les flots, loin, très loin, s'y brisaient en incessante écume. Elle grommela : « La pierre! La pierre! » (Page 190, col. 2.)

Ils étaient ruisselants d'eau et de boue, tous trois, lorsqu'ils arrivèrent à l'auberge. Les rues, sous la violence de l'ondée, s'étaient précipitamment vidées, en même temps que s'emplissaient les débits de cidre et de liqueurs. Tabagies, d'où montait le brouhaha resserré du pardon, regorgeantes de buveurs en goguette, de couples entassés, dans la fumée épaisse, et l'odeur âcre de l'alcool. La pluie s'écrasait aux vitres, couvertes d'une opaque buée. Le vent sifflait, furieux, à travers les fenêtres et les portes closes.

Ils avaient dû, pour gagner l'auberge, longer le port. Poussées par la rafale, les vagues s'écrasaient contre le quai, avec un fracas de tonnerre. Elles accouraient de la haute mer, sans fin, en des galops retentissants, bondissaient par-dessus le petit môle, en échevelant leurs crinières d'écume...

Hélène avait montré, blotties contre le bâtiment de la douane, une dizaine de personnes, — femmes, enfants, vieillards, — qui anxieusement scrutaient l'horizon, indifférentes aux coups de fouet du vent, aux paquets qui les frappaient, traversant les tricots, collant les jupes.

— Ils cherchent à apercevoir la voile, avait dit Guy...

— Ce sont les parents... Pauvres gens!

Mais, déjà, l'auberge les requérait, avec son toit propice, le bon fourneau allumé, où se sécher. Du seuil, Mme de Kerhoël, levant vers le ciel ses mains grasses, poussait des exclamations, où la compassion alternait avec les reproches :

— Vous êtes dans un joli état! Comment allez-vous faire? Il y a de quoi attraper du mal, jusqu'à Trémeur... Et avec cela, nous avons une voiture découverte...

— Bah! dit Guy. Vous prendrez mon auto, si Armand veut bien... Mon chauffeur viendra me rechercher ici... Je n'ai pas besoin de rentrer à Quimper avant demain. Quant aux vêtements, Mme Costel aura bien, pour Hélène, une jupe à lui prêter... Et pour nous, nous allons nous rôtir devant le feu... N'est-ce pas, Mme Costel?...

— Bien sûr, M. Guy.

Mme Costel, grosse femme d'ordinaire réjouie, hocha une figure renfrognée.

— Qu'est-ce qu'il y a, Mme Costel? Ça ne va pas?

— Mais si, M. Guy... Seulement je pense aux gens qui sont en mer... Les Peulvenou... c'est des cousins...

— Ah! fit Armand.

Il y eut un bref silence. Le bruit de la mer et du vent régna, formidable. L'hôtelière soupira.

— C'est pas s'attendrir qui les fera sauver... Allons! Mademoiselle, j'vas vous chercher la cotte, ou c'est-il que vous voulez venir?

— Je viens, dit Hélène.

— Quelle aventure! Quelle aventure! gémit la baronne.

Et toujours digne, elle sortit, derrière sa fille. L'auberge, — petit hôtel semi-bourgeois, fermé l'hiver et où venaient surtout des artistes, — était vide, à cette extrême fin de saison. Les gens du lieu n'y fréquentaient pas, préférant la liberté de leur chez eux, le sol de terre et les bancs luisants des cabarets.

Deux frères dressés l'un contre l'autre

Armand et Guy, face à face, un instant se dévisagèrent. Le masque des convenances se dénouait, ce faux sourire et cet air détaché dont ils couvraient leurs sentiments secrets. Hélène absente, c'était le trait d'union qui s'effondrait. Il ne restait que leur haine, la nécessité que l'un des deux cédât, s'effaçât.

— Ecoute, Guy, commença l'aîné, après une courte tergiversation où son amour-propre fut moins fort que son amour... Je ne devrais pas te parler comme je vais le faire, m'humilier... peut-être pour rien... Mais c'est plus fort que moi. Je ne puis renoncer à Hélène... Sans elle, mon existence est finie... Elle est l'air que je respire. Je meurs si je ne l'ai pas... Toi, tu es un énergique, un heureux... Tout te réussit... Tu m'as pris ma place, toute la gloire du nom... Tu as de l'ambition, tu crois à un idéal de progrès, à l'action... tu peux avoir une belle vie de travail, de dévouement à tes idées... Tu n'as pas *besoin*, comme moi, tu entends... tu n'as pas besoin d'elle... Tu veux me l'arracher, parce que tu sens que je l'aime, uniquement parce que tu me détestes... Je t'en prie... Ne te mets plus en travers de mon chemin. Elle nous aime bien tous les deux. Si tu t'effaces, elle n'aura pas de chagrin, elle se tournera vers moi. Tu garderas une amie, un frère... Guy, je t'en prie, je t'en supplie...

Il se tut. Il avait parlé d'un trait, bas, d'une voix sourde; Guy écoutait, assis, les yeux baissés. Il dit enfin, avec une ironie hautaine :

— Je t'admire!... Ainsi tu t'imagines que

tout cela est un jeu d'enfants... Toi seul as des sentiments profonds... Tu supposes qu'Hélène est une chose inerte, ou bien une poupée, un cœur à tous vents... Et moi je suis un pantin, bon à pérorer à la tribune et à me sacrifier au bonheur du peuple... et au tien!... Non, mon cher. J'aime Hélène d'un amour aussi absolu, et plus haut!... Tu la désires, voilà tout, parce qu'elle est belle, et tu te dis, parce qu'elle est bonne, qu'elle serait une agréable compagne, en attendant de vieillir, avec tes livres et ta goutte, au fond de ton château fermé!... Tu crois, parce qu'elle partage quelques-uns de tes goûts, qu'elle finirait par partager tes idées... Tu te trompes! Il y a entre elle et toi le même fossé qu'entre toi et moi... Avec toi, elle serait une résignée peut-être, une sacrifiée, sûrement. Avec moi, elle vivra... la pleine vie... celle de l'esprit et celle du cœur!... Nous pensons, nous sentons de même... Elle est faite pour moi, comme je suis fait pour elle... Elle est mienne et je lui appartiens, de toutes les forces de ma pensée et de ma chair...

Affreusement pâle, Armand sentait entrer en lui chacun de ces mots, comme le bistouri dans la plaie. Il marcha sur Guy, les dents serrées, les poings en arrière.

— Soit! Tu l'auras voulu... Il faudra donc qu'un de nous deux disparaisse...

Guy ricana :

— La voix du sang, à la bonne heure!

Armand le regarda avec horreur. L'homme qu'il venait de menacer, c'était son frère... Son exaltation tomba, dans une de ces détentes brusques qu'ont les nerveux. Et, passant la main sur son front :

— Je suis fou... Pardonne-moi... Je souffre.

Les voix d'Hélène et de Mme de Kerhoël résonnèrent dans le couloir. Ils n'eurent que le temps de composer leurs visages. Déjà Mme Costel ouvrait la porte, s'effaçait devant une ravissante *bigouden*, la taille prise dans le corselet de velours noir, d'où bouffait, en plis serrés, une robe courte d'infante, brodée au bas d'une soie vert émeraude. Le corsage semé de grosses fleurs multicolores s'épanouissait, éclatant. Et sous le bonnet de dentelles, en forme de hennin, Hélène, avec son pur et frais visage, achevait de faire songer à quelque lointain et délicieux portrait d'aïeule.

— C'est ridicule! ridicule! déclarait, avec une moue désapprobatrice, la baronne.

— C'est un costume de ma grand'mère, quand elle était jeune fille, dit, en manière d'excuse, Mme Costel. Dame, il est bien propre!

Armand et Guy contemplaient Hélène avec ravissement. Elle semblait une miniature vivante, jaillie du fond d'or de quelque séculaire missel. Et tous deux songèrent à l'amoureuse de la légende, à cette belle Hélène de Kerhoël, dont ils évoquaient, naguères, la mystérieuse et touchante figure...

— Il ne manque plus, dit le marquis avec une amertume qui malgré lui perça, que le chevalier Gauvain!...

— Et le gnome! acheva Mme de Kerhoël décochant, à l'adresse du comte, un regard sans sympathie.

Hélène, affectueusement, souriait aux deux frères. Mais, avec une lucidité désespérée, Armand sentait s'en aller, vers Guy, tout ce qu'elle avait au cœur de chaude tendresse. L'amitié seule, si froide, lui restait, humiliante comme une aumône. Le sentiment de son impuissance le jugula. Ainsi nul moyen de forcer cette âme, de la conquérir! Comme avec plaisir il eût tenté, pour elle; quelque chose d'héroïque, de fou...

— Mme Costel? Mme Costel?

On appelait, avec impatience, de la salle d'entrée. Des hommes, que personne n'avait entendus, à cause de l'énorme rumeur de la mer et du vent, étaient là. Mme Costel s'empressa. C'étaient le maire et l'adjoint, avec quelques vieux, et des femmes.

Embarrassés, les deux pêcheurs à barbe grise tournaient, dans leurs mains calleuses, leurs bérets crasseux.

Armand et Guy, par la porte entrebâillée les reconnurent, répondirent aux saluts.

— Vous permettez? dirent-ils à Hélène...

Mais, s'enhardissant, Kaëllec, le maire, et Mathurin, l'adjoint, suivis de leur escorte, avançaient. Avec eux pénétra, dans la cuisine, soudain glacée, tout le vertigineux tumulte de la tempête. L'eau coulait, en rigoles, des sabots claquants. Les déchirantes plaintes du vent s'élevèrent.

— V'là ce que c'est, M'sieu le marquis...

Kaëllec, ancien quartier-maître et fidèle de Trégal (branche aînée), s'inclina gauchement, vers Guy...

— Et vous aussi, pardon, excuse, Monsieur le député... et la compagnie!... On a su que vous étiez là... Alors on a pensé... vous autres qu'avez plus d'autorité, vous pourriez, peut-être... si M'sieu le marquis voulait...

— Parlez donc, Kaëllec! s'écria Armand.

— C'est par rapport à la barque qu'est en perdition sur la mer... C'est aux Peulvenou, le père et le fils. Ils étaient partis à la pêche au thon, l'autre semaine; ils n'auront pas pu rentrer à temps, pour le pardon... Le vent les a pris...

Les deux femmes, derrière le maire et les vieux, sanglotèrent, avec des cris perçants :

— Oh!... Oh! la la!... Ma Doué!...

— Faites excuse, reprit Kaëllec... Alors, c'est pour le sauvetage. Avec ce temps-là, et le pardon, personne ne veut se risquer... C'est donner sa peau au diable!...

— Mais le bateau de service? dit Guy.

— Quand le patron voudrait, il ne pourrait pas...

— Il a peur?

— Ben ouiche! Il est au *Pot d'Etain*, sous la table.

— Et personne de bonne volonté? s'exclama Guy.

— Mathurin et moi, j'sons trop vieux...

— C'est affreux, gémit Mme de Kerhoël. On ne peut pourtant pas laisser mourir de braves gens comme ça...

Hélène s'avança, vers les deux femmes. L'une, aux cheveux blancs, au teint de cuir plissé, avait une figure de désolation presque résignée, de pauvres traits lamentables, bête de somme pliée sous la fatalité du malheur. Elle pleurait son mari et son fils. L'autre, jeune, avec la peau encore fraîche, ouvrait des yeux révoltés, une bouche hagarde. Qu'est-ce qu'elle allait devenir, sans son homme?

— C'est la Marie-Jeanne, ma cousine, dit l'hôtelière à Mme de Kerhoël. Elle a trois petits enfants...

Il y eut un silence. La mère et la bru, tournées vers Armand et Guy de Trégal, comme vers des sauveurs, retenaient leur souffle. Kaëllec, Mathurin et les vieux, déchargés d'une lourde responsabilité, attendaient la décision.

— Que faire? murmura Guy, comme à lui-même.

Armand, comme s'il venait de prendre une résolution brusque, sortit du profond mutisme où, depuis les premiers mots du maire, il s'absorbait. Son visage, tout à l'heure si tourmenté, rayonnait d'une volonté calme.

— Retournez au *Pot d'Etain*, Kaellec. Et demandez quatre hommes de bonne volonté pour mettre le bateau de service à la mer.

— Ils ne voudront pas, M'sieu le marquis.

— Je vous garantis qu'ils voudront.

— On peut ben essayer, tout de même, dit Mathurin.

Avec une autorité tranquille, Armand ordonna :

— Allez devant. Je vous suis.

— Armand! s'écria Hélène, tandis que la pièce silencieusement se vidait, Armand, qu'allez-vous faire?

— Mon devoir.

Mme de Kerhoël, à ces mots, s'écria :

— Armand! vous n'y pensez pas!... Mais c'est de la folie... Embarquer, par un temps pareil... Kaellec vous l'a dit... Vous ne déciderez personne...

Le marquis sourit, simplement :

— Nous verrons... Je sais comment il faut les prendre, ces gars...

— Et s'ils ne vous écoutent pas?

— Ils m'écouteront. Ça n'est pas le courage qui leur manque. Le fond est bon. Il suffit de donner l'exemple.

Il avait endossé, à mesure qu'il parlait, son pardessus alourdi d'eau... Il le rejeta.

— Non, impossible de faire un mouvement avec cela!... Mme Costel, vous devez bien avoir quelque vareuse à votre fils... Donnez-la moi.

Docile, Mme Costel s'élançait, vers sa chambre. L'émotion rendait écarlate sa bonne grosse face, d'habitude rougeaude.

— Armand, dit Hélène, maman a raison, c'est de la folie!

Rivaux jusque dans le sacrifice

Une intense seconde, entre ces quatre êtres, vibra, de toute la communion, du heurt aussi de leurs pensées. Immobile, Guy réfléchissait. L'élan spontané de son frère, qu'en toute autre circonstance il eût franchement admiré, lui paraissait, ici, la déloyale manœuvre d'un adversaire. Ce n'était certes point par un irrésistible altruisme qu'Armand s'apprêtait à risquer la mort. Que lui importaient ces Peulvenou, dont l'existence, quelques instants avant, lui était parfaitement indifférente? Si Armand se campait en héros, c'est qu'il imaginait séduire, par cette posture. Il calculait, et hardiment jouait sa vie sur ce qu'il y a de pitoyable et de tendre, au fond de l'âme toujours romanesque des femmes... Aussi bien, à voir le trouble d'Hélène, le calcul, peut-être, était-il bon...

Elle avait saisi les mains du marquis, cherchait d'un regard agité ses yeux calmes.

— Pourquoi de la folie? dit Armand.

Il était si maître de lui qu'Hélène l'admira. Et comme elle l'aimait bien, elle répéta, violemment :

— Ne faites pas cela! c'est la mort, peut-être!

— Eh bien? dit-il.

Il planta, dans le regard d'Hélène, toute son âme tendue. Ses sentiments au paroxysme criaient, dans une prière muette, leur fièvre de passion désespérée et de sacrifices... « Que m'importe la vie, disaient-ils, si vous ne m'aimez pas comme je vous aime! C'est pour mériter votre estime à défaut de votre tendresse que je vais affronter, gaiement, le danger... je veux vous montrer que je suis digne de vous... La mort?... Je la risque, afin de vous conquérir. Et si vous devez être à un autre, eh bien! oui, je l'appelle comme une délivrance! »

Mme Costel accourait, avec un surcot de cuir. Armand le passa sur son veston.

— Allons! dit-il.

Et portant à ses lèvres les mains fines qu'il étreignait toujours, il les baisa, ardemment.

— Allons! répéta Guy.

Hélène lui jeta un coup d'œil inquiet.

— Voyons, Guy, vous n'allez pas le laisser partir... c'est insensé... Je comprends qu'on risque sa vie si l'on a la chance d'en sauver d'autres... ces malheureux sont perdus... Dites-lui que c'est se condamner pour rien, c'est un suicide!

Mais Guy, haussant les épaules, sortait derrière Armand, sans répondre.

— Je vous suis! cria Hélène.

Elle vêtit en hâte le manteau du marquis, s'élança, sans tenir compte des apostrophes véhémentes de la baronne. L'excellente femme hésita un moment, en considérant le crépuscule qui descendait, livide, sur Rorahat. Un jour terne, que la pluie au loin striait de filets traînants, s'étalait sous le ciel chargé de nuages. Le vent rapide les chassait, par hordes moutonnantes. Et l'on entendait le monotone hurlement de la mer.

— Donnez-moi des sabots et un parapluie, ordonna-t-elle.

Mme Costel lui jeta sur les épaules une grande cape noire, et toutes deux sortirent, courant à la suite d'Hélène.

Elle avait rattrapé les deux frères. Elle marchait à leurs côtés, sans rien dire : une frayeur l'oppressait, une espèce de crainte sacrée. Elle se sentait une faible, une toute petite chose, en présence des éléments déchaînés et du malheur en suspens.

Elle passa son bras à celui de Guy, s'y appuya. Elle eût voulu lire en lui, tirer de son énergie une résistance, un réconfort. Mais, bouleversée, elle le sentait fuyant, lointain...

Le parti de Guy avait été pris presque en même temps que celui d'Armand. Moins spontané, mais non moins héroïque... Certes, pas plus que son frère, Guy n'agissait par un dévouement absolument désintéressé. Ce n'était pas, d'abord, un sens profond d'humanité qui le jetait au secours de ces pauvres êtres en péril... Cette folie, car c'en était une, il ne la commettait que pour ne pas demeurer en reste. Et, amèrement, il songeait qu'un tel acte, malgré la médiocrité du mobile, était pour lui, qui se sentait aimé, plus méritoire encore... Maintenant il suivait les pas qui l'entraînaient... La belle malice que de risquer sa vie, quand on avait tout à gagner, et rien à perdre!... Il serra le bras dont il sentait, contre le sien, la réchauffante raideur. Sa mauvaise humeur se dissipa. Lui aussi saurait se montrer digne d'un tel amour. Une exaltante plénitude de confiance et d'énergie le souleva. Il évoquait, attendri, les Peulvenou sur leur coquille de noix, cramponnés à l'écoute, à la rame... et le visage terrifié de leurs femmes... et, dans la cabane vide, le grouillement ingénu des trois gosses...

Des chants avinés retentirent. La pluie avait cessé, le vent faisait rage, de plus belle. Un groupe s'agitait, sur le seuil du *Pot d'Étain*. Armand et Guy distinguèrent, en s'approchant, Kaellec et Mathurin qui gesticulaient, au milieu de quelques pêcheurs.

Ils hochaient la tête, incertains :

— C'est tenter le bon Dieu!

— Sûr comme saint Yves m'entend, ils sont péris.

— J'ai qu'une peau.

— Ah! M'sieu le marquis, dit Kaellec, en apercevant Armand, j'use mon coton. Parlez-leur.

Les faces tannées se tournèrent, avec méfiance, vers les deux frères. Les doigts goudronnés touchèrent le bord des chapeaux...

— Eh bien! quoi, les fieux? Ça ne vous connaît plus, la mer?... Vous allez laisser les vôtres dans le danger?...

Yvon Ploudern, le meilleur marin de Rorahat, murmura :

— Sûr qu'on irait les retrouver au fond!... Il faudrait être malin pour naviguer, à c'te heure.

— Il faudrait être brave, voilà tout! dit le marquis.

Et de sa voix de jadis, quand jeune officier il commandait la manœuvre, Armand de Trégal lança :

— Que les poltrons restent, et que ceux qui ont du cœur me suivent!

Influencés, Yvon Ploudern, Larmor et un autre pêcheur, qui venait de faire son temps sur un contre-torpilleur, se décidèrent :

— On pourrait voir...

Et mollement, ils firent un pas en avant.

— Faudrait être quatre, dit Yvon.

— C'est vrai! fit Armand, en jetant autour de lui un regard quêteur, qui, en se posant au passage sur Guy, devint railleur... Il faudrait être quatre!

— Eh bien! dit Guy tranquillement. Il y a le compte. Eux deux, toi et moi. Cela fait quatre, il me semble...

— Tu viens! s'écria Armand.

Sa déception, à voir son courage partagé, se mêlait d'une âpre joie, devant le commun péril... S'il fallait mourir, eh bien! qu'ils disparussent ensemble!... Hélène n'appartiendrait pas au rival abhorré...

— Naturellement, je viens, dit Guy.

Les doigts d'Hélène se crispèrent sur sa manche. Il les sentait, délicieusement, s'imprimer jusqu'au fond de lui-même. Elle le suppliait, à mi-voix :

— Guy, je vous en prie!... Guy, restez!... Vous n'allez pas, de gaîté de cœur... Ecoutez! Un sacrifice n'est beau que lorsqu'il est utile... Ces hommes ont raison... Vous vous dévouerez en pure perte... Il est trop tard!... Écoutez-moi...

Il secoua la tête, négativement, en montrant Armand qui s'éloignait, avec Kaellec et les pêcheurs.

— Ce qu'un Trégal fait pour vous, l'autre peut, et doit le faire.

— Non! Vous ne pouvez pas! Vous ne devez pas... Votre vie n'est pas à vous seul... Vous appartenez au pays, à tous ceux qui vous ont nommé, qui ont mis en vous leur foi, leurs intérêts... Vous les trahissez, en vous dévouant à quelques pauvres êtres perdus... Vous vous dérobez à votre réel devoir...

Elle ne disait pas les vraies paroles, celles qui lui brûlaient les lèvres. Elle avait envie de crier : « Ne me quitte pas! ne m'abandonne pas!... Tu te dois à moi aussi, avant les autres... à moi que tu aimes et qui t'aimes... » Mais elle avait beau ne point les dire, ces paroles-là jaillissaient de ses yeux humbles, de ses mains brûlantes, de tout son être...

Guy, à son tour, baisa les chers doigts, qui le retenaient en tremblant :

— Laissez-moi partir!... Vous me mépriseriez...

Elle eut, devant cette preuve d'amour, un sursaut d'orgueil très doux, la fierté d'être chérie de la sorte, et en même temps une épouvante la torturait : ne plus les revoir, ne plus *le* revoir... Elle se reprochait d'avoir tant hésité, tant tardé à se découvrir elle-même, à fixer son choix... Si elle eût été fiancée déjà, Guy ne serait pas parti... Et, maintenant, elle ne pouvait, sans une injustice cruelle, laisser voir toute sa préférence. Une pitié suprême lui commandait de ne pas décourager Armand, au moment où il avait besoin de toute sa vaillance et de tout son sang-froid...

Elle appuya sa main aux lèvres de Guy, silencieusement. Quels mots eussent rendu ce qui lui emplissait l'âme?

Au milieu de la mer en furie

Ils arrivaient au quai, quand Mme de Kerhoel et la grosse Mme Costel les rejoignirent.

Du haut de la petite tour où le gardien du port se préparait à allumer le phare, le douanier de service, sa lunette aux yeux, déclara :

— On les voit. Ils ne sont pas à plus d'un kilomètre. Le mât est cassé. Le vent les porte sur le rocher...

— Dépêchons! dit Guy.

Aidés de Kaellec et de Mathurin, Yvon et Larmor descendaient, avec des palans, l'embarcation de sauvetage.

— Stop! ordonna Armand.

Yvon sauta, crânement, dans la barque et, déroulant l'amarre, il en jeta le bout au vieux maire.

La frêle coque, à la surface des vagues qui malgré le môle s'écrasaient avec violence contre le quai, se mit à danser, sinistrement.

— Les bouées? Les rames? demanda Armand. Tout est paré?...

La baronne, ayant perdu toute notion des hiérarchies sociales, pleurait avec de petits cris, sur l'épaule de Mme Costel. Hélène, droite au bord du quai, se raidissait, de toute sa volonté.

— Embarquez, dit Yvon, ou on se brise!

Tandis que Larmor entrait, disposait les avirons, Armand s'approcha de sa cousine, du même geste spontané que Guy. Elle les

regarda, éperdue, se jeta tour à tour à leur cou :

— Revenez vite, supplia-t-elle d'une voix brisée.

Ils la contemplèrent une dernière fois. Ils emportaient la même fulgurante image, Guy avec la douceur infinie de la certitude, Armand avec un rageur, un frénétique espoir, quand même...

Déjà, ils étaient à leur banc, souquaient en cadence. Yvon Ploudern tenait le gouvernail.

— A tout à l'heure, cria Guy.

Mais sa voix se perdit dans l'ouragan, qui sur la mer en furie glapissait et ronflait avec toutes les bouches du vent. Hélène, souffletée par l'embrun, suivait, le cœur affreusement serré, le tangage effrayant de la barque. Elle était loin déjà, emportée par le remous, par la mer descendante. Par moments elle disparaissait, dans le creux du flot, puis ressurgissait, projetée au faîte.

Le soir tombait sur l'horizon morne, où les nuages accumulés, par grandes bandes noires, tendaient leurs barres d'encre. La mer, limoneuse, semblait un immense monstre aux écailles hérissées. Les vagues courtes se brisaient, de toutes parts, en tourbillons d'écume, sur le fourmillement des rocs qui rendent cette côte si dangereuse, et qui la faisaient, ce soir-là, tragique.

Soudain Mme de Kerhoël poussa un cri aigu :

— Hélène, je ne les vois plus!

— Si! Les voilà.

Toute petite, et si grande par les pensées qu'elle portait, la barque continuait sa route...

Les deux Peulvenou, la vieille et la jeune, se tenaient maintenant presque collées contre Hélène, et toutes trois haletaient, suspendues à la course mortelle, les yeux et le cœur rivés au point vivant qui s'éloignait, s'éloignait toujours.

Courbés à leurs bancs, Armand et Guy de Trégal ramaient, avec Larmor. La barque, poussée par le reflux et le vent, avançait assez rapidement vers la haute mer. Yvon Ploudern, les yeux fixés sur les écueils, la maintenait, autant que possible, dans la direction du bateau des Peulvenou, la *Marie-Jeanne*, dont on apercevait, au loin, par instants, la coque blanche, du haut des lames.

Elles balançaient, comme un fétu, le frêle assemblage de planches où les quatre hommes luttaient, de toutes les forces de leur être, contre la formidable violence de la tempête. A chaque minute la barque craquait, se couchait sur la courbe creuse de la vague. L'eau entrait par paquets brusques, ou bien, lancés jusqu'à la crête, on retombait, dans une plongée qui serrait le cœur.

Mais, raidis, arc-boutés, les mains brûlantes, Armand et Guy ramaient, sans détourner la tête. Yvon Ploudern veillait pour eux. Ils étaient tout entiers à leur fatigue, si absorbés par l'effort, qu'ils ne percevaient plus le danger. A un certain degré de péril, le sentiment de la peur s'abolit. Ils accomplissaient presque machinalement, avec cette sûreté merveilleuse de l'instinct, les gestes d'où leur conservation dépendait. Un faux mouvement, et c'était l'irréparable.

Cramponné à l'aviron qu'il maniait, Armand de Trégal était hanté par l'idée fixe du but : sauver ces hommes qui là-bas allaient sombrer, surtout ainsi émouvoir, déterminer Hélène... La présence de Guy, dont il sentait au banc derrière lui le souffle lui frôler la nuque, l'emplissait d'une rage froide... Il souhaitait alors quelque soudaine catastrophe, d'où lui seul sortirait indemne... Que la barque chavirât, ou que Guy, dans un des roulis effrayants qui les secouaient, perdît l'équilibre, disparût, balayé... Maintenant, certains souvenirs, le rappel d'expressions fugitives au visage d'Hélène, des élans involontaires qu'elle avait eus, tout à l'heure, le frappaient, le déchiraient cruellement.

Il voyait clair, et pourtant il continuait à se leurrer, et l'obsession le harcelait, plus forte... S'il pouvait revenir seul!

Le survivant de la “ Marie-Jeanne ”

— On approche. Hardi!

C'était la voix sourde d'Yvon Ploudern. Rivé au gouvernail, le buste penché en avant, le cou tendu, le marin se courbait, immobile. Tout l'élan du bateau semblait concentré dans sa personne. Dans son visage brun, qui avait la couleur et la dureté du buis, les yeux luisaient, extraordinairement clairs. Ils contenaient toute l'âme.

— Attention au Crapaud! s'écria Larmor.

L'énorme roche, dont le dos seul affleurait, arrondissait sa masse, à une cinquantaine de mètres devant eux. La vague la

découvrait et la recouvrait, agitait les hautes algues qui ondoyaient, à chaque passage, comme une chevelure.

— Je le vois, dit Ploudern.

Il fallait, à travers le continuel hérissement des récifs, zigzaguer, pour atteindre l'endroit le plus périlleux, le plateau des Sept-Roches dont chacune portait un nom tragique ou mystérieux. D'innombrables barques s'étaient brisées, depuis des siècles, sur cet écueil, le plus fameux de toute la côte de Cornouaille. C'était dans un immédiat parage que tournoyait, désemparée, l'embarcation de Peulvenou.

— Ho! hisse!

Vaillante, par moments, la voix de Guy s'élevait, scandait la rude tâche. On peinait, mais on avançait. Une confiance ardente soulevait le cadet des Trégal. Il n'en voulait plus à Armand, il était presque heureux d'être là, de vivre cette surhumaine minute. Ce qu'ils faisaient, c'était bien. Et puis le bonheur, la lumineuse vie à deux étaient au bout... Ces Peulvenou, on les sauverait!... Et ensuite... Le col ouvert, nu-tête, débraillé, Guy aspirait, à pleins poumons, l'ivresse de vivre intensément. La morsure du vent, à ses tempes, à ses cheveux fous, à ses mains rouges, était une caresse... L'eau salée lui fouettait la peau, activait l'afflux riche de son sang.

Les minutes s'envolaient, à la fois interminables et brèves... On avançait toujours... Ils n'étaient plus qu'à deux cents mètres des Sept-Roches... Ploudern cherchait en vain, du regard, la barque des Peulvenou.

— On ne les voit plus, dit-il.

Larmor cria :

— C'est peut-être le Trou de l'Enfer, qui les cache.

— Non, dit Ploudern... On les verrait...

L'énorme arcade ouvrait, au-dessus du ressac, sa gueule béante, derrière laquelle une seconde roche, le Pic, dressait, en ligne droite, sa pointe aiguë.

Les cinq autres récifs accumulaient, à l'ouest, leurs dentelures noires.

— Aah!...

C'était Ploudern, qui les yeux agrandis d'épouvante, venait de pousser un cri inarticulé...

— Qu'est-ce qu'il y a? s'exclamèrent ensemble Armand et Guy, tandis que Larmor, blanc comme un linge, regardait par-dessus son épaule...

Mais déjà, ayant fait de sa main gauche un rapide signe de croix, le marin s'était ressaisi et, d'un coup de barre, il obliquait, vers la troisième roche...

— Parle, Yvon, fit Armand... qu'est-ce que tu vois?...

Muet, Ploudern désigna, d'un hochement de menton, l'épave qu'on apercevait, maintenant, à babord. La barque des Peulvenou, retournée, dansait sur les vagues, comme un bouchon... Le mât brisé et la voile, les rames flottaient épars... Et sur la coque blanche, agrippé à la quille, un homme tenait encore...

— Souquez! commanda Ploudern.

Une énergie fébrile tendit les nerfs, exalta les courages. Les rames s'abattaient en cadence.

— Prends garde, avertit Larmor... C'est la Dent du Diable... Si on est pris dans le remous, on est perdu...

— As pas peur... Ils n'y sont plus. Ils dérivent...

La coque passait maintenant devant le Trou d'Enfer, le vent la poussait vers les sauveteurs.

— La v'là! dit Ploudern. Y en a plus qu'un...

Larmor le reconnut.

— C'est Etienne!

La prophétie de la sorcière s'accomplit

Juché sur l'épave, où il était parvenu à se hisser à cheval, Peulvenou, le fils, s'aplatissait, inerte, en serrant la quille de ses mains crispées... Il avait à demi perdu connaissance, n'était plus qu'une masse de chair transie, que ballottait le flot. Le père, depuis longtemps, avait coulé. Bien avant que la *Marie-Jeanne* vînt se fracasser contre les Sept-Roches, le coup de vent qui avait brisé le mât avait du même coup emporté le vieux. Il n'avait pu lâcher l'écoute à temps et, projeté d'un grand saut, avait presque aussitôt sombré, évanoui.

— Etienne! Oh! Etienne! cria Ploudern.

L'homme releva un visage hagard. Il était si abruti qu'à peine un éclair passa dans son regard déjà vitreux.

— Tiens bon! tiens bon!... Nous v'là... Courage!

Les voix qui tombaient du ciel réveillaient l'instinct engourdi. Peulvenou, qui s'était cru mort, se prenait à revivre.

On n'était plus qu'à quelques brasses de la *Marie-Jeanne*.

— A qui la bouée? demanda Ploudern.

Les deux appareils de sauvetage arrondissaient, aux pieds d'Armand et de Guy, leurs grosses roues de liège, cousues de toile grise.

— A moi! dit Armand.

— A moi! répéta Guy, en écho.

Mais, abandonnant les rames, le marquis avait déjà saisi d'un main la bouée qui était devant lui, empoignant de l'autre, solidement, le bout de la corde.

Le cri de son frère avait été si spontané, Armand s'était levé si vite que Guy, devancé malgré lui, n'avait plus qu'à laisser à son aîné l'honneur qui si justement lui revenait, puisque le premier il avait conçu, réalisé l'héroïque sauvetage...

— Attention, Etienne, ordonna Ploudern... Lâche la coque, et attrape la bouée... Tu y es?... A vous, M'sieu Armand!

De toutes ses forces, le marquis, piété sur la membrure du canot, envoyait la bouée, par-dessus bord, dans la direction de Peulvenou. La roue s'abattit, à quelques mètres de l'homme. Mais, en même temps, un triple cri d'effroi jaillissait du canot sauveteur... Emporté par son mouvement, Armand de Trégal venait de perdre l'équilibre. La barque, au brusque déplacement de son corps, penchait et, le bras entortillé dans la corde, le malheureux, sans pouvoir se raccrocher, tombait...

. . . .

Hélène, sur le quai de Rorahat, avait suivi avec une grandissante angoisse la marche cahotée de ces fragiles planches, qui contenaient sa vie. Elle les avait vues décroître, puis disparaître sur la mer folle, dans le soir assombri.

Maintenant que l'acte était accompli, elle commençait seulement à en démêler en elle les répercussions. Elle ne séparait pas les deux frères, dans le frénétique vœu qu'ils réussissent, revinssent tous deux, sains et saufs. Elle ne s'irritait pas, par d'inutiles regrets. Elle se sentait même fière qu'ils eussent voulu courir, pour elle, tel danger, qu'ils se fussent haussés jusqu'à ce dévouement sublime. C'était noble, c'était beau, de s'être sacrifiés de la sorte!... Elle était presque heureuse qu'une circonstance si imprévue et si forte lui eût permis de découvrir son propre secret. Elle était reconnaissante à Armand de l'avoir ainsi éclairée, définitivement... Et d'aimer Guy, d'amour, elle n'aimerait pas Armand d'une tendresse moins vive... Au contraire, elle était pleine d'admiration pour son bel héroïsme, elle le devinait mieux, elle appréciait les nuances de cette nature si délicate, si tendre... Une fraternelle amitié l'émouvait, en songeant à lui... Puis sa pensée volait vers Guy. Et elle tremblait toute, de terreur et d'espérance...

M^me^ de Kerhoël, les yeux rouges, ses bandeaux blancs tout décoiffés, avait quitté depuis longtemps l'épaule secourable de M^me^ Costel. Juchée sur une borne, elle s'aidait du bras noueux du vieux Kaellec, pour se maintenir. Et de son regard myope, elle explorait l'horizon...

Le douanier, de temps à autre, laissait tomber, du haut de la petite tour, un mot bref, une nouvelle : « Ils avaient dépassé le Crapaud... Ils gagnaient les Sept-Roches... »

— On voit-il toujours la *Marie-Jeanne*? demanda Mathurin...

— On la voit, dit le douanier.

La lampe du phare, soudain, laissa tomber, dans le sinistre demi-jour, une blafarde lueur. Son feu fixe, que le gardien venait d'allumer, semblait un gros œil terne.

— Où est la *Marie-Jeanne*, oh! Lucas?

La voix enrouée de la vieille Peulvenou n'était qu'un souffle.

— Oh! Lucas, réponds...

— Sur les Sept-Roches...

— Jésus-Marie! fit la vieille.

Et comme Ploudern, au nom redouté, s'était signé tout à l'heure, vivement, elle se frappa le front et la poitrine...

— Ils sont perdus, dit Marie-Jeanne...

— C'est donc si terrible, les Sept-Roches? demanda Hélène, la gorge sèche...

— Ah! ma bonne demoiselle... Quand on échappe au Trou d'Enfer et au Pic, on ne s'arrache pas à la Dent du Diable, ni à la...

Mais une exclamation étranglée retentit, au haut de la tour...

— Je ne vois plus qu'une barque, annonça le douanier. L'autre s'est brisée sur la Pierre des Nains...

Un cri perçant déchira l'air.

C'était Hélène qui répétait avec une stupeur affreuse :

— La Pierre des Nains... La...

Et avant que la baronne, bouleversée au brusque heurt du nom fatidique, eût sauté à terre, pour courir à sa fille, Hélène ployait, défaillante.

— La Pierre des Nains... La Pierre... La Pierre...

Elle entendait résonner à ses oreilles, avec ces mots inattendus, les avertissements étranges des vieilles qui jadis, et cet après-midi même, avaient marmonné l'oracle... L'ange de la Mort plana, sur ses ailes noires... La superstitieuse terreur qui l'avait frappée, enfant, et dont, toute sa jeunesse, elle n'avait pu, malgré sa claire raison, se défaire tout à fait, l'accabla,

irrésistible. De sanglantes images l'entourèrent, imprécises, la conviction horrible de la catastrophe. Mystérieuse télépathie venue du fond de la race, ou simple pressentiment, trop naturel, à cette seconde? La secousse était trop forte. Elle sentit le sol fondre... Elle gisait à terre, évanouie.

Quand elle revint à elle, le premier sentiment qu'elle eut fut de souhaiter mourir, tant elle était persuadée que tout était fini. Jamais elle ne reverrait Armand et Guy...

Mais le bon visage penché de sa mère, qui lui souriait de toute sa tendresse, lui fût doux à contempler. Les yeux de la baronne brillaient, confiants...

— Ils reviennent. Dans une demi-heure, ils seront là!...

— Qu'est-ce que tu dis? balbutia-t-elle...

— Ecoute ces pauvres femmes... tu comprendras.

Ecroulées sur les dalles, la Marie-Jeanne et sa belle-mère pleuraient silencieusement. Leurs cris de bêtes blessées s'étaient tus, leurs lamentations s'achevaient, en un sourd gémissement... Elles n'avaient plus de révolte, rien qu'une douleur farouche... C'était à leur tour de plier, écrasées sous le poids du Destin inéluctable.

— Le canot revient, dit Mme de Kerhoël, avec ses quatre passagers... Ils n'auront pu arriver à temps... ni retrouver les corps... Le deux Poulvenou sont noyés...

ILS REVIENNENT QUATRE, MAIS...

Une commisération profonde noya le cœur d'Hélène, en même temps que s'élevait en elle une allégresse infinie. Quel soulagement! Elle sortait, brisée, d'un innommable cauchemar... Et par un mélange complexe, mais bien humain, elle avait autant de joie que de peine, elle se tâtait, délicieusement et douloureusement meurtrie...

Le vent était tombé. La mer se calmait un peu. Un voile gris, qui uniformément tournait au noir, enveloppait l'horizon d'un apaisant suaire. On apercevait, dans la dernière lueur du crépuscule, au loin, le point dansant du canot de sauvetage, sur son retour.

— Ils sont bien quatre! confirma le douanier, après un dernier coup d'œil dans sa lorgnette... Maintenant, ils sont hors d'affaire... Le Crapaud est derrière eux...

Alors, éperdûment, Hélène et Mme de Kerhoël se jetèrent dans les bras l'une de l'autre... Leur étreinte muette chantait un hosannah.

. . . .

Là-bas, dans la barque silencieuse, les quatre hommes, le regard fixé sur la lumière du phare, revivaient l'épouvantable drame.

Armand, lorsqu'il était tombé à la mer, avait eu, avant que l'eau lui emplît la bouche, les yeux et les oreilles, la fulgurante sensation de sa fin... Une seconde, le temps de choir et d'enfoncer, il avait vu s'arracher de lui la vie et l'amour, ce bonheur qu'il croyait toucher... Déjà, il coulait étourdi, asphyxié... Lorsqu'il était remonté presque aussitôt, il avait presque entièrement perdu connaissance. Il s'était débattu, buvant à chaque coup. Son bras gauche, attaché à la corde de la bouée, paralysait les efforts instinctifs qu'il faisait, depuis des années déshabitué de la nage. En vain, penché au bord du canot, Larmor quittant ses rames avait-il essayé de le rattraper, de le hisser, à bout de bras... Guy, seul aux avirons, ne parvenait pas à diriger, puis à immobiliser suffisamment la barque... Les vagues la rapprochaient, l'écartaient... Armand, pendant ce temps, était arrivé, malgré les cris de Ploudern : « Laissez-vous aller... ne bougez pas!... » à libérer son poignet... mais, épuisé, aveuglé, les tempes et les oreilles bourdonnantes, il avait alors disparu pour la seconde et la dernière fois... En vain Guy, Ploudern et Larmor avaient-ils louvoyé, inlassablement, sur le lieu mobile du sinistre... Quelque lame de fond avait emporté, roulé le corps... Ils avaient dû se rendre, enfin, à l'affreuse évidence.

— Ah! s'il n'avait pas lâché la corde, sanglotait Ploudern, on l'aurait ramené, comme celui-là...

Guy avait jeté sur le corps du fils Peulvenou, évanoui, mais vivant, un regard désolé. Le Breton était étendu au pied du banc où, tout à l'heure, Armand, jeune, superbe, se dressait, la bouée en main...

Lorsque tout espoir de retrouver son frère avait été perdu, Guy, remplaçant à la barre Ploudern anéanti, était revenu vers les débris de la *Marie-Jeanne*... Etienne ne s'était décidé à en abandonner la quille, pauvre reste de son bien, que lorsque Larmor, ayant ressaisi et relancé la bouée, lui eut crié : « Accroche-toi, ou on te laisse! »

Alors, tandis que les dernières planches du bateau fracassé se dispersaient, Ploudern et Larmor avaient remorqué Peul-

AU SECOURS DES NAUFRAGÉS

Muet, Ploudern désigna, d'un hochement de menton, l'épave qu'on apercevait à babord. Le mât brisé et la voile, les rames flottaient épars. Et sur la coque blanche, agrippé à la quille, un homme tenait encore. (Page 198, col. 2.)

venou, puis, de leurs poignes dures, l'avaient enlevé, jeté au fond du canot, avec la bouée...

Maintenant, transi, mais savourant avec une âcre ivresse le miracle de survivre, le réchappé contemplait le surgissement merveilleux de la côte, Rorahat piqué de lumières ainsi qu'un ciel nocturne, et, sur le quai plein de voiles, sur la sécurité du havre, le chaud resplendissement du phare, dont l'œil fixe l'hypnotisait...

Guy, les nerfs occupés par sa difficile besogne de pilote, se dédoublait, avec une lucidité singulière. La douceur de retrouver Hélène l'emplissait d'un mélancolique vertige. Il sentait l'avenir s'étendre devant lui, ainsi qu'une terre ferme. Un tiède soleil se levait, sur des lendemains heureux. Il en jouissait avec un grave plaisir, que le deuil fraternel enténébrait d'une tristesse sincère.

La certitude d'être aimé, qui durant ces heures de crise l'avait soutenu, exalté d'une tranquille vaillance, avait aussi atténué en lui, et dès la minute même où Hélène s'était enfin révélée, la violence des sentiments qu'il nourrissait contre son frère. D'avoir triomphé, dans la lutte où s'étaient envenimés, jusqu'au goût du meurtre, leurs différends anciens, Guy, en embarquant, n'éprouvait plus, avec cette irréductible antipathie qui naît des caractères, et qu'eût toujours entretenue leur haine politique, qu'une pitié un peu dédaigneuse, attendrie déjà... Maintenant qu'Armand avait succombé à cette mort tragique à laquelle lui-même, providentiellement, échappait, il ne gardait du passé aucune rancune. Et le péril affronté en commun, l'horreur de cette noyade tragique, l'inclinaient au contraire vers un regret profond... Qu'on était peu de chose, sous la main pesante du Destin!... Son âme de Breton, avec le fatalisme héréditaire, se pliait à la toute-puissante, mystérieuse force...

Sous le triple élan des avirons, Peulvenou, revenu à lui, s'était mis à ramer, à la place qu'occupait Armand, — le canot s'était insensiblement rapproché. La nuit, chemin faisant, était venue. Et c'était une chose tragique, que cette barque mortuaire qui avançait en clapotant, dans l'eau noire et l'ombre froide...

Elle accosta enfin. Des lanternes, balancées aux poings, s'élevèrent... Larmor jeta l'amarre. Un à un, les trois pêcheurs sortirent, gravissant les marches qui plongeaient jusqu'à l'eau... Un murmure courut... Peulvenou!... Et le cri des deux femmes des pêcheurs, la vieille et Marie-Jeanne, se mêlèrent à l'appel strident d'Hélène...

— Guy!

— Je suis là.

Hélène, en voyant apparaître derrière Larmor et Ploudern le visage inconnu d'Étienne, avait été prise d'une stupeur et d'un tremblement? Rêvait-elle... Comme une forcenée elle s'était penchée, avait cherché, dans la nuit, les deux formes chères... Mais une seule se levait, lentement, de la barque vide. Alors, son amour épouvanté avait crié... Aveu terrifié, où se livrait toute la femme.

— Guy!...

Au nom de l'élu, la baronne, qui jusque-là n'avait pas compris et pensait voir apparaître, à leur tour, les deux frères, opposa, instinctivement, l'autre nom, un aussi déchirant appel...

— Armand!

Un lourd silence répondit.

— Armand? répéta Hélène en s'arrachant à l'étroite étreinte qui, instinctivement, l'avait liée à Guy... Armand?

Guy haussa douloureusement les épaules. Larmor et Ploudern se tenaient cois, la tête basse. Peulvenou lui-même, que sa mère et sa femme pressaient de questions, se tut... Une funéraire angoisse saisissait à la gorge ces vieux endurcis, aussi émus que les femmes... Et les femmes pleuraient, comme des enfants.

Enfin, à mots entrecoupés, Guy raconta...

. . . .

Après la vision d'effroi, les heures consolatrices

Ce ne fut que longtemps après qu'Hélène se fut éloignée, brisée, au bras de Guy, — tandis que la grosse aubergiste soutenait les pas chancelants de Mme de Kerhoël, — que les groupes se dispersèrent sur le port.

Avec de longs commentaires, chacun regagnait les salles surchauffées des cabarets, et dans la fumée que trouait de feux jaunes le halo des lampes, buveurs et danseurs s'agitaient. Un moment assombri par la nouvelle tragique, le pardon de Rorahat recommençait de plus belle, pour s'achever dans l'habituelle orgie des fêtes bretonnes... Sans souci de la mort qui venait de passer, partout on chantait, on oubliait, — on vivait...

Deux maisons, seules, abritaient, — ironique contraste, — de la douleur. Chez les

MORNE RÊVERIE

Dans les jeux de la flamme, la baronne de Kerhoël voyait, autour de la pierre meurtrière, les Nains danser avec leurs visages indécis où s'incarnaient, par moments, les traits d'Hélène et ceux d'Armand et de Guy. (Page 204, col. 2.)

Peulvenou et chez M^me^ Costel, la veillée funèbre se poursuivait, à la flamme triste des bougies. Le cadavre absent ajoutait une horreur à la cruauté du chagrin. Pourtant, chez les Peulvenou comme chez M^me^ Costel, au milieu des mornes rêveries ou des sanglots, la vie, plus forte que la mort, infiltrait aux cœurs son puissant philtre. Involontairement on se détournait de la vision d'effroi, de l'obsédant grondement de la mer, pour se rejeter vers le lendemain, l'invisible et doux payement des heures consolatrices...

— Pauvre Armand! dit Hélène.

— Oui, pauvre, pauvre Armand! répéta M^me^ de Kerhoël.

Elle n'avait pas eu besoin que sa fille parlât, ni que le comte s'expliquât plus nettement sur ses intentions... Les mains enlacées, Hélène et Guy, assis l'un près de l'autre, contemplaient mélancoliquement l'âtre, où brûlait un feu de charbon, dont s'envolait, allègrement, toute une sarabande de petites flammes bleues... La cendre s'entassait, autour des hauts chenets sculptés, et mille dessins fugitifs couraient sur les braises rougeoyantes... La baronne se mit à suivre aussi, en silence, le jeu des ombres veloutées.

Elle ne protestait pas, contre l'inévitable. Hélène s'appellerait bientôt M^me^ de Trégal... Mais, d'un cœur fidèle, M^me^ de Kergoël songeait au Trégal qui n'était plus, au vrai, au seul Trégal... Et, maussade, elle regardait Guy, à la dérobée... Ainsi c'était celui dont elle détestait les idées, celui qui incarnait à ses yeux l'esprit du mal, c'était ce vilain garçon-là qui triomphait... C'était à Guy de Trégal qu'elle donnerait le bras, quand s'ouvrirait, pour le défilé nuptial, la grande porte de la petite église de Kerhoël... Hélène, dans sa douleur, avait un air si pénétré que l'excellent cœur de la mère n'y put tenir... Elle l'aimerait peut-être aussi, ce diable de Guy, s'il rendait sa fille heureuse...

— Est-ce étrange! soupira Hélène, en sortant de la torpeur où elle songeait, absorbée... Il me semble que je continue à me débattre dans un mauvais rêve... Vous vous souvenez... notre visite à la vieille?... Et ses paroles qui nous avaient frappés? *La pierre... La pierre...*

— Oui! fit Guy.

Mais son solide bon sens domina la courte incertitude :

— Une coïncidence... Simple hasard...

Elle murmura, pensive :

— Hasard, ou destin?... Savez-vous les noms des Sept-Roches?...

— Pas tous...

— Savez-vous comment s'appelle celle où s'est brisée la barque des Peulvenou?...

— Dites.

— *La Pierre des Nains.*

Si forte que fût l'éducation rationnelle de Guy, il ne put s'empêcher de pâlir... L'ancienne légende, naguère contée par sa fiancée, traversa sa mémoire, l'obséda, d'un troublant rappel...

Il prit, au bout d'un instant, la main d'Hélène et la baisa :

— Qui sait?... Destin, peut-être...

Tous trois, silencieusement, observèrent de nouveau le rougeoiement des braises, où passaient de changeants frissons. Obscurément, ils songeaient au mystère des choses... à l'engrenage du sort... Et dans les jeux de la flamme, la baronne voyait, autour de la pierre meurtrière, les Nains danser, avec leurs visages indécis, où s'incarnaient, par moments, les traits d'Hélène de Kerhoël et ceux d'Armand et de Guy de Trégal.

VICTOR MARGUERITTE

FIN

Ménélik est-il mort?

Le bruit de la mort de Ménélik a circulé. On est sûr que le Négus a cessé de régner, mais a-t-il cessé de vivre? Cette énigme remet étrangement en actualité la grande figure du potentat africain

Ménélik II, roi de Choa, roi des Rois d'Abyssinie, empereur d'Éthiopie, continue-t-il de régner sur l'immense Empire africain qu'il a reconstitué et dont il a merveilleusement développé la richesse et la puissance, — ou bien a-t-il cessé de vivre?

Telle est l'équivoque qui, depuis plusieurs mois, hante les diplomaties européennes. Et, malgré la civilisation qui, tout au long du règne de Ménélik, s'est acclimatée sur les plateaux abyssins, malgré le télégraphe, malgré le téléphone dont les fils jalonnent maintenant, presque partout, le royaume du Négus, malgré le chemin de fer qui peu à peu achève sa conquête sur le désert, malgré tout l'effort du souverain dont le rêve fut de rapprocher son Empire du progrès européen, la vérité ne parvient pas à se faire jour à travers l'étrange succession de nouvelles contradictoires que chaque courrier apporte.

Il y a plus d'un an et demi qu'un premier câblogramme, aussitôt démenti, annonça à l'Europe la mort du Lion de Juda. Et, depuis lors, quatre fois au moins, la même information circula dans le monde civilisé, suivie chaque fois d'une analogue dénégation. La dernière réédition de cette irritante fantaisie date du mois de mai; au cours de quelques jours, plusieurs câblogrammes successifs confirmèrent, sans aucun détail, la mort du Négus : les journaux publièrent à l'envi de longs articles sur l'œuvre du souverain disparu, épiloguèrent sur sa succession; on attendait des renseignements circonstanciés sur les causes et la suite de l'événement, le récit par exemple

des obsèques solennelles qui déroulent là-bas un cérémonial pittoresque, bien digne d'intéresser nos curiosités; au lieu de cela, on reçut une nouvelle dépêche démentant que l'empereur fût mort...

Et le silence s'est fait : plus un mot nulle part sur la grave maladie dont Ménélik souffrait; plus un mot sur les affaires de son Empire : il semblerait que c'est, non seulement la mort du Roi des Rois, mais aussi la disparition de son royaume qu'il faut noter et déplorer.

Cependant ce silence même est plus révélateur que les informations déconcertantes auxquelles il a succédé : si Ménélik vivait encore, si, grâce au dévouement du médecin français qui lui prodiguait naguère ses soins, sa robuste santé avait triomphé de l'accident grave qui l'avait abattue, il est de toute évidence que nous aurions été tenus au courant des phases de sa guérison. L'absence de nouvelles dans les circonstances étranges où la dernière assurance a été donnée que Ménélik n'était pas mort, il y a plus de trois mois, doit être considérée comme l'aveu diplomatique qu'il est bien mort.

Et voici au surplus que les courriers particuliers apportent quelques précisions dans ce débat : nous avons eu communication notamment d'une lettre écrite dans les premiers jours de juillet par un Français fixé à Addis-Abeba, c'est-à-dire dans la capitale même du Négus, à l'un de ses amis habitant à Paris; la mort de l'empereur Ménélik y est formellement affirmée; « elle ne fait aucun doute, dit ce correspondant bien placé pour connaître la vérité, pour ceux qui sont tant soit peu à même de savoir ce qui se passe au Palais, » et serait survenue au mois d'octobre dernier, lors de la troisième crise d'apoplexie qui abattit l'empereur à peine convalescent. « Mais, dans ce pays où la force brutale seule est respectée, on ne sent pas l'autorité de l'héritier du trône suffisamment assise et l'on continue à gouverner au nom de Ménélik. »

Une autre version est qu'à la suite des divers accidents dont il fut victime depuis dix-huit mois, Ménélik serait resté paralytique et dans un état de complète inconscience; l'impératrice Taïtou, d'abord nommée régente, aurait été détrônée par une révolte des ras et actuellement le pouvoir serait entre les mains de Lidj Yassou (Prince Jésus), héritier régulier du trône.

C'est là une version officielle, imposée à la confiance publique par des moyens de rigueur : elle a été publiée dans tout l'Empire à son de trompe, avec menaces de peines sévères pour ceux qui en douteraient ou qui même chercheraient à avoir d'autres nouvelles de la santé de Ménélik.

Est-il besoin de remarquer combien ces deux versions sont semblables tout au moins dans leurs résultats? L'une et l'autre s'accordent sur ce point que le règne de Ménélik est terminé. C'est là l'essentiel. Après cela, que Ménélik soit mort ou qu'il achève sa vie dans les torpeurs de l'inconscience et la frigidité de la paralysie, — c'est un fait aussi obscur que difficile à élucider.

L'ŒUVRE DE MÉNÉLIK EN ABYSSINIE FUT CELLE D'UN POLITIQUE ÉCLAIRÉ

Et de toutes façons l'occasion est propice pour esquisser à grands traits la physionomie du vieil empereur dont la destinée est désormais accomplie. Physionomie intéressante et curieuse à tous égards, — dont tous les traits frappent et à ce point qu'il est bien délicat d'en démêler exactement les plus caractéristiques. Il est hors de conteste que deux faits principaux ont attiré sur Ménélik l'attention européenne : la réalisation de l'unité éthiopienne qui a consommé la résurrection de l'antique royaume d'Afrique et la pénétration dans ce royaume, naguère isolé et inaccessible, des plus récentes conquêtes de la civilisation européenne.

Ce ne fut pas là une œuvre de hasard. L'homme qui la conçut fut un politique volontaire, tenace et patient, — et qui n'a rien de commun avec les roitelets noirs,

MÉNÉLIK SORTANT D'UN BUREAU DE POSTE ABYSSIN
Le Négus s'intéressait aux plus petits détails de son administration; il a créé en Abyssinie un réseau très étendu de fils télégraphiques et téléphoniques. Il ne cessait de s'intéresser à son fonctionnement et à son développement. Le voici qui sort d'un bureau de poste qu'il vient de visiter officiellement.

L'IMPÉRATRICE TAÏTOU

Deuxième femme de Ménélik, elle exerça sur lui une grande influence et fut nommée régente au mois d'octobre dernier, et détrônée presqu'aussitôt par une révolte des ras. (Au-dessous : Ménélik assiste à l'extraction des pierres pour la construction de l'église Saint-Georges.)

S. M. L'EMPEREUR MÉNÉLIK II

Roi de Choâ, Roi des Rois d'Abyssinie, Empereur d'Ethiopie, qui, à l'âge de soixante-six ans, et après un long règne consacré à la prospérité de son Empire, aurait cessé de vivre et a réellement cessé de régner au mois d'octobre dernier.

L'ÉGLISE SAINT-GEORGES, ŒUVRE DE MÉNÉLIK

Déjà malade, Ménélik s'est fait conduire au chantier de la nouvelle église Saint-Georges, son patron, qu'il visite avec M. Castagna, architecte. (Ménélik, à gauche sous le dais ouvert.)

ses voisins, — dont la diplomatie coloniale a coutume d'acheter l'amitié moyennant quelque pacotille de vieux chapeaux haute-forme ou de verroteries. L'Europe l'apprit, il y a une vingtaine d'années, quand Ménélik entreprit de dénoncer, les armes à la main, le traité de protectorat que l'Italie avait surpris à sa bonne foi. Mais il y eut d'autres circonstances moins connues et moins tragiques où Ménélik eut à cœur de le faire savoir. Et voici à ce propos une petite anecdote vraiment savoureuse : en 1885, sous la présidence de M. Jules Grévy, la France se trouva dans l'obligation d'envoyer à l'empereur d'Ethiopie une mission particulière; selon l'usage, le chef de cette mission, le capitaine Lomboy, se munit de quelque cadeaux diplomatiques à l'intention du souverain dont il allait être l'hôte; sans beaucoup se creuser l'imagination, il avait porté son choix sur un vieux canon démodé, quelques fusils réformés et une boîte à musique étincelante de cuivres neufs et de fausses pierreries, — l'arsenal ordinaire qui remplit de joie les tyranneaux nègres de la côte africaine. Arrivé à Addis-Abeba, le capitaine Lomboy fut présenté en audience solennelle à Ménélik et triomphalement se mit en devoir de lui offrir sa pacotille, avec force démonstrations sur le maniement du canon, des fusils et bien entendu de la boîte à musique. Ménélik écouta d'abord sans sourciller cette harangue, mais comme elle se prolongeait sur un mode un peu trop hâbleur, il y coupa court tout à coup:

— Je reçois avec plaisir, dit-il, les belles armes que m'envoie votre gouvernement. J'accepte aussi avec reconnaissance cette jolie boîte à musique qui fera la joie de quelque enfant...

Ménélik cependant oublia vite l'incident et son affection pour la France ne s'en trouva pas diminuée. Il s'intéressait vivement à tous les événements et à la politique de notre pays. A ceux de nos compatriotes qu'il recevait parfois, il ne manquait jamais de demander, avec une réelle sollicitude :

— Quelles nouvelles apportez-vous de France?

Et il écoutait la réponse avec un air entendu qui prouvait combien il était au courant de nos luttes et de nos [illegible]. Son grand regret était de n'avoir pas visité notre Exposition universelle de 1900 :

— Je sais, disait-il un jour à l'un de ses amis de France, qu'elle a été une grande réussite pour vous. J'espérais aller la voir, les affaires de mon pays m'ont retenu.

Il est de fait que l'activité de ce prince tenait du prodige.

Mais depuis trois ans, le Négus vieilli avait renoncé à une si violent activité; il se

MÉNÉLIK TRAVERSE EN AUTO LA PLACE DU MARCHÉ A ADDIS-ABEBA

Menelik s'intéressa durant tout son règne aux moyens de transport qui faisaient totalement défaut dans son Empire ; la première voiture sur roues — un camion lourd — arriva à Addis-Abeba en 1904. Depuis, les remises impériales s'enrichirent d'un landau et de plusieurs autos : Ménélik adopta vite pour ses déplacements l'auto, qu'entourait une escorte de soldats à pied.

contentait de passe-temps sédentaires. Celui auquel il se livrait le plus volontiers consistait à suppléer le fonctionnaire que l'on appelle là-bas « Bouche du Roi » et dont les attributions sont de rendre la justice. C'est dans son palais même que Ménélik remplissait cette fonction et M. Paul Buffet a conté ici-même comment il s'en acquittait. Ou bien l'empereur, possédé du besoin de construire, surveillait les embellissements de sa capitale; il faisait édifier des églises, des maisons, tracer des rues, se préoccupant des désirs de la population, des nécessités du commerce, — et ainsi il suppléait à l'activité qui lui faisait défaut maintenant en en créant autour de lui.

Un autre trait qu'il ne faut pas oublier de noter dans cette rapide esquisse du caractère de ce roi, c'est la bonté. Un certain genre de bonté aussi loin de la faiblesse que, de la cruauté, — car Ménélik savait que dans un pays où les hommes sont incultes et attachés au préjugé de la force et de la valeur physiques, il faut être craint pour régner. C'est dans ses plus hauts actes politiques que l'on trouve les meilleurs exemples de cette bonté. M. Paul Buffet a narré ici la magnanimité qu'il montra envers le roi de Kaffa, ce vassal révolté à qui il laissa la vie et la liberté et dont il se fit un ami après qu'il se fût soumis. Tout de suite après la guerre contre l'Italie et la célèbre bataille d'Adoua, Ménélik oublia les griefs qu'il avait conçus contre le roi Humbert :

— Nous nous sommes battus et Dieu a décidé, disait-il.

Et quand il apprit la première grossesse de la jeune reine Hélène, il déclara :

— J'enverrai à Rome quatre défenses d'éléphants pour faire les pieds du berceau de l'enfant qui va naître.

On ne sait pas s'il donna suite à ce projet, — mais ce que l'on sait, c'est que jamais Ménélik II ne sut dire « non ». Il était chaque jour assailli d'une foule de porteurs de placets qu'il prenait et parcourait rapidement, — puis repliait en répondant invariablement : *Ichi!* (Soit!)

Et ses ministres et ses intendants avaient par la suite bien du mal à satisfaire à toutes les promesses du Roi des Rois. On assure même que c'est pour le soustraire à la foule des solliciteurs que l'on avait fait construire le palais d'Addis-Alam, moins accessible que celui d'Addis-Abeba et où, dans les dix dernières années de sa vie, Ménélik séjournait en effet fréquemment, sans pompe, sans cérémonie, seul parmi les arbres et les fleurs, au cœur de bois épais et profonds, dans la musique éternelle de joyeuses cascades...

MÉNÉLIK VISITE UNE ÉGLISE EN CONSTRUCTION

Depuis trois ans, le Négus, vieilli, avait dû renoncer aux occupations actives qui avaient rempli sa vie; il s'en consolait en faisant exécuter de grands travaux dans sa capitale et s'intéressait particulièrement à la construction de nouvelles églises. On le voit ici visitant les travaux d'une église édifiée sur ses propres indications, à Addis-Abeba.

M. LÉON-MARCEL-ISIDORE GEOFFROY, né à Paris en 1852, qui remplace, à Madrid, M. Revoil comme ambassadeur de France.

L'AMBASSADE D'ESPAGNE EN FRANCE. — Photographie prise au retour de l'Elysée : M. Perez Caballero, le nouvel ambassadeur d'Espagne, au milieu des membres de la nouvelle ambassade. L'Espagne est toute d'actualité ce mois-ci, à cause de ce changement d'ambassadeurs et surtout à cause de ses discussions avec Rome.

M. [illegible] CABALLERO, le nouvel ambassadeur d'Espagne, à Paris, nommé en remplacement de [illegible], marquis del [illegible].

MGR VICO, nonce à Madrid, dont on a annoncé plusieurs fois le rappel par le Saint-Siège durant les incidents.

LE MINISTÈRE CANALEJAS. — On voit ici, au complet, le ministère Canalejas qui fit tant parler de lui en juillet et en août, M. Canalejas, président du Conseil, se refusant de rapporter les décrets concernant les affaires religieuses d'Espagne.

M. [illegible], ambassadeur d'Espagne auprès du Saint-Siège, rappelé par son gouvernement à la suite du conflit.

Concours d'actualité : XIII. — N° 171.

SILHOUETTES EN MUSIQUE

De l'autre côté de la Manche, on s'amuse en ce moment à un nouveau jeu, vraiment original. Il consiste à dessiner des personnages à l'aide des signes musicaux, exclusivement. Les croquis ci-contre donneront une idée de ce genre de récréation, auquel nous nous faisons un plaisir de convier nos lecteurs sous la forme d'un concours.

Nous les prions de nous envoyer, avant le 10 octobre, en s'inspirant de ces exemples, trois silhouettes :

1° Un aviateur dans les airs;

2° Un maëstro absorbé par l'inspiration;

3° Une femme du monde.

Joueur de golf.

Jeune cantatrice.

Les prix suivants récompenseront les auteurs des six meilleurs envois :

1er Prix : 100 francs en espèces, ou, si le lauréat est un abonné de *Je sais tout*, **200 francs. — 2e Prix : Un objet d'art, valeur 100 francs. — 3e Prix : Un original de *Je sais tout*, valeur 100 francs. — 4e, 5e et 6e Prix : Un objet, valeur 50 francs.**

Coller sur l'envoi le bon n° 171, qu'on trouvera à la page VIII.

LE MARQUIS DE NORTHAMPTON, chef de la mission anglaise chargée d'annoncer officiellement à la France l'avènement de Georges V. (A droite, M. Mollard.)

PROCLAMATION DE GEORGES V. — En attendant son couronnement, qui aura lieu en juin 1911, Georges V en a fait annoncer solennellement la nouvelle à ses sujets. Cette photographie montre le « héraut de Richmond » lisant la proclamation du couronnement à Londres, dans Chancery Lane.

MOUSSA SAG AMASTANE, caïd des Ogghars, accompagné de son khalifat et de son neveu, est venu en France, en août, selon un désir ancien de ce chef touareg, jadis notre ennemi acharné, aujourd'hui notre allié. Le caïd n'a pas manqué d'aller assister à l'arrivée du Circuit de l'Est à Issy-les-Moulineaux.

M. DE JOLY, le très sympathique préfet des Alpes-Maritimes, promu commandeur de la Légion d'honneur.

HENRI GALLI, homme de lettres, auteur de nombreux ouvrages patriotiques, est élu président du Conseil général de la Seine.

(Phot. Valéry.)

LES CONSEILLERS NAVARRE ET PATENNE qui représentent depuis vingt-cinq ans, l'un le quartier de la Gare, l'autre le quartier de Charonne, à qui l'on a remis solennellement le 11 juillet une médaille d'honneur.

EUGÈNE PINAULT, sénateur de l'Ille-et-Vilaine, né à Rennes en 1834, élu conseiller général en 1859 et toujours réélu.

(Phot. Dartony's.)

Le musée militaire de Mars-la-Tour.

L'ABBÉ FALLER DÉCORÉ. — On a beaucoup applaudi à la nomination de l'abbé Faller comme [illegible] de la Légion d'honneur. Ce digne prêtre, aujourd'hui octogénaire, et qui prit part à la [illegible] est, depuis 1875, curé de Mars-la-Tour. Il a fondé, à l'ombre même de son massif clocher, [illegible] militaire, où sont réunies pieusement les reliques de la guerre. A l'anniversaire de la bataille de Mars-la-Tour (16 mars), on fêta le curé patriote. La cérémonie était présidée par M. R. Poincaré, qui [illegible].

Défilé historique de pêcheurs.

LES FÊTES DE DUQUESNE. — Dieppe a brillamment fêté en juillet le tricentenaire de la naissance de Duquesne. Le grand marin français est né en effet à Dieppe en 1610.

L'INCENDIE DE L'EXPOSITION DE BRUXELLES. — Le 14 août, au commencement de la nuit, un terrible incendie a détruit dix hectares de la belle Exposition de Bruxelles ; la section belge, la section anglaise et une petite partie de la section française (le pavillon de la Ville de Paris) sont anéanties. L'Exposition reste ouverte.

Le « Tancarville », le nouveau bateau-grue pour approvisionner rapidement de charbon les transatlantiques. Il se trouve en rade dans le port du Havre où il rend de quotidiens services.

Manœuvres de nuit. — A la fin de juin, dans le bassin de la Seine, vers son embouchure, ont eu lieu, sous la conduite du commandant Cordier et du capitaine Doizán, d'intéressantes manœuvres de nuit pour l'essai de projecteurs automobiles, qui permettent de découvrir au loin les mouvements de l'ennemi.

Recherche des blessés. — D'autres manœuvres faites aux environs de Paris dans les bois de Meudon et de Fausses-Reposes consistaient en la recherche des blessés, la nuit, sous bois, au moyen de lampes électriques nouvellement mises en usage. On a également essayé la relève des blessés à l'aide de chiens « sanitaires », qui ont montré une remarquable intelligence. Il y a deux méthodes : suivant la méthode allemande, le chien reste auprès du blessé et aboie pour faire venir les infirmiers ; selon la méthode française, le chien flaire le blessé, n'aboie pas, mais rapporte le képi ou le fusil du blessé qui, ainsi, est tout de suite identifié. Le général Gérard dirigeait les manœuvres, assisté du médecin-inspecteur Février.

La foule au Circuit de l'Est. — On estime à 500.000 le nombre de personnes qui étaient venues dès cinq heures du matin à Issy-les-Moulineaux, le 7 août, assister au départ du Circuit de l'Est pour lequel 35 aviateurs s'étaient inscrits. La ligne des fortifications offrait un curieux spectacle.

Lindpaintner a pris le départ d'Issy-les-Moulineaux à 5 h. 39 m. 17 s. A Essonnes, il était derrière Aubrun et Leblanc. Il fit à Troyes, à 7 h. 30, une impressionnante descente.

Leblanc.

Leblanc passe au-dessus de Corbeil.

Leblanc. — Grâce à la parfaite connaissance de l'air acquise pendant ses voyages en sphérique, Leblanc repère sa route avec une stupéfiante habileté. Il fit les 140 kilomètres de la première étape en 1 h. 32 m.

LEGAGNEUX ÉVOLUE AUTOUR DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS. — Legagneux, ne courant plus officiellement à partir de Nancy, a cependant effectué en entier la grande randonnée, transformant cette course en un original tourisme, s'arrêtant pour visiter les monuments, goûter aux produits des pays traversés, etc. Son arrivée à Issy-les-Moulineaux a été un nouveau triomphe pour le sympathique « gamin de Paris ».

AUBRUN qui devait arriver second à Paris, était déjà second à Nancy où ses admirateurs lui offrirent un champagne d'honneur.

LEGAGNEUX rentrant à Nancy après son voyage à la frontière, est porté en triomphe par la foule.

NOTRE COLLABORATEUR HUGUES LE ROUX, commissaire général du Circuit de l'Est et représentant officiel du *Matin*, prend en souriant des mesures d'ordre.

LE TRIOMPHE DE LEBLANC. — Le 17 août, à 6 h. 55, devant une foule en délire, achève sa dernière étape. Il a accompli le parcours total en 12 h. 1 m. 1 s.

(Phot. Vie au Grand Air.)

LE TOUR DE FRANCE a été gagné par Lapize qu'on voit ici au col d'Aspin, l'endroit le plus dur et le plus dangereux du parcours. La côte n'a pas moins de 12 kilomètres, bordée par un précipice. Au classement général après la quinzième étape (31 juillet) Lapize a 63 points, Faber 67 points, Garrigou 86 points.

FRIOL, dans une forme éblouissante, a enlevé la finale du Championnat du monde devant Ellegaard.

PARENT gagne (25 juillet, Bruxelles) le Championnat du monde de demi-fond, 100 kil. en 1 h. 23.

CANDIDATS MALHEUREUX DE LA TRAVERSÉE DE LA MANCHE : Mme Franck l'aviatrice et le nageur Wolfe.

LE PREMIER CRITÉRIUM (Chantilly, 2 août) a été gagné facilement par Zèbre II devant Sésame. Zèbre II est un bon poulain, fils d'Ajax et de Poupée, laquelle avait déjà donné une gagnante du Prix de Diane : Profane.

GRANDES RÉUNIONS SPORTIVES. — Le 7 août, le Grand Prix de Vichy (100.000 francs) a été gagné par Marsa devant Rose de Flandre ; le 31 juillet, l'Omnium de Deux ans est gagné par Lord Burgoyne devant Manfred et le Prix Monarque par Marsa (Maisons-Laffitte).

POST-SCRIPTUM AU RÉCIT DE LA CONQUÊTE DU PÔLE PAR LE CONTRE-AMIRAL PEARY

Oo-lah. — *Maternité.* — *E-ging-wah.*

LES FEMMES DU PÔLE. — Le grand explorateur Peary a rapporté du pôle Nord les plus curieux instantanés de la race humaine qui vit dans ces parages. On se fait souvent une idée fausse de ces êtres qui vivent isolés du reste du monde. Examinez ces quatre têtes de femmes. N'y découvrez-vous pas la sérénité, l'énergie et la plus franche gaieté, — et, dans toutes, la droiture?

Sympathique figure de chien. — *Le hibou blanc du pôle.* — *Curieuse tête du bœuf musqué.*

LES CHIENS TRAINEURS, indispensables auxiliaires et amis dévoués des explorateurs en pays froid.

TROUPEAU DE BŒUFS MUSQUÉS qu'on prendrait, de loin, pour des rochers couverts d'algues marines, grâce à leur apathie et aux reflets de leur toison.

PRIS AU VOL. — Canard du pôle, photographié en plein vol. (Photographies du contre-amiral Peary.)

LA FAUNE POLAIRE. — Nous n'avons pas pu publier dans *Je sais tout* la collection complète des clichés rapportés du pôle Nord par notre collaborateur le contre-amiral Peary ; voilà encore une série, et non des moins curieuses, qui donnera une idée de la faune polaire, ainsi que quelques physionomies féminines.

Fusils présidentiels, Tableaux royaux.

DEVANT LE TABLEAU

La battue terminée, les invités du président de la République se groupent autour des rangées de gibier que les gardes viennent de rassembler. Ils contemplent avec quelque fierté cette hécatombe de faisans et de lièvres, œuvre de leurs coups de fusil.

Avec l'ouverture de la chasse, — l'un des sports le plus pratiqués en France, — voici les grandes battues qui vont commencer. L'attention publique se tourne de préférence vers les Nemrods officiels, dont les exploits cynégétiques au milieu de nos belles forêts nationales sont toujours suivis avec intérêt

Au temps où la forêt de Rambouillet s'appelait la forêt de l'Yveline, patrie des Druides, les Gaulois l'avaient déjà choisie comme lieu de prédilection pour chasser; depuis elle a toujours été le théâtre des grandes chasses royales, et plus tard ni l'Empire, ni la République n'ont voulu abandonner ces fourrés privilégiés où le gibier abonde. Peu de contrées ont une histoire plus riche en souvenirs cynégétiques. Un ouvrage intitulé *Les Chasses de Rambouillet*, qui fut publié sous la présidence de Félix Faure, affirme même que le grand Saint-Hubert fit souvent une rude guerre au gibier de la forêt et une vieille légende prétend qu'un jour le noble chasseur sauva son père, le duc Bertrand d'Aquitaine, des cornes redoutables d'un bison. Cela se passait auprès d'une petite mare qui depuis s'appelle l'étang de Saint-Hubert.

Tout comme une vieille famille de France, Rambouillet a donc ses parchemins et ses souvenirs et, en battant les fourrés qui avoisinent les *tirés*, les privilégiés qui suivent de nos jours les chasses officielles doivent souvent évoquer les traditions cynégétiques d'autrefois qu'ils ont la rare joie de continuer.

Depuis le président Grévy, grand chasseur et « fusil remarquable », les chasses présidentielles ont pris une extension très grande. Les améliorations faites à l'aménagement de la partie du domaine

INSTANTANÉS

Le photographe a saisi M. Fallières dans les poses familières à l'excellent chasseur qu'est M. le président de la République.

réservé aux chasses et les perfectionnements continuels apportés aux faisanderies de Rambouillet et de Marly, y ont contribué pour une large part.

Il est vraiment curieux de suivre les préparatifs innombrables qu'exigent les grandes chasses du président; depuis l'élevage du gibier qui doit venir renforcer celui du parc vivant à l'état sauvage, jusqu'aux apprêts du déjeuner et l'indication des places que prendront dans les « tirés » les invités, suivant leur rang social.

C'est dans les deux grandes faisanderies de Rambouillet et de Marly que naissent et vivent, en attendant la liberté du vol en pleine forêt, qu'ils paieront de leur vie, les faisans tués aux abords des tirés.

Cet élevage très spécial exige des soins constants et une grande habitude. Il faut suivre de jour en jour les progrès des volatiles.

Sous la direction de M. le colonel Guise dont

UN GAI CHASSEUR

L'exquise bonne humeur du président Fallières charme tous les invités des chasses officielles, autant que son adresse les émerveille.

la haute compétence est appréciée de tous, M. l'inspecteur des Eaux et Forêts Jeannerat, M. l'inspecteur-adjoint Salvat pour Rambouillet et M. l'inspecteur-adjoint Granger pour Marly surveillent cet élevage et organisent les chasses dans leurs parties techniques. Ils secondent admirablement, dans ses fonctions délicates, le Directeur des chasses qui doit veiller en plus à tous les autres détails.

Une quinzaine de gardes, répartis tant à Rambouillet qu'à Marly, sont spécialement affectés à l'élevage des faisans, qui en fournit bon an mal an, 5.000 ou 6.000 (3.000 pour Rambouillet et 2.500 à 3.000 pour Marly). Pour encourager les gardes forestiers chargés de ce service et exciter leur émulation ou les récompenser suivant les résultats obtenus, chaque garde reçoit chaque année 400 œufs, et il touche 4 francs par faisan âgé de deux mois. De plus, il touchera aussi une prime par faisan tué dans la partie du « tiré » qui lui est affectée.

Les gardes de Rambouillet montrent une belle émulation. Il en est qui citent comme de véritables records les chiffres élevés obtenus certaines années particulièrement heureuses. Et il faut voir avec quelle attention ils suivent dans leur « partie du tiré » le tir des chasseurs.

Il y a à Rambouillet, où se font les plus belles chasses, deux « tirés », le « tiré » de Malnouex et le « tiré » des Plaisirs. Ce dernier est de choix et on le réserve autant que possible aux souverains. Il est moins long que l'autre,

plus commode à parcourir et plus giboyeux. C'est tout le long de ces « tirés » et à Marly que pendant trois mois, toutes les semaines, le chef de l'Etat et ses invités vont poursuivre le gibier de la forêt.

LES CATÉGORIES D'INVITÉS

Il faut toute l'expérience et la surveillance constante de M. le colonel Guise pour éviter les accidents, car dans certains mouvements opérés au cours de la chasse, un tireur maladroit ou mal placé peut parfaitement atteindre son voisin. Et on raconte volontiers, à ce sujet, que le maréchal de Mac-Mahon, lorsqu'il était président de la République, n'hésitait pas à faire siffler le plomb aux oreilles de ses invités terrifiés. L'un d'eux lui ayant un jour exprimé timidement ses craintes, il lui répondit :

— Eh! mon Dieu, Monsieur, qu'eussiez-vous dit si vous aviez été à Magenta ?

A quoi le bonhomme répliqua :

— On n'y allait pas en invité.

M. Bétolaud, un des habitués de Rambouillet, me racontait qu'un jour, chassant avec Félix Faure, il avait été surpris d'être placé au bout d'une heure ou deux à la droite du président. Sa situation voulait qu'il occupât l'extrémité d'une des ailes, — ainsi l'exigeait le protocole, — et il ne s'expliquait pas la raison de ce changement inattendu.

Elle était très simple : comme on allait opérer une brusque volte-face afin de surprendre les lapins poussés par les rabatteurs, le directeur des chasses, prévoyant que les ailes se rapprocheraient à ce moment-là et provoqueraient un léger flottement, avait voulu mettre là un homme sûr. Le mouvement fini, M. Bétolaud, suivi de son garde, porteur du fusil de rechange, avait regagné sa place habituelle.

Les invités des chasses de Rambouillet ne sont pas très nombreux. Ils appartiennent cependant à des milieux très différents. C'est ainsi que les avoués de Paris, dont le président est l'aimable M. Mutel, chassent à Rambouillet après les membres du Conseil supérieur de la guerre ou du corps diplomatique ou de la Cour des Comptes, ou du Sénat ou de la Chambre. En premier lieu viennent les chasses dites officielles réservées aux souverains, au corps diplomatique et aux personnalités importantes du pays. En plus de celles-là notre président actuel, M. Fallières, a des chasses d'amis. C'est ainsi que, pendant la saison, M. et Mme Douine, le comte Potocki, le professeur Pozzi, M. Menier, M. Fessart vont chasser à Rambouillet et deviennent pour quelques heures les hôtes du président qui va lui-même souvent chasser chez eux. M. Fallières va aussi à son tour à Châtillon-La-Borde, chez les avoués de Paris et, à ce propos, on raconte volontiers, dans l'entourage du président, ce joli trait :

Avant d'entrer dans la politique, M. Fallières était inscrit au barreau de Paris et, comme il aimait la chasse, pendant la saison il se rendait avec ses confrères à Châtillon-La-Borde, où un groupe de chasseurs fréquentant le Palais avaient loué un terrain giboyeux. Lorsque M. Fallières fut appelé à la première magistrature du pays, ses anciens compagnons de chasse n'osèrent plus l'inviter. Mais le président ne l'entendait pas ainsi. Il leur fit savoir qu'ils chasserait toujours avec le même plaisir à Châtillon-La-Borde et qu'il serait heureux de se retrouver au milieu d'eux. Aussitôt M. Mutel se rendit à l'Elysée et M. Fallières revint à Châtillon-La-Borde. Depuis, les avoués de Paris font partie des amis du président qui chassent à Rambouillet.

Il y a encore la chasse offerte par le chef de l'Etat aux autorités de Rambouillet. Cette chasse n'est pas très ancienne; elle date seulement de la présidence de Félix Faure. Le poste militaire qui garde le château était commandé à cette époque par un officier de la garnison de Rambouillet et, pour remercier le corps des officiers de la ville de ce surcroît de service et du soin qu'ils mettaient à veiller sur sa personne, le président les invita à chasser. Seulement les autorités civiles trouvèrent — et, mon Dieu! avec juste raison — que cela blessait leur susceptibilité; puisqu'on invitait les autorités militaires, les autorités civiles devaient être de la fête. Le président trouva la requête juste et le sous-préfet, le maire et ses adjoints, les hauts fonctionnaires se joignirent aux officiers. C'est ainsi que fut fondée la chasse des autorités de Rambouillet.

On attribue à Félix Faure une autre innovation qui est vraiment un joli geste de galanterie française.

Un jour, le président, en visite à la maison de la Légion d'honneur des Loges, voulut assister au déjeuner des pensionnaires, et, comme sa visite était imprévue, le repas fut ainsi que de coutume suffisant, mais sans plat recherché.

Félix Faure interrogea les jeunes filles, leur demandant si elles étaient satisfaites du régime de la maison et si la nourriture, bien que saine et abondante, ne leur paraissait pas un peu frugale.

L'une d'elles, jolie et futée, répondit pour ses amies.

— Cela ne vaut évidemment pas les faisans de Rambouillet, Monsieur le président, mais nous sommes des personnes raisonnables.

Le président sourit.

— Vous aimez le gibier.

Un murmure approbateur se fit entendre.

— Vous en aurez, Mesdemoiselles.

Le lendemain, en arrivant au réfectoire, les pensionnaires s'arrêtèrent interdites et ravies.

Sur chaque table un magnifique faisan doré reposait sur un lit de salade.

Depuis, tous les ans, à la Sainte-Catherine, que fêtent les jeunes filles de la Légion d'honneur, le président envoie des bourriches de gibier aux trois maisons de l'Ordre.

LA DISTRIBUTION DU GIBIER

On se demande souvent où peuvent bien passer les milliers de pièces abattues au cours des chasses présidentielles. En plus du don à la Légion d'honneur qui a lieu une fois l'an seulement, des bourriches sont adressées aux invités, puis aux hautes personnalités politiques, aux membres de la presse, aux directeurs des théâtres subventionnés et aux hôpitaux. Le président qui a, pour le Midi, un faible compréhensible, en fait envoyer aux pauvres du Lot-et-Garonne. Ceux-ci apprécient comme il convient la touchante marque de charité que leur donne leur éminent compatriote.

Il y a enfin les lapins qu'on distribue

LE ROI MANOEL CHASSANT A RAMBOUILLET

En position d'attente, le jeune souverain portugais s'apprête à recevoir le gibier que les rabatteurs poussent dans la partie du « tiré » qui lui est réservé.

au petit personnel de l'Elysée et le gibier tout à fait rare, comme le cerf Sika, que se réserve le président ou son entourage immédiat.

C'est encore Félix Faure qui introduisit les cerfs Sika dans la forêt de Rambouillet. Un de ses amis, industriel au Havre, lui en avait rapporté deux couples du Japon. Le président les fit lâcher en forêt et aujourd'hui les gardes estiment à 30 ou 40 le nombre de ces chevreuils et cerfs.

A RAMBOUILLET :

Dans cette page, de gauche à droite : en haut, M. Paul Loubet, le prince de Radolin (Allemagne) ; au-dessous, M. White (Etats-Unis); en bas, M. Briand, M. Kurino (Japon), M. Joseph

A la dernière chasse offerte à ses amis personnels par le président de la République, 12 chevreuils étaient portés au tableau dont 7 sikas.

A celle offerte au roi de Portugal, lors de son dernier voyage à Paris, le tableau comprenait 642 pièces, réparties de la façon suivante :

Faisans, 303; lapins, 337; chevreuils, 2.

Le roi avait abattu à lui seul 90 pièces.

M. Loubet a tué, au cours de sa dernière journée,

QUELQUES INVITÉS DU PRÉSIDENT

Reinach. Dans la deuxième page, de gauche à droite : en haut, sir Francis Bertie (Angleterre); Jean Lanes, gendre du président de la République; Stéphen Pichon, ministre des Affaires étrangères; au-dessous, M. Clemenceau, alors président du Conseil, le comte de Khevenhueller (Autriche-Hongrie), le commandant Lamy; en bas, M. de Souza-Roza (Portugal). Cette intéressante série d'instantanés a été prise l'an dernier pendant une chasse à laquelle M. Fallières avait convié le corps diplomatique et plusieurs parlementaires.

390 pièces dont : faisans, 147; lapins, 239; chevreuils, 4 et les gardes prétendent que ses amis l'ont à peine aidé.

Mais les « tableaux » les plus brillants sont certainement ceux des trois saisons 1895-96, 1896-97, 1897-98, sous la présidence de Félix Faure. Le total des pièces tirées durant ces trois années s'élève au chiffre imposant de 17.021 se répartissant de la façon suivante :

Saison de chasse	Chevreuils	Lapins	Faisans	Perdrix	Divers	Total des pièces tuées par saison
1895 — 96	46	1,622	2.595	88	9	4.361
1896 — 97	30	3.161	3,134	194	25	6.544
1897 — 98	23	3.732	2,082	209	70	6,116

Parmi les chasseurs de Rambouillet, il en est de sérieux et il en est aussi qui viennent seulement pour se reposer, ou encore parce qu'il est nécessaire qu'ils y aillent.

Le prince de Radolin, ambassadeur d'Allemagne, avait coutume de dire au président qui lui faisait aimablement remarquer ses distractions :

— Que voulez-vous, Monsieur le président, ce pays-ci est trop beau pour un pays de chasse. On oublie le gibier pour le paysage.

Sir Francis Bertie, ambassadeur d'Angleterre, est un tireur émérite, le comte de Souza Roza, ambassadeur du Portugal, est un des meilleurs fusils de notre époque. C'est avec le comte Balny d'Avricourt et M. Stephen Pichon, notre ministre des Affaires étrangères, une des gloires cynégétiques de Rambouillet.

Souriant et rêveur, M. Briand, président du Conseil, suit les chasses avec un « petit calibre ». Une journée de chasse est pour lui une journée de repos, car il possède ce don merveilleux d'oublier alors les graves préoccupations que lui donne la lourde responsabilité de sa charge.

Parmi les personnages officiels, il ne faudrait pas oublier M. Ruau, ministre de l'Agriculture, qui passe à juste titre pour être, avec le comte Clary, le premier fusil de France.

Ainsi vont les chasses de Rambouillet, les unes un peu guindées, gênées par un protocole trop sévère, les autres joyeuses, quelques-unes — celles surtout des amis — délicieusement intimes et cordiales.

Dans la vie si bien remplie du chef de l'Etat, la forêt de Rambouillet apparaît comme un joli rêve d'ombre et de repos. Là le président oublie qu'il est le premier citoyen de France, comme aux siècles précédents les rois y ont oublié leurs craintes et leurs soucis. Il se promène, il traite ses amis, il chasse et c'est parfait car, s'il faut en croire Buffon, « la chasse est le seul amusement qui fasse diversion entière aux affaires, le seul délassement sans mollesse, le seul qui donne un plaisir vif sans langueur et sans satiété. »

HENRY DUPUY-MAZUEL.

LE PERSONNEL DES CHASSES A RAMBOUILLET
Dans une attitude toute militaire, ces braves gens attendent patiemment la fin de la pose photographique.

QUELQUES LAURÉATS INTÉRESSANTS DE L'EXPOSITION CANINE

STORM SELIKA chienne pointer noire, *1er prix.*

MIRZA chienne braque, *2e prix.*

JOBIE bull dog, *1er prix.*

HUSSARD DE MONTGAZON, pointer, *1er prix.*

BRENDA OF BOGNON deerhound, *1er prix.*

YVETTE D'ORGEMONT chienne braque, *mention hon. réservée.*

KALI DE STE-AULAIRE barzoï, *mention très honorable réservée.*

PLUTON bull dog, *2e prix.*

INDIEN pointer, *1er prix.*

FAUVETTE braque, *1er prix.*

LE SYMPATHIQUE JACK, un des chiens favoris de la princesse Victoria, sœur du roi d'Angleterre.

LE FAMEUX PUCH, l'angora de la princesse Victoria, qui a gagné tant de prix.

LOCH, dans le fauteuil, un des chiens favoris de la princesse Victoria. En bas, son ami Jack.

LOUIS GANNE, le maëstro bien connu, auteur de la partition de *Hans, le joueur de flûte.* Phot. Femina.)

PIERRE BERTON, à qui l'Académie a décerné le prix Toirac pour sa pièce: *la Rencontre.* (Phot. Femina.)

CHARLES SIMON, auteur applaudi de *Zaza* (avec P. Berton), né en 1850, est mort à Paris le 30 mai.

ADRIEN BERNHEIM, président de l'Œuvre populaire des *Trente Ans de théâtre* qu'on vient de fêter.

UNE SCÈNE DES « ERYNNIES », le grand drame lyrique repris à la Comédie-Française, avec les Mounet, Mmes Lara, Weber et Silvain (4 juillet). (Phot. Bert.)

FALCONNIER, PAUL MOUNET ET SIBLOT dans *Un Cas de conscience,* la pièce de Paul Bourget et S. Basset. (Comédie-Française, 4 juillet). (Dessin de de Losques.)

BOURGAULT-DUCOUDRAY, musicien français, né à Nantes en 1840, l'auteur de *Thamara,* opéra, est mort le 4 juillet. (Phot. H. Manuel.)

Mlle SOYER *violoncelle* — M. BRUNIAU *clarinette* — Mlle SCHREIBER *alto*

LES PREMIERS PRIX DU CONSERVATOIRE NATIONAL

Suite: voir notre précédent fascicule, page 37.)

NOEL GALLON, à qui l'Académie des Beaux-Arts décerne le premier grand prix de Rome (musique). Autres prix : P. Paray et Delmas.

M. CASTEL *flûte* — M. BEGHIN *contrebasse* — M. CORNE *hautbois* — M. DENNES *hautbois* — M. CHANTÔME *alto* — VAN CRUYSSEN *clarinette* — M. LAUS *basson* — M. GUILLOTEAU *basson*

(Phot. H. Manuel et Femina.)

PIERRE LOTI, le célèbre et éminent écrivain, est promu commandeur de la Légion d'honneur. De lui, ce mois-ci, *le Château de la Belle au Bois dormant.* (Ph. Delphin.)

MYRIAM THELEN, l'auteur de la charmante *Mésangère,* livre couronné par l'Académie. (Prix Montyon.) (Ph Femina.)

LA PRINCESSE DE TALLEYRAND, d'après Vigée-Lebrun, extrait du très curieux, piquant et documenté *Talleyrand et la Société française,* de Frédéric Loliée.

LOUIS DELZONS, l'auteur de *l'Affaire Nell,* publie un nouveau roman pathétique, *le Meilleur amour* (Phot. Femina.)

HENRY BORDEAUX, le romancier et critique bien connu, l'auteur des *Yeux qui s'ouvrent,* est fait chevalier de la Légion d'honneur. (Phot. Boissonnas et Taponier.)

LA DUCHESSE DE POLIGNAC, frontispice d'*Amitiés de Reine,* très intéressante étude de Jacques de La Faye, avec préface du marquis de Ségur.

FRANÇOIS GUIGUET, un de nos peintres les plus sincères, chevalier de la Légion d'honn.

LÉON BOCQUET, le poète des *Cygnes noirs* et des *Branches lourdes.* (Phot. Femina.)

EMILE FERRÉ, poète et rédacteur en chef de *l'Echo du Nord,* chevalier de la Légion d'honn.

MARCEL BOULANGER, le brillant écrivain, auteur du *Page,* de *l'Amazone blessée* et du *Pavé du roi,* est fait chevalier de la Légion d'honneur. Dessin de Préjelan.

ALFRED CAPUS A VERNOU-SUR-BRENNE. — Alfred Capus fait paraître, ce mois-ci, trois ouvrages : le deuxième volume de son *Théâtre* qui contient *Petites Folles, la Bourse ou la Vie* et son chef-d'œuvre *la Veine* (le premier contient *Brignol,* l'émouvante *Rosine* et les *Maris de Léontine*); puis un roman nouveau *Robinson,* histoire d'un provincial qui tombe à Paris comme Robinson dans son île déserte; enfin une édition illustrée d'un de ses meilleurs livres : *Années d'aventures.*

AUTRES LIVRES NOUVEAUX. — Selma Lagerlof : *Le livre des légendes,* très curieuses nouvelles, traduites du suédois par Fritiof Palmer. — *Les Amuseuses,* nouvelles pleines de verve et parfois dramatiques, par Pierre Villetard. — *Le prix d'une âme,* poignant roman, par Pierre Gonedon, l'auteur de *Vers la haine.*

M. BINET-VALMER, l'auteur du *Gamin tendre* et des *Métèques*, publie *Lucien*, roman fort audacieux des plus poignants qui obtient un gros succès de curiosité. (Phot. H. Manuel.)

LEOPOLD DELISLE, doyen de l'Académie des Inscriptions, ancien administrateur de la Bibliothèque Nationale, est mort le 22 juillet. Il était né à Valognes en 1826.

LE MARQUIS DE SEGONZAC, qui vient de faire paraître ses souvenirs d'Afrique : *Au cœur de l'Atlas*, récit pittoresque et des plus captivants. (Phot Femina.)

M^me^ LECONTE DU NOUY l'auteur d'*Amitié amoureuse*, donne, avec B. Mayra, la traduction de *la Route interrompue*, le très dramatique roman de W. Mason. (Phot. Otto.)

LE PEINTRE DE LA PROVENCE. — On a inauguré à Toulon, en juillet, le buste de Vincent Cordouan (1810-1893) qui fut un excellent peintre de la Provence. La cérémonie était présidée par M. Léonce Benedite, conservateur du Musée du Luxembourg; au premier rang, en outre, MM. Jean Aicard, Barbarou, etc.

M. EDOUARD CRÉTÉ, le très sympathique imprimeur de Corbeil, est promu officier de la Légion d'honneur. (Phot. Femina.)

MAURICE LEVAILLANT, le charmant poète du *Temple intérieur* à qui l'on a décerné le « Prix National » de 1910. Phot. Femina.)

ARNOULD GALOPIN continue sa série de romans mystérieux avec la *Ténébreuse affaire de Green Park*, où l'humour tempère le drame. (Phot. Femina.)

HENRY DUPUY-MAZUEL donne, en collaboration avec Frédéric Saisset, un roman pittoresque et mouvementé : *le Double crime*.

LOUIS METMAN, le zélé conservateur du *Musée des Arts Décoratifs*, est fait chevalier de la Légion d'honneur. (Phot. Femina.)

AUTRES LIVRES NOUVEAUX : *Le Répertoire général des collectionneurs*, publié par M. E. Renart dans lequel on trouve la liste des amateurs français et étrangers; — *la Guerre dans les airs*, grand roman des futurs conflits mondiaux, par H.-G. Wells, traduction de H.-D. Davray et B. Kozakiewicz; — Petites monographies des grands édifices de la France : *l'Abbaye de Moissac*, par Aug. Anglès; *Saint-Pol de Léon*, par Lucien T. Lecureux; *la Cathédrale de Vézelay*, par Charles Porée; le *Château de Coucy*, par E. Lefèvre-Pontalis ; de notre excellent collaborateur Michel Corday, deux volumes : *les Casseurs de bois*, amusantes histoires sportives et *le Charme*.

M. FERNAND JANIN, premier Grand Prix de Rome pour l'architecture né à Nîmes en 1880.

L'Amour vainqueur du dieu Pan, œuvre des plus intéressantes du jeune peintre Jean Th. Dupas, élève de Gabriel Ferrier, et avec lequel il obtint du jury, (21 juillet) présidé par Cormon, le premier Grand Prix de Rome.

M. JEAN DUPAS premier Grand Prix de Rome de peinture, né à Bordeaux en 18[illegible].

SPLENDIDE DÉCOUVERTE. — Au mois de mars dernier, on a découvert à Cherchell, dans la propriété de M. Le Félicien, une statue en marbre d'un Apollon Pythien.

CHARMANT MONUMENT A LA REINE LOUISE ET A LA PRINCESSE FRÉDÉRIQUE inauguré à Hanovre par le kronprinz (juillet).

MONUMENT A PIERRE LE GRAND, par Schmidt de Cassel, inauguré à Riga en présence du Tsar, pendant les fêtes du 2^e^ centenaire de l'annexion.

LE MONUMENT ÉLEVÉ A PROUDHON (œuvre de M. Lauthier), inauguré le 14 août par M. Fallières, à Besançon.

Promenade du matin. — Sonneurs de trompe au port d'arme.

NOS AMIES LES BÊTES. — Les fauves ne sont pas les seuls animaux difficiles à dompter: le pacifique amateur d'eau croupie, le porc, sous sa peau rose ornée de soies, recèle une âme de farouche libertaire. On arrive cependant, à force de belles promesses, à s'en faire une monture parfaite. L'éléphant est beaucoup plus docile et se plie avec bienveillance à toutes nos fantaisies de Lilliputiens.

LES AVATARS DU PÈRE « JE SAIS TOUT ». — On sait qu'on a déjà mis à bien des sauces le bon petit père « Je sais tout », notre porte-veine. Cette fois, c'est son propre créateur, le peintre Grün, qui l'a forgé et planté tout en haut de sa villa des Girouettes, à Breuil-en-Auge dans le Calvados.

ANACHRONISMES ET CLOWNERIES. — Amusant épisode d'une fête donnée par notre confrère *Comœdia*.

LA BOUCHERIE DU " BŒUF ÉCORCHÉ "

— Mon père n'était pas ingénieur des mines, non, il était simplement boucher. Ça se vaut, tous les hommes sont frères, et puis c'est un métier où l'on se nourrit magnifiquement. Je le vois encore, papa, avec ses moustaches gauloises, son tablier maculé de sang, le « fusil » au côté...
(Page 238, col. 1.)

Le Rembrandt de Viroflay[1]

GRANDE NOUVELLE INÉDITE d'Henri Duvernois

(Illustrations de GÉO DUPUIS)

MONSIEUR Gentilhomme arriva, ce matin de mai, en retard d'une demi-heure à son magasin. Il gagna le comptoir où, depuis dix-huit ans, il confectionnait de si jolis paquets, son orgueil; là, il s'écroula sur son tabouret, sortit un large mouchoir et s'en épongea le front.

— Qu'avez-vous, vieillard stupide? demanda M. de Villacierba, l'employé espagnol, une sorte de don Quichotte noir, aux cravates prétentieuses et aux ongles douteux.

— J'ai... j'ai que bientôt je n'aurai plus à supporter vos insolences.

Ainsi parla le père Gentilhomme, petit vieux à barbe rare, aux yeux sanguinolents et dont la bouche violette et comme distendue paraissait sans cesse sourire. Il dit et un cercle curieux se forma. Il y avait Springs, l'employé américain qui portait une large barbe noire afin de protester contre les Parisiens qui se rasent pour ressembler à ses compatriotes; Ketting, l'employé allemand dont le crâne trop malléable semblait avoir été moulé exactement dans un casque à pointe, la pointe comprise, figurée dans la circonstance par une petite loupe du plus gracieux effet; Belzhunder, l'employé hollandais, quelques vagues commis français et Mlle Patteron, dactylo-

(1) Copyright by Henri Duvernois 1910.

graphe, ancien premier prix de piano du Conservatoire de Montauban, poseuse, et qui, disait-elle, n'avait pris ce métier que pour s'exercer les doigts.

— Le père Gentilhomme a gagné le million à la loterie, fit une voix.

— Presque, Môssieur.

— Conte-nous ça, tu m'intéresses, gouailla le gosse Louis.

— Voici...

Mais un silence tomba. Le patron, M. Fégouit, commissionnaire en marchandises, faisait son apparition. Il marchait à petits pas courts et pressés, et rachetait cette démarche hâtive du commerçant qui se précipite pour satisfaire un client par un nez en bec d'aigle, des moustaches conquérantes et une barbiche militaire. Il s'enquit du motif de ce tumulte et, mordu de curiosité, interrogea à son tour.

— Que je reprenne mes esprits, d'abord, balbutia le père Gentilhomme. Je vais m'expliquer brièvement, vu que le travail presse ; M^me^ Gentilhomme, mon épouse, — ah! quelle histoire, c'est un roman! — a déterré l'autre jour un vieux tableau de famille; nous l'avons montré à un expert; eh bien! eh bien! c'est un Rembrandt!! (il prononçait Ran-bran). Ça ne vous dit rien! Il vaut trois cent mille francs au bas mot...

L'admiration fut générale. M. Fégouit laissa échapper un petit sifflement enthousiaste; puis il se reprit :

— Allons, dit-il, que cela ne nous empêche pas de travailler. Vous viendrez me parler demain matin, Monsieur Gentilhomme.

Et il reprit son petit galop sur place. D'une main tremblante, le vieil employé saisit un carton enfermant des vaporisateurs, carton qu'il s'agissait d'envelopper dans un papier gris bleu et d'entourer d'un charmant bolduc rose pâle.

— Voilà que je ne trouve plus mes ciseaux, gémit-il; tout est changé, tout est bouleversé; ma pauvre tête est comme emplie d'eau de Seltz.

— Remettez-vous, lui dit son collègue et ami Herbin, et si vous voulez vous reposer je travaillerai à votre place.

— Un paquet est un paquet, émit sentencieusement le père Gentilhomme. J'ai eu de la joie, oui de la joie, à en faire pendant dix-huit ans, j'en ferai bien pendant huit jours encore et qui sait si cela ne me manquera pas ensuite? On a vu des gens qui mouraient d'ennui quand il se retiraient des affaires.

— Vous avez votre petite famille.

Le père Gentilhomme esquissa un geste.

— Herbin, nous causerons à déjeuner, conclut-il.

A midi, il fut accablé de questions auxquelles il répondit de son mieux. Enfin il respira. Tous les autres employés s'étant égaillés dans les restaurants d'alentour, il restait seul avec son ami Herbin. Chaque jour ainsi depuis de longues années, ils faisaient leur dînette ensemble; ils apportaient des paniers d'où ils sortaient d'invariables œufs durs, des sandwiches fourrés de viande froide, des fruits, une petite bouteille de vin et une autre de café froid. On prenait le repas sur le comptoir, on le terminait par une cigarette furtive; c'était l'heure des bavardages, une parlotte insignifiante, roulant toujours sur les mêmes riens et semblable à celle des vieux hospitalisés dans leur parc ou des invalides à leur cantine.

Herbin était un pauvre résigné. M. Gentilhomme l'aimait pour ce qu'il lui ressemblait, s'intéressant aux mêmes choses que lui; ils se récitaient leur journal, se racontaient des histoires qui leur étaient arrivées dans l'omnibus, ne s'interrompaient jamais, ne marquaient jamais d'impatience et gardaient la même réserve sur tout ce qui concernait leur existence intime. Après quinze ans d'amitié, Gentilhomme, allant par un hasard inouï dans un petit café-concert du boulevard Sébastopol, y avait vu Herbin qui tenait la partie de flûte, augmentant ainsi ses minces émoluments.

— Je fais cela pour ma femme, avait expliqué humblement l'employé, le lendemain; c'est une ancienne blanchisseuse de fin; elle a toujours travaillé dans le luxe, alors je lui donne un peu de bien-être...

Gentilhomme, estimant qu'une confidence en valait une autre, avait révélé à son compagnon qu'il possédait 2.000 livres de rente, que sa femme était despotique, que son fils se destinait à la carrière d'auteur de revues, et que sa fille Eugénie, sa préférée, avait dix-huit ans, était bien douce et bien jolie. Ils en étaient restés là. Ils se devinaient malheureux et préféraient garder le secret de leurs misères. Mais cette fois les circonstances étaient solennelles et Gentilhomme, le café froid siroté, les cigarettes allumées, entama d'une voix émue le récit de son aventure :

— Herbin, vous êtes mon ami, mon seul ami. Aussi bien, je ne suis pas fâché d'avoir à vous apprendre une excellente nouvelle. Je prends les choses par le commencement. Il faut vous dire, Herbin, que papa, — et

LA CONFIDENCE

Cette fois les circonstances étaient solennelles, et Gentilhomme, le café froid siroté, les cigarettes allumées, entama le récit de son aventure. (Page 236, col. 2.)

ce mot de papa dans la bouche du vieil homme était attendrissant, — papa n'était pas, comme le raconte Mme Gentilhomme qui est si orgueilleuse, un ingénieur des mines. Mme Gentilhomme est snob; elle se croit descendue de la cuisse de Jupiter parce que sa mère s'appelait La Flique, en deux mots. Des histoires! La mère La Flique vendait de son vivant au marché du Temple : spécialité de vieux galons et de passementeries. Elle avait conservé la fâcheuse manie d'appeler les hommes « mon mignon » et les femmes « ma belle » comme elle en usait avec ses clients et clientes de jadis. Dieu ait son âme! C'était une brave femme, mais qui m'inspirait de la terreur. Elle avait de gros bras, de grosses jambes, de gros pieds, une grosse voix; moi je suis timide : elle m'impressionnait. Au bout de très peu de temps j'ai retrouvé sa mère dans ma femme; c'est jus vert et vert jus. Vous ne la connaissez pas, Herbin. Oui, je sais, j'aurais dû vous inviter chez moi; je donne à boire et à manger à tant qui ne vous valent pas, mais elle a horreur de mes amis du magasin. Si je vous disais qu'elle n'a jamais révélé mon métier à nos connaissances? Elle dit : « Mon mari s'occupe d'affaires industrielles. » Comme si c'était un déshonneur, dites-moi, de gagner sa vie chez un commissionnaire en marchandises? Mais si Mme Gentilhomme a honte de mon métier, elle rougit encore davantage de celui qu'exerçait mon père. Il n'était pas ingénieur des mines, non, il était simplement boucher. Ça se vaut, tous les hommes sont frères, Herbin, et puis c'est un métier où l'on se nourrit magnifiquement. Quand je pense à notre déjeuner! Et à ce veau froid que nous avons avalé! Une chair molle et fade! Dès que j'eus l'âge d'homme, en guise de récompense quand j'avais bien travaillé, papa, — je le vois encore avec ses moustaches gauloises, son tablier maculé de sang, brandissant son couteau, le « fusil » au côté, un papa terrible à se mettre à genoux devant lui! — me disait : « Choisis toi-même ton morceau, père Machinchouette, je te dirai si tu as bon goût! « Je désignais tel bifteck, telle côtelette, tel entrecôte qu'il détachait d'un tour de main. Il détestait les légumes, ce brave père : « Les hommes, disait-il, ça se nourrit avec du sang, faut laisser l'oseille aux dames. » Allez donc encore nier l'atavisme, Herbin, les légumes me donnent la colique, si je puis dire, et l'on passe à peine mes biftecks sur le feu. Bon! Maman faisait ses écritures dans une petite caisse vitrée; elle avait l'air si comme il faut avec sa coiffure partagée en six dents régulières, pas un cheveu ne dépassant et ses longues boucles d'oreille d'or mince où l'on voyait quatre petites perles en carré et un saphir au milieu! Même que ma femme les a vendues ces boucles d'oreille, sous prétexte qu'elles étaient de mauvais goût, pour s'acheter un collier de fausses perles. C'est gentil une boucherie, Herbin, quand c'est bien tenu, comme de juste, et maman était coquette; elle arrangeait des petites roses en papier qu'elle piquait dans le derrière des moutons. Tout cela était aligné comme à la parade; les instruments luisaient que c'était une bénédiction et la caisse n'était pas lourde que de gros sous.

UN « BŒUF » QUI RAPPORTE 300.000 FRANCS

Attention à ce que je vais vous dire, Herbin : la boucherie avait une enseigne : un bœuf écorché, grand à peu près d'un mètre sur soixante centimètres, — oui, oui, c'est le Rembrandt, vous avez deviné! — Au-dessous on lisait, sur une banderole : *Aristide Gentilhomme jeune*, car il y avait un autre Gentilhomme de notre famille qui n'avait pas craint de s'établir boucher dans nos parages et de nous faire concurrence; ça ne lui a pas porté bonheur : sa femme est morte empoisonnée par les champignons; il a vendu son fonds et savez-vous ce qu'il fait maintenant? Il est cocher de fiacre. Ma femme me le reproche assez : « Un parent cocher de fiacre! Un jour on appellera un cocher et ce sera ton oncle qui viendra. Je te préviens que je m'en irai. » Au fond, elle n'a pas tout à fait tort, quoique cocher de fiacre ce soit un métier où l'on se nourrit rudement bien aussi. Je ferme ma parenthèse et je reviens, c'est le cas de le dire, à mes moutons. J'avais conservé cette enseigne; ma femme l'avait remisée au grenier quand, l'autre jour, elle s'avisa de l'aller chercher. Cela me donna un coup quand je vis le bœuf écorché de mon enfance et, dessous, la banderole en bois peint : *Aristide Gentilhomme jeune*. Cela m'impressionnait si fort, quand j'étais gamin, de voir notre nom écrit ainsi, annoncé en pleine rue; cela me semblait la gloire, la vraie gloire, quelque chose comme d'avoir son nom imprimé dans les journaux. Donc je tombe sur la peinture et la banderole au beau milieu du salon. Je demande à Mme Gentilhomme :

A LA RECHERCHE D'UN AMATEUR

— *Me voilà dehors avec mon « bœuf » sous le bras. Et il y a, à Viroflay, des personnes bien mal élevées. On se moque de moi.* (Page 240, col. 1.)

— Qu'est-ce que tu vas en faire?

— Du feu, me dit-elle. D'abord j'ai besoin de place au grenier et puis je ne me soucie pas qu'une bonne, en allant fureter par là, apprenne et aille raconter à tous les voisins que M. Gentilhomme, mon beau-père, était boucher.

— Ce n'est pas une tare.

— Il y a des tares qui font bien dans une famille et des honneurs dont on se passerait. Je connais ces choses-là : je suis née La Flique.

— Et moi, répliqué-je plaisamment, je suis né Gentilhomme.

Là-dessus elle m'envoie un soufflet. Je riposte : « Ce ne sont pas des manières de discuter. D'ailleurs, je dois te dire poliment, mais fermement, que je te prie de ne pas brûler ces souvenirs qui me sont chers. Passe pour la banderole encore, mais la peinture je m'y oppose... jusqu'à nouvel ordre; d'ailleurs, papa me répétait souvent : « Prends garde à ce tableau, père Machinchouette, et ne le vends jamais; celui qui l'a fait était un malin et tu en tireras des mille et des cents après ma mort. » Là-dessus, Mme Gentilhomme part d'un éclat de rire aigu. Rien n'est plus insupportable, vous l'avez remarqué, qu'un éclat de rire chez une personne qui est d'ordinaire maussade; ça part toujours mal; ça s'arrête trop tôt, c'est comme un rire de théâtre, quoi! Après avoir bien ri tout son saoûl, elle me plante le tableau sous le bras :

— Eh bien! puisqu'il vaut tant d'argent, va le vendre, imbécile! Si tu en tires plus de six francs, je veux être transformée à l'instant même en chair à saucisses! Va, mon bonhomme, va, va vendre la croûte de tes parents, tu es... Dieu me pardonne, plus boucher qu'eux!

Elle m'assène mon chapeau sur ma tête et me voilà dehors, avec mon bœuf sous le bras. C'était un dimanche. Il y a beaucoup de monde le dimanche à Viroflay et parfois des personnes bien mal élevées. On se moqua de moi. Une jeune femme, après avoir fait semblant d'admirer mon tableau, me dit : « M'sieur, est-ce que c'est un portrait de famille? » J'eus envie de rentrer: il fallait pour cela affronter encore Mme Gentilhomme? Je suis faible, c'est vrai, mais la faiblesse, c'est la bonté des pauvres. J'ai fait, dans les premiers temps de mon mariage, tout ce que ma femme voulait, — pour son plaisir; j'ai continué, — pour avoir la paix. Le pli est pris. Elle a maintenant de gros bras comme sa mère, une voix d'homme comme sa mère; elle commande durement; moi, quand on commande, j'obéis, je suis né pour ça et puis mes bras ont fondu; j'ai une petite voix de vieille fille. Vous me voyez parler en maître? Passons...

J'étais donc là, avec mon tableau sous mon bras, assez ridicule en somme, quand je suis hélé, de sa fenêtre, par M. Barbia-Rivière : « Qu'est-ce que vous fichez, me dit-il, venez donc prendre un verre de porto? » Il y avait chez lui un étranger follement riche, un collectionneur célèbre, M. Dowerkampf. Je m'assieds et je conte un gros mensonge : que ma femme déteste le sujet de cette peinture et que je vais soumettre mon tableau à un expert, vu que c'est une toile de grande valeur. Mon Dowerkampf s'allume comme braise; il regarde le bœuf, me supplie de le lui confier pendant huit jours et arrive chez moi, hier, avec des yeux hors de la tête. Bref, j'abrège : il m'apprend tout ensemble qu'il est un honnête homme, que le tableau est de Rembrandt, qu'il l'achète trois cent mille francs et que l'histoire va être mise dans les journaux. Voilà!

Herbin hocha la tête :

— C'est agréable, conclut-il, pour votre fille qui aura ainsi une dot toute trouvée. Mais vous, croyez-moi, vous n'êtes pas fait pour la richesse et vos paquets vous manqueront.

— Je ne démissionne pas, se hâta d'ajouter Gentilhomme.

Mais le soir, M. Fégouit fit appeler son vieil employé et, jovial, lui proposa de suite une commandite :

— Dans votre intérêt, mon brave; ce n'est pas que mes affaires marchent mal, elles n'ont jamais mieux marché, mes affaires, mais vous allez mettre votre argent dans des mines de gruyère et vous laisser exploiter par des aigrefins.

— Je parlerai à Mme Gentilhomme, balbutia le confectionneur de paquets.

— Allez, vous ne serez jamais qu'une bête; mais comme je trouverais idiot que vous prissiez la place dont un autre plus jeune, plus actif et moins riche pourrait avoir besoin, je vous préviens que je vous mets à la retraite d'office.

Là dessus, M. Gentilhomme sortit, les larmes aux yeux : « Pour me distraire, se dit-il, je ferai de jolis paquets pour moi, pour moi seul, des paquets difficiles que je nouerai avec des ficelles d'or. » Comme il avait deux heures devant lui avant de prendre son train, il résolut de réaliser deux rêves de sa vie : s'acheter des bottines jaunes et aller au bain turc. Il acheta des bottines dont la tige de maroquin affichait une jolie craquelure, des bottines de fantaisie qu'il se laissa imposer, par crainte du vendeur, et dont il eut honte : « Mme Gentilhomme me grondera. Je laisserai ces bottines au bain, comme par mégarde; ce n'est qu'une dépense inutile de vingt-six francs. »

Au bain de vapeur, il se trouva tout nu au milieu d'hommes qui, suivant le conseil du Prophète, transpiraient abondamment. Il devint la victime d'un masseur considérable, sorte d'athlète qui pesa d'abord sur sa chétive personne au point de lui faire craquer les os et le malaxa sans pitié; il crut suffoquer sous la douche et mourir de saisissement dans la piscine glacée. Quand il put respirer, il s'endormit sur un divan et s'éveilla terriblement en retard. Dans le train, il s'aperçut qu'il avait machinalement emporté le carton des bottines jaunes. Il le déposa au milieu du filet avec l'intention de le laisser. Nul voyageur ne s'apercevrait de cet oubli; il était seul, bien seul. Il comptait sans la vigilance du chef de train qui lui rendit ses bottines au moment où il gravissait l'escalier de la gare. Le chemin qui menait à sa petite maison était désert; il posa le paquet dans un coin sombre et marcha d'un pas pressé.

Sur le seuil, Mme Gentilhomme attendait:

— C'est à cette heure-ci que tu rentres? demanda t-elle. Un jour pareil!

— Je vais t'expliquer.

Mais au même moment un agile cycliste bondissait de sa machine et, retirant sa casquette :

— Voilà ce que vous avez laissé tomber, dit cet homme obligeant en remettant les bottines à M. Gentilhomme.

— Merci, Monsieur, dit Mme Gentilhomme. Eh bien! Francis, qu'est-ce que tu attends?

M. Gentilhomme monta vivement dans sa chambre où il se lava les mains, puis il prit place à la table de famille. Son fils Boris, — pourquoi ce nom russe? personne n'en avait jamais rien su, — tambourinait de son couteau et de sa fourchette sur son assiette, Eugénie, blonde et charmante, objurguait son frère maussade; la bonne, hideusement sale, reniflait bruyamment. Le potage fumait sur la table où étaient déposées, inesthétiques, aveuglantes avec leur cuir jaune et leur maroquin rouge craquelé, les maudites bottines.

Mais, à la grande surprise de l'infortuné mari, la fureur de sa compagne n'éclata point. Elle se contenta de hausser les épaules avec un sourire de pitié en murmurant :

— Quel goût!

« Hélas! se dit M. Gentilhomme, si je n'avais pas eu aussi mauvais goût, t'eussé-je choisie? » Mais à peine cette idée lui eut-elle traversé le cerveau qu'il la chassa.

— Il y a ce soir du potage, du bouilli avec des pickles et une compote. Ce n'est pas, déclara Mme Gentilhomme, parce que nous avons un peu d'argent que nous devons nous ruiner en boustifailles, comme des boutiquiers. Néanmoins j'ai fait venir une demi-bouteille de champagne que nous boirons au dessert.

L'ARRIVÉE DES TROUBLE-FÊTE

M Gentilhomme poussa des cris d'enfant extasié et toute la famille, comme grisée par la perspective du champagne, se mit à converser gaiement. Les projets d'avenir abondèrent. Mme Gentilhomme comptait recevoir, beaucoup recevoir; on pourrait à la rigueur embaucher, comme valet de chambre, le garçon d'une ferme voisine; il boitait un peu, mais il était dur à l'ouvrage et le vieil habit noir de M. Gentilhomme lui siérait à ravir pour ouvrir la porte, lors des grandes réceptions.

— Ma bonne! Crois-tu! Un domestique! balbutia le vieil homme effaré. On croira que nous voulons jeter de la poudre aux yeux!

— Et quand cela serait! glapit Mme Gentilhomme. Certes j'ai l'intention d'en jeter et beaucoup, ne serait-ce que pour marier Eugénie.

Eugénie se mit à sourire. C'était une petite personne blonde et tranquille, qui traversait les orages familiaux avec bonne humeur et plaignait son père de tout son cœur tendre.

— Nous recevrons des directeurs de théâtre, affirma Boris qui, à vingt-trois ans, avait l'air, si blond, si fade, avec sa petite barbe duveteuse, d'un potache grandi trop vite.

La demi-bouteille de champagne fut saluée d'acclamations unanimes, Boris en profita pour se lever et pour tirer de sa poche un papier. C'étaient quelques couplets d'une revue qu'il terminait et que son père devait confier à Herbin pour qu'il la fît jouer dans son établissement. Il y avait eu un soulèvement parmi les électriciens.

— C'est très drôle, annonça modestement l'auteur : vous allez voir.

Et il se mit à chanter.

AIR : *Le grand métingue du métropolitain*

L'ouvrerrier de l'usine électrique
Est un enn'mi de l'obscurité,
Et s'il la fait, c'est pour la République,
Et s'il la fait, c'est pour la liberté !

Ce travailleur n'a pas peur des foules,
Si quelqu'un r'nâcle, à coup sûr c'est pas lui,
Et s'il pratique la crainte des ampoules,
Ce sont de cell's qui s'allument la nuit (*bis*).

La famille béait d'aise quand un coup de sonnette timide interrompit cet intéressant essai poétique.

— Mélanie, allez ouvrir, dit Mme Gentilhomme ; si c'est un mendiant vous le mettrez à la porte ; si ce sont des amis vous direz que nous ne sommes pas là.

Quelques secondes après, Mélanie revenait avec l'orgueilleuse satisfaction de quelqu'un qui vient de remplir son devoir.

— C'étaient trois personnes, dit-elle : un vieux, une vieille et un petit jeune homme. Je leur ai demandé si elles venaient pour mendier, elles m'ont dit que non, si c'étaient des amis de Monsieur et Madame, elles m'ont dit que non ; alors je les ai fait entrer au salon.

— Quelle buse ! hurla Mme Gentilhomme et leur avez-vous demandé comment ils s'appelaient ?

— Voici la carte que le monsieur m'a remise

Et elle tendit un carton sur lequel se lisaient ces mots énigmatiques.

BLAISE HÉROUVILLE-PATRON ET Mme

Il y eut un conciliabule : « Tu connais ? — Non. — Et toi ? — Qui cela peut-il être ? Va voir pendant que je me recoiffe. — Prends le revolver, » etc.

Et M. Gentilhomme pénétra dans le salon où un vieux monsieur, une vieille dame et un jeune homme attendaient sagement à la lueur fumeuse d'une lampe à pétrole. M. Gentilhomme baissa la mèche, tandis que les assistants, noyés dans une pluie noirâtre, toussaient en jurant que ce n'était rien. On prit place et M. Blaise Hérouville-Patron s'exprima ainsi :

— Mon nom n'a pas dû vous apprendre grand'chose.

— En effet, Monsieur.

— Tel que vous me voyez, Monsieur, j'ai soixante-dix-neuf ans.

— Vous ne les paraissez pas !

— On ne voit guère dans ce salon, ce qui fait que je n'accepte votre compliment que sous bénéfice d'inventaire. Je vis depuis vingt-huit ans à la campagne, très loin, dans la campagne bosniaque, c'est vous dire ! Je gérais là-bas des propriétés. Après avoir renoncé à la vie parisienne, je comptais m'enterrer dans ce pays jusqu'à la fin de mes jours. Et puis, comme j'avais réalisé un petit héritage, j'ai voulu revoir mon pays avant de mourir. J'ai dit à ma femme : « Si nous retournions en France ! » Il faut vous dire, Monsieur, que j'en voulais beaucoup à mon pays qui méconnaît les hommes de valeur et place au pinacle des histrions, des polichinelles.

« C'est un aliéné ! » se dit M. Gentilhomme. Mais Mme Hérouville-Patron reprit :

— Mon mari travaille encore, malgré son âge, et il a l'intention de revenir à ses premières amours qui sont la peinture : il ne l'a d'ailleurs jamais abandonnée complètement.

Les mots qui suivirent furent prononcés distraitement. Ainsi les mots décisifs, ceux qui créent des catastrophes, déchaînent des cataclysmes, sont parfois dits comme les autres.

— Je suis peintre, dit donc M. Hérouville.

Et il ajouta :

— C'est moi qui avais fait l'enseigne de vos parents, vous savez, le bœuf !... Vous étiez tout petit encore.

Un voile passa devant les yeux de M. Gentilhomme. Il allait s'évanouir quand Mme Gentilhomme parut, coiffée de frais, sévère et l'œil interrogateur.

— Fernande, dit le pauvre homme, voici M. et Mme Hérouville-Patron et leur jeune fils...

Puis il n'eut plus de voix.

— Qui me vaut l'honneur ?... demanda Mme Gentilhomme.

— Nous allons donc recommencer notre histoire, fit en souriant le vieux peintre.

M. Gentilhomme bondit du fauteuil où il sentait une singulière faiblesse l'envahir.

— Inutile. En deux mots voici : monsieur, monsieur est, dit-il, l'artiste qui aurait peint une enseigne pour mes parents... un bœuf.

— Vous mentez ! glapit Mme Gentilhomme.

— Eh ! quel intérêt aurais-je, ma bonne dame ? J'espère que vous avez encore ce souvenir de famille, allez le chercher, je vous montrerai dans un coin mes initiales soigneusement dissimulées, mais que je retrouverai et ces deux chiffres 5-1 : 1851.

Mme Gentilhomme était une femme de tête. Elle se ressaisit :

— Asseyez-vous donc, Mélanie, apportez des lampes.

MYSTÉRIEUX VISITEURS

Dans le salon, un vieux monsieur et une vieille dame attendaient sagement à la lueur fumeuse d'une lampe à pétrole. (Page 242, col. 1.)

Quand les lampes jaillirent, on vit apparaître deux gnomes, le mari et la femme, lui, barbu et chevelu de blanc au point de ressembler à un père Noël qui aurait été rapin dans sa jeunesse; elle, toute fardée, avec la bouche de Voltaire au rictus accentué par un râtelier éblouissant. Le fils était un grand jeune homme brun, timide et silencieux.

— Ce n'est pas tout de parler, il faut prouver, dit Mme Gentilhomme.

— Mais prouver quoi? A coup sûr je ne tiens pas à cette peinture de jeunesse qui ne valait pas grand chose...

Ici, Mme Gentilhomme respira. Il ne savait rien!

— Mais j'ai découvert votre nom par le plus grand des hasards dans un journal qui me parvenait là-bas, — je reviens de Bosnie où je suis resté vingt-huit années, dans de vastes exploitations agricoles : oui, j'en voulais à la France, mais on ne peut rester éternellement fâchés. J'ai dit à ma femme : « Tous nos parents et amis sont morts ou bien oubliés. Allons donc chez les Gentilhomme. » Je dois vous dire, Monsieur, que j'étais très lié avec votre père. Oh! c'est toute une histoire. J'avais vingt ans et je mourais de faim comme tous les grands artistes, bien entendu. J'habitais la maison voisine de la boucherie et j'achetais de temps à autre quelques sous de bouillon, voire une côtelette quand j'avais des fonds, ce qui était rare. M. Aristide Gentilhomme était illettré, mais il avait le respect des artistes, ce qui est rare à notre laide époque où tout s'en va. Quand il sut que j'étais peintre, il me dit : « Un artiste ça doit aimer la viande. Combien me vendriez-vous un tableau? — Je les vends six mille francs ou bien je les donne », répondis-je fièrement. J'étais un vrai mousquetaire à cette époque; j'ai toujours été petit, mais j'étais si cambré qu'on ne s'en apercevait pas. « Dans ce cas, me répondit votre père, je vous demande de me donner un tableau. » En échange, tous les matins, pendant six mois, je vous fournirai une côtelette et tous les soirs un bifteck, le dimanche matin une jolie escalope et le soir une petite cervelle pour changer. » J'acceptai, Monsieur. Le rude langage de ce brave homme m'avait séduit. Nous devînmes une paire d'amis. Je lui fis donc un bœuf écorché, se rapprochant un peu de la manière de Rembrandt.

M. et Mme Gentilhomme se roidirent contre l'évanouissement.

— ... Mais, continua M. Hérouville-Patron, c'était mieux, car depuis Rembrandt on a fait des progrès; c'était donc un Rembrandt avec une note moderne, quelque chose de plus aigu. Je me suis amusé ainsi à perfectionner la manière de plusieurs maîtres; j'ai fait plus spirituel que Téniers, plus élégant que Van Dyck, plus vaporeux que Corot. L'on disait : « C'est un virtuose! » Et l'on m'accablait de compliments. Du jour où j'ai voulu réunir tout cela, en faire un tout harmonieux, produire enfin de l'Hérouville-Patron, vous pensez bien que les imbéciles se sont récriés et que toutes les portes se sont trouvées fermées. Alors, alors, j'en conviens, j'ai été dur pour la France. Je me suis dit qu'en m'exilant, je la punirais et je suis parti. Là-bas, en Bosnie, j'ai assez peu travaillé, mais je reviens plein de courage. Je pense que Michel-Ange était dans le plein épanouissement de son génie à mon âge et je viens vous demander de nous piloter dans ce pays où nous ne connaissons plus personne.

LA DIPLOMATIE D'UNE MÈRE DE FAMILLE

« Ce vieux raseur va se faire dire des choses désagréables par maman », pensa Eugénie; mais à sa grande surprise, elle vit que sa mère s'efforçait de montrer par une attitude aimable et un sourire figé que le récit de M. Blaise Hérouville-Patron l'intéressait fort. Elle dit même :

— Vous avez eu tout à fait raison de vous adresser à nous. Et je vous en remercie.

M. Hérouville-Patron se leva, ce qui ne le grandissait pas beaucoup et déposa un baiser solennel sur la main de la grosse dame, puis il revint s'asseoir.

— Chère madame, je retrouve en vous les procédés de votre beau-père et nous en sommes tout réconfortés.

— Tout réconfortés, répéta docile Mme Hérouville-Patron qui jouait vis-à-vis de son époux le rôle passif et résigné de M. Gentilhomme vis-à-vis de sa femme.

— Vous devez connaître, interrogea le vieux monsieur, des maîtres de la peinture.

— Certainement, répondit à tout hasard Mme Gentilhomme.

— Pouvez-vous les convoquer ici. J'apporterai quelques toiles. Ils me donneront leur avis.

— Très volontiers.

— Je leur raconterai mon existence, ça les amusera.

— Beaucoup. Ce sont des personnes très gaies.

— C'est qu'elle n'est pas ordinaire, mon existence : un prodige d'efforts et d'intelligence, je puis le dire. J'ai d'abord eu l'idée, avec quelques sous, Madame, avec quelques sous, de m'établir fabricant de pianos en Autriche-Hongrie. C'est, de toutes les villes du monde, celle qui est la plus éprise de musique. Savez-vous combien il y a de fabricants et de loueurs de pianos en Autriche-Hongrie? Soixante mille! Pas un de plus, pas un de moins. J'ai loué une boutique dans un beau quartier et j'ai mis dessus une belle pancarte : *Prochainement ouverture de la maison Hérouville-Patron, pianos français et américains en tous genres.* Et là-dessus, je suis allé voir, — oh! je suis petit, mais je marche dur, — chacun de mes soixante mille concurrents. Je disais ceci : « Je m'établis, je suis très intelligent, j'ai des relations innombrables, je vais vous faire une concurrence qui sera désastreuse pour vous : tous les Français et tous les Américains viendront chez moi. Bon. Qu'est-ce que je vous demande pour renoncer à mon idée? Une misère! Ce que l'on donne à un mendiant tenace pour se débarrasser de lui : un florin, un pauvre florin, quarante sous! Donnez-moi ce florin et par ce billet que je signe et que je vous remets, je m'engage à renoncer dans le présent et dans l'avenir à tout commerce de musique. » J'ai récolté ainsi plus de cent mille francs. Ensuite, j'ai acheté un manège de chevaux de bois. Les chevaux étaient, sauf votre respect, des cochons. Un jour, voilà un monsieur qui monte sur un de mes cochons, qui fait un tour, deux tours, trois tours, puis tire une bouteille de sa poche, arrose son cochon de pétrole et y met le feu. Cinq minutes après, le manège flambait. Seulement, le monsieur qui était une grosse légume m'a payé deux fois le prix du manège pour que je ne fasse pas de scandale; il était ivre, cet homme et il s'amusait comme il pouvait. Bref, cela commençait à marcher très bien quand, voilà Mme Hérouville-Patron qui tombe malade. Elle tenait la caisse de notre manège, alors, à force d'entendre l'orgue et de voir les cochons défiler, cela lui avait tourné sur le cœur.

— Blaise, protesta Mme Hérouville-Patron, timide...

— Et elle n'osait pas me le dire. Voilà donc ma femme malade, très malade. Bon. Je ne suis peut-être pas très grand, mais je suis débrouillard. M. Thiers, que j'ai eu l'honneur d'approcher quelquefois au temps où je faisais de la peinture, était exactement de ma taille. Et ça ne l'a pas empêché d'être président de la République. Bon. J'ai donc acheté une petite boutique et je me suis mis portraitiste en silhouettes, vous savez ces silhouettes que l'on découpe avec des ciseaux dans du papier noir. Cela me rapprochait un peu de mon premier métier et les clients affluaient. Un jour, dans je ne sais plus quelle capitale, — j'ai tant voyagé! — je vois entrer un gros monsieur qui me commande de lui découper sa silhouette. J'obéis. Ce n'était pas difficile : un potiron, c'était le corps; un melon, c'était la tête : « C'est moi ça? » me fait-il. Je deviens tout rouge, car je n'ai jamais aimé qu'on me marchât sur le pied. « Oui, c'est vous! — Vous avez un fameux toupet. — Et moi, je vous défends de m'insulter; si vous continuez, je vous fais arrêter. — Ah! vraiment! Eh bien, apprenez que je suis le préfet de police. » J'étais monté, je lance une grossièreté, il me fait empoigner. C'est l'expulsion.

— Père, il se fait tard... dit le jeune Hérouville-Patron.

— Germain, tais-toi, quand ton père parle.

Mais Mme Gentilhomme profita de cet arrêt inespéré pour glisser une proposition :

— Etes-vous bien dans votre hôtel?

— Oh! madame, gémit douloureusement Mme Hérouville-Patron, nous sommes on ne peut plus mal! Les personnes sont impolies avec nous; les chambres sont sales, que c'est une bénédiction! Et les punaises se promènent la canne à la main si on peut dire.

— Eh bien! nous avons ici deux chambres d'amis. Moi, je suis toute ronde, je ne fais pas de manières : je vous les propose; il y en a une assez grande pour vous, avec un cabinet de toilette; l'autre est petite, mais ce jeune homme s'en contentera. Cela va-t-il?

— Si cela va! s'exclama Mme Hérouville-Patron, enthousiasmée, c'est-à-dire que je ne sais comment vous remercier.

— Moi, je sais, dit le peintre, je ferai votre portrait!

Le mari et les enfants de Mme Gentilhomme la regardaient avec un étonnement voisin de l'épouvante. Devenait-elle folle? Jamais on ne l'avait vue si hospitalière.

— Et vous prendrez vos repas chez

nous, tous vos repas, continua-t-elle. Voyons, nous, les trois femmes, nous allons nous occuper de tous les petits détails de votre installation. Demain, notre jardinier ira chercher vos malles et les apportera ici. Pendant que nous allons travailler, les messieurs fumeront. Francis, cherche des cigares et du porto.

Quand tout fut fini, sur les congratulations de la famille Hérouville-Patron, Mme Gentilhomme ferma la porte et se planta en face de son mari :

— Qu'y a-t-il? Pourquoi ouvres-tu les yeux grands comme des portes cochères?

— Je me demande quel est ton plan?

— C'est bien simple : dégoûter ces gens de la France et les faire déguerpir au plus vite. Sinon, le pot aux roses se découvre et nous sommes ruinés.

M. Gentilhomme fit appel à ce qui lui restait d'énergie.

— Je suis un homme, commença-t-il.

— Et puis après? Je suis une femme...

— Oui. Je suis un honnête homme.

— Et moi une honnête femme.

— D'accord, mais je ne vais pas manquer à tout un passé d'honneur. Non! non! Je récapitule les faits : j'ai chez moi un vieux tableau; on découvre que c'est un Rembrandt; je le vends une fortune. Et je découvre que le tableau n'est pas de Rembrandt, que l'auteur existe, qu'il est à côté de nous, en chair et en os. Il me semble que ma conduite est toute tracée.

— Je te vois venir : aller chez le collectionneur, lui dire : « Je me suis trompé, voici votre argent, rendez-moi ma croûte. » A qui cela profitera-t-il? A qui? Espèce d'idiot? Pas à nous, qui allons nous trouver sur la paille.

— Nous continuerons comme avant...

— C'était gai!... Pas non plus à ce vieux raté qui ne deviendra pas pour cela glorieux. Tu vas me faire le plaisir de rester tranquille. On ne te demande que de ne t'occuper de rien.

— Ce n'est pas honnête!

— J'en ai assez de ton refrain.

— Ah! l'on a bien raison de dire que les femmes ne comprennent rien aux grands sentiments!

— Tu ne vas pas faire l'imbécile, avec tes scrupules! Va, mon bonhomme, crie par-dessus les toits que le tableau n'était pas un Rembrandt, prive ta fille de sa dot, plonge-nous dans la misère! Laisse-moi faire et dans huit jours les Hérouville-Patron regagneront leur campagne d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

— Mais pourtant, la probité la plus élémentaire...

— La probité! Tu me fais rire! Avec ça que ton père se gênait pour vendre à faux poids.

— Où as-tu été chercher une infamie pareille?

— Ton père vendait à faux poids, j'en suis sûre. Fais ce que je te dis, tu m'entends.

La grosse dame en peignoir brandissait une bougie d'un air menaçant.

— ... Et puis, ajouta-t-elle, c'est comme ces bottines, ces bottines ridicules : tu étais ivre quand tu les a achetées!

HENRI DUVERNOIS.

(La fin au prochain numéro).

L'OBSESSION

Le potage fumait sur la table, où étaient déposées les maudites bottines.

(Page 241, col. 2.)

Chronique des six derniers mois d'Empire

par PAUL GINISTY

LE MONDE DES ARTISTES

QUELQUES MAITRES DE L'ÉPOQUE

En haut, à gauche, Ch. Garnier, l'architecte de l'Opéra; à droite, le statuaire Carpeaux; au milieu, le peintre-sculpteur Gérôme; en bas, à gauche, le peintre Courbet; à droite, Meissonier.

Notre éminent collaborateur nous introduit, cette fois, sur la scène et dans les coulisses de l'art, tel qu'il florissait à la veille de la guerre. Maîtres officiels et irréguliers défilent dans cette revue avec un saisissant relief (1)

RUE Clauzel, dans l'atelier de M. Antoine Guillemet. Et voici que, dans la fumée de la cigarette, s'évoquent les souvenirs, tant que la vivacité d'allures, le geste toujours jeune, l'entrain de l'artiste, semblent démentir que ces souvenirs puissent remonter au second Empire. Qui a connu plus de peintres que M. Guillemet, depuis longtemps organisateur des Salons, — tâche laborieuse à laquelle l'ont appelé l'estime et l'affection de ses confrères?

— « Ah! dit-il, les Salons d'avant la guerre!... ah! les « Vernissages » d'antan, si vivants, où il se dépensait tant de passion, où s'attestaient les fortes camaraderies de cette époque, alors qu'il y avait à lutter contre les « officiels » et contre le public, singulièrement plus rebelle qu'aujourd'hui aux efforts des novateurs!... Le public d'à présent! il est blasé, il ne s'étonne

(1) Voir *Je sais tout* nos 64 et 66.

plus de rien, ou il a des engouements qu'on lui a suggérés, par snobisme... Tous ceux qui avaient vraiment quelque chose en eux ont fait leur trouée... Et puis on expose partout, et constamment... On pourrait hasarder qu'on expose trop... Les curiosités sont émoussées.... ce n'est plus ce frémissement, à l'ouverture de l'unique Salon, qui, pour certains d'entre nous, devait être décisif... »

M. Guillemet s'interrompt, en souriant :

— « Eh là! ne me transformez pas en un esprit chagrin, ne louant que le temps passé... Le temps présent a du bon... Seulement, c'est autre chose... Tout de même, les questions d'intérêt tenaient moins de place que maintenant... On bataillait plus volontiers pour des questions d'art pur... Que ces Vernissages..... où on vernissait pour de bon, étaient amusants! C'étaient de vraies répétitions générales, pleines de surprises, et qui n'étaient pas précédées, comme actuellement, d'autres visites... Les journaux n'expédiaient pas, en un seul article, le compte rendu du Salon et n'avaient pas décrit, d'avance, les morceaux significatifs : on ne savait rien de ce qu'on allait voir. C'était le temps où la critique poursuivait longtemps ses études, et où, vers la fin de juillet, Louis Enault écrivait : « Passons maintenant à la lettre B... »

« Sous l'influence du marquis de Chennevières, conservateur des musées impériaux, dont l'action s'exerçait heureusement, les tendances du jury de 1870 avaient été plus libérales. Mais auparavant!... Il avait fallu le fameux Salon des Refusés de 1863, — une idée de l'empereur, — pour modifier un peu les courants d'esprit : ce Salon des Refusés, plein d'œuvres de maîtres futurs, avait un peu secoué la vieille tyrannie de l'Institut, avait ouvert des yeux volontairement fermés. Le jury de 1870 n'était plus élu seulement par les artistes trois fois médaillés. Il y a bien des oubliés, et profondément, parmi les maîtres qui le composaient, mais il comptait aussi des hommes que n'effrayaient pas les audaces. Courbet n'avait-il pas failli être élu? Cependant, deux grands parmi les grands, Corot et Daubigny, avaient donné leur démission. Cette besogne de régulateurs des aspirations d'art ou de pontifes leur répugnait un peu, à eux dont le génie était fait de sincérité et de liberté. En sculpture, il y avait toujours eu des vues plus larges.

LA BRODÉUSE, DE DALOU
Le sculpteur si robuste de conception et d'exécution se plaît cette fois à donner une œuvre simple, émouvante et gracieuse.

« Mais je reviens au Vernissage, et à ce qui lui donnait sa jeunesse, son mouvement, son pittoresque. En ces temps lointains, on n'avait pas pour les artistes les égards que l'on leur prodigue présentement. Une fois qu'on avait déposé son tableau, et qu'on vous avait donné, en échange, un récépissé, on ne savait plus rien. On n'était pas prévenu de la réception, on ignorait son sort jusqu'au dernier moment. Le récépissé, le grand jour venu, ouvrait les portes du Palais de l'Industrie, et, comme le catalogue n'était pas encore imprimé, il fallait chercher soi-même son envoi... s'il était accroché aux panneaux. Instants d'émotion inoubliables, fièvre qui faisait battre violemment le cœur! Aussi, dès l'ouverture des portes, quelle ruée dans les salles, sans qu'on s'arrêtât d'abord au Salon d'honneur, au haut de l'escalier... Et l'on entendait soudain des cris de joie, car on était moins guindé qu'aujourd'hui, et la petite bande qui faisait escorte à l'heureux camarade battait des mains, ne craignait pas de témoigner bruyamment son enthousiasme...

FIGURES NOTOIRES DU MONDE ARTISTIQUE DE 1870
A gauche, en commençant par le haut, voici encore Carpeaux, reproduit, cette fois, d'après son célèbre portrait peint par lui-même; au-dessous, Manet avec le chapeau de l'époque et Gérôme, en veston d'intérieur. Les deux médaillons du milieu nous montrent Meissonier en membre de l'Institut, et Arsène Houssaye, inspecteur général des Beaux-Arts, ayant à côté de lui son fils Henry. Dans la colonne de droite, nous voyons, en haut, l'illustrateur Gustave Doré, puis le statuaire Frémiet qui rappelle le « Gilles » de Watteau, et, enfin le père Corot.

Ah! les vieilles écoles n'avaient plus qu'à trembler!... C'était une matinée tumultueuse et charmante... Il arrivait, parfois, qu'on ne réussît point à le trouver, son tableau, encore qu'il fût admis... Cette année-là, justement, je me souviens, après

des recherches infructueuses, je m'en allais fort tristement... Allons! je n'avais pas eu de chance!... Je me roidissais contre ma mauvaise fortune, en tâchant de crâner, et je le traitais bien, *in petto*, le jury, je vous prie de le croire!... Un ami me rencontre :

« — Félicitations, mon cher, ton morceau est rudement enlevé... De la vigueur, du sentiment, une jolie lumière...

« Me voici soudain renaissant à l'espoir. Je hasarde, encore anxieux :

« — Tu l'as donc vu?

« — Parbleu... Il est même en bonne place.

« Je lui avoue, alors, que, pour moi, je n'ai pas pu le découvrir.

« — Ce n'est pas étonnant, répond-il. La salle où il se trouve est barricadée, et je ne m'y suis glissé qu'en escaladant la palissade...

« On vivait!... Et c'étaient des batailles autour d'une œuvre discutée, des partis-pris violents, des colères « devant une grande machine » d'un « officiel », à qui tous les honneurs avaient été réservés, tandis qu'on se plaignait qu'il fallût chercher à la hauteur du plafond une toile qui nous ravissait par son accent personnel... Et l'on était parfois injuste, comme il faut peut-être l'avoir un peu été, à l'heure des débuts... Je ne dis pas qu'il ne soit pas plus charitable de fixer un artiste sur son sort, tandis que, alors, rien ne transpirait des décisions du jury, — même pour les ateliers Cabanel, qui avaient la bonne cote, — mais ces lettres d'avis ont enlevé au Vernissage beaucoup de son mouvement, de son agitation. Songez que, avant 1870, les récompenses étaient décernées la veille de l'ouverture du Salon. La distribution des médailles était un fait qu'on trouvait accompli, mais on ne se privait pas de juger les juges!... A côté des vernissages d'autrefois, combien froids et pâles paraissent ceux d'aujourd'hui! »

Le Vernissage d'alors est un grand jour pour les peintres et pour les mondains. Cependant, les habitués des Salons d'aujourd'hui, qui suivent avec soin tous les « Vernissages » seraient bien surpris du peu de tenue des artistes qui exposaient en 1870. Il n'y avait pas que les « bohêmes » qui se montraient « débraillés » dans leur tenue et dans leur langage, les « arrivés », eux-mêmes, ne dédaignaient pas d'exprimer, avec une brutalité déconcertante, leurs opinions sur les œuvres soumises à leur jugement. C'était l'époque où les artistes effrayaient si fort les milieux bourgeois. Il n'était pas alors une honorable famille, qui ne voyait avec terreur l'un des siens choisir la carrière de peintre ou de sculpteur, voire même de poète. Depuis tout cela a bien changé, les « rapins » s'habillent à la dernière mode et rien ne distingue plus un peintre du plus élégant gentleman.

En dehors de la discussion des œuvres exposées, les sujets de conversation abondent : d'abord, le plébiscite, dans huit jours; la prochaine réception à l'Académie d'Auguste Barbier, à qui M. de Sacy, en le recevant, dira qu'il le croyait mort; la fin du docteur Cabarrus, fils de cette « Notre-Dame-de-Thermidor » qui devint la princesse de Chimay, très répandu dans le monde; la couleur des cheveux de Mlle Krauss dans *Lucrèce Borgia*, aux Italiens, car c'est une question du jour, et l'on se demande si le rôle de Lucrèce doit être joué en blonde ou en brune; le bal du ministère de la guerre, pour fêter la promotion du ministre au maréchalat; l'accident de voiture de M. Vandal, le directeur des Postes... Quelques personnes parlent dédaigneusement du banquet offert à Gambetta par la jeunesse des Ecoles; d'autres sourient des conférences de Mme Olympe Audouard, où elle mêle le spiritisme et le droit des femmes. Et on entend ces questions : « Quand partirez-vous pour Ems? »...

LES ENVOIS AU DERNIER SALON DU RÈGNE

Les curieux de marque fréquenteront d'ailleurs le Salon le matin, entre neuf et onze heures, ce qui paraîtrait sans doute, aujourd'hui, une mode un peu sévère. L'Impératrice, en toilette bleu marin, donnera l'exemple. Elle attestera sa prédilection pour la *Marguerite dans sa prison*, de M. James Bertrand, qu'elle déclarera « une figure ravissante, idéale », et ce tableau lui devra son succès.

A quarante années de distance, ce n'est pas sans être porté à quelques réflexions philosophiques qu'on songe aux envois du Salon de 1870. Des noms qui étaient alors respectés se sont effacés, et, parmi les « hors concours », les médaillés d'alors, combien d'oubliés, définitivement! D'autres auxquels on prêtait peu d'attention ou qu'on discutait âprement, ont singulièrement grandi. La postérité, commencée, a remis en place bien des réputations; elle a aboli certaines d'entre elles, elle a fortifié quelques autres.

Composition de A. DE PARYS.

LE VERNISSAGE DU DERNIER SALON IMPÉRIAL

C'est la même cohue élégante que de nos jours. Mais les artistes sont alors plus « débraillés ». Les critiques sont exprimées brutalement, avec des expressions pittoresques; cependant la note mondaine domine.

Des artistes exposant en 1870, il en est qui ont toujours vaillamment le pinceau ou l'ébauchoir à la main : le vigoureux doyen Harpignies (un panneau décoratif pour le Nouvel Opéra); Bonnat, qui a reçu, l'année précédente, la médaille d'honneur (*Femme fellah et son enfant — Une rue à Jérusalem*); Carolus Duran, dont deux portraits ont un vif succès; Besnard (*Les bienfaiteurs de Vaulhallan*) ; Guillemet (*Ruines d'un aqueduc romain*); J.-P. Laurens (*Jésus chassé de la synagogue*); Detaille (*Un épisode de 1814*); Frémiet (*Statue équestre de Louis d'Orléans*)... Mais quelle légion de disparus, qui devaient se présenter bien diversement devant l'avenir!

Des œuvres de ce Salon sont restées fameuses, ou communément connues, ou ont un intérêt significatif. C'est là qu'Henri Regnault — pour sa dernière exposition, hélas! — donne sa *Salomé*, toile éblouissante qui ne satisfait pas tout le monde, cependant. Le critique Théodore Duret conteste l'originalité du peintre, ne veut lui reconnaître « qu'un art merveilleux, après avoir pillé partout, à mettre en œuvre les matériaux les plus divers ». Mais le public ne fait pas ces restrictions, et il y a foule devant la *Salomé!* Si quelqu'un semble avoir devant lui une éclatante carrière, c'est bien Henri Regnault. Qui pourrait croire, tandis

LA BARATTEUSE, DE MILLET

C'est un des plus célèbres tableaux du grand peintre. Il se dégage de cet intérieur de campagne un charme d'intimité et de fraîcheur extraordinaire.

AUTRES FIGURES NOTOIRES

Dans le médaillon du milieu, en haut, le comte de Nieuwerkerke, surintendant des Beaux-Arts, célèbre par ses « mots ». A gauche et en haut, le sculpteur Clésinger; au-dessous, Edouard Detaille, déjà célèbre; à droite et en haut, Arsène Houssaye, qui rêvait de remanier l'organisation du Salon; au-dessous, Bonnat, tout jeune et cependant recherché. Au bas, Carolus Duran, dont la réputation est consacrée depuis le Salon précédent où parut sa fameuse Dame aux gants.

que s'échangent des réflexions passionnées devant cette toile, au milieu de la joie de vivre d'un printemps souriant, que, quelques mois plus tard, ce jeune artiste de vingt-sept ans tombera frappé d'une balle dans la dernière sortie du Paris assiégé!

Un autre peintre, déjà habitué au succès malgré sa jeunesse, et dont quelques-uns des tableaux ont été popularisés, voit l'attention se porter autour de son tableau, *Le Secret*; Charles Marchal est robuste, cordial, de belle humeur, débordant de vie, il a toujours le rire aux lèvres... Et peu d'années après, à la stupeur de ceux qui ont connu ce grand garçon si gai, si insouciant, il se fera sauter la cervelle.

L'Atelier aux Batignolles, de Fantin-Latour, avec son sens intime de la vie, est resté une œuvre souvent reproduite. Un peintre, qui est Edouard Manet, est assis

devant son chevalet, et, autour de lui, des amis, dont Emile Zola, Claude Monet, Renoir, sont groupés, le regardant peindre. Un autre des assistants est le peintre Bazille qui, comme Regnault, devait être tué pendant la guerre.

Manet lui-même, Manet alors furieusement attaqué, soulevant des colères ou des plaisanteries, honni et ridiculisé à cette époque, a envoyé deux des tableaux les plus représentatifs de son art, *La Leçon de musique* et le *Portrait de Mme Eva Gonzalès*. Ce dédain des « officiels » pour Manet, — s'ils avaient jamais pu penser qu'il serait au Louvre! — se traduisait même, parfois, d'une façon blessante, et jusque dans des circonstances où il ne s'agissait plus de peinture. L'anecdote est caractéristique : Meissonier, colonel de la garde nationale pendant le siège, accueillant, le jour de la bataille de Champigny, avec une manière d'impertinence, Manet, officier d'état-major, venant lui porter un ordre de service. L'heure était grave : il ne devait plus y avoir que deux hommes servant volontairement leur pays, avec une égale bonne volonté. Cependant, le maître rassasié d'honneurs ne put tout à fait se contenir devant ce révolté de l'art. Manet n'avait pas oublié ce froissement. C'est M. Duret qui a raconté comment, un peu plus tard, il se vengea par un mot mordant, qui courut Paris. Il avait été voir la *Charge de cuirassiers* qu'exposait Meissonier : « C'est vraiment très bien, tout est en acier, — excepté les cuirasses! »

Les novateurs, en 1870, Guigou, Pissaro, Degas, Sisley, semblent encore loin du but, et sont communément méconnus. L'œil du public ne s'est pas encore habitué à cette interprétation sincère de leur vision.

Qui s'occuperait d'un *Portrait de Jeune homme*, — ce n'est d'ailleurs encore que de l'honnête peinture, — d'un élève de l'Ecole des Beaux-Arts, ayant quitté, pour y entrer, l'administration des Postes? C'est le début de Bastien-Lepage, qui sera si épris de vérité, si recueilli devant elle, et que guettera la mort, en pleine jeunesse, dès que se sera affirmé sa maîtrise.

Des œuvres de grands maîtres, ce Salon en offre quelques-unes : le bon Corot s'est inspiré, en deux toiles, de son cher Ville-d'Avray. Il a soixante-cinq ans : ce n'est guère que depuis l'Exposition universelle de 1867 qu'on s'est avisé de son génie, si longtemps incompris ou mal compris. Qui soupçonnerait les prix futurs! Mais ses tableaux sont enfin « de vente ». Et il est presque étonné encore de trouver tant d'acheteurs, conquis à coups de chefs-d'œuvre, lui à qui a suffi la joie de travailler et qui, selon son mot délicieux, « peignait comme chantent les oiseaux ». Millet a deux toiles dont l'une, *Novembre* est si profondément émouvante en sa forte simplicité et dont l'autre, *Une femme battant le beurre* est singulièrement expressive : une fille de ferme, vivant vraiment de sa vie de paysanne, ayant à ses pieds un chat, attendant l'aubaine d'un peu de lait. C'est aussi depuis l'exposition de 1867 que Millet, si longtemps pauvre, et pauvre héroïquement, dans cette petite maison de Barbizon, qui abrite ses neuf enfants, a vu les marchands commencer à venir à lui. Il n'a plus besoin de répondre à leurs objections comme au temps où l'un d'eux lui reprochait que, dans un de ses tableaux, les vaches fussent trop sales :

— Et d'où voulez-vous qu'elles sortent? D'un salon?

Chintreuil a deux importants paysages. Chintreuil « se vendra cher », lui aussi, mais il faudra qu'il soit mort, — ce qui ne tardera guère, alors, — et la fortune n'aura jamais frappé à la porte de ce sixième étage de la rue de Seine, où il a son atelier.

Courbet a donné, avec un autre tableau, sa *Vague*, une de ses toiles fameuses.

LES COLONIES D'ARTISTES

Puis, les noms qui se retrouveront pendant bien des années, significatifs d'un probe et vaillant labeur. Un des succès du Salon va au peintre Alfred de Curzon, avec son tableau, *Au bord de l'Océan*, que loue Théophile Gautier : un pli de terrain, creusé en vallon, ouvre une perspective sur une mer tumultueuse et blanche d'écume; un ciel orageux roule ses nuages au-dessus de ce site farouche.

Dédaignant sa gloire d'illustrateur, Gustave Doré s'obstine en de grandes compositions qui laissent le public indifférent et affligent ses sincères amis, ne retrouvant plus là les dons du dessinateur. Il n'abandonnera pas, cependant, ses vastes ambitions, elles le tortureront, et les déceptions abrègeront la vie de cet homme dont le nom est populaire et qu'on peut croire heureux.

Alfred Stevens, Meissonier, Daubigny, Baudry, celui-ci absorbé par ses peintures pour la décoration de l'Opéra; Fromentin, membre du jury, mais plus occupé, alors,

UN ATELIER AUX BATIGNOLLES, DE FANTIN-LATOUR

Ce tableau bien connu, avec son sens intime de la vie, est resté une œuvre souvent reproduite. Un peintre, qui est Edouard Manet, lui-même, est assis devant son chevalet. Autour de lui ses amis, parmi lesquels Emile Zola, Claude Monet, Renoir, le regardent peindre.

de littérature que de peinture, n'ont pas exposé.

Il y a, alors, des colonies d'artistes, des groupements de camarades étroitement unis. Il y a la « Colonie de la rue de l'Ouest », les peintres de la rive gauche qui se réunissent au café de Fleurus, Guillon, Harpignies, Nazon, Brion. Il y a la Colonie des Batignolles, qui se retrouve au café Guerbois, le vendredi, et avec les peintres, presque tous encore contestés, pour la plupart, se rencontrent des critiques, des écrivains, Zola, Cladel, Duranty, Philippe Burty. Ce sont les avancés en art! Ce café entend de fougueuses théories et ces paradoxes qui ne sont que des vérités en avance. La brasserie des Martyrs où fréquenta l'étonnant bohème Pelloquet, — autre centre de réunion. Courbet, dans un orgueilleux débraillé, a choisi la brasserie Andler, voisine de son atelier de la rue Hautefeuille. Il a dans les doigts un tel besoin de dessin, avec quelque emportement qu'il ait travaillé toute la journée, que, en attendant la chope qu'on va lui servir, il dessine sur les vitres chargées de buée ou sur la poussière de la table. Il est hâbleur, avec de grosses plaisanteries, où reparaît le paysan franc-comtois, entêté, agressif; il se lance en de violentes déclamations, en des attaques à fond de train contre les peintres en renom, en employant un mot qui revient sans cesse sur ses lèvres :

— Un tel n'a rien dans le ventre... moi, mon petit, dit-il à son interlocuteur du moment, j'ai quelque chose dans le ventre... Et ce que je fais est un peu plus proprement torché que tous vos tableaux du Louvre...

Qui croirait que l'année suivante, par emballement et coup de tête plus que par conviction, il sera jeté dans le mouvement de la Commune, arrêté, condamné!... C'est lui qu'on rendra responsable de la chute de la Colonne; ses vantardises auront créé

une légende indestructible. Mais on oubliera qu'il a sauvé le tombeau de l'empereur et qu'il l'a protégé contre les forcenés voulant jeter les restes de Napoléon dans la Seine.

La Colonie de l'île Saint-Louis, qui réunit naguère Barye, Daubigny, Daumier, Geffroy-Dechaume, Meissonier avant la fortune, Lavieille, Dupré, s'est dispersée.

Daubigny est à Auvers, presque toujours sur l'Oise, dans son bateau, ce qui l'a fait surnommer « le capitaine ». Il rêve, maintenant, à la joie de pouvoir faire, selon son expression, « des tableaux qui ne se vendent pas ». Un jour, Chaplin le décide à venir à un bal des Tuileries, auquel il l'a fait inviter. — « Moi! à la cour! — Mais oui, l'empereur a parlé de toi avec estime. — Oh! il aime ma peinture, cet homme! Eh bien! j'irai. — Mais, reprend Chaplin, il faut un costume de cérémonie, tu sais, l'habit à la française, la culotte de soie noire... — Oh! alors, merci, je ne me déguise plus. — Mais je m'en charge, de ton habit de cour, je t'enverrai mon tailleur, laisse-toi faire. » M^{me} Daubigny, cependant, voit avec un peu d'inquiétude son mari « lancé dans les grandeurs ». Daubigny part avec Chaplin; l'empereur se fait présenter le peintre, lui adresse quelques mots et passe. Bientôt, Daubigny, qui se sent gêné au milieu de ces élégances, s'ennuie et propose à Chaplin d'aller faire un tour aux Halles, comme autrefois. Et voici les deux camarades passant des Tuileries dans un petit restaurant du square des Innocents. Précisément parce qu'il est sobre, d'habitude, Daubigny a bientôt la tête un peu tournée, et Chaplin le ramène dans son pied-à-terre parisien dans un état de gaîté qui contraste un peu avec son habit de cour.

— Voilà comme *ils* vous les rendent! s'écrie Mme Daubigny, j'en étais sûre!

Une poignée d'anecdotes

Nombre d'artistes au talent sincère et vigoureux et à qui est venue la réputation ont, alors, cette simplicité de Daubigny. Tel est Bonvin, une manière d'ours mal léché, avec de l'esprit naturel, se traduisant en boutades amusantes. Un peintre d'une haute conscience, d'ailleurs. Il a été longtemps employé à la Préfecture de police, au bureau des passeports, et il y est resté pour avoir le strict nécessaire et ne pas être conduit, par nécessité, à faire de la peinture hâtive. Peu de temps avant sa mort, Troyon, avec qui il était lié, — Troyon mort, dans la prospérité et le succès, des épreuves de sa dure jeunesse, — l'a conduit, malgré sa résistance, chez le duc de Morny.

Morny, avec bienveillance, interroge Bonvin, et lui dit, en souriant, qu'il a quelque crédit et qu'il le met à sa disposition.

— Eh bien! Monsieur le duc, répond Bonvin, si c'était un effet de votre bonté, la place de préposé au marché aux veaux de Poissy va être vacante... j'aimerais bien l'avoir... Je pourrais peindre plus facilement, après avoir fait mon travail.

— C'est vraiment là votre ambition? dit M. de Morny, un peu surpris.

— Est-ce que c'est trop difficile? reprend Bonvin... En ce cas, excuses, et n'en parlons plus...

En 1870, Bonvin a réalisé son désir, et il envoie un *Pâturage*, où l'attentive observation atteste son commerce incessant avec les ruminants.

Des types « pittoresques », il en est à tous les degrés, alors, dans le monde de la peinture. Les artistes arrivés ont affaire à des marchands qui les traitent avec considération, Francis Petit, Beugnet, Thomas, Détrimont. Mais les rapins, dont on est loin de se disputer les essais, ont une providence en la personne du père Lacrasse, un brocanteur de la place Pigalle. Quand il est de bonne humeur, il lâche sans trop se faire prier sa pièce de dix ou de vingt francs. Il s'appelle, en réalité, Aubourg. Son surnom lui vient de son habitude d'étaler de la poussière, après avoir craché, sur la toile, afin de la « vieillir ». Jamais il ne manque de se livrer à cette opération.

C'est une forte phalange. Barye, vieilli, n'expose plus, mais il pense encore à son projet de couronner l'Arc de Triomphe par un immense aigle de bronze. Auguste Préault, naguère refusé quinze ans de suite, mais qui eut toujours bec et ongles pour se défendre et dont on cite les mots mordants, le romantique Préault, qui n'envoie au Salon de 1870 que deux médaillons, caresse aussi un rêve singulier, — celui de sculpter à même dans la butte Montmartre une colossale statue de la Liberté. Auguste Cain, avec ses groupes puissants d'animaux, chefs-d'œuvre d'observation recréant la vie, est à l'apogée de sa réputation. Carpeaux donne ses œuvres fougueuses: l'émotion causée par la fameuse tache d'encre du groupe de la *Danse*, pour le Nouvel-Opéra, n'est pas encore calmée.

Les discussions continuent: un journal qui n'est pourtant pas un journal satirique, annonce que ce groupe va être retiré de l'Opéra et qu'il doit être acquis par le propriétaire du Jardin Mabille.

Carpeaux provoque l'admiration et la critique. Ses amis le portent aux nues et ses adversaires sont implacables. On lui reproche surtout sa peinture et cependant ses tableaux noircis ou « couleur de soufre » ont une véritable beauté. Le *Thé aux Tuileries*, les *Bals costumés*, le *Bal dans la salle des Maréchaux* et surtout l'imposant *Retour des Empereurs de la grande revue*, qui est daté de 1867, révèlent un tempérament de peintre. Il ne faut pas oublier non plus son portrait peint quelque temps avant sa mort et qui est frappant de ressemblance et de vie.

Les Goncourt racontent dans leur « Journal » comment ils virent pour la première fois Carpeaux chez leur ami commun Burty.

C'était le soir, après dîner, les deux frères étaient réunis avec leurs hôtes dans le salon lorsque trois jeunes hommes vêtus de « vieux manteaux de voyageurs de malle de poste » se présentèrent à la porte du salon.

Ils venaient entretenir Burty de la mort d'un de leurs amis.

Les Goncourt furent désagréablement surpris par la brutalité de langage des trois visiteurs. Selon leur propre expression, ils les trouvèrent « avec des voix d'ouvriers dans le monde, des voix à la fois canailles et maniérées de jeune premier de barrière qui file les mots sans être sûr de leur orthographe ». Cependant « la tête rude », « les moustaches de sergent de ville » et les « yeux durement brillants » de l'un deux les frappent. Et plus loin, ils ajoutent:

« Celui-là était Carpeaux, un jeune sculpteur de grand talent. »

C'est de lui qu'ils diront aussi « qu'ils le considèrent comme le plus grand artiste

LA VAGUE, DE COURBET
L'une des meilleures œuvres du maître. Son succès fut rapide. L'on se bousculait pour voir cette toile, qui révélait une formule nouvelle.

français de la seconde moitié du XIXe siècle » et encore qu'il a « la fièvre du génie dans un corps de marbrier ».

A ses côtés, Clésinger, malgré son ardent tempérament de lutteur, est irrité de récents échecs, et boude. Bartholdi a déjà le goût de l'énorme. Jules Dalou, si robuste de conception et d'exécution, se plaît, cette fois, à de la grâce, avec sa *Brodeuse*. Il est alors peu connu du public: l'année suivante, pour avoir, sous la Commune, occupé d'assez modestes fonctions au Louvre (qu'il aura contribué à sauver), il sera en exil. Falguière, Chapu, Frémiet, Paul Dubois, Marquet, sont en pleine production. Perraud se repose, cette année-là, sur les lauriers de sa médaille d'honneur, au Salon précédent, pour sa figure du *Désespoir*.

Dans ce jardin du Palais de l'Industrie, bourdonnant, on fait des projets d'avenir, dans la gaîté et la sécurité. Passe le vieux Daumier qui, en sa fière intransigeance, a récemment refusé la croix. Certains trouvent qu'il radote un peu avec ses dessins où il paraît préoccupé de toutes les inventions militaires nouvelles, pour mieux tuer. « Projet de statue au général Mitraillard..., le canon à compteur ». Un peu sec, un peu cassant, Henri Lehmann, membre de l'Institut, parle de la mise en place de ses compositions pour l'Hôtel de Ville et au Palais de Justice : l'incendie les dévorera dans quelques mois. Arsène Houssaye, inspecteur général des Beaux-Arts, songe à une organisation plus ingénieuse pour le Salon prochain... Qui pourrait supposer qu'il ne fera pas son ouverture, à la date habituelle?... Et quand elle sera revenue, cette date, Paris, en pleine guerre civile, sera à la veille d'un cataclysme...

PAUL GINISTY.

LA DANSE, DE CARPEAUX

Le célèbre groupe qu'on admire à l'Opéra restera l'œuvre la plus populaire de Carpeaux. C'est d'ailleurs une des plus complètes et des plus belles du grand sculpteur.

L'INSULTE

— Bah! dit-il, cette racaille ne connaît pas l'anglais. (Page 121, col. 1.)

La Dame à l'Oreille de Velours (1)

NOUVELLE INÉDITE PAR **Marie-Anne de Bovet**

(Illustrations de WEBSTER)

AINSI l'avait-on surnommée à cause que le chapeau noir en forme de capeline dont invariablement elle était coiffée, s'assujettissait par une mentonnière de velours noir se nouant en un gros chou sur l'oreille gauche. Nul jamais ne l'avait vue nu-tête. Au surplus ne la voyait-on guère.

Tout isolé que fût le vieux manoir, dans un district sauvage des côtes de Cornouailles, outre sa population clairsemée de pêcheurs et d'ouvriers des ardoisières, la paroisse comprenait un *shooting-lodge* habité seulement à intervalles, pour la chasse au grouse et la passée de la bécasse. Le château se trouvait fermé depuis que, ruiné par des prodigalités, le dernier descendant de la famille à laquelle il appartenait depuis cinq siècles, avait dû s'expatrier en Nouvelle-Zélande. Un jour on apprit que Gwynollin-House venait d'être loué par certaine Miss Graham, dont le nom révélait la nationalité écossaise. Au bout d'une année on n'en savait sur elle guère davantage.

La domesticité, fort restreinte et prise dans le pays, ne l'apercevait qu'à peine, recevant les ordres de sa femme de chambre, personne d'âge déjà, fort taciturne et qu'on eût été mal venu à questionner. Seule, celle-ci approchait de sa maîtresse. On ne recevait âme qui vive. Le facteur apportait des journaux, des magazines, des livres, mais de lettres très peu. Bien qu'on ne l'eût jamais vue à l'église, le recteur s'était cru autorisé à venir lui présenter ses devoirs. Il avait

été éconduit, mais elle s'acquittait fort libéralement des charges charitables héréditaires du manoir.

Tout ce qu'on connaissait des habitudes de la mystérieuse étrangère, c'est qu'elle lisait beaucoup et s'occupait d'horticulture. Le vieux jardinier Silas, seul du pays, avait avec elle quelque commerce. Mais il appartenait à cette rigide secte méthodiste qui tient pour péché le bavardage, et, après la Bible, son unique intérêt était dans ses boutures. La dame à l'oreille de velours se promenait longuement, ne quittant le parc que pour le plateau herbu et battu des vents qui couronne la crête des falaises, peuplé uniquement de quelques bergers et des gardiens du sémaphore. Ou encore descendait-elle sur la plage déserte qui s'arrondit en faucille au pied de la haute muraille de roc escarpé en haut de laquelle s'érigent les grises et massives maçonneries de style Tudor, flanquées d'une très antique tour carrée à créneaux et mâchicoulis, reste de constructions ruinées au cours de la guerre des Deux-Roses. Toujours de blanc vêtue, hiver comme été, avec son éternel chapeau noir, escortée d'une troupe de chiens dont les abois et les gambades mettaient de la vie dans cette demeure morose, elle s'écartait des lieux habités, se dérobait aux rencontres. Un peu « craquée » pensait-on, à la suite de chagrins sans doute, — de remords peut-être, suggéraient les esprits portés au drame. Sur ce thème romantique brodaient à qui mieux mieux les imaginations à court de pâture en un petit coin du monde aussi retiré et solitaire.

A Saint-Erroc-Lodge, le mystère local était servi successivement aux fournées d'hôtes de lord Tregaron.

— Jeune?... jolie?... demanda ce matin-là, au déjeuner, un des chasseurs. Eh quoi? personne ne l'a vue d'assez près pour s'en assurer?

— Ceux qui ont eu cette chance, par surprise, sont rares. Cela m'est arrivé une fois. Vous me croirez si vous voulez, mon cher, ses yeux... noirs, je présume, car ils étincelaient comme braise, dans une pâleur de cire, ont un regard si malaisément soutenable que les miens se sont baissés. De loin cependant, on peut constater qu'elle a tournure de reine.

— Cela vaut d'être examiné. J'en aurai le cœur net, pas plus tard que demain.

— Vous vous avancez beaucoup, car elle reste plusieurs jours sans sortir du parc.

— Aussi je me propose d'y entrer.

— Dix guinées que vous n'y réussirez point.

— Tenu. Vous pouvez écrire votre chèque.

Ce grand beau garçon souple et fort, muscles de gladiateur et teint blanc de fille, lèvres fraîches sous la moustache couleur de blé mûr, les cheveux roux en brosse rude et les yeux bleu verdissant du Normand, reflétant une énergie peu commune, semblait bien taillé pour les entreprises hasardeuses. Et celle-ci, en définitive, l'était moins que les expéditions polaires dont il faisait l'occupation de sa vie.

JE SUIS BARBARA DOUGLAS

Incontinent il opéra une reconnaissance. Le manoir fait face au large et devant s'étend un espace découvert, les rafales et les embruns s'opposant à toute végétation. Mais par derrière, dévalant en pente douce vers la vallée, c'est une épaisse futaie de hêtres et de bouleaux, de frênes, de mélèzes, des taillis d'ifs et de houx se mêlant, dans ce climat tiède, aux rhododendrons sauvages, aux azalées arborescentes, aux arbousiers tortus. La route qui dessert les petites localités éparses sur ce littoral contourne deux côtés du triangle formé par le parc. Le troisième est bordé par un étroit ravin au fond duquel court le câble électrique qui transmet à une ardoisière voisine l'énergie créée par une chute d'eau dont s'entend la rumeur. Un saut de loup, doublé d'une haie vive, fait la clôture du domaine.

Il possédait l'inlassable patience du chasseur et de l'explorateur. L'œil aux aguets, l'oreille ouverte, indéfiniment il déambula tout autour de la propriété. Il avait aussi une robuste confiance dans le hasard pour favoriser l'audace. Dès le lendemain une silhouette blanche lui apparaissait de loin, à travers la feuillée. Franchir le large fossé en faisant perche de son fusil déchargé, ne fut pour lui qu'un jeu. Point n'était besoin de brèche à la haie, qu'il traversa en fonçant dessus à reculons, les yeux clos. S'étant ébroué pour secouer les feuilles attachées à sa blouse khaki, d'un pas vif il marcha dans la direction et bientôt la robe blanche se trouvait de nouveau en vue. Il se mit à siffler vigoureusement, puis à crier :

— Top, ici !... Tout beau, Top !... Ici donc!

La silhouette blanche s'était arrêtée.

LE PASSÉ RENAITRAIT-IL?

— Grand Dieu! s'écria-t-elle... Est-ce possible?... Une telle ressemblance... (Page 120, col. 1.)

Tout en feignant de chercher des yeux dans le taillis, il allait vers elle. Il ne la regarda que quand il fut interpellé d'une voix dont l'irritation se déguisait mal. Lord Tregaron avait dit vrai : l'éclat de ces yeux sombres était déconcertant.

— C'est ici, Monsieur, une propriété privée.

— Pardonnez-moi, Madame... L'intrusion est du fait de mon chien. Un lièvre a traversé la route et il s'est jeté à sa poursuite sur vos terres. Pour réprimer cet acte de braconnage, j'ai dû le suivre... Top, ici !... Où est-il passé?

Intimidé par cette flamme courroucée, et rougissant de son impudent mensonge, le chasseur n'avait pas encore regardé en face celle qu'il voulait voir. Une exclamation étouffée mit fin à son manège et le fit se tourner vers elle. Il avait retiré son chapeau et un rayon de soleil le frappait en plein visage. Remplis d'une sorte d'effroi, les yeux noirs le considéraient fixement. La dame à l'oreille de velours avait reculé jusqu'à un arbre au tronc duquel elle s'adossa. Sa voix toute changée s'étranglant dans sa gorge :

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle... Est-ce possible?... Une telle ressemblance...

— Auriez-vous connu mon frère? Nous étions jumeaux et souvent on nous a pris l'un pour l'autre.

— Vous êtes Montague Osborne?

— Lui-même.

Un éclair traversant son esprit, tout troublé à son tour, il ajouta :

— Et vous, est-ce que vous seriez?...

— Je suis Barbara Douglas.

— Lady Barbara !

Dans ce visage exsangue, ravagé par la douleur, se retrouvent les traces de la beauté dont lui avait parlé son frère. Et ces yeux si brillants, si beaux, que devaient-ils être alors qu'au lieu de ce feu sombre et farouche, ils reflétaient la joie de vivre, le bonheur d'être aimée?...

— Oh ! lady Barbara, j'avais tout fait pour vous rencontrer. La nouvelle de vos fiançailles, vous le savez, m'était parvenue dans les mers arctiques. Vint l'hivernage, la longue nuit sans communications avec le monde. Au retour, le courrier qui m'attendait dans une station du Groënland m'annonça la tragédie... Il fallait le temps de regagner l'Angleterre, pour n'y trouver qu'une tombe close depuis plusieurs mois. La nature de cet horrible mal qui avait armé contre lui-même la main de mon pauvre Bertie, nul ne sut me la dire. S'être tué, lui si fort, si brave, si ardent, débordant de vie et de jeunesse !... Oui, certes, il avait agi sous l'empire de cette insanité temporaire à laquelle le coroner a attribué son acte, lui épargnant ainsi la flétrissure d'être félon de soi-même. Tout cela, vous seule le saviez, vous de qui on m'avait dit le désespoir. Mais on ignorait le lieu de votre retraite. Et mon cruel chagrin s'est augmenté de celui de ne pas vous connaître, vous qui auriez dû être ma sœur...

D'un mouvement impétueux, il prit les deux mains qu'on ne lui tendait pas et avec un affectueux respect les porta à ses lèvres. Sous le gant il les sentit glacées.

— Oh ! lady Barbara, c'est Dieu en vérité qui m'a conduit ici.

Alors se détendit la rigidité de ce cadavre vivant. Une buée embruma ces yeux brûlés d'avoir versé tant de larmes. Et d'une voix qui tremblait :

— Vous avez raison, Monsieur Osborne, répondit-elle enfin... Ce que personne n'a su, vous êtes en droit de le savoir.

La stupeur fut profonde au manoir, quand on vit Miss Graham rentrer en compagnie d'un gentleman. Le thé servi dans la véranda qui domine la mer, lady Barbara Douglas commença son récit.

— Vous avez su que nous venions de nous engager lorsque, par un tour de service inattendu, remplaçant un régiment dans lequel sévissait la diphtérie, celui de Bertie fut envoyé aux Indes. Orpheline, maîtresse de mes actions et de ma fortune, il m'était loisible de l'y suivre pour nous marier là-bas. Cela s'arrangeait d'autant mieux que le député-commissaire de la station où serait cantonné le 27e lanciers se trouvait être un vieil ami de ma famille.

Bertie devant voyager sur un transport avec son escadron, je le devançai en prenant passage sur un *P. and O.* steamer. Reçue à bras ouverts par les excellents Clery, la beauté de ce pays si rempli d'attraits pour les nouveaux venus, cette vie anglo-indienne, libre, mouvementée, pittoresque, avec ses heures de délicieuse indolence, notre amour, nos douces perspectives d'avenir, tout cela était un enchantement, un rêve des Mille et une Nuits.

Kwâhabad est située sur le Gange, non loin de Bénarès, en pleine région brahmanique. Au cours d'une partie de chasse, nous eûmes occasion de camper près d'un temple très ancien, taillé dans des cavernes analogues à celles, célèbres, d'Ellora. Vous n'ignorez point combien jalousement les brahmes défendent l'accès de leurs sanctuaires. Pour nous introduire dans celui-là, il avait fallu la sauvegarde du député-commissaire. Vous vous souvenez comme était votre pauvre frère : *British* jusque dans les moelles, orgueilleux de l'être, dédaigneux et dénigrant de tout ce qui ne l'était point. Cela faisait entre nous parfois le sujet de petites querelles. A plus forte raison devait-il ne ressentir que mépris et dégoût pour les révoltantes, les sanguinaires superstitions de ce culte confinant à l'idolâtrie. Et trop franc, trop impulsif pour savoir maîtriser ses impressions. A trente ans il avait en cela la fraîcheur d'un boy d'Eton. Puis n'ayant peur de rien, courageux jusqu'à la témérité... Ce matin-là, on avait causé, sous la tente, des abominations du char de Djaggernauth, des *suttees*, les malheureuses veuves brûlées sur le bûcher de leur époux. Se trouvant en présence d'une de ces hideuses effigies de Kali, ou de Krischna, — je ne sais plus laquelle des monstrueuses incarnations de Vichnou, — Bertie s'abandonna à un geste outrageant, accompagné de paroles qui ne l'étaient pas moins. D'un ton assez sévère, le colonel Clery intervint :

— Prenez garde, Osborne... Le respect de toutes les croyances indigènes est la base de notre domination.

— Je suis fâché, Monsieur... Cela m'a échappé.

— Impatiemment les brahmines souffrent que nous profanions leurs temples, même en y observant une attitude décente. Il est personnellement dangereux de marquer pour leurs dieux du mépris.

Dès qu'il s'agissait d'un péril, Bertie devenait insouciant. Jetant un coup d'œil sur les fidèles, fort salés dans leurs guenilles de cotonnade, et portant des couronnes et des colliers de fleurs jaunes :

— Bah ! dit-il, cette racaille ne comprend pas l'anglais.

Du doigt posé sur les lèvres, le colonel lui imposa silence. A quelques pas, de derrière un pilier massif aux étranges sculptures, venait de surgir une silhouette drapée de mousseline blanche immaculée par-dessus des pantalons en satin turquoise serrés aux chevilles, largement ceinturée de cachemire, coiffée d'un énorme turban de nuance saumon. Je fus effrayée par l'expression froidement cruelle des yeux de jais qui brillaient au-dessus d'une barbe tellement noire qu'elle éclaircissait le bronze du teint. Mais dès que ces regards sinistres eurent rencontré les nôtres, la physionomie changea et c'est avec une politesse presque servile sous des façons très nobles que ce personnage fit son salaam. Le colonel nous présenta le fils aîné du radjah sur la terre de qui nous nous trouvions. Quelques propos de courtoisie grandiloquente selon le mode oriental furent échangés, assez pour me convaincre qu'il parlait passablement notre langue.

— S'il vous avait entendu? dis-je à votre frère...

— Et puis après?... Au diable le mal blanchi !...

Mais voyant le colonel soucieux :

— Je suis vraiment tout à fait désolé, reprit-il... Puis-je aller assurer à ce principicule en pain d'épice que je n'ai pas eu l'intention de l'offenser?

C'était bien notre Bertie, n'est-ce pas? Mauvaise tête et casse-cou, mais franc du collier et le cœur sur la main.

LE CONTACT DE L'HOMME NOIR

Quelques heures plus tard, comme nous achevions le *tiffin*, on annonça des présents pour le capitaine *sahib* et le jeune *mem-sahib*. De beaux plateaux en cuivre repoussé chargés d'oranges, d'amandes, de pistaches, de mangoustans, de raisins de Caboul, se mêlant à des roses, des gardénias, des jasmins. Un serviteur enturbanné de couleur safran et vêtu de cotonnade rose se déclara envoyé par le prince Ramdas Lal et nous adressa un compliment fleuri qu'en l'absence du colonel traduisit tant bien que mal le *khansâman* (maître d'hôtel musulman). Puis, s'approchant de Bertie, il l'entoura de ses bras et l'étreignit fortement, bouche contre bouche. Rien de plus odieux pour un Anglais que ce genre de manifestation. S'étant dégagé avec humeur :

— J'espère bien, grommela-t-il, que cet impudent coquin ne va pas prendre avec vous de telles libertés.

L'Hindou déjà m'embrassait les genoux. Puis il se redressa pour me baiser l'épaule et je sentis passer sur mon oreille son souffle, très fort, qui me brûla. Il se disposait à répéter du côté droit même salutation quand Bertie le fit pivoter sur ses talons, en disant, sûr de n'être pas compris :

— *All right, old fellow*... On te tient quitte de tes politesses.

En ce moment arrivait le colonel Clery. Il semblait contrarié. Avec quelques mots en hindoustani il congédia l'homme, dont

alors seulement je remarquai la physionomie rusée et farouche.

Deux jours après il y avait bal à la station. Un malaise m'oppressait; je ne prenais pas à la danse autant de plaisir que d'habitude. Bertie, de santé si insolente, ne se sentait pas bien non plus. Un peu de fièvre sans doute, prise dans la jungle, n'étant pas encore acclimatés. Au souper, l'entretien tomba sur les fakirs et les yoghis. Un fonctionnaire du service civil, résidant aux Indes depuis vingt-cinq ans, nous en conta des choses étranges, notamment que certains brahmines possèdent le pouvoir mystérieux de donner, à volonté, par le contact, des maladies analogues dans leurs effets aux empoisonnements des Borgia. Au lieu de railler comme je m'y attendais, Bertie se tut d'abord, et devint tout pâle. Ce ne fut qu'un moment. Mais à ses marques d'incrédulité ensuite — un peu forcées me sembla-t-il, — le contrôleur, vieux garçon, cependant, bon vivant et sceptique, répliqua en hochant la tête :

— Ne riez pas, capitaine Osborne... Attendez d'en avoir vu autant que moi.

Au milieu des lumières, des fleurs, de la gaieté, un frisson de terreur me secoua.

— Allons, Jenkins, s'écria le colonel Clery, n'allez pas démoraliser ces nouveaux avec vos histoires.

DELHI EST LOIN... DELHI EST LOIN !

Il fit signe à l'orchestre, — la musique d'un régiment de cipayes, — qui attaqua une valse, et un joyeux lieutenant m'emporta aux sons entraînants des célèbres *Gardes de la Reine*. Couchée tard, je dormis mal, poursuivie par cette mélodie de Godfrey, me bourdonnant à l'oreille jusqu'à me causer une souffrance. A l'oreille gauche seulement. Très avant dans la journée me poursuivit cette obsession. Enfin disparue, une sensation persista de torsion et de brûlure. Avais-je été piquée par un insecte venimeux? Le docteur n'y vit rien. Et toujours cet indéfinissable malaise...

Bertie s'était absenté trois jours pour un service de remonte. Revenu, sa mauvaise mine m'arracha un cri : défait, hagard, profondément abattu. Il se plaignait d'avoir la gorge sèche et brûlante, avec des douleurs très vives à la langue. Au hasard, on lui donna des soins. Le mal cependant ne faisait qu'empirer, — un mal inconnu, incompréhensible, par cela terrifiant. Il avait chassé le tigre, il avait fait la guerre, se distinguant, en toutes occasions, par une magnifique intrépidité; mais ceci était plus effrayant que les fauves, que la mitraille. Ce l'était d'autant plus qu'un mal analogue et non moins étrange exerçait sur moi ses ravages. A ma profonde terreur, je m'aperçus que mon oreille noircissait, se desséchait, se racornissait; et simultanément se racornissait, se desséchait, noircissait la langue de Bertie. Sa parole s'embarrassait, mon ouïe, de ce côté, se brouillait. Les médecins ne savaient que dire, que faire. La consternation régnait dans Kwâhabad. Les Clery se désolaient. Un matin, je surpris en conciliabule, sous la véranda, le colonel et le contrôleur, très sombres. A mon approche ils se turent, non sans que j'eusse entendu ces répliques :

— Serait-ce vraiment cela?

— C'est cela, à n'en pas douter.

Je tremblai de comprendre et mon sang se glaça.

Nous partîmes pour Calcutta, afin de consulter un grand praticien. Sous ses paroles vagues, on devinait l'impuissance. Bertie ne pouvait presque plus parler. Qu'était ma demi-surdité, qu'était la mutilation me défigurant, auprès de cette chose affreuse : être muet? Pauvre cher Bertie, si sain, si vigoureux, se voir ainsi, par un mal hideux, retranché du monde des vivants!... Selon l'usage médical de se débarrasser des malades entêtés à ne pas guérir, on nous expédia en Angleterre. Faute de mieux, la traversée du moins, puis l'air du pays relèveraient son moral. Dans quelle angoisse je m'embarquai avec lui, car ma tendresse, je le voyais bien, était impuissante à le consoler!...

L'*Indus* venait d'appareiller et, après les derniers adieux adressés à nos amis en agitant les mouchoirs, je descends dans ma cabine. Une pancarte clouée à la cloison attire mes yeux. Sur un morceau de parchemin, ces mots écrits à l'encre rouge, en anglais :

« Ainsi périt la langue qui a proféré le blasphème. Ainsi périssent les oreilles qui l'ont entendu. »

Puis, au-dessus, en hindoustani :

Delhi dur ust!

Je savais le sens de ce dicton : « Delhi est loin! » c'est-à-dire : « Vainement poursuivrez-vous la vengeance dans cet empire aux dessous mystérieux. »

Je me précipite chez Bertie. Je le trouve pétrifié, en présence de la même inscription. Nul n'avait vu entrer qui que ce fût dans nos cabines. *Delhi dur ust!*... Qui

LE SENTIER FATAL

A peine Ramdas Lal avait-il franchi la brèche que sans un cri, les bras en avant, il s'écroulait tout d'une pièce, foudroyé. (Page 125, col. 2.)

chercher parmi tous ces affiliés des sociétés secrètes brahmaniques, qui se glissent partout, silencieux, souples, perfides comme des serpents?...

Pour faire courte une histoire qui ne fut pas très longue, arrivés au port, Bertie n'avait plus de langue. Seuls des sons rauques, épouvantables à entendre, s'échappaient de sa poitrine. Cet homme si beau, si charmant, était devenu un objet d'horreur et d'effroi. Quant à moi, voyez!...

Elle avait arraché l'oreille de velours. A la place de la fine conque nacrée qui avait été une des grâces de ce joli visage, c'était un trou noir dans une chair flétrie. Sans amputation, sans arrachement, de soi-même, par un dessèchement progressif, l'oreille de lady Barbara avait disparu, comme avait disparu la langue du capitaine Osborne.

— Si, reprit-elle, ayant rajusté le velours qui masquait sa difformité, j'ai échappé à un sort plus affreux encore, c'est grâce au mouvement par lequel Bertie avait repoussé cet homme. Mais sur lui l'œuvre atroce avait été entièrement accomplie. Et quelques jours après notre retour, son revolver achevait de la consommer. Ce n'est pas moi, certes, qui aurais contredit au miséricordieux verdict. Elles émanaient cependant d'une calme et froide raison, les lignes suprêmes par lesquelles, en demandant à Dieu de l'absoudre pour son crime envers soi-même et à moi de lui pardonner le chagrin qu'il me causait, Bertie déclarait ne pouvoir survivre à sa déchéance physique... Comment ai-je, moi, survécu à ma douleur, à l'horreur de cette catastrophe? J'ai traversé des heures de folie. Puis j'ai eu recours au remède habituel: j'ai voyagé. Un hasard enfin m'a conduite ici, où je me suis terrée comme une bête malade. Une pensée de vengeance d'abord m'avait soutenue... non contre celui qui en avait été l'instrument obscur, mais contre son instigateur. Chimère dont je suis revenue. Où retrouver Ramdas Lal? Comment l'atteindre?... *Delhi dur ust...*

NOUS VENGERONS NOTRE BERTIE

Frémissant, Montague Osborne avait écouté sans interrompre. A ces derniers mots, il releva la tête qu'il avait tenue penchée sur ses poings crispés par la colère.

— Ramdas Lal, avez-vous dit?... fils d'un radjah?...

— Oui, du radjah de Ranipore.

Il se leva si impétueusement que la chaise tomba et, d'une voix tonnante :

— Non, non, lady Barbara, Delhi n'est pas loin.

— Que voulez-vous dire?

— Lord Tregaron, vous le savez sans doute, est un des gentilshommes de la chambre du roi. En cette qualité, c'est lui qui, à l'occasion du couronnement proche, a charge du lot des princes hindous. Hier il nous en a lu la liste et ce nom-là y figure, j'en suis certain.

— Ramdas Lal vient à Londres?

— Pour représenter son père qui ne se montre pas, étant atteint de la lèpre.

— C'est bien cela.

Les yeux noirs s'incendièrent d'une flamme. Non moins brillante celle qui étincela dans les yeux bleus, si pareils à ceux qu'elle avait tant aimés.

— Lady Barbara, nous vengerons notre Bertie.

. . . .

— Que ne m'aviez-vous mentionné le nom de votre voisine? Cela vous eût économisé dix guinées. Miss Graham est une de mes parentes que j'avais perdue de vue. Ce pays lui a plu et elle aime la solitude. Voilà tout le mystère.

— Mais pourquoi l'oreille de velours?

— Ma foi, j'ai oublié de le lui demander. Et c'est curieux ce que le monde est petit. Aux Indes, elle a connu un de vos radjahs justement... Dramdram tra la la, comment l'appelez-vous?... Cela l'amuserait de le revoir. Savez-vous, mon cher, vous devriez l'engager à chasser ici.

Ramdas Lal a accepté l'invitation de lord Tregaron. Celui-ci l'ayant précédé à Saint-Eroc pour organiser une grande battue, le radjpoute arriva deux jours plus tard. C'est Montague Osborne qui va le chercher à la gare.

— Puisque le manoir se trouve sur le chemin, a-t-il dit à son hôte, je l'y conduirai en passant.

A la petite station de Pwll — n'essayez pas de prononcer, — les rares voyageurs du train correspondant avec le rapide de Londres voient, ébaubis, descendre ce bel Hindou drapé en d'immaculées mousselines blanches. Les pantalons de satin serrés à la cheville sont vert jade aujourd'hui et orange le turban. Lorsqu'il aperçut celui qui venait à sa rencontre, un tressaillement altéra la rigidité de ses traits. Il pâlit autant que le permettait le bistre du teint encadrant une barbe d'un noir d'enfer à reflets cuivrés. L'impassibilité orientale cependant reprit presque aussitôt le dessus.

— Dois-je me présenter?... Capitaine Osborne... J'ai déjà eu aux Indes l'honneur de vous voir.

L'éclair haineux qui avait allumé les yeux de jais, agrandis par la stupeur, s'était éteint quand, après l'inclinaison profonde du salaam, le prince se fut redressé. Et c'est avec cette courtoisie spéciale de sa race, cauteleuse comme la grâce féline, et dont la noblesse se nuance curieusement d'obséquiosité, qu'il répondit aux cordialités toutes britanniques du « capitaine ». Auprès du chauffeur prit place un grand diable de Bengali, poilu jusqu'aux yeux.

En route, ils parlèrent de Kwâhabad, du colonel Clery, du contrôleur Jenkins, du 27e lanciers, Osborne avec une libre faconde, lui réservé, à l'habitude asiatique, non sans un fond de défiance.

Sur le perron du manoir, parut une robe blanche.

— Peut-être, prince, vous souvient-il de ma fiancée d'alors? Mistress Osborne m'en aurait voulu de ne point vous arrêter au passage pour lui donner le plaisir de vous saluer.

Flaira-t-il le guet-apens? Qui peut lire sous ces fronts ténébreux que voile le séculaire mystère de l'Asie profonde?... Dans un anglais lent, aux enfantines inflexions zézayantes, il tourna un madrigal semblant emprunté à Saadi, le poète des roses. C'est la culture persane qui fait celle de l'Hindou de grande caste.

— Le thé, dit lady Barbara, est servi dans la vieille tour.

COMME ON SE RETROUVE!

Le donjon de Gwynollin s'agrafe à l'arête vive du ravin qui, de ce côté, borde le parc. Devant, quelques massifs de dahlias et de chrysanthèmes égaient sa masse rébarbative. Tout le fourré dévalant sur la pente. La salle basse est encore utilisée, aménagée en chambre de chasse. Quand on y fut entré, rapides et fuyants les yeux de Ramdas se dirigèrent vers la porte, sur le seuil de laquelle, obéissant à un signe quasi imperceptible, s'arrêta son serviteur, empêchant ainsi qu'on la fermât. Montague sourit.

On s'assit et ce fut la dame à l'oreille de velours qui parla.

— Je n'ai point oublié, prince, vous le voyez, notre rencontre dans le temple souterrain de Syntia.

Il ne l'avait pas oubliée non plus: l'expression sauvage en fit foi, qui, une seconde, brisa son masque immobile.

— Comme on se retrouve! ajouta Montague...

— Oui. Delhi n'est pas loin.

De nouveau, le radjpoute tressaillit. Son regard noir, cette fois, alla du poignard dont le manche incrusté de pierreries scintillait dans sa ceinture de cachemire à l'athlétique Bengali accoté au chambranle de la porte, les bras croisés, ne le perdant pas de vue. Puis un léger sourire entr'ouvrit ses lèvres vermeilles sur des dents aiguës et très blanches de jeune loup. Qu'avait-il à redouter, le fidèle vassal sur qui s'étendait la sauvegarde auguste du suzerain qu'à Westminster il venait de voir couronner empereur des Indes? Lorsque cependant le thé fut versé, sans que s'émût aucun muscle de son visage, une hésitation arrêta sa main au moment de la tendre vers la tasse que lui présentait son hôtesse. Elle comprit, elle aussi. La reposant sur la table et remplissant les deux autres :

— Choisissez, dit-elle.

Ramdas se rappela sans doute avoir ouï dire que le Dieu des chrétiens pardonne, ce Dieu qui, pour avoir détourné sa vengeance, serait donc plus puissant que Vichnou impunément outragé?... Il s'inclina très bas.

— Celle qu'a touché vos doigts de neige me sera douce autant que miel.

Et regardant fixement lady Barbara, il but tout d'un trait.

En français Osborne murmura :

— Il est brave... Si on l'épargnait?

— L'épargner? Ah! vous n'avez pas vu, vous, l'agonie atroce...

Devant ce regard flambant de colère se baissa le regard bleu de celui qui avait incliné à la clémence.

— Lord Tregaron, dit-il après un instant, doit s'étonner de notre retard.

De la main portée à ses genoux, à son front, puis à son cœur, Ramdas prit congé.

— L'automobile nous attend de ce côté-ci... Veuillez bien prendre par ce sentier.

Désignant une étroite ouverture dans le fourré, Osborne s'effaça pour laisser passer le prince et à peine Ramdas Lal avait-il franchi la brèche que, sans un cri, les bras en avant, il s'écroulait tout d'une pièce, foudroyé.

Avant que Pooram, qui fermait la marche, fût accouru s'abattre en hurlant sur le corps de son maître, Montague avait

eu le temps de faire un geste rapide, comme s'il frappait dans l'épaisseur d'un buisson de troènes. Puis il se retourna. Demeurée sur le seuil de la tour, Barbara Douglas avait jeté vers le ciel ce nom :

— Bertie!..

Et, pour la première fois depuis tant de mois, elle pleura.

Le médecin appelé pour l'enquête ne comprit jamais comment le défunt portait les marques de la mort par électrocution. Ce n'était qu'un pauvre praticien campagnard. Mais qu'eussent pu dire de ce mystère toutes les Facultés des trois royaumes? Force fut bien au coroner de conclure à la congestion cérébrale. On parla beaucoup à l'époque de la fin tragique qu'avait trouvée en Angleterre l'héritier présomptif de Ranipore. Et lord Tregaron eut de quoi pester contre les ennuis sans fin que lui causèrent toutes les formalités officielles consécutives à l'événement.

Qui aurait pu soupçonner, — hors Sherlock Holmes peut-être, — le travail opéré au fond du ravin la nuit précédente, alors que ne fonctionnait point la dynamo desservant l'électricité aux ardoisières? Ingénieur, marin, explorateur, Montague Osborne savait un peu de tous les métiers. Ce lui avait été un jeu de brancher sur le câble courant dans cette gorge déserte un fil qui remontait la pente sous le couvert du buisson, pour aboutir à un large plot disposé au point précis où le radjpoute devait poser le pied. Avant d'aller le chercher à la gare, il avait établi le courant. Lady Barbara veillait à ce que nul ne passât par là. Aussitôt l'exécution faite, venant par derrière, il l'avait interrompu. Le soir venu, se glissant dans le fourré et suivant le fil qu'il enroulait à mesure, il était descendu au fond du ravin pour défaire son ouvrage. Le plot enlevé et jeté dans un puits, que restait-il pour établir ce fait si invraisemblable d'un meurtre perpétré sans l'ombre de motif par deux personnalités absolument honorables et appartenant à un milieu social aussi élevé?

. . . .

Peu après, Montague Osborne s'embarquait de nouveau à destination des parages arctiques. Et la dame à l'oreille de velours a quitté le pays. Nul ne sait sous quels cieux elle a porté sa tragique pâleur.

MARIE-ANNE DE BOVET.

Le Gérant : CAMILLE LECESTRE. G. DE MALHERBE, IMPRIMEUR, 12, PASSAGE DES FAVORITES, PARIS (XV^e)

Je sais tout

SARAH BERNHARDT, dans *Gismonda*, par Chartran

Hors texte en couleurs : S. A. S. le Prince de Monaco

Éditions Pierre Lafitte & C^ie, 90, Avenue des Champs-Élysées, Paris

MES ABONNÉS ÉCONOMISENT 1f par AN sur mes ACHETEURS

DEMANDEZ LA LISTE DE MES PRIMES

6e Année — LXIX Abonnts : 12 Fr. Etr. : 18 Fr. 15 Octobre 1910

Je sais tout

PIERRE LAFITTE & Cie
90, Avenue des Champs-Elysées, Paris
Téléph. : 528-64, 528-66, 528-68
Salle d'Exposition : 9, Avenue de l'Opéra — Service des Messageries : 56, Avenue du Maine
Publicité : *Huguet, Minart & Cie, 11, Boulevard des Italiens*

« ...*Je la connais bien, votre revue; elle est d'ailleurs mondiale. Comment faites-vous pour enfermer tant de choses en un seul numéro?...* »
Paroles du Roi d'Italie au représentant de *Je sais tout*, 15 août 1908.

Ruck

(Clichés Voigt, Per-Lamm, Mandy, Adele, Strizzi et Mills).

LE SULTAN ET LE ROI DE ROUMANIE

Le bruit d'une entente militaire entre la Roumanie, et la Turquie qui s'inféoderait de ce fait à l'Allemagne, a causé une vive émotion dans la diplomatie mondiale. La formule des grandes alliances — Triplice contre Duplice et Angleterre — c'est-à-dire l'équilibre européen, se trouverait ainsi subir une modification notable.

SOMMAIRE

Vol. 69. 6e année : 15 Octobre 1910

SOMMAIRE DE *JE SAIS TOUT-NOËL*. 15 novembre 1910

Le numéro de Noël de **Je sais tout** *sera mis en vente le 15 novembre. Sous une très belle couverture exécutée d'après une orfèvrerie de Falize, spécialement conçue pour* **Je sais tout** *et représentant le* **Sphinx**, *il contiendra* **cent soixante pages**, *dont* **quatre-vingts** *en couleurs. Nous ne doutons pas que ce numéro exceptionnel, auquel nous avons apporté tous nos soins et qui, au point de vue de l'édition, marque un progrès considérable sur celui de l'an dernier, ne soit accueilli avec la plus grande faveur par nos lecteurs.*

Voici la composition du sommaire de **Je sais tout-noël** :

COUVERTURE en couleurs, par Falize.

PIÈCE : *LES DEUX PIERROTS*, lever de rideau inédit en vers par Edmond Rostand (14 illustrations en couleurs et en noir de M. Orazi).

ROMAN : *L'OISEAU VERT* (1re partie), par Jules Claretie, de l'Académie française (4 illustrations de Macchiati).

CONTE : *LA GRIFFE DU ROI DES DRAGONS*, par Judith Gautier (13 reproductions inédites, en couleurs, d'estampes chinoises).

NOUVELLE : *LE TRAIN PERDU*, par Conan Doyle, traduction inédite de Louis Labat (5 illustrations en noir de Simont).

ARTICLES

FOX HUNTING, par Marcel Boulenger (9 reproductions en couleurs de Cecil Aldin).

LA JOURNÉE D'UNE ÉLÉGANTE A SAINT-MORITZ, par Albert Flament (13 illustrations en couleurs et en noir de Georges Scott et Elim).

TORRENTS QUI BONDISSENT, FLEUVES QUI TOMBENT, par J.-H. Rosny jeune (10 photographies).

L'EGYPTE, par Gervais Courtellemont (10 photographies en couleurs).

LES VITRAUX, MIRACLES DE LUMIÈRE, par Edmond Haraucourt (12 reproductions en couleurs de vitraux).

LES HÉROÏNES D'ALFRED DE MUSSET, par Henry Roujon, de l'Institut (7 illustrations en couleurs et en noir de Lobel-Riche).

LE CIEL S'EFFEUILLE, par Abel Bonnard (40 reproductions en couleurs de papillons).

LES PLUS BEAUX DECORS DE THEATRE, par P. B. Gheusi (16 illustrations en couleurs de René Lelong).

Voir dans ce numéro, à la page 318, l'ensemble des frontispices de chacune des parties de ce sommaire.

AUJOURD'HUI 2f — 1873 1f80 — 1872 1f42 — 1864 1f20 — 1852 0f93

DE PLUS EN PLUS CHER !...

LA HAUSSE DE LA VIANDE

Le kilo de viande valait en France 93 centimes en 1852, 1 fr. 20 en 1864, 1 fr. 42 en 1872, 1 fr. 80 en 1873. Il est aujourd'hui de plus de 2 francs (prix moyen et de gros).

« Tout augmente ! » c'est le cri que poussent désespérément les maîtresses de maison. En effet, si le taux des salaires n'a cessé d'augmenter, le prix de la vie a constamment renchéri. Nous avons voulu envisager les causes et les conséquences de cet état de choses et, d'après toutes les compétences, nous avons reconnu que le mouvement d'ascension du prix des denrées était une conséquence fatale de notre civilisation grandissante et qu'il fallait bien s'y résigner

UNE naïve cuisinière avait inscrit sur son livre de comptes cet article singulier : « Petit pain d'un sou... deux sous. » Son maître, qui trouvait que, décidément, le budget de l'intérieur prenait un caractère inquiétant, ouvrit une enquête immédiate et sommaire. Mais, de la dispendieuse domestique convoquée devant son bureau, il ne put jamais obtenir d'explication plus pertinente que celle-ci :

— J' sais-t-il, moi ! Tout est hors de prix.

La formule paradoxale de l'indélicat cordon-bleu résumait à merveille la situation économique de la plupart des pays de la terre au début du xxe siècle. Partout les pains d'un sou montrent la plus fâcheuse tendance à coûter deux sous.

En France, par exemple, la presque tota-

lité des marchandises de toutes sortes a, en peu d'années, augmenté de prix dans des proportions considérables. Mais c'est surtout lorsqu'il s'agit des denrées alimentaires de première nécessité que cette vertigineuse ascension se fait le plus douloureusement sentir.

Depuis l'Exposition universelle de 1900, il ne s'est écoulé que dix ans, et les produits de consommation journalière ont subi une hausse très forte qui varie de 10 à 80 0/0, ce dernier et exceptionnel chiffre portant sur la volaille qui, elle, a atteint des cours à décourager le bon Henri IV, lequel voulait la poule-au-pot pour tous les Français et dont, d'ailleurs, les plus louables efforts ne purent empêcher que le pain fût, sous son règne, quelque chose comme une friandise.

Qu'y faire? Paraphrasant un autre mot aussi célèbre que probablement apocryphe, disons que, s'il n'est plus de poulet abordable, les Parisiens n'auront qu'à manger du sucre, voilà tout! puisque, aussi bien, il est à bon marché et que les médecins, après l'avoir tant proscrit et traqué, le déclarent une nourriture saine, fortifiante et tonique.

En somme, la hausse moyenne est d'environ 10 0/0. C'est lourd, car si l'on peut affirmer que les salaires augmentent constamment, il faut reconnaître que, pour beaucoup de professions, ils sont proportionnellement en retard sur le mouvement uniformément ascensionnel du prix de la vie.

Pour nous soulager un peu, crions donc comme les moralistes, les économistes et autres fastidieuses gens en *iste:* « Où allons-nous? »

Il paraît, d'après des personnalités compétentes, qu'à Paris, il faut tabler sur une augmentation inévitable d'environ 10 0/0 par chaque dizaine d'années; c'est dire que le prix de la vie se double en un siècle, jolie perspective qui s'ouvre devant nos arrière-neveux!

Et on nous annonce après cette année 1910, mauvaise pour les fourrages, pour toutes les récoltes, par conséquent, pour l'élevage et pour les consommateurs, c'est-à-dire pour tout le monde, des augmentations encore plus fortes. On voit d'une façon générale, que, si les hauts cours se maintiennent, il n'y a de véritable augmentation actuelle que sur la viande, les œufs, les pommes de terre (sur lesquelles l'augmentation est plus forte qu'il n'y paraît, les tubercules se trouvant en partie inutilisables, gâtés qu'ils sont par les eaux). C'est déjà trop. De plus, le vin subit une augmentation moyenne de 0 fr. 10 par litre.

Il n'en est pas moins vrai que les restaurateurs dont les frais d'exploitation s'élèvent constamment avec le prix des matières premières, et les exigences croissantes du personnel, se sont réunis et ont décidé d'augmenter le prix de la portion en même temps qu'ils suppriment la demi-portion. Si bien qu'un ouvrier ordinaire n'en verra grossir que de deux ou trois sous le prix de son déjeuner, mais que ce sera le gagne-petit et la midinette qui paieront les pots cassés, comme toujours. Une portion partagée entre deux amies fournira deux parts beaucoup moindres que les deux demi-portions qu'elles consommaient auparavant. Pauvre Mimi Pinson!

LES CAUSES DE LA HAUSSE : DU PROVISOIRE QUI DEVIENT DU DÉFINITIF

Les faits principaux qui ont fait monter le niveau des prix des denrées alimentaires sont de natures très diverses : Expositions universelles, augmentation du bien-être, mauvais temps, demandes de l'étranger et exportations. Plusieurs de ces causes étant intermittentes, le cours normal devrait reprendre dès qu'elles ont cessé leurs effets, mais l'expérience montre qu'il n'en est rien et toutes les fois qu'un cours a monté, il revient difficilement à son premier niveau. Il en résulte une progression constante et menaçante de la cherté de la vie.

Il est deux catégories de causes à cette élévation du prix de la vie : les causes accidentelles et les causes permanentes. Parmi les causes accidentelles, on peut ranger les expositions universelles pendant lesquelles l'afflux des consommateurs et l'augmentation générale de la demande font monter tous les prix. D'ailleurs, cette cause accidentelle se transforme aisément en cause permanente. L'exposition close, qu'ils appartiennent au gros ou au détail, les commerçants de toutes catégories, accoutumés à « de belles rentrées », ne trouvent plus en eux-mêmes la force nécessaire au rétablissement des taux normaux. On baisse bien un peu, mais un notable renchérissement subsiste, au grand détriment de nos pauvres budgets.

Autre cause accidentelle : une année pluvieuse et sans soleil comme celle que nous venons de passer : pas de fourrages, pas de grain, pas de légumes, pas de vins. On serait porté à penser que, lorsque le fourrage manque, la viande doit être bon marché, les éleveurs se débarrassant à vil prix de leurs bêtes dont la nourriture devient par trop onéreuse. Mais cela ne jette sur les marchés qu'un faible nombre de bêtes maigres et de basse qualité. Or, plus nous allons et plus le consommateur, ouvrier ou autre, devient exigeant sur la qualité de sa viande. C'est au point que les bouchers se plaignent de ne plus pouvoir se débarrasser des bas morceaux. Chacun recherche les premières viandes et le boucher doit bien se les procurer à prix d'or. Achetant cher, il revend cher.

SALAIRES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

De plus, notre production nationale en bétail, excellente de qualité, mais déjà insuffisante à nos besoins, se voit encore diminuée par les achats que fait l'étranger sur nos marchés, tandis que l'importation des viandes étrangères en France est rendue pour ainsi dire nulle par suite de formidables droits d'entrée, qui équivalent à la prohibition pure et simple

Causes permanentes : l'augmentation continuelle de la demande. Comme nous le disions plus haut, le goût du bien-être se répandant de plus en plus, la table de l'ouvrier français s'améliore chaque jour. Dépensant plus d'argent pour sa nourri-

AU XIII^e SIÈCLE

En 1239, un journalier provençal gagnait 0 fr. 50 par jour, et il trouvait moyen non seulement de vivre, mais encore d'économiser un peu.

ture, pour son habillement, pour ses plaisirs, l'ouvrier prétend obtenir des salaires plus élevés et, tant à la ville qu'à la campagne, où les bras se raréfient toujours plus, la production renchérit, réagissant sur les prix de vente.

C'est une loi économique, peut-être empiriquement constatée, mais absolue : à mesure que grandit le bien-être général, le prix de la vie renchérit. Plus la civilisation et la productivité se développent et plus diminue le pouvoir d'achat de l'argent. Au XVIII^e siècle, une grande fortune n'était numériquement pas le tiers de ce qu'on appellerait ainsi aujourd'hui. On connaît cette phrase de Paul de Koch, écrite vers 1830 : « Albert était *riche;* il avait *six mille francs* de rente. » Six mille francs! juste ce qu'il faut à notre époque pour ne pas être gêné, à condition, toutefois, d'être encore très ménager de ses pièces!

En 1239, un journalier provençal gagnait 0 fr. 50 par jour, et il vivait. En 1389, un botteleur de foin, sous Paris, recevait 0 fr. 89. En Normandie, en 1409, l'ouvrier des champs gagnait une journée de 0 fr. 49. Dans un pays de vignobles, un vendangeur, nourri, touchait en tout et pour tout, après une journée de sueurs et de fatigues, la somme rondelette de 0 fr. 27. En 1524, un balayeur de Paris avait 0 fr. 30. Remarquons ici que certains auteurs estiment, comme nous le disions, qu'en 1600 la puissance d'achat de l'argent était deux fois et demie plus considérable qu'à notre époque. Cependant, il faut reconnaître qu'à ce moment le blé coûtait plus qu'il ne nous coûte maintenant en années médiocres. D'autres points sont à considérer, si l'on veut pouvoir comparer les situations. Par exemple: on dit que le pain constitue en moyenne 40 0/0 de la nourriture à notre époque, mais il entre pour 15 0/0 dans le menu du riche, alors qu'il représente 90 0/0 de celui du pauvre. Quand le pain est cher, les riches peuvent manger des truffes, mais le pauvre, il lui faut du pain, qui le ruine. Donc, dans les fréquentes années de disette, le journalier dont je dis qu'il vivait, vivait fort mal.

Donnons encore quelques chiffres rétrospectifs. Passant par-dessus deux siècles, disons que le salaire d'un journalier *nourri*, en 1790, aux environs de Provins, était arrivé à 1 fr. 27. Les domestiques qui, de nos jours, coûtent si cher et travaillent si peu, étaient payés, alors qu'ils

se montraient dévoués et laborieux, à des taux qui nous paraîtraient maintenant infimes.

En 1261, le valet de saint Louis, roi de France, touchait 182 francs d'appointements *annuels*. En 1380, le valet de confiance du roi avait 176 francs de gages. En 1620, le valet du poète Malherbe était payé 124 fr. 80. En 1702, un valet de gentilhomme se contentait de 177 fr. 60.

UNE PROGRESSION INQUIÉTANTE

Or, la vie était rude, en ces temps lointains. Etant donné le manque de communications et les procédés primitifs employés en culture, le blé était en somme beaucoup plus cher qu'à notre époque. C'est à peu près la seule denrée dont on en puisse dire autant, mais tandis que les prix du froment variaient énormément d'un pays à l'autre, dans le même pays ils subissaient des sautes incroyables. A Strasbourg, par exemple, pour prendre une ville de position relativement centrale, le blé valut, en 1316, 6 fr. 12 l'hecto, chiffre qu'il faut multiplier par quatre si l'on veut pouvoir le comparer à ceux de notre époque. C'est dire qu'il fut pratiquement inabordable. En 1326, il ne valait plus que 0 fr. 26. Puis il fut à 0 fr. 86 en 1527, à 6 fr. 79 en 1529, à 15 fr. 49 en 1574, à 2 fr. 07 en 1577, à 3 fr. 61 en 1619, à 6 fr. 28 en 1623, à 6 fr. 60 en 1624. C'étaient, ces années de prix élevés du blé, des années de désastres. Pourtant, si l'on calcule une moyenne en n'y faisant pas entrer les prix extrêmes, on voit, dit M. le vicomte d'Avenel, chercheur patient et érudit, qu'au début du XVI^e siècle, le blé valait environ 1 franc l'hecto.

Avec les règnes de Henri IV et de Louis XIV, qui ne furent, en réalité, que des famines continues, il y eut une hausse brusque et le blé se maintint entre 10 et 13 francs (soit 35 à 45 francs à notre époque). Depuis cent cinquante ans, le blé, revenu entre 7 et 9 francs, monte environ de 0 fr. 10 tous les dix ans. Et ces mouvements se produisent aussi bien en Angleterre qu'en France. Il valait 18 francs en 1828, alors que la récolte était de 40 à 60 millions d'hectolitres. En 1870, la récolte étant de 80 à 120 millions, il valut 23 francs.

A notre époque, la consommation du pain ne tend plus à augmenter. Il est établi qu'une livre de pain par personne et

AU XX^e SIÈCLE

Aujourd'hui, l'ouvrier des champs gagne quatre francs par jour, mais ses besoins ont augmenté, les économies qu'il peut faire sont presque nulles.

ALBERT ÉTAIT RICHE, IL AVAIT SIX MILLE FRANCS DE RENTES

Cette phrase d'un roman de Paul de Kock écrit en 1830 donne un exemple frappant de l'augmentation du prix de la vie. A cette époque, un dandy vivait à l'aise avec ce revenu qui lui permettait un luxueux appartement et même un tilbury avec un groom. Aujourd'hui, celui qui ne possède pas plus de six mille francs de rentes ne peut guère pour ses déplacements se payer que l'omnibus, le tramway ou le métro.

par jour suffit à nos besoins. Au contraire, la consommation de la viande va sans cesse en croissant. Le prix moyen du kilo de viande resta sensiblement le même pendant la première moitié du XIX^e siècle. De 1 fr. 02 en 1847, il était tombé à 0 fr. 93 en 1852. Depuis ce moment, il monta toujours. Il était de 1 fr. 20 en 1864, de 1 fr. 42 en 1872, de 1 fr. 80 en 1873. Il est aujourd'hui de plus de 2 francs. Le porc, à 0 fr. 70 le kilo en 1820 était à 1 fr. 20 en 1873.

D'ailleurs, il faut aussi constater que la différence entre les prix de gros et les prix de détail s'accroît constamment aussi. Cela tient à ce que les détaillants sont plus forts vis-à-vis du consommateur qui, occupé encore de ses propres affaires, ne se défend pas, tandis qu'eux, tout en semblant se faire concurrence, s'entendent fort bien en vue d'accroître les bénéfices possibles.

Passons vivement en revue les prix des autres denrées, car cette énumération de chiffres menacerait de devenir fastidieuse. Le lait n'a que peu varié. Il n'en est pas de même du beurre, qui, à 1 fr. 75 le kilo en 1814 a plus que doublé jusqu'à nos jours. La volaille qui valait 1 fr. 57 le kilo en 1817 vaut plus de 3 fr. 50. Le gibier a doublé; le fromage a augmenté de moitié, les œufs ont plus que doublé. Le poisson qui valait 0 fr. 20 en 1820, vaut maintenant 1 fr. 50. Les huîtres ont passé de 1 fr. 20 le cent en 1840 à 15 francs cette année et environ 12 francs en temps normal. Le vin valait 0 fr. 35 le litre avant 1850, après avoir été à 0 fr. 10 en 1790; il se paye 0 fr. 60 aujourd'hui.

UN MIROIR TROMPEUR

Il ne faut pas se laisser éblouir par l'importance purement nominale des salaires. Tout est relatif. Ainsi, au Japon, un ouvrier gagnait naguère peu (0 fr. 49), mais de quoi se suffire. Il a émigré en Australie, il gagne 14 francs, mais la vie y est proportionnellement plus chère que son gain. Enfin, au Klondyke, où il est devenu un personnage tout à fait considérable par son gain, le prix de la vie est tel qu'il ne peut que très difficilement équilibrer son budget.

Quant au sel et au sucre, ils ont fortement diminué à travers le siècle, par suite de l'abaissement des droits. De même, le mouvement des denrées coloniales ne saurait se comparer aux mouvements montrés plus haut, les moyens de production et de transport s'étant complètement transformés. Sous Louis XIV, une livre de café se payait 140 francs. En 1820, le café fut à 210 francs les cent kilos. Il valait 360 francs en 1873. L'augmentation s'est poursuivie. On le vend maintenant au détail au prix moyen de 4 francs le kilo.

On voit donc qu'un Français qui, en 1820, dépensait 90 à 95 francs de nourriture, en dépensa, après 1870, 195, en tenant compte de la variation de la consommation et de celle des prix. Pourtant, bien que les vêtements et tous les prix aient subi une ascension analogue, on peut dire que la condition des prolétaires s'est singulièrement améliorée.

Le journalier de 1239, qui gagnait 0 fr. 50 par jour, en travaillant plus longtemps et plus durement que ses pareils d'aujourd'hui qui touchent aux champs deux, trois et quatre francs par jour, était loin de posséder le confortable, de pouvoir comparer sa nourriture à celle de ceux-ci. Il dévorait son pain noir frotté d'ail, buvait un verre d'eau claire ou non et fauchait de l'aube à la nuit. Le nôtre a du pain blanc, du beurre, des œufs, de la viande froide et des fruits; de la soupe aussi, du cidre, du vin ou de la bière et même de la goutte, — trop de goutte! — du café, parfois, et, sans l'accuser de paresse, ce qui ne serait pas juste, on peut honnêtement dire qu'il ne se « casse » rien.

Le superflu est devenu l'indispensable

Ainsi, des ouvriers dont une notable partie gagne plus de 10 francs, qui se veulent vêtus comme des « messieurs », ainsi qu'on disait autrefois, qui boivent de bon vin à larges rasades, font la grimace sur le ragoût, ne tolèrent guère que le filet, la côte de bœuf et les côtelettes premières, se paient le théâtre, le bal, les promenades en bicyclettes et les bains de mer. Tout cela coûte cher, mais, à notre époque, c'est le superflu qui obère particulièrement les petits budgets et le superflu est devenu l'indispensable. Cela soit dit sans reproches. Il est fort heureux que l'ouvrier puisse se donner du bon temps et des distractions intellectuelles, mais, une fois sur deux, il a tort de se plaindre, d'autant plus qu'il prétend maintenant gagner beaucoup en travaillant peu.

Au surplus, le prix des denrées est, comme tous les prix, régi principalement par la loi de l'offre et de la demande. La population de tous les États européens a fortement augmenté au cours des siècles. L'espace se rétrécissant, la valeur du sol s'est accrue, et même plus vite que la population. La productivité du sol est la même; elle s'est plutôt accrue, elle aussi, car, si le sol s'appauvrit un peu à la longue, les engrais chimiques lui rendent son antique vigueur, tandis que les procédés de culture se perfectionnent chaque jour; mais il y a plus de bouches pour se disputer les produits.

L'hectare, qui valait 500 francs en 1789, tomba à moins de 300 en 1795, valut 600 francs en 1815. En 1851, ce prix avait doublé; en 1874, il valait 2.000 francs, ayant donc quadruplé de valeur en 85 ans, triplé en 60 ans, doublé en 40 ans. Mais ce mouvement s'est arrêté, et voici que la terre se déprécie, faute de bras pour la cultiver, à cause de l'exode vers les villes et les usines du travailleur des champs, qui y trouve de meilleurs salaires, une vie moins rude, — mais moins saine, hélas! — et mieux assurée.

Nous aurions voulu établir une comparaison complète entre tous les pays. Mais l'ascension du prix des denrées dont souffre la France, les autres pays, Allemagne, Angleterre, Etats-Unis en souffrent également, et d'autre part, la proportion entre les diverses valeurs se maintient à peu de chose près. En Angleterre, la vie coûte peut-être un peu meilleur marché qu'en France. En Allemagne et en Belgique, elle était sensiblement moins dispendieuse. Mais, surtout dans le premier de ces deux pays, elle a si rapidement et si fortement renchéri que la différence serait plutôt à l'avantage de notre France.

Il ne faut pas se laisser éblouir par l'importance purement nominale des salaires dans tel ou tel pays. Aux temps encore très proches où le Japon était une sorte de terre de Cocagne, — *quantum mutatus!* — les ouvriers y gagnaient de 0 fr. 45 à 0 fr. 60 par jour et vivaient convenablement. Ils surent qu'en Australie ils pourraient gagner de 9 à 14 francs et, alléchés par la fortune prochaine, ils s'y ruèrent. Quelle désillusion! Tout était hors de prix dans l'ancienne relégation des convicts et, tout compte fait, ils avaient quitté leur

LES DENRÉES MONTENT TOUJOURS

Toutes les denrées alimentaires ont subi depuis longtemps, et principalement dans ces dix dernières années, une hausse continue. C'est ainsi que le prix des pommes de terre a doublé (0 fr. 10 le kilo en 1900 et 0 fr. 20 en 1910); la charcuterie a augmenté du tiers (0 fr. 97 le kilo de porc en 1900, 1 fr. 40 en 1910); le beurre est passé de 2 fr. 90 à 3 fr. 70 et la volaille s'est élevée de 2 fr. 50 à 3 fr. 25, définitivement au-dessus de la portee des bourses moyennes.

gracieuse patrie pour n'augmenter qu'à peine leur salaire.

Autre côté de la question : ne pas se laisser séduire par la facilité apparente de la vie dans les pays à bon marché. En Chine, on voit des ouvriers gagner 0 fr. 70 par jour, non entretenus, ni nourris. Mais, défrayés, ils ne gagnent plus que 10 à 15 centimes, preuve que la portion du salaire absorbée par la nourriture est deux fois plus grande que dans cette France tant maudite par les pauvres gens pour la cherté de sa vie.

Je disais que la cherté des vivres n'est qu'un résultat de l'offre et de la demande et aussi de l'abondance relative de l'argent de la matière d'échange dans la contrée considérée. Au moment du grand *boom* du Klondyke, quand tous les aventuriers s'y ruaient à la recherche de l'or, les prix, dans la régions des placers, avaient atteint une altitude inouïe. La farine valait de 60 à 300 francs les 45 kilos; le bœuf, de 5 à 10 francs la livre de 453 grammes; le lard, 4 francs; l'élan, 10 francs; le riz, 4 francs; les pommes de terre, 12 francs; le beurre, 12 fr. 50; le café, 11 fr. 25; le thé, 15 francs; le tabac la livre, 10 francs; une douzaine d'œufs, 15 francs; 1 orange, 2 fr. 50; 1 citron, 1 fr. 25; dans certains districts, un numéro du *Klondyke Nugget* (La Pépite du Klondyke) se vendait couramment 2 fr. 50. On a vu le bifteck aux pommes à 25 francs. Dans un bal, un bon de danse se vendait un dollar (5 fr. 20).

Il n'y a pas longtemps qu'à la Nouvelle-Zélande, terre bénie du socialisme, une vieille et sale voiture se payait 6 fr. 25 l'heure et vous prenait 19 francs pour vous mener dîner en ville, 23 francs si l'on rentrait après minuit. On n'y trouvait pas de logements au-dessous de 1.000 francs. Une petite maison de quatre pièces se louait au moins 1.800 francs, une maison très modeste 4.000 ou 5.000 francs. Il y en avait, d'ailleurs, qui rapportaient à leurs propriétaires jusqu'à 20 0/0. Une petite bouteille de pale ale d'un shilling en Angleterre se payait au moins 2 shillings. Une paire de gants de bonne qualité, 11 fr. 85. A 5 francs la paire, le pouce et les doigts s'en allaient quand on tentait de les mettre. Un pauvre disait merci pour un shilling (1 fr. 25), acceptait une pièce de 0 fr. 60 et vous jetait vos deux sous à la figure.

Que dirions-nous s'il nous fallait en passer par là? Pourtant nous ne reverrons jamais l'âge d'or où, à Paris, le « Caveau » servait six plats pour 1 fr. 50, où, passage des Petits-Pères, on payait son dîner 24 sous après n'avoir mangé que dans de la vaisselle d'argent. Heureux encore si on nous donne bien ce que nous payons. En effet, les produits indécemment falsifiés ou sophistiqués (on est épouvanté de constater que, sur 2.162 échantillons analysés pendant le mois d'août dernier, il y en avait 23,75 0/0 de mauvaise qualité!) augmentent de jour en jour. Pourtant, non seulement il ne faut pas espérer un retour en arrière, mais il ne faut même pas compter sur un arrêt dans l'ascension fatale du prix de la vie; ce serait un signe certain de la décadence de la France.

CHARLES TORQUET.

LES COMPTES DE LA BONNE

— *Comment, vous inscrivez : un petit pain d'un sou, deux sous?*
— *Mais oui, Madame, tout a doublé aujourd'hui.*

Le roi Nicolas. *Sortie du palais de Cettigné.*

LE ROYAUME DE MONTÉNÉGRO. — La principauté de Monténégro, qui date du XIV[e] siècle, est depuis le 28 août érigée en royaume, à la grande joie de ses 250 000 sujets. Le roi Nicolas (ancien élève du Lycée Louis-le-Grand), dirige depuis cinquante ans avec bienveillance et fermeté son petit Etat. Il a pour gendres deux rois : ceux d'Italie et de Serbie; trois princes, les grands ducs Pierre et Nicolas, et le prince de Battemberg.

Le roi Nicolas et la reine Milena. *Le roi d'Italie, le prince héritier de Serbie, etc.*

LES FÊTES MONTÉNÉGRINES. — Aussi, les fêtes, tout en restant intimes et familiales, furent-elles européennes. Le couple souverain les présida avec la meilleure grâce.

Concours d'actualité : XIV — N° 173

L'ARCHE EUROPÉENNE

L'Europe est, en ce moment, agitée par une fièvre diplomatique qui montre combien, au fond, sont différents les uns des autres les peuples qui la composent. Dans la lutte pour l'existence, chacun d'eux obéit, d'ailleurs, à son instinct, à ses passions, à ses appétits, et se comporte comme un être vivant, opposé presque toujours aux voisins. On dirait une nouvelle arche de Noé où auraient pris place les espèces les plus diverses. La comparaison a été déjà faite pour quelques cas : tels le coq gaulois, la baleine britannique, l'éléphant russe. Mais l'Europe comprend 20 Etats, et ce serait inciter nos lecteurs à une tâche digne de leur ingéniosité que de leur poser la question suivante :

Voulez-vous, en regard du nom de chacun des Etats européens, mettre le nom de l'animal qui, d'après votre opinion, symbolise le mieux cet Etat?

Voici la liste des Etats en question : *Allemagne, Autriche-Hongrie, Belgique, Bulgarie, Danemark, Espagne, France, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Monténégro, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Roumanie, Russie, Serbie, Suède, Suisse, Turquie.* Les comparaisons citées plus haut ne sont pas obligatoires.

Le classement sera fait par les soins d'un jury compétent.

1[er] Prix : 100 francs en espèces, ou, si le lauréat est un abonné de ***Je sais tout,* 200 francs. — 2[e] Prix : Un objet d'art, valeur 100 francs. — 3[e] Prix : Un original de *Je sais tout,* valeur 100 francs. — 4[e], 5[e] et 6[e] Prix : Un original, valeur 50 francs.**

Coller sur l'envoi, qui devra nous parvenir avant le 15 novembre, le bon 173 à la page x.

LA CAPITALE DU MONTÉNÉGRO. — Cettigné, ou Cettinié, la capitale du Monténégro, n'a que 4.000 habitants. C'est le siège d'un Métropolitain et du corps diplomatique. Ce n'est qu'un petit bourg, où les maisons de pierres sont rares, dans une haute vallée, en pleine montagne. On y remarque surtout le palais du roi, le Bigliardo, occupé par les ministères, et le monastère de la Sainte-Vierge, fondé en 1478.

UN PAYS MILITAIRE. — La nécessité de se défendre contre les attaques incessantes des Turcs et aussi la nature du sol, ont fait des Monténégrins un peuple militaire. Ils peuvent mettre en ligne 36.000 fantassins et 1.200 artilleurs. A gauche, dans le médaillon, le caractéristique portrait d'un vieux chef.

LE ROI NICOLAS DONNANT L'ACCOLADE A UN VIEUX SOLDAT.

LE ROI NICOLAS ACCLAMÉ PAR SON PEUPLE QUI L'ADORE.

HECTOR FABRE, pendant vingt-huit ans commissaire général du Canada de Paris, est mort le 3 septembre.

LE PRÉSIDENT EN SUISSE. — Les 15 et 16 août, M. Fallières, reçu par M. Comtesse, président de la Confédération helvétique, a été rendre visite à nos voisins.

M. VENIZÉLOS, haut commissaire à la Canée, est élu, le 26 août, député grec, L'homme du jour en Crète.

La garde d'honneur des guides alpins.

M. Fallières contemplant la mer de glace.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EN SAVOIE. — Accompagné du général Brun et de M. Doumergue, M. Fallières est allé passer quatre jours en Savoie pour assister aux fêtes du Cinquantenaire de l'Annexion de la Savoie à la France. A Chambéry, Annecy, Thonon, dans la montagne, l'accueil fut chaleureux.

Le Président félicite les jeunes filles de Chamonix.

Le Président boit du lait

A CHAMONIX. — La dernière journée a été consacrée à l'inauguration du nouvel Hôtel de Ville de Chamonix et à une excursion jusqu'à la mer de glace.

LE CONGRÈS INTERNATIONAL DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE ET PRIVÉE a eu lieu à Copenhague, sous la présidence de M. Emile Loubet, ancien président de la République, que l'on voit au milieu de ce beau groupe de congressistes, e dont le discours de clôture a été très applaudi.

LES ÉDILES PARISIENS A VIENNE. — La capitale de l'Autriche a fait un charmant accueil aux édiles parisiens. Cette photographie a été prise pendant la visite aux établissements municipaux. Au milieu du groupe, M. Bellan, président du Conseil municipal, M. Gay, syndic, M. Massard, etc.

UN DES COINS LES PLUS VARIÉS DU CONCOURS LÉPINE, AU GRAND-PALAIS. — Les petits fabricants se sont surtout ingénié, cette année, à réaliser des jouets volants. L'aéroplane est l'oiseau du jour. On remarquait aussi les compteurs, classeurs (pour publications illustrées), moteurs, etc. (Phot. Je sais tout.)

VINGT-CINQ ANS DE COMÉDIE-FRANÇAISE

L'ADMINISTRATEUR DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE A SON BUREAU DIRECTORIAL. — M. JULES CLARETIE CHEZ LUI.

Dans deux poses identiquement semblables, voici l'homme officiel et l'homme « privé ». Malgré la besogne accablante qu'il a à fournir pour assumer la direction de la Maison de Molière, M. Jules Claretie, travailleur infatigable, est aussi un homme de lettres éminent, doublé d'un journaliste de talent. Les œuvres de M. Jules Claretie, qui est membre de l'Académie française, ne se comptent plus et forment un « bagage » littéraire imposant.

Le 23 octobre de cette année, il y aura vingt-cinq années que M. Jules Claretie préside aux destinées de la Comédie-Française. A cette occasion, nous avons demandé à notre éminent collaborateur de bien vouloir évoquer pour *Je sais tout* les souvenirs de ce quart de siècle d'administration de notre première scène nationale

Les couloirs de la Comédie-Française ont quelque chose d'auguste et de solennel. Le visiteur, même si les traditions de la Maison ne l'y contraignaient pas, retirerait son chapeau, impressionné. Il semble que les ombres illustres de Mlle Mars, de Rachel et des grands comédiens défunts y glissent furtivement parmi les gloires actuelles et les jeunes espoirs. Voici l'escalier que gravirent tant d'auteurs palpitants, qui descendirent ivres de joie ou mornes. Voici, dans ce salon d'attente, parmi de graves tableaux et des meubles austères, une vitrine pleine de reliques touchantes : diadèmes en « toc » mais qui ceignirent des fronts célèbres, médailles, colliers, couronnes de laurier et, tragique, une mâchoire humaine sur laquelle se lit un nom éblouissant : Molière.

Le cabinet de travail de l'administrateur du Théâtre-Français est capitonné de mystère. Les murs, comme ceux des geôles dans les prisons romantiques, ont dû étouffer bien des cris et bien des sanglots! Diriger des actrices passe encore mais des acteurs! Et pour le comble des gens de lettres! Et quels gens de lettres! Des auteurs dramatiques! C'est-à-dire la race la plus irritable, la plus vaniteuse, la plus pressée et la plus nerveuse! Je ne sais quel dramaturge (c'était Eugène Labiche) disait affectueusement à un néophyte : « As-tu mal à l'estomac? Non! Alors tu ne connais pas encore ton métier! »

C'est cette tâche affolante qu'assume depuis vingt-cinq ans M. Jules Claretie. Il

LE BATAILLON DES SOCIÉTAIRES DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

(Dessins de Rouveyre et d'A. Cossard)

Ce tableau caricatural qui est en même temps... un tableau statistique dont la signification apparaît facilement aux yeux, montre l'ensemble des sociétaires de la Comédie-Française, avec l'importance de la part qui leur est attribuée dans les bénéfices de la Maison de Molière. Il est donc facile de se rendre compte que : Mlle Cécile Sorel (1) a 9/12e, MM. Siblot (2) 4/12e, Leitner (3) 9/12e, Delaunay (4) 6/12e, Brunot (5) 3/12e, Dessonnes (6) 3/12e, Mlles Delvair et Géniat (7 et 8) 3/12e, Marie Leconte (9) 10/12e, MM. Dehelly (10) 3/12e, Fenoux (11) 5/12e, Truffier (12) 11 1/2/12e, Mayer (13) 7/12e, Mmes Piérat, Du Minil (14 et 15) 8/12e, Lara (16) 7/12e, Kolb (17) 6/12e, MM. Grand (18) 7/12e, Duflos (19) 9/12e, Mmes Sylvain (20) 3/12e, B. Cerny (21) 7/12e, et enfin Paul Mounet (22), Albert Lambert fils (23), Mme Bartet (24), MM. Berr (25), de Féraudy (26), Mme Segond-Weber (27), MM. Le Bargy (28), Mounet-Sully (29), Mme Pierson (30), M. Sylvain (31), bénéficient de 12 douzièmes.

appartient à d'autres de juger ce qu'il fit. Mais le certain est que tout le monde a les yeux fixés sur la Comédie et que tout le monde prétend avoir, pour la diriger, des lumières infaillibles. Ce n'est pas difficile. Je prends un exemple : l'administrateur lit une pièce, la trouve intéressante et la joue; il se trouve qu'elle est signée d'un adolescent. La pièce jouée ne réussit point: les connaisseurs infaillibles décrètent que la Comédie n'est pas l'Odéon et que l'on n'y doit représenter que des auteurs éprouvés et consacrés. La Maison de Molière joue une pièce d'académicien, le même connaisseur déclare : « Comme c'est malin! le fin du fin est de trouver un talent nouveau et de l'imposer! » Je passe sous silence les récriminations de toutes sortes, les reproches, les attaques...

Au milieu de tout cela, j'ai trouvé M. Jules Claretie souriant à son ordinaire, avec cette affable indulgence et cette courtoisie qui font tant d'ennemis dans cette société parisienne où la politesse semble une vertu négative. L'administrateur de la Comédie-Française, il m'en a fait l'aveu, a

souvent regretté au cours des polémiques dont il a été l'objet, d'être bâillonné par sa fonction officielle et de ne pouvoir prendre pour répondre sa plume de journaliste. Mais il disait cela sans colère. Les luttes et la bataille de ce genre sont de vieilles histoires quand elles remontent à huit jours. Il convient de les envisager avec philosophie. M. Perrin, prédécesseur de M. Claretie les a connues; le successeur de M. Claretie les connaîtra. Au reste, ce n'est pas le sujet de cette interview. Ce qui était intéressant à savoir, c'était la façon dont M. Jules Claretie, homme de lettres, envisageait ce stage administratif de vingt-cinq années.

— Ne regrettez-vous rien? lui ai-je demandé.

— Je regrette un peu d'avoir été écarté de mon travail littéraire, je regrette ce que je n'ai pu faire pendant ce laps de temps. Je me souviens qu'Alphonse Daudet s'étonnait de me voir assumer ces fonctions en pleine production de romancier et d'auteur dramatique : « Enfin, entres-y toujours, me dit-il, tu *engrangeras!* » Pour

ADMINISTRATEURS ET AUTEURS

En haut, à gauche, Emile Perrin, le prédécesseur de M. Jules Claretie au poste d'administrateur de la Comédie-Française, avec les auteurs qui obtinrent le plus de succès sous sa direction : de gauche à droite, Emile Augier, Alexandre Dumas fils et Octave Feuillet. Au-dessous, à gauche, M. Jules Claretie, administrateur actuel de la Maison de Molière, avec la pléiade des principaux jeunes auteurs joués par lui : de gauche à droite : Henri Lavedan, Eugène Brieux, Edmond Rostand; au-dessous, de gauche à droite également ; Paul Hervieu, Tristan Bernard, Maurice Donnay, Georges Courteline et Fernand Vandérem.

cet observateur impitoyable et délicieux, tout se rapportait au livre et mon stage dans ce fauteuil devait, selon lui, me servir surtout à documenter un roman! Mais les observations que l'on peut prendre ici sont fugitives.

C'est le théâtre! Et telle génération d'artistes glorieux, par exemple, est ignorée de la génération actuelle.

Je demandai alors à M. Jules Claretie dans quelles conditions en 1886 il fut amené à prendre la succession de M. Perrin. J'y gagnai cette anecdote qui démontre une fois de plus qu'un incident minuscule peut orienter la destinée d'un homme, et surtout d'un homme de lettres.

— C'était à Viroflay. Je me préparais à prendre le train avec ma femme et nous

UNE INVITATION A DINER (Dessin de Parys)

Sur le quai de la gare de Viroflay, Gaston Boissier invite à dîner M. et Mme Jules Claretie. Ce devait être à ce dîner que Camille Doucet, invité également, allait demander à Jules Claretie de poser sa candidature au poste d'administrateur de la Comédie-Française.

étions déjà dans la gare quand nous vîmes arriver, essoufflé, Gaston Boissier. Il nous demanda si nous étions libres, le soir même, pour dîner. Un de ses convives lui faisait défaut par suite de la mort de M. Vuitry, l'ancien ministre présidant le Conseil d'Etat de l'Empire en remplacement de M. Rouland et le père de Mme Germain. Cette défection portait à treize le nombre des convives; nous acceptâmes de conjurer le sort. A ce dîner, je rencontrai Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française et qui avait été directeur des Beaux-Arts. Doucet m'aimait beaucoup. Il me dit que l'administrateur du Théâtre-Français, M. Perrin, était gravement malade, condamné, et il me demanda si, le cas échéant, je serais disposé à prendre sa succession. Il n'y avait sur les rangs que deux journalistes qui ne semblaient pas avoir beaucoup de chances. Je me récriai. Ma seule ambition, en ce qui concernait la Comédie-Française, était d'y avoir une pièce jouée. « Comme administrateur, me fit observer Camille Doucet, vous y jouerez une pièce, une longue pièce et vous servirez la Maison. » Nous en restâmes là et je n'y pensais plus quand une attaque violente, publiée contre moi dans un journal, fit dire à mes amis, à Victorien Sardou le premier : « Maintenant il faut vous présenter, car si vous reculiez vous auriez l'air révoqué et révoqué par vos adversaires avant même d'être entré en fonctions. Présentez-vous, au risque de ne rester qu'un jour et de démissionner le lendemain. Mais soyez nommé. » Et j'acceptai : parce qu'un certain soir de l'an 1886 la table de Boissier ne comptait que treize convives et parce qu'un confrère, trop pressé, n'avait pas même attendu la mort de mon prédécesseur pour publier sur mon compte un article désobligeant! Je dois dire que lorsqu'on m'annonça, au *Temps*, la mort de Perrin, je songeais si peu à lui succéder que je crus d'abord qu'il s'agissait de son homonyme, député à ce moment de Limoges, mon pays!

Je prenais le Théâtre-Français dans des conditions si difficiles que M. Goblet, le ministre qui avait signé ma nomination, me rencontrant quelques jours après, me dit : « Eh! bien, vous ne m'en voulez pas trop? »

En effet, l'administration de M. Perrin avait été aussi brillante qu'effrayante pour l'avenir. Il ne s'était préoccupé que du succès immédiat avec ses auteurs : Dumas fils, Octave Feuillet, Emile Augier et son incomparable vieille troupe. Pas de jeunes auteurs! Pas de jeunes artistes!

— Qu'allez-vous faire? me dit Dumas. Je vous donnerai une pièce pour vous faire plaisir, et puis après?

Emile Augier fut plus net :

— Nous sommes de vieilles bêtes, nous sommes finis c'est certain, mais ce qui est plus certain encore c'est que nous ne sommes pas remplacés.

Et c'était vrai. On considérait aussi M. Perrin comme irremplaçable. D'autre part, Sarah Bernhardt était partie; Coquelin aîné, voyant en noir l'avenir de la Maison, songeait à donner sa démission et en cherchait l'occasion. Dans toutes les comédies, la distribution était la même, immuable et fatidique, splendide, mais sempiternelle : Got, le père; Febvre, le mari; Delaunay, l'amoureux; Coquelin, le comique; Reichenberg, l'ingénue. Et j'eus toutes les peines du monde à faire donner un rôle à M. Le Bargy, celui du marquis de Presles.

La vieille troupe montrait par exemple une discipline admirable. Quand, à la commission des comptes j'avais à annoncer certaines années moins heureuses, un plus maigre partage des bénéfices, le doyen, Got, s'écriait :

— C'est encore trop pour le zèle de certains!

Il me revient aussi, — et la question des tournées rend cette anecdote actuelle, — qu'un jour à une séance du Comité, Delaunay, malgré ses efforts, s'endormait visiblement. Quand ce fut terminé je m'approchai de lui.

— Vous êtes souffrant, Monsieur Delaunay?

— Non, Monsieur l'administrateur : j'ai joué hier à Bruxelles; je n'ai pu dormir, je suis très fatigué, *mais je ne recommencerai jamais.*

Les débuts d'un administrateur

La première pièce que je montai fut un à-propos : *Molière en prison*, d'Ernest d'Hervilly, le 15 janvier 1886. La distribution vous montrera nettement quelle était ma volonté bien affirmée de servir la cause des jeunes. Voici les noms que vous pouvez lire au programme : de Féraudy, Le Bargy, Leloir pour les hommes, et pour les femmes Mmes Marsy et Muller, mes premiers sociétaires futurs. Il y eut à lutter tant pour les artistes que pour les auteurs.

Jules Claretie — J. Richepin — Zola — Alh. Wolf — Renan — Meissonier — Ohnet — Alex. Dumas — Coppée — Em. Augier — Daudet — de Bornier — Sarcey — Sardou — Ch. Garnier — C. Mendes — Gounod — Arm. Silvestre — C. Doucet

UNE PREMIÈRE A LA COMÉDIE-FRANÇAISE IL Y A UN QUART DE SIÈCLE

Les plus brillantes personnalités de l'art et de la littérature à cette époque déjà un peu lointaine sont représentées dans ce tableau du peintre Dantan.

Ceux-ci admettent difficilement qu'on en joue d'autres qu'eux-mêmes. Augier me dit à ce sujet un mot charmant dans sa naïveté : « Pourquoi jouez-vous *Hamlet*? La Comédie-Française n'est pas faite pour cet Anglais. » Mais la première pièce importante qui fut représentée à mes débuts d'administrateur fut *Francillon* qu'Alexandre Dumas fils écrivit pour moi. En me l'envoyant il me disait en un « petit bleu » : — Si vous êtes satisfait de votre joujou, j'en serai content!

— Et la pièce inédite de Dumas : *la Route de Thèbes*?

— *La Route de Thèbes* que j'ai lue, est un chef-d'œuvre dont l'histoire est curieuse. Avant d'entrer à la Comédie, j'apportai à Dumas pour le lui soumettre le manuscrit de ma pièce, *Monsieur le Ministre*, qui fut représentée au Gymnase. Dumas écoute, puis il formule ainsi son appréciation :

— Très bien, mais il faut faire passer cela au XVIIIe siècle pour avoir plus de liberté dans les allusions politiques. Voyez *Kean*.

— Soit!... Seulement j'ai tiré ma pièce de mon roman et ce ne serait plus du tout mon roman.

— Cela n'a pas d'importance... Le sujet est admirable; il peut se résumer ainsi : « Il faut à l'homme supérieur deux femmes, et la maîtresse commence où la femme finit... » Vous ne voulez pas faire la pièce? Non! Eh bien je la ferai.

Et il la fit et c'est *la Route de Thèbes*...

D'une conversation avec M. Jules Claretie on emporterait le sujet de bien longs et de bien savoureux articles. De ses souvenirs particuliers à la Comédie-Française, il fera sans doute un volume. Ainsi il aura, selon la prédiction d'Alphonse Daudet il y a vingt-cinq ans, « engrangé ». Non sans labeur, car, pour parler un langage prud'hommesque, ce fauteuil n'est pas une sinécure comme le croyait Edmond About. Celui-ci en voulait à Edouard Thierry qui fut administrateur de la Maison de Molière, jadis. Il y eut conspiration, — vous voyez que rien n'est nouveau sous le soleil! Le journaliste avait son candidat qui était

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE (Cl. *Je sais tout*)

Voici M. Jules Claretie revêtu du costume breton, qu'il porte à la « campagne », dans son jardin de Viroflay, faisant danser, pour ses petits-enfants, les marionnettes d'un guignol dont le fronton porte les mots : Comédie-Française.

un journaliste connu, Albéric Second et il lui écrivit ce significatif billet : « Je suis très heureux de voir que vous pourrez vous reposer : *otium cum dignitate.* » L'honneur sans doute... Quant au repos ! Mais Thierry resta !

L'ÉLOQUENCE DES CHIFFRES

Toujours est-il que M. Claretie peut s'enorgueillir d'avoir mis au pinacle et fait la fortune de la jeune troupe qui marquait le pas à son arrivée. L'étoile de son administration est Mme Bartet. Et enfin, puisque les chiffres ont une éloquence irréfutable, en voici : M. Perrin, dans sa prévoyance, désirait constituer un fonds de réserve d'un million. Il le laissa à 700.000 francs. M. Claretie l'amena au million souhaité en 1899. Puis l'incendie vint qui emporta 600.000 francs. Aujourd'hui le million de réserve est rétabli. De seize sociétaires que l'on comptait sous M. Perrin, on est arrivé à vingt-quatre ou vingt-cinq.

Les jeunes auteurs joués par M. Claretie s'appellent Edmond Rostand, qui lui apporta les *Romanesques*, Maurice Donnay, Paul Hervieu, Jean Richepin, Henri Lavedan, combien d'autres ! Cela donne à M. Claretie le droit d'envisager avec sérénité le chemin parcouru, non sans des incidents qui donnent une étrange saveur à ce mot du cardinal Mathieu. Mlle Marie Leconte, la charmante pensionnaire de la Comédie-Française, lui disait :

— Votre Eminence sait que je suis damnée, étant actrice.

— Vous êtes au théâtre, Mademoiselle, répondit le spirituel cardinal, vous êtes déjà au Purgatoire !

HENRI MORANDES.

LE CHAPEAU DU GRAND-PÈRE

La petite-fille de Jules Claretie essaie, par un geste habile d'enfant, de s'emparer du chapeau de « Poum », comme ses petits-enfants appellent familièrement leur grand-père.

LES MONÉGASQUES RÉCLAMENT UNE CONSTITUTION

LE PALAIS DU PRINCE ALBERT, A MONACO

C'est dans cette belle demeure, d'un style mauresque achevé, que réside le souverain pendant les séjours qu'il fait chaque hiver dans ses Etats. Une garde d'honneur et un petit corps de carabiniers (à droite, l'ancienne tenue; à gauche, la nouvelle) constituent la force armée de la principauté.

Monaco n'est pas seulement le site enchanteur qu'une nature prodigue a paré de tous ses dons, c'est aussi — qu'on nous pardonne ce vocable maussade — un État politique. Et, comme tel, la petite principauté méditerranéenne fait beaucoup parler d'elle en ce moment. Ebullition intérieure, rumeurs étrangères au sujet de la succession au trône, voilà les échos auxquels, sans rien exagérer, répond l'article qu'on va lire

DERRIÈRE le rocher sur lequel est bâtie la capitale du plus petit État souverain de l'Europe, parfois une clameur inusitée s'élève. Les habitués de ces parages bénis du ciel n'y reconnaissent pas les cris impatients des assoiffés d'or, qui courent après l'impossible chance, ni les admiratifs hosannas des favorisés de la vie, venus là pour goûter les beautés d'une nature idéale. Ces bruits confus, ce sont des Monégasques en mal de constitution qui les murmurent.

Car il y a des Monégasques dans ce pays qu'on aurait pu croire étouffé sous le cosmopolitisme envahissant. Au dernier recensement, on en comptait encore quelques milliers, des vrais, des nés natifs, comme on dit en France, dont les quartiers de noblesse indigène sont, pour quelques-uns, du moins, contemporains du martyre de sainte Dévote, la patronne de la principauté.

La récolte des fruits forme, avec la pêche et la navigation, la principale ressource de la population autochtone.

Si le Monégasque envie à notre pays quelques-uns de ses rouages politiques, il

est un avantage dont il jouit, que nous aimerions à posséder, nous autres contribuables français. Les sujets du prince Albert sont, en effet, exonérés de tout impôt. Il faut croire que ce privilège ne leur suffit pas, puisqu'ils s'agitent pour demander encore autre chose.

Ce n'est pas la première fois qu'une levée de boucliers en faveur d'un pacte constitutionnel a lieu dans ce domaine de 2.160 hectares, où le souverain régnait, hier encore, en maître absolu. Après la révolution de 1848, deux villes importantes du minuscule Etat, Menton et Roquebrune, réclamèrent du vieux prince Florestan I^er^ une charte politique... ou l'indépendance. L'intervention des puissances empêcha seule un démembrement, qui devait se produire treize ans plus tard, au profit de la France.

De l'effervescence actuelle un appréciable résultat est déjà sorti. Depuis quelques mois, le suffrage universel — 500 électeurs environ — fonctionne dans la principauté pour la désignation des conseillers municipaux. Le prince régnant, S. A. S. Albert I^er^, s'est simplement réservé le choix du maire et du premier adjoint pour assurer la stabilité dans la direction des affaires communales. L'octroi de cette réforme libérale vaut au souverain un surcroît de saine popularité.

On connaît le prince Albert; c'est une figure universellement admirée. Il consacre ses immenses revenus à des œuvres utiles ou bienfaisantes. Les voyages qu'il a entrepris au pôle, l'établissement d'un musée d'anthropologie préhistorique, la création toute récente, à Monaco, du Musée océanographique, les encouragements qu'il ne cesse de donner aux sociétés savantes, la fondation d'un Institut international de la paix, etc., en font l'un des porte-flambeau de la science et de la civilisation. Nous le verrons à Paris en novembre prochain, lorsqu'il s'agira d'inaugurer le monumental Institut océanographique qu'il a fondé près de l'Université.

Le souverain de Monaco a un fils unique, le prince héréditaire Louis, né de son premier mariage avec la fille du duc d'Hamilton, et qui, par suite de dissentiments familiaux, vit éloigné de la principauté. Est-ce à cette circonstance qu'il faut attribuer les rumeurs dont quelques grands journaux européens, qui donnent le *la* en matière de politique extérieure, se sont der-

UN PRINCE YACHTMAN

S. A. S. est un yachtman accompli et ses croisières à bord de la Princesse Alice, *qu'il commande lui-même, ont fait l'objet de nombreux récits. On le voit ici, sur la passerelle, vêtu d'un suroît.*

LE PRINCE DE MONACO

Photographie en couleurs, prise directement par le lieutenant Bourée, aide de camp de S. A. S. le Prince de Monaco.

nièrement fait l'écho? Toujours est-il qu'elles présentent un caractère de gravité tel qu'il est impossible à un organe aussi répandu que *Je sais tout* de les passer sous silence.

Donc, voici ce qui se dit dans certains milieux diplomatiques :

La succession au trône de la principauté serait donnée, à l'exclusion du prince Louis, à Wilhelm de Wurtemberg, duc d'Urach, cousin germain d'Albert Ier, qui n'a pas de plus proche parent après son fils.

Pour appuyer cette thèse, on met en avant qu'il faut voir dans l'absence du prince Louis à l'inauguration du Musée océanographique, pour laquelle il avait été invité, une renonciation à ses droits; renonciation confirmée par la présence à cette même solennité du duc d'Urach.

Une note a paru, il est vrai, dans le journal officiel de la principauté pour dénier toute signification à ce qui serait une pure coïncidence, mais il n'en résultait pas le démenti formel, qui, seul, pouvait calmer les esprits.

Et, depuis, l'on s'est inquiété de la situation qui serait créée à la France si la candidature d'un prince allemand au trône monégasque avait quelques chances d'aboutir.

Monaco, placé, on le sait, sous le protectorat français, est enclavé dans notre territoire, et le duc d'Urach, général allemand, allié au roi de Wurtemberg, décoré du grand cordon de l'Aigle noir et marié à une duchesse bavaroise, serait pour nous un voisin bien gênant. D'autant que Monaco est préparé pour faire un port de guerre excellent. Qu'on en juge par les renseignements que voici :

UN NOUVEAU CALAIS SUR LA CÔTE D'AZUR?

Une ordonnance du prince Albert a prescrit, en 1904, des travaux qui ont été terminés l'année dernière : on a créé un port long de 470 mètres et large de 410; deux vastes digues, qui s'étendent respectivement sur 170 et sur 80 mètres, en protègent l'entrée. Les blocs de pierre qui constituent ces digues ont été immergés jusqu'à des profondeurs de 38 mètres; c'est dire que les plus grands vaisseaux de guerre peuvent s'abriter derrière ces gigantesques brise-lames.

Le premier navire qui a évolué dans e nouveau port de Monaco s'appelait la *Germania*; il avait 136 mètres de long et évolua sans aucune

A BORD DE LA « PRINCESSE ALICE »
C'est également sur la passerelle de son yacht que le prince Albert de Monaco est représenté ci-contre, mais le temps est beau, et le caban des jours pluvieux a disparu.

LE PRINCE ALBERT
AU MUSÉE OCÉANOGRAPHIQUE

Voici le souverain monégasque dans l'un des laboratoires du Musée océanographique de Monaco, s'attachant aux moindres détails des découvertes scientifiques. Dans le fond, le Musée, audacieusement construit sur le flanc du rocher, face à la mer; il ne mesure pas moins de cent mètres de longueur. Les collections qu'il renferme sont d'une richesse sans égale.

LE PRINCE ALBERT AU PALAIS DE MONACO

Dans son cabinet de travail, le prince expédie les multiples affaires auxquelles s'applique son inlassable activité. Chef d'Etat, savant, explorateur, il n'est pas de question moderne qu'il ne traite avec une compétence tout exercée. Ajoutons qu'il est son propre ministre des affaires extérieures.

QUELQUES SILHOUETTES DE L'ÉTAT-MAJOR DE LA PRINCIPAUTÉ MONÉGASQUE

Nous avons pu grouper dans cette planche, sur le fond de laquelle s'aperçoit une vue panoramique du rocher de Monaco, quelques-unes des éminentes personnalités : fonctionnaires et collaborateurs, en rapports constants avec le prince. De gauche à droite : MM. de Castro, le doyen des officiers supérieurs de la garde d'honneur du prince; lieutenant de vaisseau H. Bourée, aide de camp de S. A. S.; l'abbé de Villeneuve, directeur du Musée d'anthropologie préhistorique; Roussel, conseiller d'Etat; baron de Rolland, président du tribunal supérieur; commandant Jeanmaire, commandant du Palais; Fuhrmeister, chef du secrétariat particulier du prince; Bernich, conseiller intime, inspecteur général des finances; Mgr de Curel, évêque; docteur Jules Richard, directeur du Musée océanographique de Monaco, ayant à sa droite un de ses préparateurs. Un ancien amiral français, M. d'Hautefeuille, exerce les fonctions de gouverneur général et de président du Conseil d'Etat. Un grand nombre de puissances entretiennent un personnel consulaire à Monaco. De son côté, le prince Albert Ier accrédite des envoyés extraordinaires auprès des gouvernements de Vienne, de Madrid, de Paris, de Rome (Quirinal) et du Saint-Siège (Vatican); il est représenté en France par le comte Balny d'Avricourt.

EN ROUTE VERS LE YACHT PRINCIER

Le prince Albert, à l'arrière du canot, tient la barre et dirige la petite embarcation, dans laquelle ont pris place ses invités, vers la Princesse Alice, *qui attend au large. Au fond, l'un des quais du vieux Monaco.*

peine. Il serait dangereux que la France tolérât un prince soumis à une influence étrangère dans cette magnifique position stratégique, entre la rade de Villefranche et la frontière italienne. Ce serait constituer contre nous un nouveau Calais sur la Côte d'Azur.

Il était indiqué, dans ces conditions, de recueillir l'opinion du prince héréditaire Louis. C'est sur une petite plage anglaise où, dans le plus strict incognito et loin des plaisirs mondains, il se livre aux douces joies de la pêche, que le représentant de *Je sais tout* a pu le joindre.

Grand amateur de sport, l'héritier légitime du prince Albert, qui vient d'atteindre la quarantaine, est taillé en athlète. Ses manières sont simples et affables; un regard de bonté luit dans ses yeux. On s'explique, rien qu'à le voir, l'attachement très réel que lui ont voué toutes les classes de la population monégasque.

— Pas de monseigneur, hein! nous dit-il en commençant. Vous désirez savoir ce que je pense des bruits qui circulent relativement à un changement dans la succession au trône de la principauté. Je n'ai prêté à ces rumeurs aucune attention sérieuse; elles m'ont plutôt fait rire.

« Jamais aucune de mes paroles, aucun de mes actes n'a pu faire supposer que je renoncerai à mes droits.

LE PRINCE HÉRÉDITAIRE LOUIS DE MONACO

En haut, à droite, le prince en officier de chasseurs d'Afrique; à gauche, en civil. En bas, à gauche, le prince se disposant à monter en auto; à droite, attelant à un break du palais deux pur sang. Il aime à conduire lui-même.

« Je n'ai jamais refusé de m'intéresser aux affaires de la principauté, considérant d'ailleurs que c'était un devoir de le faire et de prendre une part active à la solution des questions qui relèvent de son gouvernement.

« Le prince, mon père, écoutant des conseils que je n'ai pas à apprécier, m'a toujours systématiquement écarté de la direction des affaires. Le prince doit savoir que, s'il le voulait, il n'aurait pas de collaborateur plus fidèle et plus vigilant que son fils. »

UN AMI DE LA FRANCE

Le prince Louis a achevé ses études au collège Stanislas, qu'il a quitté en 1888 pour se préparer à Saint-Cyr; après un stage de deux ans, comme sous-lieutenant au 2e chasseurs d'Afrique dans les postes avancés de l'Extrême-Sud Oranais, il fut admis à suivre les cours de Saumur, puis retourna, comme lieutenant au 3e chasseurs, en Afrique, d'où il revint en 1899.

Fait chevalier de la Légion d'honneur pendant son passage sous les drapeaux français et titulaire de la médaille coloniale, ce sont les deux seules décorations qu'il a toujours à sa boutonnière.

Avec un pareil passé, on trouvera tout naturel que ses sympathies soient acquises à la France.

Nous avons appris dans l'entourage du prince Louis que celui-ci et son cousin, le duc d'Urach, qu'on essaie de lui opposer comme prétendant, sont liés d'une étroite amitié, et une personnalité qualifiée nous a même affirmé que le duc wurtembergeois est un homme trop loyal pour se prêter à aucune manœuvre à l'insu de l'héritier légitime, qui, au surplus, a, d'une première union, une fille assurant la succession directe.

D'après une information puisée à la même source, le prince Louis désire ardemment se créer un foyer. Il nous a confirmé lui-même ses intentions en ces termes :

— Celle que j'ai choisie pour épouse est d'une honorabilité incontestée; ai-je besoin de dire que, serait-ce par simple respect pour mes futurs sujets, jamais je n'amènerais à Monaco pour vivre à mes côtés une personne qui ne fut à l'abri d'un commentaire malveillant.

Notre enquête serait incomplète si nous n'ajoutions que dans les milieux favorables à la France et à la principauté de Monaco une réconciliation à brève échéance apparaît comme indispensable entre le père et le fils. Elle couperait court à toutes les inquiétudes, motivées ou non. C'est pourquoi on ne peut s'empêcher de conclure que notre ministre des affaires étrangères se montrerait bien inspiré en aidant de toute son influence et de tout son pouvoir à un rapprochement, qui serait considéré, au point de vue de l'intérêt national bien compris, comme un acte de sage politique.

Ce n'est donc pas seulement par les velléités constitutionnelles de sa population que le petit rocher monégasque — un mur derrière lequel il se passe quelque chose — attire les regards de l'actualité.

GASTON PICOURT.

(Clichés Chusseau-Flaviens)

LES HÉRAUTS DE LA VILLE DE MONACO
Leur pittoresque costume égaie les cortèges officiels.

NAPOLÉON ET LA CARICATURE

par Armand Dayot

NAPOLÉON LE-GRAND Empereur & Roi

NAPOLÉON LE GRAND

Buonaparte Generallissimo de la Republiqua di francia in Italia

MASQUES DE FANTAISIE
Les effigies caricaturales du glorieux modèle sont presque toujours des interprétations burlesques, des déformations plus ou moins volontaires du masque napoléonien.

Nul, parmi les puissants de la terre, n'a été aussi en butte à l'envie et à la malignité que Napoléon Ier, nul n'a été aussi caricaturé que lui. C'est à l'étranger, naturellement, qu'il faut aller chercher les satiriques du crayon qui criblèrent de leurs traits plutôt cruels sa gloire et ses malheurs. Avec toute la réserve qu'impose l'origine de ces attaques passionnées, nous allons guider nos lecteurs à travers une curieuse iconographie.

L'ICONOGRAPHIE napoléonienne peut se diviser en trois parties. D'abord les portraits d'après nature, croquis, médaillons, bustes, toiles officielles nées, la plupart, de traits rapides ou d'esquisses sommaires. Et toutes ces œuvres d'un incomparable intérêt historique sont presque toutes signées de noms célèbres, de noms d'artistes auxquels le général, le Consul ou l'Empereur daigna consacrer quelques instants de pose dérobés à la fiévreuse activité de sa vie. Noms à jamais illustres comme ceux de Gros, de David, de Gérard, de Boizot, de Girodet, de Houdon, de Guérin... Puis ce furent les images innombrables, images multiformes, images aux aspects les plus imprévus, inspirées par la gloire du héros, écloses sous tous les ciels, partout où résonnaient les échos des triomphes napoléoniens, des bords du Tibre aux rivages les plus lointains de l'Extrême-Orient; car les Japonais et les Chinois eux-mêmes fixèrent en des estampes coloriées, du bout léger de leur pinceau fantaisiste, les traits légendaires du grand Empereur.

Rien de curieux et de déconcertant comme les variétés des physionomies et des attitudes dans ces milliers d'images, à part celles qui dérivent des portraits types et où les pasticheurs ont su garder parfois quelques traits caractéristiques de l'œuvre initiale.

Mais presque toujours ce sont des interprétations burlesques de la figure du glorieux modèle, des déformations presque toujours involontaires du masque napoléonien. Et volontiers on classerait bon nombre d'effigies de cette catégorie icono-

6e ANN., 2e SEMESTRE, III. — 27

graphique dans le genre caricatural, si on ignorait que, dans leur sainte naïveté, les auteurs ont surtout voulu célébrer la gloire du héros. Que de clameurs irritées s'élèveraient des ombres éternelles où dort « le César couronné », si la multitude infinie des apologistes qui s'exercèrent à modeler, à crayonner ou à graver leur idole, ou même à faire des moules à gaufre et des têtes de pipes d'après le masque triomphant du vainqueur d'Austerlitz, ou d'après les traits douloureux du prisonnier de Saint-Hélène, étaient traités comme de vulgaires satiriques!

Mais si les pièces iconographiques où se trouve exaltée, soit sous un aspect pompeux, soit sous une forme familière ou naïve, la figure de Bonaparte, sont nombreuses (on pourrait dire presque innombrables), le chiffre est aussi très élevé des images où la satire s'exerça avec une rare violence, avec une cruauté persistante, contre « le tueur d'hommes ».

Et c'est ici où la caricature napoléonienne apparaît dans sa véritable expression.

A vrai dire la plupart de ces pièces n'offrent aucun intérêt d'art. Je veux parler des estampes qui, comme des feuilles au vent, se dispersèrent à travers le monde, après le départ pour l'île d'Elbe, jetées par la haine des royalistes. La haine des vainqueurs se manifestait, non seulement par d'impitoyables caricatures, d'une remarquable grossièreté d'exécution, mais aussi par des chansons brutales et des complaintes interminables.

Les caricaturistes de Berlin, de Dresde et de Francfort, rivalisaient de fécondité avec ceux de Paris et de Londres pour insulter au glorieux vaincu.

C'est de cette époque que date une pièce curieuse, assez recherchée de nos jours par les amateurs d'estampes, et que nous reproduisons dans cet article.

C'est une gravure en couleur, exécutée à Berlin, sans doute, d'après le profil de Dahling, et où tous les traits du visage de Napoléon sont figurés par des cadavres. L'épaulette est formée d'une main crispée dont le poignet est orné d'un bracelet portant cette inscription : *Honni soit*. A la place du cœur et tenant lieu de décoration, une araignée qui tisse sa toile. Sur l'habit, les noms des divers champs de bataille. En guise de chapeau, un oiseau de proie aux ailes repliées, dont les serres reposent derrière le crâne. Cette image sinistre et repoussante eut le plus grand succès chez nos royalistes français, et chez nos ennemis des deux côtés du Rhin.

C'est aussi de cette époque que date, sans nul doute, la célèbre estampe, où Bonaparte est représenté sous la forme d'un serpent dont la tête n'est autre que le profil célèbre de Dahling, et qui rampe, dévorant des cadavres, sur un champ de bataille éclairé par la lueur des maisons en flammes.

Ce que voulaient les adversaires politiques de l'Empereur, c'était user de tous les moyens possibles pour inspirer au peuple l'horreur même du nom de Bonaparte. Tâche en vérité bien difficile, le peuple étant toujours prêt, avec l'instinctive générosité de son âme, à pardonner leurs fautes à ceux qui ont accompli des choses vraiment grandes et à oublier bien vite des souffrances causées par des excès de gloire.

LE TESTAMENT DE BUONAPARTE

Voici encore, parmi les nombreuses caricatures exécutées pendant les Cent-Jours, caricatures presque toujours d'un anonymat dont les événements devaient prochainement justifier la prudence, *le Sabot corse en pleine déroute*, représentant Bonaparte changé en toupie et virant vertigineusement sous les coups de lanière des souverains de la Sainte-Alliance. *La justice et la vengeance divines poursuivant le crime*, d'une inspiration toute prudhonienne, et postérieure évidemment à l'internement dans l'île d'Elbe; *le Testament de Buonaparte* qui représente l'Empereur coiffé d'un bonnet de forçat, assis la corde au cou devant sa table de travail à Sainte-Hélène, gardé par quatre soldats anglais.

A l'angle de la pièce, sur un cercueil, sont déposés le petit chapeau orné de la cocarde tricolore, la tunique de colonel des chasseurs de la garde et l'épée de Marengo. Napoléon écrit son testament, et ce testament le voici en partie. Il sert de légende à la caricature, une des plus violentes de la série.

1° Je ne lègue point mon ami, car je ne sais point si j'en ai un;

2° Mais je lègue mon patrimoine, tel qu'il était en 1789, à ma famille, qui se le partagera par portions égales; je lègue mon sucre de betteraves aux poitrinaires; je lègue mes fédérés à la bonne ville de Paris, ma probité aux galériens;

3° Ma parole d'honneur à Ney;

4° Ma proclamation à Carnot;

FORÇAT, SÉPULCRE ET VAMPIRE

Après le départ pour l'île d'Elbe, la haine des ennemis de l'Empereur proscrit se traduisit par d'impitoyables caricatures. C'est de cette époque que datent les trois estampes, aujourd'hui très recherchées des amateurs, qui sont reproduites dans cette page; comme la plupart des documents de ce genre, elles ont été exécutées à Berlin.

5° Mon humanité aux jacobins;

6° L'exemple de mes fuites aux généraux dans le danger;

7° Mon costume du champ de mai aux loueurs de dominos pour le carnaval;

8° Mes fautes d'ortographe à l'Institut;

9° Enfin, je lègue l'honneur de faire mon panégyrique à M. E***, et je donne, en toute propriété, mon squelette à l'Ecole de médecine.

Comme on le voit, dans cette caricature, dont le succès fut considérable, l'imbécillité

LA GUERRE A

Dans la première de ces estampes, Le Sabot corse *en pleine déroute, on voit Napoléon changé en toupie et virant vertigineusement sous les coups de lanière des souverains de la Sainte-Alliance; celle qui est en dessous :* Les deux rois de la terreur,

COUPS DE CRAYON

est une des planches les plus impressionnantes de Rowlandson. La gravure, en haut, à droite, reproduit une caricature, très confuse, de Gillray, se rapportant au projet d'une descente en Angleterre; en bas, une composition, sans nom d'auteur, qui rappelle le célèbre tableau de Prud'hon,

se marie dans une juste mesure à la grossièreté. Une autre estampe satirique eut une vogue au moins égale à celle du *Testament de Buonaparte* dans le monde royaliste. Ce fut le *Jugement dernier*. L'habile dessinateur y a fait figurer, dans un groupement très vivant et sous un aspect michelangelesque, les principaux artisans de la gloire napoléonienne.

Comme nous l'avons dit, les caricaturistes allemands rivalisaient avec ceux de Paris et de Londres pour insulter au grand vaincu, et, entre autres estampes satiriques venues de Berlin, il faut mentionner *le nouveau Robinson de Sainte-Hélène*, où Napoléon, coiffé d'un bonnet de forçat orné de la cocarde tricolore, est représenté, dans le costume du héros de Daniel de Foë. Il est assis sur un tambour crevé et s'abrite contre les ardeurs du soleil sous un parapluie tricolore orné de l'aigle impériale. Des rats, auxquels il tient un discours, grouillent à ses pieds et grignottent son sceptre et sa couronne. Cette image qui fut aussi très répandue est fatalement dépourvue d'art, comme d'ailleurs la plupart de toutes les planches anonymes exécutées sous les deux Restaurations, en France, en Italie, en Allemagne et même en Hollande.

LE TRIBUT D'ALBION

Mais l'aspect de la caricature napoléonienne revêt un aspect tout particulièrement intéressant lorsqu'on feuillette les albums satiriques anglais de cette époque.

Ici, l'anonymat cesse, avec sa lâcheté. Les signatures apparaissent, et elles sont tout particulièrement brillantes. Ce sont les noms de James Gillray, de Thomas Rowlandson, de Georges Cruikshank. Et je ne cite ici que les plus grands, dans ce modeste cadre d'étude d'un sujet très vaste.

James Gillray fut un grand caricaturiste politique. Toutefois, les Anglais se laissent entraîner par un excès d'orgueil national lorsqu'ils en font le plus grand des caricaturistes des temps modernes. Son dessin sec et aigu a parfois une certaine vigueur dans son graphisme élégant, et, avec un art de peintre d'histoire élevé aux leçons de l'Académie royale, il sait grouper harmonieusement le nombre infini de ses personnages anecdotiques autour du motif principal. En politique avisé, William Pitt acheta le crayon de Gillray bien avant que de faire une guerre acharnée à l'Empire. D'ailleurs, les flèches du terrible satirique n'allaient pas seulement à Napoléon. Elles atteignaient aussi le couple royal à l'abri des murs de Windsor, et il est juste de dire que Gillray trouvait facilement des motifs inspirateurs dans l'avarice et la vulgarité de Georges III et dans les mœurs dissolues de la princesse de Galles. Et toutes ces malicieuses images étaient accompagnées de légendes explicatives sans fin, de légendes à dévidoir, nécessitées par l'absence de toute synthèse graphique. Toutefois, si les caricatures de James Gillray contre la Cour furent d'une relative âpreté, il n'en fut pas de même de celle qu'il dirigea, toujours sous la violente direction de Pitt, contre la Révolution française et contre Napoléon. Ici, la haine farouche de l'homme d'Etat est rendue avec une verve d'une cruauté ultra-comique, par le crayon de son auxiliaire très actif, de ce mercenaire du crayon qui, en 1815, mourait dans un accès de folie, l'année même où le grand Empereur, que jusqu'au dernier moment il avait criblé de ses traits empoisonnés, tombait écrasé sous le poids de la coalition européenne.

Le chiffre des estampes satiriques de Gillray contre Napoléon est considérable, mais la longueur infinie des légendes, la complexité des explications en rendent l'examen difficile. Elles ont trait principalement à l'assaut du camp de Boulogne qui préoccupa si vivement William Pitt, et, aussi, au mariage de Napoléon et de Marie-Louise. L'Empereur était, paraît-il, très sensible aux piqûres empoisonnées de la mouche anglaise. La vue d'une certaine estampe de Gillray le mettait surtout dans un état de rage folle. C'était celle (une des plus remarquables, d'ailleurs, de l'œuvre) où Bonaparte, Marie-Louise et des courtisans sont représentés, à table, festoyant avec les richesses de l'Angleterre. Voici, dressée sur un plat, la tête du roi Georges; sur un autre, un pâté représentant la Banque d'Angleterre. Marie-Louise, énorme, débordante, d'un embonpoint incontestablement très exagéré par la fantaisie malicieuse de l'auteur, boit à plein verre, un des convives avale la Tour de Londres. Mais, au moment où le Premier Consul attaque une brioche figurant le palais de Saint-James, les trois mots fatidiques du festin biblique se dessinent en lettres de feu sur la muraille. Et Bonaparte, avec un geste à la Balthazar, recule

LE JUGEMENT DERNIER
Une pareille composition, qui prophétisait le châtiment final de l'Empereur et de ses créatures, ne pouvait que flatter les passions anti-napoléoniennes; elle eut un succès énorme.

LE ROBINSON DE SAINTE-HÉLÈNE
Cette image, de provenance allemande, est absolument dépourvue d'art, comme d'ailleurs la plupart des planches anonymes exécutées sous la Restauration; elle fut répandue dans toute l'Europe pour insulter au grand homme malheureux.

épouvanté, pendant que, derrière lui, dans un costume plus que léger, costume de ribaudes en fête, se tiennent alignées ses trois sœurs : Pauline, Caroline et Elisa.

Dans cette caricature célèbre se trouvent résumés les défauts et les qualités du célèbre pamphlétaire, à la fois spirituel et grossier, toujours classique dans les grandes lignes de sa composition et d'une fantaisie outrée dans les moindres détails du sujet.

A l'encontre de Gillray, Thomas Rowlandson applique sa verve endiablée, son inépuisable invention, et toutes les qualités charmantes de son art si discipliné à la peinture satirique de la vie sociale de son époque. Son art à la fois prime-sautier et savant, domine de beaucoup celui de Gillray, d'un graphisme froid et prétentieux.

Au début de sa carrière, il s'adonne cependant à la satire politique et parfois même il reprit en bon Anglais, et avec quelle puissance d'innovation, son crayon de caricaturiste contre Napoléon. *Les deux rois de la terreur* est une des planches les plus impressionnantes de sa série napoléonienne; assis, en face l'un de l'autre, Bonaparte et la Mort se regardent en

silence; l'Empereur, les coudes aux genoux, la bouche crispée, assis sur un tambour, regarde le terrible squelette, qui, assis sur un canon, le pied sur un sceptre brisé, contemple, dans la même attitude, son laborieux auxiliaire. Quelle tragique éloquence dans ce colloque silencieux pendant qu'autour des deux sinistres personnages les coalisés se ruent en masse compacte, sous le frissonnement des étendards aux aigles noires, au massacre des Français en déroute...

JUSQU'A L'AGONIE

Georges Cruikshank, ainsi qu'il convenait à un bon caricaturiste anglais, s'attaqua aussi à la gloire de Napoléon et, en une suite de planches coloriées, assez drôlatiques, et d'une inspiration bien moins tragique que celle dont nous venons de parler, s'efforça, pour plaire tour à tour à Fox et à Pitt, de ridiculiser l'épopée impériale...

La haine de l'Angleterre contre Napoléon ne désarme pas, même après la chute finale et, pendant que le grand Empereur s'éteignait lentement « sous le verrou des rois prudents », des officiers anglais, s'improvisant reporters satiriques du crayon, ne rougirent pas de suivre pas à pas la démarche chancelante du vaincu à travers les sentiers de Longwood, et de fixer, d'une main maladroite, et en les exagérant volontairement, les signes de décrépitude du moribond.

Puis la mort vint; la peur et la haine s'éteignirent, aussi bien chez les royalistes français que dans les rangs des coalitions et, devant la grandeur tragique du cadavre, les ricanements de la satire cessèrent brusquement.

ARMAND DAYOT.
Inspecteur général des Beaux-Arts.

A LONGWOOD
Cette caricature, où l'on voit l'Empereur malade écrivant ses dernières volontés, illustrait un testament grotesque prêté à l'exilé par ses détracteurs.

Le général Bailloud prononce une allocution. *Le monument des « Braves Gens ».*

LE MONUMENT AUX « BRAVES GENS », œuvre du sculpteur Emile Guillaume, sur la crête ou plateau, d'où il domine tout le champ de bataille de Floing, où notre cavalerie fit des prodiges de bravoure, le 1er septembre 1870, a été inauguré à la date anniversaire sous la présidence du général Bailloud, qui fut jadis blessé à cette bataille même.

LA FOULE A L'INAUGURATION DU MONUMENT AUX « BRAVES GENS », A FLOING. — La population de Sedan et des environs, les délégations militaires et civiles, les sociétés de vétérans se pressaient autour du monument.

INAUGURATION DU MONUMENT AUX « BRAVES GENS », A FLOING. — La tribune officielle et les invités.

LES FÊTES ALLEMANDES A CASSEL. — De l'autre côté de la frontière, on a aussi fêté de grands anniversaires de la guerre, et le kaiser a tenu à assister aux défilés. Le voici, saluant les drapeaux après leur bénédiction.

LE DÉFILÉ DES VÉTÉRANS. — Guillaume II assiste à l'émouvant défilé des survivants de la guerre au cours de laquelle l'Empire allemand a été proclamé (Versailles, 18 janvier 1871).

LA GRANDE SEMAINE D'AVIATION A BERLIN. — Au milieu de la photographie, à gauche, le général von Heeringen, ministre allemand de la guerre; à droite, le général von Molke, chef du grand état-major allemand, assistant à quelques essais.

CONDAMNATION DU « SILLON ». — Le Pape a écrit en août une longue lettre aux cardinaux et évêques français, où il fait l'historique du Sillon, le groupe démocratico-catholique fondé par M. Marc Sangnier, et finalement condamne les tendances du Sillon. M. Sangnier s'est soumis et les divers groupements se sont mis à la disposition de leurs évêques.

LES GRANDES MANŒUVRES DE PICARDIE, dirigées par le général Michel (v. p. 344), se sont terminées le 18 sept. et ont été caractérisées par l'emploi des aviateurs comme éclaireurs. Au déjeuner offert aux officiers étrangers, le général Brun, ministre de la guerre, a porté un toast au maréchal Hermès de Fonséca, président élu du Brésil, et au général Gerngross, chef d'état-major général de l'armée russe, qui étaient présents.

LE SAPEUR LATHAM PRÉSENTÉ AU GÉNÉRAL MICHEL, directeur des grandes manœuvres, qui s'apprête à utiliser ses services aux avant-postes.

BRÉGUET AUX MANŒUVRES. — Venu de Douai avec le capitaine Madiot comme passager, l'aviateur Bréguet est félicité par le général Journé.

LE LIEUTENANT PAULHAN EN RECONNAISSANCE. — Les grandes manœuvres de 1910 ont eu un succès mondial, dû surtout à la participation des aviateurs militaires, tant de l'active que de la réserve. On voit ici deux officiers étrangers suivant à la lorgnette les évolutions d'un éclaireur. Quant à la foule des curieux, elle était énorme. C'est par milliers que l'on comptait les automobiles.

LA COUVERTURE ET LES FRONTISPICES DE " JE SAIS TOUT-NOËL " 1910

Les lecteurs de " Je sais tout ", peuvent voir groupés sur cette page la couverture du numéro de Noël, qui paraîtra le 15 novembre, ainsi que les frontispices des contes, nouvelles et articles divers qui composeront ce numéro. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'attrait qu'il présentera, avec ses quatre-vingts pages en couleurs, illustrant un sommaire des plus variés, où l'on voit réunis les noms d'EDMOND ROSTAND, JULES CLARETIE, HENRY ROUJON, EDMOND HARAUCOURT, J.-H. ROSNY jeune, ABEL BONNARD, ALBERT FLAMENT, P.-B. GHEUSI, MARCEL BOULENGER, JUDITH GAUTIER, GERVAIS-COURTELLEMONT, etc

Ce numéro exceptionnel, qui représente beaucoup plus du double d'un numéro ordinaire, sera mis en vente au prix de 2 francs, alors que les magazines étrangers, moins luxueux, sont vendus 3 francs et 3 fr. 50.

Retenez *Je sais tout-Noël* chez votre libraire

ATTENTION SIMULÉE

Ce qui le frappait le plus était l'air singulier de M. de Kervoz. Il semblait prêter la plus grande attention à ce qui se disait autour de lui. En même temps il paraissait en proie à une hantise.

(Page 324, col. 1.)

LES OMBRES DE LA NUIT [1]

NOUVELLE INÉDITE de Paul Margueritte

(Illustrations de MACCHIATI)

J'OSE croire, conclut le docteur Heurtal avec émotion, que Mlle Simone trouverait en moi le compagnon de vie le plus dévoué, le plus soucieux du bonheur, et que vous, cher Monsieur Mareuil, et vous, Madame, auriez en moi le plus respectueux des fils.

Il avait débité ces mots d'une traite. Un feu fier animait ses yeux francs; sa jeune tête léonine, aux cheveux relevés en arrière, exprimait la résolution, la franchise, une beauté morale qui semble réservée aux métiers de dévouement et de péril. Anxieux, pendant le silence qui suivit, il observait tour à tour les Mareuil, la rude figure carrée, massive, de l'industriel et les traits fins et bons, un peu dolents, de sa femme.

D'un air docile, avec un espoir contenu, elle levait les yeux sur son mari; lui, pensif, tapotait la table avec un couteau à papier.

(1) Copyright by Paul Margueritte 1910.

— Mon cher Heurtal, dit-il enfin, votre demande nous honore, elle nous touche. Nous avons contracté envers vous des liens de reconnaissance que ne reniera pas la convalescente que voici...

Heurtal eut un geste de confusion délicate; il venait de sauver Mme Mareuil, qu'une fièvre typhoïde très grave...

— Votre caractère, reprit Mareuil, l'estime publique que vous avez su mériter, l'avenir certain qui vous attend, tout cela nous dicterait une réponse favorable, n'en doutez pas, si je ne me trouvais devant des engagements d'honneur qui me forcent à décliner, avec regret, votre proposition. Simone est fiancée.

— Je l'ignorais, dit Heurtal avec un léger retrait du corps, sous le coup qui l'atteignait en pleine poitrine.

— J'aurais dû vous le dire, répliqua bonnement Mareuil. Mais quoi! Nous ne nous connaissons que depuis trois mois à peine. Et pendant deux mois la santé de ma femme a été mon unique préoccupation. Ensuite j'ai dû voyager, pour mes affaires en retard, je suis revenu d'hier; et — ajouta-t-il avec un peu de malice, — vous n'avez pas perdu de temps puisque nous causons ici, en amis.

— Je suis extrêmement peiné, dit le jeune médecin. Si j'avais pu supposer...

— Simone, dit le père, est fiancée depuis deux ans à M. de Kervoz, officier de marine; des raisons de carrière et la nécessité pour mon futur gendre de raffermir sur mer une santé un instant compromise, la jeunesse aussi de ma fille nous ont fait ajourner le mariage. Il doit être célébré cet hiver.

— Mon ami,... intervint avec douceur Mme Mareuil.

— Oui, dit l'industriel brusquement, d'un ton de maître. Je sais ce que tu voudrais me dire!

Et se tournant vers Heurtal avec franchise:

— Ma femme n'a jamais vu avec enthousiasme cette union. L'égoïsme maternel, bien légitime après tout... Un gendre qui voyage au loin, ou qui peut emmener sa femme en quelque poste d'Extrême-Orient, cela ne fait pas son affaire. Que voulez-vous? Simone a agréé son prétendu. On a échangé les paroles...

— Mais notre fille... murmura Mme Mareuil.

Cette fois son mari fronça les sourcils:

— Simone est une enfant. Et je dois à mon nom, à mes principes d'homme loyal en affaires de faire honneur à ma signature. Que penserait de moi le docteur, si je prenais l'initiative de rompre, sans raison, sans motifs valables, un accord probe et qui engage la conscience de deux familles?

Heurtal s'était levé, un peu pâle, mais un pli de volonté brave entre les sourcils. Oui, il souffrait. Il souffrait cruellement, car il tenait à Simone et il lui semblait bien qu'il ne lui était pas indifférent. Allons, de l'énergie! D'abord, il ne désespérait jamais de rien: un médecin n'en a pas le droit, lui qui lutte contre la maladie et la mort. Et à mettre les choses au pis, il s'inclinait devant l'injuste destinée. En effet, Mareuil ne pouvait parfaire à sa parole.

— Croyez-bien, déclara-t-il d'une voix attristée, mais ferme, que je vous comprends. Je n'ai pas de chance, voilà tout. Il ne me reste qu'à prendre congé de vous.

— Non, mon cher Heurtal, non. Nous devions faire demain l'ouverture de la chasse dans mes terres: nous la ferons! Je n'entends pas perdre une amitié comme la vôtre. Prouvez-moi, en restant des nôtres aujourd'hui et demain, que vous êtes un homme. Votre amour pour Simone, que diable, n'est pas si ancien que vous ne preniez vite le dessus! Restez, je vous ferai faire une chasse superbe.

Heurtal n'hésita que quelques secondes. Son orgueil, le besoin d'attester qu'il saurait se montrer stoïque lui firent répondre:

— Soit, je reste votre hôte jusqu'à demain.

— A la bonne heure, dit Mareuil.

Et par-dessus la table il tendit au docteur une virile poignée de mains.

Réflexions intimes

Celui-ci, une demi-heure après, se promenait avec une noire tristesse dans le parc: être seul, ne plus échanger avec les gens de propos indifférents, savourer dans la solitude son deuil! Ah! il n'aurait pas cru souffrir autant! Que c'est bête et mal fait, la destinée! Jamais il n'aimerait une jeune fille comme il aimait Simone! Elle avait quelque chose de si simple, de si droit, de si pur! Elle ne ressemblait pas à tant d'autres de ses pareilles, coquettes, artificielles, occupées de papotages ou de flirts, éprises de chiffons. Instruite, parfaite musicienne, sentant la beauté de l'effort, s'intéressant à beaucoup de choses, elle

L'OBSESSION

Alors, un coup de feu retentit. Et un silence affreux et lugubre pesa (Page 327, col. 2.)

eût été la compagne parfaite, l'associée de choix.

Et sa beauté, sa grâce harmonieuse lui parurent plus dignes encore de regrets.

Par moments, il se disait :

« Mais est-ce que je ne rêve pas. Pourquoi ce mariage se ferait-il ? Elle est fiancée. Oui, c'est entendu. Mais si elle aimait moins M. de Kervoz qu'elle se l'imagine. Si elle n'est plus une enfant aujourd'hui, — en cela, son père est aveugle, — elle était bien jeune il y a deux ans, quand elle a accepté de lier sa parole. A dix-huit ans, le cœur s'ignore. Elle en a vingt, à présent. Qui sait si, d'avoir été si longtemps absente, l'image de ce jeune homme ne s'est pas effacée seulement, dans son souvenir, à elle.

« Pourquoi, quand nous avons eu l'occasion, au chevet de sa mère, d'échanger de trop courtes mais amicales conversations, ne m'a-t-elle pas dit qu'elle avait un fiancé ? C'eût été bien naturel, pourtant. Et est-ce que je me trompe en étant persuadé qu'elle éprouve un peu mieux que de la sympathie pour moi ? Sans doute, elle me sait gré d'avoir soigné sa mère comme s'il se fût agi de la mienne. Mais si réservée qu'elle soit, ou je suis fou, ou il y a autre chose... Et si cela existait, si vraiment elle ressentait pour moi, sans même l'avouer, un peu de ce que je ressens pour elle... pourquoi l'avenir nous serait-il barré ?

« Parole donnée ; oui, c'est sacré. Mais encore serait-il bon d'examiner ce cas de conscience de très près ? Ne vaudrait il pas mieux rompre les fiançailles en avouant loyalement que le cœur, dont après tout on n'est pas le maître absolu, a évolué, qu'on a pu de bonne foi se tromper sur la nature de ses sentiments ? Tout ne vaut-il pas mieux qu'un mariage tenu pour accomplir sa parole, et où on apporte des regrets et des désillusions précoces ?

« Oui, s'affirma Heurtal. Seulement, il faudrait qu'elle m'aimât ! Et quand même, songea-t-il avec découragement ; son père, qui doit sa fortune à sa probité reconnue, ne souffrirait jamais qu'elle manquât à une promesse donnée. Il commande, ici. Sa femme, sa fille lui obéissent aveuglément. Irais-je troubler inutilement le cœur de Simone, la pousser à entrer en lutte avec une volonté qui, je le sais d'avance, la briserait, l'engager dans une voie d'incertitudes et de souffrances ? Non, je ne le ferai pas, je ne le veux pas. Ce serait mal ! »

Et malgré cela, l'espoir insidieux et tenace, plus fort que tous les raisonnements, irréductible parce qu'il est la vie, lui soufflait :

« Et si elle l'aimait pourtant ! »

VOUS PARTEZ, M. HEURTAL ?

Heurtal en était là de ses réflexions quand, au tournant d'une allée, il se rencontra avec Mademoiselle Mareuil qui, en jupe de flanelle blanche et corsage de linon brodé, souliers plats et sa raquette de tennis à la main, revenait du fond du parc, rose et animée de la récente partie.

— Seul, Monsieur Heurtal ? Pourquoi nous avez-vous abandonnés, les Vernille et moi ? Nous avons dû jouer à trois, c'est beaucoup moins agréable.

Heurtal s'excusa, assez maladroitement, car le regard, le sourire de Simone le troublaient prodigieusement. Il s'informa :

— Et Monsieur et Madame Vernille ?

— Ils sont sortis par les champs faire une promenade avant le dîner. Il fait si beau.

Heurtal ne s'en était pas même aperçu. Pourtant, c'était l'automne étincelante, rouge et verte, l'ardeur de septembre, le ciel vif, la verdure décolorée déjà, quelque chose d'intense et de radieux, le périssable éclat de la saison si belle. Il ne voyait que Mademoiselle Mareuil, grande et souple, sa jeunesse si noble, son visage de candeur. Elle répéta :

— Où étiez-vous donc ? Vous qui êtes un combattant redoutable ou un partenaire précieux...

La malice de ces mots n'enlevait rien à la cordialité charmante du ton. Il répondit :

— J'exprimais à Monsieur votre père et aussi à M^{me} Mareuil mes regrets d'abréger mon séjour ; car demain soir...

— Vous partez, Monsieur Heurtal !

Simone dit cela vivement ; ce cri de regret spontané et de surprise déçue touchèrent délicieusement le jeune homme. Il répondit en baissant la voix.

— Il le faut, Mademoiselle.

Elle le regarda, comme elle regardait les gens bien en face. Devina-t-elle ? Savait-elle ? Elle rougit, puis avec sa netteté d'esprit habituelle, qui ne se payait jamais de demi-raison, elle précisa :

— Mais vous reviendrez nous voir ?

— Je ne crois pas, Mademoiselle.

— Ah !

Elle était devenue singulièrement grave. Elle marchait à ses côtés avec une grâce d'attitude altière. Elle dit simplement :

— Pourquoi ?

— Je songe à quitter le pays.

— Vous vous y plaisiez, cependant.

Il ne répondit pas, embarrassé par cette objection directe. Elle s'arrêta et lui dit :

— C'est qu'alors vous avez un chagrin, Monsieur André ?

Elle ne l'appelait d'ordinaire que par son nom d'Heurtal : pourquoi l'intimité de ce petit nom ? Il la ressentit comme une caresse.

— Oui, Mademoiselle, j'ai un grand chagrin.

— Et... vous ne pouvez pas me le dire ?

Il la contempla : tout le désir et tout le regret de la situation cruelle qui lui était infligée se débattirent en lui :

— Non, Mademoiselle.

Il y eut un silence. Elle était courageuse et elle ne reculait jamais. Elle fonça droit à l'obstacle :

— Et ce chagrin, mes parents le connaissent ?

Il n'eut que la force d'incliner la tête affirmativement.

Elle avait compris. Une lueur vive passa sur son visage, puis un nuage l'assombrit. Heurtal frémit de percevoir cet orage intérieur. Elle se détourna vers lui et d'une voix douce et sérieuse :

— Vous avez été très bon pour ma mère, vous l'avez sauvée ; je ne l'oublierai jamais. Vous ne laisserez ici que des amis, Monsieur Heurtal.

Elle le salua d'un signe de tête profond, et de son pas de jeune déesse s'éloigna, le laissant plus désolé encore, de sentir à plein tout ce qu'il perdait en elle. Il se dirigeait vers sa chambre, afin de se mettre en smoking ; on attendait d'autres hôtes ce soir, le colonel Rétoil et les Dollemont : le breack venait d'aller les chercher à la gare. Bons fusils, le colonel et Dollemont ; quand à la jolie Suzanne Dollemont, à éviter demain ; un fusil chaud ! Elle avait envoyé, l'an dernier, une dizaine de plombs dans le gras du mollet de son voisin de battue.

Comme Heurtal allait traverser le petit salon, il s'arrêta, en apercevant, à travers la glace sans tain, M^{me} Mareuil qui, très agitée, disait à Simone, entrant derrière elle :

— Figure-toi, une surprise incroyable... Ravaut (c'était le régisseur), qui sur sa motocyclette a été chercher à la gare un pâté de canards d'Annecis que nous attendons pour dîner, vient, en revenant dare-dare, de me prévenir que nous aurons ce soir un hôte inespéré. Quelqu'un qui... que... tu ne devines pas ?

Par discrétion, Heurtal se fût éloigné mais il n'en eut pas le temps ; et curieux malgré lui, il entendit la fin de la phrase :

— M. de Kervoz... ton fiancé.

— Mon fiancé !

La voix saisie de Simone, son trouble ne purent échapper à Heurtal. Comment s'esquiver maintenant ? Au risque d'être aperçu, et se tenant, d'ailleurs, sur le pas de la porte du grand salon, prêt à disparaître, il entendit encore ces mots prononcés par M^{me} Mareuil.

— Tu ne dis rien ? Oui, je n'en reviens pas... Sans prévenir... Et le plus étonnant est qu'il n'a pas voulu, malgré les instances de Ravaut, monter dans le breack qui ramène nos amis. Il a préféré venir à pied, ce qui fait qu'il ne sera là que dans trois quarts d'heure.

Heurtal s'éclipsa précipitamment, honteux d'avoir entendu cette conversation ; le sang lui battait avec violence aux artères. Ce second coup était plus rude encore que le premier, parce qu'il entraînait l'irréparable.

M. de Kervoz survenant, c'était l'atout final d'une partie irrévocablement perdue pour lui, Heurtal. Paré du prestige du retour, fort de ses droits, bénéficiant de l'émotion, de la joie qu'il allait causer, l'officier de marine entrait ici en vainqueur.

Heurtal songea à fuir. Son orgueil se redressa, par bonheur, et le maintint. Il n'était pas fâché, d'ailleurs, de voir de près son rival heureux, de le mesurer d'un regard ; et qui sait !...

MÉDECIN ET OFFICIER

Il ne descendit au salon qu'après le second coup de cloche qui annonçait aux hôtes du château le dîner. Son premier regard fut pour un grand jeune homme à barbe blonde, aux yeux bleus très clairs, qui debout contre la cheminée, s'entretenait d'un air contenu avec M^{lle} Mareuil, délicieuse en sa robe rose à peine décolletée, le cou d'une blancheur de lait sous une de ces écharpes Liberty qui passeraient dans l'anneau d'une bague.

Heurtal baisa la main de M^{me} Dollemont, échangea un vigoureux shake hand avec le mari, un autre avec le colonel. M. Mareuil s'avança et dit :

— M. de Kervoz, le fiancé de ma fille... Le docteur André Heurtal, qui a sauvé, tout simplement, la vie à ma femme.

M. de Kervoz s'inclina, non sans froideur. Une expression concentrée donnait à son visage régulier et assez beau un aspect particulier, qu'Heurtal attribua à une secrète jalousie.

Qui sait si l'officier de marine n'avait pas entendu parler des assiduités du médecin, et si ce retour imprévu ne répondait pas à un espoir ou à une crainte de surprendre quelque chose?

En tout cas aucune sympathie ne rapprocha les deux hommes.

— Madame est servie, annonça le vieil Eusèbe, le maître d'hôtel, qui venait d'ouvrir la porte à deux battants.

A table, Heurtal s'assit entre la petite Mme Vernille, intarissable et coquette bavarde, ce qui le dispensait de faire des frais, et Hubert, un garçonnet de huit ans, le frère de Simone. A l'autre bout de la table, il apercevait M. de Kervoz et la jeune fille, dont il ne rencontra pas une seule fois le regard. Une douleur jalouse l'étreignit. C'était donc fini des belles heures où son âme s'ouvrait à toutes les illusions de l'amour.

Il épia à la dérobée le visage expressif de Simone et crut y lire un bonheur calme et réfléchi.

« Voilà ma condamnation », songea-t-il. Plus d'une fois, pendant cette soirée, il allait interroger l'âme secrète qui s'exhalait de ces traits émouvants; et, comme il arrive aux amoureux, sa certitude désolée devait se changer en doute, osciller vers d'invraisemblables espoirs, refluer au marasme le plus noir.

Ce qui le frappait le plus était l'air singulier de M. de Kervoz. Il semblait prêter la plus grande attention à ce qui se disait autour de lui. En même temps il paraissait la proie d'une hantise intérieure. Le fracas d'une cuiller, échappant aux mains d'une femme de chambre et sonnant sur le pavé de mosaïque, le fit sursauter nerveusement.

Heurtal, constatant aussi qu'il se passait parfois la main sur le front comme pour exorciser une migraine rebelle, inclina à croire que M. de Kervoz pouvait bien être neurasthénique.

Puis, il ne put s'empêcher de sourire à ce diagnostic et se moqua franchement de lui-même. Allait-il déprécier son rival? Neurasthénique ou non, M. de Kervoz avait de l'allure, une distinction évidente; et l'intelligence qu'il portait sur son visage, quoique empreinte d'un orgueil déplaisant, pouvait séduire.

Dans ce milieu de haute bourgeoisie riche, où seul le colonel Rétoil montrait une frappe de beau et pur métal patiné par l'âge, à côté de Dollemont qui ressemblait à un dogue bon enfant et de Vernille qui, trop bien mis, accusait un snobisme frivole, M. de Kervoz tranchait fortement.

Tout à coup la voix cordiale de M. Mareuil s'éleva :

— Comment, Kervoz, mon ami, vous ne faites pas honneur à cette poularde truffée, honneur de notre basse-cour?

L'officier de marine tressaillit en s'entendant interpeller, et avec une contrainte visible, fit valoir une excuse banale : peu d'appétit, le voyage...

— Mais vous ne buvez pas non plus. Mon vieux chambertin cependant mérite mieux!

— C'était un fait, remarqua mentalement Heurtal, que M. de Kervoz touchait à peine aux plats et n'avait pas encore porté son verre à ses lèvres.

— N'est-ce pas, docteur, déclara gaillardement M. Mareuil, mon chambertin est bon?

— Excellent!

JE PRÉFÈRE NE JAMAIS PARLER DE CES CHOSES

Dès qu'il eut proclamé cette vérité, — il n'eût pu s'y soustraire sans injustice, — Heurtal vit le regard de l'officier de marine se darder sur lui avec une fixité déconcertante. Prenait-il mal la plaisanterie innocente de M. Mareuil et en rendait-il responsable le jeune médecin? Peu probable; mais pourquoi diable! le toisait-il de cet air à la fois ombrageux et provocant? Heurtal n'était pas plus patient qu'un autre, mais il songea que le fiancé de Simone avait des titres et des droits qui lui manquaient, à lui. Il détourna les yeux et se mêla à une conversation animée entre le colonel Rétoil et la jolie Mme Vernille. On parlait spiritisme, manifestations fluidiques, apparitions.

Le colonel avait assisté à diverses expériences où la célèbre Eusapia Paladina s'était laissée surprendre en flagrant délit de tricherie : malheur fréquent, paraît-il, chez les plus sincères médiums. Mme Vernille manifestait, avec de petits cris, des terreurs intempestives.

Heurtal ayant par hasard regardé du côté de Simone et de son fiancé, fut surpris de voir combien le visage de M. de Kervoz s'était assombri pendant cette conversation.

Une inquiétude brillait dans ses yeux

CE QU'IL Y AVAIT SUR LA PAGE BLANCHE

Les voix ne me laissent aucun répit... On ricane sur mon passage, on m'insulte, on...

(Page 329, col. 1.)

clairs. Et Heurtal vit que Simone semblait songeuse, un peu triste.

— Moi, dit Mareuil, je ne crois qu'à ce que je vois, et je n'ai jamais vu ces forces invisibles dont on fait tant de bruit. Et vous, Kervoz.

De nouveau, l'officier de marine eut un léger soubresaut, et d'une voix grave et un peu saccadée, plus énervée que ne semblait le comporter cette question :

— Si j'y crois? Je suis bien forcé d'y croire! Mais je préfère ne jamais parler de ces choses.

Un léger malaise suivit, et la conversation dévia vers la chasse du lendemain.

Elle servit de prétexte, — ces messieurs devant se lever à quatre heures du matin, — pour abréger la soirée, après le bridge obligatoire et un nocturne de Chopin joué par Mme Dollemont. Heurtal, en montant à sa chambre, constata avec déplaisir qu'il avait pour voisin immédiat M. de Kervoz. Il soutint avec assurance le regard glacé de celui-ci, et après un échange de bonsoirs sans cordialité, les deux hommes s'enfermèrent chacun chez eux.

Nuit d'orage

Heurtal n'avait pas sommeil, les émotions de cette journée l'enfiévraient trop pour qu'il pût songer à goûter un repos immédiat. Il alluma sa pipe, bonne compagne de rêveries et de méditations, et songea avec une désolation plus grande à Simone.

Comme elle avait l'air sérieux au moment où l'on s'était séparé, comme elle l'avait regardé en lui serrant la main! Qu'y avait-il dans ce regard : du regret, de la sympathie, d'obscurs sentiments qu'elle ne pouvait confier?

Il eût donné beaucoup pour comprendre la mystérieuse pensée.

Et plus il songeait au contre-temps fatal, au retour inopiné de son rival, plus il maudissait l'injustice du sort. Il se comparait à ce Kervoz qu'enfin il valait bien. Son attitude avait on ne sait quoi de décevant.

Aimait-il Simone?

Il n'avait pas paru très chaleureux. Pudeur à se révéler devant des indifférents, caractère renfermé? Soit!

Mais quelque chose d'indéfinissable s'attachait à son maintien, à ses yeux où une préoccupation constante s'absorbait : on ne sait quoi d'insolite qui étonnait, déroutait et irritait Heurtal.

— Probablement, cet homme est jaloux, d'une nervosité inquiète accrue par le séjour aux pays exotiques, sous des climats malsains. J'aurais dû écouter ma première inspiration et quitter aujourd'hui même le château. Enfin, ce qui est fait est fait. Il fera jour demain. Je garderai l'attitude la plus discrète et la plus digne. Et si M. de Kervoz se donne le tort de me chercher noise, malgré le ridicule que cela prêterait à tous deux, eh bien, il trouvera à qui parler!

Sur ces résolutions, Heurtal secoua sur un des chenets sa pipe pour en faire tomber la cendre. Puis il prit une revue médicale et essaya de s'intéresser à une étude sur les auto-intoxications hépatiques. Mais si passionné qu'il fût pour son métier, il ne parvint pas à s'intéresser à sa lecture.

L'image adorable de Simone le poursuivait, et cette sensation-là était odieuse, — il ne pouvait la séparer de l'image obsédante de son fiancé.

— Si encore elle devait être heureuse, se dit-il, je m'immolerais avec plus de résignation. Mais le sera-t-elle? Je ne sais pourquoi, je n'ai pas confiance. J'ai des doutes d'essence incompréhensible, des appréhensions que je serais incapable de formuler. Heureuse, elle n'en avait pas l'air, quand nous nous sommes quittés. De quoi ont-ils causé? Qu'a-t-il pu lui dire qui l'ai rendue ainsi pensive? Si elle devait se marier pour être malheureuse, ce serait abominable à penser, et je ne le tolèrerais pas.

Il réfléchit :

— Et que penses-tu, mon pauvre André. Que penses-tu, en vérité? C'est simple et formel comme la Fatatité antique. Sois un homme, comme le disait le brave Mareuil!

Il finit par se coucher et vers deux heures du matin seulement il s'endormit.

Il rêva qu'il était en chasse depuis des heures : ayant parcouru des labours, des landes, des bois, des champs, il marchait maintenant sur une grande route où des chariots lointains roulaient avec un bruit de sourd tonnerre; puis il vit le ciel s'obscurcir de gros nuages et l'orage approcher. Il tonnait. Un coup de foudre le réveilla. Il tendit l'oreille, croyant entendre le bruit de la pluie; ses oreilles bourdonnaient encore.

— Ce serait fâcheux pour demain, murmura-t-il, pour tout à l'heure plutôt. Quelle heure est-il?

Il fit craquer une allumette.

— Trois heures.

Il alla à la fenêtre, tira les rideaux et entrebailla les volets.

La pleine lune donnait sur les pelouses et la cour d'honneur toute blanche de gravier. La nuit était magnifique, le ciel limpide.

— J'ai décidément rêvé, se dit-il, et il allait se recoucher quand il entendit un bruit analogue à celui de son rêve; on roulait des meubles dans la chambre voisine, on entendait leur râclement contre les murs et leur grincement sourd sur le parquet. Drôle d'idée a M. de Kervoz de faire le déménageur en chambre!

Tout à coup, on frappa à sa porte, Il ne connaissait pas la peur, il alla ouvrir, à peine vêtu et se trouva en face M. Mareuil, son bougeoir à la main.

— Quels sont ces bruits? demanda celui-ci très inquiet.

Heurtal, d'un geste d'ignorance, indiqua la pièce à côté. M. Mareuil ressortant frappa à la porte de Kervoz.

— Henri, êtes-vous souffrant?

On n'entendit aucune réponse, et un choc sourd retentit, au bois même de la porte comme si une barricade s'élevait.

— Henri! Ouvrez, c'est moi, Mareuil!

Alors une voix étranglée par l'angoisse cria, derrière la porte :

— A moi! A moi!

Mareuil pâlit.

— Entendez-vous. Aidez-moi, Heurtal, enfonçons cette porte!

Mais la pesée des deux hommes fut vaine, les portes du château, en bois plein, avec des serrures massives, étaient des chefs-d'œuvre de ferronnerie et de menuiserie. La voix de Kervoz rententit de nouveau, terrible :

— Laissez-moi, laissez-moi; au secours! Voulez-vous me lâcher!

— On l'égorge! exclama Mareuil. Appelez au secours. Nos amis, vite! Une hache! réveillez les domestiques... Et il hurla d'une voix de stentor à travers l'obstacle hermétique :

— Tenez bon, Henri! Nous sommes-là!

Déjà le colonel accourait, puis Dollemont en bras de chemise, et sa femme affolée en peignoir rose. Heurtal avait déjà sonné l'alarme; aidé d'un jardinier, il s'était emparé d'une grande échelle et, courant dans la cour, il l'appliquait contre le mur, sous la fenêtre de Kervoz, afin de forcer le passage de ce côté et de barrer la retraite au meurtrier. Nul doute, il s'agissait d'un assassinat : on n'eût pas sans cela barricadé la porte.

Devant celle-ci, Mareuil s'acharnait; on n'avait pas trouvé de hache, il frappait à coups de barre de fer, tandis que le colonel, avec un ciseau à froid et un marteau, s'efforçait de briser la serrure.

De nouveau la voix gémissante de Kervoz s'éleva :

— Pitié, pitié pour moi! Je ne veux pas mourir!

— C'est horrible! murmura Mme Dollemont prête à s'évanouir.

Alors un coup de feu retentit. Et un silence affreux et lugubre pesa. On entendit un des chiens du château qui aboyait : puis des coups sonores, un fracas de bois et de verre qui s'émiettent, un cri de stupeur, et la voix de Heurtal qui grondait, au dedans de la pièce :

— Vite, vite, sautez dans la pièce, gardez la fenêtre, que personne ne puisse se sauver par là.

— Heurtal, c'est vous, qu'y a-t-il, un malheur? cria M. Mareuil.

— Un grand malheur. Attendez que je débloque la porte.

C'est par là qu'il s'est sauvé...

Il y eut un nouveau fracas de meubles renversés, le roulement d'une commode ou d'une armoire déplacée; enfin la porte s'ouvrit, Heurtal s'effaça et les assistants, Mareuil en tête, qui se précipitèrent dans la chambre, virent Kervoz étendu au pied de son lit non défait, dans une mare de sang, un revolver à côté de lui.

Le jardinier, le cocher, le régisseur Ravaut, avec son fusil à la main, gardaient la fenêtre grande ouverte sur le ciel nocturne et la splendeur lunaire.

— Où est l'assassin? demanda M. Mareuil.

Heurtal répondit :

— Il n'y en a pas.

— C'est impossible!

— La chambre était vide. Je n'ai pu entrer, ces braves gens derrière moi sur l'échelle, — trop tard, — qu'après le coup de feu. La chambre était vide.

— Folie! dit M. Mareuil, il est caché sous le lit!

Le lit ne contenait rien; dessous, le vide noir. On saccagea l'armoire, on visita les placards, on scruta la cheminée :

— C'est par là qu'il s'est sauvé! cria M. Mareuil. Et aussitôt :

— Non, la cheminée est grillée! C'est impossible! Je ne connais pourtant pas de passage secret.

On sonda les murs, on percuta les parquets.

Il était évident qu'aucun être humain n'avait pu s'échapper par là.

Alors une apparition tragique eut lieu : sur le seuil de la chambre, toute droite, très pâle, Simone, accompagnée de sa mère bouleversée, demanda :

— Dites-moi tout. M. de Kervoz est mort, n'est-ce pas ?

Heurtal n'eut pas la cruauté de répondre. Il s'était élancé devant le cadavre pour le masquer.

Il ne lui avait fallu qu'un instant d'examen, au premier moment, dès son entrée, pour s'assurer de l'irréparable.

— Retire-toi, mon enfant, dit doucement M. Mareuil.

— J'ai eu un pressentiment, père, en entendant le coup de revolver qui m'a réveillée ; j'ai eu une vision : M. de Kervoz au même moment m'est apparu avec un visage épouvanté. Je l'ai vu, dans ma chambre, qui s'est éclairée sans lumière, je l'ai vu, tel qu'il est vêtu en ce moment. Il m'a regardée fixement et s'est évanoui dans le noir.

M. Mareuil regarda sa fille avec désespoir : est-ce qu'elle devenait folle, elle aussi ?

Heurtal intervint avec une fermeté affectueuse.

— Retirez-vous, mademoiselle. Vous ne pouvez plus rien pour le malheureux.

Mme Dollemont, Mme Vernille joignirent leurs instances à celles de Mme Mareuil. Simone céda, après s'être agenouillée un moment auprès de son fiancé et l'avoir contemplé avec une pitié grosse de larmes. On l'emmena, tremblante, mais se raidissant pour ne pas défaillir.

— Ah ça, docteur, que se passe-t-il donc ici ? murmura M. Mareuil frissonnant malgré lui. Ce ne sont pourtant pas des fantômes qui ont tué cet homme ; et ma fille qui prétend l'avoir vu lui apparaître !

Heurtal répondit :

— Mlle Simone a cru le voir. Ces phénomènes télépathiques semblent avérés. Il se peut aussi qu'elle ait eu une hallucination fortuite. Elle a pu s'endormir sur des impressions anxieuses dont je soupçonne à présent la nature et qu'elle vous confiera. Vous l'interrogerez !

— Mais Kervoz ! Kervoz ! Mon Dieu, il faut prévenir la justice. Ravaut !

M. Mareuil se tourna vers le régisseur :

— Allez réveiller le garde champêtre et que Firmin attelle et aille prévenir la gendarmerie. Quelle fatalité ! Ou il y a eu un assassin, ou...

— Il n'y a pas eu d'assassin, dit Heurtal. Aucune voix que la sienne n'a été entendue.

— A qui donc s'adressait Kervoz en demandant grâce ?

— A des voix invisibles. M. de Kervoz était en proie au délire.

— Au délire ?

— Oui, au délire de la persécution, à une psychose systématisée. Il se croyait en butte à des ennemis, on le persécutait, on le torturait, on l'accablait d'outrages, d'insultes ; peut-être même *les voix*, — des hallucinations de l'ouïe presque inséparables de ce genre d'aliénation mentale, — lui ordonnaient-elles de se tuer !

— C'est monstrueux, murmura Mareuil, c'est effrayant ! Messieurs, je suis père ; ma pauvre fille, excusez mon émotion, aurait pu épouser un fou !... Et cet infortuné !... Mais comment, Heurtal, pouvez-vous affirmer ce que vous ignorez, après tout ? Vous n'aviez jamais entendu parler de ce pauvre garçon, vous l'avez vu ce soir pour la première fois. La preuve ! Quelle preuve donnez-vous de ce que vous avancez ?

— La voici, dit Heurtal.

MAIS PUISQU'IL N'Y A RIEN D'ÉCRIT !

Il tendit à M. Mareuil un carnet noir, qui venait de tomber de la poche de M. de Kervoz au moment où on avait relevé le cadavre pour l'étendre sur le lit.

— Mais ce carnet est vide, s'écria M. Mareuil, et le papier est blanc !

Tous les hommes qui se pressaient là avec des visages anxieux regardèrent le jeune médecin. Il reprit le carnet noir et montra à la première page un dessin symbolique, représentant un bouquet de flammes :

— Voyez ce dessin, dit-il, considérez l'aspect de ces feuilles froissées, usagées, comme si elles avaient souvent tourné sous le pouce, avaient été feuilletées, relues, récrites.

— Mais puisqu'il n'y a rien d'écrit ! cria M. Mareuil avec une sorte d'exaspération nerveuse, comme s'il sentait craquer sa cervelle.

— Regardez, dit Heurtal.

Il appliqua la première page blanche au-dessus de la flamme d'une lampe qu'avait apportée un domestique : des signes noirs, des lignes d'écriture tracées à l'encre sympathique apparurent.

— Lisez, dit-il simplement.

M. Mareuil lut tout haut :

— *Les voix ne me laissent aucun répit. Mes ennemis invisibles empoisonnent mes aliments, troublent mon sommeil, me calomnient auprès de mes chefs, veulent me pousser à bout. On ricane sur mon passage, on m'insulte, on...*

Heurtal prononça :

— M. de Kervoz était fou.

Il y eut un long et pénible silence.

M. Mareuil gémit :

— Voilà une triste histoire. Et on jasera. Que dira-t-on ? Je plains de tout mon cœur ce malheureux garçon et sa famille. Mais franchement, ce retour désastreux...

Le colonel Rétoil posa la main sur l'épaule de son ami, et avec sa noble fermeté :

— Voyons, Mareuil, montrez que vous êtes un homme.

Heurtal ajouta :

— Vous avez des amis.

Mareuil le regarda, comprit la délicate intention, la loyale fidélité de ce mot ; il serra la main du jeune homme et répondit :

— C'est vrai, Heurtal, ce n'est pas à moi que je dois songer. J'ai des amis, en effet.

Et Heurtal, frémissant et pâle, entrevit comme en songe une figure blanche, aux yeux baignés de larmes, qui s'avançait vers lui comme pour lui demander protection contre la vie, ses embûches, ses traîtrises, ses menaces.

Il devança l'avenir. Il posséderait Simone.

— Fermez cette fenêtre, dit-il. Je veillerai M. de Kervoz.

Il se sentait ce devoir envers celui qu'il remplaçait.

Les autres se retirèrent, avec un respect pour la mort dont la présence se rappelait à eux, de son inexorable et funèbre hantise. Et les deux destinées des rivaux de Simone restèrent en présence, l'une close à jamais, l'autre en marche vers la beauté de la vie, de l'effort, du travail, de l'amour.

PAUL MARGUERITTE.

INUTILE EFFORT

Mais la pesée des deux hommes fut vaine... (Page 327, col. 1.)

L'ESPRIT A L'ÉTRANGER. — De l'influence du dimanche, par ALFRED LEETE

SATURDAY

Du Mont-de-Piété à la campagne

MONDAY

De la campagne au Mont-de-Piété.

Mon filleul (1)

par Henri Lavedan de l'Académie Française (2)

Chez le parrain, place du Palais-Bourbon, le matin.

— Toi ici? Je ne t'attendais pas. C'est demain que tu devais venir?

— En effet, c'était bien demain le jour de notre petit remuement d'idées, mais comme demain je me trouve empêché et que je n'ai pas voulu cependant perdre cette seule occasion du mois où j'entends de si bonnes vieilles choses couler de votre bouche, mon parrain...

— Tu es venu aujourd'hui?... tu es charmant! Et que fais-tu donc demain sans indiscrétion?

— Je m'absente pour une huitaine.

— Où vas-tu?

— A Strasbourg.

— A Strasbourg! Tu vas à Strasbourg?

— Eh bien oui. Qu'y a-t-il là de si extraordinaire?

— Rien.

— Je vais même vous annoncer autre chose. C'est que vous m'accompagnerez.

— Non. Ah non, mon petit! Ne me demande pas cela. Partout où tu voudras, mais pas à Strasbourg!

— Pourquoi?

— Comment. Pourquoi? Tu ne le devines pas?

— Non... Ah... si! C'est à cause de... la guerre...? la guerre avant nous?

— A cause de ça? Mon Dieu, oui... la guerre avant toi? la guerre pendant moi. Ça n'est pas pour autre chose, quoique tu me le permettes, — que je me défends Strasbourg.

— Compris... Quand même!! Déroulède... Je n'y pensais plus.

— Y as-tu seulement jamais pensé?

— Pas beaucoup, je l'avoue...

— Tu n'as donc pas de patriotisme?

— Si. Mais...

— Mais quoi? Parle?

— Je vais vous faire de la peine et du mal...

— Tu te vantes. Ne crois pas que ta manière de déraisonner sur d'aussi graves questions soit de nature à me frapper! Tu peux émettre les théories les plus extravagantes sur l'idée de patrie. Cela m'est égal.

— Tant pis! Si vous m'aimiez, ça ne devrait pas vous être égal.

— Je t'aime, mais c'est justement par affection pour toi que je ne veux pas te prendre au sérieux quand tu dis des sottises.

— Je n'ai pas encore soufflé mot.

— Ou que tu vas en dire.

— Attendez donc au moins que ça soit fait. Raisonnons. J'ai mon patriotisme et vous avez le vôtre.

— Je n'en connais qu'un.

— Si vous voulez. C'est le même. Mais selon l'âge, l'époque, le milieu, le moment des générations, il offre un caractère différent. Le patriotisme de 1869 n'avait rien à voir avec celui de 1830, ni avec celui de 1804, ni avec celui de 1792. Vous êtes un patriote de 1871 et moi j'en suis un de 1911.

— En quoi consiste ton patriotisme?

— Il est très large, il n'a rien d'étroit, de rageur et de méfiant. C'est un patriotisme équilibré, raisonnable, lucide, dénué de passion farouche et surtout de taquinerie, qui n'est pas sous l'œil à propos de tout et de rien. Il a du sang, et à revendre, mais pas de nerfs. Il pense plus au présent qu'à l'avenir et surtout qu'au passé. Il n'est pas éperdu de rancune, de revanches et de

(1) Voir *Je sais tout* nos 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67 et 68.

représailles. Il ignore ce que c'est que de hurler et d'écumer. Il accepte ou subit l'état de choses, tel qu'il est, en s'efforçant qu'il soit le moins mauvais. Il préfère la paix à la guerre, il ira jusqu'aux limites extrêmes de la dignité nationale pour éviter les tueries, et s'il faut malgré tout entrer dans le massacre et qu'il n'y ait plus moyen de reculer, alors il marchera et il se conduira très bien, sans bondir de joie, mais avec honnêteté. Ce sera de l'ouvrage proprement fait.

— J'écoute et j'entends...; et je suis contraint de te dire, que tout ce que tu viens de m'exposer, d'un ton tranquille, en petit employé de commerce, n'a rien à voir avec la sainte fièvre qui engendre les héros du sol... Ton patriotisme, mon bon enfant, perd presque le droit d'arborer ce beau nom tellement il se révèle sage, commode, terre à terre, pleutre et docile à tout avaler. Ton patriotisme qui se pique de n'être pas une sentinelle avancée, n'est même pas un garde national! Ce n'est rien, c'est le bien-être de la minute et la mollesse de l'heure érigés en principe et en système, le programme du repos à tout prix, de la paix par tous les moyens. Que dirais-tu d'un solide gaillard chargé de défendre ta maison, qui te tiendrait d'une voix paterne, les propos suivants : « C'est entendu, monsieur, je garde la maison, et les bois qui l'entourent, mais je dois prévenir monsieur que je ne veux à aucun prix avoir d'histoire avec personne, surtout avec les voisins. Hé mon Dieu! si par-ci par-là ils viennent me chercher noise, chasser sur vos terres, voler une poule, braconner, faire un tas de petits dégâts, n'exigez pas que je prenne feu, que je m'embusque des nuits pour les pincer, que je les traîne en justice et vous assomme de rapports sempiternels... je trouve ça mesquin et sans élégance. Si l'on vous raconte qu'il y a même certains de vos voisins, réputés pour être vos ennemis, que je fréquente cependant parce que je les trouve gentils et qu'après tout, personnellement, je n'ai rien à leur reprocher, ne vous en étonnez pas. Je comprends la garde et la surveillance d'une façon beaucoup plus haute et plus digne. Ne se soucier de rien, tourner le dos aux difficultés, vivre bien avec tous, laisser dire et laisser faire, tout aplanir et arranger avec des mots, des promesses, de la belle humeur et des souhaits, voilà la seule et la vraie méthode. Maintenant n'ayez crainte! Si jamais, au bout de tout cela, il arrivait que, pris tout à coup d'une idée de visite ou de tournée, une fois par hasard, je trouvasse quelqu'un de couché dans votre lit en votre absence, ou la main aux boutons de votre coffre-fort, je le prierais de filer et tout de suite, et si j'étais attaqué le premier (jamais ça n'est moi qui commencerai!) je vous garantis qu'une fois forcé de défendre ma peau, je ne la laisserais pas entamer et que ce jour-là, mais celui-là seulement, je cognerai en votre honneur et je serai un lion... » tu penserais, j'en suis sûr, que tu as là un... fichu garde?

— Pas du tout, mon parrain! je penserais, que c'est un homme pondéré, qui a de la philosophie, et qu'avec sa tolérance il m'évite peut-être bien des soucis et des tracas que je n'eusse pas manqué de récolter avec un turbulent, toujours aux aguets et le fusil chargé! Pas de fusil chargé! Ça ne part jamais ni quand, ni comme, ni sur qui on veut.

— Possible. Mais un fusil qui n'est pas chargé, tout prêt à partir, n'est plus un fusil. C'est une canne, une flûte, un jouet, un objet à pendre à un clou par une bretelle, tout ce que tu voudras, excepté une arme. Comment ne comprends-tu pas que le patriotisme, ainsi que toutes les vertus, ne peut être efficace et servir qu'à la condition d'être exercé et entraîné continuellement, même quand il n'y a pas lieu? On a beau se dire dans la glace avec des yeux terribles : « le jour où on ne pourra plus faire autrement que de se battre, je me battrai », on se trompe, on ne se battra pas, ou alors on se battra très mal. Le courage et l'énergie veulent une longue et rude éducation. Il faut s'habituer longtemps à l'avance aux idées et aux événements pour être capable de les entreprendre et trouver la force de les exécuter et personne n'est brave et résolu sur commande, un jour, à six heures moins vingt. Voilà pourquoi je déclare néfaste ta façon de concevoir les sentiments de la patrie, en les faisant reposer sur une bonne base de pacifisme. On n'aime fort et puissamment quelqu'un ou quelque chose, que si à l'idée d'amour s'ajoute et s'adapte aussitôt l'indispensable idée de défense, de protection. Pas d'amoureux qui ne soit belliqueux. La première pensée qui doit venir naturellement à celui qui possède un bien précieux c'est qu'on va le lui prendre, et la seconde, de se mettre en état de le garder. Aussi est-ce un étrange raisonnement que celui de certaines gens de ce temps-ci qui, ne pouvant ni n'osant

encore nier et repousser tout haut la guerre, prétendent non seulement ne pas l'affaiblir mais encore la préparer par un programme diamétralement contraire dont « tout à la paix » est la démoralisante devise et le cri mou. Non, jamais on ne le dira trop! il n'y a pas deux ni trente-six patriotismes, celui des commerçants, celui des rentiers, celui des intellectuels, celui des financiers, celui des juifs, celui des catholiques, celui du peuple et celui des messieurs, il n'y en a qu'un.

— Le chauvinisme...?

— Eh mon Dieu! je ne l'aurais pas risqué... mais puisque tu m'y pousses, va, ma foi, pour le chauvinisme, car s'il comporte des excès, je suis tranquille au moins sur la nature de ces excès, sur leur source et sur leur but... je sais que ce ne sont que des intempérances de qualités et des boursouflures de vertu et je suis bien forcé de les préférer alors aux autres excès plus redoutables du scepticisme et de la veulerie. Je vois deux cordes, une tendue et l'autre lâche. Mon choix est fait, je n'hésite pas.

— La corde trop tendue claque.

— Peut-être, mais l'homme vigoureux qui a su si bien la tendre, la renoue toujours, tandis que la corde flasque me certifie que son archer est plus faible et dénoué qu'elle et que son drapeau pendant n'est qu'un torchon.

— Tout ça, mon bon parrain, c'est des gros mots oratoires et des images de discussion, mais ça ne prouve rien.

— Je te demande pardon. Cela prouve que l'idée de patrie, par sa nature et son essence, ne peut manquer d'être indissolublement liée et attachée à l'idée de guerre. Elles sont jumelles. Il ne faut pas craindre la guerre. Le fait de l'envisager n'implique pas la nécessité d'être querelleur, bravache et provoquant, mais il n'exige pas le devoir d'être pusillanime et de s'endormir sur des oreillers de prudence. Tout comme il serait fou de proclamer la guerre et de ne rien faire pour s'y préparer; il est illogique et coupable de tout faire pour se préparer à la guerre, d'y consacrer son temps, son argent, les efforts incessants d'un peuple en affirmant, le sourire aux lèvres, que c'est pour la frime, qu'il n'y aura plus jamais de guerre, que personne n'en veut et que nul n'ignore aujourd'hui que les armements ne sont partout poussés à ce degré de perfection et d'extension que parce qu'ils ne doivent pas servir! On ne fait des canons et des explosifs que pour qu'ils éclatent en temps de paix sur ceux qui les manient! On ne fait des sous-marins que pour qu'ils plongent, pacifiquement et mortellement, dans nos rades et en vue de nos côtes!... Ainsi ne parlez jamais d'une guerre, je ne dis pas désirable, mais seulement possible, vous ferez l'effet d'un monstre? Le soldat et l'officier qui, de nos jours, sans y mettre aucune passion politique, ou fureur mauvaise, — mais ainsi que le forgeron demande à forger, — rêvent de se battre, sont considérés comme animés d'un mauvais esprit. On est dans l'armée, depuis quelque temps, pour ne pas se battre, pour ne pas faire la guerre. La guerre, c'est les grandes manœuvres, qu'est-ce qu'il vous faut de plus? J'exagère... sans doute. Mais il faut toujours exagérer pour avoir raison. Enfin, le patriotisme est atteint, diminué...

— Pas du tout, encore une fois... Il est en voie de transition, il s'allège... il se modifie...

— Je connais... oui... *il est à un tournant*... eh bien, quand on est à un tournant, c'est qu'on risque de revenir en arrière, ce qui s'appelle battre en retraite, en tout cas, ce n'est pas par des tournants qu'on avance!

— Mais si...! les grands tournants... dans l'espace.

— Les aéroplanes!... Les circuits!... Je les attendais! La conquête de l'air...

— Certainement... Le voilà mon patriotisme! C'est une de ses formes... et une fameuse forme, vous me l'avouerez!

— Parbleu, oui! je l'avoue... et je crierai volontiers avec toi, que tout ce que nous voyons, quand nous regardons en l'air, est admirable, mais...

— Mais quoi? quoi? Toujours vos restrictions!...

— Toujours... Mais ça ne suffit pas! L'aviation ne doit pas nous étourdir et nous griser au point de nous faire croire qu'elle tient lieu de *tout*, que, grâce à elle, nous n'avons plus rien à souhaiter, rien à espérer, rien à regretter. L'air et sa conquête n'absorbent pas le patriotisme, et les ailes ne dispensent pas des bras ni des jambes. Gardons-nous de changer la patrie de place. Évidemment, l'air d'un pays appartient à ce pays, et ceux qui disent que « l'air est à tout le monde » profèrent une bêtise. L'air de France est français, et l'air d'Angleterre anglais, et le voisin n'a pas plus de droits sur le *dessus* d'un pays étranger que sur le *dessous*, et cependant, ce n'est pas en l'air qu'est exclusivement et spécialement la patrie. On ne naît pas en l'air.

— Ça viendra.
— On ne meurt pas en l'air.
— Si. Depuis quelque temps.

— Enfin les églises, les tombeaux, les souvenirs, la maison paternelle et le foyer ne sont pas en l'air. Tout ça est en bas, à terre. La patrie n'est pas dans les nuages, et ne flotte pas au gré des courants. C'est un article de racines. La patrie c'est le sol, arrosé, fécondé par le sang de ses enfants...

— Eh bien? quand un aviateur tombe et se tue, est-ce que ce n'est pas le sol qui le reçoit et boit son sang?

— Certainement. C'est bien pourquoi le sol, urne du sang et de tous les sacrifices, doit nous être deux fois plus sacré, et rester la *vraie*, la *première* et la *seule* patrie, la maternelle, celle qui renferme les ossements et les épées des vieilles générations, celle qui peut montrer des cendres, celle qui est bien délimitée, par de solides, visibles et tangibles frontières. Ah! que je n'aime donc pas ces cris qu'arrachent à quelques-uns nos exploits aériens: « Plus de fortifications désormais! Plus de frontières! Toutes ces barrières des temps anciens sont supprimées! C'est le progrès, le règne de la grande paix fraternelle qui commence! Finis les petits compartiments des monarchies! Finies, les Pyrénées des Rois et les Rhins des Empereurs! Finies même les frontières naturelles, les digues de montagnes et les fossés de fleuves! Plus de jalousies, de rivalités, plus de patries!... rien qu'une! » Autant dire pas du tout.

Faisons donc attention à cette tendance, — néfaste pour l'idée de patrie, — de l'internationalisme aérien.

— Mais oui... Mais vous n'y êtes pas, mon parrain!... Il ne s'agit pas de réduire et de supprimer la patrie. Au contraire, en s'élançant d'elle et en s'en détachant par moments, on l'agrandira; on la promènera partout, avec le drapeau. Le drapeau c'est une aile, il demande à voler: plus haut il est, mieux il flotte et claque. Il a besoin, lui aussi, de prendre de l'air un peu, et de voir du monde... Il avait jusqu'ici les pointes des mâts et les clochers, notre génération fera mieux pour lui, elle veut le planter dans le ciel.

— Soit. Mais pas trop haut, hein? pour que d'en bas on continue de le bien voir?

— N'ayez pas peur. Et tenez! je vais vous dire un secret, parce que je suis sûr que vous le garderez.

— Comme une sentinelle!...

— Savez-vous pourquoi je vais à Strasbourg?

— Non.

— Buvez-moi bien. Un de mes amis, un aviateur célèbre, éprouvé, — je ne vous révélerai pas son nom, — m'a confié son intention d'aller, — sans en aviser personne autre que moi, — jusqu'à Strasbourg.

— Jusqu'à Stras...?

— Oui, mon parrain!... Et là, à huit cents mètres, de planer en rond au-dessus de la cathédrale.

— Qu'est-ce que tu me racontes là?

— La vérité. Il m'a dit: « Mon petit, je tâcherai d'arriver comme le bolide, vers les 6 heures du soir. Ah! par exemple je ne traînerai pas. Aussitôt au-dessus du Munster, trois petits tours et puis s'en va. » Il pense que ça éclatera vers jeudi prochain ou vendredi, si le temps est beau...

— Oh! Oh! Oh! Mais c'est fou! c'est sublime! c'est...

— Alors, vous pensez si je veux être là pour voir ça, moi, de la place Kléber, les mains dans mes poches, perdu comme un benêt, dans la foule?

— Oui... oui...

— Eh bien! qu'est-ce qui ne va donc pas chez vous, mon parrain! Vous êtes tout pâle!

— Je ne dis pas non! Mais alors... sapristi... ton... ton ami... j'espère au moins qu'il va se coller une banderole, une queue de cerf-volant tricolore de dix mètres de long?

— Vous voilà tout de suite! Le chauvin! pas sérieux! Non, mon parrain, ça serait une gaminerie et un manque de tact... Non. Mon ami m'a dit: « Je ne ferai aucune gaffe, aucune manifestation... je ne lancerai rien... Je me contenterai, après l'avoir bien roulée et ficelée, de laisser tomber ma carte routière. Une carte d'Alsace. »

— Sa carte de visite! Oh le brave garçon!... S'il fait ce coup-là... Non!... Et... Tu pars demain?

— Demain matin.

— Embrasse-moi. Je pars avec toi.

— Quand je vous le disais, que vous viendriez à Strasbourg!

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie Française

LA MONTAGNE D'OR

L'EXAMEN D'UNE PÉPITE

Le chercheur d'or vient de trouver une pépite qu'il examine avec une attention compréhensible et une émotion qui ira grandissante quand il se rendra compte que sa trouvaille renferme une teneur d'or importante.

De temps à autre, la bonne étoile d'un modeste mineur se charge de rappeler au monde que notre réserve de métaux est loin d'être épuisée. Et voici qu'on signale, dans un coin perdu du Canada, la découverte d'un filon d'or qui a les proportions d'une montagne

La terre vient d'entr'ouvrir là-bas, en quelque coin perdu de montagnes arides, ou sur les rivages des marais pestilentiels, un pactole aux pépites étincelantes.

Et l'on s'élance à la curée, prêt à braver la faim, la soif, les fauves, décidé à risquer sa vie pour arriver des premiers sur les nouveaux champs d'or, résolu à tout, — et parfois au crime, — pour ne pas se laisser devancer par des rivaux.

C'est un de ces accès de *gold-fever* qui vient d'éclater à l'autre bout du monde, dans la Colombie Britannique, aux environs d'une ville que vous chercheriez vainement sur les cartes les plus complètes. Ne vous étonnez pas de cette lacune! Prototype de ces « villes-champignons » qui

naissent du jour au lendemain dans le Far-West et le Canada, Stewart n'a pas douze mois d'existence. Mais qui n'admirerait la précocité de la jeune cité? Sa population s'élève déjà à cinq mille âmes; et, le long de ses rues à peine tracées, trois banques, deux églises, trois théâtres, dressent leurs pignons de planches au-dessus des huttes où logent de futurs millionnaires.

LA FIÈVRE DE L'OR

L'historique de la plus récente explosion de *gold-fever* peut être exposé brièvement. Dans le courant de juin dernier, le bruit se répandait à Stewart que deux mineurs, hâves et faméliques, venaient de se présenter au *registrar's office* (bureau officiel), pour accomplir les formalités d'usage et faire valoir leurs droits à une concession minière. Des oreilles indiscrètes surprenaient les propos enthousiastes de l'essayeur public, à qui les deux mineurs avaient soumis des échantillons de minerais d'or : à premier examen, ces roches annonçaient une teneur de 200.000 francs à la tonne!

Les mineurs heureux sont loquaces. Nos deux hommes, épuisés par des mois de privations, s'abandonnaient bientôt aux confidences, entre deux coups de whisky. Oui! Ils avaient découvert un nouvel Eldorado, là-bas, de l'autre côté de l'énorme glacier de Bitter-Creek, de la Rivière-de-l'Amertume!

Le soir même, dix, vingt, cinquante prospecteurs bouclaient leurs havresacs et partaient à l'aventure. Deux jours plus tard, Stewart avait perdu un millier de ses habitants, pressés de planter leurs poteaux de prise de possession, leurs *stakes*, aux abords du trésor. La fièvre éclatait, violente, intense. Averties par le télégraphe, Vancouver, Prince-Rupert, Victoria, Seattle, toutes les villes du littoral, à cent lieues à la ronde, dépêchaient à leur tour vers Stewart des bandes d'aventuriers. Sur les paquebots en partance, les moindres places d'entrepont se vendaient aux enchères!

Mais, déjà, la fièvre gagnait le Canada, les Etats-Unis, l'Europe. A Londres, dans es premiers jours de juillet, les bureaux du représentant de la Colombie Britannique étaient assiégés du matin au soir par des centain es d'hommes de tous âges et de tou tes conditions, anxieux d'apprendre par quels moyens les plus rapides ils pourraient gagner Bitter-Creek. Si la longueur du voyage, — une vingtaine de jours, — n'effrayait aucun d'eux, bon nombre se lamentaient d'en apprendre le coût : cinq ou six cents francs pour atteindre Stewart, et le double de cette somme pour couvrir la suprême étape et arriver à Bitter-Creek avec l'outillage et les provisions indispensables.

A Stewart, dès le mois de juillet, tout était hors de prix. Un cheval de charge, qui pouvait valoir 500 francs avant le *rush* (l'élan de la foule), en valait désormais cinq mille! Une malheureuse canoë d'Indien se vendait 150 livres sterling, soit 3.800 francs! Et les vivres étaient à l'avenant. Qui dira les fortunes qu'accumulèrent en quelques semaines les bons hôteliers de Stewart? Une côtelette de mouton trouvait acquéreur à quinze francs! Un œuf, à cinq! Et tout assoiffé qui ne pouvait pas faire tinter un dollar sur le comptoir se voyait refuser un verre de whisky!

C'est que les nouvelles reçues quotidiennement de Bitter-Creek n'étaient pas de nature à diminuer l'afflux de *gold-seekers*. Nous n'en citerons ici que les plus sensationnelles. Un prospecteur, nommé F. Lade, vendait sa *claim* (concession de 1.500 pieds carrés) 400.000 francs comptant à un des spéculateurs accourus. Un pauvre Irlandais, qui avait, dès les premiers jours, abandonné le cabaret de Stewart où il exerçait les modestes fonctions de laveur de vaisselle pour courir aux champs d'or, trouvait un syndicat prêt à lui verser un demi-million, mais refusait cette somme, préférant exploiter lui-même sa concession. Et un Canadien du nom de Galloway, vendait deux de ses *claims* 600.000 francs, en se réservant la propriété de sa troisième concession.

Puis, éclatait la grosse, la très grosse nouvelle : Bitter-Creek constituait une véritable *Montagne d'Or!* Le long de la vallée courait un énorme filon dont on avait pu suivre les affleurements sur une longueur de trente-quatre kilomètres!

Dans le monde entier, l'information produisit une sensation énorme. L'aventure de 1849 allait-elle se répéter? Verrait-on des milliers d'émigrants se précipiter vers cette vallée aride des montagnes Rocheuses au risque d'y mourir de faim? Prudemment, sagement, le gouvernement Canadien fit afficher ou publier dans les principaux journaux des deux continents des rapports qui, sans démentir l'information, la taxaient d'exagération.

Mais tous les communiqués officiels resteront sans effet sur l'enthousiasme du chercheur d'or : il garde l'ardente conviction qu'il suffit de se rendre à Bitter-Creek pour en rapporter une fortune. Et soyez certains qu'au retour du printemps, quand les cimes neigeuses qui forment rempart autour du trésor seront redevenues accessibles, d'interminables caravanes d'apprentis millionnaires

AU TRAVAIL

Deux mineurs, assis devant leur tente, lavent du quartz pilé pour en extraire les pépites. — A gauche, F. Lade, qui a déjà vendu sa concession pour un demi-million. — A droite, Jimmy Lydden, autre mineur enrichi en quelques jours.

EN ROUTE VERS LE PACTOLE

A la nouvelle qu'un gigantesque filon d'or venait d'être découvert à Pitter-Creek, des bandes de chercheurs d'or s'élancèrent à sa conquête. Le rocher noirâtre aperçu à droite indique la région où l'or fut tout d'abord découvert. A gauche, la main d'un mineur présente une des pépites trouvées au début de la récente explosion de gold-fever *(fièvre de l'or).*

s'achemineront vers la Montagne d'Or!

Combien, dans le nombre, qui n'atteindront pas la Terre-Promise, qui mourront de faim ou de froid à la traversée des gigantesques glaciers! Et combien d'autres qui, après avoir triomphé de tous les obstacles, devront rebrousser chemin en constatant que le gisement ne tient pas ses promesses, ou que les bons terrains sont déjà accaparés! Et ils s'estimeront heureux, ceux qui pourront repartir pour la terre natale sans avoir à gagner, en de viles besognes, le prix du voyage de retour. Les petites villes minières pullulent d'anciens professeurs, de médecins, d'avocats, qui, trompés par leur mauvaise étoile, économisent sou à sou le prix de l'évasion en travaillant comme garçons de bar, ou pis encore, en servant de domestiques ou de cuisiniers à des mineurs fortunés.

Pour un prospecteur qui *strikes it rich*, qui trouve le bon filon, calculez qu'il en est 999 autres qui échouent; et jugez s'il ne faut pas être fou pour céder à l'attrait de la fièvre de l'or!

IL N'Y A PAS DE ROSES SANS ÉPINES

J'ai goûté à cette fièvre, à ses émotions, — à ses déceptions aussi. Et je ne vois pas quelles considérations pourraient m'empêcher de proclamer que la vie d'un chercheur d'or, avec ses labeurs et ses dangers, est l'une des existences les plus enviables, pour un homme jeune et robuste. Parti à vingt ans comme secrétaire d'un ingénieur de grande expérience, M. Félix Charlaix, qu'un syndicat anglo-français avait chargé d'étudier des terrains aurifères signalés dans l'intérieur du Darien (Amérique du Sud), j'ai connu la vibrante et triomphante sensation qu'éprouve le mineur, quand, remontant péniblement le lit d'un torrent, il s'arrête pour laver dans un plat de bois quelques pelletées de sable, et qu'il voit soudain briller au bord du récipient des grains d'or natif.

Evoquer ces souvenirs personnels, c'est exposer comment on découvre une mine. Que ce soit là mon excuse! Je prends l'aventure à ses débuts réels, à Panama, d'où une goélette italienne, le *Garibaldi*, nous emportait vers la Haute-Tuyra, non sans s'être enlisée six ou huit fois sur des bancs de sable où d'énormes crocodiles semblaient guetter la complicité d'un mauvais coup de vent.

Nous voici enfin à Pinogana, village de nègres et d'Indiens, où Charlaix organise la caravane, achète des mulets de charge, recrute quelques porteurs. Un Irlandais, le seul blanc fixé dans ce pays perdu, nous guidera vers Cana, le coin des Cordillères où nous aurons à découvrir le nouveau Pactole. Ah! si nous acceptions les légendes des indigènes, nous serions sûrs de notre affaire! Un vieux chasseur de pécaris ne vient-il pas de m'affirmer que l'or est si abondant dans cette région que « ça se découpe au ciseau! »

Armés de haches et de coutelas, nos hommes n'avancent qu'en se taillant un passage à travers l'épaisseur de la forêt vierge; et c'est indiquer que nous ne cheminons qu'à pas comptés. Et que d'incidents qui retardent encore notre marche, par exemple, quand une mule roule au bas d'un précipice, et qu'il faut la remonter à grands renforts de bras et de cordes! Et les nuits passées à la belle étoile, entre les grands feux dont les reflets tiendront les jaguars à distance! Un chiffre, qui me revient en mémoire, résumera quelques-unes des difficultés que nous eûmes à surmonter : dans la même journée, nous dûmes traverser cinquante-huit torrents ou rivières, avec de l'eau jusqu'au pommeau de la selle.

D'autres « petits ennuis », propres aux pays vierges des régions équatoriales, nous attendaient à Cana. Le jour, nous ne pouvions faire un pas dans la brousse sans rencontrer des serpents de toutes tailles, depuis l'énorme boa jusqu'au mignon *siete-pasos*, petite vipère dont la morsure inflige une mort foudroyante. La nuit, des chauves-souris vampires rôdaient autour de nos hamacs, nous obligeaient à dormir tout bottés, la tête enveloppée dans des serviettes-éponges, et se vengeaient sur nos chiens et nos chevaux, dont elles suçaient traîtreusement le sang.

Mais qu'importaient ces petits ennuis! Et comme nous nous soucions peu d'avoir à varier notre menu de conserves avec de la viande de singe et des ragoûts d'iguane! N'avions-nous pas, dès les premières *batées*, découvert de l'or dans les moindres *quebradas* dont les eaux limpides mugissaient sur les flancs de la montagne? Un chercheur d'or endurerait le purgatoire et l'enfer, en échange d'une abondante récolte de grains jaunes!

Maintenant que nous avions reconnu la richesse des alluvions, il s'agissait de mettre à jour le filon d'où les eaux des torrents avaient arraché ces paillettes et

A LA RECHERCHE DU PRÉCIEUX MÉTAL

En haut, un camp en pleine forêt. — En bas, deux mineurs commencent à exploiter leur concession.

ces pépites. L'initiative du *gentleman adventurer* cédait le pas à la science de l'ingénieur. Patiemment, méthodiquement, minutieusement, Charlaix se mettait en chasse. Une pierre roulée au bas d'une pente, la coloration d'une roche, les menus grains de pyrite mêlés au sable, autant d'indices qui n'échappaient pas à son regard de vieux mineur, tandis que nous arpentions dans tous les sens la montagne couverte d'une forêt impénétrable.

Puis, un jour, il prit une feuille de papier, indiqua des points de repère topographiques, y traça une ligne droite orientée N.-E.-S.-O., si j'ai bonne mémoire. Cette ligne, c'était la place et l'orientation du filon.

Il n'eut pas le loisir d'assister à son triomphe : une maladie, engendrée par la fatigue et les privations, le rappelait en France. Mais, six mois plus tard, à l'endroit précis qu'il avait indiqué sur son plan, au fond de la galerie creusée sur son ordre...

Je revois encore l'expression

hébétée de notre maître-mineur antioquien, Valentin Estrada, quand, un matin, il se précipita dans ma case, et qu'il posa sur ma table son grand chapeau de feutre rempli de morceaux de roche :

— *Mira, Senor! El oro! El oro!*

Le filon était découvert! Sur ma pauvre table fabriquée avec une caisse d'emballage, le chapeau du mineur avait renversé un amas d'or!

Mais il faut convenir que le hasard joue un rôle plus actif que la science dans la découverte des grandes mines. Voici comment fut mis à jour un des plus riches gisements aurifères du Nouveau-Monde.

Selon les usages locaux, un pauvre nègre de Ciudad-Bolivar (Venezuela), accablé de dettes, avait vendu sa liberté à un marchand, qui l'employait à faire du charbon de bois au fond des forêts. Le malheureux *peon* emportait des provisions pour un mois, construisait ses meules, puis, rapportait son charbon.

Mais, un jour, il rapporte avec sa récolte une étrange confidence : il a trouvé sous une pierre cette poignée de pépites qu'il remet loyalement à son maître. Et il offre un marché dont les avantages devraient séduire l'âpre créancier : qu'il lui rende sa liberté, et ils exploiteront la trouvaille en association. L'homme consent, avec une joie sournoise. Et les voilà en route vers le placer. Mais le nègre a remarqué que des ombres les suivent à distance, sous les arbres de la forêt, et il comprend : on le tuera comme un chien, dès qu'il aura livré son secret. A d'autres! Il feint de perdre son chemin.

Le soir même, il allait secrètement exposer son cas à deux ou trois négociants indigènes, qui, successivement, lui riaient au nez. Mieux inspiré, un petit papetier français écoutait son récit, payait ses dettes, et formait une petite société d'études en faisant appel à quelques compatriotes.

Mais les fonds rassemblés s'épuisaient vite : la nature de la mine — une *poche*, en terme de métier — exigeait des efforts imprévus. On raconte qu'un des actionnaires du tenace papetier repoussa son nouvel appel de fonds, et que, dans une explosion de colère, il déchira devant lui ses actions, qui, à l'entendre, n'auraient jamais que la valeur du papier. Or, quelques années plus tard, ces mêmes actions valaient chacune *plusieurs millions!*

Une des mines d'or les plus riches du monde était en pleine exploitation à l'endroit même où avait fumé la meule du pauvre charbonnier, qui prenait rang parmi les multi-millionnaires d'Amérique!

VICTOR FORBIN.

LA VIE DANS UN PAYS NEUF

La diligence postale distribue le courrier dans des boîtes accrochées aux arbres par les mineurs du voisinage. — Bitter-Creek, vieille de six semaines, possède déjà une église... faite de quatre poteaux et d'une toile!

W.-H. HUNT, célèbre peintre anglais, fondateur avec Millais de l'école préraphaëlite, auteur du *Triomphe des Innocents*, vient de mourir. Il était né à Londres en 1827.

M. ET MME JOHANNES JOERGENSEN devant le portail de la basilique de Saint-François-d'Assise, à Assise. Th de Wyzewa, à qui on devait une traduction du *Saint François d'Assise* de Joergensen, publie de l'écrivain danois les émouvants *Paysages franciscains*.

ALBERT VANDAL, de l'Académie française, historien très estimé, auteur de *Napoléon et Alexandre Ier* et de l'*Avènement de Napoléon*, mort le 30 août. (Phot. Femina.)

TÊTE D'ÉTUDE, par Vasquez Diaz, qui a fait en juillet-août, à Saint-Sébastien, une exposition générale très remarquée.

LA STATUE DE LA FAYETTE, inaugurée à Versailles, en août, devant toute la colonie américaine de Paris et de Versailles.

BUSTE DU GÉNÉRAL MICHEL, par F.-V. Cogné, exposé au dernier Salon. Le gén. Michel était le comm. en chef des grandes manœuvres.

LA COUVERTURE DU « RÊVE », d'Emile Zola, dans sa nouvelle édition, illustrée par R. Lelong.

« LES BUCHERONS », par Millet. — La Collection des Peintres Illustres s'enrichit d'un très intéressant *Millet*, le fameux peintre de l'*Angelus*, avec 8 hors texte en couleurs.

« LE PETIT BUVEUR », de Murillo. — Couverture du vingtième volume des Peintres illustres, avec 8 très beaux hors texte.

Pierre Valdagne, toujours « très Parisien », publie un nouveau livre des plus piquants, *Les bons ménages.* (Phot. Femina.)

Henri Bouvelet, le charmant poète du *Royaume de la Terre.* (Phot. Femina.)

André de Fouquières publie un petit bréviaire de la vie mondaine telle qu'elle devrait être : *De l'art, de l'élégance, de la charité.*

René Robinne, à qui est décerné le Prix Sully-Prudhomme pour 1910. (Phot. Femina.)

Frémiet, le grand statuaire, de l'Institut, auteur de *Jeanne d'Arc* (place des Pyramides), né à Paris en 1824, mort le 10 sept. (Phot. Femina.)

Inauguration du médaillon de Gabriel Vicaire, gravé dans le rocher de Ploumanach. — En haut, le joueur de biniou; en bas, les membres du Comité, parmi lesquels MM. Le Goffic, Durocher, etc., et les amis du poète des *Emaux bressans* et de *Fleurs d'avril.*

M. Léon Gauthier. *Plan en relief de l'enceinte du Temple.*

L'Histoire de France par le document. — M. Léon Gauthier, archiviste aux Archives Nationales, a eu l'excellente idée d'entreprendre la publication des pièces originales relatant ou commentant les faits historiques. Dans son fascicule sur *Louis XVI*, on trouve son testament autographe, sa lettre de demande de sursis, la lettre du bourreau Samson, le procès-verbal de l'exécution, etc.

M. Jules Claretie au moment de sa nomination comme administrateur de la Comédie-Française. — M. J. Claretie publie le 13e vol. de sa curieuse *Vie à Paris* et *Quarante ans après*, émouvantes impressions d'Alsace et de Lorraine. (Voir notre article page 285.)

Autres livres nouveaux. — *Dans les jardins et dans les villes*, recueils de jolies impressions, par Edmond Pilon. — *Comment se conduire dans la vie*, par le Dr Toulouse. — *La gloire de Dom Ramire*, une vie au temps de Philippe II, par Enrique Larretta. — *Le roi de Galade*, ingénieux conte bleu, d'André Arnyvelde. — *Figures françaises*, critique et documents, par E. Gaubert. — *Clairs horizons*, charmants poèmes de Mme Amélie Mesureur.

Mlle Provost si remarquée dans *Comme ils sont tous*, à cause de son jeu charmant et de ses piquantes toilettes. Phot. Femina.

Bisaïeule. — Composition de *Femina* où la grande tragédienne regarde trois générations. Nous donnons en couverture le portrait de Sarah Bernhardt, par Chartran.

Mme Pierat, la principale interprète de *Comme ils sont tous*, la jolie comédie d'Aderer et Ephraïm (Comédie-Fr., 5 sept.)

Représentation aux arènes de Béziers d' « Héliogabale », pièce de M. Déodat de Severac pour la musique et de M. Emile Sicard pour le texte. Beau succès pour les deux auteurs.

Alfred Poizat, l'auteur dramatique bien connu, dont on a applaudi l'*Electre* à la Comédie-Française, fait paraître *Saül* et *Antigone*, beaux drames en vers. (Photo Félix)

M. Francell, le charmant Télémaque du *Mariage de Télémaque*, à l'Op. Com. (Phot. Bert.)

Mlle Rudeaux, l'un des 1ers prix de comédie du Conservatoire Femina-Musica. (Ph. Femina.)

G. Montignac, l'auteur de *Miss Tartelett*, nouvelle pièce des Matinées du Théât. Femina.

Georges Thurner, l'auteur applaudi et charmant du *Bluff* (que nous avons publié), du *Passe-Partout*, de *Mariage d'Etoile*, etc., meurt à 32 ans, (16 sept.) (Ph. Manuel.)

Mlles Zénistra, Lavigne, Louys — Mme X. Leroux-Héglon — *Mlles Bunel, Brun, Paquereau, Prochasson*

La classe de Mme Xavier Leroux-Héglon. — La classe de déclamation lyrique, que dirige avec une si indiscutable autorité Mme Xavier Leroux-Héglon, a remporté les plus beaux succès aux concours du Conservatoire Femina-Musica. (Phot. Femina.)

Mlle M. Trelli. Mlle Debrys. Mme Hilda Fertal. Mme Villeneuve. Mme Carollali.

Au Conservatoire Femina-Musica. — Trois premiers prix ont été décernés dans la classe de déclamation lyrique : à Mlles Debrys, Trelli et Mme Carollali. Deux prix hors concours : Mmes Hilda Fertal et Villeneuve, qui sont déjà de vraies artistes. (Phot. Femina.)

Pelléas et Mélisande à l'abbaye de Saint-Wandrille. — Maurice Maeterlinck, le grand poète, a eu l'heureuse idée de donner, devant quelques invités, une représentation de son œuvre si dramatique *Pelléas et Mélisande*, dans le parc, les fossés, les couloirs de son abbaye de Saint-Wandrille. C'était sa femme, Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck, qui jouait Mélisande avec sa grâce et son originalité habituelles ; Pelléas était M. René Maupré. (Phot. Femina.)

Réouvertures. — L'Ambigu reprend le *Vieux Caporal*, les Bouffes la *Dame de chez Maxim's*. — *Chantecler* continue sa belle carrière à la Porte-Saint-Martin avec Dorival et Mlle Deraisy.

LA PLACE DU DELTA, PAR BARWOLF

LE SALON D'AUTOMNE

Par Louis Vauxcelles

Le Salon d'Automne est désormais classé comme la manifestation artistique la plus hardie ; cette année, les expositions d'ensemble lui donnent un intérêt particulier qu'augmente encore la production tout à fait intéressante des peintres qui y prennent part

Les peintres et les statuaires sont des gens insatiables.

Il y avait déjà le Salon des *Artistes Français*, le Salon de la *Société Nationale*, le Salon des *Indépendants*, celui du Cercle Volney, celui de « l'Épatant », sans compter les mille et un salonnets qui s'échelonnent, de la Toussaint au Grand Prix, dans les mille et une galeries parisiennes.

Et les peintres et statuaires, estimant que cela ne suffisait point, et que nous ne contemplions point assez de batailles navales, de Lédas au cygne, de Salammbôs au python, de Napoléons à Austerlitz, de bruyères en fleurs, de bouquets de pivoines et de portraits de divettes, ont éprouvé le besoin de nous doter d'une Exposition supplémentaire !

A dire le vrai, ce Salon-là est une invention excellente, utile, et qui marquera dans les annales de l'histoire de l'art contemporain.

SUR LA TERRASSE DE VERSAILLES, PAR STETTLER

Estimant avec justesse que l'anecdote picturale et l'effigie mondaine sévissent plus que de raison dans les officiels Salons printaniers, et que l'absence de tout jury, de toute sanction, permet aux *Indépendants* de juxtaposer à côté de charmantes toiles, hardies, fraîches et lumineuses, les plus sottes outrances et les plus dommageables niaiseries, les fondateurs du *Salon d'Automne* ont voulu, si j'ose risquer cette expression vulgaire, prendre le « dessus du panier » des autres Salons, les écrémer.

Le jury du *Salon d'Automne* n'est pas constitué par des spécialistes; des gens de lettres, des critiques d'art, des connaisseurs y figurent. Rien de plus équitable. Les jurys de peinture, composés uniquement de peintres, sont vite faussés par l'esprit de coterie; et puis un technicien ne voit, n'admet que sa propre technique; il est sans pitié pour celle de son voisin. Les critiques et les collectionneurs sont au contraire — ou doivent être — exempts et libérés de toutes ces routines. Croyez-vous qu'un écrivain d'art comme M. Élie Faure, qu'un administrateur comme M. Henry Marcel, ou un amateur, tel M. Olivier Sainsère, ne soient pas merveilleusement aptes à juger des paysages, des statuettes ou des broderies?

Que les lecteurs de *Je sais tout* nous autorisent maintenant à leur servir de cicerone dans les salles de l'actuelle Exposition.

Rompant résolument cette fois-ci avec les préjugés hiérarchiques et les barrières esthético-administratives qui relèguent les arts appliqués, les travaux des décorateurs, des artisans et des ornemanistes, au-dessous des œuvres peintes ou modelées, le *Salon d'Automne* de 1910 s'affirme avec courage un Salon d'Art décoratif

Ce sont les Munichois qui ouvrent le feu. J'oubliais tout à l'heure de vous dire que le *Salon d'Automne*, éclectiquement international, conviait chaque année des étrangers à exposer au Grand Palais : ce fut successivement le tour des Russes, des Finlandais, des Belges, des Italiens. Aujourd'hui

LE BOIS DE SAINT-CLOUD, PAR BLOOS
Tous les Parisiens reconnaîtront, non seulement les lignes familières de la grande allée du parc de Saint Cloud, mais aussi le fourmillement habituel du dimanche.

L'ÉTUDE, PAR BORCHARDT

voici les Bavarois, non point les peintres bavarois, mais les meubliers, céramistes, ferronniers et dinandiers, conduits par les architectes des bords de l'Isar.

Vous savez qu'un mouvement moderniste et rationaliste très intéressant se dessine depuis quelques années dans la capitale de la Bavière; on y construit des maisons et des meubles adéquats aux goûts, aux besoins, aux mentalités de 1910; on s'efforce de réagir contre la coutume des copies et des pastiches des styles d'antan. Hé! bien, ce sont ces tentatives d'une brûlante actualité que les visiteurs du *Salon d'Automne* sont admis à examiner. Elles ont déjà figuré à l'Exposition de Bruxelles; les revoici en plein Paris. Les goûterez-vous ou bien vous insurgerez-vous contre leur monotonie rectiligne? Je me garderais bien de vous influencer... A vous, lecteurs, et surtout lectrices habituées à parer votre *home* selon votre esthétique personnelle et votre goût, de vous prononcer en toute indépendance. Pour ma part, j'avoue que ces appartements munichois, plus sévères qu'intimes, m'intéressent, mais ne me requièrent point. Il n'est tel pour causer, comme on cause en France, — où la conversation est enjouée, variée, et effleure sans pédantisme les sujets les plus graves, — il n'est tel, dis-je, qu'un salon ou un boudoir français; la délicate sociabilité de l'esprit s'y meut et s'y épanouit; ces salles bavaroises manquent de charme, de joie. Je sais bien que nos invités se targuent de leur « gemutlichkeit ». Soit. Mais nous avons notre façon à nous de savourer la quiétude douillette de notre maison et l'intimisme de notre foyer.

Ce n'est pas à dire que les ensembles

MADEMOISELLE M.-L.-J., PAR LÉVI-STRAUSS

Ce portrait d'enfant est, par l'expression et l'intensité naïve du regard, une des plus belles œuvres du Salon d'Automne.

AU BORD DE LA MER, PAR GAUDISSART

de MM. Emmanuel von Seidl, Niemeyer, Riemerschmind, Berndl, etc., soient dénués de valeur. Tant s'en faut. Il y a chez eux de la discipline, de la logique, de la cohésion. Fait défaut ce je ne sais quoi qui donne à nos appartements leur grâce et leur subtile atmosphère.

S'opposant aux ensembles munichois, les ensembles exposés par nos décorateurs français, MM. Charles Plumet, Majorelle, Bigaux, Eugène Gaillard, Jallet, Sue, Jaulmes, Groult, Baignières, etc., suscitent la plus instructive comparaison. Nos nationaux sont moins militarisés, mais leur fantaisie est plus désinvolte. Quoi de plus charmant que le mobilier pour chambre d'enfant conçu et réalisé par cet aimable humoriste qu'est M. André Hellé?

Savez-vous rien de plus exquis, de plus inattendu, de plus capricieux, et pourtant bien traditionnel, que la décoration murale de M. Pierre Bonnard? Ce sont des « singeries » dans l'esprit de celles de Gillot, d'Audran et de Watteau.

Les panneaux de M. José-Maria Sert sont d'une ordonnance fastueuse sans le moindre apparat théâtral; quant à M. Maurice Denis, il est vraiment le triomphateur du *Salon d'Automne*. Depuis la mort de Puvis de Chavannes, il ne nous avait pas été donné de contempler d'aussi sereines compositions murales que ses panneaux en voussure et plafonds pour une salle de musique. Les harmonies gris cendré, feuille morte et bleu tendre y sont adorables; les figures se groupent en arabesques cadencées; les modelés des corps sont sensibles. En un mot, c'est un pur délice.

D'autres décorateurs doivent être cités avec ceux-là : M. Gaudissart, qui s'essaie, après M. René Piot, à rénover l'art incomparable et rayonnant de la fresque; Mlle Dufau, dont l'imagination est brillante et le savoir raffiné; M. Vallotton, très critiqué cette année, mais de qui chacun se plaît à reconnaître la force et la science de dessin; MM. Vuillard, Alexandre Urbain, Jean Peské, Lombard, Blanchet, Verhœven, les uns classiques et pondérés, les autres

PORTRAIT DE MADEMOISELLE POLAIRE, PAR DREYFUS GONZALÈS

Nombreux sont les artistes qu'a tentés la physionomie si expressive de la célèbre actrice. L'allure et l'énergie de ce nouveau portrait en feront certainement un des succès de l'Exposition.

audacieux jusqu'à ne point s'effrayer d'être rangés parmi les « fauves ».

D'excellents passages sont dûs à MM. Charlot, Marquet, Laprade, Diriks, Lacoste, Olivier, Mme Georgette Aguttes, MM. Camoin, René Juste, la Villéon, Dufrenoy, Altmann, Jacques Blot, Max Camis, Barwolf.

Les peintres de figures se nomment ici MM. Guérin, Othon Friesz, Manguin, Manzana-Pissarro, auteur d'un portrait de Mme *Lucie Delarue-Mardrus*. M. Félix Borchardt, l'impressionniste allemand si apprécié à Paris, a simplifié son faire qui gagne en intensité expressive; MM. Lepape, Simon Bussy, Tharkhoff, Lévi-Strauss, Le Beau, Van Dongen, Durenne, affirment des tempéraments opposés, des sensibilités différentes, et nul n'est indifférent.

Les natures-mortes, fleurs, intérieurs sont dûs aux pinceaux de Mmes Roboa, Charmy, Lisbeth, Delvolvé-Carrière; de MM. Déziré, Valtat, Lopisgich, Francis Jourdain, Challée.

Peu de statuaire, mais la qualité est notable. Qu'il nous suffise de signaler les noms de MM. Rodin, Maillol, Bourdelle, Pierre Roche, Rembrandt Bugatti, Albert Marque, Duchamp-Villon, Walbaum, Soudbininne.

Et vous n'aurez pas un moindre agrément à découvrir, agréablement mêlées aux œuvres des coloristes et des tailleurs d'images, les poteries de MM. Massoul et Decœur, les larges dessins de M. Maxime Dethomas, les eaux-fortes de Bernard Naudin, les « bois » de M. Beltrand.

En un mot, le *Salon d'Automne* qui est le « clou » de la rentrée d'octobre, tient pleinement ses promesses. Il nous offre un bouquet polychromé, éblouissant et d'un parfum qui ne s'oublie plus, même quand on a respiré les pâles fleurettes anémiées et étiolées de l'académie, — surtout quand on a respiré celles-là.

LOUIS VAUXCELLES.

FLEURS, PAR LOPISGICH

LÉON MORANE monte le 7 septembre à 2.582 mètres (Meeting du Havre) et gagne le Prix de la Vitesse, 12 m. 48 secondes. Il ne détint ce record de la hauteur qu'un seul jour, Chavez atteignant le lendemain 2.582 mètres.

DE PARIS A LONDRES. — John Moisant et son mécanicien Filleux sont allés de Paris jusqu'à 15 milles de Londres en monoplan, avec escales à Amiens (16 août), Calais (17 août) et une panne à Sittingbourne (20 août).

LE JEUNE SIMON, pour ses débuts en meeting, se classe premier dans le Prix de la Totalisation (Baie de la Seine, 1er septembre), devançant un lot de concurrents déjà aguerris.

PARIS-BORDEAUX. — L'aviateur Bielovucic, parti d'Issy-les-Moulineaux le 1er septembre à 6 h. 5 soir, arrive à Orléans à 7 h. 15; le lendemain, il atteint Angoulême et, le 3, Bordeaux (6 h. 51 de vol).

ARMAND DUFAUX, le 28 août, traverse le lac de Genève dans sa plus grande dimension, couvrant 80 kilomètres en 56 minutes 6 secondes.

CHAVEZ, recordman du monde de la hauteur (8 septembre), s'élevant d'Issy-les-Moulineaux à 2.623 mètres, soit 41 mètres plus haut que Morane.

Latham arrive a Trouville. — Le clou de la quinzaine d'aviation de la baie de la Seine était la traversée de l'estuaire qui comportait 17 kilomètres d'un aérodrome à l'autre. Le prix (attribué à celui qui aurait fait le plus grand nombre de traversées) revint à Latham qui fit 16 voyages, 272 kilomètres au-dessus des flots (à peu de chose la traversée de Marseille à Ajaccio).

Weymann reçoit les instructions d'H. Farman.

Weymann et son pilote Fay.

Paris-Puy-de-Dome. — L'aviateur Weymann tente le 7 septembre de s'attribuer le prix Michelin. Parti de Saint-Cloud à 11 h. 58 du matin avec un passager, il atterrit à Volvic à 7 heures du soir, ayant couvert 420 kilomètres. Le règlement imposait un minimum de 6 heures de parcours et le sommet du Puy-de-Dôme comme terminus. (Phot. Vie au Grand Air.

Les nouveaux fours de campagne de l'armée anglaise, toujours pratiques, à la grande joie des «hommes».

L'Arrivée du Grand Prix de Deauville (21 août, 100.000 francs). — Après une course superbe, Joie (à M. R. Levylier) dépassait Saint-Just, qui avait mené, et gagnait facilement d'une longueur devant Gros Papa, Ronde de Nuit et Reinhardt, venus à la fin.

Lord Burgoyne (à M. Edmond Blanc), vainqueur le 23 août, à Bade, du Prix de l'Avenir (1.200 mètres, 40.000 francs, 2 ans), devant Mœnus et la Bohême.

Manfred. *Clin d'œil.*

Le Prix La Rochette (poulains de 2 ans, 1.100 mètres, 20.000 francs), à Chantilly (14 septembre), est gagné par Manfred (à M. Vanderbilt), qui fit preuve d'une grande supériorité sur ses concurrents.

Brume. *Nectarine.* *Blina II.*

Le Prix La Rochette (pouliches de 2 ans, 1.100 mètres, 20.000 francs), à Chantilly (11 septembre), a été gagné par Brume (à M. Vanderbilt) d'une tête, devant Nectarine et Blina II.

Léon Georget, pour la cinquième fois vainqueur du Bol d'Or (Buffalo, 28 août.)
(Phot. Vie au Grand Air.)

Le Match Paris-Francfort. — Le 4 septembre, dixième match annuel franco-allemand, à Francfort. Les Allemands ont été battus par quatre longueurs et demie. L'équipe française était composée de Roche, Berland, Delaplane, Monniot, Rochesani, Barrelet, Lejeune frères, Frébourg, barreur.

LE 80e ANNIVERSAIRE DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE a été fêté dans tout l'Empire austro-hongrois. A gauche, François-Joseph cause avec le comte Wurmbrandt-Stuppay, président du comité de chasseurs auquel est dû l'érection du monument de droite, où l'empereur est représenté avec son costume favori de disciple de saint Hubert.

ENTRÉE PRINCIPALE DU CHATEAU DE FRIEDBERG, en Hesse, où les souverains russes ont séjourné en août, hôtes du grand-duc de Hesse, frère de la tsarine et ami du tsar.

LES GRÈVES DE BILBAO. — Les grèves de Bilbao ont longtemps inquiété le gouvernement espagnol; elles sont aujourd'hui heureusement terminées On voit ici M. Perezagua, le chef socialiste, principal fomenteur de cette grève, haraguant d'un balcon la foule des grévistes.

REGRETS

M. Gentilhomme résolut de surveiller sa femme sans en avoir l'air, puis, avant de monter se coucher, il alla dire un adieu attendri à ses jolies bottines, sa première et dernière fantaisie.

(Page 360, col. 1.)

Le Rembrandt de Viroflay (1)

GRANDE NOUVELLE INÉDITE d'Henri Duvernois (fin) (2)

(Illustrations de GÉO DUPUIS)

— Moi, ivre?

— Ou bien fou, je te laisse à choisir. Parce qu'il a été assez bête pour vendre trois cent mille francs un tableau qui vaut peut-être un million, monsieur s'imagine qu'il peut se passer toutes ses fantaisies. Des bottines rouges! Tu vas me donner l'adresse de la maison qui te les a vendues;

(1) RÉSUMÉ DU PRÉCÉDENT NUMÉRO (*Je sais tout n° 68*)

Un modeste employé de commerce, M. Gentilhomme, se voit tout d'un coup à la tête d'une fortune, grâce à la vente d'un tableau qui orna longtemps la boutique paternelle. Flairant dans l'enseigne un Rembrandt, un amateur la lui a achetée 300.000 francs. Les projets d'avenir abondent chez les Gentilhomme. Une visite interrompt ces rêves dorés, celle d'un peintre octogénaire, M. Hérouville, jadis lié avec le père de M. Gentilhomme. Accompagné de sa femme, il revient se fixer en France, après un long séjour à l'étranger. Dans la conversation, le vieillard s'avoue l'auteur de la toile qui rendra riches les Gentilhomme. Bien entendu, il ne sait rien du marché conclu la veille. Quelle alerte! Madame Gentilhomme, une maîtresse femme, combine un plan de défense : elle commence par installer le couple dans sa propre demeure.

j'irai demain, je dirai : « Monsieur, excusez mon mari, c'est un irresponsable; changez-moi ces bottines contre des bottines de son âge, des bottines de chevreau à élastiques! »

Ayant dit, Mme Gentilhomme s'en fut, claquant la porte sur le pauvre homme qui restait ahuri.

— Qu'est-ce qu'elle va bien pouvoir inventer? se dit-il.

Mme Gentilhomme, luttant pour ses trois cent mille francs, lui parut dangereuse. Il résolut de la surveiller sans en avoir l'air, puis, avant de monter se coucher, il alla dire un adieu attendri à ses jolies bottines, sa première et dernière fantaisie.

Dans la maison endormie, M. Hérouville-Patron, écrasé de fatigue, dormait déjà; son ronflement ébranlait le silence et inquiétait, dans la cour, le chien Turc...

— Je ne vais pas dormir de la nuit, se dit M. Gentilhomme, et ce sont là les premiers effets de la richesse.

Les tribulations de M. Hérouville-Patron

Le séjour de M. Blaise Hérouville-Patron et de sa famille chez les Gentilhomme fut marqué dès le début par des incidents divers. Le lendemain de son arrivée, le vieux peintre étant allé, au crépuscule, s'emplir les yeux de la poésie ambiante, fut retrouvé trois heures après, par des passants, solidement ligotté et attaché à un arbre. Il conta son aventure en ces termes :

— J'étais parti pour rêver un peu. Je suis un de ces hommes d'élite pour lesquels l'action est la sœur du rêve. Bon. Je m'en vais avec un de ces petits carnets sur lesquels je jette quelques notes d'aquarelle, commentées par quelques lignes de littérature. Car un artiste ne serait point complet s'il concentrait son activité sur un point unique. Il était dix heures. La vallée était baignée par un de ces brouillards dont Corot tira tant d'heureux effets que j'ai perfectionnés moi-même, grâce à un procédé qui me permet de faire à la fois moins flou et plus poétique. Des cloches sonnaient. A côté de moi, une vache, l'innocente bête, mugissait doucement. C'était une de ces minutes où la Muse vous baise au front, si je puis dire. En deux coups de pinceau, v'lan, j'avais interprété la sérénité mouillée de ce crépuscule et je me reposais en rythmant ce court poème :

Quand le brouillard, traînant son écharpe d'ennui,
Dissimule les fleurs sous son manteau de nuit,
Je songe, ému par tant de charme et de mystère,
Aux brouillards enfumés qu'ils ont en Angleterre.
Le voile transparent affecte un ton vermeil;
Le nuage a toujours un rayon de soleil,
Et mon cœur généreux, remerciant la France,
Se gonfle d'amour fier et de reconnaissance.

Je dois avouer qu'assez orgueilleux de cette composition j'eusse bien voulu trouver quelqu'un qui sût l'apprécier. Je crus rencontrer un auditeur en la personne d'un grand gaillard barbu jusqu'aux yeux, coiffé d'un large feutre, drapé dans une cape et qui présentait un aspect assez romantique qui n'était pas fait pour me déplaire. Je le hélai :

— Monsieur...

Il s'approcha.

En deux mots je le mis au courant. Je lui expliquai que, sociable de mon naturel, je ne pouvais garder pour moi seul l'enthousiasme créateur dont j'étais plein à cette belle minute. D'un signe de tête il me signifia qu'il m'approuvait. Je lui montrai mon esquisse et il eut un petit sifflement admiratif. Je lui déclamai mes vers... J'ai pris dans le temps des leçons de déclamation de M. Samson, l'illustre sociétaire de la Comédie-Française, plus remarquable encore comme professeur que comme acteur. « Quel dommage que tu sois si petit, me disait-il, tu as la voix des grands tragiques. » Je dois dire que ces leçons ne furent pas entièrement perdues. J'ai eu l'honneur de jouer tout seul — quelle mémoire! — *Britannicus*, en Suisse, pour un riche Américain, un peu fou, qui m'offrit à titre de rétribution... un edelweiss! Me voici donc, tout rouge, dressé sur la pointe des pieds, hurlant mon dernier vers :

Se gonfle d'amour fier et de reconnaissance.

Mon interlocuteur se ramasse comme une bête fauve, m'entoure d'une sorte de lasso et me ficelle à un arbre. Je criais bien, mais un gardeur de vaches, qui avait assisté au commencement de la scène, croyant sans doute que je continuais à déclamer, n'intervint pas. Quand je fus attaché à mon arbre :

— Bonsoir! me dit mon agresseur.

Et il s'expliqua :

— Moi aussi je suis artiste et je n'aime pas les concurrents de génie!

Les persécutions ne m'ont jamais vu craintif. Je me souviens de Galilée. Les oiseaux chantaient; la nuit tombait; mon bras gauche commençait à me faire mal. Je me préparais à passer la nuit ainsi et à dormir debout, quand une main inconnue me délivra et me voici.

APRÈS-MIDI DE PLUIE

Germain Hérouville-Patron se promenait dans le petit jardin de ses hôtes. Il écoutait le chant des gouttes sur les feuilles d'arbres, quand lui arriva, venu il ne savait d'où, le commencement d'une sonate de Beethoven. (Page 362, col. 1.)

— La France est peu sûre, émit sentencieusement Mme Gentilhomme. On est attaqué ainsi tous les jours et les feuilles n'en soufflent pas mot. On ne peut sortir qu'armé jusqu'aux dents et c'est vraiment la désolation de l'abomination.

— Blaise, gémit Mme Hérouville-Patron, retournons là-bas où nous étions si tranquilles!

— Je ne partirai que vaincu, fit M. Hérouville-Patron et je désire montrer ma peinture à ceux que l'on appelle aujourd'hui les maîtres.

Le soir, il y eut, sous les fenêtres de la paisible villa, une véritable bataille à coups de revolver. M. Gentilhomme apprit en même temps que cette mise en scène avait été imaginée par sa femme, de concert avec son fils et qu'ils avaient été aidés tous les deux par un jeune acteur, heureux de faire une bonne farce, un peu risquée. Mme Gentilhomme, luttant toujours pour ses trois cent mille francs, déployait une telle activité que son infortuné mari était comme paralysé. Se dresser en face d'elle comme le champion de la morale outragée lui parut une de ces actions excessives qui brisent une existence. Il songea au divorce. Puis il se résigna, se fiant au hasard qui remet les choses en place et défie les combinaisons les plus ingénieuses. A vrai dire, il souhaitait ardemment que le pot aux roses fût découvert et il se montrait tout prêt à écrire, comme cet autre, un éloge de la pauvreté. Il regrettait ses paquets, tel le négociant retiré regrette ses livres de comptabilité. Ses jolis paquets! Il les faisait d'un tour de main, si nets, si propres, sans une bavure de papier et les entourait si gracieusement d'une ficelle assortie! Maintenant, il se reprochait ses mains oisives, ses mains inactives et paresseuses et qu'il fourrait tristement dans ses poches...

Il y eut un après-midi de pluie. Germain Hérouville-Patron se promenait dans le petit jardin de ses hôtes. Il écoutait le chant des gouttes sur les feuilles d'arbre quand lui arriva, venu il ne savait d'où, le commencement de la sonate en ut mineur de Beethoven. La musique arrivait à ses oreilles trempée d'eau et comme à travers les larmes de la pluie. C'était de la tristesse et de l'apaisement, et c'eût été très harmonieux, si une fausse note n'avait déchiré le rideau liquide, juste à point pour lui rappeler qu'il y a dans toutes les impressions humaines une fausse note pareille. Il se secoua. C'était un jeune homme très doux, très timide, très sensible, et dont les yeux avaient une douceur particulière.

Mlle Eugénie Gentilhomme mit à une fenêtre du rez-de-chaussée sa jolie tête blonde.

— Monsieur Germain, dit-elle, permettez-moi de vous faire observer qu'il n'est point raisonnable de s'en aller ainsi tête nue, sous l'averse.

Germain s'arrêta.

— Il faut, continua Eugénie, pour aimer à recevoir ainsi la pluie en plein visage, être très joyeux ou affreusement triste...

— Je suis, fit Germain, affreusement triste.

Et il gravit le perron. Quand ils furent en face l'un de l'autre, les deux jeunes gens se regardèrent avec sympathie.

L'obstination d'un collectionneur

Germain rompit, le premier, le silence:

— Je suis en proie, expliqua-t-il, à une anxiété. Il est très difficile, très difficile, impossible, de juger ses parents. Et s'ils sont un peu ridicules, n'est-ce pas une raison de plus de les aimer et de les défendre?...

— Certes.

— Je sais..., je sais bien des choses... au sujet de ce tableau...

Eugénie baissa les yeux; puis elle releva la tête fièrement:

— Mon parti est pris depuis longtemps, déclara-t-elle. J'hésitais encore, je ne sais au juste pourquoi. Ce que mon père et ma mère font, en ce moment, je n'ai pas à le juger, car ils le font pour moi. Mais je ne puis accepter. J'ai l'intention d'aller chez le collectionneur et de lui expliquer que le tableau est apocryphe, que mes parents ont agi en toute loyauté, et que je lui demande ce qu'il compte faire. Voulez-vous m'accompagner? Ce ne sera peut-être pas très régulier, très dans les usages mondains, mais j'ai besoin de votre aide pour accomplir ce devoir.

Silencieusement, Germain hocha la tête. Puis:

— Permettez-moi de vous serrer la main.

Ils étaient seuls tous deux. En un clin d'œil Eugénie se trouva prête. Le collectionneur, M. Dowerkampf, habitait aux environs du Parc Monceau. Ils prirent le train et s'y rendirent. Chemin faisant, très émus, ils n'échangèrent que des monosyllabes. Enfin, ils franchirent une grille et arrivèrent devant un petit hôtel qui cachait ses richesses sous une couche de poussière.

LE SUBTERFUGE

Chervilly arriva soigneusement grimé et mit à sa boutonnière une rosette comparable, pour les dimensions, à un disque de chemin de fer. (Page 365, col. 2.)

Ils demandèrent à voir M. Dowerkampf pour une communication importante. Le domestique les introduisit dans un petit salon qui ressemblait, au double point de vue de l'encombrement et de la saleté, à l'arrière-boutique d'un brocanteur auvergnat. Un clavecin, orné de fragiles peintures, y fraternisait avec des tapisseries qui montraient la corde et avec un lot de vieilles glaces, mortes épuisées à force d'avoir reflété tant de visages. Cela sentait l'odeur indéfinissable du passé, le cimetière, le tiroir aux fleurs sèches oubliées, et comme il était impossible de s'asseoir sans frémir dans ces fauteuils au bois vermoulu, sur ces chaises qui semblaient prêtes à s'évanouir, ils restèrent debout parmi ces vestiges des temps défunts.

— Voici, d'ailleurs, M. Dowerkampf.

Un pas de souris. La porte s'ouvrit et le domestique s'éclipsa. M. Dowerkampf long, maigre, avec l'œil fiévreux de ceux que hante une idée fixe, donnait exactement l'impression du cousin Pons au milieu de ses merveilles. Il était, ainsi qu'il convient, habillé misérablement d'un de ces complets d'intérieur en drap gris, qui rappellent l'uniforme des maisons centrales. Il avait gardé sa chemise de nuit, et le peu qui lui restait de cheveux affectait l'embroussaillement du sommeil.

— Si vous venez pour visiter, formula-t-il, je dois vous avertir que je refuse toutes les autorisations. J'ai, là-dessus, un principe impitoyable. N'achetant que des objets rigoureusement authentiques, je dois craindre pour eux l'ébranlement des pas et même l'effleurement d'un regard. Les regards ont une influence sur les œuvres d'art; leur magnétisme leur donne une patine. Ainsi, au Louvre, je suis certain qu'il y a des tableaux qui sont devenus laids à force d'avoir été regardés par des imbéciles. Je nettoie tout moi-même, ainsi que doit le faire un collectionneur qui se respecte. Je n'ai pu lire, sans hausser les épaules, ce passage du *Journal* d'Edmond de Goncourt, où celui-ci s'étonne d'avoir vu M^me^ de Rothschild époussetant elle-même avec un petit plumeau ses porcelaines précieuses. Un domestique m'a brisé une harpe du XVIII^e^ siècle, et comme je le maudissais, il s'est excusé ainsi : « Alle était déjà aux trois quarts effondrée. » On ne collectionne pas pour son plaisir : c'est un travail et un devoir; toute la journée je frotte, je rince, je vernis, et ce n'est pas mauvais pour la santé. Mais que désirez-vous?

— Monsieur, commença Germain sans autre préambule, que diriez-vous si l'on venait vous annoncer qu'un des chefs-d'œuvre de votre collection ne serait pas l'œuvre de l'illustre peintre auquel vous l'avez attribué?

— Je répondrais : pour venir me tenir un langage pareil il n'est qu'un maître-chanteur ou un fou.

— Voilà qui est net. Mais si l'on vous apportait la preuve que l'on agit par honnêteté.

— Voulez-vous me prouver que ce soleil qui nous éclaire n'est pas le soleil et que ce fauteuil que voici n'est pas le propre fauteuil où Madame Royale s'asseyait au Temple pour y faire ses travaux de couture?

— Le Rembrandt de Viroflay, déclara Eugénie, n'est pas l'œuvre de Rembrandt.

— Ah! Ah! ricana M. Dowerkampf. Ceci est fabuleux, par exemple, et je m'attendais à votre visite. J'ai déniché une merveille, une incontestable, une indubitable merveille. Je l'ai trouvée moi-même, sans le secours d'aucun expert, sans le cachet d'une vente publique; j'ai déterré ce diamant comme un cochon trouve une truffe, avec mon flair. Dès lors il devenait évident que mes ennemis se mettraient en branle qu'ils me dépêcheraient des émissaires, qu'ils empliraient les journaux de leurs élucubrations. Il n'y a qu'un bœuf écorché de Rembrandt et c'est celui qui est au Louvre! M. Dowerkampf est un fou, hein, un fou? Maintenant s'il est bien gentil, s'il consent à nous refiler quelques billets bleus, eh bien! on se taira, on le laissera à son innocente manie. Est-ce que vous me prenez pour un enfant? Est-ce que...

— Monsieur, interrompit Germain, vous êtes un vieillard et je vous ai laissé parler, mais vous n'avez pas le droit d'insulter gratuitement deux visiteurs que vous ne connaissez pas.

— C'est juste, fit M. Dowerkampf. Au surplus une attaque de colère peut me faire passer de vie à trépas, et mourir consisterait, pour moi, à dire adieu à toutes ces belles choses qui m'entourent. Tenez, j'ai pitié de vous, venez voir le Rembrandt et si vous êtes de bonne foi, vous reconnaîtrez que vous vous êtes trompé...

A la suite du collectionneur ils gravirent un étroit escalier encombré de tapis rares et arrivèrent à une porte sur laquelle se lisaient ces mots :

SALLE DU REMBRANDT

C'était une pièce assez grande. La lumière y était religieusement tamisée par un velum orangé.

Sur un chevalet de bois précieux, dans un cadre admirable, l'œuvre peinte en 1845 par M. Blaise Hérouville-Patron pour solder ses côtelettes et ses ris de veau chez M. Aristide Gentilhomme, boucher, resplendissait.

— Silence! commanda M. Dowerkampf. Admirez! Voyez cette vérité et la poésie de ce réalisme. La graisse du bœuf surtout! Ah! cette graisse! J'y retrouve le jaune lumineux dont Rembrandt a fait la matière de ses fronts de penseurs et de vieillards. Ce n'est pas de la peinture, c'est de la viande. Positivement, on sent l'odeur fade de la boucherie... Et la couleur du sang! Celui qui viendrait me dire que ce sang-là n'est pas sorti du pinceau de Rembrandt, je le considérerais comme un malfaiteur, comme un véritable malfaiteur. Ah! Ah! Vous devez venir de la part de M. Rouilleteau, ce crétin enrichi qui accumule les paysages comme les maniaques entassent des boutons de culottes ou des correspondances d'omnibus. Chez lui tout est faux, sauf les croûtes. Il croyait avoir un paysage de Raphaël, déniché à Montmartre pour onze sous! Il m'invite, je lui décrasse proprement son tableau et je découvre quoi? Un joli petit chemin de fer qui à l'arrière-plan, éployait le plus gracieux panache de fumée qu'on pût imaginer. Le petit coup qu'il me fait en ce moment, c'est la réponse du berger à la bergère. Vous pourrez lui dire que mon Rembrandt est ici sous clef, que je le garde pour moi, pour moi seul... Après ma mort... après ma mort cela ne m'intéresse plus. Je ne veux rien léguer au Louvre; les conservateurs discutent toujours la compétence du donateur : ils acceptent ceci, ils refusent cela... Et puis, je ne veux pas avoir l'air de me tailler une réclame personnelle. Non. Je suis plus modeste, Dieu merci! Je me contenterai donc d'instituer un musée particulier que l'on appellera le musée Dowerkampf; je léguerai de quoi l'entretenir et les choses resteront dans l'état, même mes appartements particuliers qui regorgent à craquer de chefs-d'œuvre. Là-dessus, Monsieur et Madame, ce n'est pas pour vous renvoyer, mais mon Rembrandt en a assez d'être regardé!

Ils descendirent, muets. Dans l'antichambre, Eugénie prit la parole.

— Mais pourtant, Monsieur, laissez-moi faire une supposition. Si l'on vous montrait sur votre Rembrandt une preuve de non-authenticité aveuglante, quelque chose comme le petit chemin de fer sur le paysage de Raphaël, que diriez-vous à celui qui vous apporterait cette preuve?

L'œil de M. Dowerkampf se troubla; l'ensemble de sa physionomie prit une expression suppliante :

— Je lui dirais, conclut-il, qu'il a commis une mauvaise action...

Il réfléchit un moment :

— Et puis les faussaires sont habiles; on s'introduit dans une maison, on maquille un tableau très vite. Il ne s'agit pas de tout cela : Dieu descendrait sur la terre pour m'assurer : « Dowerkampf, ton Rembrandt n'est pas de Rembrandt », que je lui répondrais : « Seigneur, je vous vénère infiniment, mais vous devez vous tromper... »

LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE

Pendant que Germain et Eugénie se retiraient, perplexes, la villa Gentilhomme était le théâtre d'une scène de comédie. Un père noble qui, n'ayant pas réussi dans le drame antique, jouait des rôles de vieux messieurs dans les revues de Boris, avai été mandé par ce dernier et reçu par M^me^ Gentilhomme en personne. Il s'agissait de jouer le rôle de M. Destat, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, membre de l'Institut, grand-croix de la Légion d'honneur. Chervilly, tel était le nom du comédien, était surtout enthousiasmé par ce détail. Il arriva soigneusement grimé et mit à sa boutonnière une rosette comparable, pour les dimensions, à un disque de chemin de fer.

— Quand, tonitrua-t-il, je joue un rôle qui comporte une distinction honorifique, j'éprouve toujours, en mettant le ruban ou la rosette, la joie de me voir enfin justice rendue. Quand on pense que Chervilly n'a même pas les palmes académiques! Mais revenons au but de ma visite. Il s'agit de décourager ce monsieur d'une vocation sénile. Je m'y emploierai de tout mon cœur.

— Ne soyez pas violent, conseilla M^me^ Gentilhomme.

— Je ménagerai, soyez tranquille, les forces de ce vieillard. Mais je suis prêt, vous pouvez m'annoncer.

M^me^ Gentilhomme gagna la chambre de M. Blaise Hérouville-Patron. Celui-ci avait disposé ses tableaux sur des chaises et enfilé des gants jaunes.

— Destat est ici; peut-il entrer?

— Je suis prêt à le recevoir. Veuillez appelez ma femme. J'exige qu'elle assiste à cette entrevue.

Et quelques minutes après, le pseudo-Destat faisait son entrée.

— Maître, fit M. Blaise Hérouville-Patron, j'ai la fierté de me dire que je reçois un de mes pairs. Les hasards de la fortune m'ont éloigné non de l'art, mais de la lutte pour l'art pendant de longues années. Je veux m'y remettre, à l'âge où Michel-Ange travaillait encore ferme, le gars, et mieux que les rapins de son époque. Pour rassurer, non pas ma conscience, — je sais ce que je vaux, — mais les miens, j'ai tenu à avoir le sentiment d'un « arrivé ». C'est à ce titre que je vous consulte. Car je dois vous déclarer que votre manière n'est pas de mon goût. Vous procédez par empâtements, moi, au contraire, j'essaie de dégager mon pinceau de toute matière lourde; je travaille dans le fluide; je fais aérien et vaporeux. Nous sommes aux antipodes. La vérité vous suffit, moi je vais plus loin que la vérité, jusqu'aux limites du songe. Si j'avais ici un piano, je vous transcrirais musicalement ma peinture. Alors, on comprend et on pleure. Mme Hérouville-Patron, que j'ai l'honneur de vous présenter et qui est une âme simple, ne manque pas de sangloter chaque fois que je lui fais comprendre par mon interprétation musicale la pensée intense que j'ai mise dans une œuvre.

— Moi, opina Mme Hérouville-Patron, je trouve que toutes ces choses-là me le rendent malade. La nuit, mon cher Monsieur Maître, Blaise se réveille en sueur; ce sont les nerfs qui sont plus forts que le sang, le cerveau qui mange les muscles. Il rêve tout haut; il mange mal et vous voyez les conséquences; toute la machine est détraquée.

— Les artistes sont un peu des malades, toujours.

Telle fut la réponse de Chervilly; il roulait les r et portait sa redingote comme une cuirasse. « Ah! songeait-il, que n'ai-je pu trouver dans toute ma carrière un rôle de peintre célèbre. Je suis assis dans ce personnage comme dans un fauteuil. Je me sens admirable. Peut-être dois-je attribuer cette tranquillité à ce que je n'ai pas besoin de réciter un rôle écrit par un autre. » Et il pensa que sa gloire eût été éblouissante, au temps où les comédiens improvisaient sur un thème vague! Seule, sa barbe postiche, par des chatouillements désagréables, le rappelait à la réalité.

— Voilà d'abord une déesse, proféra solennellement M. Blaise Hérouville-Patron.

— Je vois, assura le maître; elle se fait faire les cors par une femme de chambre...

— Voilà, en effet, ce que voit un réaliste; mais non: une mortelle lui essuie délicatement les pieds. Il y a là tout un symbole que je perdrais mon temps à vous expliquer, Maître...

Chervilly recula, ferma le pouce droit, le pouce en l'air et fit décrire un bref zig-zag à ce pouce.

— Eh bien?

— Vous voulez mon impression vraie, mon impression franche, sans détours? Laissez les nymphes.

M. Hérouville-Patron eut un amer sourire.

— Passons. Voici un portrait.

— Ah! je reconnais Mme Hérouville-Patron...

— C'est le portrait de ma fille Eugénie, âgée de dix-neuf ans. Dans ce coin, à gauche, ce Cupidon sérieux représente l'amour paternel. Au fond, les Grâces sourient, l'horizon est rose ainsi qu'il convient à un horizon de jeune fille...

— Laissez les portraits.

Alors M. Hérouville-Patron eut un grand geste qui embrassait la douzaine de toiles éparses:

— Voici mon œuvre. Remarquez que je ne vous demande pas de conseils...

Dans l'âme obscure de Chervilly, passa une lueur de pitié. Il se sentit lié par une sorte de fraternité à cet illusionné pour lequel la peinture resterait le mirage décevant qu'était pour lui le théâtre. Et il résolut de lui mettre un peu de baume dans le cœur avec une phrase définitive.

— Moi, je trouve tout ça infect, mon vieux, mais je puis me tromper. Maintenant si on parlait d'autre chose. Je vous propose un bon petit apéritif avant le dîner.

Mais M. Hérouville-Patron refusa, d'un geste digne. Le dîner fut maussade, bien que Chervilly, légèrement pris de boisson, fit tout son possible pour l'égayer de saillies imprévues assaisonnées de calembours traditionnels.

M. Gentilhomme y parut bourré de remords et privé d'appétit.

Quant à Germain et à Eugénie, ils étaient unis maintenant par une sorte de complicité et ils ne pouvaient s'empêcher de sourire en songeant à l'accueil que leur avait réservé Dowerkampf. Inutile d'ajouter qu'ils s'aimaient. Ils ne se l'étaient pas

PREMIER ENTRETIEN

Les deux jeunes gens se regardèrent avec sympathie. Germain rompit le silence.
— Je suis en proie, expliqua-t-il, à une anxiété. Il est très difficile de juger ses parents...
(Page 362, col. 2.)

dit, mais ils le savaient et l'immense bonheur égoïste de l'amour les emplissait.

Mme Gentilhomme était dans tout le feu de l'action. La pensée de retomber dans les misérables calculs d'une existence précaire, l'animait d'un zèle ardent : elle ne tenait pas en place et guettait sur les lèvres de ses hôtes cette phrase tant attendue : « Nous allons repartir ! ». Quand Chervilly se fut retiré avec sa rosette qu'il persistait à vouloir garder : « Que l'on y touche seulement ! Je l'ai méritée, donc je me décore de ma propre autorité » et que l'on se souhaita le bonsoir, M. Blaise Hérouville-Patron la prononça enfin, cette phrase tant espérée :

— Il n'y a rien à faire dans ce pays, pourri de jalousies mesquines ! Dès demain nous ferons nos malles...

La physionomie de Mme Gentilhomme s'éclaira d'un triomphe solaire, d'un tel triomphe qu'elle ne vit pas Eugénie pâlir et chanceler. Germain eut le temps de lui glisser un : « Ayez confiance » qui remit un peu de rose à ses joues pâles...

Et M. Gentilhomme ne s'aperçut de rien, car il venait de prendre une décision :

— M. Hérouville-Patron, j'ai un mot à vous dire en particulier...

Quand les hommes furent seuls :

— Ce que j'ai à vous dire est grave, commença M. Gentilhomme, et je dois faire appel à toute votre indulgence.

— Voulez-vous que je vous aide ?

— Certainement, avec plaisir.

— Je suis fin. Le ciel a départi aux hommes exigus un sens de pénétration plus vif qu'aux autres hommes. Bref, mon cher Monsieur, je me suis aperçu comme vous que mon fils avait un penchant pour votre fille ; de son côté, Mlle Eugénie...

— Hein ?

— Vous avez quelques sous, moi aussi. En principe nous pouvons donc nous entendre. Germain n'a aucune propension artistique : les fils de grands hommes, vous savez !... Mais c'est un brave garçon et il n'est pas nécessaire de mettre un cerveau génial dans la corbeille de mariage pour assurer le bonheur d'une femme.

— Je suis troublé, murmura M. Gentilhomme.

A ce moment, Germain frappa à la porte. M. Hérouville-Patron se déclara fatigué et se retira.

— Monsieur, dit Germain, mademoiselle votre fille et moi avons devancé vos scrupules. J'étais au courant de... de cette affaire de tableau. Nous avons vu M. Dowerkampf. Il entend que les choses restent en l'état. Là où il n'y a pas de préjudice, il ne saurait y avoir crime. Et puis le crime serait, je crois, de désillusionner complètement le collectionneur...

— Nous ne vivons que d'illusions, opina M. Gentilhomme, soulagé d'un grand poids. Mais pas un mot à vos parents...

Et il ajouta :

— Jeune homme, embrassez-moi.

Puis il gravit les vingt et une marches qui le séparaient de sa moitié.

— J'espère, hurla celle-ci, que tu n'as pas tout compromis ?

Alors se produisit un phénomène. M. Gentilhomme redressa sa taille courbée par trente années de servitude humble.

— Je vais, articula-t-il avec une netteté surprenante, te dicter mes premières volontés.

— Monsieur fait le plaisantin...

— D'abord Germain Hérouville-Patron épouse Eugénie.

— Tu dis ?

— Il ne sera plus question ici du Rembrandt de Viroflay. L'affaire est réglée ; mon honneur est sauf. Nous verserons le montant intégral à Eugénie pour qu'il constitue sa dot. Le jeune Hérouville-Patron en bénéficiera et ce sera ainsi une sorte de restitution anonyme.

— Et si je refusais ?

— Il n'y a qu'un maître ici, c'est moi.

Ces mots furent proférés de telle sorte que la grosse dame, par un revirement psychologique connu, redevint docile et craintive, comme au temps de sa jeunesse quand elle se garait, d'un coude levé, contre les calottes maternelles...

Elle poussa donc un soupir résigné et se résolut à adopter pour toujours l'attitude fière et mélancolique d'une victime...

Henri Duvernois.

FIN

MAURICE ROSTAND

Dessin de Pascau.

POÈME

Ah ! que les dieux sont bons d'avoir fait la lumière,
Et l'air que je respire, et le vent que je bois,
Et de m'avoir donné la ville que je vois,
Et deux fois le soleil puisqu'il est dans les bois
Et dans les cheveux de ma mère !

Ah ! que les dieux sont bons d'avoir orné mon cœur
De toutes les beautés dont les choses s'illustrent,
Les fontaines, les lacs, les lys et les balustres,
Et les parcs où, le soir, quand l'air sent la liqueur,
La lune pend comme un grand lustre !

Et de m'avoir donné — ah ! qu'ils sont bons, les dieux ! —
La musique qui fait le sang battre et reluire
Les portraits où devient éternel un sourire,
Et tous les ciels qui sont tombés dans tous les yeux,
Et les vers de toutes les lyres !

Et tous les jeux qui sont le luxe de la chair
Et rendent chaque rêve et chaque muscle justes,
Et qui nous font pareils à ces enfants augustes
Qui, le matin, chantaient en regardant la mer
Quand l'huile avait doré leurs bustes !

O plaisir! O bonheur! Ah! que les dieux sont bons!
Galops vertigineux sur l'arène des plages,
Disques lancés, vers grecs, marbres aux purs visages,
Candide liberté des jeunes daims sauvages
Dont ma course imite les bonds!

Ah! que les dieux sont bons d'avoir mis dans mes veines
Ce cortège ébloui, digne du Parthénon,
Qui défile en moi-même en invoquant leur nom,
Comme il s'en déroulait jadis pour Apollon
Et pour Minerve dans Athènes!

Mes dieux, mes dieux! soyez bénis par le sang clair,
Et par le corps docile et la svelte poitrine,
Par tout ce que la vie illumine et domine,
Par le temple, par la montagne, par la mer,
Par Sophocle et par Salamine!

Mes dieux, mes dieux! soyez bénis par l'air marin,
Et par le myrte heureux et par le pin tragique,
Et pour m'avoir placé la torche dans la main,
Et pour avoir voulu qu'avec du sang humain
Batte mon cœur mythologique!

Mes dieux, soyez bénis pour le désir fatal,
Pour le combat, et la défaite, et la victoire,
Pour le manteau de pourpre et pour le cou d'ivoire,
Pour l'ombre et la clarté, l'oubli et la mémoire,
— Et pardonnés pour tout le mal

MAURICE ROSTAND.

C'EST VOUS LES NÈGRES... CONTINUEZ !...

DEUX BEAUX ÉCHANTILLONS DE LA RACE NÈGRE

A gauche, Jack Johnson, champion du monde de boxe; à droite, Major Taylor, « le nègre volant » faisant valoir leur superbe musculature. En bas — grâce au dentiste auquel il a eu souvent recours — le sourire « doré » de Jack Johnson.

La récente et facile victoire du nègre Jack Johnson, champion du monde de boxe, qui défit en un combat fameux l'ancien tenant du titre James J. Jeffries, nous a incités à rechercher quelles furent, dans les sports modernes, les prouesses des « noirs ». On verra, par cet article, que celles-ci furent nombreuses

Le jour où Mac-Mahon pria un Saint-Cyrien créole de continuer à être le nègre, il ne s'imaginait pas que sa phrase passerait à la postérité. D'autant plus qu'il semble à l'heure actuelle, dans l'histoire sportive, qu'on ne saurait donner meilleur conseil à la race noire.

Il faut avouer, en effet, que dans tous les sports, les hommes de couleur ont su se créer une belle situation. Et, en Amérique, où ils sont légion, ce ne fut point sans peine, car le Yankee pousse la haine du noir jusqu'à le lyncher cruellement dès qu'il se rend coupable d'une peccadille. Il a fallu aux nègres une aptitude, une qualité extraordinaires pour arriver à dominer les blancs avec autant de maîtrise dans certains sports.

C'est grâce au boxeur Tommy Burns que le champion du monde actuel, Jack Johnson, put conquérir le glorieux trophée. Jusque-là, tous les blancs avaient refusé de

se mesurer avec des nègres pour la conquête du titre, prétendant que pareil honneur ne devait échoir qu'à la race pure. Attiré par l'appât du gain, Tommy Burns, auquel on offrait 150,000 francs en cas de victoire, de match nul ou de défaite, accepta de matcher Johnson et se fit battre. La somme en valait la peine! Mais le champion déçu fut d'autant plus attaqué par ses rivaux que jadis John L. Sullivan n'avait jamais voulu combattre Peter Jackson, « l'enclume noire », qui l'aurait probablement battu.

Dans le monde des noirs... et des bleus

La boxe est le sport auquel semble le mieux s'adapter la musculature fine et puissante des nègres. Le premier match qui mit aux prises un nègre et un blanc fut impromptu, si l'on peut dire. Il se déroula le 25 août 1791. C'était à la fin d'une réunion de courses à York, après la Coupe d'Or. Le nègre Bill Richmond rentrait paisiblement. Il marchait sur la route ensoleillée, abritant son teint à l'aide d'une somptueuse ombrelle de couleur. Tout à coup, il rencontra une bande de mauvais plaisants. Il y avait là Stewel Peter et un forgeron de Sheffield, très connu comme boxeur, nommé Docky Moore. Ils avaient joué le cheval du roi qui avait triomphé et, en l'honneur de la victoire de *Traveller* et de leurs gains, ils étaient à l'affût d'une altercation. L'un d'eux, Tall Agrippa, lança une bouteille d'encre à la tête de Richmond. Si le liquide ne fit point tache sur la figure de Bill, il n'en fut pas de même pour le vêtement. Immédiatement notre Américain défie les insolents qui, prudemment, délèguent leur camarade pugiliste. Ils s'attendaient avec joie à célébrer la défaite du noir. Vite un ring est constitué. A ce moment arrivent le duc de Bedford, sir Charles Bunbury, le colonel O'Kelly et d'autres sportsmen accourus au bruit de la dispute. Ils se cotisent aussitôt pour constituer une bourse pour le vainqueur. Tom Johnson, ancien champion d'Angleterre, et Humphries, le rival de Mendoza pour le titre de champion, se proposent comme seconds et les hommes commencent à combattre. Moore avait plus d'expérience et possédait tous les avantages physiques, mais Richmond étonna vite les spectateurs par son courage, sa décision et son adresse. Au bout de vingt-cinq minutes, « le fils de Vulcain qui avait reçu son compte, avouait que Richmond était son maître ». Il avait les deux yeux fermés et son corps était tout boursouflé. Une belle somme récompensait l'exploit du nègre et les spectateurs le pressaient d'adopter la carrière de boxeur. Mais, malgré son habileté et ses dispositions, le vainqueur ne tenait pas à combattre et ce n'est que sept ou huit ans plus tard, alors qu'il avait 35 ans, qu'il rencontra, pour la première fois, un boxeur professionnel en public. Il fut battu et ne revint au pugilisme qu'à l'âge de 40 ans. C'est alors qu'il remporta succès sur succès, n'étant défait, le 8 octobre 1805, que par Tom Cribb, le champion d'Angleterre, après un combat acharné qui dura une heure et demie. Richmond se retira à l'âge de 53 ans. Durant toute sa carrière, il n'avait subi que deux échecs.

En 1809, un autre nègre fit son apparition. Il s'appelait Tom Molineaux. C'était un esclave de la Virginie qui avait été affranchi par son maître. Il vint en Angleterre pour y gagner ses galons de grand combattant. Bill Richmond le prit bientôt sous sa protection et l'entraîna. Il espérait que son pupille serait plus heureux qu'il ne l'avait été, dans un match avec Cribb. La rencontre fut décidée. L'enjeu était de 200 guinées de chaque côté. La date fut fixée au 10 décembre 1810. Bill Richmond protesta, prétendant que faire combattre un nègre par un froid violent était un terrible handicap. Puis, il finit par accepter. Molineaux fut battu et « trouva sa niche dans le temple de la renommée » grâce à cette défaite. Il combattit souvent, remporta d'importantes victoires, mais il doit sa célébrité à cette bataille qui donna une si terrible peur aux Anglais: il s'en fallut de bien peu en effet que le titre de champion ne passât aux mains d'un étranger. Une pluie battante n'avait pas empêché toute l'aristocratie d'outre-Manche d'assister au combat qui se termina au trente-neuvième round, par la victoire de Cribb. Pendant les premiers rounds, le blanc ne put répondre aux terribles coups, ressemblant à des ruades de cheval, que lui lançait le nègre. Cribb le laissa se fatiguer, restant sur la défensive, puis employa ses dernières réserves d'énergie pour venir à bout de son redoutable adversaire.

Ce fut Richmond qui souffrit le plus de cette défaite, car Molineaux, au lieu de travailler, avait préféré s'adonner à tous les excès et se livrer à la boisson pendant sa période d'entraînement. La revanche se disputa le 20 décembre 1811 et le résultat

fut le même. Cribb triomphant au onzième round. Là encore, Molineaux avait été battu par sa vie de dissipation et de plaisir. Il la continua d'ailleurs et mourut dans un état d'extrême pauvreté.

A partir de ce moment, nombreux furent les nègres que tenta la fortune du ring. Avant d'arriver aux champions actuels, il convient de rappeler le nom de Peter Jackson, « l'enclume noire ». Il ne fut battu qu'une fois, au début de sa carrière, jusqu'au jour où, malade, brisé, le cœur décro-

JOË JEANNETTE, BASE-BALLER

Les nègres sont des sportsmen de grande valeur. Ils sont passés maîtres dans la plupart des exercices qu'ils pratiquent. Ils sont même si redoutables que les Américains cherchent le plus possible à les éliminer et à les empêcher de se mesurer avec eux. Plusieurs équipes noires de base-ball, sport national américain, ont été constituées en Amérique, mais, toujours, la querelle des races fait disparaître l'esprit sportif chez les yankees. Les base-ballers noirs ne peuvent jouer contre les blancs, mais leurs performances prouvent que ceux-ci seraient assez souvent battus s'ils acceptaient de les rencontrer.

ché, il fut opposé au jeune et robuste James J. Jeffries qui le battit aux points en trois reprises, le 22 mars 1898. Jackson était né aux Indes, il était venu dès son jeune âge en Australie, où il apprit la boxe et où il devint champion en 1886. Il se rendit ensuite en Amérique où il espérait devenir champion du monde, où il aurait pu le devenir, si John L. Sullivan n'avait refusé de rencontrer un nègre. Ne pouvant trouver d'antagonistes de sa valeur, Peter Jackson repartit en Australie où il fit un match nul de 61 rounds avec le futur champion James J. Corbett. Ayant quitté le ring depuis six ans, après la fameuse défaite qu'il infligea à Frank Slavin, le 30 mai 1892, au National Sporting Club de Londres, Jackson, poussé par le besoin d'argent, miné par la tuberculose, accepta de rencontrer Jeffries. Telle fut sa triste fin.

Citons également les boxeurs nègres Geo Dixon, mort dans la misère après avoir gagné une fortune, merveille de science qui ne s'entraînait jamais, fumait le cigare au moment de monter sur le ring, buvait du whisky entre les rounds; Joë Walcott, — le « tueur géant », — qui, malgré son poids léger, réussit à triompher de poids lourds réputés; Jack Blackburn, boxeur de grande valeur qui, pour meurtre, a quitté le ring pour la prison; Joë Gans, enfin, le prodigieux champion du monde poids léger, mort le 8 août 1910, à Baltimore, enlevé par la tuberculose.

Nous arrivons alors aux noirs actuels qui, par leur valeur, semblent éclipser tous les boxeurs blancs poids lourds. Ce sont Jack Johnson, Sam Langford, Joë Jeannette et Sam Mac Vea. Jack Johnson, de par ses victoires sur Burns et Jeffries, paraît bien être le roi des pugilistes, tant par sa science et sa puissance que par son courage. Il n'a jamais encore été à même de donner toute sa force, s'amusant parfois à faire durer ses adversaires pour avoir de nouveaux engagements par la suite. L'exemple de Jeffries, obligé de se retirer parce qu'on ne pouvait plus trouver d'hommes susceptibles de lui résister lui profita: peu à peu, il gravit les échelons du succès pour arriver enfin à la célébrité.

Le 26 août 1904, une rencontre faillit le mettre définitivement en vue. L'organisateur James Coffroth ayant un contrat avec Jeffries et ne sachant à qui l'opposer, eut un moment l'idée de signer avec Johnson. Mais ce fut un tel éclat de rire de la part de tous les sportsmen et de Jeffries lui-même que le projet n'eut pas de suite. Jeffries combattit Jack Munroë et ce fut son dernier match avant de se faire battre par le même Johnson. Coffroth, pour employer cependant le noir, fit appel à Sam Mac Vea qui, à cette époque, *faisait le nègre* dans la figuration d'un théâtre de San Francisco.

Jack Johnson continua donc sa marche ascendante vers le triomphe après être parti de rien. Les Américains ne le lui ont point pardonné. Aussi, fut-ce une consternation générale lorsqu'il battit l'homme que l'on croyait invincible. Le cinématographe de la rencontre fut interdit aux États-Unis et il n'est pas de vexation dont ne soit victime le parfait gentleman qu'est cependant le champion du monde.

Commet-il un excès de vitesse normal, si l'on peut dire, ce délit se traduit immédiatement par un nombre respectable de dollars à verser. Récemment, une course d'automobiles était organisée à Indianopolis. Johnson voulut s'engager, car il est un virtuose du volant. L'autorisation lui fut refusée sous l'unique prétexte qu'il était nègre et que l'automobile était un sport de blancs.

En France, le chauffeur du Marquis de Dion, l'Abyssin Zélélé prouva, en 1907, dans la Coupe de la Presse où il se classa troisième, que les noirs sont parfaitement doués pour l'automobile.

Cinq cents francs pour deux verres de whisky

Mais de même qu'avec le ciel, il y a des accommodements avec les Yankees. C'est ainsi que Joë Gans, Peter Jackson et George Dixon étaient un peu les idoles du public américain qui aimait leur valeur, leur science et surtout leur loyauté. Toutefois, Joë Gans n'avait pas l'heur de plaire à tous. Un jour, après un match important, il s'en allait avec des amis dans un bar. En Amérique, on n'admet pas les nègres dans les cafés, mais comme on n'a pas le droit de refuser une consommation à quelque citoyen que ce soit, pour les éliminer on leur réclame des prix terriblement élevés. Le barman demande donc à Joë Gans ce qu'il désire :

— Un whisky! répond le champion.

— Ce sera 50 dollars, déclare le garçon.

— Well! dit Gans, sans sourciller. Cinquante dollars? Eh bien! voilà cent dollars, et vous trinquerez avec moi.

500 francs pour deux whiskys, voilà un prix que peu de millionnaires accepteraient de payer.

LES NOIRS JOUENT ET GAGNENT

En 1905, un match original de football-rugby se disputa au Parc-des-Princes entre deux équipes bizarres : l'une était composée de blancs, l'autre formée exclusivement de noirs. Cette dernière équipe triompha, grâce à la supériorité de ses « avants ».

L'un des plus redoutables concurrents de Johnson pour le championnat du monde est Sam Langford. Son histoire est assez pittoresque. Il y a huit ans, Langford vint à Boston et aurait été bien heureux d'y trouver un local où il aurait pu se coucher. Tel Johnson, il avait débuté à Galveston comme débardeur aux docks. Joë Woodmann venait de fonder une arène de boxe à Boston. Prenant en pitié Langford qui avait sollicité du travail, il lui accorda pour dormir une planche sous le ring à côté de la niche du chien de garde. Sam était courageux et travailleur. Il se rendit utile, puis indispensable, et Woodman l'éleva aux hautes fonctions de concierge du club. Malgré ces honneurs, Langford n'oublia jamais son compagnon de chambre, le chien qui avait été sa première recommandation auprès de son maître.

Un soir, grand désappointement. Un boxeur avait déclaré forfait au dernier moment. Woodman ne savait par qui le remplacer. Sam, sans réfléchir, vint se proposer.

— Vous êtes un excellent concierge, lui dit son maître, mais vous devez être un combattant ridicule. Si vous voulez boxer, allez vous engager dans le tournoi d'amateurs. Si vous gagnez, je verrai après.

Le surlendemain, au matin, quel ne fut pas l'étonnement de Woodman en voyant arriver son concierge avec un superbe chronomètre. C'était le premier prix du championnat d'amateurs dont il lui avait parlé. Et l'organisateur avait la conviction que jamais Sam ne serait un bon boxeur. Le nègre supplia son maître de l'opposer à des novices. A chaque combat, il triompha. Puis il rencontra, pour la première fois, un professionnel : il gagna encore, et cette victoire lui rapporta 17 dollars et

LE MUSÉE DES NÈGRES

Dans cette page, nous avons fixé les traits des principaux champions nègres dans l'exercice des sports qu'ils pratiquent. Il convient toutefois de dire que tous ces athlètes, s'ils ont battu des blancs, ont été également défaits à leur tour par ceux-ci. A part Jack Johnson, champion du monde de boxe, dont nous donnons quelques photographies d'autre part, aucun nègre ne peut se prévaloir à l'heure actuelle d'un titre de champion mondial. Cela n'empêche pas que tous sont des hommes de grande valeur avec lesquels les meilleurs ont toujours été obligés de compter. Leur force, leur souplesse, leur courage et leur endurance en font des « cracks » de premier ordre. En haut, c'est un jockey nègre américain passant la rivière avec une rare sûreté, puis ce sont des petits nègres jouant au football; Major Taylor battant les meilleurs cyclistes, Friol et Poulain; le pédestrian Eastman; le chauffeur Zélélé, et les boxeurs Sam Mac Vea et Joë Jeannette. Au milieu, dans toute la hauteur de la page, le fameux coureur cycliste Major Taylor, dont les lignes harmonieuses et fines font de lui un véritable modèle d'athlète.

SIC TRANSIT GLORIA MUNDI

Ce dessin américain montre Jack Johnson, l'actuel champion du monde de boxe, tel qu'il sera un jour. Qui le mettra knock-out? Quand? Où? Nul ne peut le savoir, mais cette caricature pleine de philosophie rappelle au nègre le sort qui l'attend un jour ou l'autre.

50 cents. Avec cet argent, Langford alla s'acheter un superbe vêtement de couleur un peu voyante, ce qui était bien naturel de la part d'un homme qui depuis si longtemps s'habillait avec les rebuts des gens qui le prenaient en pitié.

Le nègre volant

La boxe n'est pas le seul sport où excellent les nègres. Dans tous ceux où ils se sont essayés, ils ont accompli des performances remarquables. Même les profanes connaissent, tout au moins de nom, le cycliste Major Taylor qui, avec Zimmermann, est certainement le plus étonnant athlète ayant paru sur une piste. Il est le seul, dans tous les cas, qui, après un repos de trois ans, ait réussi par son travail à redevenir ce qu'il avait été, l'homme devant qui tous doivent s'incliner. Il a eu des imitateurs parmi ses frères de couleur, tels Hedspath, Ivy, Germain, mais aucun ne parvint à sa maîtrise. Lorsqu'il y a quelques années, Major Taylor décida de reprendre son rang parmi les champions, tout le monde sourit. Personne n'osait supposer qu'il pourrait retrouver sa forme d'antan. Il s'entêta, se mit à travailler et, après quelques piteuses exhibitions, jongla avec tous ceux qui lui furent opposés. Je vous laisse à penser quelle fut la stupéfaction des oiseaux de mauvais augure qui s'étaient moqués de sa rentrée et de ses projets.

A son arrivée à Paris, l'année de son retour, Major Taylor vint avec sa femme et sa petite fille. Le pauvre garçon faillit bien être obligé de louer un appartement pour se loger. Dans tous les hôtels où descendent les Américains, on l'acceptait, mais dès que les locataires savaient qu'un nègre habitait sous le même toit, ils menaçaient de s'en aller si on ne le mettait pas immédiatement à la porte. Et pendant deux jours, avec tous ses bagages, Major Taylor dut errer d'hôtel en hôtel avant de trouver un gîte.

UN MATCH A POINGS NUS

Cribb, champion d'Angleterre, réussit à triompher de Tom Molineaux après un combat émouvant qui ne dura pas moins de trentre-neufs rounds. Tom Molineaux était l'élève de Bill Richmond qui fut très affecté par sa défaite.

TOM MOLINEAUX

Le second nègre qui ait paru sur le ring.

BILL RICHMOND

Bill Richmond, l'ancêtre des champions noirs d'aujourd'hui, boxa jusqu'à plus de 50 ans.

La natation et l'aviron n'ont jamais tenté les nègres et pourtant ils possèdent une rare qualité tant comme nageurs que comme rameurs.

Les plongeons qu'ils accomplissent avec une témérité et une précision extraordinaires en feraient des hommes redoutables pour les champions blancs.

Le base-ball, sport national américain, est représenté par quelques équipes noires. Le meilleur team est exclusivement composé de nègres et son centre d'entraînement est à Chicago.

Mais, toujours la querelle des races fait disparaître l'esprit sportif chez les Yankees et la couleur de ces joueurs les empêche d'appartenir à la National League et à l'American League. Ils ne peuvent pas jouer contre les blancs, mais leurs performances prouvent que ceux-ci seraient souvent battus s'ils acceptaient de les rencontrer.

Footballers, jockeys et coureurs à pied

Nous possédons en France, parmi les nègres, quelques footballers de mérite. En 1905, un match original fut disputé à Paris. Il mettait en présence quinze fils de Cham contre quinze fils de Japhet. Très supérieurs à leurs incolores adversaires par leurs avants, les nègres triomphèrent par six points (un essai, un but sur coup franc) à cinq points (un essai, un but).

Les jockeys nègres sont relativement rares. D'ailleurs, c'est un sport où ils ne brillent que d'un faible éclat, à part Kid Williams qui, il y a deux ans, était le meilleur jockey d'Amérique. Son plus redoutable frère de couleur était Rush Turner.

En France, nous avons vu deux noirs courir sur les hippodromes, l'un, Daniel, l'autre,

Busch, n'ont jamais fait encore beaucoup parler d'eux.

Peut-être connaîtront-ils un jour le succès si la chance veut bien les aider : éventualité sur laquelle on ne saurait trop compter !

Sur les pistes de course à pied, les noirs ont connu de plus glorieux triomphes en Amérique. Malgré leurs concurrents blancs, qui n'hésitent jamais à commettre des déloyautés vis-à-vis d'eux en course, ils ont su s'imposer de telle façon qu'ils ont inscrit leur nom sur la liste des records du monde. Nous pouvons citer les noms d'Armstrong, qui se classa deuxième dans le championnat du monde de 400 mètres haies, aux Jeux Olympiques disputés à Saint-Louis; Black Samuel, sprinter Australien, qui a réussi à établir le record du monde des 100 yards en 9 secondes 1/5; le Canadien professionnel Eastman, vainqueur de la course de 100 yards aux championnats du monde de 1908 disputés à Londres. Mais le plus extraordinaire coureur noir fut certainement John Taylor, de l'Université de Pensylvanie et de l'Irish American Athletic Club. Il fut deux fois champion d'Amérique des 100 yards et remporta les championnats intercollegiates de 400 et de 800 yards. C'était le meilleur coureur du monde sur 400 yards. Hélas! le pauvre garçon, comme bien de ses semblables, est mort de la tuberculose il y a quelques mois.

Lors du dernier championnat d'Amérique de 400 yards qu'il disputa, les concurrents avaient demandé à un de leurs camarades de prendre le départ et de se dépenser autant qu'il le pourrait afin de tâcher de gêner le nègre et de l'empêcher d'arriver. Le départ est donné, Taylor prend la tête suivant son habitude, car il avait souvent eu maille à partir avec ses rivaux. Au dernier virage, méfiant, il s'écarte de la corde pour aller virer à l'extérieur, bien détaché du peloton. C'est alors que démarrant brusquement, le coureur chargé de le faire tomber, se précipite sur lui et lui envoie un furieux coup de coude dans les côtes. Taylor pousse un cri de douleur et tombe sur les genoux. Les coureurs le passent. Courageusement, il se relève. Il est à 120 yards environ du poteau. Il démarre, et tel un bolide passe successivement tous ses adversaires, même le leader, le Français Glarner, qui mène avec 3 yards d'avance et triomphe d'un yard. Avouez qu'ils sont rares les hommes capables d'accompilr pareil exploit et qu'il faut être doué d'une belle qualité pour réussir, non seulement à dominer les autres coureurs sur leur valeur, mais encore à déjouer leurs petites infamies.

Nous arrivons au terme de notre étude et nous n'avons pas encore parlé des lutteurs. A vrai dire, il est difficile d'aborder un tel sport sans sourire.

Les manigances, le bluff et ce que l'on est convenu d'appeler vulgairement le chiqué, y ont pris une place tellement envahissante qu'il est malaisé de discerner la lutte sincère de celle qui est arrangée à l'avance.

Evidemment nous avons vu des lutteurs nègres, tels Anglio l'Effroyable (!!), Amalhou et Zipps, qui était lad d'écurie l'après-midi et lutteur le soir.

Nous ne citons que les principaux, car ils furent légion les *gréco-romains* noirs.

FABRIQUE DE NÈGRES...

Il fut un temps où une troupe ne pouvait gagner de l'argent que si elle engageait un nègre capable de faire saillir ses muscles. Peu importait sa valeur, ses adversaires étaient payés pour être battus. Il suffisait qu'il possède un physique adéquat à son emploi.

Et, dans les contrats, il était stipulé qu'un nègre ou deux, suivant le prix, seraient attachés à la bande des lutteurs.

Le truc réussissait et la foule accourait pour voir triompher, — car il triomphait toujours, — un Bamboula, le sauvage quelconque, qui, en deux temps et trois mouvements, faisait toucher les deux épaules à son adversaire. Il arrivait cependant quelquefois que le blanc recevait l'ordre de « tomber » le noir. Alors c'était prétexte à une revanche... suivie naturellement d'une belle que le noir gagnait pour rétablir son prestige!!

La mode du nègre n'a pas passé, elle a été complétée par celle de l'étrangleur. Aujourd'hui, il est de bon ton d'avoir un brave garçon qui roule des yeux furieux, fait mine de mordre son antagoniste et emploie des coups interdits. On n'a rien trouvé de mieux jusqu'ici. Attendons patiemment...

Hélas ! il n'était pas toujours facile de se procurer des nègres. Ces diables d'hommes, fiers de leur couleur et sachant que n'est pas noir qui veut, avaient souvent des exigences de mauvais aloi. Bah! les impresarii en étaient quittes pour acheter un pot de peinture et un pinceau. Suivant le prix, ils avaient le nègre complet ou le demi-nègre, comme pour le papier à lettre on a la bordure deuil ou demi-deuil. Parfois, le maillot se déchirait et l'on apercevait une chair relativement blanche qui tranchait lamentablement avec la couleur du visage.

Ou bien, comme l'aventure arriva une fois, — c'est le champion de lutte Paul Pons qui la racontait dans ses mémoires, — la pluie tombant au cours d'un match en plein air, le noir vit son cirage déteindre tristement et faire de longues larmes sur la face et le corps. Il s'en fallait de peu que ce ne fût l'adversaire qui devint nègre à son tour.

Ce n'est certes pas sans raison que l'on aurait pu demander à ce mal-noirci :

— C'est vous le nègre?... Continuez !

JACQUES MORTANE.

CE QUI EST PERMIS, CE QUI EST DÉFENDU

Après que Johnson fut déclaré vainqueur de Jeffries, les Américains, navrés de la défaite de leur champion, obtinrent que les vues cinématographiques du match fussent interdites en Amérique. Ces deux caricatures publiées à la suite de cette interdiction l'ont été pour essayer de démontrer que, — à gauche, — le cinématographe ne devait pas enregistrer la défaite d'un blanc par un noir tandis qu'il lui est loisible, — à droite, — de dérouler devant les yeux du public les films d'une scène « d'apacherie » à laquelle ne prennent part que des blancs.

Fêtes franco-mexicaines. — M. Porfirio Diaz, presid. de la Rep. du Mexique, Mme Diaz, M. Paul Lefaivre, min. de France, et Mme Lefaivre, assistant aux courses organisées par le Club Hippique français (10 juillet)

Un groupe de jolies Mexicaines. — Un kiosque au Tivoli de l'Elysée aux fêtes du 14 juillet, à Mexico.

Base et motifs du monument de l'Indépendance, solennellement inauguré à Mexico au mois de juillet.

Un merveilleux pont de bambou aux Philippines.

La construction d'un pont volant.

Le passage du torrent.

La pacification des Philippines. — Bien que les Etats-Unis occupent les Philippines depuis douze ans, les troupes américaines sont souvent appelées à réprimer des soulèvements de tribus sauvages, et la répression est d'autant plus difficile qu'il faut franchir des jungles malsaines, hantées de fauves. Le passage des rivières s'effectue à l'aide de ponts de bambou construits à mesure qu'on avance et que les crues emportent.

Les negritos. — Parmi ces tribus des Philippines, que les Etats-Unis cherchent à pacifier, l'une des plus curieuses est celle dite des *negritos*, nègres de petite taille qui vivent dans les hautes branches des arbres.

CASABLANCA SE CIVILISE. — Nous sommes loin de l'assassinat des constructeurs de la ligne ferrée ! Aujourd'hui, les petits Marocains s'amusent au chemin de fer, dans les cours silencieuses de leurs parents.

UN GRATTE-CIEL QUI A CESSÉ DE PLAIRE. — Les Américains nous dépassent en construction mais aussi en démolition. Témoin cet immeuble d'une vingtaine d'étages qu'on jette bas comme une vulgaire grange.

VISION ANTÉDILUVIENNE. — Arbre d'une forêt de Dusseldorf, abattu par un orage et dont les racines bâillent.

OBSÈQUES DU PRÉSIDENT DU CHILI PEDRO MONTT mort à Brême le 17 août. Service funèbre à Berlin le 25 août.

L'agriculture au Japon.

Forgerons d'art japonais.

AU JAPON. — Le vieux Japon n'est pas mort ; ces documents le prouvent dont l'un représente un couple de paysans agriculteurs, et l'autre un atelier de forgerons travaillant d'énormes vases de métal.

SOUS L'ÉQUATEUR. — On va transformer en musée historique l'antique citadelle de Mombasa (Afrique Orientale), bâtie par les conquérants portugais au XVIe siècle, le plus vieil édifice de cette partie du continent.

M. Taft et la régente. Professeurs et étudiantes faisant la haie, en robe.

INAUGURATION D'UN NOUVEAU BATIMENT DE L'UNIVERSITÉ DE PENSYLVANIE. — M. Taft, dont on parle peu, ne perd pas son temps. Il inaugure beaucoup, parcourant les Etats. Le voici au milieu des professeurs et des élèves de l'Université féminine de Pensylvanie.

MISS PHYLLIS MONKMAN, l'actrice anglaise bien connue, s'exerçant, là à campagne, à une nouvelle danse.

LE SULTAN REÇOIT LES DÉPUTÉS. — A l'occasion de la clôture à la fin de juillet de la session parlementaire, le sultan a offert un grand déjeuner en plein air aux députés et sénateurs, au palais de Beylerbey. Le nouveau sultan continue d'être très aimé par son peuple et ses représentants.

LE COMMdeur RUBINI, secrét. gén. de la chambre de comm. d'Italie, organisat. de l'excurs. de la Presse franç. en Italie.

Curiosités

LES ROUTES QUI PARLENT

LE LANGAGE DES MURAILLES

En passant devant ces signes inscrits sur un mur ou sur une porte, on ne croit voir que fantaisistes amusements d'écoliers. Quelle erreur! Ce sont des vagabonds qui les ont placés là intentionnellement. Le premier, à gauche, signifie: « Gare au chien dans le jardin »; le second: « Ici, on donne un viatique »; le troisième: « La femme est seule à la maison ».

Au long des belles routes de France, c'est un défilé ininterrompu de bohémiens, de vagabonds, de chemineaux, population inquiétante et insaisissable. Incendies, vols et crimes se succèdent, dont les auteurs réussissent trop souvent à échapper au châtiment et les mesures qu'on annonce contre ce fléau public seront bien accueillies. On souhaite de voir la police des campagnes s'organiser, car elle a affaire à une sorte de franc-maçonnerie de malfaiteurs. Qu'on en juge par les signaux qu'ils échangent sous nos yeux même

VOYAGEANT à pied, celui qui écrit ces lignes vit un jour, non loin de Pacy-sur-Eure, un loqueteux qui, sortant d'une maison sise au bord de la route, tira de son bissac un morceau de craie. Près de la porte, il traça sur le mur un cercle grossier et s'éloigna en clopinant.

A quelques pas de là, il pénétra dans un jardin d'où on put bientôt le voir ressortir nanti d'un morceau de pain. Cette fois, il dessina un cercle où deux diamètres faisaient la croix.

Le lendemain, en marche vers Conches, j'avisai une de ces cabanes où les cantonniers remisent leur matériel. Elle était située au croisement de deux chemins importants et son crépi disparaissait sous un véritable réseau de signes et d'inscriptions de toutes sortes dont quelques-unes, en latin ou en grec, attestaient que, pour avoir fait leurs humanités, les auteurs ne s'en étaient pas mieux tirés dans leur vie post-scolaire. Voici quelques-uns de ces griffonnages:

« 16/5/98 Jean Chaux, se dirigeant sur Evreux, en grande misère. — Du pain, ou du sang! — Mort aux *rupins* (aux gens riches, en argot). — *Vae soli!* — *Ultima, forsan* — *Donec eris felix...* — Chat de Bayeux, Flon marché prochain, *fontène* de Conches ». Et des cris de souffrance ou de révolte, des rendez-vous comme celui que le sieur Flon donnait à quelque fâcheux compagnon de sa trempe, surnommé le « Chat de Bayeux » — attention à la basse-cour et à l'argenterie! — pour le prochain jour de marché, devant la fontaine qui décore la place de Conches.

D'autres inscriptions étaient moins explicites. C'était souvent un nom ou un surnom d'allure louche suivi d'une flèche montrant une direction et surmontée ou

soulignée de chiffres, de barres, de crans... des dates, sans doute, des distances, des heures? Tantôt un poignard menaçait un cœur, tantôt c'étaient d'autres signes incompréhensibles, mais faisant certainement partie de quelque alphabet compris par un grand nombre de ceux qui passaient là, car les mêmes *graphismes*, — comme disent les graphologues, — se répétaient souvent, tracés par des mains différentes.

Un petit frisson me secoua. Il me sembla soudain que cette belle campagne déserte à perte de vue était peuplée d'êtres malfaisants embusqués derrière chaque buisson, tapis au fond de chaque fossé... du bon de Lorde, quoi!

Or, dernièrement, un livre écrit naguère par un juge d'instruction autrichien, M. Hanns Gross, me tomba par hasard entre les mains et sa lecture me fit soudain revoir la route de Conches et la petite cabane, et ses mystérieux *grafitti* en même temps qu'elle m'éclairait singulièrement sur l'utilité de tous ces hiéroglyphes.

Entre autres connaissances recommandées à ses collègues, M. Hanns Gross leur apprend à se préoccuper des signes au moyen desquels, depuis des siècles, les malfaiteurs des pays de l'Europe centrale et occidentale communiquent entre eux.

Jadis, les bandes de brigands, d'incendiaires qui terrorisaient les campagnes et, parfois même, s'attaquaient aux villes et les mettaient à sac, étaient extrêmement nombreuses et avaient des ramifications fort étendues. On se contentait alors de marquer la maison qu'il s'agissait d'assaillir à telle époque déterminée et d'incendier après le massacre de ses habitants.

Une flèche accompagnée de plusieurs traits obliques indiquait la maison à brûler et, si chaque trait oblique se terminait par un petit cercle, cela signifiait qu'elle contenait déjà tout ce qu'il fallait en fait de combustible.

Par la suite, le voleur qui avait eu l'idée de signaler telle demeure à la férocité de ses confrères, prit l'habitude de signer son avis d'une sorte de blason qui était sa marque et lui donnait sans doute une part prépondérante dans le partage du butin et il paraît que l'usage de ces signes remonte jusqu'au XV[e] siècle. En voici un qui fut relevé au fond de la forêt de Thuringe pendant la guerre de Trente ans (en haut de la page 388).

Cela signifiait : du côté que montre la flèche, la quatrième maison sera assaillie la nuit du prochain dernier quartier de lune (implicitement : les camarades qui voudront participer à l'expédition seront les bienvenus). La deuxième ligne est entièrement composée des sceaux-signatures de cinq voleurs qui avaient lu l'avis et promettaient leur concours intéressé. L'un signait d'un oiseau, le second d'un dé, le troisième d'une clé, le quatrième d'un pot et le cinquième d'une chaîne. Et il est assez probable que ces signes distinctifs se rapportaient à la spécialité du malfaiteur qu'ils désignaient : un braconnier, un tricheur au jeu, un forceur de serrures, un voleur d'ivrognes, un forçat habituel...

Des signes semblables sont usités par les malfaiteurs de nos jours. Il en est qu'on ne rencontre que dans certains pays, tandis que d'autres sont répandus par toute l'Europe. Qu'on observe les murs et les bâtiments isolés au long des routes et, comme moi, on sera tout surpris d'y découvrir des caractères qu'il suffira souvent d'un peu de sagacité pour interpréter. La flèche indique toujours la direction dans laquelle on pourra rencontrer le signataire. Ainsi, page 388, au milieu de la gravure, voici les marques d'un forceur de serrures et d'un joueur de bonneteau.

Au-dessous, même page, est une marque de mendiant très répandue. Cela veut dire : allant dans la direction de la flèche, j'ai passé ici le 4 décembre 1888 avec deux enfants (les zéros), deux camarades (les grands traits), et ma femme (le demi-trait).

Enfin, en bas de la même page, dessiné d'un seul trait, c'est le signe d'un fameux malfaiteur autrichien, ancien

LES SIGNES USITÉS SURTOUT DANS LES PAYS DE L'EST

En haut, signes d'incendiaires du XVII[e] siècle suivis des signatures hiéroglyphiques de cinq malandrins. Puis au-dessous, signes de cambrioleur, de bonneteur. Le dessin d'un seul trait, figurant des arbres, est un signal d'un fameux malfaiteur autrichien. En bas, signes de mendiant.

ENCORE QUELQUES SIGNES

En haut, demande de collaborateurs pour un prochain cambriolage. Au-dessous, signe de mendiant. Puis voici la faucille au manche en croix du receleur. Enfin, dans le bas, quatre signes de bohémiens.

propriétaire ruiné. C'est M. Hanns Gross qui l'a recueilli lui-même.

Quand le blason du chemineau est suivi de deux flèches en sens inverse accompagnées de dates, comme dans la toute dernière gravure de la page 388 (où le sceau, une *brechtelle*, désigne son auteur pour un boulanger), cela signifie : j'ai passé par ici le 5 novembre 1872 et j'y repasserai le 20 décembre 1872.

La figure du haut de la page 389, véritable rébus, nous dit : « Le Perroquet (un malfaiteur styrien connu, et fort bavard, sans doute) se propose de cambrioler une église le 26 décembre, jour de la Saint-Etienne (les trois pierres symbolisent la lapidation de ce saint notoire en Styrie). On le trouvera ici le 25 décembre, jour de Noël (un enfant en maillot).

Même page, une main suivie de flèches annotées de chiffres signifie : « On peut mendier avec succès dans les 4e, 7e, 11e et 20e maison à droite, dans les 3e, 6e et 10e à gauche à partir d'ici. » En Allemagne, un violon signifie : « Ici on donne généreusement », une flûte : « Rien à faire ici ». En Angleterre une faucille au manche en forme de croix (page 389) veut dire : « Ici, un receleur achète les marchandises volées. » Un sabre annonce que, dans cette localité, la police est sévèrement faite et qu'il est prudent de ne pas s'y frotter.

Outre les signes laissés par les malfaiteurs et les mendiants ordinaires, d'autres ennemis de la société, et non les moins redoutables, j'ai nommé les bohémiens, ont leurs signes à eux. On comprend l'intérêt qu'ont ces parias, ces suspects à signaler à leurs congénères et leur passage et la direction qu'ils ont prise.

Ils tracent sur les murs des sortes de triangles et de trapèzes à moitié rayés ou entièrement (page 389) et dont eux seuls connaissent le sens; aux croisements des routes, ils suspendent aux branches des lambeaux d'étoffes, ils déposent des branchettes liées ensemble, des herbes, des brins de paille, entrelacés; ils plantent en terre un rameau à trois branches, de façon que la plus grande pointe dans la direction de leur course vagabonde.

Sur le bord des chemins, ils placent un petit entassement de trois pierres de plus en plus petites (page 389); sur la neige ou sur le sable, un triple trait (page 389) jouera le rôle du rameau à trois branches dont il est question plus haut.

Enfin, M. Gross donne trois signes de reconnaissance compris, dit-il, au premier coup d'œil par les filous de toute la terre civilisée, et cela depuis des siècles. Nous les reproduisons dans la page 391.

De ces signes menaçants, il ne semble pas que les autorités se soient beaucoup préoccupées chez nous où l'on en rencontre beaucoup cependant. En général, nos malfaiteurs ne signent pas leurs communiqués d'un sceau symbolique, mais d'un monogramme. A part cela, c'est toujours la flèche et les chiffres, le poignard perçant un cœur, les indications de mendiants et de bohémiens.

Les marques de mendiants sont particulièrement nombreuses et constituent un véritable code de signaux. Une bicyclette grossièrement figurée signifie que dans la maison qui la porte, on donne volontiers quelque argent viatique. Une ligne ondulée veut dire que la maison est habitée par de pauvres gens. Une sorte d'*m* à quatre jambages enfermée dans un parallélogramme, signe détesté : « Il y a un chien dans le jardin. » Un cercle (le signe que j'avais vu tracer par mon vagabond sur le mur de Pacy-sur-Eure) : « On ne donne rien. » Le même cercle, coupé de deux diamètres en croix : « On donne de la nourriture, mais pas d'argent. »

UNE HISTOIRE TERRIBLEMENT INSTRUCTIVE

Une petite bonne femme crayonnée comme par un enfant : « Pas de bêtises, la femme est là. » Un trait en hameçon sous deux traits horizontaux : « Ici, on permet de coucher dans la grange. » Un cercle traversé de deux flèches parallèles : « Décamper, et vivement ! » Un V accompagné de deux, trois petits triangles sur la même ligne horizontale : « Il y a deux, trois femmes dans la maison. » Nous donnons encore ces deux signes : « C'est un policier ou un magistrat qui demeure ici. » et : « Ici, rien sans travail. »

Cette inquiétante cryptographie mérite d'autant plus l'attention des autorités qu'on évalue actuellement la population errante de nos routes à 350.000 individus, véritable armée du vol, du crime, de la fainéantise. Avec ou sans mauvaise intention, ces gens sans feu ni lieu abusent de la terreur qu'ils inspirent aux paysans pour les rançonner et s'offrir ainsi une existence indépendante à peu de peine.

Voici une histoire terriblement instructive racontée par M. Gross et qui montre de quelle utilité pourrait être une

SIGNE DE RECONNAISSANCE

Ce signe est employé principalement dans les pays du Nord, mais il est connu de tous les bandits. Il signifie : « J'en suis un, et toi ? » Si l'homme interrogé répond par le même signe, le questionneur peut être assuré qu'il se trouve en présence d'un confrère. Qui s'en inquiéterait parmi les non-initiés ?

AUTRE SIGNE DE RECONNAISSANCE

Usité dans les pays du Sud, mais, comme le précédent, connu de tous. Quand ce signe a été échangé entre deux hommes qui ne se sont jamais vus, chacun d'eux est sûr de pouvoir opérer sans inquiétude devant l'autre qui ne le gênera pas et, au besoin, lui prêtera assistance.

SIGNE DE MENDIANT

Ce signe, qui n'est que la reproduction animée d'un signe plus généralement graphique, indique que, dans la maison devant laquelle se trouve le confrère à renseigner, on mendie d'habitude avec succès. A l'autre d'en faire son profit.

SIGNES DE VAGABONDS

Plus habituellement usités en Angleterre, mais connus dans tous les pays de l'Ouest, ces signes disent respectivement, de gauche à droite : Il y a trois femmes dans cette maison. — Ici, on ne donne à manger qu'en échange de travail. — Un officier de police demeure ici. — Filez au plus tôt.

surveillance méthodique de tous ces méchants rébus.

Il n'y a pas fort longtemps qu'un gendarme styrien fut trouvé sur une route, transpercé de coups de couteau. L'inspection des lieux du crime démontra qu'il avait été surpris par derrière alors qu'assis sur un tronc d'arbre, il bourrait sa pipe. Sévère et consciencieux, cet homme était détesté des vagabonds et des bohémiens. Or, peu de jours après l'assassinat, on découvrit sur un mur une caricature représentant évidemment un gendarme coiffé de son chapeau à plumes et reconnaissable au pli particulier de la moustache pour celui-là même qui avait été si lâchement tué. Quatre couteaux menaçaient sa tête.

Lavé par les pluies quoiqu'il n'eût pas plu depuis le jour du crime, le dessin avait donc été fait avant. Si la malheureuse victime de son zèle professionnel eût eu l'habitude de prendre garde à ces indications, elle n'eût pas manqué de découvrir la menace et se fût tenue sur la défensive.

Or, plusieurs fois déjà, j'ai vu en France des signes analogues...

AUTRES SIGNES DE VAGABONDS

A gauche : Ici on donne à manger. — Au milieu, en haut : Maison de pauvres gens. — Au-dessous : Ici on couche dans la grange. — A droite : Rien à faire !

LE FÉTICHE

UNE PETITE FEMME (au jeune homme). — *T'as le fer à cheval ?*
LE JEUNE HOMME. — *Voilà.* (Page 394, col. 1.)

LES JEUX SONT FAITS ? (1)

PIÈCE INÉDITE EN UN ACTE DE

MM. Yves MIRANDE et Guillaume WOLFF

Représentée pour la première fois à Paris au Théâtre Michel le 2 juin 1910

Illustrations de MAHUT

PERSONNAGES

MUSSEROLLES	MM. DUTARD.	LE BOSSU	GARNIER.
DUBREUIL	CORNÉLY.		
CHARLES.	CARLOS AVRIL.	FERNANDE.	Mmes GABY MADRY.
LE DIRECTEUR. . . .	SAVOY.	L'AMÉRICAINE	RENÉE BLACK.
UN VIEUX MONSIEUR.	NAVARRE.	UNE PETITE FEMME .	DUHAZEL.
UN JEUNE HOMME . .	DARBREY.	UNE DAME.	LEFLERS.

Hall d'un Casino. — Divans. — Fauteuils. — Tables avec journaux. — Portes à droite et à gauche. — Au fond le jardin. — Des groupes traversent le hall et se rendent à la salle des jeux qui se trouve à droite.

SCÈNE I

UN VIEUX MONSIEUR, UN JEUNE HOMME
UNE PETITE FEMME.

LE VIEUX MONSIEUR (*assis à une table*). — Voyons, mon cher, c'est comme je vous le dis. Hier au baccara, le tableau de droite a gagné quatorze fois de suite.

LE JEUNE HOMME. — Il ne faut jouer que l'intermittence.

LE VIEUX MONSIEUR. — Mais non, laissez-moi donc tranquille avec votre intermittence. Il n'y a qu'un jeu possible : la

passe... tout est là... tant que la veine dure il faut aller de l'avant.

Le Jeune Homme. — Aller de l'avant, aller de l'avant... c'est une opinion.

Une Petite Femme (*au jeune homme*). — T'as le fer à cheval?

Le Jeune Homme. — Oui.

La Petite Femme. — Passe-le-moi.

Le Jeune Homme. — Voilà.

La Petite Femme. — Aujourd'hui, aux petits chevaux, je ne jouerai que le 5, toujours le 5, et je tiendrai tout le temps mon fer à cheval dans la main gauche. Il faut que je gagne, car j'ai rudement besoin d'argent... Dis donc, viens avec moi, tu me porteras la veine.

Le Jeune Homme. — Pourquoi?

La Petite Femme. — Pas nécessaire de comprendre. Viens.

Ils disparaissent.

SCÈNE II

Le Vieux Monsieur, L'Américaine
Dubreuil.

L'Américaine (*au vieux Monsieur*). — The gambling room, please.

Le Vieux Monsieur. — Demande pardon... comprends pas...

L'Américaine (*à Dubreuil qui traverse la scène*). — The gambling room... I want the gambling room... la salle de jeu...

Dubreuil. — La salle de jeu? Par là, Madame, par là! (*Ironique.*) Merci!

L'Américaine (*se retournant*). — I thank you very much.

Dubreuil. — Il n'y a pas de quoi... (*à part*) Va te faire décaver.

SCÈNE III

Le Vieux Monsieur, Dubreuil, puis Charles, Le Directeur, puis Musserolles et Fernande.

Le Directeur. — Ah! Monsieur Dubreuil!

Dubreuil. — Monsieur le Directeur.

Le Directeur. — Je vous présente le nouvel inspecteur, M. Charles... Monsieur Dubreuil... Je compte que vous le mettrez au courant... vous allez lui passer la consigne... (*Bas.*) Ayez l'œil sur lui.

Dubreuil (*de même*). — Soyez tranquille. (*Le directeur sort.*) Alors, c'est vous qui venez me remplacer?

Charles. — Oui, c'est ma première surveillance.

Dubreuil. — Alors, mon cher, attention à la consigne.

Charles. — La consigne? j'y suis habitué, en qualité d'ancien sous-officier.

Dubreuil. — Bon. Pour commencer, voici les quatre mille francs.

Charles. — Quatre mille francs?

Dubreuil. — Mettez-les dans votre poche.

Charles. — C'est pour moi?

Dubreuil. — Pour vous? Non! c'est pour les morts.

Charles. — Pour les morts?

Dubreuil. — Oui.

Charles. — Monsieur l'Inspecteur, je crois que vous voulez vous moquer de moi.

Dubreuil. — Mon cher, je ne suis pas ici pour rigoler. Vous non plus. Ecoutez-moi... Il y a des décavés de la salle de jeu qui sont assez mufles lorsqu'ils se sont fait arranger par la faucheuse pour venir se coller une balle dans les jardins du casino.

Charles, *peureux.* — Ça n'arrive pas tous les jours?

Dubreuil. — Evidemment non. Alors, aussitôt que vous en voyez tomber un, vous allez à lui, vous le déboutonnez et vous lui glissez adroitement les billets dans sa poche.

Charles. — Quatre mille francs à un mort? Mazette! On ferait beaucoup mieux de donner vingt francs à chaque vivant qui sort dépouillé de là-dedans.

Dubreuil. — Ils iraient les rejouer. Et puis il n'y a que les macchabées qui intéressent l'administration.

Charles. — Je ne vois pas pourquoi.

Dubreuil. — Mais nom d'un petit bonhomme, c'est parce que les journaux crient, quand un joueur se tue, et disent que c'est nous qui les avons complètement ratissés. Or, il ne faut à aucun prix que le public croie cela. On perdrait la clientèle. Voilà pourquoi on donne quatre mille francs à chaque inspecteur pour que, le cas échéant, il puisse les fourrer dans les poches du ponte qui vient de se suicider.

Charles. — Compris. Comme ça, les journaux ne peuvent plus dire que c'est un décavé qui s'est tué... Je trouverais ça très amusant, si je n'étais pas obligé de mettre moi-même cet argent dans les poches de... car, voyez-vous, les morts me font une peur.

Dubreuil. — Oh! pas ceux-là! Ils sont encore tout chauds.

Le Vieux Monsieur, *se levant.* — Neuf heures et demie... je ne joue jamais avant neuf heures et demie... Voyons, j'ai bien mes fétiches... ma peau de lézard... la dent de sagesse... je vais essayer ma chance...

Il court trois fois autour de la table.

Charles. — Qu'est-ce qu'il fabrique, celui-là?

Dubreuil. — C'est le bonhomme aux fétiches. Vous en verrez ici des types curieux!

GIFLÉ

Charles. — *Ce n'est pas pressé... Quelle chipie!!* (Page 396, col. 2.

CHARLES (*suivant du regard le joueur aux fétiches*). — Trois petits tours et puis s'en va.

DUBREUIL. — D'ailleurs, cela ne l'empêchera pas de perdre sa bonne galette. (*Forte détonation dans la coulisse.*) Ça y est! Un suicide! C'est comme un fait exprès. (*Il court vers la sortie, Charles tombe sur une chaise.*) Eh bien, venez, au lieu de rester là.

Charles le suit. Fernande et Musserolles paraissent.

FERNANDE. — Ecoute, je t'en supplie, joue prudemment. C'est tout ce qui nous reste.

MUSSEROLLES. — Laisse-moi tranquille. J'ai une combinaison infaillible.

FERNANDE. — Je te le répète, c'est tout ce qui nous reste. Ne joue pas tout d'un coup.

MUSSEROLLES. — Tais-toi donc! Tu vas me fiche la guigne.

FERNANDE. — La guigne, malheureux! Touche du bois!

Tous les deux se précipitent sur le dossier d'une chaise qu'ils prennent à pleines mains, puis ils sortent. Charles et Dubreuil reviennent.

DUBREUIL. — Ce que je suis bête! C'est un pneu d'auto qui a éclaté.

CHARLES. — J'aime mieux cela!

DUBREUIL. — Du reste, j'aurais dû m'en douter. Ce n'est jamais vers la grille d'entrée que l'on se suicide. C'est presque toujours du côté du lac. Ils ont une affection particulière pour le lac, et Dieu sait s'il sent mauvais! Je reviens à ce que je vous disais à l'instant : Si c'est le soir, on enlève le mort à la faveur de l'obscurité et on a alors tout le temps pour lui glisser les quatre mille francs en question dans ses poches; mais si c'est en plein jour, vous lui mettez les billets au plus vite et n'importe comment, puis vous le cachez comme vous pouvez. D'ailleurs il ne se passera rien du tout; la saison ne donne pas encore et on est très en retard comme suicides cette année... Allons, à tout à l'heure!

CHARLES. — A tout à l'heure.

Dubreuil sort.

CHARLES (*songeur*). — Quatre mille francs pour les morts. On m'avait bien dit que le jeu donnait des émotions, mais pas à ce point-là. Pourvu qu'il n'arrive rien à ma première surveillance.

SCÈNE IV

CHARLES, L'AMÉRICAINE.

L'AMÉRICAINE. — Quelle déveine!... Vraiment, je n'ai pas de chance! Mon Dieu!

CHARLES. — Vous avez perdu quelque chose, Madame?

L'AMÉRICAINE. — Yes! mon argent.

CHARLES. — Tous mes regrets. Vraiment! Tous mes regrets.

L'AMÉRICAINE. — C'est insensé! Chaque fois que j'ai huit, le banquier me met neuf à travers le figure.

CHARLES. — Ah! il vous met neuf à travers...

L'AMÉRICAINE. — Chez nous, on dit qu'il n'y avait que les pôvres de l'esprit pour vous porter bonheur. Vous pas connaître?

CHARLES. — Il y a bien le patron, mais il vient de sortir.

L'AMÉRICAINE. — C'est désagréable... Et vous, vous pôvre de l'esprit?

CHARLES. — Je ne crois pas...

L'AMÉRICAINE. — Oui, soi-même on ne sait jamais...

CHARLES. — Ces Américaines sont charmantes.

L'AMÉRICAINE (*lui tendant la main*). — Donnez-moi une poignée de mains.

Charles encouragé, veut lui embrasser la main.

L'AMÉRICAINE (*le giflant*). — Maintenant que je vous ai touché, je vous dirai si vous l'êtes autant que vous en avez l'air.

Elle sort.

CHARLES. — Ce n'est pas pressé... Quelle chipie!!

SCÈNE V

CHARLES, MUSSEROLLES, FERNANDE.

FERNANDE. — Je te l'avais bien dit... tu vois...

MUSSEROLLES. — Oh! là là!

FERNANDE. — Je ne comprends pas que tu joues aussi bêtement, toi, un ancien croupier. Ce que tu as gagné comme croupier tu le perds comme ponte!... Faut-il que tu sois naïf mon cher... Avec ça, tu es brûleur... tout ce que tu as... tu le joues d'un coup.

MUSSEROLLES. — Fiche-moi la paix!

FERNANDE. — Tu es si bête! Mais je te préviens que j'en ai assez de cette existence de misérable que tu me fais mener!

MUSSEROLLES. — C'est effrayant de passer neuf fois au même tableau!

FERNANDE. — Qu'est-ce que tu dis?

MUSSEROLLES. — Rien!

FERNANDE. — Aussitôt que tu as de l'argent tu le portes sur les tables de jeu. Tu travailles onze mois de l'année, on s'offre un mois de vacances et déjà toutes les économies sont envolées... Moi, je passe mon temps à me priver des choses les plus nécessaires et tout cela à cause de ta passion. Nous vivons on ne peut plus chichement. Je n'ai que cette robe. Encore une fois : j'en ai assez!

MUSSEROLLES (*suivant son idée*). — Ça va, ça va!

FERNANDE. — Justement, ça ne va pas! Et je tiens à te le dire. J'ai horreur des imbéciles!

MUSSEROLLES (*suivant toujours son idée*). — Des gens qui tirent à cinq, moi je leur flanquerais trois mois de prison.

FERNANDE. — Quand je pense à la situation que j'avais quand je t'ai connu.

MUSSEROLLES. — Parlons-en de ta situation. Mannequin, rue de la Paix. 45 francs et la table!!

FERNANDE. — Tu as été assez heureux de m'épouser, mufle! A ce moment-là j'étais joueuse, moi, toi, tu étais croupier, tu avais un coup de palette qui me plaisait... Tu m'as fait la cour et tu m'as raisonnée en me disant qu'il était matériellement impossible de gagner, parce qu'on a trop de chances contre soi! la cagnotte, les grecs, les croupiers, etc... Mais, le comble, c'est que je m'aperçois aussitôt après notre mariage que tu es encore plus joueur que tous les pontes réunis... En quelques semaines toutes mes économies et mes bijoux étaient perdus. Tu m'avais dégoûtée du jeu pour jouer seul tout ce que j'avais, méchant que tu es!

MUSSEROLLES (*suivant toujours son idée*). — Si j'avais seulement dix louis, je suis sûr que la veine reviendrait...

FERNANDE. — C'est tout l'effet que ça te produit?

MUSSEROLLES. — J'ai encore trois francs...

CHARLES (*qui a entendu se précipite effaré*). — Trois francs, malheureux! Qu'allez-vous faire?

LES PETITS BÉNÉFICES DU BOSSU

LE BOSSU. — *Je n'ai aucune raison de me laisser gratter le dos pour rien.* (Page 398, col. 2.)

MUSSEROLLES. — Qu'est-ce qu'il a celui-là? Est-ce que je vous parle? J'ai encore trois francs. Ça vous intéresse?

Charles, soulagé, s'éloigne.

FERNANDE. — Je t'ai donné ce que j'avais sur moi. Nous avons donc encore trois francs pour payer notre hôtel...

MUSSEROLLES. — J'irais bien taper la caisse du casino, mais je l'ai déjà fait douze fois cette semaine; et treize à la douzaine on ne sait pas ce que c'est ici.

FERNANDE. — Arrange-toi, ou je te quitte et je me replace comme mannequin.

MUSSEROLLES. — Tu ne feras pas ça. Tu sais combien je t'aime. Si je rattrape un peu d'argent, je t'assure que je ne jouerai plus!

FERNANDE. — Arrange-toi comme tu voudras! Gagne... perds... je m'en moque!

MUSSEROLLES. — Écoute, si tu me quittes, je me tue.

FERNANDE. — Ah! mon vieux! ne joue pas la comédie! Te tuer!.. Toi qui pleures quand tu as un clou!

Elle s'en va, gouailleuse.

MUSSEROLLES. — Naturellement, je pleure quand j'ai un clou! Oh! oui! J'en ai assez de cette existence!... Je n'ai vraiment pas assez de chance... Si seulement je trouvais à emprunter quinze louis, je sens que la veine reviendrait.

Dubreuil passe.

SCÈNE VI

MUSSEROLLES, DUBREUIL.

MUSSEROLLES. — La voilà la veine! Bonjour Dubreuil!

DUBREUIL. — Comment! c'est toi, mon cher Musserolles!

MUSSEROLLES. — Qu'est-ce que tu fais ici?

DUBREUIL. — Mais je suis inspecteur du casino. Je rentre justement de vacances ce soir.

MUSSEROLLES. — Mon congé finit demain, et je regagne le cercle américain. C'est, du reste, tout ce que j'aurai gagné. Mon vieux c'est effrayant ce qui m'arrive... Je me suis amené ici avec une combinaison infaillible... Ça marche au commencement... V'lan! Je tombe sur un tireur à cinq!

DUBREUIL. — Il en restait donc un?

MUSSEROLLES. — Oui, et il était pour moi... Maintenant que je le connais, je l'aurai à l'œil... Je suis sûr de me refaire. As-tu quinze louis?

DUBREUIL. — Quinze louis!... Ce n'est vraiment pas le moment! Je reviens de Trouville!

MUSSEROLLES. — Toi aussi!... Tu as joué au baccara?

DUBREUIL (*méprisant*). — Ça jamais!

MUSSEROLLES. — Alors?

DUBREUIL. — Non, c'est aux courses..... Demande à la caisse du casino, ils ne te refuseront pas... Toi, tu es du bâtiment!

MUSSEROLLES. — Tu penses que j'en ai usé de ce truc-là. Et puis, je ne puis plus taper personne ici... Je dois cinq louis au garçon d'appel, deux louis au valet de pied et cent sous au chasseur... Que faire? que faire?

DUBREUIL (*réfléchit deux secondes*). — Attends un peu... Ça y est! j'ai une combinaison...

MUSSEROLLES (*très bas*). — Ah! non! pas ici, c'est trop surveillé!

DUBREUIL. — Viens donc prendre quelque chose au bar.

MUSSEROLLES. — J'ai déjà pas mal pris...

DUBREUIL. — Un peu plus, un peu moins...

MUSSEROLLES. — Tâchons d'abord de retrouver ma femme. Je vais te la présenter.

Ils sortent.

SCÈNE VII

LE BOSSU, LE VIEUX MONSIEUR, UNE DAME, CHARLES.

LE BOSSU. — Beau temps! J'espère que je vais faire mes frais aujourd'hui. Mettons notre bosse bien en évidence.

Il s'assied et déplie un journal.

LE VIEUX MONSIEUR (*revenant*). — Je suis tombé sur un bec de gaz... C'est la déveine! la déveine à la figure verdâtre! Mes fétiches ne sont plus bons à rien. Je vais les jeter... La peau de lézard... la dent de sagesse. Voilà! (*Il jette ces différents objets.*) Oh! un bossu!... C'est bien mon affaire!... Je vais essayer de le toucher sans qu'il s'en aperçoive!

Le Bossu qui l'a vu venir se retourne au même instant.

LE VIEUX MONSIEUR. — C'est raté... Voulez-vous me donner un peu de feu, Monsieur?

Il lui passe la main dans le dos en allumant sa cigarette.

LE BOSSU. — Volontiers! (*Il saisit vivement sa main.*) C'est cinq francs!

LE VIEUX MONSIEUR. — Cinq francs pour du feu?

LE BOSSU. — Le feu, c'est gratis, mais la bosse, c'est cent sous!

LE VIEUX MONSIEUR. — Alors... vous... exploitez votre dos?

LE BOSSU. — Parfaitement... N'est pas bossu qui veut, et je n'ai aucune raison pour me laisser gratter le dos pour rien. Allons, aboulez la thune, s'il vous plaît.

LE VIEUX MONSIEUR (*auquel il serre toujours le bras*). — Voilà vos cinq francs!

LE BOSSU. — Merci, Monsieur. (*Pendant que le monsieur s'éloigne pour regagner le casino.*) Si des fois vous vouliez me toucher en abonne-

UN SUICIDE POUR RIRE

— *Ce qu'ils vont en faire une tête à l'Administration... Allons-y !* (Page 400, col. 1.)

ment? C'est un louis par semaine, prix de faveur!... Et j'y perds, vous savez!

LE VIEUX MONSIEUR (*ironique*). — Pour l'abonnement, nous verrons.

Il sort. Le bossu fait sonner la pièce reçue, puis se remet à la lecture de son journal. Une dame passe.

LA DAME. — Tiens, mon porte-veine! Vous m'avez tellement porté chance l'autre jour, que je vais vous toucher deux bonnes fois... Voilà cinq francs...

LE BOSSU. — Ah! mais... comme ça c'est dix francs.

LA DAME. — Voilà dix francs.

LE BOSSU. — Merci, ma belle enfant! (*La dame disparait. Charles est revenu à l'avant-scène et sans le vouloir a frôlé le bossu. Le Bossu comme précédemment.*) Vous savez, c'est cinq francs!

CHARLES. — Laissez-moi donc tranquille, je ne joue pas!

LE BOSSU (*qui ne lâche pas la main de Charles*). — Je la connais celle-là!

CHARLES (*se dégage brusquement*). — On vous flanquera à la porte, si vous continuez! Je suis de l'Administration!

LE BOSSU (*changeant de ton*). — Excusez-moi, Monsieur, j'ignorais...

Rentrée de Musserolles. Il a l'air hagard. Il vient sur le devant de la scène.

MUSSEROLLES. — C'est égal. Ce qu'ils vont en faire une tête à l'Administration... Allons-y!

Il sort un revolver et se tire rapidement deux coups dans la région du cœur, puis tombe.

CHARLES (*très ému et manquant de se trouver mal*). — Ah! nom d'un chien!

LE BOSSU. — Un suicide! Je fiche le camp! J'ai horreur de ces émotions-là.

Il se sauve en perdant sa bosse qui était artificielle et consistait en un grand coussin à air.

CHARLES. — C'est affolant! Et il est défendu d'appeler! Oui... Et l'argent... avant les soins... Ah! le voilà... dans la poche de ma redingote... Moi... les morts me font si peur! bien... je ne trouve pas sa poche... là... maintenant je vais prévenir l'inspecteur principal... Aïe, aïe, aïe! quel sale métier!

DUBREUIL (*rentrant*). — Oh! mais c'est effroyable! je le connais, ce malheureux!... Ça devait arriver... Allez vite prévenir le directeur... (*Charles fi le*) Le pauvre garçon! (*Changeant de ton.*) Voyons!... où a-t-il fourré l'argent?... (*Il s'empare rapidement des billets que Charles avait placés dans les poches du suicidé.*) Un... deux... trois... où est le quatrième billet de cinquante louis? Le voici! (*Il met le tout dans sa poche. Apercevant Charles en compagnie du directeur, avec une émotion feinte.*) Ah! ça me fait beaucoup de peine. Il était un peu des nôtres!

CHARLES. — Tenez... il est là, Monsieur le Directeur.

LE DIRECTEUR. — Je le vois bien.

FERNANDE (*arrivant comme une folle*). — J'ai entendu un coup de revolver! C'est lui!.. (*Sanglotant.*) Mon Dieu! Mon Dieu! (*Tout à coup exaspérée.*) Bande de voleurs que vous êtes!

LE DIRECTEUR. — Ne criez pas, Madame, vous allez interrompre la partie.

FERNANDE. — Elle est propre votre partie!.. Comment, mon mari se tue, après que vous lui avez pris jusqu'à son dernier sou, et vous ne voulez pas que je crie mon chagrin et mon désespoir! (*Elle crie.*) Vous êtes des misérables!

LE DIRECTEUR (*à Charles*). — Allez faire marcher l'orchestre... Que les joueurs n'entendent pas ça!... Quelque chose de gai. *La veuve joyeuse!*

FERNANDE. — Mon pauvre Anatole! Tas de misérables! Vous êtes des assassins!

LE DIRECTEUR. — Compris! (*Il lui remet deux billets de banque.*) Tenez, Madame, calmez-vous!

FERNANDE (*les prend*). — Me calmer!... Je vous la ferai fermer votre infâme maison.

LE DIRECTEUR (*lui donne un autre billet*). — Voyons, Madame, pourquoi vous mettre dans ces états-là?

FERNANDE (*le prenant encore tout en sanglotant*). — Mon pauvre chéri! Mais cela ne se passera pas comme ça.

LE DIRECTEUR. — Calmez-vous à la fin, Madame! Je vous ai donné le maximum.

Charles revient.

FERNANDE (*sanglotant de plus belle*). — Je sens que je vais m'évanouir!

LE DIRECTEUR. — Eh bien! on n'a pas le temps de s'occuper de vous. Allez vous évanouir là-bas! au bar! (*A Charles.*) Faites servir un cordial à Madame et tâchez qu'elle repasse par la salle des jeux.

CHARLES. — Venez, Madame! (*Charles et Fernande sortent.*)

LE DIRECTEUR. — Mais dites donc, c'est un mort qui nous revient cher... Que tous ceux qui se suicident n'amènent pas leur famille: huit mille!... est-ce que les quatre mille sont dans sa poche?

DUBREUIL. — Ils doivent y être. Ce n'est pas moi qui les ai mis. C'est le nouveau.

Charles revient.

LE DIRECTEUR. — Approchez.

CHARLES. — La vue de ce malheureux me donne le mal de mer!

LE DIRECTEUR. — Allez, allez, pas de sentiment! Dans quelle poche avez-vous mis l'argent?

CHARLES. — Là, dans la poche de la redingote.

LE DIRECTEUR. — Où ça? (*Il fouille.*) Je ne vois rien... Vous auriez pu le mettre plus en évidence... pour que le commissaire le trouve de suite en faisant les constatations d'usage... Mais, sapristi, où sont-ils les billets?

CHARLES. — Là, Monsieur le Directeur, là...

LE DIRECTEUR (*formidable*). — Ils n'y sont pas, Monsieur, ils n'y ont jamais été... vous voulez nous la faire à l'oseille.

CHARLES. — Monsieur le Directeur, je vous jure...

COUCOU!

MUSSEROLLES (sort de dessous la table). — *Je m'étais endormi.* (Il se lève, met la main à sa poche...) *Alors, ça y est. J'ai l'argent.* (Page 402, col. 2.)

Le Directeur. — Vous mon petit, vous êtes trop malin pour être employé dans les services extérieurs. Étouffer quatre mille francs d'un coup... ma parole, je n'ai pas encore vu ça!

Charles. — Comment?

Le Directeur (*après un temps; terrible*). — A partir de demain... vous serez croupier à la grande table.

Charles. — Mais, Monsieur...

Le Directeur. — Pas de protestations, ou je vous flanque tout de suite à la porte! Sortez!

Charles. — Si j'y comprends quelque chose!

Il sort.

Le Directeur (*à Dubreuil*). — Très fort, ce garçon... En attendant, faut encore que je marche de quatre mille... à cause de ce coco-là... (*Il remet l'argent dans les poches de Musserolles.*) Aidez-moi à le cacher sous la table... Faites attention, ses pieds dépassent... Mettez le tapis... En a-t-il des pieds! Et puis, ayez soin qu'on l'enlève au plus vite.

Dubreuil. — Monsieur le Directeur peut compter sur moi.

Le Directeur. — Je vais voir au baccara si cette affaire n'a pas transpiré. Il n'y a pas à dire, douze mille francs, c'est cher... Je serai obligé de compter quatre morts de plus à mon Conseil d'Administration, afin de m'y retrouver.

Il sort. Fernande revient aussitôt.

Dubreuil. — Ah! vous voilà... faudra l'emmener le plus rapidement possible.

Fernande (*pleurant à chaudes larmes, s'approche lentement de la table. Tout à coup l'expression de sa figure change. Elle pousse un sifflement, puis*). — Anatole!... Anatole!... Dépêche-toi! Allons-nous-en vite, pendant qu'il n'y a personne.

Musserolles (*sort de dessous la table*). — Je m'étais endormi. (*Il se lève, met la main à sa poche...*) Alors, ça y est. J'ai l'argent.

Elle. — Oui. Nous avons chacun 4.000 francs.

Lui. — Bien... Mais la partie n'est pas finie au moins?

Il veut se précipiter vers la salle de jeux.

Dubreuil (*lui barre le passage*). — Ah non, mon vieux, puisque tu es mort! (*Le poussant vers la sortie.*) Vite, vite, filez...

Musserolles. — A bientôt, vieux... et merci! Viens nous demander une côtelette quand tu passeras à Paris.

Dubreuil. — Mais je n'ai pas ton adresse!

Musserolles. — Voilà ma carte.

Dubreuil. — Ta carte, mais c'est un neuf de pique!

Musserolles. — Eh bien quoi... neuf, rue Lepic.

Dubreuil. — Bon... bon. Allez-vous-en, allez-vous-en, voilà le directeur!

Musserolles et Fernande sortent au plus vite.

Dubreuil. — Il était temps!

Il s'éloigne de la porte.

Le Directeur. — Eh bien? Le macchabée, vous l'avez fait enlever?

Dubreuil. — Le macchabée? Il vient de partir, Monsieur le Directeur.

RIDEAU

LES MORTS VONT VITE...

Dubreuil. — *Le macchabée? Il vient de partir, Monsieur le Directeur.* (Page 402, col. 2.)

Commerce

DES PLAINES DE BOUKHARIE A PARIS

LES BERGERS DE BOUKHARIE

Ces trois photographies font voir, dans leur pittoresque costume, les bergers de Boukharie, qui mènent paître les petits « astrakans » et les brebis dans les steppes brûlantes. Dans le médaillon du haut, on voit les « peaux » d'astrakans accrochées à une branche. En bas à gauche, les petits « astrakans » sont étendus devant les tentes. A droite, les bergers présentent en riant une brebis au photographe.

L'hiver approche. Bientôt les fourrures vont reparaître dans les rues de Paris. Nous avons pensé qu'il serait intéressant pour nos lectrices de connaître l'origine de ces fourrures et les diverses phases qu'elles traversent avant de devenir leurs élégants manteaux

En quittant Bakou dont les toits plats s'étagent sur des collines flanquées à droite et à gauche d'exploitations pétrolifères, le voyageur garde l'impression bien nette de l'Orient avec ses minarets et ses mosquées, son ciel bleu, ses femmes voilées, ses bazars couverts et ses ruelles tortueuses. Le soleil du soir éclaire de ses rayons obliques un groupe de Tartares accroupis, causant gravement en égrenant un chapelet de nacre.

La nuit tombe lentement sur l'eau, estompant les dernières lignes de la terre et les agrès même du navire, et, dès les premières heures du matin, à l'avant du vapeur qui coupe de son étrave les lames courtes de la Caspienne, on aperçoit, voilée de brume, une muraille de rochers. Peu à peu, les contours se précisent : la haute montagne se dresse, rocailleuse, inaccessible, cachant derrière elle l'Asie mystérieuse qu'elle fait plus impénétrable encore...

A midi, on jette l'ancre dans le petit port de Krasnovodsk, tête de ligne du Transcaspien. Pendant trois jours entiers, il faudra rester sous un soleil de plomb, dans des wagons surchauffés, au milieu des solitudes désertiques, avant d'arriver enfin au pied du « Toit du Monde ».

Placé sous le protectorat bienfaisant de la Russie, Hkana de Boukhara est gouverné par un émir, assisté de deux ministres (Couchebeguis) et d'une quantité innombrable de fonctionnaires rendus nécessaires par le peu de densité de cette population de deux millions d'habitants qui s'abritent dans une multitude de petits villages échelonnés sur une superficie égale à celle de la France et qui n'ont de commu-

AU VILLAGE

Une « maman » astrakan et son petit broutent tranquillement l'herbe roussie qui entoure les maisons d'un village de Boukharie que l'on aperçoit dans le fond.

nications entre eux que des pistes de caravanes.

Et dans ce pays, à première vue déshérité, dans ces solitudes infinies, sur ces plateaux déserts, paissent les petits astrakans noirs, dont les boucles soyeuses viendront, après un long voyage et de savantes préparations, revêtir les épaules de nos jolies Parisiennes dont elles rehausseront l'élégance et compléteront la parure. Un des plus éminents spécialistes de la « Fourrure » qui dirige en Boukharie les différents services de la maison Révillon frères, m'affirmait qu'il fallait avoir une belle énergie pour vaincre les difficultés de toutes sortes, pires peut-être dans ce pays désolé que dans leurs entreprises de l'Amérique du Nord ou des steppes sibériennes. Car, en Boukharie, ce n'est plus le froid qu'il faut vaincre, mais le soleil brûlant les sables pendant les longues randonnées en caravanes, où les fièvres de tous genres guettent sournoisement l'Européen non acclimaté.

Chaque année, un million et demi de peaux d'astrakans est expédié de Boukharie vers l'Europe et l'Amérique. Les agneaux naissent surtout au printemps et sont sacrifiés dès leur naissance, alors que leur frisure présente le plus de régularité et de brillant. Nombreux sont les troupeaux qui comptent quelquefois jusqu'à 5.000 têtes, et une longue pratique est nécessaire à l'acheteur pour connaître les meilleures régions, les meilleurs éleveurs, les troupeaux véritablement de race pure qui donneront, après la teinture, les peaux les plus soyeuses.

Il arrive aussi, quelquefois, que le petit agneau naît avant terme. Il possède alors une fourrure moirée, brillante, plate qu'on appelle breitschwanz et qui est très estimée, en raison même de sa souplesse et des dessins chatoyants et variés qu'elle présente.

A LA CONQUÊTE DE LA TOISON NOIRE

Les troupeaux paissent sous la garde d'indigènes qui, constamment, les conduisent d'une place à une autre, vivant ainsi éternellement dans la steppe où croît l'herbe courte et rare qui constitue la nourriture de ces moutons. Il est curieux de noter que les nombreux essais tentés pour l'élevage de ces animaux dans diverses contrées d'Europe ou d'Afrique ont complètement échoué : la Boukharie seule, jusqu'à ce jour, réunit les conditions de climat et de nourriture qui donnent aux astrakans leur caractère particulier.

Aussi les paysans boukhares sont-ils très fiers de cet avantage et considèrent-ils avec un certain dédain les Européens qui, malgré leurs inventions et leurs sciences,

« L'ASTRAKAN » AU BOIS

Les petits « astrakans », devenus à la suite de savantes préparations, d'élégants manteaux, contribuent au bien-être des deux Parisiennes que l'on voit ici se promener au bois.

qu'ils estiment diaboliques, ne peuvent à ce point de vue les concurrencer.

Malgré ce léger dédain et sa gravité apparente d'Oriental, le Boukhare est un être éminemment sociable et gai. En route, par exemple, le soir venu, après le bol de thé vert fumant et le pilaff de mouton mangé à pleines mains, tandis que les chameaux fatigués ruminent dans la cour de quelque vieux caravansérail, les guides et les caravaniers dansent, et ils chantent quelques complaintes monotones en s'accompagnant d'une primitive guitare.

Les Boukhares sont polygames, mais ont rarement cependant plus de trois ou quatre femmes. Celles-ci vivent ensemble dans une partie retirée de la maison sarte, et ne sortent que complètement voilées, vêtues d'un vêtement ample, de coupe uniforme et de teinte sombre. Ceci contraste violemment avec les khalats multicolores et les turbans éclatants de blancheur des hommes qui monopolisent de façon peu galante la diversité de la parure.

Le Boukhare est paisible. Marchand ou pasteur, il est toujours hospitalier, affable, et peu enclin à la violence. Seules, comme l'ont prouvé des événements récents, les passions religieuses l'entraînent à des excès très graves que son extrême fanatisme peut à peine excuser.

Mais ces faits sont heureusement assez rares, et pour ceux qui ont un peu vécu sa vie, le Boukhare est l'Oriental offrant un curieux mélange de naïveté et de ruse, âpre au gain mais dépensant largement

lors des diverses cérémonies, fêtes ou mariages. Le représentant en Boukharie de la maison Révillon frères me disait encore que cette maison entretenait dans chaque place de récolte des acheteurs permanents qui traitent les marchés pendant la saison et apportent, en caravanes, leurs acquisitions au Poste Central de Boukharie. Là, dans une usine spéciale, les peaux brutes subissent une première préparation qui les met en état d'être expédiées en Europe, où elles reçoivent la teinture, l'apprêt définitif et la forme, avant d'être mises à la disposition des privilégiés dont elles seront le précieux auxiliaire contre les rigueurs de l'hiver.

Certes, si presque toutes les Parisiennes ont adopté cette fourrure rare, bien peu se doutent de ce qu'il a fallu d'énergie, de soins et de peines pour rassembler chacune des peaux qui, taillées et cousues d'après la mode du jour, forment leurs magnifiques manteaux. On les étonnerait peut-être même, en leur rappelant que le soleil éclatant de Boukharie a chauffé les poils brillants et bouclés de leur jaquette ou de leur manchon, avant que les brumes de Paris ne jettent dessus leurs gouttelettes glacées.

Et lui, le paisible petit mouton-astrakan, il serait bien surpris, aussi, s'il pouvait comprendre qu'un jour, sous forme de vêtement, il verra passer le fleuve heurté et bruyant des véhicules de la rue de Rivoli. Car c'est derrière les glaces du grand fourreur Révillon frères, qu'il sera exposé à son arrivée en France. Plus tard, il ira au Bois, au théâtre, au thé à la mode, en automobile et peut-être même en aéroplane ou en dirigeable, enveloppant de son pelage seyant et chaud toutes les femmes élégantes qui ont le loisir de savourer les aspects intéressants de la vie.

Celles qui liront cet article penseront aussi quelquefois, — le moins souvent possible, — au petit astrakan des heureuses plaines de Boukharie immolé à leur luxe, et dans la douceur du bien-être procuré par le manteau somptueux où elles blottissent leur grâce délicate, elles accorderont une pensée de reconnaissance à ceux qui peinent loin d'Europe pour augmenter le confort de leur vie et rehausser leur élégance.

VIVIEN RIGER.

UN NOUVEAU-NÉ

Un berger de Boukharie porte fièrement dans ses bras un petit astrakan qui vient de naître.

Le Gérant : CAMILLE LECESTRE. G. DE MALHERBE, IMPRIMEUR, 12, PASSAGE DES FAVORITES, PARIS (XV^e^).

SOMMAIRE

龍王 寶璽

LA GRIFFE DU ROI DES DRAGONS

PAR JUDITH GAUTIER

PETIT, est-ce que tu ne vois pas enfin revenir ta grande sœur?... Mes pauvres yeux sont pleins de poussière et je ne vois rien.

— Moi, grand'mère, je vois très loin. Jade Pur ne vient pas.

— C'est vers la Montagne des Immortels qu'il faut regarder, Parfum Brulé. Ta sœur y est montée pour cueillir des plantes médicinales.

— Je vais aller jusqu'au tournant de la route...

L'enfant se mit à courir et bientôt sa voix aiguë cria :

— Elle vient! elle vient!... Mais qu'est-ce qu'elle a?... Grand'-mère! grand'mère! elle est folle!

L'enfant galopait tout effrayé et vint se jeter contre les genoux de la vieille femme, se cachant la figure dans les plis du vêtement. Presque aussitôt Jade Pur apparut au tournant de la route, courant à toutes jambes dans un envolement d'étoffe, tandis que les deux corbeilles, pendues par trois cordes aux deux bouts du fléau posé sur ses épaules, bondissaient éperdument. Elle était pâle comme le jade dont elle portait le nom. Sans laisser le temps à son cœur d'apaiser ses battements, elle s'arrêta et, penchée vers l'oreille un peu dure de sa grand'mère, lui dit d'une voix entrecoupée :

— J'ai vu et entendu des choses terribles : il faut que j'obtienne ce soir même une audience du vice-roi...

— Une audience du vice-roi! répéta la vieille au comble de la stupeur.

— Il me chargera sans doute d'une mission et je serai absente longtemps.

Elle s'enfuit et de loin cria encore :

— Au revoir!... Dites aux bonzes de prier pour moi.

— Jade Pur! Jade Pur! Ne nous abandonne pas! gémit l'aïeule

默示 LA RÉVÉLATION. — *Sans laisser à son cœur le temps d'apaiser ses battements, Jade Pur s'arrêta, et dit d'une voix entrecoupée à sa grand'mère : « J'ai vu et entendu des choses terribles. »*

烧香 PARFUM BRULÉ VA A L'ÉCOLE. — *Avant de partir pour le voyage sacré qu'elle allait entreprendre, Jade Pur, encore toute émue, conseilla à sa grand'mère de confier Parfum Brulé au maître d'école.*

qui tremblait tellement que son fagot de bois sec cliqueta sur son dos.

Et le petit Parfum Brulé se mit à pleurer à chaudes larmes.

Le vice-roi du Fo-Kiang résidait à Liang-Kiang, la capitale de la province, et son palais magnifique, avec ses jardins et ses dépendances, couvrait une surface immense. Devant l'entrée principale, deux lions de pierre se cabraient pour soutenir une poutre de bois rouge à laquelle était suspendu un gong énorme au métal étincelant.

Jade Pur avait gravi les marches et, haussée sur ses petits pieds, avec une violence surprenante, de ses poings fermés tapait sur le disque sonore qui flamboyait au soleil couchant.

Bien que ce gong fût placé là pour permettre au plus infime sujet de l'éveiller afin d'en appeler à la justice du vice-roi, personne n'osait jamais l'effleurer et quand roulèrent les vrombissements formidables du bronze mêlé d'or sous les poings délicats de la jeune fille, les gardes s'élancèrent-ils la lance levée pour punir et chasser l'imprudent qui se rendait coupable d'une telle chose.

A travers la paix et le silence du soir, seul en un pavillon où il aimait à lire et à rêver, le vice-roi perçut les lointaines vibrations du gong de justice, et comme c'était la première fois qu'il les entendait, il eut la curiosité de savoir qui l'avait frappé et ce que réclamait ce mécontent.

C'est pourquoi Jade Pur, au lieu d'être chassée, fut conduite, par des cours, des galeries, des jardins, devant le très majestueux mandarin, et, comme il convient, tomba à genoux à quelque distance de la présence auguste.

— Comment! c'est toi, fillette, qui fais tout ce vacarme, à la porte de mon

朝見 L'AUDIENCE. — *C'est pourquoi Jade Pur, au lieu d'être chassée, fut conduite par des cours, des galeries, des jardins, devant le très majestueux mandarin et tomba à genoux à quelque distance de la présence auguste.*

palais? dit-il en marquant de son doigt une page du livre qu'il referma. Quel tort t'a-t-on fait et qu'est-ce que tu implores de ma justice?

— Que Votre Grandeur me pardonne, dit la jeune fille en levant ses yeux humides comme ceux d'une gazelle. Jamais ma petitesse n'aurait eu la force de réclamer même contre les pires injustices et je ne serais pas ici s'il ne s'agissait pas de Votre Grandeur et d'un service que je dois lui rendre.

— A moi? Qu'est-ce que tu dis?...

— Au noble fils de Votre Grandeur, plutôt. J'ai été témoin d'un prodige et je sais des choses que je ne devrais pas savoir.

— Vraiment? dit le mandarin avec un sourire un peu moqueur. Eh bien, voyons ces choses.

Jade Pur s'assit sur ses talons et les yeux à demi fermés, d'une voix haute et monotone comme si elle lisait un livre, parla tout d'une haleine :

— Sur la Montagne des Immortels, où je cueillais des herbes précieuses, je suis montée aujourd'hui, sans m'en apercevoir, beaucoup plus haut que de coutume. Tout à coup, en ce lieu toujours désert, j'entendis des voix et je vis, par la fente d'un rocher, deux hommes, qui ne pouvaient être que des génies, examiner attentivement une haute pierre couleur d'ambre. L'un était un vieillard à cheveux blancs couvert d'un manteau blanc; l'autre un homme de belle mine dans la force de l'âge. « C'est bien ici, dit le vieillard, voici la pierre tombée du ciel! — Alors, frappons-la, pour qu'elle devienne vivante », répondit l'autre. Et en même temps, ils frappèrent tous les deux du plat de la main sur la pierre. Bientôt elle s'anima et un personnage, beaucoup plus grand que les deux génies, s'en dégagea, en secouant des éclats et de la poussière. Il était assez effrayant, avec une bouche lippue et une large tonsure au milieu du front, pourtant il salua respectueusement les deux hommes en disant : « Que voulez-vous de moi? — Nous t'avons éveillé pour accomplir une mission importante : écoute bien. Il y a plusieurs siècles, le roi des Dragons, en remontant de l'abîme, se cassa et perdit une de ses griffes. Elle est demeurée depuis dans le trésor des Fils du Ciel et il a été impossible de la reprendre. Mais, aujourd'hui, elle est sortie du trésor. L'empereur l'envoie dans une province désolée par la sécheresse, pour que la sainte relique y amène la pluie. Le roi des Dragons vous récompensera si vous pouvez saisir cette griffe et la lui rendre. L'empereur l'a confiée au fils du vice-roi du Fo-Kiang, avec menace de mort s'il ne savait pas la conduire où elle doit arriver. Il sera facile de dérober la relique au messager. Allez donc et hâtez-vous. » La pierre changée en homme se précipita vers la vallée et disparut. « Ce jeune homme ne saura pas défendre la relique, dit le vieillard, ni la reprendre si on la lui ravit, car il ignore que, pour mener à bien sa mission, il faudrait qu'il fût guidé par une jeune fille pure qui posséderait un éclat de la pierre vivante. » Là-dessus ils s'évaporèrent et je ne vis plus rien. Mais, poussée par une inspiration du ciel, je saisis un éclat de la pierre et je descendis en courant la montagne. Je vous supplie de m'envoyer vers votre fils, afin que je le sauve.

Le mandarin se caressait le menton et souriait d'un air incrédule.

— J'ai écouté ton histoire, ma fille, dit-il, parce qu'elle est assez singulière; mais tu l'as certainement rêvée : rentre chez toi et ne t'inquiète plus. Mon fils n'est pas en danger.

On poussa aussitôt Jade Pur dehors et on ne s'occupa plus d'elle, car le palais était mis en rumeur par l'arrivée d'un messager.

活石 LA PIERRE VIVANTE. — *Bientôt la pierre s'anima, et un personnage plus grand que les deux génies s'en dégagea. Il était assez effrayant, avec une bouche lippue et une large tonsure au milieu du front.*

En s'éloignant la jeune fille était comme étourdie, elle se demandait si, en effet, elle n'avait pas rêvé... Pourtant elle tâtait la pierre suspendue à sa ceinture dans un petit sac et il lui parut qu'elle s'agitait comme une bête vivante.

Avant que Jade Pur eût perdu de vue le palais, elle entendit que l'on

喜會 La Réunion Joyeuse. — *Dans la pénombre verte de la forêt, avançant avec precaution, ils virent, entre les branches, toute une société assise en cercle dans une clairière, et jouant à différents jeux*

avec une gaîté bruyante et un complet laisser-aller. Une belle femme se penchait vers un homme, très corpulent, à la tête rasée, qui lui parlait tout bas d'un air tendre.
— Allons-nous-en, chuchota Cèdre d'Or, nous n'avons que faire de ces gens-là...

閉水 LE DÉMON AU REGARD D'EAU BOUILLANTE. — *Ils virent un démon qui remuait, avec un trident rougi au feu, un amas informe d'animaux vils et de debris humains, en proférant des malédictions.*

courait, en criant derrière elle. Un groupe de serviteurs du vice-roi la rejoignit, l'arrêta, un grand eunuque la prit dans ses bras et, rebroussant chemin, à toutes jambes l'emporta.

Elle se retrouva devant le vice-roi dont le visage était bouleversé et qui arpentait la salle fébrilement.

— Jeune fille, jeune fille, s'écria-t-il, tu as dit vrai. Un messager de Cèdre d'Or m'apprend que l'empereur lui a confié en effet la plus précieuse des reliques : une griffe du roi des Dragons, pour la porter dans une pagode lointaine. Que sais-tu de plus? Où est mon fils en ce moment?

Jade Pur prit la précieuse pierre qu'elle portait à sa ceinture et l'approcha de son oreille. Elle entendit d'abord un murmure sourd et confus qui peu à peu se précisa et elle perçut des paroles qu'elle répéta à mesure.

— Il est à 200 lis seulement d'ici, sur le territoire du Fo-Kiang. Il ne sait pas encore que la griffe du roi des Dragons lui a été dérobée.

— Va, va, ma fille, dit le mandarin en trépignant d'impatience... Le cortège est prêt, les chevaux sont harnachés. Va, va, brûle la route, sauve mon fils!...

Depuis des jours, depuis des semaines, depuis des mois, Cèdre d'Or, guidé par Jade Pur, poursuivait le ravisseur de la sainte relique, par les forêts, par les montagnes, par les déserts. Le fils du vice-roi et la jeune fille étaient presque à bout de force, mais non pas à bout de courage.

Jade Pur s'était présentée, sous le costume d'un jeune garçon, à Cèdre d'Or et il ne savait pas qu'elle était une femme. La pierre magique qu'elle portait ne parlait qu'à elle. Il la suivait avec confiance, car ils

ne perdaient jamais les traces du voleur qu'ils ne pouvaient joindre mais qu'ils serraient toujours de près. Cèdre d'Or était fort brave et instruit, digne en tout point de la faveur dont l'empereur l'avait honoré et, seuls, des génies immortels pouvaient triompher de lui. Il luttait pourtant grâce à la pierre magique, qui l'égalait presque à son adversaire.

La tactique avait été d'empêcher le ravisseur d'approcher des domaines du roi des Dragons, car la relique ne pouvait être rendue qu'au Dragon lui-même.

Ce soir-là, Cèdre d'Or et Jade Pur étaient étendus sur une grève au bord de la mer, attendant la marée et le vent, pour s'embarquer sur une petite jonque couchée sur le flanc à quelque distance dans le sable que l'eau n'atteignait pas encore.

Cette fois, il fallait quitter la Chine pour continuer la poursuite du voleur fugitif qui avait passé là quelques heures plus tôt et avait fui sur la mer. Jade Pur se sentait le cœur serré à l'idée de s'éloigner de son pays, de se confier aux vagues capricieuses sur une aussi frêle embarcation. Elle songeait à sa chaumière, au vieux sapin tortu, aux iris et aux nénufars qui bordaient le petit étang, tout en or au soleil levant, et où un oiseau venait boire. Sans doute elle ne les reverrait jamais. Allait-elle enfin atteindre le but, ou fallait-il perdre tout espoir? En tous cas, celui qu'elle avait voulu sauver échapperait à la mort : une fois hors de Chine, il n'y rentrerait que lorsque la sentence serait rapportée...

清琻 SUR LA GRÈVE. — *Deux garçons causaient et l'écho répercutait leurs voix.*

Alors, si elle revenait, elle, c'est lui qu'elle ne reverrait plus!

Cèdre d'Or, couché sur le sable, regardait Jade Pur à la dérobée et, au soupir qu'elle poussa, répondit par un soupir pareil. Il savait maintenant que Jade Pur était une jeune fille. Un courrier de son père venait de lui révéler ce mystère, qui éveillait en lui un trouble profond.

Un à un les bateaux se relevaient, dans le petit port de Liang-Kiang. La

好女 LA BONNE POÉTESSE. — *Jade Pur vit alors une femme richement vêtue, les cheveux épars, qui arpentait la grève en déclamant un poème... La poétesse*

lui mit dans la main le poème écrit, lui donna un instrument de musique, et la conduisit à l'entrée de la grotte, où une danseuse sacrée, dans un costume magnifique et armée d'un sabre, gardait l'entrée.

jonque fut à son tour atteinte par l'eau: les deux marins qui la montaient dressèrent le mât, tendirent la voile de paille, d'un sifflement appelèrent nos deux passagers et bientôt, bondissant sur les lames, la jonque s'éloigna du rivage.

Poussée par un bon vent, elle aborda, après trois jours de navigation, à la petite île d'Okinava-Sima, au Japon.

La contrée était ravissante avec ses falaises dont les fleurs et les lianes croulaient en cascades, ses tapis de mousse, sa verdure claire qui contrastait avec le ton sombre des vieux cèdres.

Mais les voyageurs n'avaient pas le loisir de s'attarder dans la contemplation de la nature.

Jade Pur, les yeux demi-clos, interrogeait la pierre, car aucun vestige de celui qu'ils poursuivaient n'était visible. La pierre indiqua une forêt dont la lisière barrait comme d'un mur le côté droit du paysage. Elle s'élança dans cette direction et Cèdre d'Or la suivit.

— Il me semble, dit-elle tout en courant, que mon talisman n'est plus aussi lucide depuis que nous avons touché une terre étrangère : la voix qu'il recèle est très lointaine et confuse.

— Hélas! s'écria Cèdre d'Or, que ferons-nous sans ce guide? Allons-nous perdre la trace de la précieuse relique? Me faudrait-il rester ici en exil? Et il ajouta plus bas : Y resteriez-vous avec moi?

Jade Pur rougit mais ne répondit pas.

— Chut, dit-elle, j'entends des voix et des rires.

Ils étaient entrés dans la pénombre verte de la forêt. Avançant avec précaution, ils virent, entre les branches, toute une société assise en cercle dans une clairière et jouant à différents jeux avec une gaîté bruyante et un complet laisser-aller. Une belle femme se penchait vers un homme, très corpulent, à la tête rasée, qui lui parlait tout bas d'un air tendre.

— Allons-nous-en, chuchota Cèdre d'Or, nous n'avons que faire de ces gens-là.

— N'est-ce pas notre voleur qui a changé de forme?...

Ils s'éloignèrent, mais Jade Pur était inquiète, comme désorientée, la pierre magique contre son oreille ne laissait plus entendre qu'un grondement sourd.

Tout à coup des flammes crépitantes brillèrent derrière des buissons et ils virent un démon effrayant qui remuait avec un trident rougi au feu un amas informe d'animaux vils et de débris humains. Le démon à la face horrible proférait des malédictions.

Cèdre d'Or qui était savant dit tout bas :

— C'est Tso-Tsum, un des serviteurs de Fon-Tse-Ta-Ti, le roi de la Ville Infernale. Il habite la terre, préside à la cuisine et surprend les aveux des hommes pendant leur sommeil. Il a fait sans doute le dîner de ces bruyants joueurs.

Mais le démon tourna les yeux vers ceux qui l'épiaient et ce regard les brûla comme un jet d'eau bouillante, si bien qu'ils s'enfuirent et coururent longtemps sans s'arrêter.

Ils se retrouvèrent sur la grève où ils avaient débarqué. Là deux jeunes garçons causaient et l'écho répercutait leurs voix claires, de sorte que l'on entendait toutes leurs paroles.

— Je te dis que le Dragon japonais qui n'a que quatre griffes a été fâché.

— Pourquoi? Parce que la terre a tremblé quand la cinquième griffe du Dragon chinois a touché notre île?

— Oui, et il a envoyé une de ses sirènes qui s'est emparée du coffret d'or.

Les deux lutins tournaient l'angle du rocher et Jade Pur s'élança vers eux pour en entendre davantage; mais les lutins avaient disparu.

Elle vit alors une femme richement vêtue, les cheveux épars, qui arpentait la grève en déclamant un poème et ce qu'elle disait était si beau que Jade Pur se sentait inondée de joie. Elle tomba à genoux et joignit les mains quand la poétesse s'arrêta devant elle. Celle-ci lui souriait et dit d'une voix harmonieuse :

— Puisque tu comprends la poésie, tu es digne d'être exaucée. Le coffret qui contient la griffe du roi des Dragons a été jeté à la mer. Une vague l'a rejeté à mes pieds et je l'ai donné à la grande prêtresse de Ten-Sio-Daï-Tsin, la déesse Soleil. Va, chante-lui mon poème et elle te donnera la relique.

En même temps, elle lui mit dans la main le poème écrit sur du satin blanc et aussitôt Jade Pur sentit qu'elle était capable de le chanter. La poétesse la conduisit vers une grotte où une danseuse sacrée, dans un costume magnifique et armée d'un sabre, gardait l'entrée. Elle revêtit Jade Pur d'une robe de cérémonie, lui donna un instrument de musique et l'emmena jusqu'au fond de la grotte.

La grande prêtresse était merveilleusement belle. Elle s'entourait de nuages en fumant une petite pipe d'argent et cependant elle éblouissait. Jade Pur, comme transportée, hors d'elle-même, chanta de toute son âme et il lui sembla qu'elle montait au ciel.

La jonque vient d'aborder sur la rive de Chine. Cèdre d'Or serre sur son cœur la jeune fille qui l'a sauvé en lui rendant la relique.

— Que j'ai hâte d'être revenu auprès de toi et que tu deviennes ma femme chérie, dit-il.

Puis il s'arrache d'elle en pleurant et enfourche un cheval fringant, qui se cabre et part au galop.

分開 LA SÉPARATION. — *Puis il enfourche un cheval fringant, qui se cabre et part au galop.*

回到 Le Retour au pays natal. — *Jade Pur, heureuse et fière, se met en route à son tour et revoit enfin le petit étang bordé d'iris et de nénufars, couleur d'or au soleil levant, et où vient boire un oiseau.*

Jade Pur, heureuse et fière, se met en route à son tour, mais dans une autre direction.

Ceux qu'elle a vaincus lui en veulent encore, car un orage furieux la poursuit. Louï-Kouin, le valet du tonnerre, tape à tour de bras sur son cercle de gongs et lance vingt fois la foudre, mais il n'atteint pas la jeune fille, qui revoit enfin le petit étang bordé d'iris et de nénufars, couleur d'or au soleil levant, et où vient boire un oiseau.

Judith Gautier.

雷神亻 Le Valet du tonnerre. — *Louï-Kouin tape à tour de oras son cercle de gongs, et lance vingt fois la foudre...*

TORRENTS QUI BONDISSENT, FLEUVES QUI TOMBENT...

par J.-H. ROSNY Jeune

De l'eau qui tombe d'une hauteur de soixante mètres !

*L'*Iguassu, *que les indigènes appellent aussi le Rio-Grande de Curitiba, et qui parcourt le sud du Brésil avant de se jeter dans le Parana, offre sur son cours de 700 kilomètres quelques cascades dont l'une rivalise avec le Niagara. C'est le Gran Salto, qui projette avec fracas un énorme volume d'eau, d'une hauteur de 60 mètres.*

TORRENTS QUI BONDISSENT, FLEUVES QUI TOMBENT...

Comme tous les hommes, l'eau m'a tenté. J'habite au bord du lac d'Hossegor, dans les Landes, une petite maison blanche que le lac environne. La mer, par un vaste chenal, arrive deux fois par jour du golfe de Gascogne et m'apporte la fraîche odeur du large, les chlores et les iodes dispersés par les embruns.

Quand mon lac est tranquille, le ciel s'y reflète avec douceur; quand il est agité, les lames s'y propagent en longues rides, à moins que le vent ne soit instable et ne brusque le flot qui se révolte, se cabre, écume.

Mais qu'il est sauvage et frais, mon lac, nombreux en émotions de lumière, en bruits d'eau, en évocations de la plus vieille légende, en grands cris arrêtés de

l'âme, en fécondes lueurs...! Et que ces arbres qui se pressent tout autour, qui s'avancent en promontoires, avec des ombres, des creux, des vapeurs errantes, sont de fiers et doux et placides compagnons de ma vie!

L'eau! Les physiologistes montrent que nous en sommes faits, que c'est elle qui domine en nos tissus, mais elle ne domine pas moins dans nos souvenirs.

Dès que nous avons vu cette chose limpide, souple, mouvante, vivante, la joie s'est éveillée en nous; il nous a fallu toucher son reflet et briser sa lumière, patauger dans sa clarté, sentir sa fraîcheur, écouter le petit bruit de ses gouttes et suivre, à sa surface crispée, les grandes rides qui s'élargissent lorsqu'on y jette des pierres.

Je me souviens d'avoir vécu des journées entières au bord d'une mare avec une fillette du voisinage. Nous aimions tous deux voir se déplier les nappes

d'argent liquide, et glisser sur les feuilles des plantes immergées les perles que forment les bulles d'air. Parfois, une épinoche surgissait de la forêt palustre; nous la regardions évoluer avec de petits coups de queue; les anneaux de cuivre pâle de ses yeux nous ravissaient; ses écailles envoyaient des étincelles, et la palpitation de ses ouïes nous remplissait d'une admiration sacrée. Il y avait aussi des grenouilles, des salamandres, des nautonectes, des gyrins, un monde! Mais l'eau aurait suffi. Elle possède une vertu magnétique, endort l'âme, la purifie, la lubréfie. On est à la fois stupéfié et lucide devant elle. Son spectacle unique ne nous fatigue pas. Ma compagne et moi l'aimions d'une passion désintéressée et, sans dédaigner sa vie, ni son miroir, ni sa splendeur au soleil couchant, ni les danseuses en chapeau cloche que nous croyions y distinguer par les grosses pluies, alors que les gouttes rejaillissaient avant de s'étaler, ni les toiles d'araignées du vent quand il y promenait son balai de souffles, nous sentions bien, pourtant, que la présence de l'onde nous était plus précieuse que tout cela : elle nous touchait par ses contacts obscurs qui rappellent l'amour des mères, insoucieux de la beauté et presque de la personnalité de l'enfant.

Plus tard, cette amie de mon enfance, j'ai eu pour elle une passion véritable. Mon adolescence commençait. C'est l'heure où l'on ignore tout de soi-même et où le serpent des saintes Ecritures se glisse parmi les fleurs. J'ai souvent alors tenu dans mes bras la pauvre petite palpitante et craintive. Nos prunelles se miraient l'une dans l'autre. Une émotion subtile nous pénétrait, tellement semblable à celle que nous éprouvions devant la mare! C'était le même silence de nos êtres, le même cristal où passe l'ombre des nuages, le même abîme dont la large vacillation fait naître le vertige.

Les aurions-nous connues ces délicieuses minutes sans nos extases devant l'eau? J'en doute. Et je plaindrais ceux dont la vie s'est passée loin des eaux vivantes ou mortes; mais ils n'existent pas. Car, de même qu'elle filtre par sa subtilité à travers les pierres pour s'écouler en sourcelets, de même elle entre dans la plus pauvre, la plus obscure destinée. Nos petits faubouriens la connaissent par l'averse brillante, par le ruisseau bourbeux qui figure des torrents, par les grandes flaques immobiles au milieu des pavés où se réfléchissent le rebord des toits et le ciel. Ils prennent au milieu de ces choses leur première leçon d'hydraulique. On les voit cerner une flaque vagabonde, l'endiguer, lui amener des ruisselets, lui donner un écoulement par des canaux.

C'est une joie profonde. Elle rappelle les plus grands travaux des hommes : Sémiramis détournant les eaux de l'Euphrate afin de pouvoir construire un bassin sous-fluvial, reliant ses deux palais; les Egyptiens recevant le surplus des eaux du Nil dans le lac Moeris; les Hollandais endiguant la mer elle-même et vivant depuis des siècles en dessous de son niveau, malgré les tempêtes et les infiltrations; la France réalisant ce vieux rêve de l'humanité : le canal de Suez.

D'ailleurs, l'eau joue, dans l'histoire de la terre, le rôle que joue la passion dans nos âmes. C'est la même simplicité dans sa manière de tout envahir goutte à goutte, de tout remplir, de déborder, d'agir par d'énormes pressions, de couler en fleuves paisibles, de se briser en cataractes, de se rassembler après s'être brisée, de se retrouver toujours.

Qui de nous n'a éprouvé cette analogie devant la mer, cette masse sans repos, soulevée comme une poitrine de femme au passage de la lune, tour à

Dans les Gorges du Zambèze

Découvertes par Livingstone, les Chutes de Victoria sont devenues fameuses, surtout depuis qu'on peut aller en chemin de fer admirer leur farouche beauté. Large de plus de mille mètres, le Zambèze se précipite dans un gouffre d'une profondeur de 120 mètres, pour s'engager ensuite dans un couloir de 30 à 35 mètres de large.

tour donnant au rivage le baiser de ses lames minces qui s'étalent sans bruit ou la morsure de ses vagues furieuses?

Chose étrange, la jeune fille dont j'ai parlé plus haut adorait les rivières, les lacs, les sources et les fontaines, mais détestait la mer. Ce n'était pas seulement épouvante, c'était une impression de solitude, de néant, d'inutilité. Elle n'est pas la seule qui demeure sans force et sans voix devant le grand désert des eaux salées. Est-ce trop ancien, trop sauvage pour notre raffinement? Cela rappelle-t-il à notre être, sorti — selon la plupart des biologistes — de l'océan, une époque qui fait peur à la tendre créatrice d'hommes? On ne sait.

Les mâles, au contraire, aiment tous la masse électrique, profonde, orageuse, tumultueuse. Elle éveille l'idée de la force avec laquelle on joue, de la terreur vaincue, et, en outre, elle fouette les énergies, sale les volontés, ranime les courages. L'homme est volontiers un héroïque stérile, mais la femme au rêve fécond, plus douce, plus nuancée, préférera toujours de paisibles ombrages, des eaux claires, charmantes et gaies, qui font rire les enfants, des fontaines d'amour où l'on échange une promesse, de jolis ruisseaux que l'on franchit pieds nus sous le regard de l'homme qui vous aime.

Encore accepte-t-elle le pittoresque décor des chutes d'eau, des cataractes, des tourbillons, car elle ne repousse pas le drame pourvu qu'il se limite et se fasse accessible. Les eaux souterraines, avec leur mystère, la passionnent. Qui en dira le charme? Elles creusent à travers les roches tendres un tunnel capricieux et vont se réunir en quelque réservoir, énorme lac que nul vent ne doit jamais émouvoir et qui dort sous la terre, funèbre et plutonien. Des gens au cœur audacieux ont visité les gouffres et les grottes. C'est un enchantement continu de voir, à la lueur des torches, filer l'énorme nappe liquide ou bondir sur les pierres détachées les rapides mugissants, se bomber le vaste cylindre des cascades. Il en est où l'on se perdrait sans un guide; une rivière y chemine, des salles plus vastes que le vaisseau de Notre-Dame s'y élargissent soudain avec des colonnades de stalactites et de stalagmites; mais c'est toujours l'eau qui en fait le charme, et rien ne ravit autant l'imagination que de parcourir les labyrinthes sur des barques, de s'enfoncer dans les ténèbres par un doux glissement, de sentir peser sur soi le poids de la terre, puis d'apercevoir, très loin, le jour léger qui se prolonge sur la rivière comme un reflet de lune...

La poésie du lac est de celle que nos pères ont le mieux comprise. Nulle héroïne qui, vers le début du XIXe siècle, ne rêvât au bord d'un étang mélancolique. On en conçoit très bien la douceur. Suivant l'aspect de leurs rivages, leurs fonds, la qualité de leurs eaux, on leur a donné le nom de blancs, de noirs, de diaboliques... Le Léman, vu du col de la Faucille, a des pâleurs de turquoise, le lac de Lucerne est glauque, celui de Neuchâtel passe du bleu au vert. Sur le haut des montagnes, pris dans des cuvettes profondes, ils assombrissent l'azur du ciel et semblent d'un acier bleui par la trempe. Nos grands étangs du Sud-Ouest, celui de Cazeaux, celui de Biscarosse prennent par le voisinage des pins des reflets de bronze. Tous nous retiennent dans une sorte d'hypnotisme, tous calment nos soucis, endorment nos peines, nous font rêver au lieu de pleurer.

Les fleuves aux lentes eaux ont des aspects semblables. Ils vont à travers les plaines de l'Europe occidentale, à travers les steppes de la Russie ou les savanes de l'Amérique, porter la joie de leur fraîcheur aux villes lointaines

L'EAU QUI BOUILLONNE

La presqu'île scandinave, montagneuse et bien arrosée, abonde en cascades et en rapides formidables aux eaux bouillonnantes et toujours troublées, qui, s'ils rendent les cours d'eau impraticables pour la navigation, contribuent puissamment d'autre part à faire de la péninsule une des régions les plus pittoresques d'Europe.

Le Niagara l'été

C'est la plus universellement connue de toutes les cataractes du monde, bien que sa hauteur ne soit que de 47 mètres. Le fleuve, canal naturel entre les deux grands lacs Erié et Ontario, n'a guère que 500 mètres de large aux approches du gouffre. Soudain, il s'étale sur une largeur de 3 kilomètres et la chute formidable se produit.

Le Niagara l'hiver

Il est alors divisé par l'ilot des Chèvres (où l'on a accès par une passerelle) en deux cataractes, l'Américaine et la Canadienne. L'hiver est toujours rigoureux dans ces parages, le fleuve est arrêté dans sa course à l'abîme par le gel formidable et les masses d'eau congelée forment un décor féerique d'une tragique et poignante grandeur.

qui se sont assises sur leurs bords. Ils sont la vie des cités. Paris et Londres ne se conçoivent pas sans leur rivière où s'activent de petits vapeurs alertes, où circulent des trains de péniches remorquées, où s'arrête la fantaisie des pêcheurs à la ligne dont le bouchon flotte sans jamais s'enfoncer. Et le soir, quelle douceur, cette onde qui va dans les ténèbres avec un léger clapotis, et où les ponts et les rives plongent, en colonnades tremblantes, les reflets de leurs lanternes!

Vous rappelez-vous sans un frémissement la description du vieux Meschacelié, le père des fleuves, ou celle des Amazones? Rien n'est plus pénétrant, plus enveloppant, plus doux et plus frais que le lever de soleil ou le clair de lune vu par Chateaubriand sur un Mississipi qu'il avait peut-être seulement rêvé. On voit les grands arbres sur les rives, les oiseaux dans les branches, le taureau qui fend l'onde de son poitrail, et les îles délicieuses qui, tout à coup, se détachent et se mettent à flotter.

Le fleuve des Amazones est plus passionnant encore, large comme la Méditerranée à son embouchure. Il a traversé avec une majestueuse lenteur les immenses forêts dont, par des nappes souterraines, il baigne le pied à des centaines de lieues.

Sous l'ardente chaleur une buée s'élève, l'atmosphère humide fait la joie des plantes, des lianes monstrueuses et serpentiformes, et le voyageur, à certains endroits, vit dans une pénombre où grouillent les fauves inquiets, les reptiles et les oiseaux. Il passe sous une voûte de verdure. Le silence est troublé par le cri des cacatoès; dans les rais du soleil, des colibris, en voletant, projettent tous les trésors de Golconde; des insectes énormes bourdonnent, et les poissons montrent leur bouche carrée à la surface des flots.

C'est l'eau agile, l'eau lourde, l'eau sauvage, l'eau paisible, l'eau vivante des mers, l'eau morte des lacs, pain quotidien de nos émotions, retrouvée partout avec une joie sans trève; l'eau qui fait tressaillir le sauvage rôdeur de la brousse et dont rêve comme une amoureuse le petit Parisien de Montmartre, lequel n'a jamais vu la mer et veut quand même devenir marin.

Les riches, moins audacieux, amollis par la douce quiétude derrière leur rempart de millions, ne pouvant affronter la tempête ni vivre dans les pays déserts où mugissent les cataractes, au bord des grands fleuves fiévreux ou des lacs sommeillant sur le sommet des montagnes, font venir à grands frais l'illusion...

De bonne heure, les princes ont voulu retrouver dans leurs palais les naïades plaintives. Les architectes se sont ingéniés à varier les eaux qui parcouraient de magnifiques jardins. Dans la villa Adrienne à Tibur, c'était la cascade Canope qui sortait en mugissant du fond d'un temple et se répand en un long canal bordé de portiques et de salles où l'on se reposait au bruissement ininterrompu de l'eau tombante. Pline le jeune avait quelques chutes d'eau dans le jardin de sa villa de Toscane et il en vante la douceur. Plus tard, on chantera les jeux d'eaux du palais Colonna à Rome. Ainsi, toujours, à travers les temps, un des grands luxes de nos pères furent ces cascades dont les aspects pittoresques les avaient séduits dans la nature; ils essayaient de les reconstituer pour avoir à leur disposition la poésie qui console et la fraîcheur qui calme, le sédatif des fièvres de l'ambition, du pouvoir ou de l'amour.

Nous n'avons pu concevoir le château ou le palais sans le miroir des bassins qui semblent de grands yeux où l'ombre des arbres fait des paupières,

L'Ornement d'un Parc

Il s'agit ici du plus grand « jardin » du monde, du Parc de Yellowstone, créé par le Gouvernement américain au centre des montagnes Rocheuses pour protéger contre le vandalisme un admirable ensemble de beautés naturelles, dont les trois cascades de la rivière Yellowstone : la moins haute, représentée ici, a 43 mètres de hauteur.

Ceux qu'on a laissés tranquilles dans leur fraîcheur et leur immobilité ont des mélancolies chères au poète réjoui des lichens et des mousses, voire de l'odeur fiévreuse dégagée par les eaux croupies. Mais, presque toujours, un mince filet de clarté s'échappe de la surface brillante, et c'est le jet d'eau qui va replier dans le ciel son cou de cygne. Il retombe, s'épanouit comme une gaze d argent, et le soleil y projette l'écharpe d'Iris. Les enfants tendent les mains pour le saisir, car il a l'air solide et constant bien qu'il ne soit qu'une épée fluide et une succession de globules instables. Il est gai, rieur, jaseur, avec sa tête que le vent empanache et le bruit perlé de ses gouttes qui retombent. On l'aime vibrant, brandi par le bassin, plein d'ardeur à la base, hésitant et défait au sommet. La nuit, son agitation paraît de l'insomnie; l'harmonica de sa chute, un gémissement. C'est de lui, sans doute, que vint l'idée du feu d'artifice, car il est une fusée.

Sous Louis XIV, la France des grandes fêtes, comme elle fut celle des grandes misères, s'éprit de ces eaux jaillissantes. Elle créa les fontaines où son imagination se répandait avec des jets d'une puissance jusqu'alors inconnue. On vit monter en l'air des géants, tandis que les nymphes délicates répandaient leur robe autour d'elles en des danses légères. Ce furent les Palais d'eau aux cent colonnes où Neptune promenait son char. Une frénésie saisissait les bêtes et les gens : des bouches monstrueuses poussaient un souffle de cristal, et les naseaux des chevaux marins versaient des flots écumants.

Et cependant, quel misérable jeu, ces cascades à comparer avec celles que nous offre la nature ! A Gavarnie l'eau tombe de 406 mètres de hauteur, rivalisant avec les chutes de Staubach, de Fuglo, de Velluio, du Zambèze qui ne sont elles-mêmes que de pauvres choses devant certaines chutes de Californie dépassant 500 mètres...

De toutes, la cataracte du Niagara demeure la souveraine pour le volume de ses eaux. Elle se déroule sur une largeur de plus d'un kilomètre, formant un vaste cylindre divisé en deux par l'île Iris. La colonne de buée qui s'échappe de ce bouillonnement monte dans le ciel à une hauteur énorme. Chateaubriand l'a décrite en nous représentant avec amour la rivière sortie du lac Erié, s'élargissant jusqu'à treize kilomètres avant de s'encaisser pour la chute. En hiver, la vapeur d'eau se gèle tout autour des magnifiques arbres de l'île Iris, les couvrant de neige et de verglas, les transformant en lampadaires de cristal. L'immense fracas de ses eaux, qui s'entend à 70 kilomètres, le vertige de ses tourbillons, la violence de sa chute, ont tenté l'audace humaine. Le célèbre équilibriste Blondin fit tendre sa corde par-dessus elle, et, tranquille, sur le frais tonnerre exécuta ses tours. Barnum, l'impresario de cette « gigantesque exhibition » en a raconté les épisodes. Toute l'Amérique accourut et applaudit l'acrobate français. Le capitaine Webb, ensuite, nageur intrépide jusqu'à la témérité, jeta son défi à la cataracte : il avait traversé la Manche malgré courant et marée. Saisi par les tourbillons, roulé, épuisé, il mourut sous les yeux d'une foule immense.

Après ces temps épiques, la cataracte devait connaître les entreprises astucieuses de l'industrie. Soumise, elle s'engouffra dans des conduits, fit tourner des turbines : les chevaux de l'onde, ces bêtes fougueuses, piaffantes, écumantes, devenaient des chevaux-vapeur, de simples H. P., ou encore des volts, des ampères... La légende terrible, condensée en électricité, illuminait les villes, alimentait les usines, mouvait les tramways. Glorieux symbole,

Un torrent français

En France aussi, nous avons de belles chutes d'eau. Celle-ci est une des principales du torrent Le Fier, *qui constitue une des sauvages beautés de la Savoie. Si cette chute d'eau n'a pas l'immense majesté des cataractes exotiques, elle est au moins plus utile que la plupart d'entre elles, car elle fait travailler les usines.*

quand on y pense, qui montre la force cachée au sein de la poésie, et comment celle-ci fut, dans la vie cérébrale, ce que la beauté pittoresque avait été dans la nature, la sève nourricière des arts pratiques, de l'industrie, de la science.

Il faut le répéter pour que notre génération, trop active et un peu brutale, sache toucher avec des mains pieuses à toutes les belles choses. Contrairement à ce que disait le poète, on ne vit pas seulement de bonne soupe, mais encore de beau langage; une humanité sans fontaines, sans lacs dormant sous la lune, sans rochers dentelés, sans abimes, sans fleuves cheminant le long de rives gazonnées, sans falaises creusées par la mer, sans ruisselets filtrant sous les arbres, sans chutes d'eau s'éparpillant en neige le long des montagnes, sans cascades rugissantes, sans tonnantes cataractes, une humanité pareille se prive volontairement de tous ses principaux mobiles d'action.

Vous imaginez-vous ce que serait le monde privé de la douceur des eaux naturelles? Pour remplacer, trop tard, tant de gracieuses merveilles, on essayerait de créer des cascades artificielles, des cataractes en ciment de Portland, des gorges en stuc, de faux encaissements et de feintes solitudes?... Que seraient de pareils travaux? Que sont, à côté des moindres ruisselets franchissant un pas dans la montagne, des cascades comme celle de Saint-Cloud, une des plus réussies pourtant dans son genre?

Ah! je pense comme Loti, ne vous hâtez pas de dévaster, de déboiser, d'anéantir le chêne et le châtaignier pour un peu de tannin qu'on fabriquera sans doute demain dans les laboratoires, ne captez pas trop tôt le ruisseau, la rivière, ne détruisez pas la source et laissez la cascade tomber du haut de son rocher pour la joie des yeux. Le bonheur n'a pas seulement la forme d'une boîte de sardines et d'un cuir bien tanné; il se nourrit aussi de beaux paysages, de lacs ceinturés de forêts, de ruisseaux dans l'ombre fraîche, de rochers pittoresques, de majestueuses cascades...

J.-H. ROSNY JEUNE.

UNE MONTAGNE EN MARCHE

Tous les voyageurs éprouvent, en contemplant ce Salto de Pizacicaha (Amérique du Sud), l'impression qu'ils vont être écrasés sous cette masse de roches noirâtres et d'eaux mugissantes. Les indigènes l'appellent d'ailleurs la « montagne qui roule ».

FOX HUNTING

PAR

MARCEL BOULENGER

9 estampes de Cécil Aldin

FOX HUNTING

La chasse à courre! La vénerie!... Il y a beaucoup de souvenirs, de romanesque et de charme dans ces simples mots-là.

C'est dès la nursery que nombre d'entre nous commencent à se monter la tête, touchant la vénerie. En combien de chers vieux contes de nourrices en effet le cor ne sonne-t-il pas, et les chasseurs ne se trouvent-ils point perdus sans retour au fond de forêts profondes, voire enchantées? Puis, dans les albums, sur les gravures coloriées qu'on donne aux enfants sages, sur les affiches elles-mêmes qui bariolent les rues, que d'habits rouges, que de piqueurs hurlant et fouaillant la meute, que de limiers couplés, que d'hallalis et de bat-l'eau! Il n'est pas jusqu'aux charcutiers qui ne tiennent à honneur de faire si souvent figurer sur les stores de leurs vitrines toutes sortes de seigneurs Louis XIII qui, mêlés à des amazones Pompadour, cavalcadent sur des chevaux arabes autour d'un étang où se noie un dix-cors d'une extrême distinction. Quelle cervelle puérile résisterait à ces tentations?

Bientôt, a-t-on cessé d'être un potache? S'agit-il de se meubler un appartement de jeune homme? Aussitôt la fureur des gravures anglaises vous saisit. Les murs des chambres qu'on occupe se couvrent de petits cavaliers en tunique écarlate et culottés de blanc, qui galopent sans trêve à travers champs, par-dessus haies et fossés, et qui tombent, sautent, s'embourbent, se jettent dans les barrières, s'empêtrent à travers les ronces, prennent enfin leur renard et le lancent aux chiens, mais tout cela sans que leurs figures de dandys impassibles se troublent le moins du monde.

Bref, la vénerie nous sollicite de tant de façons diverses, et nous attire depuis si longtemps...

Mais, pardon, dira-t-on, de quelle vénerie nous parlez-vous? Car il y a chasse et chasse. Il y a la chasse-vénerie, à la française, chasse du cerf, du sanglier, du lièvre; et puis la chasse-poursuite, la chasse-rallye, à l'anglaise, où l'on court après un renard.

Si vous causez avec un habitué de nos chasses au cerf ou au sanglier, il vous dira : « Peuh! la chasse au renard, quel pauvre divertissement!... S'élancer à tombeau ouvert derrière quelques chiens qui courent après la queue d'un malheureux renard, toujours pris au bout d'une demi-heure, — autant jouer aux barres, ou galoper sans but à travers champs! »

Cependant qu'un chasseur au renard s'écriera de son côté : « Quoi donc!

LE COUP DE L'ÉTRIER. — *En allant au rendez-vous de chasse, les piqueurs s'arrêtent volontiers un instant à l'auberge pour boire rapidement le « coup de l'étrier », en guise de stimulant.*

LA MEUTE. — *Les chiens, la queue en trompette, suivent docilement les piqueurs à cheval jusqu'au*

vous voudriez me voir monter à cheval pour « tournailler » dans une forêt, ou errer dans la campagne toute une journée, vaguement guidé par des piqueurs qui cherchent à retrouver des chiens, lesquels cherchent eux-mêmes à relever la piste d'un gibier problématique et disparu depuis longtemps?... Merci bien. Ce sont des jeux trop savants pour moi. J'aurais peur de me refroidir et de m'enrhumer en courant un cerf. Parlez-moi d'un franc galop derrière un bon renard, à la bonne heure! »

Comme toujours, hélas, ces partisans de l'une et l'autre chasse auront raison tous les deux.

Dans la chasse du cerf ou du sanglier, des valets de chiens et des limiers s'en vont de fort grand matin « faire le bois », c'est-à-dire reconnaître les lieux, fourrés ou taillis, où l'animal peut s'être tapi. Après quoi les chiens d'attaque sont envoyés au bois, l'animal est mis debout, il prend son parti, se sauve, et toute la meute alors est lâchée à ses trousses. Elle le rejoint ou ne le rejoint pas, le suit de près ou de loin, parfois même de très loin, de beaucoup trop loin. Les chiens se trompent, perdent la voie, il y a des défauts et des changes : cela peut durer toute la journée, et souvent il arrive qu'on ne prenne rien du tout, et que l'on rentre tristement, en pleine nuit, bredouille et transi, sur un cheval fourbu et boiteux.

A la chasse au renard, c'est beaucoup plus simple. Un renard, dont on a reconnu les habitudes et le terrier, est détourné et lancé en un tournemain. Souvent même, pour éviter toute difficulté, on en apporte un dans une boîte, et on le fait partir sous le nez des chiens.

Comme l'odeur du renard est excessivement forte, si forte que nos pauvres nez imparfaits d'hommes la sentent très distinctement, n'importe quels chiens suivent la voie à merveille. N'y étant nul besoin d'une meute à l'odorat subtil, on peut employer pour forcer un renard des chiens dont l'allure est excessivement vite : car vous n'ignorez pas que, dans la race canine, plus les chiens ont de nez, moins ils ont de vitesse, et réciproquement. Cela ne s'explique guère, mais c'est ainsi.

Poursuivi par ces diables de chiens qui le mènent si bon train,

moment où le renard ayant été lancé, ils se précipiteront après lui dans une course folle.

le pauvre renard, vous pensez bien, ne les attend pas. Mais il se précipite droit devant lui par les champs et par les prés, traversant les haies, passant les murs, se glissant sous les clôtures de ronces, accomplissant en peu de minutes beaucoup de chemin. Il est bien rare que

LE DÉJEUNER.— *Le grand air aidant, les chasseurs font honneur au frugal mais solide repas que le maître d'équipage leur a fait préparer à l'auberge.*

LA POURSUITE. — *Les chiens pressent le renard et sont eux-mêmes talonnés par les cavaliers qui franchissent, enlevés par leurs montures, tous les obstacles qui se trouvent sur leur chemin.*

les chiens le perdent : les défauts sont peu fréquents, et vite réparés.
Derrière la meute, le peloton des cavaliers s'est rué ventre à terre : et tout ce qui se présente, fossé, ruisseau, barrière, mur, hop! on le saute... Après vingt, trente ou quarante minutes de cette course folle, le renard est épuisé : il s'arrête, s'accule ou se blottit. Un piqueur le prend par la queue et le lance aux chiens. Au bout de quelques secondes, il est si bien mis en pièces et dévoré, qu'il n'en reste même pas un poil... Et il n'y a plus qu'à recommencer, c'est-à-dire qu'à en relancer un autre, ou à en retirer un second d'une deuxième boîte, ou si ce n'est pas possible, qu'à rentrer tranquil-

EN PLEINE CHASSE. — *Le renard est sur ses fins et les chiens, encouragés de la voix par les chasseurs, vont le tenir; les cavaliers activent leurs montures qui commencent à baisser de pied.*

L'HALLALI. — *La chasse est terminée : le renard, épuisé, s'est blotti ou acculé. Un piqueur l'a aussitôt pris par la queue et lancé aux chiens qui le dévorent en quelques secondes.*

LE DINER. — *Un dîner des plus gais termine la journée : le cor résonne et, dans des poses qui montrent la joie qui les anime, les chasseurs boivent sec au succès de leur chasse.*

lement chez soi On a toujours bien galopé pendant une demi-heure.

Cette chasse, où la vénerie proprement dite tient beaucoup moins de place que l'équitation, est surtout pratiquée en Angleterre, et dans certains pays où le terrain plat, néanmoins coupé par des obstacles qu'on peut franchir, se trouve particulièrement propice aux galopades éperdues et mou-

UN DÉFAUT. — *Le renard a échappé à la poursuite des chiens; ceux-ci quêtent pour retrouver sa trace et il est bien rare qu'ils la perdent complètement.*

vementées, par exemple la plaine de Pau ou la campagne romaine. Et encore à Pau et à Rome, les chasses au renard sont-elles en très grand nombre suivies par des Anglais et des Américains qui font tout exprès le déplacement : tant les Anglo-Saxons ont ce sport dans le sang, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Enfin, il faut bien le dire, le peintre Cecil Aldin a beaucoup fait pour augmenter le prestige, la grâce et la séduction de la chasse au renard. C'est lui surtout qui a popularisé parmi nous, par ses gravures, ces types délicieux du vieux veneur à nez rouge et de son compère le pasteur, auquels nous ne pouvons plus ne pas penser, dès que nous nous mettons en selle. Il a renouvelé, stylisé, et comme inventé tout un monde merveilleusement sportif et rococo, patriarcal et 1820, infiniment comique et délicieusement élégant.

MARCEL BOULENGER.

LA JOURNÉE D'UNE ÉLÉGANTE A ST MORITZ

par ALBERT FLAMENT
Illustrations inédites de GEORGES SCOTT
et F. ELIM

LA JOURNÉE D'UNE ÉLÉGANTE A SAINT-MORITZ

Lorsqu'au petit matin la voyageuse qui est venue passer dans les hautes régions de l'Engadine et du Tyrol les plus froides journées de l'année, et qu'une particulière sensation d'étouffement empêche depuis plus d'une heure déjà de sommeiller, se lève, gagne la fenêtre que les premiers rayons du jour argentent et pousse

Le KURLING. — *Le Kurling remplace les habituels sports anglais. Rien n'est pittoresque comme de voir au soleil matinal, les élégantes armées d'un balai, suivre le jeu et déblayer la nappe neigeuse.*

Le SKI-KJÖRING. — *Des jeunes femmes qui se déclaraient fatiguées pour avoir été à pied de l'Étoile au Rond-Point des Champs-Élysées se livrent avec frénésie à ce sport violent.*

les volets, le spectacle qui s'offre à sa vue est bien fait pour la pénétrer d'une manière inoubliable.

La veille au soir, cette voyageuse s'est trouvée dans une salle de bal fleurie, un hall illuminé, où les jeunes femmes cosmopolites les plus réputées pour leur beauté et l'éclat de leurs parures dansaient au son d'un orchestre... Elle a vu valser les plus riches héritières du Nouveau Continent et même de l'Ancien, avec les célibataires portant ces noms qui ont rendu l'Histoire étincelante dans toutes les Monarchies et les Empires de l'Europe...

Elle a vu faisant *tapisserie* ou jouant au bridge dans les salons voisins, des dames déjà mûres, sur les épaules desquelles roulaient des ruisseaux de perles et des rivières de diamants. Les plus fameux couturiers parisiens avaient donné à toutes les femmes d'âges différents, comme les tailleurs anglais donnaient à tous les hommes, une sorte d'uniformité élégante, par laquelle on devinait ces gens assemblés soumis à des règles pareilles et que des siècles nombreux avaient policés.

Ces êtres ne semblaient vivre que pour le plaisir, une sorte de plaisir physique, qui n'est même plus celui que pouvaient prendre ensemble, jadis, des personnes d'un même milieu, les figurants habituels d'une cour, soumis à une hiérarchie, ayant des privilèges, et trouvant dans une fête le meilleur moyen de les exercer et d'en jouir. Le bal auquel la voyageuse, arrivée dans l'après-midi de la veille, a pu prendre part, offrait le kaléidoscope le plus brillant mais aussi le plus anarchique qu'on pût rencontrer.

...Devant les yeux de notre Parisienne arrivée de la veille, — vous ai-je dit que cette voyageuse qui ouvrait sa fenêtre entre six et sept heures du matin, était une Parisienne? — le spectacle qui s'offre contraste tellement avec les formes qui peuplaient son insomnie, — le souvenir de cette fête au Palace le plus élégant de Saint-Moritz, — qu'elle met un instant la paume brûlante de ses mains sur ses yeux, afin d'effacer les ombres confuses et agitées qui les brouillent.

En faisant abstraction des premiers plans, des quelques hôtels trop vastes, dont les fenêtres ont à cette heure comme autant de paupières sur les yeux, leurs persiennes fermées, en portant les regards au delà des villas et des caravansérails aux régulières façades, le spectacle est semblable à ce qu'il fut depuis les lointaines origines, depuis les temps où n'existaient ni altesses médiatisées, ni milliardaires new-yorkais, où la vanité ne poussait point les hommes à entreprendre, sans excuse, les choses les plus déraisonnables, où ces lieux gardaient intacte leur splendide et hautaine sauvagerie.

... D'abord, ce sont les prairies qui semblent, sous les roses clartés de cette journée qui s'annonce radieuse, pareilles à d'immenses tapis de peluche blanche, s'en allant se perdre au loin, remontant les pentes, descendant les côtes, toujours immaculés, toujours éblouissants, couvrant les forêts mêmes, les toits des maisons dont les fenêtres forment d'obscures rangées de trous; puis les arêtes plus vives des rochers matelassés par la neige sur l'azur neuf de cette première heure de la journée, avec une intensité qui emplit le cœur d'allégresse. Dans la direction de Pontresina, la voyageuse se rappelle les longues files d'excursionnistes, les breaks, les victorias, les landaus qui s'en allaient en août, sous les brûlantes flèches du soleil, par les routes poudreuses...

Elle referme la fenêtre et, n'espérant plus dormir, revient s'étendre sur

TOILETTES SPORTIVES ET MONDAINES. — *A droite et à gauche, voici les costumes que revêtent nos élégantes pour se livrer à leur tâche sportive quotidienne. Au milieu, la charmante hiverneuse est devenue exclusivement mondaine.*

son lit. Le ciel bleuit rapidement, perd de son éblouissante splendeur glacée; son éclat métallique en s'apaisant semble tourner à la soie. Là-bas, de l'autre côté de la blanche muraille, qui devient plus bleue, s'étendent les provinces riantes, dominées autrefois par les Vénitiens, puis, plus loin encore, le calme et tiède Midi de la France, aux orangers chargés de fleurs odorantes et de fruits d'or, le pays sans hiver où l'on rêvait de vivre et de mourir, — où l'on mourait, en effet, beaucoup, — et qui semblait le seul lieu où les organismes débilités, les bronches touchées par la tuberculose pussent tenter de recouvrer la santé pendant l'hiver. C'est un triste tableau à se faire que d'imaginer ce qu'on appelle des Parisiennes ou, si vous préférez un terme plus exact, de brillantes cosmopolites, casernées dans des caravansérails aux vitres congelées. Pour de délicates créatures, habituées aux douceurs du luxe moderne, saurait-on découvrir de plus grand supplice que d'être ainsi condamnées à passer un mois dans un pays plus qu'accidenté et isolé du monde, à une température qui bien souvent dépasse quinze à vingt degrés au-dessous de zéro! La réalité a de quoi rassurer les esprits inquiets. Certes, celui ou celle qui arrive à Saint-Moritz vers le 15 janvier, époque où la saison *élégante* vient de commencer, ne trouve pas le riant décor de la Provence, découverte au réveil, dans le rapide, passé Avignon. Les premiers prunus n'allongent point leurs branches fleuries de rose sur l'horizon vaporeux des collines, et l'on ne voit point, devant la façade ensoleillée d'un mas couvert de tuiles qui regarde l'Orient, quelque nichée d'enfants demi-nus

UN TRAVESTI. — *L'élégante est prête pour le bal travesti.*

LE BOBSLEIGH. — *Menés avec adresse le long des circuits de la descente, les hiverneurs et hiverneuses glissent à une vitesse vertigineuse, sur la neige durcie que râcle l'éperon de fer du* Bobsleigh.

courant entre les plates-bandes d'un verger. La neige, la neige tient lieu de champ de giroflées, d'orangers, de quarantaines blanches, de narcisses, de frézias, d'œillets et de toutes ces odorantes fleurs immaculées que le soleil de la Purification fait s'épanouir dans les enclos de Provence. Mais, si invraisemblable que cette affirmation puisse paraître, le ciel est aussi pur, et moins variable qu'au-dessus de la baie de Menton, qui reçoit, entre le cap Martin et les côtes escarpées de la frontière italienne, la vague bleue que soulevèrent sur les côtes de Tripolitaine les souffles du simoun et du sirocco.

Déjà notre Parisienne entend les allées et venues matinales, les sonneries qui tintent, et tout ce mouvement qui emplit les palaces, en quelque partie du monde qu'ils soient situés. Malgré l'heure tardive à laquelle le bal s'est terminé, les hiverneurs se lèvent tôt. Les passe-temps de plein air, si différents de ceux qui se pratiquent dans les

LE HOCKEY SUR LA GLACE. — *Armés de* drivers *et chaussés de patins, les sportsmen poursuivent les balles.*

climats tempérés, sont un des principaux attraits de la cure d'altitude en hiver, et la plus délicate des femmes ne saurait résister à participer au plaisir qu'elle voit prendre autour d'elle, à de robustes *misses*, coiffées dès le matin de bonnets de laine tricotée, vêtues de maillots semblables, de jupes courtes et enveloppées dans de vastes houppelandes de peau de bique ou de fourrures. Elles ne flirteront pas avec autant de nonchalance, celles qui, ainsi costumées, auront passé plusieurs heures à fendre l'air, accroupies sur ces traîneaux, qui servent au ludge, — que lorsqu'elles ont flâné tout un après-midi chez leurs fournisseurs de la rue de la Paix.

Sur des pistes tracées dans la neige, par équipes de trois ou quatre, accroupies sur l'espèce de grand patin qui leur sert de véhicule, et à la tête duquel s'est assis celui ou celle, plus expérimenté, qui tient la direction, elles filent à d'invraisemblables allures, enchevêtrées les unes dans les autres par les jambes, s'aidant de leurs bras, lorsque le *bob* fait un virage un peu brusque, — ce qui n'empêche pas le véhicule d'être projeté parfois contre le remblai, et que la quintette livrée à cette vertigineuse dégringolade ne se foule chevilles et poignets et ne se casse les os des clavicules ou de la jambe.

Les femmes deviennent rapidement aussi intrépides que les hommes à ces jeux et *mènent* avec un entrain, une furie que bien des sportsmen pourraient leur envier. Certaines prennent des allures décidées qu'on ne leur connaissait pas. La vigueur des bras tendus sur le guidon, la contraction des muscles du visage pendant un virage qui éclabousse de neige les spectateurs placés sur le remblai, donnent l'impression de personnes n'ayant pas froid aux yeux, selon une expression populaire qui ne semblerait nulle part mieux à sa place qu'ici. Les hommes se laissent conduire par elles sans appréhension et ce n'est pas, j'imagine, la moindre des raisons, qui donnent pendant une course un éclat si vif à leur regard.

Les *skis*, ces longs patins de deux mètres qui permettent de filer à une allure folle le long des pentes, exigent un apprentissage qui semble pénible les premiers jours et auquel on n'est plus du tout surpris bientôt de voir se livrer, avec une hardiesse qui n'est pas dénuée de grâce, les moins sportives des femmes. Bientôt, ces violents exercices, dans ce décor invariablement blanc, semblent avoir formé de tout temps le fond même de l'existence. Aux tennis aménagés sur des courts de neige battue, le *kurling* est bientôt préféré, avec ses lourds palets convexes ; c'est un plaisir de balayer la neige autour d'eux, et de fines mains gantées de tricot et de fourrure manient le manche du balai avec autant de légèreté que l'éventail du soir...

On imagine que les goûteuses de nos thés à la mode, qui n'ont jamais faim qu'entre les heures de repas, éprouvent un appétit inhabituel. Cependant, l'élégance, le bon ton, qui ne perd jamais ses droits, veut que l'on arrive à la table retenue pour le déjeuner, avec le plus de retard possible. Il a fallu quitter les lourds souliers ferrés, les tricots — à moins d'être très jeune, très intrépide et très sûre de sa beauté...

Puis, dans la tiédeur du hall, où se répand l'arome du café, les groupes se forment pour organiser les parties de l'après-midi. La nuit vient vite, il faudra se hâter, si l'on veut, dans les traîneaux tirés par des chevaux faire quelque promenade d'où l'on reviendra vers l'heure du thé, par la forêt dont les troncs rougeoient sous les rayons obliques du soleil. La nappe neigeuse en est pendant quelques instants ensanglantée, coupée par les ombres qui s'allongent...

Durant la grande quinzaine, les champions de ski ou de bobsleigh, nor-

PAYSAGE D'HIVER. — *Quoi de plus pittoresque que ces maisons étagées le long de la route par laquelle, pendant la belle saison, les élégantes allant goûter à la Maloja passaient en victoria...*

végiens, suédois, canadiens, russes ou danois, viennent se disputer les prix sur des pistes, autour desquelles la foule se presse. Rien n'est plus curieux et pittoresque à la fois que de contempler les exercices des virtuoses de patinage au milieu de ce cadre neigeux que le soleil fait scintiller, tandis que les dames emmitouflées dans leurs fourrures s'abritent des vives ardeurs du soleil avec leurs ombrelles...

Plusieurs fois par semaine, de grands concerts symphoniques consacrés en entier à Wagner ou à Beethoven, — tout comme à Monte-Carlo, — réunissent l'élite de la société. L'affluence du public y est si grande que le bruit des portes qui se ferment et des sièges qu'on remue empêche bien souvent qu'on entende toute une partie du programme... Les choses de la mondanité se passent pareillement au niveau de la mer comme à deux mille mètres d'altitude, par vingt degrés centigrades au-dessus ou au-dessous du zéro.

Autour des tables à thé on potine, on fait des projets... pour le lendemain, pour le surlendemain : mais, jamais pour un terme plus éloigné que celui fixé au séjour en Engadine. Ces gens que l'on voit se fréquenter avec tant d'emportement et de démonstrations savent bien que leurs amitiés sont condamnées à mourir pour ainsi dire aussitôt que nées et que, si vifs soient les témoignages prodigués et la sincérité momentanée de ces élans, il faudra bientôt remettre à l'année suivante ou à jamais de les poursuivre. Aussi, il y a, malgré tout, une tristesse indéfinissable qui flotte sur ce tableau où tant de couleurs papillottent, où l'on voit les toilettes les plus « délicieusement » à

la mode et celles qui le sont le plus stupidement, voisiner, où l'on parle dans leur meilleur accent toutes les langues et où on les entend parler avec la prononciation la plus déplorable, — le français et l'anglais surtout.

Puis, pour le dîner, pour la fête qui suivra, cotillon, concert ou tableaux vivants organisés par les jeunes gens, les jeunes filles et les jeunes dames, ou bal costumé, — car les habitués de ces villégiatures ne manquent point de joindre quelque travestissement à leurs bagages, les hôtes des palaces regagnent leur chambre afin de s'y abandonner aux mains des caméristes et des valets dont les soins, les savants massages, les ondulations, redonneront à cette société sportive par mode, les apparences habituelles de la mondanité... Après les bains tièdes, les tubs brûlants, les maquillages subtils, nos élégantes sortent leurs robes inédites, leurs parures

E PATINAGE. — *Quels* skatings *offriraient jamais aux amateurs de patinage une piste si vaste et un si vaste ciel.*

des écrins : rivières, pendentifs, sautoirs, et jusqu'à des diadèmes, — ceux que l'on voit aux grands soirs de Covent-Garden ou de l'Opéra.

Vers huit heures et demie, neuf heures moins un quart, tout le monde est à peu près en état de faire une entrée sensationnelle dans le restaurant. — Les tables sont couvertes de fleurs rares, laitonnées, montées, disposées comme par les fleuristes parisiennes; les œillets sont *monstres*, les roses *géantes*, les orchidées *fabuleuses*... Au fur et à mesure que les dames les plus souvent citées pour leur

E RETOUR. — .. *Et l'on revient au crépuscule, confortablement installé dans des traîneaux, et enveloppé dans des fourrures qui font ressembler nos élégantes à des habitantes du Spitzberg.*

élégance se montrent, on donne les prix auxquels leurs écrins sont estimés, la valeur du rang de perles qu'elles portent en sautoir, de celles de leurs mains ou de leurs oreilles.

Notre Parisienne n'est pas la première à descendre, ni la dernière non plus : il faut lui rendre cette justice...

... Comme elle est Parisienne, c'est-à-dire un peu plus sensible, un peu plus contemplative que ses semblables, il lui est arrivé, une fois prête, parée, poudrée, le teint animé par la promenade, se sentant belle, jolie, éblouissante, — il lui est arrivé d'ouvrir sa fenêtre et de rester là quelques minutes, en contemplation devant un ciel scintillant des premières constellations apparues, ou laiteux des clartés que la lune répand déjà.

Et je me suis demandé, en surprenant parfois à une fenêtre quelqu'une de ces claires silhouettes gemmées, si c'était pour enregistrer dans la mémoire une impression non connue des autres voyageurs, que cette femme s'était accoudée là, ou bien s'il ne fallait pas voir dans ce mouvement une impulsion de charmante coquetterie : l'aumône faite aux cimes millénaires, aux vallées couvertes de leur blanc linceul, au lac noir, aux neiges éternelles, d'une de ces visions de Parisiennes, dont elles ont bien dû entendre parler — depuis le temps ! — et qui leur cause une jalousie inconnue, pour tout ce que la femme, à sa fenêtre, exhale de parfum troublant comme celui des nuits chaudes et, parée pour le dîner, reflète du mystère des lacs, de la blancheur des glaciers et du scintillement des étoiles.

... Entouré du cercle menaçant des sommets, à la merci d'une de ces avalanches qui roulent tout un pays à plusieurs lieues de ses bases, cette poignée de gens de nationalités, de langages, de mœurs si variés, prend un aspect paradoxal dans la nuit, quand on songe au bar américain où le whisky remplit les verres de gentlemen en habit noir, tout à côté d'un hall, où le cotillon est aussi animé qu'à Dinard, quand M. André de Fouquières le mène à grands éclats.

ALBERT FLAMENT.

LES DEUX PIERROTS

OU LE SOUPER BLANC

Lever de rideau inédit en vers d'EDMOND ROSTAND

ILLUSTRATIONS DE MANUEL ORAZI

PERSONNAGES

COLOMBINE — PIERROT II

PIERROT I — UN MAITRE D'HOTEL

TROIS LAQUAIS

PIERROT I. — *Et bien qu'un amoureux doive manger menu,*
Je compte horriblement faire honneur au menu!

La terrasse de la *Villa Colombine*, dans une Italie exagérée. Au fond, derrière la balustrade de marbre, panorama clair, une ville, un golfe. Table luxueusement servie, sous un grand pin parasol. Chaises en bois pâle. Décor de Watteau, meubles de Waring. Dans les branches des pins et des platanes, des lanternes japonaises de papier, pas encore allumées. C'est la fin d'une belle journée. Colombine, tout en blanc, pareille à un grand bouquet de noce, s'accoude au fond, écoutant les derniers accords d'une sérénade. Un gros bouquet blanc franchit d'un bond la balustrade, vers la droite, et vient tomber à ses pieds. Elle le ramasse. Un second bouquet exécute le même saut, à gauche. Elle le ramasse. Et ils descendent tous les trois en scène.

SCÈNE I

COLOMBINE, seule

COLOMBINE

Et voilà plusieurs mois que dure ce manège:
Tous les jours deux bouquets, l'un en boules de neige,
L'autre en muguet; ou bien deux éventails, dont l'un
Est un alcyon mort, l'autre un cygne défunt;
Ou deux boucles encor de ceinture, dont l'une
Est en opale et l'autre est en pierre de lune.
Car j'ai deux amoureux, tous deux blancs, s'il vous plaît,
Se ressemblant ainsi que deux gouttes de lait.
Leurs habits sont rivaux, leurs fraises sont émules,
Pareils leurs gros boutons faits en pompons de mules;
Leurs souliers sont taillés aux mêmes blanches peaux,
Et, larges ou pointus tour à tour, leurs chapeaux,
Enrubannés comme il convient dans les églogues,
Sont tantôt de meuniers et tantôt d'astrologues.

PIERROT I. — *Dieu dit en me créant: « Tu seras un rieur! »*
Dans la tombe je crois que je rirais encore!

Frères physiques donc, — mais pas frères moraux :
Rien de plus différent, au fond, que ces Pierrots.
L'un a le cœur pourpré comme sa bouche en fête,
L'autre est triste, toujours, comme son serre-tête;
Chassant bien loin de lui les soucis obsédants,
L'un dédie au soleil, toujours, trente-deux dents;
A la lune, toujours, l'autre, sur sa narine,
Offre deux diamants roulés dans la farine.
Pour lequel convient-il de se mettre en émoi?
Hésitons, ô mon cœur! Car ce sera pour moi,
Selon celui des deux dont je prendrai la manche,
Vendredi tous les jours ou tous les jours dimanche!

A ce moment, UNE VOIX chante, joyeuse, au dehors :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot...

Et Pierrot I, enjambant la balustrade, saute en scène. Sa chanson se termine dans un long éclat de rire.

SCÈNE II

COLOMBINE, PIERROT I

COLOMBINE, le regardant rire.
Vous vous arrêterez un moment, j'imagine?

PIERROT I
Et pourquoi ne rirais-je pas, ma Colombine?
Il fait joyeux soleil, j'aime ma mie, ô gué!
Et ma mie est jolie à croquer. Je suis gai.
Arlequin étant mort, ne me sois pas sauvage.

COLOMBINE, prenant une grosse voix.
Qui te rend si hardi de troubler mon veuvage?

PIERROT I, faisant l'agneau.
Tes yeux, loup blanc!

Et il rit.

COLOMBINE, sévère.
Tu ris?

PIERROT I
Ordre supérieur!
Dieu dit en me créant : « Tu seras un rieur! »
Dans la tombe je crois que je rirais encore!
Oui! je fais un poème éclatant et sonore
De mon rire. Je ris très bien, sans me vanter.
Je suis poète et c'est ma façon de chanter.
Je rime mes éclats de rire aux belles choses :
Il y en a beaucoup, — le ciel, ton nez, les roses!...
Le silence où parfois je n'ai plus l'air rieur
N'est qu'une explosion de rire intérieur.
Rire d'enfant, rire de fou, rire de faune,
Tous les rires, je les ai ris, — hormis le jaune.

Et je me sens meilleur chaque fois que j'ai ri.
Mon rire est un hommage, une prière, un cri!
Lorsque j'aime, je ris; je ris lorsque j'admire;
Et je ne peux vous voir sans éclater de rire!

Il rit. A ce moment, une voix lamentable chante sous la terrasse, sur un rythme pleurard :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot...

Et l'on voit entrer tristement Pierrot II.

COLOMBINE
Mais voici venir l'autre au visage noyé.

SCÈNE III

LES MÊMES, PIERROT II

COLOMBINE, au Pierrot qui entre.
Cher Hamlet dans un corps de Pierrot fourvoyé,
Approchez. — Par ma foi, je crois qu'il pleure encore!
Et pourquoi, s'il vous plaît?

PIERROT II, larmoyant.
Parce que je t'adore!

COLOMBINE
Oh! la belle raison!

PIERROT II
Tu railles mes aveux
Et tu ne veux jamais...

COLOMBINE, prenant un coin de la blouse blanche de Pierrot II pour lui essuyer les yeux.
Mais si, mais si, je veux!
Peut-on pleurer, voyons, quand la saison charmante
Permet de s'attarder aux terrasses sans mante,
Quand l'heure est violette et rose, quand le soir
Sur les ors du couchant passe son brunissoir?
Vois! pendant qu'un côté du firmament rutile,
L'autre verdit, piqué d'un astre vibratile;
Le golfe, où tremble une eau gris-perle et fleur de lin,
A l'air d'être une vasque en marbre cipolin.
Vois les pins s'empourprer légèrement. Écoute
Monter les voix de ceux qui passent sur la route
Et rentrent à la ville en portant du lilas!
Ces choses n'ont pour toi nul charme?

PIERROT II
Je suis las
D'avril, de ces douceurs de l'air qui vous enchantent,
Des fleurs qui sentent bon, des idiots qui chantent!
Et le printemps, avec ses terribles retours,
Toujours exact, ornant d'identiques atours,
A chaque premier mai, la nature; la rose
Pour inspirer des vers stupidement éclose;

6e ANN., 2e SEMESTRE, IV. — 38**.

PIERROT I. — *Le soir fait succéder, dans les feuillages bruns*
Aux portants de clartés des portants de parfums.

Les pins laissant tomber de leur vieux parasol
Des aiguilles qui nous font glisser sur le sol;
Le ciel ayant toujours, le soir, sa scarlatine;
L'inévitable voile, au loin, toujours latine,
De l'éternel bateau que nous monte la mer:
Tout ce décor, que j'ai trop vu, ne m'est plus cher!

PIERROT I, criant vers la coulisse.

Hé! Printemps! pour Monsieur, s'il vous plait qu'on replante
Le décor!

PIERROT II, regardant autour de lui avec dégoût.

Est-ce assez mal brossé, cette plante!
Cet oranger a l'air bête comme son pot!
Et jamais d'imprévu! Jamais un abricot
Sur un cactus! Il faut des patiences d'ange
Pour vivre! Et le décor jamais ne change!

PIERROT II. — *Ce n'est pas un souffleur que l'amour!* Amor!... Love!...
Mais c'est en nous, plutôt, un serpent qui se love.

PIERROT I

Il change!
Et quand la Nuit, fixant sur toi son jeune œil clair,
Vieux Soleil rougissant, te fait rentrer sous mer,
Au signal électrique et furtif d'une étoile,
La rampe, mise au bleu, poétise la toile;
Le soir fait succéder, dans les feuillages bruns,
Aux portants de clartés des portants de parfums;
L'Amour, pour nous souffler, s'installe dans sa boîte;
Et l'on n'a plus, les mains tremblantes, la peau moite,
Grisé par l'air, le ciel, la minute et la fleur,
Qu'à répéter les mots que l'on prend au souffleur!

PIERROT II, grognon.

Ce n'est pas un souffleur que l'amour! *Amor!... Love!...*
Mais c'est en nous, plutôt, un serpent qui se love,

Une vipère...

COLOMBINE

Brrr !...

PIERROT I

Quand c'est en nous qu'il est,
Ce n'est plus un serpent, mais c'est un oiselet !
Un oiselet joyeux, soyeux, tiède...

PIERROT II

Qui pique
De son bec tes barreaux, ô cage thoracique !

PIERROT I

Qui chante...

PIERROT II

Se nourrit de soucis, de chagrins...

PIERROT I

Et se trouve à ravir de tous ces petits grains !

PIERROT II

Piaille comme un moineau...

PIERROT I

Siffle comme vingt merles...

PIERROT II

Et se baigne de pleurs...

PIERROT I

Qu'il éparpille en perles !

COLOMBINE, à Pierrot II, lui montrant Pierrot I.

Il m'ensoleille autant que tu m'enténébras.

Voyant s'avancer le maître d'hôtel.

Mais...

LE MAITRE D'HOTEL. Il est tout blanc, cravate blanche, habit de drap blanc, grands favoris blancs.

Madame est servie.

Trois laquais poudrés, en livrée blanche, culotte courte et gants blancs, ont apporté au milieu de la scène une petite table toute servie, et disposé les chaises.

COLOMBINE, aux deux Pierrots.

A table ! Offrez des bras.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE MAITRE D'HOTEL, TROIS LAQUAIS

COLOMBINE, prenant le bras de Pierrot II.

Un bras triste.

Prenant le bras de Pierrot I.

Un bras gai.

Aux deux.

Mon père a dû descendre
En ville, et nous allons, ce cher Monsieur Cassandre
Étant absent, pouvoir...

PIERROT I

Festoyer !

COLOMBINE, à Pierrot II.

Ce festin
Que rien ne troublera jusqu'à demain matin,

COLOMBINE. — *Approchez. — Par ma foi, je crois qu'il pleure encore ! Et pourquoi, s'il vous plaît ?*

Ce beau ciel, mes bras nus, tout ça doit te distraire.

PIERROT II

Hi ! hi ! hi !

COLOMBINE

Qu'as-tu donc ?

PIERROT II

Cela tout au contraire,
Me fait pleurer.

COLOMBINE

Pourquoi ?

PIERROT II

Je songe que jamais
Je ne pourrai te voir sans me cacher.

PIERROT I

Ah ! mais,
Il devient ennuyeux !

PIERROT II

Oui, toujours, comme un traître.
Entrer furtivement, grimper par la fenêtre,

COLOMBINE. — *Et voilà plusieurs mois que dure ce manège :*
Tous les jours deux bouquets, l'un en boules de neige...

Moi qui voudrais entrer par la porte!

PIERROT I

Gourmand!

PIERROT II, à Colombine.

Toujours, comme un voleur, attendre le moment!
Ah! si tu m'épousais!

PIERROT I, à Colombine.

Il pleurerait encore!

A Pierrot II.

Viens plutôt voir comment la table se décore.
Près du surtout qui semble, en son glauque sommeil,
Un morceau de lagune aux berges de vermeil,
La tranche de pastèque a l'air d'une gondole;
Le flacon de Chianti dont j'ai fait mon idole

COLOMBINE. — *Allons, bien! Mais ris donc au bonheur qui t'attend!*
Voyons, es-tu content ou n'es-tu pas content?

Sangle son ventre noir d'un caleçon d'osier;
Et lorsque Colombine, écartant un rosier,
Tourne au tronc de ce pin l'interrupteur d'écorce,

Colombine, en effet, a tourné l'interrupteur, et les candélabres d'argent à petits abat-jour se sont allumés sur la table.

Les abat-jour, soudain, sont d'un jaune qui force
L'ombre de devenir en lapis-lazzuli.

Un second geste de Colombine a allumé l'électricité dans des globes de crêpon japonais pendus aux arbres.

On croit ouïr, conduits, semble-t-il, par Lulli,
Les quatre violons du Roy...

PIERROT II

Ou les Tziganes!

PIERROT I

Et l'on croirait, tandis que le vert des platanes
D'oranges en papier s'éclaire *a giorno*,
La terrasse d'un rêve...

PIERROT II

Ou bien d'un casino!

COLOMBINE

Soyons gais!

PIERROT I

Soyons gais!

PIERROT II, lugubre.

Soyons gais!

PIERROT I

Je succombe
De faim. Et toi?

PIERROT II

Je suis au régime de Combe!
Je vois la ptomaïne à travers tous les mets!
Soyons sobres! car l'âge vient...

A Colombine, tristement. Où je me mets?

COLOMBINE, lui désignant sa droite.

Mets-toi là.

Pierrot II s'assied. Colombine s'assied, en disant :

Double blanc!

PIERROT I, s'asseyant à la gauche de Colombine.

Blanc partout!

COLOMBINE

Oui, vous êtes
Si blancs qu'on ne voit pas sur vous vos serviettes!

PIERROT II, continuant.

...L'âge vient, l'arthritisme, et le *tempus edax*,
Et l'on va se baigner dans de la boue, à Dax!

PIERROT I, se retournant pour regarder les laquais derrière lui.

Peste! culotte courte! habit à la française!
J'aime assez un laquais derrière chaque chaise.

PIERROT II

Cette immobilité qui surveille et qui dort,
C'est, derrière chacun, l'image de la mort.

PIERROT I, plongeant sa cuiller dans son assiette.

Consommé! — Humph!

Un temps. Les trois cuillers s'occupent.

COLOMBINE

Silence.

Autre temps.

Il dure.

PIERROT II, poétiquement.

Le passage
D'un ange, Colombine!...

PIERROT I

Et celui du potage.

PIERROT II, à Colombine.

Écoute le Pierrot qui te parle en pleurant!

PIERROT I, achevant son consommé.

Voilà ce que l'on n'a jamais au restaurant!
— Colombe au teint pareil aux roses du Bengale,
Colombe de mon cœur, je me sens la fringale,
Et bien qu'un amoureux doive manger menu,
Je compte horriblement faire honneur au menu!

PIERROT II

Le malheureux!

PIERROT I, se dressant, le menu à la main.

Rougets aux bouches éblouies
Entre les guillemets pâles de vos ouïes,
Nous allons, si vraiment vous fûtes frits tout vifs,
Croire lécher un golfe et mâcher des récifs!
Vous, grives, si vraiment de la Corse vous vîntes,
Si, dans vos chairs, aux plombs dont vous fûtes atteintes
Vous mêlez les gros grains noirs des genévriers,
C'est la montagne et des chansons de chevriers
Que nous aspirerons en suçottant vos cuisses!
Nous nous figurerons, en vidant ces calices,
Boire tout le soleil d'Avignon, vin papal!
Et nous croirons, ô vous dont la broche est le pal,
Déguster des sous-bois et manger des clairières
Quand nous mordrons, lapins, dans vos petits derrières!

PIERROT II

Ni chansons, ni soleil, ni golfe, ni sous-bois!
Car ce que, follement,

A Colombine. vous mangez

A Pierrot I. et tu bois

Dans tout ce vieux Venise et dans tout ce vieux Chine,
Ce n'est que torula rose, pâle trichine,
Microbes protéolytiques, bâtonnets,
— Que spores, vibrions...

PIERROT I, admiratif.

Mais tous tu les connais?

PIERROT I. — *On me mit au collège. Alors mes pauvres doigts*
Reçurent tant de coups de règle, que j'en dois

PIERROT II

... Que cocci, que bacille et que colibacille!

PIERROT I, balançant sa tête au rythme des violons.

J'aime cette musique à retenir facile.
Ah! quelle mélodie adorable est-ce là?

PIERROT II

C'est simplement *Funiculi-Funicula!*

PIERROT I, dévotement, devant la timbale qu'on vient de poser sur la table.

Timbale italienne!

PIERROT II

Ah! si tu t'agenouilles,
Comme fit Rossini, devant un plat de nouilles!

LE MAÎTRE D'HÔTEL, versant, et d'une voix rituelle.

Madère vieux, retour de l'Inde.

PIERROT I, regardant avec ravissement la bouteille couchée dans son petit panier.

On le coucha?

PIERROT II, tendant son verre à un laquais.

Un peu d'eau d'Evian pour moi. Source Cachat.

A Colombine.

Je t'aime.

PIERROT I, regardant son verre.

J'en ai peu. Ce larbin est sévère.
Mon verre n'est pas grand...

Vidant celui de Colombine.

mais je bois dans ton verre!

PIERROT II, sa main sur son cœur, à Colombine.

Ce vieux cœur plus errant qu'Isaac Laquedem,
Comment le sûtes-vous fixer?

LE MAÎTRE D'HÔTEL, versant.

Château Yquem.

PIERROT II

Être mystérieux, t'adoré-je ou te crains-je?

PIERROT I

Vous allez voir qu'il va l'appeler Sphynge!

Porter la marque. En vain soignais-je bien mon thème:
Mes rires m'attiraient sans cesse l'anathème.

PIERROT II

Sphynge!

COLOMBINE

Tu devrais rire auprès de moi. Tous les nigauds
Qui viennent me guetter le soir...

LE MAÎTRE D'HÔTEL, versant.

Château Margaux.

COLOMBINE

...Attendant au sortir des vêpres mon passage,
Sans doute dans l'espoir que je ne suis pas sage,
— Mais gare aux doigts hardis qui me pincent le busc! —
Disent, dans leurs billets qui fleurent bon le musc,
Que je suis une très égayante personne,
Et que, lorsqu'au pavé mon talon blanc résonne
Avec je ne sais quoi d'effronté, de vainqueur,
On se sent tout à coup du rire dans le cœur!
Pourquoi n'es-tu pas gai, Pierrot?

PIERROT II

La triste chose,
Aimer! J'aime une femme! Elle est blonde! Elle est rose!
C'est désolant! Elle est d'un modèle si fin
Que de ce triste amour je ne vois pas la fin!

PIERROT I, mangeant toujours.

Plongeons dans cette croûte un couteau de Tolède!

PIERROT II

Encor, si j'avais pu m'éprendre d'une laide,
D'une vieille sentant le confessionnal!
Mais j'aime une beauté!

PIERROT I

Une *profesional*
Beauty!

PIERROT II, pleurant de plus en plus.

Un être rare! Une femme jolie,
Et bonne, et vertueuse! A jamais je me lie.

J'ai beau chercher, elle a toutes les qualités,
Tous les charmes, hélas! et toutes les beautés,

Sanglotant.

Et vous ne voulez pas, Madame, que je pleure?

COLOMBINE

Pauvre enfant!

PIERROT I

Vous allez l'adorer tout à l'heure
A force d'essuyer ses larmes!

COLOMBINE

Laisse-nous!

PIERROT I

Bon! pour le dorloter prends-le sur tes genoux!
Mais, parbleu! rien qu'à voir sa face langoureuse,
Je sais que de lui seul vous serez amoureuse!
— Le beau pâté! Voyons ce qu'on a mis dedans? —
Moi, je suis là, mangeant de tout à belles dents,
Beau Céladon tenant en main une fourchette,
Parlant d'amour... tout en changeant votre assiette,
Reprenant du pâté, jovial, bon enfant,
Tandis que lui grignote en malade, étouffant
Ses soupirs et coupant son vin de quelques larmes;
Moi, je bois sec, je suis trivial et sans charmes;
La bouche pleine, avec ma serviette au cou,
Je dis tout simplement : « Je vous aime beaucoup! »
Tel Monsieur Le Bargy sur la scène française,
Il fait vibrer...

LE MAÎTRE D'HÔTEL, versant.

Moulin à Vent 76.

PIERROT I, dégustant le vin.

...Vibrer sa voix. — Tristesse, éternel talisman! —
Je suis presqu'un mari...

Au maître d'hôtel qui s'éloigne.

Eh! psst! redonnez-m'en!

Continuant.

— ...Il est presqu'un amant, avec son air morose!
Il est la poésie et moi je suis la prose.

Voyant que Colombine et Pierrot II parlent tout bas sans s'inquiéter de lui.

On ne m'écoute plus, voilà. Je suis trop gai.
Il paraît qu'être triste est bien plus distingué.

Il descend vers le public, traînant sa chaise, sur laquelle il se met à cheval, et cause, confidentiellement.

Quant à moi, ma gaîté fut ma perte. « Défense
De rire! » dit la Vie. Ainsi, dès mon enfance,
Quand j'étais tout petit Pierrot : « Qu'est-ce que c'est? »
Disait mon père, « il rit encore? » — On me fessait!
Et jusques à douze ans j'eus pour seule hygiène
Des coups de pied à la hauteur coccygienne!
On me mit au collège. Alors, mes pauvres doigts
Reçurent tant de coups de règle, que j'en dois

Porter la marque! En vain soignais-je bien mon thème:
Mes rires m'attiraient sans cesse l'anathème
Du maître, mes gaîtés le rendaient furibond!

Montrant Pierrot II.

Et lui, pendant ce temps, ne faisait rien de bon,
C'est vrai; mais il avait un air si lamentable,
Se penchait, dans son coin, si triste sur la table,
Avec un air si las, si navré, qu'on pensait
Qu'il travaillait bien mieux: on le récompensait.
J'ai toujours agacé par ma mine ravie.
Ah! croyez-moi, mieux vaut faire pitié qu'envie.
Pour vivre, j'essayai tour à tour, vainement,
D'être avocat, notaire; on me trouva charmant,
Mais trop gai pour pouvoir m'occuper d'une affaire!
Je me fais médecin, ne sachant plus que faire,
Je reste gai... malgré la sonnette de nuit,
Et, naturellement, ma bonne humeur me nuit :
Je n'épouvante pas assez la clientèle!
Bref, au bout de six mois, ma misère fut telle
Que j'écrivis des vers : mais on ne les lut pas,
Ils étaient gais!

Montrant Pierrot II.

Les siens, qui parlaient de trépas,
Des affres de la vie et des souffrances d'âmes
Incomprises, les siens plurent beaucoup aux dames!
Ma poche, à ces métiers, ne s'emplit que de vent,
Et je restai toujours Pierrot comme devant!
J'essayai du roman; mais, hélas! dans mon livre,
Mon héros, à vingt ans, était heureux de vivre;
J'y montrais des amants honnêtes, bons! enfin,
Je les fis platement s'épouser à la fin!

Montrant Pierrot II.

L'autre fit un roman qui parut en Belgique,
Un roman très profond et très psychologique
Où l'âme humaine était un égoût qui puait :
On l'acclama tandis que l'on me conspuait!
Et je vis maintenant dans l'obscurité noire,
Tandis qu'il est couvert d'écus, couvert de gloire!
Et cependant il pleure, et cependant je ris;
Si bien qu'en nous voyant nul encor n'a compris
Que je suis un grelot sonnant le ventre vide;
Si bien qu'en le voyant lamentable et livide
On ne devine pas qu'il a le ventre plein;
Et c'est lui, le gavé, qu'on accueille et qu'on plaint!

Il s'est levé, et voit Pierrot II pleurant sur l'épaule de Colombine, qui lui essuie les yeux avec une serviette.

PIERROT II, à Colombine, dans un gémissement.

Lequel préfères-tu de nous?

PIERROT I, remontant.

Il faut répondre!

PIERROT II, élégiaque.

J'ai pour toi fait blanchir ma collerette à Londre!
Est-ce moi?

COLOMBINE, coquette.

Ça dépend!

PIERROT I, s'asseyant près d'elle.

Est-ce moi?

COLOMBINE, coquette.

Ça dépend!

PIERROT II, voyant la lune paraître au-dessus des pins.

La lune!

PIERROT I, levant une coupe vers la lune.

A ta santé!

LE MAÎTRE D'HÔTEL, derrière lui.

Moët et Chandon.

LE BOUCHON DE CHAMPAGNE

Pan!

PIERROT I, à la lune.

Perle dans le soir bleu!

PIERROT II, levant son verre d'eau d'Evian.

Crâne dans la nuit noire!

PIERROT I

Mandarine!

PIERROT II

Citron!

PIERROT I

Plat d'argent!

PIERROT II

Bassinoire!

LE MAÎTRE D'HÔTEL, versant.

Muscat.

COLOMBINE, à Pierrot II.

Ça, c'est sucré, prends-en.

PIERROT I

Le frontignan
Est fait pour empêcher l'homme d'être gnan-gnan!

On le force de boire. Cependant, ayant servi les fruits, les domestiques se sont retirés.

COLOMBINE

Et puis, tu vas chanter de tes vers.

PIERROT II

Moi, méchante?

PIERROT I

Espérons qu'il est moins lugubre lorsqu'il chante!

PIERROT I, lui reversant du muscat.

Tiens! bois encore un coup de ce liquide vieux!

COLOMBINE, tapant sur la table.

Quelque chose de gai!

PIERROT II. — *Un être rare! Une femme jolie,*
Et bonne, et vertueuse! A jamais je me lie.

PIERROT II

Je ferai de mon mieux.

Il se lève.

La vie, hélas! est une loque
Qui de jour en jour s'effiloque;
Le temps, qui ronge et qui disloque,

En fait bientôt un penaillon;
Et le plaisir, rare paillon
Qui parfois luit sur ce haillon,

N'est qu'une clinquante breloque
Que cisèle, en or équivoque,
Un joaillier qui nous escroque!

Il se rassied.

COLOMBINE

Vous avez le vin gai! Le motif est charmant!

PIERROT I

C'est à moi de chanter. Cousin, ta chanson ment!

Il se lève.

La vie est peut-être une loque;
Mais il fait soleil, je m'en moque
Et tiens beaucoup à ma défroque!

La vie est gaie au papillon
Qui va friper le vermillon
Des fleurettes dans le sillon;

Au buveur qui son verre choque
Quand des vendanges vient l'époque;
A l'ivrogne qui soliloque;

Au moine gras, au moinillon
Point dédaigneux du cotillon
Ni du vin clair de Roussillon;

Au gueux même lorsqu'il escroque
Les pommes du voisin qu'il croque;
Au rimeur en pourpoint baroque,

Insoucieux de son haillon,
Qui fait tinter le carillon
Des rimes, et, sous son paillon,

Sent un cœur jeune et chaud qui toque,
Et de toute belle se toque,
Et chante, une plume à sa toque!

PIERROT II, tout en mangeant des fruits.

Non, la vie est absurde, elle est insupportable!
Se lever le matin, marcher, se mettre à table,
Manger, puis se coucher le soir, — recommencer!
Faire cela quand on pourrait s'en dispenser!
Ah! faut-il cependant être faible, imbécile,
Pour consentir à vivre! Il serait si facile
A l'éternel néant de se restituer!
D'acheter un poison bien doux pour se tuer!

Mon âme au nirvâna fut toujours candidate.
Puissé-je...

Il s'arrête, porte la main à son cou, et s'étranglant, dans un cri de terreur:

Ah!...

Il se débat, fait des signes désespérés.

Dans la gorge!... Ah!...

COLOMBINE, comprenant.

Un noyau?

PIERROT II, dans un râle.

De datte!

J'étouffe!... A moi!...

PIERROT I

Tu vas donc te restituer
A l'éternel néant? Pourquoi s'habituer
A vivre? Tu fais bien! D'ailleurs, c'est si facile
De mourir!...

PIERROT II, qui de blanc devient noir.

Au secours!

COLOMBINE, à Pierrot I, en donnant de grands coups dans le dos à Pierrot II.

Descends vite à la ville
Chercher un médecin...

PIERROT I

Diable! c'est sérieux?
Alors, je cours...

Il disparaît d'un saut par-dessus la balustrade.

SCÈNE V

COLOMBINE, PIERROT II

PIERROT II, faisant des efforts pour avaler le noyau.

Mon Dieu! mon Dieu!

Colombine le fait boire. Et tout d'un coup, au milieu de ses convulsions, il respire, et, rassuré:

Tiens, ça va mieux!

COLOMBINE

Il paraît qu'au moment de te la voir ravie,
Tu t'es raccommodé, Pierrot, avec la vie?

PIERROT II, se remettant peu à peu.

Moi, je veux bien mourir si tu meurs avec moi.
Mais partir seul!... J'en suis encor tout en émoi!

COLOMBINE

Pour quelqu'un qui parlait si bien du suicide!

PIERROT II

Ah! dame, ce n'est pas ainsi qu'on se décide!
Moi, j'ai tout à la fois, c'est l'horreur de mon sort,
Le dégoût de la vie et la peur de la mort!

COLOMBINE

Charmant!

PIERROT II

Mais avec toi, ma petite Colombe,
Ah! qu'il me serait doux de m'enfuir dans la tombe!

COLOMBINE

Ah ! non, tu n'es pas gai !
A part. Je voudrais bien un peu
L'amuser, m'assurer qu'un bonheur brusque peut
Avoir, sur ce frigide et polaire visage,
La couleur du soleil sur un blanc paysage !
Haut.
Allons, voyons, Pierrot, je t'accorde ma main...

PIERROT II

Comment ?

COLOMBINE

Et je serai ta femme dès demain.

PIERROT II, dans une grimace qui va peut-être devenir du rire.

Que dis-tu, mon amour ?
Mais soudain, la grimace se résout en averse.

COLOMBINE

Faut-il que je te voie
Pleurer encor ?

PIERROT II

Hi ! hi ! Mais je pleure de joie !

COLOMBINE, impatientée.

Allons, bien ! Mais ris donc au bonheur qui t'attend !
Voyons, es-tu content ou n'es-tu pas content ?

PIERROT II, hochant la tête.

Je le suis, mon amour, je le suis. Mais le sage
Doit tout prévoir ! Tu sais comme le mariage
Est dangereux ! Un grand philosophe l'a dit :
C'est un piège que la Nature nous tendit !

COLOMBINE, amoureusement.

Nous vivrons seuls tous deux dans notre maisonnette !

PIERROT II

Tous tes galants seront pendus à ma sonnette.

COLOMBINE

Qu'importe, si l'amour d'aucun d'eux ne m'atteint !

PIERROT II

Tu me feras rester au bal jusqu'au matin.

COLOMBINE

Mon amour couvera comme un feu sous la cendre !

PIERROT II

Il me faudra subir pour beau-père Cassandre.

COLOMBINE

Tes désirs seront tels que des ordres donnés !

PIERROT II

Oui, tu me mèneras par le bout de mon nez.

COLOMBINE

Tes blouses, chaque jour, seront...

PIERROT II

Sans boutonnières.

PIERROT I (Il s'arrête en voyant Pierrot II qui sanglote.). — *Tiens ! il est bien portant Puisqu'il pleure !*

COLOMBINE

Je te raconterai...

PIERROT II

Les torts des cuisinières.

COLOMBINE, mettant sa tête sur l'épaule de Pierrot II.

Me voir dès le matin sera de ton goût, dis ?

PIERROT II

Il ne faut jamais voir la femme en bigoudis !

COLOMBINE

Quand tu feras des vers...

PIERROT II

Tu feras du tapage.

COLOMBINE

Non, je me pencherai câline sur ta page !

PIERROT II

Et, naturellement, je ne ferai plus rien.

COLOMBINE

Tu seras dorloté. Je te soignerai bien.
Je serai caressante, enfin...

PIERROT II

Comme une ortie.

COLOMBINE

Et tu me trouveras, le soir, toujours...

PIERROT II

Sortie.

COLOMBINE

O charme de s'aimer!

PIERROT II

D'élever un marmot!

COLOMBINE

Tu seras un mari bon, fidèle...

PIERROT II

En un mot,
Si je perds la moitié de mes droits, je compense
En doublant mes devoirs. Beau marché!

COLOMBINE

Quoi qu'on pense,
Nous serons à jamais, dans des liens étroits,
Très heureux tous les deux!

PIERROT II

Si ce n'est tous les trois!

COLOMBINE, hors d'elle, éclatant tout d'un coup.

Va-t-en au diable, tiens!

PIERROT II

Voyons, je me marie,
Je vais me marier, et tu veux que je rie!

COLOMBINE

L'autre a dit vrai, jamais il ne sera content!

SCÈNE VI

Tous

PIERROT I, rentrant en courant.

Le médecin accourt!

Il s'arrête rassuré en voyant Pierrot qui sanglote.

Tiens! il est bien portant
Puisqu'il pleure!

Il rit.

PIERROT II

Hi! hi! tu sais que Colombine
Veut m'épouser?

PIERROT I, interdit.

Tu dis?

COLOMBINE

Et vous voyez la mine
Qu'il fait!

PIERROT I, lui baisant les mains. — *Mon cher ange!*

PIERROT I, avec une gaité un peu forcée.

Mes compliments! Le tour n'est pas mauvais.
Ah! vous ne perdez pas de temps quand je m'en vais!
Allons! tant mieux pour toi puisqu'elle te préfère!

Il hausse les épaules.

Tant mieux! Mais pourquoi diable?... Enfin, c'est votre affaire.

Il remonte pour sortir, et s'arrêtant brusquement:

O femmes, vous serez toujours aux pleurnicheurs,
Dolents comédiens de l'amour, aux tricheurs
Qui savent à propos faire usage des larmes;
C'est à ceux-là surtout que vous trouvez des charmes,
Aux habiles dans l'art de paraître souffrir,
Aux beaux désespérés qui parlent de mourir!
Il vous faut sur vos mains la rosée attiédie
Des larmes, les sanglots, toute la comédie;
Vous n'aimez que galants tristes aux yeux noyés,
Et vos cœurs sont séduits sitôt apitoyés;
Votre jeu favori, c'est de blesser les âmes
Pour verser dans la plaie, ensuite, des dictames;

Rien ne vous prive plus que de ne pas pouvoir
Faire de la charpie avec votre mouchoir,
Et vous détestez ceux qui cachent des blessures
Que vous vouliez soigner pour en être plus sûres!

COLOMBINE

Mais, mon ami...

PIERROT I, avec violence.

Madame, allez donc à celui
Qui pleure : vous serez plus heureuse avec lui.
Car il est plus que moi sincère, il vous adore
Plus que moi, n'est-ce pas? que moi, qui ris encore
A cette heure cruelle où vous me déchirez,
Que moi, que moi qui ris...

Il s'arrête, l'éclat de rire brusquement coupé.

COLOMBINE

Mais non pas, vous pleurez!

PIERROT I

Moi, pleurer? Allons donc!

Et soudain, simplement.

Eh bien, oui, là, je pleure!

COLOMBINE, surprise.

Vous savez donc pleurer?

PIERROT I

Vous êtes, à cette heure,
Bien heureuse, ayant fait ce que nulle ne fit!
J'ai pleuré, n'est-ce pas? et cela vous suffit!

COLOMBINE, doucement.

Vous savez donc pleurer?

PIERROT I

Et vous allez sans doute
Pouvoir d'un pas léger reprendre votre route;
Vous allez me quitter m'ayant brisé le cœur,
Comme après un quadrille, avec un air moqueur!
Ah! vous pouvez, Madame, être bien satisfaite,
Et c'est, pour votre orgueil, je comprends, une fête :
Le rieur dont l'œil clair jamais ne se voila,
Vous avez donc voulu le voir pleurer? — Voilà!

COLOMBINE, faisant un pas vers lui.

Vous savez donc pleurer?

PIERROT I

Vous pouvez être fière :
Cette larme, tenez... eh bien, c'est ma première!

COLOMBINE, tout à fait rapprochée.

Vous savez donc pleurer?

PIERROT I

Vous me l'avez appris!

COLOMBINE

Ah! cette seule larme a pour moi plus de prix,
Pierrot, elle a plus fait, cette petite larme,
Que les sanglots bruyants de l'autre. Ne t'alarme
Donc plus. C'est toi que j'aime et veux pour mon mari.
Quant à ce Pierrot triste, à l'air toujours marri,
Il ne m'attendrit plus, désormais, quoi qu'il fasse
Ruisseler deux ruisseaux continus sur sa face!
Ses pleurs, trop prodigués, ne sont plus précieux!
Mais la larme surprise, ô rieur, dans tes yeux,
Cette larme furtive et bien vite essuyée
Dont j'ai vu malgré toi ta paupière mouillée
Quand tu te détournais pour cacher ton émoi,
Ah! cette seule larme a plus de prix pour moi!

PIERROT I

Est-il possible, ô ciel! Colombine, qu'entends-je?
Quoi! le pauvre rieur!...

COLOMBINE

Est aimé!

PIERROT I, lui baisant les mains.

Mon cher ange!
Mon cher bonheur!

PIERROT II

Eh bien, et moi?

COLOMBINE

Toi, désormais,
Tu pleureras au moins pour quelque chose!

PIERROT II

Mais
C'est une trahison affreuse, épouvantable!

Appelant.

La mort!

PIERROT I

Il reste encor des dattes sur la table!
Sans compter les cocci, spores et vibrions!

Le maître d'hôtel et les laquais sont rentrés, apportant le café, les liqueurs et les tabacs d'Orient. Les violons ont repris en sourdine.

PIERROT II, à Colombine.

Alors, si j'avais ri, vous m'aimeriez?

Avec rage.

Rions!

Se forçant dans une horrible grimace.

Je ris! je ris! je ris!

COLOMBINE, s'accoudant et allumant une cigarette.

C'est trop tard, la risette!

PIERROT I

Vous faut-il une larme encore?

COLOMBINE
Oui...
Tendant gaiment son verre au maître d'hôtel.
d'anisette.

PIERROT I, s'agenouillant devant elle.
Si c'est ce qui vous plut et si vous m'en priez,
Je puis pleurer toujours, Colombe!

COLOMBINE, tendrement.
Oh! non, riez!

Assise, au public, et tout en fumant sa cigarette.
Mesdames, préférez toujours le rire aux larmes.
D'abord, sur votre lèvre en fleur, il a des charmes,
Et rien ne vous sied mieux que de montrer vos dents.
Puis, s'il vous faut élire un de vos prétendants,
Gardez-vous de celui qui toujours se lamente;
Croyez-moi, du rieur soyez plutôt l'amante!
Je sais que la douleur est pour vous un aimant;
Mais qui pleure le plus n'est pas le plus aimant.
Préférez le rieur, d'autant que l'on ignore
Si celui qui toujours pleure peut rire encore,
Tandis que nous savons, femmes, que nous pourrons
Faire pleurer le plus rieur...

Soufflant une bouffée.
quand nous voudrons!

Edmond ROSTAND.

Luchon, 1890.

L'Egypte resplendissante

par GERVAIS-COURTELLEMONT
photographies en couleurs de l'Auteur

Aurore égyptienne. — *Les Pyramides se reflètent dans les eaux mortes des mares.*

L'ÉGYPTE RESPLENDISSANTE

Un passé, si lointain que l'imagination en reste confondue, nous est aujourd'hui révélé en Egypte par les découvertes récentes des archéologues.

Jadis, on recherchait surtout en Egypte un hiver doux et sec, un ciel sans nuages, une atmosphère d'une pureté presque unique au monde; à la vérité, l'attrait du voyage s'augmentait bien du pittoresque de la ville arabe du Caire, des séductions du grand fleuve, éternel et évocateur, le Nil.

Mais, une courte visite aux Pyramides de Gizèh et de Sakkarah, un petit retour en arrière de la pensée vers les temps pharaoniques sous les palmeraies de Memphis ou sur les ruines de Thèbes, et c'était tout. Très rares étaient les voyageurs qui allaient porter leurs pas et laisser errer leur rêverie dans les ruines d'Abydos, de Karnak ou d'Ipsamboul.

Or, voici que tout change. En effet, depuis quelques années, les archéologues ont déblayé et mis au jour un si grand nombre de temples, si bien facilité l'accès des sépultures royales enfouies dans les mystérieuses profondeurs de la terre ou le dédale des couloirs obscurs des Pyramides, qu'un sentiment nouveau s'est fait jour et hante, malgré lui, le touriste. C'est l'obsession de l'au-delà, de la vie d'outre-tombe qui plane maintenant sur l'Egypte entière, domine tout et partout se révèle.

Au déclin du jour. — *Les tonalités vont en s'estompant à l'approche de la nuit.*

Le grand industriel de Boston ou de Chicago, comme le négociant de la Cité, le snob des Palace-Hôtels ou le désœuvré sceptique, tous les globtrotters débarqués en Egypte, — si peu préparés soient-ils à ces méditations, — sont fatalement hantés par l'évocation de ce prodigieux passé pharaonique.

Je n'ai pas échappé à cette emprise. J'ai voulu la fixer, la traduire, pour les lecteurs de *Je sais tout.* Les nouveaux procédés de la photographie directe des couleurs, sur plaques autochromes, m'ont permis de saisir quelques aspects de ces extraordinaires monuments.

Dans la Vallée des Rois, à 40 mètres de profondeur sous terre, dans la sépulture royale d'Aménophis, décrite de façon si impressionnante par Pierre Loti, comment saisir le prestige de ces fresques étonnantes dont les fraîches couleurs se sont conservées, intactes, depuis des milliers et des milliers d'années?

Le magnésium pouvait bien me tirer d'embarras, mais comment songer à obtenir l'autorisation d'user de ce moyen dans les galeries souterraines, à une telle profondeur?

L'administration aurait pu craindre de « créer un précédent », — le fâcheux « précédent », hantise des administrations de tous les pays. Comme à La Mecque et à Médine, il m'a donc fallu réaliser l'irréalisable. Mais que ne ferait-on pour les lecteurs de *Je sais tout!*

Des appareils puissants, quinze grammes de magnésium, un peu d'astuce

et la complicité des dieux... et voici, dans les pages du prestigieux magazine français, reproduites avec une rigoureuse fidélité, les scènes du livre de l'Hadès, toutes les péripéties de la momie royale dans sa marche vers l'au-delà, suivant les anciens rites.

Mais voici que le soleil se lève ou se couche sur les Pyramides éternelles, faisant chatoyer les eaux calmes où se reflètent les monuments et les palmiers, et les limpidités du ciel.

Et là encore, le « procédé un peu magique », comme dit Loti, de la photographie des couleurs permet de réaliser ce rêve de fixer ces fugitifs et délicats effets entre les feuillets du livre.

Les Pyramides se profilent sur le ciel empourpré du couchant. La nuit tombe. Et jusqu'au moment où l'ombre aura tout envahi, alors que déjà les

Les Tombeaux des Califes. — *Curieuse nécropole qui se dresse aux portes du Caire.*

étoiles scintillent, la plaque autochrome enregistre encore avec fidélité le flamboiement du ciel et la silhouette des femmes d'Egypte, drapées de noir, portant sur la tête, selon l'antique coutume, les amphores remplies de l'eau qu'elles viennent de puiser au grand fleuve.

La vue du désert sans limites, de ces étendues mortes qui paraissent sans fin, de sable rose ou de pierres calcinées, de ces effroyables solitudes qui évoquent, à leur tour, l'obsédante pensée du néant et de la mort, produit sur

Les Colosses d'Ipsamboul. — *Triple effigie de Ramsès II, taillée à même le roc.*

le civilisé, accoutumé aux verdoyantes prairies et aux montagnes boisées de son pays, une impression profonde à laquelle les moins sensibles n'échappent pas. Et c'est là encore un des charmes du voyage en Haute-Egypte.

Mais, combien plus impressionnante encore, l'apparition inattendue de

Les ruines du Temple de Karnak.
Tout est aujourd'hui entièrement déblayé.

quelques colosses oubliés sur la rive, comme ceux d'Ipsamboul par exemple.

Au milieu des éboulis de sable doré, s'érige la triple effigie de Ramsès II, taillée dans le roc vif. Statues géantes, de 50 mètres de haut, qui, depuis des millénaires, regardent couler à leurs pieds les ondes grasses du Nil.

Aujourd'hui les colosses voient de leurs grands yeux étonnés, arriver chaque jour, sur les vapeurs modernes, un flot curieux d'hommes d'Occident qu'attire la légendaire célébrité du nom magique d'Ipsamboul, une des sept merveilles du monde antique et, encore aujourd'hui, une des choses les plus surprenantes qui soient.

Toutes ces évocations d'un si extraordinaire passé font un peu tort aux trésors artistiques que recèlent les mosquées du Caire et surtout à la vie actuelle des hommes d'Egypte que le touriste, absorbé par ailleurs, n'a presque pas le temps de regarder.

Il ne peut, cependant, se soustraire, — ne disposât-il que de quelques heures, de quelques minutes même, — au charme de cette étrange nécropole des « Tombeaux des Califes », ville-fantôme dont les mosquées-fantômes surgissent aux portes même du Caire, attestant du glorieux passé de l'Islam sur cette terre d'Egypte où les ruines se juxtaposent, écrivant

Soleil couchant. — *Avant de disparaître le soleil éclaire encore les hautes Pyramides.*

sur le sol de ce pays, si propice aux conservations éternelles, une page poignante de l'Histoire de l'Humanité.

C'est le soir surtout, à la tombée du jour, à l'« heure rose » du soleil couchant ou bien encore au clair de lune, que les minarets et les coupoles, et les sables, et l'immensité morne prennent des apparences d'irréalité, de

Crépuscule. — *Seule, la photographie en couleurs peut rendre ces effets de demi-nuit.*

LE SOIR. — *Les femmes fellahs, semblables à des ombres, rentrent au village.*

visions... de rêve. Et là encore, la pensée se reporte malgré soi en arrière, aux temps lointains des grandes épopées, aux Croisades, aux splendeurs des Mille et une Nuits, que l'imprécision des images entrevues dans le flou des effets de mirage, à ces heures d'illusion, évoque avec un charme doux, triste et prenant... inoubliable.

Et c'est ainsi que, chaque jour, sous les impressions les plus diverses, faisant franchir à sa pensée les siècles et les millénaires pour la ramener sans cesse à l'insondable mystère de tout le passé humain, le voyageur est aujourd'hui, plus qu'il ne le fut jamais en Egypte, arraché à la réalité des temps présents et, plus que jamais il reste confondu devant l'éternelle énigme du grand Sphinx.

GERVAIS-COURTELLEMONT

Les Vitraux

miracles de lumière

par

Edmond Haraucourt

Fragments de la Rose du portail de la Ste-Chapelle

MIRACLE et féerie, joie des yeux et des âmes, fleur de lumière épanouie dans le jardin ombreux des cathédrales, parmi les troncs des colonnes feuillues, soupirail aux couleurs d'arc-en-ciel par où les détresses humaines s'exhalent en prière, trou de clarté vibrante par où la foi s'élance vers le ciel invisible, peut-être inaccessible! Le vitrail est l'énorme fleur dont le calice s'épanouit au-dessus des têtes penchées, et que l'œil des fidèles, quand il se relève vers Dieu, rencontre comme une promesse des éblouissements paradisiaques: de ses pétales multicolores, l'espoir tombe en rayons, et c'est la pluie d'espoir qu'il verse sur son peuple! Le vitrail est symbolique doublement, car il est le chemin par où Dieu nous envoie une splendeur du ciel, et le chemin par où nos vœux gravissent l'infini...

Nos pères ont cultivé avec ferveur cet art miraculeux du vitrail. En ces portes radieuses qu'il perçait dans la pierre entre le ciel des bienheureux et la terre des miséreux, le Moyen Age a mis toute son âme, tout son rêve, toutes ses légendes, et pour bien percevoir cette beauté réelle, il faut se pénétrer du sens de sa beauté morale : la chanson du vitrail est un chant d'espérance.

Espérer! Le Moyen Age en avait un besoin que nous ne connaissons plus, nous dont l'existence matérielle est fortunée auprès de ce que fut celle de nos

St Timothée, martyr.

Si l'on s'en rapporte à Ferdinand de Lasteyrie, ce vitrail remonte à la fin du XIe siècle. Il représente saint Timothée, martyr. Bœswilwald, architecte des monuments historiques, l'a découvert dans l'église de Neuwiller (ancien Bas-Rhin) et en a fait don au Musée de Cluny.

aïeux. Nous nous faisons du temps passé, et de ses vertus, une idée généralement très fausse qui nous empeche de comprendre l'immense appétit de croire dont se caractérisent ces époques défuntes.

Le surnaturel était leur unique recours, le seul remède valable. Contre les maux qui viennent des hommes, et contre ceux qui viennent de la nature, rien ne protégeait l'individu.

Quoi d'étonnant, alors, si le peuple a cherché hors du monde des protections miraculeuses? De là vint ce perpétuel appétit de prodiges, qu'il recherchait partout et espérait sans cesse. Le besoin du merveilleux était alors si pressant chez les hommes que l'intervention d'une force surnaturelle leur apparaissait comme le fait naturel entre tous. A chaque heure du jour et surtout de la nuit, le Diable se manifestait, ici et là, partout, faisant des siennes, avec une persévérance et une malice inlassables. Heureusement les Saints étaient là, eux aussi, et non moins attentifs à notre sauvegarde. Sous le vitrail, aux pieds de la statue, devant le reliquaire, on implorait leur aide, et tandis que leur châsse étincelait de pierreries et de cabochons, tandis que leur statue peinte brillait d'or et de couleurs vives, le vitrail s'allumait de soleil pour raconter quelque épisode de leur vie, un miracle d'autrefois qui donnait confiance au miracle attendu.

En effet, c'est aux intercesseurs et non à Dieu lui-même que s'adresse l'ardente piété du Moyen Age : elle n'ose pas monter directement vers ce Maître du monde; elle en a peur, tant elle est humble. Le Christ lui-même reste lointain : il est le but, mais, en vérité, la foule n'ose aller droit à lui, peut-être parce qu'il est trop pur, trop haut, peut-être aussi parce que, en qualité de juge suprême, il intimide les pécheurs. Il faut qu'on les présente à lui, qu'on intercède pour eux, qu'on plaide leur cause, qu'on prie pour eux ce Rédempteur qui est un juge, et les intercesseurs sont la Vierge et les Saints.

La Vierge, surtout ! On peut dire que Notre-Dame fut la véritable divinité du Moyen Age : la plupart des églises lui sont dédiées, l'âme du peuple lui appartient; on la comprend mieux que son fils, qui est Dieu tandis qu'elle est Femme, et il semble que pour la même raison elle comprendra mieux les misères humaines, elle qui souffrit plus humainement; on la sent plus

L'enfant prodigue

Ces deux médaillons représentent des scènes de la Vie de l'Enfant prodigue (à gauche, le retour de l'Enfant prodigue; à droite, l'Enfant au milieu de la mauvaise compagnie). Actuellement au Musée de Cluny, ils proviennent de la collection Vassé. On attribue à l'Allemagne la facture de ces médaillons, qui sont, sans conteste, postérieurs au XVe siècle.

La prise de Troie.

Ce vitrail, donné au Musée de Cluny par du Sommerard, mesure 0m65 × 0m55 et représente La Prise de Troie. Travail français du commencement du XVIe siècle. Le mot « Troie » est lisible sur la porte qui accède à la mer, où stationnent les vaisseaux grecs. Le temple consacré à Apolion est souillé par le massacre, ainsi qu' « Ilion » où deux guerriers, armés comme au XVe siècle, s'escriment à qui mieux mieux. Le fameux cheval de bois, dont les flancs ouverts permettent aux compagnons d'Ulysse de descendre dans la ville, occupe une place excessivement importante dans la composition, et l'on voit d'une façon très distincte l'incendie qui dévore la ville.

Les Gardes Civiques

Ces quatre personnages sont des gardes civiques de la même famille. La main qui tient une hallebarde entre les deux premiers a été ajoutée et n'appartient à aucun des personnages. Ce vitrail, que possède aujourd'hui le Musée de Cluny, a été fortement et maladroitement restauré. Sur l'inscription, dont une bonne partie manque, se lit la date de 1634. Ce genre de travail n'est pas rare dans les collections privées.

proche; elle s'apitoie; la piété qu'on lui voue a quelque chose de filial : en même temps que la mère du Sauveur, elle est la mère des fidèles, intermédiaire naturel entre son enfant divin et ses autres enfants! c'est elle qui les recommandera à son « petit Jésus » pour qu'il ne leur soit pas trop sévère au jour du Jugement dernier.

Contemplez les innombrables images que les siècles nous ont léguées, de celle qui fut leur patronne, comparez-les aux figures du Christ, et vous comprendrez la tendresse de cette intimité touchante qui lia nos aïeux à la Reine des Anges, assise dans la nue par delà les vitraux dans lesquels se profile en lumière sa silhouette rouge et bleue...

l'Astronome et les donateurs

Acquis en 1879 par le Musée de Cluny, ce vitrail provient de l'église de Betton (Ille-et-Vilaine). On admet qu'il représente des donateurs, de la famille de Saint-Gilles, sans doute François de Montboucher, sire du Bordage, seigneur de Saint-Gilles, mort en 1593, et sa femme, Jeanne de Malestroit, morte en 1563. Il est donc impossible qu'il soit antérieur à la fin du XVIe siècle.

Le soin de nos intérêts célestes n'est d'ailleurs pas le seul qu'on lui confie : vous pensez bien, — tant elle est bonne, — qu'on l'implorait aussi dans les mauvais cas de cette vie, dans tous les mauvais cas, et même dans les pires. Les âmes pieuses d'aujourd'hui imagineraient mal tout ce que la Vierge dut

entendre en des siècles violents et fort peu cultivés, où les forbans avaient la foi tout comme les braves gens, et n'hésitaient pas plus que les autres à implorer de leur Madone ou de leur patron un peu de secours pour leurs crimes.

A vrai dire, pourtant, les difficultés terrestres donnaient lieu plus particulièrement à l'intervention des Saints, qui étaient classés à cet effet. Chacun d'eux avait ses attributions nettes, et en portait les emblèmes. Chaque saint, au Moyen Age, est compétent à un office spécial, et nos peines, nos embarras, nos maladies surtout, se répartissent entre ces compétences diverses. Le plus souvent, un détail choisi dans l'existence de cet élu ou dans l'histoire de son martyre sert de fondement à la croyance qui réclame de lui tel bienfait plutôt que tel autre. Souvent aussi, un simple jeu de mots suffit à la crédulité populaire, car la gaîté gauloise ne perdait point ses droits sur la piété française, et c'est ainsi que nous voyons, patron des rôtisseurs, saint Laurent qui mourut sur le gril, sainte Barbe patronne des barbiers et des soldats barbus, saint Crépin et saint Crépinien patrons des cordonniers qui manient la crépine, saint Sébastien patron des aiguillettiers qui vendent les aiguillettes à retenir les bas de chausse (ses bas se tiennent!). Et sainte Claire pour les vitriers, les lanterniers, saint Blanchard pour les lavandiers, saint Roch pour les paveurs, saint Vincent pour le vigneron qui sent le vin, et l'Ascension pour les couvreurs, et la Nativité pour les nattiers...

Ainsi chaque saint protégeait un pays, une ville, une paroisse, une corporation de métiers, et plus particulièrement encore les chrétiens baptisés sous son nom. Ses fidèles lui offraient des présents, une statue, un tableau, un vitrail : la plupart des vitraux qui resplendissent encore aujourd'hui dans l'encadrement des ogives furent l'offrande d'une détresse secourue, ou d'une corporation qui se cotise. A cause de cela, on peut dire que presque toujours ils nous relatent quelque épisode ignoré ou connu de cette lutte que nos aïeux ont soutenue à travers les siècles, pour nous faire ce que nous sommes.

EDMOND HARAUCOURT.

La Visitation

On ne connait pas exactement la date d'origine de ce vitrail, qui mesure 0m25; il est sans doute du XVe siècle. C'est le Musée de Cluny qui le possède.

L'OISEAU VERT

Roman inédit
par Jules Claretie de l'Académie Française
Illustrations de S. Macchiati

A
Le bon Moutonnet
...rvenche ...

La Princesse insensible :
Pervenche sembla désormais parfaitement insensible aux pauvres diables. — Les mains tendues ne semblaient pas plus l'émouvoir que les regards suppliants.

L'OISEAU VERT

Il était une fois un roi très bonhomme qui régnait sur un peuple heureux étant fort malheureux lui-même.

En ce pays de Bonhomie (ainsi appelait-on la contrée comparable au royaume d'Yvetot) les habitants ne payaient point d'impôts, vaquaient librement à leurs affaires, qui étaient en fort bon état et se pouvaient promener le soir dans les rues sans craindre les méchants rôdeurs, les coupe-gorges et les coupe-bourses. Et le roi Moutonnet, Moutonnet IV, descendant d'une race à la fois glorieuse et pacifique, ce qui était une originalité et un titre de plus, gouvernait depuis nombre d'années son royaume sans avoir eu d'autres soucis que les grêles et les orages qui, parfois, avaient dévasté les moissons de ses sujets, n'ayant avec ses voisins jamais [illegible]t de querelle, si bien que son ministre de la Guerre, en sa siné[illegible]ait seulement d'élever des vers à soie et d'apprivoiser des[illegible]i Moutonnet, doux, souriant, aimable, un peu chauve[illegible] homme quoique grisonnant et bedonnant, bénissait le [illegible] donné un peuple facile à conduire sur une terre facile à labourer [illegible] palais, une

Aux petits des oiseaux...
Le bon Moutonnet IV rappelait le temps encore si proche où Pervenche partageait son pain avec les moineaux du jardin.

femme fidèle, point bavarde, dévouée et obéissante et une fille si jolie, avec ses yeux d'un bleu très doux, que le peuple de Bonhomie l'avait lui-même baptisée la « Princesse Pervenche », — le roi Moutonnet se sentit devenir triste, inquiet, à mesure que la petite princesse grandissait et qu'avec les années se modifiait le caractère de l'enfant.

C'était son unique progéniture et la naissance de Pervenche après un long mariage stérile avait été une joie pour le roi Moutonnet, la reine Joyeuse et les Bonnes Gens (ainsi se nommaient les citoyens du pays de Bonhomie). Leurs Majestés frisaient déjà les années où toute créature humaine devient respectable ou ridicule, — ce qui dépend de la façon dont on juge les anciens, — lorsque cette délicieuse petite fille leur était venue, leur rendant tout à coup une jeunesse inattendue. Et plus d'une commère de Bonhomie avait alors crié au Miracle.

La reine Joyeuse et son mari se penchaient avec amour sur le berceau de la petite princesse et, attendris, laissaient tomber sur les joues de l'enfant des larmes heureuses.

« — C'est l'avenir, disait le roi, l'avenir et le bonheur, ce petit être endormi là dans les dentelles et qui, en s'éveillant, nous regarde de ses petits yeux ronds tout bleus! »

La reine répondait :

— Sera-t-elle blonde ou brune?

Et le roi hochait la tête :

— Brune ou blonde, qu'importe pourvu qu'elle soit heureuse!

Une des larmes de tendresse du père s'étant mêlée au lait de la nourrice sur les lèvres de l'enfant, la princesse se mit à crier, et la nourrice à la plaindre. Un des ministres du roi, de son état professeur de philosophie et présentement grand maître de l'Université de Bonhomie, dit alors en hochant la tête :

— Ce pleur est un symbole, Sire. Le sel de cette larme mêlé à la douceur du lait, n'est-ce pas à proprement parler l'image de la vie?

Et le roi Moutonnet se promit, pour ne plus faire crier la princesse, de ne plus verser de larmes, même de joie! Puis il dit :

— Surtout, ah! surtout! que la vie garde à cette enfant plus de miel que de sel!

On n'avait convié aucune fée autour du berceau de Pervenche bien qu'on en pût trouver, et de très vieilles et de très puissantes dans les bois d'alentour, mais belle comme un clair matin de printemps, rose comme les fleurs des rosiers de la reine Joyeuse, légère comme les papillons et les libellules qu'elle emprisonnait dans ses filets aux gazes d'or, la princesse n'avait besoin de recevoir aucun don de ces mystérieuses personnes. Les dons, elle les avait tous. Elle avait la grâce, elle avait l'esprit, elle avait le charme, et rien n'était plus séduisant et plus parfait au monde que cette enfant que les savants n'avaient aucune peine à instruire de leur science et que le soleil semblait avoir plaisir à auréoler de ses rayons.

Blonde, leste, fine, gaie, Pervenche courait les jardins du palais, s'intéressait à tout, aux gens, aux bêtes, aux passants, aux pauvres, aux mendiants, aux chiens blessés, à ce qui paraissait souffrir. Les Bonnes Gens appelaient déjà la fille de leur roi la « bonne petite Princesse », digne héritière de la Bonhomie, lorsqu'un jour comme un pauvre diable passait devant le palais, chantant une chanson triste et demandant l'aumône, on fut

tout étonné de voir que, de ses jolis yeux bleus, la princesse Pervenche le regardait sans paraître émue et laissait partir ce loqueteux sans lui faire l'aumône.

— Eh! qu'a donc, se dit-on, la princesse aujourd'hui?

Le roi et la reine mirent sur le compte d'une mauvaise humeur quelconque, d'un caprice ou d'une migraine, le peu de pitié qu'avait montré là pour un misérable la toute jeune fille si compatissante d'ordinaire et le bon Moutonnet IV rappelait le temps encore si proche où Pervenche partageait son pain avec les moineaux du jardin ou les carpes du bassin et gardait en la poche de sa robe de brocart des morceaux de gâteaux et des sucreries pour les distribuer aux enfants pauvres.

— Il est inconcevable, répétait la reine Joyeuse, que notre fille ait, cette fois, montré un cœur aussi dur!

Mais ce qui surprit bien davantage les deux souverains, c'est que l'aventure du loqueteux se renouvela plusieurs fois et que Pervenche sembla désormais parfaitement insensible aux pauvres diables. Les mains tendues ne semblaient pas plus l'émouvoir que les regards suppliants et comme sa camérière en chef lui parlait, un jour, de la misère des gens penchés, au loin, sur la glèbe :

— Bah! dit la jolie princesse doucement, le grand air est sain, m'a affirmé le docteur Pancratius, et Son Excellence Eupharbios qui pratique la philosophie au ministère après l'avoir enseignée dans sa chaire, m'a répété souvent que le travail est la loi de la nature!

— Oui, princesse, pourvu que le travail ne tue pas, avait répondu dame Hermosa qu'on appelait ainsi, bien qu'elle fût laide, maigre et couperosée.

Et froidement Pervenche répliquait :

— Qu'importe, puisqu'il faut que tout le monde meure!

La pauvre reine Joyeuse avait été fort attristée, perdant sa gaieté et bien près de perdre son nom, lorsque Hermosa, la camérière, lui avait rapporté ce propos et le roi Moutonnet s'était écrié :

— Il faut que quelque sorcier ait jeté un sort à ma fille!

Mais ce fut bien pis lorsqu'un matin, un ouvrier couvreur étant tombé du toit du palais où il remplaçait quelques ardoises détachées par les pluies, la petite princesse, alors que toute la maison du roi était en émoi et s'empressait autour du pauvre diable, resta parfaitement indifférente et vit s'éloigner sans un mot de regret le brancard taché de sang qui emportait le blessé à l'hôpital.

— Vous ne vous informez pas si le malheureux ouvrier est mort, princesse? demanda dame Hermosa, très surprise.

Et la petite princesse, la jolie princesse blonde et rose, répondit :

— Dame Hermosa, ceci n'est pas l'affaire des princesses. C'est l'affaire des médecins!

Pervenche, alors qu'elle aimait les oiseaux, avait apprivoisé un geai dont elle aimait le plumage clair et les petites plumes bleues. C'était son compagnon, ce geai qui accourait dès qu'il apercevait sa maîtresse, la suivait en sautillant, semblait se donner des torticolis pour la mieux voir et la contemplait de ses yeux ronds, éblouis. Il se perchait sur la main de Pervenche comme un faucon au poing du fauconnier. Il préférait aux grains qui l'attendaient dans sa mangeoire d'argent les cerises que lui tendait la princesse au creux de sa paume pareille à une conque rose. Et ce geai était, comme

tous les habitants du royaume de Bonhomie, le citoyen de son espèce le plus heureux du monde.

Mais depuis quelque temps Pervenche semblait parfaitement indifférente aux sautillements et aux gentillesses du pauvre geai et même elle avait repoussé du pied la bête étonnée qui venait becqueter, — comme elle l'eût baisée, — la pantoufle de « vair » de la jeune fille.

Un jour enfin, tandis qu'il pleuvait de telle sorte qu'on eût dit que le ciel noir était crevé en maint endroit, la princesse, voyant l'averse tomber en nappes sur la terrasse qui, de plain-pied, communiquait avec sa chambre et y faire de gros bouillons, avait eu la tentation cruelle de s'amuser à voir ce que deviendrait le geai sous cette douche et lui ayant de ses ciseaux d'or coupé le bout des ailes, l'avait jeté brusquement sur la terrasse (le geai persistant encore à la caresser du bout de son bec) puis, refermant la fenêtre, elle s'était divertie à regarder, à travers la vitre, les mouvements effarés de l'oiseau.

Il était bien malheureux, le pauvre geai, sous la pluie froide et la princesse Pervenche le trouvait bien drôle. Il allait, venait, sautait éperdu, cherchant un abri sur cette terrasse sans refuge. Ses pattes s'enfonçaient dans l'eau formant nappe comme dans un lac; ses plumes se collaient à son corps comme un triste vêtement troué et Pervenche apercevait à travers ce plumage détrempé, la chair de son geai préféré qui semblait grelotter comme en hiver un pauvre hère à demi-nu.

— Oh! que c'est donc amusant, disait tout haut Pervenche, qui riait à son trait d'esprit, voilà mon geai qui a la chair de poule!

De minute en minute, le geai paraissait maigrir et maintenant ce n'était plus le bel oiseau gras sautillant sur les tapis et logeant au palais comme un hôte chéri, c'était une façon de squelette, un triste oiselet quasi déchiqueté qui frappait de son bec la vitre de la fenêtre, tournait ses yeux ronds vers la princesse, appelait au secours, quémandait un asile, et, inondé, trempé, noyé, réduit à n'être plus qu'une nippe mouvante sous l'ondée glaciale, se sentait mourir et venait expirer, content peut-être, à deux pas de cette maîtresse amusée de sa torture et curieuse de son agonie.

Pervenche était demeurée debout, contemplant l'averse jusqu'à ce que le geai fût tombé, décidément noyé par l'implacable pluie. Et, le soir, froidement, elle avait raconté l'aventure à son père, le bon roi, qui en avait été épouvanté.

— Comment, Pervenche, mon enfant, votre geai familier? Ton ami, — car les bêtes aussi sont nos amis, — ton ami dévoué, ma petite Pervenche?

Et Pervenche avait eu cette réponse incroyable :

— Que voulez-vous, Sire, on ne pend personne en vos Etats, et j'ai voulu voir ce que c'était que la mort d'un oiseau puisque vous avez aboli la peine de mort pour les hommes. Eh! bien, la preuve est faite. Et si la torture avait existé je suis certaine que, criminel, le maître geai eût avoué son crime.

— Mais il était innocent, malheureuse, tu le savais bien...

— Sans doute. Seulement, je voulais faire une expérience. Je voulais savoir jusqu'à quel point je pourrais supporter la douleur.

— La douleur des autres!

— Naturellement, dit Pervenche.

Mais la princesse ne s'en était pas tenue à ce supplice du pauvre geai. Elle avait encore, de la flèche d'une arbalète, frappé un malheureux petit rouge-gorge qui sautillait parmi les touffes dans le jardin royal et l'ayant

Les Augures

Moutonnet IV eut une idée. Il avait la religion, la superstition de la Science. Il assembla donc les médecins du palais...

ramassé à terre, dans sa blanche petite main, elle tenait le pauvre oiselet pantelant, les pattes recroquevillées par la contracture de mort et elle le regardait en souriant, trouvant nouveau, trouvant joli, le spectacle de cette silencieuse agonie car il ne chantait plus, le rouge-gorge, il fixait sur Pervenche ses petits yeux noirs, noirs comme des grains de jais et si doux et si tristes et ce regard mourant semblait dire :

— Qu'est-ce que je t'avais fait ? Et c'est donc bien bon de faire souffrir?

Puis les petits yeux noirs se fermèrent, tout ce corps chaud se raidissant avant de devenir froid et la princesse Pervenche souriait, souriait toujours, divertie par la mort du rouge-gorge comme par la mort du pauvre geai.

Et la reine Joyeuse, quand Pervenche lui conta l'aventure, murmura tout bas, superstitieusement :

— La cruauté porte malheur! Pourvu que les oiseaux ne vengent pas le petit rouge-gorge, leur frère !...

Et voilà comment il y avait dans les Etats de Bonhomie, parmi les habitants qui se trouvaient heureux, un souverain qui disait chaque soir en soufflant sa bougie à Sa Majesté la reine, sa digne compagne :

— Ah! douce reine, ma mie, je sais en ce monde une Majesté bien malheureuse!

— Dites que vous en connaissez deux, Sire. Vous et moi, moi et vous.

Moutonnet IV ajoutait aussitôt, répétait avec angoisse :

— Ma pauvre et chère amie, est-ce que notre jolie Pervenche n'aurait pas de cœur?

Alors le roi eut une idée. Ce débonnaire était un savant et présidant plus fréquemment des commissions d'hygiène que des commissions de guerre, lisait volontiers des livres de médecine. Il avait la religion, la superstition de la Science. Il assembla donc les médecins du palais pour leur demander s'il n'y avait pas, dans la transformation inattendue du caractère de Pervenche, un peu beaucoup de neurasthénie. Neurasthénie, le mot était à la mode et lui plaisait.

— Messieurs, dit-il à ces docteurs, je vous ai réunis pour vous prier de bien étudier les actions de la princesse. Elle, autrefois si bonne, est devenue fantasque et je dirais cruelle si je ne la trouvais pas encore tout à fait délicieuse. Elle a changé d'humeur comme on changerait de toilette. Il doit à cela y avoir une cause. Je vous demande de la chercher, et tout naturellement, *sublata causa tollitur ef...*

Mais le roi s'arrêta, songeant tout à coup que le latin était une langue morte et que son ministre de l'Instruction Publique l'avait depuis longtemps proscrite.

Les docteurs-médecins s'entre-regardèrent. Ils étaient quatre. Les quatre hommes de l'art les plus fameux du royaume de Bonhomie. Le docteur Pharnace, le doyen, personnage grand et maigre, avec un nez allongé, comme la défense de ce poisson qu'on appelle une scie, prit la parole et, après avoir hoché la tête, répondit :

— Sire, vous nous imposez là une difficile tâche. Rien de plus subtil et sournois que ces maux indéfinis qui traversent le cerveau des jeunes filles. Je ne crois qu'à la chirurgie, souveraine maîtresse des corps, et je ne sais trop comment on pourrait, de par une opération quelconque, modifier le caractère d'une enfant de seize ans. Ah! s'il s'agissait d'ouvrir un ventre!

— Arrêtez, Monsieur le doyen, dit le roi. Et laissez vos instruments à la clinique. Votre avis, professeur Silex?

Le docteur Silex, dont l'aspect ne répondait pas à son nom car il était gros et gras, rouge et luisant, — une pomme humaine, — prononça :

— Quand j'aurai eu l'honneur d'ausculter la haute et puissante princesse, je vous dirai mon avis. Mais il me semble bien que l'antique méthode est la meilleure et que, comme nos anciens, je demanderais aux pilules évacuatrices le moyen de rendre à la malade la belle humeur et la santé qu'elle possédait en propre.

— En supposant que la malade soit malade, interrompit véhémentement le docteur Pouche, car nous savons tous qu'il est des malades qui ne sont point malades et que nous traitons en malades parce qu'il leur plaît d'être malades.

— Nous n'ignorons pas cela, maître Pouche, dit le roi, et nous avons lu Molière. Et vous, docteur Arminius, que dites-vous, je vous prie?

Arminius, haut comme un héron, maigre comme un clou, digne pendant du doyen Pharnace, répondit :

— Ce que je dis, Sire?

— Oui, docteur, je vous le demande.

— Je ne dis rien.

Et il expliqua qu'il voulait attendre, voir, — examiner surtout les dents de la princesse car il assurait que les dents, qu'on se devrait faire arracher dès le jeune âge, étaient la cause de tous les maux qu'elles causaient, communiquaient et aggravaient par leurs racines.

— C'est bien, Messieurs, conclut le roi, vous serez autorisés à voir, dès aujourd'hui, la princesse Pervenche!

Et ce fut avec une véritable envie de rire que la jeune fille vit arriver dans sa chambre ces quatre acolytes en robes noires et en bonnets pointus, les uns d'une gravité patibulaire, les autres d'une obésité comique. Elle écouta leurs questions d'un air ironique. Assise dans son grand fauteuil à dossier armorié elle leur tendit ses bras pour qu'on mesurât sa tension artérielle, leur montra ses dents, qui étaient magnifiques, se laissa palper, ausculter, interroger, et, sous les yeux du roi et de la reine, resta délicieusement narquoise en répétant, toujours très gaie :

— Mais je n'ai rien, Messieurs les docteurs! Je ne souffre pas, je ne vous réclame pas. Et si votre présence ne me divertissait un peu je vous prierais gentiment de me laisser seule en ma chambre et de retourner à vos laboratoires.

— Pervenche! fit le roi voulant être sévère.

— Mais parfaitement, mon père! Je suis chez moi. Que ces messieurs restent chez eux!

Les savants, un peu blessés, allaient d'ailleurs battre en retraite lorsque leur doyen réclama encore un moment de patience.

— Votre Altesse a raison, dit-il, et je ne connais pas créature humaine qui ait plus qu'Elle la fraîcheur, le sourire, le regard vif, tout ce qui est l'apanage de la santé. Mais Sa Majesté, votre père, que Dieu conserve, nous a priés de la rassurer sur l'idiosyncrasie de Votre Altesse et quand j'aurai eu l'honneur d'ausculter Votre Altesse... si Votre Altesse voulait avoir la bonté de se lever et de tourner le dos...

Pervenche riant toujours se pencha doucement pour permettre au docteur Pharnace d'écouter le fonctionnement des poumons :

— Que Votre Altesse veuille bien respirer largement... Bien... Maintenant que, pour un moment, Votre Altesse consente à ne plus respirer...

— A ne plus respirer du tout?

— Oh! pour un instant. Il s'agit de me rendre compte des bruits du cœur.

— Voilà, dit Pervenche.

Et, ses jolies lèvres closes, collées entre elles comme des pétales de roses, elle retint son souffle.

Soudain le docteur Pharnace poussa un cri :

— Allons donc!... Par Hippocrate, fit-il. C'est impossible!

Et ses yeux agrandis exprimaient un étonnement profond, presque effrayé.

Alors le roi, la reine, les trois autres docteurs, Hermosa la camérière, tous les assistants à la fois, fixèrent leurs regards sur le maigre visage du doyen qui semblait s'amincir et s'allonger encore. Pharnace étreignant la princesse collait son oreille transparente au dos de la jeune fille qui, maussade maintenant, disait : « Mais vous me serrez trop, vous me faites mal », et on voyait sur la figure du savant naître et grandir une stupéfaction, une terreur, des sentiments violemment effarés qui se traduisaient par des *Oh!* et des *Ah!* à demi étranglés.

Evidemment le savant doyen venait de découvrir quelque grave symptôme et le roi et la reine effrayés demandaient ensemble :

— Mais qu'y a-t-il donc?

Le docteur Pharnace avait laissé là Pervenche et s'était redressé, levant au plafond ses grands bras maigres qui, dans les plis de la robe noire, avaient l'air des deux ailes d'une chauve-souris.

— Il y a... Il y a... Mais non, je ne puis pas le dire... C'est inexplicable, incroyable, écrasant, affolant... extra-naturel...

— Et quoi donc, Monsieur le doyen?

— Il y a... Je ne le dirai pas... Je n'y crois pas... Je ne comprends pas...

— Mais parlez, parlez donc!

— Parlez, cher Maître, dirent en chœur, les trois médecins.

La blonde Pervenche, toujours rieuse, regardait en face le docteur Pharnace de ses yeux très clairs.

— Eh bien! il y a... il y a que Son Altesse... J'en demande pardon à Vos Majestés... il y a que la princesse, oui, la princesse... notre bien-aimée princesse... la princesse n'a pas de cœur...

— Qu'est-ce que je te disais! s'écria Moutonnet IV en tutoyant pour la première fois en public la reine Joyeuse.

— Pas de cœur? dit Pervenche. Je n'ai pas de cœur, moi?

Et d'un long rire argentin, elle se mit au nez du doyen à rire, rire, rire, — si bien que Pharnace expliqua son opinion en balbutiant d'émotion, comme un bègue :

— Je ne dis pas que... que... que... Son Altesse n'a point de bonté, le mot cœur étant pris au sens moral, je dis, que... que... qu'Elle n'a pas de cœur parce que, — c'est insensé, que voulez-vous que je vous dise! — Elle n'a pas de cœur parce que matériellement je n'entends pas les battements de ce cœur, parce qu'à la place de ce cœur la percussion me donne un vide... oui, parfaitement, un vide... parce que l'organe manque... parce que... Parce que... Enfin Votre Altesse n'a pas de cœur, parce qu'elle n'a pas de cœur. Voilà!

Les trois médecins qui écoutaient se demandaient, stupéfaits, si le

ESTAQUA, LA SORCIÈRE

Assise devant l'entrée de son refuge, l'ancienne lingère était, courbée, parcheminée, la chronique et le miroir des temps passés.

doyen tout à coup ne venait point d'être pris d'une attaque de folie subite.

— Pas de cœur! Un être vivant! s'écriait le docteur Silex.

— Vivre sans un cœur! répétait le docteur Pouche devenu bègue aussi. Mais c'est impopo... C'est impossible!

Et le roi Moutonnet ayant déposé la perruque qui lui donnait, disait-il, quelque ressemblance avec Louis XIV se tenait le front comme pour y maintenir ses idées qui semblaient vouloir lui échapper tandis que la reine, écrasée sur le pouf où elle était tombée reniflait bruyamment les sels que lui tendait la camérière pour l'empêcher de s'évanouir.

Quant à la princesse elle était enchantée, amusée, et assistait à la discussion comme s'il se fût agi d'une de ces parades dont les baladins de passage lui donnaient parfois le divertissement.

Mais le docteur Silex et le docteur Pouche interrogeaient avec persistance leur doyen et lui posaient cette question pressante :

— Comment Son Altesse avait-elle pu grandir et vivre jusqu'au jour d'aujourd'hui sans qu'elle se fût aperçue qu'il lui manquait cet organe conoïde creux et musculaire qu'enveloppe le péricarde, qui est logé, — la science dit logé, — entre les deux plèvres et qu'on appelle le cœur?

Monsieur le doyen savait mieux que personne que ledit cœur est l'agent principal de la circulation et que, sans le cœur, sans le ventricule et l'oreillette, cette circulation est impossible. Pas de cœur! Mais que faisait donc le doyen du ventricule droit dit pulmonaire et du ventricule gauche dit aortique?

Monsieur le doyen n'en faisait rien. Il n'expliquait rien. Il découvrait le phénomène. Il constatait le miracle.

— C'est impopo... impopo... impossible! ressassait toujours le docteur Pouche.

— Qu'en dites-vous, cher collègue? demandait Silex au docteur Arminius.

Et Arminius doctoralement, selon sa coutume :

— Je ne dis rien! répondait-il.

Mais le doyen tenait à prouver qu'il ne se trompait en aucune façon et que, — *magister dixit*, — la princesse n'avait pas de cœur. Comment la circulation se faisait-elle dans ce corps délicat et charmant de jeune fille? Le professeur Pharnace ne l'expliquait point. Il persistait seulement dans sa stupéfiante découverte et engageait ses confrères à s'en rendre compte par eux-mêmes.

Alors, tour à tour, sous les regards à la fois anxieux et étonnés du roi Moutonnet et de sa compagne, les trois médecins collèrent successivement au dos de la princesse celles de leurs oreilles qui étaient les moins sourdes et leurs regards, leurs exclamations marquèrent une stupéfaction aussi grande que celle du doyen, tout à l'heure.

— Incroyable! dit Silex.

— Indéniable! ajouta Pouche.

Arminius ne dit pas un mot mais son hochement de tête contresignait.

Et la princesse sans cœur riait toujours de son joli rire.

Le doyen expliqua alors comment il avait pu se faire que l'on n'eût point soupçonné jusqu'ici ce qu'avait de phénoménal l'état de la princesse. Jamais, au grand jamais, Son Altesse n'avait été malade. Ni fièvre, ni rougeole, ni coqueluche, aucun malaise. Et les médecins n'ayant pas eu à l'ausculter n'avaient tout naturellement pas pu constater qu'il lui manquait un cœur dans la poitrine.

— Seulement, fit Silex, il est bien certain que la journée présente marque une date décisive dans l'histoire de la médecine et les étapes de la science. Il est prouvé qu'on peut être charmante, avoir le plus beau teint du monde...

— Et le plus bel appétit, interrompit Pervenche, tout en croquant des chocolats à la crème.

— Et le plus bel appétit, oui, Votre Altesse..., — et n'avoir pas un organe essentiel à la vie. C'est effarant!

— Et peut-être, interrompit à son tour le docteur Arminius jusque-là muet, est-ce peut-être pour cette cause qu'on a l'appétit et le teint en question et qu'on risque de les avoir jusqu'à passé cent ans. Le cœur étant le centre même des émotions il est excellent de n'en point avoir pour éviter tout ce qui peut avancer l'usure de la machine humaine. *Dixi.*

Leurs Majestés avaient bien été un peu choquées en entendant comparer la princesse à une machine et Pervenche même faisant un peu la moue avait bien envie de se fâcher. Mais quoi! elle écoutait ces savants comme elle eût prêté l'oreille à un crispin et elle contemplait comme des marionnettes ces docteurs en robes noires. Elle était d'ailleurs enchantée d'apprendre qu'elle passait à l'état de phénomène et elle dit gaiement au roi Moutonnet :

— Mais voyez, mon père, quel avantage vous avez sur tous les autres souverains à posséder une fille comme moi. Supposez que Messieurs vos sujets fassent une révolution, — ce qui est fort possible, même en terre de Bonhomie, — vous n'avez même pas à vous préoccuper d'emporter vos titres de rente et de sauver les diamants de la couronne, vous avez, valant une fortune, un phénomène à montrer, qui vous gagnera des ducats, florins, roubles et livres sterling à travers le monde!

Cette perspective ne consolait pas le bon Moutonnet de l'épouvantable révélation. Il ne tenait pas à l'argent et se souciait peu de ses titres de rente, ayant coutume de donner sous forme de secours tout ce qui, après les réceptions, bals officiels et voyages dans les provinces, lui restait de sa liste civile. Cette idée par Pervenche exprimée que la fille d'un roi pouvait devenir une attraction, un phénomène sur les planches d'un théâtre ou dans une baraque de foire lui semblait même la preuve que les médecins disaient vrai.

— Croire qu'on peut après avoir été l'héritière d'un trône devenir un *Numéro* dans un cirque, une vedette sur une affiche, ce que cet acteur en tournée, l'autre jour, appelait, devant moi, un *clou*, le clou d'une représentation, c'est faire preuve d'un manque de dignité qui vient directement d'un manque de cœur. Ah! Joyeuse, pauvre triste Joyeuse, Joyeuse tolorida, ma mie, nous sommes bien malheureux!

Il restait à savoir comment et à quelle époque la jolie princesse Pervenche avait perdu son cœur. Sans doute depuis l'heure précise où, si douce et obéissante, et bonne, et dévouée jusqu'alors, elle avait brusquement changé d'humeur et étonné par ses exigences et ses duretés ses parents et son entourage. Mais, physiologiquement, les quatre médecins ne pouvaient rien expliquer et eussent-ils en un Congrès convoqué toute la Faculté, la Faculté et toutes les Facultés et toutes les Universités n'eussent pu trouver la cause. Et pourtant c'était la cause, la fameuse cause, qu'il fallait découvrir.

— *Sublata causa*..., répétait au roi le docteur Pharnace.

Le roi, tout débonnaire qu'il était, lui coupait la parole.

— Pas de latin!... Des actes!... Voyez, cherchez, agissez... guérissez!

— Comme si nous étions là pour guérir, grommelait tout bas le doyen.

Et tous cherchaient, feuilletant les livres, compulsant Gallien, évoquant Hippocrate, courant les hôpitaux, interrogeant jusqu'à leurs élèves, mettant au concours cette question : *Un homme peut-il se refaire un cœur quand il l'a perdu, quand cet organe lui manque?* Ce qui fit d'abord sourire, puis irrita les étudiants, déclarant qu'on se moquait d'eux et que le doyen ayant perdu la raison, il était, selon la coutume, nécessaire de manifester contre lui! « Conspuez Pharnace ».

Or, ce n'était pas dans les amphithéâtres, en ouvrant les poitrines des cadavres « vers la partie moyenne et un peu à gauche » qu'on pouvait espérer trouver le secret cherché, — une autre façon de pierre philosophale.

Et tandis que le maigre Pharnace maugréait, que le gros Silex souriait, sceptique, et que Pouche risquait quotidiennement la méningite tant il s'appliquait à résoudre le problème, le docteur Arminius, qui ne disait rien, songeait et se rappelait qu'une vieille femme qui passait pour sorcière avait occupé au palais du roi, lors de la première enfance de Pervenche, une charge de lingère et le médecin se disait que peut-être (les domestiques savent mieux que personne ce qui se passe en nos logis) la vieille pourrait le renseigner sur quelque événement ignoré, sur quelque accident resté secret dont la princesse aurait été la victime.

— On ne sait pas...

Et Arminius ajouta, pour lui-même.

— Il faut savoir.

Cette vieille femme habitait un petit village voisin de la capitale de Bonhomie. Elle s'était blottie dans une sorte de grotte ouverte sur la route, et vivait là, on ne savait trop comment, solitaire comme en un bouge, se barricadant la nuit contre des malandrins d'ailleurs imaginaires, mais restant la plupart du temps, durant le jour, assise sur un vieux tapis élimé, devant l'entrée de son refuge et disant, en étalant à terre de vieux tarots crasseux, la bonne aventure aux passants.

On assurait qu'elle savait, du bout d'une baguette de coudrier, révéler des sources cachées, au besoin des trésors enfouis depuis les vieux âges et l'ancienne lingère était, courbée, parcheminée, la chronique et le miroir des temps passés. Peut-être bien son esprit battait-il un peu la campagne car elle approchait de la centième année; mais le regard noir était vif encore dans cette tête où le bout du nez becquetait avec le menton et, après un peu d'hésitation, les mots venaient très nets à ces lèvres ridées comme une peau vidée.

Le docteur Arminius se rendit donc, monté sur sa mule, à la demeure de la vieille Estaqua. Précisément il la trouva accroupie sur son tapis, déjeunant d'une tranche de pastèque et d'un quignon de pain et sa face couleur de cuir jaune, dorée à ce moment d'un rayon de soleil qui avivait le regard noir de la sorcière, ressemblait à une vieille orange desséchée.

Le savant attacha sa mule à un platane, puis interrogea la vieille. Mais Estaqua ne voulait point parler, redoutant d'instinct tout ce qui touchait à la politique. Or, c'était de la politique, la santé et le sort de la princesse Pervenche. Et que pouvait bien vouloir à une pauvre devineresse cet homme vêtu de noir qui était peut-être un espion...?

Arminius en arrivait jusqu'à regretter de ne pas avoir apporté ses brevets pour les montrer à l'entêtée silencieuse. Mais tout à coup il eut une idée et

prit la vieille femme par le sentiment auquel sont sensibles tous les hommes et surtout les femmes, jeunes ou vieilles : la vanité.

— Señora, dit-il (comme si Estaqua eût été Espagnole), vous doutez de moi et vous en avez peur, je le vois bien.

— Je n'ai peur de rien, mais je me méfie de tout.

— C'est exactement ce que je voulais dire. Eh bien! moi qui passe pour savant aux yeux de mes collègues je déclare que je ne suis qu'un sot en trois lettres comparé à vous. Je ne lis que dans les corps et déchiffre seulement les maladies présentes. Vous, vous lisez dans les lignes de la main, pour nous indéchiffrables, et vous annoncez l'avenir que nous ignorons complètement. Or, donc, je me soumets à vous. Voici ma main. Interrogez-la comme un livre ouvert et, après y avoir lu tous mes sentiments présents, dites-moi si je puis, si nous pouvons espérer guérir un jour la princesse et pourquoi et comment Son Altesse Pervenche n'a pas de cœur. Car, j'en suis certain, vous savez qu'elle n'a pas de cœur!

— Si je le sais! fit Estaqua.

Et d'étranges lueurs s'allumèrent en ses prunelles noires. A ce point que le docteur Arminius eut alors l'idée que c'était la vieille femme en personne qui avait jeté un sort à la princesse.

Mais ce n'était pas elle. La tireuse de cartes eut bientôt, en consultant ses tarots puis en interrogeant la main striée de lignes multiples, entrecroisées comme les mailles d'une broderie, deviné que le docteur n'avait point de mauvais desseins et comme elle aimait la princesse, qu'elle avait bercée et fait jouer, toute petite, elle consentit enfin à parler; et après avoir regardé autour d'elle avec un peu d'effroi pour savoir si l'on pouvait entendre, — après s'être assurée même que la mule du docteur, décortiquant, là-bas, le platane dont les débris d'écorce rongée tombaient à terre comme les squammes d'une peau malade, cette mule gourmande n'écoutait point, — elle dit tout bas, très bas, au docteur Arminius :

— Oui, la princesse Pervenche n'a pas de cœur. Elle n'a plus de cœur, la princesse Pervenche. Et c'est la faute, c'est le crime de l'*Oiseau Vert*.

— L'Oiseau Vert! s'écria le docteur stupéfait! Quel oiseau vert? Je ne connais que l'oiseau vert des contes contés aux petits enfants : *Il était une fois, dans un vieux château bâti près du bois, un petit oiseau vert qui, chaque matin, venait se poser sur la branche d'un sapin, vert sur vert, chantait une jolie chanson et s'envolait sans s'être perché sur aucun arbre que le sapin et sans avoir fait entendre une autre note que sa chanson, dont un très très vieil homme qui connaissait le langage des oiseaux et qui était le bon bibliothécaire du château, avait traduit le sens. L'oiseau vert disait :*

> *Je suis le bel oiseau vert,*
> *L'oiseau couleur d'espérance.*
> *Au pauvre on doit le couvert,*
> *Une larme à la souffrance.*

Mais jamais dans sa chanson l'oiseau vert ne disait autre chose et personne, — pas même le vieux savant, — ne savait ni d'où il venait, ni où il nichait, ni où il dormait...

— Je connais le conte, interrompit la devineresse. Mais l'Oiseau Vert dont je vous parle n'est pas l'oiseau vert du conte bleu. C'est l'Oiseau Vert de l'Histoire et l'avenir seul connaîtra l'influence qu'il eut sur les destinées du

royaume de Bonhomie. L'Oiseau Vert qui a ravi le cœur de la princesse et l'a emporté dans son aire comme un oiseau de proie un lambeau de chair d'agnelle ou de mouton, l'Oiseau Vert qui, brusquement, a fondu sur la pauvre Pervenche et lui a tiré le cœur de la poitrine, est un oiseau maudit, un oiseau méchant, un sinistre oiseau qui se venge d'avoir, jadis, lorsqu'il avait une forme humaine, souffert d'une femme sans cœur et qui s'est donné pour tâche d'arracher le cœur aux êtres qui en ont!

— Que me dites-vous là? fit Arminius, stupéfait. Je suis, sans vanité, assez ferré sur l'ornithologie. Je connais l'oiseau vert des veillées des commères. Je ne connais pas l'Oiseau Vert dont vous me parlez.

La vieille eut un rire sec et haussa ses épaules, maigres à trouer ses oripeaux s'ils n'eussent été déjà en lambeaux.

— Bah! Il y a tant de choses que vous autres savants ne savez pas!

— Rien de plus vrai, fit Arminius, et je m'en aperçois tous les jours.

— Donc, reprit Estaqua, l'Oiseau Vert est une sorte d'oiseau de proie qui ne sort de son aire qu'une fois par an, le premier jour de printemps, et plane au-dessus de nos têtes, très haut dans le ciel, cherchant de ses yeux qui voient tout, même un brin d'herbe, la créature la plus jeune, la plus belle, la plus aimée à qui, du bout de son bec tranchant comme un bistouri, il puisse ouvrir la poitrine et arracher le cœur.

— Ouvrir la poitrine? Mais c'est condamner un être à mort!

(*A suivre.*)

JULES CLARETIE,
de l'Académie Française.

LES HÉROÏNES D'ALFRED DE MUSSET

par
HENRY ROUJON
Membre de l'Institut

LES HÉROÏNES D'ALFRED DE MVSSET

Je crains toujours qu'il ne se publie quelque gros livre, avec une table de noms et des pièces annexes, qui porterait ce titre : *Les Femmes d'Alfred de Musset.* Un tel livre se vendrait énormément, j'en ai bien peur. Je crois bien que je ne le lirais pas. Je laisserais où elles sont, Dieu sait où, ces dames qui furent sans doute assez nombreuses. Et j'irais fréquenter, non pas les femmes de Musset, mais ses « Héroïnes », des créatures immatérielles qui, par un miracle du génie, ne peuvent point mourir.

Quelle délicieuse assemblée d'immortelles!

Créer des types féminins animés d'une vie plus durable que la vie terrestre, c'est l'écueil où ont échoué les plus grands parmi les grands. Les femmes de Shakespeare pâlissent à côté des Macbeth, des Othello, des Hamlet; il a réussi les monstres, les criminelles, mais ses innocentes, Ophélie, Desdémone, Juliette elle-même, traversent la scène avec une grâce de fantômes. Hugo a créé en Fantine, un être inoubliable, mais Esmeralda, Dernchette, Maria de Neubourg n'ont qu'un charme de convention : Cosette, — qu'on me pardonne de manquer de respect au Père! — dit de jolies choses bébêtes qui trahissent l'ingénue de Keepsake. Toutes les créatures de Musset palpitent, elles, de vérité.

Poète de la femme, c'est à la femme qu'il s'est confessé tout entier; c'est la femme qu'il a confessée tout entière. Moins imaginatif que sensible, Musset n'a jamais fait, dans son œuvre, autre chose que raconter son cœur. A-t-il parfois, a-t-il souvent menti, au cours de ses aventures sentimentales? Peut-être. L'homme imparfait qu'il a été, encore une fois, n'importe guère. Son œuvre resplendit de sincérité. Taine s'écriait, en 1864 : « Nous le savons tous par cœur. Il est mort et il nous semble que tous les jours nous l'entendons parler. Y eut-il jamais accent plus vibrant et plus vrai ? Il n'a dit que ce qu'il sentait, et il l'a dit comme il le sentait. Il a pensé tout haut. Il a fait la confession de tout le monde. On ne l'a point admiré, on l'a aimé; c'était plus qu'un poète, c'était un homme. *Celui-là au moins n'a jamais menti.* »

Le souvenir universel garde de lui une image charmante d'élégance juvénile qu'aucune révélation scandaleuse ne parviendra à déformer. Il est heureux pour lui qu'il ait disparu avant l'ère de la photographie. Nul portrait ne subsiste du pauvre homme déchu dont nous parlent à voix basse les témoins survivants de sa triste fin. L'iconographie d'Alfred de Musset est, par bonheur, des plus restreintes. David d'Angers fit son médaillon en 1831. Plus de vingt ans après, Charles Landelle a idéalisé ce qu'il restait encore,

TEL QU'ON LE REVOIT...

Musset a disparu avant l'ère de la photographie... Le souvenir universel garde de lui une image charmante d'élégance juvénile.

LA VRAIE FEMME FRANÇAISE...

« Rien ne nous rend légères, nous autres, comme une douzaine d'aunes de velours qui nous traînent derrière les pieds. » (Barberine.)

LUCIE

L'idylle si touchante et si pure de Lucie évoque une des plus suaves figures qu'imagina le créateur de « tant de femmes innocentes ».

malgré tout, de jeunesse et de grâce invincibles dans le Musset de 1854. Les jeunes gens et les femmes aiment toujours à retrouver leur poète préféré en deux autres images délicieuses. C'est d'abord le croquis d'Achille Devéria qui représente Musset en costume de page. Il a vingt ans et semble échappé d'un de ces *Contes d'Italie* qu'il va chanter. Le Musset de Devéria est l'effronté gamin qui s'apprête à faire dans le cénacle romantique son entrée turbulente. Peu après, Lamartine l'apercevra « nonchalamment étendu dans l'ombre, le coude sur un coussin, la tête supportée par sa main, sur un divan du salon obscur de Charles Nodier ». Au page impertinent succèdera bientôt le dandy, un peu froid, dédaigneux, distant, du dessin d'Eugène Lami qui appartient à la Comédie-Française. L'écolier est devenu un maître, l'enfant un homme grandi par la souffrance. En ces deux images se résume tout le Musset dont se soucie la gloire.

Il y apparaît, entouré de la cour protectrice des femmes qu'il a aimées avec son génie. Elles sont nombreuses et diverses, ces héroïnes, et chacune d'elles a mille choses à nous dire, sur elle-même d'abord, et sur l'esprit créateur qui l'a animée.

Lorsqu'il était page au royaume du romantisme, c'étaient des créatures livresques, d'une beauté de littérature, qu'il voyait passer dans ses visions.

> *Vous connaissez que j'ai pour mie*
> *Une Andalouse à l'œil lutin.*

Elle échappe, cette vague Espagnole, à toute psychologie. Elle a pour sœurs, tout aussi irréelles, les Inésilles, les Arabelles, les Juanas du sérail de *Don Paez*. A dix-neuf ans, l'affectation de scepticisme semble une élégance obligée. Le Rafael Garnici des *Marrons du Feu* aura les allures de Don Juan; la danseuse *Camargo* portera ainsi qu'une parure, la perversité des beautés fatales. L'écolier de lettres, miraculeusement doué, qui imagine ces marionnettes bariolées, ignore tout de la vie et s'amuse des passions humaines comme un enfant fait de jouets nouveaux. En ces *Enfances-Musset*, aucune créature féminine de chair et de sang n'apparaît encore; le poète n'a pas vraiment aimé, il n'est alors qu'amoureux de l'amour.

Un soir d'octobre 1831, Alfred de Musset disait à son frère : « Je songe que j'approche de ma majorité. Dans deux mois, j'aurai vingt et un ans, et c'est un grand âge. Ai-je besoin de tant fréquenter les hommes et de faire jaser tant de femmes pour les connaître? N'ai-je pas vu assez de choses pour avoir beaucoup à dire, si je suis capable de dire quelque chose? Ou l'on ne porte rien en soi, et alors les sensations n'éveillent rien dans l'esprit, ou l'on porte en soi les éléments de tout, et alors il suffit de voir un peu pour tout deviner. »

Le Spectacle dans un fauteuil contient sa profession de foi sentimentale : sous l'affectation d'impertinence, c'est le Musset douloureux qui s'annonce avec son inépuisable pouvoir d'illusion, le rire aux lèvres et des pleurs dans les yeux. Le chasseur Franck, de *La Coupe et les Lèvres*, n'est que son double, en costume tyrolien. Le blond Alfred, né dans un milieu d'aristocratie décente, passait des sauteries de famille aux cabarets romantiques. Il hésitait, ainsi que Franck, entre Mouna Belcolore et Deïdamie :

> *J'ai cueilli sur ma route un bouquet d'églantine;*
> *Mais la neige et les vents l'ont fané sur mon cœur.*
> *Le voilà, si tu veux, pour te porter bonheur.*

NOTRE CŒUR...

Une des plus magnifiques qualités que l'écrivain a répandues dans son œuvre, miroir idéal du cœur humain, c'est son merveilleux pouvoir de pardon.

MIMI PINSON...

La plus exquise, la plus aimable, la plus aimée et la plus vivante des héroïnes d'Alfred de Musset.

LE CHANDELIER

Clavaroche et Jacqueline, sur le point d'être surpris, ont convenu, pour détourner les soupçons, de prendre un « chandelier ». On appelle ainsi quelqu'un sur qui on attire l'attention d'autrui pour se cacher soi-même. Dans l'œuvre de Musset, c'est le petit clerc Fortunio qui remplit ce rôle. Cette composition montre Jacqueline tenant dans sa main un chandelier symbolique.

Ce bouquet d'églantines va parfumer son inspiration, il le portera, séché et réduit en poussières, sous son costume de fanfaron de perversité. Rolla respirera ce bouquet-là avant de mourir. Aussi bien l'heure a sonné pour le poète de l'épreuve décisive; à la veille de ses vingt ans, il s'écriait : « Je sens qu'il me manque encore je ne sais quoi. Est-ce un grand amour? Est-ce un malheur? Peut-être tous les deux. » Ici, il faut bien nous résigner à nommer une mortelle de son vrai nom. George Sand intervient alors. A-t-elle mérité les anathèmes de la *Nuit d'octobre*? Le saura-t-on jamais? Ont-ils même souffert autant qu'ils se consolèrent à le dire? Quant à lui, il avait tellement besoin de la souffrance qu'il a pris une grosse déception humiliante pour une douleur infinie.

Mais sans cette torture, qu'elle ait été réelle ou imaginaire, Musset, notre Musset, n'eût été peut-être qu'un éblouissant improvisateur.

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux.

Entre *Namouna* et les divines *Nuits*, il y a l'aventure de Venise. Une historiette, vilaine et grossière, si on la juge sur pièces authentiques. Le sacre d'un poète sublime dès qu'on l'accepte dans la lumière lunaire où il a plu au génie de la placer.

ALFRED DE MUSSET PAR EUGÈNE LAMI
La fine gravure de l'artiste évoque avec une élégance suprême la silhouette hautaine et un peu lasse du poète dandy.

Musset, à jamais blessé, ira dès lors de caprices en passions, et, allant de l'ivresse à l'ivrognerie, avec de jolis repos d'amitiés tendres, pour des femmes-fées qui s'appelleront Malibran ou Rachel. Ce qui rend Musset délicieux, c'est, après qu'il s'est proclamé martyr, son merveilleux pouvoir de pardon. Son testament sentimental, son cri profond, Perdican l'exprime : « Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels. Toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées. Mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. » Le crime de Perdican, c'est d'avoir sacrifié Rosette à Camille. Cette tumultueuse Camille, qui raisonne sur les choses du cœur, le poète la hait. Elle est pessimiste. Lui, le pèlerin saignant de Venise, il se cuirasse d'optimisme et ne veut voir dans la souffrance que la rançon d'une heure de joie :

Le seul bien qui me reste au [monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Qu'on ne crie point au paradoxe, Musset, celui des poèmes et du théâtre, le Musset qui vit de la vie spirituelle, est le chantre sans pareil de la vertu.

Dans aucune œuvre n'apparaissent autant de suaves figures et nul n'a créé plus de femmes innocentes.

A ses débuts, lorsqu'il se divertissait à scandaliser, Ninon et Ninette, qu'il connaissait mal, le reposaient des Camargos. Deux jeunes sœurs, rencontrées au Mans, lui servirent de modèles pour la première ébauche de son idéal de virginité. La Muse véritable de Musset, c'est la Jeune Fille. Elle entre dans

son œuvre avec les deux filles du bonhomme Laerte; elle n'en sortira plus.

A l'insupportable vierge des mélodrames et des vaudevilles, s'oppose la vision radieuse qui hantait Musset:

Une vierge en or fin d'un livre [de légende,
Dans un flot de velours traînant [ses petits pieds.

Et, au fond de son songe préféré, la chère apparition changera de forme sans changer d'âme : ce sera, tour à tour : la dolente Lucie, dont les blanches mains charitables errent sur le clavier ; la princesse Elsbeth de Fantasio ; la douloureuse et plaintive Carmosine, ce sera surtout cette Cécile de Mantes, dont l'ingénuité, avec trois mots, triomphe des doutes de Valentin. « Ou j'ai sous le bras le plus rusé démon que l'enfer ait jamais vomi, ou la voix qui me parle est celle d'un ange et elle m'ouvre le chemin des cieux. » Ce théâtre d'Alfred de Musset, dont le succès précéda de quelques années à peine la fin désespérée du poète, est un répertoire de figures consolatrices et la plus jolie prédication morale qui soit sortie de la scène française. Nul n'a fait, comme Musset, parler à la femme, vierge, épouse, ou mère, le langage de la tendresse passionnée. Sans doute, il a voulu placer dans sa galerie d'héroïnes, quelques figures funestes d'ennemies. L'enfant du siècle garde à Brigitte une rancune inexpiable. Si elle ne remplaçait point Clavaroche par Fortunio, le poète damnerait Jacqueline. Et quant à l'orgueilleuse Camille, il l'a damnée, pour la punir d'avoir douté de l'amour. Cet ami attendri de la femme n'était point « féministe », au sens où on l'entend aujourd'hui dans les meetings de suffragettes. Musset aimait les femmes qui ont de l'esprit sans le faire exprès, les Mimi

MUSSET A QUARANTE-QUATRE ANS
Le peintre Landelle, dans ce dessin qui l'a rendu célèbre, a fixé les traits du poète au commencement de son déclin.

Pinson et les Bernerette. Son idéal secret était de voir une Ninette, une Deïdamie, une Elsbeth, une Cécile de Mantes, s'épanouir, en plein bonheur, en une de ces fines matrones bienfaisantes : la bonne conseillère d'une *Bonne fortune*, la tranquille *Marianne*, La Béatrix du *Fils du Titien*. Il entendait que la vertu s'accommode à merveille des coquetteries et des élégances; *Mme de Léry*, dans le *Caprice*, fait de la morale avec autant de mutinerie, d'impertinence et de séduction qu'une Célimène. L'honnête femme telle que l'a glorifiée Musset ne se guinde point; elle sourit et triomphe. La plus agréable de ses créations, c'est Barberine, l'épouse sans fausse pruderie, qui se sent assez sûre d'elle-même pour se défendre toute seule et qui dédaigne de se fâcher. Barberine n'est pas une sainte, elle se sait femme. Rien de plus noblement sincère que l'adieu du premier acte : « Ecoute, dit Barberine à son mari, Dieu m'est témoin que je me contenterais toute ma vie de ce vieux château et du peu de terre que nous avons, s'il te plaisait d'y vivre avec moi. Je me lève, je vais à l'office, à la basse-cour, je prépare ton repas, je t'accompagne à l'église, je te lis une page, je couds une aiguillée et je m'endors contente sur ton cœur ». — « Ange que tu es », s'écrie Ulric. — « Je suis un ange, mais un ange femme; c'est-à-dire que si j'avais une paire de chevaux, nous irions à la messe. Je ne serais pas fâchée non plus que mon bonnet fût doré, que ma jupe fût moins courte, et que cela fît enrager les voisins. Je t'assure que rien ne nous rend légères, nous autres, comme une douzaine d'aunes de velours qui nous traînent derrière les pieds. »

C'est la définition de la femme française par le plus français des lyriques et le plus repentant des mauvais sujets.

Henri Roujon
Membre de l'Institut.

L'ANDALOUSE...
Bien qu'il se soit surtout entouré d'héroïnes françaises, le poète a parfois volontiers sacrifié au rayonnement romantique de la femme espagnole.

Chers Lecteurs,

Je me permets de venir vous demander un signalé service : il s'agit de prendre sous votre protection le grand journal illustré quotidien que je vais lancer dans les premiers jours du mois de Novembre et qui sera un organe d'un genre absolument nouveau dans notre pays.

"EXCELSIOR" synthétisera les raisons de succès d'un grand journal moderne, puisque :

1° Il sera très abondamment illustré sur papier supérieur à celui des autres journaux quotidiens. Ses photographes seront partout et tous les événements seront reproduits le lendemain matin par la gravure.

2° Il sera rédigé par les plus illustres écrivains de ce temps.

3° Il sera informé d'une façon parfaite, grâce à ses correspondants spéciaux et à une entente avec le grand journal anglais "The Daily Mail" dont les câbles rayonnent dans le monde entier.

Quand j'aurai ajouté qu' "Excelsior" s'adressera à l'élite du pays, qu'il ne fera pas de politique, (si ce n'est à titre d'information et dans un esprit de neutralité absolue), qu'il évitera avec soin les questions irritantes, qu'il n'insérera pas de publicité

déguisée, que sa littérature, sans être puérile, sera toujours de bonne compagnie, qu'il cherchera avant tout à être agréable et à ne traiter que les questions qui donnent de l'agrément et de l'intérêt à la vie, vous connaîtrez le programme de mon futur journal.

Enfin, si vous voulez bien également noter que de nombreuses attractions, des concours sensationnels, des primes aux Abonnés, absolument inédites, etc., augmenteront l'intérêt d'"Excelsior", je serai confiant dans le succès d'un journal placé ainsi sous votre précieux patronage et sous votre aimable propagande.

Les journaux et affiches vous apprendront la date exacte de l'apparition du premier Numéro.

Encore un mot : "Excelsior" paraîtra, tous les jours, sur 10, 12, 14, 16, 18 et 20 pages illustrées et ne coûtera que 10 centimes. Le lire, ce sera « tout voir ».

Je vous remercie à l'avance, très sincèrement, de ce que vous pourrez faire pour le nouveau-né et vous prie de croire, Chers Lecteurs, à mes sentiments les plus distingués et à ma profonde reconnaissance.

Pierre Lafitte

LE TRAIN PERDU

nouvelle inédite

DE

CONAN DOYLE

Traduction de Louis Labat

Illustrations de Simont

LES VOYAGEURS MYSTÉRIEUX

On attribua aux deux voyageurs le premier compartiment, qui était le plus près de la machine; les trois autres restèrent vides.

LE TRAIN PERDU

La confession d'Herbert de Larnac, — aujourd'hui détenu à Marseille sous le coup d'une condamnation à mort, — a jeté quelque lumière sur un forfait sans précédent, et l'un des plus mystérieux du siècle. Bien que les cercles officiels gardent en l'espèce une extrême réserve, certaines indications permettent de considérer les assertions du criminel comme démontrées et d'admettre qu'une solution est enfin acquise au plus extravagant des problèmes. Comme il s'agit d'une affaire vieille de vingt ans, et dont une crise politique, en détournant l'attention du public, ne laissa pas apparaître toute l'importance, autant vaut-il rappeler le détail des faits, tels qu'ils se présentent après contrôle.

Le 3 juin 1890, un monsieur disant se nommer Louis Caratal demandait à voir M. James Bland, chef de gare de la *London and West Coast Central Station*, à Liverpool. C'était un homme entre deux âges, court de taille, brun, et si voûté qu'on songeait tout de suite à une déformation de la colonne vertébrale. Il avait pour compagnon un individu de stature imposante, mais dont les façons respectueuses et le zèle attentif disaient la situation dépendante. Ce compagnon, — ou cet ami, — dont on ne sut jamais le nom, était sûrement un étranger et, probablement, si l'on en jugeait à son teint basané, un Espagnol ou un Sud-Américain. On remarqua qu'il portait sous le bras gauche un petit portefeuille de cuir noir; un employé du bureau central, qui

avait de bons yeux, nota même qu'une courroie retenait le portefeuille à son poignet. D'abord, on ne prêta pas au fait une signification spéciale; mais les événements devaient se charger de lui en donner une. M. Caratal fut introduit dans le bureau de M. Bland. Son compagnon resta dehors.

L'affaire de M. Caratal se régla très vite. Il arrivait cet après-midi même de l'Amérique Centrale. Des affaires de la plus haute gravité l'appelaient à Paris sans délai. Ayant manqué l'express de Londres, il demandait un train spécial. Il ne regardait pas au prix pourvu qu'on fît diligence.

M. Bland arrangea tout en cinq minutes. Le train partirait dans trois quarts d'heure ou une heure. On attela une puissante machine, la *Rochdale*, à deux voitures suivies d'un fourgon pour le conducteur. La première voiture ne devait servir qu'à amortir les oscillations du train. La seconde comprenait, comme d'habitude, quatre compartiments : un salon et un fumoir de première classe; un salon et un fumoir de deuxième. On attribua aux deux voyageurs le premier compartiment, qui était le plus près de la machine; les trois autres restèrent vides. Et l'on désigna comme conducteur James McPherson, employé à la Compagnie depuis plusieurs années. Le chauffeur, William Smith, n'avait que de récents états de service.

Entre temps, il se produisait une coïncidence singulière. M. Bland avait à peine congédié M. Caratal, qu'un second voyageur venait lui présenter la même requête. Celui-ci était un M. Horace Moore, personnage distingué, et d'aspect militaire. Une subite et sérieuse indisposition de sa femme le mettait dans l'obligation de partir pour Londres sans différer d'une minute. Son anxiété, sa détresse étaient si évidentes que M. Bland fit ce qu'il pouvait pour lui donner satisfaction. Former un second train spécial, il n'y fallait pas songer, le premier compliquant déjà le service : restait que M. Moore partageât les frais de M. Caratal et voyageât dans le compartiment de première classe demeuré vide, si M. Caratal refusait de l'admettre dans le sien. Mais M. Caratal ne voulut rien entendre. Il avait payé le train, il prétendait en user seul. Aucun argument ne vint à bout de sa résistance. M. Horace Moore se retira en proie à la plus vive inquiétude quand on lui eut dit qu'il ne lui restait d'autre ressource que le train omnibus de six heures.

A quatre heures trente et une minutes exactement, le train qui emportait M. Caratal et son compagnon quitta la station de Liverpool. La voie était libre : il n'y aurait pas d'arrêt jusqu'à Manchester, qu'on atteindrait avant six heures.

A six heures un quart, les bureaux de Liverpool éprouvèrent une surprise considérable, voisine de la consternation, au reçu d'un télégramme de Manchester leur annonçant que le train n'était pas encore arrivé. On interrogea la station de Saint-Helens, sise au tiers du parcours entre les deux villes; on en obtint la réponse suivante :

« *Spécial passé 4 h. 52, comme fixé.* — Dowser, Saint-Helens. »

Il était 6 h. 40 lorsqu'arriva ce télégramme. A 6 h. 50, il en arrivait un deuxième, de Manchester :

« *Aucun signe du spécial annoncé.* »

Et, dix minutes plus tard, un troisième, encore plus déconcertant :

« *Présumons quelque erreur dans graphique du spécial. Train local de Saint-Helens, qui devait le suivre, vient d'arriver sans en avoir vu trace. Prière télégraphier instructions.* — Manchester. »

L'affaire prenait un tour invraisemblable. A certains égards, les bureaux de Liverpool se sentirent soulagés par ce dernier télégramme : si le

spécial avait eu un accident, on ne pouvait guère admettre que le train local eût passé sans rien remarquer sur la même ligne. Et pourtant, que croire? Où pouvait être le train? L'avait-on garé pour un motif quelconque afin de laisser passer l'omnibus? On télégraphia à chacune des stations entre Saint-Helens et Manchester. Le chef de gare et le directeur de l'exploitation attendirent les réponses à l'appareil. Elles arrivèrent dans l'ordre des demandes, qui correspondait à l'ordre des stations à partir de Saint-Helens :

« *Spécial passé cinq heures.* — COLLINS GREEN. »

« *Spécial passé cinq heures six.* — EARLESTOWN. »

« *Spécial passé cinq heures dix.* — NEWTON. »

« *Spécial passé cinq heures vingt.* — KENYON JUNCTION. »

« *Aucun train spécial passé ici.* — BARTON MOSS. »

Les deux chefs de service, abasourdis, se regardèrent.

— J'ai trente ans de carrière, dit M. Bland, et ne me souviens pas d'une histoire pareille.

— C'est, en effet, un cas unique, une affaire inexplicable. Le spécial aura eu sans doute un accident entre Kenyon Junction et Barton Moss.

— Si j'ai bonne mémoire, il n'y a de ce côté aucune voie de garage. Il faut donc que le spécial ait déraillé.

— Mais alors, comment l'omnibus de quatre heures cinquante ne se sera-t-il aperçu de rien en passant sur la même voie?

— Nous n'avons pas le choix des hypothèses, Monsieur Hood. Il *faut* que cela soit. Peut-être l'omnibus aura-t-il fait quelque observation de nature à éclaircir un peu ce mystère. Nous allons, pour plus ample informé, télégraphier à Manchester et donner des instructions à Kenyon Junction afin qu'on examine la ligne jusqu'à Barton Moss.

La réponse de Manchester ne se fit pas attendre.

« *Toujours sans renseignements du spécial. Mécanicien et conducteur omnibus certifient aucun accident entre Kenyon Junction et Barton Moss. Voie libre et présentant rien d'anormal.* — MANCHESTER... »

— Ce mécanicien et ce conducteur auront de mes nouvelles, grommela M. Bland: ils auront passé sans s'en apercevoir à côté d'une catastrophe! Evidemment, le spécial aura, je ne sais comment, déraillé sans endommager la ligne. Nous allons, d'un instant à l'autre, recevoir de Kenyon Junction ou de Barton Moss un télégramme nous annonçant qu'on a découvert le train au bas d'un remblai.

La prédiction de M. Bland ne se réalisa pas. Au bout d'une demi-heure, l'on recevait du chef de station de Kenyon Junction la dépêche suivante:

« *Aucunes traces du spécial manquant. Il est tout à fait certain que passa ici et n'atteignit pas Barton Moss. Ai moi-même exploré ligne; partout voie libre et nul signe accident.* »

Eperdu, M. Bland s'arrachait les cheveux.

— Mais c'est de la folie, Hood! Un train ne peut pourtant pas, en Angleterre, et au beau milieu du jour, s'évaporer dans l'air! C'est absurde! Si dans une heure je n'ai pas un renseignement positif, je prends l'inspecteur Collins et me mets en route.

Le renseignement positif, on l'eut enfin par un nouveau télégramme de Kenyon Junction :

« *Regret vous aviser qu'on vient de trouver, parmi fourrés ajoncs, à deux milles un quart station, cadavre John Slender, mécanicien du spécial.*

SUR LE QUAI DE LIVERPOOL.

« *J'avais pris mes dispositions pour recevoir Caratal à Liverpool.* »

Slender, tombé de sa machine, avait dégringolé talus. Blessures tête, conséquence chute, semblent avoir déterminé mort. Examen minutieux des lieux n'a pas permis trouver moindre trace spécial manquant. »

J'ai dit qu'une crise politique déchirait à ce moment l'Angleterre.

D'autre part, de graves événements survenus à Paris contribuaient à détourner l'attention publique ; un énorme scandale menaçait dans son existence le gouvernement français et dans leur honneur un certain nombre de gros personnages. La disparition du train spécial n'émut donc pas l'opinion comme elle l'eût fait en des temps moins troublés. Plusieurs journaux de Londres n'y virent qu'une ingénieuse mystification, jusqu'au jour où l'enquête du coroner au sujet de l'infortuné mécanicien, sans donner aucun résultat notable, les convainquit du drame.

Accompagné de l'inspecteur Collins, chef du service de sûreté de la Compagnie, M. Bland partit le soir même pour Kenyon Junction. Leurs recherches restèrent infructueuses. On ne trouva pas trace du train disparu ; on n'aboutit pas même à une conjecture acceptable. D'un autre côté cependant, le rapport de l'inspecteur Collins montrait que les circonstances favorables à une disparition étaient plus nombreuses qu'on n'aurait pu croire.

« Sur toute la longueur entre ces deux points, disait-il, la ligne traverse une région de forges et de houillères, les unes en pleine exploitation, les autres abandonnées. Sept d'entre elles ont, — ou ont eu, — leurs lignes particulières s'embranchant sur la ligne principale, de façon à les mettre en communication directe avec les grands centres distributeurs. Chacune de ces lignes n'a du reste qu'une longueur de quelques milles. Quatre sur sept appartiennent à des mines épuisées, ou actuellement inexploitées, savoir : la *Redgauntlet*, la *Hero*, la *Slough of Despond* et la *Heartsease*. Nous pouvons en faire abstraction dans nos recherches, car pour prévenir toute éventualité d'accident on a pris soin d'enlever les rails les plus voisins de la grande ligne, si bien que le raccordement n'existe plus.

« Restent trois lignes latérales conduisant :

« (*a*). — Aux Forges de Carustock ; (*b*). — A la Mine du Grand Ben ; (*c*). — A la Mine de Persévérance.

« De ces trois lignes, celle du Grand Ben ne dépasse pas en longueur un quart de mille et finit à un mur de charbon qui attend qu'on en débarrasse l'entrée de la mine. Il n'a été ni vu ni entendu de ce côté quoi que ce soit d'anormal. La ligne des Forges de Carustock resta bloquée toute la journée du 3 par seize wagons d'hématite : elle est à voie simple, et rien n'y pouvait passer. Quant à la ligne de Persévérance, elle est à double voie, et très active à cause du gros débit de la mine. Le 3 juin, le mouvement s'y effectua comme à l'ordinaire ; des équipes de poseurs y travaillèrent d'un bout à l'autre : on ne concevrait pas qu'un train s'y fût engagé à l'improviste sans attirer l'attention générale. Cet embranchement est plus proche de Saint-Helens que le point où l'on découvrit le corps du mécanicien ; en sorte que nous avons tout lieu de croire que le train dépassa ce point avant de disparaître.

« En ce qui concerne John Slender, l'état du corps et les blessures qu'il portait n'autorisent aucune hypothèse. La seule chose qu'on puisse dire, c'est que, vraisemblablement, le malheureux tomba de sa machine. Comment il en tomba, et ce que la machine devint après la chute, autant de questions sur lesquelles je ne me sens pas assez qualifié pour émettre un avis. »

Et l'inspecteur concluait par l'offre de sa démission, les journaux de Londres l'ayant piqué au vif en l'accusant d'incompétence.

Un mois s'écoula, durant lequel la police et la Compagnie poursuivirent simultanément et vainement leurs recherches. Entre les multiples hypothèses que proposèrent les journaux ou les particuliers, il y en eut deux ou trois

assez plausibles pour éveiller l'intérêt du public. Un amateur logicien à qui ses spéculations avaient valu quelque notoriété essaya, dans le *Times*, de résoudre le problème d'une façon critique et mi-scientifique. Voici un extrait de sa lettre que les curieux retrouveraient dans le numéro du 3 juillet :

« C'est un des principes élémentaires du raisonnement pratique, écrivait le correspondant du *Times*, que, l'impossible une fois éliminé, ce qui reste, fût-il improbable, doit contenir la vérité. Nous savons qu'indéniablement le train quitta Kenyon Junction. Nous savons qu'indéniablement il n'atteignit pas Barton Moss. Nous devons considérer comme éminemment invraisemblable, et néanmoins possible, qu'il ait pris l'un des sept embranchements existants ; mais, étant de toute évidence qu'un train ne saurait circuler là où manque le rail, nous pourrons réduire nos improbables aux trois lignes ouvertes, savoir, nommément, celle des Forges de Carustock, celle du Gros Ben et celle de Persévérance. Existe-t-il une société secrète de mineurs, une *Camorra* anglaise, capable de détruire d'un seul coup tout un train et tous les gens qu'il transporte? C'est improbable, mais non pas impossible. Je ne saurais, je l'avoue, suggérer d'autre solution. Mon sentiment très net, c'est que la Compagnie devrait exercer une surveillance rigoureuse sur ces trois lignes et sur les travailleurs des exploitations qu'elles desservent. »

Venant d'un homme dont on reconnaissait l'autorité en ces matières, l'idée émut vivement l'opinion. Mais, en même temps, elle rencontra l'hostilité de ceux qui la jugeaient absurdement diffamatoire pour une catégorie de citoyens méritants et honnêtes. On mit les récalcitrants au défi d'avancer une proposition plus vraisemblable. A cela, il y avait deux réponses toutes prêtes (*Times* des 7 et 9 juillet). Selon la première, le train, après avoir déraillé, avait dû s'engloutir dans le canal Lancashire-Straffordshire, qui court parallèlement à la voie ferrée sur une centaine de mètres. On y opposa un argument péremptoire : la profondeur du canal, tout à fait insuffisante à l'engloutissement d'un train. La seconde signalait comme suspect le portefeuille qui semblait constituer l'unique bagage des voyageurs et suggérait qu'il avait pu contenir un explosif nouveau, d'une formidable puissance destructive. Mais la plaisanterie était évidente de supposer qu'un train pût être pulvérisé tout entier et les rails ne subir aucun dommage! Ainsi les recherches aboutissaient à une impasse, quand survint un incident imprévu.

Mrs. McPherson, femme de James McPherson qui avait convoyé le spécial en qualité de conducteur, reçut de son mari une lettre. Cette lettre portait la date du 5 juillet 1890, avec le timbre de New-York, et parvint à destination le 14. Mrs. McPherson en garantit l'écriture ; le fait qu'elle contenait en billets un envoi de 500 dollars excluait d'ailleurs toute idée de mystification. Elle ne donnait aucune adresse et était conçue en ces termes :

« Chère épouse,

« J'ai beaucoup réfléchi et trouve très dur de vous abandonner, vous et Lizzie. Je tâche de lutter, mais toujours votre pensée me tracasse. Je vous envoie un peu d'argent, dont vous ferez vingt livres anglaises. Vous avez avec ça de quoi traverser toutes deux l'Atlantique. Si vous pouviez venir ici et descendre à la maison Johnston, j'essayerais de vous faire tenir un mot qui vous fixe un lieu de rencontre. Pour l'instant, je suis dans les difficultés, et pas très heureux, car, d'avoir à vous sacrifier vous deux, ça me semble rude. Mais assez pour l'instant. Votre mari qui vous aime.

JAMES McPHERSON. »

On voulut espérer un moment que cette lettre jetterait un peu de clarté sur l'affaire; d'autant qu'on établit qu'un voyageur dont le signalement correspondait à celui de McPherson avait pris, le 7 juin, à Southampton, sous le nom de Summers, le paquebot *Vistule*, qui fait le service entre Hambourg et New-York. Mrs. McPherson et sa sœur Lizzie partirent pour New-York, et firent dans la maison Johnston un séjour de trois semaines, mais n'y reçurent aucunes nouvelles. Sans doute McPherson avait-il compris que la police se servirait d'elles pour l'amorcer. Toujours est-il que, n'entendant plus parler de lui et ne le voyant pas venir, les deux femmes durent s'en retourner à Liverpool.

Si incroyable que le fait paraisse, rien ne vint, jusqu'en cette année 1908 où nous sommes, dissiper un tant soit peu l'ombre qui planait sur l'extraordinaire disparition du train portant Caratal et son compagnon. D'une enquête minutieuse sur les deux voyageurs, il ressortait que Caratal était un agent politique et un financier bien connu du Centre Amérique; qu'il avait manifesté, durant son voyage en Europe, une extrême impatience d'atteindre Paris; et que son compagnon, inscrit au nombre des passagers sous le nom d'Eduardo Gomez, était un homme violent, à réputation de querelleur et de bravache, mais honnêtement dévoué aux intérêts de Caratal, dont il protégeait la faiblesse physique. L'affaire en était là quand parut dans les journaux de Marseille la confession d'Herbert de Larnac, condamné à mort pour le meurtre d'un négociant nommé Bonvallot. Nous la reproduisons telle quelle :

« En livrant au public ce document, je ne cède pas à un sentiment de vanité ni de forfanterie. Aussi bien me targuerais-je à bon droit d'une douzaine d'exploits non moins magnifiques. Mais il faut qu'à Paris quelques beaux Messieurs le sachent : si je suis en état de révéler ce qui advint de M. Caratal, je le suis également de dénoncer les instigateurs et les mobiles du crime, pour peu que la mesure gracieuse que j'attends n'intervienne très vite. Momentanément, je ne prononcerai pas de noms. Je me bornerai à dire avec quelle habileté je menai l'entreprise. Je servis loyalement ceux qui usaient de moi; je ne doute pas qu'ils ne me rendent la pareille; et jusqu'au jour où j'aurai la certitude de leur trahison... Mais inutile que j'insiste!

« Donc, en 1890, avait lieu à Paris un procès fameux, conséquence d'un monstrueux scandale politique et financier qui menaçait dans leur honneur et leur avenir quelques-uns des plus gros bonnets de France. Vous avez vu un jeu de quilles : elles se dressent guindées, sévères, rigides; la boule arrive de loin, et paf! paf! paf! voilà les neuf quilles par terre. Imaginez sous les espèces de ces quilles certains hommes français des plus considérables. M. Caratal fut la boule qu'on vit arriver de loin. S'il arrivait, paf! paf! paf! c'était fait d'eux tous. On décida qu'il n'arriverait pas.

« Un syndicat se constitua pour mener l'affaire. Avant même que Caratal quittât le Sud-Amérique, l'on savait, par de nombreux avis, l'imminence de son arrivée, et que son témoignage entraînerait bien des ruines. Le syndicat disposait de capitaux sans limites. Il chercha un agent capable de manier ce levier gigantesque. Il avait besoin d'un homme actif, résolu, s'adaptant aux circonstances : il choisit Herbert de Larnac, et il eut raison. Avec l'énergie qui me caractérise, je n'avais pas reçu mon mandat depuis une heure que déjà je me mettais en devoir de le remplir et prenais les mesures les plus efficaces.

« Je dépêchai en Amérique un homme de confiance chargé de filer Caratal

DANS LA TRANCHÉE

Il y avait quelqu'un au bord du talus. Il y avait moi.

durant son voyage. Il fût arrivé à temps que jamais le navire n'eût touché le port. Il arriva trop tard, quand le navire, hélas! avait déjà pris le large. Je frétai un petit brick armé pour barrer la route au navire. Ici encore, j'eus la chance contre moi. Cependant, j'avais prévu l'insuccès et tenais prête

une série de solutions dont l'une ou l'autre devait être la bonne. Il ne faudrait pas croire que j'exagère les difficultés de ma tâche, ni qu'un vulgaire assassinat dût tout résoudre. Nous avions à détruire non seulement Caratal, mais les documents de Caratal, et aussi les compagnons de Caratal, si nous avions lieu de croire qu'il leur eût communiqué ses secrets.

« J'avais pris mes dispositions pour recevoir Caratal à Liverpool. Je n'ignorais pas qu'il s'était arrangé pour avoir autour de lui une garde nombreuse lors de son arrivée à Londres. Tout ce qu'il y avait à faire devait se faire entre le moment où il mettrait le pied sur le quai de Liverpool et celui où il arriverait au terminus du chemin de fer London and West Coast. Nous arrêtâmes six plans, tous plus mûris les uns que les autres : les mouvements mêmes de Caratal décideraient lequel des six serait mis en œuvre. Quoi que fît Caratal, qu'il s'arrêtât à Liverpool, qu'il prît un train ordinaire, un express, un spécial, nous étions prêts.

« On entend bien que je ne suffisais pas à tout par moi-même. Savais-je rien des chemins de fer anglais? Mais il n'est de pays au monde où l'argent ne suscite les bonnes volontés; et je ne mis pas longtemps à m'assurer le concours d'un des plus remarquables cerveaux de l'Angleterre. Mon allié anglais méritait cette alliance. Il connaissait à fond le réseau de la London and West Coast et avait sous la main une troupe d'ouvriers intelligents et sûrs. Il conçut l'idée : je n'eus à donner mon avis que sur les détails. Nous achetâmes plusieurs agents de la Compagnie, notamment James McPherson, que nous savions avoir le plus de chances d'être désigné comme conducteur en cas de formation d'un train spécial. Nous sondâmes John Slender, le mécanicien; mais ayant rencontré de sa part une résistance dangereuse, nous renonçâmes. Rien ne nous garantissait que Caratal dût voyager par train spécial; mais la chose semblait des plus probables, en raison de l'importance extrême qu'il y avait pour lui à ne pas différer d'un instant son arrivée à Paris. Et nous avisions en conséquence.

« Au moment où Caratal descendit à Liverpool, nous comprîmes qu'il flairait le danger et se tenait sur ses gardes. Il amenait avec lui un homme redoutable, du nom de Gomez, armé et disposé à faire usage de ses armes. Ce Gomez portait les papiers secrets de Caratal. Caratal l'avait sans doute admis dans ses conseils. Ecarter Caratal sans écarter Gomez, c'était gaspiller sa peine. Il fallait qu'un même sort les roulât l'un et l'autre. La demande d'un train spécial favorisa beaucoup nos desseins; car deux sur trois des hommes composant le personnel du train étaient à nos gages.

« Mon agent anglais dirigeait tout à Liverpool, cependant que moi-même, dans la petite hôtellerie de Kenyon, j'attendais le signal convenu pour agir. Sitôt décidée la formation d'un train spécial, je reçus de lui une dépêche m'avisant du délai dans lequel j'avais à me tenir prêt. En même temps, sous le nom d'emprunt d'Horace Moore, il sollicitait à son tour, et pour son propre compte, la formation d'un second train spécial, espérant par là se faire admettre à voyager avec Caratal, ce qui, éventuellement, pouvait nous rendre service. Supposez que notre coup manquât, un devoir s'imposait à notre agent : tuer les deux hommes et détruire leurs papiers. Mais Caratal, qui se méfiait, refusa d'admettre personne. Mon agent sortit de la gare par une porte, y rentra par une autre, et s'introduisit à contre-voie dans le fourgon de McPherson, avec lequel il fit le voyage.

« De mon côté, je ne restais pas sans rien faire. Notre organisation,

achevée depuis des jours, n'avait plus besoin que du coup de pouce. L'embranchement par nous choisi se trouvait coupé de la grande ligne : il suffisait pour l'y raccorder de quelques rails remis en place. Nous en posâmes toute la longueur possible sans nous exposer à éveiller l'attention; il n'y aurait plus ensuite qu'à compléter la jonction et à rétablir l'aiguille. Les traverses n'avaient jamais été enlevées; rails, coussinets, rivets, nous avions tout à pied d'œuvre, l'ayant pris à une voie de garage sur une section abandonnée de la ligne. Grâce à ma petite équipe d'ouvriers spéciaux, tout fut en état bien avant l'arrivée du spécial. Et quand il arriva, il s'engagea si aisément sur la voie latérale, qu'il ne semble pas que les voyageurs aient ressenti la moindre secousse en franchissant l'aiguille.

« D'après nos plans, Smith, le chauffeur, devait chloroformer John Slender, le mécanicien, puis s'éclipser avec les autres. Notre chauffeur s'y prit si maladroitement que Slender, en se débattant, tomba de la machine. Sans doute notre chance voulut qu'il se rompît le cou dans sa chute; mais l'accident n'en reste pas moins comme une tache sur un chef-d'œuvre.

« Mais voici le train spécial engagé sur la voie de deux kilomètres qui mène, ou, plutôt, menait à la mine de Heartsease. On me demandera comment il se fit que personne ne remarqua le passage du train sur cette ligne hors d'usage. Je répondrai qu'elle court dans une tranchée profonde, et qu'à moins d'occuper le bord du talus on ne pouvait la voir. Il y avait quelqu'un au bord du talus. Il y avait moi. Et je dirai ce que je vis.

« Mon auxiliaire gardait l'aiguille, de façon à commander la direction du train. Il avait avec lui quatre hommes armés : ainsi, dans le cas d'un déraillement que l'état de l'aiguille rendait probable, nous avions la ressource de tomber encore sur les voyageurs. Une fois le train aiguillé, il me passait les responsabilités. J'attendais donc, en armes moi aussi, et en compagnie de deux hommes également armés, à un endroit qui surplombe l'ouverture de la mine. Quoi qu'il advînt, j'étais prêt.

« Quand le train eut bifurqué sans encombre, Smith ralentit sa marche, puis, le relançant à toute vitesse, sauta de la machine avant qu'il fût trop tard. McPherson fit de même. Peut-être le ralentissement momentané du train éveilla-t-il d'abord l'attention des voyageurs; mais il avait déjà repris son élan avant que leurs têtes apparussent à la portière. Lancé à une allure frénétique, le train courait, roulait, sursautait, avec d'effroyables grincements de roues sur les aspérités de la surface. Je voyais de près leurs visages. Je crois que Caratal priait : quelque chose qui avait l'air d'un rosaire lui pendillait entre les doigts. L'autre mugissait comme un taureau qui renifle le sang de l'abattoir; il nous vit debout sur le talus, et se mit à nous faire des signes insensés. Puis, l'arrachant de son poignet, il nous jeta son portefeuille. Impossible de se méprendre sur le sens de ce geste : là étaient les documents accusateurs; et l'on nous promettait le silence si nous faisions grâce de la vie. Nous n'aurions pas demandé mieux que de pouvoir satisfaire au vœu des deux hommes : mais les affaires sont les affaires; et le sort du train nous échappait autant qu'à eux.

« Les mugissements cessèrent quand, avec un horrible bruit de ferraille, le train prit la courbe et que les voyageurs aperçurent, béante, la gueule de la mine. Nous avions enlevé la palissade qui la masquait, de façon à la dégager tout entière. Dans le principe, les rails arrivaient très près de la fosse; pour en atteindre le bord, nous avions ajouté deux ou trois longueurs de rails qui,

au lieu de finir juste, se projetaient de quelques pieds au-dessus du gouffre. Nous apercevions les deux têtes à la portière, Caratal au-dessous, Gomez au-dessus. La stupeur leur clouait la bouche. Et ils semblaient incapables de quitter leur place, comme paralysés par l'horreur de ce qu'ils voyaient.

« Je m'étais demandé comment, à toute vitesse, le train aborderait l'abîme vers lequel je l'avais aiguillé. Peu s'en fallut qu'il ne le franchît. Par bonheur, cependant, il tomba court, et les tampons de la machine allèrent heurter avec un fracas terrible le bord opposé de la fosse. La cheminée vola dans l'air. Tender, voitures, fourgon s'écrasèrent les uns contre les autres, et, avec les débris de la machine, obstruèrent une minute ou deux l'ouverture. Puis, quelque chose céda au milieu, et ferrailles vertes, charbons fumants, tubes de cuivre, roues, boiseries, coussins, la masse entière s'engouffra, broyée, pulvérisée. Nous entendîmes tout cela battre, battre, battre les parois ; puis il y eut un choc, comme si ce qui restait du train eût touché le fond. La chaudière dut éclater, car une détonation violente se fit entendre, un nuage de vapeur et de fumée tournoya au-dessus des profondeurs noires et retomba sur nous en poussière de pluie. Enfin, le nuage se déchira, le soleil en dissipa les touffes légères, et tout rentra dans la paix à la mine de Heartsease.

« Nos plans ainsi menés à bonne fin, nous n'avions plus qu'à en effacer toutes traces. Déjà notre petite troupe d'ouvriers avait enlevé les rails de raccordement et rétabli l'ancien état de choses. La cheminée fut jetée dans le puits avec le reste des décombres ; nous fîmes disparaître la partie de rails aboutissant à l'orifice et nous remîmes en place la palissade. Enfin, sans précipitation, mais sans retard, nous quittâmes tous le pays. McPherson partit pour Southampton, d'où il émigra en Amérique.

« J'ai dit que Gomez nous avait jeté son portefeuille par la portière : inutile d'ajouter que je le mis en lieu sûr et ne m'en dessaisis qu'en bonnes mains. Il peut cependant être intéressant pour ceux qui m'employèrent d'apprendre que j'en retirai deux ou trois papiers susceptibles de me servir, à l'occasion, comme « souvenirs ». Je ne désire pas les livrer à la publicité ; mais chacun pour soi en ce monde ; et quel autre parti me resterait-il à prendre si mes amis me refusaient l'aide que je leur réclame ?

« P. S. — En me relisant, je m'aperçois d'un oubli. C'est à propos de ce malheureux McPherson qui commit la sottise d'écrire à sa femme et de prendre un rendez-vous avec elle à New-York. Ne pouvant plus nous fier à lui, nous dûmes aviser à ce qu'il ne revit jamais sa femme. J'ai souvent pensé qu'il serait gentil d'écrire à cette personne pour l'assurer qu'il n'y a pas d'empêchement à ce qu'elle se remarie. »

A. Conan Doyle

Traduit par Louis Labat.

Le Ciel s'effeuille

par

Abel Bonnard

LE CIEL S'EFFEUILLE

Ce qu'il y a dans la nature de plus charmant, c'est qu'elle ne s'arrête jamais. Elle joue à se dépasser et quand on croit qu'elle a fini, elle commence. On sent dans l'artiste caché une verve et une prodigalité inépuisables; et comme un ciseleur qui fabrique d'autres bijoux dans les miettes d'or d'un premier joyau, il semble sans cesse ramasser les débris de son labeur pour en faire d'autres merveilles; et plus la dimension se restreint, plus le jeu remplace le travail; plus la bête devient petite, plus la matière devient opulente; les grands mammifères, beaux de proportions, n'ont point sur eux des couleurs intenses, et leur pelage morne, leur flanc neutre ressemblent le plus souvent à une étoffe commune; mais les oiseaux-mouches pétillent de toutes leurs plumes et scintillent comme des tisons; les insectes, encore plus exigus, sont plus précieux encore et sont posés sur l'été comme des gemmes sur leur velours. La création fait penser à ces grandes cathédrales qui, sur des bases trapues et sérieuses, élèvent des constructions de plus en plus enivrées, jusqu'à leurs flèches qui, s'affinant éperdument dans l'azur et s'y aiguisant comme des cris, jettent encore plus haut qu'elles des

Les Mousquetaires des Fleurs. — *Les papillons sont si beaux qu'ils ont fasciné la science. Elle qui attribue aux plus clairs objets des noms opaques où ils ne se reflètent point, devant eux, charmée, elle a souri. Jadis, on les appelait* Chevaliers; *écoutez comment s'appellent aujourd'hui ceux qui, de leurs ailes déployées, couvrent cette double page; de gauche à droite :* Pyrale, Machaon, Timétés, Paon de jour, Papilio de Children, Sphinx du Laurier rose, Petit paon de nuit, Papillon de la pomme de terre, Sphinx tête de mort *et* Callimorphe.

girouettes interminables et qui, folles de joie et de lumière, semblent ne pas vouloir finir.

Ainsi, sur l'armature souterraine des pierres et des métaux, la surface de la terre serait déjà belle avec la conque des plaines, la forme des monts, les rochers apparus par endroits comme pour certifier la solidité intérieure; mais sur ce sol sévère, la végétation se répand, les plantes montent, et les plantes elles-mêmes ne deviennent plus que des tiges et tendent leurs fleurs vers le ciel; cette fois, il semble que ce soit fini. Mais sur ces vagues de fleurs que le vent délaye et mélange, sur cette mer diaprée, pourprée, où les remous de corolles ont l'air des reflets du soleil, soudain, comme une

LES FILS DU JOUR. — *Voici, en haut, à gauche, les* Moris, *en bas, à gauche, les* Mars. *La petite bande du haut est formée, de gauche à droite, de*

écume vivante, se répandent les papillons.

Petits brûlots volants de l'été, petits morceaux de feu qui accidentent la lumière, incendiaires charmants qui vont de fleur en fleur transmettre la grande ardeur, abris fugitifs des corolles qu'ils couvrent un instant de leurs deux ailes pareilles aux deux pentes d'un toit de rubis, fragments d'arc-en-ciel, mousquetaires des roses, fils du jour, volage jardin céleste que nul jardin terrestre ne retient, mais qui se superpose à chacun pendant un instant, trésor du vent, aumône qu'une main invisible et prodigieusement bienveillante nous jette du haut de l'azur, miettes d'un mystérieux banquet du Paradis, embruns multicolores d'un océan de corolles, les papillons s'épar-

Zygœne, *de* Thaïs, *de* Thècle, *de* Jasius, *puis, à droite, en haut, ce sont des* Sphinx du Laurier rose, *en bas, des* Grandes Tortues.

pillent, descendent, remontent et se dispersent pendant les quelques journées où la splendeur de l'an se concentre.

On ne peut exister avec plus de gloire; ce sont les témoins de la brève apothéose; ils ajoutent à l'été ce quelque chose d'inutile sans quoi rien n'est complet : ils mettent de la fête au-dessus du travail. Ils vivent trop pour durer; ils ont duré quand ils étaient chenilles, dans leur velours chaud et cossu, sur la feuille du pêcher, de l'amandier. Maintenant quelques heures seulement leur sont départies, mais où chaque instant est brûlant. Ils ont à peine de corps ce qu'il en faut pour unir deux ailes; ils ne mangent point; c'est tout juste si la nature leur a donné une trompe pour atteindre au suc des fleurs, de sorte qu'ils sont, littéralement, comme des êtres qui ne vivraient que de baisers. Chez certains même, par un défaut qui les rend plus expressifs encore, cette trompe manque, et ils n'ont pas le moindre organe qui puisse entretenir leur existence; ils ne sont alors qu'un moment de paroxysme ardent, de désir désarmé, et,

magnifiquement enfermés dans leur habit de gala, ils errent à jeun, comme des Tantales, sur le suave festin des fleurs.

Les papillons sont si beaux qu'ils ont fasciné la science. Elle qui attribue aux plus clairs objets des noms opaques où ils ne se reflètent point, devant eux, charmée, elle a souri. Ecoutez comment ils s'appellent : *Aurore*, *Mars*, *Grand Nacré*, *Paon de jour*, *Vulcain*, *Apollon*, *Thaïs*, *Cléopâtre !* Et ils semblent n'être, en effet, que ces noms vivants. Jadis, on les appelait aussi *Chevaliers* : et ils ont bien l'air de donner un tournoi, de livrer un combat de parade au-dessus des fleurs. Tels on voit se croiser le *Nymphale* doublé d'orange, le *Morion* bordé de jaune, le *Satyre*, le *Robert le Diable*, et ce grand *Machaon* aux deux longues queues, qui fait la convoitise des enfants, et qui, les entraînant à travers prés, jamais assez loin pour les décourager, ni assez près pour être saisi, semble prendre à tâche de leur faire parcourir tout l'été. Nous les voyons arriver en costume de cour au-dessus des champs, beaux, exquis, raffinés, comme des séducteurs chez des paysannes, comme autant de petits

Fragments d'arc-en-ciel. — *Ajoutant à l'été ce quelque chose d'inutile sans quoi rien n'est complet, les papillons, témoins de la brève apothéose, réunissent sur leurs ailes toutes les nuances de l'arc-en-ciel. La page de gauche est occupée, — de haut en bas, — par le* Satyre Mœra, *l'*Hélicoine Doris, *le* Leptalis, *l'*Ornithoptère Brookeana, *le* Coliade, *l'*Uranie Léilus, *le* Grand Nymphale, *et cette page même permet au* Papillon de la pomme de terre, *au* Sphinx tête de mort *et au* Smérinthe demi-paon *de déployer leurs ailes dont les couleurs chatoyantes mettent comme de la fête au-dessus du travail.*

Almavivas au village. Les plus somptueux cependant ne se rencontrent point chez nous; ils vivent dans les pays tropicaux, aux Indes, aux Moluques, dans ces iles océaniennes qui flottent sur les eaux comme des corbeilles. Rien ne peut en donner idée à qui ne les a pas vus. Leur taille est énorme et c'est parmi eux qu'on trouve cette phalène du Brésil qui est plus grande qu'une main ouverte, véritable aigle des jardins, magnifique dais mouvant qui peut mettre plusieurs fleurs à son ombre! Ils sont d'une ostentation délirante et paraissent s'être trempés dans un émail inconnu, qui dégoutte encore de leurs ailes. Frères des orchidées, ils volent, avec des reflets de métal et des éclairs louches, dans la féconde moiteur des grandes forêts fiévreuses. Leur beauté a quelque chose d'outré, de méchant, et, pour ainsi dire, d'infernal, et le noir qui reparait sur eux au milieu des couleurs les plus fracassantes leur prête un aspect maléfique; leurs taches semblent les hiéroglyphes des passions et des vices; et l'on dirait qu'une Circé encore plus magique que l'autre a changé en eux des êtres humains, et que ce sont là les âmes des criminels fastueux, des empereurs fous, de tous les monstres. Parfois on les capture et, frêles et intacts, ils nous arrivent. Alors ils ne nous éblouissent pas seulement, ils nous tentent; ils sont comme les appels que nous adresse la nature de ces pays dangereux, comme les lettres qu'elle nous envoie : et tous les cachets de la poste et les timbres exotiques ne sont rien auprès des cercles, des signes, des chiffres mystérieux inscrits sur leurs ailes.

Cependant les petits papillons de chez nous, il faut les aimer aussi : non point seulement ceux qui portent un beau nom et une riche livrée; mais ceux qui, communs, abondent sur le paysage rustique, dégringolent des jardins aux prés, coiffent comme des éteignoirs la flamme des coquelicots, se cherchent, s'aiment, se perdent, batifolent dans le village et quand ils remontent dans le ciel bleu, ont l'air de rentrer chez eux.

ABEL BONNARD.

CONVOITISES D'ENFANTS. — Thaïs *aux ailes dentelées,* Machaon *aux longues queues, objets des galopades à travers prés!*

LES PLUS BEAUX DÉCORS DE THÉATRE

PAR P.-B. GHEUSI

ILLUSTRATIONS DE RENÉ LELONG

LE MYSTERE DE LA PASSION

Les « mystères » sont les premiers bégaiements du théâtre français. Leur littérature est d'une naïveté qui frise la sottise, mais la mise en scène frappait les imaginations populaires. Le mystère de la Passion,

REPRÉSENTÉ A PARIS EN 1522

que l'on voit représenté ici avec une pompe extraordinaire sur le Parvis Notre-Dame, ne comprenait pas moins de 35.000 vers. Les « mystères » furent interdits par un arrêt du Parlement en 1548.

LES PLUS BEAUX DÉCORS DE THÉATRE

Le succès des représentations du théâtre russe à Paris assure un résultat immédiat : il a fait passer les préoccupations artistiques de nos meilleurs metteurs en scène au premier plan de l'actualité; ce que les Albert Carré, les Antoine, les Gémier et leurs émules étudiaient et réalisaient peu à peu sur nos théâtres, l'art des Russes, victorieusement importé à Paris, l'imposait d'un seul coup à notre public.

La preuve de cette évolution brusque, mûrie en un jour devant nous,

est dans l'excès même des enthousiasmes qui estiment l'avoir découverte. Nos « gens du métier » connaissaient, pourtant, le théâtre russe depuis bien des années; ils en admiraient l'ingéniosité incomparable, les somptueux barbarismes et comment, presque avec des simplifications de fortune, les merveilleux artistes de Moscou et de Saint-Pétersbourg créaient une « atmosphère » féerique autour des ballets de rêve et des contes bleus de leurs musiciens. Mais leur admiration s'éclairait de la connaissance pratique d'un

DÉCOR STYLE ITALIEN, ÉPOQUE LOUIS XIV

On peut dire que voici le premier décor d'art et de style, l'ancêtre des décors dont nous nous enorgueillissons aujourd'hui. Inspiré par le style italien il fit l'admiration de toute la cour du roi Soleil.

métier qui, pour procéder de l'art universel, n'en est pas moins, avant tout, *un métier* et ne s'improvise jamais, pas même dans les ateliers du génie.

Des peintres, — « exigeants » dirait Tristan Bernard, — des mondains et des esthètes de haute valeur ou de culture raffinée ont affirmé, en proses définitives, que notre théâtre était barbare, décrépit et ridicule en présence du chatoyant art russe.

C'est aller un peu vite en besogne; mais les meilleures révolutions provoquent ces excès de zèle: c'est même à cela qu'on les reconnait. Nos Jusseaume, — pour ne citer qu'un nom, — se sont, pourtant, depuis longtemps, arrêtés devant une toile d'Henri Martin ou de Vuillard avec l'impérieux désir de la réaliser à la scène; mais il eût fallu, d'abord, que le sujet s'y prêtât.

Certes, il serait puéril de nier l'intérêt des expériences russes à Paris; ce qu'il nous faut surtout retenir d'elles, c'est moins leur procédé sim-

LE THÉATRE DE VERDURE DU PRÉ CATELAN

Il fut inauguré vers la fin du second Empire par une fête nocturne d'un faste éblouissant et ressuscité récemment, car il était resté tel quel, dans son cadre délicieux et verdoyant, à deux pas de Paris.

UN DÉCOR MODERNE DE FORÊT

C'est celui du prologue de Pelléas et Mélisande, *à l'Opéra-Comique. Autrefois, les forêts, en décor, avaient un aspect conventionnel. Aujourd'hui, c'est l'illusion de la forêt parée de tout son charme automnal.*

pliste et leur palette étincelante, c'est moins peut-être leur parti-pris de dématérialiser les décors réels, que les coloris intenses qu'ils ont audacieusement éclairés de tous les feux des herses et de la rampe. Les tons violents, les nuances d'une crudité apparente se sont harmonisés à miracle devant nos yeux; et ce n'est pas l'effet du hasard: avant de peindre, les décorateurs russes font évoluer dans les plantations adoptées les figures, les masses et les costumes; la mise au point de chaque élément y suit une progression parallèle à celle des autres. L'œuvre arrive ainsi devant le public sans exposer ses créateurs aux mécomptes que nous connaissons parfois encore, malgré nos nuancements émoussés et nos polychromies moins audacieuses.

Il y a là, — sans parler d'une discipline précieuse qu'hélas! nous n'obtiendrons jamais, — une sorte de méthode concertante, dont nos décorateurs feront désormais leur profit; c'est elle qui, sans heurt et sans erreur, crée précisément cette « atmosphère », indispensable maintenant à toutes les œuvres du théâtre contemporain.

A mesure que progressait la machinerie et que les découvertes de la mécanique, de la chimie et de la lumière artificielle permettaient des effets nouveaux, les décors de nos théâtres se transformaient. Ils se dépouil-

LE JARDIN DE MARGUERITE

Nous sommes à l'Opéra dans les coulisses, côté cour, comme on dit en argot théâtral. On sait que les décors de Faust *ont été refaits, et le jardin de Marguerite est une merveille de grâce et de fraîcheur.*

UN ENTR'ACTE A L'OPÉRA

Un peuple de machinistes déplace, enlève et remet les portants. Les danseuses se préparent. C'est toute une vie spéciale et fébrile, inconnue du spectateur.

laient peu à peu des conventions d'accessoires et d'architecture dont la légende a fixé les naïvetés, — depuis les pancartes sommaires de Shakespeare jusqu'aux « trompe-l'œil » pompeux et figés des décors Louis XIV, soucieux surtout de perspectives opulentes ou de machines truquées, d'une solennité glaciale, — pour se rapprocher de la nature et en donner l'illusion la plus voisine de la réalité.

De nos jours, ce souci de vérité artificielle a créé les « théâtres de verdure », où l'on peut, la nuit, obtenir de surprenants effets.

Toutes les œuvres ne s'adapteraient pas avec tant d'harmonie au cadre vivant des théâtres de verdure; parmi les plus poétiques, il en est beaucoup qui ne gagneraient

WAGNER A BAYREUTH

Dans ce temple consacré à l'œuvre wagnérienne, les décors ont une importance spéciale. Le Maître y tenait et leur accordait une place prépondérante.

rien à évoluer en pleine nature, même si des architectures, fussent-elles « du temps », les dotaient d'un cadre, pourtant pittoresque, de pierres à demi ruinées.

A l'Opéra surtout, pour le spectateur perdu dans l'immensité des coulisses, il devient manifeste au premier coup d'œil que l'art du décorateur est essentiellement un *métier*. Sur cette scène énorme — où un rideau de fond mesure cinq cents mètres carrés de superficie, pèse une demi-tonne et demande, pour être transporté à bras d'hommes jusqu'aux remises du boulevard Berthier,

une équipe de vingt-quatre porteurs, — une centaine de machinistes, rompus à toutes les difficultés de leur fonction, souvent périlleuse, toujours délicate, évoluent à travers les portants de dix mètres et les praticables colossaux. Il faut les voir grimper aux mâts, les chevaucher à des hauteurs de vertige, lier, des deux mains qu'ils savent maintenir libres, les « fils » et les commandes du cintre, transporter les escaliers géants, en brigades mobiles manœuvrant avec une précision de vieux troupiers, ouvrir et fermer les trappes, ajuster en scène des pans de décors dont les attaches, la dislocation brusque, la manœuvre mathématique ont, à quarante mètres de hauteur ou à quinze mètres au-dessous d'eux, des répercussions calculées, des enroulements automatiques, des points d'appui surveillés par un charpentier silencieux, attentif à quelque signal,

LA PALETTE D'UN DÉCORATEUR

On voit, par les dimensions de la palette, que l'art du décorateur est bien différent de celui d'un Meissonier! Entouré de ses aides, l'artiste, sur son œuvre, est comme un général sur le champ de bataille.

LA LOIE FULLER, REINE DE LUMIÈRE

Par sa géniale trouvaille, la Loïe Fuller a rénové l'art de la lumière au théâtre. Grâce à elle, l'électricité joue maintenant un rôle prépondérant et donne les plus éblouissants, les plus fantasmagoriques décors.

imperceptible pour tout autre, mais qui filtre jusqu'à lui, à travers costières, bandes d'air ou gril vertigineux, et met en mouvement, au moment voulu, un décor de toile, de bois et de fer, capable d'écraser des hommes si quelque à-coup meurtrier en détachait soudain la masse dans le vide.

Un soir, le prince de Galles, qui devait être le plus Parisien des rois anglais, — la reine Victoria vivait encore, — visitait le dédale des services de l'Opéra. Il avise soudain, dans un recoin d'étage, un machiniste pensif qui, la main sur les leviers d'un énorme tambour, demeure distrait, comme étranger à tout ce qui l'entoure.

— Qu'attendez-vous ainsi? demande, très affable, le visiteur royal,

LE DERNIER ACTE D'« APHRODITE »

Il est impossible de parler décors sans citer ceux de l'Opéra-Comique. Ils forment, comme celui-ci dans Aphrodite, *de véritables tableaux d'où la poésie n'exclut pas une vérité intense.*

escorté des hauts fonctionnaires du protocole. L'homme rougit un peu; mais sans même détourner les yeux du point qu'il fixe dans l'espace, il ne répond rien au prince étonné. Rumeur hostile parmi l'entourage; on parle de se plaindre aux directeurs, de faire renvoyer sur l'heure ce malappris. Mais le prince Edouard sourit, calme d'un geste l'émotion du groupe zélé et se détourne pour examiner un détail de machinerie...

Un instant passe; soudain, l'ouvrier impassible s'applique au treuil, enroule rapidement une commande et l'immobilise en un tour de main. Puis, venant au visiteur royal, la casquette à la main, il explique, à la fois fier et contrit :

— Excusez-moi, Monseigneur : je n'ai pas répondu à votre question parce que j'attendais un signal; si je l'avais manqué, je risquais de provoquer quelque décrochage et peut-être de tuer des copains sur le plateau.

— Je l'avais si bien compris, dit le prince, que je paie l'amende pour avoir parlé étourdiment à « l'homme qui tient la barre », ce qui est impardonnable pour un vieux matelot comme moi! Et il oblige le machiniste à

accepter un billet de banque pour ses camarades et pour lui-même. La construction d'un décor n'est jamais livrée au hasard. Elle est établie sur une réduction soigneusement discutée, retouchée et peinte dans les colorations choisies pour l'exécution définitive, d'accord avec les auteurs et les metteurs en scène. Cette *maquette*, qui rappelle assez les « constructomanies » des enfants sages, quand elle est signée d'un maître, est toujours une œuvre d'art. On y voit, réduits à l'échelle minuscule, les plans, les entrées, les fermes et, parfois, pour accoutumer l'œil aux dimensions d'exécution, les personnages eux-mêmes en carton mobile et découpé.

Toutes les ressources, tout le talent du décorateur apparaissent dans la maquette; souvent — démonstration nouvelle que cet art est *un métier!* — la maquette est plus artisti-

LA MAQUETTE D'UN DÉCOR

Avant le travail gigantesque et définitif, le décorateur fait sa maquette. Voici M. Jusseaume, un des maîtres modernes de la décoration théâtrale, établissant le plan de celle de Macbeth.

L'OISEAU DE FEU

Il nous a éblouis à Paris, lors de la dernière saison russe. Les décors, par leur nouveauté, leur étrangeté pleine d'art et de saveur, ont arraché au public français un cri de surprise et d'admiration.

que et « mieux réussie » en apparence que le décor. C'est que l'immensité des surfaces peintes tend à dénaturer les effets étroitement juxtaposés dans le projet. Pour *traduire* une maquette en exécution réelle, il faut savoir modifier sa palette, regarder de haut, — dans l'immense hall vitré qu'est l'atelier du décorateur, — l'aspect progressif de la toile, à plat sur le plancher, et sur laquelle une équipe de peintres étend des couleurs spéciales avec un pinceau qui a l'aspect et les dimensions d'un balai. Il faut savoir ce qu'un bleu peint sous le grand jour donnera, le soir, séché et vu à trente mètres, dans la lumière des herses et de la rampe...

Plus facile, certes, est une réalisation intensément colorée des danses

SHÉHÉRAZADE

Autre pièce de la saison russe. Cette fois il s'agissait d'exprimer la somptuosité lourde de l'Orient. Cette reproduction donnera une idée de l'impression profonde et merveilleuse ressentie par le spectateur.

Loïe Fuller, simples combinaisons de lumières éclatantes que le mouvement fait ondoyer en écharpes de flammes, dont toutes les nuances se fondent d'elles-mêmes et s'harmonisent avec éclat comme les traits rapides d'une gouache sur le papier mouillé.

Il faut donc rendre justice à nos décorateurs français. Ailleurs, le machinisme peut être plus précis, les « jeux d'orgue » électriques mieux installés, les décors moins nuancés de délicatesses qui se perdent. Nulle part ils n'ont le goût souverain, la grâce aérienne, la poésie jusque dans le réalisme de nos décors. A Bayreuth, par respect exagéré de la tradition du Maître, la mise en scène commence à « dater » pesamment; les couleurs surtout sont sans

SIEGFRIED ET LE DRAGON

Cette scène a été prise à l'Opéra royal de Copenhague. Le dragon Fafner a été construit là-bas avec une réelle ingéniosité. C'est un véritable monstre articulé que Siegfried combat dans un décor d'épouvante.

distinction ni ténuité; les lointains demeurent lourds et les détails massifs.

Que sont, auprès des tableaux mélancoliques et doux de notre *Aphrodite*, les réalisations peintes des grandes scènes allemandes et même italiennes, où tant de clinquant dépare parfois une fantaisie qui n'est jamais sans charmes? Ainsi, le public a pu croire, chez nous, jusqu'à ces derniers temps, que le décor français réalisait tous les perfectionnements désirables. Maintenant que l'art russe l'a conquis, en dépit de quelques barbaries voulues, de conception plus inférieure dans leur parti-pris de nous étonner, il faut que nos décorateurs tiennent compte, sans plus attendre, de l'enseignement heureux qu'ils nous apportent.

Mais il ne faudrait pas, en son nom, nier cent ans de glorieux progrès français ni discuter contre l'évidence la beauté de nos décors depuis que de grands metteurs en scène contemporains les ont fait acclamer par le monde entier.

P.-B. Gheusi.

Le Gérant : Camille Lecestre. G. de Malherbe, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris (XV^e)

Je sais tout

134 pages de texte et d'illustrations
16 pages en couleurs

ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & C^ie, 90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS

Je sais tout

S. M.

LE COMTE LÉON TOLSTOÏ, mort le 20 novembre 1910

6e année LXXI. Abonnements : 12 francs. Étranger : 18 francs. 15 Décembre 1910

SOMMAIRE

NOTES DES ÉDITEURS : *AVANTAGES AUX ABONNÉS*

Les lecteurs de *Je sais tout* ont intérêt à s'abonner pour les raisons suivantes :

1° Ils bénéficient de primes dont ils peuvent demander la liste à notre administration.

2° Un abonné de *Je sais tout* reçoit, sans augmentation du prix de son abonnement, le numéro de Noël, vendu 2 francs à l'acheteur au numéro.

3° Les abonnés ont droit, enfin, à deux places pour une des matinées d'abonnés au Théâtre Femina.

PIERRE LAFITTE & Cie

DANS LA NUIT TRAGIQUE DU TUNNEL

Le train vient de s'enfoncer dans le gouffre sombre. On n'aperçoit plus que trois lueurs rouges. Le spectacle a quelque chose de diabolique; les yeux disparaissent dans un bruit d'enfer et le spectateur éprouve une impression singulière d'angoisse...

LES YEUX DE FEU

par J.-H. Rosny aîné

Rien n'est plus impressionnant que la vision des lumières, mystérieuses ou aveuglantes, qui trouent la nuit de lueurs sanglantes ou lunaires. C'est ce que le maître du style et de la pensée qui a nom J.-H. Rosny a dépeint dans le magistral article qu'on va lire

COMBIEN de millénaires ont passé depuis que l'homme nu créa les premiers yeux de feu pour lutter contre les ténèbres! J'imagine, avec attendrissement, le foyer rouge au bord du marécage, dans le pli farouche du roc ou près de la sylve carnivore. Quelles nuits alors, quels océans d'ombre autour du maigre feu solitaire! Et quand il faut fuir, devant la crue du lac ou du fleuve, voyez-vous ces brandons qui projettent leur petit regard dans « la tempête noire » : tout est vaste et épouvantable au delà de ces îlots de lumière fumeuse. Est-ce bien la descendance de ces frêles bipèdes qui monte dans les nuages, plus haut que les corneilles, aussi haut que les aigles?

Longtemps les yeux de feu ne furent sur la planète que des étincelles perdues. Puis le temps arriva où ils s'agglomérent parmi

LES YEUX GARDENT LE CHATEAU

Les yeux du château fort s'ouvraient dans la nuit comme pour regarder l'adversaire inconnu.

les hordes, les peuplades, les cités. Tout de même, par les soirs, Thèbes était bien sombre, la grande Ninive et l'exquise Athènes nous eussent paru sinistres, et les faubourgs de Rome des coupe-gorge. Quand le couvre-feu sonnait sur le Paris d'antan, l'horreur descendait sur la ville.

Aujourd'hui.. Mais je ne veux pas vous parler des yeux innombrables qui s'éveillent dans la nuit de Paris, de Londres, de Berlin ou de New-York. Pas même de ces couronnes de feu que je contemplais cet été, dans les villages disséminés sur d'humbles versants du canton de Neuchâtel. Je m'en tiendrai à ces yeux émouvants qui luisent sur la falaise, à l'entrée de l'estuaire, devant un tunnel, un chantier de démolitions, au front de l'automobile ou que dardent sur l'océan les dreadnoughts formidables.

L'HUMANITÉ VEILLE SUR SES PETITS ENFANTS

Peu d'hommes, je crois, et des plus insensibles, ont échappé au charme du phare et de la balise. Par un beau soir d'été, debout sur la plage ou sur l'estacade, qui n'a goûté des minutes émouvantes devant ces yeux lointains qui s'éteignaient et se rallumaient chacun selon son rythme? Mais le spectacle est plus saisissant vu de la pleine mer, lorsque la surface inquiète, l'aequor des poètes latins, vous enveloppe. C'est beau en tout temps, mais davantage lorsque le temps se gâte, que la nuit est approfondie par le nuage, que le vent élève ses voix sans nombre. Alors ce frêle œil de feu sur l'abîme d'encre, c'est l'humanité qui veille sur ses petits enfants. Il marque la route qu'il faut suivre, et ses périls; il annonce que des secours sont disséminés sur la côte invisible, toute la puissance accumulée par les siècles, et que le grand désert terrible finit à quelques lieues.

A l'entrée de l'estuaire, au tournant traître de la rivière ou dans les mauvais creux de la côte, la balise n'est pas moins secourable. Parole de lumière inscrite sur l'ombre, elle dit le lieu dont il faut se défier, l'obstacle contre lequel on irait se rompre, l'arête ou la pointe de roc redoutable.

Je me souviens, étant enfant, de l'impression d'épouvante et de splendeur qu'éveillait en moi le passage des trains, dans la campagne, après le crépuscule. J'avais toujours envie de fuir ce grand spectacle, et toujours j'y revenais. C'était au bout d'une prairie, sur une pente rugueuse. Je grimpais, au niveau de la voie ferrée, j'attendais la bête de feu et de lumière qui allait surgir de l'étendue. On entendait les petits bruits de jupe des végétaux, les couacs d'une rainette lointaine, pareils aux accents d'une très vieille femme, le grincement d'un grillon ou la flûte cristalline du crapaud. Quelque chose vibrait, loin encore. Puis un halètement et une palpitation métallique. Un œil jaune colos-

L'ÉBLOUISSEMENT DE L'AUTO

Et voici les yeux les plus éblouissants: les phares de l'auto. La nuit, dans la campagne mystérieuse et silencieuse, les bêtes s'enfuient effarées, d'autres sont attirées par ce resplendissement mortel. Les chevaux se cabrent ou restent plantés sur leurs pattes, comme pétrifiés; les cochers, aveuglés, se voilent la face; c'est la vie moderne qui passe, triomphante...

LES YEUX FAMILIERS DE LA RUE

Lanternes vertes, bleues ou rouges des omnibus, vous mettez dans les rues de Paris la vieille note attendrissante et gaie de votre lumière pâlote qui éclaire tout juste la croupe des solides et pacifiques percherons; ce sont les yeux dont notre enfance fut éblouie.

sal trouait les ténèbres. Cela durait une minute et c'était interminable. L'œil grossissait, il jetait devant lui une longue colonne lumineuse, que je comparais mentalement à la colonne qui précédait les Hébreux. Enfin, un enfer de bruit, une forge mouvante où s'agitait une silhouette noire, parfois rouge, une longue demeure roulante. Et déjà le monstre se reperdait dans l'encre de l'étendue... Tout tremblant, ravi aussi, j'épiais au loin, avec la peur et l'espérance de voir luire l'œil d'une autre locomotive.

PHARES D'AUTOS, YEUX MODERNES

Dans le soir, sur une route de campagne, les yeux des automobiles inquiètent. Si la route est étroite, s'il est difficile de se réfugier dans quelque pré ou sur quelque talus, un homme nerveux, une femme craintive, peuvent bien ressentir un léger trouble. Il y a trois ans, dans l'Oberland, nous nous trouvions sur une assez chétive chaussée suisse. On n'y voyait guère. De grosses nues couraient dans le ciel; à peine si, dans quelque déchirure, on voyait de laiteuses étoiles. Tout à coup, nous entendîmes une trépidation à l'arrière, et devant, nous voyions croître un phare d'auto. Nous étions pris entre les deux monstres et la roche ne nous offrait aucun refuge. Immobiles, nous regardions à droite, nous regardions à gauche, ces yeux farouches. Et, sans avoir peur,

LES YEUX BLANCS DANS LA NUIT ROUGE

Et voici la locomotive avec ses yeux fixés sur la route à suivre et qui projettent une traînée lumineuse tandis que la cheminée crache du feu et des étincelles; le ciel est rouge, la machine braisille : il y a quelque chose d'implacable et de farouche dans cette vision.

nous nous sentions de petites choses bien fragiles! A la fin, les phares furent proches. Deux jets de lueurs se croisèrent et nous enveloppèrent en quelque sorte de sécurité. La première auto passa comme un bolide, la seconde, plus prudente, avait ralenti. Nous eûmes, sur ce coin de route nocturne, tout ensemble la sensation poignante et la sensation rassurante des yeux d'automobile.

Devant l'antre des trains, qu'ils courent au travers de quelques roches ou qu'ils pénètrent sous la montagne, des yeux verts, des yeux rouges se ferment ou s'ouvrent et l'on pense à quelque descente aux enfers. Le spectacle est plus impressionnant dans un lieu solitaire, loin des grandes gares, par un soir d'automne ou d'hiver. Alors, devant ce trou équi-

LE PHARE ET LA BALISE

Qu'ils soient vus de la plage ou en pleine mer, ce sont les yeux de l'humanité qui veille sur ses enfants.

LA LUMIÈRE DE L'AVENIR

Une lueur directe, une lueur pratique si l'on peut dire, tombant droit de l'aéroplane, illuminant les petits villages endormis, indiquant la direction du pilote, inquiétant les oiseaux funèbres, trouant la nuit de ses rayons victorieux...

LA LUMIÈRE DE NOËL

Le bourg est perdu sous la neige... Seules les lumières des fenêtres, les petites, les humbles lumières annoncent que toute vie n'en est pas retirée et ces yeux-là, c'est l'espoir tenace du printemps après les rigueurs de l'hiver.

voque, on ressent une indicible mélancolie.

Dans le brouillard, les yeux de feu deviennent fantastiques. A Paris, à Londres surtout, il y a de ces soirs de novembre où chaque tournant apparaît méconnaissable. Les bruits prennent une vie troublante; tout roulement est une menace, tout pas mystérieux et les yeux familiers des omnibus, ces bons yeux de voiture domestique, sont devenus des feux-follets sur un marécage, des vapeurs jaunes, rouges ou vertes, des yeux de fantômes à la Dickens, qui disparaissent comme s'ils étaient brusquement saisis par le monde invisible ou qui surgissent comme s'ils étaient vomis par le néant.

De tous les yeux de feu, les plus mélancoliques sont les lanternes des démolitions dans une rue obscure. Quelques cordes quelques pieux, des tas de pavés ou de terre, et tout autour de piteux lumignons d'un autre âge. Qu'ils sont tristes surtout dans tel quartier ruineux comme celui qui s'étend au bas de la Butte-aux-Cailles. Là sont d énormes terrains vagues, des restes affreux de cultures, des rues à peine tracées, d'effroyables bicoques, — connaissez-vous la funèbre rue de la Fontaine-à-Mulard? — et, après le crépuscule, vous y pouvez circuler dans une solitude impressionnante. Que de fois me suis-je arrêté là, devant une procession de ces petites lanternes rouges, baptisées lanternes Levens. Un vent chagrin soufflait dans des terres baroques et inquiétantes; quelque réverbère clignotait auprès d'une masure; et les petites lanternes, secouées par la brise ou arrosées par la pluie, entrecroisaient leurs faibles rais écarlates sur des gravats, des tranchées, des monticules de moellons, des tas de bois, de la chaux ou du sable : on se croirait aux abords d'un cimetière barbare profané par des hordes ennemies.

J.-H. ROSNY AÎNÉ.

LA LANTERNE MÉLANCOLIQUE

Quelle tristesse dans l'œil incertain et clignotant de cette lanterne posée sur un tas de pavés!

UN DÉFILÉ DE BÊTES DE THÉATRE

De braves figurants, en général, des danseurs même, acceptent la tâche fatigante et anonyme qui consiste à figurer soit les pattes de l'éléphant, soit celles du chameau, soit celles du crocodile. L'ours est peu demandé, à cause du port de la fourrure qui donne terriblement chaud!

Figures et Grimaces de Bêtes et de Gens

par Benjamin Rabier

Benjamin Rabier a donné aux animaux de singulières et humoristiques ressemblances avec les êtres humains. Nous lui avons demandé pour *Je sais tout* un article sur nos " frères inférieurs " qu'il caricature avec une si malicieuse tendresse

Les animaux ont ouvert à la caricature un champ énorme. Il s'agissait de les connaître et, les connaissant, de tirer parti de leur caractère physique et moral. Laissez-moi vous donner deux exemples. Voilà une histoire d'éléphant, toute récente :

Un cirque est installé aux environs d'une ville du centre de l'Afrique. Dans ce cirque, deux clowns exécutent un numéro comique : ils représentent un éléphant; l'éléphant est en toile peinte, ses pattes sont les jambes des clowns passées dans un pantalon large et gris, couleur du pachyderme. De temps en temps l'établissement fait relâche. Pour dissiper la tristesse d'un de ces jours de repos forcé, loin de leur patrie, les deux artistes décident de faire une excursion et de la faire costumés en éléphant! Au jour dit, ils s'en vont et rencontrent en chemin un éléphant véri-

LES SOURIS DU « CHATEAU DES LOUFOQUES »

A la répétition générale, la surprise et la gaieté furent à leur comble quand on vit la scène du théâtre Cluny couverte de souris qui grimpaient allègrement sur le dos des artistes.

table qui se repose, avec son plus jeune fils, au pied d'un dattier. Alors, indiquant de sa trompe ce pseudo-congénère :

— Tu vois, dit à son rejeton le papa-éléphant, ces yeux ronds et sans vie, ces jambes flasques, ce tronc déformé, cette chair pantelante, cette démarche ridicule, tu vois tout cela? Eh! bien, voilà, mon enfant, les résultats de l'alcoolisme!

L'autre exemple, comme dit le fabuliste, « est tiré d'animaux plus petits ». C'est au bord du Nil; un crocodile, assis, pleure à chaudes larmes :

— Ah! plaignez-moi, gémit-il, j'ai mangé mon père et ma mère et, maintenant, me voilà orphelin!

L'humoriste ne s'est point borné là, et sa verve a été stimulée également par la sympathie que nos modes et nos goûts culinaires marquent aux dépouilles animales. Témoin ce dessin qui représente un gros homme étendu sur le dos dans un pré verdoyant et ronflant, la bouche ouverte, après avoir englouti un délicieux civet de lièvre... Un cortège de lapins défile tristement devant le dormeur et chacun d'eux dépose sur l'abdomen qui digère la couronne d'immortelles qu'on doit aux disparus!

On n'éprouve pas grande peine à donner aux animaux des attitudes, voire des physionomies humaines : Le dessinateur Granville a trouvé dans des têtes d'hommes, des têtes d'animaux; j'ai trouvé, moi, dans des têtes d'animaux, une ressemblance humaine. Voici les traits de trois célébrités: Sarah Bernhardt, Réjane, Rostand. Il sera aisé de voir par suite de quelles déformations logiques et successives, j'ai pu faire une lionne ressemblant à Sarah, une girafe à Réjane, un éléphant à Rostand. Je me hâte d'ajouter qu'il y a à côté d'un peu d'observation tout un travail de tâtonnements où la fantaisie, à défaut de l'art, entre en ligne de compte. Ne suis-je point parvenu à faire ressembler Jules Claretie à un cerf-volant? Avec la fantaisie, on peut s'écarter des règles communes et tout faire, tout oser : la fantaisie a des ailes d'or. Vous trouverez sans doute de graves et pesants connaisseurs pour dire : « C'est

SUR LA SCÈNE

Le singe sommelier, revêtu d'une magnifique livrée, apporte gravement une bouteille de champagne de la meilleure marque.

DANS LES COULISSES

Hélas! après avoir servi ce grand crû, l'artiste infortuné doit étancher sa soif avec un peu d'eau claire dans un gobelet de fer-blanc.

LA TRISTESSE DU « CLOWN »

Pauvres animaux savants, tristes et résignés. De quel air apitoyé ils considèrent le bouffon de la troupe.

M. JULES CLARETIE TRANSFORMÉ EN CERF-VOLANT

La caricature ne respecte rien. Voici l'éminent académicien dont la physionomie est célèbre, transformé, grâce à la barbe en pointe, en un cerf-volant ancien modèle, d'avant les aéroplanes!

dans l'œil qu'est la ressemblance! »

Répondez-leur avec la même assurance :

— C'est dans l'œil que vous vous mettez le doigt!

J'ai, en effet, esquissé des silhouettes qui sont parfaitement reconnaissables et où manquent les yeux!

Mais revenons à nos moutons... j'entends à nos animaux. Classés en familles bien distinctes suivant la loi de nos histoires naturelles, ils pourraient tout aussi bien être divisés selon le rôle qui leur a été assigné par le créateur de toutes choses, — qui est Dieu, — à moins que ce ne soit par leur destructeur, — qui est l'homme.

LES ANIMAUX SONT DES SYMBOLES

En effet, si le cheval est notre plus belle conquête, — Buffon ignorait les biplans et les monoplans, — si le bœuf fait aussi bonne figure sur une terre ensemencée que sur une table bien servie, si le chat nous amuse, si le chien nous attache, le lion, par contre, nous terrorise et la mouche nous embête! J'ai, dans mes relations, un dompteur qui préférerait trouver un lion dans son lit que d'y rencontrer une puce et une charmeuse de serpents qui pousse des cris d'orfraie à la vue du plus inoffensif souriceau!

Laissons aux animaux ce qui est « leur propre », leur psychologie traditionnelle. Le coq a toujours personnifié le héros, fier de l'empire qu'il sait exercer autour de lui, il est et doit rester généreux et hardi, gonflé d'orgueil et combatif. On fausserait la légende, — et voilà une chose plus que dangereuse, impardonnable! — en montrant sur scène un coq poltron, sournois et taciturne. L'histoire, la fable et la caricature ont toujours laissé aux animaux un caractère bien défini qui a fait d'eux en quelque sorte le prototype d'une « nature »; témoin le paon, symbole de vanité et de sottise; témoin le chat, symbole d'hypocrisie; témoin le chien, symbole de fidélité...

Si le porc est le plus utile à la consommation humaine, le chien est le plus utile pour l'art et surtout pour l'art théâtral. Il fut le héros de mélodrames illustres, tel le chien de Montargis, et Alexandre Dumas lui confia un rôle important dans les *Mohicans de Paris*. Aujourd'hui, c'est surtout au cirque et au music-hall qu'il exerce ses talents. Il tient les emplois de bonne d'enfant, promenant dans une voiture minuscule un chien plus petit que lui, —

RÉJANE TRANSFORMÉE EN GIRAFE

L'illustre comédienne n'offre, hâtons-nous de le dire, qu'un rapport très lointain avec la girafe. Mais Benjamin Rabier, grâce à la fantaisie de son crayon, torture agréablement la vérité!

EDMOND ROSTAND TRANSFORMÉ EN ÉLÉPHANT

Voilà plus fort. Qui eut dit que l'auteur de Cyrano pourrait, à la suite de transformations successives, être mué en pachyderme!

parfois son fils ou sa fille, — il fait la cuisine; il joue les sergents de ville, un bâton de guimauve à la patte; il interprète des pantomimes, s'habille, se déshabille, déjeune à table comme un homme. C'est un cabot! Et quand son *manager* lui présente une côtelette qu'il refuse, s'attirant cette phrase un peu sèche : « Cette côtelette ne vous dit donc rien, mon ami? », le pauvre toutou pense en lui-même : « Si, elle me dit qu'elle est en carton! » Et « le meilleur ami de l'homme », après avoir vu défiler devant ses yeux des poulets dorés et des friandises de toutes sortes, — cuisinés à la façon de la côtelette! — dîne d'une carcasse de hareng saur, une vraie celle-là, dans la coulisse, près de son panier! Mélancolie!

RÊVE ET RÉALITÉ

Il y a eu Patou de *Chantecler* et, plus récemment, le petit fox-terrier de Herlock Sholmès dans *Arsène Lupin* joué au Châtelet, asile propice aux animaux de toutes sortes, depuis l'éléphant du *Tour du Monde*.

M. Duplay, qui préside aux joyeuses destinées de Cluny, présente les animaux d'une toute autre façon. Il nous exhibe un éléphant deux fois vivant, puisque, pour le « buste » en carton, il y a quatre jambes qui s'appellent Georges et Alfred et dont les propriétaires sont deux braves danseurs-mimes. Et dans cette pièce récente où se manifesta la « nature » dudit éléphant, se manifestèrent aussi les dispositions théâtrales de mignonnes souris blanches, d'un saumon volant, et, enfin, d'un chien patineur à roulettes!...

Préférons les bêtes dont le carton est doublé par des êtres humains aux misérables animaux savants, tristes et résignés! Ah! ce singe, — notre parent pauvre, — sommelier de pantomime, qui sert du champagne et des vins de grands crus et qui n'a, pour étancher sa soif, qu'un peu d'eau claire dans un gobelet de fer-blanc. Puits de science à quatre pattes, moroses et hypocondriaques, quel air piteux vous prenez devant les ébats forcés de celui d'entre vous qui joue le clown du numéro et dont l'accoutrement est une vraie caricature.

Mais au fait, si nous en parlions un peu de la caricature, puisque, depuis des siècles, elle s'est emparée du monde animal pour le mêler, par des coïncidences et rapprochements souvent heureux, au monde humain dont nous sommes... hélas!

SARAH BERNHARDT TRANSFORMÉE EN LIONNE

Et voici l'éminente tragédienne, que Benjamin Rabier, se servant du costume de l'Aiglon, arrive à transformer en lionne.

LA LEÇON DU PAPA ÉLÉPHANT

Benjamin Rabier nous conte avec son humour habituel l'histoire de ce papa éléphant qui montre à sa progéniture un de ses congénères (figuré par deux clowns) et devant cette peau flasque et cet œil morne, s'écrie, très moral : « Voilà les effets de l'alcoolisme ! »

La caricature et la charge ne se sont pas seulement attaquées au caractère des animaux. Elles s'en sont prises aussi à leur aspect extérieur, à leurs habitudes particulières, au côté ridicule de leur structure.

Le cou de la girafe est passé proverbial, tout comme la poche de la sarigue, le bec du pélican, les palmes de l'oie, — ne pas confondre avec la loi des palmes qui s'exerce deux fois par an, — les oreilles de l'âne et quantité d'autres.

Les habitudes peu recommandables du porc, qui n'a de joie que dans la boue, ont fait de cet excellent quadrupède le symbole de la malpropreté ! Qui le croirait à le voir si rose? Si on a pris coutume de dire « se coucher comme les poules », c'est évidemment parce que ces bêtes à plumes ignorent la douceur des méditations à la lune ; et l'ours lèche si bien ses petits pour leur adoucir le poil, qu'on s'est plu à appeler « ours mal léché » celui d'entre nous qu'un caractère « à rebrousse-poil » écarte de toute aimable compagnie.

Le crocodile, — du Nil bien entendu, — a tellement l'air de pleurer lorsqu'il laisse sortir un son de son aimable et trop hospitalière bouche, qu'on a fini par adopter la phrase bien connue « verser des larmes de crocodile » pour désigner des pleurs d'une abondance suffisante mais d'une sincérité douteuse.

LES PRÉPARATIFS

Les deux figurants fourrent leurs jambes dans les pattes de l'éléphant avant d'entrer en scène!

LE THÉATRE ET LA RÉALITÉ

Si ce brave toutou reste impassible devant cette superbe côtelette, c'est qu'il sait, hélas! qu'elle est en carton et que son vrai repas sera... un squelette de hareng saur!

Maintenant, il est assez curieux de se rendre compte de l'effet que produit la caricature sur les caricaturés. « Mais, me direz-vous, est-ce que vous avez reçu les confidences d'un crocodile ou d'un tigre ?» Non certes, nous ne vivons pas malheureusement « au temps où les bêtes parlaient». Et s'il y a des bêtes qui parlent trop, ce ne sont pas celles que l'on pense! Mais il vous est loisible de faire une petite expérience concluante. Présentez à un petit chien un de ces petits congénères en bois qui les imitent si plaisamment. Votre sujet montrera aussitôt quel est son caractère. Brave, fougueux il se précipitera sur cet intrus en aboyant, prêt à mordre; mais dès le premier contact il s'éloignera, n'ayant trouvé, comme on dit vulgairement, que visage de bois. Prudent, le sujet avancera lentement, s'aplatira en poussant des gémissements plaintifs, histoire de faire bouger l'adversaire et de connaître un peu le son de sa voix. Affectueux et démonstratif, il se précipitera sur la caricature, afin de lui dire bonjour à la façon singulière des chiens. Mais toujours, vous m'entendez, toujours, le sujet reviendra, après expérience, avec la mine toute spéciale d'un monsieur qui aurait vu inopinément ses traits grossis ou allongés par un miroir déformant; il entrera dans son attitude quelque chose qui veut ressembler à de la joie, mais où il y a de la peur, une colère vague, du dépit, de la jalousie offusquée...

Je vous répète que les animaux ont avec les hommes d'étranges ressemblances. Le malheur, l'éternel malheur c'est que nous leur avons passé certains de nos défauts et qu'ils ne nous ont pas donné une seule de leurs qualités. Beaucoup d'entre nous, têtus comme des bourriques n'ont pas leur patience ni leur courage, ni leur philosophie et quand on nous traite de chameaux, voire de cochons, ce n'est jamais pour vanter notre sobriété ni nos vertus comestibles ! ...

BENJAMIN RABIER.

UN GRAND PREMIER ROLE

Costumée en bonne d'enfant, la chienne, maternelle sous son bonnet tuyauté, mène dans une petite voiture un sien rejeton qui se passerait bien de cet honneur!

ON S'EST BATTU A BERLIN, du 26 au 30 septembre, dans le quartier de Moabit, entre charbonniers et agents. Il y eut de nombreux blessés, parmi lesquels quatre journalistes étrangers. La troupe dut protéger les transports de charbon.

LA VIE CHÈRE a provoqué dans la capitale de l'Autriche
le dimanche 2 octobre, une manifestation pacifique à
laquelle ont pris part 250.000 personnes. Le cortège a
défilé devant le Parlement et l'Hôtel-de-Ville au cri de :
« Nous voulons la viande à un prix raisonnable ! »

SIR THOMAS VEZEY STRONG, élu lord-maire de Londres par les *aldermen* de la Cité, le 27 septembre, pour l'année 1911. (On voit sa photographie au milieu de la gravure). Il est protestant, son prédécesseur était catholique.

LE CENTENAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE BERLIN a donné lieu à de grandes fêtes (11 octobre); une délégation française y assistait. Voici l'impératrice d'Allemagne, quittant la cérémonie.

UN ÉPOUVANTABLE CYCLONE a ravagé, le 23 octobre, l'île d'Ischia et une partie de la côte napolitaine. La chute d'énormes roches, (comme le montre notre photographie de gauche), lapida les localités situées dans l'action de l'ouragan. C'est pendant la nuit que le fléau se déchaîna. La population fut prise de panique, et il y eut des centaines de victimes. Le roi Victor Emmanuel III, qu'on voit, à Cetara, au centre de notre photographie de droite, visita les lieux sinistrés. Ischia avait souffert, en 1883, d'un tremblement de terre qui fit périr 5.000 personnes; on se rappelle l'élan de charité que ce malheur provoqua dans notre pays.

Chulalongkorn. *Vajiravudh, son successeur.* *La reine douairière Sowapa.*

LE ROI DE SIAM, CHULALONGKORN, EST MORT à Bangkok dans les derniers jours d'octobre, après un règne prospère, qui dura quarante-deux ans. Il était monté sur le trône à l'âge de 15 ans. On se rappelle les graves difficultés que suscita, entre son pays et le nôtre, la délimitation des frontières contiguës à notre empire indo-chinois. Une flottille française dut forcer le passage du Ménam et nos marins occupèrent Chantaboum (1893). Ce conflit se termina en 1907 par la restitution à notre colonie des deux provinces de Battambang et d'Angkor, en échange de quelques territoires contestés. Chulalongkorn rendit deux fois visite à la France, où il fut reçu solennellement. C'est un de ses 117 fils, Maha Vajiravudh, né en 1881, qui lui succède. Il a été élevé à l'européenne et a fréquenté les écoles d'Angleterre : Eton, Oxford, Sandhurst.

YAHJA BEY EL ATRACHES, chef des Druses révoltés, poursuivi par le gouvernement turc et qu'un de nos lecteurs de Beyrouth a pu photographier.

LES CLEFS DE MEXICO, rapportées en 1863, à Paris, par
le général de Galliffet, (à la suite de l'expédition entre-
prise par les ordres de Napoléon III) et qui figuraient
au musée de l'armée, ont été remises au gouvernement
mexicain, aux fêtes de l'indépendance, le 18 sept.,
par notre envoyé extraordinaire, l'amiral de Castries.

L'EXPLORATEUR JACKSON et son compagnon Holl viennent de rentrer à Christiania. Ils ont découvert des sources d'eau chaude au Spitzberg.

L'UNE DES ILES Loos, située en face de Conakry, capitale de la Guinée française. Elles viennent d'être
cédées par l'Angleterre à la France. Le premier acte de notre gouvernement a été d'y installer des douaniers.

La « Treille du Roy », dépendant du palais de Fontainebleau, donne le meilleur chasselas de France. Cette année (11 octobre), sa récolte – 775 kilogrammes — a été adjugée au prix de 3,788 francs.

A l'Exposition culinaire de Londres, ouverte en octobre, on remarquait, entre autres friandises, un train en sucre et en amandes brûlées. Comme en France, à la même époque, il ne marchait pas !

La Chambre de commerce de Nuremberg, en Bavière, à l'occasion de son 350e anniversaire (22 octobre), a été transférée dans un nouvel immeuble. Sur sa façade, on voit un curieux tableau représentant les communications au moyen âge, époque à laquelle Nuremberg était la métropole du commerce allemand.

Le déplacement d'un clocher paraît chose invraisemblable et pourtant l'art du bâtiment vient de réaliser ce prodige. C'est à Bocholt (Limbourg belge) que cette entreprise gigantesque a été tentée et réussie. Grâce aux clichés que nous publions, on peut se rendre parfaitement compte des progrès de l'opération. L'écart total mesure sept mètres et permettra d'agrandir l'église.

Des poires poussées sur le tronc de l'arbre, sans rien autre, telle est la surprise qu'eut, cet automne, un fermier des environs de Gênes.

Mistress Helmuth, de New-York, qui vient de recevoir la centième des médailles d'honneur que les clubs féminins lui ont décernées.

Borne séculaire, élevée à Offenheim (Allem.), en 1810, pour glorifier le mariage de l'empereur Napoléon et de Marie-Louise.

Les concours de nage a l'œuf sont en faveur parmi la garde du kaiser. Les hommes se mettent à l'eau ayant chacun un œuf dans une cuiller tenue entre les dents; il faut atteindre le but sans que l'œuf tombe. On jette aussi des œufs dans la piscine et il s'agit d'aller les recueillir la cuiller à la bouche.

La pipe d'un chef indigène (Ouest africain), qui s'en sert dans les circonstances solennelles, et celles, plus petites, d'une de ses épouses.

Machine a timbrer les lettres, qui rendra service aux maisons ayant à expédier journellement une volumineuse correspondance, puisqu'elle affranchira 450 enveloppes à la minute. C'est une invention américaine.

Omoplate de chameau tenant lieu, dans les écoles rudimentaires du Congo français, du tableau noir si utile à nos instituteurs.

LA T·S·F· ÉTEND SON RÈGNE SUR LE MONDE

(Les dernières expériences de la Télégraphie sans fil)

LA T. S. F. DANS LA MARINE DE GUERRE

Cette photographie, prise du sommet du grand mât du fameux Dreadnought, *montre la disposition des antennes aériennes qui, à bord des cuirassés, permettent à tous les bâtiments d'une escadre de communiquer entre eux et avec l'Amirauté. On imagine facilement combien cette rapidité dans les communications doit bouleverser les anciens moyens de transmission de nouvelles.*

A CLIFDEN, LA NUIT

C'est ainsi que la plaque sensible est impressionnée par la décharge électrique de la puissante station radiotélégraphique de Clifden, sur la côte d'Islande. Ces effluves singuliers ne sont pas visibles à l'œil nu; seule, la plaque les « voit ». On n'a pas encore donné d'explication satisfaisante de ce phénomène.

La télégraphie sans fil fait chaque jour des progrès étonnants. Le commandeur Marconi, qui a tant fait pour sa création et pour sa propagation, vient d'accomplir à bord d'un paquebot, une série d'expériences extrêmement importantes! Le seul en France, *Je sais tout* peut offrir à ses lecteurs une très intéressante série de photographies suivant pas à pas ces expériences qui marquent un nouveau progrès de cette admirable invention ♣ ♣ ♣ ♣

QUAND, il y a quinze ans, dans le jardin de son père, à Bologne, Guglielmo Marconi s'efforçait, au moyen d'une installation électrique des plus rudimentaires, de faire jaillir une étincelle entre une boîte de fer-blanc placée en haut d'un mât et une assiette de métal enterrée, ses parents et ses amis, haussant doucement les épaules, lui disaient:

— Mon Dieu, Guglielmo, quand donc travailleras-tu sérieusement au lieu de perdre ton temps à jouer comme un gamin?

En dépit des railleries, Guglielmo s'entêta et c'est ainsi qu'il contribua singulièrement à doter le genre humain d'un agent mystérieux qui va peut-être révolutionner nos mœurs: j'ai nommé la T. S. F., la Télégraphie sans fil.

Cela file par l'espace à une vitesse inconcevable, portant en tel point déterminé des dépêches qu'il n'y a plus qu'à attraper au vol comme on prend des papillons au filet. Les amiraux communiquent ainsi, sans lien apparent, avec les flottes en mer, les généraux avec leurs armées en campagne à 2.000 kilomètres d'eux.

G. Marconi

AVANT LES EXPÉRIENCES

Marconi a fait apporter son cerf-volant que les hommes de l'équipage vont monter sous ses yeux. Tout est minutieusement examiné, car il s'agit d'expériences sensationnelles.

Voilà, grâce à elle, le drame policier complètement transformé. Dernièrement, un fugitif avait réussi à s'embarquer pour le Canada sur le steamer *Montrose* pendant que la police anglaise s'évertuait à le chercher autour de Londres.

Le capitaine Kendall, commandant du *Montrose*, est un froid observateur. Sous le faux nom qui protégeait tel passager, il devina le docteur Crippen, dont les radiogrammes continuellement enregistrés par le poste de son bord, lui avaient appris le crime et la disparition. A son tour, il radiographia vers l'Angleterre : « Je crois bien avoir le docteur Crippen à bord du *Montrose*. » Et de ce moment, la conversation ne s'arrêta plus entre le capitaine Kendall et la police de Scotland-Yard. On dit même qu'un jour, le fugitif, causant avec le capitaine et entendant le crépitement de tir forain du poste radiographique, s'écria : « Quelle merveilleuse invention ! »

Elle devait lui coûter cher. C'est elle qui fut cause qu'un fameux inspecteur, Sexton, put prendre un navire plus rapide, dépasser le *Montrose* et cueillir Crippen au débarquement, alors que, sans la T. S. F., il eût peut-être échappé. L'infortuné docteur vient d'être condamné à mort et son dernier soupir sera, sans doute, une malédiction à l'adresse de ce Marconi, trop ingénieux Italien, dont les recherches trop patientes lui auront valu la plus infamante des morts.

Disons, d'ailleurs, que, ce faisant, Crippen s'associera à une injustice qui n'est que trop répandue. Si Marconi a pu faire ses expériences et obtenir quelques résultats, c'est à notre compatriote, le savant et trop modeste professeur Branly, qu'il le doit. Car le véritable inventeur de la radiotélégraphie, c'est Branly, ce n'est pas Marconi.

Les découvertes de Maxwell et de Hertz avaient établi que les phénomènes lumineux et électriques sont de même nature. Ce sont des mouvements vibratoires, donnant naissance à des *ondes* qui se propagent à travers l'éther, — ce milieu élastique qui remplit tous les vides de l'univers, qu'ils séparent les atomes composant un corps solide, ou les planètes en gravitation, — avec une vitesse identique, 300.000 kilomètres à la seconde. Ces ondes sont très comparables à celles qui rident la surface d'un lac où l'on a laissé choir une pierre, mais elles peuvent atteindre 50, 500 millions, 500 trillions de vibrations à la seconde !

Lancer ces ondes dans l'éther n'était rien. Il suffit pour cela de produire, à l'aide d'un condensateur électrique, des étincelles dont les ondes auront d'autant plus de portée que ces étincelles seront plus fortes et, par conséquent, que le condensateur sera plus puissant. Les recueillir et établir ainsi la communication était une autre paire de manches. Il est possible que Marconi n'eût jamais pu résoudre le problème si Branly n'eût inventé son *cohéreur*, dont il avait fort bien prévu l'application (1890).

Branly avait reconnu qu'un tube contenant un métal en limaille et intercalé dans un circuit électrique est mauvais conduc-

AU DÉPART DE LA " PRINCESSE MAFALDA "

A gauche, sur la passerelle, Mme Marconi, qui vient de faire ses adieux à ses amis, se prépare à embarquer, pendant qu'à droite, penchés sur la lisse du paquebot, le grand physicien italien et son compatriote le docteur Castellini, qui se rend comme lui à Buenos-Ayres, surveillent les manœuvres d'appareillage.

LE PETIT CHEMIN DE FER DE CLIFDEN

L'exploitation de l'usine de Clifden est fort économique en ceci que l'usine est située au milieu de tourbières qui fournissent tout le combustible nécessaire sans frais de transport, puisqu'il a suffi de ce petit chemin de fer pour l'alimenter. Marconi est à l'avant de la locomotive.

teur de l'électricité. Mais, qu'une onde hertzienne vienne à le toucher, et la limaille donne passage au courant jusqu'au moment où un choc vient changer la disposition des parcelles de limaille et la rendre à sa mauvaise conductibilité primitive.

Le cohéreur, ou radioconducteur de Branly n'est autre chose qu'un tube de verre rempli de limaille et intercalé dans le circuit d'un appareil télégraphique Morse. Dès que la limaille est touchée par l'onde lancée du poste correspondant, le cohéreur devient bon conducteur et laisse passer un courant local. L'appareil marque sur la bande enregistrante un *point*. A ce moment, un petit marteau, le tapeur, vient frapper le tube à limaille, la limaille change de position et le courant est rompu. Un dispositif spécial permettra d'enregistrer des *traits* et l'on pourra ainsi transmettre tous les signes de l'alphabet Morse. La communication est établie. Le reste n'est plus qu'une question de perfection et de puissance des appareils, qui, schématiquement se réduisent à : 1° l'éclateur, puissante bobine de Ruhmkorff, pour produire les étincelles sous l'action d'un fort courant électrique, à l'aide d'un manipulateur Morse; 2° l'antenne, long fil métallique, qui va, haut placé dans l'atmosphère, donner la volée aux ondes, lesquelles seront recueillies; 3° par un cohéreur de Branly relié à un enregistreur Morse. Marconi, physicien très remarquable, a pu ainsi réaliser les premiers appareils pratiques.

En 1899, il put faire franchir à ses télégrammes les 23 kilomètres qui séparent l'île de Wight de Bournemouth, puis il communiqua de terre à navire, à 15 kilomètres. La première dépêche sans fil fut envoyée de Saint-Margaret (Angleterre), à Wimereux (Pas-de-Calais) au moyen de mâts de 55 mètres de haut, franchissant ainsi une distance de 50 kilomètres.

Pendant ce temps, la science française ne s'endormait pas pour cela. L'ingénieur Ducretet lançait des dépêches sans fil du Sacré-Cœur, à Montmartre, au Panthéon (4 kil. 500 m.), puis du Sacré-Cœur à l'église Sainte-Anne, rue de Tolbiac (7 kil.), puis de Villejuif à ses ateliers de la rue Claude-Bernard (5 kil. 320 m. par-dessus le fort de Bicêtre). C'est avec les mêmes appareils que le lieutenant de vaisseau Tissot put communiquer de la côte bretonne à l'île d'Ouessant (22 kil.), puis de l'île d'Ouessant au Phare de l'île Vierge (42 kil.).

En août 1901, les ondes franchirent 160 kilomètres, de Cannes à Calvi et, pour la première fois, on fit usage, au poste récepteur, du téléphone Popoff-Ducretet, qui permet d'entendre le bruit du manipulateur au départ. Le téléphone est généralement en usage, maintenant, à tous les postes récepteurs.

En 1909, pendant l'expédition du Maroc, le ministre de la Guerre resta en constante communication avec le commandant de notre corps expéditionnaire, de la Tour Eiffel à Casablanca (1.928 kil. à vol d'oiseau). Cette installation, comme celles qui existent à bord de tous nos cuirassés, ne comporte que des appareils établis et perfectionnés par nos ingénieurs et nos

LE COMMANDEUR MARCONI

Cet illustre physicien de trente-six ans, auquel la télégraphie sans fil doit ses plus importants progrès, est représenté ici avec la commanderie de la couronne d'Italie qui lui fut décernée en 1907. Derrière lui, les antennes de T. S. F. de l'Amirauté anglaise, à Whitehall.

officiers, dont le concours désintéressé nous a permis d'échapper aux exigences exorbitantes élevées par Marconi pour autoriser l'emploi de ses excellents appareils. L'ingénieur italien est aussi remarquable comme homme d'affaires que comme physicien. Il est maintenant à la tête de puissantes sociétés et pourrait être appelé le roi de la T.S.F. selon une expression chère aux républicains des Etats-Unis.

Cette fortune est la juste récompense de son opiniâtreté et de son génie, mais on comprend que les sociétés Marconi, en présence de la concurrence ardente que leur font d'autres sociétés anglaises, allemandes et américaines, tiennent jalousement secrets leurs appareils et leurs dispositifs et ne les prêtent que contre des rémunérations fort élevées. Nous ne pouvions passer sous ces fourches caudines et, d'ailleurs, les appareils construits par nos officiers sont si parfaits que notre pays semble même en avance sur ses rivaux en T. S. F.

Mais, si nous avons, par respect pour la justice, contesté à Marconi la gloire d'avoir inventé la T. S. F., gloire qui appartient incontestablement à Branly, nous devons reconnaître que c'est surtout au génie de Marconi que sont dus les immenses et extraordinaires progrès de cette science, — ou, si l'on veut, de cette industrie, — nouvelle. Reconnaissons-le, même, dans ce pays où les savants, par trop désintéressés, se font presque un scrupule de tirer parti de leurs continuelles découvertes, les capacités d'homme d'affaires du commandeur Marconi ont heureusement servi la cause du progrès. Il a compris toute la portée d'un pareil perfectionnement dans les rapports entre les hommes et, depuis dix ans, il n'a cessé de lutter pour accroître la puissance de ses appareils. Maintenant, les postes destinés à communiquer à travers l'Océan, produisent des étincelles formidables et d'ailleurs fort dangereuses pour les manipulateurs. Ce sont là de véritables fabriques de foudre.

Ce jeune homme, — Marconi n'a que trente-six ans, — est un travailleur infatigable. Douze, quinze et même dix-huit heures de travail sur vingt-quatre ne sont rien pour lui. Entouré d'un personnel dévoué, il fatigue tous ses collaborateurs et cela, comme dit l'autre, le sourire sur les lèvres.

MISE EN ÉTAT DU CERF-VOLANT

L'immense cerf-volant antenne, qui va tout à l'heure servir aux expériences, est encore plié sur la tente du paquebot, où, aidé de marins, Marconi le prépare.

LE GRÉEMENT DU CERF-VOLANT

C'est une opération délicate : il faut que le fil antenne puisse faire son office et lancer les dépêches dans l'espace sans gêner le vol de l'appareil.

D'aspect froid et peut-être peu sympathique au premier abord, le physicien italien est doué d'un cœur ardent, d'un cerveau enthousiaste, toujours en ébullition à la pensée de ce que pourra devenir l'œuvre à laquelle il a dévoué sa vie. On le voit absorbé pendant des journées entières, et puis, tout à coup, voici qu'il s'amuse de gamineries. Un esprit d'homme, de vrai homme, avec un cœur d'enfant.

Au cours d'un récent voyage en République Argentine, il profita de ce qu'il était en mer, sur le steamer italien *Principessa Mafalda*, pour lancer jusqu'à huit cents mètres de hauteur un immense cerf-volant muni d'une antenne, au moyen duquel il put communiquer jusqu'à 4000 milles marins, avec la station de Clifden aux Iles Britanniques, et celle de Glace-Bay au Canada. Ces expériences, qui constituent le plus récent progrès fait par la radiotélégraphie, sont extrêmement intéressantes et nous sommes heureux d'avoir pu, par convention spéciale, nous procurer, pour nos lecteurs, les saisissantes photographies que nous en donnons avec cet article.

Mais c'est sans doute à la navigation que la T. S. F. a rendu les plus éclatants services. J'ai dit qu'actuellement elle est installée sur tous nos vaisseaux de guerre comme sur les grands paquebots.

Le poste radiographique se trouve dans une cabine située sur le pont et qui contient les appareils transmetteurs et les récepteurs. L'antenne s'étend entre les sommets de deux mâts et, comme il est nécessaire d'avoir là une grande longueur de fil, elle est faite de quatre fils maintenus

à distance suffisante par des croisillons en bois. Dans la marine de guerre, on emploie les appareils dus à la collaboration des lieutenants de vaisseaux Colin, Jeance et Tissot et du capitaine Ferrié. Ils donnent les résultats les plus satisfaisants, principalement sous le rapport de la *syntonisation*.

C'est le procédé par lequel on remédie au plus grave défaut des communications radiographiques, à savoir que les ondes peuvent être recueillies par tous les appareils placés sur leur passage. D'où interception de dépêches, sans parler du brouillage des communications.

On est arrivé à accorder les appareils destinés à converser entre eux de telle façon que deux paires de vaisseaux communiquant à 100 milles de distance et placées parallèlement à 10 milles l'une de l'autre, ont pu causer séparément sans que l'une des paires ait pu parvenir à surprendre les dépêches de l'autre.

Désormais, un commandant en chef de la Marine n'aurait qu'à envoyer de son cabinet ses ordres à ses escadres qui, de leur côté, le tiendraient au courant de tous leurs mouvements. Mais déjà la T. S. F. rend de bien autres services en temps de paix.

Un navire, qui faisait le service entre Douvres et Ostende, la *Princesse Clémentine*, radiotélégraphie à la station belge de La Panne qu'il a vu la barque *Medora* échouée et en perdition sur le banc de Ratel. La station de La Panne télégraphie à son tour à Ostende et un remorqueur se rend au secours de la *Medora* qu'il sauve. Trois semaines plus tard, c'était la *Princesse Clémentine* elle-même qui s'échouait en temps de brouillard et que la T. S. F. tirait à son tour de ce mauvais pas.

L'absence n'existe plus

Les passagers des grands paquebots qui font le service d'Europe en Amérique peuvent, pendant tout le temps de leur traversée, communiquer avec leurs amis et leurs correspondants d'affaires. Bien qu'absents du continent, ils sont tenus, jour par jour et même heure par heure, au courant de tous les événements de quelque importance.

L'ESSOR DE L'OISEAU DE TOILE
Le matelot se tient prêt à filer l'amarre, cependant que Marconi se prépare à donner la volée au cerf-volant sur les eaux de l'Océan.

Il arrive aussi que la T. S. F. serve à favoriser les manœuvres des ennemis de la société, mais toute médaille n'a-t-elle pas son revers? Un contrebandier se rendait à New-York avec une forte cargaison de soie, — les soies paient des droits très forts aux Etats-Unis, — très habilement dissimulée. La douane en eut vent. Le sire se vit arrêté comme il tentait de passer sa marchandise en fraude, ce qui lui occasionna de graves désagréments en même temps que des frais douloureux. Or, sa femme le suivait sur un autre navire avec de semblables bagages. On allait la cueillir quand le mari réussit à faire lancer ce message par la T. S. F.: « Déclare! » La femme comprit et, en arrivant en Amérique, elle fit déclaration de toute la soie qu'elle importait. Elle payait les droits et perdait l'illicite gain escompté, mais on ne pouvait l'inquiéter, puisqu'elle était restée dans la légalité; la douane voyait sa proie lui échapper.

L'opérateur radiotélégraphiste d'un paquebot doit être un homme d'énergie et de sang-froid que ne puisse troubler dans l'accomplissement de sa fonction ni la position critique du navire qu'il habite, ni telle nouvelle inattendue qu'il enregistre.

DANS L'ESPACE
Dans les photographies ci-dessus, le cerf-volant quitte le navire et s'élance dans les airs où il va s'élever jusqu'à huit cents mètres.

La radiotélégraphie compte déjà ses héros et ses martyrs.

Tel Jack Binns, opérateur du paquebot *Republic* de la « White Star Line », qui naviguait dans un brouillard aveuglant, en plein océan, quand il fut si gravement abordé par un autre navire, la *Florida*, que de graves voies d'eau se déclarèrent et que le *Republic* se trouva en danger de couler. La cabine de radiotélégraphie avait été fortement touchée dans l'abordage

et les appareils étaient hors d'usage. Jack Binns les répara tant bien que mal au milieu de la foule affolée qui s'agitait sur le navire en perdition. Devant la mort menaçante, ce courageux jeune homme se mit à lancer inlassablement par l'océan le signe de détresse : « C. Q. D. », — remplacé depuis par celui-ci : « S. O. S. » — De tous côtés, des navires recueillirent ce cri d'angoisse. Ils firent force de vapeur vers le lieu de la catastrophe et arrivèrent assez à temps, pour recueillir 1.200 personnes de la *Florida*, gravement endommagée elle-même et 800 du *Republic*. Que serait-il advenu si Jack Binns eût perdu son sang-froid?

Plus magnifique est encore ce Georges Eckles qui, pendant que le navire qui le portait, l'*Ohio*, coulait au large de la côte d'Alaska, lançait, lui aussi, le mot de détresse, le faisant suivre de télégrammes explicatifs : « L'*Ohio* touché rocher. Coulons. Envoyez secours ou sommes tous perdus. » Des navires reçurent l'avis et s'y rendirent en hâte. En route, ils recueillirent encore ce télégramme : « *Ohio* s'enfonce rapidement. Passagers s'embarquent dans canots. Capitaine et équipage tâchent durer. » Le dernier télégramme fut celui-ci : « Passagers tous dans canots. Capitaine et équipage les suivent. Dernier canot m'attend. Au revoir. Je vais... » Le message s'arrêtait là. L'*Ohio* avait coulé et, resté le dernier à bord, l'héroïque Georges Eckles était mort à son poste! Mais les voyageurs et l'équipage étaient sauvés.

Voilà les prodiges et les bienfaits que réalisent dès maintenant les sorciers Branly et Marconi. Et la radiotélégraphie n'en est sans doute encore qu'à ses premiers balbutiements.

C'est égal; on se demande quelle tête dut faire dans le séjour des ombres, le bon Chappe, — un sorcier de son temps, lui aussi, — quand il vit s'élever l'antenne de Ducretet, à Villejuif, rue du Télégraphe, sur l'emplacement même où il avait élevé son mât de signaux optiques en 1791!

CHARLES TORQUET.

LES ADIEUX

Parvenus au terme de leur voyage, le commandeur et sa femme durent prendre congé de tous les autres passagers, très fiers d'avoir vécu quelques heures côte à côte avec l'illustre couple.

QUELQUES NOUVELLES ŒUVRES DU SALON D'AUTOMNE

LOUIS DELFOSSE. *Le jour du Pardon à Riantec.*

A. HELLÉ. *Le moulin.*

MARTIN-GOURDAULT. *Noce à Saint-Pardoux-en-Gâtine.*

VAZQUEZ-DIAZ. *Les toreros.*

MAURICE DENIS. *Soir florentin* : Panneau de « *La Cantate* ».

HÉLÈNE DUFAU. *Zoologie.*

LE SALON D'AUTOMNE, que préside avec tant de maîtrise M. Frantz-Jourdain, et auquel *Je sais tout* a consacré, dans son dernier numéro, un article très documenté, a fermé ses portes le 8 novembre. Nous donnons ici une nouvelle série des œuvres les plus remarquées. L'art émouvant de Maurice Denis, qui a conquis tous les suffrages avec les huit panneaux de son *Soir florentin*, devait figurer, notamment, dans ce compte-rendu illustré, malheureusement trop court. (Cl. Moreau frères.)

M. Frantz-Jourdain. *M. Mercereau.* *Mme Aurel.* *M. A. Parent.* *M. César Geloso.*

LES SÉANCES LITTÉRAIRES ET MUSICALES organisées au Salon d'automne, les jeudis, dimanches et vendredis, par MM. Mercereau et Parent ont ravi le public d'élite rassemblé au Grand Palais. Signalons les conférences applaudies de Mme Aurel, MM. Tristan Bernard, Povolozky, et la parfaite interprétation d'œuvres exquises des maestros César Geloso, Le Flem, etc. (Cl. Pirou, Femina, Ligey.)

M. Léon Bonnat est maintenu pendant cinq années comme directeur de l'École nationale des Beaux-Arts. (*Officiel*, 20 oct.). — La Société internationale des Aquarellistes a donné sa 6e Exposition du 10 au 31 octobre.

LA HUCHE

CONTE DE NOËL INÉDIT EN VERS

Par Jean AICARD, de l'Académie Française

Chez nous, la panetière est la petite huche
Ajourée, ayant l'air d'une cage, et qu'on juche,
Au-dessus du pétrin, bien accrochée au mur...
Nos pains, forme et couleur, sont des grains de blé mûr.

I

Brune aux pieds nus, les yeux rieurs, l'âme légère,
A quoi peut bien rêver la petite bergère,
Sur le plus bas coteau de l'Alpe aux sommets blancs,
Tandis que ses chevreaux et ses agneaux bêlants
S'attardent, maraudeurs, aux buissons de la haie,
Jusqu'à ce que le chien harceleur les effraie?
Un peu plus tard, assise au milieu du troupeau
Qui broute l'herbe courte et rêche du coteau,
Pendant que le bélier, dont la clochette tinte,
Se dresse pour happer une fleur hors d'atteinte,
Quel bonheur si vivant a-t-elle dans l'esprit,
Puisque, tout haut, étant toute seule, elle rit?

Elle n'a pas onze ans. Elle sait que son père,
Travailleur, fait leur « bien » chaque jour plus [prospère;

C'est à lui, le troupeau, pas encor bien nombreux
Mais florissant; à lui, là-bas, le bois ombreux
De châtaigniers, berçant, dans la lumière douce,
La verte coque armée où luit, pesante et rousse,
La châtaigne promise au feu des soirs d'hiver;
A lui, dans cette plaine heureuse, le pré vert
Où, parmi l'herbe drue, une vache rumine;
A lui, la maisonnette, hier encor chaumine,
Aujourd'hui bien bâtie en solides moellons;
Il est riche parmi les gens de ces vallons,
Et sa fille, un sourire et des chansons aux lèvres,
Tout en gardant brebis, agneaux, chevreaux et [chèvres,
N'a ni souci ni crainte et, bergère aux pieds nus,
Mêle un bonheur de rêve à ses bonheurs connus.

Et l'enfant, d'un doigt sûr, que parfois elle mouille,
Tire un menu flocon de lin, à la quenouille
Qu'elle a faite elle-même avec un fin roseau,
Et chante par moments, au rythme du fuseau :

« C'est pour toi qu'on prend de la peine.
Dors, mon bel enfant, rêve et dors;
Tout le jour ton père au dehors
Va, labourant la froide plaine,
Moi je rêve, en filant ma laine,
Que ta femme aura des trésors
Et qu'une fée est ta marraine. »

II

A l'heure où le soleil qui s'attriste descend
Jusques au bas du ciel qui semble un lac de sang,
La mignonne bergère, en regagnant la plaine,
Entre le jour douteux et la nuit incertaine,
Voit de loin, chaque soir, sa petite maison
Dont le toit mince emplit à ses yeux l'horizon,
Et qui lui parle avec ses gestes de fumée :

« — Viens vite ! je t'attends, dit la maison aimée ;
« La soupe sur le feu chantonne ; le foyer,
« De l'écuelle aux couverts d'étain, fait tout briller ;
« Un soleil qui jaillit, rayonnant, de la bûche,
« En une cage d'or change la vieille huche
« Pendue au mur, où les bons pains, petits et gros,
« Dorment comme un trésor gardé sous des [barreaux ;
« Ton père, en ramenant son cheval vers l'étable,
« Aperçoit du dehors la gaîté de la table ;
« Ta mère, qui prépare avec soin le repas,
« Va et vient par la salle en allégeant ses pas,
« Et regarde parfois, doucement inquiète,
« Si petit frère dort dans la barcelonnette.
« Viens ! Lorsque le troupeau plaintif sera rentré
« Dans l'enclos, et le vieux verrou de bois tiré,
« Tu pourras, près de tes bons parents, tout à [l'heure,
« Les aider, si l'enfant qui s'est réveillé — pleure. »
Et la fumée écrit, visibles à ses yeux,
Sur le triste couchant tous ces espoirs joyeux.

III

La maladie entra bientôt par cette porte.

Souvent la maison meurt lorsque la mère est morte ;
Et le père, à travers les sanglots étouffants,
Criait : « Que devenir, veuf, avec deux enfants ! »
Et Mariette dit : « Mon père, je suis grande ;
Je sais tous les devoirs que la mort me commande ;
Allez aux champs pour le travail quotidien ;
Mon petit frère étant sevré, je saurai bien,
Tout en le surveillant dans sa barcelonnette,
Tenir la soupe chaude et la maison bien nette ;
Pour le troupeau, c'est sûr qu'il n'y faut plus songer ;
Il faut donc ou le vendre ou louer un berger. »

IV

Tout alla presque bien durant six mois à peine ;
Mais le père, un matin, lui, fort comme un vieux [chêne,
Lui qui portait sans peur les plus rudes fardeaux,
Sous un ballot de foin sentit craquer son dos ;
Il tomba tout à coup, pris sous le poids énorme ;
Il se coucha perclus, se releva difforme,
Et, son travail manquant, l'épargne s'en alla :
Le malheur s'installait dans cette maison-là.
Le troupeau fut vendu, puis la châtaigneraie,
Puis le joli vignoble encadré d'une haie,
Et quand il ne resta que la maison, au bord
Du chemin, une nuit d'été revint la Mort...

A douze ans, Mariette y resta toute seule,
Berçant un petit frère avec des chants d'aïeule.

V

— « Le village n'est pas très loin, mais cependant !...
Toute seule ! rester ici n'est pas prudent !
— Vous avez vos soucis, ayant votre famille...
J'ai du courage, allez ! dit la petite fille.
J'aime cette maison où sont morts mes parents ;
Tous les devoirs qu'ils m'ont laissés, je les comprends ;
Je n'ai pas peur ; je peux tricoter de la laine,
Coudre, filer, laver du linge à ma fontaine :
Donnez-moi du travail, de celui, s'il vous plaît,
Qu'on peut faire en veillant sur un enfantelet.
— Tu mourras à la peine !
— Oh ! non je suis gaillarde !
— Eh ! quoi ! deux enfants seuls ! sans un chien [qui les garde !
— Un chien coûte à nourrir, et ça paie un impôt ;
Dieu m'aidant, mon travail fera bouillir le pot. »

Et tous, pleins de respect pour une enfant pareille,
En l'aidant de leur mieux criaient à la merveille.

VI

Des marchands qui passaient lui dirent un matin :
— « Une huche est de trop pour y mettre un seul pain :
Vends-nous ton vieux pétrin inutile, et ta huche. »
Ils offraient un bon prix, plus quelque fanfreluche ;

Mais elle leur dit *non*, car elle aimait beaucoup,
Suspendue au mur blanc, à côté du coucou,
Loin des souris, là-haut, sa huche familière.

Elle a l'air d'un palais d'oiseaux, d'une volière,
Notre huche aux barreaux de chêne bien luisants,
Jadis frottés de cire et polis par les ans...
Elle ressemble encore à quelque cathédrale
Dont la porte ajourée, à rosace centrale,
Laisse voir sur l'autel, comme un trésor sacré,
Symbole de l'espoir, le pain, — le pain doré...
Et nos aïeux ayant voulu la faire telle
Pour que luise, au travers, l'espérance immortelle,
Elle est comme une châsse où nous gardons encor
Leur souvenir, plus cher à nos yeux qu'un trésor.

Donc, malgré les écus sonnants qu'on lui propose,
L'enfant dit *non*, sans bien savoir pour quelle cause.

VII

« Le bonhomme au sable a passé,
Et mes deux yeux et ma paupière,
Pleins du sable qu'il m'a lancé,
Se font lourds d'un sommeil de pierre...

« Mais l'enfant ne veut pas dormir..
Il appelle, il pleure et s'agite :
Bon sommeil, il faut revenir :
Bon sommeil, viens vite, viens vite !

« Viens, de ton sable merveilleux,
Poudre de songe insaisissable,
Viens doucement emplir ses yeux,
Toi qu'on appelle l'homme au sable !

« Viens vite, bon sommeil, viens donc !
Mon enfant t'appelle et s'agite :
Bon sommeil, — tu seras si bon,
Si tu veux revenir bien vite ! »

Ainsi chante, le soir, près du pauvre berceau,
Maternelle et faisant tournoyer son fuseau,
La sœurette au grand cœur, l'héroïque orpheline.
Si l'enfant réveillé, pleure, elle le câline ;
Elle dit au sommeil : « Méchant, tu reviendras ! »
Et le doux bien-aimé se rendort dans ses bras.

VIII

Pendant le jour, les yeux au guet, prêtant l'oreille,
Tout en vaquant à maint ouvrage, elle surveille
Le mignon qui, couché, charmant et maladroit,
A terre, sur un sac, rit et suce son doigt.
Il est rose et joufflu ; sa sœur dit : « Il dévore ! »
Il sait très bien deux mots, l'un : « mamé », l'autre :
[« encore ! »
Il dit aussi : « Rustaud ! » quand, molosse savant,
Le gros chien du voisin accourt, — jouet vivant !
Oh ! ce Rustaud, aux poils drus et durs, en brous-
[saille,
Prompt aux caresses, prompt de même à la bataille,
Chien de garde qu'on vit quelquefois s'oublier
A chasser seul, dans la forêt, un sanglier,

Comme il aime, en réponse à la voix enfantine,
Lécher la main, avant de lécher la tartine !
La tartine et l'enfant sont ses grandes amours,
Et Rustaud vient les voir à peu près tous les jours.

IX

— « Par les longs soirs d'hiver, n'as-tu pas peur,
[petite,
Qu'un méchant pauvre ou qu'un fantôme te visite ?
L'escalier de ton seuil s'ouvre au bord du chemin !

— Bah ! tout vient à son heure ; il fera jour demain ;
J'obéis à mes morts ; ils sont contents ; en sorte
Que je verrais sans peur leurs ombres à ma porte.
Quant aux vivants, j'en sais beaucoup qui sont très
[bons ;
Moi, volontiers, je fais accueil aux vagabonds :
Par pauvreté, misère est la bien accueillie ;
L'enfant, des fois, partage avec eux sa bouillie ;
Plus d'un croit que Rustaud, qui grogne, est notre
[chien ;
Puis enfin qu'y a-t-il à voler chez nous ?... Rien !

— Soit. L'hiver, quand la nuit sera froide et mouillée,
Nous viendrons faire, au coin de ton feu, la veillée ;
On dira des noëls, le soir de la Noël,
De vieux chants où la voix de l'ange Gabriel
Annonce à des bergers qu'un Dieu très charitable
Est né, comme un petit agneau, dans une étable...
Et tous y vont... les rois d'Orient, qui sont trois,
Et les bergers, qui sont reçus avant les rois ! »

X

Le givre lourd courbait les plus épaisses branches ;
Les profondeurs des nuits noires — demeuraient blanches ;
La neige, pâle deuil, sur la terre qui dort
Tombait, posant partout des silences de mort.
Ne pouvant plus trouver pâture sur les neiges,
Les oiseaux affamés cherchaient l'appât des pièges,
Et, sur cette blancheur, leurs petits pieds gelés
Laissaient partout leur trace en trous noirs, étoilés.
Et les voleurs ? sans doute ils restaient dans les villes,
Enviant l'or du riche et ses voluptés viles,
Et le guettant avec l'œil cruel des jaloux...
Il ne vint pas un seul voleur.

Il vint des loups.

XI

Ils descendaient, la nuit, de nos montagnes hautes ;
A l'aube, on les voyait rôder au bas des côtes,
Prêts à regagner l'Alpe aux sommets caverneux,
Sans peur et sans pitié, maigres, n'ayant en eux,
Dans leur ventre et leurs yeux, qu'une faim scélérate ;
Entre leurs crocs pendait une langue écarlate
Qui fumait de leur feu de rage intérieur ;
Même de gros mulets grelottaient de frayeur
Car les loups attaquaient jusqu'aux bêtes de somme.

Et les femmes tremblaient pour les petits de l'homme.

XII

Le matin de Noël, Mariette sortit :
« Je vais emplir ma cruche ; attends, mon beau petit. »
Le puits n'est qu'à vingt pas. Déjà la cruche est pleine...
Et voilà qu'en levant son regard vers la plaine,
Elle aperçoit, non loin, un grand loup maigre, un vieux,
Mais qui, se sentant vu, comprend qu'elle se garde,
S'arrête, et, fixement, patte en l'air, — la regarde.
Tel, devant la perdrix surprise, un chien d'arrêt,
Sachant que le gibier va s'enfuir, se tient prêt,
Ce loup attend ; ses yeux, qui luisent comme braise,
Ont une fixité patiente et mauvaise...
— « Va-t-en, loup ! » mais le loup la regarde toujours.

— « Et l'enfant !... ma maison ouverte !... aucun secours !
Soit. Ayons de la force et surtout de la ruse... »

Un échalas, dont tous les jours l'enfant s'amuse,
Est là, pointu, fort, — droit contre le mur du puits...
D'un geste lent, très lent, elle s'en arme... puis,
Sans quitter de l'œil l'œil du fauve, elle recule,
En faisant face au loup... sournoise... prudemment...
Elle prépare et veut choisir le bon moment
Pour, d'un élan, rentrer dans sa maison si proche !
... Est-ce fait ? non ! le loup, sur sa jupe qu'il croche
Ayant bondi, l'a mise en lambeaux, mais il sent
Le piquant du bâton mordre sa gueule en sang

Et, rudement, clouer sa langue dans sa gorge !
La fillette se bat comme un petit Saint George,
Lorsque, voyant faiblir le courage du loup,
Elle prend le parti de s'enfuir tout à coup
Et de gagner tout droit sa maison au plus vite.
Elle sait bien qu'un loup, même en fureur, hésite
Aux abords du logis de l'homme... Elle court donc,
Elle franchit les trois marches du seuil, d'un bond,
Entre, et, ne songeant plus qu'à l'enfant qui l'appelle,
Croit entendre, en jetant la porte derrière elle,
La clenche qui retombe au creux du mentonnet.

Trop longtemps seul, l'enfant pleurait et s'étonnait ;
Elle le prend au bras, le console, l'exhorte,
Puis songe à s'assurer du loquet, — quand la porte
S'entrebaille, et lui fait voir le loup, à deux pas,
Qui guette, et voudrait bien entrer mais n'ose pas !...
« Où mettre l'enfant hors des atteintes du fauve,
« Car c'est l'enfant qu'il faut, avant tout, qu'elle [sauve ?
« Où l'enfermer ?... »
« Où ?... dans la huche ! »

En un moment,
Elle se trouve, et sans même savoir comment,
Debout sur l'escabelle ; et, de là, comme en rêve,
Tenant à bout de bras l'enfant, elle l'élève
Jusqu'au bord de l'étroit portail juste assez grand.

— « Entre vite ! » dit-elle ; et, joyeux, il comprend :
Un loup, ça ne sait pas grimper à la muraille !

Il était temps ! Voici que la porte qui baille
S'ouvre... et le loup s'élance... il entre, il veut manger.

Mais qu'importe ! on se rit à présent du danger,
Puisque le petit frère est sauvé, dans la huche !

Alors, à l'âtre en flamme elle arrache une bûche,
Anime en l'agitant le feu qui brille au bout,
Et marche, — en le faisant reculer, — vers le loup.

XIII

— « Rustaud ! » — « Le petit frère a crié, dans sa [cage ? »
— « Rustaud ! » c'est bien Rustaud qui, hérissé de [rage,
Prend le loup par la gorge et l'entraîne au dehors ;
Les crocs du loup sont forts ; ceux de Rustaud, plus [forts ;
Un bon chien, c'est un grand ami qui vous protège...
Et le sang du loup, — mort, — là-bas, rougit la neige.

XIV

Les voisins accourus purent voir, dès le seuil,
L'orpheline au grand cœur, — en sa robe de deuil
Si propre ce matin, à présent déchirée, —
Tendre ses bras tremblants vers la huche ajourée,
Dans un geste à la fois de prière et d'amour...
Et l'enfant lui riait, par la rosace à jour :
Et l'on eût dit, devant le Jésus de l'étable,
La tendre Humanité, pauvresse charitable,
Appelant sur ses maux, dans ce jour de Noël,
Un peu d'amour terrestre et d'espoir éternel.

JEAN AICARD
de l'Académie Française

LA RÉVOLUTION AU PORTUGAL

(De gauche à droite) LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE. (De droite à gauche)

A. Acevedo, *marine*; Barreto, *guerre*; Costa, *justice*; de Almeida, *intérieur*. Relvas, *agriculture*; B. Machado, *commerce*; A. de Gomes, *travail*.

TEOPHILO BRAGA PRÉSIDENT DU CONSEIL

Trône vacant. *Une barricade (4 octobre).* *La chambre du roi.*

Un couvent protégé. *La famille royale quitte Gibraltar (16 octobre).* *Les marins acclamés.*

LA RÉVOLUTION QUI A MIS FIN A LA ROYAUTÉ PORTUGAISE a duré trois jours, du 3 au 6 octobre. Œuvre du parti républicain, qui la préparait depuis l'avènement du roi Manoel, en exploitant l'imprévoyance financière de la dynastie et la jeunesse du monarque, c'est grâce à la complicité de l'armée et de la marine qu'elle a pu triompher si rapidement. Le commencement des hostilités fut provoqué par le meurtre d'un député de l'opposition, le docteur Bombarda, qu'un fou tua à coups de revolver. Des régiments entiers se mutinèrent le 3, au soir, et le lendemain, dans les rues de Lisbonne, la lutte s'engagea entre ces régiments, alliés aux insurgés civils et les rares troupes restées fidèles au trône. Celles-ci, malgré les efforts du duc d'Oporto, oncle du roi, durent se replier sur le palais des Necessidades, où elles opposèrent une résistance inutile. La flotte, en effet, s'était jointe aux révoltés et ses canons bombardèrent le château royal. La bataille se prolongea pendant 36 heures, au bout desquelles les républicains eurent la victoire, achetée au prix de 61 morts et 417 blessés (chiffres officiels). Les moines eurent à souffrir des représailles populaires. Le roi Manoel avait pu quitter à temps le palais et s'était fait conduire au couvent de Mafra, où sa mère et son aïeule, les reines Amélie et Maria-Pia, villégiaturaient. Le lendemain 6, le roi s'embarquait avec sa famille à Ericeira sur le yacht *Amelia*, que le duc d'Oporto, après son insuccès, y avait conduit et gagnait Gibraltar en attendant de passer en Angleterre. A Lisbonne, un gouvernement provisoire avait été constitué dès le 5. La République était proclamée le 7 dans tout le pays, et la déchéance de la dynastie des Bragance prononcée. Des élections auront lieu au printemps prochain pour la nomination d'une Constituante.

LE DUC D'OPORTO, oncle paternel de Manoel II, qui a suivi son neveu et l'ex-reine mère dans leur retraite. Cl. Chusseau-Flaviens.

C'EST AU CHATEAU DE WOODNORTON, au duc d'Orléans, frère de l'ex-reine Amélie, que celle-ci et son fils ont trouvé le terme de leur triste odyssée. Partis de Gibraltar le 17 oct. et débarqués à Plymouth le 19, les exilés se sont installés à Woodnorton, dans le pavillon qu'on voit ici.

MARIA-PIA, ex-reine douairière de Portugal, que la proscription ramène à l'âge de 63 ans en Italie, son pays natal.

M. MAGALHAÈS DE LIMA, lisant aux journalistes parisiens les dépêches du gouvernement provisoire de Lisbonne. Nommé ministre à Londres (12 nov.). C'est M. Chagas qui vient à Paris.

DJAVID BEY, ministre des finances turc, qui vient de signer avec des banquiers allemands un emprunt de 160 millions

CHEVKET PACHA, ministre de la guerre, dont les pretentions ont amené la France à se désintéresser de l'emprunt turc.

Mme ET M. SOUZA-ROZA, qui occupait depuis longtemps la légation de Portugal à Paris, où son amabilité était proverbiale et qui se retira dignement à la chute de la monarchie.

A la Chambre des Lords : la salle des séances.

LA CRISE CONSTITUTIONNELLE ANGLAISE renaît plus vive que jamais, à la suite de la rupture des pourparlers, engagés depuis la mort d'Edouard VII, entre les délégués des conservateurs et des libéraux pour solutionner la question de la Chambre des Lords. Un fort courant d'opinion populaire demande avec insistance, sinon la suppression, du moins la réforme de cette haute assemblée, dont les privilèges sont archaïques. Le gouvernement de M. Asquith est favorable à cette réforme et, pour y aider, partisan d'un appel au pays. Il a obtenu du roi que la Chambre des communes serait dissoute à la date du 28 novembre. La campagne électorale va donc mettre en jeu la plus vieille institution parlementaire du monde.

LA GRÈVE DES CHEMINOTS

A la gare du Nord : chauffeurs proposant leur taxi-auto (11 octobre). *A la gare Saint-Lazare : les voyageurs empêchés de prendre leur train (12 octobre).*

Un aiguillage occupé militairement. *Sur l'Ouest : signaux gardés par la troupe.* *A la gare Montparnasse.*

Patrouille recherchant les sabotages. *Sur l'Est : le brassard des mobilisés.*

La grève des cheminots, qui faillit suspendre toute l'activité nationale, s'encadre entre deux meetings tenus le premier, dans la nuit du 10 au 11 octobre, pour voter le chômage général; le second, dans celle du 17 au 18, pour décider la reprise du travail. C'est par le Nord que le mouvement commença; l'Ouest-Etat suivit. Pour éviter des manifestations, comme il partait un train sur dix, les gares du Nord et Saint-Lazare furent fermées; on se rappelle la perturbation que cet arrêt du transport des voyageurs jeta dans la population de la banlieue. Le trafic des marchandises était suspendu; seul, le service des correspondances fut assuré par des automobiles. On put craindre que le ravitaillement de la capitale ne fût entravé. Le personnel des autres réseaux était menaçant. Le gouvernement prit des mesures énergiques. Un décret du 12 militarisa les cheminots : de nombreuses rentrées se produisirent. Dans la soirée, on arrêtait à l'*Humanité* les principaux membres du comité de grève : MM. Renault (n° 1), Lemoine (n° 2), Le Guénic (n° 3), Bidegarray (n° 4), Escarbasse (n° 6), etc. M. Bidamant (n° 5) était arrêté à la Bourse du Travail. Dès le début, les gares et les postes d'aiguillage avaient été occupés par la troupe, ce qui n'empêcha pas des actes de sabotage. Les électriciens voulurent faire grève à leur tour, ils échouèrent. Les syndicats de la voie ferrée cherchèrent à reprendre avec le président du conseil les pourparlers engagés avant la grève. M. Briand s'y refusa. Le comité conseilla alors de renoncer à la lutte et fut écouté. Le 18, au matin, tous les chômeurs se trouvaient à leur poste. C'était la fin du cauchemar. Notons que la Compagnie de Nord avait décidé, bien avant le commencement de la grève, d'accorder le salaire minimum de 5 francs, qui était la principale revendication des cheminots, et que dans d'autres Compagnies, cette réforme était accomplie.

LA GRÈVE DES CHEMINOTS (*Suite*).

L'entrée du « Libertaire ». *Le bureau de « La Guerre Sociale ». — Manifestants poursuivis.*

Des bombes, n'ayant causé aucun accident, ont éclaté boulevard Pereire, quai d'Orsay, etc. La police, attribuant ces attentats à des anarchistes, perquisitionna le 13 octobre au *Libertaire*.

La « Guerre Sociale », ayant revendiqué des actes de sabotage commis sur le Nord, une descente y a eu également lieu. MM. Almereyda (n° 1) et Merle (n° 2), collaborateurs de ce journal, ont été incarcérés. Pendant la grève, les tribunaux ont prononcé de nombreuses condamnations pour entraves à la liberté du travail.

La séance du 29 octobre, à la Chambre

Les interpellations sur la grève des chemins de fer ont donné lieu, à la Chambre, à des scènes tumultueuses dont il est bien difficile d'imaginer l'intensité. Dès la rentrée, la bataille s'engagea. Aux séances des 25, 27 et 28 octobre, les orateurs du parti unifié, MM. Colly (3), Bouveri (6), etc., attaquèrent violemment le président du conseil (1) et M. Millerand (4), ministre des travaux publics. Ce qui se passa le lendemain est sans précédent dans les annales parlementaires. M. Viviani (5), ministre du travail, mis en cause par M. Jaurès (2), venait d'affirmer sa solidarité avec le cabinet tout entier, quand cette phrase de la réplique de M. Briand au député de Carmaux déchaîna l'orage : « Je vais vous dire une chose qui va vous faire bondir, peut-être, d'indignation : Si le gouvernement n'avait pas trouvé dans la loi de quoi rester maître de ses chemins de fer, instrument essentiel de défense nationale, aurait-il dû recourir à l'illégalité, il y serait allé ! » Cette brusque affirmation troubla la Chambre; les unifiés, renforcés de quelques radicaux, se mirent à vociférer, à crier au dictateur, à montrer les poings. Ce fut un vacarme qui dura une heure, pendant laquelle le président du conseil, resté à la tribune, acheva son discours, que personne ne put entendre. On siégea le 30, bien que ce fût un dimanche, et, après les explications de M. Briand, qui satisfirent la majorité, un ordre du jour d'approbation et de confiance au gouvernement, adopté par 329 voix contre 183, termina ce débat épique.

(Cl. Je sais tout, Manuel, Pirou.)

LES NOUVEAUX MEMBRES DU CABINET BRIAND

M. Th. Girard (Justice) — *M. Maurice Faure* (Instruction publique) — *M. Puech* (Travaux publics) — *M. Lafferre* (Travail) — *M. Klotz* (Finances)

M. Raynaud (Agriculture) — *M. J. Morel* (Colonies) — *M. Noulens* (S.-Secr. Guerre) — *M. Guist'hau* (S.-Secr. Marine) — *M. A. Lefèvre* (S.-Secr. Finances)

LA DÉMISSION DU CABINET BRIAND, deux jours après sa victoire, a été motivée par les circonstances nées de la grève des cheminots. C'est encore à M. Briand que le chef de l'Etat a fait appel pour former le nouveau ministère (*Officiel*, 4 nov.), dans lequel sont restés MM. Pichon, général Brun, amiral de Lapeyrère, Dujardin-Beaumetz. La déclaration gouvernementale, qui annonce le renforcement de la législation assurant la marche des services publics, a été approuvée par 296 voix contre 209 (9 novembre). Ch. Waléry, Manuel

M. STIMSON, candidat de M. Roosevelt; battu par M. Dix, démocrate.

LES ÉLECTIONS AUX ETATS-UNIS (8 nov.) ont marqué un important revirement politique: les démocrates l'emportent sur les républicains, au pouvoir depuis vingt ans.

M. DIX, gouverneur de New-York ; à gauche, palais du gouvernement.

A Potsdam — *A Schœnbrunn* — *A Bruxelles*

LES ENTREVUES DE GUILLAUME II pour affermir la Triplice se multiplient; le 20 septembre, il s'est rendu à Schœnbrunn, auprès de François-Joseph, et l'epineuse question des Balkans a fait les frais de l'entretien; le 4 novembre, c'est le tsar qui est venu le voir à Potsdam, en vue d'apaiser l'irritation des rapports russo-allemands. Entre temps (25-27 octobre), le Kaiser était allé saluer le roi des Belges dans sa capitale.

LE TERRORISTE

Enveloppé d'un grand manteau grisâtre et coiffé d'un chapeau de feutre mou, il allait, balançant, tantôt dans une main tantôt dans l'autre, le paquet dont la ficelle coupait ses doigts gourds de froid. (Page 617, col. 2.)

LE GRAND SOIR (1)

Roman inédit tiré de la pièce de LÉOPOLD KAMPF

par Maurice Rémon

Illustrations de M. ORAZI

Le *Grand Soir* a été au théâtre l'un des plus éclatants succès de ces dernières années. Le public parisien s'est passionné pour les émouvantes péripéties de cette histoire de révoltés politiques russes. C'est pour donner à nos lecteurs la même émotion dramatique et artistique — tout en restant, bien entendu, tout à fait en dehors des théories politiques mises en question — que nous publierons dans trois numéros de *Je sais tout* la superbe adaptation de Maurice Rémon

D'UN ciel bas, gris, lugubre la pluie tombait sans discontinuer depuis le matin, une pluie glaciale et pénétrante qui achevait de fondre les tas de neige noircie restés çà et là le long des maisons, sur les trottoirs. Insensible en apparence au temps, à la boue gluante, où ses bottes enfonçaient ou glissaient, Vasili Skouratoff marchait absorbé, soucieux. Enveloppé d'un grand manteau grisâtre dont le col, relevé jusqu'aux oreilles, soulevait un peu sa courte barbe brune et frisée, coiffé d'un chapeau de feutre mou dont le bord rabattu laissait à peine briller de temps à autre le

regard inquiet de deux admirables yeux bruns, il allait, balançant, tantôt dans une main tantôt dans l'autre, le paquet, dont la ficelle coupait ses doigts gourds de froid. Et il allait vite, moins par hâte d'arriver que parce qu'il suivait le mouvement fiévreux de ses pensées. Car un grand trouble depuis quelque temps avait bouleversé son âme: il ne voyait plus clair en lui.

Non qu'il songeât à renoncer à l'idéal qui, depuis qu'il pensait, avait été le sien: d'aussi loin qu'il se souvenait, et dès le collège, il avait été de cœur, d'instinct, passionnément avec les révolutionnaires, avec les héros silencieux qui depuis tant d'années déjà luttaient pour conquérir à leurs frères russes un minimum de liberté.

Fils d'un pauvre pope, élevé comme boursier dans un collège de l'Etat à Pétersbourg, avec quel enthousiasme il dévorait dès lors en cachette les livres qu'il avait pu se procurer auprès de quelques camarades plus âgés et déjà étudiants, avec quelle fraîcheur d'âme il s'était enivré des beaux rêves humanitaires, et juré à lui-même de se consacrer entièrement à la cause. Jusqu'ici, il pouvait hautement se rendre ce témoignage, il s'était tenu parole. Aucune pensée égoïste, aucune préoccupation personnelle n'avait jamais primé dans son cœur les intérêts sacrés de la Révolution, ni même détourné pour un instant son esprit de la lutte âpre, acharnée, sans merci qu'il fallait sans cesse soutenir contre le despotisme. A vingt-trois ans, après plusieurs années déjà de vie aventureuse, il n'avait jamais été seulement effleuré par un désir amoureux: même les niaiseries sentimentales de l'extrême jeunesse, il ne les avait pas connues. Comme il se sentait au-dessus de ses camarades et fait d'une autre étoffe, comme il avait conscience de marcher dans une voie plus noble!

A l'étranger même, quand il avait dû fuir une première fois pour échapper aux recherches de la police, — il ne s'était pas laissé distraire un instant. Ni à Genève, où il s'était d'abord réfugié, ni à Paris où il avait vécu deux ans, poursuivant ses études de chimie et s'exaltant encore davantage au contact de tant de jeunesse ardente, nulle part il n'avait permis à un sentiment personnel de prétendre à une place dans son cœur, tout entier et comme mystiquement absorbé par un saint et noble devoir.

Et voici qu'il se sentait troublé, inquiet, malheureux de ne plus pouvoir suivre aussi aisément la règle qu'il s'était tracée. Depuis quatre mois, il était revenu à Odessa malgré tous les périls et la police à ses trousses, pour aider son ami Anton Tatchov à imprimer son journal *La Lumière* qui, grâce à des prodiges de ruse et de dévouement, portait si miraculeusement la bonne parole dans tout le Sud de la Russie. Ah! de quel cœur il s'était mis à l'œuvre, heureux d'agir enfin, de faire quelque chose de précis, de se sentir utile. Et sans doute il travaillait toujours avec le même zèle, — en ce moment même ne portait-il pas à Anton les caractères neufs qu'il avait enfin réussi à se procurer, — au prix de quelles difficultés, — sans éveiller l'attention? Mais dans sa hâte d'arriver chez son ami, n'y avait-il que le désir de pouvoir composer mieux et plus vite le prochain numéro du journal? Non, il le sentait confusément, plus qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même, un autre attrait tout puissant agissait sur lui: le désir obsédant qui, depuis quelques semaines se mêlait à toutes ses pensées, que tous les prétextes lui étaient bons à satisfaire, le désir de revoir plus tôt celle qui était l'âme de leur groupe, la jeune fille qui leur avait inspiré la fondation de ce journal, dont la foi sans défaillance leur versait l'audace folle et toujours renouvelée de le répandre secrètement.

Il avait, malgré lui, subi dès leur première rencontre son ascendant singulier. Aussitôt une allégresse nouvelle lui avait rendu toutes les tâches faciles, tant était douce, tant était précieuse la récompense que lui donnait le plus simple mot, le moindre regard d'approbation qui venait d'elle.

Et voilà précisément ce qui le tourmentait, ce qui l'obligeait à voir clair en lui-même. Ce n'était plus pour la Cause seule qu'il travaillait, ce n'était plus l'image de tous ses malheureux frères souffrant dans les prisons, mourant sous les tortures dans les mines de Sibérie, qui hantait exclusivement son cerveau. Et dans la soif qu'il avait de se dévouer, d'agir enfin, de réaliser quelque héroïque entreprise, pour quelle part entrait le pur dévouement aux intérêts de tous et pour quelle part l'égoïste, l'infamant souci de toucher un cœur en se signalant par son courage? Il aimait donc réellement Anna?... A cette question qu'il se posait pour la centième fois il n'osait pas encore répondre nettement, mais cette honte vague qu'il éprouvait, ce dégoût de lui-même, cette lassitude infinie, qu'était-ce sinon des indices déjà trop clairs?

Tout en agitant confusément dans sa tête

L' « ATELIER » DE BROCHURE

C'était une pièce assez grande, propre et modestement meublée, qu'une large fenêtre donnant sur la rue éclairait. (Page 620, col. 1.)

ce problème angoissant, il avait marché toujours plus vite et il était maintenant dans la rue étroite et sombre du bas quartier ouvrier où Anton avait établi son imprimerie. Et si grande était sa préoccupation que lui, si prudent, si habitué à se défier de tout le monde, il avait à peine pris garde ce jour-là aux passants et, sans même regarder si le pot de fleurs posé sur la fenêtre donnait l'ordinaire signal : « On peut monter sans danger », il s'engagea dans l'escalier.

Depuis sept heures du matin, enfermé dans un étroit cabinet où le jour pénétrait si faiblement par une lucarne qu'il était obligé de s'éclairer avec une petite lampe, Anton Tatchov peinait sur sa mauvaise machine à bras pour tirer le numéro de la *Lumière* qui devait partir le soir même. Malgré le froid humide qu'il faisait dehors, et bien qu'il fût en manches de chemise, la sueur perlait sur son front tant il se donnait de mal pour obtenir des épreuves à peu près nettes avec des caractères usés, tant il était malheureux surtout du bruit que faisait sa presse dont les rouages fatigués grinçaient terriblement.

Grand, maigre, osseux, avec une barbe en broussaille, les tempes déjà dégarnies et les cheveux grisonnants, il paraissait plus que ses trente-cinq ans. Ses traits durs, accentués, disaient l'énergie, la volonté opiniâtre, tandis que ses yeux gris, mobiles, errant sans cesse de tous côtés comme ceux d'un animal aux aguets, trahissaient l'inquiétude et une agitation nerveuse, que confirmaient encore les mouvements saccadés et continuels des mains, le piétinement presque fébrile d'un corps robuste auquel les tourments de la pensée ne laissent pas une minute de repos. Soudain, la porte du réduit s'entr'ouvrit et une voix cria : « Attention, la machine fait trop de bruit ». D'un geste brusque, Anton appuya sur un levier pour ralentir sa machine, mais elle s'arrêta tout à fait. Quand il voulut la remettre en marche il ne put y parvenir et, après quelques vains efforts, épuisé, haletant, il ramassa les feuillets qui gisaient à terre et poussant la porte, pénétra dans la chambre voisine.

C'était une pièce assez grande, propre et modestement meublée, qu'une large fenêtre donnant sur la rue éclairait. Il cligna des yeux, et jeta ses feuilles sur la table qui occupait le milieu de la salle.

— Qu'y a-t-il donc, Anton ? demanda la plus âgée des deux femmes qui y étaient assises, en levant la tête au bruit et en posant soigneusement sur une pile le journal qu'elle était en train de plier.

Sofia Ivanovna, la femme d'Anton, pouvait avoir une trentaine d'années et ses traits fins et réguliers, ses yeux clairs au regard très doux, bien qu'ils prissent dans la passion un éclat froid et presque métallique, lui auraient donné un grand charme féminin si ses cheveux, très noirs et coupés courts, à hauteur de l'oreille, n'avaient comme virilisé sa physionomie.

— C'est cette sacrée machine qui ne va plus du tout, répliqua Anton, en se laissant tomber sur une chaise, l'air épuisé et furieux. Il faudrait absolument la nettoyer et la huiler à fond. Et j'aurais tant voulu avoir quelques exemplaires encore avant l'arrivée d'Anna ! Brusquement il se tourna vers la jeune fille qui, absorbée dans la lecture d'un livre, avait à peine fait attention à son entrée. — Et toi, Masha, te voilà encore plongée dans ton Marx... Comme si c'était le moment ! Le journal d'abord : il faut vite plier tout ce qui est tiré.

— Tu as raison, répondit doucement Masha, mais ne te fâche pas. Comme tu es nerveux, ce matin !

Et, fermant son livre, elle se remit à plier. Toute petite, blonde, fraîche, elle avait encore, à dix-huit ans, une figure presque enfantine ; un sourire très doux éclairait constamment ses jolis yeux ingénus, et son entrain, son insouciance, qui résistait à toutes les alertes, ranimait bien souvent la vaillance plus intermittente d'Anton.

— Nerveux, on le serait à moins, reprit Anton un peu radouci pourtant ; cette maudite presse fait un bruit d'enfer, j'en suis malade, car si un voisin agacé montait voir ce qui se passe ici, nous serions dans...

— Voyons, interrompit Sofia, il n'y a personne au-dessous de nous, puisque la boutique du rez-de-chaussée est à louer pour le moment. Et puis tu sais bien que le portier est au mieux avec Masha qu'il prend pour notre bonne... et elle sourit tendrement à sa sœur. On avait, en effet, adopté cette combinaison pour mieux déjouer les soupçons, et Anton s'était donné pour un copiste exécutant des travaux pour les romanciers et auteurs dramatiques. Malgré tout, il ne parvenait pas à se calmer et il répétait, en marchant à grands pas dans la chambre :

— C'est égal, je vous dis, moi, qu'il va nous arriver malheur aujourd'hui. J'en ai le pressentiment. Et ce Vasili qui n'est toujours pas là ! Il m'avait promis d'être ici

avant une heure... Il jeta un regard sur la pendule qui marquait une heure un quart. Ce ne sont pas seulement les caractères neufs que j'attends avec impatience : il doit m'apporter un faux passe-port pour Tantale. Dort-il toujours ? ajouta-t-il en baissant un peu la voix par une sorte de respect.

— Bien sûr, répondit Masha, sinon nous l'aurions déjà vu.

La veille, en effet, comme la nuit tombait, et sans qu'ils eussent été prévenus, un hôte leur était arrivé à l'improviste, un de leurs plus héroïques compagnons de lutte, pour lequel tout le parti avait une vénération véritable et que, familièrement, on désignait par le surnom de Tantale, — sans que d'ailleurs personne sût au juste d'où il lui venait. Compromis dans les violentes émeutes de l'été précédent, et arrêté, il avait été envoyé à la fameuse et terrible forteresse Pierre et Paul, où tant des leurs avaient déjà disparu pour n'en plus jamais revenir... à moins que ce fût pour être internés dans un asile d'aliénés, tant était pénible le régime d'isolement absolu qu'on y subissait. Tantale cependant, grâce à l'appui des compagnons de Pétersbourg, avait pu, au bout de sept mois, s'évader, et sachant qu'Anton avait besoin d'un aide pour remplacer Vasili décidé à partir, on le lui avait envoyé directement. Et il s'était présenté ainsi, brusquement, épuisé, hâve, exténué, après des nuits d'angoisse sans sommeil passées à préparer son évasion, après un voyage affolant où il avait maintes fois risqué d'être repris et exécuté sur-le-champ, et surtout il était arrivé sans passeport, au grand effroi d'Anton. Car le portier, voyant entrer un étranger avec une valise, était aussitôt venu demander ses papiers et il avait fallu promettre de produire le lendemain le passeport indispensable. Si maintenant on ne pouvait montrer le précieux talisman que Vasili, aussitôt prévenu par Anna, s'était chargé de procurer immédiatement, qu'allait-il arriver ? Comment empêcher la visite du commissaire ? Et s'il venait, tout n'était-il pas perdu ? C'est cette angoisse qui, depuis la veille, ne laissait pas à Anton une minute de répit, qui accroissait encore sa nervosité habituelle.

— Allons, fit-il, après un moment de silence pénible à tous, en arrêtant soudain sa marche saccadée, je vais essayer d'obtenir encore quelques exemplaires. Et il disparut dans le réduit d'où le bruit monotone et rythmé de la presse recommença à bercer le travail machinal des deux femmes.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un violent coup de sonnette les fit tressauter. Aussitôt, avec une rapidité qui attestait l'habitude qu'elles avaient de ces alertes, Sofia fit prestement disparaître dans un sac ce qui restait de feuilles sur la table. Masha cependant, non moins vive, courait à la porte, Anton reparaissait, et, s'asseyant à la table devant une place toute préparée, semblait fort occupé à écrire. Mais presque aussitôt Masha rentrait, criant dès le seuil : — Ce n'était que le facteur ! Et avec un air de profond mépris elle jetait dans un coin le journal qu'on lui avait remis, *Le Messager officiel* (il fallait bien le recevoir, pour donner le change), puis elle tendait une enveloppe à Sofia.

UNE FAMILLE DE RÉVOLUTIONNAIRES

A peine celle-ci l'avait-elle décachetée qu'elle poussait un cri de surprise joyeuse :

— Tiens, Anton, regarde !

Et elle tendait une photographie à son mari. Il la prit et instantanément sa figure s'éclaira : une expression de douceur infinie détendit ses traits et voila ses yeux gris tandis qu'il murmurait : « Seryoshka ! »

La mère s'était levée et derrière Anton, le menton sur son épaule, regardait avec ravissement le portrait de son fils. « Est-il gentil ! Et comme il a grandi ! » Mais en même temps une ombre de tristesse embrumait ses yeux tout à l'heure si vaillants. Elle songeait que depuis plus d'un an elle n'avait pas vu son enfant : il avait bien fallu s'en séparer et le confier à sa grand'mère. Pouvait-on faire partager à ce petit être leur vie de dangers et de transes continuels ? Et qui savait maintenant quand on le reverrait ?... Un soupir lui échappa et elle jeta un regard à Anton : elle aurait pleuré si elle n'avait senti que lui aussi faisait effort pour retenir ses larmes. Elle se força donc à sourire et tendit la photographie à Masha.

— Quel amour ! s'écria celle-ci. Comment avez-vous pu rester si longtemps sans avoir même un portrait de lui ?

— Ma mère, qui le garde, est tellement superstitieuse, répliqua Anton, l'air sombre ; elle prétend qu'il ne faut pas photographier les enfants : cela les fait mourir.

— Tu vois qu'elle a tout de même surmonté ses terreurs puisqu'elle nous fait cette bonne surprise. Mais, continua Sofia, est-ce que cela ne te donne pas une terrible envie de le voir, Anton ? Si nous y

allions?... tu as grand besoin de repos : allons passer quelques jours auprès de lui, veux-tu?

Sa voix s'était faite suppliante et dans sa douceur s'ajoutait à toute la tendresse de la mère l'admirable dévouement de l'épouse. Mais Anton, ce moment d'émotion passé, avait repris toute sa farouche énergie.

— Nous reposer, s'écria-t-il, avec un éclair dans les yeux. Il s'agit bien de cela pour le moment! Nous aurons tout le temps, plus tard, en prison.

Ce fut dit avec un demi-sourire qui enlevait au mot tout caractère de fanfaronnade.

— Comme c'est malin de parler de prison! fit Masha avec son insouciance joyeuse.

— Tu verras en tous cas, dit fièrement Sofia, quel beau révolutionnaire cela fera. Dès qu'il aura dix ans il viendra avec nous et il nous aidera.

— Quand il aura dix ans, répéta presque machinalement Anton, oui... qui sait où nous serons tous dans sept ans d'ici!... Et malgré lui il avait pris un accent si lugubre, on sentait une telle lassitude en lui que Masha jugea nécessaire de réagir.

— Veux-tu bien te taire, Antoshka, oiseau de malheur! Dans sept ans au contraire nous n'aurons plus besoin de nous cacher comme des malfaiteurs. Dans sept ans nous pourrons imprimer nos idées librement, au grand jour, et les faire rayonner sur toute la Russie!

Et une flamme brillait dans ses yeux, une foi inébranlable en ce bel avenir de justice et de bonheur universel la faisait tressaillir tout entière. Elle n'avait d'abord parlé que pour secouer la mélancolie douloureuse de cet instant, mais elle s'était prise à ses propres paroles : elle vivait son rêve.

Anton hocha la tête en la regardant avec un sourire triste où il y avait un peu de pitié et beaucoup d'admiration.

— Eh bien, fit-il plus gaîment, viens m'aider à ranger les caractères, petite fille optimiste et vaillante. — Et il rentra dans son atelier suivi de la jeune fille.

Restée seule, Sofia reprit sa besogne, mais elle s'arrêtait fréquemment, songeuse, immobile, le regard perdu dans le vague : elle pensait à son fils, à l'avenir, et toute son énergie ne pouvait la défendre d'une anxiété douloureuse, car elle songeait aussi à ces dangers incessants auxquels ils étaient exposés; le retard de Vasili, ce matin même, pouvait leur être fatal à tous... à cette seule idée, un frisson d'épouvante la secoua toute. Ainsi leur vie était à la merci du moindre incident, de cette cause de retard, la plus banale et la plus bête du monde, sans doute, qui retenait Vasili : car douter de lui, de son zèle, elle n'y pensait même pas : il avait donné trop de preuves déjà, non seulement de dévouement et de loyauté, mais d'intelligence et d'adresse... Depuis quelque temps, il est vrai, il était devenu étrange, tout différent de lui-même : lui qui, jadis, ne laissait jamais voir un sentiment de lassitude ou d'abattement, paraissait hésitant, indécis, moins confiant dans le succès, il était volontiers sombre, amer, ironique. Et Sofia était trop femme et trop fine pour ne pas comprendre que seule une passion folle, ardente, comme en conçoivent ces grands cœurs exaltés, pouvait avoir produit ces ravages. Plus elle y réfléchissait, plus elle se croyait sûre de son fait : oui, à n'en pas douter, c'était le cœur qui chez Vasili était atteint. Et elle n'avait pas à chercher le nom de celle qui avait pu troubler cette âme d'enfant héroïque : il lui montait tout naturellement aux lèvres et elle ne s'étonnait que de n'avoir pas vu clair plus tôt : c'était bien cela! Et dans l'émoi de sa découverte, elle murmurait à mi-voix le nom d'Anna, quand trois coups de sonnette brefs, régulièrement espacés, la firent tressaillir.

— Enfin! s'écria-t-elle joyeusement, déjà rassurée.

Et elle courut ouvrir, tandis qu'Anton et Masha arrivaient aussi précipitamment pour voir entrer Vasili.

— As-tu le passeport? lui jeta Anton, la voix fébrile, dès que la porte fut refermée.

— Oui, répondit Vasili, et voici les caractères neufs. Ouf! ajouta-t-il en jetant sur la table le paquet qu'il portait, j'en ai le doigt coupé, car c'est lourd et je l'ai balancé tout le temps au bout de la ficelle pour que les mouchards, — on en rencontre toujours, — ne se doutent de rien.

— C'est égal, avec cela, on va faire de bonne besogne, hein Masha? — Mais donne vite le passeport.

— Tiens! Vasili le lui tendit.

— Dieu sauve le Tsar! fit Anton en ricanant, et, dépliant le papier, il se mit à l'examiner avec soin. — Ainsi notre ami sera désormais Karl Sartov, de Kiew. Parfait! Ah! je respire mieux! Ce maudit portier m'avait déjà mis en demeure... je suis même persuadé que, sans Masha, il n'aurait pas patienté si longtemps. Car tu sais, Vasili, c'est l'amoureux de Masha! Et il éclata d'un rire si franc que tous, même

UN MÉNAGE DE RÉVOLUTIONNAIRES RUSSES

Anton, maigre, osseux, avec une barbe en broussaille, les cheveux déjà grisonnants, et Sofia Ivanovna, sa femme, avec des cheveux très noirs et coupés courts à hauteur de l'oreille. (Page 620, col. 1 et 2.)

Vasili, ne purent que se joindre à lui, heureux de cette détente. — Mais voyons, fit-il, reprenant bien vite son sérieux, il faut que j'aille réveiller ce pauvre diable : il est indispensable qu'il sache au plus tôt son nouveau nom et son lieu d'origine. Toi, Masha, pendant ce temps, va ranger les nouveaux caractères dans l'atelier.

Et il disparut dans la chambre du fond où dormait Tantale, tandis que la jeune fille sortait de son côté en chantonnant : « Caractères neufs, caractères neufs! »

Vasili qui, depuis un moment marchait à grands pas saccadés, les mains croisées derrière le dos, d'un geste qui lui était familier, haussa les épaules en la suivant des yeux et l'imita ironiquement.

— Caractères neufs! Pauvres fous que nous sommes, à quoi bon! Du noir sur du blanc... ce n'est pas avec cela que l'on arrivera à quelque chose. Croyez-moi, — et il éleva la voix en se tournant vers Sofia qui l'observait attentivement, — de la nitroglycérine, il n'y a que cela, de la

nitroglycérine. Et il appuya sur ce mot avec un accent si âpre, il y avait tant de douleur farouche dans sa voix que Sofia en fut frappée.

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, Vasili? Je n'aime pas votre air. Quelque ennui particulier?

— Moi? rien du tout, répondit-il en s'efforçant de paraître calme. Et, comme s'il voulait faire diversion, mais entraîné en réalité par la pente naturelle de sa pensée, il ajouta : Anna n'est pas encore venue?

— Non, répliqua Sofia, mais elle va arriver d'un moment à l'autre. Et un sourire à peine perceptible erra, malgré elle, au coin de ses lèvres fines.

Vasili se remit à marcher en silence, puis brusquement il s'arrêta devant Sofia :

— Pourquoi avez-vous ri tout à l'heure?

— Oh! pour rien, une idée folle sans doute, qui m'a traversé l'esprit.

Mais, comme il ne répliquait pas, elle se décida soudain. Elle voulait absolument savoir si elle avait vu juste, et ce n'était pas une curiosité frivole qui la poussait. Elle avait une affection si sincère, si profonde pour ce noble cœur qu'était Vasili! Elle ne pouvait le voir souffrir ainsi. Qui sait si ce ne serait pas pour lui un soulagement de pouvoir dire ce secret, qui manifestement le torturait, à une confidente capable de le comprendre, de l'aider peut-être, ou de le rassurer?

— Ecoutez, Vasili, reprit-elle, la voix douce, vous semblez malheureux... pourquoi ne pas me confier votre peine?

Il la regarda longuement, tristement, et tout à coup, il parla :

— Savez-vous, dit-il, la voix basse, ce que c'est que l'obsession d'un désir? Voilà ce dont je souffre, et il n'y a pas de remède. Ah! ne riez pas de moi, je vous en conjure : j'aurais honte d'avouer à qui que ce soit ce que j'éprouve, mais, vous, je le sens, vous pouvez me comprendre. Oui Sofia, à cette heure où nos cœurs doivent être tout entiers à la cause, le mien, ah! j'en ai honte, le mien est plein de pensées impies.

— Avez-vous donc oublié, dit Sofia avec une gravité douloureuse, ce que disait un de nos anciens : « Le parfait révolutionnaire doit être aussi insensible qu'un tronc d'arbre mort. »

— Oui, c'est une belle parole, dit-il en secouant la tête avec amertume, mais quel est le pouvoir d'un mot, quand le cœur trop gonflé se déchire? Eh non, je ne suis pas insensible, malheureusement. Longtemps je l'ai cru, je m'en vantais tout au moins; j'étais invulnérable, je méprisais l'amour. Pauvre imbécile! Tout à coup je me suis senti terrassé.

— Ainsi, c'est vrai, vous l'aimez? Ce ne fut qu'un murmure et elle n'avait pas besoin de prononcer le nom d'Anna.

— Oui, prononça-t-il sourdement, et il baissait la tête comme un accusé qui avoue son crime. Ah! continua-t-il avec un brusque sursaut, et un éclair de son ancienne énergie s'alluma dans ses yeux, j'aurais voulu l'arracher, cet amour, avec ses racines même... hélas, peut-on s'arracher le cœur!

— Mais pourquoi vouloir détruire cet amour? Il vous est bien permis.

— Non, je n'ai pas le droit d'aimer. Vous doutez-vous, Sofia, de ce que c'est, pour un homme qui s'est voué à la Cause, que de vivre dans une angoisse continuelle, de compter les minutes qui vous séparent de la prochaine rencontre, de souffrir le plus cruel martyre en l'absence d'une femme?

— Quel grand enfant vous êtes! Quel emballé! Et Sofia souriait avec une indulgence tendre.

— Ah! Sofia, reprit-il avec un véritable désespoir, vous ne savez pas combien cette hantise peut être terrible, combien elle est déprimante, affolante, mortelle! Si vous pouviez comprendre... ce n'est pas seulement loin d'elle que je souffre; quand elle est là parmi nous, je devrais être heureux, rasséréné... hélas! un désir passionné m'attire vers elle et quelque chose me défend de parler. Dans sa voix j'entends un blâme, dans ses regards je lis un mépris qui me ferme la bouche. Oh! ses beaux yeux, étonnés et candides, pleins d'interrogations muettes, quelle honte m'envahit tout entier quand ils semblent me demander avec tristesse : « Eh quoi, c'est vous Vasili qui osez mêler à nos nobles aspirations, un vulgaire et banal amour? » Car je connais ses pensées là-dessus, maintes fois nous en avons parlé... la Cause d'abord, la Cause toujours, uniquement la Cause!

— Oui, dit Sofia avec gravité, vous êtes jaloux de la Cause.

— Ah! certes, jaloux, jaloux de tout ce qui me l'enlève, de tout ce qui nous sépare. Aussi n'ai-je plus à hésiter. Je tuerai cet amour, mais il ne mourra qu'avec moi.

— Que voulez-vous dire?

— Ce que j'ai si souvent répété, Sofia : la nitroglycérine, la ni-tro-gly...

Il détachait, en la martelant, chaque syllabe, mais il n'acheva pas le mot. Un violent coup de sonnette les fit tressauter. Un regard à peine échangé, ils étaient sur la défensive. Tandis que Vasili se mettait à rouler une cigarette d'un air indifférent, Sofia frappait à la cloison du réduit, Masha courait à la porte d'entrée et Anton, se précipitant à sa place, reprenait son travail supposé. Une minute ne s'était pas écoulée que Masha reparaissait, et annonçait : « Madame, c'est Monsieur le Commissaire de police. »

Celui-ci, que le portier suivait, obséquieux, sa casquette à la main, s'arrêta sur le seuil.

— Bonjour, fit-il d'un ton assez raide. Vous savez, n'est-ce pas, Monsieur, — il s'adressait à Anton qui avait relevé la tête, — que personne n'a le droit de recevoir de pensionnaires sans passeport?

— Ah! vous venez pour le passeport, répondit Anton en se levant et avec une extrême politesse. Je n'ai ici qu'un de mes parents arrivé hier de Kiev et qui dort en ce moment. Mais je vais le prévenir. Si vous voulez prendre la peine d'entrer, Monsieur le commissaire... et il le fit pénétrer dans la pièce voisine.

Masha cependant n'oubliait pas son rôle de servante et amusait le portier dans un coin en riant et plaisantant avec lui. Brusquement Vasili, s'avançant vers Sofia, lui dit doucement mais avec intention :

— Anna n'est pas encore venue?

— Non, répondit-elle, comprenant aussitôt... Et comme frappée d'une idée soudaine, elle appela Masha. — Comme vous êtes négligente, ma fille; vous avez encore oublié d'arroser cette fleur. Et elle lui tendit le pot qu'elle avait pris sur la fenêtre.

Mais déjà Anton rentrait derrière le commissaire qui, très poli et plus aimable, s'inclinait pour prendre congé.

— Excusez-moi, Monsieur, de vous avoir dérangé... Nous avons des ordres très stricts en ce moment où ces maudits révolutionnaires redoublent d'activité; dernièrement l'Inspecteur était très mécontent... et, sans rien dire, avec une prestesse qui dénotait une grande habitude, il fit disparaître dans sa poche le billet qu'Anton lui avait glissé dans la main. — Au revoir, Messieurs; Madame, au revoir.

— Ouf! dit Anton, quand il eut refermé la porte d'entrée, nous échappons encore une fois. Mais le passeport est arrivé à temps! Si je ne l'avais pas eu, nous ne nous en tirions pas à moins de dix roubles. Comme ça, trois ont suffi, parce que « dernièrement, Monsieur l'inspecteur... » et il parodiait le commissaire. Tas de bandits et de voleurs! Ah! c'est écœurant.

— Oui, dit Vasili, en replaçant soigneusement le pot de fleurs sur le rebord de la fenêtre, mais enfin, puisqu'il est venu sans rien soupçonner, nous voilà plus tranquilles pour quelque temps.

LES SOUFFRANCES D'UN PRISONNIER

Sofia, pendant ces derniers mots était entrée dans la chambre de Tantale et le ramenait bientôt à son bras. Dès qu'il parut, tous les yeux se fixèrent sur lui avec une sorte d'admiration respectueuse.

C'était un petit homme chétif, usé, sans âge, à l'air maladif; sa poitrine creuse, ses traits tirés et accentués, d'un type juif très prononcé, n'auraient inspiré que la compassion si des yeux remarquables de vie et d'intelligence, des yeux mobiles, vifs, toujours en éveil, n'eussent brillé dans cette face pâle à laquelle de rares cheveux plats ramenés sur le crâne et une longue barbe hirsute donnaient un air à la fois hagard et farouche.

Il se laissa tomber sur l'unique fauteuil qu'il y eût dans la pièce et une toux profonde secoua son corps malingre et débile.

— Ainsi, dit Sofia, penchée derrière lui avec un sourire triste, voici donc David Cahen devenu, grâce à vous, Vasili, Karl Santov de Kiev, en personne... mais qui reste heureusement toujours notre cher et vénéré Tantale.

— Merci pour le passeport, dit ce dernier d'une voix à peine perceptible, en tendant à Vasili une main que celui-ci serra en disant :

— Vraiment, c'était pure folie, de venir ici sans passeport.

Et il y avait plus d'admiration que de reproche dans son ton.

— Peut-être, mais les événements se sont précipités si vite...

Tous, groupés autour de lui, se penchaient pour ne rien perdre des paroles qui sortaient de ses lèvres, faibles comme le souffle d'un mourant.

— Quand mes camarades m'ont enlevé, c'est à peine si j'ai eu le temps de changer de vêtements dans la voiture... on ne pouvait songer au passeport. Et puis, je me suis fait donner quelque chose qui vaut mieux... et il sortit à demi de sa poche un revolver. Parce que, retourner là-bas, ça jamais, voyez-vous, jamais. On ne se figure pas, quand on n'y a

pas été, ce que c'est que de savoir un camarade couché dans la cellule voisine, et, l'oreille tendue, de suivre jour par jour le progrès de la folie dans son cerveau, en se disant: « Quand sera-ce mon tour? » Pourtant, il y a pire encore. Un jour, un geôlier vient vous chercher et par de longs corridors humides vous mène à la salle d'instruction. Là, le juge vous laisse entendre que tel ou tel de vos camarades n'aura qu'une condamnation légère parce qu'il a déjà tout avoué, tandis que si vous vous obstinez dans votre mutisme... et d'ailleurs, à quoi bon... vos complices ont avoué. Ah! cette minute où le doute entre en vous dépasse en amertume tout ce qu'on peut imaginer. Puis, un jour plus tard, à travers les barreaux de la cellule on aperçoit ce même camarade, dont a douté, parce qu'un juge infâme l'a calomnié, on le voit, ce cher compagnon de luttes, qui, d'un pas ferme, marche à la mort. Et alors, le cœur se déchire: J'ai osé le soupçonner! Et il va mourir sans m'avoir pardonné! Si seulement il pouvait lever les yeux vers ma fenêtre... et tout à coup, tandis que les préparatifs s'achèvent, ses yeux, qui jettent à tout un suprême adieu, se lèvent lentement, mon cœur a cessé de battre... nos regards se croisent... et Tantale, comme pour mieux enfermer en lui le souvenir de cette minute poignante baissait les paupières. — Ah! ces yeux, ce regard... l'interrogation farouche qu'ils lancent suffirait à faire lever toute l'Europe! « Combien de temps encore à attendre? » Le bourreau a déjà passé le nœud coulant, quand soudain, d'une voix stridente le héros crie : « Vive la Révolution Sociale! »

Et le cri, poussé par Tantale, éclata si inattendu, si vibrant sortant de ce corps chétif, qu'ils tressaillirent tous, plus stupéfaits encore qu'inquiets de cette imprudence.

— Ne craignez rien, dit Sofia, qui la première avait repris son sang-froid. Personne ne peut avoir entendu.

— Et qui était-ce? demanda Masha d'une voix timide.

— Melitski.

Et tous répétèrent dans un murmure, avec une vénération si pieuse qu'on eût dit, dans une chapelle, aux litanies, des fidèles prononçant le nom d'un saint : « Melitski ».

Trois coups de sonnette, espacés de façon convenue, les tirèrent de leur recueillement.

— Anna, dit simplement Sofia en se levant, pour aller ouvrir.

Pour faire accueil à Anna Rikanskaya tous s'étaient levés, sauf Tantale.

— Bonjour tous, fit la jeune fille du seuil. Sa voix nette et timbrée avait quelque chose de prenant; la jeunesse, l'ardeur insouciante y sonnaient malgré la gravité habituelle des préoccupations qui avaient donné au visage d'Anna tant de noblesse et d'énergie. Et s'avançant elle leur tendit la main à tous, en silence, mais arrivée à Tantale elle lui dit avec un enjouement déférent : — Bonjour, Tantale. Vous dormiez, hier, quand je suis venue. Aujourd'hui tout le monde est au complet: une vraie réception! Et elle eut un de ces sourires si gais, presque puérils qui, par contraste, donnaient une séduction infinie à sa physionomie austère.

— Voilà, expliqua Sofia à Tantale, notre cher petit pigeon voyageur qui assure nos communications avec le monde extérieur. C'est elle qui nous apporte tout ce que nous pouvons désirer : lettres, journaux, nouvelles.

Cependant Anna remettait à Anton des lettres, plusieurs articles pour *La Lumière*.

— Le Numéro d'aujourd'hui est prêt, j'espère?

— Bien entendu, je te l'enveloppe de suite. Et prenant le paquet de journaux pliés Sophia le roula dans *Le Messager Officiel* que Masha avait jeté dans un coin. — Là, fit-elle en riant, au moins cette estimable feuille servira à quelque chose.

Anna ne put s'empêcher de sourire, et s'adressant à Tantale : — Maintenant, dit-elle, donnez-nous des nouvelles de Saint-Pétersbourg, puisque vous en venez.

— Eh! bien, mon arrivée prouve que, grâce à Dieu, le gendarme n'est pas trop cher cette année.

— Ah! reprit Anna, au milieu des rires qu'avait provoqués cette boutade, quand il y a sept mois nous avons appris votre internement à la forteresse Pierre et Paul, nous n'espérions plus vous revoir jamais. Et maintenant, voyez... Tantale est parmi nous! — Ce fut comme un cri d'allégresse.

— Oui, dit Vasili, mais maintenant Tantale est venu se jeter de nouveau dans les griffes de la police... Vous auriez été plus en sûreté à l'étranger.

— Et toi, riposta Tantale, y es-tu allé à l'étranger? Il s'était levé, malgré sa faiblesse et une sourde irritation faisait vibrer sa voix. — Supporterais-tu l'exil et vivrais-tu tranquille là-bas, n'importe où, sachant que tes frères cependant donnent leur vie pour la cause, ici? Car c'est cette idée-là

LE TIRAGE DE « LA LUMIÈRE »

Et il disparut dans le réduit d'où le bruit monotone et rythmé de la presse recommença à bercer le travail machinal des deux femmes. (Page 621, col. 1.)

surtout qui vous ronge dans l'étroite cellule où l'on marche, fou de rage impuissante, en se heurtant aux murs, l'idée qu'on ne peut rien pour la cause, qu'on gît là, comme une épave, inutile.

L'effort qu'il avait fait pour lancer cette protestation l'avait épuisé : il retomba sur son fauteuil, secoué par un violent accès de toux. On le regardait tristement sans oser rien dire. Quand il fut calmé il reprit de sa voix brisée, et comme s'il sortait d'un rêve : — Mais je puis vous dire une chose... jamais je ne retomberai dans les griffes de ces bourreaux... jamais.

— Il nous reste encore de vrais hommes, prononça Anna d'une voix contenue mais toute pleine d'une émotion fière.

— Je vous jure pourtant qu'on peut endurer un pire martyre ! Vasili dit ces mots d'un ton si douloureux qu'ils tressaillirent tous en fixant les yeux sur lui. Seul Tantale qu'une nouvelle quinte de toux déchirait ne sembla pas avoir entendu et se redressant péniblement, il balbutia : — Il faut que j'aille dormir encore... je suis trop faible.

— Ah ! dit Vasili, les dents serrées, dès que Tantale eut disparu, voilà donc quelles épaves ils font de nous !

— Oui, mais nous ne cédons pas, reprit Anna, dont l'énergie toujours en éveil sentait la nécessité de réagir.

— Qui sait ? murmura Vasili, en haussant les épaules, avec un geste las et découragé.

— Eh ! quoi, Vasili, c'est vous qui dites cela...

— Pourquoi alors tant de lenteurs et d'hésitations ? s'écria-t-il vivement, fouetté par la tristesse de cette voix aimée plus que par un reproche violent. Croyez-vous donc qu'ils nous laisseront longtemps à notre métier d'imprimeurs ? Si nous devons être pris, que ce soit au moins pour quelque chose.

— Mais d'autres viendront après nous, intervint Anton, qui continueront la tâche.

— Oui, d'autres malheureux pour gravir comme nous l'inutile Golgotha. Les générations passent sans que nous avancions d'un pas, Antoshka. Nous nous épuisons à concevoir des rêves, et nous mourrons sans voir seulement se lever l'aurore du jour désiré. Moi je vous le dis, il est temps d'agir, car l'aube déjà monte et c'est l'heure du réveil. Il ne faut plus permettre que le sang de tant de malheureux coule goutte à goutte et sans profit pour personne. Mais montrons aux masses qui souffrent et qui restent engourdies dans leur torpeur, un fleuve tout débordant et rouge de sang, alors les paysans eux aussi saisiront leurs faux et nous suivront. Car le sang prend une voix alors, une voix qui crie vengeance, qui sonne toujours plus haut, toujours plus fort, et ne s'éteint jamais et ne veut pas de repos, jusqu'à la victoire définitive.

Il s'était animé peu à peu comme jamais encore : la présence d'Anna sans doute, le désir de la conquérir enfin en la forçant à l'admiration, le soulevait au-dessus de lui-même ; ses amis l'écoutaient saisis, conquis eux aussi, emportés par ce beau rêve. Anna surtout, prompte à l'enthousiasme, n'avait pu l'entendre sans émotion, et se levant lentement, d'une voix basse d'abord et douce mais qui alla s'enflant peu à peu, elle dit avec une foi ardente toute la beauté, toute la folie de ses espoirs :

— Oui, si horrible que ce soit à penser, il faut que la cloche du sang gronde, et gronde si haut que toute la Russie l'entende. Nous n'avons pas le temps, comme tu le voudrais, Antoshka, d'éveiller tous nos frères un à un, de sonner dans chaque demeure. Il faut que ce soit la grande cloche universelle qui sonne, sonne et sonne. Regardez : de toutes parts déjà les paysans s'éveillent, ils se révoltent. Ils comprendront l'appel de notre cloche, j'ai confiance, et sa voix leur apportera plus de joie que tous les articles de *la Lumière*. Chaque coup de battant écrasera une vie humaine, la vôtre, la mienne, celle qu'il lui plaira... Qu'importe ! Car tous alors prendront courage, ils verront que ce n'est pas un criminel mais un saint, celui qui donne son sang pour mettre la cloche en branle, pour être l'annonciateur d'un bonheur qu'il ne connaîtra jamais. Car il viendra ce bonheur... il vient, je le vois, comme un grand printemps calme et clair, et dans la paix du monde enfin reconquise les hommes tendent leurs mains vers l'avenir. Ah ! l'avenir, comme ce sera beau, l'avenir !

Et il semblait, à cet appel passionné, surgir devant eux dans tout l'éclat de sa réalisation prochaine : de ses deux bras levés, en un geste suppliant et prophétique, Anna paraissait tirer de l'ombre, qui peu à peu avait envahi la pièce, ce futur radieux et béni où les hommes vivraient, enfin heureux, dans la concorde et la fraternité. Sa voix grave avait, mieux encore que la cloche sanglante, éveillé tous les malheureux engourdis dans leur sommeil misérable. Et dans une sorte d'extase, à demi hallucinés, Vasili, Sofia, Anton, Masha

croyaient entendre, croyaient voir tout ce qu'évoquait leur compagne.

— Les entendez-vous, murmura Sofia la première, d'une voix que faisait trembler une joie mystique, les entendez-vous les sons de la cloche de sang ? Comme ils appellent ! Ecoutez !

— Et les millions de faux qui luisent, ajouta comme un écho la voix de Masha. Regardez !

— Demain ! Libres !

La voix d'Anna laissa solennellement tomber ces deux seuls mots, et ils restèrent un long moment, bercés dans un silence très doux par leurs pensées, oubliant dans l'ombre, qui les enveloppait maintenant complètement, et la dure réalité, et les dangers qu'ils couraient, et l'impitoyable répression, dont, tout à l'heure encore, ils avaient, en la personne de Tantale, une vivante et cruelle preuve.

Anton, dont l'esprit plus positif redoutait ce charme enivrant des illusions généreuses, reprit le premier possession de lui-même et, en se levant pour allumer la lampe, dissipa avec les ténèbres cette griserie dangereuse.

— Rêves inutiles, soupira-t-il.

Anna cependant n'avait rien perdu de sa conviction, et elle reprit, toujours aussi passionnément :

— Pour acheter pareille victoire, quel sacrifice serait trop grand ? Près des souffrances de notre pauvre Russie, que comptent les tortures d'un seul, que compte une vie humaine ? Je crois en la puissance du sang innocent.

— Et vous avez raison, appuya Vasili frémissant, tant cette voix qui le remuait jusqu'au plus profond de son être était la voix même de son cœur.

— Mais il faut que nous appartenions à la cause totalement, sans concession aucune à nos faiblesses ou à nos souffrances personnelles.

— Oui, cria Vasili avec une sorte de fureur soudaine, moins de discours, des actes !

Et il se mit à marcher fiévreusement, mais s'arrêta bientôt en sentant fixés sur lui les yeux de tous : dans le regard d'Anna il crut lire plus que de l'étonnement, un reproche. Courant à elle, d'un mouvement impulsif il lui saisit la main qu'il baisa, en balbutiant : — Pardonnez-moi !

— Qu'ai-je donc à vous pardonner ? — Et son sourire était indulgent. — Votre zèle excessif, cet élan, ce besoin d'agir pour la cause ? Je ne songe pas à vous en blâmer, je vous en félicite.

— Oui, poursuivit-il sans paraître l'entendre et suivant sa pensée, mais ne croyez-vous pas qu'une de ces souffrances intimes, personnelles dont vous parliez tout à l'heure, peut ravager terriblement un homme, et briser l'élan de l'âme la plus résolue ?

— Qui d'entre nous n'a pas souffert ?

— Mais je parle d'une de ces souffrances despotiques qui nous forcent à ne vivre que pour elle, d'un désir si ardent que, la patrie d'un homme ou l'univers entier fussent-ils en cause, il faudrait l'apaiser ou mourir.

— Vous ne parlez qu'en théorie, n'est-ce pas, Vasili ?

— Sans doute... fit-il avec hésitation.

— Ah ! vous m'avez fait peur ! Et elle rit plus franchement, puis le menaçant affectueusement : — Parce qu'une femme peut-être pourrait... et, vous savez Vasili, la femme est mauvaise à l'homme, elle l'affaiblit et lui apprend ce que c'est que la peur.

UN COUP DE SONNETTE... UN COUP DE FEU...

Le ton était redevenu grave, plein d'une autorité réfléchie. Vasili écoutait Anna avec une attention passionnée : ces mots si nets lui déchiraient le cœur. Avait-elle donc deviné son secret qu'elle voulait ainsi le mettre en garde contre lui-même ? Ses traits s'altérèrent, une souffrance indicible se peignit sur son visage bouleversé et, avec une brusquerie si prompte que personne ne put faire un geste pour le retenir, il cria :

— Oui, vous avez raison, oui... adieu tous... Et il s'élança dehors.

Un silence pénible pesa sur ceux qui restaient ; à peine entendit-on Anton grommeler entre ses dents. — Qu'a-t-il donc à partir si vite ? Il est fou !

— D'ailleurs, dit enfin Anna, il faut que je m'en aille aussi. Mais elle ne parvenait pas à surmonter une impression de malaise et tandis que Sofia l'aidait à s'envelopper dans sa grande mante, elle lui glissa à l'oreille :

— Qu'est-il donc arrivé à Vasili ? Comme il était étrange aujourd'hui ?...

— Je soupçonne... qu'il est amoureux...

Et Sofia regardait son amie droit dans les yeux, curieuse de savoir si elle aussi se doutait de quelque chose. Mais la jeune fille ne tressaillit même pas et se contenta de répondre, avec un sourire dont on n'eût

pu dire s'il exprimait plus de pitié que de dédain : Le pauvre garçon! Mais dans l'antichambre où Sofia la reconduisait, et comme elle lui prenait la main, elle ne put se défendre de demander à mi-voix, comme cédant à une préoccupation obsédante :

— Comment a-t-il pu devenir amoureux? Et de qui? Il n'a pas bougé d'ici depuis quatre mois.

Son regard interrogeait, surpris. Sofia, avec un haussement insensible des épaules eut un sourire si fin, si plein de sous-entendus qu'Anna comprit soudain, et ne put cacher une rougeur fugitive.

— Adieu donc et bonne chance! lança-t-elle d'une voix brève pour couper court. Et elle ouvrit la porte.

Sofia rentrant toute pensive, trouva Anton et Masha sombres et absorbés. La jeune fille, assise, regardait fixement devant elle ; Anton, lui, avait repris sa marche. Ces propos exaltés, ces rêves d'avenir ne faisaient qu'exaspérer son esprit pessimiste et ulcéré.

— Tas de fous et de bavards chimériques, s'écria-t-il en apercevant Sofia; ils oublient, ma parole, que la police est à nos trousses et que nous pouvons tous coucher en prison dès ce soir. Qui sait s'ils n'ont pas été filés à leur sortie. Ils ne prennent pas assez de précautions, je ne cesse de le leur dire.

Il y eut un long silence.

Tout à coup il tressaillit, prêtant l'oreille.

— Quelqu'un, dit-il, la voix rauque, étouffée... on vient. Et avant que les deux femmes encore incrédules eussent le temps de dire un mot, un violent coup de sonnette les fit tressauter et leur arracha un faible cri. En même temps un bruit de pas nombreux retentissait dans l'escalier et des coups ébranlaient déjà la porte du palier.

Pâle mais plein de sang-froid maintenant devant le danger réel, Anton s'élança sur la porte qu'il ferma à clef en jetant aux femmes : — La liste d'adresses! D'un bond il fut dans son atelier et en revint chargé de lettres et de papiers qu'il se mit aussitôt, aidé par Sofia, à brûler sur le réchaud à alcool où chantait l'eau pour le thé du soir.

Cependant Tantale, attiré par le tumulte, avait paru sur le seuil de sa chambre. Il comprit de suite. — La police? fit-il. — Oui, répondit Anton, sans interrompre sa besogne.

— Bon! Et sortant son revolver de sa poche, il ajouta : — Une balle pour moi, les cinq autres à votre service. Adieu.

Et il disparut.

— Masha, ôte le pot de fleurs de la fenêtre, souffla Anton tout en lançant un paquet de lettres dans la flamme.

Elle n'en eut pas le temps. Tandis qu'elle courait pour retirer le signal, la porte, cédait à la poussée des gendarmes qui envahissaient la pièce. Au même instant une détonation retentissait dans la chambre voisine, suivie d'un bruit sourd.

— Qui a tiré? cria le capitaine de gendarmerie qui entrait derrière ses hommes.

— C'est là, répondit un gendarme en désignant la porte restée entr'ouverte et, s'avançant, il montra du geste à son chef Tantale, qui gisait, la tempe trouée d'une balle, un filet de sang sur le visage.

Déjà Anton et les deux femmes étaient saisis et énergiquement maintenus chacun par deux hommes.

— Avez-vous d'autres armes?... Vous ne voulez pas répondre?... Qu'on les fouille.

Et brutalement, tandis qu'on les immobilisait malgré leur résistance, leurs poches furent retournées, leurs vêtements palpés et à moitié arrachés. Mais on ne trouva rien sur eux.

— Imbéciles! murmura Masha entre ses dents, avec mépris et indignation.

— Silence! cria le capitaine avec fureur, pas un mot, pas un mouvement, pas un signe, ou vous vous en repentirez. Deux hommes dans l'antichambre, continua-t-il, et ouvrez l'œil; si quelqu'un monte, saisissez-le avant même qu'il ait pu sonner.

Deux hommes obéirent aussitôt et le chef ajouta, s'adressant aux autres.

— Et vous, perquisitionnez, fouillez partout et apportez-moi tout ici.

En un instant toute la pièce fut bouleversée ainsi que la chambre voisine : des armoires ouvertes, des tiroirs arrachés, on tira pêle-mêle les vêtements et le linge qui s'amoncelèrent en désordre sur le plancher. Assis devant la table, le capitaine se mit à examiner rapidement tout ce qu'on déposait devant lui de livres, papiers et notes de toute sorte.

— Tiens, tiens, qu'est-ce que cela? fit-il tout à coup, d'un air à la fois surpris et joyeux en mettant la main sur des rames entières de papier blanc... on voulait en faire quelque chose de tout ce beau papier-là... Et il regardait autour de lui comme pour trouver un indice. — Vous n'avez rien trouvé d'autre? Vous avez bien fouillé partout?

— Oui, mon capitaine, fit un des gendarmes en s'avançant. Dans le mouvement

LA POLICE...

Tandis qu'elle courait pour retirer le signal, la porte cédait à la poussée des gendarmes qui envahissaient la pièce. (Page 630, col. 2.)

qu'il fit, son coude heurta fortement la porte sous tenture devant laquelle il se tenait sans l'avoir remarquée; elle céda et il poussa une exclamation.

— Ah! une chambre sans fenêtre...

Le capitaine était déjà debout.

— Tas de lourdauds! Voyez-vous, vous ne m'aviez pas trouvé ça, et je parierais que c'est le plus intéressant.

Et, entrant dans le cabinet, il décrocha la petite lampe fixée au mur. Aussitôt sa voix sonna, triomphante :

— Parbleu! Une jolie petite presse... et les caractères encore en place. Voilà qui vaut la peine de se déranger. Voyons donc un peu la littérature de ces messieurs. Une feuille de papier...

Tandis qu'un de ses hommes la lui cherchait, il revint sur la porte et se campant devant Anton et Sofia, il s'écria :

— Ah, ah, mes gaillards! mes compliments, voilà une bonne prise.

Et il riait d'un gros rire satisfait.

— Mes condoléances les plus sincères. Enfin, nous allons voir ce que vous imprimiez de beau. Allons, ce papier.

Et il se mit en devoir, éclairé par un agent, de tirer un exemplaire.

La figure d'Anton s'était altérée.

— Ma pauvre vieille machine dans ces sales pattes, murmura-t-il douloureusement.

Bientôt le capitaine rentrait, tenant à la main une feuille imprimée et s'exclamait :

— *La Lumière*. Ah! ah! c'est vous les auteurs de ce fameux journal. Compliments! Votre compte est bon et je n'ai pas perdu ma journée. Mais je crois bien, — et il eut de nouveau son gros rire satisfait, — que je viens de la souffler, la lumière!

— Peuh, répliqua Anton d'un ton dédaigneux et tranchant, son vingt-septième numéro paraîtra juste dans un mois, et je vous défie bien de le souffler.

— C'est ce que nous verrons, fit sèchement le capitaine, et il se mit en devoir de lire.

— Aucun obstacle ne nous arrêtera, poursuivit Anton, la voix âpre, le regard brillant : vous pourrez nous supprimer, nous, d'autres se lèveront pour continuer notre œuvre, et jamais...

Trois brefs coups de sonnette bien connus arrêtèrent les mots sur ses lèvres et, tandis qu'il échangeait avec Sofia et Masha un regard plein d'angoisse, un bruit de pas, un tumulte violent, des exclamations et le fracas d'une chute se firent entendre de l'autre côté de la porte.

— Attention, qu'est-ce donc? criait le capitaine qui s'était précipité vers l'antichambre.

Un gendarme blême, essoufflé, parut au même instant; il tenait à la main un paquet enveloppé de papier brun, pareil à celui que Vasili avait apporté.

— C'est un de leurs camarades, expliqua le policier, qui venait les rejoindre sans doute; dès qu'il nous a aperçus, dissimulés dans le coin du palier, il a jeté ce paquet dans nos jambes : Gregor a buté dessus et est tombé... moi j'ai couru, mais il avait éteint la lumière dans l'escalier et gagné la rue avant que j'aie pu l'atteindre... je n'ai vu qu'une ombre qui filait, mais ils sont deux à ses trousses... on l'aura bientôt.

— Ah! oui, comptez là-dessus, ricana triomphalement Anton, tout heureux de penser que Vasili avait pu échapper.

Le capitaine écumait, blêmi de rage.

— Triple idiot, hurla-t-il au gendarme, pas même capable d'arrêter un bandit qui donne tête baissée dans la souricière. Et je parierais que c'était le chef de cette bande de canailles. Son nom? jeta-t-il avec violence à Anton.

Celui-ci se contenta de lancer à l'officier un regard de haine et de mépris.

— Son nom? hurla celui-ci avec plus de fureur encore... Je vous interroge, allez-vous me répondre, à la fin?

Un silence de mort plana quelques secondes dans la pièce.

— Crapules! murmura entre ses dents, le capitaine, livide, mais, patience, je vous ferai parler bientôt, nous avons des moyens, et on en a mis à la raison de plus entêtés que vous. Ah! si je ne me retenais...

Et sa main, brutale, menaça soudain la figure d'Anton que deux hommes maintenaient toujours chacun par un poignet. A cette vue, celui-ci eut un tel soubresaut de colère que, d'un seul effort, prodigieux, il se dégagea de cette étreinte et se rua sur le capitaine. Mais avant qu'il fût vers lui, quatre gendarmes s'élançant le terrassaient et le malmenaient durement, cependant que l'officier s'approchait gouailleur, insultant, pour dissimuler la terreur qu'il venait d'éprouver et sifflait entre ses dents :

— Eh bien, eh bien? Qu'espérais-tu donc faire, misérable chenille? Tu ne comprends donc pas que je pourrais t'écraser sous le talon de ma botte?

Farouche, les yeux mi-clos, haletant, Anton ne répondit rien. Les deux femmes sanglotaient.

— Avez-vous fini de geindre? grogna le capitaine en se retournant vers elles. Allons, assez de discussions et de simagrées. Emmenez-moi tout votre monde, ordonna-t-il à ses hommes, la voix coupante.

Et l'un derrière l'autre, Sofia, Masha, puis Anton descendirent l'escalier sombre, encadrés chacun par deux gendarmes le revolver au poing.

En haut, dans l'appartement en désordre, les vêtements, les objets, les papiers épars et saccagés attestaient l'écrasement brutal et soudain d'un rêve sublime...

(*A suivre*)

Maurice Rémon

D'après la pièce de Léopold Kampf.

M. Fallières à Saint-Nazaire. — *Dans l'estuaire de la Gironde.*

Le Président de la République s'est rendu le 16 septembre à Saint-Nazaire, où il a visité trois cuirassés en construction et le géant des paquebots français, la *France*. Le lendemain 17, au Verdon, revue navale à bord du *Dunois* . Enfin, à Bordeaux, le 18, visite aux hôpitaux et au champ d'aviation de Beau-Désert.

Le prince de Teck, frère de la reine d'Angleterre, mort le 22 oct.

Les obsèques du comte Khevenhuller-Mersch, ambassadeur d'Autriche-Hongrie en France depuis 1903, mort à Vienne, ont été célébrées le 24 octobre. Il avait 66 ans. Pendant la guerre franco-allemande, c'est lui qui, en qualité d'attaché, eut la garde de l'ambassade à Paris. A la conférence d'Algésiras, il joua un rôle conciliateur qui lui valut les sympathies françaises. (Cl. Seebald.)

Le marquis de Massa, une figure parisienne, mort le 24 oct. à 80 ans.

M. Nélidow, ambassadeur de Russie à Paris depuis 1903, mort le 18 sept.

M. Isvolsky, qui remplace M. Nélidow. Ancien ministre des aff. étrang.

Monument de Duquesne, inauguré officiellement au Bouchet (S.-et-O.) le 25 septembre.

Le gén[l] Maunoury, nouveau gouverneur militaire de Paris. (Cl. Waléry.)

H. Dunant, fondateur de la Croix Rouge, prix Nobel, mort le 31 octobre.

12.000 OUVRIERS GALLOIS se sont mis en grève aux mines de Cambrian et ont terrorisé la contrée, du 6 au 15 novembre. Des magasins ont été pillés, des agents frappés ; les « jaunes », qui refusaient de cesser le travail, ont été assommés. Il a fallu d'importantes forces militaires pour rétablir l'ordre.

LE DOCTEUR CRIPPEN, dont on se rappelle la sensationnelle arrestation à bord, ayant été reconnu coupable de l'assassinat de sa femme, — qu'il dit toujours disparue, — la Cour de Londres l'a condamné à mort, le 22 octobre. Son amie, miss Le Neve (cliché du milieu), a été acquittée.

L'exhaussement des parapets, à Bercy.

L'écluse du Port-à-l'Anglais, à Alfortville.

LA CRUE DE LA SEINE et de ses affluents, survenue dans les premiers jours de novembre, a renouvelé, parmi la population de la capitale et de la banlieue, les inquiétudes de l'hiver dernier. La situation était d'autant plus alarmante que les travaux de défense décidés après les inondations de 1909-10 n'ont pas pu être conduits avec vigueur. On a dû recourir encore à des moyens de fortune, qui ne résisteraient pas à une poussée plus forte des eaux. Le 15 novembre, on prévoyait pour le 20 un déclin de la crue.

VICTOR-NAPOLÉON, né en 1862, petit-neveu de Napoléon Ier ; sa mère, la princesse Clotilde, tante du roi d'Italie, vit très simplement au château de Moncalieri.

AU CHATEAU DE MONCALIERI, près Turin, le mariage du prince Victor-Napoléon et de la princesse Clémentine a été célébré le 14 nov. Les témoins étaient le duc d'Aoste, représentant le roi d'Italie ; le prince de Ligne, représentant le roi des Belges ; le prince Louis Napoléon, le prince Ph. de Saxe-Cobourg. L'évêque de Biella a célébré la messe dans la chapelle du château.

CLÉMENTINE DE BELGIQUE, née en 1872, fille du feu roi Léopold II ; son mariage lui enlève la rente de 75.000 francs servie par l'État belge.

Cl. Boissonnas et Taponier.

LA MORT DU COMTE TOLSTOÏ

Le grand vieillard, pendant la convalescence qu'il fit en Crimée, à la suite d'une grave maladie (1902), aimait à rêver devant la mer, qui lui donnait l'image de la vie.

Tolstoï à 2[illegible] ans. *Dans son cabinet de travail, à Yasnaïa-Poliana.* *Tolstoï en moujik.*

La demeure de Yasnaïa-Poliana. *Dans l'angle, la comtesse Tolstoï.*

LE COMTE LÉON TOLSTOÏ, l'illustre écrivain russe, a rendu le dernier soupir le 20 novembre, à six heures du matin, dans une petite gare, Astapovo, où il était tombé malade, quelques jours auparavant, après s'être enfui de sa demeure d'Yasnaïa-Poliana, probablement pour s'isoler dans la mort qu'il sentait venir. Aux obsèques, qui ont eu lieu le 22 novembre à Yasnaïa-Poliana, la comtesse suivait le corps de son mari en s'appuyant sur le bâton avec lequel il avait entrepris son dernier voyage. Ce fut un deuil auquel s'associa le monde entier, où cet homme de génie tenait une si grande place. Tolstoï acquit une gloire universelle par ses romans, nouvelles et drames, dont les plus célèbres sont : *Guerre et paix, Anna Karénine, Sonate à Kreutzer, Résurrection, la Puissance des Ténèbres.* Dans la seconde partie de sa longue existence (1828-1910), l'écrivain s'est voué à une sorte d'apostolat évangélique qui accrut dans des proportions én[illegible]es sa popularité, et qui provoqua, principalement dans les milieux religieux, des polémiques passionnées. Avec lui disparaît une des plus grandes figures, sinon la plus grande, des temps actuels.

La séance solennelle des cinq Académies.

M. Massenet. (Beaux-Arts.) — M. P. Girard. (Belles-Lettres.) — M. Henri Lavedan. (Académie française). — M. Ch. Benoist. (Sciences polit.). — M. Laveran. (Sciences.)

L'Institut de France a tenu sa séance publique annuelle, le 25 octobre, sous la présidence de M. Massenet qui rappela éloquemment les deuils académiques de l'année: d'Arbois de Jubainville, L. Delisle, Rouché, Em. Cheysson, G. Moynier, Ch. Lenepveu, Frémiet, G. Berger, Bouquet de La Grye, Maurice Lévy, M. de Vogué, Barboux, Vandal, etc. M. Laveran parla des Progrès de la pathologie exotique; M. Ch. Benoist, de la Hiérarchie des professions dans l'ancienne société française; M. Paul Girard eut la cruauté de ruiner la Légende du procès de Phryné, et M. Henri Lavedan conta spirituellement l'histoire de « l'Habit vert ». On décerna des prix de linguistique (fondation Volney) à MM. Bourciez, G. Ferrand, Rév. P. Sacleux, P Verrier. (Cl Je sais tout, Pirou, Boissonnas et Taponnier, Je sais tout, Femina.)

Madame Judith Gautier, que l'Académie Goncourt, dans sa réunion du 27 octobre, a élue en remplacement de Jules Renard. Son œuvre est multiple et tout à fait originale.

Madame Myriam Harry, qui publie une nouvelle œuvre, *Tunis la Blanche*, où sont rendus avec fidélité les plus curieux coins de vie en Orient. (Cl. Reutlinger.)

Madame Gabrielle Réval nous donne la *Bachelière*, odyssée d'une jeune fille victime de son amour filial; la critique a beaucoup loué ce livre de l'auteur des *Lycéennes*.

Madame Amélie Mesureur, dont les poésies sont très appréciées, fait paraître *Clairs horizons*.

Pierre Loti, commandeur de la Légion d'honneur, recevant les insignes de son nouveau grade, le 5 nov. à bord du cuirassé *Patrie*, en rade de Toulon. L'éminent académicien (capitaine de vaisseau Julien Viaud) se tient au port d'armes, devant l'amiral de Jonquières, qui s'apprête à le cravater.

Madame Marg. Audoux, qui fait d'éclatants débuts avec *Marie-Claire*, histoire d'une fille de ferme.

DE L'IDÉAL-CLOCHE A L'IDÉAL CHAMPIGNON

La crinoline et l'entravée

En cinquante ans, la mode a accompli un cycle complet. Elle est partie de l'énorme et paradoxale crinoline qui exagérait les formes jusqu'au ridicule, pour en arriver à l'entravée qui les diminue jusqu'au danger!

Depuis cinquante ans, la Mode a oscillé entre la cloche et le champignon, c'est-à-dire entre la jupe ballonnée et le petit chapeau et la jupe étroite et le grand chapeau. Il est curieux de constater quelles étapes ont été suivies depuis la crinoline de nos aïeules jusqu'à « l'entravée » de nos contemporaines

De l'idéal cloche à l'idéal champignon ou de l'idéal sonnette à l'idéal parapluie!... « Nous ne pouvons rien faire à moité! » s'écriait triomphalement une jolie femme dont la mode actuelle avait serré les jambes au point qu'elle ne pouvait avancer sans trébucher! Et, à l'appui de son dire, elle désignait, dans un album de photographies, celle de sa grand'mère, perdue dans une immense crinoline.

— Procédons par ordre. Nous sommes en 1860. La crinoline règne. Un de ces philosophes qui grommelaient dans leur barbe et se plaignaient de la frivolité de l'époque, — les mêmes se lamentent aujourd'hui, — trouvait dans cette cage imposée par la mode un sujet d'amères réflexions. Il disait ceci:

— On développe tout ce qui peut empêcher les femmes de rester assises!

Il est vrai qu'un autre ripostait:

— La crinoline a été inventée pour un geste que voici: quand la femme est installée sur un canapé, et prend bien entendu le canapé tout entier, alors, d'un mouvement exquis, elle tasse un peu la crinoline,

CENT ANS DE MODE OU

Certes on aurait dit à l'élégante de 1860, perdue dans ses jupes ballonnées, qu'on arriverait à reproduire en 1910 les modes du Directoire et du Premier Empire, qu'elle aurait souri! La Parisienne de 1888 aussi, qui portait un « strapontin » et abusait des volants! Et pourtant tous ces

LE RETOUR AU POINT DE DÉPART

accessoires saugrenus, crinoline, strapontin, ont été mis au rancart; l'esthétique triomphe sur toute la ligne, c'est le cas de le dire et la mode d'aujourd'hui semble devoir durer presque longtemps. Pourtant... souvent femme varie...

LE MÉDECIN MAIGRISSEUR

Les entravées doivent être maigres... Il le faut! Elles ont donc recours, quand la nature s'est montrée un peu trop prodigue vis-à-vis d'elles, au médecin maigrisseur, *industrie nouvelle née d'une mode et qui disparaîtra avec elle!*

laissant juste à l'interlocuteur qu'elle choisit la place de s'installer auprès d'elle...

Epoque d'exagération : tout est considérable. Voici le col Gabrielle, une espèce d'instrument de torture, un carcan gaufré et tuyauté; les manches sont bouillonnées par des ouvrières qui ne *sabotaient* point; les volants abondent : « Qui ne sent, s'écrie M. Ch. Blanc, de l'Académie française, combien un volant haut plissé a un air de sagesse et que, dans sa régularité intentionnelle, il affirme un sentiment d'ordre, un esprit rangé, parce qu'il ressemble aux draperies que portent dans la sculpture antique les prêtresses, les canéphores et les jeunes filles qui suivent la procession des Panathées, draperies dont les plis compassés et rigides annoncent qu'aucune main ne les a touchées ».

Sur la tête, des petits « bibis » frivoles et espiègles, posés tout en haut des cheveux, prêts à s'envoler si une paire d'affreuses, de lourdes et ignobles brides ne les retenait pas La bride était le privilège des femmes mariées; elles y tenaient, même quand la femme mariée n'avait que seize ans, ce qui n'était pas rare à cette époque. Au milieu de tout cela la femme elle-même compte peu. Qu'importe qu'elle soit grasse ou maigre, volumineuse ou menue. Sortant de l'énorme cloche qu'est sa robe, son buste paraîtra toujours gracile, même s'il est imposant et, sortant de la vaste manche, sa main paraîtra mignonne qui tient le petit éventail ou l'ombrelle articulée, dite marquise. Ajoutez à cela qu'elle se promène au Bois dans de vastes calèches, des « huit-ressorts ». Elle n'hésitera pas, même si elle a le pied de Cendrillon, à chausser des « bottes fortes » qui lui donnent un « gentil air » masculin ses oreilles s'adornent d'énormes pendants brinqueballants. On dirait qu'elle se cache derrière sa toilette. D'ailleurs à trente ans, elle revêt des douillettes et ioue à la grand'maman. En vérité, cela compte bien peu qu'elle soit svelte ou grasse. Le régime lui est inconnu; elle boit sec, mange ferme et ne se livre à aucun exercice...

OUI... MAIS... IL FAUT MAIGRIR

Aujourd'hui, comme me disait une femme d'esprit : « nous payons de nos personnes ». La robe entoure, montre et démontre; elle précise les perfections et dévoile les im-

LES INCONVÉNIENTS DE L'ENTRAVE

Fort jolie dans l'immobilité, l'entrave devient terrible dans la marche. Et pour monter en automobile le secours du chauffeur est indispensable! Cela donne à la Parisienne moderne la fragilité délicieuse des petites Japonaises de Pierre Loti. Et inutile de dire que cela crée des incidents de rue qui font la joie des badauds!

perfections. Aussi une nouvelle industrie est-elle née, celle du « médecin maigrisseur ». Il recrute sa clientèle parmi celle des couturiers que désespèrent les embonpoints. « J'ai trop de tout! » hurle une infortunée devant des mannequins éthérées dont la robe est une gaîne, des mannequins qui ressemblent, par la gr

LES INCONVÉNIENTS DE LA CRINOLINE

Avouons qu'ils étaient pires que ceux de l'entrave; aujourd'hui, en une minute, un chauffeur peut mettre sa patronne dans l'auto. Autrefois, il fallait du temps et des efforts pour tasser la crinoline dans l'espace étroit d'un coupé. C'était même miracle que l'on y parvint! On y parvenait, mais le compagnon de l'élégante était littéralement submergé.

de leur corps souple, par le collant de leurs tuniques, par la légèreté des étoffes dont elles se parent, aux déesses du Directoire qui promenaient par les Tuileries ou par les jardins du Palais-Royal la transparence de leurs robes. Le médecin maigrisseur appelle l'électricité à son aide et le régime. Il interdit les féculents, la boisson en mangeant, indique le footing et le tennis, change un Rubens en Prud'hon et un Porbus en un David. C'est une Providence à laquelle on a recours — jusqu'à ce qu'une volte-face de la mode nous ramène à un idéal plus prosaïque et mieux nourri...

La caricature y trouve son compte. En 1860, les marchands d'estampes affichaient, à côté du dernier chef-d'œuvre de Gavarni, des planches où les maîtres du crayon satirique pestaient contre la crinoline. La [illegible]e postale illustrée a fait revivre ces [illegible]os abolis. On y voit de nos jours des dames-fourreaux, effilées comme des aiguilles et coiffées de chapeaux qui sont autant de monuments!

C'est là le dénouement d'une série de transformations qui se produisirent en l'espace de cinquante années. Je crois bien que nulle époque ne suscita plus de laideurs dans le costume féminin que celle qui va de 1872 à 1889. Voici une espèce de chapeau appelé le « moblot », composé d'un bonnet d'ouvreuse sur la tête, de deux rubans disposés en « suivez-moi-jeune-homme! » et qui pendent sur le chignon bas (couvert d'ailleurs d'un horrible filet), puis jusqu'à la moitié du dos, un dos arrondi par une sorte de veste ouatée serrée par une martingale; les petites capotes, quand elles ne sont pas funèbres, affectent des nuances folâtres, à hurler : « Il est encore permis de rêver avec un chapeau bleu de ciel; il est défendu de pleurer avec un

chapeau rose ». La crinoline a disparu; mais, par son outrance même, par son parodoxe extravagant, la crinoline avait quelque chose de plaisant. Les femmes commencent, sournoisement, à se servir du « strapontin » qui est quelque chose d'idiot et d'affreux. Et les volants! Que de volants! Ces modes sont hybrides et transitoires. L'élégance n'a plus rien d'artiste, les étoffes sont pesantes, les ornements lourds. Quant aux hommes...

Ceux qui portaient le costume ravissant de 1830 s'enfoncent, — nous verrons qu'ils suivirent à peu près la même progression que les femmes, — dans des sacs. Ils ont d'énormes pantalons à pattes d'éléphant, d'énormes cols, d'énormes manchettes, d'énormes chaînes de montres, d'énormes bijoux, d'énormes cannes, d'énormes monocles. Ils se calquent sur le chanteur de café-concert Libert dont ils imitent la stupéfaction et le grasseyement. Un des vestiges de ces snobs d'avant le snobisme vient de mourir; il s'appelait Auguste Farne et était président des Faucheux, c'est-[illegible] où la caricature de la page [illegible] reproduite à des centaines d'[illegible] Auguste Farne, roi de ces élég[illegible] nouies s'est suicidé parce qu'il [illegible] quait cent sous pour payer son lo[illegible]

La transformation féminine fut par[illegible] vée par l'invention du « corset droi[illegible] Plus de ventre! La silhouette s'aminc[illegible] devient sportive. Un écrivain anglais, à l'aube de cet avatar, se désola en ces termes : « Je regrette le mystère des jupons, le frou-frou délicieux du taffetas... Les figures sont pâles; on ne rit plus : rire est vulgaire... » Il fait un parallèle entre 1860 et nos jours : « Les femmes étaient féminines, les hommes masculins ». Les hommes portaient leur barbe, ils en étaient fiers; ils portaient longs et bouclés leurs cheveux qu'ils inondaient généreusement « d'huile de Macassar ». D'où l'invention des têtières de guipures, destinées à protéger la soie tendre des meubles contre ces

DÉJA !

Les petites filles, dont la désolation est d'avoir des jupes courtes, ne connaissent pas les délices de l'entrave... Si pourtant... Une cord[illegible] à sauter, habilement posée, en tiendra [illegible] on aura le même chic qu'une grande per[illegible]

têtes huilées! Ils portaient à la boutonnière une rose mousse ou une branche de muguet qui décelaient le ton sentimental de leur esprit. Et ils apportaient toutes les ressources de leur imagination et de leur goût à leurs gilets qui étaient variés et éclatants. Goûtez ce tableau de la femme anglaise à cette époque : « Elles sont charmantes, ce qui ne les empêche point d'être saines. Elles ont les épaules tombantes, la taille souple, des visages ronds et roses et souriants. Elles adorent leurs fiancés, leurs maris et de tout petits chiens ridicules et aussi la tarte aux groseilles et les cœurs en pain d'épices sur lesquels brillent ces mots en sucre rouge : « Je vous aime ». Les hommes gardent leur barbe parce que les officiers sont revenus de Crimée avec elle et l'ont conservée. Cependant un ordre étant venu de raser les mentons, les militaires et à la suite les civils obéissent strictement et... laissent pousser des favoris qui palpitent au vent. Lui, fait des vers à sa bien-aimée; il les écrit sur du papier à dentelles où deux cœurs et deux initiales s'entrecroisent. Elle les lit en respirant avec délices le bouquet qu'elle portait la veille au théâtre, fait de myosotis et de « mignonnettes » avec une rose bien roide piquée juste au milieu, le tout entouré d'un papier blanc à dentelles. »

L'ÉLÉGANT D'IL Y A TRENTE ANS

Aux jupes à volants correspondait le vêtement masculin sac : énorme monocle, énorme cravate, énorme veston, énorme pantalon, énormes manchettes, énorme canne. L'idéal aujourd'hui est mince.

Une coquette disait : « On devrait avoir des photographies établies chimiquement de sorte qu'au bout de dix ans il ne subsisterait plus rien sur le papier. Les modes surannées vous font paraître ridicule! » Cela dépend. Nos albums montrent la courbe de la mode de 1860 à nos jours. Or 1860 est encore très supportable et l'on peut dire, sans crainte de se tromper que les femmes d'aujourd'hui ne paraîtront jamais ridicules sur leurs portraits. Quand le couturier suit strictement la ligne du corps, quand il invoque l'harmonie auguste des plis et non l'agitation vaine des « bouillonnés » il est sûr de ne point se tromper, de ne point faillir aux règles intangibles du Goût.

Il a fallu soixante ans pour arriver à ce résultat, pour que l'on découvre que la victoire de Samothrace est mieux habillée, tout de même, qu'une dame couverte de fronces, de choux, de rubans, de petits boutons multicolores, de poufs et de nœuds de rubans et que, tel le vrai médecin, le couturier doit seulement « aider la nature ».

Réflexion qu'une femme de chambre, pleine de philosophie, traduisait ainsi :

Jadis on se déshabillait pour dîner en ville... maintenant on se déshabille pour sortir dans la rue!

HENRI DUVERNOIS

LES PAYSAGES QUE NOUS ÉCRASONS

DES BRINS D'HERBES QUI DEVIENNENT UNE OASIS

Ce paysage, qui ressemble à s'y méprendre à quelque forêt de palmiers, n'est autre que la photographie prise parmi les graviers d'un jardin, d'un groupe de plantes minuscules. L'épingle agrandie qui traverse cette page servira de point de comparaison pour les dimensions minuscules du paysage au milieu duquel on a fait figurer un homme qui aurait la taille... d'un œuf de fourmi.

Nous connaissons et admirons tous le Lilliput de Gulliver. A côté de cette fiction, il est curieux d'en essayer une autre, dans laquelle cette fois nous rencontrerons une grande part de vérité, en imaginant, évoluant dans la nature, un homme réduit aux minuscules dimensions d'un insecte.

SUBITEMENT transporté dans ce monde nouveau, — et les quelques photographies reproduites ici, récoltées au hasard aideront à le faire entrevoir, — notre homme ne sera peut-être pas trop dérouté, du moins s'il se borne à la simple contemplation des paysages. Il est même facile d'estimer qu'il sera plutôt émerveillé à chaque pas; ceux-ci, par exemple, deviendront plutôt laborieux, car la marche doit être fort pénible sur un sol qui n'offrira plus de parties plates mais, au contraire, se hérissera constamment d'un chaos d'accidents.

Effectivement, ce qui pour nous, humains, constitue un sol bien uni, une allée de menu gravier soigneusement ratissée, ou bien une plage de sable fin, toutes ces surfaces sont devenues, à l'échelle de notre héros, des semis d'énormes roches, soit anguleuses, soit arrondies, amoncelées les unes contre les autres; ou bien encore ce sera une infinie étendue, terrible désert de fragments aigus se dressant en tous sens.

Il est bien probable que notre petit voyageur en aura promptement assez dès qu'il aura parcouru ce qui, pour nous, équivaut à quelques décimètres! Mais heureusement il ne tardera pas non plus à rencontrer pour se reposer de nombreuses oasis bienfaisantes. Là, encore, ce sera une série de paysages superbes.

UN CHANTIER FANTASTIQUE FORMÉ... D'AIGUILLES DE PINS

Au pied des pins, le sol est recouvert par les aiguilles tombées des branches. Cet enchevêtrement de tiges rigides, reposant sur le sable, donne lieu à ce curieux paysage, ressemblant à quelque chantier prodigieux.

Son point de départ avait été, pour le suivre à la loupe plus facilement, quelque endroit bien découvert et bien net, en un mot une allée soigneusement entretenue et ratissée!... Mais dans ce milieu, de ravissants décors vont s'offrir à la vue du minuscule touriste. Examinez de près le sable de cette allée et vous verrez qu'en vérité il est enrichi d'une réunion de bosquets et d'oasis. Perdue dans les graviers, une végétation nourrie surgit de toute part, et nous pourrons nous apercevoir qu'elle réservera à son admirateur des paysages qui ne le cèdent en rien aux nôtres par la grâce et la disposition.

Qui ne croirait en effet se trouver dans une forêt de palmiers en présence des végétaux puissants représentés en tête de cet article!

Et cette forêt vierge dont les arbres étranges, couronnés de vastes fleurs, offrent un abri sérieux où ce voyageur exténué se reposera sans doute avec satisfaction.

Si la nature est si riche dans le domaine rocheux, elle devient alors incomparable dans le monde végétal, et la fantastique forêt vierge qui s'étend sur le sol entier ferait peut-être regretter à son contemplateur de revenir à la taille du commun des mortels.

DES CATACLYSMES... SOUS NOS SEMELLES

Ces derniers, pour les infiniment petits, doivent être rangés certainement, en compagnie des animaux, parmi les grandes puissances destructrices. Chaque pas des êtres vivants est une scène de destruction, un cataclysme dont le récit des grands cylones et des tremblements de terre qui cependant nous semblent terrifiants ne sont que de pâles images! Un peintre lilliputien, attelé à quelque motif séduisant, dans ces pittoresques endroits sauvages rivalisant avec ceux de Fontainebleau, risquerait fort de ne pouvoir achever sa toile!

UN COQUILLAGE QUI DEVIENT UN MONUMENT GRANDIOSE

Les coquilles restées intactes sur le sable se dressent les unes contre les autres pour produire d'étranges monuments ornés de puissantes sculptures. Ne dirait-on pas en effet que le fond de cette photographie est fait d'une vasque aux proportions gigantesques.

En le supposant lui-même à l'abri du danger, il verrait en plus des êtres vivants les agents naturels travailler constamment à démolir avec acharnement, à modifier le pays autour de lui. La moindre pluie provoque des ravinements, des entraînements de matériaux, qui nous échappent à nous, mais qui sont prodigieux dans le domaine ici envisagé : journellement ce sont des inondations, des phénomènes torrentiels, où l'on voit des flots impétueux charrier avec fracas des monceaux de rochers, et d'énormes troncs...

Nous qui nous plaignons si énergique-

UNE FORÊT VIERGE INVISIBLE A NOS YEUX

Petites herbes, plantes et fleurettes constituent des forêts touffues ombrageant les aspérités du sol. Dans ce monde, les aspects de a nature sont d'une richesse inouïe.

ment des vicissitudes terrestres, quelles seraient nos récriminations devant ce monde de cataclysmes perpétuels. Aussi notre petit habitant n'aurait-il pas le plaisir si profond de revenir vers ces lieux que l'on aime à retrouver, pour les souvenirs dont ils sont tout pleins.

Pour lui donc rien de stable, même s'il cherche à gagner une retraite plus sûre, comme celle qui lui est offerte par ce massif monument, puissamment sculpté, qui est constitué par de... fragiles coquilles. Plus que tout autre ce point sera voué à la destruction, et il trompera la sécurité de

PETITS GRAVIERS... MONTAGNES ÉNORMES

Dans le chaos de ces roches énormes qui sont les éléments du sol, c'est un dédale de gorges sauvages et d'étroits défilés. Le sou agrandi, au milieu de cette page, donne l'échelle.

celui qui y aura cherché asile, attiré d'autre part par le besoin d'admirer de près une telle merveille. Cette promenade, ces péripéties et, sans doute aussi, ces émotions auront épuisé notre voyageur. Poussé alors par une soif intense, il cherchera en quelque coin une eau limpide pour se désaltérer. Mais, alors, il va se trouver en présence de phénomènes prodigieux, capables même de dérouter complètement ses conceptions. En effet, à cause de sa taille, de nombreux faits physiques absolument insignifiants pour notre stature et nos mouvements vont prendre

une importance capitale ici. Ainsi, pour nous, le liquide qu'est l'eau se présente sous la forme d'une nappe unie, remplissant les moindres dépressions et les vases où elle se trouve concentrée. En général, ce que nous y jetons s'enfonce, nous-mêmes venons à couler si, par malheur, quelque faux pas nous précipite sur cette nappe, qui se referme aussitôt après la gerbe causée par la chute.

Dans le cas envisagé, toutes ces notions vont être complètement en déroute et le voyageur altéré rencontrera l'eau sous formes de *globes* énormes, étincelant au soleil. Si le hasard de sa route, ou le raisonnement l'ont amené sur une feuille de chou, cette plaine immense et accidentée de nombreuses ondulations, lui apparaîtra comme une agglomération prodigieuse de ces demi-sphères brillantes : les gouttes de rosée. Pourra-t-il s'approcher d'une quantité de liquide plus considérable, — un lac immense! — concentrée dans le creux d'une feuille, par exemple, là encore, il constatera que décidément l'eau n'est pas une surface unie remplissant comme une plaque de verre la dépression considérée. C'est qu'en effet, grâce aux propriétés physiques, connues sous le nom de capillarités, l'eau ne vient pas se terminer normalement suivant le plan de surface contre les flancs de la dépression ou du récipient qui la contient : le bord de la nappe se courbe de façon insignifiante, comparativement à notre taille, mais dans des proportions énormes en face de celle du lilliputien. Pour ce dernier donc, tantôt le liquide se présentera comme des globes isolés, tantôt sous l'aspect d'une surface courbe sur ses bords. Au bord de quelque singulier lac, il viendra rêver!

TEMPÊTE OU POUSSIÈRE...
L'impitoyable poussière qui se répand partout dans nos appartements, est un monde à elle seule et engendre des paysages d'un pittoresque étrange.

L'eau réservera de nombreuses surprises et de graves inconvénients à notre lilliputien. S'il n'est facilement mouillé par elle ou s'il lui est difficile de s'y noyer, il en sera la proie dans les circonstances où elle se précipite, roule et bouleverse des pentes tout entières du terrain environnant.

Ces déboires ne sont pas les seuls à envisager dans un tel domaine. Au moins sous quelque abri momentanément sûr, va-t-il pouvoir s'installer confortablement et se réconforter à la bienfaisante chaleur du feu? Hélas non, car il se trouvera en présence d'obstacles insurmontables. Il ne saurait par exemple se servir de la chaleur concentrée du soleil pour allumer des matériaux combustibles, car eu égard à sa taille, les moyens dont il disposerait ne seraient pas capables de concentrer un rayonnement assez intense, sur une masse suffisante de matière : celle-ci s'échaufferait à peine pour perdre au fur et à mesure le calorique

DÔMES OU GOUTTES DE ROSÉE...
Des demi-sphères étincelantes et élastiques, tel est l'aspect prodigieux sous lequel notre lilliputien connaîtrait le liquide que nous appelons l'eau.

reçu. Des allumettes? Mais à cette échelle le phénomène du frottement et la quantité de matière en jeu seraient également trop peu considérables pour engendrer le feu!

Et plus l'être serait petit, plus il s'apercevrait de la différence réelle entre son monde et le nôtre. Même les paysages grâce auxquels l'analogie semblait se poursuivre disparaîtraient à leur tour pour faire place à des choses plus imprévues.

LE PROFIL D'UNE LAME DE COUTEAU
Ne croirait-on pas contempler une magnifique chaîne de montagnes? Un être minuscule ne concevrait pas autrement la nature du tranchant d'une lame coupante.

Dans les tableaux précédents, nous voyions un individu seulement très petit, — un millimètre de haut, par exemple, — évoluant au milieu des choses que nous-mêmes sommes capables de discerner nettement. Mais s'il est bien plus petit, d'une fraction infime de millimètre cette fois, il sera frappé par des aspects que nos dernières gravures essaieront de faire comprendre. Parmi ces paysages les plus extraordinaires peut-être, il faudra ranger la poussière, celle qui fait notre désespoir et se loge partout sur les meubles dans les appartements. Composée de débris de toutes sortes elle produit, par cette association, de fantastiques silhouettes, d'une grande richesse de formes; au milieu, la marche du promeneur serait singulièrement laborieuse. Et les dangers qu'il court par la chute constante de ces nombreux matériaux énormes qui, non contents de hérisser le sol, voltigent en tous sens dans l'air!...

Ramené à une telle échelle, si notre homme se trouvait inopinément en présence du tranchant si acéré d'une lame de couteau, il croirait contempler une prodigieuse chaîne de montagnes et, pour lui, la pointe d'une épingle ne saurait mieux se comparer qu'à la cime très accidentée d'une formidable montagne.

Ces quelques aperçus nous invitent à méditer sur le monde des tout petits.

Sans doute serait-il curieux de vivre au milieu de ces choses nouvelles pour nous, déjà blasés de bien des merveilles dont la Nature est si riche. Un monde merveilleux est là sous nos pas, et sans pitié pour eux nous écrasons à chaque pas des sites que bien des artistes voudraient peindre peut-être!

LUCIEN RUDAUX.

LE PIC... DE L'ÉPINGLE

Ce sommet n'est autre que l'extrémité d'une épingle, dont la pointe, qui pourtant nous semble si acérée, est prodigieusement grossière et ornée d'aspérités.

A LA RECHERCHE DU CŒUR DE PERVENCHE

Et sur deux genêts d'Espagne que mit à leur disposition le roi Moutonnet, le prince et son écuyer partirent sans que Pervenche leur eût fait un signe d'adieu. (Page 658, col. 2.)

L'OISEAU VERT (*Suite*) [1]

GRANDE NOUVELLE INÉDITE

par Jules Claretie, de l'Académie Française [2]

Illustrations de MACCHIATI

— Point du tout, docteur, point du tout. L'Oiseau Vert n'est pas pour rien un oiseau miraculeux et capable aussi de faire des miracles. C'est un chirurgien comme on n'en voit point. Il peut trancher notre chair sans qu'on le sente et nous voler une partie de nous-même sans que nous nous en apercevions. Pas de douleur, pas de surprise même. Le bec coupe, taille, incise, — les griffes fouillent la poitrine, arrachent le cœur, — puis, plus adroit que tous vos chirurgiens réunis, l'Oiseau Vert

(1) RÉSUMÉ DU PRÉCÉDENT NUMÉRO (*Je sais tout n° 70*)

Le roi Moutonnet a une fille qui, après s'être montrée bonne et compatissante, se révèle cruelle et indifférente. La surprise du bon roi est si grande qu'il assemble les médecins du palais auxquels il fait part de sa peine. Le Dr Pharnace, stupéfait, découvre en auscultant la princesse Pervenche, que celle-ci n'a pas de cœur. *Les médecins essaient de savoir comment et à quelle époque la princesse a pu perdre son cœur. L'un d'eux va voir une ancienne servante du palais qui passait pour sorcière et qui lui apprend que si la princesse Pervenche n'a plus de cœur, c'est la faute, c'est le crime de* l'Oiseau Vert. *La vieille raconte ce drame étrange...*

ferme la plaie, recoud la chair, et, — expliquez si vous pouvez son art merveilleux, — il s'en va en ne laissant sur la poitrine de celle qui fut sa victime, pas la moindre trace de l'étrange opération chirurgicale que le sujet (c'est bien sujet que vous appelez le client opéré?) que le sujet, dis-je, docteur, a subi!

— Et alors, interrogea Arminius devenu pâle et qui sentait passer sur sa peau le hérissement de la chair de poule, la princesse, notre bien-aimée princesse Pervenche a subi de la part de l'Oiseau Vert cette épouvantable opération?

— Parfaitement, docteur. La pauvre enfant, au printemps de ses jours et de l'année, était endormie, après une promenade fatigante, dans un kiosque ouvert de tous côtés et enguirlandé de roses, au centre des jardins du palais, — à l'endroit même où chaque jour elle venait apporter des graines aux oiseaux de sa volière et du pain aux carpes du bassin, — des carpes centenaires, mes contemporaines... Le premier soleil, l'air doux et chaud à la fois avaient un peu grisé Son Altesse et Elle reposait souriante, rêvant peut-être à quelque prince bleu. Ce ne fut pas le Prince Bleu qui vint, mais l'Oiseau Vert. Il planait, là-haut, volant en rond comme un vautour, et cherchant sur la terre de Bonhomie la proie annuelle qu'il avait hâte de fouiller de son bec.

— Le sujet.

— Justement, docteur, le sujet. Il aperçut la jolie fille blonde, fondit sur elle, écarta le corsage et, sans que la pauvre Pervenche endormie sentît la moindre douleur, il ouvrit, déchira la chair de la poitrine blanche, et remonta d'un vol rapide, ouvrant dans le ciel clair ses ailes vertes et emporta là-bas, — très loin, — le cœur, le bon petit cœur si doux, de la princesse.

— Et, au réveil, Son Altesse?

— Son Altesse ne s'aperçut pas qu'on l'avait si cruellement opérée. Pas une goutte de sang. Pervenche crut seulement avoir, en dormant, écarté son corsage. Elle se leva, s'essuya les yeux, regarda d'un air indifférent les carpes du bassin et les colibris de la volière et rentra au palais où le roi lui annonçant que la reine était un peu souffrante, elle répondit froidement, — ce qui surprit un peu Sa Majesté: « Bah! quelque migraine. Ce n'est rien. Cela passera! »

Le docteur Arminius était stupéfait. Il se demandait si la vieille Estaqua n'était pas folle. Pouvait-on croire à de telles impossibilités? Un autre que lui eût traité ces renseignements de calembredaines. Mais Arminius avait pour principe de ne rien nier et de tout étudier. Un point seulement lui semblait obscur dans ce récit de la vieille: comment Estaqua savait-elle que l'Oiseau Vert était venu voler le cœur de la princesse?

— C'est que je l'ai vu, dit la sorcière, de mes yeux vu. Je l'ai vu planer, se précipiter comme un aigle puis repartir, remonter droit comme une flèche. J'ai voulu crier. Ma voix s'arrêtait dans ma gorge. J'ai voulu courir. Mes pieds étaient scellés au sol. Je me croyais changée en statue. D'ailleurs cela fut si rapide, si rapide!... Terrible et prompt. L'Oiseau Vert avait presque aussitôt disparu qu'il s'était montré. Et peut-être était-ce le coup d'œil aigu, sinistre, qu'il m'avait jeté (car il m'avait aperçue derrière les roses), qui m'avait ainsi clouée à terre. Alors je me demandai si je devais aller révéler au roi, notre souverain bien-aimé, le malheur qui venait d'atteindre sa race. A quoi bon? Et puis il eût certainement traité de détraquée la pauvre vieille lingère qui avait assisté au rapt du cœur de Pervenche. « Hélas! me disais-je, Sa Majesté s'apercevra bien assez tôt que la princesse n'a plus de cœur. Laissons encore quelque répit et quelques illusions à ce père! » Et je gardai pour moi le secret que je me suis laissée aller à vous confier, docteur, parce que les lignes de votre main me disent que vous êtes un brave homme et que vous ne voulez que le bonheur de notre petite Pervenche.

— Comment donc! fit Arminius. J'y pense le jour, j'y pense la nuit. Le jour je n'en mange pas et la nuit je n'en dors point!

— Il faut dormir, docteur, dit la vieille Estaqua, si l'on veut avoir la santé pour faire les grandes choses qu'on a à accomplir!

— De grandes choses!

Rien n'était plus important et plus pressant pour le docteur Arminius que de chercher les moyens de rendre à Pervenche l'organe qu'elle avait perdu. Ce n'était point tâche facile. Comment arracher à l'Oiseau Vert ce qu'il avait pris? Et comment même trouver, dénicher, chasser l'Oiseau Vert?

Arminius se posait ces divers points d'interrogation tandis que trottinait sa mule qui le ramenait, non pas chez lui, mais au palais. Le docteur avait hâte de voir le roi. Sa Majesté tenait présentement un conseil de guerre, — non contre les

L'HÉRITIER DU ROYAUME DE CHIMÉRIE

Le prince Pimpondor descendit à l'hôtellerie du Faisan Truffé sous le nom de Jean Laridon, capitaine d'aventure. (Page 657, col. 1.)

voisins mais contre une inondation qui ravageait un proche royaume et menaçait la Bonhomie. Et le ministre des Travaux publics s'occupait de puissants barrages, l'eau étant aussi une forme de l'invasion. Arminius attendit et Sa Majesté le reçut bien vite après la séance, certain que l'homme de l'art venait lui parler de Pervenche.

Moutonnet faillit d'ailleurs tomber de son haut lorsque le médecin lui révéla le cas vraiment extraordinaire et stupéfiant de la princesse.

— Que me dites-vous là, docteur, et n'avez-vous pas rêvé?

Arminius expliqua nettement les raisons qui lui faisaient croire à la vérité des faits. Il est en ce monde mille choses inexpliquées dont la réalité n'est pas niable. Et la sorcière Estaqua n'avait point menti.

— Qu'on m'amène cette Estaqua! s'écria Sa Majesté lorsque le docteur eut achevé.

Et Estaqua, arrachée à sa bauge, un peu effrayée de se voir appréhendée au corps de par le roi, confirma, tout en tremblant, le récit qu'elle avait fait à Arminius.

Le pauvre roi se prenait la tête à deux mains. Etait-ce possible? On avait (crime évident de lèse-Majesté) ouvert la poitrine de la princesse et dérobé le cœur qui battait là. Et qui était cet ON? Un oiseau fantastique, nichant on ne savait où et, « volatile formidable », animé de toutes les mauvaises passions qui désolent l'espèce humaine: désir de vengeance, colères et haines.

— Eh bien! déclara le roi, il faut qu'on déniche cet Oiseau Vert et qu'on le tue. Il est d'adroits chasseurs au pays de Bonhomie. Je donnerai comme prime une fortune à celui qui, d'un coup d'arbalète ou d'arquebuse, abattra le voleur de cœurs!

Mais Estaqua répondit bien vite qu'il ne s'agissait pas de tuer l'Oiseau Vert mais d'arriver jusqu'à lui. Mort, le terrible oiseau ne pourrait révéler l'endroit où il avait caché le cœur de la princesse. Tandis que, prisonnier et soumis à un interrogatoire, il donnerait tous les renseignements désirables.

— Oui, parbleu oui, fit le roi Moutonnet. Et moi qui ai aboli la torture, je rétablirai au besoin pour ce maudit Oiseau Vert, le supplice de l'eau, du feu, du brodequin, tous les supplices, ah! mais!...

— Seulement, conclut sagement le docteur Arminius, il faut pour cela tenir l'Oiseau Vert en cage.

C'était, en effet, là le problème. La sorcière Estaqua, n'étant pas sorcière pour rien, donna sur le séjour de l'Oiseau Vert des renseignements utiles. Il perchait, ou plutôt logeait, dans un palais bâti sur la Roche Noire, au sommet d'un pic et ce château n'avait point de porte. On y pénétrait par d'étroites fenêtres, très hautes, percées dans la muraille épaisse, comme des ouvertures pour les pigeons dans les pigeonniers. Ce pic sinistre se dressait parmi des rochers escarpés, et des marais pestilentiels, peuplés de reptiles, défendaient, plus sûrement que des citadelles, l'approche des rocs.

— Il se trouvera bien pourtant dans mon royaume quelque mortel assez hardi pour traverser les marécages, escalader les rochers et assez adroit pour entrer dans le palais en se passant des portes.

Puis se tournant vers Estaqua,

— Je vais donner à mon argentier l'ordre de vous remettre un sac de ducats d'or!

Mais la sorcière :

— Je remercie Votre Majesté. Je n'ai nul besoin d'or ni d'argent. Je vis de l'air du temps, des mûres du chemin et de la bonté des passants. Je suis assez payée pour avoir enfin révélé un secret qui me pesait sur la poitrine et peut-être aurai-je servi à faire rendre son cœur à la princesse.

— En effet, dit le roi en réfléchissant, vous auriez bien pu parler plus tôt et je devrais vous faire emprisonner pour avoir tant tardé à desserrer les lèvres. Mais étant bon, je reste bon et roi de Bonhomie, je réserve toute mon énergie pour donner la chasse à l'Oiseau Vert. Allez, Estaqua!

Il lui tendit à baiser sa royale main; mais la sorcière s'écria en la voyant :

— Sire, montrez-moi, s'il vous plaît, votre auguste paume! Il me semble que j'y lis une bonne nouvelle. Un prince vaillant venant de l'Occident s'approche de votre capitale et vous apportera peut-être le salut de Son Altesse Pervenche!

— Ainsi soit-il, fit le roi.

Et, faisant appel à ses connaissances géographiques, il songea qu'à l'Occident se trouvait le royaume de Chimérie, peuplé de poètes et de rêveurs, et que ce devait être de là qu'arriverait le prince.

— Nous avons assez discuté récemment avec les Chimériens pour la délimitation de nos frontières! Viendrait-on me remercier d'avoir cédé trois villages et un ruisseau pour faire plaisir à ces chers voisins?

Ce n'était pas pour cela que le prince Pimpondor franchissait les frontières de Bonhomie. Il venait, — d'ailleurs incognito et suivi d'un seul gentilhomme écuyer portant en sautoir une guitare, — tenter de voir, sans être vu, la princesse Pervenche dont on lui avait parlé comme d'une beauté accomplie. Espérant n'être pas aperçu il chercherait à se trouver sur le passage de la fille du roi, à l'entrevoir à travers les arbres et les fleurs du jardin, et si la princesse était aussi belle qu'on le lui avait dit, il obtiendrait de son père vénéré la permission de demander au roi Moutonnet la main de Son Altesse Pervenche.

Le prince Pimpondor était un poète comme son écuyer guitariste Gargarin, mais c'était un poète en action. Il rêvait d'épopées à grands coups d'estoc et de taille comme Gargarin de sonnets à rimes riches. Le prince voulait agir, l'écuyer voulait chanter. Il faut un Homère à Achille. Le prince aimait l'amour, l'écuyer la musique des vers. Tous deux adoraient la gloire. Pimpondor joli, bien découplé, élégant, blond comme il convenait à son nom, fine moustache en croc comme il seyait à son visage. Gargarin, long, maigre, torse grêle, taille de guêpe sur des jambes de héron, grosse tignasse ébouriffée, comme on a coutume par expérience de se figurer les poètes errants.

Lorsque le couple arriva en la capitale de Bonhomie et que le prince descendit à l'hôtellerie du *Faisan Truffé* sous le nom de Jean Laridon, capitaine d'aventure, la police secrète du bon roi Moutonnet eut tôt fait de dépister le fils du souverain voisin et de mettre des espions à ses trousses. Le roi voulait savoir s'il ne s'agissait point de politique. On lui répondit, Gargarin ayant d'ailleurs parlé, que ce n'était ni un espion princier ni un ambassadeur qui venait en Bonhomie, mais un galant chevalier épris par ouï-dire de la princesse Pervenche et qui la voulait dévisager.

— Qu'à cela ne tienne, dit le bon roi, je recevrai volontiers en mon palais et sans façon le prince Pimpondor et même son écuyer, — et je ne soulèverai son masque et ne lui demanderai de renoncer à son incognito que s'il le veut bien.

L'hôtelier du *Faisan Truffé* fut donc très surpris de voir arriver un des personnages de la Maison Royale qui invita le capitaine Laridon et le guitariste Gargarin à se rendre à la cour. Un simple capitaine et un râcleur de guitare reçus au palais du roi! Sa Majesté voulait-elle donc faire de la popularité et tombait-elle « en démocratie »? Ce qui est certain c'est qu'Elle accueillit avec grande bienveillance et force cérémonies les deux étrangers de passage. Puis Elle les invita à déjeuner et le prince Pimpondor se trouva, comme par hasard, placé de façon à bien contempler la princesse Pervenche, le bon Moutonnet n'étant point hostile à l'idée de marier sa fille à l'héritier du trône de Chimérie.

Durant tout le repas, Pimpondor ne cessa d'admirer la jolie princesse. Elle avait tant de grâce en ses moindres mouvements, un tel charme était, du front si blanc aux pieds si petits, répandu sur toute sa personne que le prince en devint subitement amoureux. Et, lorsque le roi s'étan levé de table le cortège de Sa Majesté passa devant Pimpondor incliné, la démarche harmonieuse, le mouvement du cou de la princesse et le regard qu'elle jeta, — machinalement peut-être, — à ce jeune homme qui la saluait, allumèrent décidément au cœur du prince cette flamme subite que d'autres appellent le coup de foudre.

Si bien que Moutonnet étant allé prendre le frais et digérer sur la terrasse, Pimpondor s'adressa vivement à l'Introducteur des Ambassadeurs et lui déclara qu'il avait une communication importante à faire à Sa Majesté.

— Mais, capitaine, un chevalier errant n'aborde pas ainsi le souverain d'un royaume.

— Aussi bien pouvez-vous dire à Sa Majesté que le capitaine Laridon est le prince Pimpondor, héritier direct du royaume de Chimérie!

Et l'Introducteur des Ambassadeurs, fort ébahi, transmit la nouvelle au roi Moutonnet.

QUAND ON N'A PAS DE CŒUR, ON N'A PAS D'OREILLES

L'entretien ne fut pas long sur la terrasse entre le jeune prince et le bon roi.

— Sire, dit Pimpondor, j'avais ouï parler au pays de « Chimère » de la beauté de Son Altesse la princesse Pervenche, votre fille. Mais je ne me doutais pas que cette beauté fût si éclatante et soudainement, je vous l'avoue, elle m'a incendié le cœur. Nous allons très vite dans nos songes en royaume de Chimérie. J'ai l'honneur de vous demander de réaliser sur-le-champ le rêve subit que je viens de faire : accordez-moi la main de la princesse et mon auguste père sera heureux de vous remercier d'avoir fait le bonheur de son fils!

Le roi Moutonnet regardait le prince

qu'il trouvait un prince Charmant et, bien qu'un peu étonné de la promptitude de cet amour coup-de-tonnerre, il était flatté de la demande, sachant que le royaume de Chimérie était un pays vaste et prospère. Mais comme il était fort honnête homme, le bon monarque ne manqua pas de répondre que son consentement ne serait pas douteux si la princesse était conformée comme toutes les princesses et même comme la plus humble des paysannes. Mais ce père ne voulait tromper personne et aussi vivement que Pimpondor avait fait sa déclaration, aussi nettement Moutonnet révéla au prétendant ce qu'on pouvait reprocher à Pervenche. Elle n'était pas complète. Pouvait-on épouser une personne incomplète?

— C'est difficile, dit le prince. Mais que lui manque-t-il donc? Ce n'est ni la grâce, je l'ai admirée, ni l'esprit, je l'ai écoutée, ni la bonté...

— Ah! fit le roi. Nulle créature au monde n'est aussi bonne qu'elle. Mais elle est terriblement indifférente et je doute que vous réussissiez à vous en faire aimer, car elle n'a pas de cœur!

Et le roi conta alors tout au long l'incroyable et sinistre histoire de l'Oiseau Vert ravisseur annuel des cœurs féminins. A quoi le prince, qui avait écouté, émerveillé, intéressé comme par la lecture d'un roman, répondit :

— Eh bien! Sire, puisqu'il en est ainsi et que la princesse est incomplète, c'est à moi de la compléter. J'irai arracher à l'Oiseau Vert le cœur qu'il a dérobé et je me ferai aimer de la plus belle personne du monde redevenue la meilleure! J'aime les aventures. En voici une, par la sainte Chimère, notre patronne! Je vais aller à la conquête d'un trésor qui pour moi vaut toutes les mines d'or de la terre — et mon fidèle Gargarin mettra en verselets toute cette histoire!

— Et si vous réussissez, dit le roi, vous aurez la main de ma fille!

Avant de partir, Pimpondor voulut pourtant avoir avec la princesse un moment d'entretien. La reine, à qui Moutonnet avait révélé le rang et le désir de Pimpondor, présenta elle-même « le capitaine Laridon » à sa fille et le prince fut auprès de Pervenche le plus aimable et le plus galant possible. Mais la froideur de Pervenche égala pendant l'entrevue la bonne grâce du jeune homme. Elle regardait en souriant, voler un papillon qui — visiblement — l'intéressait plus que les propos de cet inconnu, quoique le papillon lui-même ne l'intéressât pas infiniment. Pimpondor eût pu même trouver assez impertinent l'inattention et l'indifférence de la princesse s'il n'eût été prévenu par le pauvre père, le bon roi. « Quand on n'a pas de cœur, on n'a pas d'oreilles. »

— Monseigneur, dit tout bas Gargarin, mis dans le secret, inutile de vous attarder ici à des madrigaux perdus. Allons tout de suite à la conquête du cœur volé. Laissons la princesse, et en route pour la Roche Noire et son château!

Et sur deux genêts d'Espagne que mit à leur disposition le roi Moutonnet, le prince et son écuyer partirent à l'aventure sans que Pervenche leur eût même fait un signe d'adieu.

Le roi, lui, appuyé au bras de la reine, suivit des yeux, du haut de sa chambre, les deux cavaliers jusqu'à ce qu'ils eussent détourné la rue lointaine d'où l'on ne pouvait plus rien voir même en se penchant au balcon du palais. Et il disait, son cœur de père battant bien fort :

— Ah! s'ils pouvaient me rapporter le cœur de ma fille!

Et la reine hochant la tête :

— Pourvu que l'Oiseau Vert ne l'ait pas dévoré!

Pimpondor et Gargarin chevauchèrent sur leurs genêts jusqu'au pied des hautes montagnes où se dressait, caché à tous les yeux, le château de l'Oiseau Vert. Arrivés là ils durent s'arrêter. Les mules les plus adroites à éviter les gouffres n'eussent pu grimper aux roches qu'il fallait gravir. Le prince confia les deux chevaux à un habitant du dernier village rencontré sur la route en le priant de les reconduire au palais de Bonhomie, puis, à pied, l'épée au côté, Pimpondor, tandis que guitare en main, Gargarin chantait des chansons, s'engagea bravement dans une gorge noire, que surplombaient des roches énormes, toutes prêtes à écraser les voyageurs et les passants. Mais y avait-il là des passants et jamais voyageurs se risquaient-ils en cette contrée?

Un désert. Un affreux désert de pierres. Des torrents non pas argentés comme l'eau des sources, mais couleur d'encre descendant comme de grands serpents noirs le long des roches et tombant dans les précipices avec un bruit d'enfer. Pas un sentier tracé pour y poser le pied, pas une fleurette ou un brin d'herbe pour reposer ses regards. Des ronces partout, hérissées comme des flèches, coupantes comme des coutelas,

LE CHATEAU DE LA ROCHE NOIRE

Ce pic sinistre se dressait parmi des rochers escarpés, et des marais pestilentiels défendaient plus sûrement que des citadelles, l'approche des rocs. (Page 656, col. 2.)

empoisonnées peut-être. Il fallait éviter leurs déchirures et leurs griffes, ne point glisser au bord des rochers, se garder de mettre le pied sur quelque reptile, — car les serpents foisonnaient, — monter, monter toujours car le pic où se dressait le château, la Roche Noire du castellan Vert était plus haut que les plus hautes montagnes, et Pimpondor et Gargarin commençaient à trouver que l'ascension était rude.

Et combien de jours et de nuits durerait ce voyage en hauteur? Les deux chercheurs de péril ne risquaient-ils point de mourir de faim et de soif en cette lugubre contrée rocheuse?

Gargarin, il est vrai, avait en une besace des vivres pour plusieurs jours et de l'hydromel pour les lèvres. Et puis il avait sa guitare. Les deux poètes montaient, montaient, bravaient les précipices et les ronces en disant des vers.

— Plus haut! Toujours plus haut! répétait Pimpondor. C'est le but de la poésie.

Et Gargarin, plus familier, répondait :

— On ne dira point que la princesse Pervenche n'a pas le cœur haut placé!

A la fin du jour ils avaient, en hauteur, fait plusieurs lieues de chemin et la nuit venue ils s'endormirent sur la roche dure par une nuit sans étoiles. Mais l'aurore venue, l'un et l'autre crurent rêver et le spectacle qu'ils eurent sous les yeux leur fit l'effet d'une hallucination. Au lieu de l'étroite voie de rochers, encaissés, étranglés comme une double hernie de pierre, un jardin suspendu semblait se dresser des deux côtés de la gorge et, au lieu de serpents, des lis, des touffes de lis, une immense quantité de lis, des lis innombrables avaient, formant une double nappe blanche, poussé sur les rochers depuis la veille. Où les serpents se tordaient ou fuyaient, les lis dressaient leurs tiges frêles. Toute cette blancheur embaumait. Et, tout à coup, parmi les blanches fleurs, de blanches visions apparurent, des formes exquises, des femmes à demi vêtues de blanc, blondes, souriantes, attirantes et qui chantaient :

> Pas plus loin! Ne va pas plus loin!
> Borne ici l'effort et la route...
> Plus loin, c'est le malheur sans doute.
> D'un cœur trompeur as-tu besoin?
> Pas plus loin! Ne va pas plus loin!

— Eh! Monseigneur, dit Gargarin, voilà un chœur qui vaut bien celui que subventionne à son Opéra Sa Majesté votre père.

Mais Pimpondor savait que derrière tous ces mirages et ces prodiges se cache le piège certain et il devinait qu'en substituant les jolies filles aux odieux reptiles l'Oiseau Vert, qui devait être averti de l'entreprise, essayait de séduire celui qu'on ne pouvait pas effrayer.

— Elles sont jolies, les chanteuses, répétait Gargarin.

— Des tentatrices, dit le prince.

Et, arrachant un des lis qui formaient ce décor de fleurs délicieuses, il se fit, ne pouvant se servir de son épée contre des femmes, une arme de la tige grêle et, du bout de ce lis épanoui, traçant dans l'espace un signe de croix, il marcha sur les créatures blotties dans les touffes de lis et soudain femmes et fleurs s'évanouirent comme se dissipe un nuage ou s'envole une fumée. Plus de fleurs! Les roches sombres et les ronces hostiles apparurent derrière ce mirage envolé!

— J'aime mieux ce danger-là, dit le prince.

— Et la princesse Pervenche, répondit Gargarin, nous saura peut-être gré quelque jour d'avoir écarté, dissipé, exorcisé l'autre! Il était tentant.

TU AS OSÉ FRAPPER : TU PEUX PASSER

Alors les deux fraternels chevaliers de l'impossible — Monseigneur l'écuyer étant un ami plus qu'un compagnon, — se remirent en marche. Il fallait encore monter, monter toujours, mettre le pied sur les rocs glissants et déjà cette montée était si haute qu'ils atteignaient presque les nuages lorsque, tout à coup, un bois profond, un bois très sombre se dressa devant eux comme un énorme buisson noir. Les arbres hérissaient leurs branches comme des chevelures géantes ou les tendaient comme des moignons. Et il était impossible de passer dans ce bois, épais comme une forêt vierge.

— Faisons-nous bûcherons, dit le prince.

Puis, tirant son épée, il marcha droit au bois sinistre pour s'y frayer un passage, et il donna de son fer un grand coup dans le tronc d'un hêtre énorme. Alors un cri de douleur s'éleva de tous ces arbres unis, serrés les uns contre les autres, et du tronc tailladé par l'épée, du sang coula, du sang qui forma bientôt un ruisseau.

Et Pimpondor entendit une voix qui disait :

— Passe! Tu as osé frapper : tu peux passer!

En même temps, comme un décor de théâtre qui se fût envolé vers les frises ou

enfoncé dans une trappe, le bois sombre disparaissait, et le ruisseau de sang continuait à couler aux pieds du prince qui le franchissait d'un bond et se trouvait, ainsi que Gargarin, en face du château de la Roche Noire, dressé là comme une terrible masse de pierre et dont les tourelles hautes se perdaient dans les nuages.

Pimpondor eut un léger battement de cœur en apercevant l'aire redoutable de l'Oiseau Vert. C'était donc là que la bête de proie vivait, dévorant sans doute ce qu'il arrachait aux corps humains! La sorcière Estaqua assurait bien que le monstre se contentait de garder, comme autant de pièces de collection, les cœurs qu'il avait volés en fouillant les poitrines. Mais les sorcières peuvent se tromper. Et si Estaqua n'avait pas dit vrai?

Elle disait vrai, du moins, lorsqu'elle décrivait le château lugubre, prison qui n'avait point de porte et où l'on ne pouvait pénétrer que par les hautes ouvertures inaccessibles. L'Oiseau Vert, lui, avait des ailes. Mais comment deux piétons, fussent-ils des héros et des poètes, pouvaient-ils parvenir jusqu'au sommet de ces tourelles et se glisser dans ces fenêtres qu'ils apercevaient toutes noires dans la pierre grise?

— Monseigneur, disait Gargarin, il nous faudrait aux pieds les ailes du dieu Mercure! Mais nous ne les avons pas!

— Nous avons nos dagues, Gargarin, mon ami, et en les enfonçant une à une dans la muraille, nous pouvons nous hisser jusqu'à ces fenêtres.

— Qui doivent avoir des grilles, du reste. Et quelle leçon de gymnastique!

— Ne discutons pas, agissons! répliqua le prince.

Il prit deux dagues et, les plantant l'une après l'autre dans les interstices des pierres, il se fit comme une série d'échelons, s'enlevant tour à tour, de dague en dague, le long de la muraille haute (fourmi humaine grimpant à un tronc d'arbre gigantesque et pétrifié). Il peinait beaucoup, le pauvre prince, suant et haletant en piquant ses dagues de pierre en pierre. Son épée le gênait, lui battait aux jambes; mais il ne voulait pas plus la quitter que Gargarin sa guitare, — Gargarin se faisant, lui aussi, des échelons avec ses poignards et, tout en soufflant, écoutant et rimant des vers.

— Par la sambleu, Monseigneur, c'est encore plus difficile à gravir que le Parnasse, — mais la montée est encore plus originale!

Ils étaient harassés, et plus d'une fois, en cette ascension périlleuse, ils eurent, l'un et l'autre, la tentation de renoncer à l'aventure et de redescendre comme ils étaient montés. Un moment même, Pimpondor, pris de vertige, crut qu'il allait se laisser tomber de là-haut sur le rocher et s'y briser les membres. Et c'eût été une fin comme une autre. Mais à cet instant précis, l'image de Pervenche lui passa devant les yeux. Il revit le sourire et les blonds cheveux de la princesse. Et soudain il reprit des forces et du courage et, hardiment, continua à monter. Enfin, après plus de deux heures d'efforts, il atteignit une des fenêtres là-haut ouvertes près des nuées, et il constata avec plaisir que, se fiant à la hauteur de ses tours, l'Oiseau Vert n'avait fait mettre aucun barreau à ces ouvertures.

— Hardi, Gargarin, nous n'aurons pas à scier de barres de fer!

— Béni soit Dieu, Monseigneur, car, par le divin Homère, je n'en pouvais plus! répondit l'écuyer.

L'ouverture que venait d'atteindre Pimpondor était à peine assez large pour le laisser passer. Mais le prince et Gargarin étaient, l'un et l'autre, assez minces et ils se glissèrent, en s'allongeant, par la fenêtre. Un moment, ils s'étaient demandé si l'ouverture ne donnait pas sur un gouffre et comment ils pourraient descendre au bas de la tour dont ils venaient de faire l'extraordinaire ascension. Mais, par bonheur, un étroit escalier tournant, un escalier de pierre, aboutissait à la fenêtre et, quoiqu'il n'eût pas de rampe et s'ouvrît sur le vide, les deux hommes pouvaient, avec d'infinies précautions, pénétrer par là dans le château.

L'épée et la guitare les gênaient bien un peu sur les marches étroites, mais on n'est pas adroit pour rien. Et il était encore plus aisé de descendre que de monter.

Cet escalier aboutissait à une immense salle de gardes qui, lorsque le prince et son écuyer y atteignirent était parfaitement solitaire. Aucun ornement sur les murailles. Seulement au-dessus du manteau de la vaste cheminée, un écusson portant les armoiries polychromes du castellan : un immense oiseau vert aux grandes ailes éployées sur champ de gueules.

— Et personne pour nous recevoir! dit le prince railleur. Le châtelain n'est point poli.

Alors Gargarin se mit à chanter en râclant de la guitare et soudain les portes

s'ouvrirent et des êtres effarés, — de petits nains, d'étranges gnomes, têtes énormes sur des corps grêles et tordus — apparurent sur le seuil, poussant des cris d'effroi et se sauvant bien vite après avoir aperçu les visiteurs.

— Le châtelain n'est point poli et ses valets ne sont pas braves, fit le prince.

Mais bientôt d'autres gens se montrèrent, des nains trapus, menaçants et bardés de fer. Ils entourèrent de leurs lances Pimpondor et Gargarin qui tirèrent vivement leur épée et au moment où peut-être le prince, serré de trop près, allait entamer quelque nain comme il avait tailladé le hêtre, un grand mouvement de respect et de crainte se fit parmi les gardes et, superbe, vert des pieds à la tête, coiffé de vert, un collier d'émeraudes au cou, drapé dans un manteau vert brodé de guirlandes d'or vert plus clair, l'Oiseau Vert se montra sur le seuil et ses yeux noirs ardents se fixèrent, étonnés à la fois et menaçants, sur le prince et son écuyer.

— Gargarin, dit Pimpondor, voilà le voleur de cœurs ou je ne suis qu'une bête!

— Monseigneur, répliqua l'écuyer, il n'y a de bête ici que l'Oiseau Vert!

Il était très beau, cet Oiseau Vert et son plumage semblait fait de velours et de soie. Des reflets de joyaux avivaient ses ailes. Il avait, comme au col, des émeraudes aux pieds. C'était comme une joaillerie vivante. Seul son bec coupant, très allongé, lui donnait un aspect féroce et aussi un gros rubis qui, attaché sur son plumage à la place même de son cœur, faisait là l'effet d'une grosse goutte de sang. Et Pimpondor ne pouvait s'empêcher de songer avec colère et comme avec jalousie que ce bec avait, — terrible baiser, — fouillé le corps, ouvert le sein de la jolie princesse Pervenche.

Les deux compagnons attendaient ce qu'allait dire et ce qu'allait faire l'Oiseau Vert, et ils se tenaient sur la défensive lorsque le castellan s'avança et, ouvrant le bec, le bec fouilleur, le bec tragique, leur dit d'une voix qui n'avait rien de l'accent du perroquet et qui, au contraire, gardait le timbre d'une voix humaine:

— Rendez grâce à votre audace heureuse. J'ai juré que tout mortel qui parviendrait, par impossible, à entrer chez moi, serait préservé du supplice pour cause de courage. Et je suis de ceux qui tiennent leurs serments. On ne touchera pas à un cheveu de votre tête. Mais que venez-vous chercher ici?

— Le cœur d'une princesse que j'aime, répondit fièrement Pimpondor, et je ne quitterai pas ce château que vous ne me l'ayez rendu!

Les nains trapus, armés jusqu'aux dents, firent d'instinct un mouvement pour se précipiter sur l'insolent qui parlait ainsi. Mais l'Oiseau Vert les arrêta d'un geste de ses ailes et sa voix ironique dit alors :

— Réjouis-toi de ne point rester ici dans quelque oubliette et ne commande pas où tu dois obéir. Mais tu es de vaillant esprit et de bonne mine. Je consens à te rendre le cœur de ta princesse à deux conditions: la première, c'est que, parmi tous les cœurs que j'ai ravis à tant de gens, hommes ou femmes, tu devineras celui qui appartint à celle que tu cherches; la seconde, c'est que, si tu devines, — ce qui est difficile, — tu consentiras à me guider toi-même vers la femme à qui tu rendras son cœur, si tu le lui rends. Car, après avoir vu un mortel intrépide, qui est toi, il me plairait de voir de près une créature heureuse, qui sera elle. Quoique, en vérité, ajouta l'Oiseau Vert, avec une expression mélancolique dont Pimpondor fut tout surpris, on ne soit heureux vraiment que lorsqu'on n'a point de cœur.

Et le prince attachait invinciblement ses yeux sur la tache sanglante que faisait le gros rubis sur le plumage vert.

Les nains, d'humeur évidemment féroce, paraissaient tout surpris de la mansuétude inattendue de leur maître. L'idée qu'un étranger avait pu pénétrer dans le château sans être immédiatement égorgé déconcertait tous leurs raisonnements. Mais l'Oiseau Vert avait prononcé : il fallait obéir. Et ils furent bien plus stupéfaits encore lorsque le castellan invita le prince et son écuyer d'abord à prendre part à une collation, puis à visiter en détail le château tout entier.

Durant le léger repas, l'Oiseau Vert avait d'ailleurs interrogé Pimpondor sur ses amours et comme le prince lui racontait comment lui était venue sa passion pour Pervenche, l'Oiseau Vert hochait la tête, ouvrait le bec puis le refermait sans rien dire, mais à la fin il déclara :

— La princesse Pervenche est bien jolie, et je comprends qu'on l'aime. Telle qu'elle est, elle ne souffre ni ne s'inquiète de rien. Mais qui sait si elle ne souffrirait point, si, par hasard, on lui rendait son cœur.

— Monseigneur, disait tout bas à son maître le guitariste Gargarin en écoutant un tel langage, savez-vous bien qu'il est

L'OISEAU VERT

Il était très beau, cet Oiseau Vert et son plumage semblait fait de velours et de soie. Des reflets de joyaux avivaient ses ailes. Il avait, comme au col, des émeraudes aux pieds. C'était comme une joaillerie vivante. (Page 662, col. 1.)

surprenant de rencontrer un philosophe, là où l'on s'attendait à trouver un oiseau de proie? Il est moins féroce qu'on ne le disait, l'Oiseau Vert. Ou peut-être veut-il à la fin nous arracher le cœur, comme en Transylvanie on le fait aux vampires!

— Nous verrons bien, Gargarin, mon ami.

En attendant, la visite du château avait commencé et, précédé de chambellans, tous plus hideux les uns que les autres, bossus, tordus, cagneux, sinistres, l'Oiseau Vert guidait ses assaillants devenus ses hôtes à travers les salles toutes tendues de vert, où il entassait des armes rares et des meubles de prix. Tout le luxe de la demeure témoignait d'un goût remarquable. L'Oiseau Vert était un collectionneur parfait. Mais la pièce la plus rare du palais, Pimpondor et Gargarin purent l'admirer bientôt. C'était l'espèce de vaste bibliothèque où sur des rayons de bois de senteur, l'Oiseau Vert avait réuni, enfermés en des coffrets de cristal cerclés d'argent, les cœurs des infortunés dont il avait, de son bec coupant, fouillé la poitrine.

Tous ces coffrets, rangés comme des livres rares, contenaient des cœurs humains, des cœurs de femmes surtout, arrachés à des êtres qui continuaient sur terre à vivre leur vie et qui cependant, l'Oiseau Vert les ayant visités comme un terrible incube et charcutés comme un boucher, manquaient de ce qui fait la vie.

Pas un de ces coffrets de verre ne portait de nom. Mais l'Oiseau Vert les avait rangés par catégories et des lettres d'or indiquaient les genres divers de ces cœurs conservés là.

Pimpondor, étonné et ému, lisait une à une les inscriptions diverses.

— *Conquérants.*

— *Séducteurs.*

— *Avares.*

— *Ambitieux.*

Toutes les catégories de gens sans cœur.

Et comme un amateur d'ouvrages introuvables, l'Oiseau Vert expliquait comment il avait conçu le rangement de sa bibliothèque. « Les plus fréquents, ce sont les cœurs de conquérants. Ils n'ont pas de cœur et font tuer les gens par milliers. Quand on parle de nations écrasées, de peuples annexés, de malheureux exilés, ils n'éprouvent aucun sentiment de pitié. Et comment en serait-il autrement? Leurs cœurs sont ici dans ces coffrets. Rien ne bat plus dans leurs poitrines. »

— Ils sont bien heureux! répétait, comme un refrain, l'Oiseau Vert.

Heureux aussi, les Don Juan de hasard qui font le désespoir des amoureuses, sourient, séduisent et passent. Heureux les égoïstes et les vieillards. « Ces cœurs desséchés ce sont les leurs! » disait l'Oiseau Vert.

Parfois il prenait sur le rayon un des coffrets de cristal, l'élevait vers la lumière et le montrait au prince comme une curiosité historique.

— C'est le cœur d'un homme à qui l'on a élevé des statues parce qu'il a fait massacrer deux générations de ses contemporains. La statue est de marbre. Le cœur est aussi dur. Une pièce rare!

Et Pimpondor regardait tous ces cœurs comme il eût examiné les pièces d'un Musée. Mais il lui tardait de voir les cœurs de femmes et de savoir s'il allait deviner celui de tous ces cœurs qui était le cœur de la princesse.

L'Oiseau Vert tira d'un coup d'aile, un rideau de velours qui cachait une haute vitrine et, cette fois, Pimpondor lut au fronton de cette sorte de bibliothèque : *Cœurs Féminins.*

(La fin au prochain numéro.)

JULES CLARETIE,
de l'Académie française.

M. PAUL HEYSE, le plus fécond des écrivains allemands, auquel le prix Nobel (littérature) pour 1911 a été décerné. Il est âgé de 80 ans. Sa première œuvre date de 1854.

LE MONUMENT A GÉRARD DE NERVAL, rendu le 4 novembre au comité qui a pris l'initiative de cet hommage à l'auteur d'*Aurélia;* sculpteur : Jules Desbois.

M. V. CYRIL, lauréat du prix de 1.000 fr. des « 45 » qui va publier, avec son frère, un nouveau roman : *La Merveilleuse Aventure.*

Cl. Gerschell.

M. EMILE OLLIVIER, dont le livre *Philosophie d'une guerre (1870)* soulèvera beaucoup de polémiques.

M. LOUIS BATTIFOL, qui vient d'écrire une étude historique *Le roi Louis XIII à vingt ans,* qui ne lui vaut que des éloges.

M. GEORGES PRICE, auteur d'un recueil de curieuses nouvelles paraissant sous ce titre : *la Rançon du sommeil.*

M. DOMINIQUE DURANDY, dont le nouveau volume, l'*Ane de Gorbio,* nous apporte de jolies visions du Midi.

BEYERLEIN, l'auteur de la *Retraite,* dont la traduction française par M. Rémon paraît dans *Idéal-Bibliothèque.*

M. GASTON MOCH qui publie une *Histoire de l'arbitrage permanent,* appelée à réjouir le parti, déjà puissant, des pacifistes.

M^lle TERMIER, dont le premier recueil de vers, *Derniers refuges,* révèle, de l'avis unanime, une admirable inspiration. Cl. Femina.

M^me ANDRÉE CORTHYS, qui ajoute à ses charmants ouvrages : *le Pauvre amour de dona Balbine.* Cl. Boissonnas et Taponier.

M^lle EMILIE FEILLET, que nos lecteurs connaissent déjà et dont on édite *les Grappes noires,* poèmes mélancoliques et profonds.

M. A. DE ROCHETAL, notre collaborateur, l'auteur de *la Graphologie à la portée de tous,* qui justifie admirablement son titre.

AUTRES LIVRES NOUVEAUX. — *Après l'abandon de la Revanche* (Juliette Adam); *le Rail du Sauveur* (Paul Adam); *la Chaîne des Dames* (Maurice Montégut); *Malencontre* (Guy Chantepleure); *la Robe de laine* (Henry Bordeaux); *Par aventure* (Léon Lafage); *Chacune son rêve* (Daniel Lesueur); *l'Insermenté* (A. Rosne); *l'Epreuve du feu* (Jacques Morian; *les Bains de Phalère* (Louis Bertrand); *le Cinquième Evangile* (Hans Ryner); *Estelle* (comtesse F. de Baillehache; *Hellas, la Grèce antique* (Noël Aymès); *la Petite Gratienne* (Yvonne Durand); *Au Vent de la vie* (J. d'Or Sinclair); *De Goupil à Margot* (A. Pergaud); *Nono* (G. Roupnel); *la Jeune fille dans la Littérature française;* (Jules Bertaut); *la Jeunesse dorée sous Louis-Philippe* (L. Séché); *les Chroniques du château de Compiègne* (P. Quantin-Bauchart); *Souvenirs d'enfance et de régiment (1831-71)* (comte de Comminges); *Troisvilles, d'Artagnan et les trois Mousquetaires* (de Jaurgain). — POÈMES : *le Jardin fermé* (René Robine); *les Mains tendues* (Eli de Wissocq); *le Secret de Cybèle* (Adrienne Boglione); *les Chants du Nadir* (Sidi Kassem); *Chansons pour celle qui n'est pas venue* (Edouard Gazanion).

C'est à M. René Bardet qu'est revenu, cette année, le prix de poésie Sully-Prud'homme.

Féraud de St-Pol, le Hans du *Joueur de flûte*, de Louis Ganne, à l'Apollo. Cl. Bert.

Une scène du « Petit Dieu », gracieux conte galant, en 4 actes, de Louis Artus; principaux interprètes : Mlles Jeanne Rolly, Alice Nory, Goldstein; MM. G. Dubose, Gandéra et Cazalis. (Athénée, 9 octobre). A la ville, Mlle Rolly a épousé son camarade Dubosc le 15 novembre. Cl. Larcher.

Mme Yaworskaia (princesse Bariatinsky), dans le *Meilleur Moyen*, de MM. de Nion et de Buysieulx. (Th. Michel, 14 oct.) Cl. [illegible]

Une scène du « Marchand de Bonheur », pièce en 3 actes, de H. Kistemaeckers, où l'auteur montre qu'un bienfait est presque toujours perdu. Interprètes : Mmes Marcilly, Terka Lyon, Lantelme; MM. Lérand, Joffre, etc. (Vaudeville, 15 oct.). Cl. Bert.

Une scène de « César Birotteau », l'un des succès de la saison, pièce en 5 actes, tirée du roman de Balzac, par Émile Fabre, l'auteur de la *Rabouilleuse*. Jouée brillamment par MM. Gémier, Janvier, Lluis et Mmes Archimbaud et Fusier. (Th. Antoine, 7 oct.). Cl. Larcher.

Germain, applaudi dans *Chou blanc*, de MM. Grenet-Dancourt et B. Dieudonné. (Th. Nouveautés, 29 oct.) Dessin de De Losques.

Scène d' « Un Soir », pièce en trois actes, de G. Trarieux (Th. Odéon, 18 octobre). Cl. Larcher.

M. Vilbert, qui jusqu'ici applaudi au café-concert, a joué avec succès le rôle de *M. de Pourceaugnac* à l'Odéon (13 au 24 octobre). Cl. Larcher.

M. Pierre Wolff, faisant danser les principaux rôles de ses *Marionnettes*, 4 actes. (Th. Français, 26 oct.) Dessin de De Losques.

Une scène de l' « Aventurier », pièce en 4 actes, d'Alfred Capus, bien accueillie par la critique. Principaux interprètes : Mmes Dorziat J. Darcourt, E. Dux (à droite; MM. Guitry (à gauche); Jean Coquelin; Signoret. (Porte Saint-Martin, 4 novembre.) Cl. Larcher.

Une scène du « Million », vaudeville en 5 actes, de Georges Berr et Marcel Guillemaud. Bonne presse. Principaux interprètes : Mmes Bertiny, Yrven, Calvat, Danjou, Brasseur; MM. Lamy, Le Gallo, Ch. Hurteaux, Clément, etc. (Palais-Royal, 28 octobre). Cl. Bert.

ARSÈNE LUPIN AU CHATELET

Herlock Sholmes (H Houry) *Arsène Lupin (Jullien)* *Ganimard (Moricey)*

Le rendez-vous de chasse. *Maurice Leblanc.* *Ballet des Pierrots et Pierrettes.*

Arsène Lupin contre Herlock Sholmes : voilà, pour la deuxième fois, cette figure si familière aux lecteurs de *Je sais tout* transportée au théâtre. Le héros de Maurice Leblanc est à sa place partout, sur la scène comme dans le volume. MM. Victor Darlay et Henry de Gorsse ont tiré des aventures du célèbre gentleman cambrioleur une « pièce policière à grand spectacle » en 4 actes et 22 tableaux, qui fait les beaux soirs du Châtelet depuis le 28 octobre. Cl. Bert.

UNE SCÈNE DE « L'HOMME MYSTÉRIEUX », pièce en 3 actes, dans le genre sombre qui plaît au public, par A. de Lorde et A. Binet. Interprètes principaux : Mmes Albane, Mea, Maylianes; MM. Kemm, Charmeroy, Duard. (Th. Sarah-Bernhardt, 3 nov.)

MADAME JANE HADING, qui assure, avec M. Brulé, le succès du *Feu du voisin*, la charmante comédie en 2 actes de Francis de Croisset. (Th. Michel, 7 novembre).

M. HENRY BECQUE, dont la magistrale pièce des *Corbeaux*, si admirée, a été reprise à l'Odéon le 25 septembbre et applaudie. Cl. Reutlinger.

M. DE NOUSSANNE, qui a achevé les *Polichinelles* de Becque; texte primitif et pièce complétée ont été publiés consécutivement. Cl. Manuel.

BENJAMIN RABIER, le dessinateur humoriste connu et l'un des auteurs du *Château des Loufoques*. (Th. Cluny, 18 octob.) Cl. Manuel.

EMILE HERBEL, chansonnier et revuiste, qui a collaboré avec Benjamin Rabier à la comédie burlesque jouée à Cluny. Cl. Castela.

BIANA DUHAMEL, la créatrice de *Miss Helyett* et du *Petit Poucet*, morte le 26 octobre. Notre gravure la représente en Petit Poucet. Cl. Nadar.

« MISS TARTELETT », la pièce de G. Montignac, obtient tous les jeudis et tous les dimanches, aux « Matinées pour la Jeunesse » du Théâtre Femina, réouvertes le 27 octobre, un succès triomphal auprès des spectateurs, petits et grands, qui viennent applaudir l'exquise Mona Gondré, la jolie Maillet, la souple danseuse Emma Mauller et l'inimitable Henry Davin. Cliché Femina.

AUTRES PIÈCES NOUVELLES : *L'Enlèvement des Sabines*, 3 actes, par J. Lemaire et P. Schoulan (Nouveautés, 10 sept.); *L'Enfant du Mystère*, 3 actes, par MM. Alévy et Joullot (Palais-Royal, 22 sept.); *La Conquête d'Athènes*, 4 actes, par M. A. du Bois (Th. Sarah-Bernhardt, 11 octobre); *Les Plus beaux jours*, 3 actes, par M. Traversi et Mlle Darsenne (Odéon, 18 octobre); *Le Grand Écart*, 3 actes (Déjazet, 19 octobre).

L'AURORE DU SYNDICALISME

La troisième République a fait une brèche toujours grandissante dans « le vieux mur » de la loi de 1791 qui abolissait les corporations. C'est comme une forme nouvelle de celles-ci que ramène le syndicalisme qui se lève à l'horizon.

L'ARMÉE DU TRAVAIL

par Jacques Bertillon

Illustrations de René LELONG.

L'attention du monde entier est depuis longtemps attirée par l'importance que prennent chaque jour davantage les groupements ouvriers. L'article de notre collaborateur, plein de faits et de chiffres à la fois sincères et curieux, fixera les esprits sur cette question d'une brûlante actualité

« L'ANÉANTISSEMENT de toutes les espèces de corporations des citoyens de même profession est une des *bases fondamentales de la Constitution française.* »

Ce sont les révolutionnaires de 1791 qui ont solennellement proclamé ce prétendu principe.

Les révolutionnaires d'aujourd'hui proclameraient volontiers la proposition inverse.

Non seulement ceux de 1791 « anéantissaient » les corporations, mais ils « défendaient de les rétablir de fait, sous quelque prétexte et sous quelque forme que ce soit ». Bien au contraire, ceux d'aujourd'hui ne sont pas loin d'obliger tout le monde à faire partie d'un syndicat, et surtout à lui obéir aveuglé-

ment, complètement et immédiatement.

La loi des 14-17 juin 1791 contient d'autres défenses assez curieuses : les citoyens d'une même profession, les ouvriers d'un art quelconque, ne pourront, lorsqu'ils se trouveront ensemble, se nommer ni présidents, ni secrétaires, ni syndics...

Que cette loi est cruelle! Les plus âgés ne pourront pas aspirer à être présidents, ni les plus jeunes à être secrétaires! A notre époque, combien d'associations n'ont pas d'autre but que de satisfaire cette innocente ambition.

Mais voici qui est plus grave : le texte, dans la phrase suivante, montre à nu le vice fondamental de la loi... « Ils ne pourront prendre des délibérations ni former des règlements sur leurs *prétendus* intérêts communs ». Ils existent pourtant, ces intérêts communs! Ils existent pour les ouvriers comme pour les patrons. Ils ne sont pas forcément contraires à l'intérêt général de la nation, et lorsqu'ils sont bien compris, ils lui sont conformes.

UNE REVUE DE L'ARMÉE DES TRAVAILLEURS

L'homme étant un être essentiellement sociable, la loi de 1791, quoique renforcée par le code pénal, n'a jamais été complètement exécutée. Sans parler des Chambres de commerce, des Chambres de notaires, d'agents de change et autres qui ont été constituées au mépris de cette loi, combien d'associations amicales, de Sociétés de secours mutuels ou de coopératives avaient un caractère professionnel bien longtemps avant que la loi fût abrogée! Elle ne le fut pourtant que le 21 mars 1884. Quoique incomplètement observée, elle avait eu pour effet d'empêcher la création, en France, de ces prodigieuses *Trade unions* dont nous parlerons plus loin, et qui ont dirigé et assagi l'âme des ouvriers anglais.

Oui, certes, l'homme est un être sociable. Aussitôt que la loi de 1884 eut autorisé la création des syndicats professionnels, ils se multiplièrent rapidement.

Tout d'abord, pendant quatre ans, ce furent les patrons qui créèrent surtout des syndicats.

Les ouvriers ne tardèrent pas à suivre le mouvement; aujourd'hui leurs syndicats sont de beaucoup les plus nombreux. Pour abréger, nous ne citerons les chiffres que de cinq ans en cinq ans.

France. — *Nombre de syndicats industriels et commerciaux :*

	Patronaux	Ouvriers	Mixtes
1885	285	221	4
1890	1.004	1.006	97
1895	1.622	2.163	173
1900	2.157	2.685	170
1905	3.102	4.625	144
1908	3.965	5.524	170

On voit combien sont rares les syndicats mixtes, ceux où patrons et ouvriers siègent côte à côte; leurs intérêts étant, en réalité, solidaires, les syndicats mixtes devraient être très nombreux. Malheureusement la devise à l'ordre du jour est celle de l'âne : « Notre ennemi, c'est notre maître. »

Au contraire, les syndicats agricoles, — qui ne sont pas compris dans les chiffres ci-dessus, — sont presque tous mixtes. Il y en avait 39 en 1885. Voici leur progression pendant ces 20 dernières années en France :

				Membres
1890.	648	syndicats	comptant	234.234
1895.	1.188	—	—	403.261
1900.	2.069	—	—	512.794
1905.	3.116	—	—	659.953
1908.	4.423	—	—	771.452

Les syndicats agricoles répondent à un besoin tout spécial à la France, en raison de l'excessive division de la propriété. Ils corrigent une partie des inconvénients qui en résultent, en groupant les petits cultivateurs. Quand le groupe ainsi formé comprend un millier de paysans, il peut se suffire à lui-même. Mais il est rare qu'il en soit ainsi : le plus souvent un syndicat agricole réunit à peine une centaine d'adhérents. Dans ce cas, les syndicats forment des unions de syndicats qui constituent de véritables puissances. Il y a au total en France 68 de ces unions; elles comprennent l'immense majorité des syndicats agricoles, à savoir 4.111 et réunissent 470.497 cultivateurs. Les plus importantes de ces unions ont leur siège à Paris (2 unions groupant 1.410 syndicats et 41.032 cultivateurs), à Lyon (2 unions groupant 387 syndicats et 80.000 cultivateurs), dans l'Aude (2 unions groupant 33 syndicats et 58.101 cultivateurs). Notons encore celles de l'Hérault, de la Côte-d'Or et du Loiret.

Sur les 4.423 syndicats agricoles, il n'y en a que 312 qui restent indépendants. Ce sont de gros syndicats comprenant au total plus de 300.000 cultivateurs.

Les syndicats agricoles sont tout particu-

1791! UNE GRANDE DATE DANS L'HISTOIRE DES TRAVAILLEURS

Par une loi en date des 14-17 juin 1791, les hommes de la Révolution anéantissaient les « corporations » et défendaient même de les rétablir de fait sous quelque prétexte et sous quelque forme que ce soit.

lièrement invités par le législateur (lois du 11 juillet 1906, art. 6, — du 29 juin 1907, art. 9, — du 5 août 1908, art, 2) à poursuivre les fraudes en matière de conserves de fruits, de mouillage ou sucrage des vins, denrées alimentaires, engrais, etc.

Ils sont autorisés à constituer des caisses d'assurances mutuelles agricoles et jouissent, à cet égard, de quelques privilèges (loi du 4 juillet 1900).

On avait projeté de les autoriser à acheter pour les revendre ou les louer à leurs adhérents, les objets nécessaires à leur profession; mais on a craint d'en faire des commerçants sans comptabilité suffisante.

Les syndicats agricoles, quoique plus sages que les syndicats industriels, sont quelquefois sortis de leur rôle. L'un d'eux s'était même fait marchand de vêtements, et il a fallu un arrêt de la Cour d'appel pour lui prouver qu'il n'avait à s'occuper que d'agriculture.

Revenons aux syndicats industriels, et notamment aux syndicats ouvriers.

Ils ont mauvaise réputation. L'institution est pourtant excellente dans son principe. Les ouvriers d'une même profession ont des intérêts communs à défendre; le plus souvent ces intérêts sont conformes à ceux des patrons; quelquefois ils leur sont opposés, mais n'en sont pas moins dignes d'attention.

Voici le nombre des ouvriers syndiqués. Il paraît considérable au premier abord; quand on l'examine de plus près on est surpris de sa faiblesse.

France. — *Personnel des Syndicats :*

	Patronaux	Ouvriers	Mixtes
1890	93.411	139.692	14.096
1895	131.031	419.781	31.126
1900	158.300	491.647	28.519
1905	252.036	781.344	25.863
1908	331.475	957.102	34.388

Ces chiffres sont probablement exagérés, surtout en ce qui concerne les ouvriers. La plupart des syndicats, en effet, se composent de quelques individus très remuants, et d'une quantité d'autres plus ou moins indifférents, toujours absents, et dont l'existence même est problématique.

Même si on accepte ces chiffres tels quels, on trouve qu'ils ne représentent qu'une très faible fraction du monde ouvrier (excepté parmi les mineurs). C'est ce que montrent les chiffres suivants (classification officielle).

Sur 100 ouvriers exerçant les professions indiquées, combien sont membres d'un syndicat :

Industries textiles	14
— du vêtement	6
— du bois, du meuble	15
— des métaux	17
— des terres et des pierres	15
— du bâtiment	16
— du transport, commerce	24
— des mines	40
— des carrières	15

On voit que dans toutes les industries (excepté les mines et aussi les professions rassemblées sous le titre « transport, manutention, commerce ») il y a 85 ouvriers sur 100 qui ne sont pas syndiqués.

La chasse aux « renards »

Ainsi les chefs d'un syndicat sont élus à peine par 15 pour 100 de leurs camarades (en réalité par beaucoup moins); ils commandent à cent et sont obéis par mille.

Pourquoi sont-ils obéis? Par crainte des « démonstrations ». Par crainte aussi de la mise à l'index. Les malheureux qui ont encouru cette peine, sont plus misérables qu'un excommunié ne l'était au moyen âge. Ouvriers et patrons, tous les fuient pour n'être pas « boycottés » comme eux. Pour eux, plus d'ouvrage! Souvent ils savent à peine pourquoi ils sont rivés au « pilori corporatif ».

Ces terribles mises à l'index, qui condamnent le patron à la ruine, l'ouvrier à la faim, ont eu parfois des causes bien curieuses. Un industriel veut enlever à un concurrent sa clientèle. Inutile de s'efforcer de faire mieux que lui! Voici un moyen moins onéreux et plus sûr : sous main, il suscite une querelle entre ce confrère et un de ses ouvriers. Cette querelle, savamment envenimée, est portée devant le syndicat : celui-ci, naturellement, donne raison à l'ouvrier, et cloue son patron au « pilori corporatif ». Aussitôt tous ses ouvriers le quittent, pour n'être pas des « jaunes ». Voilà ses ateliers déserts, ses commandes impossibles; il n'a plus qu'à fermer ses ateliers. L'auteur de cette intrigue recueillera les clients de sa victime, et aussi ses ouvriers, et bientôt il achètera, au prix de la ferraille, son matériel. Les tribunaux, vengeurs de l'innocence, ont eu à intervenir dans de semblables histoires; ils ont toujours flétri le

VINGT-CINQ ANS DE SYNDICALISME EN FRANCE

• *Lorsque la loi de 1791 fut abrogée en 1884, les syndicats ouvriers professionnels se multiplièrent rapidement. Leur progression est indiquée par la proportion des types d'ouvriers qui figurent dans ce dessin symbolique : à droite, état des syndicats ouvriers en 1885; à gauche, leur importance en 1895; le deuxième personnage à gauche montre le nombre des syndicats en 1900, le [illegible] à droite représente les syndicats en 1905, et enfin l'ouvrier du milieu de la page fait voir, à la date de 1908, combien déjà les syndicats avaient pris de place dans la vie ouvrière.*

coupable et l'ont condamné à quelque indemnité dérisoire, tout à fait propre à allécher ceux qui voudraient imiter son ingénieuse fourberie.

Il y a pourtant moyen de se soustraire à la mise à l'index quand on le veut absolument. Le plus sûr procédé consiste à s'habiller en jaune le jour, en rouge le soir. Dernièrement, dans un établissement important, on s'aperçut que des tuyaux étaient crevés, mais les plombiers étaient en grève! On ne pouvait cependant pas se passer ni d'eau, ni de gaz. On trouva facilement des ouvriers en leur promettant le secret le plus rigoureux : ils entraient discrètement le matin par la petite porte, et partaient le soir de même. Sitôt sortis, ils couraient à la Bourse du travail, et, très exaltés, criaient plus fort que les autres : « Vive la grève à outrance! »

Voilà les vrais « renards », les malins, et non ceux qui se font assommer.

On voit par ces exemples, avec quelle rigoureuse discipline sont exécutés les ordres des syndicats.

Et de qui viennent ces ordres souverains? Des délégués plus ou moins réguliers d'une infime minorité! Le pis est que les uns et les autres, n'ayant rien, sont irresponsables des méfaits qu'ils peuvent commettre.

Ce qui fait surtout leur force, c'est que la plupart d'entre eux entrent dans une union de Syndicats. Il y a 186 de ces unions, elles groupent 3.637 syndicats ouvriers (sur les 5.524) et 764.508 membres (sur les 957.102). Ainsi 80 0/0 des ouvriers syndiqués sont affiliés à une union de syndicats.

Une grande partie d'entre eux sont en outre affiliés à la fameuse Confédération générale du travail. A combien d'hommes la C. G. T. commande-t-elle? On n'en donne pas le chiffre exact; on dit seulement qu'il est très supérieur à 300.000.

Un grand nombre de ces unions de syndicats siègent dans les Bourses du travail. Ces Bourses sont aujourd'hui au nombre de [illegible]42. Les deux plus anciennes furent [illegible]ées e[illegible] 1887, à Paris et à Nîmes; une troisième fut ouverte, l'année suivante, à Marseille. Der[illegible] 1900, on en a [illegible]ert environ 80. Les [illegible] [illegible]vai[illegible] [illegible]nt largement dans [illegible] ribu[illegible] elles en ont tiré, en [illegible] 805 fr., provenant tan[illegible] [illegible]épa[illegible]ements, à titre [illegible] annuelle. 2.667 syndicats ouvriers comprenant 434.387 adhérents (c'est-à-dire la moitié du nombre total des ouvriers syndiqués) y trouvent asile. Celle de Paris, la plus énorme de toutes, loge 237 syndicats comprenant un total de 136.362 membres.

Les syndicats à l'étranger

Ces chiffres paraissent faibles à côté de ceux que l'on trouve pour les autres grandes nations industrielles. Les comparaisons internationales sont, en pareille matière, particulièrement difficiles. En voici une que je trouve dans l'*Annuaire statistique de l'Allemagne*, et qui me paraît, après vérification, assez satisfaisante :

Organisations ouvrières en 1908

Elles comprennent :

	Membres
En Grande-Bretagne.	2.378.248
En Allemagne.	2.336.935
Aux Etats-Unis (évaluation). .	1.588.000
En France (colonies exclues). .	944.761

Ainsi, il y a deux fois plus de syndicalistes et même davantage en Allemagne et dans les pays anglais que nous n'en avons en France. Lorsqu'on examine le détail de ces chiffres, on s'explique assez bien cette différence. Les *Trade Unions* anglaises, par exemple, que l'on assimile ici (et avec raison) à nos syndicats, sont, en réalité, bien plus nombreuses, plus puissantes et plus sérieuses. Cela tient à notre loi de 1791, déjà nommée, qui, pendant un siècle, regarda l'*anéantissement* de toute société professionnelle « comme une des bases de la Constitution française ». Quoique mal observée, cette loi empêcha nos ouvriers de créer rien d'analogue.

Voici les chiffres qui concernent des pays qui sont de moindres puissances industrielles que les précédents :

	Membres
Autriche	482.279
Hongrie	102.054
Italie (évaluation) . .	350.000
Belgique	147.058
Suisse	113.800

Ici encore la proportion des ouvriers associés est manifestement plus élevée qu'en France.

Dans tous les pays, les syndicats ouvriers ont pris un développement extrêmement rapide depuis vingt ans.

LE SYNDICALISME DANS LE MON[illegible]

En matière de syndicalisme, la statistique rencontre de nombreuses difficultés à être rigoureusement exacte et à jour. On ne peut aujourd'hui se baser que sur une statistique d[illegible]ssée en 1908 et qui accuse à cette époque : 2.378.248 syndiqués pour l'Angleterre, 2.336.935 pour l'Allemagne, 1.588.000 pour les États-Unis, 944.761 pour la France (colonies exclues), 350.000 pour l'Italie.

ROUGES ET JAUNES

LES TRAVAILLEURS DU SOUS-SOL

Parmi les syndiqués français, les mineurs sont ceux qui ont adhéré en plus grand nombre à des syndicats. 40 0/0 d'entre eux, en effet, sont membres de ces derniers.

LES MÉTALLURGISTES

Les ouvriers des industries des métaux ne sont syndiqués que dans la proportion de 17 0/0.

Ainsi en Angleterre :

Iles Britanniques. — *Trade Unions*

	Nombre de Sociétés	Nombre de leurs membres
1892	— 1.216	1.502.358
1895	— 1.326	1.407.836
1900	— 1.272	1.905.116
1905	— 1.182	1.920.373
1908	— 1.165	2.378.248

A toutes ces époques les syndicalistes ont été recrutés surtout parmi les mineurs, les métallurgistes, les ouvriers des industries textiles, et enfin ceux du bâtiment. Les marins y sont, au contraire, réfractaires.

Nous avons des chiffres beaucoup plus anciens, mais moins complets; ils montrent le très rapide développement de ces sociétés. Elles se réunissent tous les ans en un Congrès où les deux tiers environ de leurs membres sont représentés par quelques centaines de délégués. En 1867, à Londres, ce petit parlement ouvrier était délégué par 154.610 syndicalistes, nombre qui s'élevait déjà à 593.618 en 1875. Il était de 1.155.448 en 1892, et enfin en 1908, il montait à 1.712.031.

Pour l'Allemagne, le développement des syndicats a été plus rapide encore.

Il n'existe [illegible] chiffres complets que depuis 1899.

Allemagne. — *Nombre de membres de Sociétés ouvrières.*

	Social-démocrates	Autres	Total
1891	[illegible]88.000	?	—
1895	[illegible].956	?	—
[illegible]	[illegible]6.4[illegible]	267.931	864.350
[illegible]	[illegible]72.7[illegible]	393.831	1.466.625
190[illegible]	[illegible]83[illegible]067	614.[illegible]11	2.447.570

LES OUVRIERS DE L'AMEUBLEMENT

Le pourcentage des ouvriers de l'ameublement faisant partie des syndicats est encore plus infime. 15 0/0 seulement d'entre eux figurent en effet parmi les membres des syndicats.

LES OUVRIERS DU BATIMENT

Il n'y a que 16 0/0 des ouvriers de ce corps de métier qui soient affiliés à des syndicats.

Les sociétés social-démocrates, agrégées à la fédération centrale, sont de beaucoup les plus nombreuses et les plus riches.

		Francs
En 1891,	leur revenu annuel montait à	1.470.000
En 1895,	— — —	3.820.000
En 1899,	— — —	9.700.000
En 1904,	— — —	25.400.000
En 1909,	— — —	62.300.000

Que ces chiffres grandissent vite! En 1908, le revenu *total* des syndicats ouvriers allemands montait à 69 millions de francs; il dépassait 73 millions en 1909 (dont 62 millions pour les seuls social-démocrates).

De même que les syndicats français ou anglais, les syndicats allemands se groupent presque tous en fédérations dont le nombre n'a guère varié depuis vingt ans; il est d'une soixantaine pour toute l'Allemagne.

Les ouvriers du bâtiment, puis les métallurgistes, et enfin ceux des industries du bois, sont les plus nombreux dans les syndicats. Au contraire, les mineurs et les ouvriers de l'industrie textile y sont rares.

La caisse des syndicats

En ce qui concerne la France, nous n'avons aucun renseignement financier sur les syndicats professionnels. Ils touchent des subventions mai[illegible]isent pas l'usage qu'ils en font.

Les étrangers sont mo[illegible]ns [illegible] J'ai sous les yeux les com[illegible] [illegible]taillés des cent principales *[illegible]ad[illegible]* [illegible]

anglaises (elles contiennent à elles seules 60 pour 100 des syndicalistes anglais). Que leur budget a rapidement grandi!

(*Millions de francs*)

	Recettes	Dépenses	Réserve
1892	37	36	41
1900	50	40	95
1908	68	79	127

Sur cette somme de 79 millions, 51 ont été consacrés à des secours de maladie, de chômage ou autres, et 15 millions à soutenir des grèves.

En ce qui concerne les pays allemands, nous avons des renseignements plus complets, car ils concernent, à peu de chose près, l'ensemble des syndicats.

Renseignements financiers concernant les sociétés ouvrières en 1908

(Millions de francs)

	Recettes	Dépenses	Réserve
Allemagne	69	59	61
Autriche	10	9	10
Hongrie	2	2	12

Et voici à quoi les dépenses sont consacrées (en milliers de francs) :

	Allemagne	Autriche	Hongrie
Secours de maladie, chômage, etc.	27.510	3.845	1.306
Grèves	8.420	1.525	—
Propagande, procès, imprimés, etc.	23.130	3.385	571

La propriété rend responsable

La France n'a donc pas le privilège des syndicats ouvriers. Ils existent dans tous les autres pays industriels, et ils y sont même plus nombreux et plus puissants qu'en France; leur développement est d'ailleurs de date presque aussi récente, et ne remonte guère au delà de vingt ans. Ils nous paraissent plus méthodiques, plus tenaces et moins violents; il semble bien que ce ne soit pas une illusion due à ce que nous les voyons de plus loin. Si les *Trade Unions* anglaises sont mieux dirigées que nos syndicats, c'est peut-être parce qu'elles ont derrière elles un long usage de la liberté; elles ont des biens au soleil (la possession des biens immeubles est interdite à nos syndicats), ce qui les rend sérieusement responsables de leurs faits et gestes.

Qu'on approuve ou non les syndicats, il faut reconnaître qu'ils sont visiblement une nécessité de la vie moderne. Il faut donc les accepter franchement et apprendre à vivre avec eux. Qu'on leur permette d'être propriétaires (c'est-à-dire *réellement* responsables de leurs actes) et ils comprendront tout de suite ce que coûte une sottise. Ils deviendront sages et prudents... presque conservateurs.

Et peut-être même voudront-ils se consacrer entièrement aux œuvres très utiles pour lesquelles ils ont été créés et qui sont de genre très varié. Un certain nombre de syndicats ouvriers ou patronaux les ont entreprises dès à présent.

La principale d'entre elles est le placement des ouvriers. Aucune n'est plus importante; beaucoup de patrons se plaignent de ne pas trouver d'ouvriers sérieux; beaucoup d'ouvriers se plaignent d'être sans travail; il faut à tout prix mettre les uns en rapport avec les autres.

Dr Jacques Bertillon.

LES OUVRIERS D.. .RANSPORTS

Enfin, — et la récente grève r.nd ce chiffre particulièrement intéressant, car les cheminots sont compris dans ce dernier, — 24 0/0 seulement des ouvriers des transports se soumettent aux ordres des syndicats

Ossian, au baron M. de Rothschild, gagnant du Prix du Conseil municipal (2.400 mètres, 100.000 francs), monté par Barat (9 octobre) sans grosse surcharge.

Le Prix Vermeille (2.400 mètres, 40.000 francs), couru à Longchamp le 2 octobre, et gagné par Basse Pointe, (O'Connor), devant La Française et Seigneurie II; la pouliche de M. E. de Saint-Alary racheta ainsi sa défaillance du Prix Amphitrite.

Orphée, qui a triomphé dans la course Reims-Paris (18 septembre) accomplissant le trajet à une vitesse moyenne, de 10 kilomètres 500 à l'heure.

L'Italien Franco Giongo, qui a battu facilement le favori français Failliot dans le Prix Ravaut, au Racing Club (23 octobre). Cette première performance l'a classé parmi les meilleurs champions.

Jacques Keyser, vainqueur, une fois de plus, du Prix Roosevelt (23 octobre), gagné par 400 mètres sur Lacombe, Fémeau et Amberger.

La Coupe des Voiturettes (18 septembre), disputée sur 466 kilomètres, est revenue en 5 h. 4 m. 50 s., à Zucarelli, qui, sans s'arrêter une seule fois, triompha aisément de Goux et de Chassaigne.

Le record de la côte de Gaillon a été battu le 2 octobre par Erlé, qui a couvert les 1,000 mètres en 23 sec. (soit à 157 kilom. à l'heure), battant le temps de Lee Guiness (25 secondes, en 1906).

La mort de Giuppone. — Le 16 septembre, alors qu'il s'entraînait une dernière fois pour la Coupe des Voiturettes, sur le Circuit de Boulogne-sur-mer, Giuppone, le fameux coureur de motocyclette et de voiturette, se tuait en voulant éviter un imprudent cycliste. Sa perte a été vivement ressentie.

LE MONOPLAN DES FRÈRES MORANE après la chute des deux aviateurs, alors qu'ils passaient au-dessus de Boissy-Saint-Léger (4 octobre), pour se rendre à Clermont-Ferrand. Grâce à la pré sence d'esprit de Léon, son frère Robert ne fut que peu touché, mais lui, devra attendre longtemps avant de pouvoir sortir.

WYNMALEN ET DUFOUR, qui ont accompli, les 16 et 17 octobre, le raid Paris-Bruxelles-Paris dans un temps total de 27 h. 50 m. 28 s. et, en déduisant les arrêts, de 11 h. 25 m. 28 s.

LEGAGNEUX ET MARTINET, aux mêmes dates, firent Paris-Bruxelles, en 5 h. 5 s. et durent s'arrêter à Saint-Quentin, au retour. Dans un nouvel essai (13 nov.), ils ne purent réussir que l'aller.

TABUTEAU, qui a battu, le 28 octobre, à Etampes, le record de distance et de durée en aéroplane, avec 465 kil. 720, en 6 h. 1 m. 35 s.

JOHNSTONE, l'aviateur americain, qui a battu le record du monde de la hauteur, avec 2 960 mètres, en 3 h. 1/4, au meeting de Belmont-Park, aux Etats-Unis. Le 17 novembre, Johnstone, en essayant le « looping the loop » en biplan, tombait de 200 mètres de hauteur et se tuait sur le coup. Il était le premier acrobate ayant bouclé la boucle en bicyclette.

Chavez — *Poillot* — *Cap. Madiot* — *Blanchard* — *Mente* — *Saglietti*

LE MARTY[illegible] DES AVIATEURS s'a[illegible]ge douloureusement. Pendant les deux derniers mois, six hommes de l'air on[illegible] [illegible]r précieuse existence l'audace des efforts qu'ils tentaient pour le bien commun. C'est Chavez, [illegible] la traversée des Alpes, qui, après avoir accompli la plus prestigieuse des randonnées ([illegible] septembre), [illegible] le cinquième jour aux suites des blessures de sa chute. C'est Poillot, qui tombe à Char[illegible] (25 septembre). C'est le capitaine Madiot, qui se brise les reins, en essayant des appareils d[illegible] l'armée (23 octobre). C'est Blanchard, qui, commençant sa descente en arrivant d'Orléans aux Moulineaux, est victime d'un accident mortel, devant sa jeune femme (27 octobre). C'est le lieutenant allemand Mente, [illegible], au meeting de Magdebourg, fait une chute terrible et meurt sur le coup; c'est le lieutenant Saglietti, en Italie... Pertes cruelles, qu'il faut considérer comme la rançon du progrès.

LE BAYARD-CLÉMENT, le premier dirigeable ayant traversé la Manche; parti du hangar de La Motte-Breuil, le 17 octobre, à 7 heures du matin, avec sept passagers, il dépassait Boulogne à 10 h. 15, franchissait le port de Folkestone une heure après, et atterrissait à Londres à 1 heure. Temps : 6 h. 15.

LE MORNING POST, autre dirigeable passé de France en Angleterre; le 26 octobre, il quittait Moisson à 10 h. 15, s'engageait au-dessus de la mer à Saint-Valéry-en-Caux, vers midi, et descendait à Londres à 4 heures, deux heures après avoir été signalé à Brighton. Temps : 5 h. 45. Huit personnes à bord.

L'AMÉRICAIN WELLMAN, qui projeta à deux reprises d'aller au pôle en ballon, et dont l'essai de la traversée de l'Atlantique avec *America*, parti le 15 octobre d'Atlantic-City, a échoué.

LE DIRIGEABLE AMERICA, de M. Wellman L'aéronaute avait l'intention de suivre la route des transatlantiques, mais le stabilisateur dont était pourvu l'auto-ballon ne lui permit pas de se diriger; après avoir erré 60 heures au dessus de l'Océan, l'*America*, ayant parcouru 1 400 kil., fut recueilli avec ses dix passagers par le paquebot *Trent*.

L'ANGLAIS GRAHAME WHITE, vainqueur de la Coupe Gordon-Bennett des aéroplanes, qui a couvert les 100 kilom. en 1 h. 1 m. 4 s. à Belmont-Park (E.U.) Coupe des sphériques : *America II*, avec 2.148 kilomètres.

L'AÉRONAUTE WILLOWS, [illegible] par[illegible] Angleterre à bord du *City of Cardiff*, [illegible]ant [illegible] mètres, le 4 novembre, pour atterr[illegible] [illegible]aris, se perdit et descendit à Corbehem, dan[illegible] département du Nord.

Le 2e Salon de l'Aéronautique ouvert au Grand Palais, du 15 octobre au 3 novembre, a montre les progrès réalisés en un an dans cette industrie. Beaucoup plus d'exposants qu'en 1909.

Mme CURIE, qu'il est question d'élire membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Gernez, décédé, qui lui-même avait succédé au chimiste Curie, son illustre époux.

MONUMENT AU Dr FINSEN, élevé à Copenhague, en septembre, à la mémoire de l'inventeur de la guérison de certaines affections cutanées par la lumière électrique.

LE PROFr EHRLICH, de Francfort, qui a découvert un spécifique efficace, célèbre sous la dénomination 606, contre l'une des plus terribles maladies qui affligent l'humanité.

UNE STATUE AU PROFESSEUR CORNIL, l'éminent chirurgien mort l'an dernier, a été inaugurée à Cusset, dans l'Allier, son pays natal, le 18 septembre. Un bas-relief du monument (R. Verlet, sculpteur), montre le savant faisant un cours à ses élèves. (Communiqué par l' « Illustration »).

L'INSTITUT DU RADIUM, fondé à Vienne (Autriche) en octobre, pour expérimenter en grand ce corps toujours mystérieux.

M. ALBRECHT KOSSEL, professeur à l'Université d'Heidelberg, auquel [illegible] pour l'année 1910 le prix Nobel (médecine) [illegible] francs.

LE Dr LANCEREAUX, de l'Académie de médecine, l'adversaire passionné de l'alcoolisme, auteur d'ouvrages estimés, mort le 27 oct. à 86 ans. Cl. Pirou.

LE Dr TROUSSEAU, médecin en chef de l'hôpital des Quinze-Vingts, petit-fils du grand clinicien, a été tué dans un accident d'auto, le 1er nov. Cl. Waléry.

LE Dr E. VON LEYDEN, l'une des plus célèbres sommités médicales d'Allemagne, mort le 5 octobre, à 78 ans; il avait soigné le tsar Alexandre III.

L'EXPOSITION DES CHRYSANTHÈMES, organisée par la Société nationale d'horticulture, au Cours-la-Reine, a été inaugurée le 4 novembre, au milieu d'une assistance officielle, en tête de laquelle brillaient le Président de la République et Mme Fallières. Les parterres des charmantes fleurs d'hiver ont provoqué les admirations accoutumées. On remarquait cette année un pied de chrysanthèmes haut de trois mètres et demi.

ANTILOPE D'AFRIQUE, de la plus petite espèce, donnée au Parc zoologique de New-York par l'ex-président Roosevelt, qui l'a capturée au cours de sa campagne cynégétique au centre du continent noir.

EMU D'AUSTRALIE, mangeant une banane que son gardien tient entre les dents; ce curieux oiseau, qui est, lui aussi, au Parc zoologique de New-York, appartient à une race aujourd'hui presque éteinte.

LE PLUS PETIT CHEVAL DU MONDE est en ce moment exhibé dans un cirque américain. L'animal est âgé de cinq ans, et, comme on peut s'en rendre compte par la gravure, il a la grosseur d'un chien danois.

ZÈBRE APPRIVOISÉ (cas excessivement rare), par des officiers de la colonie allemande [illegible] qui emploient leurs loisirs à l'initier [illegible] de voltige, ce dont il s'acquitte à [illegible]

La terrasse du palais de Monaco.

L'AGITATION A MONACO a pris fin dans les derniers jours d'octobre : les Monégasques auront leur Constitution. Ainsi en a décidé le prince régnant, Albert Ier, à la suite des pourparlers engagés entre le conseil communal et le prince héritier. C'est à des jurisconsultes français qu'il a confié le soin d'étudier un projet de Constitution pour son pays, devenu, a-t-il dit, le plus prospère du monde entier.

M. BOSCH, le nouveau ministre des affaires étrangères à Buenos-Ayres, qui a quitté Paris à la mi-novembre pour rejoindre son poste, où il rendra les plus précieux services.

M. SAENZ PENA, président de la République Argentine, entré en fonctions le 12 octobre. Le voici avec M. Briand, lors du voyage qu'il fit en France cet été. Ce cliché a été pris à Rambouillet, à la sortie d'un conseil des ministres.

M. ENRIQUE LARRETA, l'éminent auteur de *Don Ramiro*, qui remplace M. Bosch à la tête de la légation argentine à Paris, où il occupe une situation mondaine considérable. Cl. Boissonnas.

LES ENFANTS DE L'EX-SHAH DE PERSE et le chef des eunuques se promenant dans la capitale autrichienne (12 septembre), où leur père, Mohamed Ali, qui vient faire une cure en France, était de passage.

EL MOKRI A MADRID, où, au nom du sultan du Maroc, il a conclu, le 15 novembre, un accord relatif à la liquidation de la campagne du Riff et à la police des frontières ; cette police sera mixte.

PROMENADE SOLITAIRE

Mélancoliquement, à pas comptés, l'Empereur des Français, vaincu et prisonnier, faisait journellement une assez longue promenade dans les jardins du château de Wilhelmshœhe.

NAPOLÉON III EN CAPTIVITÉ

par Paul Ginisty

Trop meurtrie par les coups répétés du Destin, la France, après Sedan, s'inquiéta peu de connaître le sort de Napoléon III vaincu et prisonnier. Ce sont les six mois de détention à Wilhelmshoehe que nous fait connaître Paul Ginisty, d'après les documents mis au jour par la publication d'un volume appelé à un grand retentissement : les souvenirs du général Monts chargé de la surveillance de l'Empereur

Il y avait une étrange ironie dans la désignation du château de Wilhelmshœhe comme résidence de Napoléon III, prisonnier après Sedan.

Ce château, à six kilomètres de Cassel, lourde construction, munie d'un portique à six colonnes, s'était autrefois appelé Napoléonshœhe. Napoléon Ier y avait logé en conquérant; Jérôme, « nommé » roi de Westphalie, l'avait habité; il était plein de souvenirs de l'Empire.

Là, Jérôme, ayant des velléités d'indépendance, et coupable d'avoir répondu avec un peu trop de légèreté à des reproches sur son goût pour le plaisir, avait senti s'appesantir sur lui la main rude de son frère. Le nouveau souverain soupait gaîment en compagnie de son secrétaire

Pigault-Lebrun et de quelques amies, lorsqu'entra brusquement le général Rapp, suivi d'un peloton de hussards. Il portait un ordre du Maître, écrit de la main de l'empereur. Cet ordre mettait le roi aux arrêts, pour quarante-huit heures, comme un simple sous-lieutenant, et le général était chargé de s'assurer de sa personne.

A Wilhelmshœhe, tout rappelait les prestigieux souvenirs de l'Empire. Le premier objet qui devait frapper les yeux du prisonnier était un portrait de sa mère, la reine Hortense. Lui-même, enfant, avait été conduit quelques jours dans ce château, et, par un contraste saisissant, c'était là qu'il devait passer le temps de sa captivité, du 5 septembre 1870 au 19 mars 1871. C'était dans cette ancienne demeure, où tout parlait encore, en pleine Allemagne, de la gloire impériale que le vaincu allait méditer sur l'écroulement de son règne. Et cela mettait encore du tragique dans la pire des défaites!

Le comte de Monts, gouverneur de Cassel, fut chargé de la surveillance du château, où un capitaine de hussards, M. de Grüter, fut installé comme commandant. Mais celui-ci n'eut qu'un rôle très effacé et subalterne. C'est au comte de Monts, en raison de sa situation militaire et de la confiance que lui témoignait le roi Guillaume, qu'était attribuée la mission de traiter toutes les questions relatives au séjour de Napoléon III et de sa suite à Wilhelmshœhe. Voici qu'on nous donne la traduction de ses souvenirs sur ce « service commandé » qui fit époque dans sa carrière et qui lui avait donné soudain une importance politique. Ces souvenirs sont curieux, et ils le sont à plus d'un titre.

Ils le sont, d'abord, par la physionomie qu'ils évoquent de ce comte de Monts. C'est la discipline même, le règlement fait homme, et les premières dépêches qui lui recommandent seulement « tous égards » pour le prisonnier le laissent un peu perplexe. Il aimerait mieux des instructions détaillées et précises, et il aura un soupir de satisfaction lorsque le général de Boyen, envoyé par Guillaume, les lui portera, ces instructions. C'est aussi, souverainement, l'homme de l'économie et de l'ordre. Il ne laisse pas de s'inquiéter des charges qui pèseront sur le trésor et sur la cassette royale du fait d'une suite, trop nombreuse à son gré, de l'impérial prisonnier, et de la dépense qu'elle implique. C'est une préoccupation qui revient souvent dans ses notes, comme si elle le hantait. Aussi n'aura-t-il de cesse qu'il ait démêlé quelques intrus dans le personnel domestique. Il est extrêmement formaliste et il ne manque jamais d'indiquer dans quelle tenue, selon les circonstances, il se présente devant l'empereur. Il est un peu paperassier, et ne décide rien, même pour des choses assez simples, sans des rapports écrits, sans une correspondance avec le général Castelnau, premier aide de camp de Napoléon III, qui, sur son invitation, s'est chargé des relations officielles avec lui. Il a d'abord été plein de préventions, et rien n'indique mieux le succès des manœuvres de M. de Bismarck pour égarer l'opinion; c'est l'empereur seul qu'il rend responsable de la guerre, il lui en apparaît le seul instigateur, et il le tient pour « criminel ». Il s'estime heureux que les ordres qu'il a reçus ne lui imposent pas de mettre sa propre voiture à la disposition du souverain dont l'humiliation est, pour lui, le signe manifeste de l'intervention de la Providence.

Mais Wilhelmshœhe n'était pas Sainte-Hélène et le comte de Monts ne devait pas être un autre Hudson Lowe. Sans rien céder de son formalisme, il s'adoucit un peu et ne resta pas insensible à la courtoisie que lui témoigna Napoléon III, causant volontiers avec lui, lui posant, — un peu plus tard, hélas! — des questions multiples sur l'organisation de l'armée allemande. Au demeurant, le comte de Monts demeura toujours étonné de ce caractère énigmatique, de ce fatalisme qu'indiquait une apparente résignation, de cette habitude de l'empereur, de ne rien livrer de soi-même, fût-ce dans une longue conversation.

LES YEUX QUI OBSERVENT

Ces souvenirs sont curieux aussi par ce qu'on sent en eux d'exactitude. Essentiellement militaire, accoutumé à exécuter des ordres, le comte de Monts n'était pas un homme d'imagination: il est rarement porté aux commentaires; il rappelle ce qu'il a vu et entendu, comme dans un de ses rapports. Ils diffèrent, en cela, des notes du journaliste allemand Melz-Cohn, correspondant du *Times*, qui parvint à s'introduire au château, à s'y rendre utile, et se piqua, un peu trop complaisamment, d'être devenu une manière de confident

PRISONNIER!

L'empereur, la démarche lourde, semblant se mouvoir avec peine, passa lentement devant la compagnie qui rendait les honneurs...

de l'empereur. Dans son souci de la hiérarchie, le comte de Monts s'étonnait que Napoléon III reçût aussi fréquemment un simple publiciste nullement titré, et il ne cachait même pas sa mauvaise humeur contre ce « parasite ».

L'arrivée à Wilhelmshœhe, par une pluie battante, à la nuit, par suite d'un retard du train spécial qui amenait l'empereur prisonnier, fut sinistre. Les présentations se firent dans l'obscurité. Les généraux accompagnant Napoléon III, enveloppés dans leur manteau, ne se reconnaissaient qu'aux broderies de leur képi. L'empereur, la démarche lourde, semblant se mouvoir avec peine, passa lentement devant la compagnie qui rendait les honneurs, puis il monta en voiture, escorté d'un peloton de cavaliers.

Le lendemain, le comte de Monts venait régler toutes les questions qu'impliquait le séjour des prisonniers, tenus à la prudence, en raison des dispositions hostiles de la population (qui s'atténuèrent peu à peu, d'ailleurs). Les quatorze personnes qui formaient la suite de l'Empereur, les généraux Castelnau, de la Moskowa, Reille, Pajol, de Vaubert, les officiers d'ordonnance prince Achille Murat et comte Lauriston, le commandant Hepp, le premier écuyer comte Davilliers et le second M. Raimbeaux, les deux médecins Conneau et Corvisart, le secrétaire du cabinet J. Pietri, furent soumis à un règlement précis. Ils ne pourraient s'éloigner du château au delà d'une certaine distance qu'avec une autorisation particulière; ils ne devaient pas passer la nuit hors de Wilhelmshœhe; les militaires ne pouvaient revêtir des habits civils, interdiction qui fut levée ensuite; toutes les demandes et plaintes devaient passer par l'intermédiaire du général Castelnau.

Un autre règlement fut établi pour le personnel subalterne. L'empereur déciderait des visites à recevoir.

LE CHATEAU DE WILHELMSHŒHE

Situé à six kilomètres de Cassel, le château de Wilhelmshœhe, qui servit de résidence à l'empereur Napoléon III au début de sa captivité, est une lourde construction, munie d'un portique à six colonnes et où — ironie! — Napoléon Ier avait autrefois logé en conquérant.

PASSE-TEMPS DE PRISONNIER

Après le dîner, on se réunissait dans les salons... L'empereur, prenant un jeu de cartes, faisait parfois une patience, tout en causant.

La vie monotone des exilés s'organisa. Le comte de Monts insiste sur le luxe de la résidence, sur l'excellence de la table et, — presque avec un soupir pour trop de prodigalité, — sur les menus copieux que préparait le chef Bernard, venu de Berlin. Mais ce bien-être matériel pouvait-il dissiper le morne ennui de ces Français condamnés à l'inaction? Après le dîner, on se réunissait dans les deux salons qui précédaient le cabinet de travail de Napoléon III, on commentait tristement les douloureuses nouvelles apportées par les journaux. L'empereur, prenant un jeu de cartes, faisait parfois une « patience », tout en causant.

C'était lui, cependant, qui savait le mieux s'occuper. Dans la petite pièce où il s'était frileusement installé, il travaillait à une brochure, terriblement tardive, sur l'organisation de l'armée allemande. Le mal qui devait l'emporter lui laissait assez de repos, alors, pour qu'il fît de longues promenades à cheval; il lui arrivait d'aller, conduit par le gouverneur de Cassel, examiner le nouveau canon prussien dans la cour d'une caserne. Le plus souvent, il gardait son impénétrable impassibilité, s'attestant par des mots qui pouvaient assez justement surprendre le comte de Monts.

Celui-ci, après le renvoi de la partie superflue du personnel de service, eut à conter à l'empereur que ceux de ces domestiques et ordonnances qui s'étaient dirigés vers Lille avaient, en raison du libellé de leur passe-port, mentionnant leur qualité d'anciens serviteurs de la maison impériale, subi quelques vexations en France.

Napoléon III, avec son flegme coutumier, se borna à répondre :

— Quel drôle de pays!

Selon ses instructions, le comte de Monts n'avait qu'à s'incliner devant les décisions de l'empereur, en ce qui concernait ses visiteurs. Mais il gardait ses préventions contre certains de ceux-ci, soit qu'ils appartinssent à ce qui avait été le monde de la cour des Tuileries, soit qu'il démêlât en eux des sortes d'aventuriers, et ses jugements cassants étaient parfois marqués au coin d'un instinct assez sûr. Il est certain qu'il se présenta à Wilhelmshœhe d'étranges négociateurs. Il se présentait aussi des curieux, des quêteurs d'autographes, et une famille anglaise vint notamment demander au gouverneur de Cassel « trois billets » pour contempler l'empereur. On imagine comment, avec sa raideur militaire, il devait recevoir ces importuns. Toujours avec son souci d'épargner des dépenses à son « roi magnanime », il voyait d'un meilleur œil Thélin, le fidèle trésorier de Napoléon III, qui arrivait de Suisse ou de Belgique, apportant des fonds qu'il avait réalisés.

Mais la visite qui devait frapper le plus le comte de Monts fut celle de l'impératrice, arrivant soudain, le 31 octobre, de Chislehurst à Wilhelmshœhe, d'une traite, sans que l'empereur lui-même l'attendît, accompagnée du comte Clary. Il se trouvait dans le cabinet de travail de Napoléon III, lui faisant une communication, lorsqu'elle entra. Le comte observa que, « à l'égard de l'empereur, elle affectait une certaine supériorité, une sorte de tutelle », et il eut l'impression « qu'elle était habituée, non seulement à se faire écouter, mais à avoir le dernier mot ».

Bazaine est père pour la troisième fois

Puis ce fut, après la reddition de Metz, l'arrivée des maréchaux, qui avaient été autorisés à résider à Wilhelmshœhe, mais qui ne restèrent pas longtemps les compagnons de captivité de l'empereur, Bazaine, Canrobert, Le Bœuf. Il n'était pas malaisé de remarquer qu'il y avait entre eux bien des dissentiments. Bazaine devait retrouver sa femme à Cassel : c'est là qu'elle mit au monde son troisième enfant. Cette naissance fut l'objet de quelque mise en scène, et c'est une particularité, un peu romanesque, fort oubliée : pour que, par un simulacre, l'enfant, malgré la captivité, vît le jour en terre française, on avait fait venir un sac de terre de France, qu'on répandit sur le lit de Mme Bazaine au moment de la délivrance. Cette affectation de patriotisme est faite pour étonner. Le maréchal, installé dans une villa de Cassel, paraissait fort calme, « ne montrant pas trace d'exaltation ou de surexcitation ». Le jugement du comte de Monts sur lui ne laisse pas d'être accablant, à sa façon : de lui, il avait gardé surtout le souvenir « d'un père de famille excellent ». Canrobert, avec sa vivacité toute française, sa mobilité dans la conversation, intéressait et étonnait le comte de Monts. Au reste, il n'y avait, entre les prisonniers, que mutuelles contestations de leurs talents militaires. Par ces notes, même lorsqu'elles sont sèches, on a bien l'impression poignante de ces dissentiments et de ces aigreurs de vaincus.

Les visites deviennent plus nombreuses

UNE VISITE INATTENDUE

L'empereur se trouvait dans son cabinet de travail lorsque, sans que lui-même l'attendît, l'impératrice arriva...

aux alentours du jour de l'an, offrant tant de contrastes avec le précédent. Ce ne sont pas seulement, d'ailleurs, que des courtisans du malheur : l'empereur cherche un négociateur avec Versailles, car il a bien des illusions encore, sous son masque de résignation... Je ne sais si l'auteur de ces souvenirs a tout dit, mais on s'étonne de ne pas trouver sous sa plume la trace de mouvements de colère et d'indignation quand le prisonnier entend parler du prochain bombardement de Paris.

LA GRAPPE DE RAISIN

Ce jour-là, le 1er janvier, le comte de Monts a une grande surprise : un laquais de Wilhelmshœhe lui apporte une petite caisse, soigneusement fermée, « de la part de l'empereur »... Le gouverneur de Cassel se sent perplexe. C'est assurément un cadeau. Peut-il en recevoir un de son prisonnier? Après avoir bien réfléchi, il va renvoyer la boîte sans l'avoir ouverte, quand le général Castelnau paraît : le comte de Monts lui fait part de ses scrupules.

— Eh bien, lui dit le général, je reprendrai la caisse si vous le désirez... mais si vous saviez ce qu'elle contient, vous ne vous alarmeriez pas.

Il ne s'agissait que d'une belle grappe de raisin, détachée d'un envoi fait à l'empereur par le propriétaire de grandes serres, en Angleterre.

Le comte de Monts, dans sa mission de surveillance, a de l'occupation : tantôt, il s'agit de démêler ce qu'il y a de vrai dans la rumeur d'un complot pour assassiner l'empereur (ce n'est, au fond, que l'ingénieuse tentative d'escroquerie d'un prétendu dénonciateur); tantôt, il délivre des passe-ports, sous les noms les plus variés, aux envoyés de l'empereur au quartier-général allemand; tantôt il défend le souverain prisonnier contre des créanciers, vrais ou faux, et l'un de ceux-ci, ancien fournisseur de la cour impériale (qui a dû vite modifier son enseigne) lui fait envoyer une assignation pour une note de quinze cents francs. Le comte examine aussi les demandes de congé des compagnons de captivité de l'empereur, fronçant les sourcils, quand le « permissionnaire » est en retard d'une heure, comme il arrive au docteur Conneau, le « petit lièvre », ainsi que l'appelle le gouverneur, et qu'il n'aime guère, à cause de son humeur malicieuse, se défiant toujours, d'ailleurs, de l'homme qui fut l'habile metteur en scène de l'évasion de Ham. Il refuse, avec un peu d'étroitesse d'esprit, et surtout pour des raisons d'économie, d'autoriser le séjour, même passager, à Wilhelmshœhe, d'hôtes non prévus. Il transmet les désirs de Napoléon III (dont le plus singulier, un jour, est que la garde impériale, prisonnière de guerre, soit transférée à Cassel) et communique les réponses du gouvernement allemand. Il fait, avec les nuances qu'implique l'heure dans sa tenue, ses visites à l'empereur, qui le déconcerte souvent par le sujet de ses conversations, soutenues avec affabilité. Il est évident, pourtant, que ce n'est pas à lui que le souverain déchu peut confier ses pensées intimes...

De cette attitude de correction, où subsiste un peu de raideur, le départ de l'empereur, en mars, le délivre. Le comte s'est rendu à Francfort pour obtenir du monarque allemand des instructions sur ce départ, sur la garde d'honneur, sur les questions de protocole, ayant quelque ironie en de semblables circonstances.

Quand il revient à Wilhelmshœhe, il s'acquitte gravement d'une commission du prince impérial d'Allemagne, et elle est fort singulière. Le prince a chargé le comte d'offrir à l'empereur « ses remerciements pour l'accueil qu'il avait trouvé auprès de lui, trois ans auparavant, à Paris ». Ce souvenir, en de telles heures! Il n'y avait là qu'une intention courtoise, sans doute, mais quelle dérision lui donnaient les événements!

L'empereur remercie, à son tour, mais il ajoute lentement :

— Il y a longtemps de cela!

Et n'était-ce que trois ans, en effet? C'était un tel bouleversement de l'histoire qu'il semblait que ce séjour du prince en France, hôte bien reçu et fêté aux Tuileries, dans tout l'éclat du règne, fût si loin, si loin dans le passé...

PAUL GINISTY.

Ce que je ferai en 1911

Les projets de *Je sais tout* pour 1911 : Transformations et perfectionnements : pages de couleurs, couvertures, frontispices, etc. La forme et le fond. Notre campagne littéraire

POUR l'année qui vient, ***Je sais tout*** a voulu trouver du *nouveau.*

Il a voulu que dans chacun des douze numéros qui vont suivre celui-ci, ses lecteurs trouvent de belles et sensationnelles *surprises.* Tel est le difficile programme qu'il a résolu, coûte que coûte, de réaliser.

D'abord, ***Je sais tout*** va mettre dans tous ses volumes *16 pages en couleurs.* Il s'ingéniera, en appelant à son aide tous les perfectionnements des riches procédés actuels d'impression et de l'édition, toutes les variétés de présentation et de papiers, à ce que ces seize pages apparaissent chaque fois inattendues et variées...

Dans le présent numéro, vous avez trouvé, chers lecteurs, deux articles en couleur qui, nous l'espérons, vous ont paru d'heureuses innovations, et qui sont des exemples de la « surprise artistique » que nous ambitionnons de vous présenter tous les mois.

Nous pensons obtenir les mêmes riches effets de variété artistique pour nos couvertures et nos pages de frontispice...

Mais ces perfectionnements, si prestigieux qu'ils puissent paraître, ne concernent que la *forme.* Ce magazine, que l'amitié de tant de lecteurs a si brillamment soutenu depuis bientôt sept années, veut plus que jamais s'occuper du *fond.* Son programme littéraire? Vous en aurez un aperçu dans la page suivante, et vous voudrez bien y ajouter d'innombrables articles sur des questions d'actualité, des enquêtes dont il vous est parlé d'autre part, des séries de photographies rares et sensationnelles, des dessins demandés aux plus admirables maîtres du genre, dont la collaboration nous est assurée.

LES GRANDES ENQUÊTES ET LES CONCOURS
de *Je sais tout*

Je sais tout ambitionne la collaboration de ses lecteurs, et il va organiser, sur des questions à l'ordre du jour, des enquêtes et des concours qui exciteront leur sens critique et leur imagination, et qui mettront le magazine en continuelles et amicales relations avec eux

DEPUIS qu'il existe, l'une des préoccupations les plus constantes de *Je sais tout* a été de créer et de maintenir entre ses lecteurs et lui des liens réels de bonne et durable amitié.

Je sais tout ne peut l'oublier; bien au contraire, il a pensé qu'il convenait, au seuil d'une année nouvelle, d'engager ses lecteurs à lui continuer ces marques si flatteuses et si charmantes de sympathie. Et il a décidé d'abord de modifier sa rubrique de « Concours » où trouveront place désormais des questions d'un ordre intellectuel assez élevé pour stimuler toutes les ingéniosités, toutes les perspicacités et entretenir le goût du pittoresque amusant et instructif; ensuite, de développer, de multiplier ses « grandes Enquêtes » qui feront à l'avenir l'objet d'une rubrique régulière et constitueront, chaque mois, de véritables *consultations* sur tous les courants et tous les faits marquants de la pensée et de l'activité modernes.

Tous nos lecteurs, tous nos abonnés, tous les amis de *Je sais tout* pourront prendre part à ces Concours comme à ces Enquêtes.

A chaque Concours ou Enquête, il sera attribué deux prix en espèces et des souvenirs en nombre variable. Pour donner toute garantie aux concurrents et assurer l'impartialité du classement, tout concours dont la solution serait sujette à appréciation et toutes nos grandes enquêtes quelles qu'elles soient, seront jugés par un Jury dont la liste, composée de personnalités estimées et compétentes, sera publiée dans *Je sais tout*. En outre, les meilleures réponses seront insérées dans le magazine et nous nous réservons au surplus de faire des extraits des autres, en citant le nom de leurs auteurs.

Et *Je sais tout* remercie d'avance ses lecteurs et ses abonnés de l'accueil qu'ils feront au Concours et à l'Enquête dont, — inaugurant le programme qui vient d'être exposé, — il publie à la page suivante les thèmes et le Règlement.

LES GRANDES ENQUÊTES DE *Je sais tout*

LE PLUS BEAU GESTE

A cette époque où l'héroïsme est constamment à l'ordre du jour, nous avons pensé à faire porter notre première grande enquête sur l'Héroïsme. Ce sera :

L'ENQUÊTE DU PLUS BEAU GESTE

à laquelle peuvent prendre part tous nos lecteurs et abonnés.

En quoi consiste, à leur avis, le véritable héroïsme ? Quel est le plus bel acte d'héroïsme qu'un homme puisse accomplir ?

La réponse à cette première question ne doit pas dépasser 40 lignes de 32 lettres.

Et par surcroît, nous convions nos lecteurs à dresser la liste des personnages français ou étrangers, qui, depuis le 1er janvier 1900 et jusqu'au 1er janvier 1911, ont à leur avis le mieux mérité le titre de héros, avec, pour chacun, un court récit de l'exploit qui lui vaut ce titre.

Bien entendu tous les genres d'héroïsmes, — illustres ou obscurs, — peuvent être représentés dans cette liste : et il va de soi que l'héroïsme de cet interne d'un hôpital parisien, M. Bazy, qui au cours d'une opération à laquelle il assistait reçut dans l'œil un jet de pus et n'en continua pas moins de donner son aide à l'opérateur quitte à perdre la vue (ce qui lui arriva en effet) peut y voisiner avec l'héroïsme du lieutenant de Chevigné qui, blessé au Soudan, se tua pour épargner la vie de ses spahis, et avec l'héroïsme d'un Edison qui sacrifia un à un tous les membres de son corps à l'amour de la science.

Cette enquête sera close le 15 février 1911. Les lauréats seront désignés par un jury dont nous ferons connaître la composition.

Il sera attribué à cette enquête :

Un premier prix de 100 francs en espèces.

Un 2e prix de 50 francs en espèces.

Et autant de souvenirs que le jury le jugera nécessaire.

LES GRANDS CONCOURS DE *Je sais tout*

CONCOURS D'HOROSCOPES

Conformément au Programme que nous venons de formuler il nous a paru piquant d'organiser entre tous nos lecteurs et abonnés un

GRAND CONCOURS D'HOROSCOPES

En voici le sujet :

— Quels seront durant les six premiers mois de l'année qui va commencer les événements importants qui se produiront dans les diverses branches de l'activité humaine ?

Ce n'est pas une réponse de fantaisie pure que nous demandons aux concurrents : nous les prions au contraire de considérer les questions de tous ordres qui se posent actuellement devant l'attention publique, d'y réfléchir et de prévoir quel peut, quel doit être leur état au 1er juillet 1911.

Exemple : Quelle sera la composition du ministère au Pouvoir ?

Exemple : Quels seront les nouveaux progrès réalisés par l'aviation, et notamment, quelles performances auront accomplies les aviateurs comme vitesse, parcours et durée ? etc., etc.

En répondant à ce Concours, nos lecteurs sont priés d'adopter pour le classement des faits les grandes catégories que nous avons adoptées nous-mêmes pour les Bloc-Notes de *Je sais tout* : Grands Faits, Vie Sociale, Sports, Théâtre, Musique, Élégances, A travers le globe (voyages, chasses et aventures), Guerre et Marine, Lettres, Sciences, Arts, Curiosités.

La solution du *Grand Concours d'Horoscopes* sera fournie par les événements eux-mêmes et les prix seront attribués aux concurrents qui auront prévu le plus grand nombre de faits qui se seront réalisés.

Le Concours est ouvert dès à présent ; il sera clos le 15 janvier 1911 à midi. Les résultats n'en seront publiés que dans notre numéro du 15 août 1911.

Il est attribué à ce concours :

Un premier prix de 100 fr. en espèces.

Un 2e prix de 50 francs en espèces.

Et cinquante souvenirs.

Supplément au N° de *Je sais tout*, 15 Août 1910

Je sais tout

Encyclopédie Mondiale Illustrée

Donated by Alanso

1910

I

(Janvier-Juin)

Je sais tout

PUBLICATIONS
PIERRE LAFITTE
90, Av. des Champs-Élysées
PARIS

Je sais tout

L'UNION FAIT LA FORCE

L'HOTE DE LA FRANCE :

ALBERT Ier, ROI DE BELGIQUE

Hors texte en couleurs : Mounet-Sully, par Carolus Duran

Éditions Pierre Lafitte & Cie, 90, Avenue des Champs-Élysées, Paris

LES PARADIS TERRESTRES

LE LAC DE GARDE

LA VILLA SAN VIGILIO SUR LES BORDS DU LAC DE GARDE

La situation de cette poétique demeure historique, au bord des flots du lac, ainsi que le style magnifique de son jardin et de ses terrasses, font de San Vigilio l'un des types les plus purs de la villa italienne classique.

Parmi les régions enchanteresses qui parlent à l'âme et aux yeux, il n'en est pas de plus magnifiquement poétique que celle des lacs italiens...

L'ÉTÉ dernier, l'Italie conviait les représentants des principaux journaux français à une excursion dans l'Italie du Nord où, après la visite de quelques villes importantes à des points de vue parfois différents, mais toujours intéressants, ils purent, au cours d'un itinéraire habilement élaboré, contempler la beauté grandiose des lacs italiens.

Partie de Paris, la caravane gagna directement Turin dont elle put admirer à loisir les superbes monuments qui s'y dressent à profusion au milieu de grandes places égayées pour la plupart de parterres et de jardins. La visite des immenses emplacements sur lesquels on bâtit actuellement les vastes palais qui abriteront l'Exposition de l'année prochaine, retint aussi l'attention des visiteurs. Nos compatriotes purent se rendre compte de l'importance considérable de cette future manifestation internationale dont le succès est d'ores et déjà assuré.

LA PLAGE DE GARDE

A l'abri de son pittoresque rocher, Garde réunit une flottille importante de pêche.

Quittant Turin, les excursionnistes gagnèrent les bords du Lac Majeur, situé sur le versant méridional des Alpes et qui est partagé entre le canton suisse du Tessin et l'Italie. De nombreuses embarcations de toutes dimensions sillonnent le lac dont les rives sont dominées par les Alpes qui leur font un décor d'une imposante grandeur.

Au milieu du lac se trouve l'archipel des îles Borromées couvertes de végétation tropicale et de magnifiques palais : l'Isola Bella dont les jardins sont universellement réputés, l'Ile des Pêcheurs qui, a dit un poète, « semble au milieu de l'azur du lac, un bijou d'or serti dans une pierre précieuse », l'Isola Madre, la plus curieuse peut-être...

Le lac de Côme devait procurer aux visiteurs une impression de beauté encore plus intense, peut-être... Surplombées par des forêts de châtaigniers et de noyers dont la verdure contraste étrangement avec le gris mat des oliviers, plus sauvages et mouvementées, les rives du lac de Côme sont peuplées de villas et de terrasses, de bouquets parfumés d'arbres...

Continuant leur excursion, les journalistes français arrivèrent à Milan, puis visitèrent Bergame et Brescia avant d'arriver au lac de Garde.

Ce fut vraiment là qu'ils eurent la vision la plus extraordinaire de beauté? Le lac de Garde est le plus vaste des lacs du nord de l'Italie.

La partie septentrionale, avec Riva comme ville principale, appartient à l'Autriche.

La couleur intensément azurée de l'eau du lac de Garde dont la transparence s'accorde admirablement avec la couleur et la limpidité du ciel, est caractéristique et inoubliable. *La Riviera*, ce charmant littoral entre Gargnano et Salo, ainsi que la paisible baie de Garda qui donne son nom au lac, occupent les points les

LE LAC DE GARDE

En haut, vue du village de Garde qui étend sa ligne argentée sur l'azur de l'eau; en bas, le lac vu de la pointe de San Vigilio.

mieux abrités. Malcesine, Gardone, Salo et surtout Peschiera sont parmi les plus jolies localités qui se trouvent sur les rives du lac. Ce sont les endroits préférés de villégiature et cette faveur qui va toujours en augmentant est due aussi bien à l'air vivifiant que l'on respire qu'à la beauté des paysages qui les entourent. Depuis quelques années la mode aussi a fait des centres fort brillants de ses sites qui sont parmi les plus magnifiques du monde.

Ce n'est d'ailleurs pas d'hier qu'ils sont appréciés; les artistes, les rêveurs, les voyageurs que la mélancolie et la sérénité

des paysages touchent plus profondément que leur sauvagerie et l'excès des proportions normales, sont depuis longtemps venus de loin pour abriter parmi les ombrages qui retombent en lourdes franges sombres sur le tain limpide des eaux, leurs bonheurs éphémères et leurs spleens.

Des villas superbes, plus belles les unes que les autres, s'étagent tout autour du lac de Garde, mais, sans conteste, ce fut San Vigilio qui procura à ses visiteurs le plus prestigieux spectacle que l'on puisse voir. Il est difficile pour ne pas dire impossible, de se rendre compte sans l'avoir vue, de la magnificence de cette villa. Elle appartient au comte Guardienti et les honneurs en furent faits à nos compatriotes par la signora Isabelle Guardienti, la charmante nièce de ce dernier.

Entourée de parcs d'une ordonnance parfaite et qui peuvent être considérés comme les prototypes des anciens jardins italiens si célèbres, San Vigilio est dominée par une splendide terrasse qu'encadrent des portiques creusés de niches dans lesquelles sont placés des bustes de personnages illustres. Les parcs sont de véritables paradis terrestres, aux arbres imposants et aux fleurs incomparables; à profusion des marbres anciens se dressent, statues monumentales d'empereurs romains, vasques de toute beauté, dont l'ensemble offre un aspect sublime et inégalable.

Le lac de Garde ne possède qu'une seule île qui appartient au prince Scipion Borghèse. C'est une langue de terre d'environ un kilomètre de long sur laquelle son acquéreur — le prix d'achat a été seulement de 50.000 francs — a fait construire une demeure somptueuse entourée de cultures de toute beauté et dont l'entretien demande des soins incessants et... des dépenses énormes...

Partout, aussi bien à Malcesine qu'à Gardone ou à Salo, les excursionnistes rencontrèrent l'accueil le plus chaleureux. Mais ce fut surtout à Peschiera que la réception qui leur était réservée devait être particulièrement brillante et également touchante. La population de tous ces endroits a, en effet, une profonde admiration pour tout ce qui est français; aussi nos compatriotes furent-ils continuellement l'objet de manifestations enthousiastes dont ils garderont toujours le souvenir ému. D'ailleurs comment oublier l'éblouissante image de cette nature luxueuse où tous les heureux du monde rêveraient de passer leurs jours!

HENRY DUPUY-MAZUEL.

UNE VUE DE VÉRONE. — M. MASSARANI

La vieille cité de Vérone, que d'aucuns considèrent comme la plus belle ville d'Italie, fut longtemps l'une des forteresses italiennes contre l'envahissement de l'Etranger. Dans le médaillon, M. Carlo Massarani Prosperini qui fut un des plus actifs organisateurs du voyage de la Presse française en Italie.

Le Gérant : CAMILLE LECESTRE. — G. DE MALHERBE, IMPRIMEUR, 12, PASSAGE DES FAVORITES, PARIS (XV^e)